1 Avril 1894
15 " "
1 Mai "

REVUE

DES

Albert Lemoine

DEUX MONDES

XXIIIe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOÎT, 20

1853

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LES DIEUX EN EXIL.

L'étude qu'on va lire est le plus récent produit de ma plume; quelques pages seulement sont d'une date plus ancienne. Il m'importe de faire cette remarque pour n'avoir pas l'air de marcher sur les brisées de certains librettistes qui maintes fois ont su tirer parti de mes recherches légendaires. Je voudrais volontiers promettre une prochaine continuation de ce travail, dont les matériaux se sont accumulés dans ma mémoire; mais l'état de santé précaire où je me trouve ne me permet pas de prendre un engagement pour le lendemain.

Nous nous en allons tous, hommes et dieux, croyances et traditions... C'est peut-être une œuvre pieuse que de préserver ces dernières d'un oubli complet en les embaumant, non selon le hideux procédé Gannal, mais par l'emploi d'arcanes qui ne se trouvent que dans la pharmacie du poète. Oui, les croyances, et avec elles les traditions, s'en vont. Elles s'éteignent, non-seulement dans nos pays civilisés, mais jusque dans les contrées du monde les plus septentrionales, où naguère florissaient encore les superstitions les plus colorées. Les missionnaires qui parcourent ces froides régions se plaignent de l'incrédulité de leurs habitans. Dans le récit d'un voyage au nord du Groënland fait par un ministre danois, celui-ci nous raconte qu'il a interrogé un vieillard sur les croyances actuelles du peuple groënlandais. Le bonhomme lui répondit : Autrefois on croyait encore à la lune, mais aujourd'hui l'on n'y croit plus.

HENRI HEINE.

Paris, 19 mars 1853.

Singulier métier que celui d'écrivain! L'un a de la chance dans cette profession, l'autre n'en a pas; mais le plus infortuné des auteurs est sans contredit mon pauvre ami Henri Kitzler, bachelier ès-lettres à Goettingue. Personne dans cette ville n'est aussi savant, aussi riche en idées, aussi laborieux que lui, et pourtant pas le moindre opuscule de lui n'a encore paru à la foire littéraire de Leipzig. Le

vieux bibliothécaire Stiefel ne pouvait s'empêcher de rire toutes les fois que Henri Kitzler venait lui demander un livre dont, disait-il, il avait grand besoin pour achever un ouvrage qu'il avait « sous la plume. » — « Il restera bien longtemps encore *sous ta plume,* » murmurait alors le vieux Stiefel en montant l'échelle classique qui conduisait aux plus hauts rayons de la bibliothèque.

M. Kitzler passait généralement pour un niais, et à vrai dire ce n'était qu'un honnête homme. Tout le monde ignorait le véritable motif pour lequel il ne paraissait aucun livre de lui, et je ne le découvris que par hasard un soir que j'allais allumer ma bougie à la sienne, — car il habitait la chambre voisine de celle que j'occupais. — Il venait d'achever son grand ouvrage sur la *magnificence du christianisme;* mais, loin de paraître satisfait de son œuvre, il regardait son manuscrit avec mélancolie.

— Ton nom, m'écriai-je, va donc enfin figurer sur le catalogue des livres qui ont paru à la foire de Leipzig?

— Oh! non, me répondit-il en poussant un profond soupir; je vais me voir forcé de jeter au feu cet ouvrage comme les autres...

Puis il me confia son terrible secret : chaque fois qu'il écrivait un livre, il était frappé du plus grand malheur. Quand il avait épuisé toutes les preuves en faveur de sa thèse, il se croyait obligé de développer également toutes les objections que pourrait faire valoir un adversaire. Il recherchait alors les argumens les plus subtils sous un point de vue contraire, et comme ceux-ci prenaient à son insu racine dans son esprit, il advenait que, son ouvrage achevé, ses idées s'étaient peu à peu modifiées, et à tel point qu'elles formaient un ensemble de convictions diamétralement opposées à ses opinions antérieures; mais alors aussi il était assez honnête homme pour brûler le laurier de la gloire littéraire sur l'autel de la vérité, c'est-à-dire pour jeter bravement son manuscrit au feu.—Voilà pourquoi il soupira du plus profond de son cœur en songeant au livre où il avait démontré la magnificence du christianisme. — J'ai, dit-il, fait des extraits des pères de l'église à en remplir vingt paniers. J'ai passé des nuits entières accoudé sur une table à lire les Actes des apôtres, tandis que dans ta chambre on buvait du punch et qu'on chantait le *Gaudeamus igitur.* J'ai payé à la librairie Vanderhoek et Ruprecht, au prix de 38 écus durement gagnés, des brochures théologiques dont j'avais besoin pour mon ouvrage, quand avec cet argent j'aurais pu acheter la plus belle pipe d'écume de mer. J'ai travaillé péniblement pendant deux années, deux précieuses années de ma vie, et tout cela pour me rendre ridicule et baisser les yeux comme un menteur pris sur le fait, lorsque Mme la conseillère aulique Blank me demandera : « Quand donc doit paraître votre *Magnificence du christianisme?* »

Hélas! ce livre est terminé, poursuivit le pauvre homme, et sans doute mon ouvrage plairait au public, car j'y ai glorifié le triomphe du christianisme sur le paganisme et démontré que par ce fait la vérité et la raison l'ont emporté sur le mensonge et l'erreur; mais, infortuné mortel que je suis, je sais au fond de mon âme que le contraire a eu lieu, que le mensonge et l'erreur...

— Silence! — m'écriai-je, justement alarmé de ce qu'il allait dire, — silence! Oses-tu bien, aveugle que tu es, rabaisser ce qu'il y a de plus sublime et noircir la lumière? Alors même que tu nierais les miracles de l'Évangile, tu ne pourrais nier que le triomphe de l'Évangile fut en lui-même un miracle. Un petit troupeau d'hommes simples pénétra victorieusement, en dépit des sbires et des sages, dans le monde romain, munis de la seule arme de la parole... Mais quelle parole aussi!... Le paganisme vermoulu craqua de toutes parts à la voix de ces étrangers, hommes et femmes, qui annonçaient un nouveau royaume céleste au monde ancien, et qui ne craignaient ni les griffes des animaux féroces, ni les couteaux de bourreaux plus féroces encore, ni le glaive, ni la flamme... car ils étaient à la fois glaive et flamme, le glaive et la flamme de Dieu! — Ce glaive a abattu le feuillage flétri et les branches desséchées de l'arbre de la vie, et l'a sauvé ainsi de la putréfaction. La flamme a réchauffé son tronc glacé, et un vert feuillage et des fleurs odoriférantes ont poussé sur ses branches renouvelées! Dans tous les spectacles offerts par l'histoire, il n'y a rien d'aussi grandiose, d'aussi saisissant que ce début du christianisme, ses luttes et son complet triomphe!

Je prononçais ces paroles d'autant plus solennellement, qu'ayant bu ce soir-là beaucoup de bière d'Eimbeck, ma voix avait acquis plus de sonorité.

Henri Kitzler ne fut nullement touché de ce discours. — Frère, me répondit-il avec un douloureux et ironique sourire, ne te donne pas tant de peine : ce que tu me dis là a été plus mûrement approfondi et mieux exposé par moi-même que tu ne saurais le faire. J'ai dépeint dans ce manuscrit, et avec les plus vives couleurs, l'époque corrompue et abjecte du paganisme. Je puis même me flatter d'égaler par l'audace de mes coups de pinceau les meilleurs ouvrages des pères de l'église. J'ai montré comment les Grecs et les Romains étaient tombés dans la débauche, séduits par l'exemple de leurs divinités, qui, si l'on doit les juger sur les vices dont on les accuse, auraient à peine été dignes de passer pour des hommes. J'ai irrévocablement prononcé que le premier des dieux, Jupiter en personne, aurait, d'après le texte du code pénal de Hanovre, mérité mille fois les galères, sinon le gibet. Pour faire contraste, j'ai ensuite paraphrasé la doctrine et les maximes de l'Évangile, et prouvé comme

quoi les premiers chrétiens, suivant l'exemple de leur divin maître, n'ont jamais pratiqué ni enseigné que la morale la plus pure et la plus sainte, malgré le mépris et les persécutions auxquels ils étaient en butte. La plus belle partie de mon œuvre est celle où, plein d'un noble zèle, je représente le christianisme entrant en lice avec le paganisme, et, semblable à un nouveau David, renversant cet autre Goliath... Mais hélas! ce duel se présente maintenant à mon esprit sous un aspect étrange... Tout mon amour, tout mon enthousiasme pour cette apologie s'est éteint, dès l'instant où j'ai réfléchi sur les causes auxquelles les adversaires de l'Évangile attribuent son triomphe. Il arriva par malheur que quelques écrivains modernes, Édouard Gibbon entre autres, me tombèrent sous la main. Peu favorables aux victoires évangéliques, ils sont encore moins édifiés de la vertu de ces chrétiens vainqueurs qui, plus tard, à défaut du glaive et de la flamme spirituels, ont eu recours au glaive et à la flamme temporels... L'avouerai-je? j'ai fini par éprouver, moi aussi, je ne sais quelle sympathie profane pour ces restes du paganisme, pour ces beaux temples et ces belles statues qui bien avant la naissance du Christ n'appartinrent plus à une religion morte, mais à l'art qui vit éternellement. Un jour que je furetais à la bibliothèque, les larmes me vinrent aux yeux en lisant la défense des temples grecs par Libanius. Le vieil Hellène conjurait les dévots barbares, dans les termes les plus touchans, d'épargner ces chefs-d'œuvre précieux dont l'esprit plastique des Grecs avait orné le monde. — Inutile prière! — Les fleurs du printemps de l'humanité, ces monumens d'une période qui ne refleurira plus, périrent à jamais sous les efforts d'un zèle destructeur...— Non, s'écria mon savant ami en continuant son oraison, je ne m'associerai jamais, par la publication de cet ouvrage, à un semblable méfait; non, je dois le brûler, comme j'ai brûlé les autres. O vous! statues de la beauté, statues brisées, et vous, mânes des dieux morts, ombres bien-aimées qui peuplez les cieux de la poésie, c'est vous que j'invoque! Acceptez cette offrande expiatoire, c'est à vous que je sacrifie ce livre!

Et Henri Kitzler jeta son manuscrit au feu qui pétillait dans la cheminée, et de la *Magnificence du christianisme* il ne resta bientôt qu'un tas de cendres.

Ceci se passa à Goettingue, dans l'hiver de 1820, quelques jours avant cette fatale nuit du premier jour de l'an où l'huissier académique, Doris, reçut une si terrible volée de coups, et où quatre-vingt-cinq cartels furent lancés entre les deux partis opposés de la *Burschenschaft* et de la *Landsmannschaft*. Ce furent de vaillans coups de bâton que ceux qui tombèrent, comme la grêle, sur les larges épaules du pauvre Doris; mais il s'en consola en bon chrétien, con-

vaincu qu'un jour, dans le royaume céleste, nous serons dédommagés des coups que nous avons reçus ici-bas.

Je reviens au triomphe du christianisme sur le paganisme. Je ne suis nullement de l'avis de mon ami Kitzler, qui blâmait avec tant d'amertume le zèle iconoclaste des premiers chrétiens. Je pense au contraire que ceux-ci ne devaient et ne pouvaient épargner les vieux temples et les antiques statues, car dans ces monumens vivaient encore cette ancienne sérénité grecque et ces mœurs joyeuses qui, aux yeux des fidèles, relèvent du domaine de Satan. Dans les statues et dans les temples, le chrétien ne voyait pas seulement l'objet d'un culte vide et d'une vaine erreur; non, il regardait ces temples comme les forteresses de Satan, et les dieux que ces statues représentaient, il les croyait animés d'une existence réelle : selon lui, c'étaient autant de démons. Aussi les premiers chrétiens refusèrent-ils toujours de sacrifier aux dieux et de s'agenouiller devant leurs simulacres, et quand, pour ce fait, ils furent accusés et traînés devant les tribunaux, ils répondirent toujours qu'ils ne devaient pas adorer les démons. Ils aimèrent mieux souffrir le martyre que de montrer la moindre vénération pour ce diable de Jupiter, cette diablesse de Diane et cette archidiablesse de Vénus.

Pauvres philosophes grecs, qui n'avez jamais pu comprendre ce refus bizarre, vous n'avez pas compris non plus que, dans votre polémique avec les chrétiens, vous n'aviez pas à défendre une doctrine morte, mais de vivantes réalités! Il n'importait pas en effet de donner par des subtilités néo-platoniciennes une signification plus profonde à la mythologie, d'infuser aux dieux défunts une nouvelle vie, un nouveau sang symbolique, de se tuer à réfuter la polémique grossière et matérielle de ces premiers pères de l'église, qui attaquaient, par des plaisanteries presque voltairiennes, la moralité des dieux! — Il importait plutôt de défendre l'essence de l'hellénisme, la manière de penser et de sentir, toute la vie de la société hellénique, et de s'opposer avec force à la propagation des idées et des sentimens sociaux importés de la Judée. La véritable question était de savoir si le monde devait appartenir dorénavant à ce judaïsme spiritualiste que prêchaient ces Nazaréens mélancoliques qui bannirent de la vie toutes les joies humaines pour les reléguer dans les espaces célestes, — ou si le monde devait demeurer sous la joyeuse puissance de l'esprit grec, qui avait érigé le culte du beau et fait épanouir toutes les magnificences de la terre! — Peu importait l'existence des dieux : personne ne croyait plus à ces habitans de l'Olympe parfumé d'ambroisie; mais en revanche quels amusemens divins on trouvait dans leurs temples aux jours des fêtes et des mystères! On y dansait somptueusement, le front ceint de fleurs;

on s'étendait sur des couches de pourpre pour savourer les plaisirs du repos sacré, et quelquefois aussi pour goûter de plus douces jouissances... Ces joies, ces rires bruyans se sont depuis longtemps évanouis. Dans les ruines des temples vivent bien encore les anciennes divinités, mais dans la croyance populaire elles ont perdu toute puissance par le triomphe du Christ : ce ne sont plus que de méchans démons qui, se tenant cachés durant le jour, sortent, la nuit venue, de leurs demeures, et revêtent une forme gracieuse pour égarer les pauvres voyageurs et pour tendre des piéges aux téméraires!

A cette croyance populaire se rattachent les traditions les plus merveilleuses. C'est à sa source que les poètes allemands ont puisé les sujets de leurs plus belles inspirations. L'Italie est ordinairement la scène choisie par eux, et le héros de l'aventure est quelque chevalier allemand qui, autant à cause des charmes de sa jeunesse qu'à cause de son inexpérience, est attiré par de beaux démons et enlacé dans leurs filets trompeurs. Un beau jour d'automne, le chevalier se promène seul, loin de toute habitation, rêvant aux forêts de son pays et à la blonde jeune fille qu'il a laissée sur la terre natale, le jeune freluquet! Tout à coup il rencontre une statue et s'arrête comme ébahi. Ne serait-ce pas la déesse de la beauté? Il est face à face avec elle, et son jeune cœur est sous l'attrait du charme antique. En croira-t-il ses yeux? Jamais il n'a vu des formes aussi gracieuses. Il pressent sous ce marbre une vie plus ardente que celle qui coule sous les joues empourprées des jeunes filles de son pays. Ces yeux blancs lui dardent des regards à la fois si voluptueux et si langoureusement tristes, que sa poitrine se gonfle d'amour et de pitié, de pitié et d'amour. Dès lors il erre souvent à travers les ruines, et l'on s'étonne de ne plus le voir assister ni aux orgies des buveurs ni aux jeux des chevaliers. Ses promenades deviennent bientôt le sujet de bruits étranges. Un matin, le jeune fou rentre précipitamment dans son hôtellerie, le visage pâle et décomposé; il solde ce qu'il doit, fait sa valise et se hâte de repasser les Alpes.

Que lui est-il donc advenu?

Un jour, dit-on, il s'achemina plus tard que de coutume vers les ruines qu'il chérissait tant. Le soleil était couché, et les ombres de la nuit lui voilaient les lieux où chaque jour il contemplait pendant des heures entières la statue de sa belle déesse. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il se trouva en face d'une villa qu'il n'avait jamais aperçue dans cette contrée. Quel fut son étonnement, lorsqu'il en vit sortir des valets qui vinrent, flambeaux en main, l'inviter à y passer la nuit! Cet étonnement redoubla, lorsqu'au milieu d'une salle vaste et éclairée, il aperçut, se promenant seule, une femme qui, dans sa taille et ses traits, offrait la plus intime ressemblance

avec la belle statue de ses amours. Elle lui ressemblait d'autant plus, qu'elle était revêtue d'une mousseline éclatante de blancheur, et que son visage était extrêmement pâle. Le chevalier l'ayant saluée avec courtoisie, elle le regarda longtemps avec une gravité silencieuse, puis elle lui demanda s'il avait faim. Bien que le chevalier sentît battre fortement son cœur, il avait néanmoins un estomac germanique. Après une course aussi longue, il sentait le désir de se sustenter quelque peu, et il ne refusa pas les offres de la belle dame. Celle-ci lui prit donc amicalement la main, et il la suivit à travers les salles vastes et sonores, qui, malgré toute leur splendeur, laissaient apercevoir je ne sais quelle désolation effrayante. Les girandoles jetaient un jour blafard sur les murs, le long desquels des fresques bariolées représentaient toutes sortes d'histoires païennes, comme les amours de Pâris et d'Hélène, de Diane et d'Endymion, de Calypso et d'Ulysse. De grandes fleurs fantastiques balançaient leurs tiges dans des vases de marbre rangés devant les fenêtres, et elles exhalaient une odeur cadavérique et vertigineuse. Le vent gémissait dans les cheminées comme le râle d'un mourant. Une fois arrivés dans la salle à manger, la belle dame se plaça vis-à-vis du chevalier, se fit son échanson, et lui présenta en souriant les mets les plus exquis. Que de choses durent paraître étranges à notre naïf Allemand! Quand il vint à demander le sel, qui manquait sur la table, un tressaillement presque hideux contracta la blanche face de son hôtesse, et ce ne fut que sur les instances réitérées du chevalier que, visiblement contrariée, elle ordonna à ses domestiques d'apporter la salière. Ceux-ci la placèrent en tremblant sur la table, et la renversèrent presque à moitié. Cependant le vin généreux qui glissait comme du feu dans le gosier tudesque de notre jeune homme apaisa les secrètes terreurs dont parfois il se sentait saisi. Bientôt il devint confiant, son humeur prit une teinte joviale, et, lorsque la belle dame lui demanda s'il savait ce que c'était qu'aimer, il lui répondit par des baisers de flamme. Pris d'amour et peut-être de vin aussi, il s'endormit bientôt sur le sein de sa belle. Des rêves confus, semblables à ces visions qui nous apparaissent dans le délire d'une fièvre chaude, ne tardèrent pas à se croiser dans son esprit. Tantôt c'était sa vieille grand'mère, assise dans un vaste fauteuil, marmottant précipitamment une prière de nuit. Tantôt c'étaient les rires moqueurs d'énormes chauves-souris qui, tenant des flambeaux dans leurs griffes, voltigeaient autour de lui, et dans lesquelles, en les regardant de plus près, il croyait reconnaître les domestiques qui l'avaient servi à table. Enfin il rêva que sa belle hôtesse s'était transformée en un monstre ignoble, et que lui-même, en proie aux vives angoisses de la mort, il lui tranchait la tête. Ce ne fut que le lende-

main, bien avant dans la matinée, que le chevalier sortit de son sommeil léthargique; mais à la place de cette superbe villa où il croyait avoir passé la nuit, il ne trouva que les ruines qu'il avait hantées chaque jour, et il s'aperçut avec effroi que la statue de marbre qu'il aimait tant était tombée du haut de son piédestal, et que sa tête détachée du tronc gisait à ses pieds.

Le récit qui va suivre présente à peu près le même caractère. — Un jeune chevalier qui, en compagnie de quelques amis, jouait à la paume dans une villa près de Rome, ôta son anneau qui le gênait, et le plaça au doigt d'une statue, afin qu'il ne se perdît pas. Le jeu ayant cessé, le jeune homme revint à la statue, qui représentait une déesse païenne; mais, quel ne fut pas son effroi! le doigt de cette femme de marbre s'était recourbé, et il ne pouvait retirer son anneau qu'en lui brisant la main, ce qu'une pitié secrète l'empêcha de faire. Il courut conter cette merveille à ses compagnons, les invitant à venir juger de l'événement par leurs propres yeux; mais, à peine revenu avec eux près de la statue, il s'aperçut que le doigt de celle-ci s'était redressé, et que l'anneau avait disparu. Quelque temps après, notre chevalier se décida à recevoir le sacrement du mariage, et ses noces furent célébrées; mais la nuit même du mariage, au moment où il allait se coucher, une femme qui, par sa taille et par ses traits, ressemblait parfaitement à la statue dont nous venons de parler s'avança vers lui et lui dit que l'anneau placé à son doigt les avait fiancés, et qu'il lui appartenait désormais comme époux légitime. En vain le chevalier se défendit contre cette singulière assertion : la femme païenne se plaça entre lui et celle qu'il avait épousée, toutes les fois qu'il voulut approcher de cette dernière, en sorte qu'il dut cette nuit-là renoncer à toutes les joies nuptiales. Il en fut de même pour la seconde et la troisième nuit. Le chevalier devint profondément soucieux. Personne ne put lui venir en aide, et les plus dévots eux-mêmes hochèrent la tête; enfin il entendit parler d'un prêtre nommé Palumnus, qui avait maintes fois déjà rendu de bons services contre les maléfices des démons. Il alla donc le trouver; mais le prêtre se fit prier longtemps avant de lui promettre assistance, parce que, prétendait-il, il exposerait sa propre personne aux plus grands dangers. Il finit cependant par tracer quelques caractères inconnus sur un petit morceau de parchemin, et par donner les instructions nécessaires à notre ensorcelé. D'après celles-ci, le chevalier devait se placer à minuit dans un certain carrefour, aux environs de Rome, où il verrait passer les plus bizarres apparitions; mais il devait rester impassible et ne pas se laisser effrayer de ce qu'il pourrait voir ou entendre. Seulement, au moment où il apercevrait la femme au doigt de laquelle il avait placé son anneau, il aurait à s'avancer vers elle et à lui pré-

senter le morceau de parchemin. Le chevalier se soumit à ces ordres. Son cœur battait avec force, lorsqu'à minuit sonnant il se trouva au carrefour désigné, et qu'il vit défiler l'étrange cortége. C'étaient des hommes et des femmes pâles, magnifiquement vêtus d'habits de fête de l'époque païenne; les uns portaient des couronnes d'or, les autres des couronnes de laurier sur un front tristement incliné vers la poitrine; on en voyait aussi marchant avec inquiétude, chargés de toutes sortes de vases d'argent et d'autres ustensiles qui appartenaient aux sacrifices dans les anciens temples. Au milieu de cette foule se dressaient d'énormes taureaux aux cornes d'or, ornés de guirlandes de fleurs, et puis, sur un magnifique char triomphal, chamarrée de pourpre et couronnée de roses, s'avançait une déesse haute de stature et éblouissante de beauté. Le chevalier s'approcha d'elle, et lui présenta le parchemin du prêtre Palumnus, car il venait de la reconnaître pour celle qui possédait son anneau. La déesse eut à peine entrevu les caractères tracés sur le parchemin, que, levant les mains au ciel, elle poussa un cri lamentable. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, et elle s'écria avec désespoir : « Cruel prêtre Palumnus! tu n'es donc pas encore satisfait des maux que tu nous as précédemment infligés! Mais tes persécutions auront bientôt un terme, cruel prêtre Palumnus! » Et elle rendit l'anneau au chevalier, qui, la nuit suivante, ne rencontra plus d'obstacles à son union nuptiale. Quant au prêtre Palumnus, il mourut trois jours après cet événement.

J'ai lu cette histoire pour la première fois dans le *Mons Veneris* de Kornmann. Il y a peu de temps, je l'ai retrouvée citée dans un livre absurde sur la sorcellerie, par Delrio, qui l'a extraite d'un ouvrage espagnol; elle est probablement d'origine ibérique. L'ouvrage de Kornmann est la source la plus importante à consulter pour le sujet que je traite. Il y a bien longtemps qu'il ne m'est tombé sous la main, et je n'en peux parler que par souvenir; mais cet opuscule d'à peu près deux cents à deux cent cinquante pages, avec ses vieux et charmans caractères gothiques, est toujours présent à mon esprit. Il peut avoir été imprimé vers le milieu du XVIIe siècle. Le chapitre des *Esprits élémentaires* y est traité de la manière la plus approfondie, et l'auteur y a rattaché des récits merveilleux sur la montagne de Vénus. A l'exemple de Kornmann, j'ai dû, au sujet des esprits élémentaires, parler également de la transformation des anciennes divinités. Non, ces dernières ne sont point de simples spectres! car, comme je l'ai proclamé plus d'une fois, ces dieux ne sont pas morts; ce sont des êtres incréés, immortels, qui, après le triomphe du Christ, ont été forcés de se retirer dans les ténèbres souterraines. La tradition allemande relative à Vénus, comme déesse de la beauté et de l'amour, présente un caractère tout particulier; c'est

du romantisme classique. Suivant les légendes germaniques, Vénus, après la destruction de ses temples, se serait réfugiée au fond d'une montagne mystérieuse, où elle mène joyeuse vie en compagnie des sylvains et des sylphides les plus lestes, des dryades et des hamadryades les plus avenantes, et de maints héros célèbres qui ont disparu de la scène du monde d'une manière mystérieuse. D'aussi loin que vous approchez de ce séjour de Vénus, vous entendez des rires bruyans et des sons de guitare qui, semblables à des filets invisibles, enlacent votre cœur et vous attirent vers la montagne enchantée. Par bonheur pour vous, un vieux chevalier, nommé le fidèle Eckart, fait bonne faction à l'entrée de la montagne. Immobile comme une statue, il est appuyé sur son grand sabre de bataille; mais sa tête blanche comme la neige tremblotte toujours et vous avertit tristement des dangers voluptueux qui vous attendent. Il y en a qui s'en effraient à temps; d'autres n'écoutent point la voix chevrotante du fidèle Eckart, et se précipitent éperdûment dans l'abîme des joies damnées. Pendant quelque temps, tout marche à souhait; mais l'homme n'aime pas toujours à rire : parfois il devient silencieux et grave, et pense au temps passé, car le passé est la patrie de son âme. Il se prend à regretter cette patrie; il voudrait de nouveau éprouver les sentimens d'autrefois, ne fût-ce que des sentimens de douleur. Voilà ce qui arriva au Tannhæuser, au rapport d'une chanson qui est un des monumens linguistiques les plus curieux que la tradition ait conservés dans la bouche du peuple allemand. J'ai lu cette chanson pour la première fois dans l'ouvrage de Kornmann. Prétorius la lui a empruntée presque littéralement, et c'est d'après lui que les compilateurs du *Wunderhorn* l'ont réimprimée. Il est difficile de fixer d'une manière positive l'époque à laquelle remonte la tradition du Tannhæuser. On la retrouve déjà sur des pages volantes des plus anciennement imprimées. Il en existe une version moderne, qui n'a de commun avec le poème original qu'une certaine vérité de sentiment. Comme j'en possède sans nul doute le seul exemplaire, je vais publier ici ce *Tannhæuser* modernisé :

« Bons chrétiens, ne vous laissez pas envelopper dans les filets de Satan; c'est pour édifier votre âme que j'entonne la chanson du Tannhæuser.

« Le noble Tannhæuser, ce brave chevalier, voulait goûter amours et plaisirs, et il se rendit à la montagne de Vénus, où il resta sept ans durant.

« O Vénus, ma belle dame, je te fais mes adieux. Ma gracieuse mie, je ne veux plus demeurer avec toi; tu vas me laisser partir.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne m'as pas embrassée aujourd'hui. Allons, viens vite m'embrasser, et dis-moi ce dont tu as à te plaindre.

« N'ai-je pas versé chaque jour dans ta coupe les vins les plus exquis, et n'ai-je pas chaque jour couronné ta tête de roses?

« — O Vénus, ma belle dame, les vins exquis et les tendres baisers ont rassasié mon cœur; j'ai soif de souffrances.

« Nous avons trop plaisanté, trop ri ensemble; les larmes me font envie maintenant, et c'est d'épines et non de roses que je voudrais voir couronner ma tête.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu me cherches noise; tu m'as pourtant juré plus de mille fois de ne jamais me quitter.

« Viens, passons dans ma chambrette; là nous nous livrerons à d'amoureux ébats. Mon beau corps blanc comme le lis égaiera ta tristesse.

« — O Vénus, ma belle dame, tes charmes resteront éternellement jeunes; il brûlera autant de cœurs pour toi qu'il en a déjà brûlé.

« Mais lorsque je songe à tous ces dieux et à tous ces héros que tes appas ont charmés, alors ton beau corps blanc comme le lis commence à me répugner.

« Ton beau corps blanc comme le lis m'inspire presque du dégoût, quand je songe combien d'autres s'en réjouiront encore.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu ne devrais pas me parler de la sorte; j'aimerais mieux te voir me battre, comme tu l'as fait maintes fois.

« Oui, j'aimerais mieux te voir me battre, chrétien froid et ingrat, que de m'entendre jeter à la face des insultes qui humilient mon orgueil et me brisent le cœur.

« C'est pour t'avoir trop aimé que tu me tiens sans doute de tels propos. Adieu, pars donc, je te le permets; je vais moi-même t'ouvrir la porte. »

« A Rome, à Rome, dans la sainte ville, l'on chante et l'on sonne les cloches; la procession s'avance solennellement, et le pape marche au milieu.

« C'est Urbain, le pieux pontife; il porte la tiare, et la queue de son manteau de pourpre est portée par de fiers barons.

« — O saint-père, pape Urbain, tu ne quitteras pas cette place sans avoir entendu ma confession et m'avoir sauvé de l'enfer.

« La foule élargit son cercle; les chants religieux cessent. Quel est ce pèlerin pâle et effaré, agenouillé devant le pape?

« — O saint-père, pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourmens de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin.

« Je me nomme le noble Tannhæuser. Je voulais goûter amours et plaisirs, et je me rendis à la montagne de Vénus, où je restai sept ans durant.

« Dame Vénus est une belle femme, pleine de grâces et de charmes; sa voix est suave comme le parfum des fleurs.

« Ainsi qu'un papillon qui voltige autour d'une fleur pour en aspirer les doux parfums, mon âme voltigeait autour de ses lèvres roses.

« Les boucles de ses cheveux noirs et sauvages tombaient sur sa douce figure; et lorsque ses grands yeux me regardaient, ma respiration s'arrêtait.

« Lorsque ses grands yeux me regardaient, je restais comme enchaîné, et c'est à grand' peine que je me suis échappé de la montagne.

« Je me suis échappé de la montagne; mais les regards de la belle dame me poursuivent partout; ils me disent : Reviens, reviens!

« Le jour, je suis semblable à un pauvre spectre; la nuit, ma vie se réveille. Mon rêve me ramène auprès de ma belle dame; elle est assise près de moi, et elle rit.

« Elle rit, si heureuse et si folle, et avec des dents si blanches! Oh! quand je songe à ce rire, mes larmes coulent aussitôt.

« Je l'aime d'un amour sans bornes. Il n'est pas de frein à cet amour; c'est comme la chute d'un torrent dont on ne peut arrêter les flots.

« Il tombe de roche en roche, mugissant et écumant, et il se romprait mille fois le cou plutôt que de ralentir sa course.

« Si je possédais le ciel entier, je le donnerais à ma dame Vénus; je lui donnerais le soleil, je lui donnerais la lune, je lui donnerais toutes les étoiles.

« Mon amour me consume, et ses flammes sont effrénées. Seraient-ce là déjà le feu de l'enfer et les peines brûlantes des damnés?

« O saint-père, pape Urbain, toi qui peux lier et délier, soustrais-moi aux tourmens de l'enfer et au pouvoir de l'esprit malin! »

« Le pape lève les mains au ciel et dit en soupirant : — Infortuné Tannhæuser, le charme dont tu es possédé ne peut être rompu.

« Le diable qui a nom Vénus est le pire de tous les diables, et je ne pourrai jamais t'arracher à ses griffes séduisantes.

« C'est avec ton âme qu'il faut racheter maintenant les plaisirs de la chair. Tu es réprouvé désormais et condamné aux tourmens éternels. »

« Le noble chevalier Tannhæuser marche vite, si vite qu'il en a les pieds écorchés, et il rentre à la montagne de Vénus vers minuit.

« Dame Vénus se réveille en sursaut, sort promptement de sa couche, et bientôt enlace dans ses bras son bien-aimé.

« Le sang sort de ses narines, ses yeux versent des larmes, et elle couvre de sang et de larmes le visage de son bien-aimé.

« Le chevalier se met au lit sans mot dire, et dame Vénus se rend à la cuisine pour lui faire la soupe.

« Elle lui sert la soupe, elle lui sert le pain, elle lave ses pieds blessés, elle peigne ses cheveux hérissés, et se met doucement à rire.

« — Tannhæuser, mon brave chevalier, tu es resté longtemps absent. Dis-moi quels sont les pays que tu as parcourus?

« — Dame Vénus, ma belle mie, j'ai visité l'Italie; j'avais des affaires à Rome, j'y suis allé, et puis je suis revenu en hâte auprès de toi.

« Rome est bâtie sur sept collines; il y coule un fleuve qui s'appelle le Tibre. A Rome, je vis le pape; le pape te fait dire bien des choses.

« Pour revenir de Rome, j'ai passé par Florence; j'ai traversé Milan et escaladé hardiment les Alpes.

« Pendant que je traversais les Alpes, la neige tombait, les lacs bleus me souriaient, les aigles croassaient.

« Du haut du Saint-Gothard j'entendis ronfler la bonne Allemagne; elle

dormait là-bas du sommeil du juste, sous la sainte et digne garde de ses chers roitelets.

« J'avais hâte de revenir auprès de toi, dame Vénus, ma mie. On est bien ici; et je ne quitterai plus jamais ta montagne. »

Je ne veux en imposer au public ni en vers ni en prose, et j'avoue franchement que le poème qu'on vient de lire est de mon propre crû, et qu'il n'appartient pas à quelque *Minnesinger* du moyen âge. Cependant je suis tenté de faire suivre ici le poème primitif dans lequel le vieux poète a traité le même sujet. Ce rapprochement sera très intéressant et très instructif pour le critique qui voudrait voir de quelle manière différente deux poètes de deux époques tout à fait opposées ont traité la même légende, tout en conservant la même facture, le même rhythme et presque le même cadre. L'esprit des deux époques doit distinctement ressortir d'un pareil rapprochement, et ce serait pour ainsi dire de l'anatomie comparée en littérature. En effet, en lisant en même temps ces deux versions, on voit combien chez l'ancien poète prédomine la foi antique, tandis que chez le poète moderne, né au commencement du XIXe siècle, se révèle le scepticisme de son époque; l'on voit combien ce dernier, qui n'est dompté par aucune autorité, donne un libre essor à sa fantaisie, et n'a en chantant aucun autre but que de bien exprimer dans ses vers des sentimens purement humains. Le vieux poète, au contraire, reste sous le joug de l'autorité cléricale; il a un but didactique, il veut illustrer un dogme religieux, il prêche la vertu de la charité, et le dernier mot de son poème, c'est de démontrer l'efficacité du repentir pour la rémission de tout péché; le pape lui-même est blâmé pour avoir oublié cette haute vérité chrétienne, et par le bâton desséché qui reverdit entre ses mains il reconnaît, mais trop tard, l'incommensurable profondeur de la miséricorde divine. Voici les paroles du vieux poète :

« Mais à présent je veux commencer; nous voulons chanter le Tannhæuser et ce qui lui est arrivé de merveilleux avec la dame Vénus.

« Le Tannhæuser était un bon chevalier; il voulait voir de grandes merveilles; alors il alla dans la montagne de Vénus, où il y avait de belles femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, je vous aime, vous ne devez pas l'oublier; vous m'avez juré de ne jamais me quitter.

« — Vénus, ma belle dame, je ne l'ai pas fait, il faut que j'y contredise; car personne que vous ne le dit, aussi vrai que Dieu me soit en aide.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, qu'est-ce que vous me dites? Vous devez rester avec nous; je vous donnerai une de mes compagnes pour votre épouse.

« — Si je prends une autre femme que celle que je porte dans mon cœur, il me faudra brûler éternellement dans le feu de l'enfer.

« — Tu me parles beaucoup du feu de l'enfer, cependant tu ne l'as pas éprouvé. Pense à ma bouche rose qui rit à toute heure.

« — De quel avantage peut m'être ta bouche rose? elle m'est très dangereuse. Donne-moi donc congé, ô Vénus, ma tendre dame! Je t'en conjure par l'honneur de toutes les femmes.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, si vous voulez avoir congé, je ne veux pas vous le donner. Oh! restez, noble et doux chevalier, et rafraîchissez votre âme.

« — Mon âme est devenue malade. Je ne peux pas rester plus longtemps. Donnez-moi congé, ô tendre dame! donnez-moi congé de votre corps superbe.

« — Tannhæuser, mon bon chevalier, ne parlez pas ainsi, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Allons dans ma chambrette nous adonner aux jeux intimes de l'amour.

« — Votre amour m'est devenu pénible. J'ai dans l'idée, ô Vénus, ma noble et tendre damoiselle, que vous êtes une diablesse.

« — Tannhæuser, ah! pourquoi parlez-vous ainsi? tenez-vous à m'injurier? Si vous devez rester plus longtemps avec nous, vous aurez à payer cette parole.

« Tannhæuser, si vous voulez avoir votre congé, prenez congé de mes chevaliers, et partout où vous irez dans le pays, vous devez célébrer ma louange.

« Le Tannhæuser sortit de la montagne plein de chagrin et de repentir : — Je veux aller à Rome, la ville pieuse, et me confier entièrement dans le pape.

« Je me mets joyeusement en route, à la garde de Dieu, pour aller trouver un pape qui s'appelle Urbain, et pour voir s'il voudra me prendre sous sa sainte protection.

« O saint pape Urbain, mon père spirituel, je m'accuse envers vous des péchés que j'ai commis, comme je vais vous l'énoncer.

« J'ai été pendant une année entière chez Vénus, la belle dame; maintenant je veux me confesser et faire pénitence, pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le pape avait un bâton blanc fait d'une branche sèche : — Quand ce bâton portera des feuilles, tes péchés te seront pardonnés.

« — Si je ne devais plus vivre qu'un an, un an sur cette terre, je voudrais me repentir et faire pénitence pour recouvrer les bonnes grâces de Dieu.

« Le chevalier repartit de la ville plein de chagrin et de souffrances : — Marie, ô sainte mère, vierge immaculée, s'il faut me séparer de toi,

« Je vais rentrer dans la montagne, à tout jamais et sans fin, auprès de Vénus, ma tendre dame, où Dieu m'envoie.

« — Soyez le bienvenu, mon bon Tannhæuser; je vous ai regretté bien longtemps; soyez le bienvenu, mon bien-aimé chevalier, mon héros qui m'êtes fidèlement revenu.

« Bientôt après, au troisième jour, le bâton du pape commença à reverdir; alors on envoya des messagers dans tous les pays où le Tannhæuser était venu.

« Il était rentré dans la montagne, où il doit rester maintenant jusqu'au jugement dernier, quand Dieu l'appellera.

« C'est ce que jamais prêtre ne doit faire, — plonger un homme dans la désolation; quand il veut se repentir et faire pénitence, ses péchés doivent lui être pardonnés. »

Comme cela est magnifique! Déjà au début du poème nous trouvons un effet merveilleux. Le poète nous donne la réponse de la dame Vénus, sans avoir rapporté auparavant la demande du Tannhæuser, laquelle provoque cette réponse. Par cette ellipse, notre imagination gagne un champ plus libre et nous suggère tout ce que Tannhæuser aurait pu dire, et ce qui était peut-être très difficile à résumer en quelques mots. Malgré sa candeur et sa piété du moyen âge, l'ancien poète a su peindre les séductions fatales et les allures dévergondées de la dame Vénus. Un auteur moderne et perverti n'aurait pas mieux dessiné la physionomie de cette femme-démon, de cette diablesse de femme qui, avec toute sa morgue olympienne et la magnificence de sa passion, n'en trahit pas moins la femme galante; c'est une courtisane céleste et parfumée d'ambroisie, c'est une divinité aux camélias, et pour ainsi dire une déesse entretenue. Si je fouille dans mes souvenirs, je dois l'avoir rencontrée un jour en passant par la place Bréda, qu'elle traversait d'un pas délicieusement leste; elle portait une petite capote grise d'une simplicité raffinée, et elle était enveloppée du menton jusqu'aux talons dans un magnifique châle des Indes, dont la pointe frisait le pavé.—Donnez-moi la définition de cette femme, dis-je à M. de Balzac, qui m'accompagnait. — C'est une femme entretenue, répondit le romancier. Moi j'étais plutôt d'avis que c'était une duchesse. D'après les renseignemens d'un commun ami qui arriva, nous reconnûmes que nous avions raison tous les deux.

Aussi bien que le caractère de la dame Vénus, le vieux poète a su rendre celui du Tannhæuser, de ce bon chevalier qui est le chevalier Des Grieux du moyen âge. Quel beau trait est-ce encore quand, dans le milieu du poème, Tannhæuser tout à coup commence à parler au public en son propre nom, et qu'il nous raconte ce que plutôt le poète devrait raconter, c'est-à-dire comme il parcourt le monde en désespéré! Cela a pour nous l'air de la gaucherie d'un poète inculte, mais de pareils accens produisent dans leur naïveté des effets merveilleux.

Le poème du *Tannhæuser* a été écrit, selon toute apparence, peu de temps avant la réformation; la légende qui en fait le sujet ne remonte pas beaucoup plus haut, et ne lui est peut-être antérieure que d'un siècle à peine. Ainsi la dame Vénus n'apparaît que très tard dans les traditions populaires de l'Allemagne, tandis que d'autres divinités, par exemple Diane, sont connues dès le commencement du moyen âge. Au VIe et au VIIe siècle, Diane figure déjà comme un

génie malfaisant dans les décrets des évêques. Depuis lors, on la représente d'ordinaire à cheval, elle qui autrefois, gracieusement chaussée et légère comme la biche qu'elle poursuivait, parcourait à pied les forêts de l'ancienne Grèce. Pendant quinze cents, ans on fait prendre successivement à cette divinité les figures les plus diverses, et en même temps son caractère subit le changement le plus complet. — Ici se présente à mon esprit une observation dont le développement offrirait une matière suffisante pour les plus intéressantes recherches. Toutefois je me bornerai à l'indiquer et à ouvrir la voie à des érudits sans travail, ouvriers de la pensée en grève. Je me contenterai de faire remarquer en peu de mots que, lors de la victoire définitive du christianisme, c'est-à-dire au IIIe et au IVe siècle, les anciens dieux païens se virent aux prises avec les embarras et les nécessités qu'ils avaient déjà éprouvés dans les temps primitifs, c'est-à-dire à cette époque révolutionnaire où les Titans, forçant les portes du Tartare, entassèrent Pélion sur Ossa et escaladèrent l'Olympe. Ils furent contraints de fuir ignominieusement, ces pauvres dieux et déesses, avec toute leur cour, et ils vinrent se cacher parmi nous sur la terre, sous toutes sortes de déguisemens. La plupart d'entre eux se réfugièrent en Égypte, où, pour plus de sûreté, ils revêtirent la forme d'animaux, comme Hérodote nous l'apprend. C'est tout à fait de la même manière que les divinités du paganisme durent prendre la fuite et chercher leur salut sous des travestissemens de toute espèce et dans les cachettes les plus obscures, lorsque le vrai Dieu parut avec la croix, et que les iconoclastes fanatiques, la bande noire des moines, brisèrent les temples et lancèrent l'anathème contre les dieux proscrits. Un grand nombre de ces émigrés olympiens, qui n'avaient plus ni asile ni ambroisie, durent avoir recours à un honnête métier terrestre pour gagner au moins de quoi vivre. Quelques-uns d'entre eux, dont on avait confisqué les biens et les bois sacrés, furent même forcés de travailler comme simples journaliers chez nous, en Allemagne, et de boire de la bière au lieu de nectar. Dans cette extrémité, Apollon paraît s'être résigné à entrer au service d'éleveurs de bestiaux; de même qu'autrefois il avait gardé les vaches du roi Admète, il vécut comme berger dans la Basse-Autriche, mais ses chants harmonieux éveillèrent les soupçons d'un moine savant, qui reconnut en lui un ancien dieu païen et le livra aux tribunaux ecclésiastiques. Soumis à la torture, il avoua qu'il était le dieu Apollon. Il demanda la permission de jouer de la lyre et de chanter une dernière fois avant d'être conduit au supplice. Or il joua d'une manière si attendrissante, il y avait dans son chant un charme si puissant, et de plus, il était si beau de taille et de visage, que toutes les femmes pleurèrent, il y en eut même qui tombèrent malades à la

suite de cette émotion. Au bout d'un certain temps, on voulut retirer le corps de la tombe pour lui enfoncer un pieu dans le ventre : on croyait qu'il avait dû être un vampire, et que les femmes malades se guériraient par l'emploi de ce remède domestique, d'une efficacité généralement reconnue; mais lorsqu'on ouvrit le tombeau, il était vide.

Quant à Mars, l'ancien dieu de la guerre, je serais assez disposé à croire qu'au temps de la féodalité il aura poursuivi ses anciennes habitudes en qualité de chevalier-brigand. Le long Westphalien Schimmelpenning, neveu du bourreau de Munster, le rencontra à Bologne comme maître des hautes œuvres. Quelque temps après, Mars servit sous les ordres du général Frondsberg comme lansquenet, et il assista à la prise de Rome. A coup sûr il dut y ressentir de cruels chagrins en voyant détruire si ignominieusement sa ville chérie et les temples où il avait été adoré lui-même, ainsi que les temples des dieux ses cousins.

Le sort de Bacchus, le beau Dionysos, après la grande déconfiture, a été plus heureux que celui de Mars et d'Apollon. Voici ce que raconte à ce sujet la légende du moyen âge avec sa liberté ordinaire : — Dans le Tyrol, il y a des lacs très étendus, environnés de forêts dont les arbres s'élèvent jusqu'au ciel et se reflètent avec magnificence dans les flots azurés. Des bruits si mystérieux sortent des eaux et des bois, qu'on est étrangement ému lorsqu'on se promène seul dans ces lieux. Sur le bord d'un de ces lacs se trouvait la cabane d'un jeune homme qui vivait du produit de la pêche et qui exerçait en outre le métier de batelier, lorsqu'un voyageur voulait traverser le lac. Il avait une grande barque amarrée à un vieux tronc d'arbre, non loin de sa demeure. Un jour, au temps de l'équinoxe d'automne, il entendit, vers minuit, frapper à sa fenêtre. Quand il eut franchi le seuil de sa porte, il aperçut trois moines qui avaient le capuchon rabattu sur la tête et qui paraissaient être très pressés. L'un d'eux le pria en toute hâte de leur prêter sa barque, et lui promit de la lui ramener au bout de quelques heures au même endroit. Les moines étaient à trois; le pêcheur, qui, en de telles circonstances, ne pouvait guère hésiter, démarra sa barque, et lorsque les trois voyageurs qui y étaient montés voguèrent sur le lac, il rentra dans sa cabane, où il se recoucha. Jeune comme il était, il ne tarda pas à se rendormir; mais quelques heures après il fut réveillé par les moines, qui étaient de retour. Quand il les eut rejoints, l'un d'eux lui mit dans la main une pièce d'argent pour lui payer la traversée, ensuite tous les trois s'éloignèrent en toute hâte. Le pêcheur alla visiter sa barque, qu'il trouva solidement amarrée, et il se secoua fortement, comme on fait en hiver pour se réchauffer les mem-

bres engourdis, car il se sentait pris d'un frisson, mais ce n'était pas par l'influence de l'air frais de la nuit. Une étrange sensation de froid lui avait couru par tout le corps et lui avait presque transi le cœur au moment où le moine lui avait touché la main en lui remettant la pièce de monnaie : les doigts du moine étaient froids comme la glace. Pendant longtemps, le pêcheur se rappela cette circonstance; mais la jeunesse finit toujours par se débarrasser des souvenirs sinistres, et le pêcheur ne pensait plus à cet événement, lorsque l'année suivante, au même jour de l'équinoxe, on heurta de nouveau vers minuit à la fenêtre de sa cabane. C'étaient les moines de l'année dernière, et qui étaient tout aussi pressés qu'alors. Ils requirent de nouveau la barque, et le jeune homme la leur confia cette fois avec moins d'hésitation. Lorsqu'au bout de quelques heures les voyageurs furent de retour et que l'un d'eux, pour payer le péage au pêcheur, lui mit dans la main une pièce d'argent, celui-ci sentit de nouveau avec effroi les doigts glacés du moine, et le même événement se renouvela tous les ans à la même équinoxe.

La septième année, aux approches de cette époque, le jeune pêcheur éprouva le plus vif désir de pénétrer le mystère qui se cachait sous les trois frocs, et il voulut à tout prix satisfaire sa curiosité. Il déposa au fond de la barque un amas de filets pour s'en faire une cachette où il pût se glisser pendant que les moines monteraient à bord. Les trois mystérieux voyageurs arrivèrent en effet à l'heure où ils étaient attendus, et notre pêcheur réussit à se cacher lestement sous les filets et à prendre part à la traversée. A son grand étonnement, celle-ci dura fort peu de temps, tandis que d'ordinaire il lui fallait plus d'une heure pour arriver au rivage opposé du lac. Son étonnement redoubla lorsque, dans cette contrée qui lui était parfaitement connue, il aperçut une clairière qu'il n'avait jamais vue auparavant, et qui était entourée d'arbres dont l'espèce paraissait appartenir à une végétation étrangère. Des lampes innombrables étaient suspendues aux branches de ces arbres : sur des socles élevés étaient placés des vases où flamboyait la résine des bois; de plus, la lune jetait une clarté si vive, que le jeune homme put voir aussi distinctement qu'en plein jour la foule qui s'était réunie en ces lieux. Il y avait là quelques centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes, tous d'une beauté remarquable, quoique leurs visages eussent la blancheur du marbre. Cette circonstance, jointe au choix des vêtemens, — c'étaient des tuniques blanches relevées très haut, avec une bordure de pourpre, — leur donnait l'aspect de statues ambulantes. Les femmes avaient orné leur tête de pampre naturel ou fabriqué avec du fil d'argent; leurs cheveux, tressés en forme de couronne, laissaient retomber un flot de boucles ondoyant sur

leurs épaules. Les jeunes gens avaient également le front ceint de pampre. Des hommes et des femmes, agitant des bâtons dorés, autour desquels s'enroulaient des ceps de vigne, accoururent pour donner la bienvenue aux nouveaux arrivés. Un de ceux-ci rejeta son capuchon et son froc, et l'on vit paraître un personnage grotesque, dont la face hideusement lubrique et lascive grimaçait entre deux oreilles pointues, semblables à celles d'un bouc, tandis que son corps montrait une exagération de virilité aussi risible que repoussante. Le second moine se dépouilla également de son habit monacal, et l'on vit un gros homme dont l'obésité énorme excita l'hilarité des femmes, qui posèrent en riant une couronne de roses sur sa tête chauve. Les figures des deux moines étaient d'un blanc de marbre, comme celles des autres assistans, et l'on remarqua la même blancheur sur le visage du troisième moine, lorsqu'il souleva son capuchon d'un air goguenard. Quand il eut dénoué la vilaine corde qui lui servait de ceinture, et qu'il eut jeté loin de lui, avec un mouvement de dégoût, son pieux et sale vêtement de capucin, ainsi que le rosaire et le crucifix qui y étaient attachés, alors on vit paraître, à demi couvert d'une tunique étincelante de diamans, un beau jeune homme aux plus belles formes : seulement ses hanches arrondies et sa taille trop grêle avaient quelque chose de féminin. Des lèvres légèrement bombées et des traits d'une mollesse indécise donnaient aussi au jeune homme une expression féminine; mais en même temps son visage portait l'empreinte d'une intrépidité hautaine, d'une âme mâle et héroïque. Dans la frénésie de leur enthousiasme, les femmes lui prodiguèrent des caresses, lui posèrent sur la tête une couronne de lierre, et lui jetèrent sur les épaules une magnifique peau de léopard. Au même instant arriva un char de triomphe en or, à deux roues et attelé de deux lions; le jeune homme y monta avec la majesté d'un roi, mais toujours le regard serein et insouciant. Il conduisit le féroce attelage avec des rênes d'or. A la droite du char marchait l'un de ses compagnons défroqués, celui à la face lubrique et lascive avec des oreilles de bouc, tandis qu'à gauche chevauchait le gros ventru à tête chauve, que les femmes, dans leur verve moqueuse, avaient placé sur un âne; il tenait à la main une coupe d'or qu'on lui remplissait constamment de vin. Le char s'avançait lentement; derrière tourbillonnaient les chœurs des hommes et des femmes, couronnés de pampre et se livrant au délire de la danse. Le char du triomphateur était précédé de sa chapelle : on y voyait un beau jouvenceau aux joues rebondies, soufflant dans la double flûte; une jeune fille vêtue d'une tunique hardiment relevée jusqu'au-dessus des genoux, et frappant la peau du tambourin avec le revers de sa main; une autre, tout aussi gracieuse, tout aussi

décolletée, qui faisait résonner le triangle; puis les trompettes, joyeux gaillards aux pieds fourchus, d'une figure avenante, mais impudique, sonnant leurs fanfares sur de bizarres cornes de bêtes ou sur des conques marines; ensuite les joueurs de luth...

Mais, cher lecteur, j'oublie que vous avez fait vos classes et que vous êtes parfaitement instruit; vous avez donc compris dès les premières lignes qu'il est question ici d'une bacchanale, d'une fête de Dionysos. Sur des bas-reliefs ou dans des gravures d'ouvrages archéologiques, vous avez vu assez souvent le pompeux cortége qui suit ce dieu païen. Versé comme vous l'êtes dans l'antiquité classique, vous ne seriez pas trop effrayé, si à minuit, au milieu de la solitude d'une forêt, la magnifique et fantasque apparition d'une marche triomphale de Bacchus se présentait tout à coup à vos regards, et que vous entendissiez le vacarme de cette cohue de spectres en goguettes. Tout au plus éprouveriez-vous une espèce de saisissement voluptueux, un frisson esthétique, à l'aspect de ces gracieux fantômes sortis de leurs sarcophages séculaires et de dessous les ruines de leurs temples pour célébrer encore une fois les saints mystères du culte des plaisirs! Oui, c'est une orgie posthume : ces revenans gaillards, encore une fois, veulent fêter par des jeux et des chants la bienheureuse venue du fils de Sémélé, le rédempteur de la joie; encore une fois ils veulent danser la polka du paganisme, les danses des anciens temps, ces danses riantes qu'on dansait sans jupon hypocrite, sans le contrôle d'un sergent de ville de la vertu publique, et où l'on s'abandonnait à l'ivresse divine, à toute la fougue échevelée, désespérée, frénétique : *Evoe Bacche!* Comme je l'ai dit, mon cher lecteur, vous êtes un homme instruit et éclairé qu'une apparition nocturne de ce genre ne saurait épouvanter, pas plus que si c'était une fantasmagorie de l'Académie impériale de musique, évoquée par le génie poétique de M. Eugène Scribe, en collaboration avec le génie musical du célèbre *maestro* Giacomo Meyerbeer. Mais, hélas! notre pauvre batelier du Tyrol ne savait pas un mot de mythologie, il n'avait point fait la moindre étude classique; aussi fut-il saisi d'effroi et de terreur quand il eut aperçu le beau triomphateur sur son char doré avec ses singuliers acolytes : il frémit à la vue des gestes indécens, des bonds dévergondés des bacchantes, des faunes et des satyres, à qui le pied fourchu et les cornes donnaient particulièrement un air diabolique. Toute la blafarde assemblée ne lui parut qu'un congrès de vampires et de démons dont les maléfices tramaient la perte des chrétiens. Sa stupeur s'accrut quand il vit les ménades dans leurs postures impossibles et qui tiennent de la sorcellerie, lorsque, les cheveux épars, elles rejettent la tête en arrière, ne se maintenant en équilibre qu'à l'aide du thyrse. Le pauvre pêcheur fut pris d'un vertige quand il

vit l'extase sinistre des corybantes qui se blessaient eux-mêmes avec leurs petites épées, cherchant la volupté dans la douleur de la chair. Les accords de la musique, accords mollement tendres et désespérés en même temps, pénétrèrent dans le cœur du pauvre jeune homme comme autant de brandons enflammés; — il se crut déjà embrasé du feu infernal, et il courut à toutes jambes vers sa barque, où il se blottit sous les filets. Ses dents claquaient, et il tremblait de tous ses membres, comme si Satan le tenait déjà par une jambe. Peu de temps après, les trois moines vinrent rejoindre la nacelle et poussèrent au large. Quand, arrivés à la rive opposée, ils descendirent à terre, le pêcheur sut se glisser avec tant d'agilité hors de sa cachette, que les moines s'imaginèrent qu'il les avait attendus derrière les saules; l'un d'eux, de ses doigts glacés, lui mit comme d'habitude une pièce d'argent dans la main, et tous les trois partirent en toute hâte.

Par le soin de son propre salut qu'il croyait compromis, aussi bien que par sa sollicitude pour tous les bons chrétiens qu'il voulait préserver du danger, notre pêcheur se crut obligé de dénoncer cette mystérieuse histoire aux tribunaux ecclésiastiques. Le prieur d'un couvent de franciscains, dans le voisinage, jouissait d'une grande considération comme président d'un de ces tribunaux, et surtout comme savant exorciste. Le pêcheur prit la résolution de se rendre immédiatement auprès de ce digne homme. De grand matin, le soleil le vit en route pour le couvent, et bientôt, les yeux humblement baissés, il se trouva devant sa révérence le prieur, qui, revêtu du froc et le capuchon baissé sur le visage, était assis dans son grand fauteuil de bois sculpté. Le juge ecclésiastique resta dans son attitude méditative pendant que le batelier lui fit le récit de sa terrible histoire; quand il eut fini, il releva la tête; par ce brusque mouvement, son capuchon tomba en arrière, et le pêcheur vit avec stupéfaction que sa révérence était l'un des trois moines qui traversaient tous les ans le lac. Il reconnut précisément celui qu'il avait vu la veille, sous la forme d'un démon païen, sur le char de victoire attelé de deux lions; c'était le même visage pâle, les mêmes traits d'une beauté régulière, les mêmes lèvres tendrement arrondies. Un bienveillant sourire se jouait autour de cette bouche, et bientôt en coulèrent avec l'accent le plus mélodieux ces paroles d'onction : « Très cher fils en Jésus-Christ, nous sommes tout disposé à croire que vous avez passé la nuit dernière en société avec le dieu Bacchus; votre fantastique vision en est une preuve suffisante. Nous nous garderons bien de dire du mal de ce dieu, bien des fois il nous fait oublier nos soucis, et il réjouit le cœur de l'homme; mais les dons que la bonté divine accorde aux humains sont différens : beaucoup sont appelés, et peu sont élus. Il y a des hommes qu'une douzaine de bouteilles ne

sauraient abattre. En toute humilité chrétienne, j'avoue que je suis un de ces êtres d'élite, et j'en rends grâces au Seigneur. Il y a aussi des natures incomplètes et faibles qu'une seule chopine peut renverser, et il paraît, mon cher fils en Jésus-Christ, que vous êtes de ce nombre. Nous vous conseillons donc de n'absorber qu'avec mesure le jus doré de la treille, et de ne plus venir importuner les autorités ecclésiastiques avec les hallucinations d'un apprenti ivrogne. Nous vous conseillons en outre de ne point ébruiter l'histoire de votre dernière équipée, de bien tenir votre langue; au cas contraire, le saint-office vous fera administrer par le bras séculier vingt-cinq coups de fouet bien comptés. Pour l'instant, mon très cher fils en Jésus-Christ, allez à la cuisine du couvent, où le frère cellerier et le frère cuisinier vous feront servir la collation du matin. » Là-dessus, sa révérence donna sa bénédiction au pêcheur, qui se dirigea tout abasourdi vers la cuisine. A la vue du frère cellerier et du frère cuisinier, il faillit tomber à la renverse : en effet, c'étaient les deux compagnons nocturnes du prieur, les deux moines qui avaient traversé le lac avec lui; le pêcheur reconnut la bedaine et la tête pelée de l'un, ainsi que la figure de l'autre, aux traits lascifs et lubriques, aux oreilles de bouc. Toutefois il ne souffla mot, et ce ne fut que longtemps après, quand ses cheveux avaient blanchi, qu'il raconta cette histoire à sa progéniture, groupée autour de lui au coin du feu.

De vieilles chroniques, qui racontent une légende analogue, placent le lieu de la scène à Spire, sur le Rhin. On y reconnaît des réminiscences païennes touchant la traversée des morts, qui s'opérait là aussi dans une barque funèbre. C'est dans une tradition répandue sur les côtes de la Frise orientale que les idées anciennes relatives au passage des trépassés dans le royaume des ombres sont le plus nettement accusées. Nulle part, à la vérité, on ne parle d'un nautonier nommé Caron. En général, cette étrange figure a disparu de la tradition populaire, et ne s'est conservée qu'aux théâtres de marionnettes; mais la tradition de la Frise nous fait reconnaître un personnage mythologique bien autrement important dans le négociant hollandais qui se charge du soin de faire passer les morts au lieu de leur destination posthume, et qui paie le droit de péage ordinaire au batelier ou pêcheur qui a remplacé Caron. A travers son déguisement baroque, nous ne tarderons pas à découvrir le véritable nom de ce personnage; je vais donc rapporter la tradition même aussi fidèlement que possible.

Dans la Frise orientale, sur les côtes de la mer du Nord, il y a des baies qui forment des espèces de ports peu étendus et qu'on nomme des *Siehl*. Sur un des points les plus avancés de ces anses s'élève la maison solitaire d'un pêcheur qui vit là, avec sa famille, content et

heureux. La nature est triste dans ces contrées; nul oiseau n'y chante, on n'y entend que les mouettes qui de temps à autre s'élancent de leurs nids cachés dans le sable, et annoncent la tempête par leurs cris aigus et plaintifs. Parfois aussi on voit un goëland, oiseau de mauvais augure qui voltige sur la mer en déployant ses blanches ailes de spectre. Le clapotement monotone des vagues qui se brisent sur la plage ou contre les dunes s'accorde très bien avec les sombres files de nuages qui traversent le ciel. Les hommes n'y chantent pas non plus. Sur cette côte mélancolique ne retentit jamais le refrain d'une chanson populaire. Les habitans de la Frise sont graves, probes, raisonnables plutôt que religieux, et bien qu'ils aient perdu leurs institutions démocratiques d'autrefois, ils n'en ont pas moins gardé un esprit d'indépendance, héritage de leurs intrépides aïeux, qui avaient combattu avec héroïsme contre les envahissemens de l'océan et des princes du Nord. De pareilles gens ne s'abandonnent point aux rêveries mystiques, et ne sont guère troublés non plus par la tourmente de la pensée. Pour le pêcheur qui habite le *Siehl* solitaire, l'essentiel c'est la pêche, et de temps à autre le péage que lui paient les voyageurs qui se font transporter dans une des îles voisines.

A une certaine époque de l'année, dit-on, précisément à l'heure de midi, au moment où le pêcheur est à table et dîne avec sa famille dans la grande chambre, un étranger arrive et prie le maître de la maison de lui accorder quelques momens pour parler affaires. Le pêcheur, après avoir vainement invité l'étranger à partager son modeste repas, finit par accéder à sa demande, et tous deux vont s'attabler, à l'écart de la famille, dans la niche d'une fenêtre. Je ne décrirai point l'extérieur du voyageur avec des détails oiseux, à l'instar de nos romanciers du jour. Pour la tâche que je me suis imposée, il suffira de donner son signalement. Le voici en peu de mots. L'étranger est un petit homme déjà avancé en âge, mais encore vert, en un mot un vieillard juvénile, ayant de l'embonpoint sans être obèse, de petites joues potelées et rouges comme des pommes d'api, des yeux scrutateurs clignotant avec vivacité de côté et d'autre, et une petite tête poudrée et coiffée d'un petit chapeau à trois cornes. Sous une houppelande d'un jaune clair, garnie d'une infinité de petits collets, notre homme porte le costume suranné que nous voyons sur les vieux portraits de négocians hollandais, et qui dénote une certaine aisance : nn habit en soie vert-pomme, un gilet brodé de fleurs, des culottes de satin noir, des bas rayés et des souliers à boucles d'acier. Sa chaussure est si propre et luisante, qu'on ne comprend pas comment il a fait pour traverser à pied les chemins marécageux du *Siehl* sans se crotter. Sa voix asthmatique a un filet aigu et devient par momens glapissante; toutefois le petit bonhomme affecte un langage et des

mouvemens graves et mesurés tels qu'ils conviennent à un négociant hollandais. Sa qualité de négociant se révèle non-seulement par son costume, mais aussi par l'exactitude et la circonspection mercantile avec lesquelles il cherche à conclure l'affaire de la manière la plus avantageuse pour son commettant. Il s'annonce en effet comme un commissionnaire-expéditeur qu'on a chargé de trouver sur la côte orientale de la Frise un batelier qui voulût bien transporter à l'Ile Blanche une certaine quantité d'âmes, c'est-à-dire autant que pourrait en contenir sa barque. Or, à cette fin, poursuit le Hollandais, il voudrait savoir si le pêcheur serait disposé à transporter cette nuit ladite cargaison d'âmes à ladite île; dans ce cas, il serait prêt à lui payer d'avance la traversée, tout convaincu qu'en honnête chrétien le batelier lui ferait le plus bas prix possible. Le négociant hollandais, — ce qui est un pléonasme, vu que tout Hollandais est négociant, — fait cette proposition avec un nonchalante tranquillité, tout comme s'il s'agissait d'une cargaison de fromages et non pas d'âmes de morts. Ce mot *âmes* fait au premier moment une certaine impression sur l'esprit du pêcheur; il sent un frisson lui courir dans le dos, car il comprend tout d'abord qu'il est question d'âmes de trépassés, et qu'il a devant lui le fabuleux Hollandais dont ses collègues marins lui avaient souvent parlé, ce vieillard qui avait quelquefois frété leur barque pour transporter à l'Ile Blanche les âmes des morts, et qui les avait toujours très bien payés. Mais, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, les habitans de ces côtes sont courageux, sains de corps, raisonnables, sans imagination, et partant peu accessibles aux terreurs vagues que nous inspire le monde des esprits. Aussi la secrète frayeur, le tressaillement subit du pêcheur frison, ne durent que quelques momens; il ne tarde pas à se remettre, et d'un air de complète indifférence il ne songe plus qu'à obtenir le plus haut prix possible pour la traversée. Après avoir marchandé quelque temps, les deux parties tombent d'accord; le marché est conclu, et l'on se donne la poignée de main usitée. Le Hollandais tire aussitôt de sa poche une bourse en cuir toute graisseuse, remplie de petites pièces d'argent, les plus petites qui aient jamais été frappées en Hollande, et il paie le montant du prix de la traversée tout entier en cette monnaie lilliputienne. Après avoir enjoint au pêcheur de se trouver vers minuit, à l'heure où la pleine lune paraît, avec sa barque à certain endroit de la côte pour recevoir sa cargaison d'âmes, le Hollandais prend congé de toute la famille, qui l'a derechef vainement invité à dîner avec elle; puis il s'éloigne d'un pas leste et sautillant qui contraste singulièrement avec l'air de gravité et de componction néerlandaise qu'il avait cherché à se donner.

A l'heure dite, le batelier se trouve au rendez-vous avec sa barque.

Celle-ci est d'abord ballottée par les vagues; mais, aussitôt que la pleine lune s'épanouit, le batelier remarque que son embarcation se meut moins facilement et s'enfonce par degrés, si bien qu'à la fin elle ne sort plus des eaux que de la largeur d'une main. Cette circonstance lui fait comprendre que ses passagers, c'est-à-dire les âmes, doivent se trouver à bord, et il s'empresse de mettre à la voile. Il a beau se fatiguer les yeux à regarder, il n'aperçoit dans sa barque que quelques flocons de brouillard qui se meuvent et s'entremêlent sans pouvoir prendre une forme déterminée. C'est en vain qu'il écoute de toutes ses oreilles, il n'entend qu'un grésillement et un pétillement presque imperceptibles. Seulement, par intervalles une mouette passe au-dessus de sa tête en poussant ses cris lugubres, ou bien à ses côtés un poisson sort sa tête des flots et fixe sur lui ses gros yeux craintifs. La nuit bâille, et la bise devient froide. Partout est la mer, le clair de lune et le silence. Muet comme tout ce qui l'entoure, le batelier finit par atteindre l'Ile Blanche, où il arrête sa barque. Sur la côte, il n'aperçoit personne, mais il entend une voix haletante, aux glapissemens asthmatiques, dans laquelle il reconnaît celle du Hollandais. Ce personnage invisible paraît lire une liste de noms propres, avec le débit monotone d'un contrôleur qui fait un appel nominal. Plusieurs de ces noms sont connus du pêcheur comme appartenant à des personnes décédées dans le courant de l'année. Pendant la lecture de cette liste de noms propres, la barque s'allége peu à peu. Tout à l'heure elle était engravée dans les sables de la plage, et la voilà qui remonte à mesure que la nomenclature est épuisée. C'est un avertissement pour le batelier que sa cargaison est arrivée à bon port, et il s'en retourne paisiblement auprès de sa femme et de ses enfans, dans sa chère maisonnette sur le *Siehl*.

C'est de la même manière que s'effectue chaque fois le passage des âmes dans l'Ile Blanche. Une circonstance particulière frappa un jour un batelier qui faisait ce trajet. Le personnage invisible qui sur le rivage donnait lecture de la liste de noms propres s'interrompit tout à coup et s'écria : « Où donc est Pitter Jansen? Ce n'est pas là Pitter Jansen! » A quoi une petite voix flûtée répondit : « Je suis la femme de Pitter Jansen, et je me suis fait inscrire sous le nom de mon mari. »

Tout à l'heure je me suis fait fort de démêler, à travers les ruses de son déguisement, l'important personnage mythologique qui figure dans cette légende. Ce n'est autre que le dieu Mercure, jadis le conducteur des âmes, et qu'on nomma, à cause de cette spécialité, Hermès *Psychopompos*. Oui, sous cette humble houppelande, sous cette piètre figure d'épicier, se cache un des plus superbes et des plus brillans

dieux païens, le noble fils de Maïa. A ce petit tricorne ne flotte pas le moindre plumet qui puisse rappeler les ailes de la divine coiffure, et dans ces souliers à boucles d'acier on ne trouve pas la moindre trace de sandales ailées. Ce plomb néerlandais diffère complétement du mobile vif-argent, auquel le dieu a donné son propre nom; mais le contraste même décèle l'intention du dieu rusé : il choisit ce masque pour être d'autant plus sûr de ne pas être reconnu. Et ce ne fut point au hasard, ni par caprice, qu'il fit choix de ce travestissement. Mercure était, comme vous savez, le dieu des voleurs et des marchands, et il exerçait ces deux industries avec succès. Il était donc tout naturel que, dans le choix du déguisement sous lequel il cherchait à se cacher et de l'état qui devait le faire vivre, il tînt compte de ses antécédens et de ses talens. Il n'avait qu'à calculer lequel de ces métiers, qui ne diffèrent que par des nuances, lui offrait le plus de chances de réussite. Il se disait que le vol, par des préjugés séculaires, était flétri dans l'opinion publique, que les philosophes n'avaient pas encore réussi à le réhabiliter en l'assimilant à la propriété, qu'il était mal vu de la police et des gendarmes, et que, pour prix de tout son déploiement de courage et d'habileté, le voleur était quelquefois envoyé aux galères, sinon à la potence; qu'au contraire le négoce jouissait de la plus grande impunité, qu'il était honoré du public et protégé par les lois, que les négocians étaient décorés, qu'ils allaient à la cour, et qu'on en faisait même des présidens du conseil. Par conséquent, le plus rusé des dieux se décida pour l'état le plus lucratif et le moins dangereux, le commerce, et, pour être négociant par excellence, il se fit négociant hollandais. Nous le voyons donc, dans cette qualité, s'adonner à l'expédition des âmes pour l'empire de Pluton, et il était particulièrement apte à cette partie, lui, l'ancien Hermès Psychopompos.

L'Ile Blanche est aussi appelée quelquefois *Bréa* ou *Britinia*. Son nom ferait-il allusion à la blanche Albion, aux roches calcaires de la côte anglaise? Ce serait vraiment une idée spleenique que de faire de l'Angleterre le pays des morts, l'empire de Pluton, l'enfer. Il est bien possible, en effet, que la Grande-Bretagne se présente sous cet aspect à plus d'un étranger.

Dans une étude sur la légende de Faust (1), j'ai parlé tout au long de l'empire de Pluton et des croyances populaires qui s'y rattachent : j'y ai montré comment le royaume des ombres est devenu un enfer complétement organisé, et comment on a tout à fait assimilé à Satan le vieux monarque des ténèbres; mais ce n'est que le style officiel de l'église qui gratifie les anciennes divinités de noms si

(1) Voyez la livraison de la *Revue* du 15 février 1852.

effrayans. Malgré cet anathème, la position de Pluton resta la même dans le fond. Pluton, le dieu du monde souterrain, et son frère Neptune, le dieu des mers, n'ont pas émigré comme leurs parens, les autres dieux : même après la victoire du Christ, ils restèrent tous les deux dans leur domaine, dans leur élément. Sur terre, on avait beau débiter les fables les plus absurdes sur son compte : le vieux Pluton était chaudement assis, là-bas, auprès de sa belle Proserpine. Neptune est le dieu qui eut à supporter le moins d'avanies : ni les sons des cloches, ni les accords de l'orgue ne pouvaient offenser son oreille au fond de son océan, où il résidait en paix auprès d'Amphitrite, sa bonne femme, et entouré de blanches néréides et de joufflus tritons. De temps à autre seulement, lorsque quelque jeune marin passait la ligne pour la première fois, le dieu sortait du sein des flots, le trident à la main, la tête couronnée de roseaux et sa longue barbe descendant en flots argentés jusqu'à son nombril. Alors il donnait au néophyte le terrible baptême de l'eau de mer, en même temps il prononçait un long discours rempli de plaisanteries de marin, et dont il crachait plutôt qu'il ne prononçait les paroles, saucées du jus âcre et jaune de la *chique,* à la grande joie de ses auditeurs goudronnés. Un de mes amis, qui m'a raconté comment on célèbre à bord des navires ce mystère océanique, m'a assuré que les matelots, qui riaient avec la plus grande hilarité à l'aspect de cette burlesque figure de carnaval représentant Neptune, n'avaient au fond du cœur pas le moindre doute sur l'existence de ce dieu, dont ils invoquaient même parfois l'assistance dans les grands dangers.

Neptune resta donc le souverain de l'empire des mers, de même que Pluton, malgré sa métamorphose diabolique, conserva le trône du Tartare. Ils furent tous deux plus heureux que leur frère Jupiter, qui dut souffrir tout particulièrement des vicissitudes du sort. Ce troisième fils de Saturne, qui, après la chute de son père, s'était arrogé la souveraineté des cieux, trôna pendant une longue suite de siècles au sommet de l'Olympe, entouré d'une cour riante de hauts et de très hauts dieux et demi-dieux, ainsi que de hautes et de très hautes déesses et de nymphes, leurs célestes dames d'atour et filles d'honneur, qui tous menaient joyeuse vie, repus d'ambroisie et de nectar, méprisant les manans attachés ici-bas à la glèbe, et n'ayant aucun souci du lendemain. Hélas! quand fut proclamé le règne de la croix, de la souffrance, le grand Chronide émigra et disparut au milieu du tumulte des peuples barbares qui envahirent le monde romain. On perdit les traces de l'ex-dieu, et c'est en vain que j'ai interrogé les vieilles chroniques et les vieilles femmes : personne n'a pu me fournir des renseignemens sur sa destinée. J'ai fouillé dans beaucoup de bibliothèques, où je me fis montrer les *codex* les plus magni-

fiques, enrichis d'or et de pierreries, véritables odalisques dans le harem de la science, et selon l'usage je fais ici mes remerciemens publics aux eunuques érudits qui, sans trop grogner et parfois même avec affabilité, m'ont rendu accessibles ces lumineux trésors confiés à leur garde. Je me suis persuadé que le moyen âge ne nous a point légué de traditions sur le sort de Jupiter depuis la chute du paganisme. Tout ce que j'ai pu déterrer ayant quelque rapport à ce sujet, c'est l'histoire que me raconta jadis mon ami Niels Andersen.

Je viens de nommer Niels Andersen, et cette bonne figure, si drôle et si aimable à la fois, surgit toute riante dans ma mémoire. Je veux lui consacrer ici quelques lignes. J'aime d'ailleurs à indiquer mes sources et à montrer leurs bonnes ou mauvaises qualités, afin que le lecteur soit en état de juger par lui-même jusqu'à quel point ces sources méritent sa confiance.

Niels Andersen, né à Drontheim en Norvége, était un des plus habiles et des plus intrépides baleiniers que j'aie connus. C'est à lui que je dois mes connaissances concernant la pêche de la baleine. Il me mit dans la confidence de toutes les ruses du métier, il me fit connaître tous les stratagèmes, toutes les feintes que l'intelligent animal emploie pour déjouer ces ruses et pour échapper au chasseur. C'est Niels Andersen qui m'enseigna le maniement du harpon, il me montra comment, avec le genou de la jambe droite, il faut s'appuyer au bord de la barque, au moment où l'on lance le harpon, et comment de la jambe gauche on lance un bon coup de pied à l'imbécile matelot qui ne fait pas filer assez prestement la corde attachée au harpon. Je lui dois tout, et si je ne suis point devenu un célèbre baleinier, la faute n'en est ni à Niels Andersen ni à moi, mais à ma mauvaise étoile, qui ne m'a pas permis de rencontrer, dans les courses de ma vie, une baleine quelconque avec laquelle j'eusse pu dignement soutenir une lutte. Je n'ai rencontré que des *stockfischs* vulgaires et de misérables harengs. A quoi sert le meilleur harpon quand on a affaire à un hareng? Aujourd'hui que mes jambes sont paralysées, je dois renoncer pour tout jamais à la chasse de la baleine. Lorsqu'à Ritzebuttel, près de Cuxhaven, je fis la connaissance de Niels Andersen, il n'était plus guère ingambe lui-même, car, sur la côte de Sénégal, un jeune requin qui avait sans doute pris sa jambe droite pour un bâton de sucre d'orge la lui avait coupée d'un coup de dents : depuis lors, le pauvre Niels Andersen marchait clopin clopant sur une jambe artificielle fabriquée d'un sapin de son pays, et qu'il vantait comme un chef-d'œuvre de la charpenterie norvégienne. Son plus grand plaisir à cette époque, c'était de se percher au haut d'un gros tonneau vide, sur le ventre duquel il tambourinait avec sa jambe de bois. Je l'aidais souvent à grimper

sur la tonne; mais parfois, quand il voulait en descendre, je ne lui accordais mon assistance qu'à la condition de me raconter une de ses curieuses traditions de la mer du Nord.

De même que Mahomet-Ebn-Mansour commence toutes ses poésies par un éloge du cheval, de même Niels Andersen faisait précéder tous ses récits d'une énumération louangeuse des qualités de la baleine. Il commença également par un tel panégyrique la légende que nous rapportons ici.

— La baleine, disait-il, n'était pas seulement le plus grand, mais aussi le plus magnifique des animaux; les deux jets d'eau jaillissant de ses narines placées au sommet de sa tête lui donnaient l'air d'une fontaine et produisaient un effet magique, surtout la nuit, au clair de lune. En outre cette bête était sympathique, elle avait un bon caractère et beaucoup de goût pour la vie conjugale. — C'est un spectacle touchant, ajoutait-il, de voir une famille de baleines groupée autour de son vénérable chef et couchée sur un énorme glacon pour se chauffer au soleil. Quelquefois la jeune progéniture se met à jouer et à folâtrer, et à la fin toutes se jettent à la mer pour jouer à cache-cache au milieu des immenses blocs de glace. La pureté de mœurs et la chasteté des baleines doivent être attribuées moins à des principes de morale qu'à l'eau glacée où elles frétillent continuellement. On ne peut pas malheureusement nier non plus, continua Niels Andersen, qu'elles n'ont aucun sentiment pieux, qu'elles sont totalement dépourvues de religion...

— Je crois que ceci est une erreur! m'écriai-je en interrompant mon ami. J'ai lu dernièrement le rapport d'un missionnaire hollandais dans lequel il décrit la magnificence de la création, qui, selon lui, se manifeste même dans les régions polaires à l'heure où le soleil vient de se lever, et quand les rayons du jour, éclairant les gigantesques rochers de glace, les font ressembler à ces châteaux de diamans que nous trouvons dans les contes de fées. Toute cette beauté de la création est, au dire du bon *domine*, une preuve de la puissance de Dieu qui agit sur tout être animé, de sorte que non-seulement l'homme, mais aussi une grosse brute de poisson, ravie par ce spectacle, adore le Créateur et lui adresse ses prières. Le *domine* assure qu'il a vu de ses propres yeux une baleine qui se tenait debout contre la paroi d'un bloc de glace, et balançait la partie supérieure de son corps à la façon des hommes qui prient.

Niels Andersen convenait qu'il avait vu lui-même des baleines qui, se dressant contre un rocher de glace, se livraient à des mouvemens assez semblables à ceux que nous remarquons dans les oratoires des différentes sectes religieuses; mais il soutenait que la dévotion n'y était pour rien. Il expliqua la chose par des raisons physiologiques :

il me fit remarquer que la baleine, ce Chimborazo des animaux, avait sous sa peau des gisemens de graisse d'une profondeur si prodigieuse, qu'une seule baleine fournissait souvent cent à cent cinquante barils de suif et d'huile. Ces couches de graisse ont une telle épaisseur, que pendant que le colosse dort, étendu tout de son long sur un glaçon, des centaines de rats d'eau peuvent venir s'y nicher. Ces convives, infiniment plus gros et plus voraces que les rats du continent, mènent joyeuse vie sous la peau de la baleine, où jour et nuit ils se gorgent de la graisse la plus exquise, sans même avoir besoin de quitter leur nid. Ces ripailles de vermine finissent par importuner leur hôte involontaire, et elles lui causent même des douleurs excessives. N'ayant pas de mains comme l'homme, qui, Dieu merci, peut se gratter quand il se sent des démangeaisons, la baleine cherche à soulager ses souffrances en se plaçant contre les angles saillans et tranchans d'un rocher de glace, et en s'y frottant le dos avec une vraie ferveur et avec force mouvemens ascendans et descendans, comme nous en voyons faire aux chiens, qui s'écorchent la peau contre un bois de lit quand les puces les rongent par trop. Or dans ces balancemens, le bon *domine* avait cru voir l'acte édifiant de la prière, et il attribuait à la dévotion les soubresauts qu'occasionnaient les orgies des rats. Quelque énorme que soit la quantité d'huile que contient la baleine, elle n'a pas le moindre sentiment religieux. Ce n'est que parmi les animaux de stature médiocre qu'on trouve de la religion; les tout grands, ces créatures gigantesques comme la baleine, ne sont pas doués de cette qualité. Quelle en est la raison? Est-ce qu'ils ne trouvent pas d'église assez spacieuse pour qu'ils puissent entrer dans son giron? Les baleines n'ont pas non plus de goût pour les prophètes, et celle qui avait avalé Jonas n'a pas pu digérer ce grand prédicateur; prise de nausées, elle le vomit après trois jours. A coup sûr, cela prouve l'absence de tout sentiment religieux dans ces monstres. Ce ne sera donc pas la baleine qui choisira un glaçon pour prie-Dieu, et fera en se balançant des simagrées de dévotion. Elle adore aussi peu le vrai Dieu qui réside là-haut dans le ciel que le faux dieu païen qui demeure près du pôle arctique, dans l'île des Lapins, où la chère bête va quelquefois lui rendre visite.

— Qu'est-ce que c'est que l'*île des Lapins?* demandai-je à Niels Andersen. Celui-ci, en tambourinant sur la tonne avec sa jambe de bois, me répondit : « C'est précisément dans cette île que se passe l'histoire que je dois vous raconter. Je ne puis vous indiquer exactement sa position géographique. Depuis qu'elle a été découverte, personne n'a pu y retourner; les énormes montagnes de glace qui sont entassées autour de l'île en défendent les abords. Seulement l'équipage d'un baleinier russe, que la tempête avait jeté dans ces parages septentrionaux, a

pu la visiter, et plus de cent ans se sont écoulés depuis. Lorsque ces marins y abordèrent avec leur barque, ils trouvèrent le pays désert et inculte. De chétives tiges de genêts se balançaient tristement sur les sables mouvans; çà et là étaient disséminés quelques arbustes nains et des sapins rabougris rampant sur un sol stérile. Des lapins couraient de tous côtés en grand nombre; c'est pourquoi les voyageurs donnèrent à cet îlot le nom d'*île des Lapins*. Une cabane, la seule qui s'y trouvât, annonçait la présence d'un être humain. Quand les marins furent entrés dans cette hutte, ils virent un vieillard arrivé à la plus haute décrépitude et misérablement affublé de peaux de lapin; il était assis sur un siége de pierre, et chauffait ses mains amaigries, ses genoux tremblotans devant le foyer où flambaient quelques broussailles. A sa droite se tenait un oiseau d'une grandeur démesurée, et qui avait l'air d'un aigle, mais que la mue du temps avait si cruellement dépouillé, qu'il n'avait conservé que les grandes plumes raides de ses ailes, ce qui donnait à cet animal nu un aspect risible et horriblement laid en même temps. A gauche du vieillard était couchée par terre une vieille chèvre au poil ras, mais d'un air bonasse, et qui, malgré son grand âge, avait conservé des pis tout gonflés de lait, avec des tétines fraîches et roses.

Parmi les marins qui avaient abordé à l'île des Lapins, il y avait quelques Grecs; l'un de ceux-ci, croyant que le maître de la cabane ne comprenait pas son idiôme, dit à ses camarades en langue grecque : « Ce vieux drôle doit être un revenant ou un méchant démon. » A ces paroles, le vieillard tressaillit, se leva brusquement de son siége, et les marins virent, à leur grand étonnement, une haute et imposante figure qui, avec une dignité impérieuse et même majestueuse, se tenait droite malgré le poids des années, de sorte que la tête atteignait aux poutres du plafond. Ses traits, quoique ravagés et délabrés, conservaient des traces d'une ancienne beauté; ils étaient nobles et d'une régularité parfaite. De rares mèches de cheveux argentés retombaient sur un front ridé par l'orgueil et par l'âge; ses yeux, quoique fixes et ternes, lançaient des regards acérés, et sa bouche fortement arquée prononça en langue grecque, mêlée de beaucoup d'archaïsmes, ces mots sonores et harmonieux : — « Vous vous trompez, jeune homme, je ne suis ni un fantôme ni un malin esprit; je suis un infortuné qui a vu de meilleurs jours. Mais vous, qui êtes-vous? »

A cette demande, les marins mirent leur hôte au fait du sinistre qui les avait écartés de leur route, et ils le prièrent de leur donner des renseignemens sur tout ce qui concernait l'île; mais le vieillard ne put guère satisfaire à leurs désirs. Il leur dit que de temps immémorial il habitait cette île, dont les remparts de glace lui offraient un

asile sûr contre ses implacables ennemis, qui avaient usurpé ses droits légitimes; qu'il vivait principalement du produit de la chasse aux lapins dont l'île regorgeait; que tous les ans, à l'époque où les glaces flottantes formaient une masse compacte, arrivaient chez lui en traîneaux des troupes de sauvages auxquels il vendait ses peaux de lapin, et qui lui donnaient en échange toutes sortes d'objets de première nécessité. Les baleines, disait-il, qui de temps en temps se dirigeaient vers son île, étaient sa société de prédilection. Cependant il ajouta qu'il prenait beaucoup de plaisir en ce moment à parler sa langue natale, étant Grec de naissance. Il pria ses compatriotes de lui donner quelques nouvelles sur l'état actuel de la Grèce. Il apprit avec une joie maligne mal dissimulée que l'on avait brisé la croix qui surmontait les tours des villes helléniques; il éprouva moins de satisfaction quand on lui dit que ce symbole chrétien avait été remplacé par le croissant. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'aucun des marins ne connaissait les noms des villes dont il s'informait auprès d'eux, et qui, à ce qu'il disait, avaient été florissantes de son temps. Par contre, les noms sous lesquels les matelots désignaient les villes et les bourgades de la Grèce d'aujourd'hui lui étaient complétement étrangers; aussi le vieillard secouait-il souvent la tête d'un air d'accablement, et les marins se regardaient avec surprise; ils voyaient bien que le vieux connaissait parfaitement les localités du pays, même dans leurs détails les plus minimes, car il décrivait d'une manière nette et exacte les golfes, les langues de terre, les caps, souvent même les plus petites collines et quelques groupes isolés de rochers : — son ignorance à l'égard des noms topographiques les plus communs ne les en laissait que plus ébahis.

Le vieillard s'enquit avec le plus vif intérêt et même avec une certaine anxiété d'un ancien temple qui, disait-il, avait été jadis le plus beau de toute la Grèce. Aucun de ses auditeurs n'en connaissait le nom, qu'il prononçait avec une tendre émotion; enfin, lorsqu'il eut minutieusement décrit l'endroit où se devait trouver ce monument, un jeune matelot reconnut tout à coup le lieu en question. — Le village où je suis né, s'écria-t-il, est situé précisément à cet endroit; pendant mon enfance, j'y ai gardé longtemps les cochons de mon père. Sur cet emplacement se trouvent en effet des débris de constructions fort anciennes, qui témoignent d'une magnificence inouïe; çà et là, on voit encore quelques colonnes qui sont restées debout; elles sont isolées ou liées entre elles par des fragmens de toiture, d'où pendent des banderoles de chèvrefeuille et de lianes rouges. D'autres colonnes, dont quelques-unes en marbre rose, gisent fracturées dans l'herbe. Le lierre a envahi leurs superbes chapiteaux, formés de fleurs et de feuillages délicatement ciselés.

De grandes dalles de marbre, des fragmens de mur carrés et des débris de toiture à forme triangulaire y sont répandus, à moitié enfoncés dans le sol. J'ai passé, continua le jeune homme, souvent bien des heures à examiner les combats et les jeux, les danses et les processions, les belles et bouffonnes figures qui y sont sculptés; malheureusement ces sculptures sont fortement endommagées par le temps et recouvertes de mousse et de plantes grimpantes. Mon père, à qui je demandai un jour ce que signifiaient ces ruines, me répondit que c'étaient les restes d'un ancien temple où avait résidé jadis un dieu païen, qui non-seulement s'était livré aux débauches les plus crapuleuses, mais qui de plus s'était souillé par l'inceste et des vices infâmes; que dans leur aveuglement les idolâtres n'en avaient pas moins immolé des bœufs, souvent par centaines, au pied de son autel. Mon père m'assurait qu'on y voyait encore la cuve de marbre où l'on avait recueilli le sang des victimes, et que c'était précisément l'auge où je faisais boire souvent à mes cochons l'eau de pluie qui s'y était amassée, et où je conservais aussi les épluchures que mes animaux dévoraient avec tant d'appétit.

Quand le jeune marin eut parlé ainsi, le vieillard poussa un profond soupir qui trahissait la plus poignante douleur; il s'affaissa et retomba sur son siége de pierre, et, se cachant le visage dans ses deux mains, il se mit à pleurer comme un enfant. L'oiseau à son côté poussa des cris terribles, déploya ses ailes énormes, et menaça les étrangers de ses serres et de son bec. La vieille chèvre fit entendre des gémissemens et lécha les mains de son maître, dont elle semblait vouloir apaiser les chagrins par ses humbles caresses. A cet aspect, un singulier serrement de cœur s'empara des marins; ils quittèrent la cabane en toute hâte, et ne se sentirent à l'aise que lorsqu'ils n'entendirent plus les sanglots du vieillard, les croassemens du vilain oiseau et les bêlemens de la vieille chèvre. Quand ils furent de retour à bord de leur vaisseau, ils y racontèrent leur aventure. Parmi l'équipage se trouvait un savant qui déclara que c'était là un événement de la plus haute importance. Posant d'un air sagace l'index de sa main droite à l'une de ses narines, il assura les marins que le vieillard de l'île des Lapins était, sans aucun doute, l'ancien dieu Jupiter, fils de Saturne et de Rhéa, autrefois souverain maître des dieux; que l'oiseau qu'ils avaient vu à ses côtés était évidemment le fameux aigle qui avait porté la foudre dans ses serres, et que, selon toute apparence, la chèvre était la vieille nourrice Amalthée qui avait autrefois allaité le dieu dans l'île de Crète, et qui maintenant continuait à le nourrir de son lait dans l'île des Lapins.

Tel fut le récit de Niels Andersen, et j'en eus le cœur navré. Je ne m'en cache pas; déjà ses révélations au sujet des secrètes souffrances

de la baleine m'avaient attristé de la manière la plus profonde. Pauvre animal! contre cette canaille de rats, qui vient se nicher dans ton corps et te ronge incessamment, il n'y a point de remède, et tu les traînes avec toi jusqu'à la fin de tes jours; tu as beau t'élancer du nord au sud et te frotter contre les glaçons des deux pôles : tu ne peux te débarrasser de ces vilains rats! Mais quelque peiné que je fusse de l'avanie des pauvres baleines, mon âme fut bien autrement émue par le sort tragique de ce vieillard qui, selon l'hypothèse mythologique du savant russe, était le ci-devant roi des dieux, Jupiter le *Chronide*. Oui, lui aussi fut soumis à la fatalité du destin, à laquelle les immortels même ne purent échapper, et le spectacle de pareilles calamités nous effraie, en nous remplissant de pitié et d'amertume. Soyez donc Jupiter, soyez le souverain maître du monde, qui en fronçant son sourcil faisait trembler l'univers, soyez chanté par Homère et sculpté par Phidias, en or et en ivoire; soyez adoré par cent peuples pendant de longs siècles, soyez l'amant de Sémélé, de Danaë, d'Europe, d'Alcmène, de Léto, de Io, de Léda, de Caliste! — de tout cela il ne restera à la fin qu'un vieillard décrépit, qui, pour gagner sa misérable vie, se voit obligé de se faire marchand de peaux de lapin, comme un pauvre Savoyard. Un pareil spectacle fera sans doute plaisir à la vile multitude, qui insulte le lendemain ce qu'elle a adoré la veille. Peut-être parmi ces bonnes gens se trouvent les descendans de ces malheureux bœufs qui furent jadis immolés en hécatombes sur l'autel de Jupiter : qu'ils se réjouissent de sa chute, qu'ils le bafouent à leur aise pour venger le sang de leurs ancêtres, victimes de l'idolâtrie. Quant à moi, mon âme est singulièrement émue, et je suis saisi d'une douloureuse commisération à la vue de cette auguste infortune.

Cet attendrissement m'a peut-être empêché d'atteindre, dans mon récit, à cette sérénité sérieuse qui sied si bien à l'historien, et à cette gravité austère qu'on n'acquiert qu'en France. Aussi j'avoue avec modestie toute mon infériorité vis-à-vis des grands maîtres de ce genre, et en recommandant mon œuvre à l'indulgence du bénévole lecteur, pour lequel j'ai toujours professé le plus grand respect, je termine ici la première partie de mon histoire des *Dieux en exil*.

HENRI HEINE.

LES FOUILLES

DE NINIVE.

Chaque grand peuple qui paraît sur la terre a des arts, une langue, des monumens qui lui sont propres. Les livres saints et les historiens profanes nous avaient conservé le souvenir de cette nation assyrienne, issue en quelque sorte des patriarches, qui, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, avait fondé sur les rives du Tigre et de l'Euphrate l'un des plus puissans empires de la terre; mais, quelle qu'eût été autrefois son importance, un petit nombre des événemens de son histoire et les noms de quelques-uns de ses monarques avaient seuls échappé à l'oubli. On savait que ces fastueux souverains avaient fondé des villes, construit des palais, à la décoration desquels les arts avaient concouru : rien toutefois ne restait de ce passé, aucun monument n'avait échappé à la ruine sans exemple de ces vastes cités. L'homme qui eût cherché à reconstituer les élémens de ces arts qui avaient fleuri pendant des siècles à Ninive et à Babylone, en un mot à restituer un art assyrien, eût passé pour un ingénieux faiseur de paradoxes archéologiques. Et cependant cet art, essentiellement distinct de l'art égyptien, dont il était le contemporain, et de l'art grec, qu'il avait devancé, tranchant aussi de la façon la plus marquée avec les immuables et bizarres monumens que nous ont transmis à travers les siècles l'Inde, le Thibet et la Chine, — cet art avait longtemps existé, marquant d'une empreinte particulière et d'un style qui lui était propre les productions sans nombre de ces artistes dont les noms ne nous sont pas même connus.

Pour tout ce qui touche aux arts, à la civilisation, à l'architecture

même de cette nation fameuse, la ruine a été pendant longtemps regardée comme complète. Babylone ne présente qu'un prodigieux amas de briques et de décombres en quelque sorte pulvérisés, que depuis deux mille ans les extracteurs de briques ou *sakkhârah* exploitent comme une sorte de carrière, et il faut fouiller à une profondeur de plus de soixante pieds pour y rencontrer, non pas un monument encore debout, mais quelques briques restées intactes. Ninive de son côté, recouverte par les débris argileux de ses édifices transformés en sol végétal, est cachée sous la plaine ou sous les collines que couvraient autrefois ses palais. On ne pouvait donc, il y a quelques années, que se livrer à de vagues conjectures sur ce qui avait pu exister autrefois. Tout ce passé d'un grand peuple était mort, ses arts comme son histoire, sa langue et ses monumens.

Aujourd'hui cependant tout a changé de face, et depuis l'instant où M. Botta a retrouvé la première dalle de marbre chargée d'un bas-relief assyrien, chaque jour ajoute une découverte nouvelle aux découvertes déjà faites. L'art et la civilisation d'un grand peuple reparaissent avec les monumens que d'infatigables explorateurs mettent en lumière. L'histoire renaît avec ces innombrables inscriptions dont le texte n'est plus aujourd'hui une langue morte. Non-seulement on a pénétré dans les salles de ces palais, cachés pendant des siècles sous l'argile accumulée, et on a recueilli les bas-reliefs et les sculptures qui les décoraient, mais on a retrouvé les terrasses, les colonnades, les aqueducs, toutes les dépendances de ces édifices, jusqu'aux celliers des rois, et les portes des villes, cintrées comme les arcs triomphaux des Romains, se dressent dans toute leur majesté, comme au jour où le prophète Jonas les franchissait en annonçant leur ruine prochaine.

Ces monumens, qui deviennent de jour en jour plus nombreux, et auxquels on peut ajouter aujourd'hui un premier spécimen de la peinture décorative des Assyriens, ont un style, un caractère communs, et portent le cachet d'une même école. Ces artistes ignorés et d'une si prodigieuse fécondité, qui décorèrent les premières cités que l'homme ait habitées, possèdent déjà la plupart des secrets de leur art. Ils connaissent la structure du corps humain; ils savent en reproduire le mouvement et les attitudes avec une singulière énergie. Il y a plus, la manière dont sont traités les accessoires, — particulièrement les arbres, les eaux, l'architecture, la flamme qui dévore les édifices, — annonce une sorte de parti pris absolu ou de manière qu'on ne rencontre que chez les écoles expérimentées et qui touchent à la décadence. Cependant, à côté de cette science acquise et toute conventionnelle, on sent à certaines incorrections involontaires, ou qu'on n'a pas cherché à éviter, un art voisin encore de son

enfance. C'est ainsi que l'œil se présente toujours de face, même dans les figures de profil, et que les deux pieds sont tournés dans le même sens. La science de l'observation ne manquait pourtant pas à ces premiers artistes, et l'on s'étonne, en étudiant leurs productions, de l'exactitude avec laquelle le caractère des différentes races humaines, le mouvement des animaux, et jusqu'à des accessoires en apparence indifférens, sont généralement exprimés.

Jusqu'à ce jour enfin, on avait pu croire que l'art assyrien s'était renfermé dans certaines limites exceptionnelles, et se bornait à une sorte d'application exclusive de la statuaire polychrôme à la décoration monumentale : une découverte toute récente est venue prouver que la peinture dans son application la plus durable et la statuaire dans son expression la plus élevée concouraient également à la décoration de ces édifices.

Nous n'avons pas à refaire ici l'histoire des découvertes successives qui ont amené la résurrection de cet art si longtemps perdu (1). On sait comment les Anglais, mettant à profit les premiers travaux de M. Botta, ont simultanément exploré les principaux monticules qui s'élèvent aux environs de Mossoul. Des sculptures et un grand nombre d'objets précieux recueillis par MM. Layard, Rawlinson et d'autres encore, à Khorsabad, à Nimroud, au Kouyoundjeck, ont formé la belle galerie assyrienne du *British Museum*. La France, qui avait donné la première impulsion, ne pouvait laisser le champ libre aux missionnaires anglais, et l'on se rappelle que, vers la fin de 1851, M. Place, nommé consul de France à Mossoul, avait été chargé de reprendre les fouilles commencées par M. Botta sur le monticule de Khorsabad. C'est l'historique des travaux et la série des découvertes qui, depuis le commencement de l'année 1852, ont signalé cette nouvelle campagne archéologique, que nous voudrions surtout faire connaître ici avec quelque détail en nous aidant des rapports inédits de l'explorateur français.

Pour se conformer aux instructions que le gouvernement français et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui avaient données, M. Place devait reprendre les fouilles commencées à Khorsabad par M. Botta, et se livrer à l'exploration des nombreux monticules artificiels qui s'élèvent aux alentours de Mossoul, dans cette vaste plaine formant aux environs de la ville, sur la rive gauche du Tigre, une sorte de demi-cercle dont ce fleuve serait la corde. Avant tout, il fallait se livrer à une étude sérieuse des travaux entrepris par les Anglais à Nimroud et au Kouyoundjeck. Les fouilles du dernier de ces

(1) Ici même (livraisons du 15 juin et du 1er juillet 1845), les résultats des premières fouilles faites à Ninive ont été appréciés par M. Eugène Flandin.

monticules, commencées autrefois sans résultat par M. Botta, avaient été reprises depuis par les Anglais avec un singulier succès; il fallait s'inspirer de cet exemple. A la vue de ces travaux vraiment gigantesques, de ces profondes tranchées pénétrant au centre même du monticule de Kouyoundjeck, et qui, après plus d'une année de travail, ont enfin amené l'exhumation d'un palais aussi merveilleux peut-être que celui de Khorsabad, le consul de France comprit que la suite et la persistance étaient la première vertu de l'explorateur. Il se promit d'imiter en cela l'exemple que lui donnaient ces agens rivaux, et de ne se laisser rebuter par aucune tentative, quelque infructueuse qu'elle parût au premier abord. On verra combien cette louable ténacité lui a été profitable. M. de Longueville, qui avait géré le consulat de Mossoul pendant les deux années précédentes, et le père Marchi, supérieur des dominicains, qui avait assisté aux travaux de M. Botta, purent de leur côté bien renseigner notre agent. Dès son arrivée à Mossoul, le nouveau consul s'était mis d'ailleurs en rapport avec M. le colonel Rawlinson, consul général d'Angleterre à Bagdad, si connu par ses découvertes et ses travaux sur les écritures cunéiformes. Tous deux, reconnaissant que le résultat de leurs travaux communs devait en définitive profiter à la science, étaient loyalement convenus d'écarter toute idée de fâcheuse concurrence, toute étroite et stérile rivalité, et de s'entr'aider réciproquement dans leurs recherches. Depuis, ces bonnes relations, cet échange de communications intéressantes, se sont continués sans interruption.

La plupart des découvertes faites jusqu'à ce jour en Assyrie par M. Botta et les missions anglaises l'ont été dans des conditions analogues. Comme le font encore de nos jours les princes orientaux, les chefs de cette grande nation qui habitait les vastes plaines arrosées par le Tigre et l'Euphrate se construisaient, chacun après son avénement au trône, un palais où ils se tenaient de préférence. L'emplacement choisi était une éminence naturelle ou un simple renflement de la plaine voisin d'un ruisseau. Sur cette base s'étageaient de vastes constructions, de spacieuses terrasses en briques crues noyées dans un lit de bitume alternant avec des couches de sable. Le palais décorait le faîte de ces collines artificielles. Il n'est donc pas surprenant qu'on rencontre aujourd'hui, dans la plupart des monticules qui s'élèvent aux environs de Mossoul, les ruines d'édifices analogues, caractérisées néanmoins par certaines différences que nous signalerons plus tard. Ces palais bâtis à grands frais occupaient un emplacement considérable, comme nous le prouvent les fouilles de Khorsabad, du Kouyoundjeck et de Nimroud. La pierre formait, avec les briques cuites ou crues, le premier étage de ces constructions, dont la brique crue, ou même tout simplement l'argile battue, composaient les étages

supérieurs. Des marbres, gypseux la plupart, étaient employés pour le revêtement des murs des salles de plain-pied. Ces revêtemens étaient d'une magnificence singulière. Des bas-reliefs avec inscriptions rehaussés des couleurs les plus vives les décoraient en partie, et près des portes se dressaient des sculptures colossales représentant des taureaux ou des lions ailés à tête humaine, emblèmes de la force et personnification du souverain. Ces travaux, si nous en jugeons par ce qui en subsiste encore aujourd'hui, devaient occuper une nombreuse école de sculpteurs d'un rare talent. Quel magnifique spectacle offraient dans ces temps reculés, et à l'époque où florissait cette surprenante civilisation assyrienne, ces rives du Tigre et de l'Euphrate, aujourd'hui solitaires et désertes, où, de distance en distance, apparaissaient sur les *hauts lieux* ces vastes palais si richement décorés et leurs fastueuses dépendances !

La découverte de M. Botta avait été comme la première révélation de cet art et de cette civilisation. Les dernières fouilles dirigées par le nouveau consul de France à Mossoul ont étendu l'horizon, surtout au point de vue architectural. Ce n'est plus aujourd'hui sur quelques monumens isolés du génie assyrien que l'attention peut se porter : c'est une ville entière dont le plan se découvre, c'est tout un système d'architecture qui se révèle, appliqué aux destinations les plus variées, aux travaux de défense militaire comme à l'ornementation des palais et à l'embellissement d'une vaste cité. Les fouilles de Khorsabad, celles des monticules de l'enceinte de Ninive, celles enfin des environs de la ville assyrienne, marquent trois groupes de travaux distincts qui doivent nous occuper tour à tour.

L'ensemble du monticule de Khorsabad, où M. Botta a fait ses belles découvertes, présente un développement rectangulaire d'une grande étendue. Un renflement fort régulier du terrain indique l'emplacement des murailles qui formaient l'enceinte de la ville antique. Ces murailles, dessinant un carré presque parfait, ont un développement de près de deux kilomètres sur chaque face. De distance en distance, de petits tertres coniques, qui, à l'exception d'un seul, se dressent sur l'alignement de la muraille, indiquent l'emplacement des tours ou plutôt des portes fortifiées, comme une des récentes découvertes vient de le prouver. M. Botta, occupé par le déblaiement du palais qu'il venait de retrouver, et voulant tirer sur-le-champ tout le parti possible de cette première découverte, n'avait opéré sur ces divers points de l'enceinte qu'une sorte de reconnaissance fort superficielle, mais qui néanmoins lui avait permis de constater l'existence de l'ancienne muraille. M. Place, tout en continuant l'exploration des parties du palais que M. Botta n'avait pas fouillées, a jugé convenable de s'attaquer aux principaux de ces monticules coniques de l'enceinte, et il est arrivé aux plus curieux résultats.

Les premières fouilles amenèrent la découverte de petits objets en marbre, agate, cornaline et autres matières dures, travaillées et polies comme elles auraient pu l'être par nos joailliers modernes. A ces pierres dures étaient mêlés de petits disques et autres objets en ivoire, que le moindre contact faisait tomber en poussière, et dont un seul a pu être conservé. Tous ces objets étaient disséminés sur une légère couche de sable placée entre deux massifs de briques crues, sur un espace de moins de douze mètres carrés. Comme la couche de sable dans laquelle ils se sont rencontrés occupe une surface de plus de cinq cents mètres, on peut espérer, en exploitant cette sorte de veine, découvrir de vrais trésors d'objets de même genre; ce serait là une rencontre d'autant plus précieuse, qu'il n'existe rien de semblable dans nos collections assyriennes de Paris. Ces matières dures, taillées la plupart en forme de graines d'églantier et percées d'un petit trou dans leur longueur, paraissent avoir formé des colliers. M. Place ne fait pas mention de découvertes d'objets métalliques : il est donc probable que le temps et l'oxidation les auront détruits. Dans une autre de ces éminences coniques, on a déblayé comme une sorte de vaste escalier en briques cuites revêtues d'inscriptions, ou plutôt comme une série de terrasses successives. Sous le premier et le plus profond de ces degrés, que rendait fort remarquable la disposition singulière des briques qui le composaient, s'est rencontré un double souterrain ou conduit des plus curieux, et dont il n'a pas été possible de préciser l'usage. Ce double souterrain est formé par deux galeries concentriques. La principale, que la seconde paraît recouvrir comme une sorte d'enveloppe ou de chape, présente le plus bizarre arrangement. Ce souterrain commence en effet par une petite voûte en plein cintre, construite en briques avec le plus grand soin, d'un mètre de largeur sur un mètre et demi de hauteur. Le plein cintre fait place insensiblement à une forme qui n'est ni le cintre ni l'ogive. Cette forme se modifie à mesure que le souterrain se rétrécit, et, à onze mètres de son commencement, arrive à l'ogive parfaite. Ce n'est pas tout, ce rétrécissement progressif se continue, et à vingt-huit mètres de l'entrée de la voûte, où un homme pouvait se tenir debout, ce couloir ne présente plus qu'un espace angulaire, compris entre deux briques inclinées et se terminant par une issue de moins d'un décimètre carré. Cette galerie ou couloir, construite avec une rare perfection et conduite avec une précision et une habileté toutes mathématiques, offre une sorte de problème archéologique qu'on n'a pu résoudre encore d'une manière satisfaisante. Ce qui ajoute à la difficulté de la solution, c'est que le second canal ou conduit qui enveloppe le premier ne présente, lui, aucune espèce d'issue.

Des tranchées ouvertes dans le même monticule du côté de l'est ont amené la découverte de gonds et de pivots en bronze appartenant

à des portes dont il ne reste plus que ces parties métalliques et les pierres entaillées sur lesquelles tournaient les pivots. Par ces portes, au moyen d'une fouille heureusement dirigée, on a pu pénétrer dans une salle qui a reçu le nom singulier de *magasin des jarres*. On ne saurait, en effet, se figurer la quantité de poteries de ce genre qu'on trouve accumulées dans cette enceinte : jarres de toute espèce, grandes, petites, larges, étroites, écrasées, rétrécies et accumulées en tel nombre, qu'il est impossible de se figurer comment autrefois on pouvait circuler entre elles. Malheureusement le poids de la terre accumulée sur ces objets fragiles en a brisé la plupart; M. Place a pu néanmoins retrouver intactes quelques-unes de ces poteries qui deviendront le noyau d'une curieuse collection de céramique assyrienne. Les vases préservés sont de petite dimension et se trouvaient renfermés dans les grandes jarres, au nombre souvent de quatre ou cinq. Ils étaient remplis de terre, comme les autres, mais d'une terre argileuse et tassée à tel point par les siècles, qu'il a été fort difficile de les vider sans les briser.

Ces jarres renfermaient aussi des objets en cuivre fort curieux. M. Place cite en première ligne des têtes de gazelles repoussées, qui ont la plus frappante analogie avec les objets de même ordre que tiennent à la main des personnages des bas-reliefs assyriens, et qui servaient, sans nul doute, à puiser l'huile ou le vin. Rien de pareil n'avait encore été trouvé dans les fouilles. On a recueilli en outre quelques petits objets usuels, aiguilles, crochets et pendans d'oreilles, comme ceux qu'on voit figurer dans ces mêmes bas-reliefs.

L'accumulation ou pour mieux dire l'introduction de la terre dans toutes ces salles, ces galeries, et dans les vases qu'on y rencontre, est d'autant plus étrange que cette terre argileuse et compacte n'est rien moins que pulvérulente. Il est fort probable qu'elle provient des murailles des édifices qui se sont écroulées autrefois, et que les eaux pluviales ont délayées, puis déposées pendant une longue suite de siècles dans toutes les parties souterraines de ces monumens. Les récentes découvertes céramiques ne se sont pas bornées à cette seule salle. Dans le plan qui accompagne son grand ouvrage, M. Botta avait indiqué, près de l'angle oriental du mur d'enceinte, l'existence d'une chambre renfermant de grandes jarres. M. Place a fait fouiller cette salle, dont il a envoyé un dessin photographique des plus curieux. On y voit, en effet, de grandes jarres d'un mètre soixante-quatre centimètres de hauteur, à demi dégagées du sol qui les enveloppe, alignées avec soin et laissant entre chaque rangée un passage pour la circulation. Ces jarres ne posent pas à terre, mais sont placées sur des marchepieds en chaux de quatorze centimètres de hauteur, posant eux-mêmes sur un plancher de chaux construit avec un grand soin. Des indices certains ont démontré à M. Place que ces jarres,

loin d'avoir servi d'urnes funéraires, comme on l'avait pensé d'abord, ont simplement contenu du vin. Au fond de chacune d'elles, ou sur la chaux qui les supporte, on reconnaît en effet une sorte de sédiment de couleur violette laissé par le vin. Cette salle était donc un des celliers des rois d'Assyrie.

L'exploration de M. Place embrassait à la fois toutes les parties du palais. En continuant ses fouilles dans toutes les portions du monticule où il avait reconnu ces conduits souterrains qui lui ont permis de constater l'emploi simultané du plein-cintre et de l'ogive par les architectes assyriens, il était arrivé à découvrir les marches en marbre d'un escalier qui s'enfonçait au-dessous du niveau des planchers en briques des salles du palais. Ces vastes degrés, de cinq mètres de long sur quarante centimètres de hauteur d'une marche à l'autre, ont été suivis en montant et en descendant. En descendant, on a rencontré après la sixième marche un pavage en larges dalles d'un calcaire très dur, qui paraît s'étendre sur un vaste espace. En montant, les degrés ont conduit à un dallage de même nature qui, à une distance de cinq mètres, aboutit à une longue colonnade. Ces colonnes, dont M. Place a le premier constaté l'existence dans les monumens assyriens, sont comme moulées en argile très compacte, semblables en cela à la plupart des constructions qui s'élevaient au-dessus du niveau du sol; elles sont réunies par sections de sept chacune, encadrées par un double pilastre; un espace de quatre centimètres, suffisant à peine pour laisser pénétrer la lumière, sépare ces colonnes l'une de l'autre. Ces colonnes, d'une assez grande solidité eu égard à la matière qui les compose, puisqu'elles sont restées debout et en place, sont peintes à la chaux ou revêtues d'une sorte de stuc ou mastic noir comme les colonnes en briques de Pompéi. L'existence de deux de ces colonnades a été reconnue, et déjà on avait mis à découvert quatre sections de sept colonnes sans que rien annonçât qu'on fût au bout de l'une de ces rangées. Ces recherches, opérées au moyen de profonds tunnels, n'avaient pas permis de reconnaître encore le couronnement ou chapiteau des colonnes dont la base seule était déblayée. Il est probable que ces grands espaces dallés et ces séries de colonnes ont fait partie de la décoration extérieure du palais, auquel ces colonnades et ces terrasses superposées devaient imprimer un grand caractère.

Jaloux de compléter de toute façon la découverte de M. Botta et de recueillir un certain nombre de ces grandes figures sculptées et de ces bas-reliefs qui revêtaient les murs du palais, M. Place s'est attaché à fouiller certaines parties de l'édifice que son devancier avait reconnues, mais non explorées, particulièrement celles qu'il avait nommées l'*édifice ruiné*. M. Place avait appris de l'un des habitans du pays, qui avait dirigé les travaux sous M. Botta, que les grands taureaux à face humaine les mieux conservés avaient été rencontrés

dans cette partie du palais. Il ouvrit donc ses tranchées vers la face d'une de ces salles que le plan de M. Botta indiquait comme n'ayant pas été déblayée, et il rencontra aussitôt la ligne de bas-reliefs avec la quatrième paire de taureaux qui complétait l'encadrement et la décoration de cette salle. Bien que ces bas-reliefs fussent en partie brisés, divers indices n'ont pas tardé à faire reconnaître que la qualification donnée à cette portion du palais n'était rien moins qu'exacte, et que, loin d'être déjà ruinée lorsqu'un événement fortuit avait amené la complète destruction de ce grand édifice assyrien, on s'occupait au contraire à la construire et à l'orner. Mais laissons parler l'explorateur lui-même, dont les raisonnemens nous paraissent devoir être pris en sérieuse considération; ajoutons qu'il était difficile de les exposer avec plus de réserve, plus de convenance, plus de respect aussi pour le caractère de l'homme qui le premier a mis la science sur la voie de ces inappréciables découvertes.

« Ainsi commence, dit le consul de France à Mossoul, à se vérifier une opinion que je m'étais formée sur la véritable situation du prétendu *édifice ruiné*, que je serais porté à croire plutôt un édifice en construction. Certaines pierres ne sont pas encore entièrement polies; sur la robe de l'un des personnages est étendue une large tache de la même couleur noire que celle qui est sur la barbe, et qui sera sans doute tombée du pinceau pendant qu'on la peignait; il semble qu'on n'ait pas eu le loisir d'enlever cette tache, qui n'aurait certainement pas été laissée dans un palais habité assez longtemps pour avoir été renversé. D'autres pierres aussi intactes qu'on peut le désirer sont étendues sur le sol, comme si l'on n'avait pas eu le temps de les mettre à leur place, et les tailles du ciseau, lorsqu'elles ont été dégagées de l'argile qui les recouvre, apparaissent avec cette blancheur et ces aspérités qui dénotent un travail récent. On croirait que les figures sortent des mains de l'ouvrier. Nulle part on n'aperçoit sur les marbres la moindre apparence d'incendie; souvent les couleurs y sont vives, et l'un des personnages, dont la moitié seulement est découverte jusqu'à présent, porte sur sa robe une longue inscription très bien conservée. Voilà les motifs qui me font supposer, jusqu'à ce jour du moins, que ce vaste espace qui n'a pas été exploré, et qui dépasse en surface l'étendue de la portion du palais mise au jour par M. Botta, recouvre les fragmens d'un édifice plus neuf et peut-être en construction.

« Sans affirmer pour le moment, puisque je n'ai point encore rassemblé de faits assez nombreux, que mon opinion soit la bonne, je m'explique parfaitement que M. Botta ait pu croire que ce nouveau palais était un édifice ruiné. Celui qu'il a déblayé se trouvait presque à fleur de terre, et, quoique tous les bas-reliefs qu'il a vus eussent été atteints par le feu, ils étaient debout. Ici au contraire ils

sont placés à une grande profondeur, et ce n'est point, comme lui, par des tranchées à ciel ouvert que nous les découvrons, mais par de véritables tunnels. Il est tout naturel que M. Botta, qui n'était guidé par aucun travail antérieur, et qui n'avait pour base que le petit nombre des observations recueillies par lui-même, ne trouvant rien à la suite de plusieurs fouilles pratiquées dans les mêmes conditions que celles qui lui avaient donné de si beaux résultats, ait conclu à l'absence ou à la ruine complète des anciens bas-reliefs. Il n'y a rien là qui puisse surprendre et qui amoindrisse l'immense portée de sa découverte, laquelle reste pleine et entière malgré cette légère erreur. Aussi je tiens essentiellement à ne point paraître diminuer en quoi que ce soit le mérite si incontestable de son ouvrage, qui respire d'ailleurs à chaque page tant de modestie : je constate seulement les faits que je découvre, afin que les savans puissent plus facilement établir sur les monumens assyriens une doctrine qu'il eût été malaisé d'improviser au premier abord. C'est en marchant dans la voie ouverte par M. Botta, et en tirant parti des renseignemens qu'il a donnés, que l'on peut rectifier quelques légères erreurs au début, erreurs qu'il aurait sans doute corrigées lui-même, si, au lieu du tiers à peine du monticule, il avait pu en explorer la totalité, et s'il avait été à même d'étudier les immenses travaux faits après son départ à Nimroud et à Kouyoundjeck, où les Anglais ne laissent pas un mètre de terre sans le bouleverser. »

On a reçu en France plusieurs dessins photographiés de ces sculptures; quelques-uns sont rehaussés de vermillon, de noir ou d'un bleu d'outre-mer magnifique dont on a retrouvé dans les fouilles un pain de la grosseur d'un œuf de pigeon. M. Place a indiqué au moyen de l'aquarelle ces brillantes enluminures. Les plus intéressans de ces fragmens doivent être rapportés en France, où ils ne seront pas un des moins précieux ornemens du musée assyrien. D'autres bas-reliefs, les mieux conservés peut-être qu'on ait encore découverts et les plus rares quant à la matière, méritent également le transport en France. Ce sont de magnifiques plaques en basalte de plus d'un mètre et demi de hauteur, représentant, l'une trois personnages à la file tenant chacun dans la main une petite forteresse flanquée de tours, assez semblable à un jouet d'enfant, et qu'on croit être l'emblème d'une ville conquise; l'autre, une chasse aux oiseaux dans un bois. L'un des chasseurs n'a pas de barbe, et à son embonpoint on reconnaît un eunuque; de ses flèches il a déjà frappé un oiseau, et il en vise un autre. Le second chasseur, fort barbu et plus petit, pour indiquer sans doute un degré d'infériorité sociale à l'égard du chasseur dont il ramasse le gibier, tient à la main un oiseau qui a été frappé et qui se débat. Toute la partie supérieure du chasseur qui tend l'arc, et particulièrement la tête, les bras et les mains, mais

surtout la main droite qui retient la flèche près de partir, et dont les doigts présentent la souplesse la plus heureuse, sont dignes des beaux temps de l'art grec.

On a recueilli en outre, dans les fouilles de cette partie du palais, un grand nombre d'objets curieux. Nous nous bornerons à signaler des espèces d'œils de bœuf cylindriques en terre, sans vitres, destinés à laisser pénétrer l'air et la lumière dans les édifices, — parfaitement semblables à ceux que les habitans de Mossoul placent de nos jours dans l'épaisseur des murs de leurs terrasses, et qui leur permettent de voir ce qui se passe à l'extérieur sans être vus; — différens vases en cuivre; une jolie fiole en verre blanc, d'une forme très élégante, recouverte à l'intérieur d'une substance à reflets nacrés, et ornée de deux anses en verre rouge. Une petite coupe ou cornet du même verre que la fiole est enjolivée d'une série de dessins coloriés en rouge et en bleu formant relief, ce qui nous prouve que les Assyriens connaissaient le verre et les émaux, et les appliquaient à tous les usages. Signalons également des clous en cuivre à tête argentée, de petites cornes en cuivre qui ont dû appartenir à une idole, un cachet en pierre calcaire représentant une branche d'arbre, un petit taureau en bronze malheureusement en très mauvais état, et enfin de grands cylindres en argile renflés vers le milieu et de forme décagone, dont chacun des dix pans est recouvert de six, sept ou huit lignes d'inscriptions cunéiformes, d'une écriture extrêmement fine et déliée. Ces cylindres creux à l'intérieur, et que M. Place suppose avoir été moulés en deux morceaux rapportés, sont percés d'un trou dans toute leur longueur, comme s'ils avaient dû être enfilés à la suite l'un de l'autre. Leur hauteur est de vingt-trois et de vingt-cinq centimètres, leur circonférence de quarante à quarante-six centimètres. M. Rawlinson, à qui M. Place a communiqué cette curieuse découverte, a reconnu que les inscriptions de ces cylindres étaient du même genre que celles des grands taureaux. Il paraîtrait qu'elles contiennent encore une énumération des titres et des conquêtes du roi Sargon, dont plusieurs passages sont nouveaux et présentent une véritable importance historique. Une autre de ces inscriptions indique et énumère les monumens, temples, palais, portes, colonnes, etc., que ce même roi Sargon a fait construire pour embellir sa ville.

Les fouilles du palais et des monticules isolés que l'on supposait être les tours de l'enceinte de la ville ont été conduites simultanément et avec une merveilleuse activité. Déjà au pied d'une de ces éminences, on avait découvert une sorte de voie cyclopéenne, formée de pierres irrégulières de grande dimension et pénétrant dans l'intérieur de la cité, tout à fait au-dessous de l'alignement des mu-

railles. M. Place supposa sur-le-champ que cette route devait conduire au monument reconnu par M. Botta, et cette hypothèse s'est trouvée confirmée par la plus intéressante des découvertes qu'il ait faites depuis.

En parcourant l'enceinte de la ville antique, M. Place avait remarqué, du côté du sud-ouest, une éminence assez élevée, se reliant à un monticule accidenté de même hauteur, et presque égale en superficie au monticule du grand palais. M. Botta l'avait indiquée dans son plan et assurait y avoir rencontré des traces nombreuses de constructions. Il importait d'explorer cette partie de la ville. Deux tranchées ouvertes sur les flancs du monticule opposé d'un côté à l'intérieur de la ville, de l'autre à la campagne, firent bientôt reconnaître deux murs parallèles composés de pierres du calcaire le plus dur et placées debout les unes à côté des autres. Ces murs, à leur base, étaient séparés par un intervalle de trois mètres dix centimètres de large, rempli par une sorte de dallage cyclopéen pareil à celui qu'on avait déjà reconnu au pied d'une autre éminence. Il n'y avait pas à en douter, c'était une des entrées de la ville. On fit suivre ces murs, et on reconnut qu'à vingt et un mètres du commencement, ils s'écartaient à angle droit à gauche et à droite, encadrant comme une espèce de salle ou plutôt de cour intérieure, telle qu'il en existe aux entrées de certaines villes d'Orient, pour faciliter la circulation des chars, des chevaux, des chameaux, lorsqu'il existe quelque encombrement. Décidé à éclaircir complétement ce point d'archéologie, résolu d'explorer à fond et une fois pour toutes un de ces monticules de l'enceinte, M. Place se transporta vers le centre de l'éminence, à égale distance de deux allées déjà reconnues, et fit ouvrir une troisième tranchée sur le point culminant. Là, après quatre jours de travaux, il mit à découvert une large voûte en plein cintre, en briques, appuyée sur des contre-forts également en briques. C'était, à n'en pas douter, le haut de la porte à laquelle conduisaient les deux entrées découvertes et le chemin cyclopéen. Cette porte, construite en grandes briques convergeant vers un centre, — et qu'entoure une double rangée de briques couchées, traçant comme un double cordon à l'intérieur et à l'extérieur, — est encastrée dans un mur aussi élevé qu'elle et recouvert d'une couche de chaux formant sans doute la base d'une tour qui la dominait et la défendait. A en juger par la vue photographiée qu'en a prise un dessinateur attaché à l'expédition, le sommet de cette porte affleure, à un mètre environ, le sol qu'elle a soutenu et qui, tout en l'ensevelissant, n'a pu l'écraser. Ces terres et ces décombres, qui pénètrent sous ses parties voûtées et dans les moindres interstices, sont d'une extrême dureté. D'où provient une masse de terre si considérable? On a peine à se l'expliquer, car il est peu pro-

bable que les constructions et les tours qui dominaient la porte, et contre lesquelles devaient agir ces puissantes machines figurées dans les bas-reliefs assyriens, fussent construites en argile, comme les murs du palais, édifice de plaisance. Cette construction dépasse d'ailleurs de beaucoup les idées qu'on se formait du talent architectural des Assyriens, et jamais la brique n'a été maniée avec plus d'adresse et d'intelligence. Cette porte de la ville a dix mètres trente-trois centimètres de hauteur sur trois mètres dix centimètres de largeur.

Voilà donc, indépendamment du palais du souverain et de ses vastes annexes, une des portes de cette ville antique dont les murs ont huit kilomètres de développement, retrouvée dans un état de conservation vraiment merveilleux. C'est un résultat immense acquis à la science; mais là ne doivent pas s'arrêter les découvertes de nos explorateurs, et quelque jour, grâce à leur zèle et à leurs intelligens efforts, Ninive, si tant est que ce soient les murs de cette vieille cité biblique qu'on ait retrouvés, nous apparaîtra complétement exhumée comme Herculanum et Pompéi. Un fait remarquable prouvera surabondamment que ce n'est pas là une vaine espérance.

Un jour, M. le colonel Rawlinson, ce consul-archéologue si zélé, esprit un peu aventureux peut-être, mais auquel on ne peut refuser ni l'intelligence la plus active ni la plus rare pénétration, parcourait avec M. Place le palais de Khorsabad, la ville et son enceinte, et il félicitait son collègue de la bonne fortune qui livrait à ses explorations ce sol d'une inépuisable richesse. « Pourquoi, ajouta-t-il en s'adressant à M. Place, borneriez-vous cette exploration au monticule principal et aux tertres de l'enceinte, quand vous avez sous vos pieds une ville entière à exhumer? » Et comme M. Place exprimait à ce sujet quelques doutes : « Je ne vous dis pas, reprit le colonel, que vous retrouverez toutes les rues et toutes les maisons, dont la plupart n'étaient probablement bâties qu'en terre et en briques crues, mais il y avait d'autres édifices dans cette ville dont l'enceinte est encore si nettement tracée devant vous, car j'ai lu dans les inscriptions publiées par M. Botta ce passage souvent répété par le roi Sargon : « J'ai bâti une ville portant mon nom; « dans cette ville, j'ai construit un palais pour moi-même, des tem- « ples pour les dieux avec des logemens pour les prêtres, des casernes « pour les soldats, des marchés pour les négocians et des maisons « pour les domestiques. »

Cette espèce d'évocation, faite sur le sol même de la vieille cité par un des prophètes de la science, avait vivement frappé M. Place. A quelques jours de là, comme il parcourait une partie de ce vaste emplacement renfermé entre les murailles de la ville, son attention fut arrêtée par une ondulation du terrain formant un léger renfle-

ment sur la plaine. Si les prévisions du colonel Rawlinson étaient fondées, ce mouvement du sol devait indiquer la présence de quelque ruine. M. Place résolut de s'assurer sur-le-champ de la vérité, et fit ouvrir une tranchée dans cet endroit. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il rencontra presque à fleur de terre le sommet d'une pierre de marbre placée debout! Continuant sa fouille, il en découvrit une seconde; de proche en proche, sa tranchée s'agrandit et mit à jour quatre côtés d'une vaste chambre de vingt-cinq mètres huit centimètres de long sur vingt mètres quarante centimètres de large, toute revêtue de plaques de marbre. Ces plaques malheureusement ne présentent ni sculptures ni inscriptions qui puissent faire connaître la destination de la salle découverte; peut-être, pour éclaircir ce point obscur, faudrait-il déblayer tout le pavé de la chambre. Toujours est-il que la première ondulation du sol qu'on ait attaquée cachait un édifice, et M. Place a constaté dans l'enceinte comprise entre les murailles ruinées la présence d'un certain nombre d'ondulations analogues.

Les découvertes faites jusqu'à ce jour à Khorsabad même ont été couronnées, on le voit, par de grands et beaux résultats pour lesquels on ne saurait trop féliciter l'agent qui, ne disposant que de bien faibles ressources, a dû, pour les obtenir, creuser de profondes tranchées, ouvrir de larges tunnels, déplacer et faire transporter à dos d'homme plus de quatre mille mètres d'une terre argileuse et compacte. L'exploration de M. Place ne s'est pas bornée toutefois au palais de Khorsabad et à ses dépendances, elle s'est étendue à un certain nombre de ces monticules artificiels que l'on rencontre sur la rive gauche du Tigre, dans un rayon de dix lieues autour de Mossoul. Cette exploration n'a pas été moins fructueuse. Accompagné de plusieurs brigades d'ouvriers et luttant d'activité avec le colonel Rawlinson, le consul de France a occupé et fouillé successivement plus de trente de ces monticules, tels que Bachiecha, Karamles, Tell-Leben, Maltaï, Karakock, Djigan, etc.

Pour opérer ces fouilles sur les bords du Zâb, où les catholiques chaldéens avaient signalé plusieurs de ces monticules encore inexplorés, il a fallu choisir la plus mauvaise saison, et profiter des débordemens du Tigre et de ses affluens, qui mettaient les explorateurs à l'abri des incursions des Arabes insoumis. Nos compatriotes se louent beaucoup de la résignation des ouvriers nestoriens et *djibours* qu'ils employaient, et qui, formant trois brigades de seize hommes chacune, les suivaient sans murmurer par les plus affreux chemins, malgré un vent et une pluie continuels. Grâce à la résolution et à l'activité du consul, cette petite armée de la science a pu explorer et prendre possession, à titre de premier occupant, de la

plupart des points intéressans à fouiller avant que les agens de l'Angleterre, si actifs eux-mêmes, eussent pu s'y transporter. Sur l'un des deux monticules de Karamles, M. Place a rencontré à très peu de profondeur des lits de briques superposés à des couches de sable et de bitume, tels qu'on en avait déjà signalé dans le palais de Khorsabad. Quelques-unes de ces briques qui portent des inscriptions ont été recueillies. Ce monticule renferme, sans aucun doute, les restes d'un palais assyrien. Sur le second monticule, on a découvert des colonnes octogones en marbre, un tombeau vide, des fragmens de marbre avec des moulures rappelant l'ordre dorique. M. Place pense avec le colonel Rawlinson que ces débris doivent être parthes. Il a recueilli dans ses fouilles différens objets fort curieux, entre autres une jolie amphore à deux anses.

Sur la rive droite du Zâb, dans des localités voisines des tribus arabes indépendantes, l'existence de plusieurs de ces monticules à ruines a été de même récemment constatée. Les principaux sont ceux de Tell-Chenef portant des débris parthes, — d'Hamra, placé sur la rive même du Zab, où l'on a rencontré un monument chrétien en marbre, — de Tell-Leben et de Khod Élias, où l'on a reconnu de ces indices qui trompent rarement l'explorateur. Tous ces monticules s'élèvent au sud-est de Khorsabad. L'examen des monticules du nord a été plus profitable encore. Des tranchées ouvertes à Tell-Guirgor ont mis à découvert des jarres brisées renfermant des bracelets de métal, des grains de colliers de différentes substances et de couleurs variées, des fragmens d'or provenant de pendans d'oreilles, un bracelet en or, des vases de différentes formes, dont quelques-unes se rapprochent de celles des lampes employées encore dans le pays.

Il y a lieu d'espérer beaucoup des fouilles que notre consul se propose de pousser activement dans ce monticule de Tell-Guirgor, qui ressemble singulièrement à celui de Shérif-Kan, où les Anglais, après un an de travail, font en ce moment de si belles découvertes en bijoux d'or, cylindres, vases de basalte sculptés et ivoires admirablement travaillés. M. Place a visité avec un égal soin les collines de Semel et de Duloup, où ses tranchées ont amené la découverte de mortiers et autres vases singuliers; — de Guérépané, où il a reconnu un souterrain en briques dans lequel on a rencontré des ossemens, un fer de flèche et une inscription cunéiforme de quatre lignes. Cette inscription a été soumise au colonel Rawlinson, qui y a lu un nouveau nom de roi : c'est donc l'indice d'un monument assyrien. Mais la plus curieuse de ces explorations extérieures est celle du monticule de Maltaï. Maltaï est une forte bourgade construite sur une colline qui sépare la vaste plaine située en arrière de la première ligne des montagnes de la Mésopotamie. Les maisons, à un

seul étage, couvertes de toits plats légèrement inclinés, s'étagent comme une série de terrasses au pied du château, vaste construction d'origine moderne. *Maltaï,* en chaldéen, signifie *entrée.* C'est donc à sa position que cette bourgade doit son nom. Au-delà d'un petit ruisseau qui coule au pied de l'éminence sur laquelle la ville est placée, s'élève une montagne escarpée présentant à son sommet de longues zones de rochers à pic, espèces de murailles naturelles. Sur l'un de ces pans de rochers, on a sculpté de grands bas-reliefs qui comprennent trente-deux figures d'un mètre trente-trois centimètres de hauteur, occupant trois compartimens et représentant des personnages alignés à la file, tenant à la main le bâton du commandement, des couronnes ou anneaux, des rameaux et autres objets, et portés eux-mêmes par des animaux, taureaux ou lions, qui diffèrent de ceux de Khorsabad en ce que tous n'ont pas les ailes, la tête humaine et la tiare. Tous ces personnages se dirigent processionnellement vers un chef ou roi qui porte, lui, la tiare assyrienne, et dont le costume a de l'analogie avec celui des figures des bas-reliefs de Khorsabad. Sauf la coiffure, qui rappelle la toque de nos magistrats et qui est surmontée d'une sorte d'ornement sphérique très bizarre, les costumes des autres personnages ne diffèrent pas non plus essentiellement des costumes assyriens déjà connus.

Le monticule de Bavian, situé au nord-est de Khorsabad, présente, comme Maltaï, un grand nombre de ces bas-reliefs taillés dans le roc. Ces sculptures, qui ont été reproduites par la photographie, paraissent, à l'exception d'un petit nombre, fort dégradées par le temps. Elles sont évidemment l'ouvrage d'artistes assyriens, et représentent des personnages de dimensions colossales qui ont aussi de l'analogie avec les figures des bas-reliefs de Khorsabad. Au-dessus de ces sculptures et tout à fait au sommet du roc, une suite d'images des rois assyriens de grandeur naturelle et cette fois semblables de tout point aux figures de Khorsabad sont entaillées dans neuf grands compartimens. Quatre de ces sculptures, placées hors de la portée des destructeurs, sont dans un parfait état de conservation. Comme complément de ces intéressantes découvertes, on a reconnu, dans le ruisseau qui coule au pied de la montagne, un énorme bloc qui s'est détaché des flancs du rocher, et qui, d'une hauteur de plus de quatre-vingts mètres, a glissé dans la rivière; ce bloc est terminé à chacune de ses extrémités par une sorte de taureau ailé analogue aux taureaux de Khorsabad, mais dont la coiffure ressemble à celle des figures de Maltaï. Plusieurs personnages, sculptés dans ce même bloc, qui n'a pas moins de neuf mètres de hauteur sur six mètres de longueur, accompagnent ces taureaux. Ces sculptures, entaillées dans les flancs mêmes des montagnes, et d'un aspect si grandiose, sont par-

ticulières à ces peuples primitifs; depuis elles ont été imitées par les Perses et les Parthes, qui se sont inspirés des modèles assyriens (1).

A l'ouest et au nord-est de Khorsabad, on signale encore les monticules de Tell-Eddeheb (*le mont de l'or*), où une vaste chambre a été découverte il y a quelques années; Ba-Kofa, vaste éminence occupée en partie par le cimetière d'un village chrétien, où on a rencontré de nombreux fragmens de jarres; Tell-es-Kof, tertre élevé où quelques coups de pioche ont suffi pour mettre à jour des jarres et plusieurs vases en terre, qui, à en juger par les reproductions photographiques, paraissent dans un bel état de conservation; Djigân, dont l'existence a été révélée au consul de France par Aouchi, le chef de ses ouvriers. Ce monticule présente un vaste demi-cercle de cinq cents mètres de longueur sur deux cent vingt mètres de profondeur, dont le Tigre formerait la corde, c'est-à-dire deux fois la superficie du palais de Khorsabad. Sa position au confluent du Tigre, qui baigne une de ses faces, et d'une petite rivière qui contourne les deux autres, paraît avoir vivement frappé notre missionnaire, comme l'emplacement le plus convenable pour un palais. Les ouvriers y ont rencontré quantité de grosses pierres disposées en forme de murailles, mais sans inscriptions ni sculptures, une coupe en terre de forme grecque, quelques fragmens de poteries, et une sculpture fort dégradée représentant un mouton.

Nabi-Younès, le tombeau du prophète Jonas, est un vaste monticule situé sur la rive gauche du Tigre, à égale distance de la ville de Mossoul et du monticule de Kouyoundjeck, dont il n'est séparé que par un petit ruisseau. Un beau village, couronné par la mosquée du prophète Jonas, couvre le sommet de cette éminence, jusqu'à ce jour restée inexplorée. Différens indices y annonçaient la présence de ruines assyriennes, et on l'avait signalée à l'attention des explorateurs français; mais d'insurmontables difficultés avaient entravé l'exécution de cette partie de leurs instructions. La valeur des maisons qu'il eût fallu acquérir, l'inviolabilité de la mosquée et de tout le terrain qui en dépend à titre de *vak*, s'opposaient à toute exploitation immédiate. M. Place avait néanmoins entretenu directement, ou par l'entremise du chancelier du consulat, des relations amicales avec le *kiaïa-bey*, chef du village, et les principaux habitans; il leur avait fait à diverses reprises de ces cadeaux auxquels les Orientaux paraissent surtout sensibles. On n'attendait qu'une occasion favorable pour commencer les travaux, lorsque, vers le milieu du mois d'octobre 1852, on apprit qu'un habitant du village, en creusant un *serdab* dans sa maison, avait découvert un taureau. M. Place se trans-

(1) Un homme intelligent que M. Place avait envoyé à la découverte lui a signalé différentes localités où l'on rencontre des bas-reliefs analogues à ceux de Maltaï et de Bavian; notre consul se propose de les étudier et de les décrire.

porta sur-le-champ dans le *serdab*, et fit acte de prise de possession au nom de la France; mais le prix singulier que les Européens attachent aux objets découverts dans les fouilles paraît, à la longue, avoir éveillé la cupidité des Orientaux, car, au moment où M. Place installait ses ouvriers dans le *serdab*, le propriétaire du terrain exigea qu'il fût fait préalablement remise d'une somme de 8,000 piastres du grand seigneur. M. Place, ne se croyant pas suffisamment autorisé pour faire une pareille avance, dut suspendre ses travaux. Cette hésitation donna lieu à un singulier incident. Le pacha, saisi tout à coup de velléités archéologiques fort rares chez un Turc, détacha une brigade d'ouvriers pour continuer la fouille commencée. On ignore jusqu'à ce jour quel a été le résultat de ces travaux; toujours est-il que voilà le premier exemple de pareille concurrence faite par les autorités locales aux Anglais et aux Français. M. Place ne désespérait pourtant pas d'être réintégré tôt ou tard, par le pacha lui-même, dans les tranchées du Nabi-Younès.

Tels sont les résultats de ce qu'on pourrait appeler la première exploration de M. Place. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en a reconnu hautement l'importance, et a déclaré à l'unanimité que l'actif et intelligent consul avait bien mérité de la science. La saison des pluies, comme nous l'avons pu voir, n'avait pas ralenti son zèle, et, bien que ses ressources fussent épuisées, il se proposait de continuer ses recherches à ses frais, lorsque la maladie est venue l'arrêter. Les grandes chaleurs de l'été, frappant sur un sol détrempé par des pluies diluviennes, avaient fait de Khorsabad un séjour vraiment empesté. M. Place et son compagnon, M. Tranchand, luttèrent pendant plusieurs jours contre le climat et la maladie; mais bientôt il fallut céder : chaque jour, la chaleur augmentait d'intensité. Le thermomètre se maintenait à l'ombre entre 45 et 51 degrés; au soleil, l'élévation de la température n'était plus appréciable. L'esprit-de-vin ou le mercure ne tardaient pas à atteindre le sommet des tubes, dont l'un marquait 63 et l'autre 65 degrés, et les faisaient éclater. M. Tranchand, gravement malade, fut transporté à Mossoul par les soins de M. Place. Ce dernier, atteint lui-même de la dyssenterie, fut contraint de se retirer dans les montagnes du Kurdistan, où il ne recouvra ses forces qu'après un séjour de quelques semaines.

L'explorateur de Ninive, à peine rétabli, aurait voulu reprendre ses travaux, et mettre à profit les mois d'automne; mais les affaires du consulat et l'épuisement du crédit qui lui avait été alloué l'obligèrent à ajourner pour le moment toute opération importante. Ses ressources personnelles ne lui permettaient en effet que d'entretenir un petit nombre d'ouvriers qu'il transportait successivement sur plusieurs points, afin surtout de prouver que les travaux n'étaient pas abandonnés. Cependant, vers le milieu de novembre, ayant été in-

formé de la prochaine arrivée de la mission anglaise, qui, à l'aide de puissans moyens mis à sa disposition, devait simultanément occuper un grand nombre de localités, M. Place se hâta de prendre possession d'un certain nombre de points intéressans qu'il n'avait pu encore reconnaître, tels que Solomié ou Resen et Kalaah-Shergat. Dans le courant du mois de décembre dernier, il fouillait le tertre d'Arbil ou Arbelles, qui domine la plaine que la victoire d'Alexandre a rendue fameuse. Dans les premiers jours du mois de janvier 1853, M. Place était de retour au monticule de Khorsabad, dont il ne voulait laisser aucun point inexploré.

Voulant se rendre compte de ce qui pouvait exister en arrière de la double rangée de colonnes et de terrasses dont nous avons parlé, le consul de France a ouvert sur ce point une longue tranchée qui lui a bientôt permis de reconnaître l'existence d'un mur de cinq pieds de haut sur vingt et un pieds de long, entièrement revêtu de briques peintes et émaillées, d'une belle conservation. Cette espèce de mosaïque représente différens sujets où figurent des hommes, des animaux et des plantes. C'est la première peinture assyrienne trouvée jusqu'à ce jour. Cette découverte est d'autant plus précieuse, qu'elle résout un problème archéologique sur lequel de récentes et heureuses recherches que M. Fulgence Fresnel a faites sur l'emplacement de Babylone avaient jeté une première lumière. Ctésias, médecin grec d'un des souverains Achéménides, dans la description qu'il nous a laissée du palais-citadelle de Babylone, parle de bas-reliefs en briques peintes qui ornaient les murailles de cet édifice. Ces peintures en émail représentaient des sujets de chasse qu'il décrit, et que, d'après lui, Diodore a également signalés. M. Fulgence Fresnel, en fouillant les décombres du *kasr*, cette partie du palais de Nabuchodonosor dont les débris forment une espèce de colline qui domine l'ensemble des ruines de la ville, avait rencontré une grande quantité de briques émaillées dont les fragmens paraissent appartenir aux peintures décrites par Ctésias. On y voit, en effet, des pieds de bêtes fauves, des queues et pattes de chiens, des dents de lions ou de panthères, et jusqu'à deux yeux, l'un bleu, l'autre noir, que M. Fresnel croit être ceux du roi et de la reine, représentés, selon Diodore, le roi perçant un lion, la reine lançant un javelot sur une panthère. Les peintures en émail trouvées par M. Place offrent une grande analogie avec les peintures babyloniennes, et nous font parfaitement comprendre l'application que les Assyriens faisaient de cet art à l'ornementation de leurs édifices. Cette découverte nous prouve une fois de plus qu'aux origines de l'art, l'emploi de la peinture, comme celui de la sculpture, était purement décoratif. Ce n'est que plus tard, et chez les peuples de seconde civilisation, que

la peinture se détache des murailles, et se renferme dans des cadres plus étroits, qui peuvent être déplacés.

La découverte des peintures en émail a ouvert une veine heureuse dans les fouilles de Ninive. En effet, à l'une des extrémités de ce mur couvert de briques peintes, on a trouvé une statue admirablement conservée et qui représente un personnage tenant une bouteille entre ses mains. Cette statue, la première que l'on ait encore rencontrée dans les fouilles assyriennes, a quatre pieds et demi de hauteur; elle est du même marbre gypseux que les bas-reliefs des salles. Comme le mur en briques émaillées appartient à un couloir qui paraît conduire à une vaste salle, M. Place espère rencontrer à l'autre extrémité de ce couloir le *pendant* de cette statue. Dès à présent il y a lieu d'espérer qu'on nous restituera dans son ensemble et dans chacun de ses détails le monument de Khorsabad, regardé à juste titre comme le vrai type du palais assyrien. Ce seul résultat des travaux de l'exploration française depuis 1852 aurait déjà une véritable importance; mais les découvertes, comme nous l'avons vu, ne se sont pas limitées à l'enceinte de ce palais, et les recherches ont porté sur un grand nombre de localités dont l'étude plus complète ne peut manquer de combler bien des lacunes au double point de vue de l'histoire et de l'art.

Quoi qu'il en soit, grâce à M. Layard d'une part et de l'autre à MM. Botta et Place, la parfaite connaissance de deux époques, sinon extrêmes, du moins fort éloignées, est aujourd'hui acquise à la science. Le palais de Nimroud, si soigneusement exploré par M. Layard, date en effet de la première année du règne d'Adala, c'est-à-dire de l'an 1200 avant Jésus-Christ, et a par conséquent été construit il y a trente siècles, tandis que le palais de Khorsabad n'était pas encore complétement achevé en l'an 667, dernière année du règne de Sargon, l'avant-dernier roi d'Assyrie, c'est-à-dire 533 ans plus tard. On peut dès à présent comparer les monumens de l'art assyrien à près de six siècles d'intervalle. S'ils ne présentent pas de différences essentielles, nous reconnaîtrons toutefois que cette comparaison est tout à l'avantage des monumens de Nimroud, dont la date est la plus ancienne, et qui offrent un degré d'achèvement et une délicatesse d'exécution qu'on ne rencontre pas toujours dans les sculptures du palais de Khorsabad. L'art assyrien, qui brillait d'un si vif éclat il y a trente siècles, avait dû traverser déjà une longue suite d'années. Espérons que l'exploration que M. Place se propose de faire des monticules encore vierges nous donnera de nouvelles et précieuses lumières sur ces premières époques et sur les origines d'un art qui pour nous est tout nouveau, bien qu'il date de quatre mille ans.

F. Mercey.

PATMAKHANDA

SCÈNES DE VOYAGE DANS L'INDE.

Leben und Charakterbilder aus Indien und Persien, von Erich von Schönberg; 2 vol., Leipzig, 1852.

On a tant écrit de nos jours en Europe sur toutes sortes de sujets, qu'on ne sait plus sous quel titre présenter au public un ouvrage nouveau. S'il s'agit d'un voyage, d'une excursion rapide ou d'un long séjour en pays lointain, la difficulté devient plus grande encore. Les Anglais ont fait tant de *tours* d'un pôle à l'autre, et le plus souvent ils en ont raconté les détails avec si peu de façons, qu'on est peu tenté de les suivre dans leurs courses au clocher. En France, qui oserait écrire désormais des *souvenirs* ou des *impressions* de voyage? De l'autre côté du Rhin, un poète supérieur s'est emparé du titre heureux et simple de *tableaux de voyage,* — *Reisebilder,* et personne après lui ne peut plus y prétendre : *king's own,* il est au roi! C'est pourquoi on ne saurait blâmer M. Erich von Schönberg, qui a vu l'Inde et la Perse, d'avoir imité les Orientaux en donnant à son livre ce nom symbolique, *Patmakhanda.* Si vous n'avez pas sous la main de dictionnaire sanscrit, — ce qui est probable, — il vous suffira de parcourir la préface pour apprendre tout de suite la signification de ce mot. L'auteur a eu l'excellente idée de l'expliquer aux nombreux lecteurs qui ne l'auraient jamais deviné. « Ce titre de *Patmakhanda,* dit-il, que j'ai choisi pour ces pages, je l'ai emprunté à la langue de l'Inde si riche en images; il signifie un *lieu où le lotus abonde,* et je ne crois pas avoir mérité le reproche de présomption, si j'ai présenté ces pages sous l'emblème d'un lieu où se trouve abondamment cette fleur tant célébrée par les Indiens!... »

Oui, le lotus est le symbole de l'Inde, particulièrement de l'Inde ancienne, avant la conquête musulmane, avant l'occupation anglaise surtout. Cependant ce ne sont pas les souvenirs de l'antiquité que cherche le voyageur allemand. Sans s'arrêter aux traditions des siècles passés, il raconte ce qu'il a éprouvé, ce qu'il a vu. Dans nos universités, s'est-il dit, il y a beaucoup de savans qui étudient l'Inde dans ses livres et se chargent d'en expliquer au monde des érudits les mystérieux symboles. Pourquoi le public du nord de l'Europe n'accueillerait-il pas avec faveur ces feuillets d'album dessinés d'après nature, sur lesquels sont inscrits les noms de tant de cités célèbres? Et le voyageur a cousu ses notes, ses réflexions, sans ordre, sans prétention apparente. Il affecte même d'aller d'un lieu, d'un sujet à un autre, à la manière de l'abeille qui voltige au hasard sur les fleurs d'une prairie, et finit cependant par les visiter toutes. Il est résulté de là un livre attachant, qui ne ressemble nullement à un itinéraire, et qu'on lit avec un grand plaisir, tout en regrettant peut-être que l'auteur se soit trop tenu en garde contre les élans de l'imagination et de l'enthousiasme.

Certes, l'auteur de *Patmakhanda* n'appartient pas à cette classe de voyageurs qui, à force d'avoir cherché à connaître d'avance, par les livres, les pays vers lesquels ils marchent, rêvent des régions imaginaires. Quand la réalité s'offre à eux, quand se présente enfin la rive désirée, ils s'affligent de ne pas trouver réunies, comme en un cadre, toutes les merveilles dont leur imagination est remplie. Des montagnes qui ressemblent à d'autres montagnes, des hommes peu différens par la couleur de leur peau et la forme de leurs vêtemens de ceux qu'on rencontre ailleurs, des arbres plus ou moins touffus et élevés, et sous leurs branches des oiseaux qui gazouillent comme partout, — est-ce là ce qu'on attendait? Cependant peu à peu s'efface de l'esprit l'image fantastique, les nuances que l'on n'avait pas saisies d'abord se détachent sur l'ensemble du tableau, et l'on ne tarde pas à reconnaître quelle infinie variété Dieu a su répandre sur des mondes semblables en apparence. D'ailleurs, l'aspect général des lieux n'eût-il rien d'extraordinaire à première vue, il suffit que l'homme porte l'empreinte d'une civilisation particulière pour que l'attention soit éveillée, pour que l'inattendu se révèle : c'est le visage humain qui donne à un pays sa physionomie véritable. Que sera-ce donc si l'on aborde une contrée comme l'Inde, où tout est étrange, extraordinaire, où tout parle aux yeux et à l'esprit, terre merveilleuse, vers laquelle le poète, le peintre et l'érudit sont également attirés! L'auteur de *Patmakhanda* a pensé que les souvenirs d'un pareil voyage ne perdraient rien à être présentés dans leur pittoresque désordre, et on nous permettra, en nous aidant de ses récits, en y ajoutant quelquefois, de faire un peu comme lui. Les races, les

religions, les coutumes locales, les contrastes de l'Inde et des pays voisins, ce sont là de curieux sujets qu'il y a quelque charme peut-être à traiter dans le pêle-mêle où ils s'offrent d'ordinaire au voyageur européen.

Vous touchez la rive; un palanquin vous attend, et un interprète empressé vous invite à y prendre place. Voilà l'Inde moderne, telle que l'ont faite l'occupation anglaise et les grands *steamers* qui sillonnent incessamment les mers. Sur cette terre où tout vous surprend, vous n'étonnez personne. — Tandis que vous êtes bercé dans cette litière comme un patricien de l'ancienne Rome, un mendiant, qui vous étourdit de ses plaintes, demande l'aumône au nom d'Allah! Vous avez reconnu l'Inde du moyen âge, l'Inde des Mogols, que l'islamisme a couverte comme un flot immense et terrible. — Les porteurs de palanquin se jettent brusquement de côté; ils se rangent par respect pour un taureau aux cornes dorées à qui de vieux brahmanes offrent de l'herbe fraîche, et dont les jeunes filles caressent le dos bossu. Ce taureau, c'est l'emblème du sivaïsme; vous avez retrouvé l'Inde antique, celle dont la langue et les mythes se perdent dans la nuit des temps. Trois époques, trois civilisations, trois croyances sont aux prises sur ce sol mystérieux. Au-dessus de cette foule bigarrée, qu'agitent tant de pensées diverses, s'élèvent les clochers, les minarets et les pagodes. La flèche du temple chrétien pointe au milieu des airs, et va droit au ciel; au bruit de la cloche qui résonne, douce et vibrante, vous songez avec émotion à l'éternelle jeunesse du christianisme, qui étend chaque jour ses pacifiques conquêtes. Du haut des balcons suspendus autour des minarets, le muezzin aveugle invite à la prière les musulmans fatalistes, écho lointain et affaibli de l'appel du prophète aux peuples de l'Arabie. Sous les portiques des pagodes, autour des étangs sacrés, s'ébattent et courent des animaux privilégiés, oiseaux et quadrupèdes, que les Hindous révèrent comme des images de leurs dieux, et sur le seuil de ces temples voués à l'idolâtrie la conque dans laquelle souffle le brahmane, en se gonflant les joues comme un triton, vous fait rêver à la Grèce antique et païenne.

Dans l'Inde, comme dans l'empire ottoman, comme dans la Perse, pays immenses, combien de peuples divers qui se ressemblent de loin par la coupe de leurs vêtemens amples et flottans! En y regardant de près, on reconnaît pourtant que la fantaisie et le caractère propre de chacune de ces populations se trahit encore sous cette uniformité apparente. Elles se distinguent toutes par la forme particulière de leurs turbans. Rouler autour d'une tête humaine cette pièce d'indienne grossière ou de fine mousseline, c'est un art qui exige de l'habileté et même du goût. Les gens de la côte de Coromandel, moins raffinés que les habitans de l'Hindoustan, aplatissent le turban sur

leurs tempes; les Bengalis, plus efféminés, plus délicats aussi de formes et de manières, le portent assez ample et roulé par bandes égales. Au pays d'Aoude, qui fut l'un des premiers centres de civilisation de l'Inde ancienne, la coiffure, plus large, se replie gracieusement au sommet. Le turban des Sicks, race guerrière et fière, s'allonge en pointe et affecte la forme du bonnet phrygien ou plutôt celle du casque antique; celui des Radjpouts, peuple chevaleresque chez qui se conservent les traditions féodales, se relève en bourrelet, comme une couronne. Les belliqueux Mahrattes, dont les déprédations s'étendirent jadis sur les riches territoires situés au nord et à l'est de leur pays, aiment à orner leurs têtes brunes d'étoffes aux couleurs brillantes; ils portent parfois des pièces de mousseline transparente brochée d'or. Quant aux musulmans, ils ont adopté le turban des Mogols; ils le roulent sur leur front, de bas en haut, en spirales régulières qui se touchent par le bord sans se recouvrir. Un autre signe vous apprendra encore si l'Hindou qui passe près de vous est mahométan ou idolâtre. Celui-ci croise sa tunique sur le côté droit, afin de laisser flotter librement le cordon sacramentel suspendu sur l'épaule gauche; celui-là agrafe sa tunique du côté du cœur. Fût-il nu, l'Hindou païen se trahira par quelque marque symbolique peinte sur son front, sur sa poitrine ou sur ses bras; il lui arrive aussi de délier et de secouer au grand air, même sous un soleil de feu, sa longue chevelure graissée d'huile de coco; le musulman, au contraire, cache toujours sa tête rasée sous les plis du turban, ou sous la calotte de cotonnade blanche.

Tous les métiers, toutes les professions qui se développent sous l'influence d'une civilisation avancée, sont représentés sur le sol de l'Inde. La division par castes de ce grand peuple tend même à les rendre héréditaires. Cependant les individus déclassés, qui ne sont ni tenanciers, ni marchands, ni artisans, ni cultivateurs, ni rois, ni portefaix, forment deux grandes catégories, — les *cipayes* et les *munschis*, — comme qui dirait les gens d'épée et les gens de plume. Les premiers portent des armes, le mousquet, la lance, la masse de fer; ils jouent le rôle de concierges aux portes d'un palais, ou celui de gardes d'honneur près de la personne d'un radja; les seconds ont pour attribut le pacifique *calamdan*, pareil à l'encrier que les Coptes d'Égypte passent dans les plis de leur ceinture. Le *munschi* est un homme précieux; avez-vous une lettre à écrire en beaux caractères persans, une lettre fort peu substantielle, comme on les fait en Orient, mais où doivent abonder les métaphores louangeuses et les souhaits empressés? la fine plume de roseau qui se meut sous les doigts agiles de l'indigène va les tracer comme par enchantement. — Voulez-vous apprendre la langue du pays? le visage du *munschi* s'illumine de joie; les lunettes au nez, le cahier

sous le bras, il s'approche en saluant de l'air doux et poli d'un savant besoigneux. Pieds nus, — il a laissé ses babouches à la porte, — le turban sur les yeux, il s'assied sur une chaise avec l'embarras d'un homme habitué à replier ses jambes sous lui, et la leçon commence. Ce n'est pas la science qui manque au *munschi :* il parle et écrit, tant bien que mal, trois ou quatre langues; mais, comme il les a toutes apprises de routine, y compris la sienne, il lui est excessivement difficile de les enseigner avec quelque méthode. Heureusement, la leçon dégénère en causerie; le maître, cédant sa place au disciple, se laisse interroger avec complaisance, et pour peu que les entrevues se prolongent pendant quelques mois, on en sait assez pour s'entendre avec des serviteurs... qui parlent l'anglais. En somme, le *munschi* vous apprendra bien des choses qui ne sont pas dans les livres; par exemple, il vous dira que le gouvernement de l'honorable compagnie des Indes plaît beaucoup aux *natifs,* sauf quatre points : le papier timbré, l'immixtion de l'état dans la partie du code qui regarde les femmes, la taxe qui pèse sur toutes sortes de terres et de terrains, et l'emploi de la langue persane dans toutes les cours de justice. L'Hindou, qui tient à l'argent, n'ignore pas que l'issue d'un procès est toujours douteuse, et il hésite à faire les frais d'une feuille de papier timbré du prix énorme de *un franc soixante centimes!* La justice des nababs coûtait-elle moins cher? Est-ce donc un mal aussi que la loi anglaise empêche un mari hindou de retenir par force la femme qui demande à se séparer de lui? La question des taxes n'est pas de celles qui se peuvent juger facilement en aucun pays, et quant à l'emploi d'une langue universelle dans les cours de justice, — que cette langue soit le persan ou l'hindoustani, — c'est une mesure qui a pour but de donner plus d'unité à ce vaste pays, composé d'éléments si divers. En se substituant au grand Mogol, la compagnie a entendu régner comme lui, — et plus que lui, — sur toute l'Inde; et comme l'islamisme avait pénétré partout, comme le persan était la langue des nababs, il devenait naturel que le gouvernement nouveau adoptât l'emploi de cet idiome d'une façon générale. Ce sont là des questions de détail; cependant il est facile de voir qu'elles touchent les *natifs* dans leurs préjugés et dans leurs intérêts. Peu importe à l'Hindou quel maître le gouverne, — *clitellas dùm portem meas!* — mais il redoute le fisc, qui prélève sa part sur les produits d'un travail pénible. Il tient à l'idiome de sa province, et se défie des lois qui peuvent restreindre l'omnipotence du maître de maison, le *pater familias* de la société indienne.

Le *munschi* remplit donc les fonctions de maître d'école et d'écrivain public, et aussi celle de secrétaire des princes musulmans, dont il partage lui-même la croyance. Il a pour pendant, au sein de la société idolâtre de l'Inde, le *pandit.* Celui-ci est brahmane; il a étudié

les livres saints, les légendes religieuses, les traités philosophiques. Auprès des radjas, il joue le rôle de directeur spirituel, laissant au *pourohita* (prêtre de la famille) celui de sacrificateur et d'officiant. Dans les grandes villes, il s'adonne à l'enseignement; c'est lui qui transmet de génération en génération la connaissance des doctrines védiques; c'est lui qui a tracé de sa main, avec sa plume de roseau, tant de précieux manuscrits sur feuilles de palmier, et fait arriver jusqu'à nous les monumens d'une littérature plus ancienne que celle de la Grèce. Le *pandit* est, à vrai dire, un lettré. Dans les bibliothèques fondées à Calcutta, à Madras, à Bombay, par les sociétés asiatiques, il s'emploie à revoir les textes, à les classer. Quand il s'agit d'imprimer un ouvrage sanscrit, les éditeurs trouvent en lui un correcteur consciencieux et habile. Voué à l'étude par état et par devoir, le *pandit* se contente d'un modique salaire. Quoique très fier de sa science, il ne cherche guère à se faire valoir, et trouve dans l'œuvre qu'il accomplit la plus grande récompense de son travail. Son orgueil est flatté de l'empressement que mettent les Européens à étudier les langues de son pays et les croyances dont il est lui-même le représentant. Il n'a pour les étrangers qui utilisent ses services ni haine ni affection, mais un dédain qu'il sait dissimuler à l'occasion. Le *pandit* est, avant tout, un brahmane qui tient aux priviléges de sa caste : pourvu qu'il exerce sur les esprits son influence, pourvu qu'on honore en lui le lettré et le théologien, il supporte sans murmure l'occupation étrangère.

On dirait d'ailleurs que les Hindous n'ont plus le sentiment de la nationalité Leur civilisation étant toute fondée sur le principe théocratique, ils n'ont guère eu le culte de la patrie à la manière des Grecs et des Romains : ils lui ont substitué celui des localités consacrées par la tradition. La *terre sainte* s'étend pour eux depuis Ceylan, illustrée par les exploits de Râma, jusqu'aux pics de l'Himalaya, où se cachent les sources des grands fleuves qu'ils adorent. Dans cette immense étendue de pays, combien de lieux célébrés par les poètes, vers lesquels la foule s'achemine en pèlerinage! Ces familles qui voyagent lentement dans de petits chariots traînés par des bœufs, ces vieux brahmanes à barbe blanche qui marchent dans la poussière, une peau d'antilope sur le dos; ces cavaliers à la fine moustache qui trottent sur leurs jolis petits chevaux, le bouclier suspendu à l'épaule, le sabre à la ceinture; ces bandes de pauvres, chantant et criant à tue-tête, qui se traînent d'un village à l'autre sans autre bagage qu'une noix de coco dans laquelle ils recueillent le riz mendié aux portes; ces troupes de laboureurs et de petits marchands qui conduisent par la main ou placent à califourchon sur leur cou des enfans harassés, — tout cela s'en va se plonger avec enthousiasme dans les eaux de la Djamouna ou du Gange. Quel Hindou n'a rêvé d'aller, au moins

une fois dans sa vie, faire ses ablutions aux *ghats* de Bénarès? A l'heure où les pagodes entassées sur la rive cachent dans l'ombre leurs portiques séculaires, des milliers d'êtres humains de tout âge entrent avec délices dans ces eaux lustrales qui enlèvent toute trace de péché. Heureux celui qui, touchant au terme de son pèlerinage sur cette terre de douleurs, pourra l'achever sur les bords du fleuve saint, le visage barbouillé de ce limon fangeux qui fertilise les campagnes voisines! Une fois qu'il foule les quais de Bénarès, le pauvre a perdu le souvenir de ses misères, de ses chagrins, de ses soucis de chaque jour; il échappe à la terre, il n'est plus homme, et voilà toute une population qui puise à longs traits l'oubli de ses peines dans le courant d'un fleuve. Le pèlerin ne manque jamais d'emporter avec lui un peu de cette eau du Gange qui a baigné les *ghats* de la cité sainte. Il y a des princes qui en font venir chaque jour à grands frais, et cette naïve dévotion les place au-dessus de ces Lucullus des temps anciens ou modernes qui établissaient des relais sur les routes pour se procurer les fruits rares et les poissons recherchés.

C'est encore le sentiment religieux qui a fondé la *mélâ*, ou grande foire, de Hardwar. La fête n'a lieu que tous les douze ans, à l'époque où le soleil entre dans le signe du Bélier. A Hardwar, le Gange, sous la forme d'un gracieux et limpide torrent, coule rapidement au travers d'une vallée bornée de trois côtés par de hautes montagnes. La ville est bâtie à la base d'une de ces montagnes assez escarpées, sur un terrain en pente; elle est séparée seulement par un petit espace cultivé de la forêt immense qui l'encadre. De pieux Hindous y ont construit de longs escaliers qui descendent au fleuve; çà et là s'élèvent de petites tours, des pavillons décorés de peintures fantastiques. Le lieu où l'on doit se baigner est situé au pied d'un rocher qui s'avance dans les eaux. Quatre personnes seulement y peuvent entrer de front. Pour empêcher l'encombrement, des cipayes sont placés aux abords du passage, et ils veillent de leur mieux à ce que les pèlerins ne s'étouffent pas les uns les autres dans l'ardeur de leur zèle. Malgré ces précautions de police, il arriva en 1819 un de ces accidens mémorables qui laissent dans le cœur des peuples de terribles souvenirs. Des pèlerins impatiens de se plonger dans l'eau sainte s'étant rués avec impétuosité à l'entrée du passage, il en résulta une confusion effroyable. Cette masse d'hommes, de femmes et d'enfans pressés les uns contre les autres poussa une clameur immense, puis des cris déchirans, — et le flot humain s'affaissa sur lui-même, au milieu de gémissemens entrecoupés. Quatre cent trente personnes venaient de périr, y compris les cipayes, qui avaient fait de vains efforts pour prévenir la catastrophe, et loin de les plaindre, on envia le sort de ceux qui avaient rendu le dernier soupir en ac-

complissant un acte pieux. Les Hindous tiennent peu à la vie; ils espèrent renaître après leur mort dans une condition nouvelle, et d'autant plus élevée qu'ils auront acquis plus de mérites.

Qu'on se figure quatre-vingt à cent mille personnes, d'autres disent deux millions, arrivant à Hardwar de Dehli, de Lacknaw, du Bengale, de la côte de Coromandel, du Gouzerate, etc. Les marchands voyagent en caravanes, transportant leurs pacotilles sur le dos des bœufs, des buffles et des chevaux qu'ils mettent aussi en vente. Parmi les pèlerins, on compte les *gossaïns,* ascètes puissans à l'époque où les Mahrattes étendaient leur empire sur la contrée, et qui s'arrogeaient alors le droit de faire la police pendant la durée de la fête; les *baïraguïs,* autre classe de dévots personnages qui ont usurpé la meilleure place dans cette grande foire; les *djoguïs,* ou pénitens voués à la méditation et aux austérités. Les gens de ces diverses sectes se distinguent par quelque signe particulier appliqué sur le front; il y en a qui, frottés de cendre de la tête aux pieds, ressemblent, comme le disait un voyageur chinois du VIIe siècle, « à des chats qui auraient dormi dans une cheminée. » Vue d'en haut, cette foule où s'agitent d'innombrables têtes nues, chauves, ornées de cheveux en tresses ou coiffées de turbans de toutes couleurs, drapées d'étoffes grossières ou des plus splendides tissus de l'Asie, ressemble assez bien à une prairie émaillée de mille fleurs, — les unes fraîchement épanouies, les autres déjà flétries par le soleil, — à travers lesquelles souffle la bise. La foire dure une quinzaine de jours; autour des dévots, qui ne prennent plus aucune part aux affaires de ce monde, les *banians* hindous, les trafiquans des provinces musulmanes, les Sicks, les Juifs, s'agitent et sacrifient à leur manière au dieu des richesses. Le groupe des dévots est pourtant ce qui constitue la fête; ils sont là comme l'âme qui proteste par ses aspirations vers la Divinité contre le mouvement et le tumulte des sens.

On reconnaît, à l'animation des foires et des lieux de pèlerinage, que le peuple hindou continue de vivre de la vie qui lui est propre et naturelle. Porté à travers les âges par la tradition religieuse, qui le soutient au-dessus de la terre, il suit aveuglément et sous l'empire d'une routine invétérée les us et coutumes des temps anciens. Il coule à travers les siècles comme s'épanchent à travers un continent tout entier les grands fleuves, objets de sa vénération. Mais les chefs de ce peuple, que deviennent-ils? Quelle puissance les manifeste aux yeux de la foule? Ils vivent, eux aussi, comme vivaient leurs pères, et, à vrai dire cependant, ils n'existent plus. Je ne sais rien de plus triste que ces radjas, ces nababs, à qui l'on a lié les bras et devant qui on s'incline en disant : *Ave, rex!* La couronne que portent l'empereur de Dehli et tant d'autres souverains ne sont point de

celles qui empêchent de dormir. L'ennui habite leurs palais splendides; on voit des radjas richement dotés qui vivent comme des avares et se privent du nécessaire. D'autres s'entretiennent avec leurs astrologues de l'influence des astres sur la destinée des mortels. Il en est qui prennent un grand plaisir à voir danser les marionnettes, les automates que l'Europe leur expédie, et dans lesquels ils n'ont pas l'esprit de se reconnaître. Quelques-uns coulent des jours assez heureux dans leurs petites cours ou à Benarès, partagés entre la lecture et les pratiques pieuses. Ils sont comme les images d'un passé qu'on oublie, comme les cimes dorées des édifices que le soleil fait étinceler et qui brillent dans l'air d'un éclat emprunté. Le dernier de ces souverains qui joua dans l'Inde un rôle marquant, ce fut le vieux Rundjet-Singh, que Jacquemont a fait connaître à l'Europe mieux que le rusé monarque ne l'espérait sans doute. Quelle imprudence aussi de la part d'un personnage si madré que d'avoir posé devant un si impitoyable railleur, devant un voyageur si spirituel et si mordant! Tous les vices de l'Orient s'étaient incarnés en Rundjet-Singh, et, sans avoir une seule vertu, rien qu'avec de l'audace et de la persévérance, il fonda la puissance éphémère qui s'est écroulée après lui. On a recueilli sur le *mahâradja* des Sicks bien des anecdotes; qu'on nous permette d'en citer une que nous trouvons dans le *Patmakhanda*. Elle a cela de particulier qu'elle est à l'avantage du vieux *lion*. Du temps où il faisait la guerre aux Afghans, Rundjet-Singh avait entrepris le siége d'une petite place aux environs d'Attock, et il allait, en compagnie de deux *sirdars* (généraux), rejoindre ses troupes. Les trois guerriers s'endormirent un soir sur les bords de l'Indus; le fleuve ayant grossi pendant la nuit, leur couche devenait humide. Sans plus de façons, Rundjet se coucha sur le corps de ses compagnons, qui supportèrent patiemment la plaisanterie : le futur roi était de ces gens contre qui on n'ose se fâcher. Au matin, voilà les trois amis qui se remettent en marche; les Afghans étaient dans le voisinage, la faim se faisait sentir; comment se procurer de la nourriture? On tient conseil; les deux *sirdars* vont à tour de rôle chercher des vivres jusque dans les hameaux occupés par l'ennemi, et ils échappent tous les trois aux tortures de la faim. Cependant l'un des *sirdars* rencontre une femme qui allait vendre du pain aux travailleurs du camp : « Rundjet est ici près, lui dit-il; il n'a rien à manger, viens le trouver! » La femme obéit de bon cœur; elle va présenter le pain au prince sick, et celui-ci l'accueille avec joie en disant : « Demain la place sera en mon pouvoir, et tu te trouveras bien de m'avoir obligé! » Le soir même, Rundjet a rejoint son armée; le lendemain matin, la place était enlevée; il la donna en apanage, avec un autre village, à la femme qui lui avait apporté du pain et à sa famille. Plus tard, quand il fut mahâradja, Rundjet-Singh s'in-

forma de ses protégés avec beaucoup d'intérêt, et ceux-ci sont encore aujourd'hui les maîtres des petits états qui ne leur ont coûté qu'un morceau de pain. De ce qu'avait fondé Rundjet-Singh au prix de tant de crimes et de violences, cette dotation faite dans un accès de générosité es peut-être tout ce qui reste.

Ces monarques sans autorité ont autour d'eux une cour nombreuse, des vizirs, des escortes, en un mot tout l'appareil de la grandeur. Autour de leurs palais sont parqués des éléphans qui leur rappellent des siècles d'indépendance et de gloire. Dans les temps héroïques célébrés par les poètes, la capitale des Mogols se nommait *Hastinapoura,* la ville des éléphans. Le barde Tchand, qui chanta les exploits du dernier roi de l'Inde, appelle son maître du titre glorieux de *roi des éléphans.* Ce majestueux quadrupède est en effet le symbole de la puissance dans l'Inde; quelques princes ont porté son effigie sur leurs bannières; dans les temples bouddhiques, son image sculptée figura magnifiquement sous les voûtes des portiques; cependant sa vraie patrie est l'Inde méridionale, Ceylan, les marais de la presqu'île et les terres basses qui s'étendent entre le Gange et l'Irawatti. Chez les Radjpoutes, qui sont de l'ancienne race des *ariens* et qui ont su se maintenir héroïquement dans leur pays de sables et de montagnes, on trouve surtout le chameau bactrien, bête de somme patiente et sobre, et le chameau de course, le dromadaire aux jambes grêles. Le cheval appartient plus particulièrement aux Mogols, aux Afghans, aux tribus moins sédentaires qui ont guerroyé en tous sens dans le nord de l'Inde et dans l'Asie centrale. Le *padichah* musulman qui enleva Dehli au roi Prithiviradja est appelé *roi des chevaux* par le même poète Tchand. Le cheval, si fier et si courageux, est en effet l'auxiliaire des nations conquérantes; il pénètre partout, il emporte le guerrier au-devant des combats; la Providence ne l'a point fait naître dans le voisinage de l'éléphant, qui l'épouvante par sa masse sombre et disgracieuse, comme le chameau lui déplaît par sa difformité. A la longue, l'homme a fini par acclimater hors de leur pays et par faire vivre ensemble ces trois espèces d'animaux, qui correspondent à trois régions différentes et à trois rameaux de la famille humaine. C'est la présence simultanée de l'éléphant, du chameau et du cheval qui donne aux cortéges des princes de l'Inde et aux colonnes expéditionnaires de la compagnie cet aspect étrange, pittoresque et grandiose où se reflète avec éclat la pompe asiatique. En voyant défiler ces armées pacifiques ou conquérantes, et se mouvoir à grand bruit dans les tourbillons de poussière ces animaux d'allure diverse entourés d'une masse de soldats de toutes couleurs et de toutes armes, on se rappelle tout ce qu'il y a eu dans le passé de grand et de terrible : la retraite de Sardanapale à Ninive, la rencontre d'Alexandre et de Porus, les batailles livrées par Pyrrhus aux

Romains, les marches de Gengis-Khan dans la Haute-Asie. Sur sa bosse arrondie, le chameau porte le pierrier de campagne; à l'éléphant est réservée la tâche d'attaquer et d'enlever les palissades de pieux, de fouler aux pieds les fantassins serrés en phalanges comme les bambous de la forêt. Quand il s'agit d'affronter le tigre, c'est encore à l'éléphant de jouer le premier rôle; au-dessus des hautes herbes, son dos noir s'élève comme une tour; il s'avance balançant dans l'air le pavillon léger dans lequel sont embusqués les chasseurs. La voix aigre et tremblante du cornac anime la puissante bête, qui relève sa trompe pour la soustraire aux griffes terribles de son ennemi, et répond au rugissement de celui-ci par un cri rauque et lugubre. La terre s'ébranle sous les pas de l'éléphant, contre lequel le tigre s'élance comme à l'assaut. Les deux plus redoutables bêtes de la création sont aux prises, et l'homme s'exalte à ce spectacle sanglant qu'il a provoqué.

Les Hindous ont toujours eu la passion de la chasse; dans leurs légendes, il est souvent question de rois qui, cédant au plaisir de courir la forêt, oublient le soin des affaires. Les vignettes dessinées dans le pays représentent quelquefois les princes avec un gerfaut sur le poing; la chasse à vol a été pratiquée dès les temps anciens par les Tartares, et l'usage en fut sans doute introduit dans l'Inde par les Mogols de la Perse; aujourd'hui même, on voit encore vendre, dans les rues de Calcutta, d'Agra et de Dehli, des gerfauts chaperonnés. Ce n'était pas assez d'avoir fait servir les oiseaux de proie à leurs plaisirs, les *radjas* ont trouvé le moyen d'utiliser dans le même sens les quadrupèdes carnassiers. On a dressé pour la chasse, dans plusieurs contrées de l'Inde, le guépard (1), gracieux animal de la famille des félins. Le guépard est dompté, mais aussi peu apprivoisé que le sont les oiseaux de fauconnerie; il travaille pour lui-même, et non pour son maître, qu'il n'aime pas. On le mène en campagne enfermé dans une cage que l'on attache sur un chariot à bœufs; il a les yeux bandés. Arrivés sur le lieu où ils espèrent trouver le gibier, les chasseurs commencent à galoper en cercle, de manière à ramener les gazelles vers le point central, qui est le chariot du guépard. Quand on suppose que les gazelles sont assez rapprochées de la bête, on délie celle-ci, on lui rend l'usage de ses yeux, et on ouvre la cage. Le guépard s'est vite orienté; il a flairé les timides animaux ramenés autour de lui; cauteleux et agile, il saute doucement à bas du chariot et se faufile, en s'allongeant à la manière du chat, derrière un monticule, dans un buisson, sans être aperçu de la bête qu'il guette. Dès que la gazelle passe à sa portée, il s'élance et l'atteint d'un bond; alors survient le gardien, qui cherche à lui faire

(1) *Felis jubata;* — dans la langue de l'Inde, on le nomme *tchitâ.*

lâcher prise. Le guépard refuse d'abord d'abandonner sa proie; il faut que le gardien enfonce un couteau dans le cou de la gazelle et humecte de sang chaud la gueule de l'animal carnassier; celui-ci, avide de lécher le sang qui se colle à ses lèvres, desserre les dents, et le gibier qu'il a pris passe aux mains du chasseur. Le guépard a encore cela de commun avec le faucon, qu'il ne poursuit point sa proie, s'il l'a manquée du premier coup; honteux de sa maladresse, il s'irrite, s'éloigne de son maître et le boude jusqu'à ce que celui-ci lui ait offert l'occasion de prendre sa revanche. Cette chasse au guépard se pratique dans les provinces du midi et de l'ouest de l'Inde, particulièrement dans le Radjasthan. Il ne paraît pas que le chien ait joué chez les Hindous ce rôle d'ami et de compagnon de l'homme que lui ont attribué les peuples de l'Occident; cela tenait sans doute aux préjugés des anciens ariens contre les animaux regardés comme impurs. Homère a fait du chien un être presque doué de raison; Xénophon, dans ses écrits sur la chasse, a parlé des meutes et de l'éducation des limiers en si beaux termes, qu'il semble avoir voulu plaire à Diane chasseresse. Les poèmes de l'Inde nous font deviner que le hideux chacal, — chien sauvage, — a contribué à jeter de la défaveur sur le chien domestique.

Au versant de l'Himalaya, par-delà le Kachemire, on rencontre le daim qui donne le musc, et aussi des ours de diverses espèces. Le moins connu en Europe est noir, grand comme celui de l'Amérique du Nord, et marqué d'une tache blanche au-dessous du col; c'est un animal redoutable et qu'on n'attaque pas sans précaution. Et cependant de quoi se nourrit cette terrible bête dont les grognemens ébranlent les échos des montagnes? De sauterelles... et probablement d'autre chose aussi. Toujours est-il qu'on rencontre dans la région des neiges la grosse sauterelle noire des plaines de la Perse et de l'Afrique. Est-ce avec le secours de ses propres forces qu'elle atteint les sommets des monts? y est-elle portée par les vents? C'est une question difficile à résoudre. A cette hauteur, ses ailes lui refusent service, elle reste inanimée sur la neige jusqu'à ce que le soleil lui rende la vie et le mouvement; puis, le soir, elle perd de nouveau ses forces, et c'est dans ces instans de léthargie qu'elle devient la proie de l'ours. N'admirez-vous pas la prévoyante nature qui enlève du fond des plaines de si frêles insectes pour les jeter sous la dent des gros quadrupèdes réfugiés dans les neiges, ou plutôt ne sentez-vous pas la naïve crédulité de ces peuples amis du merveilleux et si occupés d'expliquer à leur manière les phénomènes de la nature? Les gens de ce pays n'ont contre l'ours aucune animosité; ils ne vont point volontiers le troubler dans sa solitude. Lorsque la chasse est ordonnée, ils se mettent en campagne, comme des recrues forcées de partir pour la guerre. Les traqueurs, au nombre d'une quaran-

taine, s'avancent en bon ordre et avec d'autant plus d'empressement que le chef les suit de près, un fouet à la main. Ce fouet est un vrai *knout* à plusieurs branches et armé de nœuds. On conçoit très bien qu'une pareille chasse, où les hommes sont menés comme des chiens, n'offrait pas de charme au voyageur allemand, pour qui on l'avait organisée : décidé à arracher le knout des mains du *piqueur* par un moyen adroit, il le lui acheta; mais il restait à celui-ci un bâton, moins facile à manier peut-être, et qui pourtant devait frapper trop souvent encore sur les épaules nues qu'il menaçait. Dans ces lointaines régions que borde l'Himalaya se cachent encore l'oppression et la barbarie, contre lesquelles le gouvernement anglais a constamment lutté. Il n'y a pas longtemps qu'on y faisait le trafic des esclaves. Des gens armés pénétraient dans le district de Kumaon (à l'extrême nord de l'Hindoustan) pour enlever les enfans et surtout les jeunes filles, dont on vante la beauté et la blancheur de peau. Les brahmanes nombreux et puissans qui desservent les pagodes et pratiquent l'astrologie au milieu des montagnes ont vendu souvent au prix de 12 et 1,500 francs les danseuses qu'ils avaient consacrées au service du temple.

La partie de chasse à laquelle assista l'auteur du *Patmakhanda* se passait dans le district de Kaverbarra, sur les confins du petit Thibet. Que l'on monte encore un peu, et l'on promène ses regards stupéfaits sur les plus hautes montagnes du globe. Entre deux pics couverts de glaces éternelles s'ouvrent de profondes vallées; quand le soleil les éclaire, on voit ses rayons qui se reflètent sur les eaux d'un lac solitaire, ou qui glissent à travers des forêts pleines d'ombre. La voix des torrens se confond avec le mugissement de la brise qui gémit dans les sapins. Là où finit la végétation, commence la neige, blanche et froide, qui s'accroche et s'agglomère partout, dans les anfractuosités des rochers, dans les hautes vallées, étendant sur l'immensité des pics entassés pêle-mêle, déchirés par des cataclysmes anciens, son manteau étincelant, si beau et si triste à contempler. C'est là que, selon les légendes anciennes, les héros las de vivre, chargés de gloire et d'années, se retiraient pour mourir, comme l'aigle vieilli et honteux de sentir s'affaiblir ses forces, qui s'en va expirer sur un roc inaccessible, la tête dans les nuées. Les monts Himalayas sont, pour les Hindous, quelque chose comme l'Olympe des Grecs; ils aiment à placer leurs dieux dans ces espaces voisins du ciel où l'homme ne saurait pénétrer ni vivre. Ils les vénèrent aussi comme les pères de ces grands fleuves qui arrosent et fécondent le continent tout entier. Le voyageur allemand a pu voir les deux torrens qui donnent naissance au Gange se réunir au fond d'un ravin, puis écumer à grand bruit à travers les rochers. Sur ce fleuve, destiné à fournir une si longue carrière, dont les embouchures vastes et pro-

fondes s'ouvrent aux vaisseaux de haut-bord, il n'aperçut, flottant aux environs de la source, rien autre chose qu'un petit oiseau à peine gros comme un plongeon!

Au pied de ces froides montagnes, régions menaçantes et désolées, se déploient les heureuses vallées de Kachemire. Là règne un doux climat; là, comme dans notre Provence, comme dans les fertiles plaines de la Lombardie, mûrissent les fruits savoureux des zones tempérées. Durant tout un siècle, les Afghans et les Sicks ont ravagé le Kachemire, qui a subi bien d'autres invasions et perdu son indépendance aux premiers temps de l'occupation musulmane : c'est le sort des pays favorisés par la nature d'exciter la convoitise des nations voisines. Après avoir été le paradis terrestre des vieilles familles brahmaniques, et plus tard la terre d'adoption des religieux bouddhistes, qui s'y étaient bâti des monastères nombreux, cette belle vallée a perdu sa joie et son repos. L'habitant de Kachemire, au regard fier, à la haute stature, au caractère opiniâtre et hardi, se retirait jadis, après ses défaites, du côté des montagnes, laissant aux envahisseurs la possession des villes et des châteaux. Il a dû, de guerre lasse, redescendre vers les plaines. Bien que façonné au joug et contraint de courber la tête, ce peuple n'a rien perdu de ses habitudes belliqueuses; il ne peut vivre sans ses armes, et cet aspect guerrier de la population kachemirienne n'est pas de nature à inspirer au voyageur l'idée d'un pays tranquille, où règnent le bonheur et la sécurité. Les derniers jours de splendeur pour le Kachemire remontent au temps de Djehanguir (1605-1628). Chaque année, l'empereur de Dehli venait y passer plusieurs mois avec sa cour, en compagnie de sa favorite Nourdjehan; son séjour était marqué par une série de fêtes qui jetaient dans la contrée des sommes immenses. Les illuminations, les danses, les feux d'artifice, se succédaient comme dans un conte des *Mille et Une Nuits*. Avant lui, Akbar s'y était établi pour imprimer une action plus vigoureuse à la guerre qu'il soutenait contre les indigènes révoltés. A la fin du XVIIe siècle, Aurengzeb visitait aussi le Kachemire, si cher à tous les sultans de Dehli, et il y emmenait à sa suite Bernier, le premier Européen qui ait vu et décrit cette riche province.

A la même époque, Chardin admirait avec enthousiasme les belles villes de la Perse moderne et les monumens grandioses de l'ancien empire de Cyrus. Aujourd'hui les Mogols sont effacés, et il ne reste presque rien de la splendeur des Sophis : cependant on ne peut établir aucune comparaison entre l'Inde et la Perse. En passant, avec l'auteur du *Patmakhanda*, de l'Inde à la Perse, on est forcé de reconnaître qu'il n'y a pas sur la terre deux peuples qui se ressemblent moins que les Hindous et les Persans, et cette dissemblance est d'autant plus remarquable, qu'ils ont une origine commune.

Comme les deux bras d'un fleuve qui se séparent au sortir de la source, les deux nations se sont éloignées l'une de l'autre dès les premiers âges pour accomplir leurs destinées particulières. Placée au centre du vieux monde, la Perse a été en relations, dans le cours de sa longue existence, avec toutes les nations fameuses de l'antiquité. Son histoire se lie à celle des Hébreux, des Assyriens, des Mèdes et des Grecs. A tous les siècles, nous la voyons paraître avec ses rois des rois et ses satrapes du voisinage à l'extrême horizon, au milieu de l'Asie remuante et agitée dont elle est le symbole. Tantôt gouverné par des princes sages et glorieux, tantôt foulé par des monarques enivrés de leur puissance, l'empire des Perses jette autour de lui les rayons de sa splendeur orientale. L'Inde au contraire ne se révélait point à l'Europe, si ce n'est de loin en loin par des récits inattendus. La société indienne se développait mystérieusement aux bords du Gange et de la Djamouna, à la façon de l'ascète qui se cache sous l'ombre des forêts pour pratiquer en paix ses austérités. Bien qu'elle ait été civilisée à sa manière depuis une trentaine de siècles, l'Inde a gardé quelque chose de primitif : elle est ignorante plutôt qu'abâtardie. On sent qu'elle est encore vivante malgré les vicissitudes qu'elle a éprouvées. Il y a sur cette terre féconde un peuple attaché à son passé, naïf et patient, qui cultive et travaille. En est-il de même en Perse? Non, certes. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les grandes villes et les campagnes des deux pays.

Dans l'Inde, il a surgi des cités nouvelles où la population abonde; le nombre des anciens monumens encore debout dépasse de beaucoup celui des édifices détruits par le temps ou par la main des hommes. Du glorieux passé de la Perse antique il ne reste guère que des ruines dont la splendeur fait mieux ressortir encore la misère du présent; on y retrouve à peine l'ombre de la grandeur des derniers siècles. Dans la noble cité d'Ispahan, où Chardin signalait une population de six cent mille habitans, on en compte à peine deux cent cinquante mille aujourd'hui. La vie et le mouvement n'animent plus son immense bazar, long de plus d'une demi-lieue. Le *Meïdan*, que les voyageurs regardent comme la plus vaste place du monde, semble désert : à peine quelques tentes s'y dressent en un coin. Au temps d'Abbas-le-Grand, les caravanes remplissaient ce grand carré qui était l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient. Tauriz a déchu dans la même proportion; les guerres et les tremblemens de terre ont détruit les édifices qui en faisaient la beauté. Ruinée par les Afghans en 1722, Ispahan n'a jamais pu reconquérir le rang qu'elle occupait parmi les cités les plus florissantes du monde. Téhéran fut aussi dévastée par les hordes de l'Afghanistan; mais, devenue la capitale de l'empire, elle s'accrut au lieu de s'amoindrir. Tou-

tefois, jamais il ne lui sera donné d'acquérir un développement considérable. Elle est fort mal placée au milieu d'une plaine bien cultivée, mais dénuée d'arbres; les chaleurs de l'été s'y font si désagréablement sentir, il y règne à cette époque tant de fièvres, que la moitié de ses habitans s'en va demeurer ailleurs. En revanche, quelle admirable situation que celle de Chiraz! Entourée de hautes collines et de lointaines montagnes, cette ville, dont les Persans sont si fiers, s'étend au sein d'une riante vallée que rend plus gracieuse encore la morne barrière des rochers environnans. Ce frais vallon est bien la patrie de Saâdi et d'Hafiz, les aimables poètes. Celui-ci repose au milieu des jardins, sous un bosquet de cyprès. Son tombeau est entretenu avec soin. Le bruit de la ville murmure encore autour du poète ami des plaisirs que l'on a surnommé l'Anacréon de la Perse. La tombe de Saâdi, au contraire, semble négligée; on n'y voit plus l'exemplaire complet de ses œuvres qu'on y avait jadis scellé avec une chaîne de fer. Cet abandon des restes de l'auteur du *Gulistan* est comme l'image des traverses de sa vie errante et malheureuse. Le tremblement de terre de 1824 a renversé tous les minarets, tous les édifices de Chiraz; ses onze colléges ne sont plus florissans comme au temps où l'on appelait à bon droit cette ville le séjour de la science. On n'y compte pas plus de trente mille habitans, et c'est là la capitale de la province du Farz, d'où la Perse a pris son nom. Nous venons de signaler la fertilité de la vallée de Chiraz; toutefois elle est bien dépassée par celle des bords du Gange et des autres fleuves de l'Inde. Généralement le sol de la Perse est sec; la végétation n'y atteint point le développement que lui permettrait d'acquérir sa chaude température, si elle était mieux arrosée. Pour rendre quelque chose, la terre demande à l'homme un incessant travail.

Grâce à leur vieille civilisation, les Persans se sont rendus habiles dans divers genres d'industrie. A Ispahan, il existe des manufactures de tapis jadis renommés, de velours, de draps, de verres coloriés, d'armes blanches, de pistolets et de sucreries; Chiraz s'est rendue célèbre par ses fruits confits, ses sorbets et son vin que les musulmans trouvent excellent, quoiqu'ils affectent d'en abandonner la fabrication aux chrétiens. Ce sont bien là les descendans des Perses efféminés et guerriers tout à la fois, épris des riches étoffes et des belles armes. Les Persans, que tant de calamités ont assaillis depuis vingt-cinq siècles, sont devenus insoucians et gais comme le sont souvent les peuples vieillis. Chez eux, on trouve le goût des exercices du corps, des courses de chevaux, des tournois même; leurs traits sont réguliers et beaux; leur physionomie a gardé quelque chose de la dignité d'un peuple puissant et dominateur; ils aiment les arts, la poésie, la musique; ils sont causeurs et portés au men-

songe, et aussi trop volontiers cruels. Les historiens grecs avaient noté ce trait de leur caractère. Il est à remarquer que les peuples livrés aux plaisirs, habitués à s'abandonner à tous les caprices de la volupté et aux raffinemens de la mollesse, sont sujets à perdre ce sentiment d'humanité qui nous fait compatir aux souffrances d'autrui.

Enfermée au milieu des terres, la Perse proprement dite n'a pas de grand fleuve qui favorise son commerce. Sur les bords de la mer Caspienne, le commerce et l'industrie se soutiennent encore; les navigateurs russes fréquentent la rade de Balfrouch, ville de cent mille âmes, toute peuplée d'artisans et de marchands. C'est là le côté le plus vivant de la Perse. Par malheur, dans ce vaste empire, les routes sont longues, mal entretenues et peu sûres; il faut transporter les denrées et les articles de commerce à dos de chameau ou de mulet. Dans les provinces lointaines, trop distantes du centre, les ressorts de l'administration sont détendus; le désordre et l'anarchie y règnent presque sans cesse. Des populations indisciplinées se livrent impunément au brigandage; l'agriculture souffre, et la misère devient le partage des laboureurs paisibles qui essaient de rendre aux vallées et aux plaines leur ancienne fertilité. Les Kurdes, qui n'appartiennent point à la même famille que les Persans, forment un peuple nombreux et difficile à contenir. Dans le Khorassan campent quelques tribus des Turcomans, que les migrations ont amenées là des steppes de la Tartarie. L'oasis de Khoubis, dans le Kerman, sert de retraite à des hordes de brigands toujours prêts à piller les caravanes qui se dirigent vers Kandahar. Chrétiens grecs, catholiques et nestoriens, musulmans, *chyites* et *sunnites*, se partagent ce territoire si vaste. Arméniens, Chaldéens, Assyriens, Parthes, Mèdes, toutes les nations qui ont brillé à leur moment pour s'éclipser ensuite, s'y retrouvent encore disséminés, comme les temples et les palais des religions et des dynasties qui ne sont plus.

Outre la diversité des peuples sur lesquels elle étend sa domination, ce qui fait encore la faiblesse de la Perse, c'est son isolement au milieu de l'Asie. Séparée des grandes nations musulmanes par le schisme *chyite*, elle n'inspire pas de sympathie à la Turquie et le lui rend bien. Du côté de l'est, elle rencontre l'Angleterre, qui remonte obstinément le long du golfe Persique et la force à se retirer des bords de l'Océan Indien. Du côté de l'ouest et du nord, elle se sent pressée par la Russie, aussi jeune et pleine d'avenir et d'ambition qu'elle est elle-même vieille, affaiblie et décrépite. Elle a perdu jusqu'à l'énergie que donne le fanatisme; elle hait les *sunnites* et les chrétiens, mais le sentiment religieux est effacé en elle. Le sensualisme le plus effréné s'est emparé de ce peuple, énervé de tous temps par le luxe et la mollesse. La vie semble donc se retirer de ces contrées, où elle se manifesta jadis avec tant d'éclat. Y a-t-il une régénération

possible pour les Persans? On le croirait volontiers, à les voir si fins, si policés, si aptes à comprendre ce qui vient d'Europe. Malheureusement ce n'est pas par l'esprit que se refont les peuples usés. Ce n'est pas non plus par l'enseignement militaire, ni par l'adoption de certains usages empruntés à l'Occident. Il en est des peuples comme des arbres : tant que la séve circule dans les rameaux avec plénitude et vigueur, on peut espérer de nouveaux fruits; mais quand elle ne produit plus que de maigres feuilles, quand la pointe des grosses branches se dessèche, il est à craindre que le tronc ne reste pas longtemps vert.

Pendant le séjour du voyageur allemand à Téhéran, il y eut, à l'occasion du mariage de l'héritier présomptif (aujourd'hui sur le trône), des fêtes magnifiques. Durant tout le jour, des saltimbanques voltigèrent sur la corde et exécutèrent sur les places ces tours de force et d'adresse dans lesquels les jongleurs de l'Asie sont passés maîtres. Le soir, on lança des feux d'artifice, et toute la ville s'illumina sous des gerbes de fusées. Les brillans cavaliers caracolaient sur leurs chevaux harnachés avec luxe; il y avait dans cette capitale d'un empire immense un éclair de splendeur et un rayonnement de joie. Pendant ce temps là, le souverain, le successeur des rois des rois, Mohammed-Schah, dont la cour livrée aux intrigues a été si spirituellement mise en scène dans la *Revue* (1), souffrait cruellement de la goutte. Il avalait avec l'obéissance d'un prince qui ne veut pas mourir les drogues que lui administrait un docteur venu d'Europe tout exprès pour le traiter. Le monarque, en proie à des crises qui devaient l'emporter bientôt, ressemblait un peu au pays soumis à son autorité. Les envoyés des puissances étrangères près de la cour de Téhéran ne sont-ils pas aussi des médecins qui s'efforcent de soigner à leur manière et selon leurs vues particulières l'empire persan, atteint d'un mal chronique? La bannière des schahs de Perse porte pour emblème un lion armé du glaive. Certes, le roi des animaux brandissant le cimeterre est le symbole le plus éloquent de la puissance; mais pour que ce symbole ne devienne pas dérisoire, il faut savoir se faire craindre et respecter. L'Inde, plus humble, — nous l'avons dit avant de suivre l'auteur du *Patmakhanda* dans sa course un peu capricieuse, — se personnifie dans le lotus, fleur gracieuse et largement épanouie, qui ouvre sa corolle parfumée à l'ombre partout où elle trouve un peu d'eau pour cacher ses racines. Le flot soulevé par les vents la berce, la recouvre parfois, la fait sombrer un instant, puis elle reparaît à la surface, vivante et pleine de séve!

TH. PAVIE.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juillet 1850, *la Cour de Téhéran en 1845, ou ne réveillez pas le chat qui dort.*

ADELINE PROTAT.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

I. — L'ATELIER DE ZÉPHYR.

L'étonnement manifesté par Lazare en voyant l'apprenti sabotier se révéler tout à coup sous un aspect aussi nouveau qu'imprévu et la curiosité admirative qu'il avait laissé voir en examinant les productions de Zéphyr n'avaient point échappé à celui-ci. Comme la visible aurore d'un orgueil naissant, une rougeur subite avait coloré son visage. En écoutant les éloges donnés à ses ingénieux travaux, l'apprenti éprouvait le sentiment de bien-être que le témoignage d'autrui, quand il est favorable, procure à tous ceux qui ont connu les défaillances du labeur ignoré, à tous ceux qui ont poursuivi l'accomplissement d'une œuvre, si humble qu'elle fût d'ailleurs, ayant à vaincre non-seulement les obstacles étrangers, mais encore à triompher des incertitudes qui les font douter de leur propre force. On comprendra facilement quelle valeur l'opinion de Lazare avait aux yeux de l'apprenti, et de quelle joie vinrent le remplir les marques de sympathie que la vue de ses petits ouvrages avait arrachées à la franchise du peintre.

Interrogé par l'artiste, qui était curieux de savoir comment la vocation de l'art s'était révélée à cette âme rustique, le jeune garçon lui raconta naïvement l'origine de ses premiers essais. Machinalement, et pour occuper ses heures de paresse, il s'était amusé à tailler des morceaux de bois avec un mauvais couteau. Cette distraction était

(1) Voyez les livraisons du 15 février et des 1er et 15 mars.

plutôt, si cela pouvait se dire, une rêverie de ses mains qu'une occupation. Lentement, sans étude, sans prendre aucun souci de ces grossières ébauches, Zéphyr avait acquis une certaine facilité qui attira un jour son attention. En examinant un de ces rustiques caprices, il s'étonna sincèrement d'en être l'auteur; ce fut alors que l'idée lui vint de reproduire les objets qui l'entouraient. Il copia avec servilité les feuilles des arbres et les plantes. Peu à peu il introduisit de la variété dans ses sujets; outre les feuilles, les fleurs, les fruits et les plantes, il s'appliqua à reproduire les oiseaux, les insectes, le lézard ermite des pierres, la couleuvre furtive, la grenouille habitante des marécages. Au bout d'un an de pratique quotidienne, sans autre guide que la nature, sans autre étude que l'observation, sans autre outil que son couteau, il possédait une habileté véritable; mais cette habileté même, qui avait, par toutes les transitions du progrès, succédé à la barbarie de l'exécution primitive, n'avait rien altéré de sa naïveté. Ce qui n'avait d'abord été qu'une distraction et un amusement lui devint bientôt une nécessité impérieuse, un besoin véritable. Quand il avait un sujet en tête, il éprouvait cette fièvre connue des artistes, et qui ne se calme que dans les ardeurs du travail même. Ce fut alors qu'au prix d'une rude correction ou de la suppression d'un repas, il acheta chaque jour quelques heures de liberté.

Cependant il en vint à se demander si cette industrie de son choix était susceptible de nourrir son maître, et comme cette appréhension l'inquiétait, il résolut d'en avoir le cœur net. Il se rendit donc un matin à la foire de Nemours, emportant avec lui une douzaine de ses petits ouvrages qu'il étala sur le pavé, et il attendit gravement la pratique. Les curieux vinrent, mais point les chalands. Vers la fin du jour, et comme Zéphyr commençait à se désespérer, un homme s'était brusquement arrêté devant son étalage, avait examiné les uns après les autres les objets composant sa pacotille, et, sans même lui en demander le prix, lui avait proposé d'acheter tout l'étalage en bloc pour une somme de dix francs. Zéphyr n'avait point réfléchi qu'il allait livrer presque pour rien le résultat de six mois de travaux : il était demeuré ébloui par l'éclair des deux écus qu'on faisait briller à ses yeux, et il avait consenti au marché. Son acquéreur, qui était un marchand de curiosités de Fontainebleau, lui avait en partant laissé son adresse, en l'informant qu'il était tout disposé à lui acheter tous ses ouvrages aux mêmes conditions.

Zéphyr était revenu à Montigny presque fou de joie. Il voulait travailler beaucoup, amasser un gros sac d'écus, et l'offrir au bonhomme Protat pour s'acquitter envers lui des dépenses que son adoption lui avait occasionnées, et que celui-ci lui reprochait tous les jours. Dans cette intention, il avait déjà mis de côté près de quatre-

vingts francs; mais son amour pour Adeline et les derniers événemens qui en avaient été la conséquence avaient depuis modifié le programme de son ambition. Aussi, depuis la veille, il était bien décidé à faire toutes les volontés de son maître, tant il craignait de quitter la maison.

— Ainsi, lui avait demandé Lazare, pour rester auprès de Mlle Adeline, tu consentiras à faire une besogne qui te répugne?

— Oui, dit Zéphyr.

— Et tu renonceras à un travail qui te plaît?

— Oui, continua l'apprenti avec un accent qui indiquait suffisamment combien cette renonciation lui était pénible, surtout depuis que Lazare, dans la fougue d'un premier mouvement d'enthousiasme, avait élargi et pour ainsi dire doré l'horizon de ses ambitions.

Ce qui avait surtout frappé l'artiste dans les compositions de Zéphyr, c'était leur cachet gracieusement naïf. Parmi ces groupes rustiques que Lazare venait d'examiner, il en était plus d'un qui n'aurait point été déplacé sous la vitrine d'un musée. Il y avait plus et mieux que de la patience dans ce travail conçu et exécuté en dehors de toute notion d'art et de toute règle d'esthétique. L'originalité s'y montrait sans recherche et la grâce sans effort. L'adresse d'une main expérimentée et rompue à toutes les roueries de l'instrument aurait pu sans doute trouver à reprendre dans l'exécution, mais ces défauts étaient le plus souvent d'heureuses gaucheries. Le caractère du talent de Zéphyr le rattachait à cette famille d'artistes, pour la plupart anonymes, qui, à l'époque de la renaissance, créèrent ces meubles merveilleux que la spéculation sut d'abord rechercher au fond des vieilles provinces, et dont la reproduction fut ensuite livrée au ciseau banal d'une foule d'artisans malhabiles. En disant à l'apprenti de son hôte qu'il avait une fortune entre les mains, Lazare n'avait rien exagéré, pour l'avenir du moins. Ce débouché que Zéphyr avait trouvé pour ses productions dans la boutique de *bric-à-brac* de Fontainebleau, il le trouverait de même à Paris, plus facile encore et plus avantageux. Du gain de ce travail il pourrait vivre, en même temps qu'il demanderait à l'étude le complément et le développement de ses facultés naturelles, et, au bout de quelques années, grâce à l'originalité de son talent, grâce surtout à sa rareté, il pourrait prendre dans l'art moderne une place honorable. Dans des termes qu'il s'efforça de mettre à la portée de l'intelligence de Zéphyr, Lazare lui fit comprendre à quel avenir il pouvait prétendre.

— Dès aujourd'hui tu es le maître de ta destinée, lui dit-il. Ce que tu pensais n'être qu'un état plus amusant que celui de sabotier, c'est un art. Tu n'es pas un ouvrier, tu es un artiste. Si tu veux te

confier à moi et te laisser guider par mes conseils, il arrivera un moment où, si tu aimes encore Adeline, tu pourras songer à elle autrement que comme à une sœur, et où Adeline songera peut-être à toi autrement que comme à un frère.

— Mais, dit Zéphyr, qui commençait par se laisser convaincre et trouvait, en écoutant les raisonnemens de Lazare, que *cela allait tout seul,* qu'est-ce que M. Protat va penser en apprenant tout ça?

— Ne t'inquiète de rien, laisse-moi agir et parler. Ton maître t'a confié à moi pour tout le temps que je dois demeurer ici : c'est donc à peu près trois mois de liberté que tu as devant toi; tu pourras travailler à ton aise et commencer à prendre des leçons de dessin avec moi. Quand je retournerai à Paris, je t'emmènerai.

— Et si M. Protat ne veut pas me laisser partir?

— Encore une fois, c'est mon affaire : je me suis chargé de mener ta barque, tu n'as qu'à te laisser conduire. Et maintenant, ferme la boutique, mets le sac au dos, et en route! Voilà presque une journée que je perds à cause de toi; mais je ne la regrette pas.

Lazare avec son compagnon reprit à travers les gorges des Longs-Rochers la route sablonneuse qui les devait ramener à la maison de Protat, où le trouble régnait depuis l'absence du peintre et du jeune apprenti.

Le matin, environ dix minutes après le départ de ceux-ci, Adeline s'était réveillée. Après s'être habillée en toute hâte, elle appliqua l'oreille à la cloison qui la séparait de Lazare, et n'ayant entendu aucun bruit, elle supposa que le pensionnaire dormait encore. Elle sortit alors de sa chambre, et, s'approchant de la porte de Zéphyr, après avoir frappé deux petits coups, elle l'appela à voix basse. N'ayant pas entendu de réponse, elle frappa plus fort et appela plus haut. Comme on ne lui répondait pas davantage, elle commença à s'inquiéter et descendit dans le jardin, pensant que l'apprenti était peut-être allé l'attendre. Ce fut alors qu'elle aperçut la fenêtre de Zéphyr ouverte, et l'échelle appliquée au mur et à la hauteur de cette fenêtre. Son inquiétude se changea en une crainte véritable. Elle appela son père, et lui raconta en deux mots la fuite de l'apprenti et ses soupçons.

— Ce n'est pas possible, dit Protat pour se rassurer lui-même autant que pour rassurer sa fille. Zéphyr est là-haut; il ne t'aura pas entendue l'appeler. Il dort comme une souche, tu sais bien! Mais l'échelle est aussi bien là pour monter que pour descendre. Viens me la tenir; je vais aller réveiller Zéphyr.

Protat monta à l'échelle, et sauta par la fenêtre dans le cabinet de l'apprenti.

— Eh bien? s'écria la jeune fille.

Son père ne lui répondit pas. Une chose l'avait frappé d'abord à son entrée dans la chambre; c'était le nom de sa fille, formé très lisiblement sur la table par un assemblage de petits cailloux de différentes couleurs. Au-dessous du nom d'Adeline, celui de Zéphyr était écrit de la même façon, seulement avec des cailloux beaucoup plus communs que les autres.

— Ah! fit le sabotier; mais ce qui l'étonna plus que tout le reste, ce fut la découverte qu'il fit d'un fond de vieux bas qui contenait quatre-vingts francs en menue monnaie. — Ah! ah! continua-t-il sur deux tons différens.

— Eh bien, mon père! s'écriait Adeline du jardin, et Zéphyr?

Protat brouilla d'un revers de main les noms formés par les cailloux, qu'il dispersa dans la chambre, puis il se montra à la fenêtre. — Zéphyr n'est pas là, dit-il; attends un peu, je vais voir si M. Lazare ne pourrait pas m'en donner des nouvelles. Et d'un coup de genou violemment appliqué à la porte du cabinet de son apprenti, Protat fit céder le pêne; la porte s'ouvrit, et le sabotier fut dans le corridor. Il allait frapper à la porte de l'artiste, quand il se rappela que celui-ci l'avait prévenu qu'il avait l'intention d'emmener l'apprenti de grand matin en forêt : — Eh! pardi, fit-il à sa fille, qui était venue le rejoindre, il est en route avec M. Lazare.

— Mais, — dit la jeune fille, qui, venant, pour se convaincre, d'entrer dans la chambre du peintre, avait aperçu le chevalet et la boîte de couleurs, — ils n'ont pas emporté les affaires. Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup, Lazare n'a pas ses guêtres!

— Eh bien? dit Protat qui ne comprenait pas.

— Et les vipères? dit Adeline, devenue toute pâle et se tenant au mur.

— Ma fille! dit Protat, qui reçut dans le cœur le contre-coup de ce cri d'effroi; Adeline! silence! Les plus mauvaises vipères ne sont pas dans le bois. — Et, par une fenêtre du corridor qui donnait sur la rue, le sabotier désigna à son enfant, qui devina sa pensée, le village de Montigny, qui commençait à s'éveiller.

— Eh! monsieur! s'écria tout à coup la Madelon, qui montait l'escalier; voilà des nouvelles!

Et elle tendit à sa jeune maîtresse une lettre que celle-ci décacheta avec curiosité.

— Mon père, mon père! s'écria Adeline joyeuse en agitant la lettre; c'est Cécile qui m'écrit; elle vient passer huit jours avec moi! Elle arrive par le convoi de trois heures; elle sera ici à sept. Où allons-nous la loger? Tu lui donneras ta chambre.

— Non, répondit le sabotier en montrant la pièce occupée par Lazare, nous lui donnerons celle-ci.

— Voilà un prétexte pour l'éloigner, pensa Protat, devenu silencieux pendant qu'Adeline devenait triste.

— Qu'est-ce que vous avez donc, notre maître? demanda la Madelon, étonnée de l'embarras du sabotier.

— J'ai ce que j'ai, dit le sabotier.

— Et toi, ma fille?

Adeline ne répondit pas.

— Ah bien, fit la servante en descendant l'escalier, en voilà du nouveau, sans compter la clé de l'armoire qui est revenue!

Resté seul et singulièrement troublé par la double découverte qu'il venait de faire, le bonhomme Protat se dit à lui-même le mot des gens aveuglés qui deviennent subitement clairvoyans : — Comment n'ai-je rien vu de tout cela? Sa première pensée fut de se débarrasser de son apprenti, puis il se rappela l'antipathie que le jeune garçon témoignait à Lazare avant même que celui-ci fût de retour, et, devenu tout à coup très subtil, il flaira une jalousie dans l'éloignement de Zéphyr pour le peintre. S'il était jaloux, c'était donc qu'il avait découvert l'inclination d'Adeline pour son pensionnaire. Renvoyer Zéphyr serait imprudence, pensa Protat, il pourrait jaser dans le pays, et ma fille en souffrirait. Relativement à Adeline et Lazare, son embarras était plus grand encore. Le cri échappé à sa fille avait été pour lui toute une révélation. Se rappelant bientôt la querelle qui la veille avait eu lieu entre Adeline et la Madelon, au souvenir des larmes qu'il avait surprises dans les yeux de son enfant, il imagina que son pensionnaire avait pu n'être pas étranger à cette querelle et à ces pleurs. — Qui sait? se demanda-t-il, non pas sans être sérieusement alarmé par cette pensée, Madelon était peut-être leur confidente. — Ce fut sous l'impression de cette idée de complicité qu'il aborda la vieille femme; aussi cette démarche, entamée brutalement, n'eut-elle aucun résultat. Si Madelon avait vu son maître venir à elle ému par un sentiment d'inquiétude paternelle, elle l'eût peut-être rassuré en lui donnant les renseignemens qu'elle avait en sa connaissance; mais Protat lui avait mis l'interrogation sous la gorge avec toute l'impétuosité de l'impatience. Fidèle à son caractère, qui était d'opposer instinctivement la rébellion à toute chose imposée, intérieurement effrayée par l'agitation peinte sur le visage du sabotier et par les menaces de son accent, Madelon se fit muette, d'abord par la charitable intention de ne point trahir le secret de sa maîtresse, et ensuite pour le plaisir qu'elle éprouvait à contrarier son maître.

Une querelle allait éclater entre le maître et la servante, si Adeline n'était point descendue attirée par le bruit. Protat prit sa fille par le bras et l'emmena au fond du jardin. Égaré par le délire de son inquié-

tude, irrité par les obstacles que rencontrait son investigation, pour la première fois depuis le retour de sa fille à Montigny le sabotier se montra dur avec elle, comme il venait de faire avec Madelon, dans cette interrogation, qui exigeait les précautions les plus délicates, les termes les plus mesurés. Il semblait à Adeline, en se retrouvant en face de cette violence inaccoutumée, qu'elle entendait gronder l'écho des ouragans qui jadis avaient fait trembler le berceau de son enfance. Elle fut surprise d'autant plus douloureusement qu'elle était descendue avec l'intention de tout raconter à son père, comme si elle avait deviné l'inquiétude qui devait l'agiter. Cet aveu avait été brusquement arrêté sur ses lèvres. Protat l'avait accueillie non point comme une enfant troublée qui choisit son père pour confident, mais comme une fille coupable qui vient demander son pardon. Attérée par le doute offensant que semblaient exprimer les paroles de son père et la douleur qu'il témoignait, Adeline demeura un instant immobile et silencieuse. Protat ne savait point qu'il y a de ces accusations tellement inattendues, qu'elles foudroient ceux qui en sont frappés et paralysent même l'instinct de défense. Sans qu'il eût soupçonné sa fille véritablement coupable, le sabotier avait parlé comme sous l'impression d'une conviction réelle, espérant qu'Adeline allait protester, se défendre, et qu'en plaidant, comme on dit, le faux, il pourrait découvrir le vrai; mais le silence gardé par Adeline changea brusquement en certitude les soupçons qu'il venait de simuler. Il éclata aussitôt en reproches dont l'amertume atteignait tout le monde : la Madelon, qu'il accusait d'avoir prêté les mains à une intrigue scandaleuse, et lui-même, qui n'avait rien su voir, rien deviner, quand tout le monde autour de lui s'unissait pour le tromper. Puis, las de frapper sur Madelon, sur Adeline et sur lui-même, la colère du sabotier se tourna avec encore plus de fureur vers Lazare, ce misérable séducteur, qui était venu apporter la honte sous un toit où on l'avait reçu mieux qu'en étranger, en ami, — mieux qu'en ami, presque en enfant de la maison. Mais lorsque Adeline entendit aux injures succéder les menaces, des menaces qui semblaient s'adresser à Lazare, la pauvre fille, qui jusque-là avait préféré douter du bon sens de son père, l'arrêta tout à coup. Ce fut moins une justification qu'elle entreprit qu'une accusation qu'elle fit entendre à son tour. Sans pleurs et sans cris, cette véhémente révolte de l'innocence outragée par le soupçon paternel courba Protat aux pieds de sa fille. Il devinait quelle profonde blessure il venait de faire au cœur de son enfant. Dans la manière dont Adeline le regardait, il croyait voir renaître un ressouvenir des jours du passé. A peine eut-elle achevé cette révélation ingénue de son amour innocent, qu'il s'écria, s'emportant de nouveau contre lui-même : — Et c'est pour cela que j'ai fait tant de bruit;

c'est pour cela que je t'ai si durement traitée! — Et il se mit à genoux devant Adeline, et lui demanda pardon.

Comme tous les gens qui subissent l'impression du moment, rassuré par les aveux de sa fille, Protat était passé de l'extrême inquiétude à la sécurité extrême, exagérant l'une comme il venait d'exagérer l'autre. Dans tous les détails que sa fille lui avait fait connaître, il ne voyait plus qu'un badinage, le caprice éphémère d'une enfant un peu sentimentale. Il ne trouvait dans ce penchant aucune matière à s'alarmer, et, craignant même d'offenser son pensionnaire par une précaution, malgré l'embarras que l'arrivée de Cécile allait apporter dans la distribution des logemens, il avait presque renoncé à l'idée de s'emparer de ce prétexte pour inviter l'artiste à prendre provisoirement gîte ailleurs. Ce fut Adeline qui le força à maintenir cette décision. — Non pas à cause de moi, dit-elle, mais à cause de Cécile. M. Lazare comprendra bien cela.

— Ma foi, dit Protat, tu te chargeras mieux que moi de le lui faire comprendre. La négociation m'embarrasse, et je ne sais pas comment j'ai pu avoir un moment l'idée de renvoyer ce jeune homme, quoiqu'il eût cependant mieux valu qu'il ne mît pas les pieds chez nous.

Adeline l'interrompit pour le prier de ne plus faire aucune allusion à ce qu'elle lui avait raconté. Elle lui avait fait cet aveu pour n'avoir plus à y songer elle-même. Elle avait réfléchi; elle ne voulait plus songer à ce jeune homme autrement que comme à un étranger. Elle éviterait de le voir, ce qui lui serait d'autant plus facile que Lazare était plus souvent absent qu'à la maison; elle ne lui parlerait plus que pour lui répondre. A quoi le bonhomme répondit sagement que ce changement dans ses habitudes pourrait surprendre Lazare, qu'il en chercherait peut-être le motif, et que cela pouvait être dangereux. Il était donc préférable qu'Adeline restât avec lui ce qu'elle était habituellement. Cette détermination soudaine d'indifférence n'avait, comme on le pense, rien de sérieux. Adeline, inquiétée instinctivement, et à qui la passion ne s'était révélée jusqu'à présent que par des sensations douces qui agitaient son cœur sans le troubler, s'effrayait aux premiers symptômes douloureux. En adorant Lazare, elle lui en voulait de ce que lui faisait déjà souffrir son amour pour lui.

II. — CÉCILE.

Peu d'instans après cette scène, dont le dénouement plus pacifique que le début avait laissé Protat rassuré et sa fille tranquillisée au moins en apparence, une élégante voiture amenait Cécile à la

porte du sabotier. Adeline entraîna la fille de Mme de Bellerie dans sa chambre. On avait au moins deux grandes heures avant le souper; deux heures d'intimité, ce n'était pas trop pour échanger le premier mot du *revoir* après trois années d'absence. Ce n'était point un caprice de belle dame qui amenait Cécile à Montigny, c'était une sympathie réelle que ni le temps, ni les plaisirs d'une vie brillante, ni les préoccupations d'une condition nouvelle, n'avaient effacée de son cœur. C'était donc plus qu'une distraction qu'elle venait chercher au milieu de cette rustique villégiature, c'était une amie. Telle elle avait quitté Adeline, telle elle la retrouvait; il n'en était pas de même pour la fille de Protat, qui trouvait son ancienne amie bien changée, et qui ne put s'empêcher de le lui dire naïvement.

Quoiqu'elle fût du même âge qu'Adeline, Cécile en effet paraissait plus vieille que son amie; ce n'était pas seulement le hâle parisien qui avait pâli et fatigué son jeune visage, c'était le souci, le regret, la douleur peut-être. Mariée cependant suivant son penchant, elle n'avait point tardé à s'apercevoir qu'elle ne trouverait pas dans cette union le bonheur qu'elle avait espéré. Le comte de Livry, qu'elle avait épousé, était un homme dont la jeunesse avait déjà dit son dernier mot quand il avait donné sa main à Cécile. Dans les premiers temps de son mariage, il avait fait ostensiblement à sa femme les honneurs d'une apparence de grande passion; mais ce n'avait été de sa part qu'une convenance polie, dictée par les classiques traditions de la lune de miel. Cécile avait beaucoup souffert de ce désenchantement. Pour se distraire, elle avait tenté de courir le monde; mais dans ce monde parisien, où sa fortune et son rang la mettaient aux premières places, elle apportait des goûts, une sincérité de caractère et de langage qui la firent remarquer comme une personne singulière : elle n'inspira aucune sympathie aux femmes, non-seulement parce qu'elle en inspirait trop aux hommes, mais surtout à cause du profond dédain qu'elle parut manifester tout d'abord à propos de certaines conventions sociales qui érigent l'hypocrisie en nécessité. Cette allure indépendante, alliée à une conduite irréprochable, lui donna bientôt pour ennemies toutes les femmes de sa société. Cécile avait donc vécu à peu près dans l'isolement jusqu'à l'époque où elle était restée veuve, car M. de Livry avait péri victime, disait-on, d'un duel déguisé en accident de chasse, un peu moins d'un an après son mariage. Son mari était mort comme Cécile commençait à ne plus l'aimer, peut-être à l'instant où elle allait commencer à le haïr; elle porta son deuil sans douleur hypocrite, et ce fut en chaise de poste qu'elle inaugura sa première robe noire. Pendant dix-huit mois, elle avait voyagé en compagnie d'une gouvernante anglaise, une de ces femmes créées pour le cosmopolitisme, qui parlent toutes

les langues en venant au monde, connaissent d'avance les mœurs de tous les pays, mangent de toutes les cuisines, font dix lieues à pied sans se fatiguer, et gravissent tranquillement les pics les plus élevés des quatre parties du monde, en portant l'ombrelle de leur maîtresse d'une main et en tenant un roman de l'autre. Depuis environ six mois, Cécile était revenue de voyage; restée seule à Paris par suite du départ de sa mère, qui avait accompagné le marquis de Bellerie, envoyé en une lointaine mission diplomatique, Cécile avait décidé qu'elle irait passer sa campagne d'été au château de Moret, qui était devenu sa propriété, et c'est alors qu'elle avait pensé à revoir son amie d'enfance. Comme elle l'avait annoncé par sa lettre, elle lui donnerait huit jours entiers.

— Quel bonheur! s'écria Adeline en frappant dans ses mains.

— Si ma présence dans la maison devait causer le moindre dérangement, dit Cécile, il faudrait me prévenir; je continuerais ma route vers Moret, où *miss* m'attend.

Miss, c'était la gouvernante anglaise. Au moment où la fille du sabotier cherchait à rassurer Cécile, elle fut interrompue par la Madelon, qui venait lui demander où elle devait déposer les affaires de la *dame.*

— Pourquoi nous interrompre? dit Adeline avec impatience.

— Ne *te fâche pas,* mademoiselle, répondit la servante, mêlant à la fois la familiarité au respect. C'est M. Protat qui m'a dit de venir te demander cela.

— Mettez les malles et les paquets de madame, reprit Adeline, dans la chambre du pensionnaire.

— Bon, dit Madelon, on y va. A propos, le souper sera prêt dans dix minutes. Il faut compter que M. Lazare sera peut-être bien revenu.

— S'il n'est pas de retour, on ne l'attendra pas, fit Adeline.

— On n'attendra pas M. Lazare? exclama Madelon d'un air profondément surpris; mais, sur un rapide coup d'œil que lui lança sa jeune maîtresse, elle se retira, sans ajouter d'autre commentaire. Demeurée seule avec Adeline, son amie lui reprocha doucement son petit mensonge. — Voici déjà quelqu'un qui va se trouver gêné à cause de moi.

— Qui donc? fit Adeline.

— Mais cette personne dont tu parlais.

— Ah! le pensionnaire?

— Oui, ce... monsieur, qu'on appelle... comment? un nom assez joli.

— Tu trouves? dit Adeline.

— Et toi, tu ne trouves pas? continua Cécile en souriant.

Comme la causerie reprenait une autre direction, elle fut inter-

rompue par un bruit de pas et de voix qu'on entendit au bas de l'escalier : c'était Lazare qui rentrait accompagné de Zéphyr. Protat s'était décidé à expliquer à l'artiste l'embarras où il se trouvait à propos des logemens. Lazare n'avait manifesté aucune contrariété.

— C'est bon, répondait-il aux excuses que lui adressait le sabotier, j'irai coucher à la *Maison-Blanche,* et même, si cela vous accommode mieux, j'y prendrai aussi mes repas.

— Ah! pour ça ce n'est pas utile, dit Protat. Je vous remercie bien de votre complaisance, monsieur Lazare.—Et il redescendit l'escalier enchanté de l'issue de sa négociation.

L'artiste, en entrant dans sa chambre, y trouva les objets appartenant à Cécile, que la Madelon était venue y apporter. — Ah! dit-il, cette dame a déjà pris possession. Zéphyr, mon ami, tu vas transporter tous mes ustensiles à la *Maison-Blanche.*

— Dites donc, monsieur Lazare, fit l'apprenti en préparant les paquets, la Madelon assure qu'elle est belle comme le jour, la dame qui va demeurer ici. Ça n'est pas étonnant au fait... puisqu'elle vient de Paris. Avez-vous vu son châle dans la salle à manger? quelle belle pièce! C'est plus brillant que la chasuble à M. le curé. Et la plume qui est sur son chapeau donc! Ah! oui, ma foi, ce doit être une bien belle dame.

— Ah ça! interrompit Lazare, est-ce que tu vas en devenir amoureux aussi, et oublierais-tu déjà Adeline pour un châle brodé et un brin de marabout?

— Il faudra bien deux voyages pour porter toutes vos affaires à la *Maison-Blanche,* dit l'apprenti, passant à une autre idée.

— Eh bien, tu les feras. Cette dame peut avoir besoin de la chambre, il faut qu'elle la trouve libre; dépêche-toi. Puisqu'il y a du monde à dîner, je vais me donner un coup de rasoir. Je suis bien fâché de n'avoir pas apporté un habit noir, acheva l'artiste en se parlant à lui-même.

— Dites donc, monsieur Lazare, reprit l'apprenti, elle doit aimer les bonnes choses, la dame qui vient d'arriver... J'ai vu la Madelon qui décrochait le four de campagne. Il se pourrait bien qu'il y eût un gâteau.

— Il se pourrait, dit Lazare.

— Dans ce cas-là, dit Zéphyr, vous, qui serez là, tâchez donc qu'on m'en garde un peu; j'ai peur que M. Protat n'y pense pas.

L'artiste lui promit de ne pas oublier la recommandation, et Zéphyr descendit pour opérer le déménagement. Comme nous l'avons dit, la mince cloison qui séparait la chambre où se trouvaient Adeline et son amie de celle occupée par Lazare permettait de l'une à l'autre d'entendre tout ce qui se disait dans les deux pièces.

— Qu'est-ce donc que ce M. Zéphyr, qui est amoureux de toi et de mon châle? avait demandé Cécile à son amie.

— L'apprenti de mon père, répondit Adeline, un enfant abandonné que mon père a recueilli.

— Et il est amoureux de toi? continua Cécile.

— C'est une plaisanterie sans doute, répondit la fille du sabotier. Zéphyr est un enfant; d'ailleurs tu le verras.

Cependant Adeline fut un peu préoccupée par les paroles qu'elle avait entendu Lazare adresser à l'apprenti.

— Ces dames sont servies, vint dire la Madelon avec une certaine majesté d'attitude et d'accent.

— Nous descendons, répondit Adeline. Moins cérémonieuse avec le pensionnaire, Madelon alla lui sonner le dîner à coups de poing dans sa porte, et lui cria simplement : — Monsieur Lazare, la soupe est sur la table.

— On y va, répondit l'artiste. — Tiens, murmura-t-il, il y avait du monde à côté.

On descendit dans la salle à manger. Derrière les deux femmes arriva Lazare, qui avait donné à sa toilette plus de soin que de coutume. Il avait quitté la blouse et le pantalon de travail pour des vêtemens de simple toile, mais plus frais; sa cravate, ordinairement roulée en corde à puits autour de son cou, était mise avec plus de soin, il avait même essayé vainement un simulacre de nœud. De cette tentative, l'intention seule était restée apparente. Adeline ne lui en sut aucun gré. Elle devinait que toutes ces élégances avaient pour but de s'attirer les regards de Cécile, et elle se mit à les observer tous les deux avec une ténacité singulière. Lazare et la jeune femme avaient échangé un salut muet et poli, et, debout auprès de la table, ils semblaient hésiter avant de s'asseoir. La fille du sabotier s'aperçut que le hasard avait, par les mains de Madelon, disposé la place des couverts de façon que Cécile allait se trouver la voisine de l'artiste. Cet arrangement déplut instinctivement à Adeline. Avec beaucoup d'adresse et sans être aperçue, elle changea rapidement de place sa serviette, roulée dans un petit rond à son chiffre. Par suite de cette manœuvre, le placement primitif se trouvait modifié, et, quand tout le monde se fut assis, Adeline se trouva entre son amie et Lazare. Le repas fut très animé. Adeline elle-même, qui était restée d'abord silencieuse, se mit à l'unisson de l'animation générale. Après quelques mots, Cécile et Lazare s'étaient sentis sympathiques l'un à l'autre. Il avait suffi pour créer cette sympathie de quelques points de rapport dans des opinions naturellement émises de part et d'autre dans le cours d'un de ces avant-propos pendant lesquels on semble chercher quel terrain on donnera à parcourir à la conversation. On avait d'abord parlé de

voyage, ensuite on parla d'art. Cécile, qui avait promené son mignon brodequin dans toutes les cités classiques, racontait les impressions recueillies sur sa route. Dans ses remarques à propos de ses visites dans les principaux musées de l'Europe, elle avait parlé de certaines écoles et de certains maîtres, non point d'après le ouï-dire traditionnel, et son admiration s'exprimait autrement que par des formules empruntées au dictionnaire des lieux communs artistiques. Lazare trouvait dans ses jugemens une conformité de goûts avec les siens propres; il s'étonnait de rencontrer une femme, qu'il supposait frivole et ne sachant que parler chiffons, porter dans ses discussions, devenues presque sérieuses, des jugemens qu'il trouvait d'autant plus sensés, qu'ils s'appareillaient parfaitement avec ses propres idées.

Pendant que Lazare causait ainsi avec Mme de Livry, Adeline semblait un peu dépitée de se trouver mise à l'écart d'une conversation où l'on traitait de choses un peu abstraites. Cécile, qui l'observait, ramena habilement la causerie sur des sujets qui permettaient à sa compagne d'y prendre part. Connaissant le répertoire des connaissances d'Adeline, elle lui donna complaisamment la réplique pour qu'elle en pût faire montre. La fille du sabotier se révéla dès lors à Lazare sous un aspect qui lui avait échappé jusqu'ici. Adeline n'était point, comme il l'avait supposé, une rustique enfant frottée par hasard d'un vernis d'instruction; elle ne s'en était point tenue à la lettre de ce qu'on lui avait appris; son intelligence avide en avait pénétré l'esprit. Cette attention, qu'elle attirait à son tour, animait davantage la jeune fille, devenue rouge de plaisir en voyant l'étonnement qu'elle causait à l'artiste, qui se trouva tout à coup obligé, pour lui répondre, de modifier lui-même le langage qu'il avait l'habitude d'employer avec elle. En écoutant sa fille parler tour à tour avec Cécile et Lazare, répondre sans hésiter jamais, et sans affectation, sans pédanterie, ne se point laisser arrêter par les contradictions, paraître les provoquer au contraire, et finir par ranger les contradicteurs à son impression personnelle, le bonhomme Protat nageait dans l'extase. Il n'y avait pas jusqu'à la Madelon qui, en faisant le service, ne s'arrêtât quelquefois tout *ébaubie* en écoutant les belles choses que disait sa maîtresse. Protat se renversait alors sur sa chaise, et, montrant Adeline du doigt à la servante immobile, il semblait lui dire en clignant des yeux : — C'est elle qui parle! c'est pourtant elle! — Il y eut un instant où Lazare, à propos d'une discussion historique relativement à un monument voisin, commit une erreur de date qui fut relevée par Adeline. L'artiste avoua son erreur et applaudit à la rectification. Cet hommage rendu à la science de sa fille mit le comble à l'orgueil du sabotier. Il attira l'artiste auprès de lui et lui dit tout bas à l'oreille : — Qu'est-ce que vous voulez? nous ne sommes pas de force!

Comme on en était arrivé au dessert, et au moment où la Madelon dressait sur la table le beau gâteau doré qui avait été deviné par la friande convoitise de Zéphyr, l'apprenti, ayant terminé le déménagement de Lazare, parut lui-même sur le seuil de la salle à manger. Désignant le gâteau à l'artiste, qui était précisément occupé à le partager, Zéphyr paraissait lui rappeler sa promesse par un expressif coup d'œil. Voyant que tout le monde était de bonne humeur, et le bonhomme Protat particulièrement, qui débouchait avec circonspection une vieille bouteille de vin réservée pour les grands jours, Lazare pensa que l'apprenti ne serait point mal accueilli : il lui fit signe de s'approcher.

— Père Protat, dit le peintre au sabotier, placé de façon à ne point voir son apprenti, je me suis permis de faire espérer à Zéphyr qu'il aurait du dessert, et le voici qui vient me sommer de tenir ma promesse.

Protat tourna brusquement la tête, fronça le sourcil, et regardant le jeune garçon avec une sévérité déjà voisine de la colère : — Ah! te voilà, petit gredin, nous avons un compte à régler depuis ce matin.

Et, s'étant levé précipitamment de table, il prit l'apprenti par le collet et l'entraîna rapidement dans le jardin. Cécile, Adeline et Lazare, restés seuls, se regardèrent, profondément étonnés de cette brusque sortie.

— Qu'arrive-t-il encore? demanda Lazare.

— Qu'a donc fait ce pauvre garçon? ajouta Cécile.

— Je ne sais pas, répondit Adeline, vaguement inquiète.

Au même instant, la porte s'ouvrit, Zéphyr rentra, et courut se réfugier auprès de Lazare. Derrière l'apprenti rentrait le sabotier. Tout le monde s'était levé.

— Monsieur Lazare! s'écria Zéphyr en prenant l'artiste par le bras.

— Eh bien! fit celui-ci, que me veux-tu?

Le jeune garçon paraissait en proie à une grande agitation, tout son corps tremblait, ses lèvres étaient blanches et serrées, la sueur ruisselait de son front, et deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Monsieur Lazare, reprit-il avec un accent où l'indignation se mêlait à la douleur, dites donc que je ne suis pas un voleur.

A ce mot, tout le monde se regarda.

— Eh bien! dit Protat, justifie-toi. — Et le sabotier versa dans son assiette une poignée d'argent qu'il avait tirée de sa poche. Explique-moi la possession de cet argent; où l'as-tu pris?

— Je ne l'ai pas pris, répondit Zéphyr.

— Non, père Protat, ajouta Lazare d'une voix ferme, cet argent appartient à votre apprenti : c'est le fruit de son travail.

— De son travail! répliqua le sabotier avec étonnement; quel travail, s'il vous plaît? Entendons-nous, monsieur Lazare, continua le père d'Adeline avec gravité... vous vous intéressiez à ce drôle, et je vous ai laissé faire; mais, cette fois, c'est sérieux?

— Très sérieux, plus que vous ne pensez, répondit le peintre. Zéphyr a gagné cet argent, et l'a gagné honorablement.

— Ah! pardi, s'écria le sabotier, je suis curieux d'apprendre comment. — Et Protat se rassit à sa place.

Lazare raconta à son hôte comment il avait découvert le talent de l'apprenti, et expliqua ainsi la possession de l'argent trouvé dans sa chambre: — C'est le prix des ouvrages qu'il vend aux marchands de Fontainebleau, dit-il.

Cette révélation n'eut point le résultat que paraissaient en attendre l'accusé et celui qui se constituait son défenseur. Protat commença par nier le talent de son apprenti; il prétendit que Lazare était victime d'un mensonge, et que Zéphyr était incapable de rien faire de ses deux mains.

— Il vous en donnera la preuve! dit Lazare.

— Eh bien! s'écria Protat, s'il est vrai qu'il sache travailler, et qu'il tire un gain de son travail, c'est un gredin; son argent ne lui appartient pas davantage.

— Aussi votre apprenti avait-il l'intention de vous le restituer quand la somme aurait été plus forte, répondit l'artiste, qui commençait à se passionner un peu.

Protat revint alors à sa première idée : il maintint que Zéphyr était hors d'état de faire usage d'un outil; mais au même instant un démenti lui arriva sous forme de preuve. Pendant le débat qui s'était prolongé entre Lazare et Protat, qui avait longuement, pour justifier sa colère, raconté à Cécile l'histoire de son adoption et des bienfaits dont il avait comblé l'apprenti, celui-ci s'était brusquement isolé dans un coin; ayant pris d'une main un gros bâton qui était dans la salle, il en tailla le manche avec son couteau; au bout d'une demi-heure de travail, et comme son maître l'accusait d'ignorance, l'apprenti lui présentait par le manche le bâton de houx, qui faisait depuis longtemps sur ses épaules l'office d'exécuteur des hautes colères de Protat.

— Si j'ai menti, monsieur Protat, dit Zéphyr en tendant le dos, tuez-moi tout de suite avec ça, et que ça finisse.

Les yeux du sabotier s'étaient portés sur le manche du gourdin. La poignée, largement ébauchée, représentait deux serpens enroulés. Si rapidement que cette ébauche eût été exécutée, le résultat atteint n'était pas ordinaire; l'enlacement des deux reptiles avait un aspect effrayant d'abord, et d'une vérité inquiétante.

— Eh bien! oui, dit Protat, c'est gentil. Et il se retourna du côté de Zéphyr, auquel il parlait d'un ton déjà radouci.

— Ce n'est pas seulement gentil, répondit Cécile, qui avait examiné ce travail improvisé, c'est un petit chef-d'œuvre, et pour avoir pu faire cela en aussi peu de temps, il faut que votre apprenti soit un artiste véritable.

— Bah! répliqua le sabotier, à quoi ça peut-il être utile?

Et Adeline, qui à son tour admirait l'œuvre de Zéphyr avec une admiration naïve, interrompit son père : — Tout ce qui est beau est utile d'une certaine façon; mais bien des choses utiles ne sont belles d'aucune, dit la jeune fille.

Complimenté par tout le monde et même par son maître, que sa fille avait forcé à se rendre à l'évidence, flatté par Cécile, qui mêlait à ses louanges ces câlineries féminines qui exercent une si grande influence sur l'amour-propre, Zéphyr subissait pour la seconde fois dans cette journée l'assaut de l'orgueil. Pendant que Lazare expliquait au sabotier qu'il était nécessaire, dans l'intérêt futur du jeune garçon, qu'il vînt à Paris, ayant soin d'ajouter que Zéphyr n'aurait aucune dépense à faire, — l'apprenti, dont l'imagination allait en avant, s'enivrait au son des paroles qui lui promettaient un avenir de gloire et de fortune. Adeline, de son côté, regardait Lazare, dont le geste et la parole s'animaient toutes les fois qu'il parlait de sa profession, et dans cette attention de sa jeune amie, Cécile, qui l'observait, crut bien remarquer que ce n'était pas seulement la curiosité qui rendait Adeline aussi attentive. La jeune fille, en effet, était sous le charme de la voix de Lazare. Les raisons que faisait valoir l'artiste en faveur de Zéphyr rencontrèrent enfin un écho chez Protat lui-même.

— Eh bien! mon garçon, dit Protat à son apprenti, c'est convenu : puisque M. Lazare prétend que tu pourras y devenir quelque chose, tu iras à Paris. Tâche de faire un jour fortune avec tes petits talens, et si tu deviens plus tard un grand homme, rappelle-toi ton père adoptif, qui t'aura appris un bon état.

— Comment donc ça? fit Zéphyr.

— Dame! sans doute... n'es-tu pas mon élève?

Comme le dîner était achevé depuis longtemps, toute la compagnie sortit pour prendre l'air dans le jardin. C'était la fin de l'un des jours les plus brûlans de l'année. L'air, attiédi par les haleines du soir et le voisinage de la rivière, s'imprégnait des aromes de certaines fleurs qui semblent conserver leur parfum pour la nuit, comme le rossignol, qui réserve ses plus beaux chants pour l'heure des étoiles. Sur les eaux du Loing, claires, rapides et murmurantes, flottait une vapeur blanche et légère que la naissante clarté du croissant de la

lune faisait paraître presque diaphane. Dans les roseaux qui bordaient la rivière, les rainettes commençaient leur concert nocturne et monotone, et préludaient comme des musiciens qui se donnent l'accord. Les buissons qui clôturaient le jardin et les herbes qui bordaient les allées se constellaient de tremblottantes illuminations de vers luisans. Protat, appelé chez le notaire du pays pour un rendez-vous, était sorti à la fin du repas, laissant Lazare avec les deux jeunes femmes. L'artiste et ses deux compagnes demeurèrent pendant quelques minutes sous l'impression que leur causait le calme de cette soirée pacifique. Par discrétion, et pensant que les deux amies pouvaient avoir à causer, Lazare s'était retiré et fumait sur un banc éloigné. La voix de Cécile le rappela bientôt.

— Monsieur, lui dit-elle, il nous arrive de l'autre côté de l'eau une délicieuse odeur de foin. On a fauché la prairie qui est en face. Adeline et moi nous avons envie d'aller nous asseoir sur les meules. Auriez-vous la complaisance de nous passer de l'autre côté?

Lazare fit entrer les deux femmes dans le bachot, le détacha du pieu où il était amarré et commença à ramer. — Je vous proposerais bien de faire une promenade, leur dit-il; mais la navigation est très difficile, surtout dans cette partie où la rivière est tellement obstruée par les herbes, que M. Protat assure qu'une anguille pourrait s'y noyer. — Comme pour justifier son dire, au même instant le bachot s'arrêta au milieu des herbages flottans, et Lazare éprouva quelque difficulté à dégager ses avirons embarrassés. — C'est là que Zéphyr a manqué se noyer hier, et moi avec lui, dit-il.

Cécile sentit Adeline tressaillir auprès d'elle. — Quoi! dit-elle après que Lazare, qu'elle avait interrogé à propos de cet accident, lui eut raconté la tentative de l'apprenti. Si jeune, un enfant presque, il songeait à mourir! Sait-on quelle raison a pu le pousser à cet acte de désespoir?

— Zéphyr est un être très singulier et très mystérieux, répondit l'artiste : il ne dit pas ses secrets, même à ses amis.

— Ah! s'écria Cécile en aidant Adeline à descendre sur le sable fin et blanc où le bachot venait d'aborder, pour un personnage aussi mystérieux, ce monsieur Zéphyr est bien étourdi, et s'il ne dit pas son secret, il aide au moins à le deviner.

— Comment cela? demanda Lazare étonné.

— Sans doute, continua Cécile, puisqu'il l'écrit. — Et aux vifs rayons de la lune, elle indiqua, du bout de son petit pied, des caractères formés par des cailloux rapprochés les uns des autres de manière à composer très visiblement deux noms : celui de *Zéphyr* et celui d'*Adeline*.

— Ma foi, mignonne Adeline, dit Lazare à celle-ci, demeurée toute

pensive devant cette révélation soudaine, c'est la vérité, Zéphyr...

— Zéphyr est amoureux de toi, continua Cécile en serrant le bras de son amie.

— Quelle folie! balbutia-t-elle pour dire quelque chose.

— Mais, ajouta la jeune femme, c'est à cause de cela qu'il voulait mourir sans doute, et c'est avant d'accomplir son projet qu'il écrivait ton nom sur le sable à côté du sien, au bord de cette rivière où il aurait pu rester sans le dévouement de M. Lazare, qui a couru à son secours. Et cela ne te touche pas un peu?

— Ah! dit Adeline naïvement, quand j'ai vu M. Lazare tomber au milieu de ces herbes dangereuses, cela m'a fait un bruit autour de la tête, comme si je m'étais noyée moi-même. Aussi, quand je l'ai vu reparaître, je lui ai été bien reconnaissante...

— De ce qu'il n'était pas mort en sauvant Zéphyr, lui glissa Cécile à l'oreille.

— Mademoiselle Adeline, interrompit l'artiste, vous savez le secret de cet enfant, mais feignez de l'ignorer et n'en parlez pas à votre père. J'ai quelque influence sur votre apprenti, j'essaierai de le guérir; d'ailleurs il va me suivre à Paris, et quand il ne vous verra plus auprès de lui tous les jours, il reviendra à des sentimens plus raisonnables : l'absence est un bon remède.

Alors intervint Cécile, qui se plut à taquiner un peu son amie, en même temps qu'elle voulait aussi pénétrer dans la pensée du jeune homme. — Qui sait, dit-elle, si Adeline souhaite être oubliée? Zéphyr est bien jeune, mais il cessera de l'être; il possède déjà un talent qui pourra grandir également. Le soin de son avenir va vous être confié, monsieur Lazare. Si Adeline, qui se tait parce qu'elle n'ose pas parler peut-être, vous disait : « Au lieu de me faire oublier, faites au contraire qu'il pense à moi; entretenez dans le cœur de Zéphyr cet amour dont il m'a déjà donné une si grande preuve; faites qu'il devienne le mobile de son ambition, et, quand il sera un homme, qu'il vienne me demander à mon père... »

— Si Mlle Adeline veut endosser les paroles que vous venez de dire, j'aurai le plus grand plaisir à m'y conformer, répondit Lazare en riant, d'autant plus que j'avais la même intention, et qu'en découvrant ce matin le talent de ce garçon, en même temps que je découvrais son amour, — car c'est une vraie passion qu'il éprouve, — je m'étais intéressé doublement à lui, et je m'étais proposé de le servir dans ses deux ambitions. Mignonne Adeline, consultez votre petit cœur : vous êtes une adorable enfant, toute remplie d'excellentes qualités; personne ne vous aimera mieux que ce pauvre être pour qui vous avez été une révélation de la bonté humaine, pour qui vous avez été une raison de vivre et une raison de mourir. Voulez-vous

que je travaille et que je le fasse travailler à faire disparaître toutes les inégalités qui vous séparent? Voulez-vous que je le rapproche de vous par l'intelligence comme il s'est déjà rapproché lui-même par le cœur? Enfin voulez-vous me répéter ce que madame disait à l'instant : — Rendez-le digne de moi? — Je vous jure que j'aurai pour Zéphyr les soins et l'amitié qu'on a pour un frère, ne serait-ce que pour acquérir un jour le droit de vous aimer vous-même comme une sœur.

Pendant que Lazare parlait ainsi, Cécile, qui tenait la main d'Adeline dans la sienne, s'aperçut que cette main devenait glacée.

— Taisez-vous, monsieur, dit Cécile à voix basse, elle va se trouver mal. — Et la jeune femme entraîna avec elle son amie toute chancelante.

— Brute, double brute que je suis! murmura Lazare quand il se trouva seul; j'avais oublié que cette petite m'aime; chacune de mes paroles a dû lui faire une blessure au cœur. Allons, décidément, — ajouta-t-il en se laissant tomber paresseusement sur une meule de foin, — je commence à craindre que le mariage de Zéphyr ne reste à l'état d'utopie.

Lazare était doué d'une organisation nerveuse; mais, possédant une grande puissance de volonté, il était parvenu à dominer ses émotions. Toute sensation vive, pensait-il, est un amoindrissement de l'intelligence, et un artiste doit commander à ses impressions, ou ne s'abandonner qu'à celles qui peuvent servir à l'étude. — Ce système qu'il n'avait pas inventé, Lazare l'avait au moins exagéré en vivant réfugié dans l'égoïsme de l'art, passion unique, seule préoccupation qu'il ait eue, et qui lui avait fait sacrifier, non pas sans peine d'abord, les plaisirs et les jouissances de la jeunesse. Par suite de cette habitude, il refoulait sans effort toutes les aspirations étrangères à cet art, dans lequel il savait, par compensation, trouver un dédommagement aux privations volontaires qu'il s'imposait. La vue d'un beau site, la contemplation d'un chef-d'œuvre le jetaient dans des ravissemens qui se prolongeaient pendant des jours entiers; la sensation qu'il avait éprouvée se répercutait comme un son reproduit par les mille bouches de l'écho. S'il avait pu dompter la nature, il lui avait été impossible de la vaincre entièrement, et quand ces rébellions se produisaient, selon le hasard de quelque influence imprévue, il devenait d'autant plus accessible à l'émotion qu'il ne s'y abandonnait point familièrement. Quelle que fût la nature de ses impressions, elles étaient d'autant plus vives, qu'elles avaient été contenues. Ces accidens, qu'il ne regrettait pas, renouvelaient pour ainsi dire l'atmosphère de sa pensée; c'est pourquoi sans doute il appelait cela « donner de l'air à son cœur, qui sentait le renfermé. » Déjà,

depuis quelques instans, il avait ressenti des symptômes avant-coureurs d'une de ces sortes de crises; cela lui était facile à remarquer par la brusque séparation qui s'établissait alors entre l'homme et l'artiste. Ainsi, en admirant ce coin de paysage baigné dans une ombre transparente, il ne lui était pas venu à l'idée de chercher dans cet effet un point de rappport avec tel ou tel tableau, telle ou telle école; il s'était livré au charme de l'heure et du lieu. A cette première disposition sentimentale vint se mêler ensuite un long enivrement, causé par ces pénétrantes odeurs qui se dégagent du foin nouvellement fauché, et, selon les natures, provoquent des irritations soudaines, ou causent un état de langueur qui, sans que l'on sache pourquoi, amène les larmes aux yeux. Cet enivrement, Lazare commença à en sentir les effets. Comme il était déjà trop tard pour qu'il pût s'y soustraire, il s'en allait malgré lui sur la pente d'une rêverie douce, pleine de tableaux confus, peuplée d'apparitions rapides, — vieux souvenirs, jeunes espérances; — mais dans tous ces tableaux, dans toutes ces apparitions qui se succédaient, un tableau se reproduisait obstinément, une figure reparaissait sans cesse. Lazare se voyait dans son atelier, auprès de son chevalet; par sa fenêtre ouverte, il apercevait ce paysage des bords du Loing, tel qu'on le voyait des fenêtres du père Protat. Dans cette même prairie où il faisait ce rêve, il voyait Adeline comme il pouvait la voir en réalité dans ce même instant, assise auprès de cette meule; elle lui faisait signe de loin, et lui montrait un petit enfant qui se roulait dans le foin en poussant des cris joyeux.

— C'est extraordinaire! s'écria Lazare en se levant tout à coup; mais il ne m'en arrive jamais d'autres avec ces diables de meules. Je ne peux pas respirer deux minutes une poignée de ces herbes sans que cela me donne sur les nerfs.

Comme il faisait cette remarque, il aperçut Adeline qui s'avançait d'un autre côté au bras de Cécile. — Parbleu! pensa Lazare, Zéphyr a décidément bon goût. Adeline est gentille au soleil, charmante à la lampe, mais elle est ravissante au clair de lune.

La fille du sabotier, pressée par son amie et prise d'un soudain besoin d'épanchement, venait de lui faire ses confidences à propos de Lazare. En écoutant ce récit, Cécile s'était intéressée à cet amour et semblait s'étonner que Lazare, qui avait dû s'en apercevoir, s'y montrât aussi indifférent. — Après cela, pensait-elle intérieurement, c'est un honnête homme, et ne voulant pas d'Adeline pour femme, il ne veut pas, heureusement pour elle, y songer autrement.

— Et ton père sait ton inclination! avait repris Cécile; mais alors c'est très imprudent à lui de conserver ce pensionnaire, il aurait dû trouver un prétexte pour l'éloigner.

— Ton arrivée lui a fourni ce prétexte, répondit Adeline tristement. Voilà déjà M. Lazare hors de la maison.

— Ce n'est point être dehors que de pouvoir y venir tous les jours; comme il va continuer à le faire, et d'ailleurs, quand je serai partie, il reprendra sa chambre. Il faudra que je parle à ton père à ce propos.

— Oh! non, je t'en prie, fit Adeline avec supplication. Quel danger y a-t-il à ce que M. Lazare reste chez nous, puisqu'il ne m'aime pas et ne pense à moi que pour me souhaiter la femme d'un autre?

— Mais, reprit Cécile, à propos de cet autre, tu aurais dû tout à l'heure faire une expérience sur M. Lazare. Qui sait? Il ne t'aime pas peut-être parce qu'il ignore que tu l'aimes!

— Quelle expérience? demanda Adeline.

— Écoute, lui dit Cécile, il n'est pas trop tard pour tenter cette épreuve. M. Lazare te demandait tout à l'heure si tu voulais qu'il se chargeât de rendre un jour Zéphyr digne d'être ton mari : va-t'en lui dire que oui, et fais-lui comprendre que, si tu n'as pas répondu tout de suite, c'est que tu étais gênée par moi. Va, je t'attendrai. Observe l'effet que tes paroles produiront sur M. Lazare; tu m'en rendras compte. Tu ne comprends rien à cette manœuvre, innocente que tu es! C'est ce qu'on appelle de la coquetterie. Ou M. Lazare sait que tu l'aimes...

— Comment le saurait-il? demanda Adeline. Je ne le lui ai jamais dit.

— Eh! ma chère! s'écria Cécile, tu embaumes l'amour. — Et elle poussa son amie dans la direction où elle avait aperçu Lazare. Adeline était partie, résolue à suivre ce conseil; mais, arrivée devant Lazare, elle manqua de courage.

— Tiens! c'est vous, mignonne Adeline! lui dit l'artiste, assez étonné de la voir toute seule. Où donc est votre amie?

— Je l'ai quittée un instant exprès pour venir vous parler, dit la jeune fille.

— A moi! fit l'artiste.

— Monsieur Lazare, continua Adeline très vite, vous êtes parti ce matin sans mettre vos guêtres de cuir pour aller en forêt; c'est bien imprudent. Comme il a fait très chaud cette année, il y a beaucoup de vipères. La semaine passée, il y a encore eu un fendeur de lattes piqué; il a failli en mourir. Prenez donc bien garde. Songez donc! s'il vous arrivait un malheur...

Et il y avait tant d'inquiétude dans cette recommandation faite d'une voix tremblante, que cela eût suffi pour révéler le sentiment qui la dictait, si Lazare n'en avait point été instruit.

— Merci, chère fille, dit-il à Adeline en la prenant familièrement par la taille, comme il avait l'habitude de le faire. Il allait l'embrasser sur le front, mais il s'arrêta tout à coup, et, portant douce-

ment à ses lèvres la main de la jeune fille, il lui dit : — Je ne veux point que vous soyez inquiète à cause de moi, Adeline, et je prendrai des précautions... Merci...

Adeline s'échappa et retourna auprès de Cécile.

— Eh bien! lui demanda celle-ci, et notre épreuve?

— Ah! fit Adeline, qui n'y songeait déjà plus; puis, affectant un air triste, elle répondit : Eh bien! il n'a pas eu l'air étonné du tout.

— Mais il m'a semblé qu'il te baisait la main; est-ce une habitude entre vous?

— Non, fit Adeline; quand il m'embrasse, c'est devant mon père, et sur le front, comme les enfans.

— Eh bien! ma chère, en te baisant la main, il t'a traitée comme une femme; c'est déjà un changement. Fais semblant de t'occuper de Zéphyr, tu en verras sans doute bien d'autres.

En parlant ainsi, elles allèrent ensemble rejoindre l'artiste, qui était debout sur le rivage, regardant l'eau couler, occupé machinalement à compter les étoiles qui s'y reflétaient, tandis que sa pensée retournait en souvenir à ce rêve singulier qu'il avait fait dans le foin.

— Nous allons rentrer, dit Cécile en se dirigeant vers le bateau, dans lequel elle fut s'asseoir avec sa compagne.

Un brusque mouvement de Lazare fit un instant incliner l'embarcation; c'était justement près de l'endroit qu'il avait désigné en parlant du sauvetage de l'apprenti.

— Prenez garde, vous allez nous noyer, fit Cécile. Et, après avoir sauvé le futur, vous ne pourriez peut-être pas sauver la fiancée!

— Pardon, dit Lazare, je ne comprends pas.

— Mais, continua Cécile, Adeline ne vous a donc rien dit tout à l'heure? Elle m'avait cependant quittée pour aller vous annoncer qu'elle acceptait vos propositions relativement au jeune sculpteur.

— Hein? fit l'artiste étonné; c'est vrai, mignonne, vous consentez?

— Mais parle donc! dit Cécile tout bas à Adeline.

— Dame! reprit celle-ci, si ce pauvre garçon m'aime tant que ça!

— Tu as raison, ma fille, il faut aimer qui nous aime, dit son amie.

Comme Adeline allait répondre, Lazare imprima une si brusque impulsion à son aviron, que le taquet se brisa, et la rame lui échappa des mains pour s'en aller à la dérive. — Au diable! s'écria l'artiste avec un accent d'humeur.

— Tu vois, tu vois, murmura Cécile à l'oreille de son amie, il est fâché de la nouvelle.

— Est-ce que nous allons rester au milieu de l'eau? Je vais appeler le gamin, dit Lazare avec impatience; il viendra nous rejoindre dans le bachot du voisin.

— Quel gamin? demanda Cécile.

— Eh! parbleu, Zéphyr.

— C'est juste, continua l'amie d'Adeline; c'est bien le moins qu'il se dérange pour sa femme.

— Ce n'est pas la peine, fit Adeline, rendue joyeuse par la mauvaise humeur de Lazare. La gaffe est dans le bateau.

— Nous voilà tout à l'heure dans le courant, reprit le jeune homme du même ton bourru; nous n'en sortirons qu'à la rame.

— Ah! fit Adeline en riant, je suis un peu marinière, moi. — Et, s'emparant de la gaffe, elle repoussa doucement Lazare en lui disant: — Allez vous asseoir, je vais vous ramener au port, et en deux minutes.

En effet, elle avait fait attérir le bachot au pied du jardin de son père. L'apprenti se trouvait précisément au débarcadère.

— Donne-moi la main, lui dit Adeline, que je descende. — Et elle serra doucement la main que Zéphyr lui avait tendue.

— Monsieur Lazare, dit le jeune garçon à l'oreille de l'artiste en l'arrêtant au passage, vous ne savez pas une chose? Mlle Adeline vient de me caresser!

— Va-t-en au diable! répondit le peintre. — Après avoir rapidement souhaité le bonsoir au sabotier, revenu de son rendez-vous, Lazare se retira sans adresser une seule parole à Adeline, que ce brusque départ, en dehors des habitudes du pensionnaire, rendit à la fois heureuse et fâchée.

— Parbleu! murmurait l'artiste en regagnant son nouveau domicile, on a bien raison de dire que le cœur des femmes est le royaume du caprice. Cette girouette aux yeux noirs a-t-elle assez vite tourné du *non* au *oui?* Bah! qu'elle épouse ou non Zéphyr, le principal était qu'elle ne songeât plus à moi; elle commence à m'oublier, il faut l'aider à finir.

III. — LES PROPOS DE VILLAGE.

Comme il entrait à la *Maison-Blanche,* auberge qui sert en même temps de café, la salle était encore pleine de monde, et Lazare remarqua qu'en le voyant paraître, les groupes rassemblés autour des tables arrêtaient leur conversation, qui semblait très animée. Cette interruption fut de courte durée. Lazare, ayant pris sa clé et son flambeau, quitta la salle pour monter à sa chambre. Dès qu'il eut disparu, les buveurs recommencèrent à arroser d'une aigre piquette les aigres propos que faisait naître la chronique scandaleuse du village.

L'intérieur de la maison Protat était particulièrement sur le tapis. Malgré les précautions prises pour assurer le mystère des événemens dont cette maison avait la veille été le théâtre, la malignité publique, ayant trouvé un texte à glose dans la tentative de Zéphyr, n'avait

point voulu croire entièrement au rapport des parties intéressées. C'est chose rare, du reste, qu'on puisse dépister les soupçons d'une meute de curieux et d'oisifs qui flairent la prochaine curée d'un scandale. On avait donc secoué la tête dans le village, lorsque Madelon avait essayé de donner le change à ceux qui l'interrogeaient. Un détail révélé par le garçon de la mairie, qui avait porté chez M. Protat la boîte de secours pour les asphyxiés, vint d'ailleurs combattre les dénégations de la servante du sabotier. L'employé avait remarqué autour des jambes de l'apprenti le cercle tracé par les cordes auxquelles Zéphyr avait attaché les deux grosses pierres qui avaient rendu son sauvetage si difficile. Ce témoin avait en outre ajouté qu'en arrivant sur les lieux, il avait trouvé tous les gens qui entouraient le noyé, — particulièrement le père Protat et le *désigneux*, — très bouleversés. Quant à la *demoiselle* (c'est le nom que les gens de Montigny donnaient à Adeline), elle était quasiment comme morte. Cette inquiétude si naturelle que le danger couru par l'apprenti avait fait naître, les méchantes langues la détournaient du sens naturel. Le suicide prémédité ne fut plus même contesté, et les conjectures commencèrent à se grouper autour de cet événement.

Pendant toute la journée, on n'avait parlé que de cela dans le village, les hommes aux champs, les femmes au lavoir. Protat n'était pas aimé dans le pays, peut-être parce qu'il était de tous les habitans celui qui possédait le plus de bien, et qu'il s'en montrait un peu trop satisfait. Sa fierté paternelle n'était pas non plus étrangère à cet éloignement, qui ne laissait point passer une occasion sans se manifester par une petite hostilité. Quant à Adeline, c'était véritablement de la haine que la pauvre enfant avait fait naître, sans s'en douter, depuis son retour dans le village. Toutes les commères savaient aussi bien qu'elle-même le compte des robes de soie qu'elle avait dans sa commode. On connaissait le nombre de ses bijoux, on citait la finesse de son linge, qui excitait à la fois l'admiration et l'envie, quand Madelon venait le battre au lavoir, et il n'y avait point de railleries dont elle ne fût l'objet à cause de la dentelle qu'elle mettait à ses oreillers et, disait-on même, à ses torchons. Plus que tout le reste, ce luxe innocent avait amassé sourdement sur sa tête une haine envieuse, absurde et brutale, qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater.

La tentative de l'apprenti fit luire le premier éclair de cet orage qui menaçait Protat et sa fille. Au moment où Lazare venait de rentrer, les gens rassemblés à la *Maison-Blanche* devisaient bruyamment, comme nous l'avons dit, à propos de cet événement. Zéphyr, comme on l'a pu voir, n'avait jamais excité grande sympathie dans le village. A l'époque où Protat l'avait adopté, au lieu de lui savoir gré de cette

action charitable, on l'avait presque raillé; un plaisant avait même dit, en faisant allusion au vilain museau de l'orphelin, que Protat l'avait sans doute recueilli pour aller le montrer dans les foires, comme un animal curieux. Aussi le brutal système d'éducation employé par le sabotier avec son apprenti n'avait-il jamais encouru le blâme; on trouvait tout naturel qu'il le battît pour le faire travailler; mais, dans les circonstances actuelles, une réaction s'opérait en faveur de l'apprenti, que son suicide rendait intéressant. Ceux qui s'étaient érigés en juges instructeurs de l'accident tombèrent d'accord que les mauvais traitemens qu'il endurait dans cette maison avaient poussé Zéphyr au désespoir, et pour appuyer cette opinion, mille révélations mensongères vinrent l'une après l'autre transformer en persécution préméditée, en tortures de tous les jours et de toutes les heures, l'existence de ce pauvre infortuné. L'un assurait que l'apprenti couchait dans une cave, sur de la paille, qu'on ne lui changeait que tous les ans. Un autre disait qu'on ne lui donnait pas à manger tous les jours, et que sa nourriture était tellement immonde, que le cochon du père Protat n'en aurait pas voulu. Un troisième affirmait avoir entendu le sabotier menacer son apprenti de le tuer; c'était le même que Protat avait failli étrangler quinze ans auparavant, pour avoir dit qu'il n'aimait pas sa fille. Tous ces mensonges étaient d'autant plus dangereux, qu'ils étaient présentés avec une habileté perfide; la malveillance évoquait des faits dont quelques-uns, exagérés avec art, avaient cependant en eux-mêmes un principe d'exactitude.

Au milieu de la soirée, l'enquête villageoise avait idéalisé Zéphyr en victime. On le comparait à Gaspard Hauser, dont l'image et la complainte étaient collées sur l'un des murs de la *Maison-Blanche*. Quant à Protat, la qualification de bourreau d'enfans, qu'il avait redoutée, ne lui fut point ménagée. Une version encore plus malveillante que toutes celles qui avaient circulé jusque-là fut introduite dans le groupe irrité par un jeune homme qui venait d'achever une partie de billard et vint se mêler aux buveurs. C'était un clerc du notaire de Montigny, que son patron avait renvoyé tout récemment. Ce garçon, espèce de beau-fils campagnard, était le point de mire de toutes les coquetteries villageoises. Il avait remarqué Adeline à l'église, où il allait le dimanche exprès pour elle, aux fêtes de village des environs, où le sabotier conduisait sa fille, et il avait essayé assez grossièrement de faire comprendre à celle-ci qu'il la remarquait. Adeline n'avait pas compris, ou n'avait pas voulu comprendre. Cependant le clerc, qui s'appelait M. Julien, — on disait « le beau M. Julien » dans tout le pays, — ne s'était point désespéré. Adeline était dans le village la seule fille qui eût l'air d'une *demoiselle;* il était, lui, le seul

homme ayant l'apparence d'un *monsieur*. Dans l'imagination du clerc, son castor blanc et son habit noir devaient être une irrésistible attraction pour le chapeau de paille et la robe de soie d'Adeline.

Un jour, c'était à la fête de Montigny, M. Julien vint inviter Adeline à danser. Malgré la répugnance que le clerc lui inspirait, la jeune fille avait accepté; mais, comme le beau clerc s'était permis de lui serrer la taille et de lui presser les mains plus qu'il n'était besoin pour les nécessités de la figure, elle l'avait laissé au milieu du bal, achevant parmi les quolibets du quadrille les fioritures un peu aventurées d'un pas *à l'instar* des bals de Paris. En outre, comme ses attentions pour la fille du sabotier avaient blessé les autres jeunes filles auxquelles il ne prenait plus garde, le beau M. Julien ne put trouver une seule danseuse. Cette mortification publique avait fort irrité son amour-propre, et il avait conservé rancune à Adeline. Tel était le personnage qui vint subitement se mêler aux récriminations que le sabotier était en train de soulever.

— Hé! dit M. Julien en s'asseyant familièrement parmi les buveurs, il y a bien d'autres choses qui se passent dans la maison du bord de l'eau! et il paraît que l'aventure de l'*abruti* (on désignait quelquefois Zéphyr sous ce nom) se rattache à celle de la *demoiselle*.

Cette simple préface avait resserré le groupe des auditeurs autour de M. Julien, qui se mit alors à narrer, avec toutes sortes de restrictions encore plus compromettantes que des affirmations, une de ces fables dans lesquelles celui qui parle met dans la bouche d'un *on* anonyme tous les propos dont il ne veut point endosser la responsabilité. Cette fable habilement tissée donnait à entendre que le petit Zéphyr avait découvert une intrigue entre la *demoiselle* et le *désigneux* qui depuis deux ans venait passer les étés à Montigny. Pour se venger de la fille du sabotier, qui était aussi dure qu'elle était arrogante et méprisante pour tout le monde, *l'abruti* avait dénoncé au sabotier le secret qu'il avait découvert; mais Protat, au lieu de s'en prendre aux deux coupables, avait fait éclater toute sa colère sur leur dénonciateur. Pour empêcher *l'abruti* d'aller jaser, il lui avait fait de telles menaces, que celui-ci, croyant que son maître voulait le tuer, s'était sauvé dans le jardin, où Protat l'avait poursuivi, et c'était alors qu'il était tombé dans l'eau.

— Mais, interrompit quelqu'un, on prétend qu'il avait des pierres aux jambes quand on l'a tiré de l'eau, ce qui indique qu'il s'est noyé.

Ce détail semblait contredire l'anecdote racontée par le clerc, mais il tourna la difficulté. — Puisque le petit s'est jeté dans l'eau pour échapper aux coups de bâton, c'est bien comme un suicide. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, je répète ce qu'on dit. N'ai-je pas entendu raconter tout à l'heure que le sabotier, son pensionnaire et la Madelon

elle-même étaient comme des fous quand ils ont cru que le petit garçon était mort? La *demoiselle* n'était-elle point sans connaissance? Eh bien! est-ce que tout cela ne se rapporte pas avec ce *qu'on dit*, et n'est-ce pas une confirmation de l'aventure que ce brusque changement de logis du *désigneux*, qui arrive d'hier seulement dans la maison du bord de l'eau, plie bagage et s'en vient demeurer à l'auberge?

— Mais ce monsieur n'est pas en pension ici, dit le propriétaire de la *Maison-Blanche;* il ne doit qu'y coucher. Il a cédé sa chambre de là-bas à une dame qui est descendue chez Protat.

— Parbleu! continua le clerc, c'est un prétexte, il y a bien assez de logement chez le sabotier; mais Protat a pensé que le départ de son pensionnaire ferait taire les propos, au cas où l'aventure s'ébruiterait, ce qui ne peut manquer d'arriver, ajouta-t-il avec conviction en regardant ses auditeurs, qui n'en étaient déjà plus à discuter la vraisemblance de ces insinuations.

— Tout ça, dit l'un, tout ça pourrait bien devenir du vilain.

— Eh! fit le clerc, tel que ça est, ce n'est déjà pas beau.

— Toutes ces mijaurées-là, ajouta un autre en parlant d'Adeline, finissent mal. Avec ses manières et ses toilettes de princesse, on devait bien se douter que le premier qui lui en conterait...

— Oui, — reprit un troisième, père d'une fille idiote et difforme, — l'esprit qu'on donne aux filles n'est bon qu'à leur faire faire des bêtises.

— Ah ça! il ne voyait donc pas clair, le père Protat?

— Eh! fit le clerc, il n'y a, comme dit le proverbe, de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir; d'ailleurs c'est un homme dur au gain. Il n'est déjà pas trop chrétien, mais il se ferait Juif pour un écu de cent sous. Je l'ai vu à l'étude se disputer comme un chien avec mon patron pour le prix des actes; il trouvait le moyen de faire réduire le tarif. Il gagnait gros chaque année avec le *désigneux*, car vous pensez bien que celui-ci ne marchandait pas!

— Parbleu! interrompit l'un des buveurs avec un rire cynique, on lui donnait de bons morceaux. C'est qu'elle est bien tournée, la *demoiselle*, quoiqu'elle soit pâle et mignonne comme un Jésus de cire.

— Et d'ailleurs, reprit le clerc en continuant à souffler sur la mèche, si le bonhomme avait voulu se fâcher, la *demoiselle*, qui le fait tourner comme un *tonton*, aurait bien su l'en empêcher.

— Elle ne craint donc pas de se compromettre?

— Elle sait qu'elle est riche et qu'elle trouvera toujours un mari pour son argent.

— C'est vrai; elle doit avoir de quoi : le sabotier est bien dans ses affaires et s'agrandit tous les jours.

— Dame, reprit M. Julien en portant le dernier coup, Protat est d'autant mieux dans ses affaires que vous êtes mal dans les vôtres, et qu'il s'agrandit au fur et à mesure que vous vous amoindrissez. Ainsi, sans que vous vous en doutiez, il y aura plus d'un de vos écus dans la dot de sa fille; c'est pour ça qu'elle est si insolente avec les vôtres. — Et M. Julien révéla aux paysans les mystères de l'étude de son patron; il leur expliqua que tels emprunts contractés par eux dans des instans de gêne avaient été fournis par des prête-noms du sabotier, qui employait des tiers pour se montrer plus dur à l'intérêt et plus impitoyable quand le défaut de remboursement autorisait des poursuites qui amenaient des expropriations.

— Vous vous étonniez, continua le clerc, que ce fût toujours Protat qui rachetât vos terres; cela n'était pas surprenant, il les rachetait à lui-même, puisque vos prêteurs, Mortelet de Nemours et Compiaigne de Fontainebleau, étaient ses prête-noms. Et vous savez combien de temps ces messieurs mettaient entre un non-remboursement et un protêt...

— Pas cinq minutes de plus que la loi n'accorde, dit un paysan dans les vignes duquel le sabotier récoltait son raisin. Et comme il faisait monter l'intérêt, quand il consentait un renouvellement!

— Ah! oui, reprit un autre, la rente aurait pu manger le capital.

Ces révélations, mensongères comme tout le reste, contenaient cependant une certaine dose de vérité. Protat, comme tous les paysans tourmentés par le besoin de s'agrandir, et qui trouvent toujours que la récolte est meilleure dans le champ du voisin que dans le leur, avait deux ou trois fois, pour mettre une borne à sa marque dans quelque vigne d'un bon rapport, fait prêter des sommes à son propriétaire, sachant que l'hypothèque en ferait plus tard son bien. L'hostilité des gens de Montigny contre le sabotier n'avait guère jusque-là d'autre cause que la jalousie que leur inspirait sa prospérité, comparée à leur gêne; mais les récits de M. Julien transformèrent ces mauvaises dispositions, demeurées passives, en une haine qui se trouva justifiée à leurs yeux quand les paysans apprirent que la fortune du sabotier était faite de leur ruine. Le clerc devina que cette malveillance, habilement envenimée, ne demanderait pas mieux, si l'occasion était offerte, de devenir active.

— Parbleu! dit-il en s'adressant à deux ou trois de ceux qui se croyaient plus particulièrement victimes des spéculations du sabotier, c'est malheureux pour vous que vos terres soient devenues la propriété de Protat : d'ici à quelque temps, il y aura un beau coup à faire. — Il leur expliqua alors qu'il était question, secrètement encore, d'un embranchement de chemin de fer qui devait traverser la vallée du Loing. Exagérant ensuite les prix que la compagnie con-

cessionnaire accorderait pour les terrains compris dans le tracé, il redoubla leurs regrets de n'être plus possesseurs de ces terrains, et leur haine pour Protat, qui allait profiter de ce bénéfice. — Vous devriez essayer de les racheter au sabotier, leur dit-il : il ne se doute de rien et voudrait se débarrasser de ces pièces du *Petit-Barrau,* qui sont d'un pauvre rapport; mais je sais qu'il a déjà refusé de vendre, ne trouvant pas un bon prix. C'est un obstiné qui ne se déciderait à perdre que s'il était pressé par quelque circonstance qui lui forcerait la main, un événement imprévu qui l'obligerait à quitter le pays.

— Pourquoi s'en irait-il? tout son bien est par ici.

— Il y a des cas où l'intérêt est obligé de céder devant la nécessité. Supposons, par exemple, que l'aventure de la *demoiselle* avec le *désigneux....*

— Mais est-elle bien sûre, cette histoire-là? interrompit l'un des paysans pris soudainement d'un doute.

— Laisse donc aller M. Julien, reprit un autre qui, plus fin que son compagnon, *voyait* sans doute *venir* le clerc.

— Je ne m'engage pas à prouver l'histoire, moi, reprit M. Julien. Les affaires de la demoiselle ne me regardent pas; j'envisage seulement le résultat qu'un éclat pourrait avoir. Si Mlle Protat se trouvait compromise, c'est une personne trop fière pour rester dans le pays, et elle forcerait sans doute son père à le quitter. Dans ce cas-là, le sabotier, qui ne pourrait pas emporter sa maison et ses terres avec sa honte, serait obligé de vendre, et, se trouvant pressé de réaliser, il pourrait, comme vous disiez tout à l'heure, se montrer plus coulant au contrat.

— Et vous dites, monsieur Julien, reprit l'un des paysans, que l'embranchement doit passer dans mes pommes de terre?

— Dans vos anciennes pommes de terre, répondit le clerc avec intention; mais, ajouta-t-il, vous comprenez que si Protat est forcé de vendre mal, au moins ne vendra-t-il qu'au comptant.

— J'entends bien. Voilà précisément le guignon; je n'ai pas le sou.

— Pourquoi n'emprunteriez-vous pas à votre cousin le maréchal-ferrant de Sorques? Vous pourriez lui promettre une part dans le bénéfice de l'affaire du *Petit-Barrau.*

— Eh! répondit le paysan, vous savez bien que mon cousin a été forcé de quitter Sorques à cause d'un charivari que les jeunes gens ont donné à sa fille qui s'était laissée séduire par un militaire.

— C'est vrai, répliqua tranquillement M. Julien en frisant sa moustache, je l'avais oublié.

— Eh mais! s'écria tout à coup le cousin du maréchal, il en pend autant au nez du père Protat, quand on saura dans le pays le dés-

honneur de sa fille. Avec ça qu'elle n'est pas aimée, la demoiselle! Je vais vendre mes seigles du chemin de Larchant pour être prêt à racheter mes trois arpens du *Petit-Barrau* quand le sabotier s'en ira du pays.

Les deux autres villageois trouvèrent une autre combinaison pour arriver au même but.

Une fois la mine chargée, et sûr de l'explosion qu'elle ferait un jour ou l'autre, le clerc se retira de l'assemblée en mordant sa moustache avec satisfaction, et, jetant avant de sortir un regard sur la nombreuse batterie de cuisine de la *Maison-Blanche,* il murmura à voix basse : — Voilà des instrumens qui ne se doutent pas que je viens de leur préparer de la besogne.

IV. — LA VIPÈRE.

Pendant que cette conspiration se tramait contre eux sans qu'ils s'en doutassent, Lazare et Adeline, qui ne dormaient ni l'un ni l'autre, voyaient obstinément passer et repasser dans leur pensée tous les détails des petites scènes dont la prairie aux foins avait été le théâtre pendant la soirée. La découverte de son nom tracé sur le sable auprès de celui de Zéphyr n'aurait peut-être point suffi, en d'autres circonstances, pour faire croire à la jeune fille que l'apprenti était amoureux d'elle; mais la révélation de Lazare ne lui laissait aucune incertitude. Elle s'expliquait aussi le suicide de l'apprenti et la visite domiciliaire qu'un pressentiment jaloux l'avait poussé à faire dans ses tiroirs. Cependant sa pensée, trop pressée d'aller en avant, s'arrêta à peine sur cet amour de Zéphyr. Elle ne trouvait pour lui dans son cœur que cette sympathie fraternelle qui avait fait naître l'amour du jeune garçon. Un peu de pitié se mêlait peut-être à cette sympathie, lorsqu'elle songeait que l'apprenti souffrait les maux que lui faisait souffrir à elle-même sa passion méconnue; puis, en se rappelant l'avenir nouveau qui allait prochainement se préparer pour Zéphyr, elle pensa que son amour, né de l'isolement, s'éteindrait dans les agitations d'une existence où toute chose deviendrait pour lui une distraction. C'était là tout ce qu'elle lui accordait à cette heure même où l'apprenti était encore ému par le serrement de main d'Adeline. On sait quelle inquiétude causait à la fille de Protat, la veille même, la crainte que l'artiste ne fût instruit des sentimens qu'elle éprouvait pour lui. L'intimité qui semblait exister entre le peintre et l'apprenti ne lui permettait plus d'avoir de doute. En révélant son amour à Lazare, Zéphyr avait dû nécessairement révéler tout ce qu'il avait découvert de son secret à elle, qui d'heure en heure, depuis deux jours, devenait le secret de tout le monde. Ce-

pendant la crainte d'avoir été pénétrée par l'artiste alarmait déjà moins Adeline. Cela lui faisait une situation plus nette vis-à-vis de lui. Les circonstances qui avaient fait connaître à tous ceux qui l'entouraient sa passion pour le pensionnaire la délivraient du pénible soin qu'elle prenait constamment de veiller sur elle-même, et de plus elle gagnait des confidens; déjà même elle trouvait des auxiliaires : n'était-ce point en suivant les avis de Cécile qu'elle avait amené l'artiste à manifester une mauvaise humeur qui, selon son amie, était un indice favorable pour sa passion?

Pendant qu'Adeline cherchait en vain le sommeil, Lazare éprouvait lui-même de la difficulté à trouver du repos. Quand il fermait les yeux, c'était pour recommencer le rêve qu'il avait fait le soir dans la prairie aux foins. Avec l'obstination particulière aux songes nés sous l'empire d'une idée qui vous préoccupe vivement, ces visions se reproduisaient fidèles et précises, évoquant les mêmes tableaux où se projetait toujours le doux visage d'Adeline. Lorsque Lazare se réveillait, malgré lui, son imagination ressaisissait les images qui avaient semblé lui échapper dans le sommeil. C'était comme un livre qui se rouvrait de lui-même au chapitre interrompu. Il y eut dans cette nuit un instant où l'artiste confondit les impressions du rêve avec celles de la réalité. Troublé par le chant d'un coq voisin, il se surprit à dire en se dressant sur son lit : — Il faudra que je recommande à la Madelon de bien fermer le poulailler; ce maudit oiseau empêche mon Adeline de dormir. — Et s'apercevant alors qu'il était seul dans une chambre de la *Maison-Blanche*, il s'emporta violemment contre les lits d'auberge dans lesquels on ne peut pas dormir, et surtout contre les meules de foin qui vous font rêver de sottises.

Le lendemain, pour chasser toutes ces idées, qui commençaient à le dépiter contre lui-même, il sortit de la *Maison-Blanche* avec l'intention de travailler toute la journée. Après son déjeuner, il se mit en route pour la forêt, un peu contrarié que l'on eût envoyé Zéphyr en commission à Fontainebleau, ce qui le mettait dans la nécessité de porter lui-même tous ses ustensiles. — Au moins, dit-il à la Madelon, quand il reviendra, envoyez-le me retrouver : je resterai toute la journée à la *Mare-aux-Fées* ou dans les environs.

Pendant tout le temps que le déjeuner avait duré, Lazare avait remarqué que Mme de Livry était restée sérieuse, Adeline pensive, et que le père Protat n'avait ni bu, ni mangé, ni parlé autant qu'à son habitude. Au moment où il franchissait le seuil de la porte, il se trouva en face d'Adeline. Comme il lui avait peu parlé pendant le repas, et qu'il la voyait toute triste, il pensa que son silence était la cause de sa tristesse. Il lui dit en passant un petit mot d'amitié, qu'il accompagna d'une caresse familière; mais la jeune fille parut l'écou-

ter sans plaisir. Lazare remarqua qu'elle avait jeté un rapide regard sur son costume, et que cet examen l'avait davantage attristée. L'artiste eut sur-le-champ l'intuition de ce qui préoccupait Adeline.

— Je n'ai pas oublié votre recommandation, mignonne, lui dit-il en frappant sur son sac; mes grandes guêtres sont là-dedans, et je les mettrai dès que j'entrerai en forêt.

— Vous y avez songé? dit Adeline, rouge de plaisir.

— Ma foi, répondit simplement Lazare, je pense beaucoup à vous depuis hier, mignonne. — Et il partit, la laissant tout heureuse de ce mot, que son imagination commença à commenter, et à qui elle faisait dire tout ce qu'elle aurait souhaité entendre.

Lazare avait traversé rapidement le pays, sans remarquer que son passage dans la grande rue de Montigny faisait mettre sur leur porte tous les gens qui n'étaient pas aux champs, et qui, se le montrant les uns aux autres, se réunissaient en groupe pour causer à voix basse. Il ne prit point même attention à la façon singulière dont l'avait salué M. Julien, qu'il rencontra à la porte de la *Maison-Blanche*. Comme il était arrivé à la mare et traversait le plateau pour descendre dans la *Gorge-au-Loup*, où la veille il avait remarqué un beau motif d'étude, l'un des paysagistes qu'il avait déjà vus la veille, le propriétaire de la chienne Lydie, salua Lazare, qui passait auprès de lui; celui-ci s'arrêta, et ils échangèrent quelques mots. Tout en parlant, Lazare avait jeté un regard curieux sur l'étude du paysagiste. Son premier mouvement fut de se frotter les yeux et de regarder autour de lui. On comprendra en effet l'étonnement que dut lui causer la singulière métamorphose que le paysagiste faisait subir au site qu'il avait choisi pour modèle. A l'exception des premiers plans, tout s'était modifié sous le pinceau de l'*élève d'après nature*. Là où croissaient les grands chênes du *dormoir*, il avait mis des pins d'Italie, ouvrant leur parasol; les ronces du *Buisson-aux-Vipères* s'étaient métamorphosés en aloës et en cactus; les vaches qui pâturaient dans le voisinage s'étaient transformées en buffles et en grands bœufs blancs hautement encornés, — comme on en trouve dans les provinces du midi. Les tranquilles horizons de la Brie champenoise s'étaient enrichis, dans ce tableau, d'une foule de monumens où l'architecture grecque découpait l'azur du ciel entre les colonnades de ses temples.

— Voilà un beau lieu et une grande nature, dit Lazare à son confrère. Et il étendit la main pour désigner le paysage au centre duquel ils se trouvaient.

— Sans doute, répliqua le jeune homme très sérieusement; mais cela manque d'élégance; les lignes se heurtent, se brisent, se confondent sans grâce, et puis les horizons sont pauvres. Aussi j'ai fait, comme vous voyez, quelques heureuses additions.

— En effet, dit Lazare, vous avez mis la Madeleine dans le fond.

— Non, c'est le temple de Minerve. Ce portique ajoute beaucoup de noblesse au paysage.

Lazare salua rapidement son confrère, et continua sa route. Comme il descendait dans la gorge voisine, il aperçut un autre peintre qui émondait avec une serpe les bas rejetons d'un grand chêne posé en travers du chemin. Au même instant, Lazare entendit un craquement dans la membrure de l'arbre, et une branche détachée du tronc roula sur le sol avec fracas. — Est-ce assez comme cela? criait le peintre à la serpe en se tournant du côté où l'un de ses confrères, une main abaissée sur les yeux, semblait de loin examiner l'effet produit par cette taille. — C'est assez, cria celui-ci.

Lazare demanda naïvement la raison de cette mutilation dont il ne comprenait pas le motif. — Ce chêne est d'un très beau style, comme vous pouvez le voir, répondit le paysagiste; mais il avait une branche d'un dessin malheureux. C'était comme un membre cassé qui pendait le long du corps. Nous l'avons amputé; aussi vous voyez comme il a gagné. On dirait un des hôtes majestueux de la forêt de Dodone.

— Mais, monsieur, lui dit Lazare, nous sommes dans la forêt de Fontainebleau. Si cette branche vous déplaisait, il fallait ne point la couper et la laisser pour les autres.

Une dernière surprise l'attendait à l'endroit même où il alla s'installer. Deux autres élèves de cette école grecque étaient occupés à faire la toilette d'une masse de rochers. L'un, armé d'une petite pelle, enlevait les végétations moussues, si riches de couleur quand le soleil les a brûlées, et qui étincellent comme des écrins lorsque la pluie les arrose. A l'aide d'un petit balai, le second paysagiste repoussait au loin les débris de cette tonte. Lorsque les deux rochers apparurent aux regards, privés de leur épaisse et verte fourrure, avec leur couleur grise et leurs angles nus, les deux paysagistes se frottèrent les mains avec un air de satisfaction. Lazare s'informa auprès d'eux de la raison qui les avait fait agir ainsi : on lui répondit que c'était pour mieux apprécier le style des blocs, qui disparaissait sous la mousse.

— Mais, dit Lazare à ses deux voisins, tout à l'heure vous aviez des rochers; maintenant ce ne sont plus que des pierres de taille.

Cependant ses deux voisins s'étaient mis à leur besogne en même temps qu'il se mettait à la sienne. A la brusque façon dont il attaqua son ébauche, ses confrères s'aperçurent bien vite qu'il n'appartenait pas à leur école; et comme ils avaient prononcé le nom de leur maître, Lazare ne put s'empêcher de s'écrier : — Votre maître a pourtant du talent et a produit de beaux ouvrages. Comment se fait-il?...

Lazare s'aperçut qu'il avait une sottise au bout de la langue, et

la retint. Tout en travaillant, les deux paysagistes entamèrent une conversation à propos des peintres modernes. Parlant avec cette sécurité convaincue qui n'appartient qu'à l'ignorance, il n'était sorte de mépris dont ils n'accablassent tous les maîtres dont la manière s'éloignait de celle du leur. — Dire que dans tous les arts c'est la même chose, murmura Lazare. Heureusement que l'art est grand et que ces messieurs sont petits! — Toutefois il regretta bientôt cette boutade, quand il apprit, par la causerie des deux paysagistes, qu'il n'avait point affaire à des artistes de profession, mais à des amateurs, pour qui l'étude d'après nature n'était qu'une occasion de promenade et un prétexte à s'habiller en gentilshommes artistes.

Comme Lazare travaillait depuis environ deux heures, il entendit un de ses voisins qui s'écriait : — Tiens! du monde...

— Des dames! ajouta l'autre, et il passa rapidement une main dans les boucles de ses cheveux, dans le nœud de sa cravate, puis secoua avec son mouchoir la poussière qui couvrait ses escarpins vernis. Son camarade l'imita entièrement.

— Gageons qu'ils vont mettre des gants, murmura Lazare, qui ne s'était point détourné du côté où ses voisins venaient de signaler l'arrivée des dames; puis tout à coup il releva la tête en s'entendant appeler. En haut du ravin, qu'elles commençaient à descendre, il aperçut deux femmes qu'il ne reconnut pas d'abord, car leur visage était caché par leur ombrelle; mais devant elles, et paraissant les guider, marchait un petit personnage qui faisait des signaux et continuait à crier : — Monsieur Lazare, c'est nous, c'est moi.

— Parbleu! fit Lazare quand Zéphyr fut à sa portée, tu fais bien de le dire, je ne m'en serais pas douté.

En effet, Zéphyr était devenu méconnaissable, et voici pourquoi. Envoyé le matin en commission à Fontainebleau, il avait mis à exécution une idée qui depuis la veille au soir lui trottait dans la cervelle. Rentré en possession des quatre-vingts francs que le bonhomme Protat lui avait restitués quand la source en avait été expliquée, Zéphyr avait employé cet argent à l'achat d'un habillement de *monsieur*. Ses mauvais habits d'apprenti sabotier lui avaient paru incompatibles avec sa profession future. Traité, la veille au soir, favorablement par Adeline, il avait songé qu'elle prendrait encore mieux garde à lui, s'il apportait dans le soin de sa personne une recherche à laquelle il n'avait jamais songé jusque-là. Vidant sur le comptoir d'une friperie de Fontainebleau ses économies entières, il s'était équipé, de pied en cap, d'un costume citadin qui lui allait tant bien que mal, — plutôt mal que bien. — Il avait même acheté des gants; mais n'ayant jamais pu parvenir à y faire entrer ses mains, et ne voulant point, d'un autre côté, que ce détail de toilette fût perdu, il avait

passé ses gants dans le cordon de son chapeau. Il était certainement embarrassé de cette élégance improvisée, mais il aurait pu paraître encore plus ridicule. Enfin les gens qui ne le connaissaient pas ne se seraient point retournés pour le voir. Il avait même éprouvé un certain dépit de cette indifférence en traversant les rues de Fontainebleau; mais la curiosité et l'admiration qu'il excita sur son passage en revenant à Montigny l'eurent bientôt consolé. On l'arrêtait à chaque porte.

— Est-ce que c'est le père Protat qui t'habille comme ça, pour faire des sabots? lui demandait-on.

— C'est moi tout seul, avec mon argent, répondit Zéphyr en relevant négligemment le bas de son pantalon pour que l'on pût apercevoir la tige rouge de sa botte vernie.

— Et où prends-tu de l'argent? continuaient les curieux.

— Ah! voilà le secret. — Et il ajoutait en clignant les yeux : — Il y a bien du nouveau depuis deux jours!

Chacune de ses réponses était longuement commentée. La malignité publique, qui avait mis la maison Protat sous la surveillance d'une police habilement déguisée, tirait une induction de tous les faits qui arrivaient à sa connaissance. Zéphyr, ayant été rencontré par M. Julien, avait été soumis à un véritable interrogatoire. Il avait, entre autres choses, déclaré au clerc qu'il allait partir pour Paris avec son *ami* M. Lazare. L'entrée de Zéphyr dans la maison du sabotier fut un coup de théâtre véritable : la Madelon l'avait appelé *monsieur*, Cécile avait ri comme une folle; Adeline avait seulement souri. Les beaux habits de Zéphyr semblaient au reste arriver à propos. Adeline elle-même, pour complaire à une fantaisie de son amie, avait repris les vêtemens qu'elle portait jadis dans la maison de Bellerie, et, du brodequin au chapeau, dans son gentil équipage de demoiselle châtelaine, défiait l'examen d'une critique féminine. Le retour de Zéphyr arrivait à point pour mettre fin à l'incertitude des deux jeunes femmes. Adeline, sachant que Cécile ne connaissait point les parties de la forêt qui avoisinent Montigny, lui avait proposé de lui servir de guide. Cécile n'avait pas eu l'air de comprendre le véritable motif de cette insinuation. Ce qui les embarrassait, c'était de sortir seules.

— Qui sait? avait dit Cécile, nous rencontrerons peut-être M. Lazare; il nous accompagnera pour revenir.

— Oui, ajouta Adeline en rougissant, mais pour aller?... Et puis, nous ne savons où trouver M. Lazare.

— Je sais bien où il est, moi, intervint Zéphyr. Il a chargé Madelon de m'envoyer à la mare.

— Si vous allez si loin, dit à son tour la servante, il faut louer des

ânes; vous pourrez faire un bon tour sans vous fatiguer, et Zéphyr vous conduira.

La proposition agréa à tout le monde, et particulièrement à l'apprenti, qui se voyait, pour le retour, débarrassé des ustensiles du peintre. On s'était mis en route pour la promenade que la fille du sabotier avait dirigée tout droit au véritable but qui la lui avait fait désirer. C'est ainsi que ces trois personnes étaient arrivées à la mare, où Zéphyr avait attaché à un arbre les rustiques montures qu'on ne pouvait aventurer dans les ravins de la *Gorge-aux-Loups*.

En reconnaissant Adeline et son amie, Lazare s'était levé, accueillant les deux jeunes femmes avec une politesse également cérémonieuse. Quant à ses voisins, ils avaient sur-le-champ offert leur siége de campagne pour que les deux dames pussent s'asseoir, et ils épuisaient le vocabulaire des salutations. Les confrères de Lazare semblèrent dès lors avoir pour lui une apparence de considération restée jusque-là anonyme, et l'un d'eux lui fit tout haut le plus vif éloge à propos de son étude. De ces louanges Lazare se souciait peu; mais comme son confrère les lui adressait en parlant à Adeline et entrecoupait chaque phrase d'une respectueuse inclination, il éprouvait du plaisir à voir la fille du sabotier prise pour une demoiselle du monde par des gens du monde. Quant à Zéphyr, les artistes gentilshommes ne s'étaient point mépris et avaient échangé un sourire, ils avaient même essayé une plaisanterie qui fut entendue par Lazare. Il en prit habilement texte pour présenter l'apprenti comme un confrère. En deux mots, il leur raconta son histoire. — C'est un garçon naïf, leur dit-il, que l'art est venu trouver dans la solitude; il n'a de science aucune et de maître aucun : il est devenu sculpteur comme Giotto devint peintre, et c'est moi que le hasard a fait son Cimabuë.

Cette apologie de l'apprenti avait été faite au milieu d'un groupe formé par tous les artistes dispersés dans les environs, qui s'étaient rapprochés des deux voisins de Lazare, leurs amis, afin d'avoir une occasion de se rapprocher aussi des dames. Parmi les nouveau-venus, il s'en trouvait deux ou trois qui avaient acheté à Fontainebleau des ouvrages de l'artiste rustique. Ils enchérirent encore sur ce que Lazare venait de dire à propos de son talent. Ils invitèrent Zéphyr à venir les voir quand il serait à Paris. Ils le présenteraient dans les salons et le mettraient en rapport avec la société, dont l'influence abrége les lenteurs qui retiennent souvent le mérite dans l'obscurité. Leurs cartes, qu'ils remirent à Zéphyr, étaient titrées pour la plupart.

— Remercie ces messieurs de leurs bonnes intentions, dit Lazare à Zéphyr, devenu cramoisi d'orgueil en voyant que des marquis et des vicomtes lui offraient leur amitié; mais quand tu seras à Paris,

souviens-toi de ceci, c'est que dans les arts il y a deux choses qui, mal employées, sont plus nuisibles que salutaires : c'est trop de chance et trop de louanges.

— Ah! monsieur, s'écria un des jeunes gens avec un accent de doute, nous essaierons de le faire connaître.

— Pas trop tôt, continua Lazare; ce serait une imprudence. Je veux mettre ce jeune garçon en garde contre les précoces séductions de la vogue, — une maladie du talent qui menace tous les débutans. — S'il a de la patience et de la volonté, il pourra faire venir à lui comme on vient à un artiste, sans aller aux autres comme une curiosité; mais sera-t-il patient?

— J'en doute, murmura Cécile à l'oreille de Lazare; voyez comme il se gonfle.

— Et voyez comme Adeline le regarde, ajouta Lazare avec dépit.

— C'est bien naturel, répliqua la jeune femme; elle est fière de son fiancé en attendant qu'elle soit glorieuse de son mari. Ils seront bien ensemble alors, aussi orgueilleux l'un que l'autre.

En écoutant tout ce qui venait d'être dit à propos de Zéphyr, et en voyant cinq ou six jeunes gens confirmer ce qu'elle avait déjà entendu dire du talent de l'apprenti, Adeline en effet le regardait avec des yeux étonnés, et ne dissimulait pas la joie que lui faisait éprouver le soudain changement de fortune de celui à qui elle portait l'intérêt d'une bonne sœur.

— Venez donc nous montrer la *Gorge-au-Loup* dans tous ses détails, dit Cécile à Lazare, dont elle prit le bras avant même qu'il eût osé le lui offrir. Et elle se mit à marcher devant, tandis qu'Adeline, avertie par un regard de son amie, prenait de son côté le bras de Zéphyr.

Dans cette promenade, où ils suivaient, à travers ronces et broussailles, les sinueux détours du chemin dit de *l'Amateur,* tracé de façon à mettre tour à tour le promeneur devant tous les aspects du paysage, Lazare avait continué à donner à sa compagne des preuves visibles d'un dépit qui perçait dans tous ses propos. A chaque instant il se retournait pour regarder derrière lui Adeline, qui semblait engagée avec Zéphyr dans un entretien dont l'apparence pouvait faire supposer à ceux qui les observaient une intimité de langage qui n'existait pas entre eux, car Zéphyr ne comprenait pas un mot aux propos interrompus que lui tenait la jeune fille, en réalité fort préoccupée du couple qui marchait devant elle. Lazare, croyant que la fille du sabotier causait très sérieusement avec Zéphyr, s'était mis lui-même à causer de très près avec sa compagne. Devinant sans doute le motif qui portait Lazare, jusque-là si réservé avec elle, à agir ainsi, Cécile donnait assez franchement la réplique

à un marivaudage qui l'amusait. L'artiste, en dix minutes de promenade, fit avec elle plus de frais de galanterie qu'il n'en avait dépensé avec aucune femme depuis qu'il était au monde. Il la soutenait pour franchir les crevasses du sol, il se portait au-devant d'elle, courbant les branches qui faisaient obstacle à son passage, il l'avait débarrassée de son ombrelle, de son châle et de son chapeau, qu'il portait avec une maladresse incroyable, et, tout en cheminant, les petits mots et les petites mines allaient de part et d'autre de telle sorte que Lazare se disait en lui-même : — Voilà une petite dame qui est bien légère! — Tout ce manége n'échappait point à Adeline, qui était de la part de Zéphyr l'objet de soins absolument pareils à ceux que l'artiste semblait avoir pour sa compagne, car l'apprenti copiait servilement Lazare dans ses moindres mouvemens, il écartait machinalement des branches qui n'existaient pas, et forçait la jeune fille à lui donner la main pour franchir des crevasses absentes. Tout à coup Lazare se retourna et aperçut Zéphyr qui prenait Adeline par la taille : elle avait glissé sur un amas d'aiguilles de pin, et l'apprenti l'avait retenue.

— Zéphyr, lui cria Lazare, descends un peu là-bas ranger mes affaires, et file à Montigny; nous te rattraperons.

— Mais, répondit l'apprenti, je n'ai pas besoin de me charger, puisqu'il y a des ânes qui nous attendent.

— Alors, répliqua l'artiste, va charger les ânes, et mène-les au dormoir, où nous te rejoindrons.

Zéphyr descendit dans la gorge, visiblement contrarié. Quant à Lazare, il feignit de ne plus songer à Adeline restée toute seule, et, sans l'attendre, continua sa route avec Cécile, un peu embarrassée des assiduités de son compagnon.

Le même accident qui venait d'arriver à Adeline se renouvela pour Cécile. Elle rencontra les aiguilles de pin qui rendent les chutes si fréquentes dans ces chemins, et elle s'inclinait déjà pour tomber, lorsque Lazare, qui cette fois imita Zéphyr, l'entoura vivement de son bras, et, dans le mouvement qu'il fit pour lui rendre l'équilibre, la serra contre lui peut-être un peu plus qu'il n'était nécessaire. Cécile rougit, Lazare allait peut-être en faire autant, quand arriva au même instant Adeline toute pâle, elle, et si tremblante, qu'elle s'appuya un moment contre un rocher.

— Vous me laissez seule, dit-elle en adressant aux deux jeunes gens un sourire qui était tout un reproche.

— Je pensais que vous aviez accompagné Zéphyr dans la gorge, répondit Lazare froidement.

— Vous ne me l'aviez pas dit, murmura doucement Adeline.

Lazare fut ému; il quitta le bras de Cécile, qui le remercia par un

signe de tête, en même temps que Lazare lui demandait du regard pardon du rôle qu'il avait exigé de sa complaisance. Ce muet et rapide échange de pensées fut coupé par un cri terrible que venait de pousser Adeline. Voici ce qui était arrivé : distraite par d'autres idées, la fille du sabotier venait seulement de s'apercevoir que Lazare n'avait pas tenu la promesse qu'il lui avait faite en partant pour la forêt. En effet, quoiqu'il eût débouclé son sac pour se mettre au travail, il n'avait point pensé à mettre ses grandes guêtres. Dans la même seconde où elle constatait cet oubli, Adeline aperçut sur le grès du sentier, à deux pas de Lazare et dans la direction qu'elle suivait, quelque chose de noir qui se mouvait en rampant.

— Ah! Lazare, retirez-vous, vite... une vipère!

Lazare, effrayé par ce cri et ne sachant dans quel sens venait le reptile, se porta au contraire en avant; mais au même instant Adeline, plus prompte que lui, mettait son pied sur l'animal avant qu'il eût pu y poser le sien. Soudain Cécile la vit pâlir et mettre la main sur sa poitrine comme pour contenir un cri de douleur. C'était sur la queue de la bête qu'elle avait marché, et celle-ci, ayant redressé sa tête, avait roulé la partie supérieure de son corps autour de la jambe de la jeune fille, qui s'était sentie légèrement piquée. Un double cri de terreur sortit en même temps de la bouche de Cécile et de Lazare. Celui-ci, s'étant rapidement baissé, avait pris le reptile par le milieu du corps, et, avant qu'il eût pu être piqué à son tour, lui avait brisé la tête entre sa botte et la terre.

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire? Pauvre enfant! s'écriait Cécile en regardant Adeline que l'effroi rendait immobile.

— Ne perdons ni la tête ni le temps, dit Lazare, qui était calme, mais pâle comme sa chemise; puis, tirant de sa poche un couteau de campagne qui renfermait une petite paire de ciseaux, il les donna à Cécile, qui faisait respirer des sels à son amie.

— Laissez-la évanouie, continua l'artiste; cela vaut mieux pour l'opération que je vais faire. Prenez mes ciseaux et coupez son bas. Moi, je vais examiner l'animal. Je ne sais si c'est réellement une vipère ou une couleuvre, disait l'artiste en baissant la tête.

— Mais Adeline est piquée! voyez... dit Cécile en montrant sur la jambe de son amie un petit point rouge d'où sortait une goutte de sang.

— Aussi vais-je prendre des précautions, reprit Lazare en tirant de sa poche un petit flacon. Il le remit à Cécile. — Quand je vous dirai : versez, vous répandrez cela sur la blessure que je vais faire. C'est de l'alcali. Nous en avons toujours sur nous pour aller dans la forêt, et vous voyez que c'est utile.

Et Lazare, s'agenouillant auprès d'Adeline, lui maintint la jambe

d'une main, tandis que de l'autre il ouvrait le bistouri contenu dans son couteau.

— Vous hésitez, fit Cécile agenouillée auprès de lui, le flacon à la main.

— Oui, j'hésite à la faire souffrir.

Mais tout à coup une contraction troubla la figure d'Adeline, jusque-là immobile, et Lazare crut remarquer que sa pâleur augmentait.

— Ah! s'écria-t-il, le poison!...

Et en deux coups de bistouri il ouvrit une légère incision cruciale sur la jambe de la jeune fille. En même temps que le sang s'échappait, Cécile laissait tomber l'alcali que Lazare faisait pénétrer dans la blessure. Le froid de l'acier et la douleur que lui avait causée l'incision rendirent à Adeline l'usage de ses sens.

— Tu es sauvée! lui dit Cécile.

Adeline, revenue entièrement au sentiment de sa situation, jeta son premier regard sur l'artiste, occupé à lui bander la jambe avec son mouchoir.

Comme tout ceci s'était passé en moins de trois minutes, le vacher qui était encore au dormoir, ayant entendu des cris, était accouru.

L'artiste l'instruisit de l'événement. Le vacher approuva les précautions et ajouta : — Seulement, faut vite emmener cette demoiselle et la cautériser au fer rouge; mais, continua-t-il, vous avez tué la vipère, faites-m'en cadeau; je dirai à l'adjoint que c'est moi qui l'ai détruite, il me donnera cinq sous.

Lazare lui indiqua l'aspic qu'il avait écrasé.

— Ah bien! oui, mais il y a un malheur, fit le vacher en examinant l'animal, c'est que ce n'est pas une vipère.

— C'est une couleuvre! s'écria joyeusement Lazare.

— Si c'était *encore* une couleuvre, ça vaudrait deux sous, dit le vacher en secouant la tête.

— Qu'est-ce donc? demanda Cécile.

— C'est un *lanveau;* ça ne vaut rien, ces bêtes-là.

— C'est donc venimeux?

— *Hélas!* non, monsieur; aussi la mairie ne paie point pour qu'on les détruise.

Un sourire de joie courut en même temps sur les lèvres d'Adeline, de Lazare et de Cécile.

— Comment donc que vous n'avez pas vu que c'était une bête innocente? continua le vacher, qui retournait l'animal au bout de son bâton.

— Mais mademoiselle a été piquée, et nous avons eu peur.

— C'est pourtant bien facile à reconnaître, ces animaux-là; et quoique la tête de celui-ci soit broyée, on voit bien qu'il n'a pas d'yeux. — Et il jeta le reptile dans un buisson.

— Quelle peur vous m'avez faite, mignonne! dit Lazare à voix basse, en se rapprochant d'Adeline.

— Vous me disiez que vous pensiez à moi, répondit de même la jeune fille. Vous voyez bien que non : si vous y aviez pensé, vous auriez mis vos guêtres, et si vous les aviez eues, je n'aurais pas eu peur, et si je n'avais pas eu peur, je n'aurais pas crié en voyant l'aspic.

— Mais puisque vous l'aviez aperçu, pourquoi avez-vous marché dessus?

— *Tiens!* répondit Adeline, vous alliez y mettre le pied.

En entendant ce mot dit d'une manière si simple, et qui révélait tant de dévouement et d'amour, Lazare tomba aux genoux d'Adeline, et, les voyant ainsi, Cécile se détourna comme pour observer l'effet du soleil couchant.

Un quart d'heure après, la caravane était en route. Zéphyr avait voulu reprendre ses fonctions de cavalier servant auprès d'Adeline; mais il trouva la place prise : Lazare menait par la bride l'âne qui portait la fille du sabotier et le dirigeait dans sa marche. L'apprenti se consola par l'abandon que Cécile lui fit de sa seconde monture, sur laquelle il fit à Montigny une nouvelle entrée triomphale. Ce retour en commun, avec le pensionnaire du bonhomme Protat, excita encore de nouveaux murmures parmi tous les habitans, qui prenaient le frais sur leur porte.

V. — LE CHARIVARI.

Comme les promeneurs entraient dans la maison du sabotier, Madelon s'avança au-devant d'eux. La vieille servante paraissait tout affligée.

— Tu ne sais pas, Madelon, lui dit Adeline, j'ai cru que j'avais été piquée par une vipère dans la forêt. — Et elle lui fit le récit de l'aventure.

— Oh! ma pauvre fille, dit la Madelon, tu ne t'es trompée que dans le nombre : ce n'est pas une vipère qui t'a mordue, c'est vingt, c'est cent. — Et elle entraîna dans sa chambre sa jeune maîtresse, tout effrayée de ces étranges paroles.

Au moment où Lazare, qui entrait le dernier, pénétrait dans la salle à manger, il aperçut Protat qui se tenait appuyé sur la table, le front dans ses mains. Quand il releva la tête, ayant reconnu le pas de son pensionnaire, celui-ci s'aperçut que le visage du sabotier était baigné de larmes et qu'il semblait vieilli d'une année.

— Qu'y a-t-il, père Protat? s'écria Lazare, vraiment inquiet.

— Il y a, s'écria la Madelon, qui venait d'entrer soudainement, qu'on dit dans le pays... que vous êtes...

— Mais quoi donc encore? s'écria Lazare impatienté.

— L'amant de ma pauvre fille! dit le bonhomme Protat.

Après le premier mouvement de surprise indignée que lui causa cette révélation, Lazare demanda des explications. Résumant dans sa pensée sa conduite antérieure avec Adeline, depuis qu'il connaissait cette jeune fille, il ne pouvait y trouver aucun fait dont la malveillance la plus audacieuse pût s'armer.

— C'est impossible, s'écria-t-il, on n'a point dit cela, ce n'est point cela qu'on a voulu dire! Vous vous alarmez trop vite, c'est un malentendu, un propos isolé d'une jalousie anonyme, excitée par un ruban de plus ou un bout de dentelle. Vos gens de village sont envieux; un coup de langue est vite donné. Cela n'est pas plus dangereux que la piqûre du *lanveau* qui nous a tant alarmés dans la forêt, et dont il ne reste plus de trace maintenant.

Mais, en écoutant le récit de l'accident arrivé à sa fille, Protat, qui avait laissé paraître une certaine émotion, répondit avec un accent dont la conviction effraya Lazare :

— Mieux vaudrait peut-être que le *lanveau* eût été une véritable vipère.

— Oh! murmura la Madelon, que cette réponse avait fait frissonner, pensez-vous qu'il souffre, le pauvre homme, pour dire des choses pareilles! Et, s'il l'a dit, c'est qu'il les pense, allez!

— Eh quoi! monsieur Protat, s'écria Lazare, véritablement épouvanté par ce vœu, mais votre fille serait morte à l'heure qu'il est!

L'attitude, le regard et le silence du père d'Adeline semblèrent confirmer que ce terrible souhait était bien l'expression de sa pensée.

— Mais, reprit Lazare, on pourra découvrir celui ou celle qui ont répandu cette abominable calomnie; on les démasquera, l'innocence de votre fille sera reconnue, proclamée.

— Malheureusement ce n'est ni à un ni à une que nous avons affaire, c'est à tous, interrompit la servante.

Madelon raconta à Lazare comment elle avait appris les propos qui couraient sur le compte de sa jeune maîtresse. C'était au *lavoir*, pendant qu'Adeline et Cécile étaient en promenade. Les mêmes discours qui s'étaient tenus la veille dans le cabaret de la *Maison-Blanche* avaient trouvé un écho dans les commères qui venaient battre leur linge, et toutes ces perfides insinuations s'étaient encore envenimées en passant dans la bouche des femmes. Madelon avait voulu défendre son maître, et surtout sa jeune maîtresse. Elle avait rappelé sa vie isolée, on lui avait répondu : orgueil; elle avait rappelé sa piété, on lui avait répondu : hypocrisie; elle avait cité son amour pour son père, on lui avait répondu : mensonge, et plus elle avait essayé de protester contre ces accusations, plus elles étaient

devenues irritées et menaçantes. C'est alors qu'elle était rentrée pour avertir Protat de ce qui se passait dans le village. — *Ça sent mauvais* pour nous dans l'air, ajouta Madelon en achevant son récit. Avec ça que j'ai vu trois pies se poser sur la cheminée de la maison!

— Superstition! dit Lazare.

La servante secoua la tête. — Si un danger menaçait ma maîtresse, qui donc pourrait la défendre, continua-t-elle, maintenant que son père est abîmé par le chagrin et qu'on ne peut rien tirer de lui, sinon des larmes?

— Et moi, s'écria Lazare, ne suis-je pas là?

— Vous, monsieur Lazare, dit Protat en se levant, il faut que vous quittiez le pays, et tout de suite! ajouta le sabotier avec colère.

Puis, voyant le mouvement qui était échappé à l'artiste, il ajouta d'une voix suppliante :

— Pardonnez-moi, je n'ai rien à vous dire. Ce n'est pas votre faute, tout ce qui arrive. Vous êtes venu dans notre pays pour faire votre état. Pourvu que vous trouviez des arbres et des rochers, vous ne pensez pas à autre chose. Eh bien! alors, ça ne vous fait rien, n'est-ce pas? d'aller d'un autre côté, — à Chailly ou à Barbizon. — Les arbres sont bien plus beaux par là que chez nous. Il y a là le *Bas-Bréau*. Si vous n'y allez pas cet été, vous ne le trouverez plus debout l'an prochain. Vous vous logerez chez le père Grapin; tous ces messieurs y vont. Vous rencontrerez des amis. Ce sera bien plus amusant que Montigny. Et puis, le vin est meilleur chez le père Grapin. C'est du bourgogne; moi je ne vous donne que du gâtinais... mauvaise récolte..., et la pension est moins chère que chez moi.

Lazare se sentait profondément ému en voyant ce pauvre homme qui, au milieu de sa douleur, cherchait encore des subterfuges pour l'éloigner. Il apprécia ses précautions, mais il en fut blessé. Protat le traitait comme un étranger qu'un hôte éloigne de sa maison, menacée d'un désastre domestique.

— Mais, s'écria-t-il, vous croyez donc que je partirais tranquillement? Vous pensez donc que tout ce que j'entends dire ne me révolte pas autant que vous? Vous ne jugez donc pas que je puisse vous être utile?

— Utile! fit le sabotier avec amertume.

— Oui, reprit Lazare, de cette accusation, la moitié pèse sur moi : j'ai à me défendre.

— Oh! dit Protat, les jeunes gens n'ont jamais à souffrir de ces choses-là. Quand le mal est fait, ils n'ont qu'à en rire, s'ils sont méchans,... ou à plaindre celle qui reste victime, quand ils sont honnêtes comme vous.

— Railler ou plaindre, c'est là tout ce que vous voyez à faire! dit Lazare.

Protat n'entra point dans le courant d'idées que cette réponse semblait lui ouvrir, et de nouveau il supplia Lazare de quitter Montigny. Sa parole même était bien une prière; mais l'accent impératif qui l'accompagnait en faisait pour ainsi dire un ordre. Lazare demeura un moment irrésolu, vit Madelon qui levait les bras, et le père d'Adeline qui, retombé dans son immobilité désolée, semblait exprimer, ainsi qu'il avait dit, son dernier mot. L'artiste se retira brusquement.

Comme il regagnait la *Maison-Blanche* en suivant le cours du Loing, il rencontra devant le presbytère le curé de Montigny, qui fermait la porte de son jardin. Lazare avait eu souvent occasion de voir le prêtre dans la maison de son hôte. En passant auprès du curé, l'artiste le salua; mais il remarqua que l'abbé lui rendait son salut avec la stricte mesure de la civilité. Cette raideur n'était point dans les habitudes de l'abbé, qui ne refusait pas un bout de conversation; mais, comme s'il eût paru se repentir de sa réserve, le prêtre fit un mouvement pour se rapprocher de l'artiste. Lazare sembla deviner sa pensée et marcha au-devant de lui.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il respectueusement, j'ai à vous parler.

— Et moi aussi, monsieur, répondit le prêtre comme un écho.

Puis, rouvrant la porte de son jardin, il fit entrer Lazare derrière lui. Sans préambule, l'artiste raconta tout ce qui se passait dans la maison du bord de l'eau.

— Je le savais, répondit le prêtre. Tantôt, de mon jardin qui donne sur la rivière, j'ai entendu la conversation du lavoir.

Aux premiers mots de justification qu'il avait tentés, le prêtre avait arrêté Lazare.

— Je n'ai pas à vous juger, ni vous, ni cette enfant qui pleure sans doute, que j'allais consoler quand vous m'avez rencontré, et que j'absoudrais d'avance au tribunal de la pénitence. Votre présence dans cette maison y a répandu le deuil; mais vous êtes étranger au mal que vous avez causé : ceux qui en souffrent n'ont aucun reproche à vous faire, et vous-même ne pouvez que les plaindre.

Cette répétition des paroles du père d'Adeline qu'il retrouva dans la bouche de l'abbé frappa Lazare.

— Quoi! se dit-il, j'ai interrogé le cœur d'un père, j'ai interrogé le cœur d'un prêtre, et l'un dans sa douleur, l'autre dans sa charité, ne trouvent à me conseiller que la plainte, ce vœu stérile de l'égoïsme! Derrière moi, je laisse une enfant perdue à cause de l'amour qu'elle a pour moi. Tous les deux connaissent cet amour. Protat l'a deviné, j'en suis sûr; le curé en est instruit comme confesseur, je le sens, et tous les deux me disent : Partez! — Mais monsieur, s'écria Lazare, partir! faire oublier! cela est tôt dit; oublierai-je moi-même cette pauvre fille calomniée, menacée par un péril que je sens in-

stinctivement se mouvoir autour d'elle? Dois-je abandonner Adeline, dont le nom passe à cette heure d'une bouche à l'autre, attaché à une injure, quand c'est à cause de moi que ces injures se répètent, quand c'est à cause de moi que ce danger la menace? Est-ce mon rôle de fuir comme si j'étais coupable? Mon innocence devient-elle une raison de lâcheté? Je vous le demande à vous, parole de Dieu! voix d'honnête homme!

— Votre présence l'accuserait davantage, et vous n'avez aucun droit pour protéger cette jeune fille, répondit le prêtre, un peu ébranlé et cherchant à lire dans les yeux du jeune homme de quel nom il devait appeler l'émotion à laquelle Lazare était en proie. La réponse de celui-ci lui enleva tous ses doutes.

— J'aime Adeline, monsieur! s'écria Lazare.

— Vous l'aimez, dit le prêtre, dont le visage refléta une joie contenue, et vous me demandez conseil! ajouta-t-il en joignant les mains; mais pour faire taire toutes ces mauvaises rumeurs qui mettent une tache à son nom, vous n'avez qu'un mot à dire à son père, qui vous enverra tous les deux le répéter devant moi, à l'autel de ma pauvre église. — Puis, quand il vit que Lazare devenait silencieux, la physionomie du curé redevint grave. — Vous ne répondez pas? lui demanda-t-il.

— Il faut d'abord que vous m'écoutiez, — fit l'artiste. Et dans un récit rapide, empreint de cette franche vérité qui va au-devant de toutes les questions et de tous les doutes, il raconta sa vie tout entière, ce qu'il avait été, ce qu'il était et souhaitait devenir. Le passé, c'était le courage uni à beaucoup de travail; le présent, c'était le travail encore et l'espérance déjà; l'avenir, c'était le travail toujours et un peu de fortune peut-être. — J'ai vécu la vie des jeunes gens de mon âge et de ma profession, dit Lazare; mais depuis dix ans je me suis gardé le cœur vide, comme si j'avais la prévision de cet amour qui le remplit aujourd'hui. J'aime Adeline, et si j'hésite à la demander pour femme, vous le comprenez, c'est que mon avenir est encore loin, — qu'aujourd'hui je suis pauvre, — et qu'Adeline est riche.

— Eh bien? demanda naïvement le prêtre.

— Eh bien! si peu qu'il vaille, en offrant mon nom à la fille de M. Protat et dans les circonstances actuelles, je n'aurais pas l'air de le lui donner, mais de le lui vendre, et quand on nous verrait arriver au contrat avec sa dot et moi la main vide, Dieu sait ce qu'on dirait.

— Laissez dire en bas, mon enfant, reprit le prêtre; c'est là haut qu'on écoute. — Et, prenant son chapeau, il se disposa à sortir. — Je vais voir Protat, dit-il ensuite, et d'abord sa fille.

— Dites-lui..., s'écria Lazare, puis il s'arrêta tout à coup.

— Si vous ne le lui avez pas encore dit, répliqua le curé, je lui

ferai connaître que vous l'aimez : si étonné qu'il sera de se trouver sur mes lèvres, c'est avec joie que je me charge de ce message, parti d'un cœur honnête pour être redit à une oreille chaste.

En sortant du jardin où cet entretien avait eu lieu, l'abbé se dirigea vers la maison du sabotier, tandis que Lazare allait l'attendre dans cette même prairie aux foins où la veille il avait fait ce rêve dont le curé allait hâter la réalisation.

Comme Lazare traversait le petit pont suspendu qui joint les deux rives du Loing, il fut arrêté brusquement par un bruit singulier au milieu duquel il distinguait d'étranges sonorités métalliques que dominaient de grossissantes clameurs, déchirées de temps en temps par des sifflets aigus. S'étant rapproché du lieu où mugissait cet épouvantable concert, l'artiste crut deviner que les exécutans étaient réunis sous les fenêtres de la maison de Protat. Alarmé, et sans rien comprendre à ce qui se passait, Lazare revint sur ses pas. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, le bruit redoublait, et après un vigoureux ensemble de clameurs où les voix et les instrumens se réunissaient dans un désaccord prémédité, — comme des choristes qui sont restés en retard, des bouches avinées vomissaient une injure solitaire.

C'était l'explosion de la mine préparée la veille par M. Julien à la *Maison-Blanche*. Les trois paysans dont il avait fait des meneurs en excitant leur convoitise avaient embauché tous les mauvais sujets du pays, et, au nom de la morale, en avaient fait les auxiliaires de leur projet de vengeance.

On donnait un charivari à Adeline. Comme tous les chefs, M. Julien se tenait par derrière. — Des chaudrons et des cris tant que vous voudrez, disait-il, mais pas de voies de fait, et tenez-vous dans la rue. — Soyons *légaux!*

Mais la bande, irritée par le silence dédaigneux qui régnait dans la maison du sabotier, méconnaissait les ordres prudens de son chef, et déjà les pierres commençaient à voler dans les vitres. Au milieu de ce tumulte, les vitres s'éclairèrent dans la chambre de Protat, et la fenêtre s'ouvrit aussitôt. Les chaudrons recommencèrent leur épouvantable charivari, accompagnant une bordée d'injures. Tout à coup, dans la partie éclairée de la croisée et comme au centre d'un cadre lumineux, parut le curé de Montigny tenant Adeline entre ses bras, le visage penché sur sa poitrine.

— Ne jetez plus de pierres, dit le prêtre à voix haute; vous avez failli tuer une mourante.

Les assaillans reculèrent, terrifiés par cette apparition.

— Mon enfant, continua l'abbé en s'adressant à Adeline et en lui désignant la foule, Dieu a commandé l'oubli des injures; pardonnez à ces malheureux comme moi-même je vous bénis.

Et pendant que la jeune fille se prosternait, comme pour demander grâce à ses ennemis, le curé étendait ses mains sur son front.

Un grand silence s'était fait, et beaucoup de ceux qui s'étaient montrés les plus furieux tombèrent à genoux. Ce fut alors que la fenêtre inférieure s'ouvrit brusquement, donnant passage au sabotier, qui venait de sauter dans la rue. Protat était terrible, et faisait tournoyer au-dessus de sa tête un merlin dont il s'était armé. Cent cris de terreur accueillirent cette apparition.

— Criez, dit Protat, criez, mais j'en tuerai un, je l'ai dit!

Et au même instant où il empoignait au collet le premier assaillant qui lui était tombé sous la main, il sentit son bras arrêté par un poignet vigoureux.

— Pas avant moi, lui dit une voix.

— Monsieur Lazare, s'écria le sabotier, allez-vous-en! J'ai un malheur dans la main, il pourrait tomber sur vous. Je suis père, il faut que je venge ma fille!

— Un mari, dit Lazare, est le premier protecteur de sa femme.

Pendant ce colloque, le paysan que Protat venait de menacer s'était échappé, et la rue était restée vide. En voyant le sabotier paraître, le curé avait deviné son dessein, et était descendu pour empêcher une scène sanglante.

— Monsieur Lazare, dit-il au jeune homme, montez là-haut donner à cette pauvre enfant le courage de son bonheur. — Et vous, Protat, ajouta le prêtre, qui n'avait pas encore eu le temps de révéler au sabotier le but de sa visite, écoutez-moi. — Et il lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et l'artiste dans le jardin du presbytère.

Quatre ou cinq jours après les événemens que nous venons de raconter, tous les personnages de ce récit, moins Zéphyr, étaient présens dans la salle à manger. C'était à la fin du repas. Tout à coup parut sur le seuil l'apprenti, que depuis quatre jours on n'avait pas vu. Zéphyr s'était facilement laissé accaparer par les jeunes paysagistes gentilshommes de l'académie de Marlotte. L'un d'eux, qui connaissait le propriétaire du château de Bourron, y avait présenté l'apprenti, venu là chargé de tous les ouvrages qu'il avait montrés à Lazare dans la grotte des Longs-Rochers. Tous ces objets avaient été vendus par lui des prix fous. Retenu comme une curiosité au milieu de l'élégante société parisienne qui habitait alors le château de Bourron, abusé par les éloges qu'il entendait à chaque instant murmurer à ses oreilles, caressé par de jolies dames pour l'oisiveté desquelles il était un amusement, Zéphyr était sorti de cette maison le cœur plein d'orgueil et les poches pleines d'or. Pendant quatre jours, il

n'avait pensé ni à Adeline, ni à Lazare, ni à l'amour, ni à la reconnaissance : la vanité l'étouffait. Il ne voulait plus attendre l'artiste pour aller à Paris. Quant à ses leçons, on lui avait dit au château qu'il n'avait pas de leçons à recevoir, mais qu'il pouvait déjà en donner. Zéphyr en avait conclu que sa fortune n'était pas à faire, comme l'artiste le lui avait dit, mais qu'elle était faite.

Tel fut le récit qu'il vint faire aux hôtes de Montigny. En le voyant paraître, Lazare avait éprouvé un mouvement d'embarras; mais dans ce discours, dans l'attitude de l'apprenti, Lazare avait vu la préface d'un égoïste et d'un ingrat.

— Alors, dit le père Protat à son apprenti, nous n'aurons pas l'honneur de t'avoir au mariage d'Adeline?

Et comme l'artiste lui confirmait cette nouvelle, Zéphyr devint très pâle; il ne répondit rien et parut écouter un bruit qui s'avançait dans la rue : c'était la cornemuse du vacher ramenant le troupeau aux étables.

— Est-ce Magister ou Cadet qui revient des herbes? demanda négligemment l'apprenti.

— Tu ne reconnais pas les *sons* de Magister? C'est lui qui relaie Cadet, dit la Madelon.

L'apprenti s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la rue et regarda un instant en murmurant : — C'est lui, je le reconnais... — Puis, après une brusque salutation qui étonna tout le monde, il disparut en emportant sous sa redingote un petit châle rouge qu'Adeline avait accroché à l'espagnolette de la croisée. Comme on s'étonnait de la brusque sortie de l'apprenti, des cris se firent entendre sous la croisée.

— Prends donc garde! disait une voix, tu sais qu'il est méchant!

Lazare et Cécile, Adeline et son père coururent à la fenêtre. Au moment où ils y paraissaient, ils aperçurent Zéphyr, qui s'avançait au-devant du taureau qui précédait le troupeau, en agitant le petit châle rouge qu'il avait emporté. L'animal, cité dans le pays pour sa méchanceté et excité par la couleur du châle, se rua sur l'apprenti qui roula à quatre pas, l'épaule fracassée par un coup de corne. En tombant, il avait regardé Adeline.

Cet événement, qui excitait de nouveaux commentaires, obligea Lazare à reculer son mariage. Étant venu à Paris pour une affaire, il rencontra un jour Zéphyr dans l'atelier d'un sculpteur de ses amis. Après quelques questions sur son travail, Lazare lui demanda amicalement s'il ne se ressentait plus de sa blessure.

— Guéri de l'épaule, dit laconiquement Zéphyr, — mais pas de là, ajouta-t-il en montrant son cœur.

HENRY MURGER.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

ALBANY ET LES BORDS DE L'HUDSON.[1]

ASPECT DE L'HUDSON. — TRAHISON D'ARNOLD. — ÉCOLE DE WEST-POINT. — ALBANY. — GÉOLOGIE. — AGRICULTURE. — DANGER DE LA DÉMOCRATIE POUR LA LIBERTÉ. — UN PRÉTENDANT. — RETOUR A NEW-YORK. — M. ROBINSON. — M. HAWKES. — SERMON POLITIQUE. — L'ÉLECTRICITÉ SUBSTITUÉE A LA VAPEUR. — DE LA PHILOSOPHIE AUX ÉTATS-UNIS. — M. EMERSON. — M. HENRY. — M. TAPPAN. — ARRIVÉE DE KOSSUTH. — UN DÉMOCRATE ET UN WIGH. — ÉLECTIONS. — ÉTABLISSEMENS D'UTILITÉ PUBLIQUE. — PAUPÉRISME.

6 octobre.

Je m'embarque de bon matin sur un de ces grands bateaux à vapeur de New-York qui sillonnent l'Hudson. Ce nom me rappelle le hardi et malheureux navigateur, le premier explorateur de ce fleuve, alors qu'il coulait à travers des solitudes inconnues. Peu à peu les bords s'élèvent, la scène s'agrandit, mais elle ne devient réellement frappante qu'en approchant de West-Point. Là le lit de l'Hudson se resserre entre des rives élevées; les formes des montagnes ont cet aspect de masses arrondies qui caractérise en général ce que j'ai vu jusqu'ici de la nature américaine. On ne saurait dire que ces montagnes soient très pittoresques : elles ne sont pas assez abruptes, assez déchirées; mais elles ont de la grandeur et de la solidité. Les Américains, toujours un peu jaloux de l'Europe, comparent volontiers les bords de l'Hudson aux bords du Rhin. Dans quelques parties, le Rhin me paraît avoir l'avantage, même sans parler des vieux

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, et du 15 mars.

châteaux, parure féodale de ses rives. Un jeune Américain qui revient d'Europe n'est pas de cet avis. Il me dit avec un accent de triomphe : « Les pages de notre histoire sont pures; nous n'avons point de castels féodaux! » Pour moi, je lui demande qu'il me permette d'aimer de la féodalité au moins ses ruines. Si l'Hudson l'emporte sur le Rhin, c'est par l'innombrable quantité de bateaux qui l'animent. On en peut toujours compter un grand nombre. Il semble qu'on navigue au milieu d'une flotte, et je me surprends à comparer ce que je vois au souvenir que m'ont laissé les mille voiles qui traversent perpétuellement le Sund.

West-Point est un des plus beaux sites des bords de l'Hudson. L'école militaire s'élève sur un plateau en face d'une courbe décrite par le fleuve, qui, aux deux extrémités de cette courbe, va se perdre derrière les montagnes. Du plateau de West-Point, la vue est admirable : c'est l'Ehrenbreitstein de l'Hudson. Le nom de West-Point rappelle un des épisodes les plus importans et les plus dramatiques de la guerre de l'indépendance : la trahison du général Arnold, qui pensa livrer aux Anglais cette clé de l'Hudson, et la mort du major André. Arnold avait commencé comme un héros et finit comme un infâme. Blessé de quelques sévérités peut-être excessives et maladroites du congrès, ruiné par ses extravagances, il livra West-Point aux Anglais pour six mille livres sterling. Coriolan vénal, il a laissé une mémoire que le rôle éclatant qu'il avait joué au commencement de la révolution ne saurait racheter de l'immortalité du mépris. Le major André était un jeune officier anglais qui se chargea de négocier avec Arnold; il fut arrêté par des milices déguisé et porteur de papiers que lui avait remis le général américain. André fut condamné comme espion à être pendu, et subit ce supplice. Washington, qui craignait un complot plus étendu, ne crut pas pouvoir lui épargner le gibet; mais la noblesse de son caractère, la franchise de ses réponses, le charme de ses manières, la sympathie qui s'attache à la jeunesse, au dévouement et au malheur, excitèrent l'intérêt le plus vif et le plus douloureux parmi ceux mêmes qui durent le condamner. On ne prononce son nom qu'avec attendrissement, comme celui d'une victime de la guerre; tout Américain maudit le crime d'Arnold, mais nul n'a le courage de maudire l'infortune du major André. — On ne connaît pas autant l'histoire tout à fait pareille d'un jeune Américain nommé Hale, qui, pris par les Anglais, subit le sort du major André. Hale ne fut pas entouré du même respect à ses derniers momens : on lui refusa un prêtre et une Bible; on détruisit les lettres qu'il avait écrites à sa sœur et à sa mère. Un de ceux qui le conduisaient au gibet lui dit : Voilà une cruelle mort pour un soldat! Hale répondit seulement : Je regrette de n'avoir qu'une vie à sacrifier pour mon pays.

L'école militaire de West-Point allait assez mal quand en 1817 elle fut reformée sur le modèle de notre École polytechnique. Elle en diffère sur deux points : l'instruction n'y est pas aussi forte, et elle est véritablement une école militaire. Le principal reproche à faire, selon moi, à l'organisation de cet établissement, porte sur le mode d'admission. Au lieu d'être motivée par des examens, l'entrée est obtenue par la faveur. Chacun des membres du congrès peut disposer d'une place d'élève. Nos examens, auxquels tous les concurrens sont admis sur un pied de parfaite égalité, sont beaucoup plus démocratiques dans la meilleure acception du mot. En outre il résulte d'un tel système que les jeunes gens de West-Point ne peuvent, dans le principe, suivre que des cours élémentaires, ce qui, joint à leurs exercices militaires, ne permet pas que, même en restant quatre ans à West-Point, c'est-à-dire le double du temps qu'on passe à l'École polytechnique, ils arrivent au même degré de force dans les diverses branches d'étude auxquelles ils s'appliquent. La première réforme à opérer dans l'organisation de l'école de West-Point serait donc d'enlever aux membres du congrès ce déplorable patronage, et de recevoir les élèves par la voie du concours, ce qui permettrait d'exiger d'eux un degré supérieur d'instruction préliminaire et de réserver plus de temps pour les hautes études; mais on aura de la peine à obtenir le sacrifice de ce privilége, bien qu'il soit de sa nature tout à fait analogue aux priviléges aristocratiques, à celui par exemple qui autorise certains grands seigneurs anglais à disposer d'une commission dans leur régiment ou d'une cure dans leur paroisse.

Cela dit sur le mode d'admission, tout ce que j'ai vu de l'école m'a donné l'idée qu'elle était montée sur un pied très respectable. Dans leurs établissemens d'instruction, les Américains montrent les qualités qui leur sont propres, — les qualités d'un peuple d'hommes d'affaires, l'exactitude, l'ordre, la régularité, l'économie de temps. J'ai assisté à plusieurs classes; les jeunes gens s'étaient préparés sur un chapitre de l'ouvrage qui sert de base à l'instruction dans le département particulier de leurs études, et qui est en général rédigé d'après des ouvrages français qu'on oublie quelquefois de citer; ils venaient s'asseoir sur des bancs dans une salle; le professeur en désignait quelques-uns pour tracer les figures de géométrie, les dessins des appareils de physique, ou les plans de fortifications sur le tableau. Pendant qu'un élève était interrogé, les autres écoutaient leur camarade, ou achevaient de tracer des figures. Ils se succédaient ainsi, tour à tour auditeurs attentifs, tour à tour démontrant et exposant ce qu'ils avaient étudié; leur tenue était très bonne, simple et ferme, leur attitude militaire. Ils m'ont semblé en général bien savoir et bien comprendre ce qu'ils disaient. Le professeur, très attentif et les

suivant sans cesse, leur adressait des questions, pour s'assurer qu'ils ne répétaient pas machinalement, et les encourageait fréquemment d'un *yes, sir; well, sir*. Le mérite des réponses est exprimé en chiffres d'après un système de numération convenu, et ce chiffre est affiché toutes les semaines auprès du nom de chaque élève; on indique également les matières traitées dans les leçons. Une telle disposition permet d'embrasser d'un coup d'œil le travail des maîtres et des élèves; ce bulletin des études est conservé dans l'établissement. Il y a aussi une manière de chiffrer les fautes de conduite, et quand l'élève a atteint sur l'échelle fatale un certain numéro, il cesse de faire partie de l'école. En tout règne une précision mathématique qui est dans le génie américain, et ne saurait être mieux appliquée qu'à l'organisation d'une école militaire, destinée surtout à l'enseignement des sciences exactes.

Il n'y a qu'une voix sur les bienfaits de cette école. Tout le monde s'accorde à dire que les officiers sortis de West-Point ont maintenu un niveau élevé dans l'armée américaine, et ont été l'âme de la campagne contre le Mexique. Bien que la profession militaire soit la carrière naturelle des élèves de West-Point, un grand nombre se vouent à leur sortie, ou au bout de quelques années, à la vie civile. Sur la liste qui a été publiée des diverses professions embrassées par les élèves, j'ai remarqué des ingénieurs civils, des négocians, des cultivateurs, des magistrats, des hommes d'église et même un évêque. Plusieurs des professeurs sont des savans distingués. On connaît en Europe les travaux de M. Bailey sur les animalcules microscopiques. Il a ajouté à ce monde des infiniment petits, que M. Ehrenberg a découvert, les débris d'atomes animés, dont on compte dans un pouce cube plusieurs millions, et qui ont formé des montagnes.

Le soir, j'ai rencontré réunis chez M. Bartlett, professeur de physique, plusieurs professeurs et quelques élèves. L'un de ceux-ci, en m'entendant nommer, a demandé si j'étais l'auteur des découvertes sur l'électro-magnétisme. J'ai retrouvé dans les deux mondes le souvenir de mon père. Je me sens moins isolé en voyage, parce que je rencontre en tout pays la protection de cette chère mémoire. Le reste de la soirée s'est passé chez le professeur de dessin de l'école, M. Weir, auteur de peintures qui décorent le Capitole de Washington. M. Weir peint aussi le portrait et le paysage, suivant l'usage américain, qui veut qu'en tout genre chacun fasse un peu toute chose. En rentrant à l'hôtel, j'ai trouvé la porte ouverte et tout le monde couché. La clé de ma chambre était elle-même sous clé. J'ai fait un vacarme épouvantable sans réveiller personne. Enfin je suis parvenu à découvrir un domestique auquel j'ai demandé ma clé. Il m'a renvoyé à un petit garçon qui voulait me persuader de faire lever le grand domestique; mais, ne me souciant pas d'aller ainsi de

l'un à l'autre toute la nuit, j'ai insisté auprès de ce petit drôle, et j'ai eu ma clé.

En continuant à remonter l'Hudson après West-Point, les rives du fleuve s'aplatissent d'abord, puis elles se relèvent, et la vue est presque constamment belle jusqu'à Albany. On a souvent le spectacle de deux rangées de montagnes élevant l'une derrière l'autre leurs dos bleuâtres. En raison des détours du fleuve et de l'inégalité de largeur de son cours, il semble qu'on va de lac en lac en suivant des détroits sinueux à travers des bords escarpés. L'endroit où l'on coupe la chaîne des Alleghanys offre un des plus magnifiques aspects qu'on puisse contempler sur un beau fleuve coulant entre de grandes montagnes. Enfin on arrive à Albany, capitale politique de l'état de New-York. J'y suis venu pour admirer jusque-là les bords de l'Hudson, voir une collection géologique, résultat précieux du grand travail entrepris par l'ordre de l'état de New-York, retrouver M. Jonhson, secrétaire de la société d'agriculture, avec lequel j'ai passé d'Europe en Amérique, et remettre une lettre de M. de Tocqueville à M. Spencer, qui a publié une traduction de son livre avec des notes. J'imagine que dans tout cela je trouverai moyen d'apprendre quelque chose à Albany.

Albany.

Je pourrai faire en même temps ma visite à la géologie et à l'agriculture, car le musée géologique se trouve dans le bâtiment où réside la société d'agriculture, et où elle a aussi son musée.

La géologie est de toutes les sciences celle qui est la plus populaire aux États-Unis, car elle touche aux deux grands intérêts de la société américaine, — la religion et la richesse. Les résultats qu'a atteints cette science depuis qu'elle est devenue une étude positive, la découverte de ces créations successives, séparées par les grands cataclysmes qui ont bouleversé la surface du globe, changé la forme des continens, déplacé les rivages des mers et le cours des fleuves, toutes ces magnifiques conquêtes de l'esprit humain, qui sont un des plus beaux témoignages de sa grandeur, ont soulevé une vive opposition dans une portion du clergé des États-Unis, sans raison, ce me semble, comme le reconnaissent, ainsi que je l'ai déjà dit, les hommes les plus éclairés et les plus convaincus, tant parmi les protestans que parmi les catholiques. Toute cette histoire des révolutions de la nature est antérieure à l'histoire de l'homme et n'a rien à démêler avec elle; on devrait aussi reconnaître, comme le font ceux dont je viens de parler, que la Bible est un livre religieux, et non un livre scientifique. Le seul moyen qu'ait la religion d'être toujours à l'abri des progrès de la science, c'est de rester en dehors des hypo-

thèses de la science; on l'a bien vu au temps de Galilée. L'église eut alors le malheur de condamner des vérités qui ont prévalu, et qu'elle-même n'a plus la pensée de combattre. Pourquoi épouserait-elle des doctrines scientifiques qui peuvent être démontrées fausses? Que gagnerait-elle à compromettre ses dogmes dans la lutte des systèmes qui se succèdent et se renversent? D'autre part, la science n'a point à chercher d'appui hors d'elle-même et à prouver que ses doctrines ont leur base dans la Bible. Si Galilée eut un tort, ce fut celui-là. Que la science se tienne sur son terrain, qu'elle arrive à l'évidence par l'observation et le raisonnement, et il faudra bien qu'on admette ce qu'elle aura prouvé. La foi et la raison sont deux puissances distinctes qui peuvent se prêter un mutuel appui dans l'ordre de vérités qu'elles s'accordent à proclamer; mais pour l'homme le plus croyant, là où la foi ne prononce point, la raison est libre; *in dubiis libertas,* c'est la devise de l'église catholique. De plus, le savant doit prendre garde de ne point fausser la science pour vouloir la retrouver à toute force dans la Bible. S'il n'est pas nécessaire à la vérité du christianisme que Josué connût la théorie de Copernic, la théorie de Copernic n'en demeure pas moins vraie, bien qu'elle ne se trouve pas dans le Livre des Rois; il n'est pas non plus nécessaire que Moïse ait été géologue, et la géologie n'a pas besoin de retrouver ses découvertes dans un chapitre de la Genèse, qui n'est point un traité de géologie.

Tout le monde ne pense pas ainsi en Amérique : la géologie et la Bible y sont sans cesse mises en présence, soit pour anathématiser la première au nom de la seconde, soit pour les concilier, et, par ce côté, la géologie parle puissamment aux esprits dans ce pays, où la passion religieuse se mêle à tout, sauf à la politique, où les discussions philosophiques ne se trouvent guère que dans les écrits des théologiens, et où il est à peu près impossible de fonder une association philanthropique, un établissement d'éducation ou un recueil littéraire sans s'appuyer sur la religion. On peut s'étonner qu'il en soit ainsi chez un peuple si positif; mais le fait existe. Qu'on s'en rende compte comme on pourra, quand on devrait dire, pour l'expliquer, que la religion est la grande et heureuse inconséquence de la société des États-Unis. La géologie intéresse encore les Américains sous un autre rapport, elle est étroitement liée aux arts utiles, elle peut guider dans l'exploration des mines de métaux précieux, dans l'exploitation des amas de houille; enfin depuis quelques années, surtout en Angleterre, on commence à étudier avec succès les applications de cette science à l'agriculture. C'est surtout sous ce rapport qu'elle a excité en Amérique la sollicitude de plusieurs états qui ont fait faire des relevés géologiques de leur territoire : l'état de Massachusets l'a entrepris avec succès; l'état de New-York a fait exécuter avec

beaucoup de soin, sur la vaste étendue qu'il embrasse, un examen géologique, qui est un travail considérable (1). La constitution géologique des États-Unis avait d'abord trop peu attiré l'attention de l'Europe; l'étude en est cependant d'une grande importance. M. Agassiz, qui connaît également bien l'Europe et l'Amérique septentrionale, pense que les géologues devront désormais tenir grand compte de celle-ci (2), car les terrains à fossiles anciens y sont développés dans des proportions énormes (3), et y offrent des particularités remarquables. L'état de New-York est en grande partie composé de ces terrains appelés siluriens, sur lesquels des travaux récens ont appelé tant d'intérêt, et qui contiennent des débris d'êtres vivans appartenant à la création la plus reculée. Le musée d'Albany présente une très belle collection de toutes les formations que renferme l'état de New-York. Au lieu d'adopter les noms consacrés par l'usage européen, les savans américains ont créé pour ces diverses formations une nomenclature tout américaine. Les États-Unis ont toujours le désir de se montrer indépendans de l'Europe, et ce trait de caractère se retrouve dans les choses de la science comme dans cette maxime de leur politique qui repousse de leur continent toute intervention européenne. Le même naturel se mêle à tout et perce partout (4).

Après avoir passé quelques heures très intéressantes dans la collection géologique, je suis descendu chercher M. Johnson au milieu de ses échantillons de graines et de ses instrumens aratoires. Il m'a dit et m'a montré beaucoup de choses curieuses. Je ne veux point me donner des airs d'agronome qui m'iraient fort mal; j'indiquerai seulement à mes risques et périls quelques traits qui me semblent caractériser dans l'agriculture ce génie américain que j'étudie dans toutes ses manifestations et sous tous ses aspects. Ayant eu occasion, pendant mon dernier séjour en Angleterre, de visiter quelques-unes des fermes les plus célèbres appartenant à divers grands propriétaires de ce pays (5), j'ai pu apprécier sur place cette magnifique éco-

(1) Depuis mon retour, j'ai entendu M. Élie de Beaumont déclarer que les grands travaux géologiques accomplis aux États-Unis avaient une haute valeur scientifique. Il a exprimé la même opinion dans l'ouvrage qui, sous le titre trop modeste de *Notice sur les systèmes de Montagnes*, contient ses vues les plus nouvelles sur la partie de la géologie qu'il a créée.

(2) C'est également l'opinion de M. de Verneuil, qui a attaché son nom à l'étude de cette classe de terrains, comme l'ont fait aussi M. Murchison et M. Barande.

(3) Depuis les rochers fossilifères inférieurs jusqu'au grès rouge du Catskill, ces terrains ont une épaisseur en maximum de six mille pieds. Les géologues américains y ont reconnu vingt-huit formations qu'ils rapportent à quatre grandes classes ou séries. *Silliman's Journal*, t. XLVII, p. 49.

(4) J'ai entendu défendre au point de vue scientifique l'opportunité de ces dénominations purement américaines.

(5) J'ai eu l'avantage de faire cette tournée avec M. de Lavergne, alors professeur à l'institut agronomique de Versailles. Cet institut ayant été brusquement supprimé,

nomie rurale des Anglais, ces vastes travaux au moyen desquels le duc de Portland, par exemple, est parvenu, en faisant arriver un canal sur une colline, en combinant les arrosemens et le drainage et en dépensant 1 million, à changer en superbes prairies tout un pays de landes incultes; ces belles races d'animaux créées par un art persévérant qui, durant plusieurs générations, améliore et transforme presque les espèces en développant certaines qualités et en choisissant pour la reproduction les individus les plus perfectionnés, procédé merveilleux à l'aide duquel on fait à volonté de la force, de l'agilité, de la chair. Un art semblable ne peut se trouver aux États-Unis. En Amérique, on n'est pas, comme en Angleterre, dans un pays anciennement et savamment cultivé, où l'agriculture, à l'étroit dans une île, reportée successivement des terres les meilleures aux terres plus ingrates, a dû lutter par des progrès toujours nouveaux contre l'infériorité des terrains qu'elle était forcée d'exploiter. Ici le sol à cultiver est pour ainsi dire indéfini (1). On peut choisir le meilleur et négliger le pire; on n'a pas besoin d'améliorer celui que l'on cultive; on aime mieux défricher un sol nouveau. L'Américain n'est point, comme l'Anglais, attaché par une possession héréditaire à une grande propriété à laquelle est annexée depuis des siècles une grande influence locale, car la propriété est divisée, et le propriétaire mobile. En Angleterre, il y a concurrence entre les fermiers, et cette concurrence entraîne la nécessité des perfectionnemens qui permettent de payer d'un plus haut prix le droit d'exploitation. En Amérique, le système du fermage est presque inconnu; le goût de l'indépendance personnelle lui est contraire. Ce qu'on appelle ici *farmers*, ce sont de petits propriétaires.

De toutes ces circonstances il résulte que la culture savante est loin d'être aux États-Unis ce qu'elle est en Angleterre, parce qu'elle n'a pas dans les deux pays la même raison d'exister. L'usage d'épuiser une terre et de l'abandonner ensuite va si loin, qu'il excite des réclamations dans les parties, il est vrai, les plus anciennement cultivées du pays. « Continuerons-nous, dit un agronome du Massachusetts (2), à épuiser la terre en la cultivant sans relâche et sans réparer l'énergie productive du sol? Ce système, qui a déjà appauvri les terres, autrefois fertiles, de la Nouvelle-Angleterre, a atteint dans son progrès dévastateur beaucoup des plus belles campagnes des états de New-York et de l'Ohio, et poursuit sa route vers les régions reculées de l'ouest. Ces habitudes sont tellement funestes, qu'on estime à 1 million de

M. de Lavergne professe maintenant dans la *Revue des Deux Mondes*, au grand bénéfice de ses lecteurs.

(1) La vingt-sixième partie seulement du territoire des États-Unis est défrichée. — Mme Somerville, *Physical Geography*, t. Ier, p. 218.

(2) Avant l'émancipation, le voyageur suédois Kalm reprochait déjà aux Anglo-Américains d'appauvrir leurs terres par leur manière de les cultiver.

dollars (plus de 5 millions de francs) ce qu'il faudrait pour restituer leur vigueur et leur richesse primitives aux terres arables des États-Unis, qui ont été en partie dépouillées de leur fertilité. » Il semble donc que le temps soit venu, au moins pour quelques états, de changer de système. Je ne doute pas que, le jour où cette nécessité sera évidente, les cultivateurs américains ne lui obéissent. Ces cultivateurs forment, ainsi que je l'ai dit, une des portions les plus intelligentes de la population des États-Unis, et il n'y a pas de danger que, semblables aux paysans d'une grande partie de la France, ils soient retenus par la routine, car il n'y a rien de moins routinier que le peuple américain. Déjà on remarque des progrès sensibles; en cela comme en autre chose, les inconvéniens nés des circonstances particulières où les Américains se trouvaient placés se corrigent par le développement de l'intelligence et la diffusion des connaissances utiles que partout des sociétés agricoles travaillent à répandre. De fréquentes exhibitions excitent l'émulation des cultivateurs. Ce sont parfois de véritables fêtes nationales qui attirent un concours immense et qu'on célèbre avec une grande solennité. La dernière exhibition agricole de Rochester a été présidée par M. Douglas, un des candidats à la présidence des États-Unis. La société agronomique de l'état de New-York tend à donner une vive impulsion aux perfectionnemens de l'agriculture. Son secrétaire, M. Johnson, revient d'Europe, où il a été se mettre en rapport avec les hommes les plus habiles et étudier les procédés les plus perfectionnés. Le musée agricole d'Albany, que je viens de visiter, est curieux en ce qui concerne les produits de l'état de New-York; mais il est loin d'offrir cette abondance et cette variété d'instrumens aratoires qu'on rencontre dans les grandes fermes anglaises. On m'assure que le *clod-crusher* n'est pas connu en Amérique. En revanche, on m'a montré une charrue américaine forte et légère, qui opère vite et bien : les deux conditions de succès aux États-Unis. A côté, on a placé la vieille et lourde charrue française, dont on se sert encore au Canada. L'aspect de ces deux outils montre vivement la différence des deux peuples sous le rapport de l'activité progressive. Je m'enquiers naturellement du *drainage,* cette méthode d'améliorer les terres qui produit maintenant en Angleterre de si grands résultats, et j'apprends que, dans l'état de New-York, quatre manufactures forment incessamment des tuyaux *à drainer*. Il y a donc un mouvement vers le progrès agricole dans cet état. On attend une nouvelle impulsion du collége qu'on va fonder à Albany, et pour lequel 100,000 francs de souscription ont déjà été recueillis. On y donnera gratuitement une instruction supérieure à soixante-quatre élèves. On y professera le droit, la médecine et les sciences. Un citoyen et une dame d'Albany ont fourni une somme considérable pour l'érection d'un observatoire : la minéra-

logie et la géologie y seront enseignées, surtout dans un sens pratique. Les fils des fermiers, comme me le disait M. Johnson, apprendront à leurs pères à distinguer la nature et la valeur des terrains, et *leurs pères les croiront.*

Albany fut, comme New-York, fondé par les Hollandais; son nom était *Fort-Orange.* A la fin du dernier siècle, quand M. de La Rochefoucauld-Liancourt vint dans ce pays, les maisons, dans une grande partie de la ville, avaient encore l'aspect hollandais, « le mur de front s'élevant par des espèces de marches en pyramides que terminait une cheminée historiée ou quelque figure en fer. » Aujourd'hui Albany a un caractère entièrement américain; on n'y voit guère que des maisons de briques et des monumens à colonnes doriques; les plus remarquables sont la banque et le Capitole. La principale rue monte vers le sommet de la ville, où sont situés ces deux monumens, et d'où l'on voit se dérouler le cours majestueux de l'Hudson.

C'est dans cette partie de l'état de New-York que se trouvent les seules grandes propriétés territoriales qui soient aux États-Unis. De riches familles hollandaises y avaient bâti des châteaux entourés de parcs et dont le maître s'appelait *de patroon.* Encore aujourd'hui on voit là des habitations de campagne d'un aspect seigneurial comme on n'en rencontre nulle part ailleurs aux États-Unis; les terres appartenant à une de ces familles embrassaient tout un comté.

J'ai été ramené de la géologie et de l'agriculture à la politique générale par un entretien de plusieurs heures avec M. J.-C. Spencer, avocat et jurisconsulte éminent qui a traduit et annoté l'ouvrage de M. de Tocqueville. J'ai eu le plaisir d'entendre exprimer par un homme si compétent le jugement que j'ai constamment entendu porter sur cet ouvrage par tous ceux qui m'en ont parlé, et tout le monde m'en a parlé. Il n'y a eu qu'une voix en Amérique aussi bien qu'en Europe sur la profondeur et la sagacité de ce livre, un de ceux qui honorent le plus le siècle où nous vivons. Cependant la démocratie en Amérique y est jugée et n'y est point flattée; il y a même dans l'ouvrage une pensée fondamentale contre laquelle les Américains ont de la peine à ne pas regimber : c'est le danger que, dans les états purement démocratiques, la tyrannie sans contre-poids de la majorité peut faire courir à la liberté. Parmi tous ceux que j'ai interrogés sur ce point, un seul est convenu franchement que le danger existait; les autres m'ont en général répondu ce que dit aussi M. Spencer dans une des notes qui accompagnent sa traduction, que le péril signalé par M. de Tocqueville est combattu par la mobilité de la majorité, qui, amenant tour à tour les différens partis aux affaires, ne permet ni à l'un d'eux, ni à l'opinion qu'il représente, d'établir une tyrannie durable. Ceci ne me paraît pas une réponse suffisante à la pensée de M. de Tocqueville, car il en résulterait

tout au plus que l'oppression se ferait sentir tour à tour en sens contraire; ce serait peut-être une consolation pour les opprimés qui pourraient devenir oppresseurs, mais ce ne serait un état stable de liberté pour personne. Dans beaucoup de pays, soit des corps, soit des individus ont exercé un pouvoir tyrannique et se sont écrasés ou enchaînés successivement. C'est ce que l'on voit dans nos révolutions : qu'en résulte-t-il autre chose qu'une variété d'esclavage et des défaites diverses, mais égales, du principe de liberté?

De plus, il ne faudrait pas trop se fier à la régularité de ces oscillations de la majorité en sens contraires; il pourrait se faire que, sur certains points, celle qui succéderait à une autre héritât de celle-ci certaines passions communes, certains préjugés très généraux, qui frapperaient également une minorité persistante. Dans les états à esclaves, par exemple, la liberté d'opinion sur ce sujet n'existe pas plus quand les whigs l'emportent dans les élections que quand les démocrates triomphent, et, pour parler du gouvernement général de l'Union, est-il bien sûr que les partis se succèdent alternativement au pouvoir? Les démocrates ne l'ont-ils pas emporté depuis bien des années dans presque toutes les élections présidentielles? ne pourraient-ils pas l'emporter de même dans les élections du congrès, de sorte que la législation se fît contre leurs adversaires durant un temps assez long pour que ceux-ci fussent dans un état de véritable oppression? La même majorité qui triomphe dans les élections, comme l'observe si bien M. de Tocqueville, étant alors partout, dans la presse, dans le jury, et on peut ajouter maintenant dans les juges, nommés aujourd'hui presque généralement par le peuple, M. Spencer pense que la situation particulière où se trouvaient les États-Unis à l'époque où M. de Tocqueville les visita, put influer sur l'impression qu'il reçut. C'était, dit-il, l'époque où l'étonnante majorité qui soutenait le général Jackson dans les mesures les plus violentes de sa politique pouvait faire croire que la minorité était écrasée et sans puissance pour se défendre; depuis, les choses ont changé. Que les choses aient été ainsi, cela montre, ce me semble, que le péril signalé par M. de Tocqueville n'est point illusoire; c'est un signe manifeste de la réalité de ce péril, car un mal dont on est momentanément guéri, quand ce mal a son principe dans l'organisation, peut se reproduire à divers intervalles et finir par être mortel. Or M. de Tocqueville n'envisage pas les phases de maladie et de santé des États-Unis; ce qu'il a démêlé, c'est le principe même d'une infirmité radicale, principe caché dans les entrailles de la société américaine comme de toutes les sociétés démocratiques, — la tyrannie possible du nombre là où le nombre est tout, — et il me semble qu'aucune explication ou argumentation de détail, si ingénieuse qu'elle soit,

ne peut supprimer la réalité d'un mal inhérent à la nature même des choses. Ce qui est possible, ce n'est pas de le nier, c'est de le combattre; or l'auteur de *la Démocratie en Amérique* l'a signalé pour qu'il fût combattu aux États-Unis et ailleurs. Je persiste à croire qu'il a mis le doigt sur la plaie, et averti par là de chercher le remède, ce qui était rendre le plus grand service possible à la démocratie américaine et à tous les pays démocratiques, et j'ose conseiller à ces pays, quels qu'ils soient, de ne pas oublier que, s'ils veulent être libres, ils doivent défendre la liberté contre le despotisme de la démocratie. Je soumets de loin à M. Spencer lui-même ces observations; je n'ai rien de meilleur à lui offrir que ma franchise pour le remercier de l'hommage qu'il a rendu au livre de mon ami et de l'accueil hospitalier que j'ai reçu de lui en considération même de cet ami.

Du reste, on ne saurait rencontrer une conversation politique plus instructive que celle de M. Spencer; en sa qualité de whig, il a toujours défendu de sa parole et de sa plume le droit que réclame le gouvernement fédéral d'établir les voies de communication à travers les différens états, en laissant à ceux-ci la police et l'administration des travaux. Tout ce qui se rapporte à l'intérêt général d'après la lettre et l'esprit de la constitution est dévolu au congrès. Les whigs sensés conviennent qu'il y a quelque chose de fondé dans les plaintes des démocrates, que leurs adversaires ont quelquefois gaspillé les finances dans un intérêt électoral, qu'on a mis des paveurs dans des rues qui n'avaient pas besoin d'être pavées, pour faire travailler des Irlandais et s'assurer des votes; mais ils pensent que ces abus partiels ne doivent point prévaloir contre un principe constitutionnel et d'utilité générale. Nous savons trop en France combien les intérêts particuliers ont combattu et retardé les grandes lignes de chemins de fer pour que je ne me sente pas sur ce point aussi bon whig que M. Spencer, bien que je ne me permette guère d'avoir une opinion touchant les questions qui divisent les partis dans un pays où je n'ai pas vécu.

Voici un fait étranger à ces questions, mais assez bizarre pour être recueilli, que je tiens de M. Spencer et qui regarde la France, car il s'agit d'un nouveau prétendant. On va voir, il est vrai, qu'il n'est pas très dangereux ni surtout très pressé de régner.

Aujourd'hui vit dans la ville d'Albany, quand il n'est pas occupé à prêcher quelques tribus d'Indiens qui existent encore à Green-Bay, près du lac Michigan, un ministre de la secte des méthodistes. Son nom est Éléazar Williams; il a tout juste l'âge qu'aurait le dernier dauphin, et ressemble d'une manière frappante à la fois au roi Louis XVI et à la reine Marie Antoinette. Ce Williams a été élevé par un Indien nommé comme lui Williams, et qui passait pour son père,

mais qui ne l'était point. C'est ce qu'a toujours affirmé la femme de Williams. De plus, le nom de ce prétendu fils ne se trouve point sur les registres où il est fait mention de la naissance des autres enfans de Williams. Il y a quelques années, mourut à la Nouvelle-Orléans un Français dont le nom était, je crois, Belley. Sur son lit de mort, il déclara que le dauphin avait été enlevé du Temple, qu'on lui avait substitué un autre enfant; que lui, Belley, avait amené le jeune prince en Amérique; qu'effrayé des sentimens révolutionnaires du citoyen Genet, représentant très violent de la république française, il l'avait conduit chez des Indiens et confié à Williams.

Quant à Éléazar Williams, il n'a aucune mémoire de sa première enfance (on a dit que les affreux traitemens de Simon avaient détruit l'intelligence (1) chez sa touchante victime); seulement le prédicateur méthodiste croit se souvenir vaguement qu'il était assis sur les genoux d'une dame autour de laquelle il y avait des têtes poudrées et des épaulettes. A cela près, il ne se rappelle rien de tout l'espace de temps écoulé avant un certain jour où, tandis qu'il nageait dans un lac avec de petits sauvages, son front heurta un rocher. Dès ce moment, ses réminiscences sont distinctes. Il affirme qu'un Français venu chez les sauvages au milieu desquels il vivait dit en le montrant: Voici un fils de roi. Son éducation a été payée très exactement, dans un collége que M. Spencer m'a nommé, par l'Indien Williams, qui, comme tous les sauvages à demi civilisés, était grand buveur d'eau-de-vie, n'avait jamais un sou et n'a point fait donner d'éducation à ses véritables enfans. La veuve de Williams possédait une médaille en bronze sur laquelle était représenté le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Elle disait que son mari en avait eu deux autres, une en or et une en argent; qu'il les avait vendues pour boire, et qu'elle avait sauvé la troisième. On lit dans certains mémoires du temps (je n'ai pas vérifié la citation) qu'un jour Simon, dans un de ces accès de brutalité auxquels il était sujet, frappa le dauphin au visage avec une serviette, et que le clou qui tenait la serviette accrochée à la muraille blessa le nez du malheureux enfant, près de l'œil. Éléazar Williams a une cicatrice en cet endroit. Comme on lui montrait des autographes sans lui laisser voir les signatures, à l'aspect d'un de ces autographes il fut saisi d'horreur et d'une sorte d'effroi: c'était l'écriture de Simon. Enfin, quand le prince de Joinville est venu aux États-Unis, il s'est détourné de son chemin pour aller voir Williams, qui était en ce moment chez les Indiens, aux environs de Green-Bay. Ils ont parlé plusieurs heures ensemble. Williams refuse

(1) M. de Beauchesne, dans l'histoire si complète du malheureux enfant royal, établit au contraire qu'il avait toute son intelligence à ses derniers momens. Cette histoire est aussi très contraire à la supposition qu'un autre enfant ait pu être substitué au jeune prince.

de dire ce qui s'est passé entre eux; seulement il se loue beaucoup du prince, qui lui a depuis envoyé des livres (1).

Tel est le récit que m'a fait très sérieusement un homme fort considéré et qui a rempli de hautes fonctions dans son pays, M. J.-C. Spencer. Je l'ai écrit immédiatement après l'avoir l'entendu, et n'ai qu'un doute : c'est si la veuve de Williams vit encore ou si elle est morte il y a peu de temps.

Le plus curieux de cette singulière histoire, c'est ce que répond Williams quand on lui demande ce qu'il pense de tout cela. « Vraiment, dit-il, cet ensemble de circonstances me frappe beaucoup, je ne sais comment l'expliquer; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas être roi. » Ce dernier trait le sépare en tout cas des aventuriers qui se sont donnés pour le fils de Louis XVI et doit rassurer tout le monde, à moins que des fidèles que ce récit aurait convaincus de ses droits n'aillent chercher le pasteur méthodiste à Albany ou parmi ses sauvages, et ne le fassent roi malgré lui.

New-York.

Me voici de nouveau à New-York, et plus frappé que jamais du mouvement extraordinaire qui règne dans l'*empire city*. Il y a à ma connaissance trois grands spectacles donnés au monde par l'activité commerciale d'une ville : les navires dont la Tamise est comme encombrée entre Londres et Greenwich; — les docks de Liverpool, remplis de marchandises qu'on embarque et qu'on débarque, qu'on entasse et roule sous des hangars s'étendant sur une ligne d'une demi-lieue, où arrivent des navires et des bateaux à vapeur de tous les pays, et d'où il en part sans cesse pour toutes les contrées de l'univers; — enfin les deux quais de New-York, qui suivent, l'un la rive de l'Hudson, l'autre le bras de mer appelé rivière de l'Est, et forment un immense coin dont la pointe regarde la mer, dans lequel la ville, comprimée à une de ses extrémités, va vers l'autre s'élargissant et s'étendant toujours, comme une matière en fusion déborde par l'ouverture d'un creuset. Le long de ces deux quais, on chemine pendant une heure entre une rangée de maisons et une rangée de navires, au milieu d'une population affairée qui pousse, qui traîne, qui cloue, qui emballe, qui déballe, chacun à sa besogne, sans se parler, sans se heurter, chacun impassible et ardent, le visage calme et le pas agile, l'air froid et pressé. Quand on marche le long de ces quais, devant ces navires, à travers cette foule occupée et muette, on sent que New-York est bien la troisième ville commerciale du monde. En 1678, il n'en était pas tout à fait ainsi : on eût vu dans le port 3 vaisseaux,

(1) Ce dernier fait a évidemment peu d'importance, car il est fort naturel que le prince ait eu la curiosité de voir ce personnage, dont les journaux ont souvent parlé.

8 sloops et 7 barques (*boats*); 15 bâtimens venaient d'Angleterre tous les ans. Hier, il y avait dans le port de New-York 22 bateaux à vapeur, 140 navires, 22 bricks, 54 schooners; toutes les voiles comprises, 530 bâtimens.

Au milieu de cet immense mouvement commercial, la science n'est pas absente. Cela m'étonne peut-être encore plus que le mouvement commercial lui-même. L'érudition orientale possède à New-York un représentant distingué. Tous les savans d'Europe qui se sont occupés de la Palestine connaissent les *Biblical Researches* de M. Robinson, qui a apporté dans l'étude des localités bibliques une méthode sévère dont les résultats comptent pour beaucoup dans la géographie sacrée. Critique résolu comme un Américain, ne consultant que l'Écriture comme un protestant, il n'hésite pas à dire : Toute tradition sur les localités antiques de Jérusalem et de la Palestine est sans valeur, excepté quand elle est appuyée sur des circonstances qui nous sont connues par l'Écriture ou par un autre témoignage contemporain.

C'est aussi la Bible à la main que M. le docteur Hawkes a voyagé en Orient. Aujourd'hui, plongé dans l'étude des antiquités américaines, il m'intéresse particulièrement en sa qualité de voyageur en Égypte. M. Hawkes, qui est ministre de l'église épiscopale, a cherché en Égypte la concordance des monumens avec le récit de la Genèse. Il a mis en lumière la parfaite exactitude du récit biblique, en tout ce qui concerne les mœurs égyptiennes telles qu'elles sont représentées sur les monumens. C'est, je crois, par l'effet d'un pur hasard qu'on n'a pu retrouver de traces bien évidentes de la captivité des Juifs et de leur fuite. M. Hawkes cite dans son ouvrage le bas-relief égyptien où l'on voit des hommes qui portent des pierres et des briques, et au-dessus desquels sont tracés des hiéroglyphes qui, je crois, veulent dire : Les captifs portent... pour bâtir le palais du roi. Malheureusement aucun nom de peuple n'est indiqué dans l'inscription hiéroglyphique, et on ne peut être sûr qu'il s'agisse des Juifs plutôt que d'autres populations captives; mais rien n'empêche de voir là les Hébreux qui furent condamnés à faire de la brique pour les rois d'Égypte, et que Moïse délivra.

M. Hawkes est à la fois un voyageur savant et un des prédicateurs les plus distingués de l'église épiscopale aux États-Unis. L'église épiscopale anglaise avait été repoussée par la révolution comme le gouvernement anglais, avec lequel elle avait toujours fait cause commune; mais après que l'indépendance des États-Unis eut été reconnue par l'Angleterre, le même motif de séparation n'existait plus : ceux qui tenaient pour l'église anglicane, et qui pensaient qu'elle était dépositaire de la vraie tradition apostolique, éprouvèrent le besoin de s'en rapprocher. White, un des membres les plus vénérables du clergé américain, conduisit à bien, à travers un assez

grand nombre de difficultés, cette réconciliation. Il fit le voyage d'Angleterre pour aller demander la consécration épiscopale, par l'imposition des mains, à l'archevêque de Cantorbéry, et revint fonder la communion épiscopale américaine, qui ne jouit, comme on pense bien, d'aucun privilége, mais qui est préférée par les classes élevées de la société, et qui possède dans le quartier élégant de New-York une église à laquelle M. Hawkes est attaché.

De toutes les communions chrétiennes, ce sont les épiscopaux qui possèdent à New-York le plus grand nombre d'églises : ils en ont 46; il y en a 44 presbytériennes, 42 méthodistes, 35 baptistes, seulement 9 congrégationalistes (puritaines) et deux unitairiennes; on y compte aussi 17 églises réformées allemandes et 22 églises catholiques. Pour célébrer le dernier anniversaire de la proclamation de l'indépendance, M. Hawkes a prononcé un discours politique selon l'usage. L'excitation qu'a produite dans les esprits l'attente de l'arrivée de Kossuth, la fièvre démocratique qui s'est allumée à cette occasion, ont inspiré à M. Hawkes un véhément discours de résistance. « Une lutte approche en Europe, a-t-il dit, non pas, comme on le répète, entre la liberté et le despotisme (1), mais entre le gouvernement et l'anarchie; tous deux ont des armes et des échafauds, et cette page de l'histoire ne peut être écrite par Dieu que dans le sang; l'Amérique, libre et heureuse, ne doit intervenir que par ses exemples, non par les armes. On parle de la souveraineté du peuple : n'y croyez pas; le peuple n'est pas souverain, le souverain est toujours quelque part ailleurs : en Europe, dans un gouvernement despotique ou constitutionnel; chez nous, Américains, dans un ensemble de principes raisonnables, et, comme tels, venus de Dieu, qui sont inscrits dans notre constitution. Cette constitution est le souverain. Si elle contient des principes faux, ils doivent être changés paisiblement et légalement, et remplacés par des principes vrais. Jusque-là, on doit la respecter et lui obéir... » Et passant à un autre sujet : « New-York, a-t-il ajouté, a cela de particulier, que c'est ici que se fait l'alliance de l'ancien monde et du nouveau. Chaque année, trois cent mille enfans de la vieille Europe, dépravés par l'ignorance et la servitude (nous n'avons jamais été ignorans ni serfs), sont jetés sur ces bords. La question est de savoir s'ils seront purifiés par nous, ou si nous serons viciés par eux, si nous infuserons un sang plus jeune et plus pur dans ces corps décrépits, ou s'ils infecteront nos veines de la corruption qui est en eux. Pourrons-nous, comme nos fleuves, nous débarrasser du limon déposé dans notre sein? Un grand nombre de ces hommes est entièrement impropre à vivre selon nos institutions; les rejetterons-nous? Non, cela n'est pas dans le cœur amé-

(1) Ce discours a été prononcé au mois de septembre 1852.

ricain. Nous avons de l'espace à leur donner, mais qu'ils y respectent notre liberté. Dans l'ouest, des Hongrois ont été chassés par des catholiques allemands parce qu'ils lisaient une bible protestante. Je le dis au nom de la tolérance religieuse, cela ne doit pas être toléré. » Il y a eu aussi quelques paroles dirigées contre les sectes mystiques et en faveur d'un christianisme actif. « Notre reconnaissance envers Dieu, a dit M. Hawkes, doit être en action, non en paroles; nous devons donner tout ce que nous avons reçu. Dieu demande l'action, et non certaines émotions qui font oublier l'action. On parle de belle mort, on me dit qu'un tel a fait une belle mort : je demande comment il a vécu? »

Tandis que le ministre de l'église épiscopale tonnait ainsi à la fois contre les catholiques, les *dissenters* mystiques et les révolutionnaires, un ministre méthodiste prêchait dans une autre église en l'honneur de Kossuth et de l'intervention, à un certain degré, de l'Amérique dans les affaires européennes.

J'ai vu à Cambridge ce qu'il y a, je crois, de mieux aux États-Unis sous le rapport des sciences naturelles. Ici j'ai eu occasion d'interroger un professeur de chimie de l'université de New-York, M. Draper, sur le progrès des connaissances physiques. Sa réponse m'a frappé d'autant plus qu'il est Anglais de naissance, et par conséquent moins exposé à céder, en vantant l'Amérique, à un préjugé national. Nous parlions du journal scientifique de Silliman, bien connu et estimé en Europe. M. Draper m'a dit qu'à l'origine la plus grande partie de ce journal était remplie de comptes-rendus des travaux européens, et que les recherches originales des Américains étaient en minorité, mais que maintenant la proportion était inverse. M. Draper disait vrai, comme chacun peut s'en assurer; ce fait n'est-il pas la preuve d'un progrès évident?

Il est naturel que le mouvement scientifique aux États-Unis tende surtout aux applications utiles. Ainsi la navigation à la vapeur avait été pressentie en France par Papin, essayée sur le Rhône par le marquis de Jouffroy, mais c'est aux États-Unis que Fulton, le premier, a montré qu'on en pouvait tirer un parti sérieux. Un Américain, à qui je parlais des essais antérieurs tentés en Europe, et du bateau dont deux Américains, Fitch et Rumley, se disputaient l'invention en 1788, m'a répondu : « Qu'importe cet essai? Le véritable inventeur est celui qui rend une invention pratique. » Je ne suis pas de son avis : il y a souvent plus de génie à créer une machine imparfaite qu'à perfectionner un procédé déjà connu. Je dirai plus, si les recherches qui semblent les plus dénuées d'utilité n'avaient pas été entreprises par un pur amour de la science, combien d'applications utiles, nées de ces recherches, seraient encore à naître! Les calculs mathématiques les plus profonds ont été nécessaires pour qu'on pût arriver dans

l'astronomie à des découvertes qui ont perfectionné la navigation, et si un grand physicien, — pourquoi ne le dirais-je pas, quoique ce physicien soit mon père? — si un grand physicien n'avait créé, avec l'électricité, des aimans artificiels, sans autre but que de poursuivre des découvertes toutes théoriques, l'on n'aurait pu construire ces télégraphes électro-magnétiques dont les fils traversent les États-Unis dans toutes les directions et permettent à un négociant de New-York de faire, pendant la durée de la bourse, des opérations sur les cotons de la Nouvelle-Orléans. C'est ce qui fait que, à part un intérêt de famille bien naturel, j'étais très curieux de voir l'appareil inventé par M. Page pour remplacer la vapeur par l'électro-magnétisme, bien que son procédé ne soit pas encore applicable, dit-on, à cause des frais qu'il exige. D'autres essais du même genre ont été tentés en Europe; mais aucun, je crois, aussi en grand. La machine de M. Page est d'une force de huit chevaux, la roue et l'arbre qui la met en mouvement ont la dimension de la roue et du piston d'une locomotive ordinaire de chemin de fer. On sait les avantages qu'aurait l'électricité substituée à la vapeur : d'abord plus d'explosions, ce qui serait un grand changement partout, surtout aux États-Unis; plus de masses de charbon de terre à embarquer sur les bateaux qui traversent l'Océan, ou à transporter dans les pays où manque ce combustible; puis au lieu de cette noire et infecte fumée qui incommode les voyageurs, de brillantes étincelles jaillissant des roues, et qui, dans la nuit, offriraient le plus beau spectacle. C'est alors qu'on voyagerait réellement comme la foudre quand un wagon fuirait environné d'éclairs (1).

J'ai toujours l'espoir qu'en se perfectionnant, les découvertes modernes, auxquelles on reproche justement d'être plus utiles que belles, pourront joindre à leurs avantages le mérite de la beauté. Les gares et les viaducs sont en certains endroits des œuvres d'art. On a annoncé en Écosse un moyen de faire disparaître la fumée, accompagnement si disgracieux des locomotives et des bateaux à vapeur; déjà les dimensions que ceux-ci atteignent maintenant rend cet inconvénient beaucoup moins sensible. A l'avant ou à l'arrière d'un de ces grands bâtimens, on n'entend plus le fracas de la machine; la trépidation désagréable qu'elle imprime est beaucoup moins sensible; la fumée disparaît souvent au milieu des voiles, l'hélice débarrasse de ces roues qui gâtent les lignes du bâtiment, comme des paniers

(1) En ce moment, la découverte de M. Ericson, qui substitue à la vapeur l'air dilaté par la chaleur, fait une immense sensation en Amérique. Les premières expériences semblent avoir réussi. La diminution du combustible employé est considérable. La vitesse a été jusqu'ici inférieure à celle des bateaux à vapeur; mais M. Ericson annonce qu'avec des tubes à piston d'une dimension plus grande il remédiera à cette infériorité. Espérons et attendons.

gâtent les tailles les mieux prises, et remplace leur bruissement affairé par un léger mouvement de l'eau jaillissant dans le sillage; enfin, si l'on parvient à utiliser la découverte du docteur Page, un bâtiment à hélice, mû par son procédé, glissera sans roues, sans charbon, sans fumée, emporté à travers les mers comme par une force mystérieuse et une âme invisible.

Ce qu'il y a de frappant pour l'imagination dans l'emploi de l'électro-magnétisme tel que les appareils de M. Page nous l'ont présenté, c'est que les fils enroulés autour de la barre de fer à laquelle le courant qui les traverse imprime le mouvement de va-et-vient d'un piston, ne touchent pas cette barre. Ainsi isolée de ces fils qui conduisent les courans électriques, on la voit, si elle est placée verticalement, s'élever dans l'air sans tenir à rien. Un des spectateurs de ces expériences est monté de fort bonne grâce sur une table que la barre de fer, comme par un élan spontané, a soulevée en l'air avec lui. Ce qui était plus curieux encore, c'était de voir un autre *gentleman* peser de toute sa force sur cette barre de fer verticale qui ne touchait à rien, et ne pouvoir l'empêcher de s'élancer entre ses mains. Il semblait lutter contre une force magique et une volonté cachée.

Si on s'étonne que j'aie trouvé à New-York de la science et des beaux arts, on s'étonnera bien plus que j'y aie trouvé de la philosophie. Cependant j'ai vu aujourd'hui deux philosophes américains : M. Henry et M. Tappan. La spéculation métaphysique, comme on peut croire, ne tient pas une grande place dans la société toute pratique des États-Unis. Cependant il existe dans la petite ville de Concord un cercle de penseurs ou de rêveurs, comme on voudra, qui entourent un homme d'une singulière vigueur d'esprit, M. Emerson. Je l'admire moins quand il marche sur les pas de Coleridge ou de Carlyle, et, s'enveloppant d'obscurité, fait jaillir les étincelles de son esprit dans les ténèbres; mais je salue en lui, sans l'approuver, un vrai représentant de la pensée américaine quand, repoussant toute tradition, tout enseignement, tout appui, il veut que chaque homme tire de soi-même ses idées, ses principes, sa foi.

Cet audacieux mépris du passé, cet excès de confiance dans le présent n'est que le sentiment général mis sous une forme philosophique. Emerson a fait la théorie de la pratique universelle en ce pays, quand il a érigé en système le droit et le devoir pour chaque homme de ne dater que de lui et de tout commencer, comme si rien n'existait. « Une fausse humilité, une complaisance pour les écoles régnantes ou pour la sagesse de l'antiquité ne doit pas, dit Emerson, me dérober la possession suprême de cette heure qui m'appartient. Si quelques-uns qui aiment moins la liberté et savent moins bien défendre leur indépendance veulent vous imposer quelque opinion, répondez

à ces docteurs : Nous vous sommes obligés comme à l'histoire, aux pyramides, aux auteurs; mais maintenant notre jour est venu, nous sommes sortis de l'éternel silence; maintenant nous voulons vivre, vivre pour nous-mêmes, non pour tenir les cordons d'un catafalque, mais pour fonder et créer notre siècle; la Grèce, ni Rome, ni les trois unités d'Aristote, ni les trois rois de Cologne, ni le collége de la Sorbonne, ni l'*Edinburgh Review*, ne nous commanderont plus. Nous sommes arrivés, nous allons à notre tour donner notre interprétation aux faits, et, qui plus est, fournir de nouveaux faits à l'interprétation. Se plaise qui voudra dans la condescendance; les choses doivent prendre ma mesure, non moi la leur, et je dirai avec ce vaillant roi : Dieu m'a donné cette couronne, et le monde entier ne me l'arrachera pas.... Nous supposons que toute pensée est complétement déposée dans les livres, toute imagination dans les poèmes. Affirmation superficielle! Un homme digne de ce nom pensera plutôt que toute la littérature est encore à écrire. La poésie a chanté à peine son premier chant. La nature nous dit perpétuellement : Le monde est nouveau, inexploré (*untried*). Ne croyez pas le passé; je vous livre l'univers vierge... Il n'y a point de maîtres, ou très peu. La religion attend encore un fondement solide dans l'âme de l'homme. Il en est de même de la politique, de la philosophie, des lettres, des arts. Nous n'avons jusqu'ici que des tendances et des indications..... Les hommes en sont venus à parler de la révélation comme si Dieu était mort... Marchez seul... Nul aujourd'hui ne marche seul. Les hommes pensent que la société en sait plus que leur âme; ils ignorent qu'une âme, que leur âme en sait plus que le monde tout entier... Toutes les vertus sont comprises dans la confiance en soi (*self-trust*). »

N'est-ce pas là dans la philosophie la tendance et l'excès du caractère américain? L'esprit qui emporte si haut et si loin Emerson est l'esprit qui dirigeait Franklin dans une voie plus humble et plus sûre, quand il prescrivait aussi à l'homme de se tirer d'affaire *par lui-même*. Là est le fond de la sagesse usuelle du bonhomme Richard comme de la métaphysique excentrique d'Emerson. En même temps qu'il était si Anglais et si Américain par le principe du développement de l'énergie individuelle, Franklin se rapprochait de la France du XVIIIe siècle par un tour familier, vif et enjoué de l'esprit appliqué aux questions sérieuses. Aussi le docteur Franklin fut-il goûté dans la société des philosophes comme aucun autre de ses compatriotes n'aurait pu l'être, car on le trouvait un peu de la famille : c'était un cousin d'Amérique.

Le XVIIIe siècle français, avec ce qu'il avait de plus violemment irréligieux, se fit jour dans le livre de Thomas Payne, Anglais qui tour à tour vécut en Amérique et siégea dans la convention française.

Il est déplorable qu'un homme qui s'était prononcé avec énergie, à l'heure où plusieurs doutaient encore, pour la séparation complète des colonies, et, par un livre imprimé en 1776, avait concouru au triomphe de l'indépendance, ait attaché son nom à une si triste doctrine. Elle n'a eu, du reste, que bien peu d'écho en Amérique. On ne pourrait guère citer que cette pauvre miss Wright, qui allait, à travers les états de l'Union, prêchant avec l'athéisme l'abolition de l'esclavage, et dont on disait que sa profession de foi était celle-ci : — Il n'y a point de Dieu, et miss Wright est son prophète. — L'irréligion n'existe pas dans ce pays, ou du moins y est tout à fait dans l'ombre. Parmi l'innombrable quantité de journaux de tout parti, de toute secte, qui me passent chaque jour entre les mains, je n'en ai rencontré qu'un jusqu'ici dont la tendance soit hostile au christianisme. Ainsi cette philosophie-là est, je crois, entièrement étrangère aux États-Unis.

Je dois dire cependant que la *Philosophie positive* de M. Comte, qui, sous une forme sérieuse et scientifique, arrive à la négation de toute religion, même de la religion naturelle, est assez lue en Amérique, où on lui accorde peut-être plus d'attention qu'en France. J'ai entendu des hommes pieux en parler avec une certaine estime. Le nom de *philosophie positive* doit plaire dans le pays positif par excellence : l'enchaînement d'un système étroit et conséquent est fait pour agréer à des esprits plus fermes qu'étendus, et il y a, je crois, beaucoup de ces esprits en Amérique. Si le frein religieux se relâchait et si la pensée des Américains se détournait de la vie pratique pour se porter vers la spéculation, je ne doute pas qu'ils ne montrassent une extrême vigueur dans la déduction philosophique et beaucoup de hardiesse dans les conclusions. Ils iraient tête baissée, tout droit au bout d'un système, comme ils vont en Californie. A l'heure qu'il est, le peu d'esprits qui aux États-Unis s'occupent sérieusement d'études philosophiques s'appuient sur l'Europe. Chose remarquable, les deux hommes que j'ai vus aujourd'hui se sont appliqués à la même question, et cette question est celle du libre-arbitre. Ici, on s'attend à rencontrer la pratique plus que la métaphysique de la liberté. Les politiques ne s'en inquiètent guère. Aussi n'est-ce pas de la politique que le débat est sorti, c'est de la théologie.

On sait jusqu'où a été le protestantisme dans ses agressions contre la liberté de la volonté humaine, depuis Luther, qui a écrit un livre sur *le serf arbitre* par opposition au libre arbitre, et Calvin, dont la doctrine écrase en fait la liberté humaine sous la prédestination. Certains docteurs puritains de la Nouvelle-Angleterre et en particulier le plus célèbre et le plus influent de tous, Jonathan Edwards, ont attaqué théoriquement cette liberté avec toute l'énergie

qu'ils mettaient chaque jour à la défendre. Ce contraste entre des doctrines presque fatalistes et un vif sentiment de la liberté qui porte aux résistances hardies se rencontra chez les théologiens de New-Haven comme chez ceux de Port-Royal. Quoi qu'il en soit, les doctrines dont je parle ont régné jusqu'à ces derniers temps dans l'enseignement et ont été entamées, de nos jours, par M. Henry et surtout par M. Tappan. M. Henry est professeur à l'université de New-York. C'est un philosophe spiritualiste, qui a publié, sous le titre d'*Élémens de Psychologie de Cousin*, une traduction du cours de M. Cousin sur Locke, accompagnée de notes (1), parmi lesquelles la plus considérable roule sur la liberté morale. Comme l'illustre écrivain qu'il reproduit, M. Henry est un zélé champion du libre arbitre, et repousse l'esclavage auquel la théorie calviniste condamne la volonté humaine; je l'ai trouvé vif et éloquent sur ce point. — Vouloir, me disait-il, que nous ne soyons autre chose que les aubes d'une roue que l'eau fait tourner, et que ces aubes se réjouissent d'être ainsi mises en mouvement malgré elles, c'est trop fort!

Chose curieuse, Locke, le favori de Voltaire, le père involontaire, il est vrai, de la philosophie qui en France a abouti au matérialisme, Locke, que M. de Maistre anathématise presque aussi rudement que Bacon, est protégé en Amérique par les ultra-calvinistes, parce que sa doctrine sur la volonté peut servir la haine qu'ils portent à la liberté morale de l'homme. En France, attaquer Locke, c'était attaquer le XVIIIe siècle; en Amérique, c'est attaquer Calvin.

M. Tappan, dont la famille, d'origine française et réformée, vint en Amérique avec les Hollandais, est un homme religieux qui un jour a senti la conscience de la liberté se soulever en lui contre les exagérations philosophiques du calvinisme. Dans le collége où il étudia la théologie, ces exagérations régnaient, et lui-même commença par y croire. Cependant, quand il vit Jonathan Edwards étouffer sous la toute-puissance de Dieu l'individualité humaine, Hopkins l'anéantir jusqu'à lui refuser d'être une substance et n'y plus voir qu'un ensemble de facultés, — arrivant ainsi, par une autre voie et dans un autre dessein, à la même conclusion contre l'existence du moi humain que les philosophes français du XVIIIe siècle, dont l'un disait aussi : « Le *moi* n'est qu'un ensemble de facultés, » et ajoutait : « comme un bal n'est autre chose qu'un ensemble de personnes réunies pour danser; » — quand M. Tappan vit l'existence individuelle et indépendante du *moi* se dissoudre ainsi, et avec elle l'activité libre de l'homme s'évanouir, il ne put suivre plus loin ses maîtres dans

(1) M. O. W. Wight a publié une très bonne traduction de l'*Histoire de la Philosophie moderne* de M. Cousin.

cette voie. Appelé à prêcher lui-même, il sentait la nécessité de fonder la responsabilité morale de l'homme, et pour cela il avait besoin de croire à la volonté, à la liberté humaine, au *moi* humain. Il a écrit une réfutation de la théorie fataliste d'Edwards et un traité sur les rapports de la volonté avec la morale et avec le christianisme (1). J'écoutais avec un respectueux intérêt ce récit qu'un esprit élevé et sincère voulait bien me faire de son histoire. Je retrouvais ce que j'avais rencontré chez M. Henry, cette protestation pour la liberté humaine, si bien placée chez des hommes qui philosophent au sein d'un peuple libre. M. Tappan, pour être un champion de la liberté humaine, n'en est pas moins un chrétien très convaincu et un pieux ministre. C'est sa religion et sa piété mêmes qui le poussent à maintenir les droits de la volonté humaine, sans laquelle il n'y a point de personnalité véritable, ce qui conduit, quand on est conséquent, droit au panthéisme. L'apôtre du *moi* a soulevé bien des ombrages dans le vieux puritanisme; mais il gagne chaque jour des adhérens. Je crois que c'est là ce qu'il y a de plus intéressant dans le mouvement métaphysique américain (2). On voit qu'il se passe tout entier pour ainsi dire dans le sein de la théologie; il s'appuie au dehors sur le mouvement imprimé à la philosophie française par M. Cousin. M. Tappan s'entend parfaitement avec lui sur la liberté humaine et la causalité. Ils se sont vus récemment à Paris; mais chacun d'eux avait quelque peine à parler la langue de l'autre. Heureusement, miss Tappan, qui sait parfaitement le français, leur a servi d'interprète; ce qui fait, ce me semble, un tableau gracieux et un cadre piquant que Platon, grand admirateur de la sage Diotime, n'aurait peut-être pas rejeté pour un de ses dialogues.

7 novembre.

Depuis quelque temps, il n'est question que de l'arrivée de Kossuth. Chez quelques-uns, l'enthousiasme est à son comble. On proclame Kossuth le libérateur futur de l'Europe. Un prédicateur a dit en chaire que l'avénement de Kossuth était le second avénement du Christ. Dans certains journaux, on déclare que le moment est venu pour les États-Unis de peser sur les affaires de l'Europe, d'y soutenir le principe démocratique. J'ai lu un article dans lequel on parlait déjà d'envoyer une flotte dans l'Adriatique attaquer l'Autriche en prenant Fiume, et une autre dans la Baltique pour bombarder Cronstadt et Pé-

(1) M. Tappan est en outre l'auteur d'un traité de logique, qu'un juge bien compétent, M. Cousin, regarde comme égal à tout ce qui existe en ce genre en Europe.

(2) Si je faisais ici une histoire complète de la philosophie américaine, il faudrait mentionner quelques autres noms : celui de Channing, celui de M. Upham, qui lui aussi a réfuté Locke, et qui est auteur d'un traité de philosophie religieuse sur la *Vie intérieure*.

tersbourg, comme on proposait dans un troisième journal de déclarer simultanément la guerre à l'Angleterre et à la France; mais les whigs branlent la tête, et rappellent que la politique de Washington et de ses successeurs a toujours été de rester en dehors des révolutions européennes. On dit aussi que Kossuth s'est querellé avec l'officier du *Mississipi*, bâtiment envoyé au chef magyare pour le conduire en Amérique. Quelques-uns ajoutent que la trop célèbre Lola-Montès, qui est sur le même vaisseau et qui fera peut-être autant de bruit, soutient que Kossuth est une attrape (*humbug*); mais le grand nombre est dans une sorte d'extase. Une charmante jeune personne me disait hier : « J'ai toujours désiré voir un héros. » Moi-même je prolonge mon séjour à New-York moins encore pour voir Kossuth que pour avoir le spectacle du peuple américain en cette circonstance. Enfin j'apprends que le chef hongrois a débarqué à Staten-Island, et qu'il va faire aujourd'hui son entrée solennelle dans New-York par un temps magnifique.

Dès le matin, Broadway, ordinairement si calme le dimanche, est encombré par une foule immense qui se dirige vers *la Batterie*, promenade située au bord de la mer, d'où l'on embrasse d'un coup d'œil la rade et les deux îles placées en avant de New-York. On y jouit toujours d'une vue admirable; mais aujourd'hui la rade, sillonnée en tous sens par des bateaux à vapeur et des barques pavoisées, la promenade, couverte de peuple et de milices dont les uniformes et les armes resplendissent au soleil, forment un cadre éblouissant à la scène que toute la population attend avec impatience, — l'arrivée de Kossuth.

Je trouve une place dans le bâtiment appelé *Castle-Garden*, sur une galerie extérieure à quelques pas du point où le héros de la fête va débarquer; un coup de canon annonce son départ de Staten-Island, et le *Mississipi* vient droit à nous, salué de loin par les vivats et les fanfares. Il approche et touche le rivage; mais l'imprévoyance américaine se montre encore dans ce moment, dont elle dérange un peu la solennité : la corde avec laquelle on attache le bâtiment à vapeur se trouvait être une vieille corde; elle se rompt, et le débarquement se fait sans beaucoup d'ordre sur une planche assez mal posée. Kossuth, avec son bonnet hongrois et son manteau noir, a un peu l'air d'un bon pauvre à un enterrement; enfin il entre dans une immense salle entourée de gradins; il a ôté son manteau; sa tête est nue; il s'appuie sur un grand sabre, et en ce moment je lui trouve l'air noble et un certain calme plein de dignité et de douceur. Il commence à parler avec un accent marqué, mais une prononciation très distincte; une rumeur confuse l'empêche à plusieurs reprises de poursuivre; il y renonce et dit qu'il ne peut être entendu et fera imprimer son discours. Est-ce, comme le prétendent ses partisans, que le peuple

n'a pu contenir son enthousiasme pour écouter l'orateur, ou serait-ce qu'il y avait dans la foule assez de malveillans pour empêcher l'orateur d'être ouï? Il se pourrait. Les Irlandais sont nombreux à New-York, et ils ne sont pas favorables à Kossuth; leurs journaux lui reprochent d'avoir été, dans ses discours en Angleterre, trop Anglais et trop monarchique, d'avoir rappelé qu'il était protestant et mal parlé des jésuites; l'archevêque de New-York, ces jours derniers, a discouru contre lui dans un *meeting* catholique. Toutefois l'incident de Castle-Garden est bien vite oublié dans le vacarme de l'excitation populaire. Après avoir passé la milice en revue, Kossuth monte avec le maire de New-York et Mme Kossuth dans une voiture découverte, suivi de ses officiers et des autorités de la ville; précédé et accompagné des corps qui défilent musique en tête, il traverse New-York comme un potentat qui ferait son entrée dans sa capitale entre une double haie de sujets. Les fenêtres sont ornées de tentures, les toits sont chargés de spectateurs, mille mains s'agitent, mille voix crient : *Vive Kossuth!* Je n'ai jamais vu toutes les apparences de l'enthousiasme à un plus haut degré que dans cette population de cinq cent mille âmes accueillant, avec un transport qui allait parfois jusqu'à la fureur, un étranger, le chef d'une nation lointaine et peu connu du grand nombre, parce qu'il apparaît à tous comme la personnification de la liberté, du droit de résistance à un pouvoir étranger. Les Américains saluaient dans l'insurrection hongroise l'image de leur propre affranchissement, et dans Kossuth un Washington magyare; c'est ce qui était universel et de bon aloi dans cet enthousiasme. Il s'y mêlait chez quelques-uns le désir d'une manifestation favorable à l'intervention de l'Amérique dans les affaires de l'Europe; ceux-là criaient bien fort : La Hongrie! mais disaient tout bas : Le Canada et la Havane! — Les devises et les tableaux abondaient; tantôt ils représentaient Washington, Lafayette et Kossuth, tantôt la reine d'Angleterre, le président des États-Unis et le sultan comme ayant concouru à délivrer le prisonnier; seulement le sultan, qui a une trentaine d'années, était constamment représenté sous les traits d'un vénérable vieillard, avec une grande barbe blanche tombant sur sa poitrine.

Le soir, une procession d'Allemands est venue sous les fenêtres de l'hôtel où demeure Kossuth; ceux qui la composaient portaient tous des torches qui jetaient sur la foule un éclat sinistre. Ici était la partie la plus passionnée et la plus révolutionnaire des admirateurs de Kossuth; en les voyant secouer leurs torches, on se demandait si les étincelles qui en jaillissaient allaient embraser l'Europe. A onze heures, tous s'étaient retirés, et cette journée si animée, si tumultueuse, a fini sans le plus léger trouble. Après avoir écouté les *hourras* de la foule, je prête l'oreille à ce qui se dit dans la conver-

sation au sujet de l'arrivée de Kossuth et de l'effet que ses discours ont produit sur l'opinion. L'enthousiasme pour sa personne et son talent d'orateur dure encore. Ce talent est vraiment extraordinaire : je ne crois pas qu'il y ait un autre exemple d'un homme improvisant avec cette éloquence dans une langue qui n'est pas la sienne; mais on commence à blâmer son début. Après avoir montré tant de tact dans les paroles qu'il a adressées aux Anglais, il n'a pas bien pris les Américains. Le pied à peine posé sur leur sol, il leur a mis pour ainsi dire le marché à la main, demandant qu'ils consentissent à prêter un appui moral à la cause de la Hongrie. Au milieu de l'excitation du moment, le bon sens américain ne s'est pas endormi. On a compris à quoi pouvait conduire cet appui moral. L'opinion publique a reculé, comme craignant une surprise. J'ai rencontré déjà des partisans de Kossuth consternés d'être obligés de le désapprouver. Ceux au contraire qui craignaient son influence sont ravis de le voir mal engagé. On croit qu'il n'a pas été bien dirigé. Pour m'expliquer ce défaut d'habileté en Amérique chez un homme qui a montré tant d'habileté en Angleterre, je suppose qu'on lui aura dit : Les Américains sont ardens et leurs ardeurs ne durent pas; profitez de l'enthousiasme du premier moment, demandez, obtenez d'abord, et ensuite ils ne pourront plus reculer. — Mais on ne fait pas faire facilement aux Américains un marché malgré eux. Au milieu du transport qui semblait les aveugler, ils ont vu le piége, et ils ont reculé, comme ces hommes qui, dans l'ivresse, suivent leur chemin et rasent le fossé sans y tomber. Kossuth aura encore des ovations, mais je crois qu'il n'obtiendra nul appui sérieux de l'Amérique.

Je vois tomber d'accord sur ce point les hommes des deux partis : les démocrates avec répugnance, et les whigs avec empressement. Le bon sens l'emporte chez les uns comme chez les autres. Chaque jour, du reste, je puis me convaincre davantage combien les nuances de parti empêchent peu ici les citoyens éclairés de s'entendre sur ce qui est fondamental dans la politique de leur pays. Je demande la permission de citer pour exemple deux des hommes que je vois et considère le plus, — M. Sedgwick, démocrate sage, et M. Kent, whig éclairé. M. Sedgwick, avec lequel je suis venu d'Europe, a été ma providence en Amérique. Partout ses recommandations m'ont suivi et m'ont protégé auprès des hommes de tous les partis. Le premier Américain qu'il m'a présenté était un planteur virginien. Il l'a fait en ces termes : « Voilà M. H..., affreux aristocrate que j'aime beaucoup. » Et le très-aimable aristocrate le lui rendait bien. Comment n'aimerait-on pas M. Sedgwick, avec la franchise de ses manières, la loyauté de son caractère, la vivacité et l'ouverture de son esprit? Pendant que j'étais à New-York, bien peu de jours se sont écoulés

sans que je l'aie visité dans son *office*, saisissant à la volée quelques momens pour lui parler; mais la vie d'affaires est si active aux États-Unis, qu'il m'échappait sans cesse. Je m'en dédommageais en allant chaque semaine passer le dimanche dans sa maison de campagne de Long-Island. Là, accueilli par son aimable famille comme un ancien ami, je voyais de près cette existence intérieure des Américains, hospitalière et comfortable dans sa simplicité. La conversation ne languissait jamais. M. Sedgwick me parlait, si je voulais, de l'Italie, où nous nous sommes rencontrés; de la France, de Paris, où il est venu jeune, attaché à la légation américaine, sous la présidence de Jackson, qu'il a connu, qu'il a admiré, qu'il admire encore comme un chef de parti incomparable. Jackson, célèbre par sa bravoure et ses duels, par sa défense de la Nouvelle-Orléans, vainqueur habile et, dit-on, cruel des Séminoles, nature fougueuse qui savait se maîtriser au besoin, Jackson fut le parti démocrate président. Il partagea, il excita les passions de ce parti contre l'autorité fédérale, dont il était investi lui-même. Tribun armé au pouvoir, il conspira constitutionnellement contre le pouvoir. Il fut le Marino Faliero légal de la république, avec cette différence qu'il triompha. Singulière puissance des institutions américaines! Jackson avait l'instinct du despotisme et l'illustration militaire : ailleurs, il eût mis la liberté en péril; aux États-Unis, il fut contraint d'employer son ascendant et son ambition à restreindre sa propre prérogative.

A l'extrémité nord de New-York, dans le beau quartier, habite M. Kent, fils du chancelier Kent, auteur d'un commentaire sur la législation américaine, l'ouvrage de jurisprudence le plus important qui existe aux États-Unis. Le chancelier Kent était un homme de la famille des fondateurs de la république, partageant les opinions des fédéralistes, qui étaient les conservateurs; il a transmis ses opinions à son fils. En lui, je trouve comme un représentant de cette première génération si ferme et si pure, encore anglaise par la culture de l'esprit, la direction des idées, le caractère. Cependant M. Kent est très bon Américain, mais à la manière d'Alexandre Hamilton. Aussi ce sage et courageux patriote est-il demeuré pour lui l'objet d'une vénération particulière. Il m'a montré le portrait d'Hamilton avec une émotion qui me gagnait quand j'entendais M. Kent me raconter l'histoire de cet admirable jeune homme. Après avoir combattu au premier rang avec Lafayette et Rochambeau, Hamilton se montra dans *le Fédéraliste* un écrivain politique supérieur, et se trouva être un secrétaire de la trésorerie capable de relever les finances des États-Unis. Sa mort soudaine et prématurée donne encore plus d'intérêt à sa mémoire. Il tomba dans un duel, tué par un homme d'une célébrité bien différente, Aaron Burr, le seul ambitieux et le seul vicieux parmi

les hommes de la révolution américaine, comme Arnold fut le seul traître. Pendant les négociations avec l'Espagne au sujet de la navigation du Mississipi, cette puissance tâcha de détacher quelques états de l'intérêt commun, en leur offrant des avantages qu'elle refusait au congrès. Aaron Burr se jeta dans ces intrigues. On ne sait pas bien jusqu'où elles allèrent et jusqu'à quel point lui et ceux qui l'entouraient se laissèrent entraîner à la perspective d'un pouvoir indépendant dans l'ouest ou même d'une couronne. Dans tous les cas, cette ambition fut punie comme elle le méritait : le Catilina manqué, acquitté par ses juges, mais entièrement déconsidéré, traîna dans le mépris, durant une vie très longue, le souvenir de ses rêves d'usurpation. Après avoir erré en Europe, où M. de Talleyrand, qui pendant son séjour en Amérique avait apprécié la supériorité d'Hamilton, refusa de le recevoir, Aaron Burr revint à New-York, pour y être un petit procureur hargneux et détesté. Il fut condamné, à quatre-vingts ans, dans un procès de mœurs, et porta toute sa vie le malheur d'avoir tué Hamilton.

J'ai parcouru avec M. Kent la ville de New-York, occupée en ce moment à faire ses élections. Les élections des États-Unis ont cette année une importance particulière. On y cherche un indice de la tendance qui prévaudra l'an prochain dans l'élection du président. On croit généralement que le triomphe sera pour les démocrates. Les murs sont couverts des listes de noms auxquelles se sont arrêtés les différens partis. J'ai lu aussi une proclamation du gouverneur qui promet 100 dollars de récompense à qui fera connaître un vote illégal. C'est toujours le même principe. La police de l'élection est remise aux mains de tous, et il y aura une bonne récompense pour celui des agens de cette police universelle qui fera le mieux son devoir.

Nous entrons dans plusieurs salles d'élection; elles sont en général fort paisibles. Dans le quartier des Irlandais, on se donne quelques coups de poing à la porte. Il paraît qu'il y a eu du tumulte dans une autre salle, que les *policemen* ont été appelés, et que même la boîte qui contenait les suffrages a disparu. A Baltimore, un électeur a reçu un coup de couteau. Ce sont des désordres réels; mais, comme ils tiennent à des causes particulières et non à l'excitation générale d'un parti, en les déplorant on n'en est pas effrayé. On sait de plus que, les élections terminées, toute agitation cessera. Souvent, pendant qu'elles durent, les démonstrations des partis sont menaçantes : on fait des processions, on porte des bannières, on crie, on se montre le poing; dès que la voix de la majorité a parlé, tout le monde se tait et se soumet. En Amérique, il y a quelquefois du désordre le jour des élections, mais le lendemain jamais.

On ne peut quitter New-York sans visiter l'ensemble d'établisse-

mens d'utilité publique, hospices, prisons, asiles, situés dans l'île Blackwell et l'île Randal. C'est aux États-Unis que s'est tenté le plus en grand le système de l'amélioration morale par les pénitenciers. Comme je visitais celui de l'île Blackwell un dimanche, les détenus étaient dans la chapelle. Dans cet établissement, on suit le système d'Auburn, c'est-à-dire que les détenus ne sont séparés que la nuit dans leurs cellules, et le jour travaillent en commun et en silence. Je m'informe du genre de punition adopté, sachant que la grande difficulté que présente le système d'Auburn, c'est de maintenir le silence et d'empêcher les condamnés qui travaillent en commun de s'entendre par signes. En Amérique, cette difficulté a été levée par le nerf de bœuf. Il paraît que nul châtiment moins positif et moins immédiat n'a le même effet. L'emploi obligé d'un tel moyen de répression et la répugnance qu'il inspire forment même un des principaux argumens qui ont éloigné les publicistes les plus distingués du système d'Auburn et les ont inclinés vers le terrible système de la séparation complète et perpétuelle des condamnés, le système pensylvanien. Il était donc intéressant pour moi de savoir quels châtimens on inflige dans le pénitencier de Blakwell. Le gardien m'apprit qu'on emploie les douches pour les deux sexes, punition qui est très redoutée, et le fouet pour les hommes; quant aux femmes, elles ne doivent pas être frappées, mais, dit le gardien en souriant, elles reçoivent bien quelques taloches (*slap*).

Un renseignement plus curieux à cet égard est celui qu'un heureux hasard me permet de recueillir de la bouche d'un ancien directeur de la prison de Sing-Sing, qu'on a fait bâtir par les prisonniers eux-mêmes, et où l'on suit le système d'Auburn. M. ... a dirigé l'établissement de Sing-Sing pendant quatre ans. Il a voulu essayer de se passer du fouet pour la discipline de la prison. Son prédécesseur employait quinze cents ou deux mille fois ce mode de punition dans l'espace d'un mois; M. ... est parvenu à ne pas l'employer du tout. Voici comment il s'y est pris. Il s'est bien gardé de parler à qui que ce fût de son intention, de la laisser soupçonner aux gardiens et surtout aux détenus. Seulement nul autre que lui ne pouvait ordonner la peine en question. Peu à peu, toujours sans rien dire à personne, il a rendu cette peine plus rare et a fini par ne plus l'appliquer; mais l'on doit remarquer que, bien qu'à Sing-Sing le châtiment du fouet ne fût pas employé, la menace de ce châtiment existait toujours. Ainsi la question n'est pas encore entièrement résolue. D'ailleurs une seule expérience ne peut suffire; celle-ci n'est pas moins intéressante par l'adresse avec laquelle elle a été exécutée et par les résultats qu'elle a produits. Je la livre aux réflexions des hommes spéciaux à titre de document.

A quelque distance du pénitencier est une maison pour les pauvres (*alms-house*). Ils sont bien logés, ont bon air et belle vue. Ceux qui peuvent travailler travaillent. En ce moment on bâtit un *work-house* qui sera un bâtiment magnifique. Je n'aime pas à m'arrêter dans les hospices d'aliénés : il me répugne d'être spectateur de cette misère qui s'ignore elle-même. Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est qu'elle est souvent ridicule. J'ai vu en passant, dans l'hospice des aliénés de Blackwell-Island, une femme qui croit être le président des États-Unis.

De tous ces établissemens, le plus intéressant c'est l'asile des enfans dans l'île Randal. On y recueille les enfans que leurs parens ne peuvent soigner ou que l'on trouve dans les rues livrés à eux-mêmes. On les rend ensuite à leurs familles, si elles sont en état de s'en charger, ou bien on les place soit en apprentissage, soit chez des cultivateurs. En ce moment, il y a dans l'établissement 1,200 enfans; il en passe ici 4,000 par an. Cette institution et les écoles ont eu pour résultat de supprimer cet être corrompu et dangereux qu'on appelle le gamin. Je ne me rappelle pas en effet l'avoir rencontré dans les rues de New-York. Rien n'est plus touchant que ces 1,200 enfans, bien soignés, bien propres, assis sur leurs petits siéges tout autour de salles vastes et aérées. J'ai eu un plaisir que je ne saurais rendre à les voir manger avec l'appétit de leur âge après qu'un d'eux a prononcé la prière et tandis qu'un autre faisait la lecture pendant le repas avec un charmante gravité, puis chanter sous la direction de deux agréables jeunes filles. Une bonne dame, à l'air très maternel, les soigne, comme si elle était vraiment leur mère. Il est impossible de recevoir d'un établissement de charité une impression plus douce que celle qu'on emporte de l'île Randal.

Tout cet ensemble d'institutions utiles est dirigé par des gouverneurs : ce sont des négocians considérables de New-York qui donnent gratuitement une part de leur temps à l'administration de ces établissemens. En Angleterre, les grands propriétaires exercent des fonctions gratuites de ce genre; mais en Amérique, où presque tout le monde est dans les affaires, où le temps, comme on dit, *est de l'argent,* il y a plus de mérite à donner ce temps au public et à ambitionner l'honneur d'être utile aux dépens de sa fortune. Les gouverneurs sont nommés par les électeurs. On choisit toujours les deux candidats qui ont réuni le plus de voix, ce qui permet en général aux deux grands partis politiques d'être représentés. Une fois nommés, les gouverneurs demandent à la ville ce qu'ils croient nécessaire pour les établissemens confiés à leur direction, et la ville est obligée de se taxer pour la somme qu'ils ont demandée.

Avant de quitter New-York, je cherche à me rendre compte de

l'impression générale qu'un séjour de six semaines m'a laissée. J'ai trouvé ici plus de civilisation, plus d'Europe, que je ne croyais; mais aussi les inconvéniens des grandes villes d'Europe commencent à se faire sentir. New-York a cinq cent mille âmes; c'est la population de Paris au commencement de ce siècle. Avec un tel nombre d'habitans, comment échapper entièrement au paupérisme? L'*alms-house* qui existe, le *work-house* qu'on bâtit, ne suffiront pas. Les femmes ne peuvent pas aller défricher les terres de l'ouest; il faut qu'elles vivent dans une ville. De là, sans parler du reste, la misère des couturières de New-York, presque aussi grande que celle des couturières de Londres. Ici cette misère est encore aggravée par l'horreur de la domesticité. Ces pauvres filles aiment mieux mourir de faim que de ne pas s'asseoir à la table de leurs maîtres. On ne trouve guère que des Irlandaises pour servir. Les couturières ne gagnent que 6 ou 8 sous par jour, et à Baltimore quelquefois 3 sous. On a fondé à New-York un établissement appelé *maison d'industrie*, où elles peuvent gagner 25 sous à la journée; cet établissement est sous le patronage des dames de New-York, qui vont leur apprendre à coudre. C'est quelque chose de très semblable à ce qui se passe à Londres et à Paris : un signe du mal encore plus qu'un remède.

Le danger est surtout dans cette population flottante que l'immigration amène sans cesse à New-York. Les secours ne manquent pas aux émigrans malades. Un magnifique hôpital, pour lequel chaque passager venant d'Europe donne 1 dollar, est là pour les recevoir. En général, cette population trouve du travail ou s'écoule dans l'ouest; mais il y a toujours parmi les émigrans des sujets vicieux ou dénués d'énergie; l'ouvrage même peut manquer (1), et le flot arrive sans cesse. Il est impossible que le malaise de nos grandes villes ne se fasse pas sentir, quoiqu'à un degré bien moindre, dans les grandes villes d'Amérique : à mesure qu'elles participeront plus à la culture de l'Europe, elles sont menacées de lui trop ressembler sous d'autres rapports; mais ce sont là des inconvéniens locaux et exceptionnels que combat l'esprit de la société américaine, et que les circonstances particulières qui la favorisent atténueront longtemps. Il y a peu à craindre des maux que produisent de l'autre côté de l'Atlantique l'agglomération et le manque de travail dans un pays comme les États-Unis, dont la vingt-sixième partie seulement est défrichée.

J.-J. Ampère.

(1) J'ai lu dans un journal qu'il y avait l'hiver à New-York cinquante mille personnes sans emploi. Je crois ce chiffre très exagéré.

UNE BIBLIOTHÈQUE

DE

L'ESPRIT FRANÇAIS.

I. *Œuvres de Boufflers*, 1 vol. in-18. — II. *Œuvres de M. et de Madame Favart*, 1 vol. in-18. — III. *Œuvres de Fontenelle*, 1 vol. in-18. — IV. *Œuvres de Chamfort*, 1 vol. in-18. — V. *Œuvres de Rivarol*, 1 vol. in-18. — VI. *Les Filles d'Ève*, par M. A. Houssaye, 1 vol. in-18, etc. (1).

Montesquieu avait rassemblé plusieurs volumes de chansons qu'il avait intitulés *Bibliothèque de l'esprit français*. Était-ce un titre sérieux, était-ce une ironie? Montesquieu voulait-il railler l'esprit de son temps, qui n'était, dans la plus générale acception, qu'un esprit de chansons, ou bien cette loi d'énervement, propre au XVIIIe siècle, qui avait abaissé le génie de Montesquieu jusqu'au *Temple de Gnide*, lui avait-elle aussi faussé le goût à ce point de lui permettre de voir dans la chanson le dernier et suprême effort de l'esprit français? Nous ne savons, mais nous voudrions pouvoir de même soupçonner une intention ironique dans le titre de *Bibliothèque de l'esprit français* qu'a pris à son tour une collection contemporaine. Cette collection commence par Boufflers, et elle semble destinée à servir de refuge aux productions légères de quelques écrivains de ce temps-ci. Certes, quand on pense à la signification d'un tel titre, qui ne promet rien moins qu'un recueil des chefs-d'œuvre de l'esprit national, quand on y trouve ensuite un tel commencement et un tel dénoûment, on est tenté d'abord de chercher dans cette annonce une ironie, et une ironie sanglante, contre notre temps et contre le siècle dernier. Il y a là pourtant quelque chose de presque sérieux. Il semble que ce soit une école qui quête des disciples, qui publie son programme pour

(1) Librairie E. Didier, rue des Beaux-Arts, 6.

prouver qu'elle vit, et qui se cherche des aïeux pour prouver qu'elle peut vivre; elle attribue à ces ancêtres tout l'esprit national, et c'est incontestablement une sage méthode que d'enrichir les gens dont on prétend hériter.

Cette sorte d'école annonce donc qu'elle est l'*esprit français;* mais n'y a-t-il pas quelque abus d'ambition à accorder exclusivement à soi et aux siens un aussi large titre? et Rutebeuf, Villon, Rabelais, Molière, La Fontaine, et tant d'autres, n'auraient-ils point droit de disputer quelque place aux œuvres et aux disciples de Boufflers? L'école dont nous parlons ne s'est pas même posé cette question. C'est dans le XVIIIe siècle que se concentre, selon elle, tout l'esprit français; c'est là qu'on en trouve les vrais modèles, les fécondes inspirations, et la réhabilitation de ce siècle est le but évident qu'elle s'est proposé. Ces tentatives de glorification littéraire du siècle dernier sont bizarres et inattendues. Jusqu'ici, en effet, on n'y avait guère cherché que la lutte politique et religieuse. Pourtant ces essais, par cela même qu'ils ne sortent d'aucune grande idée, et ne s'adressent qu'aux plus mauvais instincts de l'intelligence, ces essais sont peut-être dangereux en ce moment de lassitude que nous traversons : c'est le temps favorable aux imitateurs et à ceux qui conseillent l'imitation. Aussi bien nous croyons qu'on n'a pas encore attribué à la littérature du XVIIIe siècle sa véritable place dans notre histoire. Cherchons donc quelle est la position historique de cette littérature, quelle est la valeur de ce côté particulier qu'on en veut réhabiliter. A diverses époques, la société française s'est trompée sur ce qu'elle appelait *son* esprit, et cela faute d'avoir interrogé ses véritables origines littéraires. Bien des écrivains ont essayé de lui prouver, dans leur propre intérêt, que son esprit original n'était autre que le bel esprit et la prétention. Aujourd'hui, ceux qui ne se sentent point le talent nécessaire pour le prouver par leurs œuvres essaient de le prouver par les œuvres d'autrui. De telles méprises sont de nos jours inexcusables, et de tels préjugés ridicules; mais ils se produisent, ils ont leurs dangers, et doivent être combattus.

I.

Il y a au XVIIIe siècle une période littéraire qui finit, une rhétorique autrefois féconde, vieillie maintenant et impuissante, qui s'agite dans une triste agonie avant de mourir d'épuisement. Le système poétique qui avait prévalu à la renaissance est arrivé à sa décrépitude.

Au XVIe siècle, le génie national avait définitivement perdu son libre développement. Après une longue lutte, dont la vie d'un représentant attardé de la poésie trouvère nous a servi à apprécier ici même (1) les diverses péripéties, une rhétorique nouvelle avait remporté la victoire : elle avait remplacé la liberté par l'autorité, l'individualisme par la généralisation, et, comme conséquence nécessaire, le naturel, l'imagination, l'observation, la recherche de la réalité, par la régularité, le fini, la convention, le respect absolu des théories. Elle amenait, on le voit, dans le monde littéraire les mêmes doctrines que la royauté introduisait à la même époque dans le monde politique. Elle

(1) Voyez la livraison du 15 septembre 1852.

devait du reste subir fatalement la même fortune que cette royauté, plus malheureuse en cela pourtant qu'elle devait périr là où la royauté ne serait qu'ébranlée. Ainsi ce n'était pas précisément la royauté, comme on l'a dit souvent, que représentait et copiait cette littérature de la renaissance, c'était la société officielle constituée autour des splendeurs de la royauté, et qu'elle, littérature de convention et rhétorique aristocratique, représentait exclusivement. Elle était, au XVIIIe siècle surtout, une sorte de représentation théâtrale de cette société, elle en était comme le refrain insipide et obscène, et elle devait, après les mêmes excès, la même démoralisation, fausse et fardée comme elle, mourir comme elle, mais sans l'honneur de la persécution et la glorification du martyre. Jusqu'à la régence, cette société s'était conservée grande et glorieuse : formée des plus illustres représentans des vieilles races guerrières, intelligente, patriotique et fière, dans les ambassades et les négociations elle avait été le plus noble et le plus utile instrument de la grande politique de la royauté française; mais elle avait la destinée de tout ce qui tirait son origine du moyen âge, elle ne pouvait être grande que par la foi, et vivre qu'autant que la foi. L'impiété du XVIIIe siècle devait la faire succomber à toutes les tentations de la puissance et du luxe, énerver la noblesse de ses instincts, découronner toutes ses facultés, changer la grandeur en ostentation, la dignité en manière, l'activité en fièvre, l'intelligence en esprit, et transformer, en un mot, les grands seigneurs en une miniature de leurs ancêtres.

C'est à peu près aussi à partir de cette époque de la régence que la littérature, suivant une marche analogue, tomba dans la décrépitude et l'épuisement. Il était facile du reste de prévoir, dès le XVIe siècle, le sort réservé à cette littérature qui faisait alors dans le monde moderne une si glorieuse entrée. Le principe d'autorité qui était en elle la poussait à se laisser complétement absorber par les hautes classes de la société, et ce petit cercle où elle s'enfermait lui présageait une lassitude prochaine. La préoccupation exagérée des modèles de l'antiquité, la poussant vers la science, la correction, le convenu, au détriment de l'observation et de l'invention, la menait à se rendre de plus en plus inaccessible à la grande partie de la nation, inaccessible aux inspirations du génie national, les seules vivifiantes et permanentes. Elle laissait ainsi cette masse de la nation sans grande participation au progrès intellectuel, et devenue par là fausse et rétrécie, elle n'était plus qu'une rhétorique privilégiée. Elle pouvait produire des modèles, créer et laisser des monumens, mais elle ne pouvait ni vivre ni accompagner la vie de tous. De plus l'intronisation extravagante de l'allégorie mythologique chez un peuple chrétien, l'introduction de vieilles formules personnifiées, de débris d'une autre civilisation chez un peuple aussi inventeur que le peuple français, ces essais tyranniques de correction empruntée à un autre art et amenée au milieu d'une nation aussi vive, aussi leste, aussi railleuse, tout cela augmentait les chances d'une triste agonie pour cette rhétorique et cette littérature. Pourtant cette littérature de la renaissance avait été grande, et cette rhétorique avait produit des merveilles. Elle avait passé d'abord, au XVIe siècle, par toutes les joies et les gloires de la jeunesse; Ronsard l'avait enivrée d'une musique, d'une harmonie que le génie français n'avait jamais entendues et

que peut-être il n'entendra plus. Elle avait chanté les plus brillantes femmes; elle avait reçu les plus gracieux baisers de la poésie, qui était alors la vraie « dame de beauté; » les sourires des princes, les enthousiasmes de la foule, rien n'avait manqué aux bonheurs de sa jeunesse, et elle avait été plutôt l'amie que la protégée de cette race des Valois, la poésie de la royauté française. Puis, au XVIIe siècle, elle était entrée dans la gravité de l'âge mûr, et elle avait offert aux applaudissemens de la postérité la plus rare assemblée de grands esprits et d'hommes de génie que l'histoire ait jamais enregistrée en ses annales. Cependant elle avait en elle ce germe inguérissable de corruption que nous avons essayé d'indiquer.

La royauté avait lutté jusque-là contre cette destinée fatale de la littérature française. Pendant deux siècles, elle avait, en lui communiquant sa propre vigueur, tenu en échec ces principes de mort : elle l'avait faite poétique comme François Ier, grande comme Louis XIV, et chaque roi lui avait ainsi accordé une protection en rapport avec la formule de la royauté à l'époque de son règne; mais la royauté allait l'abandonner à elle-même, et cette émancipation du pouvoir royal allait être pour la poésie, au XVIIIe siècle, le signal de la vieillesse et du dévergondage. La royauté en effet se reposa sur Mme de Pompadour du soin de protéger les lettres et les arts; c'était une abdication, et ce fut là un principe de ruine pour la royauté et surtout pour la littérature. Cette femme philosophe n'était guère propre à ramener la foi dont l'absence tuait la poésie : cette courtisane pouvait bien répondre par des épigrammes au canon de Rosbach, elle pouvait parvenir à singer adroitement la froideur contrainte de l'étiquette des grandes dames; mais dans le rôle traditionnel de la royauté vis-à-vis des gens de lettres, c'était l'influence de la *volupté* qui pénétrait avec elle. C'était Ninon protégeant Racine, inspirant Pascal, raillant Bossuet, et poussant gracieusement dans les bosquets de Paphos tous les Cotin, les Colletet et les Saint-Amand du siècle. On juge de ce que, sous une telle influence, serait devenue la littérature de Louis XIV, et l'on voit où devait en arriver celle du XVIIIe siècle. Ce patronage n'avait ni intelligence, ni grandeur, ni autorité, et il était, par sa nature même, condamné à caresser la poésie légère, à couver les beaux esprits, et à n'offrir aux écrivains, pour tout mobile d'activité, que l'idéalisation des instincts de Jeanne Vaubernier, l'esthétique des courtisanes. — Est-ce là aussi l'avenir de l'*esprit français* et de sa *bibliothèque?*

Cette influence de Mme de Pompadour avait été, du reste, singulièrement aidée par le plus terrible dissolvant qui puisse s'introduire au sein des littératures, par le plus irrésistible agent de corruption qui puisse attaquer l'art et la pensée, celui qui amène toujours à sa suite l'énervement et l'impuissance, en un mot par *l'esprit*, par le *bel-esprit*. C'est le bel esprit en effet qui s'était chargé du travail intérieur de décomposition; il avait remplacé l'intelligence, s'était fait le mobile, puis l'inspiration des écrivains, et finalement il était devenu presque toute la littérature.

Ainsi la littérature de la renaissance, après avoir passé par la jeunesse au XVIe siècle, par l'âge mûr au XVIIe, était arrivée à la vieillesse au XVIIIe. Là, abandonnée par le pouvoir royal, qui lui avait offert jusque-là une glorieuse et féconde protection, elle avait été exposée à l'influence de Mme de Pom-

padour, qui avait développé en elle le libertinage, à l'influence de l'esprit, qui avait amené la stérilité. Le germe de corruption qui était en elle s'était complétement développé; il avait jeté dans le ridicule les formules poétiques, dans l'abaissement les intelligences. On sait où en étaient tombées ces formules poétiques : tout l'Olympe fêtait les saturnales, l'assemblée des dieux du divin Homère se débattait dans le plus étrange désordre. Toutes les divinités qui représentaient quelques idées grandes, nobles et poétiques, étaient traquées, pourchassées; on ne connaissait plus que les petites déesses pimpantes, faciles et libertines, celles qui avaient le moins de tunique, et qui par tempérament avaient toujours fait rude guerre à la pudeur; encore leur avait-on ôté l'écharpe légère, le seul vêtement et le juste symbole de la pudicité antique. Cypris, Iris, Flore, étaient montées gaillardement sur la montagne du Pinde, et y chantaient coquettement des chansons obscènes; enfin, l'Olympe était parfaitement représenté par les coulisses de l'Opéra et de la Comédie-Française, et c'était là qu'avait abouti la poésie mythologique.

Quant à l'intelligence des gens de lettres, elle offrait aussi, autant du moins qu'on en peut juger par les œuvres purement littéraires, tous les signes de la décrépitude et de l'abaissement. C'était d'abord l'inertie de la pensée, sorte de maladie spirituelle où la vie quitte peu à peu ces nobles facultés qui composent, pour ainsi parler, le cœur de l'intelligence humaine, c'est-à-dire l'enthousiasme, la poésie, la foi, l'amour sincère de la vérité, le respect de soi et de son génie. Toute l'activité se réfugie alors aux extrémités les plus flexibles de l'esprit humain, flatte les plus vils instincts et se concentre dans les facultés les plus impressionnables, mais les moins fécondes, les moins larges et les moins respectées. Puis venaient, comme conséquence, la haine instinctive et implacable de l'originalité sincère, l'imitation, non plus même des modèles, mais des imitateurs, c'est-à-dire la constante imitation de soi-même pour toute originalité, et pour toute émulation l'imitation de ses voisins.

Telle est la position du XVIIIe siècle dans l'histoire de notre poésie, et tel était, dans son apparence générale, l'état de ces mœurs et de cette littérature où l'on va chercher les modèles de notre esprit national. Mais ni les mœurs n'étaient toutes corrompues, ni toute la littérature déplorable : Burke, que sa qualité de *libre* Anglais ne rendait pas partial en faveur de la noblesse française, et que sa qualité de protestant ne disposait pas à flatter le clergé catholique, Burke reconnaît dans ses *Lettres* que l'immense majorité du clergé avait conservé la sainteté de son caractère, et que la corruption n'avait gagné en province ni la noblesse, ni la bourgeoisie, ni le peuple. De même, au milieu de cet affaissement où la littérature était tombée, nous trouvons des hommes de génie, et leurs noms sont restés dans la mémoire de tous : ils ont certainement porté la peine du temps où ils ont vécu; mais, tout en constatant la corruption qui les entoure et les envahit nécessairement, nous ne pouvons nier ni la force de leur intelligence, ni la grandeur de leur talent. Dans les degrés inférieurs de la littérature, bien des esprits sérieux se rencontraient aussi, qui apportaient dans les diverses branches de la science une gravité et une profondeur de pensée dignes du siècle de Louis XIV. Enfin nous savons que ce ne serait point une infructueuse étude de rechercher ce qui resta dans le XVIIIe siècle des antiques qualités du génie national. Au moins,

puisqu'il plaît aujourd'hui à quelques écrivains de se renfermer dans ce XVIIIe siècle, est-ce au milieu de ces puissans, ou élevés, ou sincères esprits qu'ils vont chercher leurs modèles? Non, ils s'inquiètent peu de Montesquieu ou de Rousseau, il leur faut des ancêtres à leur taille : ils ne voient dans le XVIIIe siècle que ce qui brille, et du plus faux, du plus triste éclat, et toute leur attention s'est portée sur cette partie de la littérature qu'on appelle vulgairement les *belles-lettres*. C'est là justement, nous allons le voir, que s'était le mieux développé ce germe de corruption que nous avons signalé, et que la décrépitude était arrivée à toute son expansion; là s'était concentré l'effort de ces deux influences destructrices : le libertinage et le bel esprit.

II.

La littérature du XVIIIe siècle est une littérature féminine, et si l'on voulait la personnifier dans l'histoire, il faudrait la revêtir des habits et des manières, du caractère et des idées qui sont propres à la femme de ce temps; il ne faudrait surtout pas oublier *ce pied de rouge* qui était d'étiquette pour la grande dame *présentée* et en possession des *honneurs du Louvre*. Voisenon dit dans ses *Contes* que les femmes n'ont « qu'une idée qu'elles subdivisent en petites pensées luisantes, » et que tout « leur art n'est que de hacher l'esprit. » Voisenon fait là le portrait de son propre style, mais c'est bien aussi le portrait de la femme seulement spirituelle, et c'est incontestablement l'histoire de la frivole littérature dont on essaie aujourd'hui la réhabilitation.

Cette littérature a en effet reçu une éducation féminine; elle est née de la femme, elle est dirigée, protégée par elle; elle suit les mêmes lois de développement. Toute son ambition est de lui plaire, et c'est seulement en la comparant avec la femme qu'on peut expliquer ses qualités et ses défauts, son caractère et son activité particulière. C'est par là seulement qu'on peut comprendre cette infirmité dont elle est frappée, et que nous pouvons définir en disant que la littérature du XVIIIe siècle n'a été qu'une conversation : cailletage et poésie légère dans les boudoirs, commérage, nouvelles à la main, épigrammes et calomnies dans les bureaux d'esprit, obscène dans les coulisses ou infâme dans les petits soupers, toujours elle a été la même, et toujours elle est une causerie. Aussi est-elle fugitive et inféconde comme la conversation; elle ne laissera comme elle aucun monument, et quand les collectionneurs d'anciens bons mots essaieront de la ressuciter, elle ne sera jamais pour nous que ce que sont pour l'homme à jeun les calembours de la dernière orgie.

C'était dans les boudoirs qu'était née cette littérature, et toujours elle devait conserver le souvenir de sa naissance. Exposée à plus d'infortunes que la fiancée du roi de Garbe, on la verra changer souvent de vêtemens, — ce sera presque toute son occupation, — souvent de visage, plus souvent de fard; mais elle n'oubliera jamais les falbalas ni les grâces fictives de sa première enfance. Sous le cotillon de bure de Favart, sous le masque hargneux de Chamfort, elle exhalera les mille parfums du boudoir, et cette bure sera plus luisante que le satin, ce masque aussi prétentieux qu'un madrigal. Dans la

première fleur de sa jeunesse, sous la régence, elle n'était qu'une doucereuse coquette de grande espérance, fausse déjà, mais fade et maniérée. Tout effarée encore de la sévère figure de Mme de Maintenon, elle prenait la peine d'être hypocrite; elle cachait sa corruption sous toutes les minauderies, derrière tous les éventails. Et quoiqu'il fût aisé de prévoir sa vieillesse éhontée et sensuelle, cette littérature permettait parfois encore qu'on lui chantât des stances langoureuses comme au temps du galant d'Urfé. Elle avait aussi recueilli le mouton de Mme Deshoulières, et ce mouton avait été chamarré de tant de rubans roses, qu'il était devenu, on ne sait comment, un troupeau, et le boudoir une bergerie. C'était le vrai printemps de la poésie légère. Les musettes faisaient rage, et elles chantaient des petits vers pour Iris et pour Climène; les Ris, les Jeux, les Grâces, déguisés en agneaux, bondissaient naïvement à travers les prairies d'un boudoir. Ce gros homme qui sortait en voiture du Palais-Royal, ce n'était pas le régent allant souper chez Mme de Parabère, c'était le berger Tircis qui allait chanter à Églé sa flamme respectueuse. Heureux temps! les nymphes champêtres se promenaient au Cours-la-Reine, les filles de l'Opéra portaient la houlette, et elles étaient, dans les petits soupers, vêtues de léger comme il convient à des divinités pastorales. Il fallait se pâmer devant *Vert-Vert*, et M. de Sainte-Aulaire avait fait un madrigal, le plus illustre des madrigaux, et qui était sans conteste le chef-d'œuvre de la littérature française : Mme de Créquy n'en revenait pas encore d'admiration en 1801, et l'Académie avait ouvert ses portes à un homme d'un tel génie. La Fare, Chaulieu, Rochemore, quoique fort admirés par Mme du Maine, qui faisait à Sceaux une cour assidue à la poésie légère, ne pouvaient pourtant pas ambitionner la gloire d'un pareil madrigal; ils se contentaient d'éblouir la cour et la ville par ces triolets enchanteurs, ces madrigaux en guirlande et ces bouquets montés où surtout M. de Bernis excellait.

Mais la poésie légère se fatigua de ces fadeurs; elle allait devenir grande coquette et faire état de haute corruption. C'est la loi de la volupté de tourner à la routine et de finir par être en même temps, chose étrange, un entraînement et un ennui. Elle a besoin pour se réveiller et s'exciter d'abord du demi-jour de l'hypocrisie, et ensuite du scandale : c'est alors une corruption de haut goût, et l'infamie à huis clos n'est plus qu'une pauvre infamie. Les nouvelles à la main et les chansons chassèrent le timide madrigal; l'amour et la littérature prirent le porte-voix, et le boudoir fut remplacé par les bureaux d'esprit. C'est de là que sortit une littérature que la femme protégea jusqu'à la fin du siècle. C'était une vraie fièvre que cette manie de protéger les auteurs; on se donnait ainsi un brevet d'influence, d'intelligence et d'autorité, et cela faisait autour de la vanité des femmes ce bruit qu'elles aiment. Il n'est rien du reste qu'elles ambitionnent comme de patroner une idée et de protéger l'intelligence. Entre leurs mains, l'idée devient bientôt coterie, et l'intelligence esprit; mais elles ont eu ce bonheur suprême de s'agiter pour un but qu'elles croyaient absolument sérieux, de conduire une grave entreprise et de diriger les facultés qu'elles respectent le plus, ne les ayant pas, — les facultés graves, profondes et sensées de l'intelligence virile. La littérature du XVIIIe siècle ne demandait pas mieux, du reste, que d'entrer dans ces serres-chaudes : produisant vite et beaucoup, et des choses légères, c'est là surtout qu'elle de-

vait vivre et briller. On prévoit ce que pouvaient être devenus, au sortir d'un tel patronage et avec une telle origine, le théâtre, la poésie légère, les contes et nouvelles à la main, qui sont les trois importantes divisions des *belles-lettres* au XVIIIe siècle.

La poésie légère se trouvait là pourtant dans un terrain favorable; elle y rencontrait les deux nécessités de son existence, qui sont *l'esprit* pour toute mise en œuvre, *les femmes* pour toute inspiration. Aussi devait-elle être le genre caractéristique de ces temps, et lui fut-il permis d'y suivre et de nous y enseigner toutes les lois de son développement. Son premier résultat fut significatif : les jeunes seigneurs étaient descendus de la chasse au jeu de paume, puis au jeu d'échecs, et de là aux *nœuds* de la tapisserie. Entre deux petits contes, on s'enquérait très particulièrement dans les bonnes sociétés s'ils *parfilaient* adroitement, et s'ils avaient un merveilleux talent pour les *broderies au passé*. Toutefois la plus logique des conséquences morales de la poésie légère avait été la dépravation des mœurs et le mépris de la femme. Cette adulation outrée, cette glorification constante des plus mauvais instincts de la nature féminine avaient comme sanctifié la fantaisie chez la femme, et la fantaisie avait tué l'amour. L'habitude des pensées légères, l'arbitrage exclusif de l'esprit et le dédain du sens commun avaient créé l'ironie, qui avait fait une rude guerre à tous les respects, particulièrement à son antique ennemi, le respect de la femme. Il n'y a pas dans tout ce temps un seul mot qui sorte du cœur; on dirait que ces écrivains sont toujours enivrés et en dehors d'eux-mêmes : quand ils regardent en eux, c'est à peine et comme d'en haut; ils ne peuvent apercevoir que les plus extérieures de leurs émotions, et encore ne les voient-ils qu'en petit; d'entrer complétement en eux-mêmes, ils n'ont garde, ils y pourraient trouver la réflexion, et qu'en feraient-ils? Ils ne veulent avoir ni remords, ni pensée, ni amour, foi ou respect. Tout est donc extérieur, et de même que l'intelligence est devenue esprit, et la partie la plus légère de l'esprit, de même l'amour est devenu le plaisir et l'élan le plus extérieur du plaisir, la vanité.

Le développement littéraire de cette poésie légère était aussi misérable que son influence morale : elle descendait tous les degrés de la décadence, du conte à la chanson, de là à l'épigramme et aux bouts rimés; puis venaient les tours de force de toute sorte, les pièces en vers monosyllabes ou avec deux mots pour rimes uniques. Les distiques et les charades tenaient toute la montagne du Pinde, le logogriphe gardait les détroits de Tempé, et les poètes que le logogriphe intimidait s'élevaient timidement jusqu'à la hauteur de l'énigme. M. de Nivernois, ce chansonnier aimable, était escorté par MM. de Louvois et de Champcenets, ces capitans du couplet; l'abbé Aubert, épigrammatiste grossier, Robbé de Beauveset, poète ordurier, disputaient les *trompettes de la renommée* à MM. de Pezay et de La Louptière, qui se vantaient d'être les imitateurs de Dorat. Celui-ci était un type parfait de cette littérature; il s'était circonscrit dans ce genre qu'on appelle la *poésie agréable*, il l'avait épuisé, point n'y fallait d'efforts, et il ne faisait que se répéter; encore trouvait-il des disciples, des copistes, et quand il mourut, ce fut une grande affaire : on versa sur sa tombe un déluge de rimes. Il fallait bien se garder en effet d'avoir une idée à soi; tout le travail se bornait à choisir qui

l'on voulait copier, à mettre un nouveau mot dans les formules qui avaient cours. Et quand on n'avait pas eu la ressource de savoir, comme Chabanon, jouer du violon, d'avoir fréquenté longtemps les sociétés et les bureaux d'esprit, il fallait pour se faire connaître débuter comme le *Cousin Jacques*, qui avait une foule d'idées originales et qui ne put attirer l'attention sur lui qu'au moyen d'un *impromptu*. Il semblait que cette littérature n'eût pas de plus hautes destinées que d'enregistrer ces modes extravagantes qui naissaient et se remplaçaient au gré du moindre événement. En vain Mercier et Rétif essayèrent-ils d'y introduire un peu de vérité et de variété, l'élément populaire et l'étude des mœurs bourgeoises : ces élémens étaient hostiles à l'essence même de cette littérature, et ni l'un ni l'autre n'avaient ni assez de génie ni assez de foi surtout pour faire prévaloir un nouvel art intellectuel. C'était une révolution, non une réforme qu'il fallait; la littérature ne pouvait être corrigée. Tout au plus devait-elle subir quelques réactions fugitives et rendues inutiles d'ailleurs par leurs propres exagérations : Collé, Vadé, Piis, Barré, l'engouement pour la littérature poissarde et les farces des tréteaux constatent pauvrement cette réaction contre le convenu.

Telle était cette poésie légère que la nouvelle *Bibliothèque de l'esprit français* présente à notre admiration dans la personne de Boufflers. Celui-ci pourtant en avait été plutôt la victime que le disciple; elle l'avait doucement amené à cette sorte d'idiotisme qui est en elle, à ce rétrécissement graduel des facultés qui finit par l'étude approfondie des rimes riches et l'enthousiasme consciencieux des phrases grimaçantes. Dans ces termes, je l'avoue, Boufflers représente parfaitement la poésie légère. C'était un cœur simple et bon, noble et généreux, et sa vie s'est passée à railler toutes ces vertus. Il a fini lui-même par le ridicule; sa carrière est restée le synonyme d'une longue oisiveté, d'une longue inconséquence, et il ne montre à l'histoire aucune des qualités propres à lui et à sa race. Son esprit délicat, élégant et vif, était soutenu par une certaine énergie de bon sens, par une sorte d'observation qui pouvait descendre jusqu'à mi-chemin du cœur, et trouver là une sensibilité réelle avec un résumé vif et hardi de ses études; mais il vécut dans une atmosphère malsaine, il était par-dessus tout impressionnable, et la poésie légère en fit son martyr. Sa gaieté devint pénible et comme réfléchie, bizarre et contournée; son esprit élégant et délicat, devenu brutal et impudent, l'emporta à la recherche constante de l'obscénité, de la plus étrange impiété, et Boufflers en vint à rimer ingénieusement sur la corruption de sa mère. Les charades, les énigmes, les bouts-rimés, l'enivrement constant du jeu de mots, dévorèrent son bon sens; son observation s'arrêta aux conversations de boudoirs; il ne comprit plus d'autres sentimens que ceux qui voltigeaient déguisés en amours sur les éventails du temps. Il fut entraîné à une imitation continue; il imita l'esprit de Grammont, il imita l'esprit des *Contes* de Voltaire, cette sorte de trait vif et inattendu qui n'est souvent qu'un trompe-l'œil, et qui procède par l'absence recherchée de transition entre les idées; il imita enfin la poésie légère, et l'imitation était tellement l'essence de ce genre, qu'il y devint un maître. Il ne pensa jamais à l'amour avec son cœur, mais avec sa tête; jamais il n'arriva, et c'est le vice radical de ceux de son école, à la profondeur du sentiment, il n'arriva qu'à

la profondeur de la rhétorique; et sa sensibilité, transformée en galanterie, ne parvint qu'à l'ironie du respect, car ce siècle avait si peu de sentiment vrai et de foi, qu'il insultait sans le vouloir les femmes, à qui il prodiguait ses plus respectueuses admirations.

Avec une telle éducation, le talent de Boufflers ne fut plus qu'une espèce d'habileté à tenir les mots dans un équilibre obscène, de telle sorte que jamais les mots ne devinssent brutaux, mais que jamais pourtant le sens libertin ne pût être un instant absent de la pensée du lecteur. C'était ainsi une espèce de lutte entre les termes honnêtes et les pensées dépravées, une danse de mots pudiquement lascifs, irréprochables et provoquans comme le déshabillé galant des héroïnes de Crébillon le fils. Dans ses contes, il ne s'élève jamais au-delà d'un *crébillonnage amarivaudé*, comme disait Mme de Créquy. Parfois il y veut être grave et moral; mais toutes les vertus qu'il met en scène se transforment, quoi qu'il fasse, en un prêche de bas-bleus, et au milieu de ce conventicule le pauvre galantin se trouve empêché comme un apprenti sorcier qui a évoqué des fantômes inconnus. Il paraît croire que ce sont seulement des marionnettes un peu plus lourdes que les Iris et les Climène de sa poésie. Les fils qui faisaient mouvoir ces lestes poupées sont trop faibles pour remuer l'amour filial ou l'amour maternel; l'auteur s'essouffle, se travaille et se démène comme le diable de la légende qui se fit ermite, mais finalement il reste insipide et lourd. C'était la punition de cette littérature de ne pouvoir exprimer sans ennui et de ne pouvoir comprendre que comme une déclamation les grands et nobles sentimens de l'âme. En résumé, Boufflers a été illustre dans les bureaux d'esprit; c'était un *poète charmant*, au dire de ses éditeurs contemporains. Pour moi, quand je vois ce qu'il devait être et ce qu'il est devenu, toujours je pense à ces jeunes et élégantes natures que la débauche précoce a énervées; il ne leur reste des plus beaux dons de l'intelligence qu'un certain beau parlage, la vivacité stérile et fiévreuse que donnent les premières orgies, la haine et l'impossibilité de la pensée grave que donnent les dernières, et c'est pour l'indignation, non pour l'admiration, que doivent être rappelés de tels exemples.

Du reste, dans son frivole murmure, qui ne réveillait jamais l'ombre des grandes pensées, dans son indulgence filiale pour la médiocrité et la corruption, la poésie légère avait une vertu de prosélytisme. Peut-être sera-t-elle encore l'enchanteresse des imaginations débiles de l'avenir, mais rien dans le XVIIIe siècle ne devait lui échapper, et le théâtre subit son influence. Une des victimes de cette influence a aussi trouvé place dans la nouvelle *Bibliothèque*, et Favart y trône à côté de Boufflers. Marivaux, Boissy, Dorat, c'est Joseph Chénier lui-même qui le reconnaît, n'apportèrent sur la scène comique que des madrigaux en dialogue, la recherche dans les pensées, l'affectation dans les termes. Le théâtre devenait à son tour un boudoir; il ne représentait que la société officielle, et l'activité comique, concentrée dans un horizon étroit, se bornait à cacher des sentimens factices sous les vieilles ruses et les nouvelles grimaces. Ce n'était pas le cœur humain qui tenait la scène, c'était une traduction plate et infidèle d'une sorte de comédie qui, se passant dans un monde à part, n'avait ni vie réelle ni instruction souveraine. Le théâtre au XVIIIe siècle n'est donc, à vrai dire, que la comédie

de la comédie. Tout y était froid et sans vigueur; l'abus de l'esprit y avait tué la gaieté. Pour rendre quelque vie à cet art comique, il fallait y introduire un peu de cette vivacité brutale qui paradait aux théâtres de la foire, comme aussi, pour réveiller cette gaieté que l'esprit avait rendue étique, il fallait la mettre en contact avec l'obscénité. C'est ce qu'avait compris Beaumarchais, et Mercier reconnaît que ce qui avait fait le succès du *Mariage de Figaro*, c'est que « cette comédie respire une odeur de corruption morale. » Le triomphe de cette corruption sur la scène avait été préparé de longue main; cet amour effréné du bruit, qui est propre aux sociétés où l'esprit domine comme aux hommes qui ne pensent pas, la recherche de la nouveauté, le besoin de sortir de soi, avaient développé à un haut degré l'amour du théâtre et d'un certain théâtre. Chacun fuyait la froideur correcte des comédies publiques, et ne recherchait que grivoiseries et paysanneries. Les parades de Collé l'amphigouriste faisaient les délices de la société du duc d'Orléans; les plus célèbres courtisanes, Guimard en tête, avaient leur théâtre; les deux demoiselles Verrières, les Aspasies du siècle, avaient théâtre de ville, théâtre de campagne, et c'est pour plaire à ces divinités que Colardeau composa sa *Courtisane amoureuse*.

Cette corruption qu'on cherchait dans les jeux scéniques peut nous faire comprendre comment les comédiennes avaient beaucoup plus d'influence sur le siècle que les comédies, qui ne servaient guère que d'encadrement aux actrices, les divinités pénates de ce temps, les vraies muses de cette poésie. Clairon était aussi célèbre que Voltaire, et, si on éleva une statue à celui-ci, on institua pour celle-là l'*ordre du Médaillon*, que ses enthousiastes portaient en guise de décoration. La tragédie, qui eût dû, ce semble, servir de refuge aux dernières hautes pensées, aux dernières grandes études du cœur humain, était devenue bien moins importante que la poésie légère; elle ne servait guère que de prétexte aux épigrammes. Elle réussissait, non par les beautés qu'elle renfermait, et peu importait qu'elle en renfermât, mais par les allusions que le public en tirait. Elle n'était plus de l'art ou de la littérature, elle n'était plus que l'histoire domestique du temps présent, des haines, des préjugés, des coteries, souvent l'histoire des démêlés ou du libertinage des comédiennes. Le public y découpait des réponses ou des continuations aux bons mots que les bureaux d'esprit lançaient dans le monde; il y cherchait des épigrammes, des *nouvelles à la main*. Et à mesure qu'on avança dans le siècle, quand les esprits devinrent sombres et haineux, le théâtre obéit davantage à ce mépris du public pour l'art, à ce besoin d'*actualité* passionnée qui remplaçait l'amour du beau. Il livra les allusions toutes faites, et là encore l'esprit et la calomnie devinrent le seul art dramatique.

A côté de la tragédie et de la comédie, qui se mouraient ainsi, l'art théâtral avait conservé dans un autre genre quelques restes du vieil esprit français. L'opéra-comique était né d'une sorte de fusion entre le théâtre de la foire et le vaudeville, et, malgré le dédain qui depuis longtemps poursuivait de tels genres, malgré les maladroites opérations que lui avaient fait subir Fuselier et Le Sage, il gardait encore la trace de son origine, qui remontait aux *sotties* du moyen âge. Il avait conservé seul, de toutes les manifestations de la pensée au XVIIIe siècle, quelques-unes des qualités de l'esprit national,

une espèce de simplicité fine et observatrice, la naïveté, le naturel, lorsque par malheur il tomba entre les mains de Favart. Celui-ci était une sorte de bonhomme simple et facile qui, tout en tournant ses pâtisseries, s'était senti quelque verve et quelque gaieté, et il avait, comme il le dit, *broché* une douzaine d'opéras-comiques qu'il avait jugés *bons à jeter au four*. Dans le développement de son génie naturel, il avait trouvé deux chances contraires, sa femme et M. de Voisenon. La chronique assure que ces deux chances n'en faisaient qu'une, et que Favart était un parfait philosophe, non point un philosophe de l'*Encyclopédie*, mais un facile adepte de cette débonnaireté conjugale qui était alors la philosophie par excellence. Cela nous importe peu, mais il est certain que ces deux influences se liguèrent pour façonner à la mode du XVIIIe siècle le génie de Favart. Sa femme, actrice célèbre, substituait dans son jeu la finesse à la naïveté, la grimace à l'enjouement, l'art à la nature, et c'est bien là ce qu'il faut reprocher au mari. Pour M. de Voisenon, c'était incontestablement un homme fort illustre et le plus maniéré conteur du temps. Il habillait, dit-on, les poupées de Favart, qui se montra toujours grandement honoré de son amitié et le révéra comme l'arbitre du goût. Poursuivi par ces deux ennemis, ce talent simple et hardi, plein de bonhomie et de malice en même temps, devint de l'afféterie. Favart rougit de sa simplicité; tout son soin fut de prouver qu'il était capable de choses délicates, et il comprenait si peu quelle pouvait être au XVIIIe siècle la destinée de l'opéra-comique, qu'il disait *mériter les étrivières pour avoir créé ce mauvais genre*. Ce voile de mauvais goût dont il enveloppa ses instincts littéraires le rendit célèbre : on l'appela *le continuateur d'Anacréon*, un digne *fils d'Apollon*. De notre temps, ses panégyristes lui accordent un « naturel charmant, une gracieuse simplicité, une gaieté gauloise; » mais cette gracieuse simplicité est corrompue jusqu'à la moelle, et c'est ce naturel charmant qui danse dans les ballets d'opéra. Peut-être aussi serait-il temps de ne plus confondre *l'art gaulois* avec une collection de maris imbéciles, d'Agnès corrompues, d'épouses amoureuses, de baillis voleurs et de médecins ignares. Ces marionnettes éternelles ne sont que des momies arrachées de leurs niches, et souvent elles ont été tirées d'un art déjà corrompu. En tout cas, ceux qui découpent l'esprit de Rabelais ou de Molière ne représentent pas plus la Gaule que ceux qui donnent la torture à la phrase de Chateaubriand ne représentent la France. On nous assure cependant que *la Chercheuse d'esprit* de Favart est un chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre de naïveté, et qu'elle renferme un mot sublime. Ce chef-d'œuvre de naïveté se passe parmi des paysannes qui pensent comme dans les coulisses de la Comédie-Française. Il s'agit d'une mère qui conseille à sa fille d'aller chercher de l'esprit, et la fille s'y emploie de la bonne manière : on sait, d'après La Fontaine, comment l'esprit vient aux filles. Ce chef-d'œuvre de naïveté, d'une donnée odieuse, d'une recherche continue, ne présente que cette habileté, déjà remarquée chez Boufflers, de tenir dans un équilibre adroit les mots honnêtes et les pensées obscènes. Le naturel n'y est que le bavardage de gens d'esprit déguisés en paysans, et la naïveté y est tellement envahie de grivoiserie, avoisinée de badinage convenu, qu'elle n'est plus qu'une rhétorique particulière. En somme, le XVIIIe siècle, quand il cultive la sim-

plicité, ressemble toujours à un vieux libertin fatigué de l'amour des boudoirs, qui se met en quête d'une vertu champêtre à corrompre et qui ne la trouve pas. Le diable est si malin dans les champs, l'herbe tendre si pleine d'embûches, que le XVIIIe siècle ne rencontre jamais sous le cotillon rouge que des Ninons mal peignées. Ceci est l'histoire de l'opéra-comique de Favart et de *la Chercheuse d'esprit* en particulier. Quant aux contes que cette édition sent le besoin d'attribuer à Mme Favart, ils sont incontestablement de Voisenon. C'est bien ce même style à mille facettes, énigmatique et impertinent : gaieté laborieuse, ironie obligatoire, recherche pénible des idées baroques, allusions, pointes libertines, traits d'esprit accrochés à la trame la plus absurde, prétention constante d'avancer par bonds, d'illuminer par éclairs, souvent une mauvaise fable des *Mille et une Nuits* contée par un Arétin bouffon, — c'est du pur Voisenon.

Cet esprit, dont Boufflers et ses prédécesseurs avaient fait toute la poésie, Fontenelle l'avait, depuis longtemps déjà, apporté dans la science et la philosophie. A ce titre, il méritait une place dans la nouvelle *Bibliothèque*. Fontenelle est le contemporain des musettes : toute sa rhétorique paraît faite pour être chantée avec cet accompagnement, et, il ne faut pas l'oublier quand on veut lui trouver sa vraie place dans l'histoire littéraire, il a introduit dans la prose une recherche analogue à celle que nous avons constatée dans la poésie au commencement du XVIIIe siècle. Il reconnaît avec une naïveté recommandable qu'il eut bien de la peine à n'être pas jaloux de M. de La Mothe; il avait le même droit d'être jaloux de La Fare, de Chaulieu et du madrigal de M. de Sainte-Aulaire. Il a vécu cent ans, de 1657 à 1757, et déjà dans le XVIIe siècle il préparait la littérature qui allait venir : il sert ainsi de transition entre les deux siècles, et son talent ressemble à ces teintes variées du crépuscule qui ne sont plus le jour et ne sont pas encore la nuit, mais qui paraissent prendre le jour pour le mener, et tomber avec lui, par la diminution graduée de la lumière, jusque dans la nuit. Il nous montre donc comment la littérature du XVIIe siècle tombait, par d'insensibles degrés, dans la décrépitude, et, si l'on voulait me pardonner cette mythologique comparaison, je dirais qu'il joue le rôle du Mercure antique : il conduit les ombres du grand siècle; ces élémens de corruption renfermés dans son sein, il les conduit dans le *sombre empire* du bel esprit et de la stérilité. Il est ainsi un des ancêtres de cette littérature, un des coryphées de la prose et de la poésie légères. Jamais je n'ai pu m'expliquer autrement cette étrange gloire dont il jouit de son vivant et dont Voltaire était si curieusement jaloux.

Les œuvres de Fontenelle sont parfaitement expliquées par son caractère. Égoïste et froid par prudence, facile et honnête par nature, il craignait toute inspiration de l'intelligence, comme il craignait tout sentiment de l'âme, par un soin excessif à éviter toute secousse violente. Il n'a jamais ri ni pleuré; mais il souriait toujours par mesure d'utilité sociale et de tranquille voisinage, et ce sourire composé semble avoir laissé son empreinte sur chacun de ses écrits. On a oublié, et nous oublierons aussi, ses tragédies déplorables, ses comédies et opéras-comiques au-dessous de toute critique, ses poésies pastorales et ses *Dialogues des Morts*, où ses bergers sont de si fins courtisans et ses morts de si adroits joueurs de paume qui se jettent à la tête tout un re-

cueil d'antithèses. Nous oublierions volontiers ses poésies légères, mais lui ne put jamais les oublier : c'était le genre de sa jeunesse et de son amour, et il lui fut toujours fidèle. Aussi, dans toutes ses œuvres qu'on nous offre comme des merveilles, à travers la philosophie en pointes, l'ingénieux badinage de ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, le scepticisme gracieux de son *Histoire des Oracles*, et les élégantes saillies de ses *Éloges*, à travers toute cette afféterie, ce ton précieux et maniéré, on retrouve toujours ce talent qui ne voulait point cesser d'aimer la poésie légère. Il est ce qu'on appelle un savant agréable, un de ceux-là qui mettent sous une forme ingénieuse une philosophie inutile, qui ne voient dans la science qu'une matière à déclamations plaisantes, dans la poésie que l'art de bien dire. Nous avons vu dans le bas-empire bien de ces grands hommes, seulement ils mettaient en périodes ampoulées ce que Fontenelle mettait en périodes légères. Il a fait de la morale agréable, de la poésie agréable, comme d'Urfé et Scudéry faisaient des *Cyrus*, des *Alexandre*, des *Toxartis* agréables. Et ainsi, faisant coqueter la philosophie, manéger la science et minauder la morale, il est resté un de ces écrivains si bruyans dans l'histoire littéraire, qui n'inventent rien, mais qui jouent le rôle éternel de collaborateur en mettant en beau langage les idées d'autrui.

La clarté et la finesse propres à son style restèrent les deux seules qualités de la langue française du XVIIIe siècle; mais ce n'était plus cette clarté profonde et étendue que les grands penseurs avaient trouvée et développée dans la langue, — la clarté des Pascal et des Bossuet; c'était une clarté sautillante, provenant souvent du manque d'idées et de la banalité luisante des pensées. Pour la finesse, c'était celle qui aiguise les épigrammes, brille dans le jeu de mots, parade autour de l'antithèse. Comme à toute époque de décadence, tout le travail se portait alors sur le style; pourtant la langue tendait à s'appauvrir et à se dessécher en spécialisant ou ridiculisant les mots les plus simples, les plus graves, mots devenus inapplicables dans leur sens ordinaire par l'abus de l'ironie et de l'équivoque. Le style, tout préoccupé de fuir l'amphibologie, souvent rampant, sans force ni énergie, jouait assez bien le naturel; mais en l'étudiant on le trouvait toujours, au contraire, comme en grand apparat. Seulement l'habitude des boudoirs lui avait donné une sorte de désinvolture; ce poids d'afféterie et de grâces factices dont on le chargeait, il le portait avec aisance, comme les dames du temps qui traînaient sans efforts les quatre aunes de queue de leurs robes de présentation. Thomas et Chabanon au nom de la rhétorique, les petits de l'école encyclopédique empêtrés dans les idées nouvelles et les grands mots qu'ils faisaient manœuvrer, essayèrent une réaction contre ce faux naturel; ils tombèrent logiquement dans l'effet contraire et furent empesés. Le style en effet était devenu si sec, si parfaitement momifié, pour ainsi dire, qu'il ne comportait ni pensée ni tournure différente de celles autour desquelles il s'était comme étiré, et toute idée nouvelle, grande et noble, qui intervenait, ne pouvant être assimilée par lui, produisait non pas l'ampleur saine et continue, mais la bouffissure. Ces deux sortes de styles restèrent en présence jusqu'à la fin du siècle. La phraséologie déclamatoire et empesée, née des querelles philosophiques, devint le style de cérémonie, de prédication, le style avec lequel on parlait à

l'humanité, à la postérité, à la nature, à l'Être suprême ou à la grande Catherine; il ne l'emporta définitivement qu'à la révolution, et il y a une relation douloureuse et risible entre les discours, adresses, proclamations des terroristes et le style apprêté de Grimm, par exemple, ou de tout autre des petits importans de la coterie d'Holbach. Le style clair et fin, pauvre, sec et étroit, resta le style purement littéraire, le style de l'esprit.

Enfin voici la dernière transformation de l'esprit dont nous ayons à nous occuper. Après avoir tout envahi, tout desséché, l'esprit se trouve trop à l'étroit dans les formules littéraires qu'avait imposées le grand siècle, il trouve trop lourdes même les nécessités de la poésie légère, et se considère comme opprimé par les règles constitutives des genres où il s'était introduit. Il allait se rétrécissant, comme c'est sa loi; il devenait une étincelle, et se laissait aller à cette prompte fatigue, qui est aussi son infirmité; il lui fallait un petit cadre, où ne pourraient jamais pénétrer le bon sens, la vérité simple et grande, les nobles et larges émotions du cœur. Il créa alors un genre qui n'avait ni règle ni formule, et qui, n'arrêtant pas sa spontanéité, ne dirigeant pas son développement, n'imposerait jamais la moindre contrainte à ses mauvais penchans. Il créa les *Nouvelles à la main*, petits contes, petits portraits, petites maximes. Ainsi armé à la légère, l'esprit courut aux seules choses qui eussent conservé vie et considération morales, il quitta les hommes pour attaquer les principes. Il se jeta en furieux au milieu des querelles qui agitaient la fin du siècle; il garda ce caractère que nous lui avons vu depuis la régence, tout en s'imprégnant du génie encyclopédique ou politique, et il engendra Chamfort et Rivarol. Il devint amer et haineux, et ne respecta plus rien, ni les vérités les plus apparentes, ni les plus assurés fondemens de la société, ni les lois les plus vénérées dans l'ordre de la politique, de la morale et de la religion. Il faut que l'esprit finisse ainsi; comme toute chose, il va à l'extrême, et son extrême, qu'il passe de la finesse à l'ironie, de l'ironie à l'épigramme, son extrême, c'est la haine. C'est là que conduisent nécessairement la légèreté, le scepticisme, le mensonge, tous ces mauvais instincts dont il a besoin pour plaire et se développer.

Le malaise de l'intelligence, les irritations, les doutes amenés par les querelles philosophiques, avaient encore avivé cette tendance de l'esprit, et après cette exagération de rire il y avait eu, logiquement du reste, réaction en sens inverse. Pourtant là encore et surtout, l'intelligence conserva cette nature fiévreuse, ce quelque chose de *convulsif* qui est caractéristique dans ce siècle. L'esprit avait, lui aussi, ses vapeurs : agacé et agaçant, susceptible, insolent et faux, net et piquant, on se le figure maigre, hargneux, et presque épileptique. Il semblait que dans toutes les têtes fiévreuses de ce temps toute nouveauté, toute nouvelle forme de littérature, se présentât avec le caractère d'une épidémie. Peut-être l'esprit possède-t-il cette étrange influence épidémique qu'on a remarquée dans les convulsions corporelles. Au XVIIIe siècl au moins il en était ainsi : l'esprit se gagnait.

L'engouement pour les mémoires judiciaires avait succédé à l'engouement pour les dissertations philosophiques, puis les philosophes avaient essayé de diriger l'intelligence vers la politique. Ils avaient proposé des sujets politiques pour les prix d'académie, l'amour des brochures politiques s'en était suivi;

mais dans la société comme dans la littérature la plupart des intelligences n'y avaient acquis que l'apparence de la gravité, tout au plus la bonne volonté de la réflexion : on y avait gagné l'*Encyclopédie des Dames,* et guère autre chose. On raisonnait fort, mais à la volée; on rabâchait les théories entendues çà et là. L'esprit était devenu moins évaporé sans être moins faux, et de même que l'homme à la mode de *petit-maître* s'était fait *élégant,* c'est-à-dire aussi fat, mais plus calme, plus étudié, moins vif et moins abandonné, l'*esprit* à son tour avait recherché des allures moins frivoles; mais il n'avait pris de la philosophie que sa perruque. Il fallait toujours aiguiser des phrases, se faire lire comme d'Alembert « à force de subtilités, contourner ses expressions et habiller les pensées les plus communes sous forme épigrammatique, » ou bien, comme Chamfort, on cherchait à étonner par une sorte d'observation qui simulait la profondeur, et qui n'était qu'un rapprochement inusité entre deux idées vulgaires rendues dans une phrase arrogante et saccadée.

En somme, au commencement du siècle, on parlait des riens avec importance; à la fin, on parlait des choses graves sans guère les comprendre; le bel esprit prétentieusement empesé et profond avait remplacé le bel esprit prétentieusement leste et pimpant; La Louptière et Dorat étaient devenus Rivarol et Chamfort. La philosophie l'emportait sur la cour, les rubans étaient vaincus par la chimie amusante, et la poésie légère par les romans traduits de l'anglais. C'était là que l'esprit avait mené la nation française, à copier l'Angleterre, habits, idées, littérature, et cet esprit qu'on nous donne comme l'esprit français, comme le cachet de notre nature, la qualité exclusivement nationale, n'avait pu nous mener qu'à l'imitation des modes d'un autre pays. On sait quelle fut la fin de cette corruption; déjà, et avant la terreur, l'esprit avait été puni dans son orgueil, si je puis dire, et d'une étrange manière. Nous avons vu la poésie légère donner à cet esprit une activité puérile en dehors du sens commun, de la vérité morale et littéraire; elle avait ainsi complétement préparé l'intelligence aux fausses théories du *philosophisme.* Puis cette fièvre malsaine et continue de l'esprit et de l'imagination, cet égarement de l'intelligence, avaient bouleversé toutes les notions instinctives du bien, jeté toutes les consciences hors de la droiture, de la réflexion calme, et enfin avaient entraîné toutes les âmes vives, tous les cœurs ardens, vers un amour insensé du bizarre, du mystérieux et du surnaturel. Depuis les miracles des jansénistes, les étranges folies des convulsionnaires, jusqu'au charlatanisme des Cagliostro, des Mesmer et des Casanova, le XVIIIe siècle n'avait échappé à aucune hallucination. La magie et la cabale publiaient à voix haute leurs étranges promesses. Toutes ces folies de l'orgueil de l'homme, tous ces restes de l'idolâtrie que le christianisme n'avait point détruits et ne détruira point, car ils sont la puissance du mal ici-bas, les incantations, les apparitions, les divinations, toutes les sorcelleries avaient vu renaître les plus beaux jours de leur influence, et cette insensée préoccupation du monde surnaturel paraissait la seule activité morale de cette société, quand on entendit les premiers grondemens de la tempête qui devait emporter tous ces rêves. C'est ainsi que Dieu avait défendu la foi contre les témérités philosophiques, en jetant les disciples des faux philosophes en pâture à toutes les superstitions dont le moyen âge lui-même avait eu horreur, et c'est ainsi

qu'il avait défendu l'intelligence, la réflexion et le bon sens contre l'esprit, en faisant de cette société ivre d'esprit la proie facile de toutes les nouveautés, de tous les mystères, de toutes les utopies.

III.

Tel est donc le triste côté du XVIIIe siècle que nous présente la *Bibliothèque de l'esprit français,* et il nous est maintenant facile de voir quelle position doivent occuper dans la littérature actuelle ceux qui vont chercher leurs inspirations au milieu de cette corruption littéraire. Certes, nous ne voulons les accuser ni d'avoir formé une école, ni d'avoir montré une idée ou indiqué un but, nous reconnaissons aussi qu'ils n'ont perverti aucun esprit digne de meilleures inspirations, et qu'il faille regretter de voir engagé dans d'aussi mauvaises voies. Ils se contentent de continuer assez pauvrement une décadence, celle du XVIIIe siècle, et ils ne sont à vrai dire qu'un de ces cent rejetons sortis, à peine viables, de la précoce vieillesse de l'école romantique.

Comment ces deux décadences, avec des origines si différentes et des principes si distincts, ont-elles pu se rencontrer? Ce serait une histoire assez triste à faire. Nous en laisserons le soin à ceux qui, dans un but de curiosité plutôt que d'utilité, s'amuseront à lever les voiles dans lesquels la médiocrité s'est cachée au XIXe siècle. Pourtant il semble qu'on pourrait généraliser ainsi cette histoire, qui est celle de presque tous les écrivains médiocres de ce temps-ci. Un nouveau chef-d'œuvre apparaît construit d'après une inspiration jusqu'ici inconnue ou alors oubliée; quelques grandes intelligences se sentent émues par la même inspiration, et elles produisent des œuvres qui, tout en montrant une analogie de physionomie, portent le cachet de leur originalité propre; les esprits vraiment philosophiques cherchent et analysent la loi de cette inspiration nouvelle. Jusqu'ici, tout est bien, et c'est ce que nous avons vu au commencement de notre siècle; mais arrive la foule des disciples : ce sont tous des esprits absolument médiocres, mais relativement élevés, c'est-à-dire un peu au-dessus du niveau qui pèse sur leur entourage. Ils se hâtent d'organiser, en une rhétorique aussi implacable que celle qu'on vient de détruire, cette nouvelle idée, cette œuvre qui vient d'entrer dans le monde; chacun, selon la tendance et l'instinct de sa médiocrité, s'empare d'une phrase de la pensée nouvelle, s'y cantonne et y bâtit un petit système, une petite tyrannie. Ceux qui se contentent de regarder l'extérieur des choses, des hommes ou des idées, ceux qui sont amoureux de la forme, ceux-là poussent tout simplement les créations du maître, les caractères qu'il a inventés, dans de nouveaux habits : ils cachent les pensées d'autrui sous la cape espagnole, sous le *peplum* antique, ou dans le burnous oriental; mais, quand les capes, les *peplum,* les burnous sont usés, quand il se trouve pourtant encore parmi ces disciples d'autres esprits faciles en qui l'imagination travaille assez pour les agiter du désir de l'art, sans pouvoir leur en communiquer la puissance, — ne faut-il pas alors que ces esprits cherchent, non quelque vérité, non quelque grande et féconde pensée, non quelque vivant caractère, mais quelque nouveau vêtement, pour y cacher les idées de

tout le monde et les caractères à la mode dans la littérature? Si ceux qui font cette recherche joignent à cette bonne volonté d'imitation l'amour de la fadeur, des couleurs tendres, du gracieux bavardage, ne trouveront-ils pas dans le XVIIIe siècle, comme Cendrillon dans le palais de sa marraine, toute une garde-robe qui leur ira à ravir?

Telle est l'origine de la littérature qui va chercher ses inspirations dans la décadence du dernier siècle. Cette littérature, comme on voit, n'est qu'un voile particulier dont s'enveloppe une particulière espèce d'esprits médiocres, d'imaginations débiles, mais flexibles et impressionnables à la manière des imaginations féminines, et c'est en dernière analyse la poésie légère qui voudrait n'être plus légère, la littérature fugitive qui se prend au sérieux. Presque toute l'activité de ces esprits consiste à découper des miniatures dans notre littérature ou dans celle du siècle dernier, et à les revêtir des habits du siècle auquel elles n'appartiennent pas. Dans leur plus haute ambition, ces écrivains veulent mêler la fantaisie sensualiste du XIXe siècle au matérialisme brutal du XVIIIe siècle, et l'on peut prévoir qu'ils parviendront tout au plus à jeter dans le monde littéraire une nouvelle espèce de courtisane qui portera dans sa coiffure, sans pouvoir l'introduire dans le cœur, la coquetterie purement extérieure et libertine du XVIIIe siècle à côté de la coquetterie sentimentale et passionnée du XIXe. C'est toujours ainsi la même méthode, la phraséologie la plus exaltée, la plus tourmentée de l'école romantique en ses mauvais jours, ornant les caractères les plus secs et les plus fades du dernier siècle, c'est-à-dire la tentative extravagante de mêler deux siècles tout différens en les joignant par leurs côtés les plus accusés. Jusqu'ici, ils ont meublé fort joliment quelques boudoirs, et ils ont publié, en l'appelant naïvement l'*esprit français*, la *bibliothèque* que nous savons. Ils semblent y avoir voulu inaugurer, dans les préfaces, une nouvelle espèce de biographie qu'on pourrait appeler le *roman biographique*, et une nouvelle sorte de critique où il y aurait plus de meubles que de raisons, plus de mouches que d'idées. Les déclamations du roman contemporain et les banalités de l'école descriptive y joueraient le rôle de l'histoire et de la philosophie. La seule idée saisissable que présente cette littérature, c'est l'adoration naïve et ébahie qu'elle montre pour l'*esprit;* nous avons vu à quelle sorte d'esprit elle adresse son hommage, et nous tenons pour certain qu'il y a plus d'esprit vraiment français dans *l'Avocat Pathelin* que dans tout ce XVIIIe siècle qu'elle nous a présenté. Après tout, ce n'est pas l'esprit qui dirigera notre littérature, si elle doit avoir quelque avenir; l'esprit n'est point fécond, il ne crée rien; il est une arme, non un germe; quand il est une puissance, c'est une puissance de mort, et il n'est à l'aise que dans les époques où la raillerie et le scepticisme gouvernent les instincts de tous. C'est la muse venimeuse; on ne l'adore que dans les siècles de décadence et de destruction, car c'est lui surtout qui est propre à faire des ruines, et c'est vraiment grande pitié quand Dieu l'envoie au milieu d'une société, car il est l'ennemi des deux seules choses qui fécondent et conservent en ce monde : la foi et le sacrifice. Ces graves observations ne s'adressent pas aux écrivains dont nous venons de parler, et nous savons qu'ils n'ont d'autre droit à l'héritage spirituel même des Voisenon et des Duclos que leur bonne volonté.

Néanmoins, et c'est pour cela que nous avons jugé si sévèrement cette littérature du XVIIIe siècle et ceux qui tentent de la reproduire, il y a dans cet esprit, dans ces œuvres du siècle dernier, quelque chose, nous l'avons vu, qui flatte la paresse, tous les mauvais instincts de l'intelligence et du cœur, et cette littérature peut être particulièrement dangereuse à cet instant du XIXe siècle où nous sommes arrivés. Si nous étions à une de ces époques pleines d'enthousiasme, où toutes les intelligences marchent en avant vers un but certain qu'elles aperçoivent; si les cœurs étaient fiers, les doctrines respectées, la poésie vivante, nous pourrions nous contenter de prendre en pitié de tels modèles et de tels efforts; mais cette fièvre passionnée, qui avait saisi le commencement de notre siècle, s'est éteinte : nous sommes arrivés à un moment d'hésitation et de trouble, nous attendons et nous espérons. C'est alors, pendant ce temps de fatigue et ce travail de germination, que les plus mauvaises images sont dangereuses, et que les plus absurdes modèles exercent pourtant quelque influence. Aussi, quand je pense à tout ce prosélytisme d'idylles, de bouquets à Chloris, d'épigrammes et de jeux de mots, à toute cette dépravation morale dont on étale de si arrogans exemples et de si vaniteuses guenilles; quand je vois aussi que les circonstances sont favorables à une telle littérature, je me dis qu'il ne faut point tant mépriser M. de Bièvre et Dorat, et je crains que cette décrépitude de l'autre siècle ne trouve en ce moment des élémens semblables à elle, qui la reconnaissent, la protégent, la réchauffent, et qu'il ne provienne de là quelque monstrueux mélange.

La science est le repos de la poésie, nous le savons, et quand après les momens d'exaltation intellectuelle, les intelligences fatiguées se découragent, et veulent s'endormir dans leur épuisement, c'est l'étude, et l'étude de l'histoire, qui les secourt, qui les ramène doucement à l'ardeur, à l'énergie, à l'amour de l'art. La critique alors a un grand rôle à remplir, et ce n'est pas sans utilité pour la poésie elle-même qu'elle lui parle des temps passés; mais aussi ce n'est pas dans la vieillesse d'une rhétorique que la critique doit chercher des monumens, des modèles et des enseignemens. C'est à la source du génie national qu'il faut remonter, non pour y trouver des imitations à faire et des pastiches, mais pour y voir se développer ce génie dans toute son indépendance, pour y reconnaître les vraies traditions de cette destinée que Dieu a confiée à la race française, pour y retrouver surtout notre caractère dans toute sa vérité, au milieu des grandes œuvres, des grandes pensées et des grandes vertus qu'il a produites. C'est là l'œuvre importante et utile de la critique. C'est par là qu'elle servira aussi la poésie, en la débarrassant de tous ces liens de convention qui l'ont enserrée depuis tant de siècles, en lui déblayant la seule voie où elle ait jamais trouvé la grandeur et la durée : la voie de l'indépendance, de la morale et de la foi.

C. D. D'HÉRICAULT.

LES PÊCHEURS.

I.

LE CHANT DES PÊCHEURS.

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage
S'éveillait; les bateaux amarrés au rivage,
Mais comme impatiens de bondir sur les flots,
De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,
Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,
Légers, se balançaient devant la brise fraîche;
Tout était bleu, le ciel et la mer; les courlis,
Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis;
Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages,
Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.
Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,
Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil!

Bientôt les bons pêcheurs de ce hâvre de Vannes,
A l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.
Sur leurs habits pesans, tout noircis de goudron,
L'un portait un filet et l'autre un aviron;
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche,
Du porc salé, du vin, — et durant les adieux
Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.

Les chaloupes enfin, se défiant entre elles,
Comme de grands oiseaux déployèrent leurs ailes.

Celle qui la première ouvrit sa voile au vent
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées
Marquaient de longs labeurs et de longues années :
Ses cheveux tout crépus semblaient un goëmon,
Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon?
Nul, excepté son fils, au front rude, aux yeux glauques,
Homme doux dont la voix a toujours des sons rauques.
Leur pays, c'est Enn-Tell, et leur nom Colomban,
Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,
Ils virent les enfans jouer au bord des vagues,
Et ceux qui tout le jour le long des murs assis,
Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits.
Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,
Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux;
Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,
Qui, sur l'herbe couchés devant les flots saumâtres,
Savourent leur jeunesse, au reste indifférens.
Alors, pour éclaircir le front de leurs parens,
Au bruit des avirons le novice et le mousse
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce.

I.

Ah! quel bonheur d'aller en mer!
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
La mer vaut la campagne;
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

II.

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,

Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

III.

Sur les flots ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger,
Aussi léger qu'une ombre;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur,
Il cria : « Sauvez-moi, Seigneur!
Sauvez-moi, car je sombre! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

IV.

Sur ton bateau, Pierre-Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
A la foule pieuse!
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés!...
Pêche miraculeuse!

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

V.

Dans ta barque il dormait un jour,
Te souvient-il comme à l'entour
S'élevait la tempête?
Lui, réveillé par ton effroi,
Dit à la vague : « Apaise-toi! »
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VI.

Aussi la barque du pêcheur
Où s'est assis notre Sauveur
A toujours vent arrière;
Sans craindre la mer et le vent,
Elle va toujours en avant,
La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

VII.

O Jésus, des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille;
Allons! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail;
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,
Que leurs graves parens étaient joyeux d'entendre.
La barque cependant au large s'en allait;
On jeta les paniers, les nasses, le filet,
Les hameçons crochus, et toute la journée
La famille resta vers la proie inclinée.

Mais au soleil couchant l'horizon devint noir :
Nul pêcheur dans le port n'était rentré le soir.

II.

LA POUSSIÈRE SAINTE.

Or, la nuit, balayant une antique chapelle
En ruine et bâtie au pied d'une tombelle,

La femme du vieux Coulm (1), vieille aussi, murmurait,
Comme pour épancher quelque étrange secret :

I.

« Je te brave, tempête! Ici, je ferai seule
L'œuvre qu'en sa jeunesse a faite mon aïeule,
Quand devant elle, honneur du pays de Léon,
L'Océan dut courber sa tête de lion.

II.

Travaille, mon balai, travaille! Il est des charmes
Plus sûrs que les soupirs et plus sûrs que les larmes,
Charmes aimés du ciel et qui forcent les vents
Insensés et les flots d'épargner nos enfans.

III.

Mon ange le sait bien : je ne suis point païenne,
Ni sorcière; je suis une femme chrétienne :
Aussi je veux jeter aux quatre vents de Dieu,
Pour dompter leur fureur, la poudre du saint lieu.

IV.

Travaille, mon balai! Par des vertus pareilles
Souvent j'ai dans les airs dispersé les abeilles;
Oui, mon vieux Colomban, demain tu reviendras,
Et vous, mes trois enfans, vous serez dans mes bras! »

Mais dans le port d'Enn-Tell, le long de la jetée,
La foule se pressait, muette, épouvantée,
Et, voyant les éclairs bleuir, la mer houler,
Et le ciel, d'un plomb noir, comme près de crouler,
Chacun priait; les mains échangeaient des étreintes;
La superstition faisait taire les craintes.
Pourtant, dès qu'un bateau sauvé rentrait au port,
Tous, en criant, d'aller effarés sur le bord :
— « Mon père, est-ce bien vous? Parlez vite, mon père! »
D'autres : — « Avez-vous vu mon fils? Et vous, mon frère? »

(1) Abréviation de Colomban.

— « Brave homme, apprenez-moi toute la vérité,
Suis-je veuve? » — La nuit dans cette anxiété
Se traîna sous un ciel sans lune et sans étoiles.
Grâce à Dieu cependant vinrent toutes les voiles;
Tous les foyers brillaient. Un seul avait ses bancs
Vides et désolés : celui des Colombans.

Mais toi, femme de Coulm, tu combattais l'orage!
Debout sur les rochers, poursuivant ton ouvrage,
Vers l'est, vers l'occident, vers le septentrion,
Vers le sud, tu jetais une incantation :

I.

« Allez contre les vents, allez, sainte poussière,
Je suis une chrétienne et ne suis point sorcière :
Aux regards de la lampe où j'allumai le feu,
Ma main vous recueillit dans la maison de Dieu.

II.

J'ai pour vous des vieux saints essuyé les statues,
Leurs bannières de soie aux piliers suspendues,
Et les sombres tombeaux que les fils laissent seuls,
Mais que vous revêtez avec vos blancs linceuls.

III.

Allez contre les vents, allez, sainte poussière!
Née aux pieds des chrétiens, vous n'êtes point grossière:
Des marches du portail aux marches de l'autel,
Je croyais m'avancer par un chemin du ciel.

IV.

Car sur vous ont marché les diacres et les prêtres,
Les pèlerins vivans et les morts nos ancêtres;
Fleurs des bois, grains d'encens, reliques des parvis,
Demain vous me rendrez mon époux et mes fils ! »

Comme elle se taisait, voici venir vers elle
Quatre pêcheurs sortant pieds nus de la chapelle;

La vieille tout en pleurs tomba sur ses genoux,
Criant : « Je savais bien, moi, qu'ils reviendraient tous ! »
Et du sable et de l'algue écartant les souillures,
Heureuse elle embrassait toutes ces chevelures.

III.

LE CHANT DES QUÊTEURS.

Pour finir ce récit, mon âme, encor des vers,
Mais éclos dans les blés, près des feuillages verts.
La poitrine en sueur et toute haletante,
Ils sont là vingt batteurs sous la chaleur ardente,
Avançant, reculant sans fin, jeunes et vieux :
Sous les feux du soleil le blé s'égrène mieux.
Voyez les lourds fléaux, dans cette noble lutte,
Se lever, retomber douze fois par minute !
L'enfant cherche à montrer sa première vigueur,
Et le vieillard blanchi ce qui lui reste au cœur.
Chez les filles aussi, quel feu ! quelle prestesse !
Les épis sentent bien leur force et leur adresse ;
Puis de longs cris de joie au départ, mais d'abord
Pour se bien délasser on danse à tomber mort.
La ferme est entourée, au couchant, de grands ormes,
Reste des temps passés, et de chênes énormes,
Et d'ajoncs fleurissant l'hiver comme l'été ;
Partout c'est le bon air, le travail, la santé, —
Lorsque des étrangers arrivent de la grève,
Pareils aux spectres blancs qu'on n'aperçoit qu'en rêve,
(C'étaient les naufragés, c'étaient les Colombans) ;
Derrière eux s'en venaient des femmes, des enfans ;
Le front et les pieds nus, au mur de l'aire à battre
Les pâles naufragés s'avancèrent tous quatre ;
Et quand le métayer eut dit : « Vers mon courtil,
Pauvres gens, un malheur, hélas ! vous conduit-il ? »
Le barde mendiant qui leur servait d'escorte
Baisa son chapelet et chanta de la sorte :

I.

« Jésus, le doux patron qui nous menait sur l'eau,
A laissé dans la nuit sombrer notre bateau :

Hélas! c'est une épreuve dure!
Mais, au mal résigné, tout bon chrétien l'endure.

II.

Lui-même il nous a dit : « Ne cherchez pas pourquoi
Je ne suis pas venu quand vous comptiez sur moi;
Mais allez, allez à vos frères;
Misérables, montrez sans honte vos misères. »

III.

Et nous voici, chargés de planches, d'avirons;
Ce qui nous est resté, pauvres, nous le montrons.
Devant ces débris et ces rames,
Oh! que la charité, frères, touche vos âmes!

IV.

Pêcheurs et laboureurs, nous vivons ici-bas,
Aux sueurs de nos fronts, du travail de nos bras;
Aidons-nous les uns et les autres :
Soulagez nos malheurs, vos pleurs seraient les nôtres.

V.

Si le feu dévorait vos paisibles maisons,
Si granges et hangars n'étaient plus que tisons,
Descendez tous vers nos cabanes,
Venez, grands et petits, paysans, paysannes!

VI.

Heurtez, heurtez sans crainte au seuil des matelots :
Vous labourez la terre, ils labourent les flots;
Nous rebâtirions vos chaumières,
Notre barque n'est plus, entendez nos prières!

VII.

Nous venons en chantant vous dire nos malheurs;
Le chant sorti de l'âme entre dans tous les cœurs :

Au chant harmonieux et triste
Quel est le cœur breton et croyant qui résiste? »

— « Ah! reprit le fermier déjà plein de pitié,
De ces gerbes de seigle acceptez la moitié.
Oui, glanez ce qu'ici nous donne la culture,
Puisque pour vous la mer n'a plus de nourriture.
Ce chêne dont les bras recouvrent le talus,
Mes aïeux l'ont planté voilà cent ans et plus;
Qu'il tombe! Façonnez dans le tronc et les branches,
Pour un autre bateau, des membrures, des planches.
Bien rare est notre argent; mais de l'autre saison
Il reste encor du lin, du chanvre à la maison;
Nos doigts savent filer : pour refaire les voiles,
Allez donc retenir les bons tisseurs de toiles.
Enfin, pour que chez vous fleurisse encor l'espoir,
Nous prîrons le matin et nous prîrons le soir.
Vous l'avez dit : au chant harmonieux et triste
Il n'est cœur de Breton, de croyant qui résiste. »

Et comme les pêcheurs, des larmes dans les yeux,
Aux longs remercîmens ajoutaient leurs adieux,
Les prenant par la main, le maître de la ferme,
Un homme aux longs cheveux, à la voix grave et ferme,
Dit : « Pourquoi nous quitter? C'est l'heure du repos,
D'échanger entre amis quelques joyeux propos;
Voyez autour de vous : les fléaux et les gerbes
Se taisent; midi sonne, et sur les nappes d'herbes
On dresse le repas, espoir des travailleurs;
De si rudes efforts par ces grandes chaleurs
Épuisent l'homme : il faut réparer la nature :
Double besogne a droit à double nourriture.
Oh! sentez-vous fumer et la soupe et le lard?
Quel cidre frais et clair! Prenez-en votre part.
Près de moi les enfans! Ici les bonnes mères!
Pour l'heure, mes amis, trève aux choses amères. »

Et dans le vert courtil égayé par le ciel
Le banquet s'accomplit, le banquet fraternel.
O fermier, pour cette œuvre hospitalière et bonne,
Que de chanvre et de blé votre logis foisonne!...

Encor! — Six mois venus, de rechef attablés,
Les sillonneurs de mer et les batteurs de blés

Dans un ample repas gaîment vidaient leurs verres.
Cette fois la maison qui recevait les frères
S'ouvrait devant le port où, comme un alcyon,
Un bateau neuf flottait avec son pavillon.
Le nom de Colomban brillait sur la chaloupe,
Et des fleurs l'entouraient de l'avant à la poupe :
Le recteur, invité comme un père, arriva
Présider au festin; puis, quand tout s'acheva,
Il marcha vers le port en long surplis de neige :
Leurs cierges allumés, tous lui faisaient cortége;
La femme du vieux Coulm venait au dernier rang,
Les mains jointes, les yeux attendris et pleurant,
Et chacun, à la voir passer si radieuse,
Disait avec amour : Oh! la religieuse!
La peuplade d'Enn-Tell encombrait le chantier;
Le mousse fièrement portait le bénitier;
L'encensoir au novice; enfin, selon le rite,
On fit brûler l'encens, on jeta l'eau bénite,
Et cent voix appelaient la divine bonté
Sur la barque de chêne, œuvre de charité.
Aussitôt les pêcheurs quittèrent le rivage,
Criant aux campagnards qui leur disaient : courage!
« Amis, laissez demain ouvertes vos maisons,
Car nous voulons couvrir vos tables de poissons. »
Et les rames en main, oubliant leur souffrance,
Ils entonnaient encor la chanson d'espérance :

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Cantique doux et fort, qui les menez sur l'onde,
Accompagnez partout les voyageurs du monde!
Faites leur esprit fier, leur cœur simple et léger!
Qu'ils regardent le but plutôt que le danger!
Heureux l'humble de cœur, honneur au magnanime
Qui, les voiles au vent, va chantant sur l'abîme!

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1853.

De toute manière, il faut donc que l'attention publique, en certains momens, se concentre sur un point et s'absorbe dans une inquiétude, dans l'attente de quelqu'un de ces événemens qui dominent tous les autres et résument une situation. Quand ce n'est point à l'intérieur, c'est à l'extérieur; quand ce n'est point une de ces secousses révolutionnaires qui mettent en doute l'ordre général des sociétés, c'est un de ces incidens qui viennent mettre à l'épreuve la fragilité de la paix et de l'équilibre occidental. Un courrier qui arrive avec un message imprévu va faire osciller la Bourse, ce thermomètre des émotions, des espérances, des perplexités, et souvent des crédulités de l'opinion. Quelle est la préoccupation unique sous l'empire de laquelle tout le monde a vécu depuis quelques jours en Europe? On le sait déjà, c'est la préoccupation de l'affaire d'Orient et du caractère nouveau qu'elle a semblé prendre tout à coup par la mission du prince Menschikoff à Constantinople. Ce point noir qu'on pouvait voir, dans ces derniers temps, monter à l'horizon, s'est soudainement transformé en un nuage presque menaçant. Les nouvelles étaient attendues chaque matin avec anxiété. Quel était le secret de cette mission extraordinaire du représentant du tzar? Sous une forme ou sous l'autre, le prince Menschikoff ne portait-il point la parole suprême de déchéance pour l'empire ottoman? L'anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs n'allait-il pas voir finir, à cinq siècles de distance, la domination de cette race toujours campée en Europe, selon l'expression de M. de Bonald? Quelle serait l'attitude des autres puissances? La flotte russe, en cinglant de Sébastopol, n'allait-elle point se rencontrer avec la flotte anglaise mandée de Malte, et avec les vaisseaux français partis de Toulon? On va loin dans cette voie. Qu'il y ait eu dans tous ces récits, dans toutes ces hypothèses, des exagérations singulières, on n'en saurait douter, on ne peut même s'en

étonner, d'abord parce qu'il est dans la nature de cette affaire, par les complications et le mystère qui l'environnent, d'éveiller les suppositions, les conjectures, les commentaires de toute sorte, ensuite parce qu'il n'est rien de tel que de ne point savoir le vrai des choses pour tout imaginer; mais la part de l'exagération convenablement faite, il n'en subsiste pas moins un fond très réel, il n'en reste pas moins un intérêt de premier ordre qui survit aux émotions passagères. Tout ce qui peut ramener la mission du prince Menschikoff à des proportions plus simples, tous les arrangemens dictés par le désir et le besoin de la paix, ne sauraient empêcher qu'il ne s'agite là cette question redoutable du démembrement plus ou moins lointain d'un empire, et d'un déplacement profond dans l'influence et la situation réciproques des puissances occidentales. Depuis plus d'un demi-siècle que cette question est née pour l'Europe, et qu'elle se représente périodiquement, on peut dire que chaque fois elle prend un aspect plus décisif et plus menaçant. Chose bien simple : plus on va, plus les faits se précipitent, plus la dissolution de l'empire ottoman se manifeste comme une inexorable fatalité, et plus aussi les convoitises se pressent et les ambitions se dessinent. Il est des momens où cette question semble s'assoupir; il en est d'autres où il suffit d'un souffle pour la réveiller et la montrer dans ce qu'elle a de saisissant et de formidable.

Autant qu'on en puisse juger, quelle était en réalité la véritable nature des complications récentes, et comment sont-elles nées? Le point de départ, ou plutôt le prétexte, semble avoir été ce qu'on a nommé la question des lieux saints. Les réclamations de la France étaient certes on ne peut plus simples; elles se fondaient sur des stipulations formelles, sur des traités qui datent de plus d'un siècle, pour revendiquer un droit sur quelques sanctuaires de la Terre-Sainte. Les réclamations n'allaient pas même à la limite du droit, et on peut ajouter que les concessions du gouvernement turc sont loin d'avoir atteint la limite des réclamations. Dans tous les cas, ce n'est point sérieusement que la France eût pu être soupçonnée de préméditations usurpatrices; mais c'était assez pour qu'à côté de l'influence latine faisant un effort pour renaître, l'influence grecque, bien autrement active, bien autrement prépondérante, cherchât à se faire sentir parmi les populations chrétiennes de l'Orient. De là, pour la Turquie, une série d'inextricables embarras. Dans ces derniers temps, ç'a été un autre incident à l'occasion du Montenegro, que le gouvernement turc avait fait maladroitement envahir par son armée. L'Autriche a choisi ce moment pour faire parvenir à Constantinople un ensemble de réclamations par lesquelles elle demandait l'évacuation du Montenegro par les troupes turques, l'internement de tous les réfugiés et des renégats, des indemnités pour des sujets autrichiens lésés dans leurs intérêts, la possession de deux ports dans l'Adriatique, la répression de sévices exercés contre des chrétiens de la Bosnie. Il pouvait y avoir de la justice dans plus d'un grief de l'Autriche; mais la mission du comte de Leiningen ne laissait point que d'être étrange. Ce n'était point une négociation, c'était une sommation sans réplique, un ultimatum hautain. Le divan n'a pu que plier la tête devant la menace, et comme rien ne vient à point à ceux qui tombent, les troupes turques ont réussi encore à se faire mettre en déroute dans leur

retraite du Montenegro. Le succès du comte de Leiningen est venu frayer la route à l'envoyé russe. Tout était plus menaçant encore ici, et la qualité du personnage, ministre de la marine du tzar, allié à la famille impériale, et le mystère qui enveloppait sa mission, et l'appareil dans lequel il mettait le pied sur le sol turc. Le prince Menschikoff est arrivé à Constantinople venant de passer en revue un corps d'armée et la flotte russe, accompagné d'un amiral et d'un général, pourvu d'immenses moyens d'action; une somme considérable, dit-on, est mise à sa disposition en dehors des frais de son ambassade. On n'a point manqué de soulever sur son passage l'enthousiasme des Grecs de Constantinople, de telle sorte qu'on pouvait très certainement se demander quel était le véritable souverain, le sultan ou le représentant du tzar? Ce qu'il y a à observer en outre, c'est que, par hasard ou autrement, cette mission se trouvait coïncider avec l'absence des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Le premier acte du prince Menschikoff a été de provoquer la retraite du ministre des affaires étrangères de la Porte. Quant au but réel de sa mission, on n'en sait rien même encore. On a pu présumer tout d'abord seulement qu'il s'agissait de la revendication du protectorat de tous les chrétiens de l'Orient. Or, comme les chrétiens forment une population de onze millions d'âmes en Europe contre moins de trois millions de Turcs ou plutôt de musulmans, il est facile de voir que la véritable puissance dans l'empire allait changer de mains. De là cette subite terreur qui est née à Constantinople et l'émotion qui a gagné l'Europe avant même que l'ultimatum du prince Menschikoff ne fût connu. Quelles sont les conditions que l'envoyé de la Russie est chargé de faire prévaloir? On ne saurait le dire; toujours est-il qu'elles ne semblent point aussi extrêmes qu'on l'a pu craindre. Il ne s'agirait plus, assure-t-on, que de la question des lieux saints, et on parle même d'une conférence qui pourrait s'ouvrir à Constantinople. Il resterait alors à se demander comment s'explique la nature extraordinaire de la mission qui a pu à ce point émouvoir l'opinion européenne.

Ce qu'il y a de plus grave en effet, ce n'est point le nombre ou la portée des réclamations du prince Menschikoff, que nous ne connaissons pas, et qui peuvent être en réalité très modérées : c'est le caractère même de cette mission. Indépendamment de tout effet matériel immédiat, la Russie semble avoir voulu surtout produire un effet moral. Elle a voulu en même temps attester sa présence à Constantinople aux yeux des populations orientales et éprouver l'opinion de l'Europe. C'est un de ces coups hardis tentés au milieu de la paix, et sans l'enfreindre en apparence, pour savoir la mesure de ce qu'on peut faire. Qu'importe que la Russie n'aille point en ce moment au bout de sa pensée? Elle a atteint le seul résultat auquel elle aspirait sans doute : elle a frappé l'imagination publique, elle a tenu pendant quelques jours le monde en face de cette idée de sa présence à Constantinople. Ce qu'il y a de plus sérieux encore, c'est qu'après la mission du prince Menschikoff bien plus qu'après la mission du comte de Leiningen, l'empire ottoman n'est plus qu'un nom, son indépendance n'est plus même une fiction respectée dans un intérêt conservateur, et le malheur est que l'empire turc porte la juste peine de ses vices et de sa corruption. Impuissant à vivre, impuissant à se rajeunir, il se heurte de toutes parts à des impossibilités. Après

un demi-siècle d'efforts de l'Europe pour soutenir ce vieil édifice, la Turquie en est encore à se débattre au milieu de la misère, des violences, des révoltes permanentes, de la barbarie, sans même accepter ce qui pourrait rattacher ses intérêts aux intérêts de l'Europe. Puisqu'il en est ainsi, dira-t-on, n'est-il point préférable qu'une puissance plus régulière succède à cette domination inintelligente? N'est-il point naturel que la Russie, qui vit déjà en communauté de religion avec les populations grecques de l'Orient, tende à les absorber politiquement et à reprendre possession de Sainte-Sophie? Il est sans doute de l'intérêt de la Russie de le dire : c'est sa politique et son ambition de prédominer en Orient. Aller à Constantinople est une sorte de vocation pour elle, comme on dit dans un certain langage mystique, et c'est une vocation très compréhensible. Il y en aurait bien d'autres de ce genre dans le monde; mais la question est de savoir si l'Europe peut voir tranquillement les progrès de cette formidable puissance, dont la disproportion est déjà si notoire avec celle des autres états, dont la protection est un péril pour ceux-là mêmes qui ont à l'invoquer. C'est à l'Autriche, qui semble seconder la Russie, de réfléchir sur cette situation et de se demander si, après s'être montré comme le pape grec à Constantinople, le tzar ne peut pas agir quelque jour en empereur slave vis-à-vis des Slaves autrichiens.

D'ailleurs ne se fait-on pas quelque illusion lorsqu'on représente l'empereur de Russie comme exerçant une influence religieuse souveraine sur tout le monde chrétien de l'Orient? Le tzar est-il aussi unanimement qu'on le dit salué pape par toutes ces populations? Il y a au contraire parmi elles une tendance, manifestée par plus d'un fait, à se soustraire à un sceptre religieux unique. La vérité est que ces populations ont besoin de protection vis-à-vis de la Turquie, et qu'elles se rattachent à qui les défend. Elles se rattacheraient à la France et à l'Angleterre, si celles-ci les protégeaient, ce qui ne veut point dire que la France ait aucune conquête à méditer de ce côté; cela veut dire qu'une question de ce genre, quand elle se pose, n'est la propriété d'aucune puissance en particulier : sa solution appartient à l'Europe tout entière agissant en commun. S'il y a quelque chose de remarquable dans ces complications, c'est l'attitude de l'Angleterre. Si l'Angleterre prend déjà son parti des desseins de la Russie, nous sommes un peu loin du temps où le glorieux Pitt disait qu'il ne fallait pas faire à un homme l'honneur d'entrer en discussion avec lui dès qu'il mettait en doute l'indépendance de Constantinople. Si elle sait ce qu'elle fait, comme cela n'est point douteux, si elle a d'avance marqué ce qu'elle considère comme une satisfaction suffisante à ses intérêts, c'est une raison de plus pour la France de ne point régler absolument sa politique sur la politique anglaise. Et cependant il est très vrai que l'union des deux pays est la plus forte garantie de la paix de l'Europe aujourd'hui. Il y aurait un intérêt de premier ordre, en face de ces questions redoutables qui surgissent, dans cette unité de vues et de politique dont parlait récemment l'empereur en répondant à une députation de la Cité de Londres chargée de lui remettre une adresse très pacifique signée par quatre mille négocians anglais : manifestation singulière de la part du commerce britannique, surtout dans un moment comme celui-ci, au lendemain même de l'émotion causée par l'affaire d'Orient!

Voilà donc une des difficultés qui ont un moment plané sur l'Europe en ces quelques jours que nous venons de traverser. Cette complication est entrée aujourd'hui, nous le disions, dans une voie nouvelle, voie de pacification et de conférences où la France a très certainement une politique à maintenir et à sauvegarder. Son influence extérieure y est attachée, et par là c'est sa situation dans le monde qui est en jeu. Quant à l'intérieur, là aussi il est évidemment des questions qui, par les intérêts auxquels elles touchent, par le retentissement qu'elles ont dans les esprits et dans les consciences, s'élèvent naturellement au-dessus de toutes les autres. On sait les incidens récemment survenus dans ce qu'on pourrait appeler notre état religieux. Condamnation prononcée par Mgr l'archevêque de Paris contre un journal, recours devant le saint-siége, débats irritans au sein de l'épiscopat lui-même, conflits d'opinions et de tendances, tout cela est aujourd'hui soumis à l'autorité du souverain pontife, qui vient de nommer une commission composée de plusieurs prélats, parmi lesquels se trouve le cardinal Antonelli, pour émettre un jugement sur le journal *l'Univers*. Si ces démêlés ont une importance réelle au fond, c'est surtout par la situation qu'ils caractérisent, par les tendances qu'ils révèlent, par tout un mouvement dont ils sont l'expression, mouvement bien plus profond que des polémiques sans durée, et qui touche parfois aux conditions les plus vitales, les plus essentielles de la société. Il s'est produit dans ces derniers temps assez de symptômes de ce travail singulier et ardent; mais la question religieuse vient de prendre une face nouvelle dans un débat qui s'est ouvert récemment. Il ne s'agirait de rien moins que d'un changement radical dans une des dispositions fondamentales de notre droit civil concernant le mariage. C'est M. Sauzet qui livre cette pensée à la discussion dans une brochure publiée sous le titre de *Réflexions sur le mariage civil et le mariage religieux en France et en Italie*. L'honorable ancien président de la chambre des députés fait aujourd'hui avec une brochure le bruit qu'il n'a point fait le 24 février; il profite des loisirs qu'il a contribué à se créer, comme bien d'autres, dans ce terrible vide fait devant une poignée de révolutionnaires, pour rechercher en Italie les réformes dont nos lois sont susceptibles. On sait quelle est aujourd'hui la législation française : elle institue le mariage civil en dehors de toute consécration religieuse; elle ne prescrit rien même à l'égard de celle-ci, elle en est simplement indépendante. Elle repose sur deux principes, la séparation des pouvoirs et la liberté de conscience. D'une part, la société règle par son autorité propre un des actes les plus importans de la vie civile; de l'autre, elle laisse à chacun le soin de faire consacrer religieusement son union. Faut-il maintenant changer cette législation en subordonnant le mariage civil au mariage religieux et en rendant celui-ci obligatoire? La société le doit-elle, et cela est-il utile à la religion elle-même? En outre, une longue pratique de la législation actuelle fait-elle éclater manifestement la nécessité de cette réforme? Ce sont là malheureusement des points trop peu approfondis dans la brochure de M. Sauzet. Quand la loi civile règle un acte comme le mariage, quel est son devoir à l'égard de la loi religieuse? Elle lui doit de ne point être une infraction essentielle au principe religieux du mariage. Or ce principe, c'est incontestablement l'indissolubilité, et cette indissolubilité est inscrite dans la loi française. L'indis-

solubilité est comme le trait d'union des deux mariages, aujourd'hui indépendans l'un de l'autre; c'est leur caractère commun. D'ailleurs la jurisprudence, les mœurs, ne viennent-elles pas perpétuellement à l'appui de cette puissance mystérieuse que le principe religieux exerce sur la loi civile sans l'asservir? Aucun article du code n'interdit le mariage des prêtres, et cependant la jurisprudence ne le sanctionne pas. Qu'on observe les mœurs d'un autre côté : existe-t-il beaucoup de mariages purement civils? Les indifférens eux-mêmes ne viennent-ils pas réclamer la sanction de l'église? Nous savons bien que M. Sauzet tire justement de là un argument : il montre la loi muette, dépourvue de toute pensée d'une sanction divine, et les mœurs au contraire invinciblement soumises à cette prescription universelle du mariage religieux, d'où il conclut que la loi n'est point l'expression des mœurs. Mais en réalité ceci n'est que spécieux; quand on juge de plus haut la loi, la jurisprudence, les mœurs, tout cela se complète et se confond pour donner la mesure de ce qu'est une institution dans une société bien organisée, et nous avons le droit de dire que dans la société française le mariage, tel qu'il existe, tel qu'il ressort des mœurs, de la loi, de la jurisprudence, n'est nullement en contradiction avec le principe religieux.

La loi civile est indépendante, avons-nous dit, de la loi religieuse, voilà tout, et elle ne peut être autre chose dans une société où la liberté des cultes existe. Quand on dit qu'elle est athée, pense-t-on qu'on l'aurait beaucoup améliorée lorsque, par l'obligation du mariage religieux, elle se trouverait faire tour à tour profession de catholicisme, de protestantisme, de judaïsme? N'est-ce point alors qu'elle pourrait être justement suspecte par cette promiscuité de tous les cultes? Mais ceci n'est encore qu'un inconvénient. M. Sauzet et M. de Vatimesnil, qui s'est fait l'appui de cette proposition, sont assurément d'habiles jurisconsultes; ont-ils réfléchi cependant aux innombrables difficultés qui pouvaient naître de cette confusion nouvelle du droit civil et du droit religieux? Quand ces difficultés se présenteront, qui aura qualité pour les résoudre? Sera-ce l'autorité religieuse? Mais alors c'est une révolution complète dans le principe même du droit moderne; la vie civile passe tout entière dans le domaine religieux. Sera-ce une autorité laïque, un tribunal? Mais de quel droit le magistrat se fera-t-il juge des motifs que le prêtre puise dans sa conscience, ou dans le droit ecclésiastique, pour refuser, par exemple, la consécration religieuse à un mariage? Et s'il le fait, nous aurons alors des mariages bénis par autorité de justice; nous reviendrons au dernier siècle, où le parlement décrétait de prise de corps le curé de Saint-Étienne-du-Mont pour refus de sacrement à un janséniste. M. Sauzet pense-t-il que cette législation des Deux-Siciles, qu'il propose pour modèle à la France, soit elle-même sans inconvéniens, qu'elle ne contienne le germe d'aucune de ces complications dont nous parlons? La loi napolitaine, en effet, ne reconnaît la validité de l'acte civil que s'il est suivi du mariage religieux; d'un autre côté, le mariage religieux n'a d'effets civils que s'il a été précédé des actes légaux devant l'autorité civile; cela semble assez simple. Qu'en est-il résulté cependant? C'est que dans bien des cas, soit par l'influence prépondérante de l'église, soit par tout autre motif, les formalités civiles ont été négligées, la bénédiction du prêtre a seule consacré les alliances, et il s'est trouvé une

infinité de mariages religieux qui n'avaient point d'effets civils. Si le sort de la femme mariée civilement, et que son mari refuse de conduire à l'église, est digne de pitié, comme le dit M. Sauzet dans des pages un peu élégiaques pour une semblable matière, n'est-il point aussi étrange que des enfans, par exemple, puissent être privés des bénéfices civils du mariage pourtant légitime et indissoluble de leurs parens? Ce que nous disons ici, au surplus, n'est nullement pour critiquer une législation qui peut, sans nul doute, avoir sa valeur à Naples, et qui est, dans tous les cas, un honorable essai de conciliation; c'est seulement pour montrer quelles difficultés peuvent découler de ces confusions de juridictions. Le souverain mérite de la législation française, c'est d'avoir tranché les difficultés en proclamant, non pas, comme on le dit, l'hostilité du pouvoir civil et du pouvoir religieux, mais leur indépendance. Qu'en est-il résulté? L'état de paix qui règne depuis un demi-siècle. Il n'est point de pays peut-être où, tout considéré, une législation fonctionne plus aisément, et où il se soit établi plus de régularité dans la manière dont s'accomplissent les mariages. Est-ce donc le moment de réveiller ces questions redoutables qui remettent aux prises les deux droits en confondant de nouveau leurs domaines, aujourd'hui distincts? Là où le mariage religieux existe seul, rien n'est plus prudent et plus sage que de le respecter, ou du moins de n'agir qu'avec des ménagemens infinis et par voie de bonne intelligence avec l'autorité religieuse. Il y a la même prudence et la même sagesse à ne point soulever ces questions là où elles n'existent plus. Quant à l'église, nous doutons qu'elle trouvât un grand avantage dans cette transformation de notre droit civil. Elle y perdrait certainement de sa liberté et de son indépendance, et peut-être risquerait-elle de voir disparaître dans des réactions nouvelles les fruits des retours qui s'opèrent de notre temps dans les âmes vers les idées religieuses et morales. M. Sauzet et M. de Vatimesnil n'ont peut-être pas été assez heureux dans l'appui qu'ils ont prêté à leurs causes respectives dans l'ordre politique pour que l'église se fie absolument à leur direction.

C'est un des caractères du moment où nous vivons. De telles questions peuvent se produire dans les livres, dans les brochures, dans la presse; elles sont parfois dans l'air sans qu'on sache d'où elles viennent; elles ne s'agitent point dans les corps délibérans, dont le rôle est strictement tracé et se maintient dans les limites des travaux qui leur sont soumis. Le corps législatif est depuis bientôt deux mois à l'œuvre. On ne peut dire cependant que la session ait été jusqu'ici très laborieuse; les discussions sont en petit nombre, les projets abondent peu, et comme l'initiative individuelle ne vient plus remplir et animer les intervalles, il s'ensuit un certain calme habituel qui n'est guère propre à attirer l'attention publique. Hier encore, le corps législatif était absorbé par la fête qu'il donnait à l'empereur et à l'impératrice, suivant l'exemple du sénat. Aujourd'hui voici la plus grave affaire de la session, le budget de 1854. Le projet de budget a été en effet présenté au corps législatif ces derniers jours, et son principal intérêt réside dans un fait saillant annoncé depuis quelque temps déjà, — l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Les recettes sont évaluées à 1,520,639,572 francs, et les dépenses s'élèvent à 1,519,250,942 francs. Il y aurait donc un excédant de 1,388,630, si rien

ne vient déranger les combinaisons financières du gouvernement. Malheureusement il y a toujours l'imprévu, — imprévu en moins dans les recettes et en plus dans les dépenses. Le rapport du conseil d'état fait lui-même mention d'une mesure qui pourrait modifier cet équilibre, si laborieusement obtenu, si elle se réalisait en 1854 : c'est l'établissement des lignes de navigation transatlantique. Dans son ensemble, au reste, le budget de 1854 se rapproche de celui de 1853; seulement les recettes y sont portées avec une augmentation de 69 millions que le gouvernement attend du mouvement naturel de la richesse publique. Quant aux dépenses, la principale économie provient de la réduction de l'armée, qui est de 50,000 hommes; il en résulte une diminution de près de 20 millions dans le budget de la guerre. D'un autre côté, le budget du ministère des travaux publics s'élève de 19 millions, appliqués à l'établissement de lignes de fer, à des garanties d'intérêt ou à des subventions en faveur des compagnies. Le corps législatif est maintenant saisi de ce projet. C'est la fortune de la France qu'il a sous les yeux résumée en quelques chiffres. On a parlé de quelques réductions nouvelles de dépenses qu'il pourrait proposer. Quelque restreintes que soient ses prérogatives par la manière dont le budget est voté et par les formalités sévères dont ses discussions et ses propositions sont entourées, c'est cependant son droit et sa mission naturelle de porter une attentive investigation sur tous les élémens de notre situation financière. Si le gouvernement a l'administration publique dans toute sa plénitude et dans toutes ses branches, le corps législatif a le contrôle de nos finances, et même, après la longue élaboration du conseil d'état, il lui reste son œuvre à accomplir, œuvre ingrate peut-être, mais sérieuse encore.

Du reste, pourquoi se le dissimuler? Ce n'est point au corps législatif qu'on peut aller chercher aujourd'hui l'animation et la vie. Nous la montrions tout à l'heure dans une discussion élevée en dehors de toute assemblée politique et touchant aux plus intimes conditions de la société moderne. C'est dans des discussions semblables, c'est dans tous les incidens de la vie intellectuelle que se reflète le mieux sans doute le mouvement contemporain.

Il est dans la destinée de cette vie de l'intelligence de chercher toujours à renaître de tous les côtés, de garder son attrait à travers tous les mécomptes. Quand on la croit épuisée, elle se rajeunit, elle se multiplie, elle s'alimente à toutes les sources et prend toutes les formes, — poésie, critique, histoire des choses littéraires, œuvres de théâtre. Que devient la poésie particulièrement? Rien ne serait plus curieux que de suivre la poésie depuis vingt ans, de voir comment finit un règne poétique plein de promesses et d'éclat, comment tous ces domaines fécondés par des génies ou des esprits éminens se morcèlent, comment à l'inspiration débordante et assurée succèdent les tâtonnemens et l'incertitude : période singulière, toute remplie d'imitations, de tentatives artificielles, de recherches ardentes, pour retrouver la nouveauté. Bien des influences se sont fait jour depuis vingt ans dans la poésie et ont eu leur moment de règne. Au milieu de ce travail, n'aperçoit-on pas comme une tendance qui se dessine et suit son cours, une sorte de retour vers l'antiquité, — retour qui a produit plus d'un essai, et qui a eu son influence même au théâtre? C'est à cette tendance qu'appartient un livre qui a paru sous ce titre : *Poèmes antiques*. Chose à remarquer, voici un petit volume qui est

arrivé lentement, mystérieusement à une sorte de succès, non pas à un de ces succès qui font lire un livre par la foule, mais à ce succès, plus cher aux esprits distingués, qui reste dans un cercle choisi. Comment un ouvrage inconnu prend-il droit de cité dans le monde littéraire? Qui pourrait le dire? Qui sait tous les mystères de cette variable fortune qui préside à la vie intellectuelle? Toujours est-il que les *Poèmes antiques* ont trouvé subitement cet accueil sympathique réservé à ce qui porte un certain signe de distinction. Les vers de M. Leconte de Lisle le méritent en effet. Il y a ce goût et cet amour de l'antiquité qui donnent toujours un charme si rare à la poésie. On sent, dans ces poèmes d'*Hélène*, de *Niobé*, comme un souffle d'André Chénier mêlé au souffle plus moderne de M. de Laprade. Les *Poèmes antiques*, s'il faut le dire, contiennent deux choses assez distinctes : il y a les vers, qui ont de l'élévation, une certaine grâce puissante, et il y a un véritable manifeste poétique. Le manifeste, à notre sens, gâte les vers, en poussant à l'excès le culte de l'antiquité, et en en faisant une théorie absolue et exclusive. Aux yeux de l'auteur, le monde intellectuel est en pleine décadence depuis que la pensée antique s'est éclipsée. L'inspiration chrétienne est barbare. Dante, Shakspeare, Milton, sont barbares dans leur langue comme dans leurs conceptions. C'est beaucoup de penser ces choses, c'est encore plus de le dire, et il serait certes très périlleux pour l'auteur de s'y attacher. C'est alors qu'il aboutirait véritablement à un archaïsme inutile et infécond. Il est des sentimens, des instincts de l'âme humaine, que l'antiquité a exprimés d'une manière enchanteresse, et que la poésie peut exprimer encore. Dans l'expression de ces sentimens et de ces instincts, le génie antique peut servir de modèle; mais il y a aussi toute cette vie morale intime, mystérieuse, pleine de puissance, que l'antiquité n'a point connue, qui est le propre de la civilisation chrétienne, et qui est une des plus profondes sources où puisse s'alimenter la poésie. Que serait autrement la poésie, si elle s'enveloppait à ce point dans sa robe de lin, si elle se retranchait en quelque sorte de son temps? Le moindre inconvénient d'une tentative de ce genre serait de rester isolée, sans écho, au milieu du mouvement universel, éclatant, varié, de la vie moderne.

La littérature, après tout, n'est point l'expression du passé; elle est l'expression du présent, et elle y peut trouver, à coup sûr, de faciles élémens de succès. Voyez encore aujourd'hui : tandis que M. Émile Augier livre à la scène une comédie pleine de finesse, M. Jules Janin publie toute une *Histoire de la Littérature dramatique*. Un des mérites de M. Janin, c'est d'être resté invariablement un homme de lettres, d'avoir toujours adoré ces choses adorables de l'esprit, de l'éloquence et de l'imagination. Nature rare, bien faite pour notre siècle, où il ne faut pas s'amuser à penser longtemps et où le plus prodigue de verve et de style élégant est le plus renommé, M. Janin a vécu ainsi vingt-cinq ans, ne sachant trop où il allait peut-être, mais allant droit devant lui, voyageant à travers tous les pays de l'imagination et racontant chaque lundi les victoires et les défaites du théâtre, sans oublier ce qui n'était point du théâtre. Voilà pourquoi, en fin de compte, ces pages qu'il recueille aujourd'hui sont de véritables mémoires littéraires. C'est comme le miroir où se réfléchit toute une époque avec ses succès d'une semaine, ses enthousiasmes d'un soir, ses caprices, ses impressions, ses entraînemens et

ses étrangetés même parfois. Si l'époque n'est pas toujours belle, elle est du moins pleine de vie et de mouvement. Seulement, pourquoi M. Janin donne-t-il à son livre le titre d'*Histoire de la Littérature dramatique?* C'est bien plutôt l'histoire de son esprit, vif s'il en fut, brillant, amoureux de l'imprévu, éloquent à ses heures, éloquent parfois à propos de rien et souvent aussi par un juste sentiment des choses. M. Jules Janin a eu d'heureux momens dans sa vie, et, par une coïncidence singulière, c'est surtout au lendemain des révolutions. Ses feuilletons sont alors des polémiques. Après 1830, il poursuit de sa verve tous ces excès de la littérature, toutes ces profanations qui surgissent, cet esprit de vertige qui saccage les églises, brûle les bibliothèques parce qu'elles appartiennent à un archevêque, et traîne les prêtres sur la scène en leur imprimant le sceau du crime et du vice. Après 1848, cette verve, il la retrouve encore toute jeune, toute prête pour défendre l'art, l'esprit, l'éloquence, qui subissent l'injure du socialisme, et pour accompagner aussi d'un mot de respect les royautés fugitives, les malheurs innocens, tout cela à propos de théâtre, à propos de l'œuvre de la veille ou du lendemain. Prenez garde cependant, c'est une nature pleine de caprices et de contrastes. Lisez ces pages où il poursuit la littérature de 1830; un instant après, vous le retrouverez défendant cette littérature. Remarquez cet esprit si naturellement clair et facile; voici que tout à coup il va s'éprendre de quelque œuvre de philosophie progressive et amphigourique, au point de lui dresser des apothéoses dans le même langage dont il parlerait d'un vaudeville nouveau. Pourquoi M. Janin n'est-il pas toujours dans cette voie droite et sûre où il pourrait exercer une si vive influence? Comme il serait facilement le roi des beaux-esprits de ce temps, s'il citait seulement un peu moins Sénèque, saint Augustin ou Bossuet à propos d'un vaudeville, s'il ne prodiguait pas l'enthousiasme là où il n'y a lieu qu'à une juste et raisonnable estime, et s'il ne tenait pas absolument à avoir l'air de comprendre les philosophies humanitaires, ne fût-ce que par accident! Ce livre de M. Janin, où se reproduit toute une époque, ne laisse point que d'éveiller parfois quelque tristesse. Que de choses s'y retrouvent, ambitieuses ou frivoles, qui n'ont plus rien de vivant! Bien des ouvrages n'ont plus même une place dans la mémoire publique. De ces poètes et de ces auteurs, beaucoup ont disparu de la scène et même du monde. L'époque elle-même s'est évanouie, les gouvernemens s'en sont allés, les régimes se sont succédé; mais au bout de toutes les déceptions, après les constitutions et les gouvernemens, ce qui survit toujours, c'est cette chose à laquelle croit M. Janin, l'esprit, l'imagination, l'intelligence.

Le propre d'une histoire dramatique de ce genre, reflet quotidien de toutes les impressions et tous les faits littéraires, c'est de recommencer sans cesse. On s'est arrêté à un point, et voici un nouveau chapitre à écrire. La toile n'est point tombée sur la comédie de la veille, qu'elle se relève sur la comédie du lendemain. C'est une coïncidence remarquable qui a rassemblé sous nos yeux, dans un court espace, plusieurs œuvres dramatiques bien différentes sans doute, mais où se fait sentir du moins une réelle inspiration littéraire. C'est d'abord *Lady Tartufe*, œuvre d'un esprit élégant qui a fait une gageure avec l'impossible, qui ne l'a point gagnée très certainement au point de vue de l'art, mais qui la gagne chaque soir encore devant le public. Puis est venu

l'Honneur et l'Argent, sérieuse tentative que la dignité de l'inspiration relève et anime encore plus qu'une grande force comique. Aujourd'hui c'est la comédie de M. Émile Augier, *Philiberte*, et voici que déjà on voit poindre une œuvre nouvelle de M. Alfred de Musset, — œuvre nouvelle en tout point certainement. — qui s'inspire de la vie d'Auguste, et dont une partie lyrique a été mise en musique par M. Gounod. Quant à la comédie de M. Augier, c'est sur la scène du Gymnase qu'elle s'est produite au milieu du plus vif succès. Quel est le sujet de *Philiberte*? C'est une jeune fille qui se croit laide, que tout le monde croit laide, destinée à vivre sans amour comme sans bonheur, et qui se replie en elle-même dans le sentiment de cette situation inférieure que créent les disgrâces physiques. La réalité est qu'elle est charmante sans s'en douter. Riche d'ailleurs, comment croirait-elle à un attachement qui ne s'adresserait qu'à elle-même? Aussi elle accable celui qui l'aime réellement de ce soupçon d'une poursuite intéressée; elle l'humilie, pour s'en repentir ensuite quand elle découvre la pureté de cet amour. Mais est-il temps encore de guérir cette plaie de la fierté blessée dans un jeune cœur? Cela doit être sans doute dans une honnête comédie. Joignez à cette donnée principale quelques personnages épisodiques, un vieux duc qui traîne dans la vieillesse les légèretés du jeune âge, et qui veut faire une fin en épousant Philiberte, — un chevalier qui essaie d'en faire sa maîtresse pour voir si l'amour embellira ce visage, et qui finit aussi par s'enflammer pour la jeune fille; supposez l'un et l'autre facilement évincés par le jeune homme dont la pensée vit toujours dans le cœur de Philiberte : — telle est la comédie de M. Émile Augier. Nous nous demandons pourquoi l'auteur a placé la scène au XVIIIe siècle, sous le règne de Louis XVI. L'inconvénient, c'est que *Philiberte* n'est ni une comédie de mœurs ni une comédie anecdotique; mais c'est une étude délicate et charmante d'une des nuances de la vie sociale et même de la vie humaine. L'action n'est rien dans la comédie de M. Augier, les détails sont tout. L'intérêt est dans la poésie, dans l'observation, dans la délicatesse de l'analyse, dans la grâce vive et rapide du dialogue. Avec moins de force et de gravité, M. Émile Augier a évidemment, bien plus que M. Ponsard, l'instinct de la comédie. Comme ils étaient nés ensemble à la vie littéraire, la fortune les a réunis de nouveau à peu de jours d'intervalle pour obtenir le double succès de *l'Honneur et l'Argent* et de *Philiberte*. Au théâtre, comme dans plus d'un autre genre littéraire, c'est une chose à remarquer : les publications se multiplient depuis quelque temps. Est-ce une ébullition passagère? est-ce le signe d'un mouvement nouveau? Il ne faudrait pas même demander ces splendeurs qu'on semblait annoncer récemment. Les Virgiles ne naissent pas tous les jours pour chanter les ordres nouveaux, parce que d'abord les ordres nouveaux ne se reproduisent pas aussi fréquemment qu'on pourrait le croire. Il faut demander seulement à l'esprit de faire un effort pour se guérir des blessures dont il souffre depuis longtemps. Il y a dans l'intelligence recueillie en elle-même, s'assujettissant à une règle, se retrempant dans une inspiration saine, une force qu'on ne soupçonne pas, et qui est le moyen le plus puissant dont notre pays puisse se servir pour rester à la tête de toutes ces nations qu'il a si souvent dirigées, éblouies, fascinées et par malheur aussi souvent égarées.

De toutes les nations dont l'histoire se mêle à celle de la France, la Belgique est celle qui nous touche le plus près sans doute non-seulement par les frontières, mais par les intérêts. On n'a point certainement oublié toutes les questions délicates et un moment épineuses soulevées l'an dernier au sujet des relations commerciales des deux pays. Ces questions n'existent plus heureusement; mais il restait, comme on sait, des négociations nouvelles à poursuivre pour le règlement définitif des difficultés que l'expiration du traité de 1845 laissait en suspens. Ces négociations, d'abord interrompues par suite du remplacement du ministre de France à Bruxelles, sont sur le point d'être reprises; elles paraissent même devoir aboutir assez tôt à un résultat pour que le nouveau traité puisse recevoir l'assentiment des chambres belges dans la présente session, qui se termine au mois de juin. C'est, comme on voit, un délai assez court laissé aux négociations que M. His de Butenval dirige au nom de la France. Du reste, la vie politique de la Belgique se poursuit aujourd'hui sans aucune de ces complications particulières qui tiennent tout en suspens; elle se résume, dans ces derniers temps, en quelques faits qui suffisent à la caractériser. Le premier, sans aucun doute, c'est la prochaine majorité du prince royal de Belgique, et à cette occasion le cabinet belge a proposé aux chambres un projet de dotation de 200,000 francs. C'est le 9 avril que le duc de Brabant atteint l'âge de dix-huit ans, fixé par la constitution. Héritier présomptif du trône, il est aujourd'hui ou il va être du moins en possession de toutes les conditions pour exercer au besoin les prérogatives de la royauté. C'est là sans nul doute une garantie de plus pour la jeune monarchie belge, que le roi Léopold, par sa sagesse, a contribué à affermir à l'issue d'une révolution. Tout récemment encore, le gouvernement belge mettait un terme à une des dernières conséquences de cette révolution par l'établissement officiel de rapports diplomatiques entre la Belgique et la Russie. Ce n'est point qu'au fond l'empereur Nicolas pût méconnaître le caractère indépendant du royaume belge, puisqu'il avait été partie intervenante dans la conférence de Londres en 1831; mais nul rapport n'avait été établi. La révolution de 1848 et le 2 décembre ont fait ce que dix-huit années n'avaient pu faire; ces deux événemens ont rapproché les deux gouvernemens. Il était facile de le pressentir l'an dernier, lorsque le cabinet de Bruxelles avait pris des mesures pour que tous les officiers polonais servant dans l'armée belge cessassent d'en faire partie. C'était là le premier gage du rétablissement des relations diplomatiques entre Bruxelles et Saint-Pétersbourg. La mesure qui a atteint les officiers polonais date de l'an dernier, disions-nous; mais elle a donné lieu assez récemment à une proposition parlementaire tendant à appliquer la même règle à tous les officiers d'origine étrangère. C'est un représentant, M. de Perceval, qui a fait cette proposition. Quel en était le sens? Elle avait trop visiblement pour but d'atteindre des officiers d'origine française, dans un sentiment qu'il est plus facile de deviner que d'expliquer. Peut-être avait-elle encore un sens plus personnel. Toujours est-il que, sur les pressantes sollicitations du cabinet, la chambre ne s'est point associée à cette pensée. Une quasi-unanimité a repoussé la proposition de M. de Perceval, qui était un appel assez inopportun aux susceptibilités nationales. Parmi les actes récens du cabinet de Bruxelles, ce qu'il y aurait enfin à noter, c'est le projet de loi

sur la milice, qui a pour résultat une augmentation de l'armée et la porte à 100,000 hommes. Nous parlons des incidens en quelque sorte officiels. En dehors de ceci, la situation politique de la Belgique n'a point changé depuis quelques mois. Le cabinet de Bruxelles ne semble point pour le moment menacé dans les chambres, à l'impulsion desquelles au surplus il obéit assez fidèlement. Les partis eux-mêmes, bien que sans changer d'attitude, n'engagent pas de luttes très sérieuses. Il est cependant un point sur lequel le parti catholique commence à se prononcer avec assez de vivacité, c'est la réforme de la loi électorale. La révolution de 1848 avait provoqué une modification de cette loi dans un sens libéral. Le parti catholique veut la modifier aujourd'hui dans un sens, non point anti-libéral essentiellement, puisqu'il en résulterait une augmentation du nombre des électeurs, mais dans un sens qu'il pense devoir lui être plus favorable, en étendant l'électorat dans les campagnes et en plaçant le vote à la commune. Il n'est point impossible que ce ne soit là un des élémens les plus sérieux des prochaines luttes des partis.

La Belgique, dans sa vie politique, dans le choc de ses partis, conserve toujours, dirait-on, quelque chose de cette vivacité, de cette ardeur dans la lutte que nous avons eu si souvent l'occasion de voir éclater en France quand le régime constitutionnel était debout parmi nous. Chaque peuple, au surplus, a sa manière d'entendre ce régime, et la Hollande le pratique plus paisiblement. Les états-généraux viennent d'interrompre leurs travaux à La Haye à l'occasion de Pâques. C'est une suspension législative qui doit être de peu de durée; avant leur séparation, les chambres ont eu le temps d'être saisies du projet de convention entre le gouvernement et la Société de Commerce dont nous avons parlé. Les bases de ce traité sont déjà connues. L'intérêt de la rente que le gouvernement doit à la société, pour l'avance de 10 millions de florins faite par celle-ci, se trouve réduit de 4 à 3 et demi pour 100. Les frais de commission sont diminués. Une certaine quantité de produits coloniaux devront être vendus dans les Indes mêmes. D'un autre côté, la société conserve son monopole jusqu'en 1874. C'est là un des projets qui devront être l'aliment naturel des prochaines discussions législatives. D'ailleurs cette affaire touche à un intérêt de premier ordre pour la Hollande, et qui d'habitude préoccupe vivement l'opinion, nous voulons dire l'état des Indes. Les questions coloniales sont un des élémens de la grandeur et du développement du pays; elles ont une importance toute simple que mettait de nouveau récemment en lumière une intéressante brochure de M. Cornets de Groot, ancien conseiller des Indes et secrétaire-général du département des colonies. L'auteur se montre partisan d'une réforme modérée, justifiée et nécessitée même par les grandes découvertes modernes de la science et de l'industrie. M. de Groot se déclare également en faveur d'une réforme du système de culture dans les colonies; il vise à une sorte de terme moyen dans toutes ces questions où le sort des Indes néerlandaises est engagé. On parle aujourd'hui de l'exploitation des mines dans l'île de Célèbes, où, d'après bien des données, il doit exister des gisemens d'or, ce qui ne serait point extraordinaire, d'après les découvertes faites dans l'Australie et à Malacca. Au milieu de ces préoccupations industrielles et commerciales, la Hollande vient de perdre encore un de ses hommes les plus éminens, M. le baron van Zuylen van Nyevelt.

M. le baron van Zuylen van Nyevelt était un des hommes d'état hollandais les plus renommés et les plus connus dans la diplomatie européenne; il descendait de l'illustre Grotius, et n'avait pas manqué à sa descendance. Il avait commencé sa carrière diplomatique, il y a déjà plus d'un demi-siècle, comme secrétaire d'ambassade à Paris, et avait depuis représenté son pays successivement en Suède et en Espagne. M. van Zuylen se trouvait comme ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople en 1827, à l'époque de l'affranchissement de la Grèce, et c'est alors que, chargé simultanément de conduire les négociations suivies par la France, l'Angleterre et la Russie auprès du divan, il attira sur lui l'attention par son habile et décisive activité. En 1831, il représentait la Hollande à la conférence de Londres. M. van Zuylen van Nyevelt était resté le doyen de la diplomatie hollandaise, qu'il avait honorée autant par ses talens que par ses qualités privées. Plus que septuagénaire, il avait conservé une ardeur et une activité singulières; quand la mort est venue l'atteindre, il préparait, assure-t-on, une histoire diplomatique de son pays, de 1805 jusqu'à ce jour. C'eût été sans doute une publication curieuse et dont on n'a qu'un fragment, qui a trait aux négociations de la conférence de Londres. La Hollande a le culte de ses hommes éminens, et elle a raison. Un autre vieillard plein de verve et de vigueur, M. van Hall, vient de faire revivre dans un remarquable travail deux jurisconsultes dont le nom a franchi les frontières des Pays-Bas, Meyer et Van der Linden, — l'un auteur d'un ouvrage sur la *codification*, homme d'un esprit supérieur, éclairant le moyen âge par ses recherches, et découvrant les ressorts des états modernes autant par intuition que par la profondeur de ses investigations; l'autre également savant et laborieux, mais moins élevé, et dont les travaux judiciaires sur les colonies ont assez de prix pour avoir été traduits en anglais par ordre du gouvernement britannique. Meyer est mort en 1831, Van der Linden en 1835. Déjà plusieurs écrivains hollandais de mérite avaient essayé de caractériser le premier de ces jurisconsultes. M. van Hall s'est servi, dans sa double biographie, des réminiscences d'une longue vie, et en a fait un tableau où les traditions savantes de la Hollande se trouvent personnifiées dans deux hommes des plus remarquables. Ce n'est point le seul travail de ce genre qui paraisse en Hollande. Un membre de la Société de littérature hollandaise de Leyde, M. Van der Aa, vient de commencer la publication d'un dictionnaire biographique de toutes les illustrations nationales jusqu'à l'époque présente, et l'exactitude des faits s'y mêle à l'abondance des documens. Comme on le voit, dans ce paisible et sage pays, la vie intellectuelle vient se confondre avec la vie commerciale et la vie politique, pour former un ensemble où se décèle toujours le pratique et laborieux esprit hollandais.

Rien ne diffère plus assurément de la vie politique hollandaise que la vie politique telle qu'elle existe dans certains pays du midi de l'Europe. Il y a quelque temps déjà que nous n'avons rien dit de la situation du Portugal; c'est qu'en réalité cette situation n'a point changé dans ses élémens essentiels. Le fait le plus saillant, c'est toujours la présence du duc de Saldañha au pouvoir. Il est vrai de dire cependant que le vieux duc s'est vu récemment presque menacé dans son existence ministérielle. Le cabinet portugais

a sa majorité dans la chambre des députés, il l'a infiniment moins dans la chambre des pairs. Quand est venue, il y a peu de jours, la discussion de l'adresse en réponse au discours de la couronne, il se présentait naturellement une des questions les plus graves, celle de l'approbation des mesures dictatoriales prises l'an dernier par le duc de Saldañha. Le vieux duc voulait que ces mesures fussent approuvées par un vote général; la chambre des pairs voulait au contraire procéder à un examen détaillé et sanctionner ou blâmer chaque mesure en particulier. Il se manifestait du reste des symptômes évidens d'opposition. C'est alors qu'un conflit a été sur le point de s'élever. Le duc de Saldañha l'a tranché d'autorité par la nomination de vingt nouveaux pairs. Pendant huit ans de pouvoir, le nombre des nominations faites par le comte de Thomar ne dépassait pas quarante; il y en a déjà vingt-huit depuis un an. C'est ce qui fait que la mesure du premier ministre portugais a causé quelque impression. Au fond, quelle est la situation du duc de Saldañha? Bien que sa politique soit assez difficile et à définir, qu'elle pût, après tout, se résumer dans le désir de rester au pouvoir, la réalité est qu'elle se distingue de celle des divers partis, — du parti septembriste, qui est la fraction révolutionnaire de l'opinion, et du parti chartiste conservateur, dont le plus éminent représentant est le comte de Thomar. Le duc de Saldañha flotte entre les deux et s'appuie alternativement sur l'un ou sur l'autre. Ce qui fait sa force réelle bien plus que toute considération politique, c'est qu'il a pour lui l'armée. Tant que cette force lui sera fidèle, il est infiniment probable qu'il restera premier ministre à Lisbonne. La politique portugaise vient de se signaler par un acte d'un autre ordre, inspiré par une pensée intelligente et féconde : c'est la signature d'un traité de commerce avec la France. Il ne manque plus aujourd'hui que la ratification des gouvernemens. C'est un acte d'autant plus important que c'est le premier traité de commerce signé par le Portugal avec un pays autre que l'Angleterre. C'est le premier pas fait dans une voie où le Portugal peut trouver un égal avantage au point de vue de son indépendance politique et de son développement commercial.

Le Danemark vient de rappeler l'attention sur ses affaires : les difficultés qui l'ont si cruellement éprouvé depuis 1848 ont laissé des traces, ou plutôt elles sont loin encore d'être entièrement terminées. Dans cette crise qui se prolonge outre mesure, le Danemark s'est distingué par sa sagesse politique autant que par son courage militaire. C'est depuis 1848, avec le Piémont, le seul pays de l'Europe qui ait su obtenir le régime parlementaire sans le demander à la démagogie. Peut-être l'un et l'autre ont-ils dû la paix intérieure dont ils ont joui à la guerre extérieure qu'ils ont eu à soutenir. Toujours est-il que le Danemark comme le Piémont, doté par son roi d'une constitution libérale, n'a usé qu'avec prudence des institutions qui lui ont été données, et, à défaut d'autres considérations, cette circonstance suffirait pour intéresser l'Europe en faveur du Danemark. Ses affaires toutefois ont aussi un intérêt international auquel on ne saurait rester indifférent. Les difficultés contre lesquelles il se débat aujourd'hui sont encore le résultat de cette malheureuse question des duchés, qui menace de ne pas finir. On sait que le gouvernement danois, cédant à l'action de la Prusse et de l'Autriche, avait accepté les arrangemens qu'elles prétendaient lui dicter pour la réorganisation administrative des duchés dans leurs rapports avec le royaume. Un mi-

nistère nouveau s'était formé pour exécuter cet arrangement imposé au pays. L'intention du parti national, on s'en souvient, avait toujours été de séparer le plus possible le Slesvig du Holstein, la partie danoise du royaume de la partie allemande, afin de réunir l'une plus étroitement au corps de la monarchie, en laissant l'autre se rapprocher de plus en plus de la confédération germanique, dont elle relève. L'établissement de la ligne des douanes sur l'Eider, c'est-à-dire entre le Slesvig et le Holstein, répondait parfaitement à cette pensée. Par la même raison, ceux qui veulent tenir toutes les parties du royaume rassemblées en un seul corps, sauf à donner à l'élément germanique, dans les affaires de la monarchie, plus d'influence qu'il n'en devrait avoir selon le parti national, pensaient que la ligne des douanes serait mieux placée sur l'Elbe, entre le Holstein et l'Allemagne proprement dite. Le ministère avait, dans cette vue, proposé un projet de loi pour la translation de la ligne des douanes de l'Eider à l'Elbe. La chambre du peuple, le *Folkething*, a rejeté cette proposition à la troisième lecture. La chambre cependant n'a point motivé ce vote par le fait de l'établissement de la ligne des douanes sur l'Elbe de préférence à l'Eider. Une pareille mesure découle nécessairement des engagemens contractés envers les cabinets de Berlin et de Vienne, engagemens que le parti national accepte tout en les déplorant; mais la chambre n'a point voulu adopter une mesure si grave, sans être suffisamment informée des conséquences économiques qu'elle pourrait entraîner. Le vœu de la majorité serait d'obtenir une constitution commune à toutes les parties de la monarchie danoise, et de relier ainsi les intérêts moraux des deux races avant de rattacher leurs intérêts matériels, afin de ne point s'engager à la légère dans un système d'union qui pourrait être préjudiciable à l'élément danois. Le ministère a répondu au rejet de son projet de loi par un décret de dissolution, et les colléges électoraux ont nommé une chambre qui ne différera pas très sensiblement de la chambre dissoute.

Une question qui n'est pas moins grave, et dont la portée est incontestablement européenne, complique cette situation. Le traité conclu à Londres en 1852, pour régler la succession au trône de Danemark, a nécessité la présentation du projet de loi destiné à régler ce grand intérêt. En tant qu'il confère l'hérédité à la ligne princière de Gluksbourg, ligne masculine, apte par conséquent à succéder dans le Holstein comme dans le Danemark même, le projet de loi est approuvé sans réserve et ne souffre aucune objection; mais, indépendamment de quelques points de détail qui ne sont pas acceptés avec la même faveur, il en est un qui soulève la plus vive opposition, par suite des inquiétudes qu'il cause pour l'avenir. En donnant au nouveau règlement de l'hérédité royale son assentiment, comme chef de la maison de Holstein-Gottorp, l'empereur de Russie s'est réservé un droit éventuel de succession sur une partie du Holstein, en cas d'extinction de la descendance mâle de la ligne de Gluksbourg, appelée aujourd'hui au trône. Il pourrait donc arriver que, la couronne danoise tombant en déshérence, l'empereur de Russie fût admis à régner dans une partie du Holstein, et comme il est stipulé par le traité de Londres que toutes les parties de la monarchie doivent rester indissolublement unies, on pourrait voir, par une conséquence logique, un tzar mis en possession de la couronne danoise. Il est vrai que le traité de Londres réserve au roi de Danemark le droit de faire aux puissances étrangères des proposi-

tions ultérieures, dans le cas où la dynastie de Gluksbourg viendrait à s'éteindre. Cette faculté cependant ne paraît point aux Danois de nature à assurer suffisamment leur indépendance dans une pareille éventualité. C'est une des questions sur lesquelles la nouvelle chambre est appelée à se prononcer.

Si l'affaire de la ligne des douanes a une extrême importance pour l'organisation intérieure du royaume, l'affaire de la succession n'a point une importance internationale moins grande. L'une et l'autre ont été récemment l'objet d'une publication curieuse qui a pour titre *l'Assemblée nationale et le Ministère;* c'est une défense acerbe de l'attitude que l'assemblée a prise vis-à-vis du ministère. Cette publication, l'on ne peut se le dissimuler, représente assez exactement les passions et les inquiétudes de l'opinion. Le ministère néanmoins, qu'elle attaque avec vivacité, se maintient depuis un an à la faveur d'une considération qui n'a rien sans doute de consolant, mais qui ne manque pas de gravité. En présence de la situation que les puissances allemandes ont faite au Danemark avec l'assentiment de la Russie, on s'est demandé s'il serait possible au ministère danois de suivre une politique plus dégagée des influences étrangères. Jusqu'au rejet de la loi sur la ligne des douanes, les chambres ont subi avec résignation la dure nécessité des concessions qui pèse ainsi sur ce peuple digne d'un meilleur sort. Ce vote et l'agitation que suscite la réserve faite en faveur de la famille de Holstein-Gottorp dans l'affaire de la succession attestent cependant combien cette résignation coûte au pays.

Aux États-Unis, le général Pierce est entré en fonctions le 4 mars, et de mémoire d'Américain on n'avait jamais vu une foule plus nombreuse, plus pressée, plus enthousiaste que celle qui était accourue à Washington de toutes les parties de l'Union pour assister à l'inauguration du nouveau président. L'affluence était si grande, que le Capitole a dû être transformé en caravansérail, et que les rues de Washington ont été encombrées de promeneurs et de rôdeurs de nuit inaccoutumés, de *gentlemen* et de *ladies* qui n'ont pas craint, malgré l'intempérie de la saison, d'errer toute la nuit comme de simples mendians irlandais. Les incidens qui ont signalé l'inauguration du nouveau président ne sont pas moins caractéristiques que son message; l'enthousiasme et les bravos de cette foule, qui jamais n'avait été plus bruyante et plus ardente, indiquent assez que ce n'était pas seulement un nouveau président qu'on installait le 4 mars, mais une nouvelle politique qu'on acclamait et qu'on saluait. Avant même son entrée en fonctions, le général Pierce a accompli deux petites révolutions dans le serment exigé par la constitution et dans les formes et les rites de l'installation : il n'a pas *juré,* mais il a affirmé qu'il exécuterait fidèlement les devoirs qui lui étaient imposés par la loi fondamentale, et, au lieu de baiser la Bible, il a tenu sa main droite étendue au-dessus d'elle pendant qu'on lisait la formule du serment. Les gens superstitieux et qui aiment à voir dans les petits événemens les signes avant-coureurs des grandes choses et des grands changemens auraient pu tirer déjà de ces deux faits un mauvais présage pour les destinées de la politique traditionnelle de l'Union, si le message n'avait pas pris soin de dissiper toutes les conjectures et d'épargner leur peine à ceux qui aiment à en faire. Le message du président est très hardi sans doute; mais ce qui nous étonne, c'est qu'il ne le soit pas davantage, il est même relativement modéré. Il est vrai que cette

modération tient moins au fond des choses qu'à la manière dont elles sont exprimées, moins aux prétentions que le message affiche qu'au ton équivoque et aux expressions vagues et assez peu claires dans lesquelles ces prétentions sont enveloppées. Les projets les plus audacieux sont exprimés avec une modestie désespérante, les désirs les plus belliqueux sont exprimés presque avec timidité. Ce discours n'annonce pas bruyamment que c'en est fait de l'ancienne politique américaine; il est comme une oraison funèbre prononcée sur la tombe d'un adversaire, il laisse tout craindre aux partisans de cette politique traditionnelle, et ne leur laisse rien espérer. A toutes les questions de conquête, le général Pierce n'a guère qu'une réponse : — Cela dépendra du temps et des circonstances; il faut savoir choisir son moment; si les événemens sont favorables, nous verrons. Ainsi ces questions ne sont plus des questions qui intéressent les lois du juste et de l'injuste; elles seront résolues selon les lois du hasard et les chances de la loterie politique. Dans les questions d'intervention, M. Pierce déclare que les États-Unis ne peuvent offrir aux peuples étrangers que l'exemple de leurs institutions et leurs sympathies politiques; cependant, si quelque peuple opprimé faisait appel à leur secours, on pourrait, selon les circonstances, intervenir ou s'abstenir. La république américaine désire vivre en paix avec les états du nouveau continent, elle ne se reconnaît pas le droit d'intervenir dans leurs affaires; mais si quelqu'un de ces états consentait à aliéner son indépendance, s'il se donnait à quelque puissance de l'Europe, la république ne le permettrait pas et opposerait son *veto* en vertu de la doctrine de Monroë. M. Pierce promet aux Américains établis dans les pays étrangers la protection la plus efficace, et répète sous une nouvelle forme le fameux mot de lord Palmerston : *Civis romanus sum*. Il engage donc les citoyens américains à regarder partout la constitution comme leur *palladium*, et ajoute avec humilité que le *serviteur* qu'ils auront laissé chez eux ne cessera d'avoir les yeux ouverts et de veiller à leur sécurité au dehors. Il reconnaît que l'étendue de l'Union américaine est triple aujourd'hui de ce qu'elle était au commencement; mais cet immense progrès n'a servi, selon lui, qu'à prouver une chose, la possibilité de s'étendre sans cesse sans rien perdre en liberté constitutionnelle et sans que le gouvernement républicain ait à craindre d'être altéré. Par conséquent de nouvelles conquêtes ne peuvent pas être un sujet d'alarme; plus les États-Unis s'étendront, plus ils seront puissans. Voilà en résumé la substance du discours ambigu de M. Pierce. Nous ne pouvons nous empêcher de faire à ce sujet une triste réflexion : c'est que depuis cinq ans la politique et l'histoire du monde elle-même semblent tourner le dos à la civilisation. Après les excès des peuples en 1848 et en 1849, les insurrections, les assassinats et autres actes de barbarie, nous avons maintenant les excès des gouvernemens. Véritablement il serait difficile à un homme impartial de choisir entre ces deux espèces d'excès. Le message de M. Pierce fait un digne pendant à l'ambassade du prince Menschikoff. Des deux côtés, c'est la même ambiguïté, le même appel à la force, mal déguisé sous des mots d'intérêts publics et d'honneur national. Et cependant, nous le répétons, il faut savoir gré à M. Pierce de la modération relative de son message. Lui au moins fait assez entendre qu'il ne se décidera à la conquête qu'autant que les circonstances seront favorables. Il laisse donc une porte ouverte à la paix que tout autre repré-

sentant du parti démocratique ne lui eût pas laissée. Ainsi ce changement politique que nous avons annoncé si souvent depuis deux ans est maintenant accompli officiellement. Il reste encore au pouvoir du général Pierce d'en modérer les résultats, et de ne donner satisfaction aux intérêts qu'il représente que dans une juste mesure.

CH. DE MAZADE.

DE LA CÉRAMIQUE.

Collections towards a history of Pottery and Porcelain in the 15th, 16th, 17th and 18th centuries, by Joseph Marryat; London, 4 vol. in-8°, Murray.

Je me souviens d'avoir traduit autrefois en version comment, au VIe siècle de Rome, un certain Aelius Pætus, jurisconsulte très habile, s'avisa de faire graver sur des tables d'airain les *formules judiciaires d'action*, c'est comme qui dirait aujourd'hui le code de procédure, et les exposa dans le Forum pour l'édification et la commodité des plaideurs. Le peuple romain lui sut beaucoup de gré d'avoir mis à la portée de tout le monde ces formules dont les jurisconsultes faisaient un grand mystère, et la reconnaissance publique a rendu le nom d'Aelius Pætus immortel. Toutefois, auprès de ses confrères les légistes, il n'obtint pas le même succès; ils l'appelèrent un gâte-métier, et lui firent un crime d'avoir montré à quoi se réduisait la science dont la possession exclusive avait donné à quelques-uns d'entre eux le droit de faire les importans. J'espère que le nom de M. Marryat sera également immortel. Non moins généreux que le jurisconsulte romain, il a révélé un arcane presque aussi mystérieux que les *formules d'action*. Collecteur de faïences et de porcelaines, il enseigne à quiconque voudra faire une collection de semblables objets le moyen de n'être pas attrapé dans ses acquisitions. Rien de plus utile, rien de plus nécessaire même qu'un tel livre, aujourd'hui que tout le monde se mêle de *bric-à-brac*, et personne ne pouvait mieux rédiger ce manuel de l'amateur que M. Marryat, possesseur d'un cabinet célèbre, et en relations avec tous les amateurs de l'Europe. Il sera béni des gens du monde qui ont à garnir des consoles et des dressoirs; mais qu'il s'attende à la colère des vieux collecteurs ses confrères, qui font mystère de leur expérience chèrement acquise. — « A quoi bon, diront-ils, instruire les ignorans, et leur rendre facile une étude qui nous a coûté beaucoup de peine? Comme si les financiers ne nous faisaient pas déjà une assez rude concurrence? Pourquoi un des nôtres vient-il nous ôter le seul avantage que nous eussions, celui de savoir le prix des choses? » Ils devraient ajouter : « Et que pensera-t-on de notre savoir, quand chacun, pour quelques francs, pourra le porter dans sa poche? »

Pour moi, j'excuse et je comprends la colère de ces amateurs moroses. Au fond, ce sont des gens très malheureux. On se moque de leurs goûts, qu'on appelle des manies jusqu'à ce qu'ils deviennent une mode. Leur vie se consume en désirs impuissans, en longues et infructueuses attentes, et finalement, quelques richesses qu'ils aient entassées dans leurs cabinets, ils emportent au tombeau le désespoir de n'avoir pu *se compléter*. Il ne faut pas leur en vouloir de leur jalousie à garder pour eux-mêmes de petits secrets, au moyen desquels ils ont dans les ventes l'avantage des premiers choix sur de riches

ignorans qui n'estiment les choses que par l'opinion des autres. Il faut pardonner à ces amans malheureux de la rareté le mystère dont ils s'entourent. Dieu fasse paix à un bibliophile de mes amis, qui ne révéla qu'en expirant à un sien neveu, préparé par de fortes études, le numéro de la page où se trouve, en un certain livre, certaine faute typographique qui le rend inestimable! Depuis vingt ans, il attendait la mort d'un autre bibliophile qui possède ce trésor sans le connaître. Fallait-il qu'en publiant son secret il avertît tous les bouquinistes de Paris de lui disputer le précieux volume? — « Je sais maintenant quel est le meilleur morceau d'un gigot de pré-salé, » disait un illustre gourmand. — « Quel est-il? » lui demanda un étourdi. — « On ne le saura qu'après ma mort, » répondit le gourmand. Il avait peut-être raison.

Mais en contraste avec cet égoïsme de la passion, *cette amitié goulue qui n'en veut que pour soi*, combien est admirable l'enthousiasme expansif d'autres amateurs qui voudraient voir le monde heureux de ce qui fait leur bonheur! Ils me rappellent les preux d'autrefois, qui portaient dans toutes les cours le portrait de leurs dames pour *emprinses* et se plaisaient à se donner des rivaux. Tel est, je crois, le sentiment généreux qui a conseillé à M. Marryat de publier son guide du collecteur de poteries. Il a réuni dans un volume in-8°, magnifiquement imprimé et illustré de jolies planches coloriées et de vignettes sur bois, tout ce qu'il est indispensable qu'un amateur sache de l'histoire et de l'art de la céramique, toutes les observations qu'il doit faire avant d'admettre un vase dans sa collection. M. Marryat s'est attaché à décrire exactement les caractères extérieurs d'après lesquels on peut reconnaître l'âge, l'origine, la qualité des faïences, des grès et des porcelaines. Il note soigneusement les prix que les principaux de ces objets ont atteints dans les dernières ventes, et, par parenthèse, il y a de ces prix qui donnent lieu de croire que notre siècle est bien riche. Enfin une suite de *fac simile* excellens indique les marques des fabriques et les signatures ou les monogrammes des artistes de tous les pays, de toutes les époques, dont les ouvrages sont recherchés.

M. Marryat a peu de goût pour la céramique grecque, et, à vrai dire, ce ne sont pas les vases eux-mêmes qui intéressent les collecteurs de patères et d'amphores, mais bien plutôt les compositions et les renseignemens mythologiques qu'ils y trouvent. Laissant ces recherches aux érudits en *us*, M. Marryat commence son traité par la fabrication des faïences peintes d'Italie au XVe siècle, connues sous le nom de *Majolica*. Après avoir décrit les procédés des différentes fabriques, et passé en revue tous les genres de poteries dures et tendres exécutées en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, etc., il trace rapidement l'histoire des porcelaines, depuis leur fabrication presque immémoriale en Chine et au Japon jusqu'aux imitations, inventions et perfectionnemens réels ou imaginaires des principales manufactures de l'Europe. Je n'ai que des éloges à donner à ce travail. Il est impossible de réunir plus de renseignemens exacts et précis, ni de les coordonner plus méthodiquement. Indispensable aux faiseurs de collections, le livre de M. Marryat offre encore une lecture agréable aux gens du monde, curieux de savoir comment et de quoi sont faits les vases dont ils se servent tous les jours. Bref, c'est un heureux mélange d'art, de science et d'histoire, exempt de toute pédanterie, et au moyen duquel on peut parler des choses avec les honnêtes gens.

Cependant, à mon avis, l'auteur, sans trop agrandir son plan, aurait encore

quelque chose à dire à ses lecteurs. Il s'est fort occupé de constater le plus ou moins de rareté de certaines poteries; j'aurais voulu qu'il appréciât leur mérite relatif comme œuvres d'art. La rareté est sans doute un point capital. Cette faïence mystérieuse qui ne se trouve qu'en France, dont on ignore l'inventeur, le lieu de fabrication, et qu'on appelle du nom de Henri II, est très recommandable sans doute, car, selon M. Marryat, on n'en connaît dans le monde que *trente-sept* pièces; mais il se peut qu'il n'existe que trente-six *kylin;* ainsi nomme-t-on de vilains monstres chinois, hors de prix lorsqu'ils sont très anciens. J'aurais désiré que M. Marryat, avec l'autorité de son expérience, déclarât hautement que le chandelier en faïence de Henri II, qui fit partie du cabinet de feu M. Preaux, et qui appartient aujourd'hui à M. de Rothschild, l'emporte, comme œuvre d'art, sur le plus rare et le plus baroque *kylin* qui puisse exister à Pékin. Il me semble que le goût peut s'appliquer même à la *curiosité,* pour parler la langue des amateurs, et on ne saurait trop en prêcher le respect dans un temps comme le nôtre, où l'on est un peu porté à n'apprécier les choses que par leur valeur vénale.

En lisant l'ouvrage de M. Marryat, il est impossible de ne pas remarquer le mérite singulier des anciennes productions de la céramique et le peu de progrès apporté par le temps aux premières inventions. Il en est de même, je crois, dans toutes les branches de l'industrie où l'art a une part considérable. Vers 1415 apparaissent en Italie des bas-reliefs émaillés, et tout d'abord Luca della Robbia atteint à la perfection. Un siècle plus tard environ, les manufactures de Gubbio, Castel-Durante, Urbino, etc., répandent en Italie leur vaisselle couverte d'arabesques et de compositions peintes, ou décorée d'ornemens en couleurs irisées. Plus tard on chercherait vainement, je pense, des reproductions heureuses des types laissés par ces premières écoles. Vient ensuite, dans l'ordre du temps, cette faïence dite de Henri II, qui se recommande par la dureté de sa pâte, la finesse de ses moules et le bon goût de ses ornemens. Il est inutile de chercher dans nos faïences modernes des équivalens, non plus qu'aux plats si recherchés de Bernard de Palissy. Je viens de citer les premiers essais de la faïence; qu'a-t-on fait depuis? Étudions maintenant l'histoire de la porcelaine, et pour qu'on ne me prenne pas pour un ennemi de l'art chinois, je déclarerai hautement que je rends toute justice à la beauté de ses vases, à l'éclat de leurs couleurs, surtout à leur très heureuse harmonie. Mais n'est-ce pas une chose reconnue que les porcelaines chinoises les plus anciennes sont les plus belles, et que l'on ne trouve plus parmi celles qui se fabriquent aujourd'hui ni la même élégance de forme, ni la même perfection dans la cuite ou dans la distribution des ornemens et des couleurs? Le fait est si bien constaté, que c'est en Hollande une spéculation profitable de transporter en Chine et au Japon, pour les vendre, les porcelaines apportées par les premiers navigateurs hollandais. Il faut bien parler de nos manufactures et de Sèvres, qui tient parmi elles le premier rang. J'en appelle au jugement des artistes comme à celui des amateurs : c'est à son origine, vers 1741, que notre plus célèbre fabrique a produit ses plus beaux échantillons.

Il faut chercher une explication à cette singularité, et, faute d'en trouver une meilleure, je proposerai la mienne.

Pour produire à bon marché, ou seulement pour produire beaucoup, la

division du travail est une condition nécessaire. Or, dès qu'il s'agit d'art, il est très difficile d'atteindre à un certain mérite de l'exécution, s'il faut que deux mains différentes touchent au même objet. Les premiers fabricans de poteries étaient tout à la fois industriels et artistes, chimistes et peintres. De là dans leurs ouvrages cette harmonie parfaite entre la matière, la forme et la couleur. Il est évident lorsqu'on les examine qu'entre la pensée et son exécution il n'y a point eu d'intermédiaires. Où trouver aujourd'hui cet heureux accord entre l'art et l'industrie? Mais, au lieu de faire le procès à notre époque, j'aime mieux m'arrêter pour rechercher les qualités d'une époque déjà bien loin de nous. On trouve dans tous les cabinets, notamment au Louvre et au musée de Cluny, des plats de faïence faits au commencement du XVIe siècle par Horace et Flaminio Fontana ou par le maestro Giorgio. La terre est loin d'avoir la finesse de nos faïences modernes; les vases sont pesans, presque toujours un peu déjetés par la cuisson, mais l'émail qui les recouvre est d'une merveilleuse finesse. D'ordinaire l'ornementation consiste en peintures à couleurs vives, sans aucune prétention à une exacte imitation de la nature. Quelquefois ce sont des arabesques capricieuses, d'autres fois des sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire. Toutes ces peintures sont traitées avec une facilité de pinceau extraordinaire. Ce sont des esquisses hardies lavées à la manière de l'aquarelle, et, bien qu'en général les compositions soient empruntées aux dessins ou aux gravures des grands maîtres, rien n'y laisse voir la timidité ni la recherche qui accompagnent toujours nos copies modernes. C'est dans cette exécution si vive et si intelligente que consiste, à mon sentiment, le principal mérite des faïences italiennes. Les Fontana et leurs disciples avaient compris qu'un plat destiné à recevoir une aile de poulet n'est pas un tableau, et probablement, lorsqu'ils fabriquaient et peignaient leurs assiettes, ils ne se doutaient guère qu'on les mettrait un jour dans des armoires, sous verre, comme des objets précieux. Réjouir la vue par des couleurs vives et harmonieuses, rappeler en quelques traits heureusement choisis une peinture célèbre, distraire un instant un gourmand par une fantaisie rapidement exécutée, voilà le but qu'ils se sont proposé et qu'ils ont atteint. Plus tard, on a fait des plats d'une argile plus fine, on les a tournés ou moulés avec plus de précision, on les a mieux cuits; on s'est servi d'un bien plus grand nombre de couleurs, on a mieux peint, ou du moins on a plus exactement imité avec des couleurs fusibles au feu les effets qu'on n'obtenait auparavant qu'avec des couleurs à l'huile, et cependant les plats du maestro Giorgio, avec toutes leurs imperfections, restent encore des chefs-d'œuvre. Entre eux et nos plus belles porcelaines modernes, il y a, si l'on me passe cette comparaison, la même différence qu'entre un drame de Shakspeare et ces tragédies conformes aux règles, richement rimées, sagement conduites et parfaitement ennuyeuses. Le goût des tours de force mène toujours à la décadence de l'art. Aux plus belles époques, on obtient les résultats les plus magnifiques avec une grande simplicité de moyens. Les Grecs, par exemple, ont fait des vases admirables avec des dessins au trait et en n'employant qu'une seule couleur. Est-il sage de faire consister le mérite d'une fabrication dans la difficulté vaincue, et quel succès que celui de parvenir à déguiser la matière dont on fait usage et de convertir un service de table en une galerie de tableaux? Ces réflexions me conduisent à rappeler une des lois fondamentales de l'art, c'est

de proportionner le travail à l'importance et à la destination des objets auxquels il s'applique. Je crois que nos fabricans modernes ne devraient jamais l'oublier.

PROSPER MÉRIMÉE.

SAINT PAUL ET SÉNÈQUE,

RECHERCHES SUR LES RAPPORTS DU PHILOSOPHE AVEC L'APOTRE ET SUR L'INFILTRATION DU CHRISTIANISME NAISSANT A TRAVERS LE PAGANISME, par M. Amédée Fleury.[1]

Si l'on peut avoir des doutes sur l'hypothèse, produite dans ces derniers temps, d'une identité absolue entre la révélation chrétienne et les vérités éparses dans les traditions ou les monumens de l'antiquité, il est impossible de méconnaître des rapports remarquables entre quelques-unes des doctrines de la religion et ces vérités heureuses qui, à travers les ténèbres du paganisme, ont illuminé les grands esprits de la Grèce et de Rome. Il y a plus d'une manière d'expliquer ces concordances qui, dans tous les cas, naturelles ou merveilleuses, proviennent d'une céleste origine. Peut-être l'homme ne sait-il rien que ce qui lui fut, selon le récit biblique, communiqué d'en haut après la création, et les humains en se dispersant ont-ils emporté chacun, dans les diverses régions du monde, sa part, et rien que sa part de l'héritage d'Adam. Peut-être au contraire tous ces enfans du même Dieu, enrichis des mêmes dons, éclairés du même flambeau, pourvus de cette raison universelle, qui est comme un écoulement d'une source divine, sont-ils, par le cours du temps, parvenus à quelques communes vérités, ici révélées, ailleurs découvertes, partout émanées de la vérité absolue, qui s'est réfléchie indéfiniment dans toutes ses images, comme le même soleil se peint dans tous les yeux. Peut-être enfin entre les peuples élus et les nations abandonnées à elles-mêmes s'est-il établi un involontaire et secret commerce d'idées, et comme un enseignement transmissible à la distance des lieux et des âges, en sorte que la vérité chrétienne, en passant ainsi de la tradition à la science, d'une nation à une autre nation, d'une civilisation à une autre civilisation, soit devenue la vérité profane, et que la philosophie même soit à son insu originaire de la foi.

Quoi qu'il en soit, il est certain que toute doctrine de spiritualisme, que toute morale fondée sur l'empire de soi-même et la soumission des sens à l'esprit, offre de certaines analogies avec le christianisme. C'est cette concordance, observée de bonne heure, qui a fait si bien venir le platonisme de quelques pères de l'église, et qui l'a excepté souvent des anathèmes lancés contre la philosophie. Par sa métaphysique autant que par sa morale, le platonisme méritait sans doute cette exception, quoiqu'on en ait abusé au point d'altérer à la fois les deux termes de comparaison pour les ramener à l'unité. La métaphysique du stoïcisme ne pouvait guère lui valoir un pareil honneur, et il serait difficile de retrouver dans la théodicée du Portique les traits touchans et sublimes du Dieu de l'Évangile; mais la pureté austère de la morale des Chrysippe et des Zénon, leur dédain superbe pour l'esclave matériel enchaîné à l'esprit, la force d'âme victorieuse des sens, la grandeur, la richesse, la volupté sacrifiée héroïquement, la douleur vaincue et méprisée, tout cela permet de rapprocher à quelques égards les stoïciens des chrétiens, et le rapprochement est encore plus exact, si l'on considère en particulier certaines sectes religieuses, comme le calvinisme et le jansénisme.

(1) 2 vol. in-8°, Paris, chez Ladrange, rue Saint-André-des-Arts, 41.

Ces analogies auraient pu frapper tout lecteur attentif des ouvrages de Sénèque, lors même qu'une tradition fondée sur un passage de saint Jérôme et l'existence admise par saint Augustin d'une correspondance entre Sénèque et saint Paul n'aurait pas accrédité, à certaines époques de l'histoire de l'église, la croyance que le précepteur de Néron avait entendu l'apôtre de Jésus-Christ et embrassé la religion nouvelle ou quelques-unes des doctrines qu'elle enseignait. On a même conservé des lettres vraies ou supposées de Sénèque à Paul et de Paul à Sénèque. Maintenant que faut-il penser de ces lettres? Sont-elles authentiques? Si elles ne le sont pas, la tradition qui établit des rapports entre le saint et le philosophe en est-elle moins certaine ou moins probable? Sénèque était-il chrétien? ou du moins connaissait-il, soit le christianisme, soit seulement quelques idées chrétiennes? Enfin les pensées et les expressions qui paraissent telles et qui se rencontrent dans ses œuvres ont-elles une origine sacrée? ont-elles pénétré dans son esprit et dans sa philosophie par une sorte d'infiltration, et parce qu'elles se communiquaient insensiblement de l'Orient à l'Italie? ou bien, nées spontanément sur le sol du stoïcisme, n'ont-elles avec les principes et le langage de la foi qu'un rapport accidentel ou une naturelle ressemblance, parce que la vérité est une, et que la bonne philosophie émane primitivement du même auteur que la bonne religion? Toutes ces questions ont donné naissance aux deux intéressans volumes que M. Amédée Fleury vient de publier sous le titre de *Saint Paul et Sénèque*. Pour composer un pareil livre, il fallait des recherches étendues, une exactitude intelligente, beaucoup de travail, de sagacité, de conscience. Rien n'a manqué à M. Fleury de ce qui était nécessaire pour réussir dans son entreprise, et, quand on aura lu son ouvrage, on trouvera, je pense, qu'il a réuni d'une manière complète les données du problème et les élémens de la solution. Il nous donne tous les moyens de nous en faire une, si la sienne n'emporte pas l'assentiment d'une manière absolue. M. Fleury n'admet point comme authentiques les lettres attribuées à saint Paul et à Sénèque, il doute même qu'une telle correspondance ait jamais existé; mais il croit et il établit par des preuves et des argumens très dignes d'examen que Sénèque a connu saint Paul à Rome; que, touché de son exemple et de ses idées, il s'est élevé à quelques croyances, du moins à quelques espérances chrétiennes; qu'il a ainsi modifié, agrandi, attendri les doctrines du stoïcisme romain, et qu'il est mort semi-chrétien, attaché à la religion par la sympathie plutôt que par la foi, plutôt ébranlé par la vérité que transformé par la grâce. Cette opinion modérée et plausible acquerrait plus de certitude encore, si l'auteur se fût appliqué à démontrer plus complétement que les antécédens de la doctrine stoïcienne ne donnaient aucune des pensées ou des locutions qui lui paraissent d'importation chrétienne. Il y a peut-être une lacune, au point de vue de l'histoire de la philosophie, dans ce livre si complet d'ailleurs; mais ce n'en est pas moins un travail du plus grand intérêt, dont on peut hardiment recommander la lecture à tous ceux qui aiment l'érudition curieuse, et qui s'intéressent, même dans ses épisodes, à l'histoire de la religion chrétienne et de l'esprit humain. CHARLES DE RÉMUSAT.

V. DE MARS.

SOUVENIRS

D'UN NATURALISTE.

LES CÔTES DE SAINTONGE.

I. — LA ROCHELLE.

Un coup d'œil jeté sur la carte géologique de France suffit pour reconnaître que nos côtes occidentales présentent deux sortes de terrains de nature bien différente. L'extrémité de la Normandie, la Bretagne tout entière et une partie du Poitou opposent à l'océan leurs roches schisteuses ou granitiques. A partir de Talmont au midi, de Saint-Vast au nord, le calcaire se montre seul ou ne disparaît que pour faire place aux sables et aux alluvions. L'étude des animaux marins m'avait d'abord conduit sur les rivages du massif central; plus tard j'avais exploré ceux du pays basque et du Boulonais. Dans ces diverses régions, l'ensemble, les populations animales, les *faunes*, pour employer l'expression consacrée, m'avaient paru présenter des différences caractéristiques en rapport avec la nature des terrains. Pour confirmer ce fait général, il fallait visiter un point intermédiaire propre à fournir les données d'une comparaison rigoureuse. J'en appelai à mes conseillers ordinaires, la carte géologique de MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont, l'Atlas hydrographique de M. Beautemps-Beaupré, et sur leurs indications je partis pour La Rochelle. Par une de ces tristes soirées dont le froid humide semblait inaugurer l'automne en plein été, notre diligence fut hissée sur son truc. A Saumur,

elle reprit ses quatre roues, et au point du jour nous roulions sur une de ces routes stratégiques qui ont ouvert le cœur de la vieille Vendée. Comme tant de choses vraiment utiles, notre petit chemin avait quelque chose de modeste. Nulle part il ne cherchait à braver ou à franchir les obstacles Se prêtant à tous les accidens du terrain, il serpentait tantôt au fond d'un vallon ombragé, tantôt sur les flancs d'une colline empourprée de bruyères en fleur. Un vrai soleil d'août pointait à l'horizon, brisait ses rayons dans le feuillage des châtaigniers, dorait les masses de granite témoins du premier cataclysme qui ait rompu l'écorce du globe, et réveillait insectes et oiseaux, qui le saluaient à l'envi. A travers le bruissement des roues et le tintement des grelots de notre équipage, on sentait le calme de la solitude, comme à Paris l'on devine le fracas de la grande ville à travers le silence d'un appartement, et ce soleil, ces chants, ce calme, pénétraient tous mes sens d'un sentiment de bien-être et de paix intime qui gagna jusqu'à mes compagnons de voyage, les plus lourds, les plus maussades que j'aie encore rencontrés.

Le soir même j'étais à La Rochelle, et dès le lendemain je me présentais chez M. d'Orbigny père, un de nos vétérans de la zoologie marine (1). Comme tous les hommes qui ont beaucoup travaillé, M. d'Orbigny accueille de grand cœur quiconque suit ses traces. Sur mon titre de naturaliste, je fus reçu en vieil ami. Bientôt je fus en relations avec quelques hommes dévoués aux sciences naturelles; je visitai le musée, où se réunissent, grâce à leurs efforts, les productions diverses que le département de la Charente-Inférieure emprunte aux trois règnes de la nature, collection du plus grand intérêt où l'on embrasse d'un coup d'œil la faune locale tout entière, et, guidé par ces indications, je voulus me mettre tout de suite au travail. Malheureusement j'étais arrivé en pleine *morte-eau;* la mer découvrait à peine les zones supérieures du rivage, et cette circonstance, jointe à la pauvreté des côtes, me réduisit d'abord à l'inaction. Pour combler ces loisirs forcés, je me rejetai sur l'histoire et me mis à étudier sur place le passé de cette ville, à qui il n'a manqué peut-être, pour jouer le rôle d'une des grandes républiques italiennes, que de ne pas se trouver écrasée entre la France et l'Angleterre.

(1) M. d'Orbigny, médecin d'abord à Énandes, puis à La Rochelle, s'est occupé d'histoire naturelle avec un zèle et une persévérance bien rares. Non content de ramasser et de décrire lui-même un grand nombre d'animaux marins, il fut un des correspondans les plus actifs de Cuvier, et c'est à lui que la ville de La Rochelle doit en grande partie la fondation de son musée départemental. Les quatre fils de M. d'Orbigny se sont occupés, à des degrés divers, de la science si chère à leur père. Deux d'entre eux n'ont pas voulu avoir d'autre carrière, et personne n'ignore que M. Alcide d'Orbigny a conquis une réputation justement méritée par un beau voyage dans l'Amérique méridionale et par ses importans travaux de paléontologie.

Comme Venise, La Rochelle s'est élevée au milieu des eaux et s'est peuplée de proscrits. La mer, avançant bien au-delà de ses limites actuelles, entourait de trois côtés une roche basse formant un petit cap allongé qui semblait sortir de vastes marais (1). Quelques cabanes groupées au pied d'une tour à côté d'une chapelle, et habitées par de pauvres pêcheurs, s'élevaient sur cette espèce d'îlot. Voilà ce que fut La Rochelle jusqu'au commencement du XIIe siècle. A cette époque, les serfs de Chatelaillon et de Montmeillan, fuyant leur territoire dévasté par la guerre ou envahi par l'océan, vinrent chercher un refuge sur ce promontoire écarté. Ils y furent joints par une colonie de *colliberts* chassés du Bas-Poitou, et dès 1152 il fallut bâtir une nouvelle église (2). A partir de cette époque, l'importance de La Rochelle s'accrut rapidement. Après son mariage avec Eléonore d'Aquitaine, Henri II, jaloux de s'assurer la fidélité d'une ville peuplée de hardis marins et de riches marchands, l'éleva au rang de commune et lui accorda des priviléges considérables. Plus tard, Eléonore lui octroya de nouvelles franchises et organisa cette municipalité énergique et vivace qui lutta contre des têtes couronnées, et qui dura plus de quatre cents ans (3).

Le *corps de ville* de La Rochelle se composait de vingt-quatre échevins et de soixante-seize pairs, dont la charge était viagère. Cette espèce de sénat se recrutait lui-même par voie d'élection. En outre, chaque année, il prenait dans son sein trois candidats parmi lesquels le roi ou son représentant était tenu de choisir le maire, qui, pendant toute la durée de sa charge, exerçait une véritable souveraineté. Le roi de France nommait, il est vrai, un lieutenant-général civil et criminel; mais ce fonctionnaire ne pouvait lever le moindre impôt, et ses prérogatives se bornaient à la nomination du maire et à la présidence de tribunaux entièrement rochelais. Le gouverneur militaire, laissé également à la nomination du roi, ne pouvait rien ordonner aux milices urbaines ni faire entrer un seul soldat dans la ville sans la permission du maire et des échevins. On voit que ces priviléges faisaient de La Rochelle une vraie république, tout aussi libre et en réalité tout aussi peu dépendante de la couronne que les grands fiefs eux-mêmes.

Grâce à ces institutions et aux hommes remarquables qu'elle sut

(1) Ce banc de rocher, sur lequel furent construits la tour et plus tard le château, valut à cette ville le nom latin dont le nom actuel n'est qu'une traduction : *Rupella*, petit rocher.

(2) *Histoire de la Ville de La Rochelle et du pays d'Aulnis, composée d'après les auteurs et les titres originaux*, par M. Arcère de l'Oratoire, 1756.

(3) La constitution rochelaise fut assez profondément modifiée par François Ier en 1535, et rétablie dans sa forme primitive treize ans après, par Henri II. A part cette espèce de suspension, elle s'est conservée presque sans changement de 1198 jusqu'à 1628.

mettre à sa tête, La Rochelle devint promptement une véritable puissance. A la fois trafiquante et guerrière, elle sut au besoin transformer ses navires de commerce en vaisseaux de guerre, et ses matelots, devenus soldats, méritèrent, depuis les temps de Duguesclin jusqu'à ceux du duc de Guise, les épithètes de *rusés soudards* et de *braves gens*. Aussi, pendant le moyen âge, joua-t-elle à diverses reprises un rôle politique important. On la voit, entre autres, faire une guerre heureuse aux rois d'Aragon, chasser les Anglais, à qui le traité de Brétigny l'avait livrée, et venir en aide à Duguesclin, — résister aux Anglais et aux Bourguignons pendant la démence de Charles VI, et fournir à Charles VII la flotte qui l'aida à reconquérir Bordeaux. Pendant cette longue période, l'esprit qui anime La Rochelle reste toujours le même, et peut se traduire en deux mots : — attachement sans bornes à ses priviléges, fidélité inaltérable au roi qui les garantit. — La république revendique comme un honneur son titre de vassale de la couronne; en revanche, elle demande qu'avant d'entrer dans ses murs, le suzerain jure de respecter ses libertés. A cette condition seule, le maire coupe le cordon de soie tendu devant la porte de la ville; mais aussi, à cette condition, La Rochelle ne marchande jamais ni sang ni or, et la couronne trouve toujours en elle un de ses plus fidèles, de ses plus utiles appuis. Mais un jour l'épée de Montmorency tranche le cordon qu'avaient respecté tant de rois, et Charles IX entre, sans prêter le serment voulu, dans La Rochelle, devenue protestante. La marche de la société, l'antagonisme des croyances religieuses, ont rompu l'accord consacré par trois siècles de dévouement d'une part, de bienveillance de l'autre. La guerre éclate et se poursuit, tantôt sourde, tantôt ouverte. Alors La Rochelle semble puiser un surcroît d'énergie dans l'association d'une forme politique vieillie et d'une foi nouvelle. Pendant près de cent ans, elle lutte, toujours avec honneur, souvent avec succès. Deux fois elle voit devant ses murs toutes les forces du royaume, et si enfin elle succombe, ce n'est que devant le génie inflexible et patient de Richelieu.

Parmi les événemens qui signalent la triste période de nos guerres religieuses, il en est peu qui égalent en importance les deux siéges de La Rochelle par les troupes royales. L'insuccès du premier releva le parti calviniste au lendemain même de la Saint-Barthélemy, et arracha à Charles IX, un an à peine après ce grand forfait, un des édits les plus favorables qu'eussent encore obtenu les réformés. L'issue du second détruisit la dernière citadelle des protestans, et les fit rentrer de force dans la loi commune. A partir de cette époque, le protestantisme ne fut qu'une religion et non plus un parti politique. Aussi le récit de ces deux siéges occupe-t-il une large place dans les annales de La Rochelle; nous allons en rappeler les traits principaux.

Tenus en défiance par les préparatifs qui se faisaient à leurs portes sous prétexte d'une expédition en Floride, les Rochelais n'avaient cru qu'à demi à la paix de Saint-Germain. Les massacres du 24 août 1572 les trouvèrent donc sur leurs gardes, et aux premières nouvelles ils se préparèrent à défendre courageusement leur vie et leur religion (1). Le maire, Jacques-Henri, mit la ville en état de défense et arma tous les habitans. Paris, Orléans, Tours, Bordeaux, Castres, Nîmes, lui envoyèrent une foule de calvinistes échappés au fer des assassins, et ces réfugiés formèrent le redoutable corps des *enfans-perdus;* mais malgré tout leur courage, ces soldats inexpérimentés auraient difficilement tenu tête aux troupes royales, si un événement assez inattendu ne leur fût venu en aide. Après bien des refus, le brave Lanoue, nommé par Charles IX gouverneur militaire de La Rochelle, avait accepté cette charge. Également dévoué à son roi et à ses coreligionnaires, — Lanoue était calviniste, — il partit, promettant de tout faire pour amener la ville à se soumettre, mais déclarant en même temps que jusqu'à la paix il l'aiderait de ses conseils et *de son épée.* Lanoue tint parole aux deux partis. Nommé *gouverneur pour les armes* par les Rochelais et investi sous ce titre d'une véritable dictature militaire, on le vit constamment payer de sa personne comme chef et comme soldat contre les troupes royales, en même temps qu'il prêchait sans cesse la soumission au roi. Malheureusement, ce rôle étrange, si loyal dans ses apparentes contradictions, ne pouvait se soutenir longtemps au milieu des passions violentes qui dominaient à la cour et dans La Rochelle. Bientôt Lanoue eut perdu toute autorité, et, vers le milieu du siége, il sortit de la ville avec le regret de n'avoir pu remplir sa mission. Le départ de leur brave chef eût pu être fatal aux Rochelais; mais il leur laissait une forte organisation militaire, des bandes aguerries et disciplinées par lui, des chefs dont le courage s'était éclairé de son expérience, et ce n'est peut-être pas exagérer que d'attribuer en partie le triomphe de La Rochelle au séjour de quatre mois que Lanoue avait fait dans ses murs.

Déjà le territoire de La Rochelle avait été envahi et la place investie, lorsque le duc d'Anjou vint prendre le commandement du siége. Avec le vainqueur de Jarnac et de Montcontour arrivaient le duc d'Alençon, son frère, et Henri de Navarre. Autour d'eux se pressaient l'élite de la noblesse française, le prince de Condé, les ducs de Nevers, de Longueville, de Guise et de Mayenne; le duc d'Aumale, le héros catholique de *la Henriade*, à qui Charles IX avait confié la direction du siége; les maréchaux de Brissac et de Montluc; le comte de Retz, l'a-

(1) *Histoire du siége de La Rochelle par le duc d'Anjou en* 1573, par A. Genet, capitaine du génie. L'auteur de cette relation, faite surtout au point de vue militaire, a réuni dans un travail tous les documens laissés sur ce siége. C'est de lui et du père Arcère que nous avons extrait le résumé qu'on va lire.

miral Strozzi, Gonzague, Crillon, Tallard, Goas, Brantôme, qui devait plus tard raconter ces guerres où il avait joué un rôle, et une foule de gentilshommes jaloux de se signaler sous les yeux de ces illustres chefs, avides de porter les derniers coups au parti calviniste.

Entourée aux trois quarts par la mer ou des marécages, La Rochelle ne pouvait être attaquée que par son côté nord. Là aussi seulement se trouvaient quelques fortifications modernes, et entre autres le bastion de la Vieille-Fontaine et celui de l'Evangile, que surmontait le cavalier de l'Epître. Ce fut en face de ce dernier que la tranchée s'ouvrit dans la nuit du 26 au 27 février 1573. Bientôt 60 pièces de siége tonnèrent sans relâche contre La Rochelle. Les tours et les clochers crénelés tombèrent l'un après l'autre. Le duc d'Anjou, croyant alors les assiégés frappés de terreur, les fit sommer de se rendre. Pour toute réponse, une double sortie ordonnée par Lanoue alla détruire en partie les travaux commencés. Les Rochelais ripostaient de leur mieux, et le 3 mars un boulet emporta le duc d'Aumale. Cette mort fut une grande perte pour les assiégeans. Elle leur enleva un chef aussi expérimenté que brave, exalta le courage des assiégés, terrifia la cour de France, et arracha à Catherine une lettre où elle se montre mère bien plus tendre qu'on ne le croit généralement (1).

Jacques-Henri n'était plus maire: à l'expiration de sa magistrature, il avait été remplacé par Morisson, qui se montra son digne successeur. Les tranchées avaient atteint le fossé, qui devint le théâtre journalier de combats sanglans. 13,000 coups de canon avaient bouleversé le haut des remparts et ruiné en partie le bastion de l'Évangile. Alors les assiégeans construisent un pont mobile qui leur permettra de gagner le pied de la brèche à l'abri du feu des casemates. De leur côté, les assiégés fabriquent *l'encensoir*, espèce de bascule destinée à verser des chaudrons de poix bouillante sur les assaillans. De part et d'autre, tout se prépare pour un premier assaut. Il est livré le 7 avril. Malgré les ordres formels du duc d'Anjou et de Gonzague, qui dirigeait le siége depuis la mort du duc d'Aumale, la noblesse se mêle aux soldats chargés de la première attaque. Guise, Clermont, Tallard, Tavannes et Crillon s'élancent dans le fossé et courent aux casemates, dont ils s'emparent d'abord; mais le capitaine Duverger Beaulieu revient sur ses pas, et Guise est forcé de reculer, emportant Tallard blessé mortellement et laissant derrière lui de nombreux cadavres. Sur la brèche, Caussens et Goas ont rencontré Rochelais et Rochelaises. Celles-ci lancent des artifices, manœuvrent *l'encensoir* et rivalisent avec les hommes de courage et de mépris pour la mort. En vain les royalistes déploient une égale valeur, en vain de nouveaux renforts viennent combler leurs pertes,

(1) Cette lettre est en entier dans l'ouvrage du père Arcère.

en vain quelques gentilshommes, mêlés à de simples soldats, atteignent-ils le sommet de la brèche; ils sont aussitôt précipités au milieu des décombres, et lorsqu'à la nuit tombante le duc d'Anjou fait sonner la retraite, il peut compter plus de 300 morts et un nombre infini de blessés, entre autres Tallard, qui mourut quelques jours après, Gonzague, Strozzi, Goas, et la plupart de ces gentilshommes que leur courage irréfléchi avait conduits au premier rang.

Le 8 et le 10 du même mois, les mêmes efforts sont tentés par les assiégeans avec un résultat tout pareil. Le 14 est désigné pour un quatrième assaut. Les mines placées sous le bastion de l'Évangile doivent donner le signal. Ces mines sont chargées et bourrées sous les yeux du duc d'Anjou entouré de toute sa cour. L'explosion emporte toute la pointe du bastion, en même temps que les débris, retombant sur l'armée royale, écrasent, au dire de Brantôme, plus de 250 soldats ou pionniers. Les bataillons d'attaque s'élancent pour profiter d'un passage si chèrement acheté, mais ils trouvent sur la brèche des adversaires aussi résolus que les jours précédens. Rien ne peut entamer ce rempart vivant, et aux victimes de l'explosion les royalistes ont à ajouter les morts nombreux restés sur les débris fumans du bastion.

Quelque temps suspendues par l'apparition d'une flotte anglaise qui s'éloigna sans tirer un coup de canon, les opérations reprennent bientôt avec une activité extrême. Les royalistes reçoivent des renforts considérables et serrent de plus près la ville, où règne bientôt la famine. Chaque jour, de sanglantes escarmouches ont lieu tantôt dans les fossés, tantôt sur les plages laissées à sec par le reflux et où une population affamée va chercher les coquillages, devenus presque son unique nourriture. Des surprises de tout genre sont tentées, et l'une d'elles, faite de nuit par Sainte-Colombe, est près de réussir. De nouvelles mines bouleversent le bastion de l'Évangile, qui résiste le 28 avril à un cinquième assaut. Le duc d'Anjou recourt alors à des attaques générales. Le 17 mai, au moment de la basse mer, La Rochelle est assaillie sur tous les points et toujours sans succès. On recommence le 26 du même mois, et cette fois tous les chefs royalistes veulent payer de leur personne. Montluc est chargé du commandement en chef, Strozzi et Goas montent les premiers à la brèche à la tête de 6,000 Suisses qui viennent d'arriver au camp. Derrière eux viennent les gentilshommes guidés par le prince de Condé et les ducs de Guise et de Longueville. Les Rochelais les reçoivent avec leur intrépidité ordinaire, et tout d'abord Strozzi est blessé d'un coup d'arquebuse. Les soldats reculent, et l'assaut est interrompu. Il recommence bientôt plus furieux. La noblesse a pris la tête et s'élance avec une sorte de désespoir sur cette brèche toujours ouverte, toujours inabordable; mais en vain s'épuise-t-elle en valeureux efforts, en vain cinq

fois repoussée, revient-elle cinq fois à la charge. Après avoir vu tomber 28 capitaines à côté de plus de 1,000 soldats, le duc d'Anjou fait sonner la retraite et s'avoue vaincu une septième fois.

Ce dernier insuccès avait terrifié l'armée royale. Plusieurs jours se passent à réveiller l'énergie des soldats. Enfin un huitième assaut est décidé, et, pour en assurer le succès, on adopte le plan du duc de Nevers, qui veut user à la fois de ruse et de force. Pendant toute la nuit du 12 juin, de fausses attaques tiennent la garnison sur pied, toutes les batteries tonnent et foudroient la ville. A l'aube, le feu se ralentit, s'éteint peu à peu et tout semble rentrer dans le repos. Les assiégés, trompés par ce calme menteur, vont se reposer, ne laissant aux murailles qu'une faible garde, qui elle-même succombe à la fatigue et s'endort. Alors s'ébranle l'élite de l'armée assiégeante. Guise se dirige vers le bastion de l'Évangile, Henri de Navarre vers celui de la Vieille-Fontaine. Des échelles sont dressées en silence contre les murs de ce dernier; elles sont gravies, et déjà les royalistes se groupent dans le chemin de ronde, lorsqu'un cri de triomphe prématuré réveille un poste de Rochelais. Aussitôt ceux-ci s'élancent sur les assaillans, tuent tous ceux qui ont gravi le rempart et renversent les échelles au moment même où Strozzi et le duc de Longueville y mettaient le pied. De son côté, Guise avait enfin escaladé la brèche, il était entré dans le bastion de l'Évangile; mais là il découvre un nouveau fossé, un nouveau rempart élevé à l'intérieur pendant le siége, et, à l'aspect de ces obstacles imprévus, ses soldats épouvantés jettent leurs armes et fuient sans même essayer de combattre.

Cette fois La Rochelle était sauvée. Tant d'échecs successifs avaient porté à son comble la démoralisation de l'armée royale. Des maladies s'étaient déclarées dans le camp et décimaient les soldats. Les plus fermes capitaines étaient découragés. Le duc d'Anjou, qui venait d'être élu roi de Pologne, qui avait dans son camp les ambassadeurs chargés de l'amener dans ses nouveaux états, désirait un accommodement qui sauvât au moins les apparences et lui permît de s'éloigner. Catherine tremblait pour la vie et la gloire de son fils préféré. Des négociations sérieuses s'ouvrirent, et comme premier gage de bonne foi, les Rochelais obtinrent que les assiégeans détruiraient tous leurs travaux d'attaque. Enfin Charles IX signa l'édit de pacification. Les Rochelais avaient conquis la liberté de conscience non-seulement pour eux, mais encore pour tous leurs coreligionnaires du royaume. Malheureusement cette paix fut aussi boîteuse que les précédentes. Les hostilités recommencèrent bientôt. Suspendues tant que régna Henri IV, elles se réveillèrent presque aussitôt après le crime de Ravaillac. La construction du Fort-Louis, qui dominait et battait la ville, devint pour les Rochelais une cause incessante d'inquiétude et d'irritation. Chaque nouveau traité avait beau renfermer

une clause spéciale qui promettait la démolition de cette citadelle, elle restait toujours debout, rappelant la sinistre prédiction de Lesdiguières : « Il faut que la ville avale le fort, sinon le fort avalera la ville. » Enfin, en 1627, Richelieu parut devant La Rochelle, et dès les premiers jours les habitans durent comprendre que c'en était fait de la vieille république d'Éléonore.

Le siége de 1573 avait eu les caractères d'une époque où la tradition chevaleresque ne s'était pas encore effacée. C'est de haute lutte que les capitaines du duc d'Anjou avaient voulu réduire la ville rebelle. Prodigues de leur propre vie, ils avaient peu marchandé celle de leurs soldats. La fureur de l'attaque, l'énergie de la résistance, expliquent la nature et l'énormité des pertes éprouvées par les deux partis, surtout par l'armée royale (1), en même temps qu'elles permettent de comprendre le résultat de l'entreprise. Cette manière de combattre laissait une chance à l'héroïsme, et cette chance avait été

(1) Voici, d'après les documens officiels recueillis par M. Genet, la composition et les pertes des deux armées.

Le recensement fait par Lanoue le 9 février porte :

Compagnies urbaines.	8	de 200	hommes.	1,600 hommes.
Grandes compagnies d'étrangers réfugiés. .	5	120	—	600
Petites compagnies d'étrangers réfugiés. . .	4	50	—	200
Compagnie du maire, formée de tout le corps de ville et des principaux habitans. . . .	1	»	—	150
Compagnie de cavalerie.	1	»	—	200
Compagnie de gentilshommes et officiers. .	1	»	—	100
Compagnie de pionniers.	2	125	—	250
Totaux. . . .	22	compagnies. . .		3,100 hommes.

L'armée royale avait reçu à diverses reprises et avant les derniers assauts :

Infanterie.	27,000 hommes.
Suisses.	6,000
Cavalerie.	1,500
Canonniers.	300
Pionniers.	3,000
Charretiers conducteurs.	600
Troupes de marine.	2,000
Total.	40,600 hommes.

Les Rochelais eurent environ 1,300 bourgeois ou réfugiés tués, parmi lesquels il faut compter 28 pairs ou échevins. Le maire, Morisson, dont l'énergie et l'activité aidèrent si puissamment au salut de la patrie, mourut, peu de jours avant la levée du siége, des suites de ses fatigues.

L'armée royale perdit en tout 22,000 hommes. Plus de 10,000 avaient péri sur la brèche ou dans diverses rencontres, et parmi eux on compte 200 officiers, 50 capitaines dont le nom avait marqué dans les guerres précédentes, et 5 mestres de camp.

On voit que les pertes durent être dans les deux partis presque proportionnelles au nombre, et que ce siége coûta la vie à peu près à la moitié de ceux qui y prirent part soit comme assiégeans soit comme assiégés.

pour les Rochelais. Imiter le duc d'Anjou, c'était vouloir se heurter aux mêmes obstacles et s'exposer à échouer comme lui. Aussi Richelieu, décidé à détruire en France le parti protestant, qu'il soutenait en Allemagne, suivit-il dès l'abord une tout autre tactique. Pour ne rien laisser au hasard dans ce terrible jeu de la guerre, il changea le siége en blocus. Par ses ordres, un fossé de six pieds de profondeur, de douze de largeur et de trois lieues de développement, fut creusé autour de La Rochelle, et vint déboucher des deux côtés à l'entrée de la baie. Derrière ce fossé s'éleva un parapet flanqué de dix-sept forts et d'un plus grand nombre de redoutes armées d'une formidable artillerie. Quarante mille hommes d'élite commandés par les plus habiles généraux du royaume campèrent en dehors de ces lignes avec ordre de ne combattre que pour repousser les assiégés, et des châtimens sévères infligés aux plus ardens apprirent bientôt à l'armée que c'était là un ordre sérieux. Tranquille du côté de la terre, Richelieu s'occupa de la mer. L'anse au fond de laquelle était bâtie la ville séparait les deux extrémités de l'enceinte précédente par un canal d'environ quatorze cents mètres que les navires de La Rochelle franchissaient malgré le feu des batteries et des forts, que pouvaient tenter de traverser les Anglais, ces douteux alliés de la commune : Richelieu résolut de le barrer. Sous ses yeux, Clément Métézeau enfonça des pilotis, submergea des navires chargés de pierres, et éleva sur ces fondations une digue dont la hauteur dépassait celle des plus hautes marées. Un goulet de quelques toises laissé au milieu fut défendu par deux petites jetées accessoires chargées de bouches à feu, par deux forts et par une triple enceinte de vaisseaux de guerre toujours prêts au combat, de poutres reliées par des anneaux de fer, et de navires à l'ancre dont les proues tournées vers le large et armées de longs éperons devaient arrêter les brûlots et les *foudroyans* (1). Cela fait, Richelieu attendit avec la patience qu'inspire la certitude du succès.

En effet, la chute de La Rochelle n'était plus qu'une question de temps. Ses habitans, séquestrés ainsi d'une manière absolue, eurent bientôt épuisé tout ce qu'ils possédaient de vivres. La famine devint horrible. Les détails transmis à ce sujet par divers témoins oculaires sont effroyables. Après avoir mangé les plus immondes animaux, après avoir essayé de remplacer le blé par des os et du bois pilés, la viande par du cuir et du parchemin, les Rochelais en vinrent à tromper leur faim avec du plâtre et des ardoises broyées. Plusieurs se nourrirent de cadavres, et l'on vit une femme mourir en dévorant son propre

(1) Espèces de mines flottantes, formées avec des navires maçonnés à l'intérieur, que l'on plaçait près d'une digue pour la renverser par l'explosion.

bras. Les morts tombés dans les rues y pourrissaient sans sépulture. Les vivans, *couverts d'une peau noire et retirée que les os écorchaient,* éprouvaient d'atroces douleurs au moindre contact. Vers les derniers temps du siége, il mourait jusqu'à *quatre cents* personnes par jour. Aussi, lorsque après quatorze mois et seize jours de siége Louis XIII fit son entrée dans La Rochelle, il ne put retenir ses larmes à l'aspect de tant de souffrances, dont les preuves frappaient ses yeux malgré les précautions prises pour lui en éviter le spectacle (1). 5,000 Rochelais seulement le reçurent en criant grâce. Des 28,000 habitans que la ville renfermait au commencement du siége (2), 23,000 étaient morts de faim (3)!

Une population entière atteint difficilement ce degré d'héroïque constance, si elle n'est soutenue par un homme d'élite qui lui souffle sa propre énergie; ici cet homme fut Jean Guiton. Issu d'une famille d'échevins, fils et petit-fils de maires, ce célèbre Rochelais s'était d'abord exclusivement occupé des soins exigés par son commerce et par une fortune quelque peu embarrassée (4); mais, nommé amiral à l'âge de trente-neuf ans, il déploya tout à coup de véritables talens militaires et une indomptable fermeté. Pour son début, on le voit assaillir la flotte royale deux fois plus forte que la sienne, la mettre en fuite et lui prendre plusieurs navires. Plus tard, avec 5,000 hommes et 500 canons, il attaqua le duc de Guise, dont les vaisseaux, plus forts et armés de canons d'un plus gros calibre, portaient 14,000 hommes et 643 bouches à feu. Ce fut une bataille acharnée : 14,000 coups de canon furent tirés en deux heures, et les deux amiraux coururent les plus grands périls. La nuit vint interrompre cette lutte inégale. Au lieu d'en profiter pour fuir, Guiton et ses Rochelais restèrent en place, prêts à recommencer le lendemain. Au point du jour arriva la nouvelle que la paix était signée. Alors Guiton alla saluer le duc de Guise, et lui offrit son étendard comme au représentant du roi de France. Guise le refusa, déclarant qu'il ne l'avait pas gagné au combat. Il embrassa Guiton, et dit aux capitaines rochelais : « Vous estes

(1) La Rochelle se rendit le 29 octobre 1628, mais le roi ne rentra dans ses murs que le 1er novembre. Ces deux jours furent employés à nettoyer les rues, à enterrer les cadavres et à distribuer des vivres à ce qui restait d'habitans.

(2) Recensement officiel fait par le maire Jehan Godeffroy.

(3) Un millier de personnes moururent encore des suites de leur misère, après la reddition de la place. Ainsi de la population primitive de La Rochelle il ne resta qu'environ quatre mille âmes.

(4) *Jean Guiton, dernier maire de l'ancienne commune de La Rochelle,* par P.-S. Callot, ex-maire de la même ville, 1847. Dans ce travail, très-curieux à plus d'un titre, l'auteur a reconstruit, à l'aide des pièces originales conservées à La Rochelle, l'histoire entière de Guiton et de sa famille avant et après le siége de 1628, histoire qui était complétement oubliée.

de braves gens d'avoir ozé combattre si vaillamment; c'est à quoy je ne m'attendais pas, et estimais que, voyant une armée si puissante, vous deussiez vous retirer sans combattre. » — « Monseigneur, s'écria Guiton, jusqu'ici Dieu m'a faict cette grâce de n'avoir jamais tourné le dos au combat, et je me fusse plustôt perdu par le feu que de fuir. »

Tel était l'homme que les Rochelais choisirent pour chef lorsque, assiégés depuis neuf mois et déjà à bout de ressources, ils voulurent raffermir leurs propres courages. Il fallut un dévouement plus qu'ordinaire pour accepter une pareille tâche, et l'on comprend les hésitations de Guiton; mais, une fois engagé, il ne faiblit pas un instant. Au milieu des scènes affreuses que nous avons rappelées, il montrait à ses concitoyens un front toujours calme, presque gai. Administration intérieure, défense de la place, négociations avec l'Angleterre et le roi, il faisait tout marcher de front. Le jour, il présidait les conseils, visitait les malades, et consolait les mourans; la nuit, il faisait des rondes et commandait lui-même des patrouilles. Quelques citoyens égarés par le désespoir, comprenant bien que seul il prolongeait cette résistance désespérée, voulurent, à diverses reprises, le frapper de leurs poignards, et tentèrent d'incendier sa maison. Guiton, sans pitié pour les espions et les traîtres, se borna à faire mettre en prison ceux qui ne s'en prenaient qu'à lui, et redoubla d'efforts et de constance. Enfin, après avoir vu la flotte anglaise se montrer deux fois sans rien tenter, après avoir eu connaissance du traité par lequel ses infidèles alliés le livraient à Richelieu, voyant sa garnison réduite à *soixante-quatorze Français et soixante-deux Anglais* (1), Guiton crut avoir fait et obtenu de ses compatriotes tout ce qui était humainement possible. Alors il demanda le premier qu'on se rendît au roi, et, oubliant tout grief personnel, il alla tirer de prison un de ses plus constans ennemis, l'assesseur Raphaël Colin, et lui remit la garde de la ville, voulant faciliter ainsi la conclusion du traité. Les conditions en furent sévères. On laissa à ce qui restait de Rochelais la vie, les biens et la liberté de conscience; mais tous les priviléges de la ville et les remparts qui la protégeaient durent tomber en même temps (2). Le maire et dix des principaux bourgeois

(1) Au commencement du siége, la garnison se composait de *douze compagnies de bourgeois* et de *cinq à six cents Anglais* auxiliaires. Nous avons vu plus haut que les compagnies urbaines étaient de 200 hommes. Sur 2,400 bourgeois armés pour défendre leur ville, il en était donc mort environ 2,326.

(2) Ces conditions, accordées par Richelieu, alors que toute prolongation de la résistance était rigoureusement impossible, précisent nettement le caractère de la lutte. Il est bien évident qu'elle était avant tout politique, au moins aux yeux des chefs des deux partis. Si le cardinal avait obéi surtout à l'esprit catholique de son temps, il n'aurait pas laissé aux Rochelais leurs temples et leurs pasteurs. Si le *corps de ville* avait mis l'intérêt de ses croyances religieuses avant celui des franchises municipales, il n'aurait pas pris

furent d'abord exilés. Ils rentrèrent quelque temps après, et Guiton servit dans la marine royale avec le titre de capitaine. Il mourut à La Rochelle, âgé de soixante-neuf ans, et fut enterré près du canal de La Verdière, là même où s'élevaient ces remparts qu'il défendit avec tant de constance, en face de ce Fort-Louis, cause ou prétexte des guerres où il s'illustra, en vue de cette digue qui décida la ruine de sa patrie (1).

A l'exception de Colin et des quelques compilateurs qui ont aveuglément copié ses dires (2), tous les écrivains sont unanimes dans leurs appréciations de Guiton. Catholiques ou protestans, prêtres ou laïques, tous rendent hommage à la grandeur de son caractère, à la générosité de son cœur (3). Aussi son nom est-il resté populaire à La Rochelle, où l'on montre encore la table de marbre que Guiton frappa de son poignard en prêtant le serment de résister; aussi voulut-on, en 1841, lui élever une statue; mais le gouvernement d'alors refusa de ratifier ce vote du conseil municipal rochelais.

Il est bien difficile d'expliquer ce refus. Craignit-on d'avoir l'air de sanctionner une révolte? Ce motif serait mal fondé. Guiton et ses concitoyens n'étaient rien moins que des rebelles. Ils ne demandaient autre chose que l'exécution d'un contrat ratifié par une longue suite de rois, sanctionné par l'autorité des siècles, et que pour leur part ils avaient toujours fidèlement observé. Le manifeste publié avant le siége fut l'expression noble et parfois touchante de leurs sentimens (4). Ils adjuraient tous les souverains, princes ou républiques alliés de la couronne de France; ils rappelaient que les premiers ils avaient secoué le joug de l'Angleterre « pour ne pas être comme étrangers dans le sein de leur patrie; » mais leur ravir leurs libertés, c'était, disaient-ils, « les forcer avec violence dans le sein de l'Anglais. » Dans les plus dures extrémités, les actes de la commune rochelaise furent toujours d'accord avec son langage. Loin de se donner à l'Angleterre, elle rejeta toute idée d'annexion, et traita de puissance à puissance, se réservant tous les droits de souveraineté et s'engageant seulement à ne jamais faire une paix séparée. Pendant le

contre la domination anglaise ces précautions minutieuses et parfois offensantes, qui seules peuvent expliquer ce que la conduite de Buckingham et de ses successeurs envers leurs alliés présente d'étrange et de peu généreux.

(1) *Jean Guiton*, par P.-S. Callot.

(2) Pour juger de la croyance que mérite cet auteur, il suffit de rappeler qu'il traite Guiton de *lâche*.

(3) Pendant le siége, des fanatiques offrirent à diverses reprises d'assassiner Richelieu. Guiton repoussa ces offres avec indignation, et fit consacrer ses refus par la parole du ministre Salbert. « Ce n'est pas une telle voie, disait-il, que Dieu veut prendre pour notre délivrance; elle est trop odieuse. »

(4) *Histoire de La Rochelle*, par Arcère.

siége, les fleurs de lis furent respectueusement conservées sur les portes, et chaque jour, au plus fort même de la famine, on priait Dieu pour la vie du roi. En un mot, fidèles malgré leur lutte armée, les Rochelais ne cessèrent de mériter le reproche que leur adressaient leurs prétendus alliés d'outre-mer, *d'avoir la fleur de lis empreinte trop avant dans le cœur*. Mais cette fidélité était subordonnée à leur attachement pour leurs priviléges, et ceux-ci, inconciliables avec les progrès de la société, avec le mouvement de fusion qu'accélérait la main puissante de Richelieu, devaient fatalement périr. La Rochelle avait incontestablement pour elle le droit ancien; le cardinal pouvait invoquer le droit nouveau, et peut-être est-il permis de dire que dans ce sanglant conflit l'attaque et la défense furent également légitimes.

Ce n'est pas, nous aimons à le croire, en qualité de protestant que Guiton s'est vu refuser la statue que voulait lui élever sa ville natale. Nos lois et nos mœurs plus encore n'accepteraient pas une pareille raison. Est-ce comme républicain? est-ce comme représentant de la prétendue alliance qui, au dire de quelques personnes, existerait entre ces deux ordres d'idées? Nous ne saurions repousser trop hautement une telle pensée. Établir une solidarité quelconque entre les doctrines politiques et la foi religieuse, c'est méconnaître l'esprit même du christianisme qui a si nettement distingué le royaume des cieux des royaumes de ce monde, Dieu de César. Pas plus que le catholicisme, le protestantisme n'est essentiellement républicain. Un coup d'œil jeté sur la carte d'Europe, un souvenir des dernières années suffisent pour prouver ce fait. Tous les grands états protestans sont des monarchies, et la couronne y est aussi solide sur la tête des souverains que dans les états les plus catholiques, qu'à Rome même.

Aujourd'hui qu'ont disparu pour toujours les causes qui firent couler tant de sang, aujourd'hui qu'une France compacte a remplacé la France morcelée d'autrefois, et que les croyans des religions les plus diverses sont égaux aux yeux de la mère commune; aujourd'hui que le fantôme de république sorti des barricades de février est tombé devant la plus éclatante des manifestations nationales, rien, ce nous semble, ne doit plus s'opposer à la réalisation d'un vœu que nous avons entendu formuler par bien des bouches sans acception d'opinions ou de croyances. Guiton fut la plus haute expression des sentimens de ses concitoyens; à ce titre, les Rochelais lui doivent une statue. L'idée de patrie s'est transformée à La Rochelle aussi bien que dans toutes nos provinces; la France peut donc sans danger rendre hommage à ce patriotisme local qui fut longtemps le seul vrai, le seul possible, et honorer dans le dernier défenseur des franchises rochelaises le courage et la fermeté portés jusqu'à l'héroïsme. Des souvenirs de cette nature sont toujours bons à réveiller.

La Rochelle ne s'est jamais entièrement relevée du coup terrible porté par Richelieu. A diverses reprises, ses relations avec le Canada, la côte d'Afrique ou Saint-Domingue ont ramené dans ses murs le commerce et la richesse; de nos jours encore, ses sels, ses eaux-de-vie, ses armemens pour la pêche, appellent dans ses bassins de nombreux navires; mais la population n'a pu encore se rapprocher de son chiffre primitif. Elle s'est à la fois réduite et transformée. La Rochelle ne renferme que 15,000 habitans; dans ce nombre, on ne compte guère que 800 protestans, et à peine quelques familles pourraient-elles suivre leur généalogie jusqu'à l'époque des siéges. Les persécutions qui commencèrent dès qu'on ne craignit plus les calvinistes, la révocation de l'édit de Nantes et les émigrations en masse qui en furent la suite, les mariages mixtes, presque toujours contractés au profit de la religion dominante, ont amené ce résultat. La ville elle-même a peu changé. Les rues sont encore bordées de *porches* ou galeries basses qui cachent les piétons et donnent à l'ensemble quelque chose de désert et de sombre bien en harmonie avec la gravité puritaine de ceux qui les bâtirent. L'hôtel-de-ville, avec sa façade de pierres tout unie, avec sa porte de forteresse, ses deux tours et son cordon de créneaux et de mâchicoulis, est bien la digne *maison commune* de ces fiers marchands qui combattirent sous Morisson et Jean Guiton; mais des remparts qui les abritèrent, il ne reste plus que trois tours conservées par Richelieu comme autant de citadelles et reliées depuis à l'ensemble des fortifications élevées d'après les plans de Vauban. A l'entrée du port, la tour de la Chaîne et le donjon massif de Saint-Nicolas se dressent comme deux sentinelles de grandeur inégale, et leurs vieilles murailles, qui datent de Charles V, évoquent tous les souvenirs guerriers de La Rochelle. La tour de la Chaîne se rattache par une étroite courtine à la tour de la Lanterne, qui conserve encore la singulière pyramide de pierres où s'allumait chaque soir le fanal destiné à guider les navires. Une route partant de cette dernière conduit, à travers les remparts, à la promenade du Mail, vaste pelouse de 600 mètres de long, encadrée de quatre rangées d'ormes séculaires, et qui se termine à mi-côte d'une colline dont le sommet commande le port et la ville. Là, on rencontre une gaie maison de campagne, une ferme et leurs jardins encaissés entre des tertres peu élevés. Ces tertres, que la charrue tend chaque année à niveler, sont tout ce qui reste du Fort-Louis, de ce fort *qui avala la ville,* et c'est à peine si l'œil peut deviner à quelques plis du terrain le plan des glacis ou la trace des fossés. La digue s'est mieux conservée : les vents et les flots en ont démoli le sommet et adouci les talus; mais quand la mer baisse, on la voit montrer une à une ses pierres bouleversées, se détacher du rivage et s'allonger peu à peu comme une ligne noire qui semble vouloir barrer encore l'entrée du port.

Entre le Mail et la mer s'étend une langue de terre naguère inculte et qu'a su mettre à profit dans un intérêt général un Rochelais que regrettent depuis peu ses concitoyens et les savans de tout pays (1). Les bains de mer fondés par M. Fleuriau de Bellevue semblent réaliser l'idéal d'un établissement de ce genre. Des constructions élégantes et simples, une large terrasse que borde en guise de parapet une haie d'arbustes entrelacés, s'élèvent au-dessus d'une falaise de quelques pieds. Au-dessous s'étend la longue file des tentes. Un plan incliné pavé de larges dalles que couvre et lave la marée met les baigneurs inexpérimentés à l'abri des galets et de la vase. Un vaste jardin anglais planté d'arbres verts, émaillé de pelouses, semé de chalets et de kiosques, se prolonge du côté de la digue et permet de choisir, au milieu même des fêtes les plus bruyantes, entre la foule et la solitude. Ce jardin fut bientôt mon lieu de repos favori. Après une longue journée de travail, j'aimais à m'asseoir la nuit dans l'ombre de quelque massif dominant la falaise, et là, tantôt à peu près seul, je me pénétrais de ce calme absolu qu'on ne connaît pas dans les grandes villes, tantôt, aux jours de réunion, j'écoutais la musique militaire jetant ses notes stridentes à la foule pressée dans les allées du Mail ou les sons joyeux de l'orchestre appelant les danseurs dans les salons, tandis qu'en face de moi la lune argentait les eaux de la baie et faisait miroiter, en leur prêtant un charme bien trompeur, les bancs de vase du chenal.

La morte-eau, qui mettait obstacle à mes courses zoologiques, ne m'avait pas empêché, dès les premiers jours de mon arrivée, de parcourir la côte pour me faire une idée de ce que je pouvais craindre ou espérer. Ces premières explorations m'inspirèrent de sérieuses inquiétudes. En effet, de mes recherches précédentes il résultait que les calcaires comparés aux schistes et aux granites sont toujours infiniment moins riches en animaux marins. A raison de leur dureté moindre, ils résistent moins bien aux chocs purement mécaniques, alors mêmes qu'ils sont en masses compactes. En outre, leur composition chimique permet à l'eau d'en dissoudre une proportion qui, pour être faible, n'en est pas moins sensible. Aussi les algues et les fucus, qui sur les côtes de Bretagne transforment le granite en buissons ou en prairies, ne peuvent se fixer solidement sur ces surfaces toujours renouvelées et sont ici beaucoup plus rares. Avec eux disparaissent une foule d'espèces animales qui se nourrissent de ces plantes marines ou trouvent une retraite dans leurs rameaux. Les mêmes conditions opposent les mêmes obstacles à la multiplication des zoophytes

(1) M. Fleuriau de Bellevue avait mérité par ses nombreux travaux le titre de correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). Pendant plus de quatre-vingts ans, il consacra sa fortune entière à faire autour de lui le plus de bien possible. Aussi sa mort a-t-elle été regardée à La Rochelle comme un malheur public.

et des autres animaux fixés. Avec les espèces herbivores, avec celles qui vivent sur place à la façon des plantes, s'éloignent toutes les espèces carnassières qui vivent à leurs dépens. Si le calcaire est en outre formé de couches fendillées que les vagues brisent aisément, les causes précédentes exercent une action bien plus énergique, et de plus les animaux qui se cachent dans les fentes du rocher ou qui leur confient leurs œufs manquent de retraites sûres et diminuent à leur tour. Enfin si ces couches forment des plans inclinés vers la mer, les sources de toute la contrée suivent ces espèces de lits, viennent de bien loin sourdre en nappes sur le rivage, diminuent la salure des eaux qui baignent la côte et en chassent toutes les espèces les plus franchement marines. On voit que la richesse et la composition des faunes littorales dépendent de la nature minéralogique et de la structure géologique du continent. C'est là un de ces mille exemples qui nous montrent comment le règne minéral exerce une influence parfois considérable sur les deux autres, comment les êtres organisés et vivans peuvent être placés sous la dépendance des corps bruts, comment tout se tient et s'enchaîne dans l'admirable ensemble qu'étudient les naturalistes.

Toutes ces causes de dépopulation, je les voyais réunies aux environs de La Rochelle. Partout le calcaire oolitique me montrait ses assises peu épaisses, fissurées en tous sens et taillées à pic par la vague. Au pied de ces falaises s'étendaient des plateaux de la même roche formés d'ordinaire de larges gradins inclinés. Aussi, jusque sur les points les plus favorablement disposés, je trouvais une plante marine que sa couleur et la largeur de ses feuilles plissées ont fait comparer à nos laitues, et qui ne vient que dans les eaux à demi saumâtres. Jusqu'aux zones de la plus basse mer, cette ulve de mauvais augure formait de vastes plates-bandes, où des fucus tondus de près par les riverains figuraient assez bien des chicorées mal venues. Enfin un dernier signe non moins redoutable que les précédens achevait de me faire trembler pour les résultats du voyage. Depuis longtemps, j'avais reconnu qu'il n'y a rien à trouver dans la vase pure. Aussi nuisible aux œufs qu'aux individus adultes, elle étouffe les premiers en empêchant l'oxygène d'arriver jusqu'aux germes; elle ne peut être habitée par les seconds, qui ont besoin d'un terrain assez résistant pour soutenir leurs galeries. Or à La Rochelle la vase envahit tout. Dans le port, dans la baie, à peine les écluses de chasse peuvent-elles conserver au chenal la profondeur qu'exigent les grands navires de commerce. En dehors de ce canal artificiel, partout un lit de vase noire ou jaunâtre s'étend depuis les zones les plus élevées jusque bien au-dessous des limites des plus fortes marées. Jusque sur certains plateaux découverts où la vague semble devoir tout balayer, la vase

atteint plus d'un pied d'épaisseur, couvre de son lourd manteau les sables, les rochers, et remplit les plus étroites fissures. A la moindre agitation, cette couche demi-fluide se délaie. Aussi le long des côtes l'eau est-elle toujours trouble; au plus léger souffle de vent, elle devient terreuse et prend aux yeux quelque chose de solide. Plus avant, la mer, sans être beaucoup plus propre, garde quelque chose de sa couleur. Son bleu, mêlé au jaune de la vase, se change souvent en un beau vert. A certains momens, quand des nuages isolés marbrent l'océan de leurs ombres et qu'une brise légère le creuse de sillons, cette lumière brisée produit une illusion étrange : on dirait une vaste plaine dont les premiers plans seraient de terre à froment fraîchement labourée et qui déroulerait jusqu'à l'horizon un tapis de fraîches prairies.

Plusieurs causes concourent à accumuler dans les eaux de la Saintonge cette masse de particules terreuses. Du nord au midi, de la pointe de l'Aiguillon à la pointe de Fouras, les îles de Ré, d'Aix et d'Oleron forment comme une espèce de digue interrompue qui longe la côte et en est séparée par un canal irrégulier très rétréci au sud. Plusieurs rivières, entre autres la Charente, la Sèvre niortaise et la rivière de Saint-Benoît, se déchargent dans ce bassin, et leurs courans, dirigés à l'encontre l'un de l'autre par la situation des embouchures, par la disposition des côtes, se neutralisent mutuellement. Ainsi les détritus, enlevés aux terrains marécageux qu'elles parcourent, ne peuvent être chassés en pleine mer et restent sur place. Pour sa part, la mer travaille de deux manières à maintenir et à augmenter cet envasement. Jusque bien loin de cette côte, elle ne présente qu'une faible profondeur, et son fond, composé de couches semblables à celles des terres voisines, est facilement attaqué même par des marées ordinaires. Celles-ci pénètrent dans l'espace que circonscrivent les îles et la côte par trois *pertuis* ou détroits (1), rencontrent sur leur passage des plateaux sous-marins, en enlèvent toujours quelque chose, et leurs courans, heurtés l'un par l'autre, ne servent qu'à refouler vers la plage de nouveaux détritus. Cette cause agit avec une bien autre puissance lorsque les vents du large poussent vers le continent les hautes vagues de l'Atlantique. Alors le fond est bouleversé par ces masses liquides; les falaises formées de roches peu résistantes cèdent aux chocs redoublés qui ébranlent et rongent leur base, s'éboulent par larges pans et ajoutent leurs débris réduits en poussière à ceux que les flots ont arrachés au sol même de l'océan. Ainsi s'accomplit tout le long de cette côte un double travail d'érosion et

(1) Ces détroits sont le Pertuis Breton, entre l'île de Ré et la côte; le Pertuis d'Antioche, entre les îles de Ré et d'Oleron; le Pertuis de Maumusson, entre l'île d'Oleron et le continent.

d'envasement dont on peut constater les résultats aux portes mêmes de La Rochelle.

En effet, des documens que nous a transmis le moyen âge il résulte que le bourg primitif était entouré d'eau à peu près de toute part (1). L'ancien port était situé à l'opposite du port actuel, près de la vieille porte Neuve, et un vaste marais étendu à l'orient achevait de transformer en île le centre de la ville moderne. Depuis longtemps le vieux port est comblé, et le marais asséché a été compris dans la ville; mais là ne s'est pas arrêté l'envahissement. On trouve dans l'ouvrage du père Arcère deux plans, l'un de 1573, l'autre de 1756. Dans le premier on voit la mer s'étendre en ligne droite au pied des remparts, à droite et à gauche des deux tours placées à l'entrée du port. Elle se replie ensuite tout autour de la place en formant un dédale de véritables lagunes à l'est jusqu'au petit coteau de Lafont, à l'ouest jusque bien au-delà de l'ouvrage à couronne. Dans le second plan, les marais situés à l'orient ont presque entièrement disparu, et l'on voit des champs et un cimetière à la place qu'ils occupaient. Enfin, à en juger d'après la carte de M. Beautemps-Beaupré, dès 1831 la mer a cessé d'atteindre les fortifications, et les fossés ne se remplissent plus qu'à l'aide de canaux ménagés dans ce but. Mais si le fond de la rade s'est comblé, en revanche la mer en a reculé et élargi l'entrée. Chaque tempête emporte quelque chose à la pointe des Minimes, à celle de Chef-de-Baie, et le père Arcère, en se fondant sur des observations précises faites dans un espace de douze années, estime que cette perte est d'environ quatre pieds par an un peu au-delà de la digue, c'est-à-dire sur des points où la falaise n'est frappée que par les vagues déjà bien affaiblies.

Mes premières recherches ne confirmèrent que trop les tristes pressentimens inspirés par l'inspection des côtes. Il me fallait arriver au plus bas de l'eau pour rencontrer des animaux qui se montrent ailleurs dans les zones les plus élevées, et encore j'eus beau jouer de la pioche et du pic, je ne trouvai guère que quelques espèces communes, et que je connaissais pour les avoir vues de Boulogne à Saint-Jean-de-Luz. Après quelques essais aussi peu fructueux, voyant toujours mes vases presque vides, je renonçai à mes procédés ordinaires d'exploration et cherchai fortune par d'autres moyens. C'est alors que je m'applaudis de n'avoir écouté ni les petites vanités du monde, ni le trop grand amour du bien-être, d'être resté fidèle à mes habitudes de prolétaire de la science, de n'avoir pas élu domicile dans les beaux quartiers. J'étais logé sur le port, dans un bouchon où mangeaient et couchaient à la nuit les manœuvres du chantier voisin. Mon

(1) Arcère.

hôtesse, d'âge très mûr, était quelque peu criarde, et sans mériter le reproche d'exigence, j'aurais pu trouver à redire à la saveur des mets, à la propreté du service; mais ma chambre était grande et claire, mais devant moi s'étendait le port avec ses trois bassins, mais pas une barque n'entrait à La Rochelle sans passer sous mes yeux, et j'étais en plein quartier de pêcheurs et de marins. Grâce à quelques recommandations aussi nécessaires en pareil cas qu'en bien d'autres, j'étais en relation avec deux patrons. Je les vis plus souvent, je leur fis la cour. Le docteur Sauvé joignit son influence à mes sollicitations, et m'apporta enfin le premier un animal fort curieux dont l'existence dans les mers de La Rochelle avait été un des motifs déterminans de mon voyage. Quelques détails sur cette espèce remarquable feront comprendre, j'espère, comment, au point où en est la science moderne, un de ces petits êtres si dédaignés du vulgaire et même de certains savans peut mériter qu'un naturaliste fasse cent cinquante lieues tout exprès pour l'étudier.

Les hommes qui, réunissant en un faisceau les faits jusque-là isolés, firent de la zoologie une véritable science, durent nécessairement s'attacher d'abord aux groupes *à type fixe* les mieux circonscrits et les plus naturels, aux animaux dont l'anatomie traduisait de la façon la plus complète les plans fondamentaux. Lorsqu'ils venaient à rencontrer un de ces groupes *à type variable* où les espèces les plus voisines sous certains rapports diffèrent essentiellement sous d'autres, lorsque leur scalpel se heurtait à quelqu'un de ces animaux qui s'écartent brusquement de leurs plus proches voisins et semblent vouloir faire bande à part, ils sautaient par-dessus ces exceptions encore fort rares et les casaient tant bien que mal dans leurs cadres réguliers. Cette manière d'étudier pouvait seule leur donner la clef de la méthode, leur révéler les tendances générales de l'organisation et leur inspirer de grandes vues capables d'embrasser le règne animal dans son ensemble; mais elle devait entraîner et elle entraîna en effet un inconvénient réel. On assimila d'une manière trop complète la science de la création vivante aux sciences des corps bruts, et parce que celles-ci présentaient un certain nombre de *lois* plus ou moins rigoureuses, on voulut prématurément agir de même en zoologie descriptive, en anatomie, en physiologie. Bientôt la zoologie eut comme la physique ou la chimie, presque comme les mathématiques, un certain nombre de formules, le plus souvent prises à leur juste valeur par ceux qui les émettaient, mais dont la foule des élèves et des imitateurs ne tarda pas à faire autant de règles inflexibles, d'incontestables vérités.

Cependant la science a marché, et, en dépit des hommes qui luttent encore pour le passé, il faut bien reconnaître qu'un grand nombre de généralisations admises sur parole, ou même vraies il y a trente

ans, exigent de nos jours une révision sévère. De là vient l'intérêt tout particulier qui s'attache à l'étude de groupes longtemps négligés, et par suite la remarquable émulation qui amène sur les bords de la mer des naturalistes de tous pays. C'est qu'en effet les faunes marines ressemblent assez peu aux faunes de la terre, de l'air ou des eaux douces. La mer nourrit des groupes entiers appartenant à des types spéciaux qui n'ont ailleurs aucun représentant. C'est là que vivent presque uniquement ces animaux étranges chez qui la machine animale est réduite à sa plus simple expression, quoique conservant un volume considérable, véritables expériences de physiologie toutes faites par la nature, et qu'il suffit de savoir reconnaître et interpréter. Enfin c'est là qu'il faut aller chercher ces êtres aux formes extérieures anormales, aux dispositions organiques exceptionnelles, qui déroutent tant de nomenclateurs et d'anatomistes systématiques, qui ouvrent aux amis de la vérité des horizons de plus en plus vastes et variés.

A ces divers titres, le *branchellion* nous semble mériter toute l'attention des naturalistes. Cet animal vit en parasite sur la torpille; on ne le trouve jamais ailleurs, et, remarquons-le en passant, c'est déjà un fait bien curieux. Personne n'ignore que la torpille, espèce de machine électrique vivante, peut foudroyer ses ennemis même à une distance considérable. Les pêcheurs font journellement l'expérience des singulières facultés de ce poisson. Dès qu'ils en tiennent un dans leur chalut (1), ils en sont prévenus par les secousses que leur transmettent les cordes d'amarrage, et l'un d'eux m'affirmait que ces secousses sont parfois assez violentes pour les forcer *à larguer* quand ils hissent leurs filets à bord, et à laisser tout retomber au fond de la mer. Pour que le branchellion puisse impunément vivre aux dépens de la torpille, il faut que son organisation le rende insensible aux actions électriques, ou bien qu'elle permette à ce ver, de trois ou quatre centimètres de long, de résister à des décharges qui ébranlent les hommes les plus vigoureux.

Découvert par Rudolphi, le branchellion a été classé par Savigny parmi les sangsues. Cuvier, Blainville et leurs successeurs l'ont maintenu à cette place, et pourtant ses caractères extérieurs, à eux seuls, devaient soulever quelques doutes à cet égard. Comme les autres sangsues, le branchellion porte à chacune de ses extrémités une ventouse qui lui sert à se fixer solidement; mais le corps, au lieu d'être d'une seule venue, comme chez tous les animaux dont on le rapproche, porte en avant une sorte de cou arrondi et renflé en fuseau, représentant à peu près le tiers de la longueur totale, tandis que le

(1) Espèce de filet ou plutôt de drague, très-employée le long de nos côtes.

reste du corps, semblable à celui d'une sangsue d'un noir violacé, présente de chaque côté une série de lames minces, élargies en éventail, plissées sur les bords, et de couleur plus claire. Par ce partage du corps en deux régions bien distinctes, par l'existence de ces appendices, le branchellion formait, dans le groupe des hirudinées (1), une exception unique, et, en le plaçant ainsi dans une même famille, à côté des sangsues ordinaires, Blainville surtout se mettait en contradiction avec quelques-uns des principes le plus constamment soutenus par lui-même. C'est qu'en présence de la variabilité des animaux inférieurs, les esprits les plus systématiques sont bien forcés de se rendre à l'évidence et de renoncer à ces cadres, tracés d'avance, où ils s'étaient flattés d'enserrer la création.

Cet extérieur remarquable devait attirer l'attention des anatomistes en faisant pressentir une organisation interne également curieuse. Malheureusement les branchellions ne sont rien moins que communs, ils sont rares là même où les torpilles se pêchent par centaines, et cependant il fallait les observer vivans. Je savais, par mon expérience personnelle, que les recherches faites sur des individus conservés ne pouvaient conduire à des résultats sérieux, car l'alcool raccornit et confond les organes et les tissus. Je ne connaissais pas encore les travaux récemment publiés en Allemagne (2), et bien des questions restaient pour moi tout entières. Qu'étaient, par exemple, ces appendices latéraux placés à chaque anneau comme des franges verticales? Etaient-ce de simples replis cutanés, ainsi que l'affirmaient Cuvier, Blainville et tous leurs successeurs? étaient-ce des organes respiratoires, comme paraissaient l'avoir admis, sur une simple inspection, Rudolphi et Savigny? Mais, dans ce cas, le branchellion devenait une *sangsue à branchies*, c'est-à-dire qu'il devenait un être exceptionnel, non plus seulement dans la famille, mais encore au milieu de tous les groupes voisins. A prendre au pied de la lettre quelques-uns de ces principes dont je parlais plus haut, c'était une chose aussi extraordinaire que de rencontrer un mammifère sans poumons, et quoique habitué à observer chez les animaux inférieurs

(1) Nom de famille donné à tous les vers voisins des sangsues.

(2) M. Leydig, naturaliste distingué, avait publié, quelque temps avant mon départ pour La Rochelle, une notice fort intéressante sur le branchellion qu'il avait eu vivant à Gênes. Les résultats auxquels nous sommes parvenus l'un et l'autre s'accordent sur certains points et diffèrent sur quelques autres. Ces divergences tiennent sans doute à ce que, mieux servi par les circonstances, j'ai pu voir beaucoup plus que le naturaliste allemand, peut-être aussi à ce que nous avons examiné deux espèces différentes. En effet, quelques détails donnés par M. Leydig me font penser qu'il pourrait bien exister deux espèces de branchellion, bien qu'on n'en ait encore admis qu'une seule. J'ai, du reste, rapporté à Paris les préparations nécessaires pour démontrer l'exactitude de tous les faits essentiels que m'avaient fournis mes études.

des écarts considérables, celui-ci me paraissait bien grand. Pourtant l'observation directe m'apprit qu'il en était ainsi, et l'expérimentation confirma ce résultat.

En effet, placés sous le microscope, ces larges feuillets membraneux, si minces et en apparence d'une organisation si simple, me montrèrent des couches cutanées pour les protéger, des fibres musculaires et ligamenteuses pour les mouvoir et les maintenir épanouis, des nerfs pour les animer; surtout j'y découvris des canaux ramifiés donnant naissance à un réseau que parcourait un liquide parfaitement incolore et chargé de granulations très fines dont les mouvemens indiquaient ceux du liquide lui-même. A elle seule, cette structure caractéristique pouvait autoriser à regarder ces appendices comme de véritables branchies; mais je voulus, et pour moi-même et pour les autres, une preuve plus décisive. A l'aide d'une seringue à tube capillaire, je poussai dans les canaux qui relient entre eux ces appendices un précipité de fer à peine bleuâtre qui a la propriété de se foncer au contact de l'oxygène et de se changer en bleu de Prusse. J'avais eu soin d'opérer sur un animal plein de vivacité. Quoique l'opération eût parfaitement réussi, je n'aperçus d'abord aucun changement : la couleur du liquide employé se confondait avec celle des tissus. Mais bientôt l'air dissous dans l'eau, pénétrant à travers les tissus vivans de l'animal, agit sur mon précipité comme il l'eût fait sur le sang lui-même, et lui céda son oxygène. Je vis les appendices se teinter rapidement; les vaisseaux prirent l'aspect de lignes ondulées d'un bleu de plus en plus foncé, et, au bout de quelques minutes, je distinguai les réseaux à la simple loupe. Cette expérience était décisive. J'avais vu, qu'on me permette l'expression, *respirer le sel de fer*. Les appendices du branchellion étaient incontestablement des branchies.

Le rôle de ces organes une fois fixé, j'eus à me demander quel liquide venait y subir l'action de l'air. La question peut paraître étrange au premier abord. Sans s'être occupé d'histoire naturelle, sans être même médecin, on sait généralement que le sang seul respire dans le poumon chez les mammifères, les oiseaux et les reptiles; dans les branchies, chez les poissons. Existe-t-il donc chez certains invertébrés un autre liquide nourricier que le sang, et ce liquide a-t-il, lui aussi, besoin de se vivifier au contact de l'air? Répondons d'abord affirmativement, et entrons ensuite dans quelques détails pour faire comprendre ce fait très important.

Chez tous les animaux, à quelque groupe qu'ils appartiennent, le liquide nourricier, quelle que soit sa véritable nature (1), s'épuise

(1) J'ai cherché à montrer ailleurs comment l'appareil circulatoire se complète succes-

constamment par son séjour dans les organes, et répare ses pertes par les matériaux que lui fournissent la digestion d'une part, la sécrétion intersticielle de l'autre. Chez l'homme, chez tous les vertébrés, le sang reçoit ainsi le chyle et la lymphe, et ces deux derniers liquides venus l'un des organes digestifs, l'autre de tous les points du corps, circulent dans des vaisseaux spéciaux qui communiquent par un tronc commun avec le système des vaisseaux sanguins. Par suite de cette disposition, le chyle, la lymphe restent distincts du sang et des autres liquides qui baignent tous nos tissus. Chez les invertébrés, les vaisseaux lymphatiques et chylifères n'existent pas. En outre, on ne trouve plus guère ici ce tissu cellulaire qui garnit chez nous tous les interstices laissés par les organes, et de là proviennent les grands espaces libres, les *lacunes* qui séparent ces derniers. La lymphe et le chyle, ne trouvant plus de vaisseaux pour les renfermer, tombent dans ces espaces qui sont ainsi remplis par le liquide chargé de réparer les pertes du sang. On comprend aisément, d'après ces quelques mots, combien doit être important le rôle joué dans la physiologie des animaux invertébrés par la *cavité générale* qui résulte de l'ensemble de ces lacunes et par le liquide que renferme cette cavité.

Nous avons rappelé plus haut que chez les vertébrés le chyle et la lymphe sont versés directement dans l'appareil vasculaire sanguin par les vaisseaux qui les renferment. Chez les invertébrés, où ces vaisseaux manquent, il ne saurait en être ainsi. Alors, lorsque *le cercle circulatoire est incomplet*, lorsque, entre la terminaison des artères et l'origine des veines, il existe un intervalle quelconque, le sang lui-même tombe dans la cavité générale du corps, et le mélange s'opère dans cette cavité. C'est ainsi que les choses se passent chez les insectes, les crustacés, les mollusques..... Lorsque *le cercle circulatoire est complet*, lorsque les artères et les veines forment un cercle continu, les matériaux réparateurs du chyle et de la lymphe ne peuvent arriver jusqu'au sang qu'à travers les parois des vaisseaux sanguins. Certains rayonnés et tous les vers nous présentent ce phénomène.

Mais, quelles que soient les dispositions anatomiques existantes, il est un fait que nous trouvons chez tous les animaux. Pour devenir aptes à nourrir l'organisme, pour se transformer en sang, le chyle, la lymphe, tous les matériaux destinés à réparer des pertes incessantes, doivent d'abord subir l'action de l'air. Aussi, chez les vertébrés, est-ce dans les veines et tout auprès de l'organe respiratoire que viennent déboucher les vaisseaux lymphatiques. Chez les inver-

sivement, et comment à cette complication progressive correspond la caractérisation également progressive des liquides nourriciers. *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 octobre 1846. *Côtes de Sicile*, III.

tébrés, alors même que le sang se mélange directement avec le chyle et la lymphe, les dispositions anatomiques assurent un résultat tout pareil. Lorsque le sang d'un côté, le chyle et la lymphe de l'autre, sont renfermés dans des cavités distinctes et sans communication, il devenait nécessaire que ces deux derniers liquides eussent leur respiration spéciale. Des milliers d'observations m'avaient depuis longtemps démontré qu'il en était bien ainsi. Chez les vers en particulier, *le liquide de la cavité générale respire tout aussi bien que le sang lui-même* (1); mais jusqu'à ce jour j'avais constamment vu la peau se charger seule de cette fonction. L'air n'exerçait son action sur le liquide dont il s'agit que par les tégumens, tantôt du corps entier, tantôt de quelque partie servant d'ailleurs à d'autres usages. On ne connaissait pas d'animal possédant des organes spéciaux pour la respiration du chyle et de la lymphe.

Or, dès mes premières observations sur le branchellion, je constatai un fait qui me donna à penser. Les appendices latéraux ne sont pas complétement semblables : les uns sont minces et foliacés dans toute leur étendue; les autres, au nombre de vingt-deux, régulièrement espacés et disposés par paires, ont à leur base un renflement hémisphérique à demi transparent. Dans chacun de ces mamelons, je voyais une espèce d'ampoule se dilater et se contracter régulièrement à la manière d'un cœur. Telle est, en effet, la nature de cet organe, et le liquide qu'il renferme est le sang de l'animal. Mais le sang se montrait chez les individus bien portans teinté d'un beau rouge groseille, tandis que le liquide, circulant dans les appendices eux-mêmes, restait parfaitement incolore. Ces deux liquides ne pouvaient donc être de même nature. Si l'un était *le sang proprement dit*, l'autre ne pouvait guère être que le *liquide de la cavité générale*. Telle fut la conclusion que je tirai de l'observation seule et que l'expérience vint confirmer. En injectant par les vaisseaux, je remplis toutes les ampoules sans jamais arriver dans les appendices. Pour pénétrer dans ces derniers, il me fallut porter l'instrument dans les lacunes, c'est-à-dire dans une des dépendances de la cavité générale, et j'obtins alors le résultat dont j'ai parlé plus haut. Ainsi les appendices latéraux du branchellion n'étaient pas seulement des branchies, c'étaient en outre des *branchies lymphatiques*.

Enfin, en pratiquant l'injection comme je viens de le dire, je n'avais pas seulement injecté les appendices. Le liquide coloré avait gagné l'intestin et dessiné à sa surface des réseaux à large maille. En outre, il avait rempli un vaisseau spécial placé de chaque côté sous

(1) Ces faits et les conséquences qui en découlent ont été combattus. J'ai le plaisir de les voir chaque jour confirmer d'une manière d'autant plus irrécusable que ceux qui les répètent croient parfois les avoir découverts.

la peau et faisant communiquer toutes les branchies. Des trajets lacunaires reliaient entre elles ces deux sortes de cavités, et cet ensemble de canaux, de lacunes et de vaisseaux bien caractérisés, partout rempli d'un mélange de chyle et de lymphe, représentait, on le voit, la cavité générale des autres invertébrés. Seulement une partie de ses dépendances, constituée à l'état de vaisseaux proprement dits, formait un véritable appareil lymphatique rudimentaire. C'était à la fois un fait tout nouveau dans l'histoire des invertébrés et une nouvelle preuve que partout la nature reste fidèle à la grande loi du perfectionnement progressif des organismes. Comme l'*appareil circulatoire sanguin* dont nous avons ailleurs esquissé l'histoire (1), l'*appareil circulatoire lymphatique* se montre d'abord très incomplet, et si nous avions à le suivre dans ses transformations, nous le verrions ne s'isoler complétement, c'est-à-dire ne se constituer peut-être d'une manière définitive, qu'après avoir traversé le groupe le plus inférieur du sous-règne des vertébrés, la classe des poissons.

Ainsi, par la présence des appendices latéraux, le branchellion s'isole de toutes les hirudinées. Par la nature respiratrice de ces appendices, il s'écarte non-seulement du groupe où on l'a placé, mais encore de tous les groupes voisins. Enfin la caractérisation de ces organes respiratoires comme branchies lymphatiques achève d'en faire un animal tout à fait exceptionnel. Certes, si le *principe des caractères dominateurs* était aussi vrai que le croyait Cuvier et que l'admettent encore bien des anatomistes; si la moindre modification dans l'appareil destiné à l'accomplissement d'une fonction importante exerçait réellement sur tout le reste de l'organisme l'influence qu'on lui attribue, l'examen anatomique des systèmes digestif, vasculaire, nerveux, devrait montrer des dispositions non moins nouvelles. Et pourtant il n'en est rien. Sans doute entre ce que j'ai trouvé chez le branchellion et ce qui existe dans les sangsues ordinaires il y a des différences, mais ces différences sont d'un ordre bien inférieur. La plupart ne dépassent pas en importance celles que nous présentent de l'un à l'autre les genres les plus rapprochés dans ce groupe. Anormal pour tout ce qui est du ressort de la respiration lymphatique, le branchellion, sous tous les autres rapports, n'est qu'une hirudinée ordinaire. La classification, qui n'est pas la science, mais qui doit autant que possible en être l'expression, a donc là un double fait à traduire. Pour cela, il faut encore s'écarter de quelques-unes de ces règles inspirées par l'étude trop exclusive des animaux supérieurs.

En transportant dans la zoologie le grand *principe de la subordination des caractères*, découvert par Laurent de Jussieu, Cuvier rendit

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 octobre 1846.

un immense service. A partir de ce moment, les caractères furent *pesés et non comptés*. Leur valeur et non plus leur nombre détermina la division du règne animal, comme celle du règne végétal, en groupes naturellement subdivisés. Mais, pour arriver à l'appréciation de cette valeur, les deux hommes de génie dont nous venons de rappeler les noms procédèrent d'une manière très différente. Jussieu ne consulta que l'observation et l'expérience; Cuvier, ainsi qu'il le déclare lui-même, eut recours avant tout au raisonnement (1). De l'importance des fonctions, il conclut à l'importance des organes, et par suite à celle des caractères fournis par ces derniers. Rien de plus rationnel et de plus logique en apparence. Malheureusement la nature semble souvent prendre un malin plaisir à se jouer de notre raison. Ce magnifique *à priori*, vrai tant qu'on ne l'applique qu'aux vertébrés, devient dans bien des cas d'une inexactitude frappante dès qu'on arrive aux invertébrés, et surtout aux représentans dégradés des trois derniers embranchemens. Pour qui accepterait à la lettre tout ce que dit Cuvier au sujet de la respiration et des organes respiratoires, le branchellion formerait à lui seul une classe dictincte (2). Pour un élève de Jussieu, il doit devenir seulement le type d'une sous-classe, et nous adopterons cette manière de voir. La nomenclature exprimera ainsi, en compensant le *nombre* par la *valeur*, les *ressemblances* qui rattachent le branchellion aux autres hirudinées et les *différences* qui l'en éloignent.

Au risque de paraître un peu trop technique à mes lecteurs, je n'ai pas cru devoir leur épargner les descriptions anatomiques, les discussions de physiologie et de doctrine qui précèdent. Il m'a semblé nécessaire de montrer, au moins une fois, avec quelque détail, comment l'exploration minutieuse d'un seul animal bien choisi conduit à aborder les questions les plus diverses et les plus délicates de la zoologie. J'ai voulu donner à qui me suivrait jusqu'au bout — une idée de ce travail de révision générale que nécessite l'état actuel de la science, — et, si j'ai quelque peu réussi, on comprendra sans peine le plaisir que j'éprouvai à recevoir mes premiers branchellions, l'ardeur que j'apportai à leur examen, la joie que me firent éprouver les résultats de ce travail.

A. DE QUATREFAGES.

(1) *Règne animal*, seconde édition. Introduction.

(2) Je dois dire que Cuvier lui-même se fût bien gardé d'agir ainsi. Chez ce grand homme, la prétention à l'infaillibilité et l'esprit systématique ne prévalurent jamais ni contre la bonne foi la plus entière ni contre ce parfait bon sens qui est un des attributs du génie. Aussi, dans la classification des annélides en particulier, n'a-t-il pas hésité à obéir aux faits plutôt qu'aux règles qu'il avait établies.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

IV.

LES RÉVOLUTIONS AGRICOLES DE L'ANGLETERRE ET LA RÉFORME DE SIR ROBERT PEEL.

I.

On a vu (1) que l'attachement de la portion la plus riche, la plus éclairée et la plus puissante de la nation anglaise pour la vie rurale était la cause principale du développement agricole de ce pays; mais ce n'est pas la seule, ou plutôt elle n'agit pas toujours directement : une autre cause qui ne fait qu'un au fond avec elle, mais qui s'en distingue dans l'application, c'est l'excellent esprit public des Anglais, qui, depuis plus d'un siècle et demi, les a préservés à la fois des abus du pouvoir absolu et des désordres révolutionnaires, tous deux si funestes à toute espèce de travail. Rien de comparable à la dernière moitié du règne de Louis XIV, au règne entier de Louis XV et aux tourmentes de la révolution n'a affligé cette nation heureuse; le XVIIIe siècle, si désastreux pour nous d'un bout à l'autre, a été pour elle une époque de développement continu, et, quand nous avons repris notre essor interrompu, elle avait sur nous l'avance de trois quarts de siècle.

Il y a deux cents ans, c'était la France qui, sous le rapport agricole comme sous tout autre, était la plus avancée des deux. Les douze ans

(1) Dans les livraisons du 15 janvier, et des 1er et 15 mars.

qui s'écoulèrent de la paix de Vervins à la mort de Henri IV forment peut-être la plus belle de ces périodes de prospérité, si courtes et si rares, qui apparaissent de loin en loin dans le sombre et sanglant tissu de notre histoire. L'annaliste a peu d'événemens à enregistrer pendant ces années si vides en apparence, elles n'offrent ni guerres ni scènes dramatiques; mais la popularité de Henri IV, le seul roi que la nation ait aimé, montre assez ce qu'elles ont été. Certes Sully avait bien des défauts. Son orgueil, sa cupidité, son avarice, l'auraient rendu insupportable s'il avait vécu de nos jours; même pour son temps, il avait des préjugés excessifs : il détestait le commerce et l'industrie, qui commençaient à poindre, et il échoua heureusement dans ses efforts pour empêcher l'introduction de la soie en France; mais, au milieu de ses erreurs, il avait eu une idée juste : il comprit l'importance de l'agriculture, s'il méconnut celle du commerce, et ses encouragemens suffirent pour provoquer une expansion agricole inouïe pour le temps. Un écrivain contemporain, Olivier de Serres, nous a laissé un livre admirable, témoignage éloquent de l'élan universel : le *Théâtre d'agriculture* parut en 1600. L'auteur était un noble protestant, seigneur du Pradel en Vivarais, qui avait vécu retiré au milieu de ses champs pendant les convulsions religieuses et politiques. Son écrit, qu'il dédia à Henri IV, est à la fois le meilleur et le plus ancien traité d'agriculture qui existe dans aucune langue moderne. Son nom est une des gloires de la France; les temps qui suivirent l'ont oublié, et, quand il fut ramené au jour, il y a cinquante ans, après une autre paix générale qui avait donné le même essor au travail, ce fut une véritable résurrection; ainsi nous récompensons nos grands hommes. Toutes les bonnes pratiques agricoles étaient connues du temps d'Olivier, il donne des préceptes qui pourraient encore aujourd'hui suffire à nos cultivateurs; aussi la production fit-elle de rapides progrès en peu d'années, *au grand profit de votre peuple,* dit-il lui-même en s'adressant au roi dans sa dédicace, *lequel demeure en sûreté sous son figuier, cultivant sa terre, et comme à l'abri de votre majesté, qui a à ses côtés la justice et la paix.*

Le fatal génie qui préside à nos destinées ne permit pas longtemps ce calme fécond : l'assassinat de Henri IV replongea la France dans le chaos; mais les conséquences de ce rapide moment d'espérance se firent sentir dans tout le cours du siècle, et la grandeur de Richelieu et de Louis XIV a été due en partie aux germes de richesse déposés alors dans le sol. Tous les renseignemens historiques attestent qu'à cette époque nos campagnes étaient habitées par une nombreuse noblesse qui confondait ses intérêts avec ceux des populations rurales; la funeste séparation qui a tout perdu n'a eu lieu que plus tard.

La civilisation, au moyen âge, va toujours du sud au nord. L'agriculture, comme tous les arts, a fleuri d'abord en Italie. La Provence et le Languedoc furent de bonne heure les parties de la France les mieux cultivées, comme les plus rapprochées du foyer lumineux. Olivier de Serres était né sur les confins de ces deux provinces. La Grande-Bretagne, située beaucoup plus loin, ne reçut que plus tard l'impulsion. Après le règne d'Élisabeth, on y était encore en pleine barbarie. Guichardin évalue à 2 millions d'âmes seulement la population de l'Angleterre proprement dite de son temps; d'autres la portent à 4 millions; elle en compte aujourd'hui 16. Les trois quarts du pays restaient en friche. Des bandes de vagabonds dévastaient les campagnes. La nation inquiète, profondément agitée, cherchait à se constituer; mais elle devait passer par une longue série de révolutions avant de trouver sa forme définitive, et, en attendant, l'agriculture souffrait comme le reste. Pendant tout le cours du XVIIe siècle, la France vendait du blé à la Grande-Bretagne. Après 1688, tout change. Les ombres s'étendent sur la France épuisée par les folies de Louis XIV. L'Angleterre, au contraire, renouvelée et rajeunie, prend un essor qui ne doit plus s'arrêter. La population de la France descend au lieu de s'accroître; celle de l'Angleterre monte rapidement. Boisguillebert, Vauban, tous les documens du temps, constatent la décadence progressive de l'agriculture française. L'Angleterre au contraire, qui ne produisait pas, sous les Stuarts, assez de grains pour se nourrir, devient, cent ans après, le grenier de l'Europe. Bien qu'elle eût une population double à alimenter, et que cette population vécût beaucoup mieux que par le passé, elle vendait tous les ans un ou deux millions d'hectolitres de blé à l'étranger, ce qui est énorme pour les moyens de transport connus à cette époque. On a calculé que, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, elle vendit à ses voisins, et notamment à la France, pour un milliard de francs de céréales.

Mais aussi que de succès pour elle, et que de revers pour nous pendant cette fatale période! D'abord la terrible guerre de la succession, les cruelles défaites de Blenheim, de Ramillies et de Malplaquet, l'existence même de la France compromise et sauvée comme par miracle à Denain; ensuite la guerre, plus désastreuse encore, de sept ans, la défaite de Rosbach, nos flottes et nos colonies perdues, le ministère de lord Chatam élevant sur nos ruines la grandeur de son pays; le crédit de la nation britannique fondé par une longue série de succès; le nôtre détruit par les extorsions des traitans et les extravagances du système de Law; le peuple anglais, heureux et fier de son gouvernement, s'attachant à lui de plus en plus, et se livrant au travail avec confiance, sous la protection de ses lois et de ses

victoires; le nôtre, au contraire, ruiné, humilié, opprimé, désertant les travaux utiles, dont le fisc dévorait les produits, et ne sentant plus pour ses maîtres que haine et mépris.

L'agriculture, comme l'industrie, a besoin avant tout de sécurité et de liberté; de tous les fléaux qui peuvent l'accabler, il n'en est pas de plus mortel qu'un mauvais gouvernement. Les révolutions et les guerres laissent du répit; le mauvais gouvernement n'en laisse pas. Nous possédons un document assez sûr pour constater l'état où était tombée l'agriculture française, il y a un siècle, sous l'influence délétère d'un régime détesté, dans les articles *grains* et *fermiers* de l'*Encyclopédie*, écrits vers 1750 par le créateur de l'économie politique, le docteur Quesnay. Le territoire total, — la Corse et une partie de la Lorraine n'appartenant pas alors à la France, — est évalué par Quesnay à cent millions d'arpens de 51 ares, ce qui est conforme au cadastre de nos jours. Sur ces cent millions d'arpens, il évalue à 36 millions seulement, ou 18 millions d'hectares, le sol cultivé, dont 3 millions tenus par ce qu'il appelle la grande culture, et 15 par la petite. Il entend par *grande culture* celle des fermiers qui employaient des chevaux pour le labour, et qui suivaient l'assolement triennal, blé — avoine — jachère, et par *petite* celle des métayers qui se servaient de bœufs et qui suivaient l'assolement biennal, blé — jachère. Cette division devait être parfaitement exacte; elle correspond encore aujourd'hui aux faits existans. Encore aujourd'hui, la France est partagée en deux régions distinctes : l'une, au nord, où dominent le bail à ferme, le travail par les chevaux et l'assolement triennal plus ou moins amélioré; l'autre, au midi, où dominent le métayage, le travail par les bœufs et l'assolement biennal. Seulement, depuis 1750, la première a gagné du terrain, et la seconde en a perdu.

Quesnay évalue à 5 setiers de 156 litres, semence prélevée, le produit moyen en blé d'un arpent en grande culture, et à 2 setiers 1/2 celui de la petite, soit 15 hectolitres par hectare pour l'une et 7 1/2 pour l'autre, ou en tout, pour le million d'hectares emblavé de la grande culture et les 7 millions 1/2 de la petite, 70 millions d'hectolitres. Sous ce nom de *blé* sont compris, avec le froment, les grains inférieurs, comme le seigle et l'orge; la même confusion est encore usitée dans beaucoup de parties de la France. Le seigle étant plus généralement cultivé à cette époque que le froment, on peut diviser approximativement ces 70 millions d'hectolitres ainsi qu'il suit : 25 millions en froment et 45 en seigle et orge. Quesnay y ajoute, pour la sole d'avoine, 7 millions de setiers, ou 11 millions d'hectolitres environ. Aujourd'hui la production de froment a presque triplé, celle du seigle et de l'orge est restée la même, celle de l'avoine a quadruplé, et ce n'est pas tout : en 1750, la pomme de terre n'existait

pas; le précieux supplément qu'elle fournit pour l'alimentation des animaux et des hommes manquait absolument. On cultivait peu les légumes secs, et plusieurs autres produits, qui aujourd'hui sont des richesses, étaient inconnus.

Le nombre des bêtes bovines était, d'après Quesnay, de 5 millions : c'est la moitié de ce qui existe aujourd'hui. Quant à la qualité, elle était bien inférieure. On abattait tous les ans 4 ou 500,000 têtes pour la boucherie : on en abat aujourd'hui dix fois plus; et le bétail de cette époque, forcé de chercher lui-même sa subsistance dans des friches arides, des jachères nues, des prés marécageux, ne pouvait être comparé, comme poids moyen, au bétail d'aujourd'hui, nourri dans de bons prés ou alimenté à la crèche avec des racines et des fourrages artificiels. Les bœufs de quelques régions montagneuses où l'ancien système de pâturage grossier et inculte est encore en vigueur peuvent donner une idée de tout le bétail d'alors. Les moutons n'étaient certes ni plus nombreux ni meilleurs en proportion. Le nombre des porcs devait être proportionnel à la population. Quant aux chevaux, on sait que Turgot, voulant réorganiser les postes en 1776, ne put se procurer les 6,000 chevaux de trait dont il avait besoin. Quesnay ne dit qu'en passant un mot de la vigne; Beausobre évaluait en 1764 la récolte annuelle du vin à 13 millions d'hectolitres, ou le tiers de ce qu'elle est aujourd'hui. Somme toute, en évaluant les produits d'alors aux prix de notre temps, on trouve tout au plus une valeur de 1,250 millions pour la production totale de l'agriculture française en 1750.

Aussi la population, bien qu'elle ne fût que de 18 millions d'âmes, était-elle arrivée à un degré de misère qui passe toute croyance. La condition du peuple proprement dit était affreuse, et les classes supérieures ne souffraient guère moins de la pauvreté commune. Vauban a fait dans sa *Dîme royale* une analyse de la société française qui fait frémir. D'après le calcul de Quesnay, le revenu net des propriétaires, qui est aujourd'hui de 1,500 millions, s'élevait en tout à 76 millions de livres, et celui des fermiers à 26; la livre d'alors valait à peu près le franc d'aujourd'hui. Les fermes étaient louées dans la grande culture 5 livres l'arpent, et dans la petite 20 à 30 sous, soit, pour la première, 10 francs, et pour la seconde de 2 à 3 francs l'hectare. Un contemporain de Quesnay, Dupré de Saint-Maur, dit même que, dans le Berry, une partie de la Champagne, du Maine et du Poitou, elles ne se louaient que 15 sous l'arpent, ou 1 franc 50 cent. l'hectare, et, à ce prix, les fermiers avaient beaucoup de peine à vivre. Un témoignage effrayant, entre mille autres, de ce dénûment général se trouve dans les mémoires du marquis d'Argenson, qui écrivait en 1739, cinq ans avant d'être nommé ministre des affaires étran-

gères par Louis XV : « Le mal véritable, celui qui mine le royaume et ne peut manquer d'entraîner sa ruine, est que l'on s'aveugle trop à Versailles sur le dépérissement des provinces. J'ai vu, depuis que j'existe, la gradation décroissante de la richesse et de la population en France. On a présentement la certitude que la misère est parvenue généralement à un degré inouï. Au moment où j'écris, en pleine paix, avec les apparences d'une récolte, sinon abondante, du moins passable, les hommes meurent tout autour de nous comme des mouches, de pauvreté, et broutant l'herbe. Les provinces du Maine, Angoumois, Touraine, Haut-Poitou, Périgord, Orléanais, Berry, sont les plus maltraitées; cela gagne les environs de Versailles. Le duc d'Orléans porta dernièrement au conseil un morceau de pain de fougère que nous lui avions procuré. Il le posa sur la table du roi, disant : *Sire, voilà de quoi vos sujets se nourrissent.*

C'est de ce profond abîme que la France a dû sortir pour remonter au jour. Il n'est pas étonnant qu'au bout d'un siècle d'efforts elle n'ait pas pu panser complétement ses plaies. Dans ce siècle, l'agriculture a quadruplé ses produits, la population a doublé, la rente des terres s'est élevée de 76 millions à 1,500, c'est-à-dire dans la proportion de 1 à 20. Ce sont là des progrès énormes, et si le point de départ n'était pas si bas, ils auraient suffi et au-delà pour maintenir notre rang. Aucun autre peuple, excepté l'Angleterre, n'en a fait de pareils dans le même laps de temps, et cependant les circonstances n'ont pas toujours été favorables. Sur ces cent années, cinquante environ ont été troublées par des révolutions horribles ou des guerres sanglantes. Nous n'avons eu de véritable bon temps que le règne de Louis XVI, le consulat, et les trente-deux ans de la monarchie constitutionnelle.

Le mouvement de régénération commence à se faire sentir après la paix de 1763, par les prédications des économistes en faveur de la liberté du commerce des grains. Dans ses articles de l'*Encyclopédie*, Quesnay, en montrant l'étendue du mal, avait indiqué les remèdes. Tous les progrès ultérieurs de l'agriculture nationale sont pressentis dans ces deux articles. Il fallut quelque temps pour que la doctrine nouvelle se répandît et fît école. En attendant, la vieille société achevait de se dissoudre. A l'avénement de Louis XVI, les aspirations du pays vers un état meilleur se firent jour de tous les côtés. Turgot porta la première main à l'édifice chancelant. Avant 1789, de grandes réformes étaient déjà faites : le travail avait été affranchi, la liberté du commerce des grains proclamée. Les premières délibérations de l'assemblée constituante achevèrent ce qui avait été si bien commencé. La nation respirait enfin. Si la France de 1789 avait su s'arrêter, comme l'Angleterre en 1688, nul doute que la richesse publique n'eût pris

dès lors un accroissement prodigieux. L'épouvantable bouleversement qui succéda à ces jours d'espérance comprima le progrès naissant. Après dix ans d'épreuves, le consulat rendit au pays quelques heures de repos, et on vit le mouvement, suspendu par les orages révolutionnaires, éclater de nouveau avec une irrésistible puissance. Les beaux jours de la paix de Vervins étaient revenus. Malheureusement, un nouveau fléau vint encore retarder cet élan : les guerres funestes de l'empire arrivèrent; les capitaux furent encore une fois dispersés, la population fut encore une fois décimée sur les champs de bataille. Il semblait que les grands principes posés sous Louis XVI ne parviendraient jamais à porter leurs fruits; la France n'avait entrevu la paix et la liberté que pour les perdre. Ce n'est vraiment qu'à partir de 1815 que le travail national a pu se développer sans obstacles, et on sait ce qui en est sorti.

Il faut remonter jusqu'au règne de Charles Ier pour trouver chez les Anglais quelque chose de pareil à ce qu'était la France cent ans après. Dès 1750, le progrès était sensible. Le gouvernement représentatif était fondé, et la richesse rurale avait grandi avec lui. Ce pays, qui produisait à peine deux millions de quarters de blé sous les Stuarts, en récoltait déjà le double en 1750, et devait s'élever progressivement jusqu'à treize, qu'il produit aujourd'hui. La viande, la bière, la laine, toutes les denrées agricoles, suivaient le même mouvement; mais aussi, quand le reste de l'Europe languissait dans l'oppression, la liberté et la sécurité se répandaient comme une douce lumière dans les campagnes britanniques. Dès les premières années du XVIIIe siècle, Thompson chante avant tout ces biens sacrés, qui sont le principe de tous les autres : « La liberté, dit-il, règne ici jusque dans les cabanes les plus reculées et y porte l'abondance. » Ailleurs il s'écrie, en s'adressant à l'Angleterre : « Tes contrées abondent en richesses dont la propriété est assurée au laboureur satisfait. » Depuis cent soixante ans, les nobles institutions qui défendent la liberté et la sécurité des personnes et des propriétés ont régné sans interruption, et depuis cent soixante ans la prospérité les accompagne.

A la fin du XVIIIe siècle, au moment où a commencé la guerre de la révolution, l'agriculture anglaise était déjà plus riche que la nôtre aujourd'hui. Plusieurs documens l'attestent, entre autres les recherches de Pitt pour l'établissement de l'*income-tax* et les travaux d'Arthur Young et de sir John Sinclair. Pitt évaluait en 1798 la rente totale des terres, pour l'Angleterre et le pays de Galles, à 25 millions sterling ou 625 millions de francs, et le revenu des fermiers à 18 millions sterling ou 450 millions. C'est une moyenne de 40 francs par hectare pour la rente et de 30 francs pour le profit. Il est fort douteux que, même en prenant la plus riche moitié de la France,

on trouvât aujourd'hui un pareil résultat. A la même époque, la moyenne des salaires ruraux était de 7 shillings 3 deniers ou 9 francs par semaine, soit 1 franc 50 cent. par jour de travail, et sur beaucoup de points elle montait jusqu'à 9 et 10 shillings ou 2 francs par jour. Il est encore douteux que, même dans la meilleure moitié de la France, les salaires ruraux soient en ce moment aussi élevés, et le prix des denrées alimentaires était alors en Angleterre plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il est en France. La valeur des propriétés bâties s'élevait, d'après le docteur Beeke, à 200 millions sterl. ou 5 milliards; celle des terres, d'après la même autorité, à 600 millions sterling ou 15 milliards, soit 1,000 francs par hectare, et à ce prix elles donnaient un revenu moyen de 4 pour 100.

Tels étaient les fruits d'un siècle de développement libre et régulier, malgré quelques désastres partiels comme la guerre d'Amérique. Dans le demi-siècle qui a suivi, de 1800 à 1850, la population a encore doublé, et la production agricole a suivi presque la même progression, malgré l'effroyable lutte qui a rempli les quinze premières années. Non-seulement c'est l'Angleterrre constitutionnelle qui a fini par vaincre le despotisme et le génie armés de toutes les forces d'une nation plus nombreuse et infiniment plus guerrière, mais l'accroissement paisible de la richesse intérieure n'a pas été sensiblement retardé par la violence du combat. Jamais les bills d'*inclosure* pour la mise en valeur des terres incultes n'avaient été plus nombreux que pendant la guerre contre la France; c'est le temps où l'assolement de Norfolk a fait ses plus grandes conquêtes, où les doctrines de Bakewell et d'Arthur Young se sont généralisées, où le duc de Bedford, lord Leicester et plusieurs autres ont tiré un si heureux parti de la grande propriété.

L'Écosse et l'Irlande avaient moins prospéré en 1798, parce qu'elles avaient été moins bien gouvernées. Pitt évaluait la richesse de l'Écosse à un huitième de celle de l'Angleterre. La Haute-Écosse ne devant figurer à peu près pour rien dans ce calcul, ce serait pour la Basse-Écosse une moyenne de 22 francs pour la rente et de 12 francs pour le profit par hectare. L'Écosse ne jouissait d'un peu d'ordre et de liberté que depuis cinquante ans. Jusqu'à la bataille de Culloden, en 1746, elle n'avait été qu'un camp. Depuis 1800, c'est-à-dire depuis qu'elle s'est associée plus intimement à la vie anglaise, c'est peut-être la partie de la Grande-Bretagne qui a fait les progrès les plus merveilleux, sans en excepter la Haute-Écosse, dont la transformation a été complète. Dans l'une et l'autre partie, la population a doublé, et son bien-être moyen s'est encore plus accru.

Quant à l'Irlande, il suffira de rappeler ici, pour le sujet qui nous occupe, que cette île contient en quelque sorte deux peuples dis-

tincts, l'un libre et riche, le peuple conquérant, l'autre opprimé et pauvre, le peuple conquis.

Il demeure donc parfaitement constaté que, soit en France, soit en Angleterre, le développement agricole a suivi le bon gouvernement. La même transformation rurale qui s'est accomplie en France de 1760 à 1848 avait déjà eu lieu en Angleterre de 1650 à 1800; les mêmes causes avaient amené les mêmes effets. Il y a entre l'Angleterre des Stuarts et celle de Pitt la même différence qu'entre la France de Louis XV et celle de Louis-Philippe. Ce n'est pas là d'ailleurs un fait particulier à la France et à l'Angleterre. Dans les temps anciens comme dans les modernes, la richesse agricole arrive et s'en va avec les mœurs politiques. Rome républicaine cultive admirablement ses champs, Rome asservie les laisse incultes; l'Espagne du moyen âge fait des prodiges de culture, l'Espagne de Philippe II ne travaille plus. Le Suisse et le Hollandais fertilisent d'âpres montagnes et des marais impraticables; le Sicilien meurt de faim sur le sol le plus fertile. « Les pays, dit Montesquieu dans l'*Esprit des Lois,* ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. »

La liberté a été d'autant plus féconde en Angleterre qu'elle n'y a point été accompagnée de ces désordres qui l'ont trop souvent souillée et décriée ailleurs. Malgré ces agitations apparentes qu'entraîne toujours chez le peuple le plus sage l'exercice des droits politiques, le fond de la société anglaise est resté calme. Les transformations que le temps amène et qui sont la vie même des peuples se sont opérées insensiblement, sans ces secousses violentes qui détruisent toujours beaucoup de capitaux; l'événement de 1688 lui-même n'a eu que le moins possible le caractère révolutionnaire. On fait généralement honneur de cette modération nationale à l'esprit aristocratique. Sans doute l'aristocratie y est pour quelque chose, mais seulement pour la part correspondante au rôle qu'elle joue dans la société. Depuis longtemps, le gouvernement britannique est plus aristocratique en apparence qu'en réalité, et cette apparence elle-même diminue de jour en jour. Le véritable lest du corps politique, l'arome qui pénètre la société tout entière et la préserve de toute convulsion, c'est l'esprit rural : cet esprit est sans doute très favorable à l'aristocratie, mais il n'est pas l'aristocratie elle-même; la domination aristocratique peut exister sans lui, il peut à son tour exister sans elle. L'aristocratie britannique a fait cause commune avec l'esprit rural, et c'est ce qui a fait sa force; l'aristocratie française s'en est séparée, et c'est ce qui a fait sa faiblesse. En Angleterre, la vie rurale des classes supérieures a produit d'abord les mœurs énergiques et fières d'où est sortie la constitution; elle a

ensuite, par ces mêmes mœurs, préservé la liberté de tout excès. En France, cet élément à la fois libéral et conservateur nous a manqué. De nos jours, comme autrefois, l'abandon des campagnes par les propriétaires a fait, même en politique, presque tout le mal, et voilà comment ces deux causes de prospérité, distinctes en apparence, la liberté sans révolutions et l'esprit rural, n'en font qu'une en réalité.

II.

J'arrive enfin à la plus immédiate, la plus effective des causes qui ont concouru au développement de l'agriculture britannique; c'est le développement simultané de la plus puissante industrie et du plus riche commerce du monde. Au fond, cette cause ne fait encore qu'une avec les précédentes, car l'industrie et le commerce sont, comme l'agriculture elle-même, des enfans de la liberté, de l'ordre et de la paix, et ces conditions premières étant en grande partie l'œuvre de la nation rurale, tout découle de cette source commune. Mais, de même que les conséquences de la liberté et de la paix se distinguent dans les faits de celles de la vie rurale proprement dite, de même celles du développement industriel et commercial peuvent se constater à part, et ce sont les plus actives. S'il était possible d'établir dans une nation un grand commerce et une grande industrie sans sécurité ni liberté, cette cause suffirait à elle seule pour amener une grande richesse agricole, et s'il était possible qu'une nation fût libre et tranquille sans devenir par ce seul fait industrielle et commerciale, la liberté et la paix ne suffiraient pas, même avec l'aide des mœurs rurales, à produire également cette richesse.

Quelques esprits, plus frappés des apparences que du fond des choses, ont cru voir dans le commerce et l'industrie des ennemis et des rivaux pour l'agriculture. Cette erreur fatale est notamment répandue en France : on ne saurait trop la combattre, car il n'en est pas de plus nuisible aux intérêts agricoles. En réalité, la distinction entre l'agriculture et l'industrie est fausse : c'est aussi une industrie que la mise en valeur du sol; c'est aussi un commerce que le transport, la vente et l'achat des produits ruraux. Seulement, cette industrie et ce commerce, étant tout à fait de première nécessité, peuvent un peu plus se passer d'habileté et de capital que les autres, mais alors ils restent dans l'enfance, et, quand ces deux puissans secours ne leur manquent pas, ils deviennent cent fois plus féconds. Même en admettant la distinction que l'usage met entre les termes, il ne peut pas y avoir de riche agriculture sans riche industrie. C'est là une vérité en quelque sorte mathématique, car le commerce et l'industrie peuvent seuls fournir avec abondance à l'agriculture les deux

plus puissans agens de production qui existent : des débouchés et des capitaux.

Dès le règne de la reine Anne, l'Angleterre prend visiblement le pas sur la France pour l'industrie et le commerce, c'est-à-dire pour tout, car ce progrès suppose et renferme tous les autres. Après la guerre d'Amérique, quand la nation affligée d'avoir perdu sa principale colonie se replie sur elle-même pour chercher dans son propre sein des dédommagemens, son essor devient tout à fait sans rival; alors paraît Adam Smith, qui scrute dans un livre immortel les causes de la richesse et de la grandeur des nations; alors paraissent les grands inventeurs, comme Arkwright et Watt, qui semblent les instrumens d'Adam Smith pour réaliser ses théories dans la pratique industrielle; alors paraît William Pitt, qui porte le même esprit dans l'administration des affaires publiques; alors enfin paraissent Arthur Young et Bakewell, qui ne font à leur tour qu'appliquer à l'agriculture les idées nouvelles.

Le système d'Arthur Young est fort simple; il se résume dans un seul mot dont Adam Smith venait de fixer le sens, *le marché*. Jusque-là, les cultivateurs anglais avaient, comme tous ceux du continent, peu travaillé en vue du marché. La plupart des denrées agricoles se consommaient sur place par les producteurs eux-mêmes, et quoiqu'il s'en vendît plus en Angleterre qu'ailleurs, ce n'était pas l'idée des débouchés qui dominait la production. Arthur Young est le premier qui ait fait comprendre aux agriculteurs anglais l'importance naissante du marché, c'est-à-dire de la vente des denrées agricoles à une population qui ne contribue pas à les produire. Cette population non agricole, peu considérable jusqu'alors, commençait à se développer, et depuis, sa multiplication a été immense, grâce à l'expansion de l'industrie et du commerce.

Tout le monde sait quels progrès énormes l'emploi de la vapeur comme moteur a fait faire depuis cinquante ans à l'industrie et au commerce britanniques. Le siége principal de cette activité prodigieuse est dans le nord-ouest de l'Angleterre, le comté de Lancastre et son voisin le West-Riding du comté d'York; c'est là que Manchester met en œuvre le coton, Leeds la laine, Sheffield le fer, et que le port de Liverpool alimente, par un courant continu d'exportations et d'importations, une production infatigable; c'est là que se fouille sans relâche ce monde souterrain que les Anglais ont si justement nommé leurs *Indes noires*, cet immense réservoir de charbon qui couvre de ses ramifications plusieurs comtés et vomit de toutes parts d'inépuisables trésors. On estime à 40 millions de tonnes, valant, à 10 shillings la tonne, 500 millions de francs, l'extraction annuelle du charbon, ce qui fait supposer une production industrielle gigan-

tesque, puisque le charbon est la matière première de toutes les industries.

Sous cette impulsion, la population de la Grande-Bretagne s'est élevée, de 1801 à 1851, de 10 millions d'âmes à 20; celle du comté de Lancastre et du West-Riding a triplé; elle a passé de 1,200,000 âmes à 3 millions et demi, et comme ils forment à eux deux une étendue totale d'un million d'hectares seulement, ce n'est rien moins que 3 têtes et demie par hectare; il n'y a peut-être pas dans le monde entier de population plus condensée. La France n'offre nulle part un spectacle pareil : dans le même laps de temps, sa population totale n'a augmenté que d'un quart; elle a passé de 27 millions à 36, et ses départemens les plus peuplés, ceux du Rhône et du Nord, après celui de la Seine, qui fait exception ainsi que Londres, ne comptent que 2 têtes humaines par hectare. Plus le pays est peuplé, plus le rapport de la population agricole à la population totale descend. Vers la fin du siècle dernier, le rapport du nombre des agriculteurs au chiffre total devait être à peu près le même qu'aujourd'hui chez nous, c'est-à-dire d'environ 60 pour 100. Depuis, à mesure que la foule des hommes a grossi, on a vu cette proportion baisser, non que la population rurale ait diminué, elle s'est au contraire un peu accrue, mais parce que la population industrielle a monté avec une bien autre rapidité. On comptait en 1800, dans la Grande-Bretagne, environ 900,000 familles agricoles; on en compte peut-être aujourd'hui un million. En 1811, le nombre des familles non agricoles était déjà de 1,600,000, en 1821 de 2 millions, en 1841 de 2 millions et demi; elle doit être aujourd'hui de 3 millions. En général, la population rurale forme le quart de l'ensemble; mais sur certains points elle est fort au-dessous. Dans le comté de Middlesex, il y a 2 cultivateurs pour 100 habitans; dans le Lancashire, 6; dans le West-Riding, 10; dans les comtés de Warwick et de Strafford, 14.

La France ne présente nulle part, pas même dans le département de la Seine, une pareille disproportion. Comme population urbaine, qu'est-ce que Paris, avec son million d'âmes, auprès de la gigantesque métropole de l'empire britannique, qui ne compte pas moins de deux millions et demi d'habitans? Qu'est-ce que Lyon, même avec l'annexe de Saint-Étienne, auprès de cette foule de villes manufacturières qui se groupent autour de Liverpool et de Manchester, et qui forment ensemble une agglomération de trois millions d'âmes? Le tiers de la nation anglaise est rassemblé dans ces deux centres : Londres au sud, les villes manufacturières du Lancashire et du West-Riding au nord.

Ces fourmilières humaines sont aussi riches que nombreuses. Beaucoup d'ouvriers d'industrie gagnent en Angleterre de 5 à 10 fr.

par jour; la moyenne de leurs salaires peut être évaluée à 3 fr. Où vont les 2 ou 3 milliards de salaires que reçoit tous les ans cette masse de travailleurs? Ils servent avant tout à payer le pain, la viande, la bière, le lait, le beurre, le fromage, que fournit directement l'agriculture, et les vêtemens de laine et de chanvre qu'elle fournit indirectement. De là une demande constante de produits que l'agriculture a peine à satisfaire, de là pour elle une source en quelque sorte indéfinie de bénéfices. La puissance de ces débouchés se fait sentir sur tous les points du territoire; quand ce n'est pas une ville manufacturière que le cultivateur a près de lui pour écouler ses produits, c'est un port, et quand il n'est près ni de l'un ni de l'autre de ces marchés, il est mis en rapport avec eux par un canal ou une ligne de chemin de fer, souvent même par plusieurs à la fois. Ces voies perfectionnées ne servent pas seulement à emporter rapidement et à bon marché ce que vend le cultivateur, elles lui apportent aussi aux mêmes conditions ce dont il a besoin. De ce nombre sont les engrais et amendemens, comme le guano, les os, les chiffons, la chaux, le plâtre, la suie, les tourteaux, etc., toutes marchandises lourdes, encombrantes, qui ne peuvent circuler aisément qu'avec de pareils moyens, et dont l'abondance suppose un développement industriel très actif. De ce nombre aussi sont le fer et le charbon, dont l'agriculture se sert tous les jours de plus en plus, et qui représentent en quelque sorte l'industrie elle-même. Quelque chose de plus productif encore que le charbon, le fer et les matières animales ou minérales, l'esprit de spéculation, voyage avec eux, des centres industriels où il est né, dans les campagnes, où il trouve de nouveaux alimens, et il y entraîne à sa suite les capitaux, échange fécond qui enrichit l'industrie par l'agriculture et l'agriculture par l'industrie.

Malgré l'extrême facilité des transports par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, une différence sensible existe encore, pour le produit brut et le produit net agricoles, entre les comtés qui sont agricoles exclusivement et ceux qui sont en même temps manufacturiers. La région manufacturière par excellence, qui commence au sud par le comté de Warwick et finit au nord par le West-Riding du comté d'York, est celle où les rentes, les profits et les salaires ruraux sont les plus élevés. La moyenne des rentes y est de 30 shillings par acre ou de 90 francs l'hectare, et celle des salaires ruraux de 12 shillings ou 15 francs par semaine, tandis que, dans la région exclusivement agricole qui s'étend au sud de Londres, la moyenne des rentes n'est que de 20 shillings par acre ou 60 francs par hectare, et celle des salaires de 8 shillings ou 10 francs par semaine. Les comtés intermédiaires se rapprochent plus ou moins de ces deux extrêmes, suivant qu'ils sont plus ou moins manufacturiers, et en

général le taux de la rente et du salaire agricole est un signe certain du degré de développement industriel local.

Il y a mieux. On croit assez généralement que le paupérisme se développe dans les cantons manufacturiers plutôt que dans les autres. C'est une erreur complète. Il résulte d'un tableau publié par M. Caird, dans ses excellentes lettres sur l'agriculture anglaise, que dans le West-Riding, les comtés de Lancastre, de Chester, de Stafford et de Warwick, la taxe des pauvres est d'environ 1 shilling par livre ou de 3 à 4 shillings par tête, et le nombre des pauvres de 3 à 4 pour 100 de la population totale, tandis que dans les comtés agricoles de Norfolk, Suffolk, Burks, Bedford, Berks, Sussex, Hants, Wilts, Dorset, etc., elle dépasse 2 shillings par livre ou 10 shillings par tête, et que le nombre des pauvres est de 13, 14, 15 et même 16 pour 100 de la population. La cause de cette différence se comprend aisément; le nombre des pauvres est d'autant plus grand et la taxe des pauvres d'autant plus forte que le taux moyen des salaires est plus bas. Bien que la population ouvrière soit trois ou quatre fois plus pressée dans les districts manufacturiers que dans les autres, sa condition y est meilleure parce qu'elle produit davantage.

Ce qui nous a frappés jusqu'ici comme une série de problèmes se trouve maintenant, si je ne me trompe, parfaitement expliqué.

L'organisation de la culture d'abord. Ce qui caractérise, on le sait, l'économie rurale anglaise, c'est moins la grande culture proprement dite que l'érection de la culture en industrie spéciale et la quantité de capital dont disposent les cultivateurs de profession. Ces deux caractères sont dus l'un et l'autre à l'immense débouché de la population non agricole.

Si nous nous transportons en France, dans les départemens les plus arriérés du centre et du midi où règne le métayage, qu'y trouvons-nous? Une population clair-semée, égale tout au plus en moyenne au tiers de la population anglaise, une tête humaine seulement au lieu de trois pour deux hectares, et cette population est agricole à peu près exclusivement; peu ou point de grandes villes, peu ou point d'industrie, le commerce strictement nécessaire pour suffire aux besoins bornés des habitans; les centres de consommation sont éloignés, les moyens de communication coûteux et difficiles, les frais de transport absorberaient la valeur entière des produits. Le cultivateur ne peut trouver rien ou presque rien à vendre. Pourquoi travaille-t-il? Pour se nourrir lui et son maître avec ses produits. Le maître partage avec lui en nature et consomme sa part : si c'est du froment et du vin, maître et métayer mangent du froment et boivent du vin; si c'est du seigle, du sarrasin, des pommes de terre, maître et métayer mangent du seigle, des pommes de terre et du sarrasin.

La laine et le chanvre se partagent de même et servent à faire les étoffes grossières dont se vêtissent également les deux associés. S'il reste quelques moutons mal engraissés dans les chaumes, quelques cochons nourris de débris, quelques veaux élevés à grand'peine par des vaches exténuées de travail et dont on leur dispute le lait, on les vend pour payer l'impôt.

On a beaucoup blâmé ce système; c'est le seul possible là où manquent les débouchés. Dans un pareil pays, l'agriculture ne peut pas être une profession, une spéculation, une industrie; pour spéculer, il faut vendre, et on ne peut pas vendre là où personne ne se rencontre pour acheter. Quand je dis personne, c'est pour forcer l'hypothèse, car ce cas extrême se présente rarement; il y a toujours en France, même dans les cantons les plus reculés, quelques acheteurs en petit nombre; c'est tantôt un dixième, tantôt un cinquième, tantôt un quart de la population qui vit d'autre chose que de l'agriculture, et à mesure que le nombre de ces consommateurs s'accroît, la condition du cultivateur s'améliore, à moins qu'il ne paie lui-même les revenus de ces consommateurs sous forme de frais de justice ou d'intérêts usuraires, ce qui arrive au moins pour quelques-uns; mais le dixième, le cinquième, même le quart, ce n'est pas assez pour fournir un débouché suffisant, surtout si cette population n'est pas elle-même composée de producteurs, c'est-à-dire de commerçans ou d'industriels.

Dans cet état de choses, comme il n'y a pas d'échanges, le cultivateur est forcé de produire les denrées les plus nécessaires à la vie, c'est-à-dire des céréales; si le sol s'y prête peu, tant pis pour lui, il n'a pas le choix, il faut faire des céréales ou mourir de faim. Or il n'est pas de culture plus chère que celle-là dans les mauvais terrains, même dans les bons elle ne tarde pas à devenir onéreuse, si l'on n'y prend garde; mais dans cette organisation agricole, personne n'a jamais pu songer à se rendre compte des frais de culture : on ne travaille pas pour le profit, on travaille pour vivre; coûte que coûte, il faut du blé, ou tout au moins du seigle. Tant que la population est rare, le mal n'est pas trop grand, parce que la terre ne manque pas : grâce aux longues jachères, on peut s'en tirer; mais dès que la population s'accroît un peu, le sol ne suffit plus, et il arrive vite un moment où la population souffre profondément faute de subsistance.

Passons maintenant dans la partie de la France la plus peuplée et la plus industrieuse, celle du nord occidental : nous n'y trouvons pas encore tout à fait l'analogue de la population anglaise, une tête par hectare seulement au lieu d'une tête et demie; mais c'est déjà le double de ce que nous avons vu ailleurs, et la moitié de cette popu-

lation est adonnée au commerce, à l'industrie, aux professions libérales; les champs proprement dits ne sont pas plus peuplés que dans le centre et le midi, mais il s'y trouve en sus des villes nombreuses, riches, manufacturières, et parmi elles, la plus grande et la plus opulente de toutes, Paris. Il s'y fait un grand commerce de denrées agricoles; de toutes parts, les blés, les vins, les bestiaux, les laines, les volailles, les œufs, le lait, se dirigent des campagnes vers les villes, qui les paient avec le produit de leur industrie. Dès lors, le bail à ferme y est possible, et en effet il s'y produit. Voilà la vraie cause du bail à ferme, son existence est l'indice infaillible d'une situation économique où la vente des denrées est la règle, et où conséquemment la culture peut devenir l'objet d'une industrie.

Cette industrie commence dès que s'ouvre le débouché régulier, c'est-à-dire dès que la population industrielle et commerciale excède une certaine proportion, soit qu'elle se trouve immédiatement sur les lieux, soit que la distance soit assez faible et le moyen de communication assez perfectionné pour que les frais de transport n'absorbent pas les bénéfices; elle devient de plus en plus florissante à mesure que le débouché devient plus large et plus rapproché, c'est-à-dire dans les environs immédiats des grandes villes ou des grands centres de fabrication. Là le débouché est suffisant pour donner naissance à des bénéfices qui accroissent rapidement les capitaux, la culture devient de plus en plus riche, et tend vers son *maximum*. Tels sont les départemens les plus voisins de Paris. La moitié de la France à peu près est plus ou moins dans ces conditions, l'autre moitié languit sans débouchés certains; rien n'est plus facile que de les reconnaître au premier coup d'œil; dans l'une domine le bail à ferme, dans l'autre le métayage.

En Angleterre, la moitié sans débouchés n'existe plus depuis longtemps, partout la population rurale se trouve près d'une autre population, partout le débouché est aussi large que dans les meilleures portions de la France, et dans quelques-unes il va bien au-delà; de là toute la différence entre les deux agricultures. Prenez les parties de la France et celles de l'Angleterre où le débouché est égal et aussi ancien, car il faut faire entrer aussi le temps dans la comparaison; vous trouverez à coup sûr le même développement agricole, quelles que soient d'ailleurs les conditions de la propriété et de la culture. Toute autre considération est accessoire devant celle-là.

Dès que la vente des denrées est possible sur une grande échelle, l'attention du producteur se trouve naturellement appelée sur des questions tout à fait indifférentes jusque-là. Quel est le produit qui se vend le plus cher, relativement à son prix de revient? quels sont les moyens de réduire le prix de revient pour augmenter le profit

net? Toute la révolution agricole est là. La première conséquence est l'abandon des cultures qui, dans une situation donnée, ne paient pas leurs frais, et la concentration de tous les efforts du producteur sur celles qui les paient le mieux; la seconde est la recherche des méthodes qui peuvent abréger, simplifier le travail en le rendant plus productif. Pourquoi, par exemple, le cultivateur anglais s'attache-t-il à produire avant tout de la viande? Ce n'est pas seulement parce que les animaux entretiennent par leur fumier la fertilité de la terre, c'est encore parce que la viande est un produit très demandé et qui se vend dans toute l'Angleterre avec la plus grande facilité. Si nos producteurs français pouvaient fournir tout d'un coup autant de viande, le prix tomberait au-dessous des frais de revient, parce que la demande n'est pas suffisante. Notre population n'est pas dès à présent assez riche pour payer la viande ce qu'elle vaut. Il faut attendre que l'industrie et le commerce aient fait des progrès suffisans pour fournir des moyens d'échange. A mesure que ces progrès se feront, la demande augmentera, et nos producteurs se mettront en mesure d'y satisfaire; il serait insensé de l'exiger d'eux plus tôt. Sans Arkwright et Watt, Bakewell eût été impossible; il est arrivé juste au moment où l'élan donné à la production industrielle augmentait rapidement la demande de viande. Nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'en Angleterre pour voir la production de cet aliment devenir abondante dès que le débouché est suffisant. Les pays où il s'en produit le plus chez nous sont ceux où elle est le plus chère, c'est-à-dire le plus demandée; elle est à bon marché dans le midi, et le midi n'en produit presque pas. En 1770, la viande se vendait en Angleterre 3 deniers ou 30 centimes la livre anglaise; elle s'est vendue jusqu'à ces derniers temps, même après tout ce qui a été fait pour augmenter le rendement de toute espèce de bétail, 6 deniers ou 60 centimes, c'est-à-dire le double : ces chiffres disent tout.

Pour le laitage, est-il étonnant qu'on ait multiplié les vaches laitières, quand le lait se vend couramment, dans la plus grande partie de l'Angleterre, de 20 à 30 centimes le litre? Les ouvriers anglais consomment beaucoup de lait; près des villes manufacturières, le produit moyen d'une vache laitière est évalué à 20 livres sterling ou 500 fr.; il n'est pas rare d'en trouver qui rapportent jusqu'à 1,000. Le beurre, qui se vendait en 1770 6 deniers, ou 60 centimes la livre anglaise, se vend aujourd'hui un shilling ou 1 fr. 25 c. Lui aussi a doublé. Mettez tous nos cultivateurs dans des conditions pareilles, et vous verrez s'ils ne sauront pas avoir de bonnes vaches et les bien soigner. Voyez ce que la proximité du marché de Paris a fait faire aux producteurs de Gournay et d'Isigny.

La suppression du seigle, son remplacement par le froment, sont

d'autres conséquences du même principe. La suppression du seigle est tout simplement impossible dans les cantons français les plus éloignés des marchés. Avant tout, la subsistance du métayer. Il faut être près d'un marché pour faire autre chose, même quand la terre se prête le moins aux céréales et le plus à d'autres cultures, car il faut pouvoir vendre le nouveau produit et acheter du blé. Le remplacement du seigle par le froment présente les mêmes difficultés. Cette substitution exige des avances pour chaulages et autres frais. A quoi bon les faire si le froment n'est que peu ou point demandé? Partout où la demande de froment s'accroît, c'est-à-dire où se trouve une population qui peut payer son pain assez cher, la transformation s'opère, même en France. Elle s'est opérée partout en Angleterre, parce que les ouvriers des manufactures gagnent tous assez pour avoir du pain blanc.

L'emploi des chevaux au lieu de bœufs pour le travail, l'usage des machines pour économiser des bras, tout vient de là. Le grand principe économique de la division du travail est mis en pratique sous toutes les formes. Le cultivateur sans débouchés s'applique surtout à ne pas dépenser d'argent, parce qu'il n'a aucun moyen de s'en procurer; le cultivateur qui est sûr de bien vendre ne recule pas devant les dépenses utiles.

Ce qui arrive pour l'organisation de la culture arrive aussi pour l'état de la propriété. La petite propriété, là où elle n'est point avantageuse, a pour cause principale l'absence de débouchés. Le petit capitaliste n'a aucun intérêt à devenir fermier, quand le profit est faible et incertain. Lui aussi se préoccupe avant tout de se nourrir sans bourse délier, et quel meilleur moyen d'assurer sa subsistance, quand les échanges n'offrent aucune ressource, que de placer son petit avoir dans un morceau de terre qu'on travaille soi-même? Il en a été ainsi en Angleterre tant que les grands débouchés n'ont pas été ouverts. Les *yeomen* n'ont trouvé leur bénéfice à devenir fermiers que quand le mouvement industriel s'est prononcé. Arthur Young a été le théoricien de cette révolution, il n'en a pas été le véritable promoteur. C'est encore Watt et Arkwright qui l'ont faite.

Les mêmes causes qui font monter le profit font monter la rente. Nous avons vu la rente naître en quelque sorte en France, sous Louis XVI, quand le commerce des denrées agricoles est devenu libre; nous l'avons vue s'élever progressivement de 30 sols l'hectare à 30 francs, à mesure que la richesse industrielle et commerciale a fait des progrès; nous la voyons aujourd'hui atteindre 100 francs et au-delà dans les départemens où la population non agricole abonde, et tomber à 10 dans ceux où elle manque. Si nous avions partout les mêmes débouchés qu'en Angleterre, nul doute que la rente moyenne ne devînt

bien vite ce qu'elle est chez nos voisins, c'est-à-dire le double de son taux actuel. Or doublez la rente, et même sans rien changer à la constitution actuelle de la propriété, beaucoup de nos propriétaires malaisés deviennent par ce seul fait de riches propriétaires ; l'équivalent complet de la *gentry* anglaise se trouve constitué immédiatement.

Il y a d'ailleurs deux espèces de propriétés : l'immobilière, qu'on appelle en Angleterre la propriété réelle, *real property*, et la mobilière, qu'on appelle la propriété personnelle, *personal property*. On évalue le revenu de la propriété réelle, pour les trois royaumes, à 120 millions sterling ou 3 milliards de francs. La terre proprement dite n'y figure que pour la moitié; le reste est représenté par les propriétés bâties, les mines, les carrières, les canaux, les *rail-ways*, les pêcheries, etc. Les maisons seules valent presque autant que la terre elle-même. Dans la Grande-Bretagne, le revenu de la terre étant de 46 millions sterling, celui des maisons est de 40. Le revenu de la propriété mobilière peut être en même temps évalué à 80 millions sterling ou 2 milliards de francs, déduction faite du revenu des créances hypothécaires, qui fait double emploi avec celui des propriétés hypothéquées. Il s'ensuit que la rente de la terre, si élevée relativement, ne forme pas même le tiers du revenu des propriétaires anglais.

On voit maintenant pourquoi ils sont en moyenne plus riches que les nôtres. D'abord ils sont beaucoup moins nombreux proportionnellement, et il y a quelque chose de vrai, quoique fort exagéré, dans les idées répandues à cet égard; ensuite, et c'est là la plus forte raison, ils ont à se partager une masse de revenu beaucoup plus grande. Chez nous, la rente de la terre, déjà moindre proportionnellement que la rente de la terre anglaise, est égale à la moitié du revenu total, tant mobilier qu'immobilier. Pour peu que les autres valeurs se distribuent dans d'autres mains, il en reste très peu pour les propriétaires du sol. En Angleterre au contraire, il y a peu de propriétaires ruraux qui ne joignent à leur revenu en terre un autre revenu souvent égal, souvent supérieur, en maisons, actions de chemins de fer, rentes sur l'état, etc. Beaucoup d'entre eux possédaient des houillères; l'extraction du charbon leur a rapporté et leur rapporte tous les jours des sommes immenses. D'autres avaient des terrains où l'on a construit des usines, des quartiers de villes, des canaux, des chemins de fer; ils ont profité de la plus-value. Tout le monde sait que lord Westminster, le duc de Bedford et quelques autres, sont propriétaires d'une grande partie du sol de Londres, loué par bail emphytéotique. Il en est de même dans presque toutes les villes anglaises. Depuis 1800, 1,500,000 maisons nouvelles ont été construites dans la seule Angleterre, 10,000 kilomètres de chemins de fer ont été ouverts, un nombre énorme de mines de charbon

et autres ont été mises en exploitation. Voilà bien des milliards dont la meilleure partie est revenue aux propriétaires du sol; et ce ne sont pas seulement les grands propriétaires qui se sont partagé cette bonne aubaine, moyens et petits en ont eu leur part.

Il est enfin un dernier moyen qui fait refluer vers la propriété du sol une grande partie des capitaux créés par l'industrie : c'est l'acquisition des propriétés rurales par des commerçans enrichis. Ces acquisitions, plus nombreuses qu'on ne paraît le croire en France, ajoutent beaucoup à la richesse moyenne de la propriété, et contribuent à la rendre plus libérale envers le sol. Les nouveaux propriétaires portent dans l'administration de leurs biens ruraux une largeur de ressources et une hardiesse de spéculation qui se rencontrent rarement au même degré chez d'autres. En voici un exemple entre mille. Un riche manufacturier de Leeds, M. Marshall, a acheté, il y a quelques années, une terre de 2000 acres ou 400 hectares à Padrington, près de l'embouchure de l'Humber, dans l'East-Riding du comté d'York. Les énormes dépenses qu'il y a faites aussitôt en reconstructions de bâtimens, établissemens de machines à vapeur, drainage, chaulage, etc., sont célèbres dans toute l'Angleterre.

Ces exemples sont peut-être plus frappans encore en Écosse. L'Écosse, étant un pays beaucoup plus neuf, tente davantage l'esprit d'entreprise. Dans un de ses intéressans récits d'excursions agricoles, un agronome voyageur, M. de Gourcy, cite un spéculateur anglais qui, après avoir fait fortune dans les Indes, a acheté du duc de Gordon, dans le comté d'Aberdeen, une propriété à peu près inculte, de 9,000 hectares, pour près de 3 millions, et qui y dépense 1,500 fr. par hectare en travaux de toute sorte, c'est-à-dire cinq fois le prix d'achat. Ces travaux consistent surtout en défoncemens. La propriété étant presque partout hérissée de rochers de granit, on les fait sauter à la mine et on les emporte; on aplanit le sol ainsi déblayé, on le draine, on le chaule, on le divise en fermes de 150 hectares environ chacune, et M. de Gourcy affirme que ces fermes sont louées pour dix-neuf ans à raison de 5 pour 100 de ce qu'elles ont coûté. L'opération aura absorbé en tout de 15 à 20 millions. Un autre spéculateur encore plus hardi, M. Mathieson, a acheté la plus grande des Hébrides, l'île de Lewis tout entière, qui a environ 500,000 acres anglais, ou 200,000 hectares d'étendue, et y a commencé un cours d'améliorations qui doit la transformer.

Des phénomènes analogues se produisent en France tous les jours, avec moins d'intensité sans doute, parce que l'industrie est moins productive, mais avec les mêmes caractères et dans les mêmes conditions. Que de fortunes ont été faites depuis cinquante ans dans les terrains de Paris et des autres villes de France! Que de riches indem-

nités déjà payées pour des chemins de fer, des canaux, des mines, des usines! Que de rentes doublées par l'ouverture de nouveaux moyens de communication ou le développement dans le voisinage de grands ateliers industriels! Enfin que de terres qui passent tous les jours des mains de propriétaires obérés et pauvres aux mains d'acquéreurs plus riches! C'est le mouvement naturel d'une société en progrès, mouvement qui s'accélère par lui-même quand aucune catastrophe politique ne vient l'arrêter.

Réduite à ces termes, la question agricole n'est plus qu'une question de prospérité générale. Si la société française, retardée dans son essor par tous les obstacles qu'elle a elle-même suscités, pouvait jamais avoir devant elle cinquante années semblables à celles qui se sont écoulées de 1815 à 1848, nul doute qu'elle ne regagnât, en agriculture comme en tout, la distance qui la sépare de sa rivale. Le plus difficile est fait. Nous disposons, aussi bien que les Anglais, de ces moyens puissans qui multiplient aujourd'hui l'action du travail, et qui, appliqués à une terre presque neuve, peuvent précipiter à l'infini le progrès de la richesse. Nulle part les chemins de fer, par exemple, ne sont appelés à produire une révolution plus profonde et plus lucrative que chez nous. En Angleterre, ces voies merveilleuses ne rapprochent que des pays déjà rapprochés par d'autres moyens de communication, et dont les produits se ressemblent. Chez nous, elles auront pour effet de réunir des régions toutes différentes de climats et de produits parfaitement distincts, et qui n'ont encore entre elles que des communication imparfaites. Nul ne peut dire d'avance ce qui doit sortir d'une transformation aussi radicale. Seulement il importe que nos propriétaires et cultivateurs se rendent bien compte des seuls moyens qui peuvent les enrichir, afin qu'ils n'apportent pas eux-mêmes des entraves à leur prospérité. Leur opposition n'empêcherait pas le cours naturel des choses, mais elle pourrait le rendre lent et pénible. Toute jalousie des intérêts agricoles contre les intérêts industriels et commerciaux ne peut faire que du mal aux uns comme aux autres. Voulez-vous encourager l'agriculture, développez l'industrie et le commerce qui multiplient les consommateurs, perfectionnez surtout les moyens de communication qui rapprochent les consommateurs des producteurs; le reste suivra nécessairement. Il en est du commerce et de l'industrie à l'égard de l'agriculture en général, comme de la culture des plantes fourragères et de la multiplication des animaux à l'égard de la production céréale; il semble d'abord qu'il y ait opposition, et au fond il y a un tel enchaînement que l'un ne peut faire de progrès sérieux sans l'autre.

Les débouchés, voilà le plus grand et le plus pressant intérêt de

notre agriculture; les procédés à suivre pour augmenter la production ne viennent qu'après. J'ai indiqué les principaux procédés suivis en Angleterre, j'en indiquerai bientôt d'autres. L'agriculture nationale peut y trouver des exemples utiles, mais je suis loin de les donner comme des modèles à imiter partout. Chaque sol et chaque climat a ses exigences et ses ressources; le midi de la France, par exemple, n'a presque rien à emprunter aux méthodes anglaises; son avenir agricole est pourtant magnifique. Il n'y a qu'une loi qui ne souffre pas d'exception et qui porte partout les mêmes conséquences, la loi du débouché.

III.

Nous avons en quelque sorte assisté à la génération de la richesse agricole anglaise; son principe est dans la prédilection de la classe riche pour la vie rurale; outre les avantages directs qui en résultent pour les campagnes, ces mœurs ont produit la liberté politique et l'ont préservée du contact impur des révolutions; la liberté sans révolutions a produit un immense développement industriel et commercial, et le développement industriel et commercial a produit à son tour une grande prospérité agricole; l'impulsion féconde est revenue à son point de départ. Il nous reste à nous rendre compte d'un événement récent qui paraît contraire à ces prémisses, et qui n'en est pourtant qu'une conséquence; je veux parler de la réforme douanière de sir Robert Peel et de la crise qui l'a suivie.

Au milieu de ses grandeurs et de ses richesses, l'Angleterre est toujours en présence d'un immense danger qui est la conséquence de sa richesse même, l'excès de population. Voilà déjà un demi-siècle qu'un de ses plus illustres enfans, Malthus, a poussé le cri d'alarme pour la prévenir; depuis cette époque, elle a eu plusieurs fois de tristes avertissemens dans des soulèvemens causés par la disette. Quelle que soit la rapidité du développement agricole, il a peine à suivre le mouvement plus rapide encore de la population. La hausse des subsistances est l'effet certain de cette agglomération d'hommes. Dans une certaine mesure, cette hausse a été utile en ce qu'elle a excité les progrès de l'agriculture; mais elle a des inconvéniens à d'autres égards, et il est un point où elle devient tout à fait nuisible, c'est quand elle atteint un prix de disette, *scarcity price;* alors la souffrance d'une portion notable de la population réagit sur tout le reste, et l'ensemble de la machine sociale ne fonctionne plus que péniblement.

Dans l'état de production que nous avons indiqué, et avec une population de 28 millions d'habitans, la répartition égale des sub-

sistances obtenues par l'agriculture dans les trois royaumes donnait le résultat suivant : — viande, 50 kilos par tête; froment, 1 hectolitre et demi; orge et avoine, 1 hectolitre et demi; lait, 72 litres; pommes de terre, 5 hectolitres; bière, 1 hectolitre; valeur totale, 150 francs, d'après les prix anglais, et avec la réduction de 20 pour cent, 120. En France, la même répartition donnait le résultat suivant : — viande, 28 kilos; volaille et œufs, l'équivalent de 6 kilos de viande environ; lait, 30 litres; froment, 2 hectolitres; seigle et autres grains, 1 hectolitre et demi; pommes de terre, 2 hectolitres; légumes et fruits, une valeur de 8 francs; vin, 1 hectolitre; bière et cidre, 1 demi-hectolitre; valeur totale, 120 francs.

L'alimentation moyenne était donc, à peu de chose près, équivalente dans les deux pays. Les îles britanniques avaient l'avantage pour la viande, le lait et les pommes de terre; la France, à son tour, reprenait le dessus pour les céréales, les légumes, les fruits, et la qualité comme la quantité de la boisson. A égalité de besoins, la situation des deux populations aurait été à peu près la même; mais soit pour une cause, soit pour une autre, l'Anglais consomme plus que le Français. La population anglaise proprement dite attirait à elle presque toute la viande et presque tout le froment des deux îles, et ne laissait à la grande majorité de la population écossaise et irlandaise que l'orge, l'avoine et les pommes de terre, et cependant, malgré la grande supériorité de production de la terre anglaise, malgré les nombreuses importations d'animaux et de grains d'Écosse et d'Irlande, la demande des denrées alimentaires était encore telle en Angleterre, que les prix s'y maintenaient en moyenne d'environ 20 pour 100 au-dessus de nos prix français; ils auraient même monté au-delà, si l'importation venue du continent ne les avait contenus à ce taux.

Dans une telle situation, la question des approvisionnemens a toujours été pour les hommes d'état anglais une question de premier ordre. Dans un pays où la population est aussi condensée, où un tiers environ des habitans est réduit au strict nécessaire et où les deux autres tiers, quoique les mieux partagés du monde, ne se trouvent pas encore assez bien nourris, le moindre déficit de récolte peut amener des embarras formidables. C'est en effet ce qui est arrivé à diverses époques, notamment au plus fort de la guerre contre la France; on a vu le blé monter alors à des prix excessifs, 4, 5 et jusqu'à 6 livres sterling le quarter, c'est-à-dire 30, 40 et 50 francs l'hectolitre. Depuis 1815, les progrès de la culture et de l'importation avaient progressivement ramené le prix du froment à un peu moins de 3 liv. sterling le quarter ou 25 francs l'hectolitre, il était même tombé en 1835 à 2 livres sterling, ou 17 francs; mais depuis 1837 il tendait à se relever, et il avait déjà plusieurs fois dépassé le cours de

30 francs. On en était là quand est survenu un fléau qui a menacé dans son existence même un des principaux élémens de l'alimentation nationale : je veux parler de la maladie des pommes de terre. Ce fléau, qui a produit en Irlande une véritable famine, a eu, même en Angleterre, des effets désastreux, et il a été bientôt suivi de craintes sérieuses sur la récolte des céréales, craintes qui n'ont été que trop justifiées par les mauvaises récoltes de 1845 et 1846.

D'autres raisons appelaient encore sur le prix des subsistances l'attention des esprits prévoyans. Tout l'échafaudage de la richesse et de la puissance britannique repose sur l'exportation des produits industriels. Jusqu'à ces derniers temps, l'industrie anglaise avait peu de rivaux; mais peu à peu les manufactures ont fait des progrès chez les autres peuples, et les produits anglais ne sont plus les seuls à abonder sur les marchés de l'Europe et de l'Amérique. Les marchands anglais ne peuvent donc soutenir la concurrence universelle que par le bon marché, et ce bon marché n'est lui-même possible qu'autant que les salaires des ouvriers ne sont pas trop élevés. Or les ouvriers anglais, bien que les mieux payés du monde, ne sont pas ou du moins n'étaient pas, il y a cinq ans, satisfaits de leurs salaires. Le vent qui a soufflé en 1848 et 1849 sur le continent avait commencé à se faire sentir en Angleterre, et de sourdes rumeurs annonçaient l'approche des orages.

Voici donc comment se présentait le problème à résoudre, problème terrible qui portait dans ses flancs la vie et la mort d'un grand nombre d'hommes, et peut-être aussi la vie et la mort d'un grand empire : d'une part, la disette ravageant déjà une partie du territoire britannique et menaçant de s'étendre sur le reste, et en conséquence le prix des denrées alimentaires menaçant de hausser indéfiniment; de l'autre, la nécessité de maintenir les salaires, malgré l'élévation probable du prix des subsistances, à un taux qui permît et facilitât l'exportation des produits manufacturés, et, pour compléter la difficulté, une aspiration ardente des classes laborieuses vers une augmentation de bien-être au moment même où les vivres allaient peut-être leur manquer et où la mortalité causée par la famine commençait en Irlande. C'est alors que l'homme éminent chargé du gouvernail dans ces temps difficiles prit tout à coup la résolution hardie et généreuse qui a tout sauvé. Jusque-là, la législation anglaise sur les grains avait été calculée de manière à maintenir autant que possible le prix du blé à 25 francs l'hectolitre au moyen du système ingénieux, mais compliqué et plus efficace en apparence qu'en réalité, de l'échelle mobile. Sir Robert Peel comprit, après bien des hésitations et des recherches, que le moment était venu d'adopter une mesure plus grande et plus radicale; il se décida donc à supprimer

complétement les droits perçus à l'entrée des denrées alimentaires, et ce qui est plus admirable encore que cette résolution, c'est qu'il se soit trouvé dans les deux chambres, composées en très grande partie de propriétaires ruraux, une majorité pour la transformer en loi. Jamais parlement anglais n'avait donné plus grande preuve d'intelligence politique.

La perturbation causée par cette réforme a été grande sans doute, mais elle n'est rien à côté des catastrophes qu'on a évitées. L'intensité du besoin qu'on en avait s'est manifestée immédiatement par les immenses quantités de grains et farines importées, et qui s'élèvent, pour la seule année 1849, à 13 millions d'hectolitres de froment, 6 de maïs, 4 d'orge, 4 d'avoine, 3 de farine de froment, etc., sans compter le beurre, le fromage, la viande, le lard, les volailles, et jusqu'à 4 millions de douzaines d'œufs. Par là seulement l'Angleterre a pu échapper à la disette qui la menaçait et dont il a été impossible de préserver l'Irlande. Pour l'avenir, l'approvisionnement est assuré, puisque le consommateur anglais a le monde entier pour pourvoyeur. Le prix des denrées alimentaires a baissé en moyenne de 20 pour 100, et on est garanti autant que possible contre toute hausse par la libre importation. De cette façon, sans qu'il ait été nécessaire d'augmenter le taux nominal des salaires, le bien-être des classes inférieures s'est accru d'un cinquième, et l'exportation, qui fait la fortune de l'Angleterre, étant restée florissante, la demande de main-d'œuvre s'est encore accrue, le nombre des pauvres qui reçoivent des secours publics a diminué.

Un seul intérêt paraissait devoir souffrir de cette crise, l'intérêt de la culture et de la propriété rurale. Des réclamations bruyantes n'ont pas manqué de s'élever de ce côté, et ont mis en doute pendant quelque temps l'avenir de la réforme douanière. Aujourd'hui la question est résolue, et la réforme est désormais acceptée par ceux-là même qui l'avaient combattue avec le plus d'acharnement. On s'est mieux rendu compte de ses effets, et les exagérations du premier moment ont disparu.

D'abord on a vu que l'agriculture proprement dite était moins en cause que le revenu de la propriété. Le haut prix des denrées sert avant tout à l'élévation de la rente, et pourvu que la rente baisse en proportion de la baisse des prix, le cultivateur proprement dit est à peu près désintéressé. Cette simple distinction a suffi pour séparer l'intérêt des fermiers de celui des propriétaires. *Abaissez vos rentes!* criait-on de toutes parts à la propriété, et la culture n'aura pas à souffrir. L'argument était d'autant plus puissant que depuis cinquante ans la hausse des prix avait surtout profité aux rentes, et que, même après une réduction notable, elles devaient se trouver encore

au-dessus de ce qu'elles étaient en 1800. Dans le langage passionné du moment, on appelait cette baisse une restitution partielle de ce qui avait été perçu indûment depuis cinquante ans sur la subsistance publique par les propriétaires.

En second lieu, on a fait le raisonnement suivant. Ce qui cause, a-t-on dit, la fortune de la propriété rurale, c'est la richesse industrielle et commerciale. Or, si le prix des subsistances s'élève, ou seulement s'il se maintient au taux établi, c'est-à-dire beaucoup plus haut que partout ailleurs, les salaires devront s'élever pour satisfaire aux exigences nouvelles de la population laborieuse; l'industrie anglaise ne pourra plus soutenir la concurrence étrangère, l'exportation diminuera, et la souffrance de l'industrie et du commerce réagira sur l'agriculture, qui ne pourra plus vendre ses produits. La baisse redeviendra donc inévitable, mais ce sera une baisse terrible, produite par la pauvreté; on reverra les émeutes populaires des jours les plus sinistres, et devant les populations affamées il faudra céder. Mieux vaut céder d'avance quand le temps est encore serein, quand une concession faite à propos peut non-seulement empêcher une interruption dans la production manufacturière, mais en accroître l'activité. Le progrès de la population et de la richesse rendra bientôt à l'agriculture plus qu'elle n'aura perdu, en augmentant à la fois le nombre et les ressources des consommateurs non agricoles.

A ces démonstrations appuyées sur les faits est venue peu à peu se joindre la conviction que le mal n'était pas tout à fait universel et irrémédiable, qu'un bon nombre de propriétaires et de fermiers n'en étaient que faiblement atteints, et qu'il y avait, pour les autres, des moyens de combler le déficit des prix par l'augmentation de la production. Dès ce moment, la cause de la réforme a été gagnée, car la nation anglaise est une nation d'économistes instinctifs, et tout le monde y comprend très bien les avantages du bon marché quand il est possible. Il y a eu sans doute et il y aura encore beaucoup de souffrances individuelles; mais dans l'ensemble, on le sait maintenant, cette secousse, qui semblait devoir être si fatale à la culture anglaise, lui fera faire au contraire un nouveau pas, et à l'immense avantage de faire disparaître toute crainte sur l'approvisionnement national, à l'avantage non moins grand de supprimer toute cause d'infériorité pour l'industrie anglaise sur le marché universel, viendra s'ajouter un accroissement notable dans la production agricole. Ce qu'a fait la hausse dans d'autres temps, la baisse l'aura fait aujourd'hui; cette contradiction apparente n'en est pas une, car elles ont toutes deux un principe commun, la richesse.

L'Angleterre peut être partagée en deux bandes à peu près égales par une ligne qui la traverse du nord au sud; la moitié occidentale étant infiniment plus humide et pluvieuse que la moitié orientale, la

culture des herbages y domine; dans la moitié orientale, au contraire, c'est la culture des céréales. La baisse ayant été beaucoup moins forte et moins générale sur les produits animaux que sur le blé, la crise a été moins sensible dans la moitié occidentale que dans l'autre, on peut même dire que sur beaucoup de points elle a été nulle. La moitié orientale se partage à son tour en deux régions distinctes, l'une au nord, où dominent les terres légères et où règne l'assolement de Norfolk, l'autre au sud, où dominent les terres argileuses ou argilo-calcaires, et où la culture des racines a fait moins de progrès. Dans la première, les céréales n'étant pas encore le produit principal, la crise a été réelle, mais tolérable; dans la seconde, où les céréales occupent le premier rang, elle a été profonde. Beaucoup de propriétaires de l'ouest et du nord ont pu conserver leurs rentes intactes; d'autres ont pu se borner à des réductions de rentes de 10 à 15 pour 100. Dans le sud-est et dans les cantons argileux en général, c'est-à-dire sur un quart environ de la surface totale de l'Angleterre, la réduction, pour être efficace, a dû être de 20 à 25 pour 100, et, sur quelques points, les fermiers ont tout à fait abandonné la partie. Ces sortes de terres étaient déjà les moins bien cultivées et les moins productives du sol britannique, celles qui donnaient à surface égale les rentes les plus basses, les plus faibles salaires et les plus faibles profits.

Devant une pareille épreuve, l'esprit industrieux de nos voisins s'est mis à l'œuvre; les causes qui avaient fait, depuis l'introduction de l'assolement de Norfolk, l'infériorité relative des terres argileuses, regardées autrefois comme les plus fertiles, ont été étudiées avec soin, et des systèmes nouveaux ont pris naissance pour y porter remède. Outre les propriétaires et les fermiers intéressés, une nouvelle classe d'hommes s'en est mêlée, celle des partisans du *free trade;* ils ont tenu à prouver que, même dans les plus mauvaises conditions, l'agriculture nationale pouvait survivre et prospérer. Des commerçans ont acheté des terres tout exprès dans les contrées les plus éprouvées, et s'y sont livrés à toute sorte d'essais. Les premiers résultats n'ont pas été bons en général, mais peu à peu les nouveaux principes se sont dégagés, et on peut affirmer hardiment aujourd'hui que les terres argileuses sont destinées à reprendre leur ancien rang. Les Anglais échouent rarement dans ce qu'ils entreprennent, parce qu'ils y portent une persévérance que rien n'abat. Il y a plus : les procédés imaginés pour transformer les terres fortes ont paru applicables dans une certaine mesure aux autres terres, et les améliorations provoquées par la nécessité sur quelques points tendent plus ou moins à se généraliser. Le sol tout entier profitera ainsi du remède sans avoir également souffert du mal.

Parmi ces innovations, la plus considérable sans aucun doute,

celle qui devient maintenant en Angleterre une pratique universelle et qui restera comme l'effet le plus utile de cette grande commotion, c'est le procédé d'assainissement connu sous le nom de *drainage*. Drainage, en anglais, signifie écoulement. De tout temps l'écoulement des eaux surabondantes a été pour l'agriculture anglaise, et surtout dans les sols tenaces, la principale difficulté. On n'avait jusqu'ici employé, pour s'en débarrasser, que des moyens imparfaits; le problème est aujourd'hui tout à fait résolu. « Prenez ce pot de fleurs, disait dernièrement en France le président d'un comice; pourquoi ce petit trou au fond? pour renouveler l'eau. Et pourquoi renouveler l'eau? parce qu'elle donne la vie ou la mort : la vie, lorsqu'elle ne fait que traverser la couche de terre, car elle lui abandonne les principes fécondans qu'elle porte avec elle, et rend solubles les alimens destinés à nourrir la plante; la mort au contraire, lorsqu'elle séjourne dans le pot, car elle ne tarde pas à se corrompre et à pourrir les racines, et elle empêche l'eau nouvelle d'y pénétrer. » La théorie du drainage est tout entière dans cette image pittoresque. L'invention nouvelle consiste à employer, pour effectuer l'écoulement des eaux, au lieu de fossés ouverts et de tranchées remplies de pierres ou de fascines, procédés connus même des anciens, des tuyaux cylindriques de terre cuite, de quelques décimètres de longueur, et placés bout à bout au fond de rigoles recouvertes de terre. On ne comprend pas d'abord, quand on n'a pas vu l'effet de ces tuyaux, comment l'eau peut s'y rendre et s'échapper; mais, dès qu'on a vu une terre drainée, on ne peut plus conserver le moindre doute. Les tuyaux font l'office du petit trou toujours ouvert au fond du pot de fleurs; ils appellent l'eau, qui y arrive de toutes parts, et la portent au dehors, soit dans des puisards, soit dans des rigoles d'écoulement, quand la pente du terrain s'y prête. Ces tuyaux sont faits avec des machines qui en rendent la fabrication peu dispendieuse. On les choisit d'un diamètre plus ou moins large, on les pose dans des rigoles plus ou moins profondes et plus ou moins rapprochées, suivant la nature du sol et la quantité des eaux à écouler. L'ensemble du travail, pour achat et pose, coûte en moyenne 250 fr. par hectare; il est maintenant généralement reconnu que c'est de l'argent placé à 10 pour 100, et les fermiers ne refusent à peu près nulle part d'ajouter à leur bail 5 pour 100 par an de la somme consacrée par leurs propriétaires au drainage de leurs champs.

Les effets du drainage ont quelque chose de magique. Prairies et terres arables s'en trouvent également bien. Dans les prairies, les herbes marécageuses disparaissent, le foin devient à la fois plus abondant et de meilleure qualité; dans les terres arables, même les plus argileuses, céréales et racines poussent plus vigoureuses et plus saines; il faut moins de semence pour plus de récolte. Le climat lui-

même y gagne sensiblement; la santé des hommes devient meilleure, et, partout où un drainage énergique a été pratiqué, les brouillards de l'île brumeuse semblent moins épais et moins lourds. Il y a dix ans qu'on a parlé du drainage pour la première fois, et un million d'hectares au moins est aujourd'hui drainé; tout annonce que, d'ici à dix ans, l'Angleterre presque entière le sera. L'île semble sortir des eaux une nouvelle fois.

La seconde amélioration générale qui datera de ces dernières années est un nouveau progrès dans l'emploi des machines, et en particulier de la vapeur. Il y a cinq ans, très peu de fermes possédaient une machine à vapeur; on peut affirmer encore que, dans dix ans, celles qui n'en auront pas seront l'exception. De tous les côtés, on voit dans les champs s'élever et fumer des cheminées. Ces machines servent à battre le blé, à hacher les fourrages et les racines, à broyer les céréales et les tourteaux, à élever et à répandre les eaux, à battre le beurre, etc.; leur chaleur n'est pas moins utilisée que leur force, et sert à préparer les alimens des hommes et des animaux. D'autres machines à vapeur sont mobiles; elles se louent de ferme en ferme comme un ouvrier pour faire la grosse besogne. On a inventé de petits *rail-ways* portatifs dont on se sert pour conduire les fumiers dans les champs et pour rapporter les récoltes. Des machines à faucher, à faner, à moissonner, à défoncer, sont à l'essai. On a même entrepris de labourer à la vapeur, et on ne désespère pas d'y réussir. On s'attache à fouiller le sol à des profondeurs inouïes jusqu'ici, afin de donner à la couche arable infiniment plus de puissance. Partout le génie mécanique cherche à transporter dans l'agriculture les prodiges qu'il a réalisés ailleurs.

Jusqu'ici, les nouveaux procédés ne sont que des applications nouvelles d'anciens principes; mais voici qui est en opposition avec toutes les habitudes et qui rencontre plus de résistances. J'ai dit combien la nourriture des animaux au pâturage était estimée des cultivateurs anglais : l'école nouvelle supprime le pâturage du bétail et le remplace par la stabulation permanente; mais cette stabulation perfectionnée diffère autant de la stabulation imparfaite usitée sur le continent que le pâturage cultivé différait du pâturage grossier de nos régions pauvres. Rien n'est plus hardi, plus ingénieux, plus caractéristique de l'esprit d'entreprise des Anglais, que le système actuel de stabulation tel qu'il a été pratiqué d'abord dans la région argileuse par les novateurs, et qu'il tend à se répandre partout.

Qu'on se figure une étable parfaitement aérée, le plus souvent en planches à claire voie, avec des nattes de paille qui s'élèvent ou s'abaissent à volonté pour défendre au besoin les animaux du vent, du soleil et de la pluie. Les bœufs, qui appartiennent en général à la race à courtes cornes dite de Durham, y sont enfermés, sans être atta-

chés, dans des loges où ils vivent depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Sous leurs pieds est un plancher percé de trous, qui laisse tomber leurs déjections dans une fosse creusée au-dessous; auprès d'eux est une eau abondante dans des auges de pierre, et dans d'autres auges de la nourriture à discrétion. Cette nourriture se compose, tantôt de racines coupées, de féveroles broyées, de tourteaux concassés, tantôt d'un mélange de foin et de paille hachés et d'orge moulu, le tout plus ou moins cuit dans de grandes cuves chauffées par la machine à vapeur et fermenté pendant quelques heures dans des coffres fermés. Cette alimentation extraordinaire, dont l'aspect confond un agriculteur français, les fait grandir et engraisser avec une extrême rapidité. Les vaches laitières elles-mêmes peuvent être soumises à cette réclusion : on voit déjà des exemples de stabulation jusque dans les comtés les plus renommés par leurs pâturages, comme ceux de Chester et de Glocester; on les y nourrit au vert, et on redouble de soins pour que les étables soient parfaitement aérées, parfaitement éclairées, parfaitement propres, chaudes en hiver, fraîches en été, à l'abri de toutes les variations de température et de tout ce qui peut agiter et troubler les vaches, qui y vivent dans un bien-être perpétuel, extrêmement favorable à la sécrétion lactée.

Le fumier qui s'accumule dans la fosse n'est mêlé d'aucune espèce de litière; on a pensé qu'il était beaucoup plus profitable de faire manger la paille par les animaux. Ce fumier est d'ailleurs très riche à cause de la quantité de matières grasses contenues dans la nourriture donnée, et dont une partie n'est pas assimilée par la digestion, malgré tous les efforts faits pour les rendre essentiellement assimilables. On ne l'enlève que tous les trois mois, quand on a besoin de s'en servir; en attendant, il n'est ni lavé par la pluie, ni brûlé par le soleil, comme le sont trop souvent les tas de fumier exposés au grand air dans les cours de ferme; une légère addition de terre ou d'autres absorbans empêche ou ralentit le dégagement de l'ammoniaque et sa déperdition dans l'atmosphère. On est frappé, en entrant dans ces étables, de n'y sentir aucune odeur. Le fumier y conserve tous les élémens fertilisans qui se volatilisent ailleurs et qui empoisonnent l'air respirable au lieu de féconder le sol. On l'emploie, tantôt à l'état solide pour les céréales, tantôt à l'état liquide pour les prairies, après l'avoir préalablement mélangé d'eau.

Les cochons, comme les bœufs, sont nourris sans sortir, dans des loges fermées et sur des planchers percés; leur alimentation est la même. Les moutons seuls sortent encore, mais on les cloître aussi tant qu'on peut. On ne s'est pas encore aperçu que cette séquestration rigoureuse eût aucun effet fâcheux sur la santé des uns et des autres; pourvu qu'ils jouissent dans leur prison d'un air constam-

ment pur, et qu'ils aient l'espace nécessaire pour se mouvoir, c'est-à-dire un mètre carré par mouton et par porc et de deux à trois mètres carrés par bœuf, on affirme qu'ils se portent à merveille. L'exercice au grand air, qui avait été considéré jusqu'ici comme nécessaire, est regardé maintenant comme une perte qui se manifeste par une diminution de poids.

On ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant ces pauvres bêtes, dont les congénères peuplent encore les immenses pâturages de la Grande-Bretagne, ainsi privées de mouvement et de liberté, et en songeant qu'un jour viendra peut-être où tout le bétail anglais, qui aujourd'hui s'ébat si joyeusement dans l'herbe verte, sera claquemuré dans ces tristes cloîtres, d'où il ne sort que pour marcher à l'abattoir. Ces fabriques de viande, de lait et d'engrais, où l'animal vivant est traité absolument comme une machine, ont quelque chose de rebutant comme un étal de boucher, et quand on a visité une de ces prisons cellulaires où se confectionne si crûment le principal aliment du peuple anglais, on est rassasié de viande pour plusieurs jours. Mais la grande voix de la nécessité parle; il faut à toute force nourrir cette population qui s'accroît sans cesse, et dont les besoins s'augmentent plus vite encore que le nombre; il faut baisser autant que possible le prix de revient de la viande pour s'accommoder aux prix nouveaux et y trouver encore des bénéfices. Adieu donc aux scènes pastorales dont l'Angleterre était si fière et que la poésie et la peinture célébraient à l'envi; deux seules chances leur restent, c'est que quelque inventeur nouveau trouve un moyen d'élever les produits du pâturage à la hauteur de ceux qu'on obtient par la stabulation, ou que quelque danger de cette réclusion du bétail se révèle par l'expérience. Déjà des plaintes s'élèvent sur la qualité de la viande qu'on fabrique si abondamment par ce moyen; on dit que les tourteaux lui communiquent un mauvais goût, et que l'excès de graisse des bœufs Durham et des moutons Dishley ne rend leur chair ni très agréable ni très nourrissante. Il est possible que le nouveau système pèche par-là, et que le pâturage, battu pour la quantité, se défende par la qualité de ses produits; il est possible aussi que quelque maladie nouvelle se développe tout à coup parmi ces races inertes et obèses, et force à leur infuser de nouveau un sang plus énergique. On peut compter, dans tous les cas, que l'ancienne tradition du pâturage ne cédera la place qu'après combat; si elle est destinée à disparaître, c'est qu'il n'y aura pas eu moyen de faire autrement. Le plus probable est l'adoption d'un système mixte qui cherche à concilier les avantages des deux méthodes.

Non-seulement, et ceci est grave, les animaux nourris à l'étable donnent plus de produits; mais quand par le pâturage perfectionné

on parvenait tout au plus à entretenir convenablement une tête de gros bétail ou l'équivalent par hectare en culture, ce qui était déjà beaucoup plus qu'en France, on prétend aujourd'hui, par la stabulation, en entretenir deux et même trois, et accroître encore considérablement le produit en céréales. Tout devient terre arable alors, et l'assolement de Norfolk peut être appliqué sur l'étendue du domaine, au lieu d'être réduit à la moitié. Telles sont les révolutions des choses humaines; l'agriculture y est sujette comme le reste. C'est jusqu'ici la pratique du pâturage qui, en augmentant la quantité de bétail et en réduisant la sole de céréales, a grossi le rendement moyen du sol emblavé. C'est aujourd'hui la réduction ou l'abolition du pâturage qui, en augmentant encore la quantité du bétail, donne de nouveaux moyens d'accroître la fertilité du sol et par suite la production du blé pour la consommation humaine.

Nous avons dit que, dans l'état actuel des choses, sur une ferme de 70 hectares prise dans des conditions moyennes, 30 seraient en prés et pâturages naturels, 8 en racines et féveroles, 8 en orge et avoine, 16 en prairies artificielles et 8 en blé. Par le nouveau système poussé à ses dernières conséquences, les prairies naturelles disparaîtraient, et les 70 hectares seraient divisés ainsi : 14 en racines ou féveroles, 14 en orge ou avoine, 28 en prairies artificielles, et 14 en blé. La proportion des cultures améliorantes aux cultures épuisantes, qui était dans le premier cas de 54 contre 16, serait dans le second de 42 seulement contre 28; mais cette différence est, dit-on, plus que compensée par la masse des engrais nouveaux, puisqu'au lieu de nourrir 70 têtes de bétail on en nourrit 150 ou l'équivalent, et qu'il ne se perd pas un atôme de fumier.

L'extension des racines, des féveroles et des prairies artificielles aux dépens des prairies naturelles peut-elle réellement, comme on l'affirme, donner deux ou trois fois plus de nourriture pour les animaux? Cette question est déjà, sur un grand nombre de points, résolue par les faits. Toutes ces cultures sont perfectionnées à la fois, et, avec l'aide du drainage et des machines, portées à leur *maximum;* la culture du turneps en lignes, dite à la Northumberland, en double à peu près le produit moyen; les *rutabagas* ou navets de Suède, qu'on lui substitue dans les terrains argileux, donnent un résultat encore supérieur, et ce qui grossit encore plus que le reste, c'est le produit des prairies artificielles depuis que deux nouveaux moyens ont été imaginés pour en rendre la végétation plus active : le premier est l'emploi d'une espèce particulière de *ray-grass* qu'on appelle *ray-grass* d'Italie, le second, un mode perfectionné de distribution de l'engrais liquide. Le *ray-grass* d'Italie est une plante extraordinaire pour la promptitude de sa végétation; il ne dure que deux

ans, mais, quand il se trouve dans de bonnes conditions, il peut être coupé jusqu'à huit fois par an; son foin est dur, mais il est excellent à consommer en vert. Il prospère, malgré son nom et son origine, jusque dans les régions les plus froides, et son usage se propage rapidement, soit en Angleterre, soit en Écosse. Si ce qu'on en dit se confirme, il paraît supérieur même à la luzerne.

Quant au mode de distribution de l'engrais liquide, c'est sans contredit la partie la plus originale et la plus curieuse du système. Il a été inventé par M. Huxtable, dans le comté de Dorset, le principal promoteur de la nouvelle révolution agricole, et tend aujourd'hui à se répandre partout. Voici en quoi il consiste. Les déjections des animaux, une fois tombées dans la fosse pratiquée sous les étables, se rendent par des conduits dans un réservoir où elles se mêlent avec de l'eau et des matières fécondantes; de là partent d'autres conduits souterrains qui se prolongent dans tous les sens jusqu'aux extrémités du domaine. Tous les 50 mètres environ sont placés des tuyaux verticaux qui s'élèvent du tuyau de conduite jusqu'à la surface du sol et dont l'orifice est fermé par un couvercle. Quand on veut fumer une partie du terrain, on enlève le couvercle d'un des tuyaux verticaux, on y adapte un tube en *gutta-percha;* une pompe mise en mouvement par la machine à vapeur refoule le liquide dans les tuyaux, et l'ouvrier qui tient le tube mobile arrose autour de lui comme un pompier dans un incendie. Un homme et un enfant suffisent pour fumer ainsi 2 hectares par jour. On donne de six à douze arrosages par an, suivant les circonstances. Les frais d'établissement des tuyaux et des pompes reviennent à 100 francs par hectare quand on emploie des tuyaux en terre cuite, et à 250 francs quand ils sont en fonte. La construction des réservoirs et l'établissement de la machine à vapeur constituent une dépense à part et qui ne doit pas entrer en ligne de compte, puisque l'un et l'autre sont désormais indispensables dans toute ferme bien tenue. La pose des tuyaux devient alors une économie plutôt qu'une dépense; on a bien vite regagné en épargne de main-d'œuvre et de temps ce qu'on peut dépenser pour frais d'établissement et d'entretien, et les résultats qu'on obtient sont admirables. Les plantes s'assimilent avec une extrême promptitude l'engrais ainsi divisé et distribué en pluie; son effet est en quelque sorte immédiat, et il peut sans inconvénient être épuisé sans cesse, puisqu'il est sans cesse renouvelé.

Cette ingénieuse invention est évidemment destinée au plus grand succès. M. Huxtable a commencé sur 25 hectares, mais il y a aujourd'hui des fermes, notamment dans le comté d'Ayr en Écosse, où les conduits s'étendent sur 200. Elle a le mérite de se concilier avec tous les systèmes de culture, et peut même servir à sauver les pâtu-

rages; elle est réalisable sous tous les climats, et pourrait être transportée dans les pays chauds, où elle produirait bien d'autres merveilles. Elle paraît d'une application plus générale encore que le drainage, et on ne saurait trop appeler sur elle l'attention des cultivateurs français.

Grâce à ce surcroît d'engrais, fortifié encore par tous les engrais artificiels que l'imagination peut découvrir, le rendement des céréales peut s'élever dans la même proportion que les produits animaux. Le rendement moyen est porté, dans les terres cultivées par les nouvelles méthodes, à 40 hectolitres de froment, 50 d'orge et 60 d'avoine par hectare; comme en même temps l'étendue emblavée est fort accrue, le produit total est plus que doublé. Ce ne sont pas là des spéculations et des hypothèses, ce sont des faits réalisés sur beaucoup de points du royaume-uni. Dans chaque comté, il y a au moins une ferme où quelque riche propriétaire ne craint pas de faire ces essais; la masse des cultivateurs observe, étudie, et, dans la mesure de ses ressources, imite ce qui a réussi.

L'ensemble du système ne peut être avantageusement mis en pratique que dans les pays les plus favorables à la production des céréales, c'est-à-dire dans la région du sud-est, la plus travaillée de toutes par la crise. Dans l'ouest et le nord, on le simplifie généralement par la suppression à peu près complète des céréales. La division du travail fait ainsi un nouveau pas : la culture des céréales s'étend dans les terres qui s'y prêtent le plus; elle se resserre dans celles qui s'y prêtent le moins. Il ne paraît pas que dans l'ensemble la proportion des terres emblavées doive changer sensiblement. Les autres parties du système font des progrès dans les régions où l'on se borne de plus en plus à nourrir du bétail, et on en obtient des résultats sinon plus beaux, au moins plus assurés. Je n'en veux citer qu'un exemple, la ferme de Cunning-Park, dans le comté d'Ayr. Cette ferme, qui n'a que 20 hectares de superficie, était il y a cinq ans dans les conditions moyennes de l'Angleterre : la rente n'y dépassait pas 75 fr. par hectare et le produit brut 250 fr.; aujourd'hui le produit brut atteint 1,500 fr. par hectare, et le produit net est d'au moins 500. On ne fait pourtant que du lait et du beurre à Cunning-Park; mais, grâce aux nouveaux procédés, on y entretient quarante-huit vaches au lieu de dix, et chacune de ces vaches est beaucoup plus productive.

Tels sont les traits généraux de la révolution agricole actuelle, ce qu'on appelle le *high farming*, la haute culture. Il est impossible d'entrer ici dans plus de détails. Je veux pourtant signaler encore un point qui peut servir à caractériser de plus en plus le système : la guerre faite aux haies et au gibier. Quand le principe de la cul-

ture anglaise était le pâturage, les grandes haies avaient leur utilité. Avec le progrès de la stabulation, cette utilité diminue; elles peuvent d'ailleurs être remplacées par des haies basses ou d'autres clôtures. Telles qu'elles sont, les cultivateurs ne leur trouvent plus que des inconvéniens : elles occupent par elles-mêmes une place énorme, elles nuisent doublement par leur ombrage et par leurs racines aux fruits de la terre, elles servent de refuge à des multitudes d'oiseaux qui dévorent les semences. La plupart des propriétaires résistent encore, d'abord parce que l'émondage et la coupe des arbres leur donnaient un revenu, ensuite parce que ces haies contribuaient singulièrement à la beauté du paysage; mais quelques-uns d'entre eux se sont déjà exécutés, et le reste devra céder plus ou moins, car l'opinion publique, saisie de la question, se prononce tous les jours de plus en plus en faveur des fermiers, et l'opinion est souveraine. Le même sort est évidemment réservé au gibier, dont la sévérité des lois sur la chasse a jusqu'ici favorisé la multiplication, et qui fait un mal réel aux récoltes. L'opinion, si favorable en Angleterre à la grande propriété, mais en même temps si exigeante pour elle, commence à faire aux riches *landlords* un devoir de sacrifier leurs plaisirs aux nécessités nouvelles de la production.

En assistant à cette lutte pacifique dont l'issue ne saurait être douteuse, on ne peut s'empêcher de se rappeler que des abus du même genre ont été une des causes de la révolution française. Pour se préserver des ravages des lièvres et des lapins seigneuriaux, nos cultivateurs n'ont pas trouvé de meilleur moyen que de démolir les châteaux et de tuer ou d'expulser leurs propriétaires. Les cultivateurs anglais sont plus patiens et plus calmes; ils n'en finiront pas moins par atteindre leur but, sans bouleversement et sans excès. Leur arme unique est la reproduction obstinée de leurs griefs; ils calculent gravement combien d'acres de terre sont enlevées à la culture par les grandes haies, combien il faut de lièvres pour consommer la subsistance d'un mouton. C'est maintenant parmi eux un lieu-commun de dire et de répéter sans cesse qu'ils sont obligés de payer trois rentes, la première à leur propriétaire sous forme de fermage, la seconde à ses haies, et la troisième à son gibier. Dans quelques cantons, on les a vus se cotiser pour acheter la chasse et entreprendre en grand l'extermination des lièvres, qui vaut mieux que celle des hommes.

Tous ces travaux de drainage, de construction de bâtimens pour la stabulation, d'établissement de machines à vapeur, etc., imposent de grands sacrifices. On peut évaluer à 500 fr. environ par hectare en moyenne ou 8 livres sterling par acre la dépense qu'ils exigeront des propriétaires, et à 250 fr. celle des fermiers. Dans les terres fortes il faudra sans doute beaucoup plus, mais dans les terres légères il suf-

fira de beaucoup moins. Cette avance féconde faite et bien faite, nul doute que la rente et le profit, même sur les points où ils ont paru le plus compromis par la baisse, ne remontent au-delà du taux antérieur, et ne donnent ainsi un revenu suffisant des nouveaux capitaux absorbés par le sol. Alors le pays fournira au moins un tiers en sus de denrées alimentaires; le produit brut moyen, qui était l'équivalent de 200 francs par hectare, sera de 300, la rente moyenne montera probablement jusqu'à 100, et le bénéfice des fermiers jusqu'à 50. L'unique question n'est plus que celle-ci : les propriétaires et les fermiers sont-ils en état de fournir ce supplément d'avances? Il ne s'agit de rien moins que de 10 à 12 milliards pour l'Angleterre et la Basse-Écosse seulement. Pour tout autre pays que le royaume-uni, l'entreprise serait impossible; même pour le royaume-uni, elle est difficile, mais elle n'est que difficile. La nation qui a dépensé 6 milliards en un quart de siècle pour la seule entreprise des chemins de fer peut bien en employer le double à renouveler son agriculture.

Le gouvernement a senti la nécessité de donner l'exemple. Dès 1846, au moment où il se décidait à provoquer la baisse des prix, il se départissait de la règle qu'il s'impose habituellement de ne point intervenir dans les intérêts privés, et proposait aux propriétaires de leur prêter 75 millions de francs pour travaux de drainage, à des conditions d'intérêt et d'amortissement qui ressemblent beaucoup à celles de notre société générale de crédit foncier; 6 1/2 pour 100 d'annuité amortissant la dette en capital et intérêts au bout de vingt-deux ans. Ce premier prêt ayant réussi, le gouvernement en a fait d'autres, et un grand nombre de propriétaires des trois royaumes en ont aujourd'hui profité. Les capitaux privés ont suivi l'impulsion. Ceux des propriétaires atteints qui possédaient des capitaux mobiliers, ou dont le bien était assez liquide pour servir de gage à des emprunts, sortiront de la crise avec honneur; mais ceux dont la position était déjà embarrassée se débattent péniblement. Un dixième environ des propriétaires anglais est dans ce cas. Pour ceux-là, les économistes et les agronomes n'ont pas trouvé de meilleur remède que de leur faciliter la vente ou la division de leurs immeubles.

Ces opérations sont aujourd'hui difficiles et coûteuses à cause de l'incertitude de la propriété. Un peuple d'hommes d'affaires vit de l'examen des titres et de la confusion qui y règne. Il s'agit d'adopter un système d'enregistrement analogue au nôtre, qui régularise et facilite les transmissions; les idées émises à ce sujet sont des plus radicales. On va jusqu'à demander que la propriété de la terre puisse se transmettre, comme les rentes sur l'état ou les autres valeurs mobilières, et on ne sollicite rien moins que l'ouverture d'un grand livre de la propriété immobilière dont les titres soient des extraits

légalisés transmissibles par endossement. Nous sommes bien loin, comme on le voit, des anciennes idées sur l'immobilisation absolue de la propriété, et ce ne sont pas des rêveurs chimériques qui proposent cette réforme, ce sont des écrivains sérieux et justement considérés; le gouvernement lui-même s'en occupe.

Pour les fermiers, on demande des baux de vingt et un ans qui leur permettent de faire les avances exigées avec la certitude de s'en rembourser; on réclame en même temps la suppression des trop petites fermes dont les tenanciers n'ont pas un capital suffisant, et la division des trop grandes, pour le même motif. Ceux d'entre les fermiers qui n'avaient pas assez de ressources font comme les propriétaires obérés, ils disparaissent; ceux qui restent serrent les rangs comme dans un combat, et bientôt il n'y paraîtra plus.

Tout cela constitue sans doute une immense révolution. La culture change de nature, elle devient de plus en plus industrielle : chaque champ sera désormais une sorte de métier, travaillé dans tous les sens par la main de l'homme, percé en dessous de toute sorte de canaux, les uns pour écouler l'eau, les autres pour apporter l'engrais, et qui sait? peut-être aussi pour conduire de l'air chaud ou frais suivant les besoins, et offrant à sa surface les transformations les plus rapides; la vapeur déroule, sur les verts paysages chantés par Thompson, ses noires spirales de fumée; le charme spécial des campagnes anglaises menace de disparaître avec les pâturages et les haies; le caractère féodal s'altère par la destruction du gibier; les parcs eux-mêmes sont attaqués comme enlevant de trop vastes espaces à la charrue; en même temps la propriété tend à se déplacer, à se diviser, à passer en partie dans des mains nouvelles, et le fermier tend à s'affranchir par de longs baux de l'autorité du *landlord*. Il y a là plus qu'une question agricole, l'ensemble de la société anglaise paraît en jeu. Il ne faut pas croire que les Anglais ne fassent pas de révolutions, ils en font beaucoup au contraire, ils en font toujours, mais à leur manière et sans se presser; ils ne tentent ainsi que ce qui est possible et véritablement utile, et on peut être sûr qu'en fin de compte le présent aura complète satisfaction, sans que le passé soit tout à fait détruit.

Ces changemens s'accomplissent surtout au profit des classes moyennes, déjà si nombreuses et si puissantes en Angleterre, et qui, là comme partout, dominent de plus en plus la société; mais ils profitent aussi aux classes laborieuses et populaires. Celles-ci s'en contentent pour le moment, car ce qui n'est pas moins admirable en Angleterre que l'esprit de concession chez les uns, c'est l'esprit de patience chez les autres. On a pu croire un moment que le taux des salaires ruraux baisserait; l'opinion les a défendus, et ils ont résisté;

ils profitent donc de toute la baisse obtenue dans le prix des denrées de première nécessité. On a pu croire aussi que la somme de main-d'œuvre agricole diminuerait; tout annonce en effet qu'elle sera réduite sur quelques points par l'extension de la vapeur et des machines perfectionnées; mais sur d'autres elle sera accrue par le progrès de la stabulation et la transformation des prairies en terres arables. En résumé, elle restera au moins égale à ce qu'elle était auparavant. En même temps l'opinion commande de nouvelles améliorations en faveur des classes populaires; on veut que les lois sur la résidence en matière de taxe des pauvres soient révisées, afin que les ouvriers puissent aisément se déplacer et se rendre des points où le salaire est le plus bas dans ceux où il est le plus élevé, sans rien perdre de leurs droits aux secours publics ; on veut que les propriétaires s'occupent paternellement de leurs journaliers, qu'ils veillent à leur instruction et à leur moralité comme à leur bien-être matériel, et les plus grands seigneurs tiennent à honneur de remplir ce devoir. Beaucoup d'entre eux font bâtir des cottages sains et commodes qu'ils louent à des prix raisonnables : le prince Albert, qui veut être le premier à donner tous les bons exemples, avait fait exposer sous son nom, à l'exhibition universelle, un modèle de ces sortes de constructions. On y joint en général un petit lot de jardin où le locataire puisse faire venir des légumes frais; c'est ce qu'on appelle des *allotmens*. Dans tous les grands domaines, le maître fait construire en outre des chapelles et des écoles, et encourage les associations mutuelles qui ont un but d'utilité commune.

Ainsi a été prévenue la guerre des classes, et, sans autres secousses que celles qui étaient absolument inévitables, l'Angleterre a fait un grand pas, même au point de vue agricole. Voilà pourquoi, quand Robert Peel est mort, l'Angleterre entière a pris spontanément le deuil : le grand citoyen avait été compris.

Je ne m'arrêterai pas à faire ressortir la différence entre la crise anglaise de 1848 et la crise française de la même époque. L'intérêt rural est aussi chez nous celui qui a le plus souffert, mais il n'a pas été le seul à souffrir, et tous les intérêts ont été ébranlés à la fois. On a vu le prix des denrées baisser rapidement, non pas comme en Angleterre, parce qu'il était trop élevé, mais parce que, le travail industriel et commercial s'étant arrêté, la classe non agricole n'avait plus le moyen d'acheter de quoi vivre. La consommation dans toutes les branches, au lieu de s'accroître comme chez nos voisins, s'est réduite au strict nécessaire, et dans un pays où l'alimentation moyenne en viande et en blé était à peine suffisante, il s'est encore trouvé trop de viande et de blé pour les ressources d'une population appauvrie. La culture et la propriété éperdues n'ont pas trouvé comme en An-

gleterre l'appui des capitaux, puisqu'un grand nombre avaient été détruits, et que le reste épouvanté émigrait ou se cachait. Heureusement que, par une faveur spéciale de la Providence, les fruits de la terre ont été abondans pendant cette épreuve, car si le moindre doute avait pu s'élever dans les esprits sur l'approvisionnement, au milieu du désordre général, nous aurions vu les horreurs de la famine se joindre comme autrefois aux horreurs de la guerre civile.

Un premier retour de confiance répare en partie ces désastres. La France montre encore une fois ce qu'elle a montré si souvent, notammment après l'anarchie de 93 et les deux invasions, qu'il n'est pas en son pouvoir de se faire un mal incurable. Plus elle reparaît pleine de ressources malgré les pertes immenses qu'elle a faites, plus on est frappé des progrès qu'elle aurait réalisés dans ces cinq ans, si elle n'avait pas elle-même arrêté violemment son essor. Les recettes des contributions indirectes, un des signes les plus certains de la prospérité publique, qui étaient de 825 millions en 1847, et qui ont remonté péniblement, après une baisse énorme, à 810 millions en 1852, auraient atteint dans cette même année de 950 millions à 1 milliard, si l'impulsion qu'elles avaient reçue s'était soutenue, et toutes les branches de la richesse publique répondraient à ce brillant symbole.

Du reste, si j'ai dû raconter, pour compléter mon sujet, ce qui s'est passé en Angleterre depuis cinq ans, il ne faut pas en conclure qu'une révolution du même genre me paraisse nécessaire, désirable ou même possible en France. Nous sommes dans des conditions différentes sous tous les rapports. Il ne peut être question chez nous d'établir le bon marché des subsistances; nous l'avons, puisque l'Angleterre, après tous ses efforts, n'a pas pu descendre plus bas que les plus élevés de nos prix courans, et sur la moitié du territoire nous ne l'avons que trop. Il ne faut pas confondre les pays riches et peuplés à l'excès avec ceux qui ne le sont pas; les besoins des uns ne sont pas du tout ceux des autres. Nous ne ressemblons pas à l'Angleterre de 1846, mais à l'Angleterre de 1800. Ce n'est pas la production qui manque chez nous à la consommation, c'est encore la consommation qui, dans la moitié de la France du moins, manque à la production. Au lieu de voir partout le blé à 25 francs l'hectolitre et la viande à 1 franc 25 centimes le kilogramme, nous avons des pays entiers où le producteur n'obtient guère de ses denrées plus de la moitié de ces prix. Pour ceux-là, ce n'est pas la baisse qu'il leur faut, mais la hausse, et ils sont encore bien loin du temps où ils pourront souffrir de l'excès de demande des denrées agricoles et de l'élévation des prix.

LÉONCE DE LAVERGNE.

LA GRAVURE

EN FRANCE.

I. *Les Noces de Cana*, gravées par M. Prévost. — II. *Les Vierges de Raphaël*, gravées par MM. Pelée, Blanchard, Lévy et Hetzmacher. — III. *Le Christ Rémunérateur*, par M. Blanchard. — IV. *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard*, par M. Alph. François. — V. *Mort du duc de Guise*, par M. Deselaux. — VI. Gravures sur bois de l'*Histoire des Peintres*. — VII. *Fac-Simile des Dessins du Louvre*. — VIII. *Portraits des personnages français les plus illustres du seizième siècle*, par M. Riffaud.

Il arrive parfois que le mouvement d'un art s'opère dans notre pays en raison inverse du mouvement de l'opinion. Les œuvres sérieuses se produisent au moment où le succès semble exclusivement réservé aux œuvres d'un genre secondaire ou d'un mérite superficiel; les principes et l'idéal académiques sont-ils au contraire acceptés comme l'unique loi du goût, quelque talent indépendant protestera à l'écart contre ces règles absolues et se développera patiemment en attendant le jour de la réaction. Le fait n'est pas rare, du moins dans l'histoire de la gravure. Les grandes planches consciencieusement gravées, sous le règne de Louis XVI, par Jean Massard et par Bervic, sont en désaccord formel avec le goût de l'époque pour les vignettes et ces mille croquis à la pointe qui s'honoraient du titre de *griffonnis*, comme, au temps de Louis XV, les chefs-d'œuvre de Vivarès d'après les anciens paysagistes démentent avec éclat la mode du paysage galant et des pastorales gravées d'après Eisen et Boucher. Plus tard, lorsque les scènes héroïques captivaient seules l'attention de la foule et qu'on ne jugeait dignes d'être reproduits sur le cuivre que les sujets tirés de l'antiquité grecque ou romaine, Boissieu et quelques artistes formés à son école osaient choisir ailleurs leurs modèles, et restituaient à la gravure de genre une partie de sa valeur et de son charme. Cette anomalie entre les inclinations du public et

le caractère de certaines œuvres de l'art se révèle encore aujourd'hui; seulement, à aucune époque la réaction n'a paru moins prochaine ni la séparation plus radicale. Il ne s'agit plus en effet de froideur momentanée pour un ordre particulier de talens, de prédilection passagère pour telle ou telle nature de sujets. La gravure elle-même, — du moins la gravure au burin, — son opportunité dans le présent, sa signification et sa vie dans l'avenir, voilà ce qui est mis en question, voilà ce que l'on est bien près de condamner comme une entrave au développement des tendances nouvelles et comme une négation du progrès.

Quelques graveurs en taille-douce continuent les saines traditions de l'école française et redoublent d'efforts pour lui conserver sa vieille prééminence : nous les regardons faire, non pas même avec la curiosité de gens intéressés par point d'honneur national au succès de l'entreprise, mais avec un sentiment de surprise dédaigneuse et de muette désapprobation. Il semble que l'on doive voir dans ces efforts plus d'obstination que de vrai courage, dans ces témoignages d'habileté l'indice de croyances en retard sur la marche des idées modernes, et nous accueillons les œuvres où se reflètent ces doctrines et cet art d'un autre âge à peu près comme nous accueillerions au théâtre des pièces conformes avant tout à la poétique des tragiques du XVIIIe siècle et à la règle des trois unités.

En retraçant ici même l'histoire des phases diverses que la gravure a successivement traversées (1), nous avons eu occasion déjà d'indiquer l'état actuel de notre école et d'accuser l'indifférence où nous laisse tant de persévérance et de talent. Certes, rien aujourd'hui n'autoriserait une rétractation à ce propos, et l'on aurait le droit de se plaindre plus vivement encore d'une injustice qui se généralise et qui grandit d'année en année. Ce qu'il était permis d'entrevoir et de pressentir comme un danger possible est devenu un danger manifeste; jamais conditions aussi défavorables n'ont été faites à la gravure, jamais elle n'a obtenu parmi nous moins d'encouragemens ni de crédit, et tandis qu'une sympathie croissante s'attache aux improvisations de la pensée, aux gentillesses du pinceau et du crayon, on n'a pour les sévères travaux du burin que de l'éloignement et de l'oubli. Dans le monde, dans la presse même, qui s'occupe de cet art en apparence suranné? Qui songe à rendre hommage au zèle des hommes qui le pratiquent encore, à discuter leur mérite, ne fût-ce que pour blâmer le système où ils s'opiniâtrent? On se contente de réprouver le tout implicitement, quitte à ignorer à la fois la valeur intrinsèque des œuvres, l'habileté relative des artistes qui les ont produites, et jusqu'aux noms dont elles sont signées. A l'exception de M. Henriquel-Dupont, talent hors ligne qui s'est en quelque sorte imposé à l'estime de tous, y a-t-il de notre temps un seul graveur français dont le nom ait acquis une véritable popularité, un seul dont la réputation dépasse, égale même celle du moindre dessinateur de caricatures? Et cependant, malgré les obstacles de tout genre suscités depuis quelques années au développement de la gravure, notre école est en voie de progrès et se maintient comme autrefois au premier rang. Le nombre et le caractère de ses travaux attestent sa

(1) Livraisons de la *Revue* des 1er et 15 décembre 1850, du 1er janvier 1851.

supériorité : nous sommes seuls à la méconnaître, car, dans les autres pays, on recherche, on étudie ces estampes auxquelles nous n'accordons ici qu'un regard distrait, et il n'est pas jusqu'aux Américains, oracles peu sûrs d'ordinaire en matière d'art, qui ne nous donnent à ce sujet une leçon d'équité et de goût. Que l'on rapproche des estampes gravées sous l'empire et au temps de la restauration celles qui ont été publiées à partir du dernier règne jusqu'à l'époque où nous sommes, on verra que, durant cette période et dans les circonstances les plus contraires, la gravure a atteint un degré de perfection que n'avaient pu lui donner les encouragemens de toute espèce prodigués au commencement du siècle. Quelle pauvre mine feraient aujourd'hui le grand ouvrage sur l'Égypte, les planches du *Musée Filhol* et la plupart des planches du *Musée Laurent* en regard de ce qui a été gravé depuis lors d'après des modèles analogues!

D'où vient donc qu'un art si loin encore de sa décadence ne puisse réussir à vaincre nos préventions, et que tant de témoignages de talent passent en quelque sorte inaperçus? La confusion introduite dans nos idées par la découverte de certains procédés mécaniques, d'ailleurs fort étrangers à la gravure, est sans doute une des causes de cette insouciance. On pourrait l'attribuer aussi à l'esthétique frivole que nous avons progressivement adoptée, à l'influence d'habitudes qui ont fini par déterminer complétement nos jugemens et nos goûts. D'une part, l'application indiscrète du daguerréotype à des objets qu'il n'appartient qu'à l'art d'interpréter a substitué le culte de l'identité inerte au respect de l'imitation intelligente; de l'autre, le spectacle de l'art facile nous a désaccoutumés des travaux sérieux. Ici l'à-peu-près nous amuse et nous suffit, et de même que beaucoup de gens se contentent pour toute nourriture littéraire de vaudevilles et de feuilletons, beaucoup de prétendus amis des arts cherchent et trouvent la réalisation de leur modeste idéal dans des vignettes ou dans des recueils de lithographies.

Les tendances générales de la nouvelle école de peinture ne sauraient, il faut bien le dire, nous ramener au culte de l'art sévère et en particulier à l'étude des œuvres du burin. Les conditions de la peinture telles qu'on semble les comprendre maintenant ne sont-elles pas ouvertement en contradiction avec les conditions essentielles de la gravure? La gravure, sans procéder exclusivement de la ligne comme la sculpture, a cependant pour élément principal l'imitation précise de la forme. Or un dessin inachevé et flottant est devenu à nos yeux une des expressions du talent pittoresque, ou tout au moins la plus excusable des imperfections. Nous faisons bon marché de l'incorrection des contours et du modelé pour priser avant tout dans un tableau l'éclat des tons et les tours d'adresse de la brosse : le moyen de concilier de pareilles inclinations avec le goût pour un art où l'escamotage de la forme est impossible, où tout est forcément accusé et rigoureusement écrit? Aussi qu'arrive-t-il? C'est que le plus souvent les graveurs se trouvent contraints de chercher leurs modèles ailleurs que parmi les tableaux contemporains. Sauf M. Ingres, M. Scheffer et surtout M. Delaroche, dont les œuvres ont le privilége d'occuper sans relâche le burin, il n'est aucun peintre de l'école moderne qui voie ses compositions habituellement reproduites par la gravure. M. Horace Vernet, il est vrai, n'improvise pas la moindre esquisse

sans que les éditeurs d'estampes s'en emparent aussitôt pour en expédier des copies dans toutes les parties de l'Europe et du monde; mais ces copies, lestement exécutées à l'aqua-tinte, ne relèvent de l'art que d'une manière fort indirecte. Elles intéressent avant tout le commerce, et l'aqua-tinte réduite, comme elle l'est aujourd'hui, au rôle d'un procédé rapide et économique n'a plus dans notre école qu'une importance industrielle. Il n'en va pas ainsi, tant s'en faut, de la gravure en taille-douce; par malheur, en s'isolant du mouvement de la peinture contemporaine, elle contredit d'autant plus formellement les instincts du public, et cette réserve qu'elle est forcée de s'imposer ne contribue pas médiocrement à dépopulariser ses produits. Les seules estampes sur lesquelles nos regards s'arrêtent encore sont celles qui, participant ouvertement des tendances actuelles de la peinture, n'ont d'autre fin qu'une séduction passagère, d'autre intérêt qu'un intérêt de circonstance; les estampes gravées, au contraire, en vertu des règles absolues de l'art et de ses conditions immuables, demeurent sans attrait pour nous, parce que cette méthode savante n'a plus à nos yeux que le caractère du pédantisme.

Les graveurs français contemporains peuvent donc se diviser en deux groupes distincts. Le premier, c'est-à-dire le plus important par le nombre, est formé de tous les artistes qui se servent de la gravure comme d'un moyen de satisfaire le goût à peu près universel pour les œuvres secondaires, amusantes avant tout et intelligibles sans effort. Ces graveurs, qu'on pourrait appeler les feuilletonistes de l'art, retracent avec plus ou moins de succès, à l'aqua-tinte ou sur le bois, des sujets ordinairement en rapport avec les inclinations de la foule, et font de la gravure un auxiliaire de l'industrie ou un accessoire de la presse. Le second groupe, plus digne de considération à tous égards, se compose des graveurs qui, en dépit de l'indifférence publique, consacrent encore de longues années aux études difficiles, aux rudes travaux, aux investigations patientes, et qui semblent, à côté de ces improvisateurs, des bénédictins attardés dans le XIXe siècle, ou tout au moins des talens dépaysés. L'école française de gravure n'a, on le voit, ni l'unité de physionomie qui la caractérisait autrefois, ni même aucune sorte d'unité. Chacune des classes d'artistes qui la partagent est elle-même subdivisée à l'infini et ne présente qu'un ensemble de talens individuels, sans corrélation très évidente, sans principe et sans lien communs. On peut toutefois établir entre les graveurs contemporains une ligne de démarcation générale, en séparant les artistes des industriels, et les disciples fidèles de nos anciens maîtres des hommes qui n'acceptent pour toute tradition que les exemples donnés hier. En regard, ou plutôt à la suite des œuvres du burin, de ces planches d'histoire conformes au passé de l'école, il convient de placer les innombrables produits d'un art inférieur, mais digne aussi de fixer l'attention, ne fût-ce qu'à titre de fait nouveau et de symptôme. S'il est juste de tenir compte de tous les genres d'habileté, il est juste aussi de faire une part inégale entre le résultat des efforts studieux et le résultat d'une adresse superficielle; en un mot, sans méconnaître là où elles peuvent se trouver la grâce facile et la finesse, on doit attacher plus de prix à des qualités d'un autre ordre et réserver une estime principale pour le talent sérieux et pour les travaux qui l'attestent.

I. — GRAVURE EN TAILLE-DOUCE.

De tous les procédés de gravure successivement découverts, la gravure en taille-douce est, personne ne l'ignore, celui qui présente le plus de difficultés, mais c'est aussi celui qui a le plus de valeur réelle et d'importance. Les conditions qui régissent l'emploi du burin sont les conditions de l'art lui-même dans son acception la plus haute, et l'on peut dire que cet art se résume tout entier dans un mode d'exécution qui nécessite plus qu'aucun autre l'intelligence profonde du modèle, l'étude de la forme et la science de l'harmonie. Comme les divers genres de gravure, la gravure en taille-douce n'a que deux élémens d'effet, le dessin et le clair-obscur; deux moyens de coloris, le ton primitif de la surface sur laquelle on opère, et le ton que reçoivent par l'impression les sillons préalablement creusés; mais, contrairement à l'aqua-tinte et à la manière noire, elle ne peut distribuer les masses d'ombre et de lumière qu'en resserrant plus ou moins les séries de tailles et les lignes diversement entrecroisées, ou, pour parler bref, elle ne procède que par traits. On conçoit ce qu'il faut à l'artiste de goût, de patience et d'habileté pour dissimuler des opérations forcément compliquées sous une apparence conforme à l'aspect simple de la nature, et pour réussir à faire illusion là où peuvent se trahir d'abord les calculs arides et le côté conventionnel du métier. La sagesse de la méthode, le sentiment exact des ressources du genre ont été de tout temps des qualités particulières à notre école, et, sauf quelques erreurs momentanées, les graveurs français, depuis deux siècles, ont fait de la modération dans la manœuvre la marque distinctive de leurs travaux. Aujourd'hui encore la gravure en taille-douce est pratiquée dans notre pays, sinon avec le même succès qu'au temps de Nanteuil et d'Edelinck, du moins en vertu des mêmes principes, et, parmi les hommes qui défendent ces principes fondamentaux de l'art, il en est quelques-uns dont les noms pourraient être inscrits bien près des noms de nos anciens maîtres.

Deux artistes surtout, MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont, semblent appartenir à cette race de talens calmes sans froideur et savans sans ostentation qui, depuis le règne de Louis XIV, se sont perpétués en France. Tous deux méritent une place à part entre les graveurs contemporains, et doivent être considérés comme les chefs de l'école moderne. Ce n'est pas toutefois que leur mérite soit expressément de même nature et que leurs œuvres aient les mêmes titres à l'estime : par le sentiment secret aussi bien que par le choix des modèles, ces œuvres révèlent chez leurs auteurs une certaine différence d'organisation et de goût, et, quoique inspirées au fond par des doctrines semblables, elles laissent voir dans le mode d'interprétation quelque chose de distinctif et d'individuel. M. Desnoyers recherche avant tout et réussit le plus souvent à trouver l'ampleur et la noblesse de la forme. Sa manière sobre et large, — très française en ce sens qu'elle procède de la raison plus encore que de la verve, — est celle d'un dessinateur sévère qui n'accepte le ton que comme moyen complémentaire et non comme élément principal; ses ouvrages, exécutés pour la plupart d'après les maîtres de l'école italienne,

se recommandent par la grandeur de l'expression, la fermeté des contours et du modelé, et par la vigueur de l'aspect : on ne saurait y surprendre une préoccupation très vive des finesses du coloris et des détails subtils de la réalité. Il arrive même parfois qu'à force d'éliminations pour anoblir l'ensemble de son travail, M. Desnoyers ne laisse aux divers morceaux qui le composent qu'un degré de vérité insuffisant : témoin sa planche de *la Transfiguration*, œuvre fort belle si l'on n'en considère que l'effet général, mais dont l'exécution paraît un peu vide et incomplète lorsqu'on examine isolément chacun des objets représentés. Ailleurs, et surtout dans ses *Saintes Familles* d'après Raphaël, M. Desnoyers a su allier ce sentiment grandiose de l'ensemble à l'étude soigneuse des beautés partielles; il faut reconnaître cependant que l'analyse minutieuse des détails est contraire aux habitudes de son talent, et que ses ouvrages ont en général plus de majesté que de délicatesse.

Les ouvrages de M. Henriquel-Dupont ne témoignent ni d'un goût aussi exclusif pour la sévérité du style, ni de ces sacrifices systématiques à la force et à la grandeur. Suavité du coloris, élégance du faire et du dessin, tout ce qui peut séduire le regard est accepté par le graveur, aussi bien que ce qui doit intéresser l'esprit; il ne dédaigne rien, depuis l'expression d'un visage jusqu'au ton de la moindre draperie; il ne s'abstient d'aucune ressource d'effet, qu'elle soit accessoire ou principale, et, sans accorder une égale importance aux diverses conditions de son art, il les aborde toutes avec la même pensée d'éclectisme et la même souplesse d'intelligence. Sa manière, moins magistrale que celle de M. Desnoyers, a plus de finesse et de charme, et s'il est permis de supposer qu'en face des tableaux de Raphaël M. Henriquel-Dupont se fût trouvé un peu mal aguerri, à coup sûr il lui appartenait de se mesurer sans crainte avec les peintres les plus éminens de l'école moderne. A ne juger ici que l'ensemble des œuvres du graveur de *Lord Strafford*, on peut dire que ce qui les distingue surtout, c'est une certaine grâce réservée, une science prudente, quelque chose d'ingénieux et de raisonné qui n'impose pas fortement, mais qui persuade, en un mot ce goût pour l'exactitude et la correction qui est le fonds même de l'art français et qui constitue son originalité propre.

Les graveurs en taille-douce que l'on pourrait citer à la suite de MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont s'inspirent pour la plupart des exemples de ces artistes habiles, mais le second semble exercer sur eux une influence principale. Si M. Calamatta s'est conformé le plus souvent dans ses travaux à des doctrines analogues aux doctrines de M. Desnoyers, si M. Forster, tout en faisant une part beaucoup trop large aux séductions de la manœuvre, a cherché quelquefois la noblesse du dessin et la grandeur du style, les graveurs dont les débuts ne remontent qu'à une époque encore peu éloignée ont adopté presque tous la méthode moins austère de M. Henriquel-Dupont. Plusieurs d'entre eux, formés à l'école même du maître, ne font que mettre en pratique les leçons qu'ils ont directement reçues : MM. Jules et Alphonse François, M. Aristide Louis, sont les plus distingués de ces élèves et se montrent capables d'enseigner à leur tour l'art qu'on leur enseignait naguère. D'autres jeunes graveurs, sans être partis du même point, suivent néanmoins une voie à peu près semblable et se soumettent à la même autorité. Parmi les

talens diversement remarquables qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de notre école, il en est peu que M. Henriquel-Dupont n'ait pas, de près ou de loin, dirigés; dans toutes les estampes en taille-douce publiées depuis quelques années, on reconnaît non pas un système d'imitation matérielle, mais des efforts pour s'assimiler un sentiment, et il n'est pas jusqu'aux planches gravées d'après les tableaux italiens qui ne portent les traces de cette préoccupation et de ces efforts.

D'ailleurs il peut sembler étrange que les graveurs, — obligés, comme nous l'avons dit, d'interpréter à peu près uniquement les maîtres anciens, — n'apportent pas du moins dans leurs choix un esprit plus investigateur et plus indépendant. Qu'ils fassent des peintures de l'école italienne l'objet ordinaire de leurs travaux, rien de mieux; mais pourquoi copier invariablement les mêmes originaux? Les tableaux de Raphaël, par exemple, ont été gravés mille fois par des artistes de tous les pays. Beaucoup de ces reproductions sont excellentes : à quoi bon recommencer une entreprise si souvent et si heureusement menée à fin, et ne vaudrait-il pas mieux mettre sous nos yeux des morceaux inédits ou traduits infidèlement jusqu'à ce jour? Les modèles ne manqueraient pas, depuis tant d'ouvrages exquis des florentins du XVe siècle, — école charmante que l'on connaît à peine en France, — jusqu'aux compositions les plus importantes de quelques grands maîtres plus modernes. Ainsi comment *le Jugement dernier* de la chapelle Sixtine n'a-t-il obtenu encore d'autres traductions que les estampes insuffisantes de Martin Rota, de Léonard Gaultier au XVIIe siècle, et les mauvaises lithographies de Guillemot au XIXe? Comment ne s'est-il pas rencontré un graveur qui entreprît de venger *la Cène* de Léonard des outrages qu'a subis cet incomparable chef-d'œuvre sous le burin de Morghen? Il est temps pour nos graveurs de réparer beaucoup d'oublis, et de se souvenir en revanche un peu moins de certaines habitudes traditionnelles de l'école. En continuant à circonscrire leurs préférences dans les limites imposées par les exemples de leurs prédécesseurs, ils courraient risque de s'immobiliser dans la routine : une méthode moins invariable, des recherches plus librement dirigées peuvent au contraire rajeunir leur talent et triompher de la froideur où nous laissent des redites continuelles et le spectacle des mêmes objets.

Ce reproche de prédilection un peu irréfléchie pour quelques types qui nous sont trop familiers, — reproche que justifieraient au besoin la plupart des estampes, d'après les anciens maîtres, publiées depuis un certain nombre d'années, — ne saurait en tout cas s'adresser à M. Prévost, auteur de la seule planche importante qui ait été gravée jusqu'ici d'après *les Noces de Cana* (1). Toutefois, en dehors de la virginité du modèle, le choix fait par le graveur était-il fort heureux? Nous ne le pensons pas. Le tableau de Paul Véronèse est un chef-d'œuvre de science et d'harmonie pittoresques : qui songerait à le contester? La splendeur des tons et la puissance de l'exécution y sont merveilleuses; mais, tout beau qu'il est, ce coloris n'a qu'un sens purement matériel. Il rend avec une fidélité admirable le caractère physique d'un certain ordre de nature, sans exprimer, comme le coloris du Corrège, un sen-

(1) Paris, chez Goupil et Ce, boulevard Montmartre.

timent et des idées poétiques; en un mot, il a plus d'opulence que de charme, il décore la forme, mais il ne l'idéalise pas. Or la gravure, qui n'emploie d'autres tons que le blanc et le noir, peut bien, avec ces seules ressources, reproduire l'œuvre d'un coloriste, pourvu que la beauté de cette œuvre résulte de la concentration poétique de l'effet et de la valeur relative des ombres et des lumières : il est au moins difficile qu'elle imite exactement un effet qui procède, comme dans *les Noces de Cana*, de la diversité infinie des couleurs. En outre la scène, telle que Paul Véronèse l'a comprise, est-elle en soi assez intéressante pour qu'une fois transportée sur le cuivre, elle réussisse encore à nous séduire, et notre esprit peut-il être fort touché à la vue de ces convives de toutes sortes, — Turcs, Espagnols ou Vénitiens, — au milieu desquels le Christ, la Vierge et le miracle lui-même tiennent si peu de place? Ces réserves admises sur les conditions de la tâche acceptée par M. Prévost, il n'y a plus qu'à louer les efforts qu'il a faits pour l'accomplir, et l'habileté technique qu'il a déployée dans ce long et difficile travail. La multiplicité des détails, l'apparence variée des corps à représenter, depuis le poli du marbre et des métaux jusqu'à la souplesse ou à la rigidité d'étoffes de toute espèce, nécessitaient de la part du graveur une connaissance profonde du mécanisme de l'art, une patience à toute épreuve et une grande intelligence dans le choix des moyens. On sait qu'en principe tel *grain* convient aux parties transparentes ou reflétées, que telle série de tailles rendra mieux l'aspect d'une matière inflexible, telle autre celui d'un corps soyeux; mais ces données générales ne peuvent être converties en règles absolues de pratique. Souvent même il est nécessaire de s'en écarter pour éviter la monotonie, et c'est au goût particulier de l'artiste qu'il appartient de diversifier à propos les modes de travail, de les faire valoir les uns par les autres, de les ménager ou de les compliquer, afin que ces lignes, ces points, ces losanges que le burin substitue au coloris de la peinture, suffisent pour exprimer tour à tour des objets de la nature la plus opposée. C'est ce discernement dans l'emploi des moyens qui recommande surtout la planche de M. Prévost. Le graveur, en variant sans cesse sa méthode d'exécution, n'a point altéré l'unité de l'ensemble par l'étalage du procédé, et il a su en même temps conserver à chacun des détails son sens propre et son caractère essentiel. L'aspect de l'estampe est large et harmonieux. L'architecture, le ciel, et en général les parties lumineuses sont heureusement traitées. En revanche, beaucoup de parties dans la demi-teinte trahissent l'impuissance du burin à rendre ces tons riches, quoique absorbés, à l'aide desquels Paul Véronèse fait ressortir sans sacrifice apparent la magnificence des morceaux vivement éclairés. Ici l'insuffisance des ressources dont la gravure dispose peut être alléguée comme excuse; certaines négligences de dessin, notamment dans quelques têtes et dans les figures placées aux seconds plans, ne sauraient avoir les mêmes droits à l'indulgence.

Essayer de traduire avec deux tons l'œuvre de peinture où les tons se succèdent avec le plus d'abondance peut-être et dans la plus inimitable progression, c'était, il faut le redire, vouloir lutter contre des obstacles insurmontables. On peut reprocher à M. Prévost de s'être jeté un peu inconsidérément dans une telle entreprise; mais on doit reconnaître aussi qu'il l'a poursuivie avec une rare habileté et une force de volonté plus rare encore. Dans ce

temps d'œuvres et de réputations faciles, il est bien de n'ambitionner que l'estime due aux longs efforts et aux études opiniâtres, et l'artiste assez convaincu pour consacrer dix années de sa vie à un travail que les suffrages de la foule ne récompenseront pas mérite au moins qu'on honore son courage, si l'on ne peut applaudir qu'avec réserve à ses succès.

Parmi les ouvrages qui résument le mieux l'état actuel de la gravure en France, et à côté de la planche de M. Prévost, il faut citer une suite d'estampes gravées par divers artistes d'après *les Vierges de Raphaël* (1), non, certes, que l'analogie soit grande entre le caractère de ces deux publications et que leur mérite soit équivalent, mais parce qu'elles attestent l'une et l'autre le même respect pour les grands maîtres anciens, le même éloignement pour les goûts du moment et le style des œuvres à la mode. Où trouver d'ailleurs dans l'école italienne des modèles plus dissemblables et plus inégalement appropriés aux conditions de la gravure? *Les Noces de Cana* semblent défier le burin; *les Vierges,* au contraire, ne l'encouragent et ne l'invitent-elles pas? On conçoit donc, sans pourtant les absoudre tout à fait, ces habitudes d'école que nous signalions tout à l'heure et cette persistance de nos graveurs à reproduire des tableaux déjà gravés nombre de fois. Silhouettes exquises, modelé d'une finesse achevée, grâce et profondeur d'expression, tout ce qui relève essentiellement du dessin constitue la beauté intime de ces chefs-d'œuvre, et peut par conséquent se retrouver dans une traduction gravée bien mieux que ce qui procède du coloris. Il ne suit pas de là que tout graveur doive aisément réussir en travaillant d'après Raphaël. La perfection d'un tel modèle impose au contraire à quiconque entreprend de le copier une fidélité d'autant plus rigoureuse, des devoirs d'autant plus précis, et les ruses de la pratique, la science des sacrifices, les moyens d'effets violens deviennent ici des secours à peu près inutiles, sinon même de dangereuses ressources.

Les auteurs de la publication nouvelle se sont écartés quelquefois de ces devoirs et de cette réserve. Plusieurs de leurs planches ont une exagération de ton propre peut-être à faciliter le tirage et à multiplier les épreuves, mais assurément peu conforme à l'aspect si doux, si harmonieux, des peintures du maître. L'exemple donné en ce sens, il y a quelques années, par M. Forster dans sa *Vierge de la maison d'Orléans* et dans son portrait de *Raphaël* a été malheureusement suivi par les graveurs des *Vierges,* et en particulier par M. Pelée dans sa planche de *la Madone à la Chaise.* Rien de plus suave que l'ensemble du tableau : pourquoi le graveur en a-t-il altéré l'unité par la vigueur excessive des parties privées de lumière et l'âpreté de certains tons? Ainsi le fond, la draperie jetée sur les épaules de la Vierge et celle que l'on voit entre le dossier de la chaise et les pieds de l'enfant sont d'une qualité de couleur noire et dure qui serait de mise tout au plus dans une gravure de *la Transfiguration,* mais qui messied absolument à la reproduction d'une scène toute de grâce et de tendresse. M. Lévy, dans sa planche de *la Vierge aux Candélabres,* ne mériterait pas de semblables reproches, si l'ombre dont il a enveloppé les deux anges était moins opaque, et si l'exécution de ces deux figures avait moins de sécheresse. L'estampe qu'il a gravée en société

(1) Paris, chez Furne et Perrotin, rue de la Fontaine-Molière, 41.

avec M. Blanchard, d'après *la Madone de saint Sixte,* est d'un ton riche et d'un bon aspect; malheureusement le dessin et l'expression laissent dans plusieurs parties fort à désirer. C'est ce qu'on pourrait dire aussi, et avec plus d'à-propos encore, des deux planches de M. Hetzmacher : *la Vierge de la maison d'Albe* et *la Vierge au Voile.* Les contours de chaque figure sont accusés avec raideur, et le modelé intérieur n'a plus, au lieu de cette délicatesse propre aux œuvres de Raphaël, que la précision un peu grêle et l'aridité accoutumée des œuvres allemandes.

Les estampes d'après les *Vierges* ne sont pas, on le voit, exemptes de graves défauts. Cependant, tout imparfaites qu'elles sont, elles suffisent encore pour faire pressentir aux uns, pour rappeler aux autres les caractères principaux et les principales beautés des modèles. Serait-il juste d'ailleurs de ne pas tenir compte des difficultés d'une pareille entreprise et de ses conditions particulières? En réduisant le format de ces estampes à des proportions médiocres, en fixant le prix de la publication à un chiffre au-dessous des chiffres ordinaires, on s'interdisait à la fois les ressources qu'auraient pu offrir des travaux plus développés et le concours des graveurs les plus éminens. Au lieu d'une traduction accomplie, il n'était donc possible de donner qu'un aperçu à peu près satisfaisant des compositions originales, une sorte d'édition populaire de ces chefs-d'œuvre de l'art, et les sept planches publiées jusqu'ici répondent convenablement, il faut le dire, à ces exigences. Quelques-unes des *Vierges* gravées gardent un reflet de ce charme suprême que respirent les *Vierges* tracées par la main du doux maître, et nous ne croyons pas que, dans des conditions analogues, Raphaël puisse être mieux interprété aujourd'hui en aucun pays du monde.

Au reste, les graveurs étrangers nous fourniraient à cet égard peu de termes de comparaison. Depuis longtemps déjà, ils semblent avoir abandonné à l'école française le privilége de tout travail d'après Raphaël. En Angleterre, on n'en entreprend aucun, et cette réserve est au moins prudente. Que deviendraient le dessin et le style exquis du peintre d'Urbin sous le burin d'artistes accoutumés à reproduire les œuvres de M. Landseer et de ses nombreux imitateurs? Comment une école vouée tout entière à l'étude des chevaux de course et des chiens de chasse, et en général au culte d'une nature fort peu idéale, se départirait-elle de ses humbles habitudes pour s'essayer dans une lutte avec ce que l'art a de plus spiritualiste et de plus élevé? Les graveurs italiens n'ont certes ni les mêmes tendances, ni les mêmes doctrines, et le talent ne leur manquerait pas pour interpréter dignement Raphaël; mais c'est à l'étude d'autres modèles que s'attachent la plupart d'entre eux. M. Toschi et ses élèves ont entrepris de transporter sur le cuivre les immenses fresques du Corrège à Parme, et un travail de cette importance ne leur laisse pas le loisir d'y mêler d'autres occupations. M. Mercurj grave, depuis tantôt vingt ans, une planche d'après la *Jane Grey* de M. Delaroche, non sans s'interrompre souvent, à ce qu'il semble. Rien du moins n'est venu témoigner que ces interruptions eussent pour cause la traduction de quelque ouvrage du chef de l'école romaine ou même de tout autre maître. A Florence, les peintures des maîtres primitifs conservées à l'Académie des beaux-arts ou dans les couvens de la ville captivent, depuis quelques années, l'attention assez tardive des

graveurs; comme tous les nouveaux convertis, ceux-ci tiennent à honneur de proclamer leur foi avec un zèle voisin de l'intolérance, et rejettent comme des erreurs absolues tout ce qui ne se rattache pas directement à leurs croyances. Enfin, si l'on jette les yeux sur les estampes d'après Raphaël récemment gravées en Allemagne, on reconnaîtra aisément que ce n'est pas de l'autre côté du Rhin que se trouvent aujourd'hui les plus fidèles interprètes du peintre des *Vierges*. Le temps est loin déjà où Müller et les graveurs allemands ne songeaient, pour traduire Raphaël, à s'inspirer que de Raphaël lui-même. L'influence des peintres contemporains s'exerce sensiblement jusque sur les travaux entrepris d'après les tableaux de l'école italienne, et c'est en se préoccupant du style de M. Overbeck ou du style de M. Cornélius que les graveurs cherchent à idéaliser des œuvres qu'il suffirait sans doute de copier. De là cette apparence monotone et ce caractère systématique que revêtent les estampes allemandes, quels que soient les modèles d'après lesquels elles ont été exécutées.

En France, on n'a heureusement ni une déférence si entière pour les exemples des peintres contemporains, ni les goûts purement rétrospectifs dont s'honorent aujourd'hui quelques artistes italiens. Les inclinations essentiellement éclectiques de notre école se prêtent à merveille aux travaux qui nécessitent la perception exacte d'idées diversement exprimées, une grande souplesse d'intelligence, et, jusqu'à un certain point, l'abnégation du sentiment personnel. Voilà pourquoi la gravure a été et est encore pratiquée dans notre école avec plus de succès que partout ailleurs, et, pour ce qui est de Raphaël, peut-être nos graveurs ont-ils mieux réussi à le comprendre qu'aucun maître des écoles étrangères, par cela même que son harmonieux génie résume dans une mesure égale les qualités de toute espèce et les caractères les plus opposés. Il est certain du moins que, dans la série des belles planches gravées d'après Raphaël à partir du XVIIe siècle, on en comptera peu qui ne soient l'œuvre d'artistes français. Depuis Édelinck, que son origine flamande ne saurait exclure du nombre des graveurs appartenant à notre école, ou, si l'on veut, depuis Gérard Audran jusqu'à M. Desnoyers, il n'est guère de talent éminent qui ne se soit appliqué à perpétuer parmi nous ces témoignages d'une sagacité particulière et ces traditions de succès. La suite d'estampes que l'on publie sous le titre des *Vierges de Raphaël* ne mérite pas, à coup sûr, d'être assimilée à tant d'ouvrages justement célèbres; mais ces planches sont dignes encore d'attention et d'estime, surtout lorsqu'on les rapproche des planches gravées à l'étranger d'après les mêmes modèles et dans des circonstances à peu près semblables.

Les diverses estampes dont nous avons fait mention jusqu'ici peuvent donner la mesure du talent de nos graveurs appliqué à la reproduction des œuvres de l'art ancien. Les œuvres de l'art moderne rencontrent-elles aujourd'hui des interprètes aussi habiles? C'est ce qui reste à examiner. Constatons d'abord que le nombre des planches gravées en taille-douce d'après les tableaux de l'école contemporaine devient de moins en moins considérable, et qu'à l'exception de deux estampes dues au burin de MM. Blanchard et François, rien ou presque rien en ce genre n'a paru depuis le *Pic de la Mirandole* et le *Napoléon à Fontainebleau*, ouvrages estimables déjà signalés dans cette

Revue, et sur le mérite desquels il n'est pas besoin d'insister de nouveau. Sans doute quelques publications se préparent, qui fourniront aux amateurs et aux curieux l'occasion d'envisager sous un aspect plus général les productions où se reflète l'état actuel de la peinture française. Déjà même, M. Henriquel-Dupont a mis la dernière main à son *Hémicycle de l'École des Beaux-Arts*, travail immense et certainement promis à un éclatant succès. Un artiste qui doit à de longues études d'après les maîtres italiens l'intelligence de la forme et du style sévères, M. Pollet, grave la *Vénus* et la *Stratonice* de M. Ingres. Quelques autres graveurs encore s'occupent de populariser par le burin les œuvres principales de l'école actuelle. Il n'en est pas moins vrai que les honneurs de la gravure en taille-douce sont réservés à peu près exclusivement aux compositions des anciens maîtres, et c'est le plus souvent aux humbles procédés de l'aqua-tinte ou de la lithographie que les peintres du XIXe siècle doivent limiter leur ambition.

M. Scheffer, par la réputation qu'il a depuis longtemps acquise et par le caractère élevé de son talent, peut sans doute concevoir une ambition plus haute, et, de tous les peintres auxquels les graveurs ont coutume de s'associer, il en est peu dont les titres soient jugés plus solides et les droits plus clairement établis. D'où vient pourtant qu'au lieu de jouir dans toute son étendue d'un privilége aujourd'hui si rare, il semble l'amoindrir de plein gré, et n'accepter le concours des graveurs qu'en vue d'une reproduction appauvrie et systématiquement incomplète? La plupart des estampes d'après les tableaux de M. Scheffer ont l'apparence d'estampes inachevées ou faites d'après des dessins. Des contours rigides, à peine renforcés d'ombres pâles, peu ou point de demi-teintes et par conséquent de modelé, un effet général si subtilement indiqué qu'il dégénère en monotonie; voilà ce qui donne à ces planches, participant à la fois des conditions de la gravure au trait et des conditions ordinaires de la gravure, un caractère indéterminé, quelque chose du style valétudinaire des artistes allemands uni au goût plus sain, mais ici volontairement affaibli de l'école française. La méthode imposée, à ce qu'il semble, par M. Scheffer aux graveurs qui travaillent d'après lui, ne saurait ni favoriser leurs succès, ni renouveler les succès obtenus par le peintre. La *Marguerite sortant de l'église*, l'une des œuvres les plus distinguées de cet ingénieux pinceau, n'a-t-elle pas pris dans l'estampe qui la reproduisait, il y a quelques années, l'aspect d'une œuvre assez faiblement conçue et bien timidement exécutée? et M. Henriquel-Dupont lui-même a-t-il réussi, dans sa planche du *Christ consolateur*, à faire accepter cette méthode d'interprétation négative?

L'estampe que M. Blanchard a récemment publiée sert de pendant à celle de M. Henriquel-Dupont, et représente le *Christ rémunérateur*. Exécutée en vertu de ces principes un peu confus auxquels se soumettent d'ordinaire les graveurs de M. Scheffer, elle ne reflète ni des qualités fort précises, ni des défauts tout à fait évidens. Est-ce aux imperfections de l'original ou à l'infidélité de la copie qu'il convient d'attribuer la froideur de l'ensemble, l'exiguité du style et cette impression de menue poésie, ce menu sentiment religieux que fait naître la vue du *Christ rémunérateur?* Le plus sage peut-être serait de rendre le peintre et le graveur également responsables de l'insuffi-

sance du résultat. Mme Vigée-Lebrun raconte dans ses *Souvenirs* qu'une femme dont elle faisait le portrait travaillant depuis le commencement de la séance à rétrécir sa bouche, par une contraction obstinée des lèvres, l'artiste impatienté finit par proposer à son modèle de supprimer absolument dans la peinture le trait qui était l'objet d'une préoccupation si continue. Les soins excessifs que MM. Scheffer et Blanchard paraissent avoir pris pour réduire les formes de la réalité, ne laissent pas de remettre en mémoire quelque chose du fait rapporté par Mme Lebrun, et l'on est tenté de se demander pourquoi le *Christ rémunérateur*, au lieu de garder ce reste de vérité matérielle, ne nous est pas donné sous des formes encore plus abstraites, sinon même à l'état pur d'idée.

L'irrésolution d'intentions et de manière qu'il est permis de reprocher à l'estampe de M. Blanchard ne se retrouve pas, tant s'en faut, dans la planche gravée par M. Alphonse François d'après M. Delaroche; ce serait plutôt d'un excès de hardiesse et d'une sorte d'âpreté dans le faire qu'on pourrait accuser le graveur du *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard* (1). Heureux défaut d'ailleurs, et rare dans les travaux de l'école moderne, que cette énergie poussée jusqu'à la rudesse qui donne nettement à une œuvre sa signification et son accent. La manière de M. Delaroche ne se prête pas d'ordinaire, on le sait, à ces interprétations d'un genre un peu exclusif. Une application constante à n'omettre aucune des conditions de l'art, un tact supérieur dans le choix des moyens propres à compléter l'expression de sa pensée, et pardessus tout une fine perception des détails et de l'esprit intime d'un sujet, telles sont les qualités du peintre de *Jane Grey* et de la *Mort du duc de Guise*. On peut donc croire, au premier abord, que l'estampe du *Napoléon*, estampe où dominent le goût de la force et l'extrême fermeté de l'exécution, ne reproduit qu'assez inexactement une œuvre de ce talent essentiellement ennemi des formes absolues, et procédant moins habituellement de l'inspiration spontanée que de la réflexion et de l'étude. Il n'en est pas ainsi cependant. Tout en laissant à la charge du graveur certaines exagérations, une recherche de la précision qui dégénère parfois en dureté, quiconque a vu le tableau original doit reconnaître que l'estampe en rend bien le sens général, l'aspect résolu et le caractère expressément réaliste. M. Delaroche, lorsqu'il a peint son *Napoléon franchissant le mont Saint-Bernard*, s'est fort départi de ses coutumes d'annaliste disert et de commentateur des faits historiques. Non-seulement il a craint d'envisager son sujet, comme l'avait conçu David, à un point de vue fastueusement héroïque, mais il a voulu s'interdire même tout développement suggéré par l'imagination, tout détail que n'auraient pas consacré les récits des témoins ou les traditions les plus sûres. Le fait dans sa nudité et sa simplicité presque vulgaire, voilà ce que M. Delaroche, à tort ou à raison, s'est proposé de nous montrer. Or la fermeté de l'exécution et la puissance de l'imitation matérielle n'étaient-elles pas les seuls moyens de racheter ce que cette représentation pouvait avoir en soi de trop contraire aux élémens épiques? Le conquérant de l'Italie monté sur un paisible mulet, et côte à côte avec un guide à la direction duquel il obéit, la plus grande figure des temps

(1) Chez Goupil et Ce, boulevard Montmartre.

modernes dans un rôle purement passif ne devait conserver à nos yeux son importance et sa noblesse qu'autant qu'elle nous serait rendue avec la force de la vérité et l'autorité de la verve. M. Delaroche, le sujet une fois donné, n'était pas homme à se méprendre sur les conditions que ce sujet comportait, et il a cherché à les mettre en relief avec une vigueur de pinceau et une hardiesse inaccoutumées.

La vigueur de l'exécution est aussi ce qui donne une incontestable valeur au travail de M. François, et peut-être l'estampe du *Napoléon au Saint-Bernard* est-elle, de toutes les planches d'histoire publiées depuis quelques années, celle qui honore le plus notre école de gravure. A voir ces contours et ce modelé accusés avec tant de décision et de savoir, ces tailles largement établies au burin, sans tâtonnemens apparens, sans préparation à l'eau forte, en un mot ce faire robuste qui détermine avec une aisance égale le dessin et l'effet, on dirait que la belle manière des graveurs français du XVIIe siècle a trouvé un continuateur parmi nous, et que cet élève des maîtres de l'art peut devenir un jour leur rival. Que manque-t-il encore à son talent? Un peu plus de modération, nous l'avons dit, dans cet amour excessif pour la fermeté de la forme, un peu plus de souplesse dans la manœuvre et surtout un sentiment plus délicat du coloris. Plusieurs parties de la planche gravée par M. François, et principalement la tête du Napoléon, laissent sous ce rapport quelque chose à désirer. Le ton général même n'est pas exempt d'une certaine uniformité, et, chose étrange, le burin de l'artiste, si résolu lorsqu'il trace un contour ou qu'il dispose des masses d'ombre et de lumière, semble hésiter souvent en face des difficultés de la couleur, et les tourner en quelque sorte, au lieu de les aborder franchement. Ces imperfections de détail, qui ne permettent pas de ranger l'estampe du *Napoléon* dans la classe des œuvres excellentes, ne sauraient toutefois l'exclure de la classe des œuvres vraiment fortes. Il est juste de voir avant tout dans cette planche incomplète à certains égards la promesse d'un grand talent, mais il est juste aussi d'y reconnaître l'empreinte d'une volonté déjà puissante et d'une habileté presque magistrale.

Parmi les estampes en taille-douce récemment publiées, il faut citer encore une jolie planche de M. Aristide Louis, *l'Innocence*, d'après Greuze, et un portrait de *Michel Cervantes*, gravé par M. Pascal avec un sentiment remarquable du coloris et de l'effet. L'œuvre de M. Pascal a de plus le mérite d'appartenir à un genre qui fut pendant deux siècles une des gloires de notre école de gravure, et qui semble malheureusement à peu près délaissé aujourd'hui. On sait avec quelle supériorité le portrait a été traité par les graveurs qui se sont succédé en France depuis Nanteuil et Masson jusqu'à MM. Tardieu et Desnoyers, et quels innombrables chefs-d'œuvre contient cette suite, qui commence au *Président de Bellièvre* et au *Comte d'Harcourt*, pour s'arrêter au portrait du *Comte d'Arundel* et au portrait du *Prince de Talleyrand;* mais, à partir du temps de la restauration jusqu'à l'époque où nous sommes, ce genre, autrefois l'objet de tant de travaux, n'a plus dans notre école qu'une importance médiocre, sinon complétement annulée. Sauf quelques portraits des souverains ou des princes publiés par l'administration des musées, quelques planches gravées, comme le portrait de *M. Guizot*, aux frais d'un certain nombre de souscripteurs, ou en dehors des entreprises

commerciales, comme le beau portrait de *M. Bertin*, que nous ont laissé dans cet ordre d'art les quarante années qui viennent de s'écouler? L'aqua-tinte et la lithographie sont devenues les modes de reproduction ordinaires d'un portrait, et l'image même du chef actuel de l'état est popularisée par ces procédés secondaires. Là comme ailleurs, l'industrie a envahi le domaine de l'art; le crayon, l'aqua-tinte et le daguerréotype ont usurpé le rôle du burin; partout où ce rôle était le plus légitime et consacré par les plus longs succès, il semble qu'on ait pris à tâche d'en méconnaître l'opportunité et l'importance. On le réduit en attendant qu'on le supprime, et tandis que quelques rares graveurs persévèrent, loin des applaudissemens, dans la voie qu'ont tracée les maîtres, les dessinateurs lithographes de l'école de M. Grévedon, la foule des disciples de M. Jazet et les disciples plus nombreux encore de M. Daguerre élargissent de jour en jour la route facile où ils marchent sous nos regards indulgens et en s'enhardissant de notre tolérance.

II. — GRAVURE A L'AQUA-TINTE, GRAVURE SUR BOIS ET EN FAC-SIMILE. — PHOTOGRAPHIE.

Dans les procédés de l'aqua-tinte, la part laissée à la volonté et au talent est assurément beaucoup plus grande que dans les nouveaux procédés mécaniques. Ce mode de gravure, quoique très inférieur à la gravure en taille-douce, n'est pas du moins en opposition formelle avec les conditions de l'art, et, quelle que soit son insuffisance à bien des égards, il offre en soi des ressources qu'il serait injuste de dédaigner; aussi n'est-ce pas contre l'aqua-tinte elle-même, mais contre l'usage qui en est fait qu'on a le droit de s'élever. Il y a un peu moins de quarante ans, lorsque, à l'exemple des graveurs anglais, quelques graveurs de notre pays essayèrent d'appliquer l'aqua-tinte à la reproduction des tableaux, ils se gardèrent bien de choisir leurs modèles ailleurs que dans un ordre de peinture secondaire et qui autorisait parfaitement l'emploi de ce moyen assez superficiel. Des scènes familières, des épisodes de l'histoire contemporaine, retracés le plus habituellement par le pinceau rapide de M. Horace Vernet, furent pendant plusieurs années les seuls sujets qu'ils osassent aborder, et les compositions plus graves ou plus laborieusement étudiées demeurèrent l'objet particulier des travaux du burin. Peu à peu les scrupules diminuèrent, la ligne de démarcation s'effaça. On tenta quelques incursions sur le terrain qu'on avait d'abord respecté, et, d'empiétemens en empiétemens, la gravure à l'aqua-tinte a fini par s'installer partout au lieu et place de la gravure en taille-douce. Histoire, portrait, figures de fantaisie ou de haut style, tous les genres indistinctement sont traités aujourd'hui par les graveurs à l'aqua-tinte avec une activité tout industrielle, au grand avantage du commerce sans doute, mais aussi au détriment de l'art sérieux et du goût. On peut dire sans exagération qu'il y a entre la gravure en taille-douce et la gravure à l'aqua-tinte, telles qu'elles sont maintenant pratiquées l'une et l'autre, à peu près la même différence qu'entre l'art du statuaire et le métier du mouleur : au lieu de l'interprétation délicate, de l'imitation châtiée d'un modèle, on ne nous donne qu'une empreinte surprise à la hâte, incomplétement fidèle et ne reproduisant que les formes générales. A force de

voir ces estampes défectueuses, si propres pourtant à accuser les vices de la méthode, le public a pris le change sur les vrais élémens de la gravure, sur la valeur relative des divers procédés, et l'on a fini par confondre si bien ces procédés entre eux, qu'assez peu de gens peut-être savent distinguer encore une planche gravée en taille-douce d'une planche gravée à l'aqua-tinte. Que les lignes principales et l'aspect premier d'un tableau soient à peu près rendus, n'importe par quel moyen de gravure, cela suffit au plus grand nombre. On n'examine guère ni les détails de l'œuvre, ni le genre d'habileté ou d'imperfections qu'elle comporte; seulement, l'aqua-tinte étant le moyen usité d'ordinaire, on l'accepte par habitude, et l'on réduit sans y songer aux conditions actuelles de cet art subalterne les principes de l'art lui-même et les proportions du talent.

Dans cette multitude de planches gravées à l'aqua-tinte qui se succèdent presque de semaine en semaine aux vitres des magasins d'estampes, il en est cependant quelques-unes où se révèlent des qualités d'artiste. La *Mort du duc de Guise,* gravée par M. Desclaux d'après M. Delaroche, appartient à cette classe d'œuvres dignes d'une attention particulière, et ressort plus qu'aucune d'elles au milieu de tant d'œuvres improvisées pour les circonstances ou pour les besoins du commerce. L'estampe de M. Desclaux porte les traces d'un travail consciencieux, de l'effort et d'une habileté en harmonie avec les ressources combinées de l'aqua-tinte, du burin et de la manière noire; mais de pareils procédés devaient-ils être choisis pour nous rendre la scène si finement sentie et exprimée par le peintre, et n'était-ce pas le cas ou jamais de recourir uniquement à la précision, à la délicatesse du burin? Tout le monde connaît ce tableau, l'un des plus accomplis, sinon même le plus accompli qu'ait produit M. Delaroche. Dernièrement encore, et rajeuni par un nouveau succès, il frappait les yeux les moins clairvoyans par l'extrême netteté de la pensée, la finesse du style et cette correction savante sans pédantisme, scrupuleuse sans minutie, dont bien peu d'artistes ont le privilége et le secret. Le mode de gravure une fois adopté, M. Desclaux a lutté de son mieux contre les difficultés de l'entreprise; mais quoi qu'il ait su faire, l'esprit même et le vif de la peinture originale ne se retrouvent pas dans cette traduction forcément un peu lourde et traînante; elle n'a et ne pouvait avoir qu'une analogie lointaine avec le tableau de M. Delaroche, et s'il fallait prouver par un exemple l'insuffisance des procédés de l'aqua-tinte ou de la manière noire, quand on les applique même avec talent à la gravure d'une œuvre délicate, ce serait la *Mort du duc de Guise* qu'il conviendrait peut-être d'indiquer. Que dire à plus forte raison de tant de planches où l'erreur n'a pas du moins le talent pour complice, où le métier se substitue ouvertement à la science et à l'étude? C'est à côté des mille objets sortis de nos fabriques qu'il faut reléguer ces prétendus objets d'art, ces produits d'un mode de travail avant tout expéditif. Le mieux est d'envelopper dans un même oubli des œuvres dont la forme et le style sont invariablement les mêmes, soit qu'elles retracent des scènes bibliques ou des faits d'armes contemporains, soit qu'elles rappellent des événemens de l'histoire ou quelque chose des inspirations honteuses de Gentil-Bernard et de Parny.

Tandis que la plupart des graveurs à l'aqua-tinte méconnaissent les limites

de leur art et suppléent au savoir par une trompeuse dextérité, les graveurs sur bois conservent au moins au procédé qu'ils emploient son vrai caractère, en réservant ce genre de gravure pour l'*illustration* des livres de luxe, de certaines publications périodiques ou de ces recueils diversement futiles qui couvrent à tour de rôle les tables des salons. Bien que la verve et la finesse de l'exécution distinguent souvent les vignettes qui reproduisent sur le bois l'image ou la satire des événemens de la veille, on ne peut y voir en général que d'agréables spécimens de l'art frivole, elles n'ont qu'un attrait éphémère, et, la curiosité une fois satisfaite, on ne songe plus à les regarder; mais les vignettes qui ornent des publications d'un autre ordre sont dignes d'un intérêt plus durable : beaucoup d'entre elles sont traitées, en dépit de l'aridité du moyen, avec une aisance comparable au travail libre et dégagé de la pointe; et, par la souplesse de ton qu'elle a acquise, la gravure sur bois est devenue une sorte d'équivalent de la gravure à l'eau-forte.

L'*Histoire des Peintres de toutes les écoles* (1) permet mieux qu'aucun autre recueil d'apprécier les récens progrès de la gravure sur bois en France, et les petites estampes qui accompagnent le texte, dû à la plume aussi ingénieuse que bien informée de M. Charles Blanc, démontrent avec évidence des perfectionnemens que personne, il y a quelques années, n'aurait osé ni soupçonner, ni prédire. Sans doute de pareils ouvrages ne peuvent être mis en regard des planches gravées en taille-douce d'après les mêmes modèles. Quelle que soit son habileté, un graveur sur bois n'arrivera jamais à donner à un paysage, par exemple, ce charme et cette beauté achevée qui n'appartiennent qu'aux planches gravées par le burin d'un Vivarès ou d'un Woollett; mais toute proportion gardée entre les deux genres de gravure, on peut dire qu'ici l'adresse du travail laisse à peine entrevoir l'insuffisance du moyen. A l'exception de quelques planches d'histoire ou de portrait trahissant certaines préoccupations ambitieuses, certaine prétention de rivalité avec les formes de la gravure sur cuivre, on ne trouve dans l'*Histoire des Peintres* qu'une suite de jolies vignettes traitées avec un goût judicieux, une intelligente réserve et un sentiment exact des ressources du procédé : qualités fort rares dans les ouvrages de même espèce publiés aujourd'hui en Angleterre ou en Allemagne, et précisément contraires aux principes des graveurs à l'aqua-tinte, qui ne travaillent qu'à exagérer la mesure et la portée de leur art.

On sait que la gravure sur bois n'est, à vrai dire, que le moyen de multiplier par l'impression les épreuves d'un dessin exécuté préalablement sur la planche même : dessin dont les traits subsistent en relief après que le graveur a creusé plus ou moins profondément toutes les parties intermédiaires. Une épreuve ainsi obtenue doit donc être l'empreinte du sujet tracé par le dessinateur, et la tâche du graveur sur bois, beaucoup moins compliquée que la tâche des autres graveurs, se borne à respecter les contours le long desquels on opère. Au lieu d'établir soi-même ces contours d'après un modèle, d'interpréter un effet en interrogeant sa propre science et son sentiment, on n'a simplement qu'à suivre de la main l'empreinte matérielle du sentiment d'un autre. Ce rôle mécanique et en quelque sorte passif est aussi celui des

(1) Paris, chez Renouard et Ce, rue de Tournon, 6.

graveurs qui, sauf la différence des procédés, se proposent pour but unique la reproduction littérale d'un croquis au crayon ou à la plume. La gravure en *fac-simile* consiste à simuler sur le cuivre, — soit par le moyen de l'eau-forte, soit à l'aide de l'aqua-tinte ou du burin, soit enfin par le mélange de ces divers modes de gravure, — les indications incomplètes, les *repentirs* et jusqu'aux altérations que présentent des originaux rapidement dessinés par quelque maître. Il ne s'agit plus de rendre par analogie le coloris, la touche et les formes spéciales de la peinture : il s'agit de décalquer trait pour trait un modèle tracé sur le papier, de s'y conformer de point en point, sans rien ajouter et sans rien omettre, de façon à ce que l'estampe puisse tromper le regard par un aspect conforme à l'aspect des œuvres du crayon. Dès lors une fidélité textuelle est la seule condition imposée, le travail n'a plus, au lieu du caractère d'une traduction, que le caractère servile d'une copie, et l'artiste n'a à faire ici que l'office d'un daguerréotype intelligent.

Les difficultés matérielles que les graveurs en *fac-simile* ont à surmonter dans certains cas ne laissent pas cependant d'élever au rang des œuvres de l'art quelques-unes de ces œuvres sans vie propre et sans autre physionomie qu'une physionomie absolument d'emprunt. Ainsi la suite récemment gravée d'après les *Dessins de la Collection du Louvre* mérite une estime plus sérieuse que l'estime qu'il convient en général d'accorder aux produits de ce genre. Pour donner si parfaitement aux lentes évolutions d'un instrument rebelle le jeu libre et l'apparence des traits du crayon, il faut avoir acquis une grande expérience de tous les procédés techniques, une connaissance profonde de tous les secrets de la manœuvre. En outre, les *Dessins de la Collection du Louvre*, — dessins esquissés pour la plupart, — ne permettent que de pressentir et d'entrevoir les intentions des auteurs. La pensée qui les a inspirés ne s'y révèle qu'à l'état originel et encore un peu confus. Pour la démêler et la rendre sans en amoindrir le sens, il fallait s'être familiarisé de longue main avec le style et la manière des maîtres; il fallait savoir comprendre ceux-ci à demi-mot pour conserver aux formes naissantes de ce style leur caractère intime et comme le suc qui les nourrit. Les *fac-simile* gravés d'après les dessins de Raphaël, du Pérugin et du Corrège prouvent que MM. Butavand, Leroy, Bein, Chenay et Dien possèdent à peu près au même degré cette intelligence et ce savoir, et, sauf l'inégalité d'intérêt que comportent les modèles choisis, il serait assez difficile de classer par ordre de mérite les estampes qui composent l'ensemble de la publication. Il serait plus difficile encore de trouver parmi les publications antérieures aucun ouvrage en ce genre dont l'importance soit égale et le mérite équivalent. Les *fac-simile* gravés au XVIIIe siècle par le comte de Caylus ou sous sa direction, les *Original drawings of the italian school*, édités en 1823 par M. Ottley, — recueils intéressans d'ailleurs et assez satisfaisans au point de vue de l'exécution matérielle, — sont loin d'avoir cette apparence authentique et ce caractère de scrupuleuse fidélité. Un seul ouvrage publié de nos jours pourrait soutenir la comparaison avec les *Fac-Simile des Dessins du Louvre :* nous voulons parler des *Portraits des Personnages français les plus illustres du* XVIe *siècle,* portraits qui accompagnent un travail historique de M. Niel et qu'a gravés M. Riffaud.

Bien que gravés aussi en *fac-simile* du crayon, les *Portraits des Person-*

nages français diffèrent à quelques égards et sous le rapport même de l'exécution des planches que nous venons de mentionner. On sait que les *portraitistes* du XVIe siècle avaient coutume, en dessinant aux trois crayons, de corriger par quelques légères teintes de pastel ce qu'un pareil mode de travail aurait laissé à leur ouvrage d'un peu uniforme et de monotone. Pour rendre l'apparence polychrôme de ses modèles, M. Riffaud devait donc vaincre des difficultés matérielles dont les graveurs des *Dessins de la Collection du Louvre* n'avaient eu nullement à se préoccuper. Les croquis que ceux-ci avaient devant les yeux, — croquis tracés à la plume, au crayon noir, à la sanguine ou tout au plus lavés au bistre, — n'exigeaient chacun que l'emploi d'un seul ton, d'une seule encre d'impression, pour être parfaitement imités. Ici, au contraire, il fallait tenir compte des conditions variées du coloris et faire sentir les modifications consécutives d'une gamme de tons plus riche, bien que peu étendue encore. En recourant à un ancien procédé, abandonné depuis la fin du dernier siècle, — procédé d'origine française, n'en déplaise aux graveurs anglais qui en font honneur à leur école, — M. Riffaud a trouvé moyen d'accomplir pleinement la tâche qui lui était imposée, et, à l'aide de la gravure sur plusieurs planches tirées en couleur, il a réussi à rendre avec une égale exactitude le coloris discret et le modelé en demi-relief des originaux. Il est à désirer que cette réhabilitation de la gravure en couleur s'achève parmi nous, et que l'exemple donné par M. Riffaud trouve des imitateurs, pourvu toutefois qu'on ait le bon goût de n'user d'un pareil procédé qu'en face de certains modèles, qu'on n'essaie pas d'en forcer les ressources, et qu'on ne retombe pas dans la même erreur que les graveurs du temps de Louis XVI, qui, sous prétexte de rivalité avec la peinture, prétendaient colorier jusqu'à la gravure de paysage, et n'arrivaient ainsi qu'à déshonorer leur art par de lourdes enluminures.

A quoi bon d'ailleurs souhaiter une extension nouvelle à un art qui n'a déjà pris que trop de développement, puisqu'il menace de se substituer à la gravure elle-même? Ne faudrait-il pas plutôt former un souhait tout contraire? sont-ce des vœux ou bien des craintes qu'il est à propos d'exprimer? La gravure en *fac-simile*, quels que soient les modèles qu'elle reproduit et les formes qu'elle emprunte, a déjà assez de chances de succès parmi nous, parce qu'elle s'approprie trop bien à nos goûts actuels pour les vérités positives et l'autorité du fait. Peut-être ce mode de traduction ouvertement littérale convient-il seul à des gens qui font mine d'estimer de moins en moins, en matière d'art, les abstractions et l'idéal, à des esprits pressés qui veulent comprendre au premier coup d'œil. Ce n'est plus ce que l'artiste a senti à propos d'un objet, mais c'est l'objet lui-même que nous voulons voir maintenant dans toute œuvre d'art, tableau, morceau de sculpture ou estampe : ce qui nous touche, ce n'est plus la ressemblance poétisée par l'intermédiaire du talent, c'est l'identité absolue de la copie avec le modèle physique. Contrairement au génie essentiel et au passé de l'art français, nous tendons à sacrifier en toutes choses la forme vraie à la forme réelle, les travaux de l'intelligence aux travaux d'un ordre purement matériel. La gravure en *fac-simile* satisfait nos instincts actuels et nous suffit, quoiqu'elle soit ou parce qu'elle est un procédé presque mécanique. Je me trompe : il nous faut aujourd'hui

quelque chose de plus que cette fidélité encore un peu douteuse et sujette en tout cas aux erreurs de la main. La photographie, c'est-à-dire le secret d'attirer en quelque sorte l'objet lui-même sur le papier et de l'y fixer tel qu'il se présente, a un bien autre caractère d'infaillibilité, et dès lors ce moyen, qui n'est bon le plus souvent qu'à donner raison à l'art, devient aux yeux de beaucoup de gens un moyen d'en accuser l'insuffisance.

Certes, il ne viendra à l'esprit de personne de contester le mérite et, jusqu'à un certain point, l'utilité de la découverte faite par M. Daguerre en tant que découverte ingénieuse et de progrès scientifique; personne ne voudra méconnaître les avantages de la photographie lorsqu'elle est employée avec discernement et dans les cas où l'exactitude mathématique est la seule condition à remplir. Que la photographie reproduise des monumens, des sites, et en général des objets inertes qui n'ont besoin pour nous intéresser que d'être naïvement rendus; qu'elle essaie même, au moyen de perfectionnemens nouveaux, de multiplier les épreuves d'estampes rares, rien de mieux (1). L'imagination et le sentiment de l'artiste n'ont point affaire en tout cela; mais partout ailleurs ils sont de mise nécessaire. Lorsqu'il s'agit par exemple de traduire l'expression d'un visage, est-ce assez de l'imitation brute de la réalité, et se contentera-t-on d'un résultat forcément identique avec le modèle et pourtant en désaccord avec l'idée que nous avons de ce modèle? Le caractère secret et les habitudes d'une physionomie ne viendront pas se fixer comme les contours d'une colonne sur la plaque ou sur le papier photographique, et le portrait ainsi obtenu sans le secours et l'entremise de l'intelligence n'aura qu'une ressemblance inachevée, figée pour ainsi dire, et s'arrêtant à la forme des traits. Il en sera de même lorsqu'au lieu de la figure humaine on aura pris pour type original un tableau. La photographie nous rendra ce tableau tel qu'il est, et non pas tel qu'il devrait paraître dans des dimensions et sous une forme nouvelles. Un graveur, en les transportant sur le cuivre, aurait su modifier certains détails, atténuer ou accentuer l'effet de certains tons, parce que la réduction des proportions et l'absence du coloris imposaient à la copie des conditions d'interprétation nécessaires; l'artiste, sous peine de confusion dans son travail, aurait mis en relief ou sacrifié les élémens divers et les diverses parties dont se compose l'ensemble de la peinture originale. L'image photographique nous montrera le tout avec une imperturbable rigueur, une fidélité niaise et une précision qui, à force d'être impartiale, n'a plus ni intérêt ni signification. Il ne manque pas de gens cependant qui placent pour le moins à côté des œuvres de l'art ces œuvres

(1) Ainsi, aucun homme ami des arts ne sera tenté d'accuser les progrès récens de la photographie, auxquels on doit la reproduction des estampes de Marc-Antoine. Il faut au contraire savoir gré à M. Benjamin Delessert du moyen qu'il a trouvé de rééditer ces estampes admirables, et de la popularité qu'il donne à des chefs-d'œuvre dont la possession était jusqu'ici le privilége d'un petit nombre d'amateurs. M. Delessert, que ses goûts et son expérience d'iconophile éloignaient de reste de toute méprise sur la portée et les vraies ressources du procédé, a fait de la photographie un auxiliaire puissant de la gravure, mais il n'a nullement prétendu la substituer à celle-ci; ce n'est pas, à coup sûr, quand elle est appliquée à de pareils objets, que la photographie peut devenir un dissolvant de l'art et du goût.

involontaires, ces copies inexactement exactes, et bon nombre d'entre nous ne feraient nulle difficulté de condamner à un éternel repos le crayon et le burin des graveurs pour laisser fonctionner seul l'appareil qui parodie leurs travaux, sans réussir jamais à les remplacer.

Le culte de l'identité matérielle, tel est donc un des principaux obstacles suscités de nos jours au développement de la gravure. La gravure en *fac-simile* et la photographie sont au fond les contraires de l'art, parce qu'elles ont pour principe l'anéantissement de tout sentiment individuel, pour objet l'effigie même et non l'apparence de la réalité. Le mieux serait par conséquent de ne leur attribuer qu'une importance fort secondaire, et de les employer l'une et l'autre avec une extrême discrétion. A ne parler que de la gravure en *fac-simile*, rien de plus légitime sans doute que la reproduction par ce procédé de petits portraits ou de croquis. Dans le cours des vingt dernières années, quelques-uns des plus habiles graveurs français ont donné parfois aux planches qu'ils gravaient d'après des dessins l'aspect même des œuvres du crayon; mais ils se gardaient bien de faire de cette servilité une habitude, et l'on ne pouvait voir dans ces rares essais qu'une transformation accidentelle et pour ainsi dire un caprice du talent. La gravure en *fac-simile* n'était encore ni admise par l'opinion ni généralisée par la pratique; aujourd'hui elle a acquis la force d'un principe et les proportions d'un art reconnu. Bien plus, elle semble résumer déjà les conditions de l'art lui-même. C'est là un fait qu'il importe de constater, un symptôme de rénovation au moins partielle de notre école, et en tout cas un péril pour la gravure dans son sens intime et dans sa plus sérieuse acception.

Est-ce là d'ailleurs le seul danger qui menace l'avenir de la gravure en France? Le danger qui résulte de notre goût pour les œuvres futiles n'est ni moins réel ni moins évident. Contradiction singulière en effet : nous accueillons avec un empressement égal les produits exclusivement positifs de l'art mécanique et les produits équivoques d'un art sans conscience et sans foi. D'une part, nous demandons aux images photographiques et aux gravures en *fac-simile* de nous rendre le fait dans sa nudité absolue; de l'autre, nous nous accommodons le mieux du monde des enjolivemens douteux, des mille ornemens de rencontre dont les faiseurs de vignettes et les graveurs à l'aquatinte affublent la réalité dans leurs ouvrages. Il semble que l'interprétation à la fois libre et mesurée du vrai soit seule impuissante à nous séduire, et que les travaux du burin gardent pour privilége unique d'être exceptés de la faveur.

Nous le disions en commençant : la gravure en taille-douce ne rencontre plus guère dans notre pays que prévention ou injustice, et les planches d'histoire publiées à Paris obtiennent à l'étranger seulement le succès qui leur est dû. L'administration des Beaux-Arts se montre-t-elle d'ailleurs beaucoup plus préoccupée que l'opinion publique de la gravure et de ses progrès? Par suite d'une vieille habitude ou d'un respect traditionnel pour les exemples du passé, on envoie encore des graveurs séjourner durant quelques années à la villa Médicis, sans se demander si c'est à Rome que se trouvent maintenant les maîtres de l'art, et quels avantages précis retireront de ce séjour des hommes qui n'ont nullement besoin de s'inspirer pour leurs travaux de

la nature et du ciel de l'Italie. On facilite, il est vrai, par des secours d'argent la publication de quelques grands ouvrages à figures; mais l'administration ne remplit ainsi que le rôle d'un souscripteur plus libéral que les autres, et ne donne qu'une impulsion de seconde main à des entreprises dont elle se réservait autrefois la pensée et l'exécution tout entières. C'est aux éditeurs de profession qu'elle abandonne presque toujours le soin de publier les estampes, même les plus importantes, et l'esprit de spéculation tend à se substituer ainsi à sa haute influence. Combien de planches d'histoire éditées de nos jours aux frais de l'état sont venues s'ajouter aux quatre mille cuivres que possède la calcographie des Musées, et qu'aura-t-on fait pour enrichir d'œuvres modernes ce trésor des œuvres gravées jadis par ordre des souverains qui se sont succédé en France?

Il ne faut voir toutefois dans ce mode de protection un peu froide rien de plus qu'une cause accessoire du mal, et l'on aurait grand tort d'attribuer à l'intervention administrative une puissance de guérison qu'en somme elle ne possède pas. Ce qui fait le mal avant tout, c'est notre propre indifférence; ce qui le rend irrémédiable peut-être, c'est le mouvement de nos idées et de nos goûts. L'époque actuelle, féconde en perfectionnemens industriels, et, dans le domaine de l'art, en talens faciles, ne peut s'intéresser à des travaux qui démentent à la fois l'autorité des progrès mécaniques et le prix d'une habileté superficielle. Las de voir l'admiration dévier et se porter sur des objets secondaires, peut-être les graveurs en taille-douce renonceront-ils à protester contre des erreurs universellement partagées, et finiront-ils par succomber dans la lutte où ils sont engagés aujourd'hui. Si la gravure au burin est en effet condamnée à devenir incompatible avec nos mœurs, reconnaissons au moins qu'elle aura péri avant d'être tombée en décadence. Il est donc juste d'honorer pleinement les talens qui vivifient encore notre école, les hommes qui, même à présent, continuent ses nobles traditions, dussions-nous saluer en eux les derniers représentans d'un art qui serait relégué bientôt à côté d'autres témoignages du passé et d'autres souvenirs de gloire.

Rassurons-nous cependant. Il n'en peut être jamais de la gravure comme de la peinture sur verre, de la peinture sur émail ou en mosaïque et d'autres procédés aujourd'hui hors d'usage. La marche des siècles les a anéantis parce qu'ils ne satisfaisaient plus, soit aux exigences mobiles de la mode, soit aux progrès de la civilisation. Chaque recette de fabrication une fois perdue, ce n'était pas, à vrai dire, un art qui disparaissait de l'ensemble des connaissances humaines, c'était un moyen matériel abandonné pour des moyens meilleurs ou tout au moins équivalens. La gravure ne saurait être assimilée à des procédés de ce genre. Son existence ne dépend ni d'un secret bien ou mal transmis, ni d'innovations introduites dans les formes du travail. Quoi qu'il arrive, elle n'a pas plus à craindre les découvertes mécaniques à venir que les découvertes déjà faites. La gravure répond à un besoin éternel de l'intelligence, et non aux besoins passagers d'une époque; elle est sûre de vivre, en dépit de notre injustice actuelle et de nos entraînemens, parce que, du jour où on la supprimerait, il faudrait, pour être logique jusqu'au bout, supprimer aussi la peinture et la statuaire, et remplacer les œuvres de l'une par celles du daguerréotype, les œuvres de l'autre par celles du mouleur. Le

burin, comme le pinceau et l'ébauchoir, est avant tout un instrument de la pensée, et, Dieu merci, nous n'en viendrons jamais à renier absolument l'art pour ne plus croire qu'au fait, à préférer au sentiment de l'artiste le savoir-faire de l'ouvrier ou la stérile fécondité d'une machine.

On ne saurait donc s'inquiéter outre mesure de la situation précaire, mais non désespérée, où se trouve aujourd'hui la gravure. L'attitude même de notre école, les travaux qui s'accomplissent, n'autorisent-ils pas d'autre part un espoir sérieux? L'école française, si réduite qu'elle soit, est plus riche en talens qu'aucune autre : trouvera-t-on ailleurs des maîtres comme MM. Desnoyers et Henriquel-Dupont, des élèves de la force de M. François? Elle n'a plus, nous l'avons dit, l'unité de physionomie qui la caractérisait autrefois; mais à défaut de système unanimement admis, elle a encore la force que lui donnent l'émulation, l'habitude de l'effort et la conscience de ses progrès. Qui sait même? Peut-être l'indifférence où nous laissent ces progrès et ces efforts est-elle pour les graveurs un stimulant plus vif que ne le serait l'excès de la faveur et du succès. Les encouragemens multipliés ne font pas naître toujours les belles œuvres, et le talent devient quelquefois plus vivace et plus sain quand il lui faut conquérir pied à pied la place qu'en d'autres temps on lui eût accordée de plein droit. La prodigalité des derniers Médicis enfantait la décadence de l'art florentin, tandis que l'aveuglement des hommes du XVIIe siècle irritait en France le génie de Poussin et lui donnait une vigueur nouvelle. Il semble qu'à leur tour les graveurs contemporains doivent s'aider de notre froideur même et s'exciter de notre injustice. Étrange secours pourtant, et dont personne ne voudrait poser en principe l'efficacité! D'ailleurs est-ce assez que d'opposer à nos préventions une inébranlable constance, et de continuer invariablement les exemples du passé? Suffit-il d'entreprendre et de poursuivre des travaux de gravure en vertu d'une tradition inflexible, et ne devrait-on pas songer aussi à leur donner quelque intérêt actuel? Si les graveurs respectaient moins obstinément les limites où ils circonscrivent leur art; si, au lieu de se renfermer dans des habitudes, ils entraient dans une voie de recherches nouvelles, il est probable qu'on ne refuserait plus à leurs ouvrages l'attention et l'estime qu'ils méritent. Que les hommes habiles qui manient aujourd'hui le burin changent donc, non pas de méthode d'exécution, mais de modèles; qu'au lieu de tableaux gravés déjà par plusieurs générations d'artistes, ils choisissent pour les interpréter des tableaux moins universellement connus et reproduits. Tout en se rattachant aux précédens de l'école française par le caractère des intentions et le sérieux de la manière, ils ne demeureront plus isolés du mouvement de l'époque : on ne leur disputera plus une place légitime parmi les talens qui honorent notre temps et notre pays, et l'art de la gravure, restauré et rajeuni par le succès, triomphera, il faut l'espérer, des obstacles que lui auront momentanément suscités les erreurs du goût, l'abus des procédés mécaniques et les envahissemens de l'industrie.

HENRI DELABORDE.

DE LA RIVALITÉ

DE

L'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS.

LES ANGLAIS ET LES AMÉRICAINS AU MEXIQUE
ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Nicaragua, its people, scenery, etc., by E.-G. Squier, late chargé d'affaires of the United-States to the republic of Central America, 2 vol. in-8, London, Longman.

L'un des traits les plus remarquables de l'histoire du monde depuis un siècle, c'est l'abaissement progressif ou du moins le retardement de tous les peuples de race latine ou de religion catholique comparé au développement extraordinaire, à l'ascendant certain qu'a pris la race anglo-saxonne. Que sont devenus et l'Espagne et le Portugal, et la Hongrie, et la malheureuse Pologne, et la triste Italie, et la déplorable Irlande? Tous ces états sont amoindris; pour tous, la richesse et le crédit comparatif dont ils jouissaient, le degré de considération et d'importance qu'ils occupaient dans la grande famille, sont douloureusement abaissés. Seule entre les nations qui sont ses sœurs par le sang ou par la religion, la France reste encore debout comme puissance du premier ordre : sans doute, elle aussi, elle a perdu d'immenses possessions et de riches colonies, sans doute elle a vu disparaître la prépondérance fugitive que Dupleix lui conquit pour un moment dans l'Inde; mais, malgré des revers inouïs, malgré des catastrophes sans nombre, et dans lesquelles il semblait qu'elle dût succomber sans espoir de retour, elle

n'a cependant pas cessé de travailler, d'augmenter ses richesses intérieures et de développer les ressources de son admirable territoire; mais elle est toujours la mère féconde d'innombrables et vaillantes légions : énigme insoluble, objet d'inquiétudes pour le monde, où elle ne compte plus d'alliés certains, toujours redoutée cependant, car elle est encore puissante par l'influence des mœurs, des goûts et des idées, par les échos menaçans que ne manquent jamais de réveiller les éruptions périodiques de son volcan révolutionnaire.

Que vaut toutefois cette situation, qui a certainement sa grandeur, mais qui est pleine aussi de périls et d'inconnu, que vaut-elle, si on la compare à la position que les soixante dernières années ont faite à l'Angleterre? Tandis que nous étions refoulés sur nous-mêmes par l'Europe coalisée, l'Angleterre s'emparait du commerce du monde, elle s'enrichissait de nos dépouilles et de celles de l'univers, prenant ceci à l'Espagne ou cela à la Hollande et quelque chose à chacun, ajoutant par la force des armes plus d'une centaine de millions d'hommes au nombre de ses sujets, annexant à son gigantesque empire, par la voie pacifique de la colonisation, des territoires aussi grands que l'Europe, comme la Nouvelle-Hollande par exemple, parvenant enfin à ce point suprême où tout lui a profité, la paix comme la guerre, où elle a pris un tel pied dans les intérêts de tous les peuples, que beaucoup d'états sont devenus ses vassaux, que tous doivent s'appliquer à vivre en bons rapports avec elle, qu'elle ne courtise l'alliance ou l'amitié de personne, et qu'elle est sûre cependant, dans la plupart des questions importantes, d'entraîner à sa suite presque tous les gouvernemens.

Le développement qu'a pris depuis soixante ans aussi la puissance des États-Unis d'Amérique n'est pas moins digne d'attention. Dans son ensemble, il ne représente pas une masse aussi imposante que celle de l'Angleterre; il n'a pas reçu au même degré la consécration de la gloire militaire, ce cruel prestige qui exerce une séduction si enivrante sur l'imagination des peuples; mais dans la réalité, si l'on tient compte des points de départ et d'arrivée, on ne sait si, toute proportion gardée, les progrès des États-Unis, ces autres représentans de la race anglo-saxonne, ne sont pas aussi extraordinaires que la fortune acquise à leur aînée. Il y a soixante ans, c'était une confédération de treize petits états à peine nés à l'indépendance, peuplés de quatre millions d'hommes tout au plus, resserrés encore dans l'étroite bande de terrain qui s'étend du rivage de l'Atlantique au pied des monts Alleghanys. Aujourd'hui, c'est sous tous les rapports une puissance de premier rang; comme population, elle ne compte plus parmi les nations civilisées que quatre états qui puissent se vanter d'un chiffre supérieur au sien; comme richesse, c'est

le pays où la moyenne de l'aisance individuelle est incontestablement le plus élevée; comme développement commercial, elle égale déjà la France; comme marine, elle le cède à peine encore à l'Angleterre elle-même; comme importance territoriale enfin, elle est assise sur les deux océans, embrassant dans son sein des espaces immenses, enlevés par la violence à ses voisins plus faibles, comme le Texas et la Californie, conquis sur la solitude, comme la magnifique vallée du Mississipi, ou qui attendent encore, comme les prairies du *far west*, le travail de l'homme pour se convertir en terres fertiles, espérance de l'avenir qui permet d'envisager sans crainte, d'appeler au contraire avec une orgueilleuse confiance le jour où les États-Unis compteront plus de cent millions de citoyens. Il y aura place pour tous et pour d'autres encore. Jamais peuple n'a fait en aussi peu de temps de si grands pas.

Certes, si les choses humaines devaient suivre longtemps encore le cours qu'elles ont pris depuis 1789, si l'Angleterre et les États-Unis devaient pendant des années encore continuer à grandir comme ils l'ont fait non-seulement par le travail et par le développement légitime de leur civilisation, mais aussi par de nouvelles conquêtes, fussent-elles faites loin de nous, alors la question serait jugée, et la prépondérance de la race anglo-saxonne, la mise hors de concours des peuples catholiques ou latins, deviendraient pour nous d'humiliantes réalités.

Tel est le problème qui est aujourd'hui posé dans la politique générale du monde. Je sais que beaucoup de grands esprits qui ont surtout la prétention d'être des esprits pratiques traiteront tout ceci de spéculation métaphysique; mais je crois aussi que leur dédain n'est qu'une preuve d'ignorance et d'aveuglement. J'en appelle à tous ceux, — et le nombre en est malheureusement beaucoup trop restreint en France, — qui ont franchi les frontières de leur pays, qui ont pratiqué l'étranger, qui ont pu dépouiller le vieil homme et s'affranchir de ces préjugés ridicules, s'ils n'étaient dangereux, qu'enfante la vanité nationale, et qui atteignent toujours jusqu'à un certain point les gens même du plus grand mérite, lorsqu'ils n'ont jamais quitté l'ombre du clocher natal; j'en appelle surtout à ceux qui ont parcouru le monde hors des mers de l'Europe, à ceux qui ont vu fonctionner jusqu'au bout de l'univers, et Dieu sait avec quelle puissance, ces deux pompes aspirantes de l'Angleterre et des États-Unis, à ceux enfin qui en tous lieux et sous tous les climats se sont sentis pris dans ce réseau d'intérêts que l'Angleterre et les États-Unis étendent, développent en tous pays, réseau à mailles si serrées que presque rien déjà n'en peut plus sortir qui ne subisse un contrôle, qui ne paie un tribut.

I.

Cela étant, il n'est pas étonnant que les peuples latins suivent d'un œil inquiet et jaloux ce mouvement qui les menace, et qu'ils accueillent souvent avec une crédulité plus empressée que sage tout ce qui leur paraît être ou assez fort pour arrêter le torrent, ou capable, en divisant ses flots, d'amoindrir sa puissance. Quelles illusions, par exemple, ne se sont-ils pas faites à propos de la navigation à vapeur, qui devait, dans la croyance populaire, fournir les armes si longtemps cherchées contre la suprématie maritime de l'Angleterre, et qui, loin de là, ne semble avoir encore eu d'autre résultat certain que de la consacrer? Parmi tous les mérites imaginaires que l'on attribue à la protection commerciale, en est-il un plus vanté et qui rallie à la cause de la protection plus de partisans que le mérite de figurer comme une digue opposée aux envahissemens de l'industrie anglaise, et de soustraire ceux qui cultivent cette théorie de l'impuissance au tribut que nous serions forcés de payer aux manufactures de l'étranger, si nous n'étions pas protégés par l'élévation de nos tarifs? C'est ainsi que cela se dit et s'explique tous les jours : la France sera sauvée par ses tarifs, mais non pas par le génie, par la persévérance et par le travail de ses enfans. De même, et c'est là surtout que nous en voulons venir, c'est encore en cherchant hors de nous-mêmes, que certains politiques, et le nombre en est grand, espèrent trouver un moyen non pas de faire face au merveilleux développement de la race anglo-saxonne, mais de contrarier, de retarder, d'annuler même ses progrès les uns par les autres. La rivalité qui règne entre l'Angleterre et les États-Unis est un fait que l'on compte exploiter un jour, et sur lequel on bâtit des systèmes et des hypothèses qui doivent conduire à la restauration de l'équilibre, aujourd'hui menacé dans le monde.

Quoiqu'il fût sans doute plus glorieux de trouver en nous-mêmes les moyens d'arriver à ce résultat si désirable, cette dernière idée n'est pas de celles que l'on puisse traiter avec dédain. S'il faut en juger par les apparences, elle semble même avoir beaucoup de chances de se réaliser. Quand on songe en effet que depuis 1815 l'Europe, malgré toutes les révolutions qu'elle a subies, ne s'est encore vue qu'une seule fois menacée sérieusement de la guerre, et que, dans le même espace de temps, la question des frontières du Maine, l'insurrection du Canada, l'Orégon et dix autres sujets de querelle ont pu faire croire autant de fois à l'imminence d'une collision entre l'Angleterre et les États-Unis, on ne peut traiter de rê-

veurs ceux qui pensent qu'en jouant trop souvent avec le feu, on finira un jour ou l'autre par produire un incendie. Il y a plus même. Observée de près, l'attitude des deux puissances semblerait prouver depuis trente ans que de part et d'autre l'instinct national se prépare à la lutte que l'on prédit. L'une, démocratie ardente et avide, qui a l'impiété de croire comme toutes les démocraties que sa volonté et ses caprices mêmes sont supérieurs à tous les droits, ou mieux encore, qu'elle est elle-même la source et l'origine du droit, irrite et provoque incessamment sa rivale. L'autre, aristocratie prudente et sage, essaie d'effacer les souvenirs de ses anciens démêlés avec les peuples européens, de qui elle ne craint plus rien, pour tourner toute son activité, toutes ses ressources, au développement de cet empire et de ce commerce qu'elle a conquis ou fondé dans les autres parties du monde, et qu'un seul rival menace sérieusement, les États-Unis.

Si l'on examine sous cette double face, l'une de modération vis-à-vis des races européennes, l'autre d'entreprise et d'exploitation vis-à-vis des races barbares ou corrompues qui occupent le reste de l'univers, si l'on examine, disons-nous, sous cette double face — la conduite qu'a tenue l'Angleterre dans le monde depuis 1815, on reconnaîtra que sa politique générale à l'égard des peuples européens a été une politique de paix, d'équilibre, de conservation, et souvent même de concessions. Les grands événemens qui se sont accomplis depuis 1815, elle les a subis ou acceptés; mais il serait difficile d'en signaler un seul qui ait été provoqué par elle. Malgré son vif attachement pour la liberté et pour le principe protestant, elle n'a jamais fait que des efforts très mesurés pour seconder ces deux intérêts, même en Espagne lorsque le gouvernement constitutionnel s'y est établi, même en Suisse lors de la querelle du Sonderbund, même en Grèce lorsqu'il a fallu y créer un état indépendant. L'Angleterre penche toujours du côté libéral, mais elle n'y tombe jamais; les écoles qu'ont faites en ce sens tant de pays la préservent des entraînemens dangereux. D'un autre côté, elle s'est résignée à une foule de choses qui blessaient ses sympathies, ou qui auraient inspiré à une puissance moins calme et moins maîtresse d'elle-même des inquiétudes beaucoup plus vives que celles qu'a manifestées l'Angleterre. C'est ainsi qu'elle a accepté l'expédition d'Espagne de 1823, le traité d'Andrinople, les deux campagnes que la Russie a faites contre la Perse, la conquête de l'Algérie, la révolution de 1830, le démembrement du royaume des Pays-Bas, l'anéantissement de la Pologne, le traité d'Unkhiar-Skelessi, l'annexion de Cracovie à l'Autriche, la révolution de février, etc., sans opposer à tous ces faits autre chose que le silence ou des discours en parlement, et tout

au plus des protestations faites pour la forme et destinées à rester sans résultat.

C'est sur un point seulement que l'Angleterre a montré, dans ses rapports avec l'Europe depuis 1815, une volonté active, entreprenante, par l'infatigable persévérance avec laquelle elle a poursuivi partout la conclusion de traités de commerce, persévérance ou ambition, comme on voudra l'appeler, poussée jusqu'au *free trade,* jusqu'au rappel de ses lois de navigation. Il n'est sans doute pas nécessaire de réfuter ici cette vieille calomnie qui ne voit dans les efforts faits par l'Angleterre pour entraîner tous les peuples vers la liberté du commerce que l'espérance cruelle et insensée de ruiner les autres pour s'enrichir de leur misère. Comment supposer que l'Angleterre soit encore assez peu éclairée pour ne pas savoir qu'on ne fait d'affaires avantageuses qu'avec les gens riches? Non, l'expérience du *free trade* n'est pas autre chose qu'une offre d'association faite à l'univers, et dont le domicile légal sera établi en Angleterre, attendu que, par le développement des relations et des intérêts qu'elle s'est créés partout, par ses immenses et populeuses colonies, par l'innombrable multitude de ses navires, par les admirables services de communications rapides et régulières qu'elle a organisés entre toutes les parties du monde, elle offre à la communauté des avantages qu'on chercherait vainement ailleurs. Au point de vue politique, c'est un projet de société pacifique qui attire autour de la Grande-Bretagne les puissances de second ordre dont les marines se ralliaient jadis, du temps de l'ancien isolement, au pavillon de la France; c'est une offre de services et de fusion faite surtout aux petits états, aux petits capitaux, aux industries dépourvues de débouchés et de relations; c'est un essai d'association dans laquelle chacun, travaillant à ce qu'il produit et sait faire le mieux, vendra au meilleur prix et achètera au meilleur marché, mais vendra et achètera par les mains de l'Angleterre, devenue l'intermédiaire forcé entre tous les associés, le grand entrepôt du monde, le marché régulateur de toutes les denrées utiles ou nécessaires à l'existence de l'homme, le distributeur de la richesse entre tous les peuples unis à sa fortune par le lien le plus puissant, par le lien des intérêts.

Le *free trade* est en Europe une espérance de paix. Hors de l'Europe, il se présente sous l'aspect d'une gigantesque société en commandite fondée sous le patronage de l'Angleterre et administrée par elle pour la mise en valeur et l'exploitation de ce monde où plongent les racines de sa puissance, et où elle a entrepris de régner seule. Autant en effet sa politique a été modérée et conciliante souvent dans les questions purement européennes, autant elle est ailleurs jalouse, envahissante par la force des choses, violente quand le moindre fait

vient exciter ses ombrages et lorsque la violence semble être le seul moyen possible de succès. Cette puissance, qui s'était résignée à la conquête de l'Algérie, a pris les armes en 1840 (et depuis la paix de 1815 c'est peut-être la seule démonstration énergique qu'elle ait faite en Europe), lorsque Méhémet-Ali voulut secouer définitivement le joug du sultan. C'est que l'Algérie ne confine qu'à des déserts, tandis que l'Égypte est une des clés de l'Inde; c'est qu'en 1840 l'Angleterre craignait, non pas que Méhémet-Ali fût indépendant, mais que son fragile empire ne vînt à passer aux mains d'anciens rivaux qui eussent pu en faire une base d'opérations pour agir sur le monde asiatique. Cette puissance, qui en 1815, au moment où la diplomatie remaniait la carte du continent, se montra si indifférente, pour son propre compte, à tous les agrandissemens territoriaux en Europe, et ne songea même pas à assurer la perpétuité de sa domination sur le Hanovre, satisfaction que personne n'eût songé sans doute alors à lui refuser, cette puissance vous disputera avec acharnement le rocher le plus stérile perdu au milieu des mers. Si votre commerce prospère au Sénégal et dans la Gambie, elle vous cherchera chicane à Portendic, elle fera tout ce qu'elle pourra pour ruiner votre établissement d'Albreda. Vous ne trouveriez peut-être pas aujourd'hui sur la terre un scheik, un roi nègre, un chef de sauvages, avec lequel sa vigilance n'ait conclu des traités de commerce et d'alliance offensive et défensive, en vertu desquels elle viendra se jeter à la traverse de tous vos projets. Si vous voulez prendre pied à la Nouvelle-Zélande, elle saura vous prévenir, vos navires en arrivant trouveront le pavillon anglais flottant sur le rivage où vous vouliez planter le vôtre, ou si par hasard vous la gagnez de vitesse, elle vous fera, pour l'établissement de votre protectorat à Tahiti, une querelle plus vive que pour la conquête même d'Alger. Quant à elle, rien ne l'arrête, ou bien peu de chose du moins. Ce n'est pas qu'elle agisse d'ordinaire, comme tant de gens affectent de le croire, par la violence ou par la ruse. — Non; mais dans cet univers barbare ou corrompu avec lequel vous n'avez pour ainsi dire aucun rapport, elle a, elle, des intérêts sérieux, positifs, de tous les jours, qui lui fournissent sans cesse de nouveaux griefs et de nouvelles raisons d'intervenir ou de revendiquer quelque chose partout. Ici c'est un navire pillé, comme à Aden; là ce sont des matelots assassinés, comme il est arrivé cent fois sur les côtes de Bornéo et dans les mers de la Malaisie; ailleurs, ce sont des nationaux spoliés, rançonnés, maltraités, comme c'est le cas chez les Birmans, qui, dans cette nouvelle guerre, perdront encore quelques-unes des provinces de leur empire, le Pegu par exemple; ailleurs encore, ce sont des engagemens solennels qui sont violés de la manière la plus insolente et la plus folle à la fois,

comme il est sans cesse arrivé dans les rapports des princes indiens avec l'Angleterre, ou bien ce sont les représentans de la nation abreuvés d'outrages et d'insultes qu'il faut absolument venger, comme on l'a vu en Chine, ou bien encore ce sont des armées entières qui, sans provocation, sans aucun prétexte avouable, se précipitent sur le territoire anglais, et qu'il faut repousser et détruire, comme on a dû le faire deux fois avec les Sikhs du Pendjab. Chaque courrier apporte chaque jour des nouvelles de ce genre; l'Amirauté, le *Foreign* et le *Colonial Office,* le *Board of trade* et le *Board of control* en sont fatigués, et il faut rendre cette justice à l'Angleterre, c'est qu'avant de chercher réparation de tous ces griefs, avant de présenter, comme on dit vulgairement, la carte à payer, elle attend le plus ordinairement que le total se monte à un chiffre formidable, et qui ne permet d'élever aucun doute sur la justice de ses réclamations. Dans ce pays libre où la loi et l'opinion règnent souverainement, on a de très grands égards pour l'opinion du monde.

La guerre que les Anglais ont faite à la Chine a fourni de ces honorables scrupules une preuve manifeste entre toutes les autres. Cela est vrai, quoi qu'on en ait dit. Lorsqu'ils ont pris, et bien malgré eux, car ils n'y voyaient qu'une cause de dépenses excessives, le parti d'en appeler aux armes, les Anglais avaient souffert, comme individus ou comme nation, des avanies qui dépassaient toute mesure, et cependant, lorsqu'ils ont dicté la paix en vainqueurs, ils n'ont pas permis aux mandarins de soulever avec eux la question de l'opium; ils n'ont pas voulu faire un traité spécial à leur commerce, ils ont exigé que les avantages obtenus par eux fussent communs à tous les peuples. Jamais la force brutale ou la victoire, ce qui est tout un, n'avait rendu un pareil témoignage de respect à l'opinion. Toutefois alors c'était chose facile pour l'Angleterre de suivre les instincts de justice, sinon de générosité, qui l'animent ordinairement : elle n'avait encore rien à craindre pour sa prépondérance des suites de son libéralisme; mais sachez bien que si l'expédition projetée par les Américains contre le Japon réussit quelque peu, la politique anglaise, si patiente jusqu'ici en Chine, changera tout à coup de caractère. Elle demandera compte aux Chinois des infractions trop nombreuses qu'ils ont commises au traité de Nankin, des mauvais traitemens et des dénis de justice dont les sujets anglais ont fréquemment à se plaindre, des assassinats qui ont été commis sur les personnes de plusieurs d'entre eux, et qui ne sont pas encore vengés. Croyez que l'Angleterre a sa liste de griefs déjà toute prête, et tenez pour certain que cette fois, bien que ses griefs soient moins sérieux et moins pressans que ceux de 1839, la satisfaction que demandera l'Angleterre à la Chine sera tout autre chose que la confirmation ou le

développement du traité de Nankin : ce sera peut-être la cession d'une ou de deux provinces et le commencement du démembrement de la Chine. Selon l'importance de ce que les États-Unis auront arraché au Japon, l'Angleterre se montrera plus ou moins exigeante avec les Chinois, non pas pour les humilier, car elle les méprise, mais pour faire plus dans ces parages, pour continuer d'y être un plus grand personnage que les États-Unis, dont l'importune et taquine rivalité est pour elle aussi irritante dans la forme que dangereuse dans le fond.

Autrefois, c'était la France qui tenait le premier rang dans les préoccupations de l'Angleterre; aujourd'hui, les États-Unis ont pris sa place. Comme voisins de ses possessions de l'Amérique du Nord, il n'est pas de mauvais tours qu'ils ne lui jouent incessamment. S'ils ne se posent pas en qualité de *sympathiseurs* (le mot est d'eux), et s'ils renoncent à organiser l'insurrection dans les Canadas, ils organisent la contrebande sur la plus grande échelle, ou bien ils vont s'établir sur le territoire anglais, ou bien encore ils empiètent sur les pêcheries anglaises, et, avec ce mélange d'audace et d'habileté qui les caractérise, ils s'arrangent toujours de telle façon que l'Angleterre, pour ne pas risquer une guerre qui s'étendrait sur tous les points du monde et lui coûterait des sacrifices immenses, finit par céder. Elle cède, mais comme ferait un homme bien élevé qui, assailli le soir, dans un carrefour désert, par une bande d'ivrognes ou de gens de vie suspecte, leur abandonnerait, plutôt que de se commettre avec eux, sa bourse ou son manteau, si bien que la démocratie américaine, après avoir emporté le morceau, crie encore à l'insulte. Comme concurrens dans tous les pays indépendans des deux Amériques, les États-Unis sont déjà parvenus à éclipser, à supplanter le commerce anglais. Cela est vrai au Mexique, qu'ils sont en train de dévorer, comme à la Havane, que les états du sud convoitent si ardemment, au Pérou comme au Brésil, dans la Plata comme au Chili. Dans l'Océan Pacifique, où le commerce et les navigateurs anglais ont régné pendant plus d'un demi-siècle, la prépondérance est acquise aujourd'hui d'une manière définitive au pavillon des États-Unis. Le groupe si important des îles Sandwich leur appartient de fait; leurs missionnaires, exclusivement subventionnés par des souscriptions volontaires, sont répandus dans la plupart des autres archipels de cette mer, où ils préparent la domination de leur pays. Il n'est pas jusqu'aux Mormons, qui, du fond de leur établissement d'Utah, perdu au milieu des déserts de l'Amérique du Nord, n'entretiennent des missionnaires à Tahiti, aux îles des Navigateurs, aux îles Fidji, etc. Dans l'Océan Pacifique, la navigation des États-Unis est à elle seule plus considérable que celle des autres peuples en-

semble. Rien que pour la pêche de la baleine, ils y entretiennent moyennement quatre cents navires, et toutes les autres puissances ensemble, cinquante ou soixante au plus. Partout ailleurs, s'ils ne sont pas encore à la taille des Anglais, ils grandissent dans des proportions si rapides, qu'ils les égaleront bientôt.

En Chine, où ils n'étaient encore presque rien il y a quinze ou vingt ans, le chiffre de leur commerce atteint aujourd'hui le tiers ou peut-être la moitié de celui des Anglais. Ils les ont supplantés pour certains articles, ils sont en train de les supplanter pour la navigation, et pour le reste ils leur font une concurrence meurtrière avec l'opium anglais de l'Inde, avec les relations qu'ils ont su se créer dans les ports anglais de Calcutta, de Madras ou de Bombay. Dieu sait ce qu'ils rêvent de ce côté, la vivacité des efforts qu'ils y portent, et le peu de scrupule qu'ils montrent dans le choix des moyens. J'ai vu à Canton, dans le *hong* américain, des centaines de caisses contenant je ne sais combien de milliers de *rifles*, de carabines, qu'on avait importés des États-Unis, lors de la guerre, pour les vendre aux Chinois au plus juste prix. Ceux-ci, qui ne connaissent pas et pratiquent encore moins le *go ahead principle*, n'avaient pas voulu de ces armes à percussion. Elles restaient empilées dans la factorerie en attendant une meilleure occasion, et comme un témoignage du bien que les États-Unis veulent à l'Angleterre.

On écrirait de longs mémoires avant d'arriver à compléter l'histoire des procédés détestables ou hostiles dont les Anglais ont eu le droit de se plaindre en Chine seulement. J'en citerai encore un exemple. Lorsqu'en 1839 le fameux Lin eut réussi, par le mensonge et la perfidie, à enfermer les principaux des Anglais dans la factorerie de Canton, et à leur extorquer par la famine la promesse de ne plus faire le commerce de l'opium, ils se trouvèrent fort embarrassés, quand ils eurent recouvré leur liberté, pour savoir ce qu'ils feraient des cargaisons de leurs *receiving ships* (1) et des masses d'opium qu'on leur expédiait de l'Inde, où l'on avait vu, une fois la panique passée, le prix de la drogue s'élever à des cours fabuleux. Pour tenir leur parole et éviter cependant la ruine qui les menaçait, les Anglais s'adressèrent, quoi qu'il en coûtât à leur amour-propre, au commerce américain, qui avait su se tenir à l'écart de la querelle, que les mandarins faisaient mine de protéger, et qui fit payer ses services à des taux exorbitans. Ce fut un *squeeze pigeon* (2), comme on dit en Chine, des plus durs. Les Américains se montrèrent si âpres à la curée, qu'à la fin les Anglais, qui d'ailleurs avaient bien quelque droit de se

(1) Navires-entrepôts d'opium.
(2) Une extorsion, une mise à rançon.

croire libérés de leurs engagemens par le fait d'une déclaration de guerre, se relâchèrent peu à peu de leur rigorisme et reprirent leurs affaires (1). Alors les Américains jetèrent les hauts cris, et les Anglais, qui avaient commencé par payer des sommes énormes, eurent encore le déplaisir de se voir poursuivis par les clameurs de leurs rivaux pour avoir manqué à la foi jurée, à la sainteté du serment, etc.

Les faits du même genre se représentent tous les jours, partout et à propos de tout. Voyez par exemple dans la baie de Rio-Janeiro, de Valparaiso ou de Naples, cette frégate américaine qui arrive si fièrement au mouillage. En même temps qu'il surveille sa manœuvre, le commandant cherche du regard et calcule la position du bâtiment de guerre anglais dont il a déjà reconnu la flamme ou le pavillon; il dédaigne les autres. C'est auprès de l'Anglais, aussi près que possible, que l'Américain ira jeter son ancre. Une fois cette opération terminée, il envoie dans ses hunes des vigies chargées de le tenir au courant de tout ce que fera le voisin, et voici entre mille une des occurrences qui se présenteront : un coup de sifflet vient de retentir à bord du bâtiment anglais; un peloton se forme aussitôt sur le gaillard d'arrière où l'officier de quart le passe en revue, et en même temps deux hommes, descendus par les échelles de corde qui pendent du couronnement ou des tangons, s'empressent de conduire une embarcation le long du bord. Plus de doute, c'est un canot qu'on expédie, et c'est à terre qu'il va se rendre; la tenue des hommes, le soin avec lequel on a passé l'inspection le prouve suffisamment à des yeux exercés. Le commandant américain, prévenu par ses vigies, donne l'ordre d'armer immédiatement le pareil du canot qui va partir de chez ses voisins, avec recommandation de ne pousser, de ne se mettre en route que lorsqu'ils auront commencé leur mouvement. Les Anglais sont plus gras et plus roses, ils ont l'air plus frais et plus vigoureux; vous parieriez peut-être pour eux dans la lutte qui va s'engager; les *sharp faced Yankees*, les Américains, à figure en lame de couteau, aux yeux ronds et ardens, au teint pâle, sont plus maigres, mais ils sont plus grands, ils ont plus de nerf, ils sont d'un pays où l'on ne regarde guère à tuer un homme ou à faire sauter un navire quand il s'agit d'arriver le premier, et ils savent que, s'ils se laissent battre, ils seront bafoués par leurs camarades, si même ils ne sont pas menacés de pis encore. On part donc, et souvent, bien souvent, ce sont les Américains qui touchent terre les premiers. Les officiers anglais pour le service de qui l'embarcation a été armée

(1) Il n'est, — à notre connaissance du moins, — qu'un seul négociant anglais qui soit malgré tout resté fidèle au serment qui lui avait été arraché par la violence : c'est M. Lancelot Dent.

ont pris le plus grand soin, pendant tout le temps de la course, de ne montrer par aucun signe qu'ils prenaient un intérêt quelconque à ce qui se passait; mais ils ont cependant lâché des mots durs entre les dents et peut-être prononcé quelques punitions : aussi, quand ils débarquent, tout le monde à leur bord est mécontent. Ils vont cependant à leurs affaires, et les matelots qui attendent leur retour ont bientôt découvert le cabaret voisin, où les vainqueurs de la course sont déjà installés. Si l'on ne se bat pas, ce qui arrive encore assez fréquemment, on est bientôt bons amis; les Américains prennent un air de compassion fraternelle; ils se vantent énormément, mais ils ne vantent pas moins le pavillon sous lequel ils sont engagés, les agrémens de leur service, les fréquentes visites de plaisir qu'ils font à terre particulièrement; ils reconnaissent que le bœuf de Cork est bon, mais ils trouvent le porc de Cincinnati excellent; ils font sonner bien haut la supériorité, réelle d'ailleurs, du biscuit de l'*oncle Sam* (1) sur celui de la reine; ils s'étendent longuement sur la différence très considérable des gages des marins de l'un et de l'autre pays; ils font si bien enfin, qu'au branle-bas, à l'appel du soir, il manque un ou deux hommes de l'équipage anglais; on devine sans peine où ils sont passés. Après une quinzaine de jours ainsi employés, la frégate américaine, qui ne fait jamais, c'est une justice à lui rendre, de longs séjours sur rade, appareille emportant dix ou douze hommes, plus peut-être, à son voisin, et elle va recommencer son manége à Smyrne, à la Havane ou à Panama. C'est ainsi que partout où l'Anglais est appelé par ses affaires, par la politique ou par son plaisir, devant lui, derrière lui, à ses côtés, sur ses pas, sur sa trace, il trouve l'Américain emporté par l'ambition et par une activité fébrile, bourdonnant, tourbillonnant, agaçant, toujours prêt à lui jouer un *yankee trick* (2), à lui plus volontiers qu'à aucun autre, et dans les plus futiles comme dans les plus importantes occasions. Pour toutes ces raisons, John Bull déteste cordialement son frère Jonathan, qui le lui rend de tout son cœur.

Cela est vrai, une rivalité ardente, passionnée, divise les deux peuples; mais je crois qu'il faut bien se garder de vouloir en tirer les conséquences que rêvent quelques esprits : ce sont des imaginations plus subtiles que sûres. Quoi qu'il arrive, je ne saurais admettre l'hypothèse d'un conflit sanglant entre les deux pays. La puissance de l'Angleterre est un fait trop bien établi pour que personne, pas même la démocratie américaine, aille la provoquer jusqu'à lui faire

(1) Personnification et nom populaire chez les matelots de l'être complexe et impersonnel qui s'appelle le gouvernement des États-Unis.

(2) Un tour américain; l'expression est consacrée.

prendre les armes; d'un autre côté, la guerre de 1812 a conquis aux États-Unis, — qu'étaient-ils alors, comparés à ce qu'ils sont aujourd'hui? — leur place et leur position dans la société des nations. A vrai dire, c'est pour eux seuls que les Anglais ont une considération véritable, et à leur tour les Anglais sont seuls aussi acceptés pour émules par les États-Unis; le reste du monde, ils sont d'accord les uns et les autres pour le tenir en très médiocre estime : c'est chez eux d'instinct populaire. Quant aux combinaisons plus ou moins profondes, à l'aide desquelles certains politiques qui se prennent pour des Machiavels espèrent qu'à un jour donné il serait possible d'aider les deux gouvernemens à se brouiller et de parvenir à humilier l'un par l'alliance que l'on formerait avec l'autre, ce sont rêves d'enfans ou de diplomates surannés, qui sont d'un siècle en arrière de leur époque. Quiconque, sans y être expressément convié, voudrait s'immiscer dans les querelles particulières des deux peuples serait repoussé comme un intrus, si même il n'était pas traité comme le malencontreux M. Robert est traité par Sganarelle et par sa femme dans la seconde scène du *Médecin malgré lui.*

Et si, au lieu de les considérer comme deux individualités abstraites et indépendantes l'une de l'autre, ce qui n'est qu'un artifice de la logique, on prend au contraire les deux puissances dans la réalité et dans la force des intérêts qui les lient et les unissent aujourd'hui plus étroitement que jamais, on reconnaîtra que toute hypothèse d'une rupture entre elles entraîne aussi la condition d'un déchirement immense et impossible. Dans les années de disette, en 1847 par exemple, d'où l'Angleterre a-t-elle tiré la plus grande quantité de grains et de vivres de toute espèce pour les besoins de sa population nécessiteuse? Dans les années ordinaires, d'où lui vient ce coton qui occupe tant de milliers d'ouvriers, qui compte pour une si grande part dans les travaux de son industrie, qui lui fournit son plus important instrument d'échange avec le monde? Quel est le peuple sur la terre avec lequel elle fait le commerce le plus considérable? Elle ne saurait se passer des États-Unis, et la réciproque n'est pas moins vraie. Malgré l'activité et le succès de leurs efforts, les États-Unis sont un peuple jeune qui n'a pas encore eu le temps de produire la population et les capitaux nécessaires à l'exploitation de son immense territoire. Qui lui fournit par an trois cent mille bras pour le défrichement de ses solitudes? qui est-ce qui possède la plus grande partie de la dette particulière des états? qui a donné le plus grand nombre des millions qui ont servi à la construction des canaux, des chemins de fer et des grandes œuvres d'utilité publique?

Il y a encore les liens du sang qui unissent aujourd'hui des millions d'hommes de l'un et de l'autre côté de l'Atlantique, il y a la

solidarité morale qui contrebalance souvent les inspirations d'un patriotisme exclusif, il y a le sentiment commun aux deux peuples de la supériorité absolue de la race à laquelle ils appartiennent. Vous ne lirez pas un discours un peu développé au parlement ou au congrès, vous n'ouvrirez pas un livre, une brochure consacrée à la politique générale, où vous ne voyiez cet orgueilleux sentiment développé à plaisir jusque dans les plus violens emportemens des uns ou des autres. Le livre de M. Squier, par exemple, qui nous inspire ces réflexions, n'est, à un certain point de vue, qu'un factum très passionné contre l'Angleterre; mais lorsqu'il échappe à la discussion de ses griefs particuliers contre le gouvernement anglais, lorsqu'il étudie les causes qui ont rendu si misérables les républiques de l'Amérique espagnole et d'autres pays, lorsqu'il essaie de prouver comment cette forme de gouvernement a fait et fera la gloire et la grandeur des États-Unis, alors la fierté anglo-saxonne, l'orgueil instinctif de la race se réveille; vis-à-vis de l'étranger, ce n'est plus de 1783 et de Washington ou de Franklin qu'il date l'histoire de sa patrie, c'est aux premières années du XIIIe siècle qu'il remonte, jusqu'à Runnymede, jusqu'à la convocation des grands-barons, et à ses yeux la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 n'est qu'une conséquence naturelle de la *grande charte*. C'est ainsi que vous les trouverez longtemps encore, Anglais et Américains, rivaux, mais non pas armés les uns contre les autres. Souvenez-vous des paroles échappées au roi Jacques II, lorsque, des hauteurs du cap La Hogue, il voyait périr les vaisseaux de Tourville, la dernière espérance pour lui de reconquérir sa couronne : « Mes braves Anglais se battent bien ! » s'écria-t-il. Ceux qui venaient, avec quarante-quatre vaisseaux, d'aller audacieusement chercher quatre-vingt-huit vaisseaux ennemis, pour leur livrer une des plus héroïques batailles dont l'histoire fasse mention, ceux-là n'avaient aucune part à l'admiration du monarque anglais; ceux qui venaient de verser leur sang pour sa cause le voyaient applaudir à leurs revers : chez lui, l'orgueil de la race avait effacé jusqu'au sentiment de sa gloire personnelle et de sa fortune, à jamais renversée.

II.

Je ne me dissimule pas qu'une affirmation si positive pourra paraître présomptueuse, surtout au lendemain du 4 mars 1853, du jour où le parti démocratique a repris solennellement possession du pouvoir aux États-Unis. Je crois cependant qu'elle est juste, en dépit des orages qui signaleront très probablement la carrière présiden-

tielle du général Franklin Pierce. Il ne se faut pas faire d'illusions à cet égard. Malgré toutes les garanties d'honneur et de probité que donnent le caractère personnel et les précédens du nouveau président, il reprendra sur de nouveaux frais l'œuvre incomplète de M. Polk; il rouvrira, quoi qu'il en soit, cette carrière de conquêtes où il a déjà si glorieusement figuré lui-même, où son parti semble plus impatient que jamais de rentrer. Voulût-il résister, il ne le pourrait pas; bon gré mal gré, il suivra la destinée nécessaire de tous les chefs de parti démocratique; ils sont menés et ne mènent rien eux-mêmes que le détail des affaires; c'est la part d'action qui leur est laissée, et ils n'ont aucun empire sur les passions des masses et sur ce qu'on appelle, pour lui donner un nom honnête souvent, les tendances des peuples. On en a vu qui devenaient des tyrans, ce n'est même pas rare dans l'histoire, parce que la tyrannie, qui ne s'en prend qu'à l'intelligence, ou aux sommités sociales, ou à quelques individualités exceptionnelles, est indifférente aux multitudes, quand encore elle ne flatte pas leurs instincts; mais on n'a jamais vu de chef de parti démocratique pouvoir gouverner autrement qu'en servant les désirs et les passions populaires.

Le général Pierce n'échappera pas à cette loi, et les soins qu'il semble prendre pour réserver autant qu'il lui sera possible son indépendance et sa liberté d'action ne paraissent avoir encore eu d'autre résultat que d'irriter la patience des siens. Ils n'ont pas même attendu qu'il fût régulièrement installé pour compter avec lui. On eût dit qu'ils se défiaient à l'avance de sa modération et du calme de son humeur. Tandis que dans les états du sud naissaient comme à l'envi les projets et les entreprises les plus hardies, tandis que les journaux reprenaient de plus belle la discussion de ces questions brûlantes que le gouvernement de M. Fillmore cherchait à assoupir, les deux tribunes du congrès retentissaient des discours les plus véhémens et agitaient les résolutions les plus délicates. Au sénat, le général Cass, sous la forme d'un rappel aux principes du président Monroë, ne proposait rien moins dans la pratique que d'affirmer le droit des États-Unis à la conquête de l'Amérique espagnole. A la chambre des représentans, on ne prenait vraiment pas tant de peine que de discuter des principes ou des doctrines, et l'on proposait tout uniment de mettre à la disposition du nouveau président 10 millions de dollars (53 millions de francs) comme entrée de jeu et pour commencer la partie. C'était assez clair sans doute.

Tout cela présage de grandes difficultés; mais il est à croire, malgré les apparences, que le canon des Anglais et des Américains tonnant les uns contre les autres ne sera pas appelé à les résoudre. Nous aurons des *meetings* tumultueux, des séances orageuses dans

le parlement ou dans le congrès, il pleuvra des brochures et des pamphlets, il coulera des flots d'encre, on fera peut-être des armemens dispendieux; mais la diplomatie, qui a cela de bon du moins qu'elle laisse peu de place aux explosions soudaines et aux décisions précipitées, mêlera à l'ardeur du débat le calmant de ses formalités et de ses protocoles. Emporté par un mouvement dont il ne sera pas le maître et qu'il pourra tout au plus diriger, le général Pierce rouvrira la carrière aux conquérans de la race anglo-saxonne, et l'Angleterre, qui criera avec raison à la violation du droit, souffrira cependant dans son bon sens ce qu'aucune puissance humaine ne saurait plus empêcher.

En effet, le mouvement qui entraîne les États-Unis vers le sud a acquis aujourd'hui une force d'impulsion irrésistible, depuis surtout que la possession de la Californie a fait pour eux d'une communication rapide entre les deux océans un pressant besoin, une nécessité populaire. De droit à s'agrandir de ce côté, ils n'en ont aucun, et on ne saurait le dire trop hautement par le temps qui court et avec les doctrines que l'on cherche à accréditer; tout ce que l'on peut leur reconnaître, c'est qu'en suivant cette pente ils n'obéissent pas à de honteuses convoitises et au grossier désir de s'emparer du bien d'autrui. Ils cèdent à un instinct d'ambition nationale, à un sentiment d'avenir qui fait sentir au plus humble citoyen que la grandeur de l'Union, pour être fondée sur ses véritables bases, doit être assise sur les deux mers et communiquer de l'une à l'autre sans avoir à emprunter le territoire de l'étranger ou à traverser d'interminables déserts. A compter non pas de New-York, mais de leurs établissemens les plus avancés dans l'ouest, de l'état de Missouri jusqu'à la vallée du Sacramento, les États-Unis sont encore, sur le territoire qui leur appartient légitimement, séparés de la mer Pacifique par une distance de plus de cinq cents lieues, sur laquelle le voyageur ne rencontre de terres défrichées qu'aux environs du grand *lac Salé*, dans la petite oasis des Mormons. Le reste, c'est-à-dire la presque totalité, appartient aux derniers débris des tribus indiennes, aux animaux sauvages, à la solitude. Or, quelle que soit la puissance de colonisation des États-Unis, il faudra, et ils le savent bien, de longues années avant que cet espace, aussi vaste que celui qu'ils ont déjà peuplé, soit ajouté au domaine de la civilisation. C'est d'ailleurs malheureusement, pour une portion assez notable, un pays qui repousse plutôt qu'il n'attire le pionnier, et lors même que l'émigration prendrait cette direction, elle laisserait toujours des lacunes considérables sur lesquelles elle ne s'établirait pas. A mesure qu'en faisant route vers l'ouest on s'éloigne de la vallée du Mississipi, le terrain, qui va sans cesse en s'élevant jusqu'aux sommets couverts

de neiges perpétuelles des Montagnes-Rocheuses, devient à chaque pas plus difficile et moins fertile jusqu'à ce que l'on redescende par le versant occidental de la Sierra-Nevada dans la vallée du San-Joaquin et du Sacramento. Outre leur élévation, qui est déjà un obstacle redoutable, la configuration de ces chaînes de montagnes est si tourmentée, que, sur beaucoup des points où on les a reconnues, elles ont semblé inaccessibles aux explorateurs ou coupées seulement par des ravins à pic, par des déchirures abruptes, des *cañones* sans issue, véritables réservoirs de neiges où il périt chaque année bon nombre des émigrans qui se rendent en Californie par la route des *prairies*. Ce sont d'admirables remises pour le gibier, pour les daims, les buffles, les bisons, qui attirent le trappeur sur leur piste; mais le jour est encore bien éloigné où le pionnier viendra construire sa cabane dans ces régions impraticables. Le colonel Fremont, chargé par le gouvernement d'explorer les routes de l'Orégon et de la Californie, a côtoyé pendant plus d'un mois, en partant de l'Orégon, le versant oriental de la Sierra-Nevada, dans le grand désert d'Utah, avant de trouver une issue pour déboucher en Californie. Pourvu de tous les moyens qui pouvaient adoucir les fatigues de ce voyage, suivi de gens faits depuis longtemps à la rude vie du trappeur et à la rigueur de ces climats, il a vu succomber une partie de ses compagnons, et parmi ceux qui ont résisté, deux sont devenus fous par suite des souffrances qu'ils avaient endurées. Le lieutenant Stanbury, chargé après lui d'aller faire le lever topographique du pays où les Mormons se sont établis, nous apprend dans son *Journal* qu'arrivé pendant le mois d'août à la Passe du Sud dans les Montagnes-Rocheuses, — c'est-à-dire en suivant la route la plus facile qui soit encore connue pour passer des *prairies* dans le bassin du *lac Salé*, — il voyait le thermomètre descendre toutes les nuits au-dessous du point de congélation.

Il faudra du temps, beaucoup de temps avant que de pareils pays soient occupés par la civilisation, avant qu'elle les ait défrichés ou appropriés à son usage, avant qu'elle y ait du moins établi ou construit les routes et les chemins de fer que les États-Unis rêvent déjà cependant, dont M. Asa Whitney, le colonel Benton, M. Gwinn, M. Rucks, etc., ont déjà proposé d'entreprendre les travaux, mais qui font encore reculer la hardiesse des spéculateurs même américains. Pour des gens pressés de jouir, comme ils le sont, des avantages extraordinaires qu'ils se promettent de l'existence d'un moyen de communication rapide entre les deux océans, c'est donc encore hors de chez eux que les Américains de l'Union sont obligés de l'aller chercher, car ces mêmes chaînes de montagnes qui leur font obstacle du côté des *prairies* se prolongent au nord et au sud bien au-delà de

leur territoire. Aussi plus vivement elle désire, et plus il est difficile à la démocratie américaine de ne pas porter des regards de plus en plus avides sur ces terres qui, du Texas à l'isthme de Darien, s'étendent au midi de ses possessions sous la forme d'un triangle dont le sommet, baigné par les deux mers, finit par n'avoir pas cinquante milles de large. C'est là que les États-Unis veulent arriver, c'est vers ce point qu'ils se sont mis en marche depuis le jour de leur indépendance, depuis vingt ans surtout, et l'annexion du Texas, le démembrement du Mexique, l'achat de la Californie, les insurrections qu'ils ont fomentées sur leur frontière du sud, depuis le Rio-Grande jusqu'au Gila, les bandes d'aventuriers qu'ils ont lancées dans le Nouveau-Léon, dans la Sierra-Madre et ailleurs, les querelles et les discussions de tout genre qu'ils se sont ménagées avec la confédération mexicaine, témoignent de l'énergie et de la persévérance avec laquelle ils marchent à leur but pendant la paix comme pendant la guerre.

D'ailleurs tout convie le général Pierce à faire sentir de ce côté la puissance de son gouvernement. Ce n'est pas seulement l'ambition de son parti et la nécessité de sa position qui l'y pousse, les événemens qui s'accomplissent sur le territoire encore libre, mais désolé, du Mexique, n'appellent que trop fatalement l'intervention étrangère, le secours d'un bras vigoureux pour rétablir quelque semblant d'ordre et de légalité, si l'on ne veut pas que la société elle-même succombe. De tous les enseignemens que nous donne l'histoire, il n'en est peut-être pas de plus éclatant et de plus solennellement consacré par l'expérience que celui du sort auquel sont voués les états tombés dans l'anarchie. Tous ils ont toujours perdu leur indépendance, et sont devenus la proie de leurs voisins, plus forts et souvent moins civilisés qu'eux. C'est le destin de la Grèce au temps de Philippe, des républiques italiennes, qui ne se sont pas relevées depuis le moyen âge, de l'Irlande, absorbée par l'Angleterre, de la malheureuse Pologne; c'est le destin qui sans doute menace aussi le Mexique. Jadis il semblait frappé d'une maladie de langueur qui promettait tout au moins une longue agonie; mais depuis que les États-Unis ont franchi les déserts qui les séparaient, depuis qu'ils lui ont arraché les solitudes du Texas pour en faire un des états de l'Union, tout s'écroule et se dissout à leur fatal contact. Aujourd'hui le désordre est à son comble, ce n'est pas la guerre civile, c'est la fin de tout dans un pays privilégié de la nature et doté de tous les avantages, de toutes les richesses que l'imagination pourrait rêver pour un grand empire. Des rivages de la vieille Californie jusqu'au Yucatan, du Nouveau-Léon jusqu'à Tehuantepec, dans tous les états qui font encore partie de ce qui s'appelle la confédération mexicaine, c'est partout le même

spectacle de ruine et de discorde, la même décomposition hâtée partout par une Babel de *pronunciamentos*, par les factions qui divisent chaque ville et chaque village, par les aventuriers qui tiennent la campagne, par les voleurs qui interceptent toutes les routes.

La tentation est trop forte, les Américains du Nord viendront au Mexique, ne fût-ce que pour s'assurer la tranquille jouissance de la route qu'ils sollicitent depuis longtemps d'établir sur l'isthme de Tehuantepec, car elle faciliterait merveilleusement leurs communications avec la Californie. Aussi ont-ils eu bien soin de se faire à ce propos une querelle en règle avec le Mexique, querelle qu'il ne tient plus qu'à eux de convertir en un *casus belli;* c'est du moins ainsi que l'envisageait le comité des relations étrangères dans une série de résolutions qu'il a proposées au sénat le 2 février dernier, et desquelles on aurait pu faire sortir tout ce que l'on aurait voulu, et la guerre plus aisément encore que la paix. Les résolutions qu'on proposait à l'acceptation du sénat étaient ainsi conçues :

« Il n'est pas de la dignité de ce gouvernement de poursuivre plus longtemps par voie des négociations l'affaire relative au droit appartenant à certains citoyens américains d'établir un passage à travers l'isthme de Tehuantepec. — Que si le gouvernement mexicain venait à proposer la reprise des négociations, on ne devrait accéder à cette offre que sur des propositions distinctes de la part du Mexique et compatibles avec les demandes faites par notre gouvernement relativement à la concession. — Le gouvernement des États-Unis est tenu envers ses citoyens de les protéger à l'étranger comme à l'intérieur dans les limites de sa juridiction, et si le Mexique ne revient pas dans un temps raisonnable à une plus mûre considération de la position qu'il a prise à l'égard de la concession dont il s'agit, ce sera le devoir du gouvernement de réviser toutes les relations qui existent entre lui et cette république, et d'adopter des mesures propres à sauvegarder l'honneur de la nation et les droits des citoyens. »

Aujourd'hui ce projet de résolutions n'a plus d'existence officielle, le sénat qui devait le voter ayant été dissous par l'avénement d'un président nouveau sans avoir rien décidé à cet égard : il en est de même de la proposition qui avait été faite de mettre dix millions de dollars à la disposition du général Pierce; mais il ne faut pas oublier que le congrès devant lequel s'agitaient ces résolutions extrêmes avait été élu dans un temps où le parti whig avait la prépondérance et enlevait triomphalement l'élection du général Taylor, tandis qu'il va avoir pour successeur un congrès élu sous l'influence dominante du parti démocratique. Si la majorité modérée en était venue là, que va faire une majorité composée de démocrates dans l'une et dans l'autre chambre pour inaugurer sa prise de possession du pouvoir?

III.

En portant ses regards plus loin vers le sud, le général Pierce rencontrera un autre aimant qui n'attire pas moins les imaginations américaines, bien que le but qu'elles y poursuivent soit moins prochain qu'au Mexique. Vers l'Amérique centrale, ce ne sont encore que de vagues aspirations qui les entraînent; mais du lointain même et de l'inconnu à travers lesquels on les sent venir à soi, elles prennent des proportions, elles ouvrent des perspectives qui séduisent un peuple aussi énergique et aussi ambitieux que le peuple des États-Unis. La conquête d'une partie du Mexique, c'est pour eux le complément nécessaire de leur territoire, c'est pour eux ce qu'est bien souvent une pauvre parcelle de terrain enclavée dans les cours ou les abords d'une grande habitation, et qu'il faut acquérir à tout prix. L'Amérique centrale, c'est peut-être le point stratégique dont la possession peut décider la victoire dans la lutte qu'ils soutiennent contre l'Angleterre; c'est peut-être la position qu'il faut occuper pour s'ouvrir la route à une fortune inouïe, et Dieu sait si les Américains du Nord sont décidés à faire fortune, à tenter tous les chemins qui peuvent y conduire! Avec l'Amérique centrale pour point d'appui, ils espèrent produire dans le commerce du monde une révolution analogue à celle qui résulta au XVIe siècle de la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. La suprématie maritime de Venise y succomba, et ils ne seraient pas fâchés de soumettre à une pareille expérience la fortune de la Venise moderne :

> In the fall
> Of Venice think of thine, despite thy watery wall.

Cette entreprise, qui pendant longtemps n'a eu d'existence que dans les songes de quelques esprits prévoyans ou dans les combinaisons de certains spéculateurs aventureux, a pris aujourd'hui une forme positive. Les événemens qui se sont accomplis depuis cinq ans l'ont fait mûrir avec rapidité. La découverte de l'or dans la Californie et dans l'Australie, le développement du commerce américain en Chine, la construction du chemin de fer de Panama, en appelant sur son parcours les voyageurs et les dépêches qui ont à passer d'un océan dans l'autre, — tout a servi à prouver l'importance extraordinaire que prendrait dans les mêmes parages, et au bénéfice des États-Unis surtout, un canal capable de porter des bâtimens de mer de l'Océan Atlantique dans l'Océan Pacifique. Le commerce du monde y passerait, et le jour ne serait pas loin sans doute où, grâce

au bénéfice de leur position, les États-Unis pourraient réaliser un de leurs rêves les plus chers et devenir les intermédiaires forcés, les entrepositaires obligés de toutes les relations et de toutes les valeurs à échanger entre les cinq cents millions d'hommes industrieux et riches qui peuplent les provinces du Céleste Empire et les royaumes de la vieille Europe. On ne peut pas calculer précisément ce que serait un pareil mouvement, ni les conséquences qu'il traînerait après lui; mais ce qui est déjà certain, c'est qu'il agrandirait dans des proportions gigantesques la puissance des États-Unis, et cela peut-être au détriment de l'Angleterre. On a beaucoup trop écrit déjà sur l'importance de ce projet, et ses conséquences probables ont été développées et commentées, ici même avec trop de talent et d'autorité pour qu'il soit nécessaire d'y revenir encore; mais cependant, pour mettre le lecteur à même de donner à ses souvenirs une forme précise, je citerai les tableaux suivans, qui lui permettront d'estimer immédiatement les résultats de cette entreprise, si jamais elle devenait une réalité, et les changemens considérables qui en résulteraient dans la position relative de l'Angleterre et des États-Unis vis-à-vis des pays qui représentent pour chacun une part très considérable de leur commerce avec l'étranger et des intérêts immenses pour leur politique. Dans l'état actuel des choses, les navires partis d'Angleterre ou des ports des États-Unis sur l'Atlantique ont à parcourir les distances suivantes pour se rendre par les routes du cap Horn ou du cap de Bonne-Espérance :

D'Angleterre	à Valparaiso.....	9,130	milles marins,	et de New-York	10,630	milles.
—	au Callao.....	10,600	—	—	12,100	—
—	aux îles Sandwich.	14,500	—	—	16,000	—
—	à Canton.....	15,600	—	—	17,100	—
—	à Calcutta.....	13,600	—	—	15,000	—
—	à Singapore.....	14,300	—	—	15,800	—

En suivant la route du canal proposé, par le territoire de l'état de Nicaragua, ces distances seraient ainsi changées :

D'Angleterre	à Valparaiso.....	8,500	milles marins,	et de New-York	5,500	milles.
—	au Callao.....	7,000	—	—	4,000	—
—	aux îles Sandwich.	8,000	—	—	5,000	—
—	à Canton.....	15,800	—	—	13,600	—
—	à Calcutta.....	17,400	—	—	14,000	—
—	à Singapore.....	16,000	—	—	13,200	—

Il s'ensuit que dans les trois derniers cas l'Angleterre n'a rien à gagner à la construction du canal, tandis que les États-Unis y trouveraient une abréviation absolue de 3,500, de 1,000, de 2,600 milles marins, et au lieu du surcroît de route de 1,500 milles qu'ils ont

aujourd'hui à fournir pour se rendre à Canton et à Singapore, un avantage comparatif de 2,000 et de 1,100 milles marins; pour Calcutta, ils auraient réduit la différence à 500 milles marins seulement. Dans les trois premiers cas, l'Angleterre verrait pour elle les distances abrégées de 3,600 et de 6,500 milles marins; mais elles seraient aussi réduites pour New-York de 5,130, de 7,900 et de 11,000 milles marins, et l'avantage, qui est aujourd'hui pour l'Angleterre de 1,500 milles marins sur les trois points, se changerait en une différence contre elle de 4,500 milles marins. Or, si l'on compte (ce qui est certainement exagéré) 200 milles en bonne route comme la moyenne de marche par jour des *clippers* d'aujourd'hui, on verra que dans ces lointaines traversées, toutes choses égales d'ailleurs, et la construction des navires et l'habileté des marins, les États-Unis, qui ont maintenant partout le désavantage d'une plus longue distance à parcourir, gagneraient au contraire une avance comparative de plus de vingt jours pour toutes leurs relations avec l'Océan Pacifique, de quinze jours avec Canton, de cinq ou six jours avec Singapore. L'établissement du chemin de fer de l'isthme et la concentration des services de bateaux à vapeur à Chagres d'un côté et à Panama de l'autre ont déjà détourné, surtout au bénéfice des États-Unis, les passagers et les correspondances qui cheminaient lentement jadis par la route pénible du cap Horn; qu'adviendrait-il si l'ouverture d'un canal navigable affranchissait les marchandises de la nécessité de transbordemens plus coûteux que la durée du voyage, et qui les forcent encore aujourd'hui à suivre l'ancienne route (1)?

Or il est un petit pays qui jusqu'à ces derniers temps a passé pour

(1) Nous avons raisonné dans l'hypothèse de l'égalité de vitesse pour les deux marines, mais de fait cette égalité n'existe pas, et l'avantage appartient aux États-Unis. Sur toutes les lignes où les opérations des deux marines rivales peuvent être soumises à un travail de comparaison, les Américains battent les Anglais, tant pour la navigation à voiles que pour la navigation à vapeur. Ainsi nous avons sous les yeux des tableaux comparatifs de tous les voyages accomplis par les paquebots à vapeur anglais et américains sur la ligne de Liverpool à New-York pendant le dernier semestre de l'année 1851 et les onze premiers mois de 1852; ils donnent incontestablement la victoire aux Américains. De même on a pu lire dans le numéro du *Times* du 2 mars une lettre d'un correspondant anglais de Californie qui, étudiant la question sur les voyages accomplis par les navires des deux nations d'Angleterre ou de New-York à San-Francisco, arrivait à produire pour moyenne de la durée des voyages faits sur ce parcours par les bâtimens anglais, y compris les *clippers*, pendant l'année 1852, le chiffre de 205 jours, et pour les navires américains pendant le second semestre de la même année, mais non compris les *clippers*, le chiffre moyen de 151 jours; quant aux *clippers*, leur moyenne était de 110 jours seulement. Or il ne faut pas oublier que la nécessité de faire d'abord beaucoup de route dans l'est pour aller doubler le cap Saint-Roch, la pointe orientale de l'Amérique du Sud, allonge pour les navires partis de New-York la route de 1,500 milles, ou de 500 lieues marines. Malgré ce désavantage, on voit cependant combien la balance penche en leur faveur.

offrir seul les conditions de topographie requises pour la construction de ce canal, c'est l'un des cinq états qui composaient, il y a quelques années encore, la confédération de l'Amérique centrale, qui avait elle-même succédé, sous ce titre républicain, à l'ancienne capitainerie générale de Guatemala. Le sort de cette république n'a pas été plus heureux ni plus brillant que celui des autres pays qui de nos jours ont tenté, soit dans l'Amérique espagnole, soit ailleurs, cette forme de gouvernement, si peu faite pour les peuples latins et catholiques. Les cinq états qui la composaient, le Honduras, le San-Salvador, le Nicaragua, le Guatemala et le Costa-Rica, n'ont pas réussi à constituer une union politique, et malgré les avantages extraordinaires dont la nature les avait comblés, ils n'ont jamais fait que végéter dans la misère et dans l'anarchie. Les convulsions civiles ont été chez eux plus fréquentes et plus désastreuses que les éruptions des innombrables volcans qui couvrent leur territoire, qui figurent dans leurs armoiries nationales, et dont l'un, le Coseguina, a produit en janvier 1835 la plus terrible éruption qui soit consignée dans la mémoire des hommes. Après quelques années de tiraillemens et de désordres, le lien fragile qui unissait ces états entre eux fut rompu, mais sans bénéfice pour personne. En devenant indépendans les uns des autres, aucun n'a renoncé aux discordes qui avaient amené le déchirement de la commune patrie. Le moins malheureux a été celui de Costa-Rica, celui qui comptait dans son sein la plus forte proportion de population d'origine européenne, et qui jouit depuis quelques années d'une tranquillité et d'une prospérité relativement très remarquables. Les états qui ont le plus souffert sont ceux de Nicaragua et de Guatemala. Au Guatemala, la guerre civile a dégénéré presque pendant un temps en une guerre de races, et si elle s'est éteinte, c'est dans le sang de la classe moyenne, décimée par un métis, le général Carrera, appuyé d'un côté sur les Indiens et de l'autre sur le clergé, qui trouvait que les bourgeois et les petits propriétaires avaient une tendance dangereuse à devenir de libres penseurs, et à prendre au sérieux, dans la vie morale comme dans la vie civile, les idées de liberté. M. Squier raconte à ce sujet les anecdotes les plus curieuses, qui montrent ce que l'on entend par la religion dans ces tristes pays et le misérable usage qu'on en fait. C'est ainsi, par exemple, qu'un jour de grande fête, une multitude d'Indiens étant réunis pour assister aux offices, on fit tomber au milieu d'eux, du haut des voûtes de l'église, une lettre attribuée à la vierge Marie, qui leur ordonnait de prendre les armes contre les modérés, et leur promettait l'intervention des milices célestes dans la bataille. L'histoire du Nicaragua n'est pas beaucoup plus édifiante, et aujourd'hui encore il est désolé par des dissensions civiles qui ne

paraissent pas être très sanglantes, il est vrai, mais qui tiennent le pays dans un état d'anarchie déplorable.

De ces cinq états, le plus important aux yeux de l'étranger, c'est celui de Nicaragua, car c'est à lui qu'appartient le territoire sur lequel on croit possible, — nous disons on croit parce que le fait n'est pas encore démontré par des études définitives, — de construire un canal maritime qui fera dévier au profit de tous les peuples, mais surtout des États-Unis, une des routes les plus fréquentées par le commerce et par la navigation. En France, nous nous en inquiétons, je le sais, très peu; nous regardons tout cela avec une merveilleuse apathie, comme des chimères, comme des événemens, sinon impossibles, au moins si lointains, que nous prenons notre temps pour voir venir et pour savoir ce que nous devrons un jour en penser. Le désintéressement auquel nous sommes si malheureusement arrivés de tout ce qui ne nous touche pas immédiatement nous a laissés presque étrangers à la lutte qui se poursuit entre les deux puissances rivales depuis quelques années déjà dans l'Amérique centrale : c'est très fâcheux pour notre considération dans le monde, et de plus cette ignorance de notre part, cette indifférence ne saurait faire qu'il ne se passe pas dans ces régions des événemens importans, qui exerceront un jour une influence considérable sur la politique et sur le commerce général des peuples.

Ce n'est pas ainsi que se conduit l'Angleterre, elle ouvre les yeux de ce côté avec une vigilance que l'on peut dire excessive, car elle lui a inspiré la conduite la plus regrettable, et cela depuis nombre d'années, sans que nous ayons pris la peine même de savoir ce qui se passait dans ces parages. L'histoire de ce qui s'est passé récemment dans l'Amérique centrale, et particulièrement dans l'état de Nicaragua, serait cependant des plus intéressantes; car l'Angleterre, depuis cinq ans surtout, s'y est montrée violente et agressive, plus peut-être que nulle autre part, et cela dans la seule préoccupation de prendre ses sûretés contre les États-Unis. C'est elle qui, sans provocation aucune, mais uniquement parce qu'elle craignait les conséquences des succès que les Américains venaient d'obtenir au Mexique, parce qu'elle voyait agiter de nouveau le projet d'une voie de communication navigable entre les deux mers, s'est jetée en 1848 sur le territoire d'un pays ami, s'est emparée, par la force et en versant le sang humain, du port de Saint-Jean sur l'Atlantique et de l'île du Tigre dans l'Océan Pacifique, aux deux issues de ce canal maritime qui n'est encore qu'en projet, mais qui lui inspirait de vives inquiétudes. Sa jalousie contre les États-Unis peut seule expliquer la brutalité de ses actes à l'égard de l'état inoffensif de Nicaragua, et quant aux droits qu'elle voulait faire valoir au nom et comme protec-

trice d'un chef de sauvages, prétendu roi des Mosquitos, descendant problématique et successeur supposé de caciques caraïbes qui, du temps des boucaniers, auraient rendu des services aux flibustiers anglais dans leurs courses sur les galions d'Espagne, ces droits sont ridicules, et l'usage qu'on en a fait est odieux. Jamais les devoirs d'une reconnaissance qu'on n'avait pas n'ont été revendiqués dans une plus triste cause que dans l'intérêt de ce malheureux et grotesque potentat, dont le père, un ivrogne fieffé, avait d'ailleurs vendu je ne sais combien de fois son royaume en détail à tous les trafiquans qui avaient quelques bouteilles de rhum à lui donner. En 1850, il existait et probablement il existe encore, à Saint-Jean de Nicaragua, un ancien marin anglais ou américain, on ne sait lequel, du nom de Samuel Shepherd, qui réclame, lui aussi, quelques bribes de ce royaume à lui concédées par un acte en bonne et due forme, signé de la croix du feu roi et de celle de ses ministres. Quant à l'authenticité de l'acte en question, personne ne la conteste, pas même le prince actuel, qui n'a trouvé d'autre réponse que celle-ci aux réclamations du capitaine Shepherd : « Mon père était ivre quand il a fait cela. » Sans compter la Grande-Bretagne, il y a cinq ou six prétendans qui ont sur le royaume des Mosquitos des droits tout aussi bien fondés que ceux du capitaine Shepherd.

Le motif de cette usurpation audacieuse, c'était le désir de s'emparer du seul port par lequel puisse déboucher dans l'Océan Atlantique ce canal, objet de si sérieuses appréhensions, et afin que rien ne manquât à la violence du procédé, afin de prouver que lord Palmerston était prêt à commettre dans cette affaire toutes les injustices imaginables, il s'emparait en même temps, dans l'Océan Pacifique, de l'île du Tigre, située au fond de la baie de Fonseca, au point désigné par les projets qui semblent être les plus raisonnables pour faire déboucher le canal du côté de l'occident. Toutefois s'il avait étudié les projets des ingénieurs, il avait oublié, dans sa précipitation, de demander à qui appartenait cette île, qui représente une position si importante. Il avait mis la main dessus, croyant qu'elle appartenait à l'état de Nicaragua, avec qui il avait eu soin de se faire une querelle à propos de son protégé Sambo; mais, quand on en vint aux explications, il se trouva que le Nicaragua n'avait jamais prétendu à la possession de cette île et qu'elle était réclamée par les deux états de San-Salvador et de Honduras, avec lesquels le noble lord n'avait pas songé à mettre sa procédure en règle. C'était une étourderie, aussi fallut-il déguerpir. A une autre époque, il serait sorti des tempêtes de ces actes de violence, ou plutôt l'Angleterre n'eût pas osé les commettre; mais alors l'Europe était trop profondément plongée dans les désordres qui éclatèrent partout après la

révolution de février, et quant aux États-Unis, ils étaient trop occupés de leur guerre avec le Mexique, à propos de laquelle d'ailleurs l'Angleterre leur cherchait quelque peu noise, pour suivre avec beaucoup d'attention ce qui se passait dans l'Amérique centrale sur deux points à peine habités. D'ailleurs, pour les calmer, lord Palmerston consentait, comme preuve de sa modération, à donner l'ordre d'évacuer l'île du Tigre. Ne suffisait-il pas à l'Angleterre d'être maîtresse de l'une des deux écluses du canal pour peser sur l'affaire? Aussi occupe-t-elle jusqu'à ce jour le port de Saint-Jean, toujours sous le nom et dans l'intérêt du roi des Mosquitos, jouant assez bien dans toutes les négociations auxquelles a donné lieu cette prise de possession le rôle du juge dans la fable de *l'Huître et les Plaideurs,* car le malheur des circonstances veut encore que les états de Nicaragua et de Costa-Rica élèvent chacun de son côté des prétentions sur le port de Saint-Jean, de sorte qu'au milieu de toutes les contestations, embrouillées encore de temps à autre par un peu de guerre civile, il n'est pas très difficile au plus fort de rester maître de l'objet du litige, même quand il n'a de droits à faire valoir que pour le compte du roi des Mosquitos. Ces droits sont moins que douteux, et le nom seul que la ville a toujours porté sur les cartes de tous les pays suffirait à prouver qu'elle appartient aux Espagnols; mais en la débaptisant, en l'appelant *Grey-Town* par exemple, en lui donnant un petit parlement, un juge, un capitaine de port, un surintendant de la police, qui rendent tous leurs ordonnances en anglais et surtout en soutenant leur autorité à coups de canon, comme on l'a vu l'année dernière à propos du paquebot américain le *Prometheus,* on espérait peut-être qu'avec le bénéfice du temps, qui a légitimé tant d'usurpations, on finirait par s'établir sur un pied respectable et durable à la fois.

La conduite de l'Angleterre ressort dans toute cette affaire sous un jour d'autant plus repréhensible que, par contraste, les Américains ont montré jusqu'ici plus de modération. S'ils ont commis quelques légèretés diplomatiques, si dans la négociation du traité Crampton-Webster, ils se sont portés forts de droits qui dans la réalité ne leur appartiennent pas, il faut avouer cependant qu'ils n'ont rien osé qui puisse faire sortir cette affaire de l'ornière pacifique et régulière des chancelleries. On doit reconnaître même qu'en général ils ne l'ont traitée que d'un point de vue élevé, sans prétentions avides à un monopole exclusif, mais en mettant au contraire leur gloire à être les principaux instrumens d'une grande œuvre qui devra profiter à tous. J'en citerai pour exemple le projet adressé au président Fillmore par un diplomate qui a rempli en Europe d'importantes missions, M. Nathaniel Niles. Communiqué au sénat de

Washington par message spécial du président, ce projet a été pris en considération et renvoyé à un comité qui n'a pas su lui donner une valeur pratique; on doit néanmoins réclamer pour lui le mérite des dispositions libérales que contient le traité Clayton-Bulwer, et qui suffiront, il faut l'espérer, pour fournir bientôt les bases d'un arrangement amiable et digne de la civilisation du XIXe siècle, malgré toutes les peines que se donnait encore il y a quelques jours le général Cass pour en tirer un *casus belli*.

Les Américains n'avaient cependant pas attendu longtemps avant de chercher à parer le coup que l'on voulait leur porter. Aussitôt en effet qu'ils eurent signé avec le Mexique la paix de Guadalupe, et que l'acquisition de la Californie eut rendu pour eux plus pressante que jamais la nécessité de s'ouvrir des moyens de communication rapides avec le littoral de l'Océan Pacifique, ils comprirent ce que voulait dire l'occupation du port de Saint-Jean par les Anglais, et ils songèrent aux moyens d'en annuler les effets. Tandis que la presse tonnait, que les *meetings* dénonçaient en termes amers la violation qui venait d'être faite du fameux principe de M. Monroë, tandis que des sociétés se formaient pour l'exploitation de paquebots à vapeur sur Chagres et la Californie, pour l'ouverture de la route par Tehuantepec, pour la construction du chemin de fer de Panama, pour la création d'un canal navigable entre les deux océans, le gouvernement de son côté ne restait pas oisif. D'abord il envoyait à l'état de Nicaragua, c'est-à-dire au prétendant qui possède les droits les plus certains sur le port de Saint-Jean, un agent diplomatique chargé des instructions les plus pressantes à l'effet de conclure avec cet état un traité d'alliance très étroite, et d'obtenir, au profit de capitalistes des États-Unis, la concession du canal désiré. En même temps il sollicitait, près du ministre anglais à Washington, la négociation d'une convention « relative à l'établissement d'un canal maritime entre les deux océans » que l'Angleterre ne repoussait pas, parce qu'en retour on lui promettait la signature d'un traité par lequel, en régularisant la position du roi des Mosquitos, c'est-à-dire en abandonnant ses prétendus droits, desquels elle se souciait fort peu dans le fond, elle obtenait de faire désormais reconnaître par les États-Unis la neutralité du port et du territoire de Saint-Jean de Nicaragua, c'est-à-dire de prendre ses précautions pour que ce point important ne tombât jamais au pouvoir exclusif des Américains; c'était dans la réalité tout ce qu'elle désirait. Toutes ces négociations ont abouti; mais aussi il est résulté de ce triple succès une situation assez singulière.

Je sais des diplomates qui ont regardé comme une indiscrétion dangereuse la publication faite, après 1830, de la correspondance

diplomatique de Louis XIV et des dépêches de M. de Lionne. A les en croire, c'était une faute et presque un crime contre la sûreté de l'état; ils devront être bien scandalisés, si par hasard ils lisent les deux gros volumes qu'a publiés, sur son voyage au Nicaragua et sur les affaires qu'il eut à y traiter, M. Squier, chargé d'affaires des États-Unis en 1849 et 1850. En France, où la diplomatie est un métier que l'on n'a généralement aucun scrupule d'exercer sous toutes les formes de gouvernement, il y a des personnes intéressées à faire croire que c'est encore un art dont les adeptes seuls sont capables de pratiquer les mystères; mais aux États-Unis, où il est établi en principe et confirmé par la pratique que personne ne doit ni ne peut servir qu'avec les gens de son opinion, et seulement lorsqu'ils sont au pouvoir, on n'y met pas autant de façons, et l'on se résigne assez facilement à raconter la part que l'on a eue dans les affaires publiques. Il ne paraît pas d'ailleurs que l'on s'en trouve plus mal, et peut-être même s'en trouve-t-on d'autant mieux que la responsabilité de chaque parti et de chacun en est plus loyalement établie. M. Squier a donc usé de la faculté qui lui était accordée par les usages de son pays, et tout en racontant ses aventures personnelles, qui ne laissent pas que d'ajouter au mérite de son livre, il expose comment, arrivé dans le Nicaragua en mai 1849, il obtenait, le 17 août, la signature, et le 23 septembre de la même année la ratification de deux traités, l'un de commerce et de politique générale entre l'état de Nicaragua et les États-Unis, l'autre, qui devait être garanti par le gouvernement de Washington, entre certains capitalistes et l'état de Nicaragua. Ce dernier avait pour but la construction d'un canal accessible à des bâtimens de toutes les dimensions.

M. Squier avait heureusement rempli sa mission; mais lorsque les deux traités arrivèrent à Washington, le congrès qui devait les ratifier était en vacances, et quand, à l'époque de sa réunion, au mois de décembre suivant, on voulut demander la ratification du sénat, le pouvoir exécutif fit savoir que depuis plusieurs mois déjà, avant d'avoir eu connaissance des résultats obtenus par M. Squier, il était en négociations ouvertes avec sir H. Bulwer, et croyait enfin pouvoir promettre d'arriver à une solution bien autrement avantageuse aux intérêts des États-Unis, car il espérait obtenir le concours de l'Angleterre elle-même à la grande œuvre dont la réalisation était si fort à désirer. Or l'Angleterre, c'était dans la question le véritable ennemi, le seul obstacle réel. En conséquence, les traités conclus par M. Squier et déjà ratifiés par le gouvernement de Nicaragua furent laissés dans les cartons du sénat, et le 19 avril 1850 M. Clayton signait avec sir H. Bulwer un nouveau traité qui, ratifié le 4 juillet, était promulgué dès le lendemain.

Dans le premier moment, on fut ébloui et l'on crut avoir fait un grand pas.

En effet, le point principal, la construction d'un canal navigable entre les deux océans était emporté. Le traité disait dans son texte, et les pièces officielles qui y étaient jointes pour en fixer le sens stipulaient expressément que la négociation avait pour but spécial de garantir et d'enchaîner la volonté des deux puissances à l'accomplissement de cette grande œuvre; elles s'engageaient positivement à y contribuer de tous leurs efforts, elles promettaient même d'employer leurs bons offices auprès de leurs alliés pour obtenir la coopération de tous les peuples civilisés, et faire de cette entreprise, ainsi que M. Niles l'avait proposé, une entreprise commune au commerce de toutes les nations appelées à participer aux dépenses, selon le degré d'utilité qu'elles en retireraient, et aux produits selon l'importance des recettes qu'elles lui procureraient. Enfin, dans l'élan de leur libéralisme et comme preuve de la sincérité de leurs intentions, les parties contractantes allaient jusqu'à convenir que les provisions du traité s'étendraient à tout canal capable de porter des bâtimens de mer et même à tout chemin de fer qui pourrait être construit depuis l'isthme de Darien au sud, sur le territoire de la Nouvelle-Grenade, jusqu'à l'isthme de Tehuantepec, sur le territoire du Mexique. Cependant, comme alors on ne croyait encore à la possibilité de la canalisation qu'à travers le territoire de l'Amérique centrale et de l'état de Nicaragua, c'était à propos de ce pays seulement que le traité contenait des stipulations précises et définies; les trois principaux articles en feront apprécier le caractère :

« Les gouvernemens de la Grande-Bretagne et des États-Unis déclarent par les présentes que ni l'un ni l'autre ne cherchera jamais à obtenir ou à garder pour lui aucun contrôle exclusif sur ledit canal; ils arrêtent que ni l'un ni l'autre n'élèvera ou n'entretiendra de fortifications permanentes sur son parcours ou dans son voisinage, qu'ils n'occuperont, ne coloniseront et ne tiendront sous leur suprématie ni l'état de Nicaragua, ni celui de Costa-Rica, ni la côte des Mosquitos, ni aucun point de l'Amérique centrale, qu'ils n'useront ni du protectorat qu'ils possèdent ou pourront posséder, ni d'aucune alliance qu'ils ont contractée ou qu'ils pourront contracter avec aucun peuple ou aucun état pour élever ou entretenir aucune fortification, pour occuper, fortifier ou coloniser le Nicaragua, le Costa-Rica, la côte des Mosquitos ni aucun point de l'Amérique centrale, ni pour s'attribuer ou exercer aucune suprématie sur ces pays; de même ni la Grande-Bretagne ni les États-Unis ne se prévaudront d'aucune amitié, alliance, relations ou influence pour acquérir ou conserver directement ou indirectement aux citoyens ou aux sujets de l'une ou de l'autre des parties aucuns droits ou avantages relativement au commerce ou à la navigation dudit canal qui ne seraient pas offerts

et garantis dans les mêmes termes aux citoyens ou aux sujets de l'autre partie.

« Les parties contractantes prennent l'obligation d'engager tout état, avec lequel elles ont des rapports d'amitié, à devenir partie dans cette convention d'après les principes qui les ont guidées elles-mêmes, afin que tous les états puissent participer à l'honneur et à l'avantage d'avoir contribué à une œuvre d'un intérêt aussi général et d'une aussi grande importance que l'est le canal projeté; les parties contractantes conviennent également d'ouvrir chacune des négociations avec tel ou tel des états de l'Amérique centrale qu'elle le jugera convenable dans le but d'arriver plus facilement à la réalisation du projet pour lequel ce traité a été signé.

« Les gouvernemens de la Grande-Bretagne et des États-Unis ne s'étant pas proposé pour but unique, en signant ce traité, une œuvre spéciale, mais voulant aussi établir un grand principe, ils conviennent, par les présentes, d'étendre leur protection, et cela par actes diplomatiques, à toutes autres voies de communication, soit canal, soit chemin de fer à établir à travers l'isthme qui unit l'Amérique du Nord à celle du Sud, et particulièrement aux communications entre les deux mers, pourvu qu'elles soient praticables, soit canal, soit chemin de fer qu'il est maintenant question d'établir par Tehuantepec ou Panama. »

Les principes généraux du traité Clayton-Bulwer sont, comme on le voit, inspirés par l'esprit le plus libéral. Quant aux autres articles, ils règlent les moyens d'exécution; ils stipulent la neutralité absolue du canal pour le cas de guerre entre qui que ce soit; ils s'ingénient à trouver des garanties pour assurer à la navigation de tous les peuples la plus grande somme de sécurité et de liberté qu'il sera possible. Dans cette pensée, ils prescrivent aux parties contractantes d'employer leurs efforts pour arriver à établir aux deux extrémités du canal des ports francs, c'est-à-dire qu'en fait ils déclarent la neutralité et la franchise de Saint-Jean de Nicaragua, devenu Grey-Town pour les Américains comme pour les Anglais.

Quel que soit le mérite de ce traité par rapport à l'avenir, et surtout de celui qui l'a suivi et qui fut signé par Daniel Webster pour les États-Unis et par M. Crampton pour l'Angleterre, il n'est pas moins vrai que, considéré par rapport au passé et dans la position qu'y prennent les deux puissances, ils impliquent pour chacune d'elles la violation de quelques-uns des principes essentiels du droit des gens. En faisant si bon marché des droits qu'elle avait revendiqués à coups de canon sur le port de Saint-Jean, au nom du roi des Mosquitos, l'Angleterre n'avoue-t-elle pas tous les torts qu'elle a eus dans cette affaire vis-à-vis de l'état inoffensif et ami de Nicaragua? Les combats qu'elle a livrés pour s'en emparer peuvent-ils être regardés autrement que comme des actes de la plus indigne violence? L'occupation qu'elle y maintient, est-ce autre chose qu'une longue

usurpation? Si elle prétend prendre au sérieux cette pitoyable comédie du protectorat des Mosquitos, c'est peut-être pis encore. Dans quelle jurisprudence, devant quels tribunaux le tuteur a-t-il le droit de faire des générosités de la fortune de son pupille? De quel droit l'Angleterre renonce-t-elle au plus beau fleuron de la couronne de son protégé, et cela sans songer même à lui obtenir quelque petite indemnité? Je sais bien qu'avec quelques litres de tafia on obtiendra facilement raison du pauvre diable, et que l'on croira peut-être encore être généreux en le payant ainsi pour lui faire mettre sa croix au bas d'un acte authentique, en bonne et due forme, par lequel il remerciera humblement l'Angleterre de toutes les peines qu'elle a prises pour la gloire de son règne et pour la bonne administration de sa fortune; mais cela ne prouvera pas que toute cette histoire soit bien morale, et qu'il vaille la peine d'acheter à ce prix l'avantage d'être désormais en règle pour empêcher que le canal inter-océanique devienne la propriété exclusive des États-Unis?

La figure que font dans cette affaire les États-Unis est moins bonne encore que celle de l'Angleterre, et en définitive on devrait croire qu'ils en sortiront brouillés et compromis avec toutes les parties intéressées. L'Angleterre a du moins sur eux cette supériorité, si toutefois c'en est une, d'avoir plus franchement avoué son égoïsme et la préoccupation exclusive de ses intérêts politiques et commerciaux. Si elle a parlé de droit et de moralité publique, c'était tout juste ce qu'il en fallait pour tâcher de sauver les apparences, comme le ferait un plaideur de mauvaise foi, qui, espérant toujours trouver quelque petit bénéfice à soutenir son procès, ne fût-ce que celui de gagner du temps, en est réduit à invoquer des faits douteux et un point de droit obscur, mais ne fait pas mystère de la valeur des argumens sur lesquels il s'appuie. Ce n'est pas ainsi que les États-Unis se sont lancés dans cette affaire, c'est en qualité de redresseur des torts qu'ils ont d'abord voulu y jouer leur rôle. Eux qui regardent la vieille Europe comme si arriérée et qui se vantent d'avoir découvert ou perfectionné tant de choses, ils ont inventé un certain droit américain en vertu duquel ils se prétendent engagés par avance non-seulement à empêcher toute conquête nouvelle de l'Europe sur le continent de l'Amérique, mais encore à faire disparaître ses drapeaux des points où ils flottent encore, et surtout à combattre toute immixtion de sa part dans les affaires du Nouveau-Monde. Dans la pratique, on sait comment cette jurisprudence est appliquée, les tentatives dirigées contre la Havane nous l'ont appris; dans la théorie, dans la discussion publique, cela s'appelle le principe ou la doctrine du président Monroë.

L'occasion était belle à coup sûr pour la faire valoir, et d'abord on

n'y voulut pas manquer. En effet, c'est en qualité de représentant de ce cosmopolitisme américain, de protecteur des opprimés, que le gouvernement des États-Unis intervient par le ministère de M. Squier dans la querelle de l'état du Nicaragua contre l'Angleterre. C'est très brillant; mais lorsque le représentant de la reine à Washington fait savoir que son gouvernement ne veut pas pousser les choses à l'extrême, que dans le fond il tient fort peu à ce Sambo, dont lord Palmerston avait imaginé de faire un roi de circonstance, que tout ce qu'il demande, c'est de prendre ses sûretés pour que l'exploitation du canal projeté ne soit pas exclusivement accaparée par le commerce américain, alors tout change de face. On oublie les principes de M. Monroë, on répudie, c'est le terme aujourd'hui consacré, les traités conclus, en vertu de ses pleins pouvoirs, par M. Squier; on signe enfin avec l'Angleterre des conventions par lesquelles on dispose du territoire d'une république américaine indépendante et amie, et l'on en dispose si bien, que l'on s'attribue le droit de déclarer la neutralité d'un port qui lui appartient.

Comme on le pense, les traités Clayton-Bulwer et Crampton-Webster n'ont eu aucun succès au Nicaragua. Bien que déchiré par la guerre civile, cet état n'a pas cessé de protester contre la situation que l'on voulait lui faire, contre les pouvoirs exorbitans que les États-Unis s'étaient arrogés. Son représentant à Washington semble même avoir fait entendre à cet égard des réclamations si vives, qu'il vient d'être congédié de la façon la plus brutale; c'est un des derniers actes du gouvernement de M. Fillmore, mais un acte qui ne saurait rien prouver contre le droit qu'a l'état de Nicaragua à n'être point démembré par les États-Unis parce qu'il convient à leur politique où à leur commerce qu'il en soit ainsi.

Le parti démocratique, qui vient d'arriver au pouvoir, n'a jamais trouvé ces traités de son goût. Ce n'est pas qu'il pense que l'on ait mal agi avec le Nicaragua; mais, comme il a érigé en principe que toute l'Amérique du Nord et même tout le nouveau continent doivent appartenir aux États-Unis, il blâme très vivement la mauvaise idée qu'ont eue les whigs de chercher à s'entendre avec l'Angleterre. Aussi, aujourd'hui qu'il se sent en force, il demande déjà l'annulation pure et simple de l'une de ces conventions, et voici sur quoi il se fonde : le fait est assez bizarre pour qu'il vaille la peine d'être exposé.

Le traité signé par MM. Clayton et Bulwer, le 19 avril 1850, et ratifié par le sénat, le 22 mai suivant, à la majorité de 42 voix contre 11, dispose, on l'a vu, dans son article premier, que « l'Angleterre et les États-Unis n'occuperont, ne *coloniseront* et ne tiendront sous leur suprématie ni l'état de Nicaragua, ni celui de Costa-Rica, ni la côte des Mosquitos, ni aucun point de l'Amérique centrale. »

C'est très clair et très net, et il en serait résulté que l'Angleterre eût été évincée, non-seulement du protectorat des Mosquitos, mais aussi des établissemens qu'elle possède depuis le milieu du XVIIe siècle sur la côte du Honduras, l'un des cinq états qui composent l'Amérique centrale, si, avant que d'échanger les ratifications, elle n'avait pas fait ses réserves en vue de cette conséquence. Il paraît qu'elle avait d'abord échappé à sir H. Bulwer; traitant surtout du port de Saint-Jean de Nicaragua, il n'avait pas remarqué que la teneur de l'article en question pouvait s'appliquer à des possessions anglaises qui sont situées à presque deux cents lieues marines de distance, et il avait laissé le texte passer tel quel sous les yeux du sénat; mais, lorsqu'en Angleterre le ministère eut à délibérer sur l'acceptation du traité, on lui fit remarquer la conséquence extrême qu'on en pouvait tirer, et que des adversaires aussi processifs que le sont les Américains ne manqueraient pas d'en faire sortir. Aussi, pour se mettre en règle, n'expédia-t-il sa ratification à M. Bulwer qu'à la condition de stipuler des réserves positives pour ses établissemens du Honduras avant de faire l'échange. Ce fut le 23 juin 1850 que ces instructions parvinrent à sir H. Bulwer; il y avait un mois déjà que le sénat avait voté. Les whigs, qui avaient négocié de bonne foi avec l'Angleterre et sans songer au Honduras, qui se tenaient pour satisfaits d'avoir obtenu la promesse du concours de l'Angleterre à l'exécution du canal, admirent sans difficulté l'incident que soulevait sir H. Bulwer, et, après s'en être entendus seulement avec le comité des affaires étrangères du sénat, ils échangèrent définitivement les ratifications le 4 juillet, en faisant entrer au traité, et sans demander un nouveau vote sur ce sujet, les réserves exigées par sir H. Bulwer pour excepter les établissemens anglais du Honduras des conséquences qui autrement auraient pu leur être appliquées.

Or, le 17 juillet de l'année dernière, le gouvernement anglais ayant jugé à propos de constituer en *colonie*, par proclamation royale, les îles de Roatan, de Bonacca, d'Utilla, de Barbaras, d'Helena et de Morat, qui dépendent de ses établissemens du Honduras, et qu'il occupe depuis bientôt deux siècles, le parti démocratique aux États-Unis prétend que le traité de 1850 est de fait violé par l'Angleterre, et que l'on a le droit de le considérer à Washington comme nul et non avenu, attendu que le texte voté par le sénat ne contient aucune des réserves ajoutées postérieurement, à la demande de sir Henri Bulwer, et acceptées par le pouvoir exécutif tout seul. Dans la forme, c'est une question de procédure constitutionnelle qui a peut-être son intérêt; dans le fond, ce n'est qu'une mauvaise querelle cherchée à l'Angleterre pour rompre des engagemens auxquels on voudrait échapper. C'est cependant en brodant sur ce thème, que le général

Cass et M. Douglas de l'Illinois, deux candidats qui ont eu des chances à la dernière élection présidentielle, agitent l'opinion aux États-Unis depuis tantôt trois mois.

Les Américains d'ailleurs ne se dissimulent pas à eux-mêmes la faiblesse de leur argument, et ils ne prennent pas la peine de la dissimuler aux autres. Ce n'est qu'un prétexte, soit, mais il faut en tirer parti contre l'Angleterre; tout est bon contre elle. Le 9 mars dernier, dans l'une des dernières séances du sénat, M. Douglas, à la fin d'un long discours rempli de violences plus que de bonnes raisons, s'écriait : « Je ne partage pas les sentimens de M. Clayton lorsqu'il nous dit que nous devons éviter toute difficulté avec une puissance aussi amie des États-Unis que l'est l'Angleterre. L'Angleterre n'est pas notre amie. Il y a trop de choses dans notre passé à tous deux pour que nous puissions être amis. Nous avons abaissé son orgueil, nous avons humilié sa vanité. Si ce n'eût été nous, qui l'eût empêchée d'arriver à la position où elle aspire, de maîtresse du monde? Elle n'a pas de sentimens d'amitié pour nous, et nous n'en avons pour elle aucun de ce genre. (Applaudissemens prolongés. La majorité dans le sénat appartient aujourd'hui au parti démocratique.) Elle nous jalouse, et la jalousie exclut l'amitié. Pourquoi donc parler des tendres sentimens qui doivent unir la mère à la fille? Les querelles de famille sont les plus cruelles et celles qui durent le plus longtemps. Elle est jalouse des États-Unis. Quelle autre raison donner que sa jalousie des fortifications qu'elle élève tout autour de notre littoral? Pourquoi s'empare-t-elle du rocher le plus stérile, pourvu qu'elle y puisse monter un canon? Pourquoi garde-t-elle Gibraltar et le cap de Bonne-Espérance, si ce n'est pour dominer notre commerce? Pourquoi garde-t-elle les Bermudes et les Bahamas, si ce n'est pour en faire des sentinelles dont l'œil est toujours ouvert sur les États-Unis? Je désire ne flatter aucun sentiment d'inimitié, mais je ne puis regarder l'Angleterre que comme une puissante rivale à qui nous devons de la bonne foi, mais de qui nous devons nous faire payer de retour. »

Cependant cette discussion si vive a fini par s'éteindre d'elle-même, et après les explications données au nom du parti whig par un de ses membres les plus distingués, on peut regarder les résolutions proposées par le général Cass comme définitivement écartées. On doit s'attendre néanmoins tous les jours à voir renaître cette querelle, et ce qui se passe sur la côte du Honduras, où l'Angleterre est encore occupée à faire reconnaître quelques droits du roi des Mosquitos, lui donnera prochainement sans doute un intérêt nouveau.

IV.

Telle est la situation, c'est sur les deux points de l'Amérique centrale et du Mexique qu'elle porte principalement, car je ne saurais croire qu'il y ait péril imminent du côté de la Havane. Récemment encore, il est vrai, on annonçait qu'une troisième expédition s'organisait; on disait qu'un colonel hongrois devait en prendre le commandement, et que déjà on comptait plus de quinze cents hommes enrôlés sous ses ordres. Tout cela cependant n'est pas sérieux, à moins que les autorités espagnoles ne se manquent à elles-mêmes. Avec les troupes dont elles disposent, avec le concours actif des forces navales que l'Angleterre et la France entretiennent aujourd'hui dans la mer des Antilles et qui ne leur manqueraient certainement pas, elles sont certaines d'avoir toujours facilement raison d'une tentative dirigée contre elles par des aventuriers étrangers à la population qu'ils veulent révolutionner; elles ont de plus la garantie que le général Pierce leur a donnée dans son discours d'inauguration, et dont il serait injuste de ne pas tenir grand compte. La seule chance sérieuse que d'ici à longtemps l'Espagne ait encore contre elle, ce serait celle d'une insurrection locale qui permettrait aux États-Unis de renouveler à la Havane ce qu'ils ont fait avec tant de succès au Texas; mais rien n'annonce que cette hypothèse doive se réaliser bientôt. Pour ce qui est de l'Amérique centrale, le thème de tant de déclamations violentes, il n'est pas probable non plus qu'elle fournisse pendant quelque temps autre chose que le texte de discours, d'articles de journaux, de pamphlets et de négociations diplomatiques. Dans les manifestations les plus vives de leurs passions, alors qu'on pourrait les croire portés à ce degré d'irritation qui exclut le raisonnement, les Américains savent toujours conserver un grand calme d'intelligence et poursuivre avec lucidité les calculs du bon sens, dans lesquels ils prétendent avec quelque droit être passés maîtres. Celui que vous seriez presque tenté de prendre pour un furieux n'est dans la réalité qu'un politique très réfléchi qui suit souvent avec prudence et toujours avec adresse un plan caché. Aussi n'iront-ils pas cette fois encore s'aventurer si loin de chez eux : ils entretiendront la question dans un état d'agitation salutaire, de façon à écarter les Anglais et à se réserver le terrain libre à eux-mêmes pour le jour où ils seront prêts; mais ils n'agiront pas sérieusement avant d'avoir assuré leur route. C'est plus près d'eux, c'est au Mexique qu'ils porteront leurs premiers coups. Là rien ne leur fait obstacle et tout les invite, la faiblesse de l'ennemi, la facilité de la victoire et la certitude de ne

pouvoir être arrêtés dans leurs progrès par la jalousie inquiète de l'étranger. Un courant irrésistible les porte de ce côté, et le triomphe éclatant du parti démocratique à la dernière élection présidentielle n'est que le signe précurseur de l'orage qui va éclater. Si l'Europe doit quelque considération au gouvernement du président Fillmore pour ses tendances pacifiques, pour la bonne volonté qu'il a montrée dans toutes les circonstances où il a cru pouvoir essayer de résoudre par la diplomatie les questions brûlantes qui ont été soulevées sous son administration, l'opinion publique aux États-Unis ne se croit pas obligée aux mêmes égards. La résistance des whigs, résistance plus loyale qu'heureuse à tous les projets des *flibustiers* sur l'île de Cuba, la querelle maladroite qu'ils avaient commencée avec le Pérou à propos des îles Lobos, l'affaire des pêcheries dans laquelle ils n'ont rien su obtenir, le peu d'aide qu'ils ont fournie à tous les aventuriers qui se précipitent sur le Mexique pour le dépecer, la nullité des résultats produits par le traité Clayton-Bulwer, que l'on est maintenant aux regrets d'avoir ratifié, toutes ces causes avaient suscité un mécontentement réel dans les masses, et elles ont porté le général Pierce au pouvoir avec la plus grande majorité qu'aucun candidat à la présidence de l'Union ait jamais obtenue. Quoiqu'il n'eût pas sollicité cet honneur, il a répondu à l'appel en homme décidé, et ce qu'il a dit dans son discours d'inauguration de l'extension que peut prendre encore le territoire des États-Unis, les choix qu'il a faits en composant son ministère d'hommes qui ont été avec lui les héros de la guerre du Mexique, prouvent qu'il sait très bien quel est le caractère de la mission qui lui a été confiée par ses compatriotes. M. Pierce reprendra l'œuvre de M. Polk, et s'il ne l'achève pas, du moins il fera faire une nouvelle étape aux conquérans de la race anglo-saxonne; il portera le drapeau des États-Unis de quelques marches en avant vers le but actuel de leurs plus vifs désirs, l'occupation de l'isthme qui leur permettra d'aspirer à la prépondérance sur les deux océans. Ce n'est qu'une affaire de temps et un avenir que ni l'Angleterre, ni la France, ni personne ne peut empêcher de se réaliser. Et d'ailleurs, sauf l'Angleterre, qui est-ce qui songe à le retarder?

XAVIER RAYMOND.

LA FORTERESSE

DE VNÉZAPNÉ

SCÈNES DE LA GUERRE DU CAUCASE.

Parmi les voyageurs qui ont recueilli et publié leurs souvenirs sur le Caucase, je n'en connais aucun qui ait visité la partie de cette région montagneuse qu'on nomme *Tchétchénia*. Pour la plupart, ils se sont bornés à comprendre les Tchétchens dans l'énumération des diverses tribus qui habitent les montagnes caucasiennes. C'est pourtant cette peuplade qui constitue la principale force de Shamyl, et qui supporte presque tous les efforts de la lutte soutenue depuis tant d'années par ce chef des montagnards indépendans contre la Russie. Un séjour assez prolongé dans les pays du Caucase m'a permis d'observer cette ancienne tribu dans sa vie intime comme dans sa vie guerrière; il m'a en même temps montré l'armée russe sous des aspects bien peu connus encore, et sur le théâtre où elle révèle le mieux ses qualités particulières, c'est-à-dire dans une des forteresses qui bornent les montagnes voisines de la mer Caspienne, puis au milieu de ces montagnes mêmes et aux prises avec les tribus ennemies. C'est ce théâtre de quelques épisodes de mon voyage que je voudrais d'abord faire connaître, avec l'espoir que l'intérêt qui s'attache ici aux lieux comme aux hommes justifiera la place donnée dans mes récits à des souvenirs tout personnels.

La province du versant nord des montagnes caucasiennes, qui porte le nom de Tchétchénia, est comprise entre les bords du Soulak à l'est, tout près de la mer Caspienne, et les limites de la Petite-Kabarda à l'ouest. Elle se lie au sud à la grande chaîne du Caucase,

dont les contreforts viennent expirer dans la plaine des Tatares-Koumouiks. Cette plaine n'est elle-même que la continuation des steppes qui s'étendent de la mer Caspienne à la mer d'Azof; elle est fermée au nord par le Térek, large fleuve qui la sépare dans toute sa longueur du pays habité par les Cosaques de la ligne (1). Bien qu'elle soit peuplée de nombreux villages, elle est à peu près inculte, parce que les habitans, quoiqu'offrant assez d'analogie avec les Tchétchens et musulmans comme eux, ne peuvent s'écarter sans danger de la portée des canons qui défendent leurs *aouls* (villages). Aussi le laboureur mène-t-il sa charrue avec la carabine sur l'épaule et le poignard à la ceinture. Du reste, les habitans de la plaine travaillent peu; ils font peu ou point de commerce, et l'on se demande comment ils font pour vivre depuis que les Russes, auxquels ils sont soumis, ne leur permettent plus de se livrer au pillage, ce dont ils se vengent en faisant tout le mal qu'ils peuvent à leurs conquérans.

La montagne au contraire, excepté dans ses parties les plus élevées, présente à la vue une belle végétation qui produit en beaucoup d'endroits des forêts impénétrables, remparts des indomptables Tchétchens. Pour protéger ses conquêtes contre ces turbulens ennemis, la Russie a établi une ligne de forteresses sur les dernières pentes de la chaîne. Les troupes qui les occupent communiquent entre elles au moyen de forts détachemens qui marchent toujours avec du canon. Tout cet appareil de guerre n'empêche pas les Tchétchens, qui forment la plus audacieuse et la plus infatigable cavalerie légère que l'on puisse voir, de passer journellement entre ces forteresses et de battre en tous sens la plaine des Koumouiks, poussant quelquefois leurs excursions jusqu'au-delà du Térek. On les voit partout où il y a quelque chose à prendre, quelques bestiaux à enlever, quelque ennemi à égorger, qu'il soit Russe ou Tatare, car dans leurs goûts de pillage ils n'épargnent pas beaucoup plus leurs coreligionnaires soumis de force à la Russie que les Russes eux-mêmes. Je les ai vus plus d'une fois arriver inopinément à la porte même d'un village fortifié, enlever ce qui leur tombait sous la main, et disparaître avant qu'on eût eu le temps de prendre les armes. Peu de temps après mon arrivée dans les provinces caucasiennes, un *moullah* (prêtre musulman), comptant sur le saint prestige de ses fonctions sacerdotales, sortit du village d'Andreva, accompagné de trois serviteurs seulement; il était à peine en dehors de la palissade qui protége les maisons, qu'il fut assassiné avec deux de ses gens; le troisième eut le bonheur de se sauver et vint donner l'alarme. On mit immédiatement les troupes

(1) On appelle ainsi tous les Cosaques établis sur la ligne qui s'étend le long des montagnes du Caucase.

sur pied; mais il était déjà trop tard : l'ennemi avait disparu. J'en fus un peu contrarié, parce que j'avais espéré pouvoir assister cette fois à une bonne escarmouche. Depuis que j'étais au Caucase, je n'avais pu voir encore que d'innocens coups de fusil, qui, tirés hors de portée, n'inquiétaient personne : c'est là une des récréations qu'on se donne journellement dans la plaine des Koumouiks.

« Les amis de nos ennemis sont nos ennemis, » disait un jour Shamyl à des Tatares du versant sud des montagnes qui étaient venus en députation auprès de lui pour réclamer un troupeau que ses gens avaient enlevé. C'est probablement pour se conformer à ce précepte de leur chef, que les Circassiens sous ses ordres tombent sur tous ceux qu'ils rencontrent. Shamyl mentait d'ailleurs lorsqu'il se donnait gain de cause en prononçant cette sentence, qu'il rendait en feuilletant le Coran à genoux : il sait fort bien que les Tatares, quels qu'ils soient, ne sont pas les amis des Russes, et que, s'ils sont soumis, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement; mais il faut supposer qu'il avait besoin du troupeau enlevé par ses gens, et que, lorsque ceux-ci l'avaient pris à leurs risques et périls, ce n'était pas pour le rendre.

Cette règle a cependant une exception : des liaisons d'amitié existent parfois entre quelques individus des deux camps, même entre les musulmans ennemis et les Cosaques de la ligne; ces relations sont, il est vrai, et demeurent purement personnelles. Dans ce cas, les guerriers des deux camps s'épargnent mutuellement; ils se protégent au besoin et se donnent réciproquement l'hospitalité, s'exposant ainsi à toutes les conséquences fâcheuses que peut entraîner cet excès de zèle. Il arrive souvent qu'un homme vient passer plusieurs jours chez son *kounak* (ami) du parti opposé, et l'on ne connaît pas d'exemple de trahison de l'un à l'autre. Le respect pour le titre d'ami est le principal, peut-être le seul lien de société de tous les peuples circassiens (1). On comprend avec quelle exactitude Shamyl doit être tenu au courant de ce qui se passe dans l'armée russe, à la faveur de cette particularité des mœurs caucasiennes. L'espionnage devient ainsi facile, et ce sont les montagnards qui en profitent le plus. Du reste, il y a une foule d'espions amateurs qui arrivent chez les Russes attirés par l'appât d'une pièce de monnaie; mais leurs rapports sont rarement véridiques, parce qu'ils savent

(1) On m'a assuré qu'il est des endroits où ce titre ne lie réellement un homme que dans sa maison, et qu'au besoin l'ami ne se ferait pas scrupule d'aller attendre son hôte sur la route pour le dépouiller. Je dois remarquer à ce propos que le nom de Circassien, par lequel on désigne les habitans du Caucase en général et plus ordinairement les peuplades insoumises, ne devrait s'appliquer qu'aux Tcherkesses ou habitans de la Kabarda.

bien que Shamyl ne leur pardonnerait pas une révélation qui pourrait lui être funeste. Aussi se bornent-ils, le plus souvent, à venir annoncer avec grand mystère une attaque prochaine, qui n'a lieu que lorsqu'on n'y pense plus. On sait cela, et l'on se tient sur ses gardes. Il y a des endroits où il se passe peu de nuits sans qu'un certain nombre de soldats ne soient en embuscade, ce qui devient fort pénible et surtout fort ennuyeux.

Il est bien rare qu'on sorte d'une forteresse russe de la plaine des Koumouiks sans voir des Tchétchens qui rôdent dans les environs, et si on ne les voit pas, ils n'y sont pas moins. L'ennemi est partout dans ce pays inhospitalier; chaque ravin, chaque buisson, chaque pierre cache un tigre qui attend sa proie; trop souvent on ne connaît sa présence que par l'explosion d'une arme et la chute d'un homme qui tombe atteint d'une balle. Malheur à l'imprudent qui s'écarte du rempart d'une forteresse ou de l'escorte d'un convoi! il est rare qu'il revienne. Je n'ai connu que trop d'exemples de semblables malheurs. Tous ceux qui ont entendu parler des *abrecks* savent quelle terreur inspirent ces ennemis invisibles. Un *abreck* est un Tchétchen qui a fait vœu de ne laisser reposer sa carabine que lorsqu'il aura immolé un certain nombre d'ennemis dont il fixe lui-même le chiffre. Dès qu'il a prononcé son terrible serment, il ne s'appartient pour ainsi dire plus; il est tout entier au but qu'il s'est proposé d'atteindre. Muni des provisions nécessaires à son existence pour plusieurs jours, il va se poster sur un lieu de passage ou auprès de quelque forteresse. Là, blotti dans un buisson, invisible à tous les regards, il attend, comme un chasseur à l'affût, que le gibier humain s'offre à portée de son arme; son coup de feu lâché, il s'esquive furtivement, à moins que les circonstances ne lui permettent de dépouiller sa victime, opération qu'un Circassien ne néglige jamais. Un homme qui meurt est aussitôt presque complétement dépouillé. L'*abreck* ne revient chez lui que pour renouveler ses provisions, et cette existence continue jusqu'au jour où son vœu est entièrement accompli. La prudence des Russes déjoue bien quelquefois ses projets; mais, pour un *abreck* tué, combien de victimes de ce fanatisme ne compte-t-on pas! Ce n'est plus la guerre, c'est la chasse à l'homme, c'est l'assassinat devenu un article de foi. Le Tchétchen tue en effet pour voler avant tout; toutefois, si c'est un chrétien que sa balle a frappé, il espère que cet acte méritoire lui sera compté après sa mort. Si l'*abreck* a un ami dans le village près duquel il est posté, il viendra peut-être se reposer chez lui, et quelquefois ils s'entendront tous deux pour tenter un coup de main sur les soldats russes qui sont cantonnés dans les maisons des Tatares. Le soldat est facile dans ses rapports avec les gens chez lesquels il se trouve; il se lie avec eux. Ceux-ci, exploi-

tant son insouciance, l'enivrent et profitent de son sommeil pour l'emporter dans les montagnes. Si leur projet devient impraticable, ils l'assassinent, pourvu qu'ils aient le moindre espoir de le faire impunément. Exposé chaque jour à la mort, le soldat russe finit par devenir indifférent à toute espèce de dangers, et il s'inquiète peu de ce qui arrivera, s'il peut s'amuser un moment. Il croit aussi que, lorsque son heure dernière aura sonné, il ferait inutilement des efforts pour retarder une mort inévitable.

On peut maintenant se faire une idée du pays et des hommes au milieu desquels j'allais vivre, quand j'arrivai à Vnézapné dans les premiers jours du mois de septembre de l'année 1847. Vnézapné est le nom d'une forteresse qui s'élève sur la rive droite d'un petit cours d'eau venu des montagnes et qui tient en respect les Tatares du village d'Andreva, le plus grand et le plus populeux de toute la contrée. La forteresse était jadis située sur une petite butte de la rive opposée; mais quoique sa position fût meilleure au point de vue de la défense, la difficulté de se procurer de l'eau, qui avait fait dire « qu'un seau d'eau coûtait un seau de sang, » a forcé depuis longtemps les Russes à s'établir là où ils sont aujourd'hui.

Comme la plupart des forteresses du Caucase, le petit établissement de Vnézapné est protégé par des remparts en terre et entouré d'un fossé. Il est armé d'une quarantaine de bouches à feu; c'est un matériel très suffisant pour la défense d'un fort dont l'enceinte est aussi peu développée. Avec ses quarante canons, Vnézapné est à peu près imprenable pour les Circassiens, qui peuvent bien tenter des coups de main sur les campemens russes, mais qui sont dans l'impossibilité de faire régulièrement un siége contre n'importe quel point fortifié. La petite forteresse s'élève près de l'*aoul* d'Andreva et à l'entrée d'une vallée occupée par l'ennemi. On peut même, du haut des remparts, apercevoir la fumée des villages circassiens. Vnézapné doit à cette situation une importance toute particulière, et on la compte au premier rang parmi les forteresses russes de tout le Caucase. Le pays qui l'entoure est boisé du côté du sud, et la végétation ne tarderait pas à envahir le terrain voisin des remparts, si les soldats n'avaient la précaution de détruire les arbustes qui poussent dans les alentours, afin de n'être pas exposés aux balles des *abrecks*. Malgré cette précaution, les indomptables partisans de Shamyl trouvent encore le moyen de se glisser jusqu'à une portée de fusil des remparts pour tirer sur les hommes dans le court trajet qu'ils ont à faire parfois de la forteresse à l'*aoul* d'Andreva.

La présence d'un Français, d'un *French*, comme ils nous appellent, fit événement chez les habitans russes comme chez les Tatares de Vnézapné et d'Andreva. Jamais ils n'avaient vu un étranger venu

d'aussi loin, et les Tatares surtout ne comprenaient pas que je vinsse chez eux pour le simple plaisir de les voir. Ces hommes à peine civilisés n'ont qu'une idée très confuse de notre nation, qu'ils ne connaissent que par des récits presque fabuleux de la campagne de Russie. Le nom de Napoléon leur est seul arrivé à peu près intact. C'est à la faveur de ce grand nom que leur a été révélée l'existence des peuples d'Occident, qu'ils désignent tous par ce nom de *French*. Il faut avoir vécu longtemps dans des pays lointains, et avoir vécu surtout chez des peuples tatares, pour comprendre ce qu'a de suave tout ce qui vous parle de la patrie absente, à plus forte raison quand c'est une de ses gloires qui vous procure ces douces émotions.

Le prince Bariatinski, aujourd'hui lieutenant-général et chef du flanc gauche du versant nord du Caucase, n'était alors que colonel. Il venait de recevoir le commandement du beau régiment d'infanterie des chasseurs du prince Tchernicheff, plus connu sous le nom de régiment de *Kabarda*, fort de plus de six mille hommes. Je lui avais été présenté à Moscou, et il m'avait fait l'honneur de m'inviter, si j'effectuais mon voyage au Caucase, à venir lui faire une visite. C'était une excellente occasion de parcourir cette curieuse contrée, et à peine étais-je depuis quelque temps dans le pays, que je me décidai à me diriger vers Vnézapné, quartier ordinaire de l'état-major du régiment de Kabarda. Le prince me reçut avec toutes les marques de la plus aimable bienveillance, et je dois dire que pendant toute la durée de mon séjour dans la partie de la province placée sous son commandement, je n'eus qu'à me louer de ses attentions pleines de tact et de délicatesse. On a souvent accusé les Russes de n'être hospitaliers que par besoin de distraction. Sans nier complétement ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette assertion, il convient néanmoins de reconnaître que chez les personnes vraiment bien élevées, ce mobile, si toutefois il existe, s'aperçoit à peine, et qu'une fois la première impression passée, il ne vous reste plus que le charme d'un accueil plein d'agrément. Du reste, quand on est bien reçu, est-il nécessaire d'en chercher toujours le pourquoi? Pour ma part, s'il m'est arrivé d'avoir à critiquer quelque chose dans cette hospitalité, ce n'est que très exceptionnellement, et à coup sûr ce n'est pas chez le prince Bariatinski qu'on aurait pu avoir à s'en plaindre.

Les hauts faits militaires du prince qui commandait en 1847 le régiment de Kabarda sont assez connus pour que je n'aie point à insister sur une carrière si étroitement liée à l'histoire des guerres du Caucase. Je me bornerai à parler de quelques incidens qui ont précédé ses grandes et glorieuses expéditions dans la Tchtéchénia occidentale. Le prince avait déjà fait ses preuves au Caucase, quand il vint prendre sous ses ordres le régiment dans lequel il avait précé-

demment servi, et dont deux blessures graves l'avaient obligé de se séparer deux fois. Sa réputation de bravoure était faite chez les soldats auxquels il venait commander; lui-même il les connaissait presque tous personnellement, il les aimait et voulait leur faire tout le bien possible, malgré les récriminations de quelques officiers subalternes, ennemis nés de toute contrainte qui limitait leurs caprices. Fort de la conscience de son devoir et de son dévouement à l'empereur, le colonel des *Kabardiens* mit dans l'accomplissement de ses projets toute la vigueur et la délicatesse qui caractérisent un grand caractère, et quelquefois même une générosité qui ne lui était imposée que par de rares qualités de cœur. Sans vouloir critiquer personne, je crois pouvoir avancer ici que le prince Bariatinski est un des officiers, trop rares dans l'armée du Caucase, dont les actes ont pour mobile principal le bien de leur pays.

Les Tatares n'avaient appris qu'avec une sorte d'effroi son arrivée à *Vnézapnaïa-Kriépost* (1). Ils le craignaient, et la peur qu'il leur inspirait se trahissait dans des récits pleins d'exagérations. Ainsi un jour il se présenta chez lui un Tatare qui venait de son village pour voir cet homme « qui, disait-il, jetait les roubles comme des grains de sable et faisait sauter une tête comme un bouchon de bouteille. » Il fut introduit, fixa sur le prince des yeux pleins de curiosité, et partit sans proférer une seule parole, ce qui est assez dans les habitudes des gens de ce pays.

Deux circonstances avaient contribué à répandre ce bruit et d'autres semblables. Le prince Bariatinski avait fait une grande provision de chaînes en or, de montres, de cuirs marocains, de velours et d'une foule d'autres articles qu'il savait être un objet de convoitise pour ces peuples. Quand cet assortiment arriva, nous nous amusâmes à étaler le tout dans une pièce de son modeste logement. On invita ensuite les principaux personnages de l'*aoul* à venir visiter cette collection. Ils en furent éblouis, et ils exprimaient leur étonnement en faisant claquer la langue au fond de la bouche, ce qui est pour eux l'expression de la plus grande admiration. Alors un vieux Tatare, que le prince Bariatinski gardait souvent auprès de lui, leur adressa majestueusement ces quelques mots : « Amis, vous voyez toutes ces richesses? Eh bien! elles seront pour vous, si vous servez fidèlement la Russie, sinon... » Et, tirant son sabre, il fit un geste que ses *amis* comprirent parfaitement. Ils sortirent pleinement satisfaits de cette visite.

Un autre fait n'avait pas moins contribué à fortifier parmi les Tatares l'ascendant du colonel des Kabardiens. Un homme, Juif ou

(1) C'est-à-dire *forteresse de Vnézapnaïa*. On dit ordinairement *Vnézapné* tout court.

Tatare, que le brave et infortuné colonel Lévitzki, qui commandait alors un bataillon du régiment de Kabarda (1), avait jadis sauvé de la potence à Mosdok, et qui, par reconnaissance, s'était voué corps et âme à son service secret, fit savoir un jour qu'à la faveur d'une petite foire tenue à Andreva, quelques ennemis s'étaient introduits dans l'*aoul*. On supposait même qu'un *naïb* (chef) bien connu par son audace était du nombre. Les ennemis devaient sortir la nuit pour retourner chez eux. On fut les attendre aux trois portes du village, et le lendemain matin trois morts et un blessé étaient entre les mains des Russes. Le *naïb* ne se trouva pas du nombre. Les soldats s'étaient un peu trop hâtés de faire feu, ce qui avait permis à quelques hommes de se sauver. Les montagnards étaient furieux de cette mésaventure, tout comme si les Russes avaient empiété sur leurs droits. Ils firent annoncer qu'ils viendraient prendre leur revanche; on les attendit pendant plusieurs jours, mais personne ne parut, et ce qu'on trouva plus surprenant, c'est qu'ils ne vinrent pas pour racheter les morts, pas plus que pour tenter de les déterrer. Les Tatares d'Andreva seulement réclamèrent le blessé, sous prétexte qu'il était de leur *aoul*. Le prince leur fit répondre qu'il serait fusillé. J'ignore si telle a été la fin de ce malheureux; mais j'en doute, parce que les Russes n'ont pas l'habitude de maltraiter leurs prisonniers.

C'était par de tels actes de fermeté que le prince Bariatinski s'était fait une grande réputation chez ces hommes, qui ne comprennent guère que la raison du plus fort. Pour eux, indulgence est synonyme de faiblesse. Tout homme, à les entendre, peut donner une récompense; mais le chef tout-puissant a seul le droit de punir, et c'est par la jouissance de ce droit qu'il doit prouver sa puissance : s'il ne le fait pas, ce n'est pas par bonté, c'est qu'il a peur. Shamyl, qui les connaît, n'emploie qu'un seul moyen : la force. Les Tatares sont grands appréciateurs du courage, et ils l'estiment même chez leur ennemi. J'ai connu un officier qui était condamné à servir comme soldat (ce qui se voit quelquefois dans l'armée russe) et qui, à la suite de nombreuses aventures périlleuses survenues pendant qu'il allait seul à la chasse, s'était fait chez les Tchétchens une si haute réputation de bravoure, qu'il pouvait désormais se promener librement dans tout le pays et venir s'installer dans un village ennemi non-seulement sans danger, mais même avec l'assurance d'être parfaitement reçu. Cet homme intrépide avait tué en diverses circonstances quatorze Tchétchens, incendié les foins d'un village ennemi auxquels son colonel lui avait dit d'aller mettre le feu, et j'ai entendu dire que, pendant une expédition dans les montagnes, il avait suppléé avec le produit

(1) Un officier en Russie peut avoir un commandement de deux rangs au-dessus ou au-dessous de son grade. Le colonel Lévitzki, dont j'aurai souvent à parler dans ce récit, a été tué devant un *aoul* du Daghestan.

de sa chasse au manque d'alimens, et entretenu les chefs de son détachement dans l'abondance, quand d'autres compagnies en étaient réduites à donner jusqu'à cinq roubles pour un morceau de pain. Si l'armée russe avait beaucoup de soldats de cette trempe, bientôt la campagne lui appartiendrait complétement, et l'on n'aurait plus à enregistrer tant de meurtres isolés. Du reste, les Tchétchens ne se décident pas aisément à attaquer les chasseurs de l'infanterie russe; ils les connaissent comme excellens tireurs et préfèrent, s'ils peuvent, entrer en arrangement avec eux. Ils tiennent à la vie plus qu'on ne le pense, et ils ne l'exposent pas volontiers pour rien.

Quelques jours après mon arrivée à Vnézapné, le prince Bariatinski voulut que je fisse connaissance avec son régiment. A cet effet, il me fit passer en revue quelques compagnies alors occupées à protéger les travaux d'une tour que l'on construisait sur une hauteur voisine de la forteresse, et qui, conjointement avec une autre tour, devait en défendre les abords contre l'ennemi. Je vis là de beaux types de soldats dont la physionomie expressive et martiale me plut infiniment. Je remarquai la croix de *Saint-George de soldat* (1), que beaucoup portaient sur la poitrine comme signe d'une bravoure incontestable. Quand un groupe d'hommes se distingue, on donne une croix, et c'est à la majorité des voix de ces mêmes hommes qu'elle est décernée au plus digne. Après la revue, nous nous dirigeâmes vers l'*aoul* d'Andreva, qui, malgré l'intérêt de la nouveauté, produisit sur moi un bien triste effet. L'aspect misérable de ces maisonnettes qu'on appelle *sakles*, l'expression farouche des figures qu'on y rencontre et qui, sans faire le moindre mouvement, vous suivent constamment des yeux, n'avaient rien en effet de bien attrayant. Je fus un grand sujet d'attention pour ces sauvages, « qui, disaient-ils ensuite, auraient bien voulu voir la couleur de mon sang. » C'était mon costume français qui avait probablement excité en eux ce bizarre mouvement de curiosité. J'avais ainsi vu en peu d'instans les deux classes d'habitans de ces régions lointaines, les Russes et les Tatares, ou, si on l'aime mieux, mes défenseurs et ceux qui auraient pu devenir mes assassins. Les précautions du prince Bariatinski furent ma sauvegarde, et peu de temps après je me fis auprès des Tatares une réputation qui me valut des invitations de quelques-uns des principaux personnages de l'*aoul*, chez lesquels je vins amicalement prendre le thé et même boire du vin de Champagne. On pense bien que je n'y venais pas seul, quoique je n'allasse que chez des individus auxquels la Russie avait donné des grades et des pensions. On me donnait toujours une escorte de soldats pour dessiner dans la rue, car

(1) Cette croix est la récompense de la bravoure militaire. L'ordre de Saint-George se divise en plusieurs classes. Il y a la croix de Saint-George *d'officier* et la croix de Saint-George *de soldat*.

quelquefois, à la tombée de la nuit surtout, on y tirait des coups de fusil sur les Russes. Pour ces gens-là, tout homme qui travaille sur du papier avec un crayon fait un plan; donc il est dangereux, et par conséquent il faut s'en débarrasser le plus tôt possible.

Le régiment de Kabarda, comme tous ceux qui sont au Caucase, ne quitte jamais le pays (1); il fait partie de presque toutes les expéditions qui vont attaquer les Circassiens, et ses hauts faits sont connus dans toute l'armée d'occupation. Qui dit un *Kabardien* dit implicitement un brave; les soldats le savent et en tirent une vanité qui tourne au profit de leur courage. Aussi, quand ils apprirent que le siége de Salté (village du Daghestan), que faisait alors un corps d'armée russe, traînait en longueur, ils dirent tout naïvement que cela ne devait étonner personne, puisque les *Kabardinski* n'y étaient pas. Ces braves soldats étaient si bien persuadés qu'on ne pouvait pas réussir sans eux, qu'ils s'attendaient à être appelés à chaque instant en aide auprès du corps expéditionnaire, ce qui leur eût fait grand plaisir, car ils ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils entrent en campagne. Là au moins ils n'ont pas le temps de s'ennuyer comme dans leurs tristes forteresses, et de plus ils sont mieux payés et mieux nourris. J'ignore si l'esprit de corps existe ainsi dans tous les régimens de l'armée russe, mais je sais que dans celui dont je parle il est très fortement développé. Cette haute réputation qu'il a acquise par tant de combats ne l'empêche pourtant pas d'avoir un rival tout près de lui dans le régiment des chasseurs du prince Woronzoff, connu sous le nom de *Koura*. Néanmoins cette rivalité de gloire ne produit entre les soldats de ces deux régimens qu'une constante fraternité, qui se traduit des deux côtés par une foule d'attentions et de prévenances. Ce sont aussi les deux seuls régimens du versant nord du Caucase qui soient traités en camarades par les Cosaques du Térek.

Le soldat russe est naturellement brave; il est simple dans ses habitudes militaires parce qu'il n'a pas à faire parade de son courage ailleurs que devant ses camarades. S'il se distingue par quelque action d'éclat, le bruit qui pourra en résulter ne dépassera pas le cercle étroit de son régiment; ses parens, les amis qu'il a laissés au village qui l'a vu naître, sa femme, s'il est marié et qu'elle ne l'ait pas suivi à l'armée, personne en un mot n'en saura probablement jamais rien, et peut-être que des deux parts on ne s'en inquiète pas beaucoup. Malgré l'absence de ces excitations de l'amour-propre si puissantes chez d'autres peuples, il se bat bien et même avec une certaine gaieté; s'il n'a pas ce que les Italiens ont appelé *la furia francese*, il est,

(1) Il faut en excepter les Cosaques du Don, qui, ne servant que trois années consécutives, rentrent chez eux à l'expiration de ce temps.

comme chacun le sait, très solide. Il joint à une haute opinion de la puissance de son pays une grande confiance dans la sagesse de son chef suprême, et, une forte dose de fatalisme aidant, il est ce qu'on appelle un bon soldat. L'officier fait peut-être trop de cas de la bravoure personnelle, qu'il semble priser plus que la science militaire; aussi s'entend-il mieux souvent à soutenir le feu de l'action qu'à la diriger. Il a plutôt les qualités d'un vaillant soldat que celles d'un chef habile (1). Toujours prêt à se jeter au milieu du danger, il ménage peu sa vie et l'expose trop souvent comme le dernier de ses soldats. On cite à ce propos, dans l'armée du Caucase, un mot bien caractéristique d'un général en chef. On venait lui annoncer que l'officier supérieur commandant son arrière-garde faisait le coup de fusil comme un simple soldat. Il répondit : « Eh bien! nous avons un soldat de plus et un général de moins. »

J'étais depuis quelque temps à Vnézapné, j'avais déjà parcouru les parties accessibles du pays environnant, j'avais dessiné tous les points de vue qui me paraissaient un peu pittoresques, et l'existence casanière qu'on mène en pareil lieu commençait à me devenir fastidieuse, malgré l'agréable société de quelques officiers, quand une circonstance imprévue vint faire diversion à mes pensées.

Un matin, on vit arriver à la porte du *Forstadt* (2) un homme portant le costume circassien et ayant la tête rasée, comme un vrai disciple de Mahomet : la garde l'arrêta; mais qu'on juge de l'étonnement des soldats, quand dans le prétendu Tchétchen ils reconnurent Ivan, leur ancien camarade, qu'ils avaient perdu depuis huit mois! Conduit immédiatement devant son colonel, Ivan raconta comment, dans des circonstances dont il n'avait qu'une idée confuse, il avait été enlevé de l'*aoul* et amené prisonnier dans les montagnes. On ne lui avait fait subir aucun mauvais traitement. Pris pour domestique par un chef circassien, il avait mené une existence qui aurait pu être tranquille, si le souvenir de ses compagnons d'armes et de son pays avait laissé son cœur en repos; mais les velléités de fuite s'évanouissaient toujours devant de nombreux obstacles, lorsqu'un jour une bonne occasion se présenta. On l'avait envoyé cueillir des noisettes dans la forêt. Une fois dans le bois, les chances de réussite excitèrent son courage, et il prit intrépidement le chemin de la Rus-

(1) Avant d'aller au Caucase, j'avais entendu dire en Russie que les officiers, pour ne pas être exposés de préférence aux balles des Circassiens, revêtaient en expédition l'uniforme du soldat. Il faut bien peu connaître l'esprit de l'armée russe pour prêter créance à de si pauvres inventions. Il est bon de dire que le Caucase est pour certains Russes un tel sujet de frayeur, qu'ils croient volontiers à toutes les fables terribles qu'on leur débite sur ce pays.

(2) C'est une attenance de la forteresse, où logent les officiers, les soldats mariés et les troupes que ne peut contenir la forteresse proprement dite. Les Tatares amis ne peuvent y entrer que de jour et en déposant leurs armes à la porte.

sie. De fourrés en fourrés, il était arrivé sain et sauf jusqu'à la porte de la forteresse : il était sauvé; il était chez les siens. Comme il n'y avait aucun doute sur sa conduite, qui avait toujours été bonne, on le rendit à ses amis, qui alors le reçurent avec des transports d'allégresse. On imaginerait difficilement la joie que son retour causa dans le bataillon dont il faisait partie. On l'avait cru mort; il revenait presque de l'autre monde, car on ne revient pas facilement de chez Shamyl. Il apportait de sa captivité des détails curieux pour tous, mais d'un haut intérêt pour son chef, qui jugea à propos de les mettre à profit.

Au nombre des renseignemens que donnait le fugitif Ivan, il en était un qui avait plus particulièrement attiré l'attention du prince Bariatinski : c'est que, dans l'*aoul* de Zandak, situé au fond d'une vallée, à quarante verstes (1) environ de Vnézapné et à trente verstes de la forteresse russe la plus rapprochée, il existait une pièce de canon parfaitement montée. La pensée d'enlever cette pièce d'artillerie et de détruire par un rapide coup de main ce repaire d'ennemis s'offrit à l'esprit actif et entreprenant du colonel. Je ne fus pas mis dans la confidence de ce projet, qui avait pour but d'obliger Shamyl à se priver du concours d'une partie des hommes qu'il employait contre une armée russe qui opérait à la même époque dans le Daghestan. Les préparatifs se firent avec tant de précautions, que, jusqu'au moment où l'on prit définitivement la route de la vallée qui mène au village de Zandak, personne ne supposa qu'on méditait une course sérieuse : on ménageait à la garnison de Vnézapné comme à moi-même une surprise. Le prince Bariatinski m'avait bien dit plus d'une fois qu'avant de nous séparer, il me donnerait « une représentation de sa façon; » mais je n'y comptais presque plus quand cette bonne fortune se présenta.

Une fois persuadé que j'allais parcourir les montagnes du Caucase avec une colonne expéditionnaire, je ne fus pas, je l'avoue, sans quelque inquiétude. N'ayant jamais été militaire, je n'avais aucune idée de l'effet que ferait sur moi le sifflement des balles. Je ne me rendais pas bien compte de la manière dont je me comporterais au moment du danger, et j'allais me trouver en mesure de représenter la bravoure française devant un public qui se connaissait en fait de courage, et qui, je suppose, n'était pas fâché de voir un Français à l'œuvre. Je me disais bien que les gens sensés ne jugeraient pas de ma nation d'après moi seul : Dieu merci, la France n'a plus besoin de faire sa réputation militaire; mais qui savait si on ne serait pas

(1) A peu près dix lieues et quart de France. La verste se compose de cinq cents *sagènes;* la *sagène* est de trois *archines,* et l'*archine* vaut 0m 71165 de mètre.

un peu satisfait, le cas échéant, de rire aux dépens d'un Français qui tombait ainsi sous la main, et de saper en détail une gloire depuis longtemps acquise? Ces pensées me venaient d'autant plus aisément, que je suis convaincu qu'entre deux grandes nations qui se respectent, un peu de rivalité n'est pas un mal. J'aime trop mon pays pour ne pas respecter tout homme qui est sincèrement attaché au sien, pourvu que ce ne soit pas là un motif de dire du mal de celui des autres. Toutefois le désir que j'avais d'assister à un spectacle si nouveau pour moi me fit mettre toutes mes craintes de côté, et, persuadé que l'homme peut tout ce qu'il veut sur lui-même quand il sait bien vouloir, je n'hésitai pas à courir une aventure dont les risques pouvaient être dangereux pour moi.

Le rendez-vous, pour le départ, était fixé à quatre heures de l'après-midi. — Nous allions, m'avait dit le prince Bariatinski, faire une partie de plaisir dans une *stanitsa* (1) des Cosaques de la ligne. — Dans le cas où j'aurais pris les paroles du prince au sérieux, je n'aurais pas tardé à être détrompé. Un petit incident relatif à la couleur de mon cheval, dont la robe était presque blanche, éveilla la sollicitude du prince à mon égard. Il ne voulait probablement pas m'exposer la nuit comme un but aux balles ennemies; mais la difficulté de trouver un autre cheval qui fût, comme celui-là, habitué au bruit de la fusillade, et quelques autres raisons qu'il est inutile de mentionner ici, le déterminèrent enfin à me laisser cette monture. En outre, la compagnie qui formait notre escorte portait des provisions de bouche, ce qui ne se faisait pas pour les courses de tous les jours, et, par extraordinaire, le chirurgien-major du régiment était avec nous. Si c'était une partie de plaisir qu'annonçaient toutes ces précautions, à coup sûr elle devait avoir un cachet tout particulier.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à la petite forteresse de Kaçalourt, située à l'entrée de la gorge au fond de laquelle s'élèvent les cabanes du village de Zandak. Nous y trouvâmes un peu plus de deux mille hommes d'infanterie du régiment de Kabarda, deux cents Cosaques du Don, et quatre pièces d'artillerie de montagne qui avaient été dirigées sur ce point par fractions et avec assez de précautions pour ne pas donner de soupçons à l'ennemi. Devant cet appareil de guerre et sur le point de sortir du territoire russe, le prince Bariatinski ne pouvait me laisser plus longtemps dans l'ignorance du véritable but de notre course. En effet, il me dit, avec toutes les marques d'un intérêt plein de cordialité, les dangers auxquels j'allais être exposé, afin que, dans le cas où je n'aurais pas été bien

(1) C'est le nom qu'on donne aux villages fortifiés qu'habitent ces Cosaques.

aise de l'accompagner, je pusse rester à la forteresse pour y attendre son retour. Il n'y avait pas à hésiter : j'acceptai avec empressement la proposition qui m'était faite d'assister à l'excursion projetée, et dès ce moment nous ne nous occupâmes plus qu'à mettre nos armes en bon état. Un officier distingué du régiment de Kabarda, le colonel Lévitzki, avec qui je m'étais lié d'une affection toute particulière, parce qu'il m'avait donné des preuves d'une véritable amitié et qu'il joignait à un grand cœur une haute intelligence, m'avait engagé à charger au moins un de mes pistolets avec du gros plomb, afin d'être plus sûr, au besoin, de mettre un agresseur hors de combat. Je suivis ce conseil, qui peut être surtout très utile dans les pays soumis à la Russie, parce que là on n'a à craindre ordinairement que des brigands que la moindre blessure peut faire retrouver par la police russe. Aussi ces coupeurs de route abandonnent-ils le combat dès qu'un des leurs a été blessé, poussant même le soin de leur sûreté jusqu'à se débarrasser de celui-ci par un meurtre, afin d'anéantir toute trace qui pourrait les trahir. Dans le Caucase, c'est mauvais signe quand on en vient à se servir du pistolet; là l'ennemi n'agit de près que lorsqu'il se bat en désespéré ou qu'il considère son succès comme certain.

Tous nos préparatifs de départ une fois achevés, le colonel Lévitzki m'invita à prendre le thé avec lui, en m'engageant à manger le moins possible, dans la prévision de quelqu'une de ces blessures qu'un surcroît de nourriture peut rendre plus dangereuses. Il en parlait, disait-il, par expérience. Nous étions tranquillement assis par terre, dans un coin de la cour de la forteresse, quand un officier vint, de la part du prince Bariatinski, me dire que j'étais attendu pour le souper. Le grand air excite singulièrement l'appétit; négligeant les avis pleins de sagesse qu'on venait de me donner, je me rendis immédiatement chez le prince. Ce repas, qui réunissait des hommes prêts à commencer une entreprise dont il était impossible d'apprécier les chances, ne fut pas triste; mais il ne fut pas gai non plus, car on ne savait pas si toutes les personnes qui se trouvaient là se reverraient au retour. On ne parle pas beaucoup la veille d'un combat, et si la gaieté se montre parfois, elle n'est généralement accueillie que du bout des lèvres. La solennité du moment et les préoccupations de l'avenir sont trop puissantes pour laisser place aux facéties ordinaires. C'était la première fois d'ailleurs que le prince Bariatinski allait commander en chef et assumer sur sa tête toute la responsabilité d'une *expédition* (1).

(1) C'est le mot consacré. Les Russes l'emploient dans leur langue pour désigner toute opération un peu importante dirigée contre les Circassiens.

A huit heures, nous montâmes à cheval, et peu après, par une belle nuit d'automne, nous traversions la petite rivière qui baigne le pied de la forteresse, et dont nous devions constamment suivre la rive gauche. Nous nous dirigions vers le sud, du côté des montagnes, en remontant une vallée qui se rétrécissait à mesure que nous nous éloignions de la plaine des Koumouiks.

D'abord nous ne parcourûmes qu'un terrain uni et dépourvu de végétation, c'était encore la steppe; mais nous ne tardâmes pas à nous engager dans des broussailles assez épaisses. Il avait été défendu de fumer, et surtout de parler à haute voix. Les chiens qui accompagnent ordinairement les soldats avaient tous été consignés à la forteresse, et on tâchait d'étouffer le hennissement des chevaux, s'il venait à ceux-ci l'envie de se faire entendre. Toutes ces précautions n'étaient pas superflues vis-à-vis d'un ennemi aussi vigilant que le sont les Tchétchens. La soirée était superbe; la lune, qui se levait à notre gauche, nous promettait une clarté qui nous était utile d'abord pour reconnaître notre route, et qui devait plus tard nous rendre de plus notables services. Une marche rapide et silencieuse, faite de nuit et dans des lieux inconnus, avec la perspective de dangers plus ou moins grands, a quelque chose de solennel qui frappe les esprits les moins accessibles à l'émotion. Aussi tous, officiers et soldats, semblaient-ils marcher sous l'influence de la même pensée : le mystère. Quelques vanneaux, dont notre arrivée avait troublé le repos et qui s'enfuirent en poussant leur cri plaintif, rompirent seuls le silence profond qui nous entourait. Nous avancions toujours. Souvent le peu de largeur du chemin obligeait la colonne à s'allonger indéfiniment, et l'on profitait des espaces vides pour se resserrer autant que le permettait la rapidité de notre mouvement. Alors on ne marchait pas, on courait, car les compagnies de tête ne s'arrêtaient jamais. Les Cosaques étaient en avant comme éclaireurs (on sait qu'ils ne font aucun bruit), guidés par le fidèle Ivan et un espion tatare sur lequel on comptait assez peu pour le faire surveiller de près par un homme sûr qui avait ordre de lui brûler la cervelle aux moindres apparences de trahison.

Nous marchions ainsi depuis quelque temps, quand un coup de fusil retentit tout à coup au centre de la colonne et excita quelques aboiemens de chiens sur notre droite, dans le lointain. Un léger frémissement d'inquiétude courut dans les rangs. C'était un soldat qui par maladresse venait de produire ce bruit en faisant partir son arme; mais l'impression ne fut pas de longue durée. Il n'est pas rare d'entendre un coup de fusil dans ces lieux, et nous n'en marchâmes que plus rapidement. Après bien des montées, des descentes et des détours continuels, nous arrivâmes devant une petite fortification

des Tchétchens. C'était une palissade faite avec des branches entrelacées et garnies de terre. Elle est établie en travers de la route, sur une petite élévation qui domine le côté par lequel nous arrivions, et elle est percée d'une porte à claire-voie à l'endroit où la route y aboutit en droite ligne. On appelle ce lieu la *Porte de Goëtimir*. En dedans de cette palissade, et tout près de l'entrée, est un tombeau à côté duquel s'élève une longue bigue ornée, vers son extrémité, d'un simulacre de drapeau suspendu à une hampe courte et fixée horizontalement dans la bigue. C'est le lieu de repos éternel d'un chef, peut-être de celui dont le nom est resté à ce passage. — « Ici, me dit le colonel Lévitzki avec son calme habituel, nous aurons des coups de fusil au retour, et peut-être plus que nous n'en voudrions. — Vous croyez? lui répondis-je; eh bien! j'en prends note, et nous verrons si vous êtes un bon prophète. »

Nous avions à peine franchi cette porte, qui du reste n'était pas fermée, que j'aperçus à quelques pas de moi, sur la gauche, les restes d'un feu qui brillait encore. Le colonel Lévitzki, à qui je fis part de ma découverte, ordonna immédiatement à ses soldats d'entourer ce feu, mais on n'y trouva personne. Un officier rapporta seulement une paire de souliers circassiens et des baguettes qui servent à appuyer le fusil. Il était visible que ce feu avait été naguère entretenu. Les Cosaques du Don étaient probablement passés trop rapidement pour l'apercevoir. Nous entrions alors dans un bois de chênes blancs, et cette troupe de cavaliers n'était pas loin de nous. Tout à coup il se fit dans les rangs un mouvement d'alerte. Il faut peu de chose en pareille circonstance pour émouvoir les hommes. Prenant leurs lances en main, les soldats s'enfoncèrent en avant, dans l'épaisseur de la forêt. Nous ne sûmes pas ce qui avait causé cette sensation; peut-être (on pouvait le supposer ainsi) était-ce le bruit que fit en fuyant quelque homme qui était posté là en vedette.

« Si, au lieu des Cosaques du Don, nous avions eu quelques-uns de mes vieux Cosaques de la ligne, me dit mon ami le colonel, cet homme ne se serait aperçu de notre présence que lorsqu'il n'aurait plus été en état de faire un mouvement ni de pousser un seul cri. » Je crus sans peine le colonel Lévitzki, car je savais tout ce qu'il avait fait d'extraordinaire quand il commandait le régiment des Cosaques de Mosdok (1).

Au milieu de la forêt, nous fûmes arrêtés par une bifurcation de la route. Les Cosaques étaient hors de vue; il fallut, à la faveur des rayons de la lune que filtraient les grandes masses de feuillage qui nous entouraient, chercher sur la terre la trace des pieds des che-

(1) C'est le nom d'un des régimens des Cosaques de la ligne.

vaux. Enfin nous laissâmes derrière nous ce bois, qui ne nous promettait rien de bon pour le retour, et nous entrâmes dans une grande plaine qui portait des traces de culture et qui était parsemée d'arbres de la plus belle venue. On y fit une halte d'une demi-heure pour laisser à l'infanterie le temps de reprendre haleine. J'en profitai pour lier conversation avec les soldats, qui, voulant me témoigner leur sympathie, m'offraient leur pain et leur eau-de-vie. Je leur recommandai alors de faire attention à moi, et surtout de ne pas me prendre pour un Tchétchen. (Je portais le costume des Cosaques de la ligne, qui est le même que celui des indigènes.) — Oh! ne craignez rien, me dirent-ils, nous vous connaissons et nous connaissons aussi votre cheval, qui a appartenu à notre ancien colonel; mais comment, monsieur, pouvez-vous venir dans un pareil lieu? — Il m'est très agréable de me trouver avec vous, leur répondis-je. — C'est étrange, car enfin rien ne vous y oblige, et vous n'avez pas de grades à gagner. » Ces braves gens ne pouvaient pas comprendre que la curiosité seule m'eût décidé à les suivre ainsi en amateur. Les officiers me témoignaient la même cordialité, et mes réponses durent leur prouver combien j'étais touché de ces marques d'intérêt.

On se remit en marche. La plaine que nous avions à parcourir est assez étendue; à son extrémité, nous rencontrâmes un bas-fond couvert de petits arbres à travers lesquels un sentier assez étroit allait en descendant. Il fallut nous engager dans ce coupe-gorge, où il n'était pas facile de faire passer l'artillerie. Au fond du ravin, le terrain était marécageux; puis nous eûmes à gravir le talus opposé, au sommet duquel nous trouvâmes un plateau ombragé de quelques grands arbres. A partir de ce lieu, la route s'engageait dans une profonde vallée. En arrivant sur le plateau, la tête de la colonne dut s'arrêter pour donner le temps au reste de la troupe de sortir de ce trou. Nous n'étions plus qu'à deux verstes de l'aoul de Zandak, et rien n'indiquait que l'ennemi se doutât de notre présence. Le moment critique arrivait : il fallait, sans perdre de temps, prendre le village d'assaut, l'incendier si c'était possible, et emporter la pièce de canon promise à notre courage. Nous causions des mesures à prendre pendant que les troupes continuaient à se masser, lorsque tout à coup une forte et brève fusillade éclata à l'extrême arrière-garde. C'était l'ennemi. — Qu'allons-nous faire maintenant? dis-je au colonel Lévitzki. — *Na léva krougom* (demi-tour à gauche), me répondit-il, car nous ne trouverions plus rien à prendre dans le village, si ce n'est beaucoup de coups de fusil, et la satisfaction de brûler de pauvres cabanes ne vaut pas le mal que nous y aurions. — Les Circassiens déménagent vite, et, d'après ce que nous apprîmes plus tard, au

premier signal d'alarme, tous ceux qui ne pouvaient pas combattre étaient partis pour la montagne en emportant toutes leurs richesses, y compris la pièce de canon.

Notre coup était manqué, et, quels que fussent nos regrets, il n'y avait rien à faire. Nous n'étions pas en nombre pour enlever rapidement un village prêt à se défendre, et qui pouvait, d'un instant à l'autre, recevoir du secours. Il n'y avait donc plus qu'à nous retirer. En effet, le prince Bariatinski donna immédiatement l'ordre de commencer le mouvement de retraite. On tourna sur place. Le bataillon du colonel Lévitzki, qui jusqu'alors avait été en tête, dut ainsi former l'arrière-garde. Il pouvait être minuit et demi. Le temps était toujours superbe, et la lune se trouvait au milieu de sa course. J'étais arrivé sur le plateau avec l'avant-garde, et m'étant mis un peu de côté, vers l'ouest, je pus distinguer, à une petite distance de nous, des hommes qui, comme des ombres, se glissaient entre les buissons. Les coups de feu ne se firent pas attendre, et les balles, passant au-dessus de ma tête en sifflant, allèrent se perdre dans la montagne voisine. Peu après, le mouvement de retraite se fit sentir jusqu'à l'extrême arrière-garde. Les Tchétchens se réunissaient sur le terrain que nous abandonnions, et ne cessaient pas de tirer sur les Russes, qui ne ripostaient pas. Nous avions gardé jusqu'alors notre *incognito;* mais, lorsque les derniers soldats se furent engagés dans la descente, la trompette se fit entendre, et ses sons répétés aux deux bouts de la colonne, puis répercutés par les échos des montagnes, firent enfin savoir que c'étaient bien les Russes qui, à cette heure indue, se promenaient dans la vallée, et les soldats prouvèrent à l'ennemi, par une vive fusillade, que notre promenade n'était pas purement sentimentale. Ce fut là un beau moment dont je conserverai toujours l'impression. Il paraît toutefois que les Tchétchens n'étaient pas encore en grand nombre, car ils nous laissèrent sortir du bas-fond sans trop nous inquiéter.

A partir de ce moment, les coups de feu ne cessèrent plus. On les entendit alternativement à l'arrière et à l'avant, quelquefois même de tous les côtés à la fois, suivant les avantages du terrain ou le plus ou moins d'arbres que l'ennemi jugeait être à sa convenance pour tirer sur nous sans trop s'exposer. Notre course avait néanmoins perdu une grande partie de son intérêt. Il ne s'agissait plus maintenant que de nous retirer avec le moins de mal possible. Les choses allèrent assez bien jusqu'à la porte de Goëtimir. C'est là que les Tchétchens nous attendaient. La porte était fermée cette fois; il fallut la démolir, et pendant ce temps nous pouvions distinguer parfaitement la voix des hommes qui couraient dans le bois. — Que disent-ils? demandai-je à un soldat avec qui j'étais occupé à partager ma

provision de tabac, car nous pouvions fumer alors, en cachant avec soin le feu du cigare que l'ennemi n'eût pas manqué de prendre pour but. — Ils disent de se hâter, — me répondit celui-ci. Devant la porte, une forte décharge de mousqueterie, tirée presque à bout portant, accueillit les soldats, qui s'élancèrent à la baïonnette à la poursuite des Tchétchens; mais ceux-ci n'essayèrent pas de tenir, et s'enfuirent à toutes jambes vers la rivière, que nous avions maintenant à notre droite, et dont les escarpemens devaient leur servir d'abri.

Les Circassiens qui nous poursuivaient s'étaient donné rendez-vous en cet endroit; aussi à peine fûmes-nous sortis de la palissade, que tout le bois environnant sembla peuplé d'ennemis. On tirait de tous les côtés en même temps, mais c'était surtout à l'arrière et sur la droite que le feu était le plus nourri. Il fallut nous arrêter. Les combattans étaient assez près de nous pour que de temps à autre nous pussions les apercevoir et entendre les injures qu'ils nous débitaient, tout en s'excitant mutuellement au combat par un cri qui peut se rendre par la syllabe *hi,* dite en traînant et répétée plusieurs fois. On leur répondait injure pour injure, et les coups de fusil faisaient le reste. Ces cris, au milieu du bruit des armes, donnaient à ce combat une teinte de mœurs antiques qui avait bien son originalité. Ils me rappelaient aussi ces tableaux de Wouwermans, dans lesquels on voit tous les combattans représentés bouche béante.

L'ennemi venait quelquefois si près des soldats, que ceux-ci chargèrent à la baïonnette à plusieurs reprises, mais inutilement, car il s'enfuyait à l'instant. On fit jouer l'artillerie, qui tira à mitraille. Les Tchétchens guettèrent alors le moment où l'on devait mettre le feu à la pièce. Couchés à plat-ventre derrière de petits tertres ou se cachant dans une construction en pierres qui était de leur côté, ils ne se montraient qu'après que le coup était parti, en poussant des cris sauvages et en faisant pleuvoir une grêle de balles à l'endroit qu'occupait la pièce de canon; mais les coups qui, par un feu plongeant, nous arrivaient du côté de la porte de Goëtimir étaient bien autrement dangereux que ceux qui, tirés ainsi à la hâte et sous une fusillade soutenue, se perdaient au-dessus de nos têtes.

Les soldats, échelonnés en tirailleurs, avaient seuls beaucoup à faire, et ils y mettaient une bonne volonté telle qu'une quantité de balles pleuvaient toujours à l'instant sur le lieu d'où un coup de feu était parti. La difficulté de se déployer sur un terrain inconnu, et que l'obscurité ne permettait pas de sonder, constituait notre principal désavantage. La lune était alors voilée par un nuage. Je causais avec un officier, quand les balles parurent se diriger de mon côté et passèrent assez près de nous pour que nous pussions distinguer, d'après l'intensité du sifflement, la différence de grosseur de quel-

ques-unes, ce qui fit dire à mon interlocuteur qu'il devait y avoir là quelques fusils russes, car les carabines circassiennes ne portent ordinairement que de très petites balles. — C'est, me dit cet officier, votre cheval blanc qui nous vaut cette visite. Nous ferions beaucoup mieux de mettre pied à terre et de ne pas nous exposer ainsi à une mort inutile. — Il faut dire qu'outre mon cheval, qui par sa couleur brillait au milieu des soldats qui nous entouraient, j'avais un bonnet de fourrure d'une blancheur éclatante. Je suivis son conseil, et nous continuâmes notre conversation jusqu'à ce que la compagnie de cet officier fût appelée à en remplacer une autre qui se retirait de la ligne des tirailleurs après avoir épuisé ses munitions. La compagnie russe est ordinairement composée de trois cents hommes; chaque homme porte avec lui soixante cartouches, d'où il résulte que la compagnie en question avait tiré près de dix-huit mille coups, et l'on suppose bien qu'elle n'était pas la seule à combattre.

Les Russes chargent leur arme avec une grande rapidité et fournissent un grand nombre de coups en très peu d'instans; mais ils tirent mal, car ils n'ajustent pas. Quand on leur demande pourquoi ils n'y apportent pas plus d'attention, ils répondent naïvement que « ce n'est pas nécessaire, attendu que la balle saura bien trouver son homme. » Par suite de ce raisonnement, ils cherchent peu à mettre à profit les accidens de terrain qui pourraient les garantir; en effet, il est inutile qu'ils se cachent, si la balle se charge elle-même d'aller trouver son homme. D'ailleurs se cacher est contraire aux idées de bravoure du soldat; il faut bien qu'il se montre, s'il veut être vu et admiré. Les Circassiens, qui ne donnent pas tant d'esprit à leurs projectiles, profitent au contraire de tout pour se mettre à couvert, et pour peu qu'une pierre soit grosse, ils trouveront le moyen de s'en faire un abri. Il est curieux de voir avec quelle adresse ils se blottissent derrière le premier objet venu : un serpent ne ferait pas mieux. Toutefois ils perdent beaucoup de temps pour charger leurs carabines, qui sont presque toujours à balle forcée; ils ménagent la poudre, ajustent longtemps, et tirent bien quand ils peuvent appuyer leur arme sur un objet quelconque. Ils tirent mal à bras francs. La réputation d'excellens tireurs qu'on leur a faite n'est donc méritée qu'à de certaines conditions. On comprend qu'un homme qui, durant toute sa vie, se sert d'une même arme, qui en étudie la portée, et qui ne tire que lorsqu'il est parfaitement établi dans un lieu à sa convenance, on comprend, dis-je, que cet homme manque rarement son but, quelque mauvaises que soient les carabines que les montagnards fabriquent chez eux. Il m'est arrivé de tirer à la cible avec des Tatares; j'avais une carabine de leur fabrique, qui était plutôt belle que bonne, et ils étaient fort étonnés de voir qu'à bras francs

je tirais aussi juste qu'eux appuyant leur arme sur des baguettes dont ils sont toujours munis. Cependant je sais fort bien que je ne puis me donner comme un habile tireur.

Nous fûmes retenus longtemps à cette porte de Goëtimir, et, tout en me promenant parmi les soldats, j'admirais le spectacle curieux qu'offrait ce combat de nuit dans une gorge étroite et boisée. Le côté triste de la bataille, c'est-à-dire les morts et les blessés, n'attirait pas beaucoup mes regards à cause de l'obscurité, et les coups de canon, répercutés mille fois par les montagnes voisines, produisaient des bruits lointains qui ressemblaient à la magnificence d'un orage dont les balles figuraient les grêlons.

Cependant l'ennemi semblait perdre de son ardeur. Son chef était tombé sous la mitraille; ses pertes étaient plus fortes que celles des Russes, qui, après tout, n'avaient pas beaucoup de mal. Le feu se ralentissait sensiblement; le moment était donc venu de continuer notre retraite, que les blessures de quelques chevaux d'artillerie rendaient opportune. On ne cessa pas néanmoins de riposter à l'ennemi; mais on y mit moins d'ardeur aussi, et le jour ne tarda pas à venir permettre aux soldats de tenir les agresseurs à distance. Cela n'empêchait pourtant pas les balles d'arriver encore au milieu de nous. On ne s'en inquiétait plus beaucoup toutefois. Vers six ou sept heures du matin, nous rentrâmes dans la plaine, et l'ennemi nous abandonna tout à fait. Alors la gaieté revint, et les chants recommencèrent. Le soldat russe chante toujours. Chaque compagnie a son corps de chanteurs qui célèbrent, dans des couplets de leur composition, les exploits du régiment ou des souvenirs d'amour. Les chants du peuple russe sont mélancoliques; ceux du soldat au Caucase sont gais et très animés. Un homme chante ordinairement le couplet, et le chœur accompagne au refrain, en y mêlant le ron-ron d'un tambour de basque, pendant qu'un homme ou deux, agitant une espèce de petit chapeau chinois dans chaque main, précèdent en dansant. J'ai connu un tambour, cher au régiment de Kabarda, le seul de tous ceux que j'ai eu occasion de voir qui m'ait rappelé le tambour français. Cet homme, en débitant son couplet, s'animait à un tel point que ses traits se contractaient et que sa figure en devenait bleue.

Nous allions ainsi assez paisiblement, quand un cadavre, qui avait été placé en travers sur la selle d'un cheval des Cosaques, tomba, et vite un des danseurs s'en alla donner un coup de main au conducteur du cheval pour l'aider à replacer le mort sur la selle, puis, sans plus de façon, il revint à sa place continuer ses entrechats. Tel est l'effet de l'habitude des combats. Un homme que l'on connaissait depuis longtemps meurt, et l'on chante des refrains d'amour à côté de son cadavre. Cependant cet homme a là des camarades qui l'ont aimé, qui

le regretteront peut-être; mais ils sont depuis si longtemps familiarisés avec l'idée de la mort, qu'elle n'a plus d'aspects effrayans pour eux. De plus, la vue du cadavre d'un homme qu'une mort rapide est venue frapper dans un moment d'action n'a rien de bien attristant, et ses traits portent encore longtemps les traces de l'expression qu'ils avaient au moment où il est tombé.

Enfin on s'arrêta en plein champ, au milieu de la plaine. Un peu de repos n'était pas à dédaigner. Le prince Bariatinski avait fait porter avec lui tout ce qui pouvait compléter un déjeuner passable, auquel on fit, comme on pense bien, grand honneur, et bientôt on se mit à raconter les nombreux épisodes de la nuit. Certainement, cette affaire n'était rien pour ces hommes qui avaient assisté à tant d'engagemens plus sérieux, mais elle avait une grande importance pour beaucoup de jeunes soldats qui venaient d'y recevoir, comme on dit, le baptême du feu, et qui s'étaient vaillamment conduits, à la grande satisfaction de leurs officiers et des braves vétérans qui, par des récits de batailles, formaient depuis longtemps les cœurs de leurs compagnons inexpérimentés à cette périlleuse existence. L'honneur du régiment était bien confié. Le fait suivant pourra donner une idée de la force de l'esprit de corps qui existe chez les Kabardiens. Un officier grièvement blessé au moment d'une lutte terrible contre les montagnards n'eut rien de plus important à dire à son colonel, qui était venu le voir : « Eh bien! osera-t-on prétendre encore que ceux du régiment de *Koura* valent autant que nous? »

Le prince Bariatinski, que, pendant l'action, on avait vu sur tous les points où les circonstances pouvaient demander la présence du chef, était satisfait de la manière dont il avait relié connaissance avec ses officiers et ses soldats, qui, de leur côté, avaient admiré son calme et sa présence d'esprit. Ils pouvaient supposer, dès ce moment, que cette course n'était que le faible prélude de beaucoup d'autres plus sérieuses, de celles, en un mot, qui depuis ont porté si haut le nom de cet officier. Le colonel Lévitzki, dont la prédiction ne s'était que trop bien accomplie, avait son habit percé de cinq balles, dont une seulement l'avait légèrement touché. Il avait eu son trompette et l'aide de camp de son bataillon blessés à ses côtés (1).

Tout était donc fini. Il ne nous restait plus qu'à reprendre le chemin de Kaça-Iourt, et de là celui de Vnézapné. Le même jour, un fort détachement de Circassiens, envoyé par Shamyl au secours du village un moment menacé, vint s'établir à la porte de Goëtimir, où

(1) L'aide de camp de bataillon est un officier qui remplit des fonctions analogues à celles de l'adjudant sous-officier dans l'armée française.

il campa pendant une semaine. Un des principaux avantages de ce chef consiste à pouvoir, en tout temps et sans faire de longs trajets, se porter avec toutes ses forces sur n'importe quel point de sa frontière, ce qui oblige les Russes à être en mesure de résister, partout où ils sont établis, à une vigoureuse attaque. Shamyl est au centre d'une immense circonférence occupée entièrement par les Russes, qui ne peuvent dépasser leurs limites sans s'engager immédiatement dans des vallées étroites et fortifiées, où un petit nombre d'hommes suffit presque toujours pour retarder, sinon arrêter la marche d'une armée envahissante. Si les hommes qu'il avait envoyés contre nous étaient arrivés à temps, il est vraisemblable que nous aurions eu beaucoup à souffrir avant d'être sortis de la vallée.

Les Russes doivent regretter de n'avoir pas depuis longtemps pratiqué, sur une grande échelle, ce système de courses dont on a vu les heureux résultats dans notre guerre de l'Algérie; peut-être aujourd'hui, grâce à ce système fidèlement poursuivi, seraient-ils maîtres de l'isthme caucasien. Il a fallu à la France vingt années pour dominer complétement un pays habité par une population plus nombreuse et peut-être plus intrépide que celle du Caucase, placé aussi de manière à pouvoir se procurer du dehors des ressources que les Circassiens ne peuvent attendre de personne. Les Russes nous disent à cela que les montagnes de l'Algérie ne sont pas aussi escarpées que celles dans lesquelles ils ont à combattre. Je n'ai pas vu notre Afrique française, il me serait donc impossible d'établir une juste comparaison entre ces deux pays; mais, s'il faut en croire les descriptions qu'on en a faites, je dois supposer qu'il y a là des difficultés de terrain qui valent bien celles que les Russes ont à surmonter au Caucase. Leur armée d'occupation pour toutes les provinces circassiennes, dans lesquelles on comprend l'immense étendue de pays qui se déploie au sud de la chaîne de montagnes jusqu'aux frontières de la Perse et de la Turquie, est, dit-on, de cent quatre-vingt mille hommes (1), que les maladies viennent souvent assaillir dans des forteresses mal garanties contre les effets d'un climat généralement pernicieux. Je ne parle pas de ceux que la guerre décime : le nombre des morts causées par le feu de l'ennemi est peu considérable relativement à la mortalité entretenue par les maladies et les fièvres de tous genres que provoque dans ces lieux la moindre imprudence. On sait que le soldat russe est peu observateur des règles de l'hygiène. En ce moment encore, les efforts du général en chef prince Woronzoff, pour combattre les causes de ces maladies, viennent se briser contre l'insouciance du soldat, et les officiers qui de-

(1) J'ignore si les Cosaques de la ligne sont compris dans ce chiffre.

vraient l'aider dans cette œuvre d'humanité aiment mieux laisser faire les hommes placés sous leurs ordres que de courir le risque de s'en faire détester en les gênant dans des habitudes que souvent ils suivent eux-mêmes. Ainsi, par exemple, on a distribué à chaque homme un plastron de flanelle qu'il doit porter sur l'estomac, et qu'on ne trouve que rarement sur lui, à moins qu'il ne l'ait dans sa poche. Il y a dans les rangs inférieurs de l'armée russe une force d'inertie pour certaines choses qui finit par lasser les chefs les plus persévérans. C'est, sous un autre point de vue, la même indifférence que vis-à-vis du danger. A cette occasion, je me souviens d'un fait qui peut venir à l'appui de ce que j'avance. Je marchais un jour, accompagné de quelques soldats, sur un sentier dont l'un des côtés était coupé à pic au-dessus d'un torrent, et le terrain sur lequel nous marchions ne présentait aucune garantie de solidité; mais, comme les soldats ne s'en inquiétaient guère et qu'un malheur pouvait facilement arriver, je les engageai à ne pas longer le précipice, sur quoi le caporal me dit : « Un *Kabardinski* ne craint rien, et, si vous nous ordonniez de sauter en bas, nous sauterions. — Je le crois parfaitement, ajoutai-je; mais, comme il n'y a rien qui presse et que je ne vois pas de raison pour que vous exposiez inutilement votre existence, je vous ordonne de vous tenir un peu plus de l'autre côté. » — Mon caporal était, ce me semble, un peu vantard; mais je n'en étais pas moins persuadé qu'au besoin il eût été capable d'exécuter ce qu'il avançait. A mon arrivée, je lui donnai de quoi boire à ma santé, lui et ses compagnons. Il en coûte si peu, avec eux, pour faire des heureux, qu'on peut facilement se procurer cette satisfaction. On ne saurait dire que le soldat russe soit réellement malheureux au Caucase. S'il lui manque certaines jouissances qu'il pourrait se procurer en Russie, il n'y trouve pas non plus les désagrémens sans nombre d'une ville de garnison. Ainsi il a peu ou pas du tout d'exercice à faire; il est rarement puni; excepté les jours où il est de garde, il s'habille à peu près comme il l'entend, et si avec cela il peut quelquefois boire un petit verre d'eau-de-vie, il est le plus heureux des mortels. Je suis même porté à croire que ceux qu'on prend dans les régimens du Caucase pour les faire entrer dans la garde impériale doivent bien souvent regretter leurs anciennes habitudes. Cette manière de voir surprendra peut-être bien du monde, mais je suis d'avis qu'il faut apprécier le plus ou moins de bonheur d'un peuple d'après son caractère particulier, et ne pas toujours vouloir le rendre heureux à la façon des autres. En somme, à l'égard du soldat, la discipline militaire dans l'armée russe du Caucase n'est pas aussi brutale que quelques personnes pourraient le supposer. Quant à l'officier, s'il est trop facilement porté à abuser des prérogatives que lui donnent

ses épaulettes (1), il rachète ces défauts par une bravoure qui ne demande que l'occasion de se déployer.

En campagne, le soldat russe aime à se charger d'une foule de petits objets qui constituent un de ses plus chers agrémens. L'officier a des goûts analogues; aussi on ne se figure pas tout ce qu'il y a de bagages à la suite d'un corps expéditionnaire. Outre l'embarras que ces nombreux bagages jettent dans la marche d'une armée, il en résulte un encombrement de chevaux qu'il n'est pas toujours facile de nourrir. Tous les officiers d'infanterie vont à cheval au Caucase, et soit qu'ils traînent après eux une petite charrette (*pavoska*) ou qu'ils mettent leurs effets sur le dos d'une bête de somme, il ne faut pas compter moins de deux ou trois chevaux pour chacun d'eux. Un bataillon est composé de quatre compagnies ayant chacune quatre ou cinq officiers auxquels il faut joindre le commandant, le chirurgien et toujours quelques *jounkers* (cadets), qui à eux tous amènent ainsi une cinquantaine de chevaux, sans compter ceux qui sont strictement nécessaires pour le service général du bataillon. Parmi les régimens d'infanterie, ce ne sont guère que ceux des chasseurs qui vont aux expéditions. Les régimens de ligne sont employés à la garde des forteresses qu'ils ne quittent presque jamais. Pour toute cette armée de fantassins, il n'y a qu'un seul régiment de cavalerie régulière, le 9e de dragons, fort, dit-on, de trois mille hommes. Il est cantonné à Tchirlourt, sur la rive droite du Soulak. Le service de cavalerie est fait principalement par les Cosaques du Don et de la ligne. En outre, à chaque expédition, on appelle sous les drapeaux de la Russie de nombreux miliciens pris parmi les peuplades soumises, et qui, à pied ou à cheval, rendent parfois d'importans services. Ce sont des auxiliaires néanmoins sur lesquels il ne faudrait pas trop compter en cas de défaite.

On comprend à peine comment, devant des forces aussi considérables que celles que la Russie entretient dans ce pays, Shamyl peut lui résister si longtemps dans un coin de terre où il est parfaitement enfermé, et qui fournit à peine de quoi nourrir les hommes auxquels il commande. On serait tenté de se demander, — et si je m'arrête à cette question, c'est parce qu'elle m'a été adressée bien des fois depuis mon retour en France, — on serait tenté de se demander si la Russie fait bien sérieusement au Caucase une guerre de conquête. En effet, pour celui qui compare les immenses ressources et les nombreux soldats dont l'empereur de Russie dispose au petit territoire qu'il s'agit ici de soumettre, il y a lieu peut-être de supposer que la

(1) Ces réflexions ne m'ont pas été suggérées seulement par ce que j'ai pu voir dans le régiment de *Kabarda;* elles sont le résultat des observations faites pendant toute la durée de mon séjour dans les provinces du Caucase.

Russie n'entretient dans ces montagnes qu'une école militaire pratique à l'usage de ses officiers; mais quand on la voit perdre tant de braves soldats et exposer la vie de ses plus chers généraux, on ne peut s'empêcher de penser différemment, car si c'était un amusement, il faudrait reconnaître au moins qu'il coûte bien cher, et l'on sait que l'empereur de Russie aime trop ses sujets pour que son cœur pût accepter si longtemps un pareil sacrifice. Il faut donc trouver à la durée de cette guerre de plus sérieuses causes, sur lesquelles l'étude des faces diverses d'une si grave question peut seule jeter quelques lumières. Ce qui est certain, c'est que la Russie poursuit au Caucase une œuvre de civilisation, et, quelles que puissent être les chances par lesquelles elle devra passer avant d'arriver à un résultat définitif, nous ne pouvons, nous Français, faire autrement que d'applaudir à ses succès sur cette frontière de l'Europe.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, quand nous rentrâmes à la forteresse de Vnézapné. Une grande partie des troupes de notre petite expédition était restée à Kaça-lourt, d'où chaque fraction devait retourner au lieu de son séjour habituel. Nous n'avions plus avec nous que les compagnies qui étaient cantonnées à Vnézapné et les blessés qui devaient entrer à l'hôpital. Ces malheureux avaient été frappés presque au milieu de la nuit précédente, et ils avaient ainsi passé plus de douze heures sur une charrette non suspendue; cependant pas un cri, pas une plainte n'avait encore trahi leurs souffrances. Quand nous parûmes devant la porte de la forteresse, nous assistâmes à une scène touchante. Chacun de nous avait des amis qui étaient restés là pour nous attendre. Ils nous avaient vus partir avec la persuasion que nous allions faire tout simplement une course d'agrément, et qu'on juge de leur anxiété, lorsque, dans la nuit, ils entendirent la fusillade et le bruit du canon qui leur arrivaient très distinctement à cause du rapprochement produit par la ligne droite. Ils étaient restés dehors pendant tout le temps, et, prêtant une oreille attentive ils avaient suivi, au hasard de leur imagination toutes les phases de notre marche rétrograde. Il fallait voir avec quelle inquiétude chacun de ces hommes restés à la forteresse cherchait ses amis dans nos rangs! Cette nuit avait dû leur paraître bien longue! Comme en définitive il n'y avait pas beaucoup de mal, on n'eut bientôt plus qu'à nous féliciter de notre heureux retour, et toute la soirée se passa en joyeux propos.

Pour ce qui me regardait personnellement, j'étais assez satisfait (pourquoi craindrais-je de le dire?) de la manière dont j'avais traversé cette épreuve, qui était un sujet de commentaires pour tout le monde. Cette course, faite en amateur, me valut une réputation de courage qui dépassa bientôt toutes les limites de la vérité, de telle

sorte qu'on ne tarda pas à m'attribuer une foule d'exploits imaginaires. Il ne se tuait plus un seul homme aux environs de Vnézapné sans que je dusse inévitablement y être pour quelque chose, et plus tard, quand j'eus quitté la forteresse, on m'assura que l'époque du passage du *French* dans cette contrée avait servi de date pour quelques-uns des événemens qui avaient précédé ou suivi mon séjour.

Le prince Bariatinski, désirant avoir un plan approximatif de la route que nous avions parcourue, s'adressa à cet effet aux officiers qui avaient été avec nous, et dont aucun ne put se charger de ce travail. Alors on m'en parla. Quelle que fût la difficulté de me souvenir d'un chemin fait pendant la nuit, dans les circonstances que j'ai décrites, et de plus sans avoir pris aucunes notes ni aucunes mesures, j'essayai de faire un plan qui pût donner une idée des lieux. Je le soumis ensuite à tous les officiers, qui n'y trouvèrent rien à corriger. Il fut donc adopté, et on le fit copier par un jeune officier qui, sachant un peu de lavis, le mit en couleur et y ajouta son nom.

C'est à quelques jours de là, et pendant que j'étais seul avec le prince Bariatinski, que j'eus avec lui la conversation suivante : — Vous aviez déjà fait la guerre? me dit-il.

— Non, jamais, mon prince.

— Oh! je suis persuadé que vous avez servi en Algérie.

— Je vous assure que je n'ai jamais servi nulle part.

— Alors c'est bien la première fois que vous vous êtes trouvé à un combat?

— La première fois.

— Vraiment!

— Je vous en donne ma parole d'honneur. Et croyez bien que je n'aurais aucune raison pour dire autre chose que l'exacte vérité.

Le prince garda un moment le silence, puis il ajouta, comme en se parlant à lui-même : — Ces diables de Français!... ils naissent tous soldats. — Mon individualité disparaissait devant une telle appréciation. Ce n'était plus moi seul qu'on croyait capable de se bien conduire dans le danger, c'étaient tous les Français. J'étais heureux d'un résultat qui dépassait mon attente, et je me trouvais ainsi récompensé de l'effort que je m'étais imposé.

Il y a eu depuis, à cette même porte de Goëtimir, un combat dont les feuilles russes ont fait mention. J'ai appris aussi qu'à une époque bien antérieure à celle de mon séjour dans les pays caucasiens, une colonne russe, ayant avec elle dix pièces de canon, avait déjà été dirigée contre l'*aoul* de Zandak.

Après cette affaire, l'ennemi nous donna quelques jours de repos. C'était à lui maintenant de faire sentinelle et de veiller à l'entrée de toutes les vallées qui débouchent dans la plaine des Koumouiks. De

leur côté, les soldats russes purent à leur aise se raconter leurs aventures. Ils trouvaient dans leur course nocturne de quoi se créer un sujet de distraction pour plusieurs jours, en attendant que l'ennemi vînt s'offrir de lui-même à leurs coups, ou qu'ils allassent encore le chercher chez lui. Le soldat russe est grand causeur; il raisonne toujours et sur tout, et il est quelquefois curieux de le suivre dans ses plans de combats. Les officiers, qui savent jusqu'à quel point sa sagacité est pénétrante, s'en rapportent bien souvent à lui pour deviner la mission qu'ils auront à remplir, lorsqu'une fois ils ont reçu l'ordre de se préparer pour une sortie dont ils ignorent le but.

Quand les Tchétchens ne se montrent pas à Vnézapné, la conversation manque bientôt d'aliment, et l'ennui ne tarde pas à se faire sentir; mais les Circassiens, qui, eux aussi, se fatigueraient bien vite d'une inaction qui ne leur est pas habituelle, laissent rarement passer une semaine sans venir se montrer devant la forteresse. Alors on se tire quelques coups de fusil, le canon même se mêle ordinairement de la partie, on se fait quelques blessures, et tout le monde est content.

C'est pendant les jours d'inaction qui suivirent la course à Zandak que nous allâmes rendre visite à un régiment de dragons dont les cantonnemens n'étaient éloignés de Vnézapné que d'une vingtaine de verstes. En sortant de l'*aoul* d'Andreva par la porte de l'est, nous traversâmes un petit bois peuplé de faisans qui se levaient devant nous presque à chaque pas; puis nous arrivâmes dans la steppe, qui se prolonge jusqu'à Tchir-Iourt, village où sont cantonnés les dragons, et de là jusqu'à la mer Caspienne. En cet endroit, les dernières pentes des montagnes sont complétement nues; c'est comme si la steppe avait été soulevée par immenses morceaux. Ces champs arides sont fréquentés par de nombreuses compagnies de perdrix qui, conjointement avec les lièvres, s'en sont adjugé la jouissance, que du reste on leur dispute peu : les animaux sont à leur aise dans un pays où les hommes se font la chasse entre eux.

Je trouvai, parmi les dragons, beaucoup d'aimables officiers dont quelques-uns me firent la politesse de former eux-mêmes mon escorte, quand je voulus aller dessiner un très joli pont de bateaux jeté sur le Soulak. Après la garde impériale, ce n'est guère que dans les régimens de cavalerie qu'on peut encore rencontrer des officiers appartenant aux bonnes familles de l'aristocratie russe, et il faut ajouter, à leur éloge, qu'on est presque sûr de trouver en eux des hommes d'un esprit cultivé. J'ai souvent entendu dire que les officiers d'*armée* ne voyaient pas avec plaisir ceux qui sortent de la garde pour prendre du service au Caucase, parce que, ajoute-t-on, ils n'y viennent que pour recevoir des grades et s'en retourner après. Sans rechercher si ce grief est fondé sur des raisons solides,

je crois cependant pouvoir émettre l'opinion que c'est de la garde que d'ordinaire sortent les officiers les plus instruits de l'armée russe, les plus distingués par la bravoure comme par le charme des manières. Chez les dragons de Tchir-Iourt, par exemple, je fus très cordialement accueilli. Leur chef, le colonel Kriukavskoy, qu'une balle perdue est venue tuer l'année dernière à la fin d'un combat victorieux, nous donna un dîner splendide pour le pays; ce fut au moment du dessert, quand déjà on débouchait les bouteilles de vin de Champagne, qu'un courrier vint annoncer la prise de l'*aoul* de Salté, qui venait d'être emporté d'assaut par une colonne russe après un long siége. Tous les convives fêtèrent à l'envi cette victoire, et moi avec eux. La joie de ces aimables compagnons me gagna si bien, que je ne pus faire autrement que de mêler mes acclamations à leurs hourras et à leurs vœux pour le triomphe d'une cause qui avait conquis toute ma sympathie.

Le camp des dragons (on ne peut appeler autrement de misérables maisonnettes qui servent à peine à abriter les hommes) est placé à l'entrée même de la gorge par laquelle le Soulak débouche dans la plaine des Koumouiks. Comme les Tchétchens n'aiment pas à se risquer dans le voisinage de gens qui sont toujours en mesure de les poursuivre, les soldats peuvent cultiver aux environs de leur demeure des plantes potagères qui rendent l'existence plus facile et plus agréable à Tchir-Iourt qu'à Vnézapné, qui, ne renfermant pas de cavalerie, ne peut malheureusement pas jouir des mêmes avantages; mais le climat y est en revanche moins supportable. Pendant tout l'été et une grande partie de l'automne, le vent soulève dans la steppe des tourbillons de poussière qui couvrent toute la plaine depuis le matin jusqu'au soir, et forcent les habitans à rester enfermés chez eux presque chaque jour. Dès le retour de la saison des pluies, il n'est pas de village ni de forteresse au Caucase où l'on puisse aller à pied sans être exposé à se perdre dans la boue; aussi on peut dire qu'une bonne partie de la vie d'un Tatare de ce pays se passe à cheval.

Quand nous prîmes congé des habitans de Tchir-Iourt, beaucoup d'entre eux voulurent faire de compagnie avec nous une bonne partie du chemin qui nous ramenait à la forteresse, où nous revînmes le même jour.

Je commençais à prendre Vnézapné en affection. Il m'en coûtait beaucoup de quitter des personnes que je n'étais pas sûr de revoir. Le brave colonel Lévitzki me regardait, m'avait-il dit, comme faisant partie de son bataillon, et par conséquent il ne pouvait pas accepter un combat en mon absence. Aussi, comme malgré la saison avancée il était encore campé sur l'esplanade qui sépare la forteresse de l'*aoul* d'Andreva, il me faisait prévenir chaque fois qu'il était menacé d'être

attaqué, et je m'empressais de me rendre à son invitation. Nous passions ensemble la nuit sous la tente, où nous dormions malgré les coups de vent qui sans cesse ébranlaient ce fragile abri, malgré les cris réguliers et monotones des sentinelles, qui berçaient assez désagréablement notre sommeil.

Le bataillon allait-il faire du bois dans la forêt (1), le colonel m'expédiait immédiatement quelques hommes, et je partais avec lui. Comme cette opération exigeait ordinairement une journée entière, nous emportions de quoi faire un modeste déjeuner. Quand des piquets de soldats gardaient tous les sentiers, quand des sentinelles surveillaient les broussailles du haut des arbres sur lesquels elles étaient perchées, et que les travailleurs commençaient leur besogne, nous venions nous asseoir pour causer auprès d'une pièce de canon. Le hasard nous avait fait découvrir des amitiés communes à tous les deux, parmi lesquelles il se trouvait un de mes plus chers amis d'enfance, pour qui le colonel avait conservé un précieux souvenir de reconnaissance.

Cependant l'hiver, qui arrivait à grands pas, allait bientôt forcer les troupes qu'on ne pouvait loger dans le *Forstadt* à prendre leurs cantonnemens dans l'*aoul* d'Andreva. On prit des précautions pour protéger les soldats contre les attaques isolées des Tatares, qui n'aiment pas le contact des Russes, et qui, malgré cela, sont obligés de donner le logement pour au moins un millier d'hommes pendant une partie de l'année. Si les Tatares voulaient travailler, ils pourraient certainement se créer chez les Russes des ressources qui contribueraient à améliorer leur position; mais ils ne veulent pas s'en donner la peine, et il est probable que la Russie ne viendra à bout de ces populations qu'en transplantant des villages entiers dans des contrées éloignées des montagnes. Les rapports continuels qui existent entre les Tchétchens et les Tatares-Koumouiks entretiennent, avec les chances d'impunité, des projets de vengeance contre la nation chrétienne. Bien que les individus des deux peuplades s'attaquent journellement, cela ne les empêcherait pas de se réunir au premier moment favorable pour eux, sauf à batailler de nouveau lorsque l'ennemi commun se serait retiré. L'esprit remuant de ces deux tribus pourrait seul s'opposer à une liaison durable entre des populations qui peut-être ne sont séparées que parce qu'une différence de position locale les a soumises à des chefs différens. En effet, ce sont, chez les habitans de la plaine et chez ceux de la montagne, même langue, même type, même religion, même costume, et, par-dessus tout, même haine de la Russie. Les gens de la plaine n'aiment pas les

(1) On ne va le plus souvent qu'à deux ou trois verstes de la forteresse.

Russes, parce qu'ils n'aimeront jamais aucune domination, pas plus celle de Shamyl que celle de n'importe quelle puissance. Le gouvernement de la Russie ne les inquiète en rien. Il leur laisse leur religion, leurs coutumes, leur système électif; mais il poursuit les assassins et les voleurs, et cela les gêne. La principale occupation des peuples circassiens est de guerroyer; s'ils n'avaient pas d'ennemi commun, ils se battraient entre eux de tribu à tribu. Avant l'invasion des Russes, ils aimaient à se mettre à la solde des peuples qui se faisaient la guerre dans les provinces de l'Asie voisines du Caucase; mais ils étaient des auxiliaires souvent dangereux pour ceux-là même qui les payaient.

Pendant mon séjour à Vnézapné, mon attention s'est portée sur les Tatares aussi bien que sur les Russes. J'ai pu remarquer que ce qui manquait aux premiers, c'était le goût du travail et non l'intelligence. Les habitans du village d'Andreva, voisin de la forteresse, et qui ne compte pas moins de trois mille *sakles*, fabriquent d'assez bonnes armes, surtout des sabres et des poignards. J'ai fait faire chez ces armuriers un sabre dont j'ai payé la lame seule douze roubles argent (48 francs). Cette lame a été fabriquée avec des débris de vieilles faulx. Le travail n'en est pas beau, mais le fer en est bon. Les fusils et les pistolets de cet *aoul* n'ont pas une grande réputation; ce sont ceux qu'on fabrique dans le Daghestan qui l'emportent dans l'opinion des gens du pays. Les Tatares excellent, par exemple, à ciseler l'argent bruni. Les dessins qu'ils font ainsi sont d'une pureté remarquable, mais peu variés. Il y a là aussi beaucoup de cordonniers qui ne confectionnent guère que des sandales. Les bottes viennent du Daghestan. Elles sont ornées de fers dont les pointes épaisses ressortent de plusieurs lignes aux deux extrémités du demi-cercle du talon, ce qui relève le derrière de la botte de telle façon que ceux qui sont chaussés de la sorte doivent constamment marcher sur la pointe du pied. Les Tatares sont longtemps à confectionner un ouvrage quelconque, car ils ne sont jamais pressés quand il s'agit de travailler; aussi font-ils attendre des mois entiers la livraison du plus simple objet. En outre, comme chacun d'eux se renferme strictement dans une spécialité, il faut toujours avoir recours à plusieurs ouvriers pour une seule chose. Il faudrait donc une chance extraordinaire pour être servi un peu rapidement.

On comprend qu'un pays comme celui-là offre peu de ressources pour la nourriture des soldats. Aussi l'armée du Caucase doit-elle tirer toutes ses provisions de la Russie, même les légumes frais, qu'on va chercher au-delà du Térek. Le prince Bariatinski, qui tenait constamment table ouverte pour tous les officiers de son régiment, était souvent fort embarrassé pour offrir un dîner passable à ses invités.

Avant de quitter le camp, le colonel Lévitzki eut l'idée de donner un bal à l'occasion de la fête de son bataillon. La tente qui servait d'hôpital dut ce jour-là devenir une salle de danse. On couvrit la terre d'une grande quantité de tapis plus ou moins larges; ce fut la seule décoration qu'on put se procurer. Le régiment avait un corps de musiciens qui formèrent un orchestre passable, et l'on appela autour de la tente tous les corps de chanteurs. On se fera difficilement une idée juste de ce bal donné dans une forteresse du Caucase. Si les cavaliers ne manquaient pas à la réunion, les dames y étaient visiblement en trop petit nombre. Bien qu'on eût invité tout le personnel féminin de la garnison, on ne put réunir que cinq dames et une enfant qui était absolument nécessaire pour former ce que nous appelions le *grand quadrille*. A cinq heures précises, tous les hommes étaient réunis auprès de la salle improvisée; mais les dames se firent attendre. Ce retard semblait être une protestation contre la discipline militaire, et il paraîtrait qu'il fut ainsi interprété, car on se disposait à les envoyer chercher par la garde du camp, quand, heureusement pour la réputation de galanterie des officiers du régiment de Kabarda, ces dames parurent à la porte de la forteresse; peu après, les danses commencèrent. Le colonel s'était procuré des rafraîchissemens auxquels il serait difficile de donner un nom, et qui arrivaient on ne sait trop d'où, mais auxquels on fit honneur sans trop s'inquiéter de la provenance. On se promettait beaucoup de plaisir, quand les valseurs s'aperçurent qu'à moins d'avoir des jambes de chamois, il était de toute impossibilité de danser sur des tapis superposés. Le prince Bariatinski dut alors mettre à la disposition de la société une partie de son habitation, dont il s'empressa de faire les honneurs en grand seigneur qu'il est. On dansa toute la nuit avec une incroyable ardeur, et le lendemain même on se battait contre les Tchétchens à la porte de la forteresse. Le prince Bariatinski me disait pendant la fête : « Maintenant on danse, et peut-être que dans quelques instans on se tirera des coups de fusil. Je suis persuadé que parmi tous ces officiers il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à quitter le bal pour aller gaiement à une mort presque certaine. » — Quand on a vécu avec l'armée russe, on ne saurait trouver rien d'exagéré dans une telle assertion.

Ce bal ne précéda que de quelques jours mon départ de Vnézapné. Peu après, j'eus la douleur de voir partir le colonel Lévitzki, dont le bataillon allait tenir garnison dans une petite forteresse du voisinage. Nous nous promîmes bien de nous revoir; mais, hélas! nous comptions sans la guerre et les dangers qui l'accompagnent. Le prince Bariatinski allait aussi avoir à s'absenter de la forteresse; une partie de son régiment était appelée à une expédition qui devait

opérer à l'autre extrémité de la province. Il n'y avait plus rien qui pût me retenir dans le pays où m'avait amené l'invitation du colonel; je me disposai donc à partir avec l'armée, et à la suivre dans sa marche vers la Tchétchénia occidentale.

Mon séjour dans la forteresse de Vnézapné me laissait mieux que d'agréables souvenirs : j'avais pu, soit par mes conversations avec les officiers russes, soit par mes propres observations, me faire une idée tout à la fois du théâtre de la guerre du Caucase et du système d'opérations qu'elle impose à la Russie. Cette vie de forteresse, dont j'avais partagé pendant trois mois les travaux et les privations, n'est qu'une des faces, la plus sévère peut-être, du tableau qu'offre cette guerre où la patience et la bravoure, deux des vertus distinctives du peuple russe, sont tour à tour si rudement éprouvées. La garde des frontières n'est ici qu'une moitié de la tâche à remplir, et c'est par des moyens plus énergiques qu'on s'efforce aujourd'hui de mener cette tâche à bien. Le théâtre principal des opérations de l'armée russe est divisé en trois zones, désignées par les noms de *centre, flanc gauche* et *flanc droit*. Le *centre,* qui comprend tout le pays situé entre le Térek et le Kouban, peut être regardé maintenant comme soumis. Ce n'est qu'aux deux flancs, — l'un qui s'étend à l'est jusqu'au Soulak, l'autre à l'ouest jusqu'à la Mer-Noire, — que la lutte se poursuit, et c'est sur le flanc de l'est, où les Russes sont en face de Shamyl, qu'elle prend un caractère particulier d'acharnement. Ce chef, en faisant, pour ainsi dire, pivoter ses bandes sur des rochers inaccessibles, peut, avec une égale rapidité, se porter au nord, vers le Térek, et à l'est, vers les côtes de la Caspienne. On a fait de nombreuses expéditions dans l'intérieur de ce qu'on peut appeler les possessions de Shamyl; on a pris quelques villages, on en a détruit d'autres. Aujourd'hui les Russes semblent avoir renoncé à garder ces positions trop avancées dans les montagnes; ils n'ont conservé que les *aouls* situés sur la rive droite du Soulak, abandonnant tous ceux dont ils s'étaient emparés au-delà de cette rivière. Il est vraisemblable qu'ils ont choisi ce cours d'eau comme limite de leur occupation dans le Daghestan. Le plan qu'ils suivent depuis quelques années consiste à enfermer le plus strictement possible l'ennemi dans les hautes régions montagneuses en lui enlevant progressivement toutes les terres mieux situées où il pourrait trouver des ressources pour son existence. Shamyl et les populations qui lui sont soumises ont vu leurs courses entravées du côté de l'Asie, où dans une partie de la montagne la Russie est déjà souveraine; il reste à les enserrer du côté du nord, c'est-à-dire à leur enlever toute la Tchétchénia, et tel est le but des opérations actuelles du prince Bariatinski dans cette province. Grâce à ce nouveau système, la vie des

soldats russes sera ménagée, et les tribus insoumises, au lieu d'être l'objet d'attaques meurtrières, seront prises par la faim. Quelques-unes de ces tribus commencent à comprendre l'inutilité d'une plus longue résistance; mais, pour soumettre toutes les populations circassiennes, il faudra resserrer de plus en plus autour des montagnes le cordon de ces forteresses, de ces établissemens militaires dont j'ai pu observer à Vnézapné la puissante organisation; il faudra aussi frayer des routes et abattre souvent, pour faciliter les communications, des forêts entières. Pendant que la Russie poursuivra ainsi l'œuvre laborieuse du soldat et du pionnier, que fera Shamyl? Il ne pourra se maintenir que par un redoublement de violence dans l'exercice d'une autorité qui pèse déjà, dit-on, à ses auxiliaires autrefois les plus dévoués. C'est une garde formée de déserteurs russes et de Tatares fugitifs, dont le nombre varie, suivant les versions, de trois cents à six mille (1), qui est aujourd'hui la principale force du chef circassien. C'est ainsi appuyé qu'il gouverne les villages encore soumis à sa domination. Qui sait si ces hommes ne pourront pas rendre un jour un important service au pays qu'ils ont abandonné, et si une amnistie générale accordée par l'empereur à ses sujets transfuges ne lui livrerait pas tout le territoire ennemi? En attendant, le rôle de la Russie, c'est non-seulement de se faire craindre, mais de faire comprendre aux populations caucasiennes les avantages du régime nouveau qu'elle vient substituer à leur sauvage indépendance. Elle a déjà su faire quelques pas heureux dans cette voie; elle n'a, pour arriver à un succès complet, qu'à s'y affermir de plus en plus.

CHARLES REBOUL.

(1) Je cite ce dernier chiffre, quelqu'exagéré qu'il me paraisse, parce que je le tiens d'un officier qui a été quelque temps prisonnier des Circassiens. Blessé gravement dans une rencontre avec les montagnards, il fut emporté par eux dans leur retraite. On lui donna quelques soins, parce qu'on tenait à le conserver en vie dans l'espoir d'une forte rançon; mais, l'état du blessé donnant des inquiétudes à ses gardiens, ils se décidèrent à le rendre aux Russes et se contentèrent d'une somme de 400 roubles argent. Shamyl, furieux de ce qu'on avait agi sans le prévenir, fit couper la tête aux auteurs de ce marché dès que la nouvelle lui en parvint.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

II.

LA POÉSIE ALLEMANDE.

I. *Nacht und Morgen*, von Franz Dingelstedt; Stuttgart und Tubingen, 1851. — II. *Kaiser Karl, eine epische Trilogie*, von O.-F. Gruppe; Berlin, 1852. — III. *Dornrœschen*, von Julius von Rodenberg, Bremen, 1852. — IV. *Waldmeisters Brautfahrt*, von Otto Roquette; Stuttgart, 1851. — V. *Hafis*. — *Mahomed und sein Werk*, — *Hafis, neue Sammlung*, von Daumer; Nürnberg, 1852. — VI. *Die Lieder des Mirza-Schaffy*, von Friedrich Bodenstedt; Berlin, 1851. — VII. *Cordula*, von Max Waldau; Hamburg, 1851. — VIII. *Urika*, von Paul Heyse; Berlin, 1852. — IX. *Schatten*, von Moritz Hartmann; Darmstadt, 1851. — X. *Der Letzte Blüthenstrauss*, von Justinus Kerner; Stuttgart und Tubingen, 1852.

C'est un des charmes de la littérature allemande, que la poésie y a été à toute époque l'interprète fidèle du mouvement des esprits. Cet idiome souple et fort, cette langue harmonieuse et vibrante s'est toujours prêtée à la peinture idéale de la conscience publique. Au moyen âge, toute la grâce et toute la rudesse de ces vieux siècles se reproduisent merveilleusement dans les chants des *Minnesinger*. Wolfram d'Eschenbach et Gottfried de Strasbourg, Walther de Vogelweide et Hartmann d'Aue, nous rendent tour à tour la candeur printanière et la sublimité parfois sauvage d'une période où l'influence des imaginations provençales se mariait aux souvenirs de la Scandinavie. Quand le XVIe siècle se lève et que Luther accomplit sa redoutable entreprise, ce sont des chants encore qui sont le meilleur commentaire de la situation des peuples germaniques. Voyez éclore tous ces *Lieder* imprégnés d'une saveur étrange; on dirait des fleurs fraîchement cueillies dans les sombres forêts d'Arminius. Les chênes d'Hercynie rendent leurs oracles; le vieux génie de la patrie sort des ténèbres du passé, et s'unit une seconde fois, d'une façon qui lui est propre, avec l'immortel esprit de Jésus. Luther, qui n'est pour l'Europe qu'un novateur intrépide, est pour l'Allemagne le représentant de ces forces natio-

nales qui avaient sommeillé pendant des siècles, et qui tout à coup se révélaient au monde. Les *Lieder* du XVIe siècle sont remplis de cette pensée, et l'historien qui serait tenté de méconnaître ce caractère particulier de la réforme retrouverait dans des milliers de chants populaires des explications que ne fournit pas l'histoire.

La troisième époque des lettres allemandes a vu naître aussi une poésie parfaitement appropriée aux sentimens nouveaux du pays. La doctrine qui est le fond de tout le XVIIIe siècle, l'inspiration qui rend compte à la fois de sa grandeur et de ses misères, — le culte de l'humanité, — suscite deux glorieux interprètes. Schiller, la flamme au front, célèbre l'enthousiasme un peu déclamatoire de l'Allemagne; Goethe exprime majestueusement sa gravité intelligente et son génie cosmopolite. Depuis eux, chaque transformation de l'esprit public est signalée par un cortége de poètes. Ici, une réaction nécessaire contre la tyrannie du XVIIIe siècle produit l'école charmante des romantiques; là, quand les romantiques ont rempli leur mission, quand ils veulent compromettre eux-mêmes leur œuvre en étouffant l'esprit de leur siècle, un poète sorti de leur école, une vive et vaillante imagination, parée de leurs plus gracieux trésors, les disperse en se jouant, comme le premier rayon matinal disperse les fantômes de la nuit. M. Henri Heine est la vivante image de l'Allemagne dans cette périlleuse crise où elle s'arrache au monde des rêveries. Ce n'est pas encore assez : le pays de Goethe et de Hegel veut vivre enfin de la vie active; aussitôt paraît le bataillon de M. Herwegh, et voici le sabbat des rimeurs politiques. Depuis les mélodies embaumées des *Minnesinger* jusqu'à ces prétentieuses chansons dont les derniers refrains se mêlent aux premières clameurs de 1848, ce mouvement ne s'interrompt pas. Du XIIIe siècle au XIXe, une poésie spontanée accompagne et explique, comme sur la scène de Sophocle et d'Aristophane, les sérieuses péripéties du drame ou les bouffonnes aventures de la comédie.

Ce n'est pas une étude sans profit d'interroger aujourd'hui les œuvres qui représentent au-delà du Rhin la littérature poétique de ces deux dernières années. L'Allemagne n'a pas renoncé sans doute aux libérales croyances qui l'ont déjà plus qu'à demi transformée, et le sublime idéal de l'unité brille toujours à ses yeux comme une étoile amie; elle a repoussé du moins les auxiliaires funestes que lui avaient donnés les révolutions démagogiques. La pacification des contrées allemandes a rendu aux lettres la liberté qu'elles n'avaient plus. Nous avons vu un esprit rajeuni, ou du moins certaines tendances, certaines dispositions fécondes se déclarer manifestement dans les écrits des romanciers. Si cet esprit meilleur est bien celui de la situation présente, il marquera aussi la poésie d'une vive et reconnaissable empreinte. Déjà, l'année dernière, Henri Heine, dans son *Romancero*, préludait à ces nouvelles évolutions de la muse. Lorsque le poète du *Livre des Chants*, étendu sur son lit de douleur, nous déroulait en ses strophes les visions de ses veilles, il ne s'exerçait pas seulement à tromper la souffrance, il indiquait avec un rare instinct les routes où la poésie allait entrer. Vers le même temps à peu près, un autre écrivain qui marque au premier rang, M. Anastasius Grün, publiait les œuvres posthumes d'un généreux poète récemment enlevé à son pays. En proie depuis longues années à des souffrances cruelles qui avaient

fini par voiler sa raison, M. Nicolas Lenau venait de mourir, et M. Grün avait rassemblé d'une main pieuse ses dernières strophes et ses poèmes inachevés. Or ce poétique testament de l'auteur de *Savonarole* semblait aussi, comme le *Romancero* d'Henri Heine, rouvrir les domaines de l'idéal. Celui-ci malade, frappé de paralysie, privé des enchantemens de la lumière, appelait l'imagination à son aide; celui-là, disputant sa raison au mal qui devait l'emporter, chantait encore jusqu'à la dernière heure, sans que le désespoir de son âme attristât ses éclatantes peintures.

Voilà un noble exemple pour l'Allemagne. Assez longtemps la poésie n'a été que la servante des polémiques du jour; on doit comprendre enfin le rôle sublime qui lui a été dévolu ici-bas. Si ce pays est malade, si toutes les traces des révolutions n'ont pas encore disparu, si bien des espérances légitimes sont cruellement froissées, faut-il pour cela que l'imagination renie ses priviléges? Si la paix au contraire apporte déjà ses dons, n'est-ce pas l'heure où la poésie doit renaître? A quelque point de vue que l'on se place, on comprend le mouvement littéraire dont nous voulons signaler les symptômes. Divisés encore sur tant de points, les esprits s'unissent au moins dans cette pensée, et maintes forces naguère dispersées en de vaines œuvres retrouvent heureusement leur emploi. Rappelez-vous ce qu'était la poésie allemande il y a dix ans. Cris de guerre, discussions politiques, pétitions au roi de Prusse, journaux distribués en strophes, voilà ce que MM. Herwegh et Freiligrath avaient mis à la mode. « Quel piaillement! s'écrie Henri Heine. On dirait les oies qui ont sauvé le Capitole. » Et cependant Henri Heine lui-même, dans les brillantes fantaisies de son *Conte d'Hiver*, avait payé un large tribut aux inspirations du moment. Aujourd'hui, le dernier recueil de l'audacieux humoriste et les œuvres posthumes de Lenau évoquent librement les figures du passé. De la Judée à l'Amérique, Henri Heine nous donne le fantasque *romancero* de l'histoire universelle, et Nicolas Lenau, dans l'ébauche de son drame de *Don Juan*, dépose les suprêmes accens de sa profonde et mélancolique pensée. Ils avaient tous les deux, le premier par sa gaieté aventureuse, le second par sa pénétrante tristesse, exprimé et envenimé peut-être le malaise d'une période troublée; cette période, voilà qu'ils la terminent aujourd'hui. Henri Heine et Nicolas Lenau ont préludé par leurs derniers chants au réveil des écoles sérieuses et inauguré la seconde moitié du siècle.

I.

Le caractère commun aux tentatives poétiques de ces dernières années en Allemagne, c'est la substitution presque générale de la tendance critique et contemplative aux stériles ardeurs de la polémique. Je ne parlerai que des œuvres les plus importantes, mais dans celles-là même que je n'aurai pas à apprécier ici, il y a comme une fleur d'inspiration plus calme et plus savante. Tantôt ce seront des compositions habiles où un artiste soigneux s'essaie à reproduire des tableaux du passé; tantôt ce seront des traductions, des esquisses, des ébauches d'après les littératures étrangères, et les siècles les plus opposés, les littératures les plus dissemblables provoqueront également le zèle des écrivains; des poètes même accoutumés à produire ouvertement leurs pensées

téméraires prendront plaisir à les déguiser sous le costume des chanteurs d'un autre âge. Tantôt enfin, si l'auteur parle en son nom, ce sera dans la forme du récit; il demandera ses inspirations à l'histoire, il placera une idylle ou un drame dans le cadre sévère de la réalité; *Hermann et Dorothée* sera pour lui un modèle dont il tentera de s'approprier les richesses.

Cette idée d'une journée meilleure qui commence, un poète des plus distingués nous la fournit. Nous avons montré (1) comment tout un groupe d'écrivains, fidèle organe des préoccupations publiques, insistait sur la nécessité d'un renouvellement moral. Ces écrivains suivaient des directions absolument contraires, et cependant ils sont arrivés à une même conclusion, à celle que M. Berthold Auerbach inscrit dans le titre de son roman : *Vie nouvelle*. Voici un poète habile, M. Franz Dingelstedt, qui exprime aussi cette pensée; son livre est intitulé *Nuit et Matin*. M. Dingelstedt avait conquis sans peine une des premières places parmi les Tyrtées qui firent tant de bruit il y a dix ans, et si quelqu'un eût pu épargner à ce bataillon indiscipliné les échecs littéraires auxquels il s'exposait, c'était sans doute ce ferme et délicat écrivain. Tandis que M. Herwegh se perdait à tout propos dans de belliqueuses déclamations, tandis que M. Prutz appelait à son aide tous les procédés d'une rhétorique sonore, M. Dingelstedt s'appliquait à transfigurer en de beaux symboles les passions politiques dont il était l'écho. Il s'était donné le rôle du veilleur de nuit. Sa trompe à la main, il allait par les rues de la cité, en sonnant les heures monotones. C'est sous ce costume qu'il chantait, tantôt proférant des plaintes sombres, tantôt signalant à l'horizon la lueur pâle et lointaine qui annonçait le retour de l'aube. Maintenant les ombres sont dissipées :

« Le veilleur qui a chanté la nuit, la longue nuit d'hiver de l'Allemagne, est aujourd'hui, dans le crépuscule du matin, le héraut de la journée qui se lève. Des derniers accens de ces *Lieder*, il salue à pleine voix la jeune lumière, la lumière qui jaillit éclatante, déchirant les voiles ténébreux de l'obscurité.

« Oui, la lumière ! — Elle est descendue, rouge comme le sang, de toutes les cimes de nos montagnes. Ce n'est pas la flûte paisible du berger qui l'a reçue, c'est le chœur strident des clairons. Enfin le voici au ciel, le voici clair et brillant, ce jour que nous croyions encore si loin ! Il porte une couronne de fraîches roses, et la rosée, comme une huile sainte, a sacré sa tête victorieuse.

« Si maintenant, en nos plaines qu'ont foulées tant de batailles, sa splendeur semble parfois pâlir, masquée par l'ombre errante et froide des nuages que chasse le vent, si nous voyons venir les tristes saisons où le soleil brille rapidement et s'enfuit, — plus d'erreur pour nous et plus de crainte ! Le jour, nous le savons, le jour règne dans les cieux !

« Vienne aussi, ô terre d'Allemagne, vienne aussi le jour splendide pour tes chanteurs ! Qu'il n'en reste plus un seul dans les ténébreuses retraites de la nuit ! que toute force et tout élan s'unissent à la grande communauté ! qu'au centre du siècle, qu'au sein de la vie, qu'au cœur même de la nation l'art apparaisse régénéré !

« Pour nous qui, obsédés de songes et enveloppés d'ombres nocturnes, vous

(1) Voyez, dans la livraison du 1er février 1853, la première partie de cette étude, les *Tendances nouvelles du Roman*.

avons précédés dans la carrière, ô nos héritiers plus heureux, combien notre sort a été moins doux que le vôtre! Ce fut notre mission de vous préparer la route dans les ténèbres, de vous faire un pont avec nos corps. Et quelle était notre récompense? Çà et là un pressentiment, un espoir, jamais un vœu pleinement exaucé.

« Ne nous plaignons pas cependant. Cette mission crépusculaire n'est pas perdue : elle est finie; elle a subitement accompli son œuvre sitôt que paraît la matinée radieuse. C'est alors que les chants de la nuit doivent cesser; l'alouette elle-même, l'alouette matinale se tait, lorsque l'aigle, en son puissant essor, s'élance à midi vers le soleil! »

En prenant ainsi congé du public, M. Dingelstedt ne fait pas acte de découragement; ce n'est pas davantage le manége d'une coquetterie littéraire. Je vois ici un sentiment vrai de la situation. Dans cette journée nouvelle qu'il salue, il faudra surtout des hommes nouveaux, et c'est pour cela qu'il adresse cet appel cordial aux générations qui s'approchent. Sans doute il y a encore plus d'un écrivain d'élite qui n'a pas donné tout ce qu'il possède; le poète indique seulement l'idée d'une rénovation et en exprime chaleureusement l'espoir. Pour lui, son livre est assez bien caractérisé dans la dernière strophe que je viens de traduire; c'est le chant de l'alouette matinale. Toutes les pages frémissent; satires ou chants d'allégresse, épigrammes ou portraits, on entend retentir d'un bout à l'autre une sorte de gazouillement joyeux.

Depuis les *Chants d'un Veilleur de nuit*, M. Dingelstedt avait publié un beau recueil de vers, un recueil grave, élevé, empreint d'une mâle tristesse. Nommé alors bibliothécaire du roi de Würtemberg, maintenant directeur du théâtre royal de Munich, d'autres soins l'occupaient. Il rassemble ici quelques œuvres éparses, et il y ajoute toute une série de pièces fort curieuses sur les événemens de 1848. Les unes, ce seront les derniers échos de la nuit; les autres seront les premières voix du matin. C'est cette seconde partie surtout qui donne au livre son caractère. Écoutez, dès que l'aube a lui, ce léger babil d'oiseau dont je parlais tout à l'heure. Ce sont des pièces où la joie et l'ironie se succèdent, non pas la joie emphatique d'un démocrate, non pas l'ironie amère d'un homme qui a connu la haine, mais une joie discrète et douce, une ironie sans méchanceté, qui va et vient à la surface des choses. Son chant de victoire en 1848 est digne de cette imagination charmante; il se rappelle les services rendus par Louis Boerne, et il s'écrie avec grâce : — « Les premières fleurs de mars, cette année, se sont épanouies sur un tombeau du Père-Lachaise, fraîche végétation printanière sortie des cendres,... je me trompe, sorties du cœur de Louis Boerne! » Puis vient l'enterrement du censeur, et toute la gent littéraire convoquée pour la cérémonie fait cortége en souriant. Ne souriez pas trop, je tourne la page, et je trouve une autre pièce datée de 1850 qui porte ce titre : *Résurrection*. Le censeur vient de ressusciter! Le bonhomme se venge des railleurs en modifiant à sa façon le vers d'Horace : *Censuram expellas furcâ*... Vous le voyez, le veilleur de nuit a eu raison de nous dire que désormais brumes et nuages ne l'empêcheraient pas de croire au soleil : il a foi dans le jour nouveau qui s'est levé, voilà le secret de cette gaieté inoffensive. Ce qui l'enchante, c'est tout simplement la fin de l'ancien régime; quant aux événemens de la rue, quant aux prétentions ambitieuses des novateurs, quant aux discours et aux œuvres de

la démocratie, ce n'est pas dans ses vers qu'il en faut chercher le triomphe. Écoutez plutôt cette parodie du chant de Mignon si parfaitement appropriée à l'Allemagne de 1848 : « *Kennst du das Land wo die Einheits-phrasen blühn?* — Connais-tu le pays où fleurissent tant de phrases sur l'unité allemande et où brûle au fond des sombres cœurs l'espoir des divisions nouvelles? Connais-tu le pays où un vent froid agite les feuilles des journaux, où la paix est dédaignée, où triomphe la discorde? Ce pays, M. Dingelstedt a montré qu'il le connaissait bien. Écoutez aussi le monologue de l'aigle germanique : « *To be or not to be...* Être ou ne pas être, voilà la question. » L'humoriste se joue avec grâce en ces plaisanteries innocentes, et plus d'une fois, à travers ce scepticisme désabusé, on sent battre tout à coup le cœur du patriote; une furtive larme accompagne le sourire.

S'il est une occasion où le scepticisme s'efface, c'est quand l'armée du maréchal Radetzky replace la bannière de l'Autriche sur les tours de Milan. M. Dingelstedt n'est pas de ces patriotes qui se réjouissent des humiliations de leur drapeau. Les belles pièces sur l'assassinat du comte Latour et sur la prise de Milan vont rejoindre ce chœur de chansons belliqueuses si fièrement déployées par Grillparzer et Zedlitz. Je dois signaler aussi de nobles strophes adressées à l'archiduc Jean. L'auteur de *Nuit et Matin* avait pu railler la situation équivoque du vicaire de l'empire et imaginer une lettre moqueuse des souverains allemands *à Jean sans Terre*. Le jour où il apprend que l'archiduc vient de déposer ses pouvoirs et qu'il est sorti silencieusement de Francfort, il va lui faire cortége et il l'accompagne de ses chants :

« Au milieu des chants et des cris de joie, salué comme le sauveur de l'empire, il vint un jour au Roemer; un joyeux frémissement agitait toutes les feuilles des arbres sur son chemin triomphal. Aujourd'hui qu'il s'éloigne sans couronne de cette ville du Mein où l'on couronnait les empereurs, partira-t-il ainsi sans qu'une strophe retentisse, sans qu'une acclamation éclate sur son passage?

« Où sont-ils donc les patriotes, où sont-ils les seigneurs, grands et petits, qui naguère, dans leur détresse, glorifiaient l'archiduc Jean? J'en ai vu bon nombre alors qui venaient le féliciter et faire maintes courbettes devant lui; je n'en vois pas un aujourd'hui, non, pas un seul, à l'heure des adieux, pour lui serrer la main.

« Devant le soleil, encore hésitant et voilé, qui monte du côté du nord, la belle étoile a pâli, la belle et serviable étoile qui précéda la clarté du jour. Et quelle tâche pourtant elle a remplie! La plus pénible de toutes. Elle a paru dès le premier crépuscule du soir, et n'a disparu qu'avec le crépuscule du matin.

« Avant donc qu'elle s'efface tout à fait, là bas, vers les Alpes du Tyrol, chantons encore, chantons-lui un long et sonore adieu! Des bords du Danube jusqu'aux bords du Weser, élevez la voix, élevez-la tous! Un *vivat* au vicaire de l'empire d'Allemagne! un *vivat* pour l'archiduc Jean!

« Le siècle qui trempe tous les noms dans une eau corrosive, et qui, estimant les hommes comme un objet de négoce, les jette au vent quand il s'en est servi, peut bien essayer aussi de ronger ce glorieux nom depuis qu'il a déclaré que *le vieillard était trop faible*. Avait-il donc une épée? avait-il une main pour agir?

« Il était debout sur son étroit sommet; un abîme s'ouvrait à sa droite, un

abîme à sa gauche. Ce fut un miracle s'il ne glissa pas, ce fut le miracle de son âme magnanime. Lorsque la haine, l'envie, la discorde, déchiraient le sol de l'Allemagne, il se maintint droit au-dessus des divisions, isolé, mais inébranlable.

« Un jour, quand s'apaisera le mouvement des vagues du siècle, quand le dôme de l'unité germanique sera bâti et que la coupole resplendira, alors sur les murs de granit, comme une solide pierre de taille, comme la pierre angulaire, nous mettrons le nom de l'archiduc Jean, inscrit parmi les beaux noms de la patrie allemande! »

Après ces généreux élans, pour que le ton du livre reparaisse, voici l'humour qui s'égaie encore, voici le poème fantasque de l'unité restreinte. Aux chimères du patriotisme allemand succèdent les chimères de M. de Radowitz; le joli cycle d'épigrammes intitulé *la grande cloche d'Erfurt* est plein de verve et de gaieté. Le rhythme et la rime servent également l'habile maître et lui fournissent d'excellens effets comiques. Tout se termine enfin par un *Chant de Noël*, où les sérieux accens et la gaieté légère s'unissent harmonieusement. La matinée est finie; les brouillards se dissipent, l'alouette se tait, et l'on se rappelle les encourageantes paroles du début, lorsque le veilleur de nuit appelait si cordialement ses successeurs et signalait à la poésie allemande de plus fertiles domaines. Telle est l'impression qui résulte de ce gracieux livre.

Ces fertiles domaines, ce seront surtout ceux de l'art, interrogé, étudié dans ses manifestations les plus vraiment nationales. Occupée si longtemps des luttes de la vie publique, dès que la poésie a été rendue à elle-même, elle est revenue avec un bonheur naïf aux inspirations les plus désintéressées. L'école de l'art pour l'art n'a jamais été qu'une crise en Allemagne comme en France, on ne songe pas à la reconstituer aujourd'hui; mais l'art, qui cherche le beau sous toutes ses formes, l'art, qui s'efforce de toucher les cœurs et d'élever les esprits, l'art, qui veut nous enlever aux mesquines préoccupations de la vie et nous rattacher à l'idéal, voilà ce qu'on a vu reparaître depuis deux ans dans la littérature de nos voisins. Quelle joie de reprendre l'œuvre interrompue! Le moyen âge allemand attirait d'abord l'attention des artistes. C'est un champ tout nouveau en effet, un champ où bien des gerbes dorées attendent le moissonneur. Il y a un demi-siècle environ que les investigations de la science historique ont fait comprendre tout le prix de la vieille poésie nationale. Vers le temps où les frères Grimm et leurs amis retrouvaient la primitive Allemagne, une école charmante, mais prétentieuse, altérait déjà d'avance l'esprit de ce mouvement si fécond. Au moment même où ils se vantaient d'arracher les âmes au triste spectacle du présent, les romantiques obéissaient à une inspiration toute moderne. Bien loin de reproduire le moyen âge avec une sincérité hardie, ils se faisaient un moyen âge de mode et de fantaisie, où se jouaient toutes les subtilités, où se croisaient toutes les illuminations bizarres d'une école hostile à la pensée moderne. Il restait donc à reprendre ces études, jadis détournées de leur but; l'école des Tieck, des Brentano et des Arnim laissait à de sincères artistes tout un domaine inexploré. Le traducteur des *Niebelungen*, de *Parceval* et du *Livre des Héros*, l'habile et savant Charles Simrock avait maintenu presque seul la tradition de ces études; depuis la rénovation du mouvement littéraire, il est devenu, sans le savoir, le chef d'une école ou du moins le patron d'un groupe laborieux

Tandis que M. Oscar de Redwitz va étudier sous sa direction à l'université de Bonn ces poèmes épiques du moyen âge allemand dont nul ne possède mieux les arcanes, des chanteurs nouveaux qui s'annoncent avec éclat lui empruntent aussi maintes indications fécondes. La poésie lyrique, de Goethe à Henri Heine, avait donné une assez large moisson; aujourd'hui que l'art des vers, chez nos voisins comme chez nous, est devenu une sorte d'instrument dont on acquiert le doigté sans trop de peine, le goût public semble rejeter d'instinct les banales productions de la littérature intime. Au lieu des esquisses légères, on demande des dessins bien étudiés; au lieu des strophes et des stances personnelles, on veut des compositions où se découvre un art sérieux. Le récit, en un mot, a succédé à la poésie lyrique. Je suis très frappé de cette transformation, et j'y découvre un symptôme intéressant. Voyons-la d'abord se produire dans les différentes écoles qui se présentent à nous; nous en dirons ensuite le sens et la portée.

Le groupe des écrivains qui ont demandé des inspirations aux monumens du moyen âge est très bien représenté par deux poètes qui ont essayé, non sans succès, d'enrichir la littérature épique de leur pays. Le premier est M. Gruppe, artiste soigneux et fin, qu'une trilogie poétique intitulée *l'Empereur Charles* a recommandé tout récemment à la sympathie de l'Allemagne. Il y a une dizaine d'années, si j'ai bonne mémoire, M. Gruppe avait publié, dans un recueil dirigé par M. Charles Simrock, un récit consacré à la légende d'Eginhard et d'Emma. Le poète s'essayait à reproduire les couleurs et la physionomie de ces vieux âges. Il réunit aujourd'hui trois poèmes de ce genre qui forment tout un tableau, un tableau vraiment empreint d'une majesté naïve, et que remplit en toutes ses parties la solennelle figure de Charlemagne. Le premier de ces poèmes rapporte avec beaucoup de charme l'histoire de la reine Berthe, femme du roi Pépin le Bref. Le second est consacré à Hildegarde. L'héroïne du troisième est la gracieuse Emma. Ce qui distingue les chants de M. Gruppe, c'est le sentiment du récit familier. Il excelle à rendre les naïves peintures et ce que Fénelon appelle si bien l'aimable simplicité du monde naissant. Pour que cette simplicité, au moyen âge, ait le caractère vrai qui lui est propre, il faut qu'elle soit relevée par le contraste énergique du cadre où elle se déploie. De même que les mystiques élans du XIIe et du XIIIe siècle empruntent aux croyances farouches et aux passions indomptées de l'époque une valeur inattendue, de même, au début du moyen âge, la chronique familière des Carlovingiens perd une partie de son charme, si elle n'est encadrée dans le mouvement des siècles barbares. Or c'est ce contraste qui manque trop souvent à l'œuvre du soigneux écrivain. Naïve sans affectation, appropriée sans pastiche à la simplicité des vieux temps, sa poésie n'a pas les vigoureuses notes que demande la narration épique. Ce défaut est visible surtout dans le second poème. L'auteur s'est proposé de nous rendre tout entière la physionomie du grand empereur des Francs. Le premier cycle de romances est le tableau de l'enfance et de l'éducation de Charlemagne; le dernier nous le montre comme chef de famille, et si la figure de l'enfant est gracieusement dessinée auprès de Berthe la fileuse, le souverain à la barbe blanche et fleurie dont parle si bien Théroulde, le souverain puissant et débonnaire est peint par M. Gruppe avec un habile mélange d'austérité et de grâce. La partie faible du récit est celle où le fils de Pépin

devait nous apparaître sous les traits du conquérant et du législateur. Roland, Witikind et Radbot sont à l'étroit dans les romances de M. Gruppe. La chronique ne suffit plus ici; il fallait que le poème s'agrandît et portât l'armure des héros. Telle qu'elle est pourtant, cette œuvre mérite bien les nombreux suffrages qu'elle a obtenus. Ce n'est pas en vain que M. Gruppe a exprimé avec soin tant de charmans détails et déployé une imagination si allemande. L'auteur de *l'Empereur Charles* a encore bien des progrès à accomplir; dès à présent toutefois, ce soin du style, ce vif sentiment de l'élégance sévère, cet art ingénieux avec lequel il découvre et met en relief ce que l'histoire contient de tableaux idylliques, tout cela lui assure une place honorable; il a rang parmi les artistes.

La poésie allemande du moyen âge n'offre pas seulement de graves modèles aux chanteurs de nos jours; les légendes s'y épanouissent par milliers. On sait comment l'austère épopée des *Niebelungen* s'embellit au XIIIe siècle, sous l'influence lointaine des Provençaux, de maints ornemens de détail qui altèrent un peu les origines scandinaves du poème. Voici un écrivain qui a marié ingénieusement l'esprit des contes populaires aux formes solennelles de l'épopée de Siegfried. On voit que M. Jules de Rodenberg (c'est encore un nouveau venu comme M. Gruppe) se rattache aussi au mouvement dont M. Simrock est devenu le chef involontaire; il a étudié les anciens monumens de l'art national, mais au lieu d'appliquer cette forme à des scènes empruntées de l'histoire, il veut en faire l'ornement des douces légendes qu'il aime. Il y a dans les *Kinder und Hausmærchen* des frères Grimm une histoire intitulée *la Petite Rose du buisson d'épines* (*Dornrœschen*), qui rappelle en maints endroits notre conte de fées *la Belle au bois dormant*. Cette histoire s'est transformée, sous la plume de l'écrivain, en un poème héroïque. M. de Rodenberg nous transporte aux premiers siècles du moyen âge; les personnages des temps barbares se lèvent à son appel, et le naïf récit ressemble à une chanson de gestes. L'intention de l'auteur est évidente; il a beau conserver le titre de la légende de Grimm, le souvenir des *Niebelungen* le préoccupe sans cesse. Le poème est écrit en strophes de quatre vers à rimes plates comme le *Niebelungen-Lied*. Les premiers chants sont pleins d'une verve belliqueuse; rien de plus rapide que l'exposition. Le portrait du roi des Allemands, Rodegast, ses combats contre les monstres et les géans, son mariage avec la belle Rosemonde, la naissance de Rosalinde sa fille, la fête splendide où paraissent tous les chevaliers, et la scène des fées qui termine le tableau, tout cela est dramatiquement tracé à larges traits. On dirait que l'auteur s'inspire des maîtres allemands du XIXe siècle, des mâles et gracieux dessins de Schnorr et de Kaulbach. Au second chant, nous voici en Danemark, à la cour du roi Hartmuth. Le terrible Hartmuth, un de ces rois de mer qu'a peints Augustin Thierry, a entendu vanter l'éblouissante beauté de Rosalinde, fille de Rodegast; il l'aime et la veut en mariage. Si Rodegast la lui refuse, il ira la chercher l'épée à la main. Rosalinde a rejeté l'offre du roi barbare, et voilà la guerre qui éclate. Rodegast est vaincu, Hartmuth va posséder sa proie; mais c'est à ce moment même que s'accomplit la prédiction de la fée : un sommeil de mort ferme les paupières de Rosalinde. Le troisième chant enfin devait mettre en lumière la pensée cachée sous le symbole. D'après les paroles de la fée, le charme qui

prolonge le sommeil de la jeune fille ne sera rompu que le jour où un héros, — Siegfried est son nom, — ira la délivrer. Pour opérer ce miracle, il faut que Siegfried remporte de grandes victoires; le ciel et l'enfer se livreront un combat dans son âme. Si son chaste amour triomphe de toutes les tentations, si sa foi survit à toutes les épreuves, Rosalinde se réveillera pour lui dans la fleur de ses quinze ans. Malheureusement cette conclusion, qui devait donner à l'œuvre entière une portée philosophique, n'a pas aussi bien inspiré le jeune poète que les récits de batailles. Le penseur a mal secondé l'artiste. Les tableaux sont confus, les développemens sont faibles. Il fallait que l'idée morale du poème fût accusée en traits lumineux, pour que l'auteur eût le droit de s'écrier, comme il le fait dans un épilogue rempli d'ailleurs d'une cordialité charmante et d'un juvénile enthousiasme : « Maintes fois le présent se retrouve dans l'image du passé! A ma belle vallée du Neckar, dont les ruines antiques et le printemps fleuri m'ont fourni tant de leçons; à mes amis, à ma patrie tout entière, j'ose offrir mon salut et mon poème! Je l'offre aux hommes de mon pays; je l'offre surtout aux femmes, aux jeunes filles allemandes, à celles qui nous élèvent au-dessus des vulgaires intérêts du siècle et qui nous montrent le ciel! Ce poème, je l'ai composé avec les joies de mon cœur, avec les souffrances de ma jeunesse, avec les haleines embaumées du printemps. Il chante les triomphes de l'amour et la force invincible de l'âme loyale! »

N'y a-t-il pas dans ces études sur la vieille poésie nationale quelque chose de jeune et de charmant? Ce n'est pas ici une école définitive, c'est une transition et une promesse. Pourquoi s'étonner que la poésie allemande, à l'heure où elle tente de nouvelles voies, aime à jeter un regard en arrière? Une littérature plus mâle viendra plus tard, ce prélude même nous le dit assez. Si ce n'était pas là une inspiration toute naturelle, on ne s'expliquerait pas ce mouvement simultané. Aucun de ces écrivains n'obéit à un mot d'ordre, comme les romantiques du commencement de ce siècle; aucun d'eux n'a pris le monde moderne en aversion, comme ces brillans illuminés pour qui le moyen âge était le paradis sur terre. Quand ils chantent l'Allemagne des *Niebelungen* et d'Henri d'Ofterdingen, ils songent à l'Allemagne du XIXe siècle, et veulent exercer sur elle une salutaire action. Voyez un autre chanteur qui a aussi l'ambition d'être le poète de la jeunesse : M. Otto Roquette vient de faire comme la fantasque épopée du Rhin. Ce ne sont plus des scènes de bataille, c'est la poésie des heures printanières, ce sont les fleurs de la vallée du Rhin qui chantent leurs folles amours. Connaissez-vous cette boisson chère à l'Allemagne, cette boisson du mois de mai, *Maitrank,* qui rassemble le soir la famille à l'ombre parfumée des tilleuls? C'est du vin du Rhin, où la ménagère industrieuse mêle du sucre, des tranches d'orange et certaines herbes chargées des vivaces parfums du printemps. La principale de ces herbes est une certaine aspérule que la langue allemande appelle poétiquement *le Maître de la forêt.* Ce maître de la forêt (*Waldmeister*) est le héros de M. Otto Roquette; *le Voyage de fiançailles de Waldmeister,* tel est le titre de son poème. Suivez ces deux promeneurs qui devisent aux bords du Rhin : celui-ci est un professeur de botanique, celui-là est un curé de la ville prochaine. L'un est grave, mais indulgent et toujours prêt à excuser les joies étourdies de la jeunesse; l'autre est morose et grondeur, il n'aime pas le siècle présent, et les in-

nocens ébats des étudians de l'université lui semblent une impiété abominable. Tandis qu'ils vont soutenant chacun leur dire, l'indulgent botaniste a ramassé quelques herbes qu'il enferme avec soin dans sa boîte de fer-blanc. O profanation! crime de lèse-majesté! l'une d'elles est précisément ce *Waldmeister*, le jeune roi des forêts printanières. Il était parti pour Rüdesheim, où l'attend sa belle fiancée Fleur-de-Vigne. Séparé un instant de sa suite, laissant derrière lui le chancelier Basilic et le grand-maréchal Génévrier, le prince amoureux était allé rêvant par les sentiers fleuris, et venait de se reposer au sein d'une touffe d'aspérules, quand l'irrévérencieux botaniste l'enferma sans plus de façon dans sa boîte. Ce que devient le brillant prince au milieu des champignons qui garnissent l'étui du docteur, il faut le demander au récit de M. Otto Roquette. Après maintes aventures bizarres, après maintes scènes tumultueuses où la poésie du vin se livre un peu trop à ses ébats, il y a là toute une série de tableaux où se joue mélodieusement la fantaisie de l'auteur.

En traitant de tels sujets, M. Otto Roquette pouvait aisément se laisser prendre aux séductions des romantiques, et renouveler sans profit les élégantes puérilités de Brentano et de Fouqué. Non; sa pensée est jeune et alerte; il chante la vie allemande sous le voile des anciennes féeries, il chante la jeunesse allemande, les rêveries studieuses des artistes, les voyages de l'étudiant aux belles années d'université. Si ce n'était que l'épopée du vin, si ce n'était que la voix enivrée du Johannisberg, on s'en lasserait bien vite; l'inspiration qui relève ces badinages, c'est le sentiment le plus frais de la nature et un patriotisme très poétiquement senti. M. Otto Roquette a été accueilli en effet avec un empressement amical. Il n'a pas la gravité de M. Gruppe, il n'a pas non plus le style mâle et doux de M. de Rodenberg, mais sa grâce toute germanique a su enlever les cœurs. Encore une fois ce sont là des préludes aimables. Que les jeunes poètes toutefois prennent garde de s'y oublier! L'esprit de ce siècle est un esprit sévère; il peut sourire à ces enfantines rêveries du passé, il peut se plaire un instant à ces ébauches naïves d'une jeune école : il exigera bientôt des conceptions plus hautes. Tous ces poètes seraient perdus, s'ils ne comprenaient pas la vraie signification de leur succès. Ce qui a plu chez eux, c'est le signe d'une littérature rajeunie et l'espoir d'un nouveau printemps. On a encouragé le présent, mais on ne songeait qu'à l'avenir.

Ce travail de préparation poétique est si bien le caractère des deux dernières années, qu'il s'offre à nous sous maintes formes différentes. Étudier les monumens littéraires de la patrie, c'est le premier soin des jeunes artistes; qui essaient aujourd'hui leurs forces. Il y a encore d'autres manières d'assouplir le style et de tremper l'imagination. La littérature allemande, surtout depuis Herder et Goethe, a toujours brillé par ses traductions des chefs-d'œuvre étrangers. L'auteur de *Faust* avait en lui l'idéal d'une langue cosmopolite où toutes les productions du génie de l'homme seraient sympathiquement accueillies; il rêvait une sorte d'exposition universelle de l'art. L'Allemagne a répondu à son vœu et continué son œuvre. Assoupli de nouveau par les études des poètes romantiques et par la dextérité d'Henri Heine, le mâle et flexible idiome de Goethe s'est prêté à la reproduction de tous les monumens de la poésie européenne. Dans un pays où les érudits eux-mêmes ont traduit en artistes les œuvres qui exerçaient leurs investigations,

dans une littérature où Wilhelm Grimm a pu rendre poétiquement de vieux chants danois, où l'illustre philologue Franz Bopp a donné une traduction en vers d'un épisode du *Mahabarata*, on comprend que tous les chefs-d'œuvre de l'imagination, de Dante à Shakspeare et de Shakspeare à Byron, aient trouvé d'ingénieux interprètes. Il y a une quarantaine d'années surtout, les lettres allemandes s'enrichirent ainsi de travaux du premier ordre. Le *Shakspeare* de Tieck et de Guillaume de Schlegel, le *Tasse* et l'*Arioste* de Gries, le *Dante* de Kannegiesser, appartiennent à cette époque; on peut y joindre le *Hafiz* de M. Joseph de Hammer, et plus récemment le *Camoëns* de M. Donner. C'est aussi vers ce temps-là que parurent bien des publications célèbres de chants slaves que le pontife de la littérature allemande saluait d'encouragemens si précieux. Mme Talvy occupe un des premiers rangs de ce groupe par sa belle traduction des poésies nationales des Serbes. Goethe l'appelait avec orgueil *sa jeune amie*, et il la récompensait de son zèle en terminant ainsi l'article qu'il lui consacre : « La langue allemande deviendra la langue du monde, *die deutsche Sprache muss sich nach und nach zur Weltsprache erheben*. » Eh bien! un mouvement tout semblable se produit en ce moment même. Après les poètes qui ont préludé à la rénovation de l'art en étudiant les maîtres du moyen âge, je dois signaler ici comme les ouvriers d'une même œuvre les auteurs de maintes traductions importantes. Un des meilleurs signes assurément du réveil littéraire de l'Allemagne, c'est le retour de cet esprit cosmopolite si empressé naguère d'enrichir le sol natal de tous les trésors de l'étranger.

Les productions littéraires de ces peuples dont la destinée est unie aux destinées de l'Allemagne devaient attirer d'abord l'attention. La Hongrie a un poète populaire, *Schaandor* (Alexandre) Petœfy, dont la verve belliqueuse et rustique répond admirablement aux émotions du paysan et du soldat magyar. Sa fin mystérieuse a renouvelé l'intérêt que son talent inspire. Aide-de-camp du général Bem, on ne sait pas dans quelle rencontre il est tombé; le poète populaire a disparu au sein de la tourmente. Deux écrivains habiles, MM. Maurice Hartmann et Szaarvady, viennent de publier une traduction de Schaandor Petœfy. M. Hartmann a déjà fait ses preuves comme poète, et tout à l'heure encore nous le retrouverons au premier rang. Il a reproduit ici avec un rare mélange de délicatesse et de vigueur les strophes amoureuses, fantasques, guerrières, du chantre bien-aimé des Hongrois. Soutenu comme il l'est par un collaborateur éclairé, M. Hartmann nous doit de continuer son œuvre. Petœfy est un homme qui doit sortir des limites de son idiome pour prendre rang dans la *Welt-Literatur* dont parle Goethe. Une femme d'un talent gracieux, Mme Ida de Düringsfeld, a donné récemment, sous le titre de *Roses de Bohême*, un recueil de chansons tchèques qui ne manque pas d'intérêt; il est regrettable seulement que le traducteur n'ait pas fait un choix plus sévère. On a montré de nos jours une singulière indulgence pour la littérature du peuple. Parmi ces chansons que Mme de Düringsfeld assure avoir recueillies de la bouche même des paysans bohémiens, il y en a plus d'une qui ne méritait pas d'être conservée et traduite. La première condition dans ces recherches, c'est une critique vigilante. S'il y a comme une fleur exquise dans certaines traditions populaires, rien de plus désagréable que de rencontrer des inspirations banales là où l'on cherche la grâce incorrecte d'un sen-

timent naïf. On ne saurait adresser ce reproche au recueil de vieilles chansons anglaises et écossaises si soigneusement rassemblées, si ingénieusement reproduites par M. Wilhelm Doenniges. Voilà un livre charmant en même temps qu'une très sérieuse étude. Les ballades de M. Doenniges ne sont pas inédites; elles se trouvent soit dans les recueils de Percy ou de Walter Scott, soit dans des mémoires d'érudition. Herder même et Burger en avaient traduit quelques-unes; mais l'Allemagne n'en possédait pas encore un choix aussi complet et fait avec tant de soin. Toutes ces ballades historiques, *le Prince Robert, la Bataille d'Otterborn, la Révolte dans le Nord, Northumberland trahi par Douglas*, reflètent des émotions puissantes et de grandes luttes nationales. Le traducteur les oppose à ces chants populaires de l'Allemagne où ne vibrent jamais que des sentimens individuels. Il s'applique à reproduire le rhythme de l'original et ne redoute pas des inventions qui étonneront l'oreille, pourvu que la vigueur métallique du texte retentisse dans ses strophes. En un mot, ce n'est pas ici un traducteur ordinaire; on sent un homme qui souhaite à son pays les émotions fécondes et la mâle poésie de la vie active. M. Doenniges a été à Berlin le précepteur et est resté l'ami du prince Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière. Le goût des arts ne se perdra pas à Munich, et cette amitié, si honorable pour le poète, est une promesse pour la poésie. Un homme qui avait compromis par maintes incartades l'éclatant succès de ses débuts reprend aussi sa place dans les rangs de la poésie sérieuse. A côté des *Ballades écossaises* de M. Doenniges, on aime à rencontrer les traductions des *sonettistes* anglais des XVIe et XVIIe siècles par M. Freiligrath. M. Freiligrath est un maître en fait de style; les curieux sonnets qu'il nous donne d'après Henry Howard (1516-1547), Philippe Sydney (1554-1576), Edmond Spencer (1553-1599), William Drummond (1587-1646), reproduisent avec art ce groupe de poètes que termine glorieusement le nom de Shakspeare. On comprend l'intérêt d'une période littéraire à laquelle appartiennent aussi les premiers vers de l'auteur de *Macbeth;* ce qu'on trouve ici toutefois, c'est plutôt un intérêt de curiosité qu'une valeur vraiment poétique, et on doit regretter que M. Freiligrath ne consacre pas la souplesse et l'éclat de son talent à la traduction de quelque monument remarquable. Je préfère à ce titre les derniers chants de Tegner, récemment traduits par M. Gottfried de Limbourg, et surtout les œuvres posthumes du célèbre poète russe Lermontoff, admirablement reproduites par un écrivain qui agrandit chaque jour sa place et que nous retrouverons tout à l'heure dans les rangs des chanteurs originaux. Le *Petœfy* de M. Hartmann, les *Ballades écossaises* de M. Doenniges, le *Lermontoff* de M. Bodenstedt, voilà les travaux les plus intéressans du groupe que je rassemble ici.

On voit que ce sont surtout les poètes du Nord, les poètes des familles germaniques et slaves, qui ont attiré l'attention et exercé l'adresse des écrivains. C'était le contraire, il y a un demi-siècle; les romantiques d'il y a cinquante ans étaient principalement tournés vers l'Orient ou le Midi. Ce contraste ne me déplaît pas; j'aime à voir les représentans des écoles nouvelles diriger surtout leurs investigations poétiques du côté où se déploie la vie de l'Europe. Ce ne sont pas seulement ici des études de style appliquées aux œuvres du passé; on sent circuler dans ces travaux une sève jeune et vivace qui produira ses fruits. Il ne faut pas croire pourtant que

le Midi ni l'Orient aient été complétement oubliés. Nous avons sous les yeux une traduction du vieux poème du *Cid*, par M. Wolf, des *Romances espagnoles et portugaises*, par MM. Geibel et Paul Heyse, les *Sonnets de Camoens*, par M. Louis d'Arentsschildt, et les *Sirventes* du grand poète de la Provence, Pierre Cardinal, par M. Max Waldau. Il est manifeste pourtant que ces dernières traductions intéressent plus l'érudition et l'histoire que la poésie véritable et les espérances de l'avenir. C'est aussi une œuvre d'érudition, mais très neuve et très curieuse, que nous a donnée M. Abraham Geiger dans son *Divan d'Abul-Hassan Juda-ha-Levy*. Déjà M. Henri Heine, — c'est une des meilleures inspirations de son *Romancero*, — nous avait fait connaître le grand poète juif du moyen âge, *cette belle âme que Dieu avait baisée*, et qui faisait retentir dans toutes les strophes de ses chants comme le frémissement des divines tendresses; il avait raconté avec un mélange d'enthousiasme sublime et d'ironie aimable la première enfance du poète, ses études, ses extases, sa jeunesse passée à l'ombre enivrante du Talmud. M. Abraham Geiger nous trace aujourd'hui le portrait fidèle de Juda-ben-Halevy. Ses principales hymnes, traduites avec amour et accompagnées de notices pleines d'intérêt, nous montrent tour à tour le poète religieux dont les strophes se chantent depuis sept siècles dans toutes les synagogues du monde, le penseur qui empruntait tant de vues hardies aux mystères du Talmud, le pieux voyageur enfin qui voyait sans cesse en songe les images sacrées de la Palestine, et qui, chargé d'années et de gloire, partit d'Espagne pour aller mourir dans la ville des prophètes.

II.

Le mouvement littéraire que nous signalons serait bien incomplet toutefois, s'il se bornait à ces intéressans préludes. Nous avons vu les tendances nouvelles de la poésie se manifester depuis deux ans, ici par des traductions élaborées avec art, là par des imitations de récits épiques où apparaît plutôt la savante ardeur de l'écrivain que l'inspiration personnelle du poète; maintenant, traductions et récits vont être le cadre où se déploieront de libres efforts. D'un côté, ce seront des poètes philosophes qui, n'osant pas produire audacieusement toute leur pensée, la dissimuleront sous le masque d'un siècle évanoui et d'une civilisation lointaine; de l'autre, ce seront des artistes qui agrandiront avec amour ce domaine de l'épopée familière où brillent si gracieusement sur le seuil les chastes figures d'Hermann et de Dorothée.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'une traduction d'*Hafiz*, par M. Daumer, et certes, quelle que soit ici la rare beauté de la forme, ce n'est pas une traduction toute seule qui eût obtenu tant de bravos et excité tant de colères. M. Daumer est un des plus curieux écrivains qui se soient produits depuis bien des années dans la littérature allemande. C'est un poète d'élite et un penseur extravagant. Son imagination est enthousiaste; sa pensée est la proie des plus ténébreux systèmes. Après Uhland et Henri Heine, il n'est personne aujourd'hui qui manie l'idiome lyrique avec une si parfaite habileté; après MM. Feuerbach et Stirner, il n'est pas de *jeune hégélien* qui ait jeté plus d'outrages à la religion du Christ. Comment expliquer ces contrastes? L'explication est simple. M. Daumer est le représentant fidèle d'un

certain esprit qui agite l'Allemagne depuis un demi-siècle. Les prétendus philosophes qui s'acharnent à la destruction du christianisme, les poètes et les romanciers qui popularisent les systèmes des athées, sont à la fois emportés et badins; rien de moins allemand que ces prétentions équivoques. M. Daumer, au contraire, est un type germanique parfaitement reconnaissable. Il est anti-chrétien, mais il a une piété naturelle toute remplie d'aspirations ferventes. Il outrage le Christ, mais il cherche une église plus conforme à ce qu'il croit la mission du genre humain. Ses emportemens ne sont jamais, comme chez les *jeunes hégéliens*, mélangés de scepticisme et de railleries; il est sérieux, il est convaincu, il a une foi très arrêtée, et, loin de diriger contre les croyances religieuses la maussade ironie d'un Feuerbach, il proclame lui-même sa foi avec une sincérité incomparable et brave magnifiquement le ridicule.

Il y a une tendance morale bien allemande, une tendance qui se manifeste dès les âges les plus reculés des races germaniques, et qui reparaît à chaque siècle de leur histoire : c'est un sensualisme mêlé d'exaltation, c'est le culte des forces naturelles et la religion de la vie. Rappelez-vous le barbare avant que le christianisme l'eût dompté : voilà le type primitif qui se reproduit sans cesse dans le développement de la pensée allemande. On le voit renaître à toutes les époques et au milieu même des entreprises les plus contraires. Ni le mysticisme du moyen âge, ni la révolution religieuse du XVIe siècle, ni cette brillante civilisation littéraire que domine le nom de Goethe, ne l'ont rejeté dans l'ombre; toujours l'inspiration primitive est là, revendiquant la libre expansion des forces humaines et protestant contre le joug de l'esprit. On ferait une curieuse histoire de ces traditions du culte d'Odin au sein des lettres germaniques. Lorsque Henri Heine s'écrie, dans son livre sur *l'Allemagne*, que le dieu Thor se lèvera un jour armé de son marteau gigantesque et démolira les cathédrales, il est l'interprète de ces sourdes fureurs scandinaves, et il faut reconnaître que bien des penseurs, bien des poètes, bien des historiens même, dès qu'ils s'abandonnent à une veine naturelle, poussent des cris du même genre. On dirait les subites explosions de l'esprit barbare mal étouffé par le christianisme. Chez M. Daumer, ce ne sont pas des explosions, c'est un système continu. M. Daumer a pour le christianisme la haine que chantaient les *Berserkers* du Nord. Il accuse la religion de Jésus de mutiler les facultés que nous tenons de Dieu, et il la compare à ce Moloch affamé à qui il fallait sans cesse des sacrifices humains. Les ouvrages où il jette ces clameurs insensées ont été adoptés avec empressement par la *jeune école hégélienne;* M. Daumer n'est pas cependant le disciple des écoles athées; loin de là, il a un certain mysticisme qui s'associe parfaitement avec son culte de la nature, et s'il a renié le Christ, c'est pour célébrer une religion meilleure. Quelle religion? Le mahométisme! Je ne plaisante pas; M. Daumer écrit des poèmes pour convertir l'Allemagne au culte du prophète.

M. Daumer avait publié en 1846 un recueil de chants traduits du célèbre poète persan Mohammed Schemseddin, surnommé Hafiz, c'est-à-dire le gardien du Coran. En 1848, il donna une sorte de *romancero* intitulé *Mahomet et son œuvre*. Ces deux ouvrages sont aussi remarquables par la magnificence de la forme que par l'inspiration extravagante de l'auteur. Né à Schiraz, au XIVe siècle de notre ère, Hafiz appartenait d'abord à une communauté de

sages contemplatifs. Tout occupé de philosophie religieuse, il composa des chants d'un ascétisme sublime, et devint le maître le plus vénéré de la théologie musulmane. Plus tard, il railla ses premières croyances avec une hardiesse inouïe, il attaqua le mysticisme et ne chanta plus que le vin et l'ivresse. C'était, dit M. Daumer, l'ivresse de la nature, l'intelligence profonde et exaltée de ce monde où nous a placés le créateur; Hafiz avait dégagé du mahométisme la vérité qu'il contient, et il en était le grand-prêtre. On sait quelle est la grâce audacieuse des chansons de Hafiz; M. Daumer les traduit, les imite, les commente, puis, sous le masque de son poète, il se met à chanter à son tour, et tous les tons se croisent dans une étourdissante symphonie. Tantôt ce sont des cris de joie, des railleries légères, de joyeux tableaux rapidement dessinés :

« Partout l'eau et le bruit des vagues; ô malheur! quel déluge! Fuyons, fuyons vite dans l'arche, — dans le cabaret! — Là siége, avec ses enfans, le père Hafiz, le pieux patriarche.

« Gloire à toi, gloire, ô Noé de notre temps! Tu as sauvé le monde une seconde fois. Dans les abîmes de l'eau sont ensevelis le muphti et le scheick, le pédant et le scolarque. »

Tantôt l'exaltation sensuelle prend en quelque sorte un caractère sacré. Hafiz est véritablement le grand-prêtre, le patriarche inspiré qui remplit une fonction en chantant sa folie. Cette préoccupation religieuse, si bizarrement associée à l'ivresse de la matière, éclate avec plus d'évidence encore dans le deuxième recueil de M. Daumer, *Mahomet et son œuvre*. Là, c'est la gravité qui domine. Après des préludes composés de chants hébreux et arabes, le prophète paraît, son Coran à la main. M. Daumer en reproduit maintes pages avec une merveilleuse puissance. Ce sont des paraboles, des récits historiques, de mystiques légendes, des proverbes moraux, et enfin, pour couronner l'œuvre, tout un chapelet de prières. Ne cherchez pas ici un reflet du *Divan* de Goethe ou des poésies de Rückert; une imagination convaincue a pu seule produire un tel ouvrage. Afin qu'il n'y ait point de doute, les explications placées à la fin du volume font ressortir la supériorité morale et religieuse du mahométisme sur l'enseignement du Dieu crucifié. Tout récemment enfin, l'année dernière, M. Daumer a publié un nouveau recueil qu'il place encore sous la protection d'Hafiz. Après les folles ardeurs du premier livre et la gravité austère du second, voici la grâce amoureuse et la sérénité souriante; M. Daumer semble avoir peint tout son tableau et terminé sa prédication. Il suffira d'en citer quelques strophes :

« Hafiz a étendu sur la terre l'épée triomphante de sa parole; sa volonté est de devenir le maître, le monarque, l'empereur du monde; mais une royauté aussi douce, aussi bienfaisante que celle qui commence avec lui, on n'en connut jamais; jamais non plus elle n'aura de fin.

« O bibliothèque du printemps! que tu es grande! que tu es magnifique! chacune de ces milliers de petites feuilles est un livre plein de sagesse, qui apprend la science de la vie aux cœurs intelligens. Quel dommage que l'homme soit si insouciant à l'étude, et son esprit si émoussé!

« Je ne vois plus le soleil; où s'est-il enfui? J'appelle en vain la joie; qui nous l'a dérobée? Le rossignol se tait, la rose est flétrie; le monde est dé-

pouillé d'amour, et la haine seule y brûle. La belle création de Dieu est changée en un cimetière. Ainsi l'ont voulu les dévots.

« Louez le Seigneur! le cabaret s'est rouvert. Voyez, les saints sont comme frappés de la foudre, et les prisonniers ont brisé leurs liens! Louez le Seigneur!

« Louez le Seigneur! la rose fleurit de nouveau; Bulbul chante les anciens chants d'amour, et le bouton perce son étroite enveloppe. Louez le Seigneur!

« Louez le Seigneur! les rubis du vin étincellent; avec lui étincellent aussi les rubis de la bouche qui me ravit d'amour. Voici la joie, voici la vie, voici le salut. Louez le Seigneur! »

Si M. Daumer ne relevait par la merveilleuse adresse de la forme et l'éclat des couleurs orientales ces banalités de l'épicuréisme, il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter. Ce qui m'intéresse avant tout dans ces brillantes strophes, c'est la transformation de l'athéisme hégélien. M. Daumer est issu de cette école; mais il avait de mystiques instincts qui cherchaient une foi où se rattacher, et c'est ainsi que le sensualisme, uni à une certaine exaltation, a fait du collaborateur de M. Feuerbach un poète mahométan. Le poétique *muphti* me permettra de ne pas discuter sa foi. Qu'il y ait en ce moment chez nos voisins une espèce d'école mahométane; que Mme Bettina d'Arnim, dans ses *Entretiens avec les Démons*, ait paru se réunir dernièrement à la petite église de M. Daumer; qu'un poète inconnu, dans un livre intitulé *Abdul*, ait mis la philosophie hégélienne sous la protection du croissant, en vérité nous n'attacherons pas à ces incartades littéraires plus d'importance qu'elles n'en méritent. Nous serons même tenté de refuser aux spirituels auteurs le bénéfice du scandale et de signaler leurs œuvres comme un symptôme heureux : n'est-ce pas une preuve que l'athéisme de ces dernières années n'ose plus se produire à visage découvert? N'est-ce pas un indice des vagues sentimens religieux qui s'éveillent chez ceux-là même qui niaient hier toute religion?

Cette transformation se poursuivra. Je n'oublie pas que l'auteur d'*Hafiz*, avant de composer ses poèmes mahométans, avait publié en 1841 un charmant recueil de poésies catholiques intitulé *la Gloire de la sainte vierge Marie*. Ce recueil, que M. Daumer avait donné sous un faux nom et qu'il convient de lui restituer aujourd'hui, contient toute une série de légendes empruntées aux plus suaves traditions chrétiennes du moyen âge. Les récits populaires, les chroniques des abbayes, les vies des saints, toutes les œuvres de la foi naïve de nos pères, ont fourni à l'auteur une merveilleuse couronne de fleurs qu'il consacre à la Vierge. Il prend plaisir à traduire en vers tous ces récits, et il y déploie une grâce incomparable. Étranges mystères d'une âme troublée! M. Daumer composait ce livre charmant à l'époque même où, dans ses traités philosophiques, il poussait contre la religion du Christ les plus odieux blasphèmes. Au moment de renier le christianisme, il semblait comprendre et regretter avec larmes les trésors d'amour que renferment nos traditions religieuses. Il est vrai que ce recueil, où brille à la première page une strophe charmante de Novalis à la Vierge, se termine par la citation des deux derniers vers de *Faust* : « L'éternel féminin nous attire. *Das Ewigweibliche — Zieht uns hinan!* » Ce n'est pas assez : pour rendre sa pensée plus claire, l'auteur reproduit, en forme de conclusion, une page de l'athée

Feuerbach où le culte de la Vierge est présenté comme le symbole de la glorification de l'amour terrestre. Qu'importe cependant? Au milieu des contradictions de cet esprit qui va ainsi de Novalis à M. Feuerbach, et des extases du moyen âge aux impiétés de l'athéisme hégélien, on sent de mystiques tendresses qui porteront leurs fruits. Le poète qui a trouvé de si doux accens pour glorifier la mère de Dieu ne chantera pas toujours, sous le costume d'Hafiz, l'hymne exalté de la matière. A cette alliance du sensualisme et des instincts religieux succédera une inspiration plus pure. M. Daumer s'est débarrassé des liens de l'athéisme, il échappera aussi aux séductions de l'Islam. Malgré les caprices de Bettina, malgré l'auteur d'*Abdul*, malgré les beaux vers de celui qui a écrit *Hafiz* et *Mahomet*, l'école des *muphtis* ne prospérera pas en Allemagne. Qu'elle se hâte de justifier ses extravagances en poursuivant la réaction que nous avons signalée; qu'elle achève de briser les liens de l'athéisme et de retrouver la lumière de l'esprit : — sinon sa dernière heure aura bientôt sonné, et elle ne laissera que le souvenir d'une fantaisie puérile.

L'Orient a toujours eu de singuliers attraits pour l'Allemagne. On ne saurait défendre à l'imagination germanique de s'associer aux travaux de la science et de s'enrichir à sa manière sur les pas des investigateurs qui nous dévoilent les secrets de l'Asie. Herder et Goethe ont pénétré avec un sentiment profond dans ces éblouissans mystères. Ce qu'a été pour notre littérature du XVIIe siècle la renaissance de l'antiquité grecque et latine, la renaissance orientale l'a été au siècle dernier pour la littérature de nos voisins; mais ce qu'il faut chercher en Orient, c'est ce qui attirait l'âme affectueuse de Herder et le génie cosmopolite de Goethe. Quand la poésie hébraïque ravissait l'âme de Herder, ce noble penseur s'appliquait à répandre le dogme qui a été l'inspiration constante de sa vie : il voulait que l'unité de la famille humaine ne fût pas un vain mot et que nous sentissions battre en nous le cœur des nations disparues. Plus soucieux des beautés de l'art, Goethe travaillait à la même œuvre quand il écrivait son *Divan oriental-occidental;* c'était toute une civilisation qui se levait, admirablement exprimée dans des strophes amoureuses. A leur suite, le comte Platen et Frédéric Rückert initiaient aussi l'Allemagne à ces trésors de la poésie persane que dévoilaient au monde savant les infatigables découvertes de M. Joseph de Hammer. A Dieu ne plaise que nous blâmions de telles œuvres! Ce serait renier l'esprit même de notre âge. Ces sympathiques et ardentes recherches qui, débrouillant sur tous les points le chaos du passé, déblayant les monumens enfouis, pénétrant le secret des littératures les plus lointaines, commencent à éclairer tout entière la vénérable figure du genre humain, seront certainement la meilleure gloire du XIXe siècle.

Les écrits qui se rattachent à ce mouvement général exciteront toujours un intérêt très vif. Voici un poète qui s'est beaucoup occupé de certains peuples orientaux et de leur littérature; heureusement il n'appartient pas à la petite église de M. Daumer, mais à l'école de Goethe. M. Bodenstedt, c'est de lui que je parle, a passé plusieurs années dans le Caucase; il a vu la Géorgie, et il a résidé à Tiflis. Les peuples de ces sauvages contrées ont attiré dans ces derniers temps beaucoup d'intrépides voyageurs. M. Bodenstedt est un

des plus spirituels soldats de cette phalange. Il a voulu connaître aussi les autres contrées méridionales de la Russie; il a visité les Cosaques de l'Ukraine, comme il avait visité les Tcherkesses du Caucase. Le résultat de ses observations est consigné dans de curieux ouvrages; aujourd'hui c'est au poète seulement que nous avons affaire. Or M. Bodenstedt avait publié, il y a quelques années, un recueil très intéressant des chants populaires de l'Ukraine (*Volkslieder aus Krain*); tout récemment il a donné sous ce titre : *les Chansons de Mirza-Schaffy*, un petit volume plein de grâce. M. Bodenstedt a rencontré à Tiflis un poète circassien nommé Mirza-Schaffy, et ce sont les strophes de l'écrivain oriental qu'il traduit avec une sympathie charmante. Que cette traduction soit parfaitement scrupuleuse, que le poète allemand n'ait pas donné sous le nom de son ami bien des pièces qui lui appartiennent en propre, il y aurait quelque témérité à l'affirmer. Ce déguisement, je le soupçonne, a dû plaire à l'ingénieux touriste. En tout cas, ce mélange des poésies originales de l'enfant du Caucase et des inspirations particulières du traducteur compose une œuvre des plus aimables. « Il y aurait, dit M. Bodenstedt en son prologue, bien des chants terribles et sauvages à rapporter du pays des Tcherkesses; dans ces contrées où gronde sans cesse le tonnerre des batailles, où chaque maison est une forteresse, où chaque ravin cache une troupe armée et chaque buisson une sentinelle, où les femmes même savent manier le fusil, où l'enfant sait brûler de la poudre, il y aurait de formidables chants de guerre à recueillir... Aujourd'hui ce ne sont que les chants d'un cœur amoureux et les maximes d'un sage. » Mirza-Schaffy est, en effet, un disciple de la poésie persane; il chante le printemps et les roses; il chante aussi la sagesse de l'esprit; des strophes passionnées et de fins apologues, voilà le fond de ce gracieux recueil. Mirza-Schaffy a été cordialement accueilli en Allemagne, et M. Bodenstedt y a pris rang parmi les poètes : placez son livre non loin de Rückert et de Platen dans ce groupe de chanteurs que conduit le glorieux poète du *Divan*.

Ce poète du *Divan oriental-occidental*, cet artiste puissant qui a donné tant de souplesse et de force à l'idiome lyrique, n'a rien perdu, comme on voit, de sa royauté littéraire; à travers toutes les tentatives nouvelles, on retrouve sans cesse l'influence souveraine de son génie. Or il y a dans le domaine de Goethe un genre bien approprié à notre époque, une forme de poésie à la fois élevée et familière qui semble parfaitement répondre à ce qu'exige la peinture du monde moderne : c'est l'épopée des choses simples, c'est la franche églogue domestique dont *Hermann et Dorothée* nous offre un si charmant modèle. Admirable chez les écrivains du premier ordre, intéressante à plus d'un titre chez les intelligences délicates, l'inspiration lyrique est trop portée à se nourrir de sentimens individuels. Là même où ils se déploient dans leur complète beauté, ces trésors des épanchemens intimes n'ont véritablement tout leur prix qu'à la condition de ne pas se reproduire trop souvent. Se figure-t-on un poète occupé toute sa vie à s'observer lui-même et à consigner en strophes les moindres mouvemens de son cœur? Ceux qui cèdent à ce caprice sont bientôt conduits à retracer des émotions purement artificielles. L'importance exagérée de la poésie *subjective*, comme l'appellent nos voisins, est dans toutes les littératures un signe de décadence, et vraiment il

suffit d'ouvrir les yeux pour savoir quelle a été depuis vingt ans, en Allemagne comme chez nous, l'incroyable accroissement des poètes lyriques et la stérilité de leurs œuvres. Les vrais artistes ont senti d'instinct qu'il fallait sortir des routes battues et replacer l'art sur les hauteurs. La forme impersonnelle du récit substituée aux confidences lyriques, le poème prenant la place des élégies plaintives ou des strophes cavalières, n'est-ce pas là un précieux indice à recueillir? En France, cette direction nouvelle s'est déjà révélée dans quelques œuvres d'élite, parmi lesquelles il nous suffira de nommer *les Bretons* de M. Brizeux ainsi que les *Poèmes évangéliques* de M. de Laprade. En Allemagne, cette transformation est encore plus marquée. Les poètes abandonnent le genre lyrique pour cette épopée familière dont je parlais tout à l'heure, et ils expliquent eux-mêmes le sens du mouvement qui se produit; c'est une forme plus haute de l'art que poursuit leur ambition. Il y a un mois à peine, un poète cher à l'Allemagne du sud, M. Geibel, nommé professeur à l'université de Munich, proclamait devant un brillant auditoire la nécessité de cette évolution littéraire, et, joignant l'exemple au précepte, il lisait au milieu des applaudissemens plusieurs chants d'un poème intitulé *Julien*. « *Hermann et Dorothée*, disait M. Geibel, est l'indication féconde d'un genre qui doit s'agrandir. » D'autres écrivains avaient déjà prononcé les mêmes paroles et donné le même signal; il y a enfin toute une école dont le talent et les efforts révèlent dans la littérature allemande une activité pleine de ressources.

« Tu connais le vieux mythe des Hellènes; tu sais l'histoire de ce roi de Thessalie qui brûlait d'amour pour l'épouse du roi des dieux, et qui, croyant embrasser Junon, ne pressa qu'un nuage sur son cœur? De l'amour du roi et de cette fantastique Néphélé naquirent, hélas! les Centaures, destinés d'avance à périr sous les flèches des Lapithes. Nous aussi, que de fois nous avons embrassé des nuages! et que de fois les enfans de nos chimères ont subi de cruelles violences! » C'est en ces termes que M. Max Waldau, l'auteur de *Cordula*, dédie son poème à M. Adolphe Stahr. M. Waldau est un écrivain soigneux, très préoccupé des questions de style et d'art; il veut toutefois que, dans les sujets même les plus désintéressés, l'esprit libéral de notre siècle se fasse résolûment sa part. Le poète nous transporte au moyen âge; mais ce n'est pas pour glorifier un âge d'or auquel il ne croit guère. On dirait qu'il s'inspire de ces mâles paroles d'Augustin Thierry : « Ne nous y trompons pas; ce n'est point à nous qu'appartiennent les choses brillantes du temps passé, ce n'est point à nous de chanter la chevalerie : nos héros ont des noms plus obscurs. Nous sommes les hommes des cités, les hommes des communes, les hommes de la glèbe, les fils de ces paysans que des chevaliers massacrèrent près de Meaux, les fils de ces bourgeois qui firent trembler Charles V. » Le sujet de *Cordula* est emprunté à l'*Histoire de Suisse* de Zschokke. Un de ces tyrans subalternes qui gouvernaient les cantons helvétiques au nom des ducs d'Autriche opprimait depuis longtemps ce malheureux pays. Subitement épris d'une belle jeune fille qu'il avait rencontrée dans la campagne, il fit donner l'ordre au père de la lui amener dans son château-fort de Cardowall. Le paysan obéit, mais il n'alla pas seul avec la victime et en cachant sa honte; il se rendit à Cardowal au grand jour, la fille vêtue en nouvelle épousée, les amis faisant cortége comme pour une solennité heureuse, tous d'ailleurs respectueux

et soumis. Au premier geste que fait le gouverneur pour saisir sa proie, il tombe mort, le cœur percé de vingt coups. Un signal est jeté; les autres compagnons du paysan, cachés pendant la nuit aux abords du château, sortent tout à coup de la forêt qui les recèle. Au milieu du tumulte que cause la mort du chef, il est aisé de forcer la porte. Le château est envahi, les gardes sont massacrés, lances et cuirasses sont mises en pièces par les pioches et les bâtons ferrés. L'incendie éclate, et de ce repaire de brigands il ne reste bientôt plus que des murailles fumantes. M. Waldau a trouvé dans ce dramatique sujet des inspirations heureuses. L'intérieur du vieux paysan Adamo, le portrait de la belle et naïve Cordula, son pèlerinage au monastère voisin, sa piété fervente et candide, le retour au foyer paternel, la rencontre d'un des chevaliers du gouverneur qui veut prendre la belle fille et l'emmener avec lui, l'arrivée subite du jeune chasseur Volker et cette flèche si bien lancée qui frappe le ravisseur au moment où il va emporter sa proie, tous ces détails vifs, rapides, émouvans, ouvrent le récit avec charme. Cependant Cordula s'est évanouie, et le chasseur, craignant une nouvelle attaque, a conduit la jeune fille dans la forêt voisine. Cet épisode, l'une des parties importantes du poème, est moins habilement traité; l'idylle, succédant aux scènes violentes, aurait dû mieux inspirer l'auteur. Il y a de l'afféterie dans maints détails. La fin, plus vigoureusement conduite, rachèterait bien des fautes, si le discours adressé par Adamo à ses compagnons vainqueurs ne laissait l'impression la plus fâcheuse. On ne s'attendait guère à voir le vieux paysan se comparer à Virginius. Passe encore pour la comparaison; mais vraiment la leçon politique et morale qu'elle renferme devait rester dans les prétentieuses gazettes d'où M. Max Waldau l'a tirée. « Virginius, s'écrie emphatiquement le père de Cordula, livra sa fille à Appius par respect pour la loi, puis il tua la victime afin de sauver au moins son honneur. Ce n'était pas cependant la véritable loi qui lui avait parlé, ce n'en était que l'apparence. Moi, au lieu de tuer ma fille, j'ai tué la loi, la fausse loi, la loi hypocrite et sans mission; je l'ai tuée par respect pour la loi éternelle! » C'est ainsi que les paysans du poète dissertent, le couteau à la main, sur l'être et le paraître, sur l'apparence et la réalité du droit, sur les lois qu'il faut respecter et les lois auxquelles il faut enlever leur masque. En général, le récit de M. Max Waldau, écrit avec beaucoup de soin et d'élégance, manque de simplicité. Il y a sans cesse des longueurs, des apostrophes, des prosopopées. M. Waldau a de l'éclat et de l'imagination; il doit s'attacher davantage au dessin. Pourquoi ce long poème n'est-il pas divisé? Pourquoi les tableaux ne se suivent-ils pas avec plus d'ordre? *Hermann et Dorothée,* qu'on cite aujourd'hui à tout propos, donnerait d'excellens conseils au poète de *Cordula.* Si M. Waldau s'habituait à bien distribuer son récit, à bien grouper toutes ses figures, à répandre partout une lumière égale, les richesses de sa poésie s'ordonneraient d'elles-mêmes avec grâce, et il éviterait, j'en suis sûr, les fautes de goût auxquelles sa verve mal contenue s'est laissé entraîner.

Ce n'est pas la netteté qui manque à un remarquable petit poème de M. Paul Heyse; il faudrait plutôt y blâmer un trop grand souci de la brièveté et de l'effet dramatique. On connaît le gracieux roman d'*Ourika,* écrit d'une plume si élégante par Mme de Duras. Une traduction de ce roman, publiée à Francfort en 1824, sans que le nom de l'auteur y fût indiqué, tomba récem-

ment entre les mains de M. Heyse, qui fut attiré par la touchante émotion du sujet. Cet intérêt toutefois ne suffisait pas au jeune poète. M. Heyse pensait sans doute avoir sous les yeux quelque nouvelle d'un auteur inconnu; il ne soupçonnait pas qu'il allait toucher à l'œuvre délicate et charmante d'un écrivain d'élite. Peut-être même cette considération ne l'eût-il pas arrêté; il y a chez lui une verve dramatique dont il fera bien de modérer les élans. Vous n'avez pas oublié cette jeune fille de race noire dont Mme de Duras a si bien retracé les souffrances. Recueillie à Paris dans une famille opulente, Ourika aime silencieusement le fils de sa bienfaitrice, et comme elle se voit séparée de lui par une double barrière, elle va demander à la solitude du cloître la résignation et l'oubli. De cette étude toute morale, de ce tableau mélodieux et plaintif, M. Paul Heyse fera une peinture de mœurs politiques, une ardente et pathétique satire. Nous sommes à Par's, à la fin de 93. Une brillante comtesse et son fils ont échappé à l'échafaud en adoptant les principes de ceux qui ont fait le 10 août. Voyez-la, au milieu de ses salons, célébrant la fête de l'égalité! On dirait la prêtresse de la révolution. L'égalité! ce mot a enivré la pauvre Ourika; elle aime le comte, et le comte a pour elle maintes tendresses; pourquoi refuserait-il d'unir son sort au sien? Le jour où elle apprend que cette égalité est un vain mot, elle en perd la raison. Après bien des aventures sanglantes, nous retrouvons la malheureuse folle sur les boulevarts de Paris. Les passans la prennent pour une mendiante et lui jettent quelques pièces de monnaie; mais elle, immobile, les yeux hagards, indifférente à la pitié qu'elle inspire, elle ne sait que répéter ces deux mots : *égalité! égalité! mensonge! mensonge!* On ne peut méconnaître chez M. Heyse un rare talent d'exécution. Maintes esquisses révolutionnaires sont dessinées d'un trait rapide et se gravent nettement dans l'esprit. La scène nocturne où le jeune comte, poursuivi par des jacobins coiffés de leurs bonnets rouges, passe la rivière dans un bateau que conduit Ourika, devenue folle, est tracée avec une vigueur sobre et terrible. Tout récemment, M. Paul Heyse a publié un nouveau récit poétique, intitulé *les Frères,* qui se recommande par les mêmes qualités énergiques. On voit que l'auteur est en garde contre la douceur sentimentale qui est le caractère et pourrait devenir l'écueil de la génération qui se lève. M. Paul Heyse semble assez sûr de lui-même pour donner désormais un plus libre essor à sa pensée et mesurer ses forces dans des compositions plus larges.

Il y a, si je ne m'abuse, tout autre chose que des études d'artiste dans le dernier recueil de M. Maurice Hartmann. Le brillant auteur de *la Coupe et l'Épée,* le poète qui, par sa charmante idylle *Adam et Ève,* avait donné un des premiers le signal de la transformation littéraire dont nous rassemblons ici les témoignages, vient de publier une série de poèmes qui paraissent jusqu'à présent le plus heureux produit de l'école nouvelle. *Les Ombres,* c'est le titre du livre de M. Hartmann, contiennent surtout quatre récits bien remarquables à divers titres, *Sackville, Calottas, les Bannis de Locarno* et *Louise d'Eisenach. Calottas* est un conte mystique où le problème de la destinée humaine et les austères devoirs de la vie sont chantés avec une sorte de dignité platonicienne. *Les Bannis* offrent un grave tableau empreint d'une sérénité virile. *Louise d'Eisenach* est une touchante histoire; mais toutes les qualités généreuses du poète se réunissent dans le chevaleresque récit intitulé

Sackville. Une pensée ingénieuse et vraie y soutient l'imagination du poète; il cherche l'idylle au sein de l'histoire. N'y a-t-il pas, sur les sillons foulés par les batailles, des fleurs qui s'épanouissent le lendemain, sans souci des événemens de la veille? n'y a-t-il pas, au milieu des catastrophes publiques, des sentimens que rien n'efface, des cœurs toujours prêts à aimer, une poésie toujours prête à fleurir? Lorsque l'électeur palatin Frédéric V, en acceptant la couronne de Bohême des mains d'un peuple révolté, donna le signal de la guerre de trente ans et fut presque aussitôt dépouillé de ses états héréditaires par l'Autriche victorieuse, sa jeune femme, abandonnée au milieu de la déroute, se confia elle-même à la garde d'un jeune gentilhomme écossais qui l'avait suivie à la cour de son mari. C'était, comme on sait, cette gracieuse fille des Stuarts, Élisabeth d'Angleterre, fille du roi Jacques Ier; le gentilhomme s'appelait Sackville. Il ramena la reine à Londres à travers mille dangers. Bien des années après, un de ses amis, un autre gentilhomme écossais, Bruce, ayant conté l'aventure à Versailles de façon à égayer le grand roi et ses courtisans, le vieux Sackville provoqua son ami en duel. Le combat fut court et terrible, les deux champions tombèrent morts. Le célèbre écrivain anglais Thomas Carlyle possède les lettres échangées à cette occasion entre Bruce et Sackville, et c'est lui qui a indiqué ce pathétique sujet au poète de la Bohême. M. Hartmann a bien mis à profit ce précieux dépôt; il a trouvé dans les lettres de Sackville un poème plein d'originalité et de passion. — La fleur de la chevalerie anglaise, convoquée comme pour une fête, est réunie dans le château de Sackville. Le vieux duc attend lord Bruce, dont il a exigé une réparation; il a voulu que ses témoins fussent nombreux; il a voulu aussi, avant le combat, raconter à tous les seigneurs du royaume l'aventure qui a excité les railleries de lord Bruce et laver de tout soupçon injurieux la mémoire de la reine de Bohême. Écoutez le récit du vieillard. Les flammes de la jeunesse s'allument tout à coup sur son front. Il voit la Bohême envahie, l'armée de Frédéric V en déroute, la jeune reine abandonnée; il la fait monter à cheval et s'enfuit avec elle. Les cavaliers autrichiens poursuivent les fugitifs; mais le cheval de Sackville vole comme le vent. Comme il prend soin de la jeune reine! Quelle tendre et respectueuse vigilance! Et lorsque, serrés de près par les ennemis, ils se jettent dans le sombre asile de la forêt, quel calme charmant succède à ces tumultueuses émotions! Rien de plus gracieux que ce tableau idyllique. Au dehors, tout est à feu et à sang; ici, le calme, la sérénité, les souvenirs du pays natal mélodieusement évoqués, et le chevaleresque gentilhomme écoutant en extase les rêves de sa souveraine. Est-ce le dévouement qui l'inspire? est-ce l'amour? Il ne le sait, et ces tendresses voilées, cette pure et respectueuse délicatesse ont passé dans les vers du poète. L'intérêt de l'idylle s'accroît encore quand on songe au rôle que la jeune reine a rempli dans l'histoire. Malgré cette catastrophe de la guerre de Bohême, sa vie semble peu éclatante; mais elle est la sœur de Charles Ier, elle est la mère de la savante Élisabeth qui était l'amie de Descartes, elle est la belle-mère de cette brillante Anne de Gonzague dont Bossuet a prononcé l'oraison funèbre, et c'est par elle enfin que la maison de Hanovre occupe aujourd'hui encore le trône de la Grande-Bretagne. Habilement indiqué dans le récit, ce rôle de la jeune femme relève le tableau des heures sereines passées sous les abris de la forêt. L'auteur a bien rendu toute

sa pensée : voilà bien l'idylle souriante et calme placée avec art au milieu du mouvement agité des choses humaines. Le récit est à peine terminé, que Bruce arrive au rendez-vous; le fer croise le fer, et le vieux gentilhomme tombe mort en tuant celui dont la médisance railleuse a flétri ce pur souvenir. Cette fin chevaleresque est le digne couronnement du poème. Il y a longtemps que la reine de Bohême n'existe plus, il y a longtemps que les cheveux de Sackville ont blanchi : comment ne pas être touché de cette fidélité obstinée et de ce juvénile courage?

Tel a été, depuis les affectueux appels du *Veilleur de nuit,* le mouvement de la littérature poétique en Allemagne. M. Dingelstedt signalait aux nouvelles écoles des domaines désormais pacifiés; on voit que plus d'un écrivain d'élite a justifié ses espérances. C'est surtout un symptôme heureux, quand des hommes engagés naguère dans la lutte reviennent sans découragement ni rancune, mais avec une âme sereine et forte, aux études qui sont la véritable vocation de leur vie. L'auteur de *Sackville* écrit en souriant à la première page de son poème : « Qu'est ceci? Une course rapide, impétueuse, une aventure tantôt idyllique et tantôt pleine d'émotion, un récit très simple parfois et parfois aussi très varié, en un mot un poème qui ne prouve rien. » Après la poésie politique, dont l'art a tant souffert avant 1848, les poèmes qui se proposent un but si modeste sont un progrès fécond. En renonçant à une influence d'un jour, la poésie retrouve l'influence générale dont elle a le privilége. Il est bien qu'elle s'y prépare, ici par des études sur le passé, par des traductions d'œuvres étrangères, là par des essais plus libres et d'ingénieuses innovations. Tous ces groupes d'écrivains dont nous avons tâché de déterminer le caractère ne se ressemblent pas sans doute : on peut affirmer cependant qu'un même amour de l'art, une même ambition littéraire les soutient. Des inquiètes passions politiques entretenues par l'ancien ordre de choses, il ne reste plus, Dieu merci! que la pure inspiration libérale; ce n'est pas nous qui conseillerons aux poètes de méconnaître la foi de leur époque. Quant à ces fureurs anti-chrétiennes dont le scandale a affligé si longtemps le pays des ferveurs spiritualistes, si elles reparaissent encore sur certains points, il est évident qu'elles sont obligées de prendre un masque, et cette timidité, indice d'une transformation secrète, n'est pas un des signes les moins curieux du travail des esprits. Tandis que les jeunes poètes rivalisent ainsi d'ardeur, des voix respectées font entendre comme un suprême accord. Écoutez par exemple le vieux Justinus Kerner, qui recueille dans son *Dernier Bouquet de Lieder* maintes pièces écrites depuis 1848, épigrammes inoffensives contre les patriotes à grand fracas, railleries aimables adressées aux rêveurs politiques, touchantes paroles de félicitation au vieux roi de Würtemberg. Les derniers accens d'une période disparue se mêlent ainsi avec grâce aux préludes de la journée qui s'apprête. Justinus Kerner avait gardé le silence pendant les années tumultueuses; l'heure est opportune aujourd'hui pour ces touchans adieux, et si tous ces accens combinés ne forment pas encore une symphonie complète, il faut y voir une ouverture brillante dont les promesses doivent être accueillies avec joie.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LE POÈTE

ET

LE PATRE.

LE POÈTE.

O nature, en ton sein où l'ennui me ramène,
Je sens une âme triste ainsi que l'âme humaine;
Tu gémis : c'est pourquoi je t'apporte mon cœur.
Toi du moins, tu n'as pas de sourire moqueur;
Jamais ton doux regard ne lance l'ironie,
Et ton front porte haut sa tristesse infinie.
L'homme croit se guérir s'il peut cacher son mal;
La froide raillerie est son masque banal.
Mais toi, dans la douleur tu restes calme et vraie;
Tu n'as pas dans les yeux ce rire qui m'effraie;
Je viens mêler mes pleurs à tes pleurs sans orgueil,
Car je me reconnais dans ta figure en deuil.
Oui, nous avons tous deux notre peine secrète,
La mienne en tes soupirs trouve son interprète;
Ta voix semble un écho de mon gémissement.
La nature et mon cœur, tout parle tristement.

LE PATRE.

Dans la douce rumeur des forêts, des fontaines,
J'ai distingué ta voix et des plaintes humaines,

Étranger! et de loin je t'ai vu tout le soir
Marcher sans but, courir ou brusquement t'asseoir,
Frapper ton front, tes mains comme un homme qui souffre,
Et parfois te pencher sur le bord de ce gouffre.
J'accours; te voilà pâle, immobile, égaré,
Et je vois dans tes yeux qu'ils ont beaucoup pleuré.
Malade ou malheureux, l'un et l'autre peut-être,
Jeune homme, car mon âge a le don de connaître,
Dispose du vieux pâtre en sa rude amitié;
Le désert et mon Dieu m'enseignent la pitié.
Viens et dors cette nuit sous mon abri de chaume;
Tout l'été, d'un air pur respire ici le baume.
A bien des affligés conduits sur ces hauteurs,
Il fut bon d'habiter la hutte des pasteurs.
Un vigoureux sommeil émané de l'étable,
Le lait et le pain noir de ma rustique table,
Et les belles chansons et la saine gaîté
Rendirent à plus d'un la joie et la santé.
Sur ces sommets, d'ailleurs, un art héréditaire
M'apprit à découvrir chaque herbe salutaire.
Tout mal a son remède au sein de quelque fleur;
J'en connais pour guérir ta chétive pâleur.
Sois docile au vieillard, viens, et par moi renaisse,
Renaisse dans ton cœur la divine jeunesse!

LE POÈTE.

Ton âme hospitalière, ô généreux pasteur,
De la crèche et des bois l'énergique senteur,
Le souffle de tes bœufs, la sève de tes plantes
Seraient un vain remède à mes peines brûlantes.
Mon mal est trop profond; mais, pour le soulager,
Avec d'autres douleurs je viens le partager.
Je viens mêler mon deuil au deuil de la nature.
J'entends ici l'écho des tourmens que j'endure;
La voix de l'univers n'est qu'un gémissement;
Mes pleurs unis aux siens coulent plus doucement,
Et je sens plus de calme et plus de patience
Quand je me plonge à fond dans sa tristesse immense.

LE PATRE.

Je cherche autour de nous ces gémissantes voix,
Et ces mornes tableaux, et ce deuil que tu vois :

Un large rayon d'or flotte sur les fougères;
L'alouette s'égaie en ses notes légères;
La cloche tinte au cou de mes taureaux joyeux,
Et les prés, tout en fleurs, réjouissent mes yeux.

LE POÈTE.

La nature se plaint : sa voix, terrible ou tendre,
Parle d'une souffrance à qui sait bien l'entendre.
Tout menace ou gémit. De la source au torrent,
Le flot, qui va gronder, s'écoule en murmurant.
Comme un soupir sans fin qui remplit tout l'espace,
Dans les sapins tremblans le vent passe et repasse,
Et même aux plus beaux jours la voix qui sort des mers
Atteste un mal obscur dans leurs gouffres amers.
Ici, dans cette paix des douces bergeries,
Écoute ces taureaux et ces brebis chéries,
Ton chien, tes blonds ramiers posés sur ces vieux ifs,
Et tes agneaux bêlans... Tous ces bruits sont plaintifs.

LE PATRE.

J'entends, je vois partout s'appeler, se poursuivre,
Les animaux joyeux du seul bonheur de vivre.
Tous semblent à tes yeux ou tristes ou méchans,
Jeune homme aux blanches mains, qui crois aimer les champs!
Quel noir démon t'invite à ces pensers moroses,
Enfant? Et tu n'as vu que la saison des roses!
La neige des hivers où nous marchons pieds nus,
Nos soucis, nos travaux, te sont tous inconnus!

LE POÈTE.

Toi, tu ne connais pas la volupté des larmes!
Ces pleurs de la nature en sont pour moi les charmes;
Vous l'aimez pour les fruits que vous lui dérobez,
Avides laboureurs sur la moisson courbés!
Moi, conduit aux déserts par la haine du monde,
J'y goûte leur douleur, en sagesse féconde.

LE PATRE.

J'aime le champ natal et non pas les déserts.
J'ai là, dans ce vallon, j'ai des trésors bien chers :

Mes souvenirs d'enfant et le toit de mes pères,
Mon vieux clocher, ma vigne et mes vergers prospères;
J'habite en paix leur ombre, et jamais je n'appris
Des hommes nos pareils la haine et le mépris.
Ami de ces forêts, frère des vieux érables,
J'aime nos bois sacrés bien moins que mes semblables,
Et quoique sur ces monts, tout l'été, sans ennuis,
Je sache vivre seul bien des jours, bien des nuits,
C'est un bonheur plus grand, dès qu'arrive l'automne,
De rentrer dans le bourg que le pampre festonne.
Là, par mes compagnons, dans leur franche gaîté,
Du pâtre et du troupeau le retour est fêté;
La table fume, et l'âtre est tout rouge de braise,
Et, le verre à la main, tous les soirs, à notre aise,
Nous chantons; le vin vieux, à défaut de soleil,
Pendant les noirs hivers tient les cœurs en éveil.
Ainsi chaque saison, qu'un Dieu bon nous ramène,
Nous apporte un plaisir aussi bien qu'une peine.

LE POÈTE.

Ah! j'ai trop éprouvé quel partage inégal,
En mesurant nos jours, grossit la part du mal!
Les hommes sont mauvais, et les destins sont pires;
Mais la nature, au moins, n'a pas de faux sourires;
Vois-tu le vague ennui sur son front répandu?
Moi je n'y cherche pas l'espoir que j'ai perdu;
Mais, à défaut d'une onde où je me désaltère,
Le désert à ma soif offre une ivresse austère,
Et, plongé dans son sein par l'inconnu rempli,
J'y respire à longs traits le vertige et l'oubli.

LE PATRE.

Ta voix me trouble, ami, ta parole est funeste.
Tu souffres, je le vois; ta pâleur me l'atteste;
Tu souffres, je te plains et ne te comprends pas.
Le remède à ton mal, Dieu me le cache, hélas!
Je te plains; mais pourquoi, dans tes peines sans cause,
Ne rien voir que le mal au sein de toute chose?
La nature, où tu viens savourer tes douleurs,
Sourit quand ton orgueil lui commande les pleurs;
Tu l'aimes, sois joyeux! car elle est toute en joie;
Regarde à l'horizon ces feux qu'elle déploie.

Laisse ton cœur s'ouvrir au coucher du soleil,
Et de ce grand spectacle emporte un bon conseil.

LE POÈTE.

La nature m'invite à sa douce tristesse :
La résignation fait toute sa sagesse;
Obéir sans révolte à de sinistres lois,
C'est le morne conseil, ami, que j'en reçois.

LE PATRE.

Non, la voix du désert, qu'il pleure ou qu'il sourie,
Ne t'a pas conseillé l'inerte rêverie!
La nature m'enseigne, en ses chères leçons,
La vie et le travail égayé de chansons.

LE POÈTE.

Écoute, dans ces bois déjà pleins de ténèbres,
Du zéphyr qui s'endort les murmures funèbres!

LE PATRE.

J'entends plus près de nous, sur le frêne voisin,
Siffler le joyeux merle enivré de raisin.

LE POÈTE.

Écoute ce torrent : quelle douleur profonde
Exhalent à nos pieds les soupirs de son onde!

LE PATRE.

J'entends sur les cailloux le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau;
Chacun se réjouit d'en habiter la rive;
Car l'eau donne à ses bords une voix toujours vive.
Mais toi, pâle étranger, si triste en l'écoutant,
Explique en sa chanson ce que ton âme entend?

LE POÈTE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve et fontaine.

CHANSON DU TORRENT.

Le sourd travail des eaux a fendu le rocher :
Ma source, en murmurant, fuit des plus minces veines,
Comme une larme, aux yeux qui la voudraient cacher,
Jaillit d'un cœur miné par de secrètes peines.

Mais bientôt je reçois et j'emporte en courant
Et la neige et la grêle, et des flots d'eau fangeuse,
Et les mille débris de ma rive orageuse.....
J'enfle dans la tempête, et je suis le torrent!

Sur l'or d'un sable pur, sur les fines pelouses,
Le flot n'a qu'un murmure, et jamais de chansons.
J'entends à mes côtés, dans l'herbe et les buissons,
Mille gais sifflemens dont les eaux sont jalouses.

Il est des bruits joyeux même au fond des grands bois :
Je mêle à ces accords ma rumeur incessante;
L'eau fait dans leur concert la note gémissante.
L'homme devient rêveur, s'il ne pleure à ma voix.

Je vois naître et mourir la brise passagère
Et les oiseaux rieurs dont la voix lui répond;
Pour avoir, même un jour, cette gaîté légère,
Je descends de trop haut et viens de trop profond.

L'eau circule depuis que la nature existe.
J'ai pénétré la terre et j'ai tout visité;
Un douloureux secret remplit l'immensité,
Moi, j'en murmure un mot; c'est pourquoi je suis triste.

J'en parle aux jours sereins, j'en parle aux sombres nuits;
Le vent parfois retient sa voix intermittente;
Dans ses rares fureurs, la foudre est inconstante;
Moi, je suis éternel, ainsi que tes ennuis.

Mon flot dit, à travers le calme ou la tempête,
Ce mot affreux : TOUJOURS! de tant de pleurs baigné;
Ce mot, par la souffrance aux humains enseigné,
Je l'appris de la mort, et je vous le répète.

A ce bruit de mes flots, parfois tu t'endormis;
Mais ce n'est pas la paix que ce sommeil te verse;
Tu le sais, ô penseur, les rêves que je berce
Ne sont rien moins pour toi que des rêves amis.

L'excès de la douleur, dans une âme affaissée,
Apporte au malheureux un repos tout pareil;
C'est en abolissant ta force et ta pensée,
Que la rumeur de l'onde engendre ce sommeil.

LE PATRE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve et fontaine;
Voici ce que nous dit le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau.

CHANSON DU TORRENT.

L'eau jaillit! la roche déserte
Va répondre aux chansons des bois.
Je donne aux prés leur robe verte;
Ils sont muets, je suis leur voix.

La vie autour de moi fourmille;
Elle coule avec les ruisseaux.
J'abrite une immense famille;
Un peuple entier vit sous mes eaux.

Sous chaque roche, un hôte habite.
Là, dans l'ombre et dans la fraîcheur,
Le saumon, l'anguille et la truite
Invitent la main du pêcheur.

De mes bords chérissant la zone,
Les arbres croissent par milliers;
Le merle bleu siffle sur l'aulne,
Le vent berce les peupliers.

Toute chose que Dieu féconde,
Prête à chanter, prête à fleurir,
Aime le vif accent de l'onde,
Aime à voir le ruisseau courir.

Quand de la ruche printanière
L'essaim s'est échappé dans l'air,
Il vole, au bruit de la rivière,
Vers le frêne au feuillage clair.

Ma rive a d'heureuses retraites
Où s'échangent de longs sermens;

J'y couvre sous mes voix discrètes
Les douces plaintes des amans.

La génisse, au bruit de sa cloche,
Conduit vers moi de gais troupeaux.
En chantant, le berger s'approche
Et prend sa flûte à mes roseaux.

C'est moi qui fais tourner la roue
Du meunier conteur et malin.
Ma voix l'accompagne et se joue
Au joyeux tic-tac du moulin.

A vos travaux je m'associe :
Je bats le fer du forgeron;
Je meus l'infatigable scie
Sous le toit du vieux bûcheron.

A travers le roc et l'argile,
L'eau glisse et creuse incessamment.
C'est moi, sur la terre immobile,
C'est moi qui suis le mouvement.

L'onde vierge à grands flots m'arrive,
Quand l'été ronge le glacier;
L'écume alors blanchit ma rive
Comme la lèvre du coursier.

Si parfois mon flot déracine
L'épi d'un imprudent sillon,
Le sol que j'ôte à la colline,
Je le restitue au vallon.

L'eau dans son sein, rapide ou lente,
Tient tous les germes en éveil;
Pour donner la sève à la plante,
Elle se marie au soleil.

La chanson du torrent convie
Chaque être à sortir du repos.
J'appelle au travail, à la vie,
Les fleurs, les hommes, les troupeaux.

Je dis : Suivez mes flots rapides,
Quittez avec moi ce haut lieu;
Marchez, voyageurs intrépides,
Sur les chemins tracés par Dieu.

Suivez les torrens et les fleuves,
O flot des générations!
Enrichissez de races neuves
Les plaines et les nations.

. . . . . .

Placez vos tentes sur ma rive;
Un secours vous viendra des eaux :
Je tournerai la meule active,
Je porterai vos lourds vaisseaux.

Avec moi, cheminez en foule
Et chantez, peuple industrieux;
Dieu vous dit dans mon flot qui coule :
Travaillez et soyez joyeux.

LE POÈTE.

Pauvre cœur dupe, hélas! de ta propre imposture,
Tu n'entends que toi-même à travers la nature!
L'esprit qui t'a parlé de joie et d'avenir
T'a promis, ô pasteur, ce qu'il ne peut tenir.
Ainsi, pour t'affranchir de l'ennui qui me ronge,
O folle humanité, tu n'as que le mensonge!
Je trouve ta gaîté plus triste que mes pleurs,
Et mon front ne veut pas de ces trompeuses fleurs.
Va donc, et suis la voix de l'antique syrène;
Suis ton illusion qui parle et qui t'entraîne;
Au but de ton travail, à travers les chansons,
Cours le long de ces flots, docile à leurs leçons!
Crois l'homme juste et bon, crois les saisons propices,
Et joue avec les fleurs au bord des précipices.
La mer, la mer se creuse et va nous recevoir
Engloutis dans le flot qui te parlait d'espoir;
Vous tomberez tous deux au noir abîme où gronde
Le terrible inconnu que j'entends sous cette onde.

LE PATRE.

L'inconnu qui me parle est un Dieu bienfaisant.
Accomplissons d'abord la tâche du présent!
La nature l'enseigne à la sagesse humaine :
A chaque jour suffit le fardeau de sa peine,
Et, pour le cœur sincère et simple en ses désirs,
Chaque jour que Dieu fait offre aussi ses plaisirs.

LE POÈTE.

Adieu. Reste, ô berger, dans l'erreur qui t'est douce :
L'ignorance est un lit plus tendre que la mousse;
Reste au bord de cette onde, à voir tes prés fleurir,
A vivre sans penser, pour vivre sans souffrir.

LE PATRE.

Ami, qu'un Dieu propice à ma voix te délivre
Du démon qui t'a dit : Reste à rêver sans vivre!

LE POÈTE.

Ah! puissé-je abdiquer, au sein de quelque fleur,
De ce cœur importun la vie et la chaleur!
Pour la séve paisible en ces chênes dormante
Que j'échangerais bien l'âme qui me tourmente,
Que je voudrais jeter tout mon être à ce vent!
Je souffre, ami, tu vois que je suis bien vivant.

LE PATRE.

Tu souffres d'un corps faible et d'une âme impuissante;
Ce mal, dont tu te plains, c'est la vigueur absente.
Je le vois dans tes yeux, sur ton front sans couleur,
C'est un fruit de l'orgueil que ta lâche douleur.
Abdique ta mollesse et ces larmes superbes;
Il est temps d'amasser quelques solides gerbes,
O rêveur; sors enfin de ton sommeil fatal!...
Mais tu ne peux guérir, car tu chéris ton mal.

VICTOR DE LAPRADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1853.

Bien des fois déjà on a mis en parallèle la société française et la société anglaise dans leur mouvement respectif. Ce sont en effet, sinon deux civilisations différentes, du moins deux nuances bien tranchées de la civilisation. Chacune de ces sociétés a son cachet, ses tendances, ses mœurs, ses ressorts particuliers et ses fortunes diverses. L'une réussit, comme on a dit, là où l'autre trouve de mortelles occasions de chute. Quand elles se rapprochent et semblent se développer un moment dans le même sens, à l'abri des mêmes institutions, un coup de vent subit vient déranger toutes les combinaisons et montrer ce qu'il y a de factice dans ces analogies et ces rapprochemens. Rien n'est plus simple et plus naturel : c'est que tout diffère dans les traditions des deux pays; leurs révolutions n'ont eu ni les mêmes mobiles, ni le même but : comment les conséquences ne seraient-elles pas différentes? Or cette différence dans les résultats de deux révolutions, c'est ce qui frappe nos regards, c'est ce qui éclate en mille signes contemporains, c'est ce qui fait encore aujourd'hui la double situation de la France et de l'Angleterre, situation dont l'histoire seule a le secret. Une traduction française fait en ce moment passer dans notre langue le remarquable livre de M. Macaulay sur le règne de Jacques II et sur la révolution de la fin du XVIIe siècle en Angleterre. M. Augustin Thierry publie aujourd'hui même ses éloquentes études sur *la formation et les progrès du tiers-état*. Ce n'est point le hasard qui réunit ces deux ouvrages : ils montrent le même problème se résolvant en quelque sorte nécessairement de deux manières presque opposées; ils remettent simultanément sous nos yeux ces deux ordres de choses si profondément distincts dont nous parlions. Qu'est-ce que l'histoire de Charles II, de Jacques II, du changement dynastique de 1688? C'est le travail d'enfantement de la liberté politique anglaise à sa période la plus décisive. Qu'est-ce que la formation et le progrès du tiers-état? C'est toute la révolution française. Il n'en faut pas

davantage pour lire dans la différence des origines, des causes, des antécédens des deux révolutions, la différence qui éclate encore aujourd'hui dans leurs résultats les plus actuels et marque d'un signe particulier la situation intérieure de chacun des deux pays.

Qu'on suive M. Macaulay dans son récit : la révolution anglaise, il est aisé de le voir, a été surtout une révolution politique. C'est dans un intérêt politique que se sont livrées toutes ces batailles qui remplissent le XVIIe siècle. De quoi s'agissait-il en effet? L'éternelle question, c'était de fixer les limites de l'autorité royale et de faire reconnaître les prérogatives du parlement. Quels sont les principes dont l'application est obstinément poursuivie à travers toutes les crises? Ce sont les principes mêmes de la constitution anglaise, qui font corps en quelque sorte avec le pays : participation du parlement à l'action législative, droit de consentir et de voter les taxes, garantie de la permanence et de l'observation des lois rendue plus effective par la responsabilité des conseillers et des agens du pouvoir royal. C'est là ce qui se dégage de toutes les luttes parlementaires comme de toutes les guerres civiles et ce qui leur survit, pour être encore aujourd'hui, ainsi que le dit M. Macaulay, la raison d'être de l'ordre de choses actuel. Encore après la restauration, lorsque le pouvoir de Cromwell est passé sur l'Angleterre et que la destinée nationale a repris un cours plus normal, quelles sont les grandes victoires, celles qui marquent les jours mémorables de la nation anglaise? Ce sont des victoires toutes politiques, celle de l'*habeas corpus* par exemple. Et quand vient le mouvement de 1688, après une lutte acharnée contre les tentatives ou les préméditations usurpatrices de Jacques II, la *déclaration des droits*, qui est encore la loi de l'Angleterre, ne fait que résumer et consacrer d'une manière définitive toutes ces choses, disputées depuis plus d'un demi-siècle : le droit de libre discussion dans le parlement, le droit de voter l'impôt, l'intervention du pays dans ses propres affaires, l'abolition du *droit de dispense*, dont le pouvoir royal s'était parfois servi pour annuler systématiquement l'action des lois pénales. Dans ces grandes luttes de l'Angleterre, il y a sans doute bien d'autres élémens. L'intérêt religieux tient une large place; mais il se mêle et se plie si souvent à l'intérêt politique, qu'il se confond avec lui. L'église anglicane elle-même, après tout, qu'a-t-elle été autre chose — à son origine et depuis — qu'une grande institution politique? Qu'en résulte-t-il? C'est que la révolution anglaise a eu surtout ses conséquences dans l'ordre politique. Elle n'a point eu pour effet de niveler les rangs, de changer les conditions de la propriété, de détruire les hiérarchies sociales, de tout ramener à l'unité démocratique; elle a fondé, en les appuyant au contraire à une aristocratie puissante, ces institutions que nous voyons, cette liberté garantie par les prérogatives individuelles et locales. Et comme la liberté politique était dans les traditions, dans le caractère, dans les vœux du peuple anglais, il s'est formé lentement à toutes les vertus qui la rendent efficace et durable. Rien n'est plus curieux et plus remarquable que ce profond travail de la société anglaise, tel qu'il se dévoile encore une fois dans le livre de M. Macaulay. On y peut apprendre, et ce n'est point un inutile spectacle, ce que la liberté coûte de peines, d'efforts, de temps, de constance, comment elle se perd par momens, à quel prix elle se retrouve.

Les conséquences de la révolution anglaise, disons-nous, ont été principalement des conséquences politiques, et ces conséquences découlent de l'histoire même de l'Angleterre. Est-ce là le caractère de la révolution française et du développement historique qui la prépare? Il n'est pas nécessaire d'approfondir beaucoup ce mouvement, que décrit M. Thierry dans ses *Essais sur la formation du tiers-état*, pour voir qu'il aboutit par-dessus tout à deux résultats principaux : l'unité dans le pays et l'égalité dans les rapports sociaux. L'égalité dans les rapports sociaux, c'est surtout par les institutions civiles qu'elle s'obtient. Aussi est-ce dans l'ordre civil que la révolution française s'est manifestée le plus invinciblement, et a eu ses conséquences les plus essentielles. Veut-on savoir le caractère fondamental d'une révolution? On n'a qu'à observer ce qui reste d'elle, ce qui survit à tout, ce qui surnage à travers toutes les tempêtes. En Angleterre, ce sont les prérogatives politiques; en France, ce sont les prérogatives civiles. Lorsqu'après dix ans d'anarchie le premier consul vient rasseoir la société française, les résultats politiques de la révolution disparaissent subitement comme une décoration de théâtre; les résultats civils survivent et sont fixés dans le code qui régit actuellement encore la France. Telle est donc la différence des deux révolutions. L'une a eu surtout des conséquences politiques; l'autre, en ce qu'elle avait de plus durable, a eu surtout des conséquences civiles, conséquences nées de cet instinct d'égalité et de démocratie qui a fait du tiers-état en 1789, non pas quelque chose comme le demandait Sieyès, mais tout. Oui, sans doute, en tout ce qui est purement civil, la France jouit d'un état supérieur à celui de la plupart des peuples de l'Europe. Il n'est point de pays où la loi soit plus équitable pour tous, où il y ait moins de traces d'inégalités choquantes, où les barrières entre les classes soient plus aplanies, où toutes les voies du travail, de la fortune, du pouvoir, soient plus accessibles à tout le monde, où la division des propriétés soit plus immense. En outre, cette vaste unité créée par la révolution a fait de la France entière un peuple vivant de la même pensée, obéissant aux mêmes impulsions, dépendant des mêmes pouvoirs, soumis aux mêmes juridictions. C'est une société régulièrement administrée, organisée, jugée, distribuée, nivelée. Quelle en est la conséquence au point de vue politique? Les révolutionnaires qui ont le plus poussé à l'excès de ce nivellement ne l'ont jamais aperçue. Ils n'ont pas vu qu'ils rendaient le pouvoir d'autant plus nécessaire et, en certaines heures de crise, d'autant plus prépondérant dans un état de ce genre, ou, pour parler comme une brochure récente sur *le Principe d'autorité depuis* 1789, « dans une démocratie de trente-cinq millions d'habitans, qui est comme une vaste superficie où règne avec une entière égalité un mouvement prodigieux et quelquefois turbulent dans les idées et les intérêts. »

Pourquoi le succès a-t-il si peu couronné les efforts de tant d'hommes éminens et de plusieurs gouvernemens pour faire marcher ensemble la liberté politique et les tendances absolument démocratiques de la société civile? C'est qu'il ne suffit pas, pour que la liberté existe dans un pays, qu'elle soit dans les mots; il faut qu'elle soit dans les choses, qu'elle ait en quelque sorte des asiles, des citadelles dans des institutions locales, dans des classes même, si l'on veut, là où ces classes politiques existent; il faut qu'elle ait son foyer

dans des mœurs fortes, et qu'il règne, par-dessus tout, chez les individus ce commandement sur soi-même qui supplée à l'action de la loi, qui fait que l'action du pouvoir reste inutile. Nous n'avons qu'à nous examiner sur tous ces points. Ce que nous voulons dire, ce n'est point assurément que la liberté politique soit incompatible avec l'ensemble social et civil créé par le mouvement de la fin du dernier siècle. Ce qui est vrai, c'est qu'avec le caractère que la révolution française a pris, avec les conséquences qu'on en a tirées, dans une société nivelée et démocratiquement organisée, la liberté est encore plus difficile, plus laborieuse, plus sujette aux déceptions, parce qu'un seul jour laissé à l'esprit révolutionnaire peut rendre inutile l'œuvre de trente années. L'auteur de la brochure que nous citions semble supposer que les gouvernemens précédens ont été impuissans par leur principe même ou par leur situation. Ils n'ont été, à vrai dire, impuissans ni par principe ni par situation; ils l'ont été parce qu'ils ont voulu, tant qu'ils ont pu, vivre avec la liberté dont tout le monde se servait contre eux. Et chose singulière, quant au dernier du moins, tout le monde a violé la loi contre lui, lui seul ne l'a point violée. — Preuve nouvelle de son impuissance! dira-t-on. — Il est facile aujourd'hui d'en parler ainsi, les circonstances ont changé, et les 24 février deviennent difficiles heureusement; mais n'est-ce point un peu parce qu'il y en a eu un en 1848?

Ce sont là des considérations que le cours des choses contemporaines ramène parfois naturellement, soit qu'on mette en présence des sociétés différentes, soit qu'on s'arrête à chercher le secret des mouvemens politiques de notre pays. Elles dominent les faits et les incidens, et se lient à une situation générale. Ce qui est plus particulièrement propre au moment actuel, c'est tout ce qui touche à ces complications religieuses que nous suivions récemment du regard. Il semble aujourd'hui que, sous leurs diverses formes, elles tendent à se débarrasser de ce qu'elles avaient de plus grave et de plus vif. En quelques jours, elles ont fait un grand pas par la publication presque simultanée d'une note du gouvernement et d'une encyclique du pape, qui touchent aux principaux élémens de cette agitation. On sait comment s'est élevée récemment une discussion sur l'opportunité d'une réforme dans la législation qui règle le mariage. La brochure de M. Sauzet a eu pour résultat de réveiller un moment la polémique mourante. Qu'il y ait des opinions tranchées sur un point de cette nature, qui touche à l'essence même de la société moderne, ce n'est pas là ce qui doit surprendre. Ce qu'il y avait de plus sérieux peut-être, c'était l'incertitude qui semblait régner sur la pensée du gouvernement. Cette pensée s'est dévoilée dans la note dont nous parlons, et qui écarte toute idée de réforme dans la législation française actuelle. Ceux qui attachent le plus de prix à la juste influence de l'autorité religieuse peuvent-ils s'en plaindre? Peut-être, au contraire, une difficulté des plus épineuses est-elle épargnée à l'église; peut-être, et probablement même, ce qu'elle eût gagné en pouvoir officiel n'eût point compensé ce qu'elle eût perdu en liberté et ce qu'une recrudescence possible d'hostilité révolutionnaire aurait pu finir par lui enlever en influence morale. Qu'une disposition législative fût venue l'investir du droit exclusif de valider un acte civil, aussitôt renaissaient les germes des plus périlleux conflits. Libre, elle peut agir par l'autorité de ses enseignemens, et,

il est impossible de ne point le remarquer, c'est justement dans ces conditions de liberté, d'indépendance vis-à-vis des pouvoirs civils, que l'influence des idées religieuses a retrouvé sa puissance de notre temps. La note du gouvernement a donc mis fin à l'agitation religieuse sous une de ses formes. Quant aux difficultés qui s'étaient élevées dans l'épiscopat tout entier au sujet de toutes ces questions de l'enseignement des classiques, des doctrines ultramontaines ou gallicanes, de la presse religieuse particulièrement, elles trouvent leur solution naturelle dans l'encyclique du pape. Mgr l'archevêque de Paris a même devancé la publication de la lettre du souverain pontife, en levant spontanément l'interdiction qui pesait sur le journal *l'Univers*. Mgr l'archevêque de Paris a donné le premier l'exemple de la paix. N'est-il pas seulement à regretter que ses actes, soit qu'il les accomplisse, soit qu'il les retire, portent parfois l'empreinte d'une précipitation singulière qui risque de ne point ajouter à leur autorité? L'encyclique du pape ne sort point sans doute d'une certaine réserve à ce sujet même de la presse religieuse. Il y a cependant une nuance assez sensible en faveur des écrivains mêlés aux polémiques de cette nature où Mgr l'archevêque de Paris avait vu un danger. Chose toujours fâcheuse, assurément, que ce déplacement de rôles qui semble mettre l'influence et l'autorité là où la dignité ecclésiastique n'est pas! L'encyclique du souverain pontife est plus nette et plus vive au sujet d'un mémoire qui a fait quelque bruit il y a peu de temps dans l'épiscopat, et qui a trait aux coutumes de l'église gallicane. Comme on voit, c'est toujours au fond la même lutte entre les idées ultramontaines et les idées gallicanes. Heureusement il y a d'un autre côté dans l'encyclique du pape assez de paroles de paix pour tempérer ce qu'il y a parfois d'irritant dans ces débats. Quant à la lutte elle-même, elle ne peut certainement la terminer, parce qu'elle est dans la force des choses, dans les traditions, parce qu'en remontant à cette fameuse déclaration de 1682, il semble toujours peu dangereux de s'égarer sur les traces de Bossuet, de Bossuet à qui, en ce moment même, un monument va être érigé par les soins d'une commission au sein de laquelle Mgr l'archevêque de Paris ne doit point certainement porter un empressement moins vif que Mgr l'archevêque de Reims, qui passe pourtant pour ultramontain. C'est là, au reste, un ordre de questions où il est infiniment périlleux d'entrer. L'église elle-même, qu'y trouve-t-elle? Des germes de scission et d'antagonisme, l'emploi d'un zèle et d'une ardeur qui peuvent à coup sûr poursuivre un but plus efficace et plus fécond par une incessante action religieuse et morale sur la société, sur les masses populaires.

C'est assurément un genre d'influence où l'église vient en première ligne par sa situation et sa mission spéciale; l'autorité politique ne vient qu'après elle dans cette œuvre moralisatrice, et son action ne saurait avoir la même efficacité. L'autorité politique ne peut que préserver les populations en éloignant d'elles, par de sages et protectrices mesures, les contagions de l'intelligence. C'est dans cette pensée que le gouvernement avait nommé, il y a quelques mois, une commission permanente pour l'examen des livres et gravures destinés au colportage. Cette commission n'est point restée inactive, puisque son secrétaire, M. de La Guéronnière, vient de résumer ses travaux dans un rapport à M. le ministre de la police. Il y avait, il faut le dire, dans une telle

œuvre une limite assez difficile à trouver et à préciser. Quels sont les livres dangereux? quels sont ceux qui ne le sont pas? Cette puissance discrétionnaire sur la propagation des ouvrages de l'esprit devait-elle servir un but politique ou s'exercer uniquement en vue d'un résultat moral? La commission, on doit le reconnaître, a tranché ces questions dans le sens le plus large; elle s'est crue appelée, non à censurer des idées et des opinions, mais à éloigner du peuple les livres qui peuvent l'égarer et le corrompre; elle n'a condamné, assure M. de La Guéronnière, que ce qui est irréligieux, immoral et anti-social, et dans cette catégorie il s'est trouvé encore cinq cent cinquante-six ouvrages. Du reste, le rapport de la commission donne l'idée de l'étrange puissance du colportage; il se distribue annuellement par cette voie neuf millions de volumes, neuf millions représentant un capital de six millions de francs; voilà le budget de cette littérature, composée en grande partie de livres immoraux! Certes, le budget de la littérature honnête et sérieuse a de plus modestes proportions. On voit quel puissant instrument peut être le colportage pour le mal comme pour le bien : trois mille cinq cents colporteurs organisés, courant les campagnes et exerçant le plus souvent par leurs livres le prosélytisme de la licence, de l'obscénité et de l'athéisme! Oui, sans doute, c'est une juste et morale pensée de chercher à détruire ces funestes propagandes qui vont tenter par l'appât du mal les intelligences simples et grossières. Il est cependant une réflexion qui ne peut manquer de naître : voilà comment vit cette démocratie! c'est à la condition d'être surveillée, dirigée, protégée jusque dans ses lectures! Chose plus étrange encore, d'une part l'état enseigne à lire au peuple, et de l'autre il faut qu'il le préserve du danger des connaissances qu'il lui donne! N'y a-t-il point là la suprême condamnation de toutes les apothéoses démocratiques, de toutes les déclamations sur l'aptitude universelle du peuple? Et en outre ne résulte-t-il pas de tous ces faits la nécessité de donner à l'enseignement primaire une destination un peu moins périlleuse que de fournir le moyen de lire de mauvais livres répandus dans les campagnes par le colportage? C'est dans la pratique au surplus, nous ne l'ignorons pas, plutôt que par des lois, que l'instruction élémentaire peut être dirigée dans un sens religieux et moral. La seule réforme possible et efficace, c'est celle du maître lui-même, de l'enseignement qu'il donne, des goûts qu'il éveille, des impressions qu'il développe.

Il est des réformes d'un autre genre que le gouvernement poursuit en ce moment même dans un ordre différent d'idées. Nous parlions, il y a quelque temps, des modifications qui paraissaient devoir être réalisées dans l'institution du jury; ces modifications sont l'objet d'une loi qui vient d'être présentée au corps législatif; elles touchent aux deux points les plus essentiels, à la composition même des listes et aux qualités requises pour être juré. Quant aux qualités nécessaires pour faire partie d'un jury, on ne saurait assurément se plaindre que le projet de loi fixe avec une sévère réserve les conditions de capacité et de dignité. Il suffit d'une condamnation à un mois d'emprisonnement pour encourir l'incapacité pendant cinq ans. Une autre condition pour être juré, c'est de savoir lire et écrire en français. Ceux qui vivent d'un travail manuel et journalier sont dispensés des fonctions de jurés. Quant à la composition des listes, elle est préparée d'abord par une commis-

sion formée du juge de paix et des maires du canton. Une seconde commission, où entrent le sous-préfet, le procureur impérial et tous les juges de paix de l'arrondissement, choisit sur les listes préparatoires et arrête la liste définitive. Toutes ces précautions et ces sévérités ne sauraient être inutiles pour arriver à la formation d'un jury qui, par son intelligence et sa moralité, soit à la hauteur de ses délicates fonctions. C'est l'intérêt de la société, c'est l'intérêt de l'accusé lui-même, et c'est aussi sans nul doute l'intérêt de l'institution, qui trouve la garantie de la confiance qu'elle inspire dans l'exactitude éclairée de la justice qu'elle rend.

Certainement, à une époque comme la nôtre, dans les incidens politiques qui se produisent, dans les mesures administratives qui s'accomplissent, dans les lois qui s'élaborent ou se promulguent, il est mille indices qui remettent subitement en lumière les brusques reviremens des choses : la réalité a ses signes révélateurs des révolutions accomplies; mais il semble aussi que ces reviremens soudains, ces révolutions successives, prennent un caractère plus saisissant dans certaines publications qui viennent se mêler au mouvement intellectuel contemporain, parce que là on retrouve tout à la fois le passé et le présent. En un instant, on feuillette l'histoire de quelques-unes des années les plus agitées; on tourne la page sur deux ou trois régimes politiques. Ce sont des documens, si l'on veut; mais ces documens nous remettent sans intervalle en présence de ce que nous avons été et de ce que nous sommes. C'est ainsi qu'on recueille aujourd'hui les *Discours et Messages* du prince Louis-Napoléon, depuis le moment où la révolution de 1848 le ramenait en France pour être candidat à la présidence de la république jusqu'à l'heure où il recevait à Saint-Cloud, des mains du sénat, la couronne impériale. Entre ces deux dates, combien s'est-il écoulé de temps? Quatre années à peine, et chacun de ces discours dans ces quatre années est un incident qui ne s'éclaire qu'aujourd'hui peut-être de son vrai jour. Qu'on relise le discours aux exposans de l'industrie, prononcé au mois de novembre 1851, l'allocution adressée à peu près à la même époque aux officiers de l'armée de Paris, et on apercevra comme un reflet du 2 décembre, comme un mystérieux appel à un avenir prochain. De page en page, dans l'ensemble de ces discours, on peut voir se dessiner l'esprit, le caractère et la pensée. C'étaient comme les bulletins d'une campagne politique dont le résultat a été une couronne pour le prince Louis-Napoléon. Par une coïncidence singulière, au même instant, M. Dupin publie, lui aussi, les souvenirs de la *présidence de l'assemblée législative;* mais en réalité, malgré le titre, c'est bien autre chose encore que la république et l'assemblée législative. C'est tout M. Dupin pérorant, présidant, inaugurant des sessions, haranguant des comices agricoles depuis plus de vingt-cinq ans. Tout compte fait, il y a bien ici quatre ou cinq révolutions vues de profil. A voir, du reste, la piété avec laquelle M. Dupin recueille ses moindres paroles, on peut s'étonner qu'il n'en soit encore qu'à son *soixante-quinzième* ouvrage! Mais ce livre est-il bien de M. Dupin? Ce qui pourrait, ce qui devrait en faire douter, c'est le zèle d'éloge qui accompagne tous les actes, toutes les paroles de M. Dupin lui-même dans ces pages, c'est le soin extrême mis à reproduire les plus flatteurs témoignages des journaux. Voici cependant qu'en tournant le feuillet, dans une note, dans un entrefilet, on trouve l'auteur

parlant en son propre nom : « J'étais là, telle chose m'advint, etc.! » Qu'en faut-il croire? M. Dupin a été un président parlementaire plein d'autorité et de verve, luttant avec un rare sang-froid et une singulière présence d'esprit contre les intempérances de la montagne; seulement on aimerait peut-être qu'il fît un peu moins lui-même l'inscription de son monument. D'ailleurs ce n'est point à lui qu'il faut demander quelques lumières nouvelles sur des événemens auxquels il a assisté de près, tels que le 24 février ou le 2 décembre. M. Dupin en a entendu parler; mais il n'en a rien vu, à coup sûr. Chacun de ces événemens a sa place dans ce que l'ancien président appelle les *Petites Annales* au même titre que cet autre grand événement : « Discours d'inauguration du président de la chambre. (*Sensation!*) » Qui était le président? Il est vrai que, deux lignes plus haut, la nomination de M. Dupin se trouve consignée. M. Dupin suit ainsi sa propre histoire et celle de la France, lançant parfois plus d'un trait mordant comme celui qui va tomber sur les légitimistes démissionnaires de places *gratuites*, mais non de places *payées*, ou trouvant à faire intervenir Montaigne en pleine assemblée législative le 21 novembre 1851. Merveilleux à-propos! « Il semble, disait le fin railleur, comme s'il eût parlé tout exprès pour la circonstance, que ce soit la saison des choses vaines quand les dommageables nous pressent. » Le mérite des *Petites Annales* de M. Dupin, si elles en ont un, c'est de vous remettre sous les yeux toutes ces dates, de 1824 à 1853. Elles ne disent rien, elles n'enseignent rien; mais une date fait songer et vous fait recommencer par la pensée une sorte de voyage idéal à travers toutes ces choses dont beaucoup déjà sont évanouies.

Et la vie elle-même, l'histoire contemporaine tout entière, qu'est-ce autre chose que ce voyage idéal ou réel dans lequel, avant d'arriver, on a le temps de saluer bien des rivages? Seulement tout le monde ne voyage pas avec le même fruit, avec un égal bonheur, et ne réussit pas non plus à intéresser les autres à ce qu'il sent, à ce qu'il pense ou à ce qu'il raconte. Puis cette vie de notre époque est un voyage cahoté, sujet à mille déceptions : on part avec des illusions, des enthousiasmes, avec des articles de foi philosophique et politique dans l'esprit; on va changer le monde, et il se trouve que c'est le monde qui vous change. Au bout d'un peu de temps, que reste-t-il en effet des enthousiasmes et des principes d'autrefois? Les événemens sont tombés sur eux et les ont refroidis ou ébranlés. Il est des natures qui prennent la vie avec emportement et lui demandent aussitôt plus qu'elle ne peut donner; ce sont celles, sans nul doute, qui sont le plus exposées aux retours. Quand on est parti d'un pas plus calme, l'esprit facile et assuré, croyant à certaines choses, mais n'y croyant que dans la mesure du possible, sceptique à l'égard de beaucoup d'autres, il y a bien moins de chances pour subir toutes les variations de l'atmosphère. Tout change, tout se transforme, et on change aussi soi-même, mais non assez pour que le lendemain soit le contraste ou le démenti de la veille. L'intelligence conserve une certaine sûreté libre et aisée, que les déceptions ne troublent ni n'émoussent. M. Saint-Marc Girardin est un de ces voyageurs privilégiés, — voyageur dans la plus simple acception du mot et aussi du monde de l'esprit, — et c'est ce qui donne un attrait particulier à toutes ces pages qu'il vient de réunir encore dans le second volume

de ses *Souvenirs de voyages et d'études*. M. Saint-Marc Girardin va aisément, dans ses études, de l'Orient à l'Occident, de l'analyse du Roman du Renard à celle de la chronique d'Hamlet, du philosophe allemand Gans au moraliste français Joubert, du monde actuel au monde à venir; c'est sa vie de professeur, d'écrivain, de journaliste reproduite dans sa variété et avec un fonds moral qui ne change pas. Nul ne caractérise mieux que M. Saint-Marc Girardin, dans quelques pages ingénieuses d'introduction, ce privilége des esprits libres et fermes dont nous parlions, — privilége qui consiste, non point à se faire le stoïque et amer contempteur des choses auxquelles on n'a point de part, mais à ne point se désespérer et à ne pas fléchir sous les déceptions, parce qu'on n'a point eu d'illusions trop vives. S'attacher à des opinions quand la faveur publique les entoure, il ne faut pas un grand héroïsme pour cela; avouer pour elles ses vieilles préférences quand elles sont délaissées, c'est là le plus difficile. Il y a bien des hommes, dit spirituellement l'auteur des *Souvenirs de voyages*, qui ont peur d'être seuls avec leur passé, comme on a peur le soir dans une église abandonnée. M. Saint-Marc Girardin est un esprit fort; il n'a pas peur d'être seul, — à la condition, il s'entend, de ne point cesser pour cela de se mêler à son époque, de s'intéresser à toutes les luttes de l'esprit et de l'éloquence littéraire, de trouver au besoin dans tout ce qui se produit et s'agite l'aliment d'études nouvelles, et de ne point craindre même de demander aux événemens ces lumières invincibles qui peuvent aider à faire graduellement renaître l'empire de cette force morale dont l'auteur parle avec un sentiment si juste et si vrai.

C'est un grand problème, après tout, dans le monde de l'intelligence que de savoir suivre son temps sans lui céder, d'avouer d'où l'on date sans vieillir, et de réussir à posséder cet attrait durable qui s'attache aux œuvres de l'esprit, parce que la finesse de l'observation, la rectitude morale, le style élégant et ingénieux, ne vieillissent pas. Ils n'ont pas de date; ils ne sont d'aucun temps, parce qu'ils sont de tous les temps. Le pire, c'est la vieille mode qui s'obstine et prétend à la nouveauté, c'est l'inspiration usée qui s'attarde; le pire encore, c'est le simulacre de la jeunesse placé sur les choses qui ont épuisé et lassé le goût public. Il y a malheureusement de notre temps une école qui a le culte des innovations de 1829, et qui imagine atteindre à une originalité imprévue. Elle n'est pas toute la littérature contemporaine, mais il s'en faut de peu vraiment! Elle est la jeunesse! — oui, la jeunesse d'il y a vingt ans. Ce sont les mêmes goûts, les mêmes recherches, les mêmes affectations, les mêmes inspirations. Qu'est-ce donc que ce suicidé dont M. Maxime Ducamp publie les *Mémoires* sous le titre de *Livre posthume*, si ce n'est un héros à l'image et à la ressemblance de tous ceux de l'école moderne d'autrefois? Ce personnage dont l'auteur retrace l'histoire a certainement sa place dans cette famille d'esprits violens et malades, ennuyés de la vie et d'eux-mêmes, égoïstes et désespérés, ambitieux et pénétrés de leur impuissance, cherchant partout leur place et ne la trouvant jamais selon leurs passions, — que la poésie byronienne a si singulièrement contribué à multiplier. M. Maxime Ducamp ne nous semble guère avoir ajouté à la nouveauté de cette donnée qu'en la compliquant de raisonnemens assez quintessenciés sur la transmigration des âmes. De quelque manière qu'on juge moralement

l'acte suprême d'un homme qui finit par le suicide, dans cette terrible résolution qui peut être le fruit d'un extrême égarement ou d'un extrême malheur, il y a sans doute encore quelque chose de dramatique, de triste, d'émouvant; mais on ne saurait disconvenir que l'intérêt se trouve singulièrement refroidi quand un homme se prépare au suicide en développant la théorie de la transmigration des âmes. Le héros de M. Ducamp dit quelque part qu'il ne veut pas mourir comme un héros de mélodrame : comment meurt-il donc? L'auteur pense-t-il que cette teinte de philosophie semi-poétique ne soit point un des accessoires du mélodrame? Cependant il y a dans *le Livre posthume* des pages qui sont loin d'être sans talent et des souvenirs de voyage qui en relèvent l'intérêt. Un des traits les plus caractéristiques de cette école, c'est le culte de la puérilité. On ne saurait ranger sous un autre titre un recueil récent de contes qui s'appelle *Salmis de Nouvelles*. Chacun y a sa part, même M. Théophile Gautier, et l'ouvrage n'en a pas plus de valeur. Il est fort à souhaiter que l'école qui a produit le *Salmis de Nouvelles* ne passe pas trop de temps à multiplier les signes de jeunesse et de vie de cette espèce. Ce n'est point là, à vrai dire, qu'est le succès littéraire aujourd'hui. Le succès est encore autour des comédies nouvelles de M. Ponsard et de M. Augier. Le Théâtre-Français, il faut l'avouer, n'a point été heureux depuis quelque temps. Deux œuvres dramatiques de quelque importance se produisent, — *Philiberte* et *l'Honneur et l'Argent*, — et il ne réussit à avoir ni l'une ni l'autre; il met sur la scène deux petites pièces, *la Mal'aria* et *les Lundis de Madame*, et ces deux légères esquisses ont une assez mauvaise fortune auprès de l'administration. On sait ce que nous pensons du talent de M. Ponsard : c'est un esprit sérieux, estimable, à qui il manque sans doute bien des ressources d'animation et de vie pour féconder d'une manière puissante un sujet comique ou tragique; mais ce n'est point un motif, il nous semble, pour l'éconduire aussi galamment qu'on l'a fait : il s'est trouvé qu'on éconduisait un succès. Le Théâtre-Français a été plus heureux ces jours derniers dans une fête en quelque sorte domestique où une de ses anciennes pensionnaires fugitives, Mlle Plessy, a reparu sur la scène. Mlle Plessy est arrivée de Saint-Pétersbourg pour jouer *les Fausses Confidences* au bénéfice de son ancien maître, M. Samson, et elle a facilement reconquis en un instant ce public qui la revoyait dans l'éclat de sa beauté et de son talent. Maintenant sera-ce une soirée fugitive et isolée? Le Théâtre-Français aurait-il la pensée de se rattacher encore Mlle Plessy? Ce serait, sans nul doute, un élément nouveau de succès et pour le théâtre et pour les écrivains mêmes, dont les œuvres retrouveraient une brillante interprète de plus.

Et puisque nous sommes au théâtre, à ces émotions et à ces succès du monde dramatique, où en sont aujourd'hui les scènes d'un autre genre, les scènes lyriques? Au Théâtre-Italien, l'apparition d'une cantatrice de talent, Mme de Lagrange, a excité pendant quelques représentations la curiosité des amateurs. Mme de Lagrange est une Française qui, après avoir longtemps essayé ses forces dans quelques salons de Paris, s'est envolée vers des climats plus heureux, où il semble que la nature ait la puissance de tout transformer. Arrivée en Italie, elle aurait pris, dit-on, quelques conseils de Rossini, si tant est que le plus illustre paresseux de ce siècle daigne don-

ner des conseils à qui que ce soit. Toutefois il paraît certain que le spectacle de l'Italie, l'exercice fréquent, aidé d'une organisation distinguée, ont produit sur Mme de Lagrange l'effet qu'ils produisent à peu près sur tous ceux qui visitent ce beau pays. Elle possède une voix de soprano très aigu dont elle aime à faire écalter les notes extrêmes du registre supérieur. Dans un air hongrois, qui a été évidemment composé tout exprès pour faire ressortir un mécanisme plus curieux et plus extraordinaire encore qu'agréable, Mme de Lagrange a surpris l'auditoire par un feu d'artifice de vocalisations singulières. Or, comme tout ce qui s'adresse plus à la curiosité des sens qu'à l'intérêt de la passion est un phénomène toujours de courte durée, nous craignons bien que Mme de Lagrange ne soit pour le Théâtre-Italien qu'un oiseau de passage qu'on aura vu, sans trop de regret, quitter sa belle cage d'or. — A l'Opéra-Comique, on a donné un ouvrage en deux actes, *la Tonelli*, de M. Ambroise Thomas. Après un accueil plus que froid fait à la conception dramatique du librettiste, la musique du compositeur distingué à qui l'on doit *le Caïd* et *le Songe d'une nuit d'été* a relevé la fortune de cet imbroglio, qui ne paraît pas destiné cependant à une très grande longévité. On prépare à ce même théâtre la mise en scène d'un opéra en deux actes de la composition de M. Duprez. — Au Théâtre-Lyrique a eu lieu la première représentation du *Roi des Halles*, opéra en trois actes dû à l'inépuisable faconde de M. Adolphe Adam. C'est le cas de s'écrier avec le grand poète : *Non parliamo di questo*. Avant la fin du mois, assure-t-on, l'Opéra donnera la première représentation de *la Fronde* de M. Niedermeyer, où il paraît que Mlle Lagrua trouvera l'occasion de révéler au public les belles qualités qui la distinguent, et qui sont restées jusqu'ici presque inaperçues.

Revenons à l'histoire politique de ces derniers temps. On sait quelles questions presque redoutables pesaient récemment sur la situation générale de l'Europe, par suite des complications tout à coup survenues en Orient. L'émotion, si rapidement propagée au premier bruit de la mission du prince Menschikoff à Constantinople, s'est sensiblement amoindrie. On parlait de l'Orient il y a quinze jours, on n'en parle plus guère aujourd'hui. Est-ce donc que cette question ait perdu de sa gravité, et que l'intérêt qui s'y attache ne soit plus le même? Non, mais il semble que, le prince Menschikoff n'ayant pas accompli soudainement le coup de théâtre qu'on attendait de lui ou qu'on redoutait, l'attention publique ait cessé de se préoccuper des suites de cette complication, — et par là se trouverait réalisé ce que nous disions l'autre jour de la politique de la Russie : l'effet moral est produit, si nul effet matériel ne correspond à la mission extraordinaire de l'envoyé du tzar. La réalité est que, bien qu'enveloppée de mystère et de formes moins impératives qu'on ne l'avait d'abord supposé, la politique russe n'en est pas moins active à Constantinople. Si le prince Menschikoff n'a point strictement remis un *ultimatum* au gouvernement turc, ses prétentions ne semblent point s'éloigner, dans le fond, de ce qu'on avait dit. Elles paraissent toujours se rapporter aux lieux saints, au protectorat des Grecs, à la nomination du patriarche de Constantinople. Il est aisé de voir que de toutes ces questions, où l'indépendance même de la Turquie est en jeu, un conflit peut toujours naître au moment voulu. Il serait assez difficile de dire jusqu'à quel point l'arrivée des ambas-

sadeurs de France et d'Angleterre aura pu modifier le cours des négociations. Chose étrange : tandis que l'émotion se calmait parmi nous au sujet de cette affaire orientale, elle paraît s'être développée en Russie même avec une vivacité extraordinaire. On ne l'ignore pas, la religion a une grande puissance en Russie, et depuis longtemps c'est la politique du vieux parti russe de reconquérir Constantinople, de reprendre possession de Sainte-Sophie. C'est cette vieille ardeur que le récent incident est venu soulever. La mission même du prince Menschikoff était faite pour la susciter et l'entretenir; l'attitude de l'Europe n'a fait que l'enflammer. L'empereur Nicolas cependant, assure-t-on, au milieu des passions religieuses qui l'entourent et qui sont sa force, envisage cette situation d'un œil plus calme, ce qui ne veut point dire, à coup sûr, qu'il ne se soit posé la question du démembrement de l'empire ottoman et de la part qui devait revenir à la Russie. Au fond, indépendamment de l'intérêt politique qui s'attache toujours à une affaire de cette nature, ce qui doit le plus frapper dans la mission du prince Menschikoff et dans l'appareil dont elle a été entourée, c'est cette démonstration d'un état puissant vis-à-vis d'un état faible, c'est cette sorte d'acte de suprématie qui semble substituer en quelque façon une question de force à une question de droit. Or c'est là une tendance à laquelle les gouvernemens semblent trop portés parfois à obéir non-seulement dans leur politique extérieure, mais aussi dans leur politique intérieure, surtout dans celle-ci.

Les révolutions de 1848 ont créé en faveur des gouvernemens un mouvement immense de réaction. Après avoir été sur le point de périr dans l'anarchie de ces dernières années, ils se sont relevés plus forts, plus vigoureux et malheureusement aussi plus portés à pousser à l'excès le droit de défense et de préservation. On peut se demander seulement si c'est là toujours le meilleur moyen d'affermir et de recommander l'autorité des gouvernemens, de la mettre à l'abri de réactions nouvelles. N'est-ce point par exemple un acte plus nuisible qu'utile à l'autorité elle-même que le décret de sequestre par lequel l'Autriche a frappé indistinctement tous les émigrés lombards? Et, qu'on le remarque bien, parmi ces émigrés, beaucoup étaient dans cette situation légalement, avec le consentement de l'Autriche. S'il y avait des conspirations, des trames secrètes, des connivences avec les tentatives révolutionnaires qui ont eu lieu récemment à Milan, l'Autriche a certainement des tribunaux en Lombardie. Elle a des lois sévères; mais il y a aussi des lois protectrices de la propriété, des lois qui fixent les cas où on peut la perdre et les moyens par lesquels on peut en être dépouillé. Le gouvernement autrichien ne nous semble pas avoir été heureusement inspiré en préférant se mettre au-dessus de ces lois et agir en vertu d'un droit discrétionnaire. Il a poussé même la rigueur jusqu'à annuler, comme entachées de fraude, des hypothèques prises sur les biens des émigrés en 1847 ou au commencement de 1848. Certes l'acte rigoureux de l'Autriche n'eût pas eu moins de gravité, quand même il n'eût atteint qu'un simple individu obscur et ayant une petite fortune; mais au point de vue politique, il acquiert une importance plus grande encore en frappant les plus grandes familles de la Lombardie. La situation de l'Autriche n'en devient pas assurément plus facile en Italie. Comme on sait du reste, cette affaire du sequestre a été la source d'une complication nouvelle entre le

gouvernement autrichien et le Piémont. Un certain nombre de ces émigrés lombards, atteints dans leurs biens par le décret de l'Autriche, sont aujourd'hui nationalisés Sardes. Le cabinet de Turin ne pouvait s'empêcher de revendiquer en leur faveur les droits que leur conférait leur nationalité nouvelle. Une négociation modérée sans doute, mais assez vive au fond, s'en est suivie; des notes diplomatiques ont été échangées, résumant les griefs du Piémont et les argumens de l'Autriche. Jusqu'ici, les négociations ont été infructueuses, et le ministre du roi de Sardaigne près de l'empereur d'Autriche a même quitté Vienne à la suite de cet incident, où le Piémont était appuyé du concours de l'Angleterre et de la France. Ce n'est point une rupture sans doute; mais enfin, sous une forme modérée, c'est une protestation où l'acte se joint à la parole. Si c'est tout ce que pouvait faire le Piémont, c'est aussi le moins qu'il pût faire. Peut-être aujourd'hui l'intervention de puissances amies sera-t-elle plus efficace. D'un autre côté, l'Autriche semble s'être départie de ses rigueurs excessives à l'égard de la Suisse. Le cabinet de Vienne a autorisé les autorités autrichiennes en Lombardie à entrer en communication avec un délégué du gouvernement fédéral, le colonel Bourgeois. Le blocus du Tessin subsiste encore cependant, et la levée de ce blocus ne peut être que le résultat des négociations, sans doute plus heureuses, qui vont se suivre. Voilà le legs de cette triste échauffourée de Milan : le sequestre des bien des émigrés lombards, des difficultés très vives entre l'Autriche et la Suisse, une question des plus délicates soulevée entre le gouvernement piémontais et le gouvernement autrichien!

Ce n'est point le moindre avantage de la Belgique, en échappant à ces influences révolutionnaires, de s'être soustraite aux conséquences qu'elles entraînent souvent. La Belgique est tout entière aux fêtes données à l'occasion de la majorité du duc de Brabant, héritier présomptif de la couronne. Le 9 avril, jour où il atteignait sa dix-huitième année, le duc de Brabant est venu pour la première fois prendre place au sénat et prêter son serment de fidélité à la constitution. Le même jour, chambre des représentans et sénat étaient reçus au palais, divers travaux publics étaient inaugurés par le roi, Bruxelles se remplissait de mouvement et d'illuminations. S'il y a quelque chose de remarquable dans ces fêtes, qui ont duré plusieurs jours, c'est leur caractère national. La Belgique, en entourant de son attachement la famille du roi Léopold, reconnaît les services de son souverain, et il y a quelque chose de plus dans ces démonstrations : c'est la confiance en cette monarchie constitutionnelle, qui a résisté aux récentes secousses révolutionnaires et qui se trouve être aujourd'hui l'une des plus vieilles du continent. Le duc de Brabant est le premier défenseur de cette monarchie et de cette jeune nationalité qui doivent un jour se personnifier en lui : c'est là le secret de l'enthousiasme sincère qui s'est propagé de Bruxelles aux provinces de la Belgique. A peine ces fêtes étaient-elles terminées, que le parlement belge reprenait ses travaux. La section centrale de la chambre des représentans chargée de l'examen du projet de loi sur l'organisation de l'armée a pris une décision que faisait pressentir sa composition même. Le gouvernement avait proposé d'organiser pour cent mille hommes les cadres de l'armée permanente. La section centrale vient de rejeter cette proposition et a fixé à quatre-vingt mille hommes

le chiffre de l'armée; c'est le maintien de l'état actuel. Du reste, ce n'est pas la seule loi ayant trait à l'organisation militaire dont on s'occupe en ce moment en Belgique. Il y a tout à la fois en discussion une loi sur l'organisation de l'armée, une loi sur la milice et une loi sur la garde civique, chose d'autant plus singulière que la Belgique n'a point à se défendre contre des tentatives intérieures de bouleversemens. Quelque animés que soient les partis souvent, leur animation ne va pas jusqu'à la violence révolutionnaire. Il n'est pas de pays où des institutions plus larges fonctionnent plus régulièrement et avec moins de peine. C'est incontestablement un grand avantage pour la Belgique que cette solidité d'institutions; elle n'a point à user ses forces dans les réactions, dans l'incertitude perpétuelle entre des excès opposés.

L'écueil au contraire des pays qui ont été agités par de longues révolutions, dont les institutions ont souvent dépassé les mœurs, c'est que pendant longtemps ils en sont encore à chercher un point d'appui, une mesure dans leur développement politique, et ce n'est point sans crises, sans danger souvent, qu'ils se livrent à cette laborieuse recherche. Il n'en est pas d'exemple plus frappant que l'Espagne. Il y a quelque jours encore, l'Espagne semblait être rentrée dans une situation plus normale. Un ministère nouveau s'était formé; les cortès étaient ouvertes et tenaient leur session régulière. Voici cependant que coup sur coup les cortès ont été suspendues, et le ministère a remis sa démission. Comment s'est produite cette péripétie nouvelle? Malheureusement il s'était développé dans les chambres une animosité, une ardeur de récriminations personnelles qui atteignait à la plus extrême limite. Tandis que le général Prim prononçait dans le congrès un discours de tribun révolutionnaire, dans le sénat un maréchal de l'armée, le capitaine-général Manuel de la Concha, mettait en cause le duc de Rianzarès, mari de la reine Christine, à l'occasion d'une discussion sur les chemins de fer. C'est cet ensemble de violences sans retenue qui a motivé sans doute la suspension des cortès. Il reste à savoir maintenant ce qui a causé la dissolution du cabinet lui-même. C'est une situation d'autant plus grave, qu'il se trouve toujours là, comme on sait, cette difficile question de la réforme constitutionnelle. On ne saurait se dissimuler que l'Espagne est aujourd'hui en présence d'une des crises les plus graves qu'elle ait traversée depuis longtemps.

Le cabinet anglais actuel ne semble pas destiné, comme quelques-uns de ses aînés, à accomplir l'une de ces grandes réformes, telles que le libre échange, le bill de réforme, l'émancipation des catholiques ou l'abolition de l'esclavage, qui font date dans l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne. Il semble que ce cabinet soit destiné à un rôle moins glorieux, mais non moins utile, celui de débarrasser le gouvernement et l'administration d'une foule d'abus existans, de battre en brèche quelques préjugés de plus, de donner satisfaction aux idées de réforme sur presque tous les points dont l'opinion publique s'est préoccupée. Ce cabinet de coalition, dont l'avénement fut regardé comme l'acte de déchéance des anciens partis et l'abdication de la vieille politique anglaise, n'a pas inauguré une autre politique, mais il en prépare lentement une nouvelle que des hommes d'état plus hardis, plus jeunes, mettront à exécution dans des jours moins difficiles. Le public anglais est

en parfaite entente cordiale avec ce ministère. Il demande des réformes sur presque toutes les matières de gouvernement; il serait content qu'on fît un peu violence à ses préjugés, et qu'on engageât la nation prudemment dans des voies nouvelles. De là résulte une certaine timidité et une grande circonspection dans l'opinion publique. Le cabinet s'efforce, autant qu'il est en lui, de répondre par ses actes à ce désir du mieux et à cette crainte du pire : réformes coloniales, réformes parlementaires, plans d'éducation, conversion de la dette publique, il touche à tout, mais d'une main prudente, et sans s'aventurer. Il essaie, il tâtonne, il propose, il donne son avis et demande celui des autres. C'est là le seul rôle que pendant longtemps les cabinets anglais devront jouer, s'ils veulent ménager une conciliation entre l'esprit nouveau, qui gagne du terrain de jour en jour, et l'esprit du passé.

C'est cette timidité qui explique peut-être le plan de finances que M. Gladstone a présenté récemment devant le parlement. Le public attendait mieux; toutefois il a accepté ce plan avec joie et plaisir. Le projet de M. Gladstone contient trois propositions principales très distinctes : la première se rapporte à la liquidation de certaines rentes connues sous le nom de fonds et d'annuités de la Mer du Sud, et montant ensemble à la somme assez modique de 9,500,000 livres sterling. La liquidation de ces rentes aurait pour effet de simplifier l'administration de la dette, et de débarrasser le budget de détails gênans et complexes. Les deux autres propositions se rapportent aux bons de l'échiquier et aux rentes 3 pour 100, dont le capital s'élève à la somme de 500 millions sterl., et que M. Gladstone propose d'abaisser à 2 1/2 pour 100. Différentes parties de ce plan ont été vivement critiquées, par exemple celle dans laquelle M. Gladstone, pour encourager les possesseurs de rentes à adopter ses plans, offrait — à tous ceux qui les auraient acceptés avant le 6 du mois prochain — 110 livres sterling d'un nouveau 2 1/2 pour 100 contre chaque 100 liv. sterl. du 3 pour 100 actuel, en leur assurant l'intérêt à 2 1/2 pour quarante ans. Cette combinaison, en diminuant l'intérêt réel, accroissait le capital de la dette de 10 pour 100. Il est vrai de dire que M. Gladstone proposait d'en borner l'application à 30 millions sterling de capital. Cette opinion a été combattue presque universellement. Son invention des bons de l'échiquier payables au porteur et portant intérêt a été combattue moins vivement; néanmoins les organes de la presse se sont encore partagés à cet égard. En somme, ce plan financier a excité quelque désappointement, mais aucun mécontentement, et son plus grand défaut paraît être de rendre impossible d'ici à 1894 toute espèce d'opération nouvelle. La conversion proposée par M. Gladstone n'est pas aventureuse, et n'est qu'un auxiliaire nouveau pour l'amortissement annuel de la dette; elle ne simplifie que quelques détails. Nous aurons occasion d'y revenir avec les prochains débats du parlement.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

NUANCES

DE LA VIE MONDAINE.

LE CHEVEU BLANC.

PERSONNAGES.

FERNAND DE LUSSAC (quarante-cinq ans).
CLOTILDE, sa femme (trente-cinq ans).

(LA SCÈNE SE PASSE A PARIS.)

La chambre de Clotilde : intérieur somptueux et élégant. — Porte à droite dans un pan coupé; porte au fond. — Une cheminée dans un pan coupé à gauche; une lampe allumée et du feu. — Fenêtre à gauche. — Il est une heure du matin. Clotilde, en toilette de bal et en burnous, entre par la porte de droite. M. de Lussac reste au dehors sur le palier, un bougeoir à la main, comme s'apprêtant à monter à l'étage supérieur : il porte par dessus son costume de bal un paletot dont le collet est relevé.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, en entrant.

Ouf! bonsoir.

FERNAND, du dehors.

Bonsoir. (Regardant par la porte qui est restée ouverte.) Oh! quel bon petit brasier vous avez!

CLOTILDE.

Dieu merci... car je tourne au glaçon.

FERNAND, du dehors.

Je vous en offre autant.

CLOTILDE.

Mais vous avez du feu chez vous, je suppose?

FERNAND.

Non, car, suivant ma sotte manie, j'ai emporté la clé de ma chambre... Au surplus ce n'est que l'affaire d'un instant; je ne vais pas tarder à me...

CLOTILDE, l'interrompant.

Sans m'instruire de vos projets, si vous voulez vous dégourdir à mon humble foyer, ne vous gênez pas.

FERNAND, toujours sur le seuil.

Merci, merci bien... Oh! diable!

CLOTILDE.

Comment... diable?

FERNAND.

Je ne veux pas vous compromettre.

CLOTILDE.

Ah! très bien... En ce cas, fermez-moi ma porte. Quelque charme que m'offre d'ailleurs votre conversation, je vous avoue qu'elle m'enrhume.

FERNAND.

Au reste, puisque vous le permettez. (Il entre.)

CLOTILDE.

Et la porte?

FERNAND.

Ah! pardon. (Il ferme la porte, dépose son bougeoir et son chapeau, et se place le dos au feu.)

CLOTILDE, défaisant ses bijoux et lui poussant un fauteuil.

Voulez-vous vous asseoir?

FERNAND.

Non... non... je vous suis obligé... je ne veux pas faire d'installation... je veux simplement rétablir la circulation... Tiens! cela rime.

CLOTILDE. (Elle s'appuie, les bras croisés, sur le dos d'un fauteuil, en face de son mari.)

Pourquoi emportez-vous toujours la clé de votre chambre, — comme Barbe-Bleue? Quel est donc ce mystère?

FERNAND.

Peuh! c'est une vieille habitude... dont l'origine est assez plaisante... Vous rappelez-vous Michaud?

CLOTILDE.

Michaud?

FERNAND.

Qui me servait avant notre mariage... Michaud... parbleu! eh!

oui, vous avez dû le voir cent fois chez votre mère, quand je vous faisais la cour.

CLOTILDE.

Il faut que je perde entièrement la mémoire... car les choses les plus intéressantes m'échappent... Enfin, va pour Michaud... qu'est-ce qu'il a fait?

FERNAND, un peu gêné par la contenance ironique de sa femme.

J'avais en lui une confiance extraordinaire... Quand je sortais de chez moi, je laissais, — comme tout le monde, — les clés aux portes et même aux meubles... Un soir, justement j'avais dit à Michaud de m'allumer du feu dans ma chambre pour deux heures après-minuit; je ne sais quel hasard fit que je rentrai dès dix heures... Or il faut que vous sachiez que j'avais à cette époque-là une pipe d'Allemagne, dont je faisais le plus grand cas...

CLOTILDE.

Vous fumiez la pipe?

FERNAND.

Du tout... seulement je fumais celle-là de temps en temps, d'abord en souvenir de l'ami qui me l'avait donnée... c'était Staubach, vous savez, de Dresde?... et ensuite pour faire honneur à d'excellent tabac turc que Daussy m'avait rapporté de Smyrne... Vous connaissez Daussy?... Bref, pour vous finir mon histoire, j'arrive à l'improviste dès dix heures du soir... une certaine odeur orientale qui se répandait dans les escaliers me donne l'éveil; j'entre sans bruit, je m'avance à pas de loup jusqu'à la porte de ma chambre, qui était entr'ouverte, et qu'est-ce que j'aperçois?...

CLOTILDE.

Staubach.

FERNAND.

Bah!

CLOTILDE.

Daussy alors.

FERNAND, avec un peu d'impatience.

J'aperçois cet animal de Michaud qui s'amusait à lire ma correspondance, en fumant ma pipe.

CLOTILDE, tranquillement.

Horrible! — Et cela ne vous fit pas prendre la vie en dégoût?

FERNAND.

Non, mais cela m'y fit prendre ma pipe — et Michaud. — Et maintenant je vous laisse, en vous remerciant de vos bontés.

(Il reprend son bougeoir.)

CLOTILDE.

Vous êtes réchauffé?

FERNAND.

Pas le moins du monde; mais, à part l'attention bienveillante que vous prêtez à mes récits, votre attitude me dit si clairement de m'en aller, que je m'en vais.

CLOTILDE.

Quoi! est-ce parce que je suis debout? Me voilà assise. (Elle se jette dans un fauteuil.) Restez encore un instant, ne fût-ce que pour l'édification de ma femme de chambre. — Comment avez-vous trouvé ce bal?... A propos, Fernand, dites-moi donc quel âge vous avez au juste?

FERNAND.

Quarante-quatre. Pourquoi?

CLOTILDE.

Parce que Mme de Liais me le demandait ce soir avec passion, et que j'ai eu le désagrément de ne pouvoir la satisfaire.

FERNAND.

Et en quoi cela intéresse-t-il Mme de Liais?

CLOTILDE.

Ah! voici... Je me plaignais de ma migraine que la chaleur du bal exaspérait : « Et pourquoi ne vous en allez-vous pas? m'a objecté cette chère Henriette. — Mon Dieu! ai-je répondu en vous montrant du doigt, parce que. — Comment! a repris la belle Henriette, M. de Lussac aime encore le bal! » Là-dessus elle s'est informée de votre âge avec étonnement. — Et voilà mon histoire, qui vaut bien, je pense, celle de Michaud.

FERNAND.

Assurément; mais, pour ce qui est de Mme de Liais, quand on est née le jour de la bataille de Waterloo, on ne devrait point parler d'âge, et, quand on a une bouche comme la sienne, on ne devrait même pas parler du tout. — Pour ce qui est de mon âge, je vais avoir quarante-cinq ans... aux prunes; je suis vieux comme Mathusalem, je ne l'ignore pas, et c'est ce qui fait que réellement je tombe de surprise (Il rabat le collet de son paletot.), lorsqu'il m'arrive, comme ce soir encore, de recevoir une déclaration à bout portant, — et, ma foi! une déclaration des plus sortables.

CLOTILDE, avec nonchalance.

Cela arrive aux hommes, ces choses-là?

FERNAND.

Cela m'arrive.

CLOTILDE.

Vous êtes si beau!

FERNAND.

Ce n'est pas que je sois beau.

CLOTILDE.

Si fait, allez, c'est cela.

FERNAND.

Non. Je suis laid, au contraire; je suis difforme; mais que voulez-vous? Il y a des personnes dans le monde qui ont des goûts mystérieux... Je ne suis pas chargé d'expliquer le fait, je le constate. — Décidément je vous laisse. (Il reprend son bougeoir, et se dirige vers la porte.)

CLOTILDE.

Allons... il paraît que c'était la soirée aux déclarations ce soir.

FERNAND, s'arrêtant.

Ah?

CLOTILDE.

Je ne dis pas cela pour vous retenir, je constate.

FERNAND.

Croyez-vous m'apprendre une grande nouvelle? Est-ce que je ne sais pas que ce soir, à onze heures et demie, on vous a remis un billet?

CLOTILDE, se levant vivement.

Monsieur, cela n'est pas.

FERNAND.

Permettez, il ne s'agit que de s'entendre : on ne vous a pas remis de billet précisément; mais M. de Vardes vous a demandé une valse; vous lui avez jeté votre carnet en lui disant de s'y inscrire lui-même; il s'est inscrit;... il y a mis un peu de temps;... puis il vous a rendu votre carnet... (Souriant.) Non?... Montrez-moi ce carnet...

CLOTILDE.

Je ne veux pas.

FERNAND, riant.

Ne le montrez donc pas; mais vous conviendrez que c'est tout comme.

CLOTILDE, lui présentant le carnet.

Le voici.

FERNAND, froidement.

Voyons. Point de bravade, Clotilde. Reprenez cela. En ce moment, mieux que jamais, vous pouvez voir que je ne manque ni de parole ni de résolution. Je crois même témoigner ici que je suis maître de moi à un degré peu ordinaire; mais encore y a-t-il des limites jusqu'où il ne faut point pousser un homme.

CLOTILDE. (Elle le regarde fixement; puis elle reprend, après un instant, en se rasseyant :)

Et quand ce monsieur aurait abusé de mon étourderie pour écrire sur mon carnet quelque fade compliment, en serais-je responsable?

FERNAND.

Ah! ce n'est qu'un compliment. Je me réjouis d'en être quitte à ce prix-là. Vous allez dire que je suis un grossier,... un matérialiste, mais j'avais l'idée qu'il s'agissait d'un rendez-vous.

CLOTILDE.

Pour cette nuit peut-être?

FERNAND.

Il est possible.

CLOTILDE.

Et ici, apparemment?

FERNAND.

Ici comme ailleurs. (Ricanant.) N'avez-vous pas un jardin sous votre balcon, et une petite porte secrète à votre jardin? C'est une disposition à l'espagnole qui n'aura pas échappé à M. de Vardes, jeune homme aussi clairvoyant qu'intrépide, et, en tout cas, il n'est pas sans exemple, dans les fastes militaires, qu'un carré de papier, à peine large comme une feuille de ce carnet, ait livré à l'ennemi le plan géométral d'une place assiégée... Oh! je dois vous avertir, madame, que ces haussemens d'épaules et ces lèvemens d'yeux, par lesquels vous semblez appeler le plafond à témoin de votre innocence et de ma barbarie, sont des symptômes à double face dont les vieux juges se préoccupent médiocrement...

CLOTILDE, avec vivacité.

Et je vous avertis, moi, que ces ricanemens, ce ton dédaigneux, cette forfanterie de fatuité et d'indifférence dont vous récompensez mon hospitalité, sont d'étranges moyens de ramener un cœur un peu fier, et que de telles provocations sont plus faites pour achever de perdre une femme que pour la sauver.

FERNAND.

Eh! je ne prétends sauver personne, ma chère enfant... ne vous fâchez pas. Ne brisez pas votre éventail qui n'en peut mais... Je me retire sous ma tente; mais soyons justes : en fait de provocations, vous avez eu l'honneur du premier feu. Sans parler de mon aventure de Michaud, que vous vous êtes divertie à me faire conter d'une façon absurde, vous ne m'avez pas, dès l'abord, décoché une syllabe qui ne fût armée en guerre... et cela lorsque j'étais entré chez vous comme le vieux Nestor, roi des Pyliens, une branche d'olivier à la main et la bouche pleine de paroles de paix... que dis-je? d'amitié... Oui, de bonne foi, je venais expressément pour vous donner un conseil, — le conseil d'un ami et d'un sage, — un conseil qui vaut son pesant d'or.

CLOTILDE.

Donnez-le, à condition que je ne le suivrai pas.

FERNAND.

Je gage que vous le suivrez avec enthousiasme; mais avant de vous le donner, je tiendrais... oui, je tiendrais infiniment à être renseigné sur un point... (Il hésite.) Voyons, vous ne manquez pas de bravoure à votre manière... En avez-vous assez pour répondre nettement et sans biaiser à une question qui n'est pas des moins délicates, — surtout lorsqu'elle est posée par un mari... eh?

CLOTILDE.

Voyons la question d'abord.

FERNAND.

Nous avons vécu depuis huit ou dix ans trop étrangers l'un à l'autre, pour qu'elle ait lieu de vous surprendre. La voici textuellement : N'avez-vous eu jusqu'à ce jour, madame, dans l'ordre moral, aucun reproche — essentiel à vous faire?

CLOTILDE.

Vraiment? pas davantage? Voilà tout ce qu'il vous conviendrait de savoir?

FERNAND.

C'est beaucoup, sans doute; mais enfin je vous atteste, sur l'honneur, qu'il n'y aura pas ici de mari pour vous entendre. Je suis un camarade... pas autre chose. Je vais plus loin : je confesse que ma conduite personnelle ne m'a laissé aucun droit de blâme ou de colère vis-à-vis de vous... ainsi j'espère que je joue largement. Au reste, comme vous voudrez; mais pas de réponse, — pas de conseil.

CLOTILDE.

C'est indispensable?

FERNAND.

Tout à fait.

CLOTILDE.

Comment me demandez-vous cela?

FERNAND.

Je vous demande si, dans l'ordre moral, vous n'avez eu à vous faire, jusqu'à ce moment, aucun reproche essentiel?

CLOTILDE.

Essentiel, dites-vous? (Elle pose sa tête dans sa main.)

FERNAND.

Ah! si vous avez besoin d'y réfléchir!

CLOTILDE. (Elle le fait un peu attendre, et reprend avec dignité.)

Non, monsieur, aucun.

FERNAND, respirant malgré lui.

Hem !... (Après une pause.) Eh bien! madame, je vous engage fortement à continuer. — Voilà mon conseil.

CLOTILDE.

C'est une pure escroquerie!

FERNAND.

C'est un conseil sérieux, Clotilde, malgré les apparences, et, qui plus est, désintéressé... Vous avez peine à me croire... et cependant le ciel sait que je n'ai pas ici l'ombre d'une arrière-pensée égoïste... Je ne vois que vous... je me figure que je suis, moi, un ermite, un derviche que vous venez consulter dans sa grotte, et je vous dis : Prenez garde, mon enfant, vous êtes à la veille de commettre une faute énorme, — je n'entends pas au point de vue de la morale... vous ririez de moi si je touchais cette corde... elle me grillerait les doigts, — mais uniquement au point de vue du bon sens et de la politique.

CLOTILDE, riant.

Je vous vois venir... vous allez insinuer finement que je suis une vieille femme.

FERNAND.

Moi, grand Dieu! Mais tout au contraire, je déclare que vous êtes à cette heure dans l'épanouissement complet de votre grâce, de votre esprit et de votre beauté! Jamais, quant à moi, je ne vous ai vue plus accomplie; tous vos mérites ont atteint leur perfection. En un mot, vous battez votre plein.

CLOTILDE.

Mais?

FERNAND.

Mais vous avez trente-quatre ans et demi...

CLOTILDE.

Là!

FERNAND.

Vous avez trente-quatre ans et demi. Or toute femme qui se lance, à cet âge-là ou environ, dans une passion, dans une campagne amoureuse, se condamne sûrement à un genre de supplice particulier, et tellement cruel qu'elle y laissera infailliblement son bonheur, et peut-être sa vie.

CLOTILDE.

Bah! c'est un conte de Croquemitaine que vous me faites!

FERNAND.

Non, non, madame; c'est authentique... Eh! mon Dieu! quoi de plus simple à concevoir? L'existence mondaine, vous le savez, madame, entoure une jolie femme de caresses si enivrantes et de si douces ovations, que la meilleure et la plus sage ne renonce pas, je pense, à son aimable royauté sans quelques larmes furtives... La jeunesse et la beauté sont des couronnes qu'on ne perd point avec insouciance, même quand on les perd avec honneur, — même quand elles vous

glissent du front noblement, au pur souffle des années... Mais, madame, quand c'est une main bien-aimée qui vous les arrache avec brutalité, lorsque c'est une voix chère qui vous lit votre arrêt de déchéance... l'épreuve est plus navrante!... Voir sa première ride dans sa glace, cela est dur toujours... mais la voir, la deviner dans le regard glacé et dans le sourire pétrifié d'un amant... cela est mortel!... et, tenez, vous n'avez pas oublié notre petite voisine, Mme Lagarde, cette rieuse aux dents roses, cette rieuse éternelle... elle mourut subitement il y a six mois, et il fut convenu que c'était d'un anévrisme... une femme si gaie, disiez-vous!... eh bien! je vous confie entre nous qu'elle s'était planté un couteau dans le cœur... un affreux couteau de cuisine... que son médecin m'a montré, par parenthèse... et cela pourquoi? parce qu'elle avait vu un léger pli de son front se refléter clairement dans l'œil de M. de Vardes... par un phénomène d'optique très connu.

CLOTILDE, avec une moue d'horreur.

C'est vrai?

FERNAND, froidement.

C'est vrai. Je pourrais vous en citer d'autres... car il n'est pas rare que le dernier sourire d'une coquette soit une convulsion d'agonie... La plupart cependant, je le sais, prennent la chose moins à cœur... elles se contentent de déserter le monde et de se plonger avec leur désespoir dans l'ombre des églises. Mais enfin c'est toujours là pour une femme un malheur poignant et irréparable... C'est pourquoi je vous avertis. Si vous m'aviez tout à l'heure répondu d'une manière douteuse, si vous étiez une de ces personnes dont on ne compte plus les galans pèlerinages, je n'irais pas à l'encontre de cette justice tardive, mais assurée, qui attend au port les femmes heureuses et légères, je ne vous verrais même pas sans une secrète joie courir à ce suprême écueil; mais vous avez daigné, madame, me conserver jusqu'à ce jour des égards aussi méritoires qu'ils étaient immérités... Je vous offre donc ce bon avis par reconnaissance, et vous laisse d'ailleurs une entière liberté.

CLOTILDE. (Elle se lève.)

Je crois que votre sermon a eu la puissance d'endormir jusqu'à ma vieille Louison à travers la muraille, car je ne l'entends plus. Prêtez-moi votre bougeoir deux minutes, et je reviens.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE DEUXIÈME.

FERNAND, seul, pensif.

Hon!... Qu'est-ce que cela veut dire?... Pourquoi prend-elle mon

bougeoir pour passer chez Louison? Il n'y a qu'une double porte à traverser... Cela n'est pas naturel. Est-ce un effet de son trouble... une simple distraction? Non... elle est partie résolument, comme quelqu'un qui se détermine à exécuter un dessein... ténébreux..... Bah! que pourrait-elle faire? (Il écoute.) Il m'a semblé entendre des pas dans l'escalier... il y a une porte dérobée à l'appartement de Louison... (Il s'approche vivement de la porte de droite et prête l'oreille.) Rien... J'avais bien cru cependant... (Il redescend la scène.) Que diable pourrait-elle méditer?... Une fuite... un *escampativos?* Voyant mes soupçons éveillés, jugerait-elle opportun de trancher dans le vif?... Hon! elle a une tête à cela... Peut-être ai-je eu tort de lui conter l'histoire de ce de Vardes avec notre petite voisine... les femmes ne haïssent pas un homme pour qui l'on s'est tué... Oui, j'ai fait là une école... (Prêtant l'oreille.) Qu'est-ce que c'est? un roulement de voiture, il me semble?... Peuh! il passe toute la nuit des fiacres dans la rue... On se monte la tête dans la solitude... Non! c'est qu'évidemment, au train dont cela marche avec ce jeune homme, le dénoûment est proche... A moins qu'elle n'ait voulu me donner de la jalousie?... Mais dans quelle intention?... C'est que j'ai vraiment dans l'idée qu'il se tramait quelque combinaison pour cette nuit... c'est un flair que j'ai pour ces sortes de choses-là... (S'approchant de la cheminée.) Elle n'a pas laissé son carnet... Non! elle n'a eu garde! (Il s'aperçoit dans la glace et se met à rire.) Oh! l'excellente physionomie de mari!... je suis effaré... je suis consterné... je suis ridicule!... Ah! ah! voyons...

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!

Ah çà! (Il regarde à sa montre.) je vais attendre un quart d'heure, et puis je m'informerai... Je pense que cela est suffisamment spartiate... (Il se promène avec une tranquillité affectée, en chantonnant le duettino de *Don Giovanni* : *La cidarem la mano, tra la la...* Au bout d'une minute, il regarde de nouveau à sa montre.) J'ai encore quatorze minutes... passons-les du moins à notre aise... (Il s'assoit et se renverse dans un fauteuil.) Charmante petite chambre! Quoi de plus ravissant au monde que la chambre d'une jeune femme distinguée, honnête et un peu coquette? Partout l'empreinte d'un goût délicat et d'une main blanche... une atmosphère doucement imprégnée des parfums favoris... quelque chose à la fois de voluptueux et de sacré... je ne sais quel demi-jour de pudeur voilant l'éclat d'un luxe profane... un clair de lune dans une chapelle italienne... Gracieux paradis qu'on rêve à vingt-cinq ans... et qu'on perd à trente... souvent! Enfin! (Frappant sur le bras du fauteuil et se levant.) Oh! pour cette fois, j'ai entendu marcher dans le jardin, c'est positif. (Il s'approche de la fenêtre; au même instant, Clotilde reparaît en robe de chambre : il se retourne avec une nuance d'embarras et dit à part :) Qu'elle est pâle!

SCÈNE TROISIÈME.

FERNAND, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Je disais bien... elle était endormie, cette vieille... Je n'ai pas voulu la réveiller... Pardon si je vous ai fait attendre... Voici votre bougeoir... mille grâces.

FERNAND.

Bonne nuit. Je me sauve.

CLOTILDE.

Vous ne ferez pas mal, car il est trois heures bientôt.

FERNAND, souriant.

C'est l'heure des crimes. Je me sauve. (Il sort par la droite.)

SCÈNE QUATRIÈME.

CLOTILDE, seule, agitée, parlant bref.

(Avec une expression de crainte.) L'heure des crimes en effet!... Qu'allait-il faire à cette fenêtre?... Ah! le jardin!... Il y tient... (Souriant d'un air équivoque.) Le danger ne vient pas de là pourtant... Hélas! que je suis émue!... J'ai trop hasardé, je le crains... Enfin il est trop tard pour se repentir... Il me faut du sang-froid et du calme maintenant... pour achever. J'en tremble... Eh bien! le pis qui puisse m'arriver, c'est d'être encore trompée... ma vie ne sera ni plus ni moins perdue qu'elle ne l'est... ainsi! — Qu'est-ce que j'entends? (Elle écoute.) C'est la voix de M. de Lussac?... Mon Dieu!... il parle haut... il appelle... (Elle entr'ouvre sa porte avec anxiété : on entend la voix de M. de Lussac qui gronde : — Je vous dis que c'est vous... Taisez-vous!) Qu'est-ce qu'il dit? Oh! le cœur me saute!... Il redescend... voyons... du calme! (Parlant par la porte entr'ouverte.) Monsieur... monsieur, qu'est-ce qu'il y a, s'il vous plaît?

(Fernand reparaît tenant son bougeoir d'une main et une clé de l'autre.)

SCÈNE CINQUIÈME.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE.

Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

FERNAND.

Croiriez-vous qu'il m'est impossible d'ouvrir ma porte?

CLOTILDE.

Comment! ce n'est que cela! (Elle éclate de rire.) Oh! Dieu, que j'ai eu peur! (Elle s'appuie contre un fauteuil, contenant son cœur de sa main, et riant.)

FERNAND, à part.

Quel effroi! Décidément il se machine cette nuit quelque chose d'extraordinaire dans cette tête-là... et dans ma maison.

CLOTILDE.

Sérieusement, vous ne pouvez pas ouvrir votre porte?

FERNAND.

Fort sérieusement.

CLOTILDE, le regardant d'un air de soupçon.

En êtes-vous bien sûr?

FERNAND.

Je vous l'affirme... Je n'y conçois rien... C'est pourtant bien ma clé! (Il souffle dans sa clé.)

CLOTILDE.

Si le fait est vrai, envoyez chercher un serrurier.

FERNAND.

Un serrurier... à trois heures de la nuit... Croyez-vous que ces gens-là ne se couchent pas?... Non... je m'en vais dans le salon... J'ai dit à Jean de m'y faire du feu... Je suis très contrarié... (Arrivé près de la porte, il se retourne et ajoute lentement :) Si nous étions... des époux comme d'autres... le malheur qui m'arrive ne serait pas grand.

CLOTILDE, gravement.

Qu'est-ce que c'est?... Voulez-vous répéter?...

FERNAND.

Vous avez bien entendu.

CLOTILDE.

Des époux comme d'autres?... Mais il n'en manque pas de notre espèce dans le monde, ce me semble; c'est même l'ordinaire.

FERNAND.

Tant pis, madame, tant pis pour le monde, car cela fait de sots ménages et de vilains modèles.

CLOTILDE.

J'en aime la remarque dans votre bouche. Au reste, je ne dis pas non; mais à qui la faute?

FERNAND.

A qui? Pensez-vous que j'aie oublié ce qui s'est passé dans cette chambre, oui, ici même, il y a dix ans?

CLOTILDE.

Et qu'est-ce qui s'est passé?... Mais auparavant permettez-moi de m'assurer que ma vue ne me trompe pas... Approchez-vous, je vous prie... plus près...

FERNAND, s'approchant, incertain.

Quoi?

CLOTILDE. (Elle monte sur un tabouret et se penche vers son mari.)

J'avais bien vu... vous avez un cheveu blanc, sur la tempe gauche.

FERNAND.

Mon Dieu, c'est possible!

CLOTILDE, descendant du tabouret.

Mon Dieu! c'est sûr... Allez maintenant... Qu'est-ce qui s'est passé dans cette chambre il y a dix ans?

FERNAND. (Il joue avec une chaise sur laquelle il s'appuie.)

Vous le savez bien. Nous étions mariés depuis deux ans à peine... nous revenions du bal, comme cette nuit... Je ne m'attendais à rien... J'étais assis là tranquillement... comme une bête au bon Dieu... Est-ce exact?

CLOTILDE.

Parfaitement... Tantôt vous me contiez les mots d'une actrice qui avait été notoirement votre maîtresse, et tantôt vous leviez vos deux bras en bâillant avec bruit... Est-ce exact?

FERNAND.

Ces détails m'ont échappé.

CLOTILDE.

Pas à moi. Poursuivez.

FERNAND.

Eh bien! tout à coup je ne sais quelle mouche vous pique... vous m'enjoignez de sortir : ce procédé m'étonne... vous insistez... Sans être, comme vous me fîtes l'honneur de me le dire, un tyran ni un sultan, je n'aime point la bizarrerie... Bref, nous nous brouillons, et le divorce est prononcé... C'est là, madame, je ne l'ignore pas, une scène d'intérieur assez commune dans un certain monde... Je sais par plus d'une confidence que je ne suis pas le seul mari sur la terre dont on ait de la sorte provoqué... les irrégularités..., que vous n'êtes pas la seule femme qui ait sacrifié son bonheur à un futile caprice...

CLOTILDE, grave.

Son bonheur? Vous riez... Épouser un mondain de votre acabit, un mortel superbe et gâté comme vous, atteler à son char nuptial un

lion de votre robe... c'est de la gloire, tant qu'il vous plaira; mais du bonheur... le croyez-vous sincèrement? Pensez-vous qu'on trompe longtemps une femme qui aime?... et nous commençons toutes par-là... Pensez-vous que nous tardions beaucoup à nous apercevoir que vous avez fait en nous épousant d'étranges réserves, que vous n'avez point abdiqué votre jeunesse conquérante, que vous nourrissez au sein de l'hymen des regrets équivoques et des prétentions suspectes? Certes, ce n'est pas en un jour qu'une jeune femme peut concevoir l'étendue et la rigueur d'une telle déception. (Avec amertume.) Mais peu à peu, quand vous n'avez plus même vis-à-vis d'elle le courage de la politesse et du savoir-vivre... lorsque vous vous abandonnez franchement sous ses yeux au sans-façon... au débraillé de votre indifférence...

FERNAND.

Je crois, madame, n'avoir jamais pour mon compte donné lieu...

CLOTILDE, avec feu.

Laissez-moi parler, je vous prie... voilà dix ans que cela me brûle... Il n'y a pas une femme du monde qui ne comprît ce que je vous dis là... pas une qui n'ait la mémoire ulcérée de quelque souvenir pareil à celui que vous osiez évoquer tout à l'heure... On revient du bal : on a vu son mari, durant tout le cours de la soirée, déployer à grands frais tous les agrémens de sa personne, toutes les amabilités de son esprit... on se retrouve enfin seule avec lui, dans ce tête-à-tête si ardemment souhaité... Cruelle métamorphose! vous n'avez plus sous les yeux qu'un comédien fatigué qui dépose dans la coulisse ses grâces de parade... un vainqueur morose qui digère ses lauriers... s'il ouvre la bouche, c'est pour vous confier avec une suffisance expansive ses bonnes fortunes d'autrefois, ou vous faire pressentir insolemment celles du lendemain...; son silence respire l'ennui... sa parole la trahison! Alors, Fernand, dans une de ces heures amères, — bien amères, je vous assure, — tout ce qui avait pu survivre jusque-là de nos illusions et de nos songes de quinze ans s'évanouit... on comprend le peu que l'on reçoit pour tout ce que l'on donne... on sent quelle place misérable et mortifiante on tient dans votre vie... et si peu qu'on ait au fond de l'âme de délicatesse et de fierté, on se refuse à cette banalité de tendresse, à ces mensonges d'amour officiel que vous appelez vos droits, et qui sont des injures! Alors... puisqu'il faut souffrir... on veut du moins souffrir avec dignité...; puisqu'on est vouée aux larmes, on veut les répandre dans la solitude!

FERNAND, sérieux.

Madame,... Clotilde, si la résolution que vous prîtes alors devait

être irrévocable, vous auriez mieux fait de me laisser ignorer toujours quel cœur j'avais perdu.

CLOTILDE.

Non... non; je m'étais bien promis au contraire de vous l'apprendre un jour,... et ce jour devait être celui où je verrais apparaître sur votre front le premier signe de vieillesse...

FERNAND.

Et pourquoi ce jour plutôt qu'un autre? Est-ce par un raffinement de vengeance?

CLOTILDE.

Peut-être... (Avec émotion.) Peut-être aussi avais-je fondé sur ce premier cheveu blanc,... sur cette base si frêle,... quelque secrète et dernière espérance... Quand je fus forcée de reconnaître que votre pensée ne m'appartenait pas, qu'elle demeurait attachée tout entière au monde, à ses succès, à ses triomphes, il fallut bien m'y résigner sans doute... Je vous rendis votre liberté, mais je ne repris point la mienne. J'espérais, — on est folle quand on est jeune, — j'espérais que plus tard vous m'en sauriez gré, qu'en vous donnant dix années d'indépendance, en faisant, comme on dit, la part du feu, je pourrais encore recueillir un jour dans les cendres quelques débris de bonheur... Oui, j'espérais que la première neige des années vous avertirait de retourner la tête vers mon foyer de veuve,... que nos hivers étroitement unis pourraient encore me payer les douces saisons perdues...

FERNAND, ému et hésitant.

Clotilde!...

CLOTILDE, d'une voix tremblante.

Ce pauvre cheveu blanc!... je l'attendais comme un ami; il me semblait qu'il marquerait dans ma vie une date heureuse, — la première, Fernand... Hélas! que je l'aimerais, s'il me tenait tout ce qu'il m'a promis!

FERNAND, posant un genou sur le tabouret qui est aux pieds de sa femme.

Eh bien! Clotilde...

CLOTILDE. (Elle le regarde, se penche comme pour lui baiser le front, et, se relevant tout à coup, elle éclate de rire.)

Ah! ah! ah! vous avez trouvé votre maître, monsieur de Lussac!

FERNAND, incertain.

Madame...

CLOTILDE.

Si j'avais pu garder mon sérieux deux minutes de plus, avouez que vous alliez pleurer...

FERNAND, se levant.

Clotilde, en vérité...

CLOTILDE.

Vous alliez pleurer, avouez-le... Ah! ah! monsieur,... à votre âge!

FERNAND.

Madame, j'ai pu avoir des torts envers vous; mais, si graves qu'ils aient été, désormais nous sommes quittes. (Il se dirige vers la porte.)

CLOTILDE, riant.

Où allez-vous?

FERNAND, d'un ton bref.

Je vais me jeter sur un canapé dans le salon, puisque cette porte maudite...

CLOTILDE.

Comment! cette plaisanterie de porte dure encore?... Mais cela est puéril.

FERNAND.

Il n'y a pas là de plaisanterie... Je vous dis que la serrure est brouillée;... il y a du sable dedans.

CLOTILDE.

Du sable?... Bah! du sable!... Et qui voulez-vous qui ait mis du sable dans cette serrure?... A moins que ce ne soit vous...

FERNAND. (Il tient la porte pour sortir.)

Eh! non, madame, ce n'est pas moi!... De quoi me soupçonnez-vous?

CLOTILDE, riant toujours.

Vous allez voir que ce sera moi!

FERNAND.

Je ne dis pas que ce soit vous.

CLOTILDE, allant à lui délibérément.

Eh bien! vous avez tort, car c'est moi. (Elle lui tend la main. Fernand la regarde avec hésitation, et elle continue en baissant les yeux.) C'est moi-même pourtant... Sur la foi d'un simple cheveu,... j'ai hasardé, je le crains bien, une faute énorme, — non pas en morale, comme vous disiez, mais en politique.

FERNAND, l'embrassant.

Je vous jure que non.

OCTAVE FEUILLET.

LA MONARCHIE

DE 1830.

DERNIÈRE PARTIE.

On a vu la monarchie de 1830 sortir par une inspiration soudaine de circonstances irrésistibles, et nous l'avons montrée puisant son autorité moins encore dans un acte réfléchi de la volonté nationale que dans les appréhensions universelles auxquelles elle reçut mission de mettre un terme (1). Rasseoir par la force la société ébranlée, maintenir, par le respect des engagemens internationaux, l'ordre pacifique et régulier contre des ardeurs belliqueuses qu'il semblait alors presque téméraire d'affronter, tels furent et le but qui lui était assigné et l'œuvre qu'elle accomplit. Ni les inspirations élevées, ni les instrumens énergiques ne lui manquèrent dans cette lutte, où le pouvoir rencontrait devant lui une opposition presque toujours complice de projets qu'elle affectait de désavouer : la paix fut conquise sans qu'il en coûtât rien à l'honneur de la France, et, pour rétablir l'empire des lois, la liberté n'eut pas à subir de sacrifices. Par malheur le gouvernement de juillet perdit dans son œuvre d'organisation la puissante initiative qu'il avait déployée dans le combat. N'était-il donc destiné ni à fonder des institutions durables, ni à en donner au pays le goût, l'habitude et l'intelligence? Dans la sphère des combinaisons politiques, la monarchie de 1830 ne réussit guère à dépasser l'étroit horizon où l'avait circonscrite par avance l'opposition sous laquelle avait succombé le gouvernement précédent. Façonnée par une édu-

(1) Voyez la livraison du 15 mars.

cation toute négative, saturée de scepticisme et déshabituée du respect, l'opinion libérale, lors de son avénement aux affaires, ne tenta sur elle-même aucun effort pour dompter les passions dont elle s'était nourrie. Elle ne vit pas que le gouvernement des classes moyennes avait des exigences spéciales et des conditions propres auxquelles il importait d'accommoder les institutions constitutionnelles, et qu'il fallait sortir du cercle des idées antérieures sous peine de n'y rencontrer que déception et impuissance. On avait devant soi une carrière toute nouvelle, et on ne sut aborder le pouvoir qu'avec les inspirations puisées dans les journaux durant quinze années : stérilité déplorable qui contrastait avec tant de hautes questions que la législature avait reçu mission de résoudre.

I.

Le gouvernement de 1830 devait, en effet, poursuivre simultanément une double tâche : pendant qu'il luttait contre des ennemis aspirant à l'étouffer dans son berceau, il fallait qu'il préparât les lois fondamentales promises par la charte nouvelle. Organisation de la justice par le jury, de la force armée par la garde nationale, des communes, des départemens, de la chambre élective et de la chambre des pairs, liberté de l'enseignement, réforme du système de l'instruction publique, rapports nouveaux de l'église et de l'état, telles étaient les matières que la monarchie de la branche cadette était appelée à régler dans le sens de son principe et sous l'influence prépondérante de l'intérêt qui l'avait élevée.

La restauration avait déjà, par sa législation électorale de 1817 et surtout par la loi de 1827 sur le jury, appliqué la doctrine qui allait dominer, durant dix-huit ans, tout l'ordre politique. D'après cette doctrine, dans laquelle viennent se résumer les idées de 89 en ce qu'elles ont de gouvernemental et de pratique, les droits constitutionnels sont délégués par la société dans son propre intérêt. Celle-ci peut et doit dès lors attacher à l'exercice de ces droits les conditions d'aptitude ou de fortune propres à prévenir l'abus qui en serait fait contre elle. Le premier devoir du législateur est donc de mesurer les droits électoraux attribués aux citoyens sur le degré de lumière et d'indépendance que leur situation personnelle présuppose. Asseoir le pouvoir sur l'intelligence, distinguer les droits politiques des droits civils, et, en admettant tous les Français à la pleine jouissance de ceux-ci, n'étendre ceux-là que selon le discernement avec lequel on est présumé capable de les exercer, telle fut la doctrine professée, même par le ministère de M. de Villèle, et dont la monarchie de 1830 devait naturellement faire de plus larges applications.

Donnant l'exercice d'un devoir pour corrélation à la jouissance d'un droit, la loi du 2 mai 1827 avait attribué la qualité de juré à tous les censitaires inscrits sur les listes électorales. Puis, assimilant la garantie offerte par l'éducation à celle que présentait la propriété territoriale, elle avait ajouté aux censitaires à 300 francs les citoyens exerçant certaines professions libérales obtenues au prix d'épreuves précédées d'études dans lesquelles s'était absorbé un capital à peu près égal à celui auquel la loi rattachait la jouissance des droits politiques. En échappant au parti républicain et au dogme du suffrage universel, la révolution de juillet n'avait pas à proclamer en matière électorale un autre principe que celui-là. Elle était forcément conduite à fonder le droit politique sur la double combinaison du cens territorial et de l'aptitude légalement constatée. Cette garantie pouvait souvent sans doute demeurer illusoire, et l'on a aiguisé, non sans justice, bon nombre d'épigrammes contre les *capacités;* mais après tout, si à leur éternel détriment certains *capables* se sont faits *réformistes*, on m'accordera du moins qu'il n'y avait pas à craindre qu'ils se fissent *partageux,* et que, tout dominés qu'ils pussent être par d'incurables préjugés, ils n'auraient jamais ballotté la France entre la perspective du pillage et celle du despotisme. D'ailleurs, lorsqu'un gouvernement répudie le principe qui transforme l'électorat en droit naturel, quand il repousse le dogme de la souveraineté numérique, il faut bien qu'il cherche quelque part des garanties d'aptitude. Or, où celles-ci peuvent-elles se rencontrer dans une société telle que la nôtre, si ce n'est dans la possession de la terre ou dans l'exercice d'une profession libérale préparé par des épreuves difficiles et dispendieuses? L'éducation représente un capital comme la propriété foncière, et il y avait une moindre dépense à faire pour conquérir le titre de censitaire à 200 francs que pour devenir avocat, notaire ou médecin. La monarchie de 1830 dut donc reconnaître ce double droit : elle en fit l'application en 1831 au régime municipal, en 1833 à la constitution des conseils-généraux des départemens. La loi municipale (1) attribua la formation des conseils communaux à une assemblée d'électeurs réunissant les citoyens les plus imposés au rôle des contributions directes de la commune, selon une proportion déterminée par le chiffre de la population. Elle adjoignit à cette assemblée les médecins, avocats, notaires, juges, avoués, officiers de la garde nationale et fonctionnaires jouissant d'une pension de retraite, qui néanmoins ne pouvaient exercer leurs droits électoraux qu'avec un domicile réel établi dans la commune depuis un temps déterminé.

(1) Loi du 21 mars 1831.

Le même principe prévalut deux ans plus tard, lorsque la chambre fut appelée à organiser les assemblées cantonales chargées d'élire les conseillers-généraux (1), et si, par la plus bizarre des anomalies, il se trouva écarté lorsqu'il fut question de déterminer les conditions de l'électorat politique, il faut se rappeler que le rejet successif des diverses catégories de capacités, résultat d'une discussion confuse et des plus tristes passions, renversait dans ses bases la loi électorale telle qu'elle avait été conçue et présentée par la couronne. « Nous avons cherché, disait le ministre qui apportait le projet de loi, à étendre la capacité électorale en la demandant à tout ce qui fait la vie et la force des sociétés, — au travail industriel et agricole, à la propriété et à l'intelligence. La contribution publique d'une part, la seconde liste du jury de l'autre, nous procuraient une application immédiate et sûre de la théorie adoptée. Un gouvernement né du progrès de la civilisation devait à l'intelligence de l'appeler aux droits politiques, sans lui demander d'autre garantie qu'elle-même. Toutefois la loi, pour n'être pas arbitraire et vague, a joint des garanties à celles qui confèrent aux gradués des différentes facultés le droit de figurer sur la liste du jury. Elle a exigé un certain nombre d'années de domicile réel, suivant le grade qu'on occupe dans chaque faculté. Cet avantage politique que nous attachons à l'instruction contribuera, n'en doutons pas, à la répandre. Propager l'enseignement, instruire le peuple est aussi une des dettes contractées par un gouvernement libéral : nous l'acquitterons, et ce devoir sera d'autant plus impérieux, que l'instruction, comme on le voit, est désormais le moyen de généraliser les droits politiques. Il y avait, il faut en convenir, quelque chose de trop peu rationnel dans cette faculté donnée par la loi du jury à tous les citoyens éclairés de pouvoir juger de la vie des hommes, et qui n'allait pas jusqu'à concourir à la nomination de ceux qui font la loi. De même que la seconde liste du jury sert à accroître, d'après notre système, le nombre des électeurs, l'augmentation du nombre des électeurs viendra par contre-coup accroître le nombre des jurés, et par là étendre l'intervention du pays dans le jugement de ce qui l'intéresse le plus : heureuse réaction, d'où il résulte que le fait même de la promulgation de notre loi électorale sera un double bienfait pour le pays (2). »

Si ces généreuses dispositions furent repoussées, l'opposition n'eut guère à s'en prendre qu'à elle-même, car il était naturel que d'injustes antipathies provoquassent des représailles imprudentes. Le gouvernement représentatif descendit dans ce débat jusqu'à l'esprit

(1) Loi du 22 juin 1833.
(2) M. le comte de Montalivet; chambre des députés, 2 février 1831.

de coterie le plus mesquin, et les avocats firent aux fonctionnaires une guerre dont le triste spectacle ne fut dépassé que par celui de la lutte qu'ils s'entendirent les uns et les autres pour organiser contre les membres du clergé. La loi électorale sortit mutilée de ces tiraillemens honteux (1), et la question de la seconde liste du jury resta suspendue sur la tête du pouvoir, qui eut le malheur d'en méconnaître la gravité jusqu'au jour où elle servit de rempart pour couvrir les hommes qui marchaient à l'assaut de la société. Un gouvernement blesse toujours l'instinct public en refusant les concessions qui sortent logiquement de son principe. Placée entre deux partis qui s'entendaient alors pour invoquer le suffrage universel, la monarchie de 1830 avait d'ailleurs bien plus d'intérêt à élargir sa base qu'à la restreindre, à réunir les classes moyennes qu'à les diviser. Si l'adjonction de la seconde liste du jury à la liste électorale ne valait certes pas une révolution, elle n'aurait probablement pas été sans quelque influence pour la prévenir.

Cependant la loi électorale de 1831 fut, à bien d'autres points de vue, l'écueil du gouvernement nouveau, et dans son texte même elle laisse trop bien apercevoir ce qu'il y avait d'imprévoyance politique chez les hommes portés aux affaires par la crise de juillet. Dans les longs débats qui précédèrent l'adoption de cette loi organique, personne n'agita la convenance de modifier le système de l'élection directe, qui, par l'effet de la victoire désormais incontestée des classes moyennes, allait devenir un privilége tout personnel plutôt qu'un droit politique; on n'élargit ni ses plans ni ses perspectives, et l'on resta invariablement confiné dans le cercle tracé par l'ancienne opposition. Au lieu d'atténuer les inconvéniens de l'élection directe, on parut prendre plaisir à les aggraver encore. En créant des circonscriptions d'arrondissement et des colléges de cent cinquante électeurs, on plaçait en effet les députés dans une dépendance étroite et toute personnelle de leurs commettans; on liait la destinée des hommes publics, quelle que pût être leur importance, aux intérêts et aux caprices d'un petit nombre de familles, et pour protéger la chambre contre les inspirations de l'esprit de parti, on la livrait à la tyrannie de l'esprit de localité. Par la situation qu'il faisait aux mandataires du pays, le pouvoir provoquait l'ingérence de la chambre dans la disposition des plus petits emplois publics, et en perdant pour lui-même le bénéfice de sa principale prérogative, il préparait partout cette sourde opposition de la puissance administrative contre la puissance parlementaire, l'une des causes les moins soupçonnées, mais les plus réelles du discrédit sous lequel devait s'abattre un jour le

(1) Loi du 19 avril 1831.

gouvernement représentatif. Au lieu de faire exprimer aux députés des départemens l'opinion d'une importante fraction du territoire, on les constitua les serviteurs obligés d'étroites cupidités, et ils eurent l'air d'être des tyrans, lorsqu'ils n'étaient le plus souvent que des esclaves.

La situation personnelle des députés n'était d'ailleurs pas moins fausse et moins étrange que celle qui leur était imposée vis-à-vis de leurs commettans. On avait cru céder à une haute inspiration libérale en réduisant de moitié le cens d'éligibilité en même temps qu'on abaissait celui de l'électorat de 300 à 200 fr., comme s'il suffisait de changer un chiffre pour modifier les conditions nécessaires de l'existence et pour réduire de 50 pour 100 les dépenses obligées d'une longue résidence à Paris. Si, sous la restauration, la vie parlementaire était à peine possible aux hommes payant 1,000 francs d'impôt direct, et si l'invasion des fonctionnaires dans les deux chambres avait déjà pris des proportions énormes, comment admettre que cette proportion ne fût pas encore dépassée lorsque le cens d'éligibilité était réduit à 500 francs, et qu'on pouvait aborder la chambre à trente ans, dans la plénitude de l'ambition et de la jeunesse? — Se pouvait-il que dans une société où les existences indépendantes sont exceptionnelles, et sous un régime auquel la grande propriété était généralement hostile, la chambre des députés ne devînt pas une vaste pépinière de fonctionnaires publics, soit que ceux-ci aspirassent au séjour de Paris, qui était pour eux sans aucune charge, soit que des hommes encore sans carrière aspirassent de leur côté à des emplois salariés, comme à un dédommagement légitime de longs sacrifices? Le mandat gratuit plaçait la chambre sous le coup de tous les besoins; l'admissibilité de ses membres à la plupart des fonctions de l'ordre administratif et judiciaire y faisait pénétrer toutes les ambitions, même les plus infimes. Prétendre corriger, en prononçant quelques incompatibilités, un état de choses dont les difficultés provenaient des conditions mêmes de l'ordre social que la révolution française a constitué, c'était chercher dans des digues de sable un obstacle à la mer, c'était s'exposer à rendre le recrutement des chambres plus difficile sans leur restituer le calme et l'indépendance. L'opposition parlementaire, qui osait tant de choses contre le pouvoir, n'osait rien contre l'opinion, et n'avait pas le viril courage de recommander au pays le seul système que ses mœurs lui permettent de supporter, quelque répugnance qu'il lui inspire, celui d'une indemnité modérée, rendant possible et rationnelle l'incompatibilité du mandat électoral avec la plupart des fonctions publiques. Ce système a donné depuis au pays des assemblées auxquelles n'ont manqué ni les hommes considérables ni les grands talens politiques, et l'on a pu

s'assurer qu'il créait pour le pouvoir, dans ses rapports avec les membres du parlement, une situation plus naturelle et plus facile.

Les électeurs pesant sur les députés et ceux-ci pesant sur les ministres, — une opposition aspirant aux fonctions publiques avec une ardeur fébrile, recrutée par des ressentimens personnels plus que par des griefs de parti, et tenant en réserve, pour le jour de son triomphe, des noms nouveaux à défaut d'idées nouvelles, — tous les embarras inévitables dans un pays de petites fortunes et d'existences précaires fomentés et aggravés par les dispositions de la loi : tel fut le déplorable spectacle qui ne contribua pas peu à amortir en France le sentiment déjà trop faible de la liberté politique. Il semblait que le législateur se fût complu à mettre en relief toutes les difficultés, sans tenter le plus léger effort pour les résoudre, en faussant au contraire de propos délibéré la situation respective des ministres, des députés et de leurs commettans. Rétrécir les circonscriptions électorales au lieu de les étendre, établir la gratuité du mandat en donnant à ce principe tout aristocratique l'étrange correctif d'un accès possible aux fonctions même les plus modestes, — c'était préparer dans le pays le triomphe des intérêts privés sur les croyances politiques, c'était implanter dans la chambre le germe des plus actives intrigues et des plus scandaleuses coalitions. Au lieu de résister aux mœurs, les lois leur venaient en aide pour énerver le gouvernement représentatif, dont elles altéraient le caractère.

Ce fut surtout dans la manière de constituer la chambre des pairs qu'éclatèrent ce défaut de perspicacité et ce terre-à-terre des combinaisons politiques au-dessus desquelles ne s'élevaient alors ni les esprits les plus fermes ni les âmes les plus fortes. On sait que la charte de 1830, en proclamant la division du pouvoir législatif en deux branches, n'avait rien statué sur le mode de formation de la chambre haute, et que ce fut au ministère de Casimir Périer qu'il appartint de résoudre ce problème dans la seconde session de 1831. D'un débat long et passionné, auquel prirent part toutes les illustrations de la tribune française, sortit cet art. 23 qui, en fondant une pairie viagère et inamovible, confiait au roi la nomination de celle-ci, en restreignant toutefois le choix de la couronne dans certaines catégories presque exclusivement composées de fonctionnaires.

Or bien peu de pénétration était, ce semble, nécessaire pour pressentir la nullité du rôle auquel allait être condamnée la première chambre, malgré l'importance personnelle de la plupart de ses membres. N'était-il pas manifeste que cette assemblée, émanation directe d'un autre pouvoir, sans la stabilité qu'elle empruntait au principe héréditaire, sans la puissance qu'aurait pu lui conférer le principe électif, ne serait plus aux yeux du pays qu'une sorte de conseil d'état

placé, par l'effet de son institution, en dehors de la sphère politique proprement dite? Qui n'a pas été frappé, durant dix-huit années, du vice organique qui enlevait à ce grand corps jusqu'à l'autorité individuelle dont la plupart de ses membres étaient pourvus avant leur admission à la plus éminente dignité de l'état? A-t-on vu, pendant la durée de la monarchie de 1830, la chambre des pairs donner autre chose qu'un vote fictif à la loi la plus importante de chaque session, la loi de finances? A-t-elle jamais été un obstacle même pour les cabinets qu'elle tenait le plus en suspicion, ou bien une force pour ceux auxquels la rattachaient ses sympathies? Quel homme un peu considérable de l'opposition aurait consenti à se laisser déporter dans la chambre inamovible, et dans les hautes régions de l'ambition parlementaire ne déclinait-on pas constamment les honneurs de cette pacifique retraite, que la couronne ne pouvait même songer à proposer à un chef de parti? Malgré le texte et l'esprit de la constitution, la chambre des pairs n'était donc pas un pouvoir politique; on avait placé en permanence la fièvre au Palais-Bourbon, l'atonie au Luxembourg, et la prévoyance du législateur avait rejeté la plupart des illustrations du royaume hors de la sphère où s'agitaient les questions les plus brûlantes, où se dispensaient les portefeuilles.

Ainsi l'on ajoutait gratuitement aux périls de la situation générale tous ceux que pouvaient créer à la société des lois imprévoyantes. On s'effrayait de la lutte ardente des ambitions, et on les renfermait dans une seule enceinte, sans rien faire, sans rien essayer même pour les diviser. On s'inquiétait de vivre dans une société où tout était hâtif et déréglé; lorsqu'il aurait été possible d'hiérarchiser la vie publique en donnant à la chambre haute une part prépondérante dans le pouvoir et en allant y chercher les principaux agens de la couronne, lorsqu'un mode d'élection d'un ordre supérieur aurait pu conduire la pairie à contrebalancer l'ascendant de l'autre assemblée, on l'annulait par une combinaison dont le résultat infaillible était de constituer l'antagonisme de la royauté et d'une chambre omnipotente! La direction absolue des affaires passait à des hommes jeunes, ardens, pressés, et l'on donnait pour contrepoids à la couronne le droit étrange de frapper de mort politique ses serviteurs éprouvés, en les déclarant pairs de France!

Ce n'était point de l'hérédité qu'il aurait été possible d'attendre, après 1830, la reconstitution de la pairie, et je n'ai jamais compris que des esprits éminens aient tenté à cette époque de sérieux efforts pour faire prévaloir une telle pensée. Une pairie héréditaire n'a guère de vie possible en ce siècle qu'en Angleterre, parce que l'air britannique est tellement imprégné d'aristocratie, qu'il suffit à transformer et à vieillir pour ainsi dire toutes les existences nouvelles.

Lorsque la restauration tenta l'établissement d'une chambre héréditoire, elle agissait dans le sens de son principe et disposait de toutes les ressources que lui apportait alors le concours empressé des plus hautes illustrations historiques. Cependant telles étaient les difficultés inhérentes à la constitution d'une aristocratie politique en France, même dans les conditions les plus favorables, que la pairie de la monarchie légitime présenta cette étrange anomalie, d'être salariée en face d'une assemblée élective exerçant un mandat gratuit! Si cette pairie conquit une sorte d'importance sous le roi Charles X, cela tient à ce que les rôles se trouvèrent alors intervertis entre les deux chambres, le principe aristocratique dominant l'assemblée élective, et la chambre haute étant devenue le refuge accidentel de l'opposition.

En se prononçant vivement contre l'hérédité de la pairie sous la monarchie élective, le pays fit une chose parfaitement naturelle. Une société bourgeoise dominée par des intérêts viagers ne saurait enfanter des familles patriciennes. Les talons rouges de la Bourse, de la salle des Pas-Perdus ou de l'Université transmettant à leurs enfans un titre et un blason, c'était là une espérance qu'il fut bizarre de voir se loger dans certains cerveaux démocratiques au lendemain des barricades, lorsqu'on trouvait bon que, sous la menace de l'émeute, la royauté voilât l'écu de ses ancêtres et de la France. L'élection seule aurait permis de reconstituer fortement la pairie; c'était par ce principe qu'il lui aurait été donné de contrebalancer utilement pour le pays et pour le trône l'ascendant de l'autre chambre. Soit qu'on fît choisir la pairie française, comme le sénat belge, par le corps électoral avec des conditions d'éligibilité différentes, soit qu'on investît les électeurs, comme en Espagne, de la mission de présenter des candidatures à la couronne, ou qu'à l'imitation du mode pratiqué aux États-Unis, on attribuât aux conseils-généraux le droit de composer la chambre haute, soit enfin que, selon la forme indiquée dans la constitution de l'an VIII, on reconnût à cette chambre le droit de se recruter elle-même sur des listes présentées par les autres pouvoirs de l'état, — diverses combinaisons se présentaient assurément pour faire une vérité de cette division du pouvoir parlementaire que chacun acceptait comme un axiome, mais dont la constitution fit un mensonge. Les répugnances du parti conservateur pour toute application du principe électif à la formation de la pairie étaient de l'ordre de celles que ressentait et qu'exprimait si naïvement Ferdinand VII d'Espagne, lorsque, sollicité en 1822 de se prononcer pour le système des deux chambres contre celui de la constitution de Cadix, il répondait qu'il en avait bien assez d'une et n'entendait point doubler ses embarras.

La sinistre lumière de février n'a point été nécessaire pour faire

éclater l'imprévoyance de nos lois fondamentales et la frivolité de combinaisons accueillies en leur temps par la faveur publique. Pour donner quelque poids à ses opinions actuelles, on voudra bien permettre à l'auteur de cette étude de rappeler qu'au lendemain de la coalition de 1838, il signalait, dans ce recueil même, les conséquences lointaines d'un système électoral qui atteignait à ses sources l'esprit public de la nation par la dépendance toute personnelle établie entre les mandataires et les mandans, et qu'il proposait l'élection à divers degrés comme le seul mode qui permît à une société démocratique de se constituer d'une manière quelque peu sérieuse. Des corps électifs s'engendrant les uns les autres, depuis les conseils communaux jusqu'aux deux chambres, lui paraissaient la solution pratique du problème. Certain alors de n'être ni compris ni écouté, il osait la proposer au parti conservateur, qui allait signaler son impuissance après avoir si tristement constaté ses divisions, et il le suppliait surtout de ne pas hésiter à ranimer la pairie par la généreuse infusion du principe électif. Alarmé de l'essor de tant d'ambitions et de la rapidité de tant de carrières hâtives, il annonçait à la bourgeoisie que son pouvoir sans racines pourrait être emporté par une bourrasque, s'il ne se rencontrait dans ses rangs des hommes d'état assez clairvoyans et assez résolus pour entreprendre d'hiérarchiser cette société sans traditions, en créant plusieurs degrés d'initiation dans la vie parlementaire, et en imposant aux hommes politiques de plus sérieuses épreuves que de vains succès de tribune (1).

II.

Si la faiblesse et l'incohérence des institutions furent un obstacle à toute fondation durable, les instincts antireligieux de l'opinion dominante suscitèrent des difficultés d'une nature plus grave encore. La révolution de juillet avait confondu dans ses agressions et dans ses outrages l'ordre religieux et l'ordre politique, parce que la restauration, de son côté, avait tenté de les confondre dans une systématique unité. Le pouvoir avait laissé, par une coupable faiblesse, l'irréligion imposer, pour ainsi dire, son caractère au gouvernement nouveau. En plein XIXe siècle, Paris avait vu se renouveler les horreurs des temps barbares; les hommes du Nord n'avaient pas laissé de plus tristes ruines dans l'antique église de Saint-Germain d'Auxerre que celles qui s'y consommèrent au nom de la liberté. Le signe du salut et de la civilisation du monde était tombé du haut de Notre-

(1) *Lettres d'un Député à un membre de la Chambre des Communes.* Voyez surtout les lettres IIIe et IVe sur le système électoral en France et sur la reconstitution de la pairie, n^os^ du 15 octobre et 1er novembre 1839.

Dame sans que le pouvoir déplaçât une escouade de sergens de ville, et pendant que l'incendie de l'archevêché éclairait les joies d'un sinistre carnaval, une pièce officielle annonçait au public qu'un mandat de comparution était décerné contre le prélat dont on avait laissé saccager la demeure! Provocateur et complice de pompes glacées, le pouvoir avait laissé chasser Dieu du temple qu'il prétendait consacrer à toutes les grandeurs humaines; puis, empruntant au paganisme ses chants et ses souvenirs, il avait refusé de mettre les morts dont il prétendait consacrer la mémoire sous la garde de celui qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie.* Ainsi les mêmes hommes qui défendaient avec un admirable courage l'ordre social contre le génie révolutionnaire lui livraient sans défense tout ce monde intérieur de la conscience et de la pensée dans les profondeurs duquel couvent les tempêtes et se préparent les révolutions!

Au sein de la chambre élective, les partis, si profondément divisés sur les questions politiques, semblaient s'entendre pour humilier le clergé, lui refuser sa part de liberté, et le placer en dehors du droit commun sous une suspicion permanente d'incapacité et d'incivisme. S'agissait-il d'élections, les ministres du culte étaient repoussés tout d'une voix des catégories de capacité; le dernier sous-lieutenant en retraite se voyait attribuer des droits qui leur étaient refusés, et dans cette chasse au prêtre, le parti conservateur était loin de se laisser distancer par le parti révolutionnaire. L'opinion gouvernementale faisait avec les adversaires du pouvoir assaut d'empressement pour introduire le divorce dans la législation civile et supprimer de l'institution de la famille la dernière empreinte de l'esprit chrétien. Émanée chaque année des chefs de l'opposition, cette motion était accueillie par les chaleureuses sympathies de la majorité, et ne rencontrait jamais devant elle que les courageuses résistances de la chambre des pairs.

Mais c'était surtout en matière d'éducation que les préjugés étaient tenaces et les erreurs lamentables. En souvenir des poursuites exercées par la restauration contre l'École normale, la charte de 1830 avait proclamé la liberté de l'enseignement sans bien comprendre la portée de ce grand principe, sans soupçonner l'usage qui pouvait en être fait. Éclairés sur la vanité d'une protection qui leur avait été si funeste, sachant fort bien d'ailleurs qu'ils n'avaient plus à l'attendre du pouvoir, les catholiques s'étaient abrités sous l'article 69 de la charte, et l'invoquaient avec une loyauté qui était entière pour tout le monde, y compris ceux-là même qui calomnient aujourd'hui leur sincérité d'alors. Les familles croyantes voulaient qu'à côté de l'enseignement patroné et salarié par l'état, il leur fût loisible de trouver un autre enseignement accessible à toutes les fortunes et accepté

par toutes les consciences; elles demandaient, et beaucoup d'entre elles auraient mis à ce prix une adhésion sincère à la monarchie nouvelle, qu'il n'y eût dans un pays libre ni servage ni tyrannie de l'intelligence, et que pour les épreuves par lesquelles l'état s'assurait de l'aptitude des jeunes générations aux diverses carrières publiques, il n'existât, quant aux connaissances acquises, ni certificats d'origine ni système de proscription. Or personne n'a certainement oublié avec quelle adresse étaient éludées ces réclamations incessantes, avec quel dédain elles étaient parfois repoussées, lorsqu'il se rencontrait des voix isolées pour les porter devant les grands pouvoirs de l'état. On a payé trop cher, sans nul doute, ces enivremens passagers de la force et de l'orgueil, et les applaudissemens arrachés à tant de passions aveugles ou coupables ont abouti à des déceptions qu'on peut déplorer aujourd'hui sans oublier l'odieux usage qui fut fait plus d'une fois de la puissance publique contre la vérité et contre la justice. Si le pouvoir avait compris que la foi seule peut rendre une démocratie gouvernable, et qu'on donnait à l'anarchie ce qu'on enlevait à l'église, il aurait fait par politique tout ce qu'on lui demandait par religion. Si à défaut d'une haute inspiration chrétienne et sociale il avait eu seulement en matière religieuse le respect profond de la liberté et du droit, il n'aurait pas souffert que de tels griefs fussent si longtemps créés à des citoyens et de telles armes laissées aux mains de ses ennemis; mais en matière de religion il semblait sans initiative aussi bien que sans libre arbitre. Remorqué par des passions assez souples pour dissimuler l'égoïsme de leurs prétentions sous le couvert de son propre intérêt, le gouvernement allait à la dérive des plus tristes préventions, lors même qu'il ne les partageait point, et les antipathies de la majorité sur les questions religieuses ôtaient aux meilleurs esprits, sinon la perception du mal, du moins le courage du bien.

Cette fascination à peu près générale au sein de l'opinion conservatrice rendit illusoire durant dix-huit années la promesse de la charte relativement à la liberté de l'enseignement secondaire; elle eut des résultats plus désastreux encore en ce qui concerne l'enseignement et la moralité des classes populaires. Il faut rendre cette éclatante justice à la bourgeoisie, qu'elle était arrivée aux affaires en 1830 avec la ferme résolution de s'occuper beaucoup du peuple, d'accroître son bien-être en lui créant du travail au prix des plus dispendieux sacrifices, et d'élever le niveau de sa condition intellectuelle en organisant l'instruction primaire sur la plus vaste échelle. Rien n'est, à coup sûr, plus injuste et plus inique que les reproches adressés sur ce point à la monarchie de juillet. Lorsque ce gouvernement tomba, le sol était couvert de fondations qu'il ne reste plus

qu'à compléter sur un plan tracé par lui-même. La France pouvait montrer avec fierté, échelonnées sur le chemin de la vie du pauvre, ces institutions charitables qui le protégent dans sa faiblesse, le soulagent dans sa misère, assurent du travail à son âge mûr et un placement facile aux capitaux créés par ses sueurs. Que sont la plupart des institutions, d'un succès encore équivoque, créées depuis 1848 auprès de l'organisation des caisses d'épargne, ce grand-livre des classes ouvrières? Quelle tentative pourra jamais, du moins par les sacrifices financiers qu'elle impose et l'immense personnel qu'elle constitue, être mise en parallèle avec cette fondation de l'instruction primaire, regardée comme une dépense obligatoire de premier ordre, pour l'acquit de laquelle se trouvaient assignés trois centimes spéciaux par commune, un centime et demi par département, indépendamment des larges subventions annuellement portées au budget de l'état? Construire trente mille maisons d'école, établir soixante-seize écoles normales, former et entretenir trente-cinq mille instituteurs, c'est là certainement une œuvre gigantesque, dont on ne saurait méconnaître le caractère populaire, quelque amère déception qu'elle ait préparée à ses honorables auteurs. La classe gouvernante se trompa donc, non sur le but, dont l'honneur lui demeure tout entier, mais sur les moyens employés pour l'atteindre, et ses préjugés vinrent, sur ce point, faire échec à ses bonnes intentions. La loi du 28 juin 1833 est un grand monument de l'inexpérience politique qui dominait alors dans les régions du pouvoir, mais bien plus encore dans les régions parlementaires. Si, dans le haut enseignement, l'élément chrétien peut seul protéger l'intelligence humaine contre elle-même, combien la prépondérance de l'idée religieuse n'est-elle pas plus nécessaire encore dans la dispensation de l'instruction primaire, pour protéger les masses contre tant de cupidités brutales, et les maîtres contre les ennuis et les périls d'une mission pleine de dégoûts!

Les esprits éminens qui combinèrent les dispositions de cette loi étaient, à cet égard, aussi convaincus que nous pouvons l'être nous-même, et toutes leurs paroles constatent qu'ils entendaient faire à la religion une large part dans le ministère sacré de l'éducation populaire. Comment donc n'entrevirent-ils pas qu'ils sortirait de ces dispositions combinées des résultats tout différens de ceux qu'ils attendaient, et qu'ils s'exposaient à donner au socialisme, ce rationalisme des masses, tout ce qu'ils n'attribuaient pas à l'autorité ecclésiastique? Comment ne comprenaient-ils pas qu'en matière d'enseignement populaire, la prédominance de l'élément laïque deviendrait l'un des grands et des plus prochains périls de l'avenir? Était-il possible qu'une telle loi n'organisât pas sur tous les points du royaume l'antagonisme du presbytère et de l'école, de l'instituteur

et du curé? Or quelle devait être la conséquence directe d'une telle lutte, si ce n'est une sorte de consécration théorique de toutes les passions? Demander l'immolation de l'orgueil et de l'envie, l'acceptation spontanée de tous les sacrifices, parfois de toutes les humiliations, à un autre principe que le dévouement chrétien, c'était attendre de la nature humaine qu'elle se transformât elle-même et par sa seule puissance. Pour vivre volontairement de la vie des pauvres, lorsque, par le niveau de son intelligence, on est élevé au-dessus d'elle, il faut que la conversation de l'homme soit dans le ciel, et que ses espérances s'alimentent ailleurs que sur la terre. Transformer en une fonction le sacerdoce de l'enseignement primaire, imposer une vie de privations à des pères de famille qui adoptent cette carrière non par élection, mais par nécessité et faute de pouvoir s'en procurer une autre (1), c'est mettre toutes les irritations de la nature et de la vanité en contact avec cette âme du peuple qu'un souffle impur suffit à ternir et à ravager.

L'expérience est la seule institutrice des nations, et l'esprit ne supplée pas à ses leçons cruelles. Tout entier au but généreux qu'on se proposait d'atteindre, on était alors sans méfiance sur les moyens; on s'engageait avec des instrumens dangereux dans l'œuvre immense de la moralisation populaire, à peu près comme on organisait le gouvernement représentatif sans s'inquiéter de savoir si les institutions fondamentales n'étaient point boiteuses, et si elles ne tendaient pas à amortir l'esprit public bien plus qu'à le susciter. Il fallait du temps pour que ces erreurs d'inexpérience apparussent dans tout leur jour. C'était quinze ans plus tard, dans l'enivrement d'une confiance à peu près universelle, qu'allaient se révéler tout à coup les désastreuses conséquences de la prédominance conquise par l'élément rationaliste dans l'instruction populaire, et bientôt après la faiblesse de ce noble régime de garanties politique, que trop peu d'hommes aimaient d'un attachement sérieux et fort, mais qu'on réputait inébranlable parce que chacun le croyait cher à son voisin.

De ces périls latens, aucun ne parut à la surface tant que dura le combat contre l'anarchie; c'était dix ans plus tard, dans la plénitude de la confiance et de la paix, qu'ils étaient appelés à se révéler. Cette période de lutte et de laborieuse fondation se prolongea jusqu'en

(1) On sait que la loi du 28 juin 1833 n'exigeait des communes qu'un minimum de traitement de 200 francs. Ce minimum, augmenté par les contributions mensuelles et par les subventions départementales, n'élevait guère au-dessus de 400 francs le traitement moyen des instituteurs. Sur un nombre total de 40,524 instituteurs, 24,256 étaient mariés, et les membres des diverses congrégations religieuses étaient représentés par le chiffre de 2,136. Ils formaient donc environ le vingtième du personnel enseignant. (Rapport au roi du 1er novembre 1841, par le ministre secrétaire d'état de l'instruction publique, sur la situation de l'instruction primaire.)

septembre 1835, époque où le plus atroce des attentats provoqua une législation assez fortement répressive pour désarmer les partis et faire succéder aux dangers sortis de leurs tentatives ceux qu'allait susciter le caractère même des institutions. Le cabinet formé le 11 octobre 1832 et dissous le 22 février 1836 correspond à cet intervalle de quatre années, l'un des plus dignement remplis de notre histoire constitutionnelle. Modifié plusieurs fois dans sa composition, il demeura, jusqu'à sa dissolution définitive, fidèle à la pensée politique dont il était sorti, et conserva d'ailleurs dans son sein les élémens principaux qui en constituaient l'importance. Notre travail a été commencé avec la ferme résolution de prononcer le moins de noms propres possible. Nous ne saurions toutefois nous refuser au légitime orgueil de rappeler ici les trois grandes personnalités qui dans ce ministère se complétaient si heureusement l'une par l'autre et se prêtaient mutuellement un si précieux concours. Le cabinet du 11 octobre montra à la France et à l'Europe, dans le conseil et à la tribune, des hommes, expressions profondément dissemblables d'une même idée et d'un même intérêt social, qui, par la diversité de leurs caractères et de leurs aptitudes, concoururent à l'unité d'action et aux éclatans succès du pouvoir dans cette période si troublée, mais si pleine. MM. de Broglie, Guizot et Thiers, c'étaient la conscience politique dans ses inspirations les plus pures, le talent dans son éclat le plus magnifique, l'esprit dans ses ressources les plus inépuisables. Est-il beaucoup de spectacles plus grands que celui que présentaient alors de pareils hommes, réunis d'intention pour sauvegarder l'ordre social et la paix du monde? S'il est vrai que la force soit le premier attribut du pouvoir, n'était-ce pas aussi le plus imposant symbole de la puissance publique que cette tribune qui rendait vaines toutes les machinations de l'anarchie, où la parole triomphait du poignard, et le bon sens de la violence?

III.

Le ministère du 11 octobre était placé entre deux grands partis, dont l'un l'affaiblissait par son attitude passive, et l'autre par ses audacieuses agressions. Il était appelé à soutenir une lutte terrible contre la démagogie, désarmé d'une notable portion des forces dont la France a pu disposer dans les épreuves qui ont suivi 1848 pour se relever du fond de l'abîme. Après 1830, le parti légitimiste avait emporté dans la retraite cette puissance qui s'attache aux croyances religieuses universellement pratiquées, aux vieilles traditions domestiques et aux situations patrimoniales indépendantes. L'isolement était et son droit et son devoir. Ce parti ne pouvait avec honneur

s'associer à une expérience qui s'accomplissait contrairement aux principes dont il gardait le dépôt, et quoique la France eût à en souffrir, elle ne pouvait pas s'en plaindre. Attendre avec calme sans rien ajouter aux périls du pays, se réserver pour le jour où la Providence dirait son dernier mot, telle était sa mission. En l'accomplissant, il s'assurait, sans aucune compromission, dignité dans le présent et profit possible pour l'avenir. En quittant au contraire cette attitude réservée, il assumait dans les embarras de la situation une solidarité que son intérêt manifeste lui commandait de décliner, et se compromettait au préjudice de son autorité morale et sans la plus légère chance de succès. La majeure partie de l'opinion légitimiste comprit ainsi ses devoirs envers la France et envers elle-même; mais une autre portion crut pouvoir passer de cette attitude négative, si imposante par sa réserve, à une agression bruyante et implacable. Méconnaissant le caractère d'une opinion sans nulle puissance sur les masses, dont l'autorité réside dans la sphère des souvenirs et des intérêts moraux les plus élevés, elle transforma son langage, ses allures naturelles et jusqu'à ses doctrines, pour les accommoder à d'autres passions que les siennes. Aux jours les plus terribles de la lutte engagée contre l'anarchie, une fraction de ce parti entama contre le pouvoir, au nom de la souveraineté numérique, une guerre dont le résultat définitif ne pouvait manquer de profiter à une tout autre cause que la sienne.

Les mêmes illusions avaient fait rêver dans l'ouest, les armes à la main, des succès populaires du genre de ceux qu'on poursuivait dans les journaux au nom du suffrage universel. On se refusait à comprendre qu'il ne restait plus de l'héroïque Vendée qu'un sol passé aux mains de possesseurs nouveaux, et qu'une révolution toute politique ne saurait réveiller ces désespoirs sublimes allumés à la vue des autels renversés et des chaumières en flammes. Il avait fallu que la tyrannie conventionnelle fermât les temples et plaçât les prêtres entre l'apostasie et l'échafaud pour que cette terre de foi enfantât ses Macchabées : une courageuse mère venant y affronter la mort pour les droits méconnus de son fils ne pouvait y susciter que des dévouemens isolés et stériles. Les populations rurales de l'ouest sont demeurées profondément monarchiques en ce sens que la forme républicaine s'associe pour elles, par une sorte d'indissoluble lien, aux souvenirs des persécutions religieuses et des grandes exterminations; mais la question de dynastie les touche peu et ne suffirait à coup sûr, dans aucune circonstance, pour leur mettre les armes à la main. L'opinion légitimiste put s'en assurer en 1832 par une première expérience; mais le pouvoir n'eut pas à regretter moins qu'elle-même l'effet de cette tentative avortée, car le gouvernement

se trouva, par suite des agitations ainsi provoquées, constitué en état de guerre ouverte contre un parti dont le concours est si précieux pour maintenir aux intérêts moraux une prépondérance durable. Le pouvoir avait vaincu, il était assuré de vaincre toujours : chacune de ses victoires seulement le séparait des forces dont il avait un indispensable besoin.

C'était donc moralement affaibli par sa lutte contre le parti légitimiste, par les coups même dont il l'avait frappé, que le gouvernement du roi Louis-Philippe poursuivait contre le parti républicain une guerre dont l'issue put être réputée un moment plus incertaine encore sous le ministère du 11 octobre qu'elle ne l'avait été trois années auparavant, sous celui du 13 mars. Si la situation des gouvernemens s'était en effet raffermie en Europe, grâce à l'attitude modérée de la France, cette attitude si obstinément pacifique avait donné à l'opinion républicaine des auxiliaires nombreux, de nouveaux et de plus dangereux griefs à exploiter. La chute de la Pologne, le refus des propositions belges, l'abandon de l'Italie, le désarmement de ses réfugiés, les obstacles opposés par la police française à toutes les tentatives insurrectionnelles tramées par ceux-ci, ces faits, tout conformes qu'ils fussent d'ailleurs et aux plus stricts devoirs de la France et à ses véritables intérêts, avaient exercé sur les imaginations une fascination redoutable. Une presse déchaînée traduisait chaque matin la prudence en trahison et le respect du droit des gens en désaveu de nos doctrines. Une pareille marche, suivie par un gouvernement issu d'une révolution, semblait le constituer en plein désaccord avec son principe, et rencontrait dans le vieil esprit militaire du pays et dans ses traditions héroïques des résistances qui plus d'une fois furent réputées invincibles. La terre des croisades et de la chevalerie, des soldats de la république et de l'empire, n'entendait pas déclarer sans une sorte de frémissement que *le sang français n'appartient qu'à la France*, maxime incontestable cependant, lorsque le scepticisme a substitué partout les intérêts aux croyances, le calcul au dévouement, et qu'aucune cause extérieure n'est d'ailleurs assez légitime, assez pure pour s'imposer aux consciences et justifier la rupture volontaire et réfléchie de la paix du monde.

Cet égoïsme d'un gouvernement forcé de concentrer son action dans la sphère de ses devoirs positifs suscitait en France, au sortir de la crise de 1830, des émotions et des colères dont la révolution de 1848 n'a laissé arriver jusqu'à nous que des échos fort amortis. Les rêveurs aspirant à renouveler la face de la terre et à supprimer la loi mystérieuse et fatale de ce monde, la souffrance, étaient bien alors aussi nombreux qu'ils ont pu l'être depuis, peut-être même

étaient-ils plus enthousiastes, plus dévoués à leurs chimères, plus disposés surtout à verser leur sang pour elles; mais celles-ci se résumaient alors dans la résurrection des nationalités opprimées, la substitution des formes républicaines au gouvernement monarchique, et la rupture à coups de canon des traités qui régissent l'état territorial et politique de l'Europe. On n'avait pas encore inventé ces grasses utopies et ces théories du *doux vivre* dans la poursuite desquelles les apôtres de la seconde période révolutionnaire, assez oublieux de la diplomatie et de la guerre, ont épuisé leur ardeur et dévoré leur règne d'un moment. Le ministère du 11 octobre avait en face de lui non des économistes comme ceux de février, mais des soldats tout prêts à faire de leurs écrits de la bourre pour leurs carabines, — non des clubistes, mais des gens d'action jouant avec une héroïque audace une vie qu'ils méprisaient comme hommes et dont ils ignoraient malheureusement le prix devant Dieu. L'état-major du parti républicain était alors brillant de jeunesse et de courage, et dans ces âmes ardentes poursuivies par ce vague besoin du sacrifice qui est l'honneur de la nature humaine, la foi politique tenait lieu de la foi religieuse absente.

Cependant ce petit nombre d'hommes d'élite rencontrait plus d'obstacles encore dans le personnel de leur propre parti que dans l'incohérence de leurs idées. A la république allaient de droit, avec les partisans de la guerre, tous ceux dont les traditions terroristes avaient dépravé le cœur et faussé l'esprit. Cette grande conjuration contre l'ordre social existant avait d'ailleurs et nécessairement pour complice cette « populace excitée par la curiosité des choses nouvelles » dont parle l'historien de Catilina, « tous ceux qui, n'ayant rien, portent envie à ceux qui possèdent, qui, mécontens de leur sort, aspirent à tout renverser et trouvent à vivre sans souci dans la guerre civile. » Elle était appuyée par ces hommes dont l'âme est toujours accessible aux troubles et aux séditions, « parce que, dans les grands bouleversemens, où ils ont tout à gagner, leur pauvreté les garantit d'avance contre toute chance de perte. » Paris enfin n'était-il pas aussi cette sentine romaine où tous les audacieux et tous les coupables fuyant leurs foyers paternels viennent se réfugier comme dans le réceptacle des impuretés de toute la terre?

Le parti républicain, qui n'avait dominé Paris que par surprise lors des journées de juillet, n'avait pas cessé de grossir ses rangs depuis cette époque. Casimir Périer l'avait plutôt étourdi que brisé par la violence de ses coups; ce ministre avait travaillé à arracher la monarchie de 1830 à l'influence de l'opinion républicaine plus encore qu'à anéantir celle-ci. Grossi par toutes les rancunes et par toutes les déceptions, le parti de la république se retrouvait donc

plus menaçant que jamais au commencement de 1834. Les diverses sociétés démagogiques constituaient à la fois un gouvernement et une armée : publiques quant à leur personnel, elles restaient secrètes quant à leur direction; elles participaient de la maçonnerie et du journalisme, agissant à la fois par la parole et par le silence. La *Société des droits de l'homme* seule enlaçait Paris dans un réseau de cent soixante-trois sections. Le *Comité invisible,* la *Société du progrès,* le *Mutuellisme*, préparaient à Lyon un mouvement qui, dégagé cette fois de toutes les questions agitées en 1831 entre les ouvriers et les fabricans, allait avoir une couleur exclusivement politique. Une portion de l'armée, lassée de l'oisiveté des garnisons et déçue des espérances belliqueuses qu'avait enfantées la crise de 1830, passait pour sympathiser avec un parti qui du plus léger succès aurait été en mesure de faire sortir une victoire. Affaibli dans l'opinion, il fallait que le pouvoir, pour retrouver sa force, prît l'initiative de l'attaque, et qu'en restant dans ce cercle de la légalité constitutionnelle, dont son intérêt comme son honneur lui prescrivait de ne jamais sortir, il y resserrât plus étroitement les factions, revenues à l'espérance et à l'audace. Ce fut l'œuvre de la loi sur les associations, qui appliqua les dispositions de l'article 291 du code pénal aux sections de moins de vingt personnes et qui du jury transporta la répression aux tribunaux correctionnels. « Les ministres n'avaient certainement pas tort de montrer dans la *Société des droits de l'homme* une armée qui, secouant la guerre sur la nation, pouvait d'un instant à l'autre changer pour la France le cours apparent de la destinée. Sans la loi contre les associations, non telle que l'entendait l'opposition dynastique, mais telle que le gouvernement la demandait, c'en était fait de la monarchie constitutionnelle, *rien de plus certain,* et ceux qui en doutaient ne savaient pas combien il y aurait eu dans la démocratie organisée de puissance et de vigueur. Oui, M. Thiers avait raison de dire : « Tout cet arbitraire, il nous le « faut, ou nous sommes perdus. » — Mais quel régime que celui qui pour se maintenir avait besoin de telles ressources (1) ! »

Le publiciste auquel nous empruntons ces décisives paroles n'ayant pas jusqu'à ce jour formulé de système social où la répression légale soit inutile, et mettant d'ailleurs à chaque page l'énergie de la convention en regard des timidités constitutionnelles, on peut négliger la réserve pour ne tenir compte que de l'aveu. La présentation de la loi sur les associations fut donc une œuvre de salut pour l'ordre monarchique en France; *rien de plus certain.* Cette loi eut le résultat, prévu et devenu nécessaire, de provoquer les sociétés popu-

(1) *Histoire de dix ans,* par M. Louis Blanc, tome IV, ch. IV.

laires au combat, celles-ci préférant en effet la chance de triompher par les armes à la certitude de mourir décimées sous les arrêts de la quatrième chambre.

Le 9 avril 1834, des masses insurgées, obéissant à une consigne, ouvraient dans les rues de Lyon une lutte dont l'habile précision des mesures militaires parvint à peine à diminuer l'horreur et la durée; le 13 du même mois, Paris s'éveillait au bruit de la fusillade des sectionnaires, et le cœur de la France battait de douleur et d'orgueil au spectacle de l'héroïsme si tristement déployé dans une telle cause. Le parti républicain avait trop présumé de ses forces : il était vaincu par la puissance des armes, et allait être plus mortellement atteint par celle des lois. Cette lutte acharnée avait mis aux mains du gouvernement, non des conspirateurs, mais des prisonniers de guerre, et c'était par milliers qu'il comptait les hommes sur le sort desquels il avait à prononcer. Voici ce que fit la monarchie constitutionnelle.

Après avoir rendu à la liberté la presque totalité des ennemis pris les armes à la main, elle en réserva cent vingt et un pour les déférer à la plus haute juridiction du royaume, investie par la loi fondamentale du droit de connaître des attentats contre la sûreté de l'état. On leur permit de se réunir et de se concerter pour leur défense; on ne s'opposa point à ce que chaque matin des feuilles publiques adressassent aux accusés des témoignages bruyans d'admiration.

Seulement, lorsque les accusés eurent annoncé dans leurs journaux et dans leurs interrogatoires qu'ils n'entendaient aucunement se défendre sur les faits qu'ils tenaient à honneur d'avoir accomplis, et que leurs défenseurs ne recevraient d'eux d'autre mission que de prêcher ouvertement leurs doctrines; lorsqu'ils eurent solennellement déclaré que, déclinant la lutte judiciaire, ils prétendaient tenir au Luxembourg de grandes assises républicaines, le pouvoir et la justice résolurent de ne pas se laisser insulter face à face en acceptant dans ce drame sans exemple le rôle de victimes et la position d'accusés. Les prévenus furent avertis qu'on n'admettrait point à la barre, en complicité quotidienne avec eux, une douzaine de journalistes et de tribuns qui, n'étant ni avocats ni avoués, n'avaient pas qualité pour les assister dans une défense judiciaire. Cette interdiction, commandée par le bon sens comme par le droit, laissait d'ailleurs aux accusés la faculté de se choisir des défenseurs dans la totalité des barreaux du royaume, où les opinions républicaines florissaient alors dans un éclat sitôt terni par la victoire. Une mesure tellement simple en elle-même, qu'une résolution contraire aurait impliqué l'abdication instantanée de tous les pouvoirs de l'état, suscita pourtant un orage dans la presse et une émeute véritable au sein même de la cour. Une insurrection tumultueuse menaça les juges dans le

sanctuaire de la justice, et les accusés résolurent de rendre désormais tout débat impossible par la continuité de leurs clameurs. Ils espéraient amener les juges à violer en leur personne les garanties que la loi accorde aux accusés; mais, écartant par sa modération le piége que lui tendaient ses ennemis, la cour se borna à décider qu'en cas de tumulte les accusés pourraient être amenés séparément devant elle, et que, l'acte d'accusation ayant été signifié antérieurement à tous les prévenus, il pourrait être lu en l'absence de ceux qui par leur conduite se seraient fait exclure de l'audience. Autant qu'il était en son pouvoir, elle maintenait ainsi, au profit d'accusés en état flagrant d'insurrection contre la justice, la garantie du débat contradictoire, et, acceptant noblement les lenteurs et les fatigues d'un procès inouï par ses proportions, elle se bornait à défendre son honneur et sa sûreté contre cent vingt furieux, dont la bruyante audace n'était pas même ennoblie par la perspective de l'échafaud. Ce procès d'une année, plus menaçant pour la santé des juges que pour la vie des accusés, prit fin après des épisodes sans exemple, au milieu des applaudissemens qu'une opposition imbécile prodiguait dans l'autre chambre à des hommes pleins pour elle d'un profond dédain. La cour prononça des condamnations qu'adoucit pour la plupart des détenus la bienveillance du pouvoir, et deux années ne s'étaient pas encore écoulées, que celui-ci ouvrait sans conditions la porte de toutes les prisons politiques aux hommes qui, après l'avoir attaqué les armes à la main, avaient si longtemps insulté à sa modération et indignement calomnié sa justice (1).

Je ne rappelle pas ces faits pour le stérile plaisir de susciter des rapprochemens, et de montrer, par exemple, les noms les plus éclatans du *monstrueux procès d'avril* inscrits aux tables de proscription de juin 1848. Les crises que nous traversons depuis février ont pu contraindre à voiler la statue de la loi, et il a été honorable pour tout le monde de reconnaître cette nécessité et de ne pas reculer devant elle; mais qu'on me permette de me reporter avec quelque orgueil pour mon pays vers un temps où les mêmes périls n'imposaient point les mêmes sacrifices, où la société put être sauvée par les lois, l'ordre rétabli et maintenu sans qu'il en coûtât rien à la liberté. Ce respect du droit, au sein des difficultés mêmes qu'il suscite, est le plus éclatant caractère du gouvernement que je m'efforce d'apprécier dans sa grandeur comme dans ses faiblesses. Si la monarchie de 1830 embrassa des horizons bornés, si, dans l'ordre des intérêts moraux, elle subit trop souvent l'empire des hommes qui, comme condition de leur appui, lui imposaient le ménagement de leurs mauvaises passions, elle eut l'honneur de rester jusqu'à son

(1) Ordonnance d'amnistie de mai 1837, à l'occasion du mariage du duc d'Orléans.

dernier jour, même au profit de ses adversaires implacables, la plus éclatante expression du droit; elle vécut et mourut revêtue de la loi comme de sa seule armure.

IV.

Le ministère du 11 octobre continua dans les transactions diplomatiques, aussi bien que dans la politique intérieure, l'œuvre dont le cabinet du 13 mars n'avait pu que poser les bases; il sut conquérir par sa ferme modération, sinon des succès éclatans, du moins des résultats presque constamment favorables. La conférence de Londres était devenue, par la force des choses, et à l'éternel honneur de la civilisation moderne, — d'une médiatrice incertaine qu'elle avait été d'abord entre deux adversaires dont la lutte aurait entraîné la guerre générale, — un suprême arbitrage intervenant entre toutes les prétentions, et ayant, pour faire prévaloir sa solution, des forces irrésistibles. Dans ce grand conseil européen, tous les intérêts, et jusqu'aux idées politiques les plus contraires, se trouvaient tempérés les uns par les autres, représentés qu'ils étaient par les trois monarchies absolues d'une part, et de l'autre par les deux grands gouvernemens constitutionnels. L'acte définitif émané de la conférence de Londres pour le règlement du différend hollando-belge peut être considéré comme l'une des œuvres les plus difficiles et les plus équitables qui aient été accomplies en ce siècle. Aucune n'a plus promptement justifié ses auteurs du double reproche d'impuissance et de tyrannie que leur adressaient chaque jour les partis dans leurs récriminations contradictoires. Faire accepter à la Hollande les vingt-quatre articles, et, comme première condition du traité du 15 novembre 1831, obtenir, de gré ou de force, l'évacuation complète du territoire belge, telle devint au dehors la principale préoccupation du gouvernement français. Le siége d'Anvers détermina ce résultat, et la gloire des armes françaises n'est pas obscurcie sans doute pour être devenue l'auréole d'une œuvre de civilisation pacifique. Constituer une nationalité et un gouvernement sympathiques au nôtre vaut mieux que d'opprimer des peuples jusqu'au jour où ils se relèvent pour vous renverser. Il n'y a de gloire durable que celle qui n'a pas de retours, et la victoire au service du droit a de meilleures chances que la victoire au service de la force. L'heureuse issue de cette grande opération militaire, le désir qu'éprouvait la Hollande d'obtenir la levée de l'embargo et la rentrée de ses prisonniers de guerre, amenèrent bientôt après la France à conclure enfin avec le cabinet de La Haye un arrangement direct (1). Sans rétablir encore les rapports politiques entre la Bel-

(1) Convention du 21 mai 1833.

gique et la Hollande, cet arrangement garantissait solennellement la cessation des hostilités, c'est-à-dire la paix du monde. Il assurait au nouveau royaume l'entière liberté de la navigation de l'Escaut, et maintenait enfin à la Belgique, jusqu'à l'adhésion du roi Guillaume au traité du 15 novembre, adhésion qui se fit attendre jusqu'en 1839, une situation toute provisoire sans nul doute, mais beaucoup plus favorable que l'état définitif.

C'étaient là des résultats que tout gouvernement jaloux de l'honneur et de l'intérêt de son pays pouvait hautement avouer, et l'opposition abusait par trop du droit au paradoxe, lorsqu'elle les représentait comme comblant les vœux des signataires des traités de Vienne. Le cabinet poursuivait en même temps, dans le midi de l'Europe, un système qui, par des voies pacifiques et régulières, ne tendait pas moins directement aux progrès de l'influence française, alors identifiés partout avec ceux de la liberté modérée et de la monarchie constitutionnelle. A la mort de Ferdinand VII, il avait reconnu la royauté d'Isabelle II, n'hésitant pas à subordonner la question dynastique à une question d'un ordre supérieur encore. Entre le mode immémorial de succession féminine usité en Espagne et le système nouveau introduit par Philippe V, entre l'acte imposé par ce prince aux cortès de 1713 et un acte contraire souscrit, sous Charles IV, par les cortès de 1789, la question était au moins douteuse pour tous les publicistes. Elle ne semblait devoir être résolue *a priori* que pour les hommes qui, résumant toutes leurs croyances politiques dans l'omnipotence royale, se trouvaient désarmés, par leurs doctrines mêmes, contre l'usage que faisait de sa prérogative un roi moribond au détriment du prince objet de leurs plus chères espérances. Mais ce qui était bien moins incertain que le droit successorial, c'est que la force des choses contraindrait le gouvernement d'Isabelle II à prendre son point d'appui sur les partisans des réformes et sur les hommes favorables, dans une certaine mesure, aux idées que le monde entier désignait alors sous le nom des *idées françaises*. Si le maintien de la maison de Bourbon sur le trône de Charles-Quint était un avantage véritable pour la France, il lui importait bien plus encore de voir arriver aux affaires des hommes en accord politique avec elle. La similitude des institutions agit, de nos jours, plus sensiblement que les pactes de famille sur l'attitude des gouvernemens, et sans méconnaître, tant s'en faut, l'importance de l'intérêt dynastique, il est manifeste que le travail de l'opinion domine aujourd'hui celui des cours. Une tribune à Madrid y était un obstacle invincible à la prépondérance des cours continentales. Le gouvernement représentatif établi au-delà des Pyrénées n'y laissait place qu'à deux influences, celle de la France et celle de l'Angleterre. Or si, par mille motifs, l'influence britannique devait dominer en Portugal, il suffisait toujours de le

vouloir pour conserver en Espagne la situation que nous assuraient les relations obligées de chaque jour, et surtout la conformité des habitudes et des croyances. Écarter de Madrid l'influence austro-russe, qui domina si manifestement l'Espagne après notre intervention de 1823, lutter énergiquement contre celle de l'Angleterre sur le terrain de la liberté modérée, en identifiant par tous les points les intérêts de la Péninsule avec les nôtres, telle fut, telle est encore la politique tracée par la nature à la France dans ce grand pays, dont la possession de l'Algérie lui rend l'étroite alliance bien plus indispensable encore. Au moment même où le gouvernement français faisait échouer la tentative armée des réfugiés sur l'Italie, lorsqu'il était maudit chaque matin comme traître à la cause de la révolution, il préparait donc résolûment au-delà des Pyrénées une révolution immense, en y associant, pour la régler, la royauté elle-même, ne répudiant pas plus son rôle d'initiateur pacifique qu'il n'acceptait celui de révolutionnaire qu'on prétendait lui imposer.

Reconnaître Isabelle II impliquait pour un grand pays limitrophe la stricte nécessité de la défendre dans la mesure où les circonstances pourraient le rendre nécessaire, car après l'éclat d'un pareil acte l'infant don Carlos était devenu pour la France non plus un prétendant, mais un ennemi. Le triomphe de ce prince aurait été l'abdication morale de la monarchie de 1830 devant les cours absolutistes, et la reconnaissance d'Isabelle comportait au besoin l'intervention armée en Espagne, comme le refus de permettre la restauration de la maison d'Orange l'avait impliquée en Belgique. Le cabinet du 11 octobre et le roi Louis-Philippe en particulier ne parurent pas embrasser assez nettement et tout d'abord les conséquences du principe si hardiment posé. La politique française fut incertaine dans ses vues, mesquine dans l'exécution, et ne se maintint pas toujours à la hauteur de l'idée grande et simple qui l'avait inspirée. Au lieu d'affirmer son droit en Espagne, comme l'Autriche affirmait le sien en Italie, elle parut parfois reculer devant le péril des moyens, comme si le péril même n'eût pas disparu devant sa volonté hautement confessée. On cacha sous les dehors incertains d'une coopération armée des mesures auxquelles il aurait été moins dangereux d'imprimer le caractère d'une intervention véritable. Les actes constitutifs de la quadruple alliance (1) parurent sortir moins d'un système arrêté que des incidens successivement amenés par la longue lutte engagée en Portugal et en Espagne. On eut parfois l'air de se mettre à la suite des événemens, lorsqu'on s'était engagé à les dominer, et l'on risqua le succès pour ménager des susceptibilités impuissantes; mais on était encore à ce temps des chances heureuses durant lequel les fautes mêmes réussissent. Quoique

(1) Traité du 22 avril 1834, articles additionnels du 18 août.

conduites avec hésitation, les affaires d'Espagne furent en définitive terminées dans un sens tellement favorable à l'influence française, que les deux intérêts politique et dynastique se trouvèrent triompher à la fois, et l'un par l'autre. Le gouvernement représentatif fut fondé à Madrid sans que l'œuvre de Louis XIV courût risque d'y périr. La politique qui, au-delà des Alpes, avait abouti aux réformes de Pie IX, aboutissait, au-delà des Pyrénées, aux mariages espagnols : partout l'imprévu venait en aide à la fortune de cette monarchie à laquelle l'avenir gardait un si soudain et si terrible retour!

La pensée politique de la monarchie de 1830 avait ainsi raison de la diplomatie continentale en même temps que du génie révolutionnaire, en Espagne et en Portugal comme en Belgique. En Italie, elle était sur le point d'être acceptée spontanément par les gouvernemens nationaux, qui allaient légitimer l'œuvre des factions en la prenant à leur propre compte. En Suisse, le même esprit tentait une conciliation malheureusement impossible entre les souverainetés cantonales et le principe fédéral, et favorisait la réforme du pacte pour prévenir sa rupture. Il prévalait enfin, à l'autre extrémité de l'Europe, dans l'organisation libérale donnée à la Grèce. La France se trouvait, sans efforts, sans violence, et par le seul effet de ses tendances naturelles, représenter partout ce double principe de la liberté conciliée avec la monarchie, et du respect des nationalités tempéré par le respect des traités. Avant que le ministère du 11 octobre quittât les affaires, on pouvait considérer comme résolu ce problème posé au lendemain des journées de juillet, et qui consistait à mettre la paix du monde en équilibre sur une révolution.

C'est surtout dans ses relations avec l'Europe que l'action de la monarchie de 1830 a été généralement heureuse et qu'elle a produit ses principaux résultats. Tout opposée que soit cette assertion à l'opinion universellement admise, nous la tenons pour incontestable. Le point où sa politique a été le plus constamment attaquée était celui par lequel elle se trouvait au fond le moins vulnérable, tandis que son système intérieur, considéré dans l'ensemble de ses lois imprévoyantes et de ses institutions artificielles, aurait pu donner lieu aux objections les plus fondées et aux plus légitimes appréhensions pour l'avenir.

Du jour où la paix du monde était garantie, les partis subversifs se trouvaient désarmés; il ne leur restait plus que deux ressources : la dissimulation systématique et les attentats isolés; encore ceux-ci étaient-ils plutôt un moyen de satisfaire leurs haines que de servir leurs idées. L'opinion républicaine n'arma pas sans doute contre la personne du roi Louis-Philippe le bras de dix assassins, mais elle réchauffa au foyer de ses fureurs leur monomanie sanglante, et se

trouva solidaire de leurs crimes, quelque sincérité qu'elle pût mettre à les désavouer. Les lois de septembre 1835, sorties comme une irrésistible protestation du sang versé par Fieschi, vinrent mettre le sceau à cette situation nouvelle; elles consommèrent le désarmement des partis en les contraignant de remettre en quelque sorte leurs armes aux mains de la puissance publique. Toutefois des périls d'un ordre bien différent allaient sortir de cette sécurité garantie par une législation plus fortement répressive. A peine les adversaires de l'établissement de 1830 furent-ils dans l'impuissance de l'attaquer, qu'on put voir trop clairement que les plus beaux jours de cette monarchie avaient été pour elle ceux de la lutte, et que Dieu lui avait donné mission de sauver la société par le combat plutôt que de l'organiser par le génie.

Les lois contre les crieurs publics, les lois contre les associations, avaient eu des résultats immédiatement favorables, et n'avaient amené aucun inconvénient pour l'avenir, parce que ces lois, tout en pourvoyant aux besoins de l'ordre matériel et en protégeant le gouvernement contre les agressions des partis, maintenaient pourtant à ceux-ci une certaine vie toujours active et menaçante, et n'allaient pas jusqu'à les décomposer dans leurs élémens mêmes. Or cette lutte incessante contre des adversaires vaincus, mais non désarmés, était le meilleur stimulant pour resserrer les intérêts autour du pouvoir et pour inspirer à celui-ci ce respect de ses devoirs, cette vigilance constante, qui suffirent durant les six premières années pour amortir les rivalités individuelles et pour contrebalancer les préoccupations égoïstes dans ces régions supérieures où la sécurité politique allait bientôt provoquer de si honteux déchiremens. Se diviser en face de l'ennemi, c'est forfaire à l'honneur; se diviser en pleine paix, lorsque la pensée des périls publics ne vient plus faire équilibre aux antipathies personnelles, c'est ce qui se nomme trop souvent souci de sa propre dignité, respect de sa situation et de son importance parlementaire. Durant six années, les questions d'hommes avaient été subordonnées aux questions de choses; de ce jour-là, elles devinrent la partie principale, pour ne pas dire exclusive, de la politique, et quelque bon vouloir qu'on y mette, il semble impossible de ne pas rattacher cette transformation presque subite à la tranquillité même produite par la législation de septembre, et de n'y point trouver une conséquence des allures nouvelles imprimées à l'opposition.

Ce n'est pas nous qui contesterons jamais à un gouvernement, quelle que puisse être ou son origine ou sa forme, le devoir de protéger contre d'insolentes attaques ce qui est digne de tous les respects; nous ne dénions pas davantage aux divers pouvoirs le droit de mettre leur propre principe en dehors de toute discussion; nous reconnais-

sons enfin que les lois promulguées en septembre 1835 n'ont excédé dans aucune de leurs dispositions les limites constitutionnelles et légitimes d'une législation répressive, et qu'après comme avant cette promulgation la France était au nombre des nations les plus libres du monde. Néanmoins, tout en comprenant qu'on ait profité de l'émotion publique pour renforcer le pouvoir placé entre le poignard et l'outrage, comment ne pas reconnaître que les obstacles se sont accumulés sur ses pas à proportion des attributions nouvelles qui lui étaient conférées, et qu'il a bien peu gagné à voir ses adversaires substituer l'hypocrisie à la violence, les allures constitutionnelles aux audacieuses discussions qui maintenaient constamment l'esprit public en éveil? Les conspirations et les émeutes étaient moins redoutables que les coalitions et les crises ministérielles passant en quelque sorte à l'état chronique; le gouvernement représentatif avait bien moins à craindre le succès d'un coup de main que les égoïstes intrigues qui suspendaient les destinées de la France à quelques noms propres, et la monarchie de 1830 était moins menacée par les attaques de ses adversaires que par les implacables rivalités de ses défenseurs. Le ministère du 11 octobre tomba parce que, après avoir heureusement résolu la plupart des questions, détourné les dernières chances de guerre et arraché ses dernières armes à l'anarchie, il ne laissait en présence l'une de l'autre que des personnalités dont la concurrence effrénée allait devenir tout à coup la grande et presque la seule affaire de la politique française. Si l'histoire enregistre les mille misères de ce temps, si elle s'arrête aux nombreuses péripéties de ce drame de couloirs, qui ne se fit supporter de la France que par l'admirable talent avec lequel il fut joué, elle ne se trompera certainement point sur le caractère de tant de crises successives. Elle dira que le ministère du 11 octobre ne s'est point divisé sur la question de la conversion de la rente, pas plus que celui du 6 septembre n'est tombé sur le projet relatif à la disjonction de juridiction réclamée pour les accusés civils et militaires, ni celui du 12 mai sur les dotations princières; elle constatera cette vérité déplorable, mais éclatante, que les occasions des crises ministérielles n'en étaient jamais les causes véritables. Elle montrera qu'aucun système n'était sérieusement engagé dans ces conflits, dont le seul but était d'étendre telle influence, de contrecarrer telle autre, de faire arriver aux affaires certaines nuances de l'opposition, plus préoccupées de stratégie que de politique, d'intérêts privés que d'intérêts généraux, et dont les membres auraient été fort en peine d'indiquer les idées dont ils pouvaient être l'expression.

Passons rapidement, pour ne pas nous heurter à de douloureux souvenirs, sur ces faiblesses de grands esprits bien moins dominés

d'ailleurs par leurs passions propres que par celles dont ils subissaient l'empire, et presque toujours mieux inspirés que les amis qui venaient, pour prix de leurs services, imposer à ceux-ci leurs colères, à ceux-là leurs exigences : funeste cortége qui faisait des chefs de parti les serviteurs de projets subalternes, et leur prêtait moins de force politique qu'il ne leur enlevait d'autorité morale en les plaçant à la discrétion d'ambitions impatientes ou de caractères intraitables. Pour résumer dans un seul épisode cette trop longue histoire des rivalités parlementaires, quel souvenir est demeuré plus vivant dans la conscience publique que celui de l'ardente lutte sous lequel succomba le ministère du 15 avril? quelles traces longtemps obscures, mais depuis trop manifestes, cette triste lutte n'a-t-elle pas laissées dans la mémoire de la nation, et qui pourrait dire pour combien le souvenir de la coalition de 1838 est entré dans la réaction étrange aux phases successives de laquelle nous assistons depuis cinq ans? Tous les événemens politiques n'engendrent pas immédiatement leurs conséquences; mais, pour être éloignées, celles-ci n'en sont pas moins certaines. Comme toutes les puissances humaines, la puissance parlementaire avait abusé d'elle-même dans la plénitude de sa confiance et de sa force; elle a donc aussi forgé de ses propres mains les armes que lui ont plus tard opposées ses ennemis.

Le gouvernement représentatif est sans doute et par essence celui des grandes influences personnelles. Ce qui fait à la fois sa difficulté et son honneur, c'est qu'il doit mettre chacun à sa place, compter avec chacun dans la mesure de sa valeur véritable, c'est qu'il impose à ceux qui ont conquis le pouvoir l'obligation permanente de justifier de leur droit et de le défendre victorieusement pour le conserver; mais, pour qu'un tel mode de gouvernement ne devienne pas une œuvre d'art, une sorte d'élégante escrime, il faut d'abord que les hommes qui y participent s'honorent entre eux, et que chacun se respecte dans l'opposition comme au pouvoir. Il faut surtout que le talent ne se serve pas de but à lui-même, et que les partis se constituent au sein du parlement pour correspondre aux grands intérêts matériels qui divisent le pays, aux idées diverses qui dominent l'opinion, aux croyances qui partagent la conscience publique. Si une constitution aristocratique de la société imprime aux institutions constitutionnelles un jeu plus facile, un tel mode d'organisation n'est aucunement nécessaire pour qu'il y ait dans un grand pays tel que le nôtre des intérêts très divers à défendre, des doctrines opposées à faire prévaloir, soit dans l'ordre intellectuel et religieux, soit en administration, en économie politique, en finances ou en industrie. Il n'est donc aucunement impossible d'y organiser de grands partis et de grandes écoles vivant par une idée, inspirés par un intérêt,

excités par une passion. On peut même dire sans paradoxe que ces conditions se rencontrent plutôt en France qu'en Angleterre, car il y a chez nous plus de diversité dans les opinions et dans les croyances et bien plus de choses en question. Seulement il aurait fallu savoir amener ces questions-là dans le parlement, au lieu de réduire le gouvernement représentatif à n'être plus qu'une chasse aux portefeuilles; il aurait fallu doter la France d'un système électoral qui y fît pénétrer tout ce qui s'agitait d'idées et d'aspirations légitimes dans le pays, au lieu de la river à des lois qui concentraient toutes les visées des électeurs sur les perceptions, toutes celles des élus sur le conseil d'état, et qui, selon l'expression alors consacrée, tendaient à faire du pouvoir un instrument jouant le même air par des mains différentes. Il s'est usé à la tribune française, à propos des lois de disjonction et de dotation, de la définition de l'attentat, de l'indemnité Pritchard et des incompatibilités, plus de talent qu'il ne s'en est peut-être dépensé pour les plus grandes causes. La monarchie constitutionnelle a rendu la France aussi grande par les luttes de l'esprit que l'empire l'avait faite glorieuse par celles des champs de bataille; mais cette double gloire n'est-elle pas demeurée également stérile, et l'importance des intérêts répondait-elle bien à celle des efforts? Les plus illustres hommes d'état ont consacré dix années de leur vie publique à travestir des taupinières en montagnes, à prendre une loupe pour découvrir des griefs, et une massue pour les pourfendre. Cependant il ne manquait pas d'idées à soulever pour lesquelles il eût été fort légitime de se diviser et de se disputer le pouvoir. Dans l'ordre moral, la liberté de l'église et toutes les conséquences de la situation indépendante qu'elle revendiquait si vivement alors, une large et franche conciliation en matière d'enseignement entre les prétentions de l'Université, les intérêts de l'état et les droits de la famille; dans l'ordre constitutionnel, la réforme du système électoral, la transformation de la chambre haute et sa prépondérance garantie par des attributions nouvelles, enfin la modification profonde d'un état de choses qui, sur le succès d'un discours ou d'une intrigue, permettait au premier venu d'aspirer à tout, sans délai et sans épreuve; dans les questions d'affaires, la lutte de l'élément local contre les traditions centralistes, l'organisation du crédit sous toutes ses formes, l'établissement d'un vaste système d'émigration coloniale, problème fondamental de l'avenir du monde, — c'étaient là des matières mille fois plus dignes et plus fécondes que celles sur lesquelles se jouèrent presque toujours les parties ministérielles. Peut-être, en exploitant ces idées-là, aurait-on pu, avec de l'habileté et du temps, donner aux coteries parlementaires quelque chose de la consistance des grands partis politiques, et serait-on parvenu

à imprimer aux ambitions des allures plus élevées que celles qui les ont si tristement compromises.

Je vais plus loin, et je n'hésite pas à penser qu'une représentation énergique des opinions avancées au sein de la chambre élective aurait été certainement bien moins funeste à la royauté que ce fond terne et uniforme sur lequel venaient trancher toutes les fougues de la colère et les plus froids calculs de l'égoïsme. Si l'opinion républicaine et les doctrines socialistes avaient pu faire pénétrer dans le parlement leurs principaux organes, si l'opposition dynastique les avait eus à côté d'elle à la tribune comme dans la salle des banquets, la présence de ces hommes-là aurait sauvé la monarchie, comme elle a sauvé l'ordre social sous la république, en excitant toutes les craintes et en groupant tous les intérêts. D'un autre côté, si l'opinion légitimiste, au lieu d'introduire à grand'peine une dizaine de membres au sein du parlement, avait pu, grâce à une législation électorale moins restrictive, y pénétrer dans la proportion de son importance numérique, la présence d'une telle minorité aurait eu des avantages considérables. Pas assez forte pour renverser la monarchie de 1830, non plus qu'elle ne l'a été pour jeter bas la république de 1848, son intervention se serait naturellement exercée dans le sens des intérêts moraux et religieux, si heureusement patronés par elle après la révolution de février. Ne pouvant servir son principe politique, elle aurait servi ses croyances, et le travail qui s'opérait alors au sein de l'école catholique, sans que le gouvernement parût même en soupçonner l'importance, aurait eu probablement les plus heureux effets politiques. Deux élémens manquaient donc au pouvoir au sein des assemblées électives : l'opinion républicaine comme épouvantail, et l'opinion légitimiste comme point d'appui en certains cas. En les écartant au lieu de les contenir, on compromettait sa victoire, et l'on dépassait le but au lieu de l'atteindre.

V.

Ou nous nous trompons, ou cet état général des esprits présente l'explication la plus légitime et la plus plausible de la pensée du prince dont l'active personnalité remplit le cours de ces dix-huit années. Le gouvernement direct et personnel n'était-il pas le contrepoids nécessaire de la situation parlementaire que nous avons rappelée et définie? Comment contrebalancer autrement l'effet de ces égoïstes ambitions et de ces rivalités furieuses qui auraient joué la paix du monde pour la conquête d'un portefeuille? N'était-il pas naturel que la couronne tentât de suppléer, par l'immutabilité de sa pensée politique, aux entraînemens de la tribune et aux intrigues des

couloirs? Comment la France aurait-elle terminé les affaires belges en 1838, comment serions-nous sortis des complications de l'affaire d'Orient en 1840, comment aurait fini la question d'Espagne en 1846, si la couronne ne s'était plus d'une fois résolûment découverte? Quel souvenir laisserait aujourd'hui dans l'histoire cette monarchie, si elle n'avait été qu'un champ-clos ouvert devant quelques orateurs admirables par la parole et stériles par les œuvres? Cette action personnelle s'est exercée d'ailleurs dans le sens manifeste des intérêts français et en dehors, quoi qu'on en ait pu dire, de toute préoccupation d'alliance exclusive. La maison d'Orange dépossédée de la Belgique et le royaume des Pays-Bas dissous en 1831, l'Algérie colonisée et conquise pied à pied de 1830 à 1848, le drapeau français planté dans l'Océanie en 1842, le droit de visite retiré et les mariages espagnols conclus, ce ne sont pas là des gages de complaisance donnés à la Grande-Bretagne; et si la chute de la monarchie de 1830 a suscité de nobles regrets en Angleterre, ils ont été payés à un gouvernement libéral beaucoup plus assurément qu'à un gouvernement allié.

Mais le roi Louis-Philippe, si supérieur qu'il fût par son expérience au parti conservateur, dont il était l'âme et le guide, participait à toutes ses répugnances pour les tentatives nouvelles et pour l'extension des anciens horizons politiques. Jaloux des apparences en même temps que des réalités du pouvoir, il lui répugnait de consentir à des changemens, soit dans les choses, soit dans les hommes, qui auraient semblé infirmer son autorité personnelle. Il ne trouvait rien à modifier dans un mécanisme qui n'élevait devant lui aucun obstacle dont il n'eût triomphé, et il ne vit pas malheureusement que, puisqu'il persistait à ne pas modifier les institutions, il aurait fallu changer souvent les parlemens, afin d'empêcher du moins les ambitions déçues de livrer à ces institutions elles-mêmes un assaut que dans leur faiblesse elles étaient incapables de supporter. Rêver, comme ce prince le fit aux dernières années de son règne, l'immobilité dans les hommes et dans les lois était une espérance non moins imprudente que contradictoire : le mécanisme constitutionnel de 1830 ne comportait point une telle chose.

La maison d'Orléans a succombé sous le succès et en partie par l'effet des précautions prises pour se placer en dehors de toute atteinte. Plus ouvertement attaquée aux derniers temps de son règne, elle aurait rencontré des amis plus vigilans, et le cri de l'ennemi aurait du moins éveillé les sentinelles. Lorsqu'on argue contre le gouvernement représentatif de cet échec si imprévu et si terrible, on est en dehors de la vérité comme de la justice. Durant la première période de son établissement, ce gouvernement a résisté par la puissance

de son principe à des périls immenses; il a accompli avec la liberté politique et par cette liberté même l'œuvre de la pacification européenne et du rétablissement de l'ordre matériel à l'intérieur. S'il a succombé tout à coup dans une syncope, ce n'est qu'après avoir triomphé des plus formidables assauts. Ce qui lui a manqué, c'est cette sagacité pratique qui modifie les institutions selon les temps, se sert des lois pour corriger les mœurs, et ne demande à celles-là que ce qu'elles sont capables de supporter. La monarchie constitutionnelle est tombée, parce qu'après avoir fait de grands efforts pour s'établir, elle n'en a pas tenté d'assez sérieux pour durer; elle est tombée, parce qu'une habile administration et un système de travaux publics, quelque vaste et quelque fécond qu'il ait été, ne suffisaient pas pour paralyser les germes mortels introduits au cœur de la société et ménagés par la classe gouvernante avec une complaisance aveugle. Dans la seconde période de la monarchie de juillet, lorsque la tranquillité publique n'était plus troublée que par les agitations du Palais-Bourbon, pendant que les nuances qui séparaient le cabinet du 22 février de celui du 6 septembre, le cabinet du 15 avril de celui du 12 mai, le cabinet du 29 octobre de ceux qui l'avaient précédé, étaient l'unique affaire du monde politique, la perversion des intelligences se développait sans effort et sans bruit, sous l'ardent éclat de la prospérité publique, comme par l'effet d'une germination naturelle. Tandis que les hommes politiques poursuivaient leur fortune avec l'âpreté de joueurs implacables, les conspirations contre l'ordre social succédaient aux conspirations contre la monarchie, et le parti que les intérêts avaient armé jusqu'aux dents contre les unes demeurait en face des autres dans un état d'indifférence et presque de complicité.

Devant la conquête de ce bien-être, devenu le seul souci des esprits, que les uns le poursuivissent dans la politique et les autres dans l'industrie, par les intrigues de portefeuilles ou par les intrigues de chemins de fer, les masses commençaient à poser le redoutable problème de leur misère et de leurs souffrances. Pas assez dégradées par le malheur pour ne pas tenter de s'en affranchir du moins par la pensée, pas assez éclairées par la foi pour l'accepter à titre d'épreuve passagère et bénie, elles agitaient la grande énigme dont l'Homme-Dieu a porté le secret à la terre : — Pourquoi souffrons-nous sans relâche, tandis que la vie est pour d'autres une source intarissable de jouissances? Pourquoi une part si cruellement inégale nous est-elle faite sur cette terre, où nous naissons avec des besoins égaux? pourquoi ne pouvons-nous y trouver au moins le nécessaire pendant que d'autres y possèdent le superflu?

Tel était l'enseignement qu'apportait le spectacle de la prospérité

publique à des populations que les incidens de la politique commençaient à moins toucher, et qui remplaçaient par les grossières utopies du communisme les vieux souvenirs de gloire pour lesquels elles s'étaient si longtemps passionnées. Or, aux problèmes qui assiégeaient leur imagination et leur cœur, la réponse n'était-elle pas écrite, soit en toutes lettres, soit sous des formes transparentes dans les livres et jusque dans les feuilletons dont se repaissaient avidement les hommes appelés à leur distribuer chaque jour soit le pain du corps soit celui de l'esprit? Là où l'industriel et le propriétaire cherchaient une pâture pour leurs haines, une excitation pour leurs sens, n'était-il pas naturel que l'agriculteur et l'ouvrier entrevissent d'abord une vérité lumineuse et bientôt après une arme pour le combat?

Jamais on n'avait joué avec une confiance si complète et si stupide les destinées de la société et les siennes propres, jamais des hommes riches et de loisir ne s'étaient exposés à pervertir à ce point le cœur des masses pour leurs menus plaisirs littéraires. L'histoire ne comprendra point que tant de personnages éminens par l'intelligence et par la pratique des affaires aient, durant dix années, assisté avec une sorte d'indifférence à l'œuvre quotidienne de démoralisation poursuivie dans les rangs du peuple par les organes les plus accrédités de leur propre parti. Comment comprendre autrement que par l'effet d'une fascination suprême que des hommes affamés d'ordre, qui s'étaient honorés en le conquérant à si grand'peine, n'aient pas poussé un cri unanime d'effroi, sinon de généreuse indignation, à la lecture des récits que les interprètes les plus éminens des opinions conservatrices faisaient arriver chaque jour dans leurs familles, en passant par leurs antichambres pour aboutir bientôt après aux chaumières? Le parti gouvernemental, qui, en arguant de son respect pour les droits de l'état, méconnaissait tous ceux de la conscience et de la famille en matière d'éducation, n'avait, personne ne l'ignore, que tolérance, complaisance et sympathique avidité pour ces honteux scandales dont il se croyait alors assez fort pour se faire un amusement sans péril. Faut-il le dire, et la postérité le croira-t-elle? il est même avéré, par les déclarations des écrivains qui concouraient alors avec le plus d'éclat à cette œuvre funeste, que les excentricités les plus dangereuses étaient accueillies beaucoup plus facilement dans les feuilles du pouvoir que dans celles de l'opposition, parce que les attaques les plus hardies contre tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes étaient couvertes et comme innocentées d'avance par le titre et le patronage conservateurs (1).

(1) « 1845 fut l'époque où la critique de la société réelle et le rêve d'une société idéale atteignirent dans la presse le plus haut degré de liberté. C'était le temps de dire tout ce qu'on pensait. On le devait, parce qu'on le pouvait. Le pouvoir, du moment qu'elles

Le mal donc s'étendait chaque jour par les mains mêmes de ceux qui avaient reçu mission de le combattre, et les hommes qui avaient conquis le droit de gouverner la société française en triomphant de l'anarchie dans les rues s'exposaient à le perdre en devenant les plus actifs propagateurs de l'anarchie des intelligences. La grandeur d'une telle prévarication fait seule comprendre celle de l'expiation soudaine qui l'a suivie. Pendant qu'il s'opérait dans les profondeurs de la nation, par les résultats pratiques de l'enseignement primaire et l'esprit dans lequel il était dispensé, un travail d'une portée incalculable, les écrivains du pouvoir, de concert avec ceux de l'opposition, travaillaient à réveiller l'impiété assoupie par l'indifférence et par la mollesse, s'inquiétant beaucoup plus du jésuite sous sa robe que du communiste sous sa blouse. Dans le temps même où le clergé s'honorait par une franche révendication des droits constitutionnels et des bienfaits de la liberté moderne, où il portait un coup irréparable à l'opinion légitimiste en constituant en dehors d'elle un parti religieux sans nulle arrière-pensée politique, la stratégie parlementaire n'imaginait rien de mieux que de le traduire au ban de l'opinion, et de jouer aux échecs ministériels, sur les vieux arrêts du parlement, les libertés gallicanes et les quatre articles de 1682 : déplorable tactique qu'explique sans la justifier l'espérance trop fondée de trouver un concours dans les passions ameutées près du pouvoir par l'ignorance et par la haïne!

La majorité conservatrice, à la veille de disparaître dans le gouffre qu'elle semblait parfois prendre plaisir à creuser, mesurait la solidité de son œuvre au mouvement ascensionnel de la richesse publique, et ne soupçonnait pas même qu'il y eût quelque péril à redouter en un pays où le 5 pour 100 touchait à 125 fr. Comment ne se serait-on pas abusé sur la situation véritable des esprits et des choses? comment aurait-on pressenti l'imminence d'une révolution au sein d'une prospérité sans cesse croissante, et lorsque les partis les plus violens,

ne revêtaient aucune application d'*actualité* politique, s'inquiétait peu des théories et laissait chacun construire la cité future au coin de son feu, dans le jardin de son imagination. Pour être libre à cette époque de soutenir directement ou indirectement les thèses les plus hardies contre le vice de l'organisation sociale et de s'abandonner aux plus vives espérances du sentiment philosophique, il n'était guère possible de s'adresser aux journaux de l'opposition. Les plus avancés n'avaient malheureusement pas assez de lecteurs pour donner une publicité satisfaisante à l'idée qu'on tenait à émettre. Les plus modérés nourrissaient une aversion profonde pour le socialisme. Les journaux conservateurs devenaient donc l'asile de tous les romans socialistes..... *L'Époque*, journal qui vécut peu, mais qui débuta par renchérir sur tous les journaux conservateurs et absolutistes, fut donc le cadre où j'eus la liberté absolue de publier un roman socialiste. Sur tous les murs de Paris, on afficha en grosses lettres : « Lisez *l'Époque!* lisez « *le Péché de Monsieur Antoine!* » (George Sand, *Notice préliminaire*, *Œuvres complètes;* édit. J. Hetzel.)

tout en conservant leurs haines, semblaient avoir perdu l'élément qui les fait vivre, — l'espérance? Par l'accord d'une pensée persistante chez le monarque et de la valeur personnelle de ses conseillers, le pouvoir paraissait avoir résolu, depuis le mois d'octobre 1840, un problème longtemps réputé insoluble; il avait, à force de tempéramens et de prudence, triomphé en partie de l'esprit des institutions, car il était parvenu à concilier la stabilité ministérielle avec le jeu le plus libre, pour ne pas dire le plus désordonné, de la machine constitutionnelle. C'était sous le feu qu'alimentaient les plus implacables rivalités et les ambitions les plus impatientes que le dernier cabinet de la monarchie semblait s'être trempé depuis sept ans pour une durée indéfinie. Jamais la parole humaine n'avait jeté un voile plus brillant, mais malheureusement aussi plus épais, sur l'abîme entr'ouvert; jamais pays n'avait moins soupçonné la faiblesse de ses institutions et de ses croyances politiques; jamais la tribune n'avait été si retentissante et ne paraissait si ferme. Ce cabinet, destiné à disparaître dans la tempête après avoir vécu dans l'enivrement du succès, se complaisait volontiers dans les grandes joutes oratoires, où il pouvait répondre à ses détracteurs quelquefois par ses œuvres, souvent par le bonheur de sa fortune, toujours avec un éclat de talent qui ne se manifestait jamais mieux que dans les questions douteuses.

Appelé aux affaires pour maintenir la paix du monde en tirant la France d'une situation aussi grave que délicate, le cabinet du 29 octobre avait porté dans les affaires d'Orient la peine des vues incohérentes poursuivies par les ministères précédens, aussi bien que des illusions universelles que s'était faites l'opinion publique sur la puissance de l'établissement égyptien. Ces difficultés accumulées ne l'empêchèrent ni de demander ni d'obtenir des regrets et des angoisses de l'Europe l'annulation du traité du 15 juillet 1840, pour dicter lui-même les conditions auxquelles il pouvait rentrer dans le concert des grandes puissances. Si ce cabinet consentit d'abord une extension des plus regrettables à un principe dangereux de suprématie maritime, il trouva dans l'énergie du sentiment national la force nécessaire pour se dégager, et on le vit bientôt après imposer à l'Angleterre le retrait même de la convention de 1833 sur le principe du droit de visite, qui semblait pourtant consacrée par la pratique et par le temps. Donnant une opportune satisfaction au sentiment public, qu'aurait blessé la reprise des rapports d'intimité avec le cabinet signataire du traité de Londres, le ministère français se séparait avec éclat de l'Angleterre dans la plus grosse affaire alors pendante : il disposait pour un Bourbon de la main de la reine d'Espagne, et pour un prince français de celle de l'héritière de sa couronne, sau-

vegardant ainsi du même coup les traditions du pacte de famille et l'intérêt de la cause constitutionnelle en Europe. Pendant que l'Espagne unissait avec joie ses destinées aux nôtres, et qu'elle engageait avec le gouvernement anglais un conflit qui devait aller bientôt jusqu'au renvoi de son ambassadeur, Pie IX faisait descendre sur l'Italie et sur le monde, des hauteurs du Vatican, des paroles de liberté. De Naples à Turin, les peuples saluaient la régénération prochaine de l'Italie, et, confinée dans ses places fortes, l'Autriche recourait à la France pour contenir la révolution, dont on la tenait alors pour la seule modératrice. En 1847, une tribune s'élevait déjà même à Berlin, et l'Allemagne méridionale pratiquait presque tout entière, avec une sincérité de plus en plus complète, le mode de gouvernement dont la France avait le patronage incontesté. Avant le cataclysme de février, le triomphe des idées constitutionnelles, par la seule puissance de l'esprit public européen, était moralement consommé des bords du Tage à ceux de l'Oder; l'influence française avait supplanté l'influence britannique à Athènes comme à Madrid, et la monarchie de 1830 n'aurait eu qu'à durer pour assister probablement sans guerre et sans secousse à la transformation du monde.

Cette durée, tout semblait alors la lui promettre; aussi l'escomptait-elle avec une confiance que les événemens du lendemain autorisent peut-être à qualifier d'aveugle, mais que ceux de la veille permettent assurément de considérer comme naturelle. La pensée royale avait pour organes des hommes éminens; la nation, consultée deux fois, avait constamment grossi les rangs de la majorité parlementaire et restreint chaque fois davantage le nombre déjà si réduit des adversaires de l'établissement de 1830 : bien loin en effet que le gouvernement représentatif ait péri par le conflit des pouvoirs, comme on se plaît parfois à le dire, jamais l'accord ne fut entre eux plus complet qu'au jour de sa chute. Si la chambre fut rarement agitée par de plus ardentes colères, le motif en était plus dans des satisfactions personnelles à conquérir que dans des conquêtes politiques à faire, et la couronne semblait n'avoir jamais été en mesure de satisfaire l'opposition parlementaire à meilleur marché qu'en 1847. Le pays jouissait, dans la plénitude de la liberté et de la paix, d'une prospérité que les agitations de quelques coteries et les cris avinés de quelques banquets ne semblaient pouvoir sérieusement troubler; 100 millions avaient été consacrés à bastionner Paris contre la république plus que contre l'étranger. Le parti qui, quinze années auparavant, avait pu y livrer des batailles, était réduit, au matin même de son triomphe, à quinze cents héros dont bon nombre entraient secrètement à la préfecture de police par la petite porte. Ces *bravi* se croyaient moins que personne destinés à y entrer bientôt

par la grande. La monarchie possédait enfin une admirable armée, commandée par de jeunes généraux créés par elle et réputés les meilleurs de l'Europe. Cette armée avait vu grandir dans ses rangs des princes qu'une noble confraternité de périls unissait étroitement à ses chefs. On tenait pour stratégiquement résolu le problème de protéger à jamais Paris contre un coup de main révolutionnaire, et les cabinets les plus anciennement hostiles à la dynastie d'Orléans la réputaient inexpugnable derrière le double rempart de la force armée et d'une politique pacifique appuyée par tous les pouvoirs de l'état. C'est dans la plénitude de cette puissance matérielle et légale, garantie par des institutions demeurées jusqu'au bout inviolables, servie par la présence et par le bras de ses plus illustres soldats, que cette monarchie devait disparaître devant des ennemis anonymes, plus étonnés de leur facile triomphe que la France, qui consentait à le subir : ruine sans exemple, consommée sans susciter une résistance de la part des défenseurs naturels et immédiats de la royauté!

Cette catastrophe constate sans doute, moins encore par sa soudaineté que par ce qu'elle a de fatal, ce qu'il y avait d'artificiel et d'incomplet dans le mécanisme de la constitution de 1830. Le reproche le mieux fondé qu'on puisse adresser en effet au gouvernement représentatif, auquel il est devenu de mode d'en adresser de si différens, c'est d'avoir formé une génération incapable de le défendre et presque de le regretter, à en juger par la facilité avec laquelle une minorité a triomphé de la nation, et par la longue prostration qui a suivi cette déplorable victoire. Il y avait dans l'ensemble des lois politiques de la France quelque chose de peu favorable au développement de l'esprit public, et l'état moral dans lequel le gouvernement représentatif, après trente années d'exercice, a laissé le pays au jour de sa chute, prouve assurément quelque chose, non contre ce gouvernement lui-même, mais contre le mode selon lequel il a été pratiqué parmi nous. Le tableau dont je viens de retracer quelques traits constate également les difficultés permanentes que rencontrait la bourgeoisie française pour résister aux élémens destructeurs de l'ordre social sans le concours actif de l'ancienne aristocratie territoriale. Il suffit enfin de l'étudier avec quelque attention, pour demeurer convaincu que, si la prépondérance politique reste définitivement acquise aux classes élevées par l'intelligence et par le travail, ces classes ne conquerront la direction régulière et incontestée de la société que lorsqu'elles auront elles-mêmes reconquis l'élément vital de la sociabilité, la foi religieuse, ardent foyer de la charité populaire. Vivifier l'esprit public par l'esprit chrétien, poursuivre désormais une œuvre assez généreuse pour être tentée en commun par les hommes qui ont reçu leur situation de leurs pères

et par ceux qui la doivent à leurs propres efforts, rouvrir les sources taries du dévouement en enseignant aux partis la stérilité de la rancune et la puissance du sacrifice, — tel est le travail régénérateur auquel les longues déceptions du passé nous convient pour l'avenir.

En hasardant quelques observations critiques sur certaines institutions de la dernière monarchie, Dieu me garde toutefois de prétendre expliquer une catastrophe qui se comprend d'autant moins qu'on a pu la contempler de plus près : chute mystérieuse, dans laquelle fut à l'instant entraîné, comme pour constater authentiquement la vanité de ses efforts, le parti républicain, au nom duquel était tombée cette royauté si pleine de vie et de confiance! Imaginez les plus invraisemblables entre toutes les choses humaines : un roi sage et courageux saisi d'une défaillance soudaine, ses ministres regardant immobiles le flot qui va les engloutir; des généraux trempés au feu de cent batailles hésitant devant les clameurs de quelques groupes; une armée nombreuse, dont les fusils ne partent pas d'eux-mêmes devant le sang des siens criant vengeance; une ville immense prise par quelques bandes, qui acclame ce qu'on lui dit d'acclamer, renverse ce qu'on lui dit de renverser, qui fait enfin devant une faction qu'elle anéantirait dans une seule étreinte ce qu'elle refuserait de faire devant l'ennemi entrant mèche allumée dans ses murs; imaginez à plaisir tout cela, et vous n'en comprendrez pas davantage cette ruine profonde, du sein de laquelle sortent, comme des fantômes, à l'ébahissement du grand peuple qui les subit, les idées les plus oubliées et les hommes les plus inconnus. La révolution de février et ses conséquences contradictoires ne sont issues ni de la logique des faits ni de celle des idées; elles se sont imposées par une force surhumaine, obscure encore quant à son résultat définitif, mais saisissante et manifeste dans son action irrésistible. Depuis cette heure-là, le cours naturel des événemens a été comme suspendu. La France a marché de surprise en surprise, de fatalité en fatalité, et ses destinées ont été livrées à une puissance supérieure qui se complaît à déjouer tous les calculs de notre prudence, tout l'orgueil de notre raison. Jamais l'intelligence politique, si longtemps confiante dans ses plans et ses combinaisons, ne subit de déception plus amère et plus complète. Rejetée violemment de l'ordre rationnel dans l'ordre providentiel, la France est entrée en 1848 dans une de ces grandes périodes où l'on a bien moins à agir qu'à contempler, et durant lesquelles Dieu, prenant lui-même en main ce gouvernement des choses humaines qu'il semble parfois nous déléguer, se complaît à faire éclater son initiative suprême, en nous contraignant à confesser qu'en lui seul résident toute sagesse, toute grandeur et toute puissance.

LOUIS DE CARNÉ.

UN MOINE PHILOSOPHE

DU

ONZIÈME SIÈCLE.

Saint Anselme de Cantorbéry, tableau de la vie monastique et de la lutte du pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel au XIe siècle, par M. Charles de Rémusat. [1]

Dans un pays qui n'a pas cessé d'aimer l'esprit et d'être sensible à l'élégance, il est impossible qu'un ouvrage de M. de Rémusat, si sérieuse qu'en soit la matière, n'excite pas un vif intérêt. L'historien d'Abélard sait pourtant comme nous qu'il a deux sortes de lecteurs, les uns qui, après avoir suivi avec émotion les aventures de l'amant d'Héloïse et admiré le tableau déjà plus sévère des grands combats de l'adversaire de saint Bernard, ont fermé le livre sans aller plus avant; les autres, qui n'ont pas craint de s'engager dans la querelle des réaux et des nominaux, et d'accompagner le rival de Guillaume de Champeaux, le maître Pierre, depuis l'école de la cathédrale et la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à l'abbaye de Cluny. Si ces lecteurs curieux et fidèles, qui comptent depuis longtemps M. de Rémusat parmi les maîtres de la critique philosophique et savent qu'on peut cultiver la métaphysique avec passion sans cesser d'être un esprit des plus délicats et un de nos plus brillans écrivains, si ces lecteurs me demandaient quel genre d'attrait peut présenter une étude sur saint Anselme, je n'éprouverais pas le

(1) Paris, chez Didier, 35, quai des Augustins; 1 vol. in-8°.

moindre embarras. Il me suffirait de leur dire que saint Anselme, comme théologien, n'a d'égal au moyen âge que saint Thomas. J'ajouterais que ce théologien est en même temps un philosophe, j'entends un métaphysicien du premier ordre, qui a conçu au fond de sa cellule, six siècles avant le *Discours de la Méthode*, quelques-unes des pensées les plus hardies de Descartes, et dont le nom reste à jamais attaché au problème de l'existence de Dieu. Et si maintenant vous voulez vous souvenir que ce moine philosophe a été primat d'Angleterre entre Lanfranc et Thomas Becket, et qu'il a soutenu, non sans courage et sans modération, la cause des successeurs de Grégoire VII contre les héritiers de Guillaume le Conquérant, vous voyez se dessiner une figure historique des plus imposantes, où certes les contrastes ne manquent pas. Vous pressentez que ce personnage, en qui se rassemblent avec grandeur des traits si variés, aura été pour M. de Rémusat le type de tout un siècle. Voyez en effet sous combien de formes l'église, au moyen âge, fait partout sentir son influence. Ici, le prêtre homme d'état, ambassadeur, ministre, régent, comme Suger; là, le moine restant au cloître pour y cultiver la perfection chrétienne, comme Pierre le Vénérable, ou sortant de sa solitude pour remuer le monde au nom de la foi, comme saint Bernard; ailleurs enfin, le prêtre homme de science, de théologie et de dialectique, à la manière d'Abélard, de saint Thomas ou d'Okkam. Or saint Anselme est à la fois tout cela, moine, philosophe et personnage politique : philosophe et moine dans l'âme, il est vrai, et homme politique à son corps défendant, mais d'autant plus intéressant par cette lutte même qui se livre toute sa vie entre sa noble passion pour la pensée spéculative et la situation éminente où le condamne sa sainteté.

Ceci me ramène à ces lecteurs défians, prompts à s'effaroucher au seul mot de métaphysique ou de théologie, qui voient dans tout problème sur le fond des choses une sorte de piége, et dans les travaux des philosophes qui se font lire une conspiration permanente contre leurs loisirs. Je voudrais leur persuader que le sentiment qui a poussé M. de Rémusat à se plonger dans les ténèbres du XIe siècle, ce n'est pas uniquement le désir d'ajouter une page de plus à cette histoire de la scolastique où il a déjà illustré son nom. Si je ne me trompe, ce qui dans saint Anselme a surtout charmé son historien, c'est l'homme. Il en faut convenir, l'âme de saint Anselme est une âme de la plus rare beauté. Avec l'intelligence d'un penseur profond, il avait la candeur d'un enfant. L'esprit en lui était fin, pénétrant, délié, le cœur était simple; mieux encore, il était bon. Deux objets le remplissaient, des pensées sublimes et des affections pures. Jamais il ne connut l'ambition, et s'il avait eu le choix de sa vie, il en aurait fait deux

parts, l'une pour penser à Dieu, l'autre pour s'entretenir avec ses amis et faire en silence beaucoup de bien aux hommes. Oui, c'est la beauté exquise de cette âme qui a séduit M. de Rémusat, ou du moins qui l'a soutenu dans les recherches souvent arides où l'engageait nécessairement son sujet; c'est elle aussi qui fait l'intérêt universel de son livre, et lui donne un cachet de nouveauté et d'originalité incontestables (1).

Essayons, en suivant les traces de M. de Rémusat, de donner quelque idée de ce personnage aux aspects divers et harmonieux, dont il résume ainsi tous les titres à l'attention de la postérité : moine, prieur, abbé du Bec, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, un des saints du calendrier, un des maîtres de Descartes.

I.

Saint Anselme était Lombard d'origine, comme Lanfranc, son prédécesseur au siége de Cantorbéry. Il naquit à Aoste, vers 1033 ou 1034. Son père Gondulfe était un homme de plaisir; ce fut Ermemberge, sa mère, qui dirigea sans partage toute son éducation. Née dans un rang élevé, Ermemberge avait des mœurs simples et une piété à la fois douce et ardente dont elle déposa le germe dans l'âme de son fils. Celui qui devait être un théologien sublime, ayant entendu dire à sa mère que Dieu était là haut dans le ciel, s'était imaginé que le ciel s'appuyait sur les sommets des montagnes qui bornaient son horizon depuis son enfance, et qu'ainsi en les gravissant on pourrait monter jusqu'à la cour du roi des mondes. Sa jeune imagination, pleine de ces impressions naïves, le conduisit une fois en rêve à la table même de Dieu, et il racontait avec simplicité aux compagnons de ses jeux qu'il avait mangé le pain des anges. A peine âgé de quinze ans, Anselme va trouver un abbé de la connaissance de sa famille et lui demande la permission de se faire moine. Sur un premier refus, il tombe malade, insiste encore après sa gué-

(1) On a beaucoup travaillé sur saint Anselme en France, en Angleterre et en Allemagne depuis ces dernières années. Nous avons deux monographies allemandes, l'une par M. Franck (Tübingen, 1842) et l'autre par M. Hasse (Leipzig, 1843). L'Angleterre nous fournit un article de M. Scratchley (dans *the Biographical Dictionary*, Londres, 1843) et un mémoire de M. Th. Wright (*Biogr. hist. liter.*, Londres, 1846). En France, outre l'histoire générale de M. Cousin (*Cours* de 1829, leçon VIIe), je citerai un bon chapitre de M. Hauréau (*Histoire de la Scolastique*, t. Ier, ch. VIII) et une esquisse vive et forte de M. Ampère dans son *Histoire littéraire de la France*, t. III, ch. XVIII. Les écrivains catholiques se sont attachés à la vie de saint Anselme comme adversaire du pouvoir civil, notamment Mœhler et M. de Montalembert dans son écrit intitulé : *Saint Anselme, fragment d'une histoire de saint Bernard*, Paris, 1844. M. Bouchitté a traduit pour la première fois les principaux ouvrages de saint Anselme sous ce titre : *le Rationalisme chrétien au onzième siècle*, Paris, 1842.

rison, et, toujours contrarié dans son vœu, finit par abandonner ses études, où il réussissait à merveille, et par se jeter dans les plaisirs. Tant que vécut sa mère, cette douce autorité sut le contenir; mais, après l'avoir perdue, son cœur, dit-il, *comme le navire qui perd son ancre,* s'abandonna sans mesure à toutes les agitations de la vie mondaine. Et comme en même temps son père, rompant brusquement ses habitudes dissipées, s'était jeté dans un couvent, Anselme eut à subir de sévères remontrances et des rigueurs qui durent être excessives, puisqu'elles décidèrent un jeune homme du naturel le plus doux et du cœur le plus aimant à quitter pour toujours sa famille et son pays. Anselme part, suivi d'un seul serviteur, passe le mont Cenis à pied à travers mille fatigues, voyage plusieurs années en Bourgogne, en France, en Normandie, et vient enfin à l'abbaye du Bec, auprès de Lanfranc, chercher l'étude, la religion et la paix.

C'était le moment où florissaient, sous les auspices des successeurs de Rollon, les grandes abbayes normandes : l'abbaye de Jumiéges, relevée par Guillaume-Longue-Épée; l'abbaye du Mont-Saint-Michel, instituée par le duc Richard Ier; l'abbaye de Cérisi, création de Robert-le-Diable; l'abbaye de Conches, celle de la Trinité-du-Mont, et tant d'autres qui ont un nom dans les annales de la science et de la piété. Parmi ces maisons illustres, l'abbaye de Sainte-Marie-du-Bec a le premier rang. Aucune n'a donné à l'église plus de grands docteurs et de grands saints; aucune n'a vu accourir des contrées les plus lointaines de l'Europe une foule plus nombreuse de disciples qui, devenus ensuite abbés, évêques, primats, cardinaux, papes, allaient porter dans toute la chrétienté l'esprit de son enseignement et l'éclat de son nom. Par une cruelle ironie de la destinée, cette vénérable abbaye, qui eut pour second abbé Lanfranc et pour troisième saint Anselme, n'a prolongé sa durée jusqu'au siècle de Voltaire que pour s'éteindre en 1790 sous le gouvernement nominal de M. de Talleyrand (1).

Le premier abbé du Bec fut un certain Herluin, personnage de noble famille, qui, au milieu d'une mêlée sanglante, fit vœu de se consacrer au service divin. Il donne ses domaines par acte authentique à la vierge Marie, et construit une église à Bonneville, entre Rouen et Lisieux, à deux milles d'un petit ruisseau nommé le Bec. Herbert, évêque de Lisieux, consacre l'église le 24 mars 1031, coupe les cheveux d'Herluin et le reconnaît pour abbé d'un nouveau couvent de moines noirs de la règle de saint Benoît. Le fondateur de la savante abbaye ne savait pas lire; il employait la nuit à s'instruire, et le jour il maniait la bêche ou la truelle. Sa mère Héloïse

(1) Ce fait singulier m'est fourni par M. Chéruel, professeur à l'École normale, qui l'a recueilli dans une notice manuscrite sur l'abbaye du Bec, provenant de ce monastère même.

était restée auprès de lui et faisait dans le couvent l'humble office de servante. L'emplacement de l'abbaye ayant été mal choisi, Herluin la transporta au confluent de deux cours d'eau, dans le lieu qui s'appelle encore, en souvenir de lui, *le Bec-Hellouin*. Le temps n'a rien épargné même des ruines du célèbre monastère. Une tour isolée, qui ne remonte pas au-delà du xve siècle, voilà tout ce que rencontrent les rares visiteurs qui cherchent le berceau de Lanfranc et de saint Anselme.

Ce fut l'arrivée de Lanfranc qui donna à l'abbaye naissante la vie et le renom. Né à Pavie, d'une famille sénatoriale, Lanfranc étudie les lettres et le droit à Bologne, passe en France, fonde à Avranches une école florissante, engage contre l'hérésiarque Bérenger de Tours cette controverse fameuse où il déploya une science extraordinaire pour le temps et la plus rare puissance de dialectique. Comme il allait d'Avranches à Rouen, des voleurs le dépouillent. Attaché à un arbre, la nuit, au milieu d'une forêt, il veut prier et il s'aperçoit, le savant docteur, qu'il ne sait par cœur aucune prière. Honteux de lui-même, il fait vœu de se donner à Dieu. Il demande quel est le plus prochain monastère, on lui indique le Bec. Après un noviciat sévère et trois ans de silence, il est reçu parmi les moines, devient prieur, ouvre une école et attire en foule les disciples.

Cet itinéraire de Lanfranc nous intéresse d'autant plus qu'il fut exactement celui d'Anselme, qui sortait d'Avranches, lorsqu'à vingt-cinq ans il vint au Bec se mettre entre les mains de son célèbre compatriote, en attendant qu'il le remplaçât tour à tour dans le gouvernement de l'abbaye et sur le siége primatial de Cantorbéry.

Arrêtons-nous un instant à cette période paisible de la carrière d'Anselme, à cette vie des monastères que le pinceau délicat et brillant de M. de Rémusat ranime sous nos yeux avec une fraîcheur de coloris, une finesse de touche et une grâce inimitables. Anselme ne resta pas longtemps simple moine à l'abbaye du Bec. Il remplaça d'abord Lanfranc comme prieur, puis Herluin comme abbé, et toujours malgré les refus les plus obstinés et les plus sincères. On voit éclater ici les traits saillans de son caractère moral. Anselme n'aimait pas à gouverner les hommes, non qu'à certains égards il n'y fût excellemment propre, mais il avait une autre passion, grande, ardente, souveraine, la passion de méditer. Le comble de son ambition eût été de rester simple moine et de partager sa vie entre la méditation des choses divines et la prière, qui n'était encore pour lui qu'une méditation passionnée.

Il fallut céder à des instances unanimes et s'essayer à l'art du gouvernement. Anselme en possédait une des plus rares parties, le don d'agir sur les âmes. C'était chez lui l'effet d'une bonté profonde, qui se manifestait par la plus touchante douceur et par un

intarissable besoin d'aimer associé à un esprit de candeur et de pureté répandu dans toute sa personne et qui lui donnait un charme et une autorité irrésistibles.

Un très jeune moine, nommé Osberne, plein d'esprit et de malice, haïssait Anselme et le poursuivait des sarcasmes les plus amers. Anselme entreprit de le ramener. Il loue ses talens, excuse ses légèretés, obtient pour lui toutes les faveurs désirées, et, à force d'indulgence, parvient à s'en faire aimer. Alors il change de conduite, devient exigeant, impérieux, sévère, et pousse même la rigueur envers son disciple jusqu'à le châtier par des verges. Le jeune moine supporte tout d'un maître qu'il avait appris à chérir. Devenu le plus docile, le plus humble et le plus doux des religieux, il développait sous l'œil attentif d'Anselme la plus heureuse nature, quand une maladie mortelle vint le frapper. « On vit alors ce sévère maître auprès du lit du jeune frère lui prodiguer de tendres soins, le réchauffer dans ses bras, lui verser les breuvages nécessaires, le soutenir par des paroles douces et fortifiantes; mais ce fut en vain, et, voyant le terme approcher, dans sa paternelle inquiétude il le pria de venir lui révéler, s'il était possible, après cette vie, quel était son destin. L'enfant le promit et mourut. Aussitôt son corps est lavé, enveloppé, mis au cercueil, porté à l'église; les moines, rangés à l'entour, chantent des psaumes pour son âme. Anselme, afin de prier plus librement, se cache dans la partie la plus retirée du temple. Là, accablé de tristesse, il sent bientôt s'appesantir ses yeux humides de larmes et s'endort. Dans son sommeil, il voit trois personnes d'un visage auguste, couvertes d'habits éclatans de blancheur, entrer dans la demeure d'Osberne et s'asseoir en cercle pour le juger; mais, dès que l'arrêt est rendu, Osberne se ranime, pâle encore, semblable à un homme qui se relèverait d'un évanouissement.—Eh bien! mon fils, qu'y a-t-il? — L'antique serpent, répond-il, s'est trois fois dressé contre moi, trois fois il est retombé sur lui-même, et un des gardes du seigneur Dieu m'en a délivré. — A ces mots, Anselme s'éveilla. Édifié et consolé, il fit vœu de célébrer chaque jour la messe pour le repos de l'âme du jeune frère, et toute sa vie il accomplit son vœu. »

Aucun autre de ses disciples ne put remplacer Osberne dans son cœur, mais sa bonté s'étendait sur tous. Il causait un jour avec un autre chef d'abbaye de la difficulté de discipliner les enfans : « Ils sont pervers et incorrigibles, disait l'abbé; cependant nous ne cessons de les battre jour et nuit, et ils deviennent toujours pires. — Vous ne cessez de les battre! dit Anselme. Et quand ils sont adultes, que deviennent-ils? — Hébétés et brutes, répondit l'abbé. — Que diriez-vous, reprit Anselme, si, ayant planté dans votre jardin un arbre, vous le comprimiez ensuite de manière à l'empêcher de dé-

ployer ses rameaux? Des enfans vous ont été donnés pour qu'ils croissent et fructifient, et vous les tenez dans une si rude contrainte, que leurs pensées s'accumulent dans leur sein, et n'y prennent que des formes vicieuses et tourmentées. Nulle part autour d'eux la charité, la piété, ni l'amour; dans leur âme irritée croissent la haine, la révolte et l'envie. Ne sont-ce pas des hommes pourtant? Leur nature n'est-elle pas la nôtre? Et voudriez-vous qu'on vous fît ce que vous leur faites? Vous les battez! mais est-ce seulement en battant l'or et l'argent que l'artisan en forme une belle statue?... » Dans ces images, dans ces paraboles familières, ne sentez-vous pas cet esprit de douceur qui circule dans l'Évangile, et ne vous semble-t-il pas entendre la voix de celui qui disait : Laissez venir à moi les petits enfans!

Anselme s'intéressait de préférence à tout ce qui était faible et souffrant. On cite un vieillard nommé Herewald qui, parvenu à la dernière décrépitude et n'ayant plus que la parole, ne consentait à recevoir des alimens que de lui, et à qui il rendait les forces en exprimant lui-même le jus du raisin qu'il lui faisait boire dans le creux de sa main. Cela explique ce mot de ses biographes, que sa charité était celle d'une mère : *Sanis pater, infirmis mater erat.*

A cette bonté exquise, joignez le prestige de tant de qualités supérieures : une science très profonde et qui paraissait surnaturelle, l'austérité de mœurs la plus rigide, mais sans excès, sans faste et comme sans effort; ajoutez encore un visage noble et pur où brillait doucement un air de sérénité angélique, et vous comprendrez l'influence prodigieuse qu'Anselme exerçait autour de lui, et tous les miracles attribués par le moine Eadmer, son naïf et sincère biographe, à sa seule présence. « Une fois, à l'heure de minuit, quand toute la maison était plongée dans le repos, un moine malade et couché dans l'infirmerie (c'était un ancien du couvent, jaloux ennemi d'Anselme) se mit à pousser des cris extraordinaires, comme frappé d'un spectacle effrayant. On accourt, on le trouve tremblant et pâle, on le questionne, et il répond que deux énormes loups le tiennent étouffé et lui serrent la gorge avec leurs dents. Riculfe, un des assistans, se hâte d'aller chercher le prieur enfermé pour corriger des manuscrits. Anselme vient, et, levant la main, il prononce, en faisant le signe de la croix, les paroles consacrées. Tout à coup le malade se calme, et, d'un visage serein, il remercie Dieu. Dès le moment où Anselme a paru sur la porte, la main levée, il a vu, dit-il, une flamme en forme de lance sortir de sa bouche, et venir frapper les loups qui ont pris la fuite. Cependant Anselme s'approche de lui, et, lui parlant à voix basse du salut de son âme, il reçoit l'aveu de ses péchés, et lui donne l'absolution générale, annonçant qu'à l'heure où les moines se lèveront pour nones, leur frère

abandonnera cette vie. Et en effet, dès qu'ils eurent quitté leur lit, on le déposa sur la terre, et, tous s'étant rangés autour de lui, il expira. Telle fut bientôt l'opinion des moines sur leur prieur, que ce Riculfe, qui lui servait de secrétaire, racontait qu'une nuit qu'il était chargé de réveiller les frères pour les offices, étant venu à passer devant la porte de la salle du chapitre, il avait vu Anselme debout, en oraison, entouré d'une sphère de flamme brillante; frappé d'étonnement, et pour éclaircir ses doutes, il s'était empressé de monter au dortoir et de courir au lit du prieur; mais ce lit était vide. Revenu dans la salle, il avait retrouvé Anselme, mais non plus le globe de feu. »

On pense bien que les miracles ne tiennent pas une petite place dans la vie d'Anselme. C'était là un point difficile à toucher pour une plume moins délicate que celle de M. de Rémusat. Entre la crédulité factice d'un historien dévot, racontant d'un air béat toutes les puérilités de la légende, et la raideur d'un rationaliste étroit qui ferme son âme au souffle vivant des traditions et au sentiment pieux des choses humaines, la route moyenne est quelquefois douteuse. Nous n'étonnerons personne en disant que M. de Rémusat l'a constamment suivie sans effort, avec l'aisance d'une raison supérieure et d'un goût exquis. Il remarque fort bien qu'avec la meilleure volonté du monde d'épargner les miracles à son héros, il ne raconterait véritablement pas une histoire du XIe siècle, s'il taisait les prodiges que la vénération des fidèles attribuait à l'homme dont l'église a fait un saint. M. de Rémusat nous raconte donc, sur la foi des moines de l'abbaye du Bec, que nombre de malades retrouvèrent la santé en se faisant arroser avec l'eau qu'Anselme avait bénie, et, ce qui est remarquable, c'est qu'Anselme, témoin de ces miracles qu'il n'opérait que contre son gré, ordonnait aux malades guéris de n'en rien dire et de tout rapporter à la miséricorde divine. En recueillant avec respect ce trait de caractère, nous ne cacherons pas plus que M. de Rémusat que nous aimons mieux voir Anselme apaiser les passions, corriger les vices, confondre l'erreur, calmer la douleur dans les âmes malades et troublées.

Rien aussi de plus vivant et de plus charmant que l'image d'Anselme sortant à regret de ses méditations chéries pour exercer son droit de juridiction sur les vassaux de l'abbaye. « Il s'asseyait, tranquille et calme, entre les plaideurs, ne répondant aux paroles insidieuses que par quelque trait de morale ou quelque pensée de l'Évangile. Parfois même il s'endormait, et l'on trouvait miraculeux qu'au réveil il éclaircît les obscurités, démêlât les plus captieux mensonges, comme s'il eût tout entendu bien éveillé. » Le miracle, dit M. de Rémusat, c'était d'unir un esprit délié à un cœur juste.

Nul abbé n'était moins propre qu'Anselme à grossir, aux dépens

de ses voisins, les revenus de son monastère. Il condamnait dans l'homme d'église le zèle trop ardent pour les biens de sa maison, cette sollicitude et cette dextérité excessives dans les affaires, tout ce qui ne convenait qu'aux mondains et pouvait donner à la religion un caractère temporel : « Il y a, disait-il, des prélats de notre ordre qui, pour conserver dans leurs mains les biens du Seigneur, laissent périr dans leurs âmes la loi du Seigneur. Non contents d'être prudens, ils veulent être habiles; ils deviennent cupides pour le lieu saint, et ne songent qu'à toujours acquérir pour les pauvres serviteurs de Dieu. »

Une chose pourtant faisait regretter à Anselme l'extrême pauvreté de son abbaye, c'était la difficulté de former une bibliothèque. Il faut ici se faire une idée juste des ressources littéraires du temps : cela peut servir à rabattre bien des illusions chez ceux qui poussent l'enthousiasme du moyen âge jusqu'à un fanatisme ridicule; mais cela est surtout nécessaire pour apprécier dignement les services rendus par Anselme, et en général par l'église, à la civilisation moderne. Il n'y a qu'une voix parmi les chroniqueurs pour célébrer la bibliothèque du Bec. Or, nous en avons aujourd'hui le catalogue exact : il ne contient que les noms d'une quarantaine d'auteurs, dont plus des trois quarts sont ecclésiastiques, et encore est-il postérieur d'au moins un siècle au temps de Lanfranc (1). Nul doute que ce ne fût alors une affaire très-difficile que de se procurer les épîtres de saint Paul; car, l'archevêque Lanfranc ayant demandé l'exemplaire du Bec, Anselme le lui envoie avec une douleur visible, et *pour obéir,* dit-il, *à ses ordres.* N'est-ce point une chose admirable de voir Anselme exercer ses moines à transcrire et à corriger des manuscrits, et leur donner l'exemple tout le premier? On lit dans un écrivain du XIe siècle « que les moines du Bec étaient si adonnés aux lettres, si versés dans la science des énigmes sacrées, que presque tous semblaient des philosophes. » Le témoignage est précieux, mais il faut prendre garde de s'y tromper. Si on cherche ce que faisaient ces philosophes dans leurs écoles, on verra qu'ils apprenaient à lire à leurs disciples, et ces disciples étaient quelquefois des hommes de cinquante ans. Aux plus habiles, on enseignait un peu de latin et le chant d'église. Encore ici Anselme payait de sa personne, et il nous avoue avec candeur que faire décliner les enfans l'ennuyait quelque peu. Admirable simplicité d'un grand esprit fait pour les spéculations les plus sublimes de la pensée! Sait-on à quoi s'occupait Anselme quand les soins de l'administration laissaient à son esprit quelque loisir? Il composait ces étonnans ouvrages où les grands problèmes de la philosophie et les mystères de la religion sont scrutés avec une

(1) Voir le rapport de M. Félix Ravaisson sur les bibliothèques de l'ouest, *Append.*, page 375.

hardiesse, une élévation et une subtilité ingénieuse qui rappellent saint Augustin et font pressentir Malebranche et Fénelon. Nous citerons les plus célèbres : le *Monologium* et le *Proslogium*. Anselme leur avait d'abord donné des titres bien remarquables et qui en expriment parfaitement le caractère. Il appelait le premier : *Exemple de méditation touchant la raison de la foi;* le second portait ce titre : *la Foi cherchant l'Intelligence.* C'est en effet le cachet original de la méthode théologique de saint Anselme de ne jamais séparer la foi de la raison, et quoi de plus extraordinaire en vérité que ce moine du XIe siècle qui ferme les saintes Écritures, écarte les pères de l'église, s'isole de la tradition, et enseveli dans sa cellule du Bec, un peu comme Descartes dans son poële en Allemagne, cherche Dieu par la seule raison, s'enfonce dans les mystères les plus redoutables du christianisme, et construit sur un plan hardi et grandiose ce que M. de Rémusat appelle fort bien une *démonstration à priori de la sainte Trinité!*

Cette entreprise est l'objet du *Monologium;* elle conduisit Anselme à un ouvrage plus original encore. Il conçut le dessein de ramener à une seule et même idée fondamentale tout ce qu'on croit et tout ce qu'on enseigne touchant l'existence et la nature de Dieu. Voilà le germe de cet argument fameux du *Proslogium,* que Descartes crut inventer six siècles plus tard, qui parut à Leibnitz susceptible d'une rigueur géométrique, et dont la destinée, après Kant et M. Hegel, n'est peut-être pas encore épuisée. Il faut lire dans M. de Rémusat le récit animé autant que fidèle des perplexités d'Anselme. On se croit transporté un instant dans cette antique abbaye où habitait, sous le froc d'un moine, le génie d'un grand métaphysicien : « Ce fut d'abord comme une pensée unique qui l'obsédait à toute heure. Il en perdait le manger, le boire, le sommeil, et, ce qui l'affligeait le plus, il se sentait préoccupé et troublé jusque dans le service de Dieu. Il ne pouvait dire matines attentivement. Inquiet et scrupuleux, mécontent d'ailleurs de n'avoir pas encore réussi à embrasser son sujet tout entier, il finit par craindre que son idée ne fût une tentation du démon. Il s'efforça de la repousser; mais plus il y travaillait, plus elle revenait l'assaillir. Voilà enfin qu'une certaine nuit, aux prières de vigiles, la lumière se fit dans son esprit : tout lui apparut avec clarté; son cœur se remplit d'une immense joie. Il crut reconnaître un coup de la grâce, et dans le premier feu de sa découverte il écrivit le fond de son argumentation sur des tablettes de cire qu'il confia aux soins d'un moine. Quelques jours après, il les redemande; on les cherche, on ne les retrouve pas. Aucun frère ne sait ce qu'elles sont devenues. Anselme se hâte de réparer sa perte, et trace une nouvelle rédaction des mêmes pensées qu'il recommande au même dépositaire. Celui-ci les cache dans le coin le

plus secret de son lit, et le jour suivant, sans s'être aperçu de rien, il les trouve brisées en mille pièces sur le carreau; il en ramasse les morceaux et les porte à Anselme, qui les recueille, les rapproche et parvient avec peine à retrouver à peu près l'écriture. Cependant, pour éviter de nouveaux dommages, il fit transcrire le tout sur parchemin *in nomine Domini.* »

On voit assez que l'ambition d'Anselme n'était point tournée du côté des grandeurs humaines, et que la perspective d'une haute situation dans l'église devait lui être un sujet de crainte et d'effroi. Voici toutefois le moment où la vénération universelle va l'arracher à son monastère bien-aimé et le produire au grand jour des luttes politiques, sur ce siége glorieux et redoutable où Lanfranc vécut paisible, où Thomas Becket mourut martyr.

Le conquérant de l'Angleterre, Guillaume de Normandie, venait de succomber le 10 septembre 1087. Venu sur le continent pour s'emparer du comté de Vexin, il se jette sur Mantes, l'incendie, se blesse à mort en tombant de cheval, appelle à lui Anselme, dont la personne lui inspirait une vénération particulière, et expire sans avoir eu l'entretien désiré. A cette nouvelle, Lanfranc éprouve la plus vive douleur. Peu avant la mort du roi, l'âme pleine des plus tristes pressentimens, il écrivait au pape : « Priez Dieu que le roi vive; car, lui vivant, nous avons une paix quelconque. Après sa mort, nous ne devons espérer aucune paix, aucun bien. » En effet, le successeur désigné du conquérant était son second fils, Guillaume le Roux, qui préparait à l'Angleterre le plus violent et le plus avare des despotes. Lanfranc ne survécut pas longtemps au grand monarque dont il avait secondé la politique. Il mourut le 28 mai 1089, et certes, s'il pressentit qu'il allait avoir pour successeur Anselme, le plus doux et le plus pur des hommes, son cœur dut gémir des cruels embarras qu'il léguait à son ami.

Rien de plus semblable que la fortune de Lanfranc et d'Anselme, rien de plus contraire que leur caractère et leur destinée. Qu'il soit professeur à Avranches, moine, prieur, abbé à Sainte-Marie-du-Bec ou primat d'Angleterre à Cantorbéry, Lanfranc est partout un homme d'action. Même quand il écrit des traités théologiques, le tour naturel de son génie s'y fait reconnaître. Il a pris la plume pour combattre l'hérésie, pour confondre Bérenger de Tours, pour obtenir telle décision d'un concile, pour défendre enfin l'autorité de l'église et l'unité du gouvernement spirituel. Anselme à son tour suit tous les degrés de la même carrière, et toujours il reste l'homme de la vie intérieure et de la méditation. Il disait en souriant à ses amis : « Je suis comme le hibou, je ne me plais que dans l'obscurité, en-

touré de mes petits. Lui aussi, lorsqu'il s'expose au grand jour et se mêle aux autres oiseaux, il est poursuivi et déchiré. » Anselme et Lanfranc représentent au XIe siècle le génie de l'église sous ses deux formes les plus opposées : Lanfranc, c'est le moine politique avec le goût du pouvoir, l'ambition et les talens du gouvernement, n'allant du monde au cloître que pour s'élancer du cloître dans le monde et traiter au nom de l'église avec les puissances du siècle, exact dans ses mœurs, mais indulgent à autrui, souple, délié, et, avec des desseins toujours honnêtes, peu scrupuleux quelquefois sur les moyens de les accomplir. Anselme, c'est le moine philosophe, qui fuit un monde troublé par les passions violentes, où règnent la force, la discorde et la guerre, et se réfugie dans la retraite pour y cultiver en paix son âme, pour y entretenir la flamme sainte des nobles études, pour y recevoir les âmes blessées et y calmer les douleurs inconsolables, pour y répandre autour de lui le goût de la perfection chrétienne au sein d'une vie pure, douce, innocente, toute à la prière, à la méditation, à la vertu et à Dieu.

Loin de moi le dessein de rabaisser ici la vie active devant la spéculation et d'exalter Anselme aux dépens de Lanfranc. Je sais que le génie et la vertu ont des formes diverses, et il y a plus d'une voie légitime pour qui veut servir Dieu et les hommes. Lanfranc est à mes yeux un personnage historique des plus respectables. Au lieu de lui faire un crime d'avoir servi la politique de Guillaume le Conquérant, il me semble que l'accord de ces deux grands esprits est pour l'un et pour l'autre un titre d'honneur; mais le même primat d'Angleterre qui a pu, sans dommage pour son caractère et sa foi, s'associer aux desseins d'un conquérant de génie, se fût-il accordé aussi aisément avec son indigne héritier? Je ne le crois pas, et voilà tout ensemble le motif et l'excuse des luttes d'Anselme contre les rois anglo-normands.

M. de Rémusat s'est trouvé naturellement conduit à crayonner ces curieuses figures de Lanfranc, de Guillaume le Conquérant et de son fils, le *roi Roux,* comme l'appelaient les moines du temps. Si ce n'était la crainte de paraître affecter une compétence où je ne prétends pas, je dirais qu'après tant de travaux justement célèbres, même après l'incomparable récit de M. Augustin Thierry, quiconque voudra connaître toute la vérité sur les hommes et les choses de cette époque trouvera à s'éclairer dans les appréciations largement impartiales de M. de Rémusat, relevées encore par le charme d'un vif récit tout semé de peintures brillantes et de traits ingénieux. Oui, M. de Rémusat a raison, il ne faut pas appliquer la même mesure à tous ces rois normands, bien que l'ambition, l'avarice et la ruse formassent leurs traits communs. Le premier Guillaume est plus

qu'un grand guerrier, c'est un grand politique; le second Guillaume n'est qu'un médiocre tyran. Rien de plus habile, par exemple, rien de plus suivi et de plus sensé que la conduite du conquérant à l'égard de l'église. Guillaume avait trop de portée et de finesse pour ne pas s'appuyer fortement sur le clergé, la seule force morale du moyen âge; mais il était trop profondément laïque et trop jaloux de son autorité pour en souffrir la moindre usurpation. Il honorait et protégeait sincèrement le clergé anglican, mais il entendait le gouverner. On sait que la conquête de l'Angleterre fut encouragée à l'égal d'une croisade par le saint-siége sous l'influence de l'archidiacre Hildebrand. Guillaume ne fut pas ingrat envers l'église, et cependant il ne put supporter patiemment qu'Hildebrand, devenu Grégoire VII, réclamât de lui tout à la fois argent et obéissance. « Guillaume, écrivait le pape, est la perle des princes; qu'il soit le modèle de la justice et le type de l'obéissance. Dès ce monde, il y gagnera victoire, honneur, puissance, grandeur. Qu'il ne se laisse point arrêter par la tourbe des mauvais rois... » A ce langage caressant et impérieux, Guillaume répondit : « Je vous envoie le denier de saint Pierre, car j'ai trouvé que mes prédécesseurs en agissaient ainsi; mais rendre l'hommage de fidélité, je ne l'ai voulu ni ne le veux, car je ne l'ai pas promis, et je ne trouve pas que mes prédécesseurs aient promis cela aux vôtres. » La politique de Guillaume se montre ici à découvert. Son grand objet, obstinément poursuivi, fut de se passer de Rome le plus possible et de constituer à Cantorbéry, sous le nom de primat, une sorte de pape national choisi de sa main et gouvernant sous lui cette église encore ennemie qu'il s'agissait de conquérir en la transformant. Lanfranc fut l'homme choisi pour appliquer cette politique, et il faut dire qu'il s'en fit l'instrument volontaire et docile. Quand on voit ce moine italien, si actif et si délié, qui, après avoir blâmé comme docteur en droit canon le mariage de Guillaume le Conquérant avec Mathilde, s'en était fait sans scrupule le négociateur complaisant et heureux à la cour de Rome, quand on le voit refuser d'être archevêque de Cantorbéry, c'est-à-dire le premier personnage de l'Angleterre après le roi, sous prétexte de modestie et de goût pour la retraite, il est bien difficile de ne pas dire avec M. de Rémusat que cette répugnance, sans être hypocrite, n'était pas entièrement sincère, et on sourit d'adhésion à ce piquant retour de l'historien sur les mœurs du dernier régime parlementaire : « Qui donc n'a vingt fois refusé le pouvoir avec la certitude de l'accepter, pourvu qu'on insistât, et qui n'en a pas dit assez, avant de le prendre, pour se persuader suffisamment qu'il y avait été contraint? » Quoi qu'il faille penser de cette conjecture de M. de Rémusat, juge si clairvoyant et si autorisé en de pareils cas de

conscience, je dirai que ce qui absout Lanfranc à mes yeux, c'est qu'il y avait de grandes choses à faire dans l'église d'Angleterre : il y avait à réformer le clergé saxon, dès longtemps corrompu par l'ignorance, la débauche et la simonie, tellement étranger à toute culture libérale, qu'un chapelain du roi, par exemple, nommé Herfast, qui devint bientôt évêque de Thetford, étant venu au Bec, Lanfranc lui donna un abécédaire à épeler; il y avait donc à faire renaître les études, à relever les bâtimens religieux incendiés par la conquête, à reconstruire les monastères et les hôpitaux, à faire rentrer dans les mains du clergé les propriétés ravies, à convoquer des conciles pour procurer le retour de la discipline ecclésiastique et des bonnes mœurs. Voilà la tâche rude et glorieuse que s'imposa Lanfranc, et il y réussit en servant avec zèle et modérant avec prudence un roi qui savait l'écouter.

Le fils de Guillaume le Conquérant n'eut de son père que les défauts. Il était despote, mais sans esprit de suite et sans grands desseins; ses emportemens étaient aveugles, ses violences pleines de caprices, ses cruautés inutiles. La passion qui le dominait, c'était une rapacité insatiable, qui n'avait pas même l'excuse d'être raisonnée, car il y joignait une prodigalité ruineuse. Il prenait de toutes les mains, laissait prendre et donnait sans choix. Le règne de son père avait été une conquête, le sien fut un brigandage. On conçoit que l'église, étant à la fois très riche et sans défense, fût sa proie de prédilection. Les terres d'un couvent étaient-elles à sa convenance? il chassait les religieux et confisquait leurs biens à son profit. Une église venait-elle à perdre son pasteur? il en prolongeait indéfiniment la vacance pour s'en attribuer les revenus pendant tout l'intervalle. D'autres fois, il se contentait de mettre des taxes sur les moines, quand il épargnait leurs terres, ou bien il en transportait la propriété à d'autres moines qui payaient mieux. Il faut entendre les gémissemens de ces pauvres religieux : « Je demande la liberté, dit Guillaume de Malmesbury, avec la permission de la majesté royale, de ne pas dissimuler la vérité; il craignait Dieu fort peu, les hommes pas du tout. »

Quand le siége de Cantorbéry vint à vaquer par la mort de Lanfranc, le roi, suivant sa coutume, ne se pressa pas d'y pourvoir, l'archevêché étant immensément riche. Quatre ans s'écoulèrent ainsi, avec un tel dommage pour le gouvernement de l'église, pour le bien des pauvres et même pour l'intérêt de l'état, que la cour plénière des prélats et des seigneurs, tenue à Glocester aux fêtes de Noël, prit un parti étrange et qui caractérise l'époque, ce fut d'aller en corps supplier le roi de permettre que par tout le royaume on dît des prières pour obtenir son changement de résolution. Guillaume y consentit en

disant : « Priez tant que vous voudrez, moi je ferai ce qui me plaira. » Pendant qu'on priait, le roi s'entretenait avec un des premiers de sa cour : « Je ne connais pas d'homme, dit celui-ci, d'une sainteté égale à celle d'Anselme; il n'aime que Dieu, et ne souhaite aucun des biens qui passent. — Oui, dit le roi en raillant, et pas même l'archevêché de Cantorbéry! — Cela moins qu'aucune chose, repartit l'autre, et je ne suis pas seul de cette opinion. — Par le saint-voult de Lucques (1)! s'écria le roi (c'était sa manière ordinaire de jurer), ni lui, cette fois, ni personne, ne sera archevêque, excepté moi. » Il n'avait pas prononcé ces paroles, qu'il se trouva mal et parut en grand danger.

La peur de la mort put seule le décider à se rendre au vœu unanime du clergé, du peuple et des seigneurs. Il nomma Anselme, qui, après une résistance obstinée et visiblement sincère, fut forcé d'accepter ce fardeau. « Songez, disait-il à ceux qui saluaient son nom comme l'espérance des opprimés, songez que vous venez d'atteler à la même charrue et sous le même joug une vieille et débile brebis et un taureau indompté. » Tant que le roi fut malade, tout alla bien; mais aussitôt rétabli, Guillaume leva le masque et prétendit prendre une revanche, non-seulement contre l'église, mais contre Dieu même. « Sache bien, évêque, dit-il un jour à un prélat, que, par la sainte face de Lucques, jamais Dieu n'aura de moi du bien pour le mal qu'il m'a fait. » Anselme lui ayant dit un mot de la nécessité prochaine d'assembler un concile, il refusa et dit : « Je le haïssais hier, je le hais davantage aujourd'hui; demain ma haine sera plus vive encore; qu'il le sache bien, et qu'elle durera toujours. »

Le jour même où Anselme fit son entrée solennelle à Cantorbéry, au milieu des acclamations populaires, un ministre de Guillaume le somma, au nom du fisc, de comparaître devant le roi. C'était un certain Ranulfe, surnommé *Flambard,* prêtre normand, d'une insigne bassesse et d'une servilité à toute épreuve, que Guillaume avait tiré de la poussière pour le mettre à la tête de l'échiquier et en faire l'instrument de ses exactions. Ce *prince des publicains,* comme l'appelle Anselme, poussa l'audace, dit-on, jusqu'à arrêter l'archevêque en pleine rue. Ainsi commença ce combat du siége de Cantorbéry contre la royauté anglaise, épisode intéressant de la grande lutte qui remplit tout le moyen âge entre l'empire et le sacerdoce. Anselme y consuma sa vie, tour à tour vaincu et vainqueur, deux fois exilé, heureux encore d'avoir rencontré après Guillaume un roi plus éclairé et plus doux, et de mourir en paix près d'un autel qui allait bientôt se teindre du sang le plus généreux et le plus pur. Nous ne suivrons pas

(1) Ce *saint-voult* est le crucifix célèbre ou *volto santo* de la cathédrale de Lucques.

M. de Rémusat dans le récit qu'il fait de tous les incidens de cette lutte, récit fidèle, détaillé, scrupuleux, et presque toujours intéressant, lorsque l'historien n'abuse pas de l'exactitude, et ne devient pas un peu languissant pour vouloir être trop complet. Qu'il nous suffise de dire en peu de mots l'objet du conflit, le point où il vint à aboutir, et le caractère qu'Anselme y déploya.

Deux sortes de questions étaient engagées dans la querelle du primat d'Angleterre avec la royauté : les unes générales et qui intéressaient toute l'Europe chrétienne; les autres particulières et locales, telles que la liberté pour l'archevêque de réunir des conciles, la faculté d'aller à Rome recevoir le *pallium*, les titres de Cantorbéry sur les immenses domaines convoités par les princes et les seigneurs normands. Sur ces points particuliers, il semble qu'Anselme avait de son côté le bon droit : sa cause était celle du faible contre le fort, de la justice contre la violence, de la liberté contre la tyrannie, et il pouvait écrire au roi de Jérusalem ce mot célèbre, dont une école récente a tant abusé : « Il n'y a rien au monde qui soit plus cher à Dieu que la liberté de son église. » Au siècle d'Anselme en effet, la liberté de l'église et même sa richesse étaient une garantie pour les petits, pour les pauvres, pour tous les opprimés. C'est ce qui explique la popularité d'Anselme. Il était l'idole du peuple, parce qu'il résistait, au nom de la justice, à un roi spoliateur, et au nom de la liberté à un tyran. De quoi pouvaient servir à ce moine austère, à ce paisible méditatif, la richesse et le pouvoir? Il aurait voulu vivre à Cantorbéry, comme dans sa cellule du Bec, entre la méditation et la prière. Ces magnifiques domaines qu'il défendait contre la rapacité du roi étaient le patrimoine des pauvres. Cette liberté, qu'il revendiquait au risque de l'exil et au péril même de sa vie, il ne s'en voulait servir que pour la réforme des mœurs, le retranchement des abus, l'honneur de l'église et le bien commun de la royauté et du peuple. Nul prélat n'a moins ressemblé à un factieux. Il respectait sincèrement le pouvoir royal, et s'il lui résistait, c'était en gémissant et pour obéir à sa conscience. « Il était, dit M. de Rémusat, toujours prêt à se réconcilier et jamais à céder, et c'est en toute humilité qu'il s'exposait à jouer un rôle historique. » Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est d'avoir poussé la délicatesse morale jusqu'au point où elle devient un excès : il n'était pas seulement scrupuleux, il était timoré. Il portait dans les choses de la conscience la finesse et la subtilité qui sont, avec l'élévation, les traits distinctifs de son esprit. Nous avons un mot de lui qui le peint à merveille et qui a bien son prix, malgré sa forme hyperbolique : « J'aimerais mieux, disait-il, être en enfer sans péché qu'au ciel avec un péché. » Un tel homme ne pouvait porter dans la vie active cette

décision, cette initiative, cette vigueur impétueuse qui surmontent les obstacles et conduisent un grand dessein à son but. Il n'était fort que dans la résistance; il y déployait, pour parler comme M. Villemain, cette *inflexible douceur* d'un pontife du commencement de notre siècle, qui tint en échec le maître de l'Europe. Anselme, lui aussi, finit par triompher, et il faut bien croire qu'il avait raison, puisque après la mort de Guillaume le Roux, un roi non moins jaloux de son autorité, mais plus politique et plus éclairé que son prédécesseur, donna gain de cause au primat d'Angleterre sur tous les droits revendiqués pour Cantorbéry.

Mais il y avait au fond de ce conflit une question tout autrement élevée, non plus nationale et purement anglaise, mais générale et européenne, question qui ne fut pas résolue, qui ne pouvait pas l'être d'une façon définitive et qui ne le sera jamais : c'est la question des rapports de l'église et de l'état. Elle s'engagea au XIe siècle, à l'occasion des investitures, dura cinquante-six ans, mit l'Europe en feu, fit livrer soixante batailles et coûta la vie à deux millions d'hommes. On s'étonne et on gémit quand on ne voit que ce problème, qui paraît fort simple : A qui appartient-il de donner à l'évêque les signes mystiques de son autorité, la crosse et l'anneau? Ne semble-t-il pas clair que le pouvoir spirituel a seul qualité pour conférer des titres spirituels dont tout l'effet s'accomplit dans le sanctuaire de la conscience? Mais à ce problème le siècle de Grégoire VII en mêlait un autre : L'évêque doit-il au roi l'hommage féodal? Ici, le nœud se complique. Si, comme magistrat spirituel, l'évêque peut n'avoir à compter qu'avec l'église, à certains égards l'évêque est aussi un magistrat civil, et au moyen âge en particulier, il était lié, comme grand propriétaire, à tout le système féodal. A ce titre, il n'était plus le représentant de l'église, il était l'*homme* du roi. Voilà la difficulté. Elle était grande au moyen âge, elle n'est pas petite encore aujourd'hui. On dira peut-être qu'il y a un moyen très simple de la résoudre, c'est la séparation absolue de l'église et de l'état, telle qu'elle est pratiquée depuis trois quarts de siècle aux États-Unis. Certes le régime américain a de grands avantages, pour la religion comme pour l'état, et je comprends que plus d'un esprit élevé y voie l'idéal que les peuples modernes se doivent proposer; mais n'oublions pas que nous habitons la vieille Europe, et que nous surtout, Français, nous sommes, par nature et par tradition, le peuple de l'organisation hiérarchique et de l'unité, en religion comme en tout le reste. Or, si le problème que le moyen âge n'a pu résoudre s'est simplifié depuis trois siècles, il se pose toujours cependant entre l'état d'une part et de l'autre une église fortement organisée, qui doit sa puissance à sa discipline, à sa hiérarchie, à son antiquité, à son unité.

M. de Rémusat, qui a l'avantage de porter en ces matières avec l'élévation d'un historien philosophe l'expérience d'un politique, démontre supérieurement que la question n'est pas susceptible d'une solution exclusive. Acceptez-vous le système qui fait de l'église catholique un pouvoir absolument indépendant de l'état? Suivez ce principe, il vous mènera droit à la théocratie; car l'église réglant souverainement les choses de la conscience, et la conscience étant mêlée à tout dans les affaires humaines pour l'honneur même de l'humanité, il s'ensuit que le souverain des consciences serait l'absolu souverain. On aurait ainsi la tyrannie la plus monstrueuse que les hommes aient jamais redoutée, tellement exorbitante, que si elle a pu en théorie séduire quelques esprits violens, quelques logiciens intrépides comme Joseph de Maistre, M. de Lamennais et M. de Montalembert, dans la pratique l'église n'y a jamais prétendu. Voulez-vous au contraire que le pouvoir religieux soit absolument soumis au pouvoir civil? vous ne faites que changer de tyrannie. Au lieu d'un despote ecclésiastique, vous me proposez un despote laïque; au tyran de Joseph de Maistre vous substituez celui de Hobbes; le bon sens et la dignité humaine les repoussent tous deux.

Que faut-il conclure de cette impossibilité de subordonner absolument l'une à l'autre les deux puissances? La nécessité d'une transaction; elle s'est toujours accomplie, en dépit des prétentions extrêmes, selon l'esprit des temps et le cours mobile des choses. Au XIe siècle, Anselme en accepta une qui fait le plus grand honneur à sa modération. Il consentit à consacrer les prélats qui auraient rendu l'hommage au roi, et lui-même au surplus, à son installation, ne l'avait pas refusé. De son côté, le roi Henri estimant nécessaire de ramener auprès de lui un primat cher à l'Angleterre, admiré à cause de sa science, populaire à cause de sa douceur, de sa simplicité, de sa charité, et pour tant de vertus révéré à l'égal d'un saint, le roi Henri, qui avait déjà cédé sur tous les titres particuliers du siége de Cantorbéry, céda encore sur l'investiture par la crosse et l'anneau.

Ici certains écrivains de nos jours, notamment Mœhler et M. de Montalembert, poussent un cri de joie, comme si la thèse ultramontaine venait de remporter un triomphe décisif; mais en vérité, pour un esprit aussi absolu et aussi pénétrant que le futur historien de saint Bernard, c'est être content à bon marché; car, sans nier l'avantage moral remporté par Anselme, quel était le fond de la question? C'était de savoir qui choisirait les évêques. Or c'est un privilége dont le roi Henri n'eut garde de se dessaisir, M. de Montalembert lui-même en convient, et d'ailleurs j'en appelle à Lingard, qui ne peut être suspect : « En tout, dit l'historien catholique, l'église gagna

peu de chose à ce compromis. Il put limiter, mais il ne détruisit pas l'abus principal. Si Henri céda sur une cérémonie superflue, il conserva le fond de la chose. Le droit qu'il assumait de nommer les évêques et les abbés demeura intact (1). »

En somme cette lutte, sans jamais manquer d'intérêt, n'a pas de véritable grandeur, et c'est pourquoi il semble que M. de Rémusat ne se hâte pas assez d'arriver aux titres vraiment historiques de saint Anselme, je veux dire à sa philosophie. Les vertus du moine, les luttes courageuses de l'archevêque s'éclipsent devant la gloire du théologien et du penseur.

Voyez Anselme à son lit de mort; quelle est la dernière pensée de ce pieux personnage? quel est son dernier regret? C'est de n'avoir pu terminer un ouvrage de pure métaphysique. Le véridique Eadmer raconte que peu de jours avant la fin d'Anselme, c'était le dimanche des Rameaux, un des moines qui se pressaient autour du mourant lui dit : « Notre seigneur et père, autant qu'il nous est donné de le savoir, tu iras, quittant le siècle, à la cour de notre divin maître pour le jour de Pâques. » Anselme répondit : « Si telle est sa volonté, j'obéirai de bon cœur; mais s'il aimait mieux me laisser encore parmi vous au moins assez longtemps pour résoudre une question que je médite touchant l'origine de l'âme, j'accepterais avec reconnaissance, d'autant que je ne sais si, moi mort, personne la résoudra. » Sublime et naïf regret où l'on sent sous la foi du chrétien l'ardeur inextinguible du philosophe! Comme dit si bien M. de Rémusat : « La recherche de la vérité passionne encore ces grands et inquiets esprits au moment où ils vont à elle; ils préfèrent l'amour à la possession, et sur le seuil du ciel ils regrettent de la terre le travail et l'espérance. »

II.

A tous les momens de sa carrière agitée, saint Anselme s'est recueilli pour méditer et pour écrire. Ses ouvrages, réunis par les doctes soins d'un bénédictin (2), sont donc très nombreux. Si on met à part les *Lettres*, d'ailleurs si curieuses, et où M. de Rémusat a su puiser mille détails charmans, si on laisse également de côté les ouvrages de piété, parmi lesquels il suffit de citer les *Méditations*, ouvrage souvent traduit et cent fois réimprimé (3), les principales compositions d'Anselme se classent en deux groupes, suivant qu'elles

(1) Lingard, *Histoire d'Angleterre*, t. II de la trad. franç., ch. III, p. 193.

(2) Dom Gerberon a publié les œuvres complètes de saint Anselme. La meilleure édition est celle de Paris, 1675; 1 vol. in-folio.

(3) Il en a paru récemment une traduction française par M. Denain. Paris, 2 vol. in-12.

se rapportent à la théologie proprement dite ou à la pure philosophie. Voulez-vous avoir des types de ces divers écrits? Vous les trouverez dans les deux livres dont nous avons déjà parlé, le *Monologium* et le *Proslogium*. Certes, dans le *Monologium*, la philosophie n'est pas absente, mais la théologie domine, et si l'ouvrage commence par une démonstration toute rationnelle de l'existence de Dieu, il a pour principal objet l'explication du mystère de la Sainte-Trinité. De même, bien que le théologien se laisse voir dans quelques chapitres du *Proslogium* et le chrétien dans tous, le fond de l'ouvrage est une question de pure métaphysique. Même caractère dans le *Dialogue sur la Vérité*, simple esquisse, mais pleine de grandeur, où se fait partout sentir la main d'un maître. Nous ferons comme saint Anselme : sans séparer absolument la théologie d'avec la philosophie, nous nous garderons de les confondre.

On n'attend pas ici de nous une exposition de la théologie de saint Anselme; mais ce qui est possible, ce qui nous semble intéressant à un très haut degré, c'est de caractériser sa méthode. Aussi bien le fond de la théologie, par sa nature, est immuable et en quelque sorte impersonnel. La méthode seule varie. C'est par elle que les théologiens peuvent se distinguer, car qui se distingue sur le dogme est hérétique. Ce qui me frappe dans la méthode théologique de saint Anselme, c'est sa hardiesse unique et sa parfaite originalité. Il n'a pu d'abord en trouver le modèle dans aucun théologien antérieur, pas même dans saint Augustin; de plus, quelque admiration que le génie d'Anselme ait excitée parmi ses contemporains, il ne s'est rencontré personne après lui qui ait osé ou qui ait pu l'imiter.

Saint Augustin est à coup sûr un théologien philosophe. Avant de croire, il a nié, il a douté, il a réfléchi. D'abord manichéen, puis sceptique, ce fut la lecture de Platon qui l'arracha au matérialisme et au doute pour le fixer dans une philosophie sublime qu'il n'abandonna jamais, alors même que son cœur y sentit des lacunes et le jeta dans les bras de la foi. Partout dans ses plus beaux ouvrages, on sent le platonicien. Quand il expose les dogmes essentiels du christianisme, et particulièrement la sainte Trinité, il aime à faire voir que si ces mystères surpassent la raison, ils ne la contredisent pas. Il accorde même que la raison a pu pressentir, par sa seule énergie naturelle, certaines vérités révélées, et c'est ainsi qu'il trouve dans Platon la doctrine du Verbe, de cette lumière incréée, de cette raison universelle, égale et coéternelle à l'essence divine. Or, si la raison a pu avant l'Évangile soupçonner ces dogmes mystérieux, à plus forte raison peut-elle les y retrouver, et sinon les comprendre, au moins les concevoir et les éclaircir. Plein de cette confiance généreuse en la raison, saint Augustin n'hésite pas à porter la lumière de

l'analyse sur les mystères les plus profondément obscurs, ceux de l'incarnation divine, de la grâce, du péché originel.

On peut déjà estimer que la hardiesse de saint Augustin est grande : j'en appelle à quiconque a médité les *Confessions,* la *Cité de Dieu*, le livre de *la Trinité;* mais aucun de ces écrits ne peut donner une idée de l'audace extraordinaire qui éclate à toutes les pages du *Monologium.* Cherchez dans cet ouvrage un seul texte des saintes Écritures, un seul récit, un seul fait, un seul témoignage, un seul appel à la tradition, vous ne l'y trouverez pas. La raison pure règne ici en maîtresse. Une âme qui se replie sur elle-même dans le silence des passions, dans l'oubli de la terre et des hommes, qui cherche en soi la vérité, pose des principes, déduit des conséquences, et forme ainsi une chaîne de pensées rigoureusement liées,—voilà le spectacle inouï que saint Anselme a donné à son siècle.

Quand on signale dans cette méthode le caractère du rationalisme, les organes d'un certain parti se récrient. Convaincus, ou voulant le paraître, que le rationalisme est un monstre effroyable qui porte dans ses flancs le panthéisme, le socialisme, l'athéisme et tous les fléaux, ils soutiennent que faire de saint Anselme un rationaliste, c'est le calomnier. Entendons-nous bien. Voulez-vous dire que saint Anselme est profondément chrétien? Vous dites vrai, il l'est de profession, de doctrine, de parole, de cœur, il l'est de toutes les manières dont on peut l'être. S'il y a des historiens de la philosophie qui aient vu en lui un panthéiste déguisé, je les abandonne à vos railleries. Je conviens que trouver le panthéisme dans saint Anselme, c'est le trouver dans saint Augustin et dans Platon, dans saint Paul et dans l'Évangile; c'est avoir les yeux affectés de cette maladie très connue qui fait trouver le panthéisme où il n'est pas et même où le contraire est clairement. —Voulez-vous ajouter que saint Anselme ne subordonne pas la foi à la raison? C'est encore vrai. Il suffit pour s'en convaincre de lire le titre de ses écrits. « Je vais chercher, dit ce grand esprit, la raison de la foi. » Cela suppose la foi. « Je veux montrer, dit-il encore, la foi cherchant l'intelligence. » Cela signifie que la foi est le commencement pour saint Anselme, et l'intelligence de la foi le terme. Du sein d'une foi peu éclairée, saint Anselme aspire à une foi lumineuse; il la demande à la raison. Celle-ci part de la foi, la développe, la perfectionne, l'achève, et saint Anselme peut dire avec Isaïe : *Croyez et vous comprendrez.* Tout cela est incontestable : qu'en faut-il conclure? C'est que saint Anselme, dans le *Monologium,* entreprend une œuvre de théologien philosophe, non de pur métaphysicien. S'il eût fait abstraction de la foi, il n'eût pas été saint Anselme, il eût été Descartes.

Rendons à chacun ce qui lui appartient. Le propre de saint An-

selme, c'est d'avoir donné le premier exemple d'une théologie qui, laissant de côté les Écritures, les témoignages et les pères, ne s'appuyant que sur des principes rationnels, entreprend de retrouver par la seule force du raisonnement et à la seule lumière de l'évidence toutes les vérités de la foi.

Dans le *Monologium*, c'est le mystère de la Trinité qui est soumis à cette analyse. Unité de la substance sous la trinité des personnes, distinction du Père, du Fils et du Saint-Esprit, égalité parfaite et coéternité absolue du Père qui engendre, du Fils qui est engendré, et du Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils, toutes ces énigmes de la révélation sont intrépidement abordées par saint Anselme, et il entreprend de les transformer en autant de vérités intelligibles, que dis-je? en découvertes de la raison, en propositions évidentes ou démontrées, reconnues pour rationnellement nécessaires. *Nécessité rationnelle, clarté, évidence de la vérité*, ce sont les propres paroles du hardi théologien. Elles reparaissent à chaque ligne dans un autre ouvrage moins connu que le *Monologium*, mais du plus haut prix et du plus grand caractère, intitulé : *Pourquoi Dieu s'est fait homme.* Saint Anselme s'y engage, avec la même candeur audacieuse, dans les abîmes d'un dogme qui renferme toute la morale du christianisme, comme le mystère de la Trinité en contient toute la métaphysique, je veux dire le dogme de la rédemption. Il ne se borne pas à établir que l'homme, tombé de sa pureté primitive, ne peut être relevé que par l'incarnation de Dieu dans l'humanité; il considère la nature humaine, abstraction faite de la déchéance originelle, et prouve qu'elle aspire à des objets où, par sa seule force, elle est incapable d'atteindre. Dès lors ne faut-il pas que Dieu vienne à son secours? Cela ne résulte-t-il pas nécessairement de l'essence de Dieu et de celle de l'homme? Et comment Dieu peut-il rendre l'humanité capable d'une félicité éternelle, s'il ne lui communique, en s'unissant à elle, un prix infini?

Saint Anselme nous transporte ici au-dessus des faits et des traditions. Il cherche, non ce qui est, mais ce qui doit être, ce qui dérive de la nature des choses, ce qui peut se démontrer rigoureusement, étant vrai et nécessaire en soi. Son ambition avouée ne va pas à moins qu'à donner au dogme de l'incarnation la clarté et la rigueur des vérités mathématiques. Il est le géomètre du christianisme. Parmi les modernes, Malebranche seul peut donner quelque idée de cette audace spéculative, et aussi de cette subtilité ingénieuse et passionnée où la raison sévère du logicien s'anime de l'ardeur du mystique. Encore saint Anselme est-il fort au-dessus de Malebranche par la largeur de son cadre, par l'enchaînement de sa doctrine, enfin par une qualité supérieure que je veux signaler, le bon sens.

Quand on examine de près les principes philosophiques dont se sert saint Anselme pour construire ainsi *a priori* tout le dogme chrétien, on trouve que ces principes sont ceux de Platon. Évidemment, saint Anselme n'a pas inventé la théorie des idées, et, d'un autre côté, il n'a pu la recueillir directement dans Platon. Où l'a-t-il donc trouvée? Dans saint Augustin. M. de Rémusat paraît douter que la doctrine de saint Anselme sur le bien, considéré comme dernière raison et dernière essence des choses, se trouve dans le plus grand des pères platoniciens. Nous croyons pouvoir affirmer qu'elle y est tout entière (1); mais ce n'en est pas moins un immense mérite à saint Anselme d'avoir su l'y découvrir. Rien n'est plus commun, au moyen âge, que l'abus des idées platoniciennes. Introduites par des canaux impurs, elles s'étaient mêlées avec les rêveries et les subtilités alexandrines. On ne possédait pas les écrits de Platon, sauf peut-être le *Timée*, et d'ailleurs on n'aurait pu les lire. On lisait Scot Érigène et le faux Denys, que l'on prenait pour ce sénateur de l'Aréopage converti par saint Paul. Qu'y pouvait-on trouver? Un Platon défiguré parmi quelques grands traits du Platon véritable. Quand on suit d'un œil attentif la marche des spéculations de saint Anselme, il est extrêmement curieux de le voir s'approcher à chaque instant des écueils où tant d'hommes supérieurs ont fait naufrage. Ici le mysticisme de Plotin, là le panthéisme de Proclus. Quelquefois il chancelle; jamais il ne tombe. Je sais qu'il est soutenu par l'esprit du christianisme; mais il l'est aussi par sa ferme raison. Même dans ses subtilités, on trouve un fond solide. Comme dit excellemment M. de Rémusat, il a su tirer le platonisme du néo-platonisme pour le rendre chrétien, et c'est là incontestablement un trait de génie.

La méthode théologique de saint Anselme a-t-elle eu et pouvait-elle avoir au moyen âge une grande influence? Je ne le crois pas, et il me semble que les bénédictins tombent dans une exagération singulière quand ils font de l'auteur du *Monologium* le fondateur de la scolastique; cela n'est pas même vrai de la théologie du moyen âge, qui n'est pas la scolastique tout entière. En fait, la théologie scolastique, prise dans son ensemble, suit une méthode qui n'est pas celle de saint Anselme. Loin de faire abstraction des textes sacrés, elle s'y appuie sans cesse, à l'exemple des anciens pères de l'église. Elle a de plus deux caractères propres : c'est d'abord d'employer la forme syllogistique, où elle prend Aristote pour maître, et puis, par une pente insensible, elle emprunte à Aristote, avec sa forme démonstrative, quelques-unes de ses idées essentielles. L'al-

(1) Voyez *Sanct. August. Op.* — *De Doct. Christ.*, lib. I, cap. 6. — *De Trinit.*, VIII, 3. — *De Lib. Arbit.*, II, 5-15. — *De Gen. ad litt.* VIII, 14.

liance du dogme chrétien avec Aristote, voilà le fond de la théologie scolastique. C'est ainsi qu'elle nous apparaît, organisée avec une vigueur et une puissance extraordinaires, dans la fameuse *Somme*, chef-d'œuvre de celui que l'école a nommé le *Docteur Angélique*. Or, vous ne trouverez dans saint Anselme ni la forme, ni moins encore le fond de la philosophie d'Aristote. Il connaît l'*Organon* ou tout au moins les *Catégories*, il parle un langage précis et sévère; mais, dans le libre mouvement de son inspiration, dans son goût pour la forme indépendante du dialogue, surtout dans l'esprit intérieur de sa doctrine, ce n'est pas l'influence d'Aristote que vous apercevez, c'est celle de Platon.

On peut dire qu'entre le XIe siècle et le XIIIe, le moyen âge, ne pouvant se passer d'une grande alliance, a tour à tour incliné vers Platon et vers Aristote. Saint Anselme représente un essai grand et hardi d'alliance avec Platon; saint Thomas, l'alliance avec Aristote, intime, profonde, définitive. Des deux côtés, le génie est égal. Si saint Thomas a plus de sagacité et d'étendue, saint Anselme est animé d'une inspiration plus haute. Pourquoi donc son entreprise a-t-elle été si fort admirée et si peu imitée? Rien de plus simple : elle dépassait les forces du temps. Faites de Platon le maître de la scolastique, substituez à la logique d'Aristote la dialectique du *Théétète* et du *Phédon*, cette méthode libre, inspirée, indépendante, qui se joue au milieu des difficultés, essaie toutes les solutions, même les plus fausses, discute tous les principes, même les plus certains, vous mettez l'enfance de la pensée moderne à une épreuve qu'elle ne pourra supporter, vous faites flotter le dogme à tous les vents de l'hérésie, vous l'exposez à une complète dissolution. Le moyen âge avait besoin d'une autre discipline. En théologie, d'ailleurs, on ne dispute pas des principes, mais des conséquences. Aristote, le philosophe de la démonstration, était le seul maître qui pût lui convenir. Voilà pourquoi la méthode de saint Anselme est restée une entreprise isolée et unique. Sa gloire n'en est pas rabaissée, tout au contraire. Il était trop au-dessus de son siècle pour l'entraîner après lui, et c'est la hauteur même de son génie qui l'a laissé sans disciples.

Si les ouvrages proprement théologiques de saint Anselme ont exercé peu d'influence, en est-il de même de ses écrits philosophiques? La question paraîtra singulière à ceux qui s'imaginent qu'au moyen âge la théologie et la philosophie ne font qu'un. C'est une erreur. Il n'y a pas, il est vrai, au moyen âge, entre la science et la foi, cette ligne de démarcation que Descartes a le premier tracée; mais elles restent distinctes. A côté des problèmes théologiques, où règne l'autorité, il y a un certain nombre de questions livrées à la controverse et discutées avec une certaine liberté. Ce sont les ques-

tions dialectiques, où la métaphysique s'infiltre peu à peu et finit par passer tout entière.

La question de l'influence philosophique de saint Anselme revient donc, et nous commencerons par convenir qu'au moyen âge elle n'a pas été très considérable. D'abord la grande lutte intellectuelle du temps, celle des réalistes et des nominaux, commençait à peine. Le problème n'avait point été envisagé dans ses profondeurs, et le réalisme de saint Anselme se réduit, théologie à part, à quelques lignes de peu d'intérêt. De plus, la démonstration *a priori* de l'existence de Dieu, qui est le titre philosophique le plus original de saint Anselme, a été rejetée par la plupart des scolastiques, saint Thomas à leur tête, qui, toujours fidèle à son maître Aristote, montre une prédilection décidée pour les démonstrations appuyées sur l'expérience. En revanche, à partir de Descartes, la preuve de saint Anselme paraît avec le plus vif éclat sur la scène philosophique, se mêle à la lutte des grandes écoles, et devient inséparable de l'histoire de l'esprit humain.

Descartes, qui croit la découvrir pour la première fois quand il ne fait que la renouveler par une forme originale, la défend intrépidement contre Hobbes et Gassendi. A leur tour Malebranche, Fénelon, Lami, toute l'école cartésienne, en y comprenant Spinoza, tiennent ferme sur les pas du maître. Bossuet lui-même, cartésien fidèle sans doute, mais cartésien discret, formé à Navarre par des thomistes zélés et d'habiles péripatéticiens, Bossuet prête à la preuve *a priori* le secours inattendu de sa raison sévère et la magnificence du langage divin des *Élévations*. Les newtoniens, malgré leurs griefs contre Descartes, ne rejettent pas son argument, et Leibnitz enfin, qui se porte volontiers l'adversaire de la philosophie cartésienne, jette d'abord sur la preuve *a priori* un regard sévère, puis la reprend en sous-œuvre, la remanie plusieurs fois, et se flatte de l'avoir portée au dernier point de perfection.

Au XVIIIe siècle, tout change : à l'approbation universelle succède l'universel dédain. Il suffit d'un vers de Voltaire pour livrer la preuve cartésienne à la raillerie de l'Europe, en attendant qu'elle trouve un plus sérieux adversaire dans Emmanuel Kant, qui réunit contre elle tout l'effort de sa dialectique.

Cette histoire de la preuve de saint Anselme a été faite plusieurs fois; M. de Rémusat y ajoute un chapitre curieux : c'est le tableau des récentes controverses dont elle a été l'objet en Allemagne, réhabilitée avec éclat par M. Schelling, puis reprise tantôt à un titre et tantôt à un autre par M. Hegel. Quand j'entends des esprits ingénieux traiter si légèrement une pensée qui a occupé tant d'hommes de génie, qui a paru solide et profonde, non-seulement à des méta-

physiciens tels que Descartes et Leibnitz, mais à l'esprit du monde le plus armé contre les subtilités et les chimères, à Bossuet, je ne puis qu'admirer tout ce qu'il y a de superbe caché sous la modestie du bon sens. Je sais ce qui arme de défiance une foule d'esprits contre ces discussions illustres où le génie combat contre le génie; ils craignent que le drame, à cause de sa grandeur même, ne puisse avoir de dénoûment. C'est le reproche éternel qui s'élève contre la philosophie : on l'accuse de ramener toujours les mêmes systèmes, vainqueurs d'abord et puis vaincus, dans un cercle sans fin et sans repos, et quand jamais cette objection a-t-elle été plus amèrement dirigée que de nos jours contre les serviteurs de la philosophie? — Vous savez assez bien l'histoire, leur dit-on, vous restituez avec quelque habileté les anciens systèmes; mais, après nous avoir fait entendre le pour et le contre, vous ne concluez pas. — Eh bien! voici une question où la philosophie française a une opinion, et comme cette opinion est assez arrêtée pour ne point paraître équivoque, et assez appuyée de bonnes raisons pour avoir quelque chance d'être définitive, je vais essayer de l'exposer en peu de mots.

Saint Anselme a deux fois abordé le problème de l'existence de Dieu. Sa première démonstration, celle qu'on peut appeler la démonstration platonicienne, et qui remplit sous des formes diverses les quatre premiers chapitres du *Monologium,* consiste à partir des biens imparfaits qui se rencontrent parmi les êtres de ce changeant univers pour s'élever au souverain bien, source de tous les biens particuliers, à l'être parfait, mesure de toute existence et de toute perfection.

Cette démonstration a un caractère bien remarquable : c'est qu'elle s'appuie tout à la fois sur les données de l'expérience et sur les conceptions de la raison. Comment savons-nous que ce monde est peuplé de choses imparfaites où le bien se mêle avec le mal? Par nos sens, par notre cœur, en un mot par l'expérience. Mais est-ce l'expérience qui nous fait concevoir le souverain bien, l'être parfait et infini? Non; c'est la raison. La preuve platonicienne associe ces deux puissances de l'esprit humain : l'expérience, qu'elle consulte sans s'y asservir; la raison, qu'elle applique à des faits réels, au lieu de la laisser flotter dans le vide de l'abstraction; du sein des choses sensibles, elle monte vers la région des choses idéales, et s'élève de l'univers à Dieu, sur la foi de ce principe, que l'imparfait a sa raison dans le parfait, et le contingent dans le nécessaire.

Tel est le caractère de la démonstration platonicienne, et c'est ce qui lui donne à nos yeux une solidité inébranlable. Pourquoi cette démonstration n'a-t-elle pas suffi à saint Anselme, et d'où lui est venue la pensée d'en chercher une autre? Il va nous l'apprendre :

« Après avoir écrit le *Monologium*, dit-il, je remarquai qu'il est formé d'une longue chaîne d'argumens étroitement liés, et je me demandai s'il ne serait pas possible de découvrir un argument unique, lequel n'eût besoin que de soi-même pour établir que Dieu existe réellement, que toutes choses tiennent de lui leur être et leur bonté, en un mot tout ce que nous croyons de la substance divine. »

Ainsi ce qui sollicite l'esprit de saint Anselme, c'est ce besoin de simplicité abstraite et de rigueur rationnelle qui constitue l'esprit géométrique. Au lieu de faits compliqués, de notions simples, définies, immuables, sur lesquelles on puisse raisonner rigoureusement, voilà bien ce qu'aiment les esprits géomètres, et voilà aussi ce que cherche Anselme, avec ce trait particulier d'unir à l'esprit de géométrie une mysticité passionnée; il lui faut donc un argument simple, unique, purement rationnel. Comment le découvrir? « J'avais commencé, dit-il, à chercher si l'argument pouvait être trouvé... Quand il me paraissait que j'allais le saisir, il échappait à mon esprit... De désespoir, je voulais y renoncer... mais j'essayais en vain de m'en défendre, cette pensée revenait m'obséder avec une certaine importunité. Un jour donc que je me fatiguais à la repousser, dans le conflit même de mes pensées s'offrit à moi ce dont j'avais désespéré. »

Cet argument qui ravit saint Anselme par sa simplicité consiste à déduire l'existence de Dieu de la notion abstraite du souverain bien, ou de la perfection souveraine, ou encore du meilleur. Saint Anselme s'adresse à l'*insensé* de l'Écriture, à celui qui a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, et il prétend faire sortir un aveu de croyance de cet aveu d'incrédulité. Vous niez Dieu, dit-il, donc vous avez l'idée de Dieu, c'est à savoir l'idée de ce qu'il y a de meilleur, de plus grand, de plus parfait. S'il en est ainsi, vous devez convenir que ce Dieu, que ce meilleur existe au moins en idée. Or, s'il existe en idée, il faut nécessairement qu'il existe aussi en réalité; car autrement, l'idée de Dieu, l'idée du meilleur serait contradictoire. Elle serait, vous l'accordez, l'idée du meilleur, l'idée de ce qui se peut concevoir de plus grand, et cependant on pourrait concevoir quelque chose de meilleur et de plus grand, c'est-à-dire un Dieu réel. La contradiction est manifeste. La seule idée de Dieu renferme donc l'existence de Dieu. Quiconque parle de Dieu confesse Dieu, et si sa bouche le nie, sa raison l'affirme.

Telles sont les deux démonstrations de saint Anselme, et il est aisé de voir qu'il existe entre elles une distinction radicale, ce qui n'a pas empêché M. de Montalembert, et il n'est pas le seul, de les confondre complétement (1). Mais voici une des particularités les plus

(1) *Saint Anselme*, fragment, par M. de Montalembert, p. 11.

curieuses de l'histoire de l'esprit humain, c'est que Descartes, qui ne lisait presque rien, qui certainement ne connaissait pas les écrits de saint Anselme, qui peut-être n'avait jamais entendu parler de ses argumens, ou qui du moins, si l'on suppose avec Leibnitz que ses maîtres, les pères jésuites de La Flèche, avaient eu occasion de les discuter devant lui, n'en pouvait avoir conservé tout au plus qu'un très vague souvenir, Descartes, abordant le problème de l'existence de Dieu au livre des *Méditations*, six siècles après saint Anselme, suit la même marche et reproduit sous d'autres formes les deux mêmes démonstrations.

Sorti vainqueur du doute universel et assuré de la réalité de son existence par celle de sa pensée, Descartes s'appuie sur ce solide fondement pour s'élever à la connaissance de Dieu. Il trouve en lui-même, d'une part, la conscience de son être imparfait, limité, sujet au doute et à l'erreur, de l'autre, l'idée de l'être tout parfait, infini, infaillible, laquelle, ne pouvant venir d'aucune cause imparfaite, ne saurait être que l'image du vrai Dieu, gravée par lui dans nos âmes, comme la marque de l'ouvrier. Voilà sous une forme, il est vrai, très originale, la démonstration platonicienne de l'existence de Dieu, celle du *Monologium*. Elle a ici un avantage particulier qu'on ne saurait trop remarquer, c'est de prendre pour base la conscience. Ce n'est pas seulement une preuve expérimentale, c'est une preuve psychologique. Mais si Descartes était un grand observateur, il était encore plus un grand géomètre. Il avait la passion des idées claires et distinctes, et il entendait trop souvent par-là cette clarté particulière, cette clarté de l'abstraction qui est propre aux mathématiques. Lui aussi, il veut un argument simple, indépendant de l'expérience, en dehors des réalités, vrai *a priori*, en un mot un argument géométrique. Convaincu de l'avoir trouvé, il consacre sa cinquième *Méditation* à le mettre en lumière et le présente comme une découverte subite et inattendue de son esprit :

En géométrie, dit-il, on raisonne sur des idées pures, telles que l'idée du cercle en soi, du triangle en soi, et de cette seule idée on déduit une foule de conséquences. Et de même pour la sphère, la pyramide, le cône, et toutes les choses géométriques. S'assure-t-on, par exemple, à l'aide de l'analyse, que l'idée du triangle en soi implique cette condition, que la somme de ses trois angles soit égale à deux droits; on n'hésite pas à affirmer que, dans tous les triangles réels et possibles, la somme des angles est en effet égale à deux droits. Il n'y a pas besoin de rien mesurer, de rien vérifier. Cela est certain *a priori*. Eh bien! pourquoi l'existence de Dieu ne pourrait-elle pas se prouver aussi *a priori*, à la manière des géomètres, par la seule idée de Dieu considérée en soi, abstraction faite de toute

réalité et de toute expérience? Car enfin l'idée de Dieu, c'est l'idée de l'être qui renferme toutes les perfections. Or l'existence nécessaire est une perfection; si donc on a le droit d'affirmer d'une chose tout ce qui est contenu dans son idée, et si l'existence est comprise dans l'idée de Dieu, il faut conclure que Dieu existe, par la seule nécessité de son idée. La preuve est géométrique.

Il faut voir la satisfaction de Descartes quand il fait ressortir la simplicité parfaite et l'apparente rigueur de ce raisonnement. Bien que sa joie ne s'exprime pas avec cette effusion de mysticité propre à saint Anselme, c'est toujours dans le logicien du XIe siècle comme dans le mathématicien du XVIIe, c'est le triomphe de l'esprit géométrique se complaisant en ses libres créations dans les régions spacieuses de l'entendement pur.

Et cependant il est certain que cette preuve n'a pu tenir contre la dialectique de Kant. L'auteur de la *Critique de la raison pure* a parfaitement bien vu que le propre de l'argument cartésien, c'est d'être purement logique, de ne reposer que sur l'abstraction. Or il démontre avec une force incomparable qu'une philosophie qui veut emprunter ses procédés aux mathématiques renonce à la nature et à la vie, et que jamais d'une abstraction la logique la plus subtile ne fera sortir un atome de réalité.

Vous déduisez, dit-il à ces géomètres, l'existence de Dieu de son idée; mais qu'est-ce que cette idée? Admettez-vous qu'en fait, on ne peut pas concevoir Dieu sans le concevoir comme réel? Alors le syllogisme est inutile. Il n'y a pas à raisonner, il faut dire que l'existence de Dieu est une vérité évidente par elle-même. Prenez-vous l'idée de Dieu comme une pure supposition, comme une pure abstraction? Soit; mais alors vous aurez beau raisonner et géométriser, vous ne tirerez par l'analyse de cette abstraction que ce que vous y aurez mis. Or, si vous faites entrer dans votre hypothèse l'existence réelle de Dieu, il n'est pas merveilleux que vous l'y retrouviez, et cela s'appelle supposer ce qui est en question. Si vous ne l'y mettez pas, si vous partez vraiment d'une abstraction ou d'une hypothèse, l'analyse n'en fera sortir qu'une existence hypothétique et abstraite que vous ne transformerez en existence réelle que par le plus flagrant des paralogismes.

Cette argumentation est péremptoire. Elle a paru telle aux plus éminens esprits de notre temps (1), et M. de Rémusat, défenseur naturel de saint Anselme, a la sagesse de l'abandonner sur ce point. A

(1) Voyez en particulier l'opinion de Royer-Collard sur l'argument cartésien dans ses *Fragmens* recueillis par M. Jouffroy (tome III des *Œuvres de Reid*, page 376), et les leçons de M. Cousin sur Kant, où la question est traitée à fond. Leçon VIe, page 103.

quelle conclusion faut-il donc aboutir sur les démonstrations de saint Anselme? Selon nous, il ne suffit pas de dire que le syllogisme du *Proslogium* ne prouve rien, il faut aller jusqu'à reconnaître que le syllogisme en général n'a pas grand' chose à faire dans la science des choses divines. Peut-être, en disant notre avis en quelques mots sur un point si grave, risquerons-nous, pour être précis, de paraître hasardeux et tranchant. Il nous semble pourtant que, si la philosophie française a de nos jours accompli quelque chose de solide et d'heureux, c'est la transformation radicale qu'elle a fait subir au problème de l'existence de Dieu et en général à la métaphysique tout entière. Jusqu'à ces derniers temps, la théodicée était trop souvent une science abstraite, une sorte de géométrie transcendante, où, au lieu de traiter des surfaces et des courbes, on traitait des attributs de Dieu. On y posait des axiomes et des définitions, on y accumulait des syllogismes. Les preuves de l'existence de Dieu se classaient en je ne sais combien de catégories. Venaient ensuite les attributs de Dieu, également répartis en un très grand nombre de subdivisions. Cet ordre sévère, ce caractère démonstratif et logique, qui ont leurs avantages dans certaines sciences, particulièrement dans les sciences de démonstration, tout cela était un héritage de la scolastique. A Dieu ne plaise que je conteste la solidité du célèbre traité de Samuel Clarke, mais il est certain que le raisonnement et la logique y dominent trop et y étouffent un peu la psychologie. Que sera-ce si l'on examine la théologie rationnelle de Wolf, avec son luxe de définitions, d'axiomes, de théorèmes et de corollaires, qui lui donnent un air de ressemblance avec les *sommes* théologiques du moyen âge, ou, si l'on veut, avec nos traités de géométrie? Contre cette théodicée abstraite, j'avoue que la dialectique de Kant est puissante, mais j'ose dire qu'elle n'effleure même pas la théodicée véritable, celle qui est fondée sur la conscience, celle que chacun de nous porte en soi, qui s'appuie non sur des formules mortes et des concepts abstraits, mais sur des intuitions pleines de réalité et de vie.

Voilà le propre caractère que la philosophie française imprime chaque jour davantage à ses recherches sagement circonspectes dans la science périlleuse des choses divines. Elle consulte avec respect les grands traités de Bossuet, de Fénelon, et les solides ouvrages, déjà pourtant très inférieurs, des Clarke et des Wolf, elle va même chercher dans la poussière des bibliothèques les *sommes* trop négligées du moyen âge; mais elle demande surtout la connaissance de Dieu à la contemplation philosophique des choses réelles. Son livre toujours ouvert, c'est la conscience humaine. Elle y trouve dans tous les jugemens les plus sublimes comme les plus familiers de la raison, dans les sentimens du cœur, dans les caprices et les

rêves de l'imagination, dans les désirs et les actes de la volonté, une idée qui fait le fond de la vie intérieure, toujours présente, toujours agissante, l'idée de l'être parfait.

De la conscience individuelle, elle passe à cette conscience universelle dont l'histoire de l'humanité développe les replis. Elle trouve dans les symboles des cultes, dans les créations de l'art, dans les systèmes des philosophes, cette même idée de plus en plus éclaircie, épurée, agrandie par le progrès des âges. Enfin elle ne ferme pas les yeux au spectacle de la nature, bien que Dieu y soit peut-être moins visible que dans l'homme, et s'y manifeste sous des voiles plus épais. Elle s'adresse aux explorateurs du globe, du ciel, de la nature animée, et au fond de leurs théories ou de leurs conjectures elle trouve comme principe nécessaire, ou comme postulat vainement écarté, la cause divine, le géomètre éternel, le principe intelligent et immobile de l'ordre, de la vie et du mouvement.

C'est ainsi que par une triple expérimentation, celle de la conscience, celle de l'histoire et celle de la nature, se forme et s'accroît la philosophie des choses divines. Le raisonnement et le syllogisme ont ici le second rang; ils sont au service de l'observation. Ce n'est pas avec des définitions et des théorèmes que se construit dans un ordre faussement régulier une ontologie creuse et factice; c'est avec des faits et des lois tirées du fond le plus intime de la conscience que s'élabore lentement une théodicée vivante.

Cette conclusion laisse la gloire de saint Anselme en sûreté. Son argument du *Proslogium* reste comme le type le plus ingénieux de l'application de la logique pure à la philosophie; mais ce qui reste surtout, ce sont les belles démonstrations platoniciennes du *Monologium*, recueillies par une philosophie amie de l'observation, de plus en plus dépouillées de leur appareil syllogistique et de leur caractère abstrait, telles que les conçut et les exprima l'auteur inspiré du *Phèdre*, du *Banquet*, de *la République* et du *Phédon*. C'est là aussi le dernier mot du livre de M. de Rémusat. Animé pour saint Anselme d'une sympathie qu'il excelle à faire partager, il n'a pas ces molles complaisances des panégyristes ordinaires. S'il décrit avec l'exactitude d'un érudit, s'il peint avec le coloris d'un artiste celui qu'il appelle avec raison le meilleur des moines, il le juge avec l'indépendance d'un philosophe. Par l'imagination, il est du XIe siècle, et le ramène vivant sous nos yeux; mais sa raison est de notre temps, et personne ne fait mieux sentir que, s'il est utile de raconter le moyen âge et légitime de le respecter, il serait insensé de s'y asservir.

ÉMILE SAISSET.

SOUVENIRS D'UNE STATION

DANS

LES MERS DE L'INDO-CHINE.

AMARAL ET LES PIRATES CHINOIS.

I.

Après avoir visité les Indes néerlandaises et les colonies espagnoles (1), nous avions hâte de regagner les côtes du Céleste Empire. Nous ne pouvions cependant songer à rentrer à Macao sans nous être arrêtés à Singapore. Ce comptoir anglais est un des points de la Malaisie qu'il faut nécessairement connaître, si l'on veut se faire une idée exacte du triple rôle qu'affecte l'intervention européenne dans les mers de l'Indo-Chine.

Partis de Batavia le 1er août 1849, nous franchîmes rapidement le canal qui sépare l'île de Banca, célèbre par ses mines d'étain, des côtes basses et marécageuses de Sumatra. Sept jours après notre départ, nous nous trouvions à la hauteur de l'île Bintang, dont le pic aigu se perdait dans les nuages. La brise était fraîche, et nous pûmes, avant le coucher du soleil, dépasser le rocher de Pedra-Branca, posté comme un dieu Terme à l'entrée du détroit de Singapore. Nous nous dirigions, guidés par les dernières lueurs du jour, vers cette île, encore cachée sous l'horizon, quand une longue pirogue, montée par deux rameurs, réussit à nous accoster, malgré la rapidité de notre sillage. Équipage et pirogue, nous crûmes un instant que tout allait disparaître dans l'écume que nous soulevions autour de nous; mais,

(1) Voyez les livraisons du 15 février et du 1er mars.

avant que nous eussions pu carguer une seule voile, le frêle et gracieux esquif s'était déjà rangé dans les eaux de *la Bayonnaise*, laissant accroché à nos chaînes de haubans un passager que nous vîmes, non sans surprise, arriver en un clin d'œil sur le pont de la corvette. Cet étranger, dont le teint bruni offrait je ne sais quel reflet de cuivre et d'or, n'appartenait à aucune des races que nous avions pu observer depuis notre départ de France. Il avait le nez aquilin, le front haut, le costume et la démarche que mon imagination s'était souvent plu à prêter aux princes des *Mille et une Nuits*. Ce n'était pas un prince cependant qui venait, à quinze milles en mer, saluer l'arrivée de la corvette française; c'était un simple *comprador*, qui avait voulu, par cet empressement, s'assurer le monopole de notre clientèle.

Ce *comprador*, il est vrai, ne ressemblait guère au grave et placide fournisseur que nous avions laissé à Macao. Né sur la côte de Coromandel et sujet français, il n'eût point déparé, avec son épais turban de mousseline et sa longue robe blanche, le cortége de Dupleix ou celui de Tippoo-Saïb. Nous avions vu des Malais et des Chinois à en être lassés; nous trouvâmes quelque plaisir à contempler ce type d'une nation jadis descendue des sommets de l'Himalaya, et nous pressentîmes le genre d'intérêt qu'allait nous offrir notre nouvelle relâche. Singapore en effet, ce n'est déjà plus ni la Malaisie ni la Chine; ce n'est pas encore l'Inde. C'est le centre commun vers lequel convergent, pour apprendre à se connaître et peut-être à se confondre un jour, les trois grands peuples de l'extrême Orient, les Malais, les Chinois et les Hindous.

Nous ne pûmes jeter l'ancre sur la rade avant le milieu de la nuit. Le jour nous montra un de ces gracieux paysages dont le spectacle excitait de si vifs transports à bord de *la Bayonnaise* avant que trois années de campagne nous eussent appris à contempler les charmes de la nature tropicale avec plus d'indifférence. Au fond de la baie, encore enveloppée des vapeurs du matin, l'œil ne distinguait qu'un noir rideau de palmiers derrière lequel apparaissaient quelques huttes malaises avec leurs toits de feuillage. En face de la corvette, deux clochers de hauteur presque égale, pareils aux phares qu'un architecte hardi bâtit sur des écueils, semblaient indiquer l'existence d'une ville submergée par des flots de verdure. Non loin de ces clochers, et faite pour attirer les premiers regards, une riante colline, aux flancs tout chargés d'ombre, portait sur sa cime, comme une arche sauvée du naufrage, le palais au toit avancé, au vaste et frais portique, qu'habitait le gouverneur. Pendant que nos yeux s'arrêtaient tour à tour sur les mille détails de ce curieux panorama, un drapeau semblable à celui qui flottait à la poupe de notre corvette vint signaler à notre attention, sur le bord de la plage et non loin

du quartier malais, la maison du consul de France. Malgré l'heure matinale, nous n'hésitâmes plus à descendre à terre. Nous savions que nous allions frapper à la porte d'un exilé comme nous, et nous avions hâte de serrer une main sympathique, d'entendre parler de la France avec cet amour qu'une longue absence a toujours le don de raviver. Notre attente ne fut point trompée. Nous retrouvâmes sous le toit consulaire, à Singapore comme à Macao et à Manille, cette franche hospitalité qu'il est doux quelquefois de recevoir d'aimables et bienveillans étrangers, qu'il est plus doux encore de devoir à des compatriotes.

Nous n'avions que peu de jours à passer à Singapore, et il nous importait de les bien employer. Quand nous eûmes parcouru à la hâte les divers quartiers de la ville, traversé plusieurs fois le bras de mer qui sépare la cité marchande aux magasins voûtés et aux lourdes arcades des longues avenues de villas et de cottages qui s'étendent sur la rive opposée, quand nous eûmes visité la pagode chinoise, la mosquée malaise et le temple voué par les Hindous au culte de Brahma, nous préférâmes à de nouvelles courses les récits pleins d'intérêt du consul de France et des missionnaires catholiques, qui, de ce poste avancé, sont toujours prêts à se porter sur les côtes de la presqu'île malaise ou sur les côtes du royaume de Siam. C'est grâce à ces communications bienveillantes que nous pûmes, malgré la rapidité de notre passage, nous faire une idée assez précise de la situation présente et de l'avenir de Singapore. On sait comment le patriotisme ambitieux d'un homme de génie dota la Grande-Bretagne, enrichie presque à son insu, d'une colonie nouvelle. Sir Stamford Raffles n'avait pu voir sans un profond regret l'île de Java, dont il avait pressenti le développement agricole, échapper en 1816 aux mains de l'Angleterre. Devenu gouverneur de Bencoulen, sur la côte occidentale de Sumatra, il chercha pour son pays un dédommagement au sacrifice contre lequel il avait en vain protesté. Après bien des recherches, il finit par arrêter ses vues sur la petite île de Singapore, alors inculte et presque inhabitée, mais qui commandait l'entrée des détroits de Rhio, de Dryon et de Malacca. Vers le commencement de l'année 1819, il obtint du sultan de Johore, vassal impatient de la Hollande, la cession de ce territoire, dont la superficie n'excédait pas 500 kilomètres carrés, et que nulle puissance européenne n'avait encore eu la pensée de convoiter. Par cette acquisition, si insignifiante en apparence, Raffles jetait les fondemens d'une ville qui ne devait point tarder à devenir la rivale de Manille et de Batavia. Des deux portes de l'extrême Orient, il occupait celle que le commerce anglais a le plus d'intérêt à ne pas laisser au pouvoir d'une nation étrangère. Le détroit de la Sonde ne met en com-

munication que l'Europe et la Chine; le détroit de Malacca est la grande route de Calcutta ou de Bombay à Canton. Moins de cinq cents lieues séparent Singapore des côtes du Bengale et de celles du Céleste Empire. Du sommet de ce triangle, l'Angleterre peut donc aisément surveiller les deux mers où son ambition l'appelle à dominer. Elle n'est plus qu'à cent lieues des côtes de Bornéo, qu'à cent quatre-vingts des rivages de Java; elle ouvre un nouveau débouché aux produits de la Malaisie, et attire insensiblement sous son égide tout ce qui n'a point encore subi la tutelle de l'Espagne et de la Hollande. Grâce à une telle position, le succès de l'établissement nouveau ne fut point un instant douteux. Avant de mourir, en 1827, Raffles put voir les opérations du comptoir qu'il avait fondé acquérir un degré d'importance que nul économiste n'aurait osé prévoir.

La prospérité de Singapore ne fit que grandir jusqu'au jour où la guerre de l'opium ouvrit aux vaisseaux anglais l'accès de nouveaux ports sur les côtes du Céleste Empire. Les transactions commerciales dont cet établissement était devenu le centre s'élevaient, année moyenne, à plus de 120 millions de francs. Depuis cette époque, le marché de Singapore est demeuré stationnaire, s'il n'a même subi un mouvement rétrograde : le commerce du thé s'est concentré dans les ports de la Chine, et les opérations directes avec la Grande-Bretagne ont à peine dépassé le chiffre de quelques millions; mais Singapore n'a point cessé d'être l'entrepôt où les divers états asiatiques viennent, par l'intermédiaire des négocians anglais, échanger leurs produits. C'est sur ce marché, ouvert à tous les pavillons, que les *pros* de Célèbes apportent la cire et le tripang de Timor, l'antimoine et l'or de Bornéo, la nacre et l'écaille de tortue pêchées dans la mer de Soulou.

L'Angleterre fournit presque seule les marchandises dont ces barques indigènes composent leurs cargaisons de retour. Singapore cependant n'est pas une ville anglaise : on y compte à peine quatre cents Européens sur une population de soixante mille âmes. Ce n'est pas même une ville chinoise, bien que les Chinois y soient en majorité. C'est un pandœmonium où tout ce qui veut trafiquer d'une industrie légitime ou illicite est assuré de trouver un asile. Le quartier européen, avec ses fraîches retraites, candides et pures comme des nids de colombes, est assis entre un repaire de forbans et un village de fumeurs d'opium. Si la sécurité de la colonie n'est pas plus souvent compromise par la présence de ces hôtes dangereux, c'est qu'ils redoutent les procédés sommaires de la police anglaise, ou qu'ils respectent peut-être cet unique refuge ouvert à leurs rapines. C'est ailleurs qu'ils vont porter la dévastation. Les côtes de Bornéo et l'entrée du golfe de Siam sont infestées par ces écumeurs de mer. Malheur à eux s'ils rencontrent alors les croiseurs britanniques! La main qui

les arma ne craint plus de les châtier, et les journaux anglais proclament avec orgueil ces sanglantes victoires, qu'il eût été plus humain, sinon plus profitable, de prévenir.

Il faut l'avouer pourtant, si la police de Singapore se montrait plus rigide ou plus tracassière, les *Orangs Laüt* (1) s'enfuiraient comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Ce qui les charme dans l'établissement anglais, ce qui les y ramène en dépit des efforts des Hollandais pour les retenir à Java, ce sont les merveilleuses facilités qu'ils trouvent dans ce port franc pour soustraire leurs personnes et leurs moyens d'existence à d'importunes investigations. Romulus n'eût point peuplé la cité éternelle, s'il eût exigé de chacun de ses nouveaux sujets un certificat de moralité; Singapore, pour grandir, a dû suivre l'exemple de Rome et des États-Unis. Vue de près, la liberté est rarement belle à voir, mais on ne peut méconnaître les grandes choses qu'elle enfante. Singapore est l'œuvre de cette politique qui fait tomber d'un seul coup toutes les entraves qui pourraient arrêter l'essor des transactions et paralyser l'énergie des forces individuelles. Le *free trade* y est la loi suprême, le gouvernement et l'administration de la justice n'y semblent qu'une superfétation. Quel contraste avec l'ordre parfait, avec la discipline que nous venions d'admirer à Java! Sir Stamford Raffles et le comte van den Bosch auront néanmoins, par des voies opposées, contribué à la transformation de l'archipel indien : le premier par l'ébranlement moral qu'il a imprimé, en fondant Singapore, à tous les états encore indépendans de la Malaisie; le second par le soin qu'il a pris d'assujettir les populations asiatiques aux travaux d'une culture régulière.

Les Chinois ont toujours été dans la Malaisie les premiers auxiliaires de la colonisation européenne. Ce sont eux qui ont défriché la partie aujourd'hui cultivée de Singapore. Ils s'avancent hardiment jusqu'au centre des forêts vierges, où le tigre recule pas à pas devant eux. Ce roi des déserts de l'Asie trouve dans le Chinois un ennemi aussi patient que rusé. Des fosses recouvertes d'une claie de bambou coupent en maint endroit les sentiers qu'il peut suivre. Malheureusement ces piéges, dont aucun indice ne trahit la présence, constituent pour le promeneur un danger plus redoutable que les griffes du monstre qu'ils sont destinés à détruire. La mission catholique de Singapore était encore attristée, au moment de notre passage, d'un affreux accident dont la province anglaise, qui fait face à l'île de Poulo-penang, venait d'être le théâtre. Un jeune missionnaire que nous avions connu à Hong-kong, M. Thivet, traversant le canal dans une pirogue, s'était fait déposer sur le rivage de Batoukaouan avec un de ses amis. Il allait pénétrer dans un enclos entouré d'une haie

(1) *Orangs Laüt*, hommes de mer en malais.

épineuse, quand tout à coup le sol s'enfonça sous ses pieds. Son compagnon accourt; arrivé sur le bord de l'abîme où M. Thivet vient de disparaître, son premier mouvement est de reculer d'horreur. C'est dans une fosse à tigres, de plus de vingt pieds de profondeur, qu'est tombé le malheureux missionnaire. Au fond de ce gouffre, son ami l'aperçoit gisant et le corps traversé par un épieu de palmier sauvage. Des secours arrivent. On se procure une corde, on descend jusqu'auprès du blessé, mais c'est en vain qu'on essaie de l'arracher à l'épouvantable supplice qu'il endure. Il faut scier lentement l'épieu à quelques pouces de terre. M. Thivet est transporté avec le bois qui l'a percé à Poulo-penang, où il expire au milieu de la nuit, toujours calme et résigné malgré d'atroces souffrances, la prière sur les lèvres, l'espérance dans le cœur, et souriant à cette mort imprévue comme il eût souri au martyre.

Les Chinois qui se dévouent au rude métier de défricheurs viennent presque tous du Fo-kien, et l'on sait que cette province renferme la population la plus virile du Céleste Empire. Ils trouvent d'ailleurs de puissans encouragemens dans les mesures libérales adoptées par la compagnie des Indes. Pendant les deux premières années, le trésor colonial ne prélève aucune taxe sur les champs défrichés. Il n'exige qu'un impôt presque insignifiant pendant les vingt années qui suivent. C'est ainsi que s'est acclimatée sur le territoire anglais la culture de la muscade, de la canne à sucre, du poivre, etc. L'émigration chinoise, sans cesse renouvelée, ne joue encore qu'un rôle secondaire dans les îles de la Malaisie; mais on ne peut s'empêcher de pressentir le rôle important qu'elle est appelée à y jouer tôt ou tard. Que la barrière qui a jusqu'ici contenu dans des limites, devenues trop étroites, les habitans du territoire céleste, s'écroule enfin sous les assauts réitérés de l'Europe, et vous verrez, comme un torrent qui a rompu ses digues, toute cette population nécessiteuse se déverser sur l'archipel dont elle connaît déjà le chemin. On ose à peine mesurer les conséquences d'un événement qui ferait sortir l'empire chinois de son apathie. C'est une eau stagnante qui dort depuis des siècles. Le jour où elle s'écoulerait vers l'Occident, elle serait encore capable, comme au temps des Barbares, de couvrir la face du monde.

Ce que les lois de Confucius ont fait pour la Chine, les préceptes des brahmes l'ont fait pour l'Hindoustan. Un préjugé religieux enchaîne les habitans du Bengale sur les bords du Gange. Les Hindous que l'on rencontre à Singapore sont nés presque tous sur la côte de Malabar. Ils ont leur industrie que nul ne songe à leur disputer. Ce sont eux qui courent en avant du *palanquin*, étroite et longue voiture au brancard de laquelle on attelle d'ordinaire un petit cheval persan. Ils conduisent à la main le poney qui galope, moins noir

sous sa robe d'ébène et moins prompt que le palefrenier demi-nu qui le guide. Assis face à face sur nos siéges à peine assez larges pour une seule personne, nous prenions en pitié ces longs corps amaigris qui semblaient ignorer la fatigue. Quand ils couraient ainsi dans les rues de Singapore, projetant leur brune silhouette sur les murs blanchis à la chaux des *store keepers*, on eût dit des ombres chinoises qui allaient s'évanouir après avoir passé sur l'écran d'une lanterne magique. A l'exception de ces piétons efflanqués qui eussent dignement figuré dans les jeux du stade, l'Inde n'envoie guère à Singapore que des meurtriers endurcis. On les marque au front de deux lignes d'écriture hindoue qui racontent à la fois leur crime et leur sentence. Ce sont ces malheureux qu'on emploie aux travaux des routes, tronçons inachevés qui viennent mourir à deux ou trois milles de la ville, sur la lisière de forêts et de jungles encore impénétrables.

Singapore, à tout prendre, m'a paru le plus triste séjour de la Malaisie. Le climat n'y est point insalubre, mais les chaleurs y sont excessives. On y peut admirer un instant l'activité d'un comptoir qui se vide et se remplit sans cesse, le mélange de toutes les races, l'étonnant assemblage de tous les types et de toutes les couleurs. On ne tarde point à se lasser d'avoir constamment sous les yeux des ballots qu'on débarque ou qu'on charge et de se sentir entouré d'un peuple immonde qui semble avoir apporté sur cette terre trop indulgente les vices de la civilisation et ceux de la barbarie. Nous eussions donc vu arriver sans regret le jour de notre départ, si nous n'eussions dû nous séparer à Singapore de notre aimable compagnon de voyage, le jeune duc Édouard de Fitz-James, et si nous n'eussions laissé sur cette terre d'exil un Français dont notre reconnaissance devait associer le souvenir à celui de nos amis de Macao, de Shanghaï et de Manille. Le 12 août, dans la matinée, nous serrâmes une dernière fois la main du compagnon que nous allions perdre, nous échangeâmes un affectueux adieu avec le consul de France, et *la Bayonnaise,* dont la mousson de sud-ouest enflait déjà les voiles, fit route vers la mer de Chine pour ne plus jeter l'ancre que sur la rade de Hong-kong ou sur celle de Macao.

II.

Des brises régulières et fraîches nous conduisirent rapidement jusqu'aux îles qui signalent l'approche du continent chinois et couvrent d'une longue chaîne granitique l'embouchure du Chou-kiang. Le 25 août 1849, nous donnions dans le canal des Lemas. Nous voulions nous arrêter quelques heures devant l'établissement de Hong-kong; le calme nous surprit au milieu de la nuit, et nous dûmes

mouiller, pour attendre le jour, à l'entrée de la rade. Vers cinq heures du matin, je fus éveillé par la voix de notre pilote, qui semblait engagé dans un colloque des plus animés avec des bateliers chinois dont la barque passait en ce moment à quelque distance de la corvette. Je n'appris que trop tôt le sujet de leur entretien. Le gouverneur de Macao, le brave capitaine Amaral, auquel depuis longtemps toutes nos sympathies étaient acquises, avait été assassiné, dans la soirée du 22 août, à quelques pas de la barrière qui sépare la presqu'île portugaise du territoire chinois. Le soir même, *la Bayonnaise* jetait l'ancre devant Macao, et je recueillais de la bouche du ministre de France les horribles détails de ce triste événement.

On n'a point oublié l'habileté que déployait le capitaine Amaral dans l'administration d'une colonie dont sa mâle vigueur avait seule prévenu la ruine et l'abandon (1). Depuis le jour où, attaqué par un millier de bandits, il avait, à la tête de quelques soldats, sévèrement châtié une tentative de surprise à laquelle les mandarins de Canton passaient pour n'être point demeurés étrangers, l'intrépide gouverneur avait adopté vis-à-vis des autorités chinoises un langage auquel ne les avaient point habituées ses prédécesseurs. Amaral ne voulait point voir dans la presqu'île cédée aux Portugais un don gratuit de la cour de Pe-king. Macao aussi bien que Hong-kong était, suivant lui, le prix de la victoire, non point d'une victoire remportée sur les troupes ou sur les vaisseaux de l'empereur, mais, ce qui valait mieux, d'une victoire remportée par les alliés de la Chine sur ses ennemis. Le territoire sur lequel flottait depuis plus de deux siècles l'étendart d'Emmanuel avait payé la dette contractée par l'empereur Kang-hi ; en vertu de cette concession maintes fois renouvelée, la colonie portugaise ne devait désormais relever que de l'autorité de la reine. Pour établir d'une façon incontestable le droit qu'il revendiquait, Amaral fit murer la porte de la douane chinoise et donna l'ordre de reconduire jusqu'à la barrière le délégué du *hoppo,* dont le rôle se bornait d'ailleurs, depuis deux ans, à favoriser de tout son pouvoir la contrebande entre Macao et Canton.

Ce dernier acte fut entre le capitaine Amaral et le vice-roi du Kouang-tong le signal d'une rupture complète. De toutes les mesures prises par cet homme énergique, ce ne fut point cependant celle qui exaspéra le plus les esprits. On sait quel culte le peuple chinois a voué aux tombeaux de ses ancêtres : honorer ces sépultures, y déposer de pieux sacrifices, telle est, à peu d'exceptions près, la seule pratique religieuse du peuple le moins spiritualiste de la terre. Amaral eut l'imprudence de froisser ce sentiment populaire.

(1) Voyez la livraison du 1er décembre 1851.

Une portion du territoire portugais avait été envahie depuis près d'un demi-siècle par des tombeaux chinois. Ce terrain fut légèrement entamé par le tracé d'une nouvelle route que le gouverneur avait entrepris de construire. Bien que les parens des morts dont on troublait ainsi le dernier asile eussent été largement indemnisés, bien qu'on leur eût laissé toutes facilités pour la translation des restes de leurs ancêtres, cette violation des tombes fut un prétexte que les Chinois saisirent avidement pour en faire un grief décisif contre l'homme dont leurs rancunes avaient juré la perte. Aucun symptôme extérieur ne vint cependant trahir la sourde irritation de la populace chinoise jusqu'au jour où les Anglais, par leurs bravades et leur modération également inopportunes, eurent, au mois d'avril 1849, rendu à cette race humiliée son orgueil et le courage de sa haine; mais alors on vit paraître sur les murs de Canton des placards qui osaient mettre à prix la tête du gouverneur Amaral. Le vice-roi, s'il n'autorisa pas ces proclamations, ne se hâta point de les faire disparaître. Le successeur de Ki-ing était depuis longtemps suspect aux Européens, et ce fut à ses suggestions qu'on attribua l'émigration générale qui ne tarda point à se produire parmi les Chinois de Macao. Cette ville se trouva, comme aux temps du règne des mandarins, subitement frappée d'interdit. Amaral ne s'émut point de cette désertion; il se contenta de prononcer la confiscation des biens de tout Chinois qui prolongerait son absence au-delà du terme qu'il prit soin de fixer. Les fugitifs n'attendirent point l'expiration de ce délai de rigueur pour rentrer sur le territoire portugais. Jamais l'énergie d'un seul homme n'avait triomphé de plus d'obstacles. Sans soldats, sans finances, sans avoir même la puissance d'un droit bien établi, Amaral suppléait à tout par la décision de son caractère. Les personnes qui critiquaient le plus amèrement ses mesures ne pouvaient s'empêcher d'admirer la vigueur intelligente qu'il déployait pour les faire réussir.

Un incident regrettable vint, au mois de juin 1849, compliquer une situation assez grave déjà par elle-même. Pour délivrer un de ses compatriotes détenu depuis quelques heures dans les prisons de Macao, le capitaine d'une frégate anglaise ne craignit point de violer par une irruption armée le territoire portugais et d'infliger à un brave officier, absent au moment de cette invasion, le plus cruel et le plus inutile outrage. Amaral ressentit vivement cette humiliation; pour la première fois on le vit manifester quelque abattement. « J'ai perdu, disait-il souvent à ses amis, le prestige qui faisait ma force; les Chinois n'auront plus peur de moi. » Il savait que les placards affichés sur les murs de Canton promettaient cinq mille piastres à celui qui rapporterait sa tête. Un domestique chinois attaché à son service ne cessait de lui représenter le danger auquel il s'exposait en sortant

sans escorte; d'autres personnes lui avaient rapporté, comme un bruit généralement répandu, que des assassins devaient s'attacher à ses pas et l'assaillir près de la barrière. Les Européens qu'un long séjour sur les côtes du Céleste Empire avaient initiés aux mœurs et aux coutumes chinoises engageaient vivement Amaral à ne point mépriser ces avis menaçans; mais ils n'obtenaient pour réponse qu'un dédaigneux sourire. Amaral était trop indifférent au danger pour s'entourer de précautions qui eussent dénoncé une inquiétude secrète. Il sentait que la population tout entière avait les yeux sur lui, et que s'il semblait fléchir un instant, c'en était fait de son œuvre. Il n'avait donc rien voulu changer à ses habitudes : tous les soirs il sortait à cheval, accompagné d'un seul officier, sans autres armes qu'une paire de pistolets cachés dans les fontes de sa selle. Le 22 août, à l'heure où les habitans de Macao vont chercher dans les plaisirs d'une courte promenade la seule distraction permise à leur existence monotone, quelques minutes avant le coucher du soleil, Amaral, qui s'était avancé jusqu'à la barrière, revenait avec son aide de camp vers l'enceinte intérieure de la ville portugaise. Une troupe de Chinois se présente tout à coup sur son passage; un enfant, qui portait à la main un long bambou à l'extrémité duquel paraissait fixé un bouquet, se détache de ce groupe et s'approche du gouverneur. Amaral croit que cet enfant veut lui présenter une requête : il se baisse, mais se sent à l'instant frappé violemment au visage. *Maroto* (misérable)! s'écrie-t-il, et poussant son cheval il veut châtier l'insolent qui s'enfuit. Six hommes se précipitent à sa rencontre, deux autres attaquent son aide de camp. Les assassins ont tiré de dessous leurs vêtemens ces sabres à lame droite et mal affilée dont se servent les Chinois; ils en portent au gouverneur plusieurs coups sur le bras gauche, le seul bras qui restât à l'héroïque manchot. La bride de son cheval entre les dents, Amaral faisait de vains efforts pour saisir un de ses pistolets. Assailli de tous côtés, déjà couvert de blessures dont aucune cependant n'était encore mortelle, il tombe enfin à terre; les meurtriers se jettent sur leur victime et lui arrachent plutôt qu'ils ne lui coupent la tête, ajoutant à ce hideux trophée la main du gouverneur qu'ils parviennent à séparer de l'avant-bras; ils prennent alors la fuite et s'échappent à travers la campagne, sans que les soldats chinois qui veillent à la porte de la barrière essaient de les arrêter. Pendant ce temps, le cheval du gouverneur galopait effrayé vers la ville : les premiers promeneurs qui le rencontrent ne prévoient encore qu'un accident sans gravité, ils se hâtent pourtant; mais bientôt ils voient accourir à eux l'aide de camp d'Amaral qui avait été désarçonné dès le premier assaut, et qui n'avait heureusement reçu que de légères blessures. Ils n'ont pas besoin de l'interroger : ses vêtemens en désordre, sa physionomie bouleversée où se peignent

encore l'horreur et l'épouvante, leur ont tout appris. A quelques pas plus loin, le corps mutilé d'Amaral leur confirme l'horrible vérité. Une voiture recueille ce tronc inanimé et le transporte à l'hôtel du gouvernement; mais la nouvelle de l'assassinat du gouverneur s'est déjà répandue dans la ville avec la rapidité de la foudre. Les soldats assiégent la porte du palais; ils veulent contempler une dernière fois le chef qui fut pour eux l'objet d'une vénération presque superstitieuse; les uns se jettent sur le corps du gouverneur en l'arrosant de leurs larmes, les autres font retentir l'air de mille imprécations. Parmi ces soldats au visage basané, on retrouve quelques mâles figures qui rappellent les beaux temps du Portugal. Ce sont encore, comme aux jours d'Albuquerque, les vétérans de l'Afrique et des Indes; ils ne demandent qu'un chef pour venger Amaral. Le ministre de France était accouru avec le secrétaire de la légation, M. Duchesne, au premier bruit du malheur qui venait de frapper la ville de Macao. Profondément attaché au Portugal dont mille liens lui faisaient une seconde patrie, M. Forth-Rouen avait inspiré au loyal représentant de la reine dona Maria la plus entière confiance et la plus affectueuse estime. Les soldats l'entourent et ne veulent écouter que lui. « Vous étiez l'ami du gouverneur, s'écrient-ils; prenez le commandement et marchez à notre tête; vous nous aiderez à le venger! » C'est avec peine que M. Forth-Rouen parvient à les calmer et à dominer sa propre émotion. Déjà d'ailleurs les six fonctionnaires sur lesquels allait retomber tout le poids du gouvernement s'étaient assemblés. Ce conseil, présidé par l'évêque et composé du juge, du commandant des troupes et de trois sénateurs, annonça aux habitans de Macao qu'en vertu des pouvoirs éventuels que lui conféraient les ordres de la reine, il avait pris la direction des affaires. Ce fut alors surtout que l'on comprit tout ce que la colonie avait perdu en perdant Amaral. Quel conseil pouvait dans ces graves circonstances remplacer un tel homme! La junte de gouvernement s'empressa de réclamer l'assistance des ministres étrangers résidant à Macao, et d'après leur avis elle envoya demander des secours à Hong-kong. Une note énergique fut en même temps adressée au vice-roi du Kouang-tong. Le conseil rappelait avec indignation les placards provocateurs qui avaient précédé le meurtre, sans s'inquiéter de dissimuler les soupçons de connivence que de pareils reproches laissaient planer sur les autorités de Canton. Au nom de sa majesté très fidèle outragée dans la personne de son représentant, la junte de Macao demandait l'arrestation immédiate des meurtriers réfugiés sur le territoire chinois et la remise des restes mortels du gouverneur.

Le vice-roi de Canton n'était plus l'honnête et bienveillant Ki-ing. A ce mandarin tartare avait succédé depuis le mois de février 1848 un fonctionnaire chinois aux allures austères, d'un esprit âpre et

d'une humeur inflexible, sans pitié pour les malfaiteurs, mais fort aimé de la populace chinoise, dont il flattait les passions. Enorgueilli par le récent succès qu'il avait obtenu sur le gouverneur de Hong-kong, Séou traitait la colère des étrangers avec dédain. Il avait pour eux presque autant de mépris que de haine. Des traits durs et impassibles révélaient chez lui un singulier mélange d'astuce et de fermeté. Dans la force de l'âge, — il n'avait alors que cinquante-cinq ans, — il voyait une vaste carrière ouverte à son ambition, et pouvait aspirer encore aux premières dignités de l'empire. Son orgueil attendait avec impatience le moment de prendre une revanche éclatante des affronts que lui avait infligés le gouverneur de Macao. Séou avait-il soudoyé les assassins d'Amaral? avait-il eu du moins connaissance de leur projet? C'est ce qu'aucun témoignage n'avait encore pu établir. Séou avait sans doute prévu la catastrophe qui venait de répandre le deuil dans Macao; bien d'autres l'avaient prévue, l'avaient même annoncée avant lui. Ce qui était incontestable, c'est qu'il s'était mis en mesure d'en profiter. Des corps de troupes avaient été dirigés sur l'île de Hiang-shan; un camp était établi près de la petite ville de Caza-Branca; un fort depuis longtemps abandonné, qui commandait l'isthme traversé par la barrière chinoise, avait été armé secrètement et pourvu d'une nombreuse garnison.

La réponse de Séou à la communication de la junte portugaise ne fut point de nature à dissiper les soupçons qu'avait pu faire naître sa conduite ambiguë. Le vice-roi s'abstenait avec soin d'exprimer le moindre regret ou la moindre horreur de l'attentat qui lui était dénoncé. « Le noble gouverneur, disait-il, était pendant sa vie d'un caractère cruel. Qui sait si ses propres compatriotes n'auront pas armé contre lui des assassins pour satisfaire leur vengeance? Vous me dites qu'on a vu affichés sur les murs de Canton des placards et des proclamations, et que les autorités chinoises ont dû en avoir connaissance. S'ensuit-il pour cela que le meurtre dont vous vous plaignez soit l'œuvre de ces autorités? Vous me réclamez en même temps la tête et la main du gouverneur : où sont-elles? Pour les trouver, ne faut-il pas avant tout découvrir les assassins? Vos demandes sont donc complétement dépourvues de raison. — La loi sur l'homicide est claire. Avant de juger et de porter des sentences, il faut rechercher avec soin la vérité. La vie de l'homme appartient au ciel; on ne doit point en disposer à la légère. »

Pendant que les autorités de Macao engageaient ainsi avec le vice-roi de Canton une polémique dans laquelle tout l'avantage devait rester à l'astucieux mandarin, les soldats portugais n'étaient pas demeurés inactifs. Ils avaient occupé la barrière et arrêté trois soldats chinois que le commandant de ce poste évacué depuis la veille avait

laissés derrière lui en observation. Ces Chinois étaient une capture précieuse. Pour s'échapper, les assassins n'avaient pu trouver d'autre passage que la porte de la barrière. Les soldats chinois qu'on venait d'arrêter devaient donc les connaître; ils devaient savoir en vertu de quels ordres la fuite de ces malfaiteurs avait été tolérée, quand il était si facile et si naturel d'y mettre obstacle. Le conseil de Macao approuva cette arrestation et fit conduire les prisonniers dans la citadelle.

L'occupation de la barrière par des troupes portugaises équivalait presque à une déclaration de guerre. Ce furent les Chinois qui se chargèrent imprudemment d'ouvrir les hostilités. Du fort que Séou avait fait armer secrètement, ils tirèrent à toute volée quelques boulets qui vinrent labourer l'isthme et mourir à quelque distance du poste portugais. A l'instant, une compagnie de trente-cinq hommes, soutenue par un bataillon de la garde urbaine, gravit au pas de course l'éminence qu'occupaient les soldats de Séou, pénétra dans le fort par les embrasures, et mit en déroute l'armée chinoise. Ce coup de main, dirigé par un très jeune officier, le lieutenant Mezquita, fut exécuté avec une remarquable vigueur. Soixante-quinze Chinois restèrent sur le champ de bataille, tandis que les Portugais, qui avaient dû essuyer à bout portant le feu des canons ennemis, eurent à peine quelques blessés. L'âme d'Amaral animait encore les soldats qu'il avait commandés. Si l'on n'eût enchaîné leur ardeur, ils eussent à l'instant marché sur Caza-Branca; le conseil s'opposa très sagement à ce projet : il voulait une réparation éclatante du meurtre d'Amaral; il repoussait comme indignes d'une nation civilisée de sanglantes représailles et des dévastations inutiles.

La facile victoire remportée par le lieutenant Mezquita n'assurait cependant qu'à demi la sécurité de Macao. Les ennemis extérieurs étaient en fuite; mais les ennemis intérieurs pouvaient, par leurs trames secrètes, prendre une terrible revanche de l'échec que venaient d'essuyer les troupes impériales. Si l'incendie éclatait au milieu du bazar, si les milliers de soldats dont on pouvait compter les tentes plantées de toutes parts dans la campagne accouraient à la faveur d'une nuit orageuse sous les murs de Macao, comment une garnison composée à peine de trois cents hommes pourrait-elle faire face à ce double péril? Après la lutte sanglante qui avait eu lieu le 25 août, l'épée était tirée entre le Portugal et le Céleste Empire. Il fallait s'attendre à la fois aux attaques ouvertes et aux trahisons. C'est dans cette conjoncture critique que l'intervention des ministres étrangers allait devenir la véritable sauvegarde de Macao. Deux navires de guerre anglais, l'*Amazon* et la *Medæa*, une corvette et un brick appartenant à la marine des États-Unis et placés sous

les ordres du commodore Geisinger, le *Plymouth* et le *Dolphin*, étaient venus, deux jours après le meurtre du gouverneur, prêter l'appui moral de leur pavillon à l'établissement portugais. *La Bayonnaise* n'avait point tardé à se joindre à cette division, mouillée à deux milles environ de la côte. Ce déploiement de forces était déjà un avertissement menaçant pour les Chinois. Il avait été précédé d'une démarche plus importante encore. Pendant que le gouverneur de Hong-kong adressait au vice-roi une lettre dans laquelle les ménagemens toujours commandés à la diplomatie n'avaient pu étouffer complétement le cri d'une juste indignation, les représentans de la France, de l'Espagne et des États-Unis s'entendaient pour faire parvenir à Canton une note collective, témoignage non moins énergique de l'horreur que leur inspirait l'odieux attentat commis sur la personne du gouverneur de Macao. Trompé par la malencontreuse collision qui avait eu lieu deux mois auparavant entre les Anglais et la garnison portugaise, attachant, comme tous les Chinois, une ridicule importance aux bruits de guerre que chaque courrier apportait alors de l'Europe et croyant les *barbares* à la veille de rallumer leurs antiques querelles, le vice-roi n'avait pas prévu cette réprobation unanime. Un pareil concours renversait tous ses plans; s'il ne changea point ses dispositions secrètes, il changea du moins son langage. Les premières réponses de Sëou à la junte portugaise, au gouverneur de Hong-kong lui-même, avaient été pleines de dédain et d'arrogance. Celles qui suivirent la réception de la note collective adressée par les ministres résidant à Macao semblèrent révéler un secret désir de conciliation. Malheureusement la sympathie des alliés du Portugal fut prompte à se refroidir. Ce furent d'abord les navires anglais qui regagnèrent Hong-kong sous prétexte d'aller défendre cet établissement contre d'imaginaires attaques qu'on feignit d'appréhender. Pressé de restituer à la ville de Macao l'appui si efficace du pavillon anglais, M. Bonham exhuma des archives du gouvernement de Hong-kong une dépêche de lord Aberdeen qui prescrivait à son prédécesseur de ne point intervenir dans les querelles des Chinois et des Portugais. Cette retraite des Anglais détermina une tiédeur subite chez le ministre des États-Unis. Il savait de quels sérieux intérêts il était le protecteur, et n'avait point, pour s'engager dans cette délicate question, la complète liberté du ministre de France ou du ministre d'Espagne. Il avait pu céder à un premier élan de générosité, il avait pu, vaincu par sa loyale et sympathique nature, oublier un instant les erremens d'une politique qui s'est longtemps fait gloire de demeurer indifférente à tout conflit dont ne devait souffrir aucun intérêt américain; mais, dès qu'il crut découvrir chez les Anglais l'intention de compromettre des rivaux redoutés vis-à-vis du

gouvernement chinois, il s'émut des pas qu'il avait faits dans la voie de l'intervention et refusa formellement d'en faire de nouveaux. Pour qui avait pu apprécier le caractère honorable du plénipotentiaire américain et l'esprit chevaleresque du commodore Geisinger, il était évident que cette retraite ne pouvait s'expliquer que par des échanges de notes diplomatiques. Ni l'un ni l'autre n'eussent voulu laisser l'établissement portugais exposé aux assauts de bandes sans aveu : toute attaque de pirates, tout soulèvement populaire eussent trouvé les marins du *Plymouth* et du *Dolphin* prêts à les réprimer sans le moindre ménagement; mais, dans l'opinion du ministre des États-Unis, les principes rigoureux du droit des gens ne permettaient point aux représentans étrangers d'assumer un rôle plus actif dans cette querelle et de s'associer à la poursuite d'une réparation qui ne concernait, après tout, que le Portugal. M. Forth-Rouen se montra vivement blessé de cette défection. Impatient de manifester d'une façon plus formelle et plus apparente encore son entier dévouement à la cause dont il avait dès le premier jour embrassé la défense, il crut devoir m'inviter à faire entrer *la Bayonnaise* dans le port intérieur de Macao. Par cette démarche, le ministre de France donnait une forme en quelque sorte palpable à notre intervention. Il couvrait, moralement du moins, tout un côté de la ville, le côté le plus accessible et le plus vulnérable; il plaçait pour ainsi dire le pavillon français entre Macao et ses ennemis.

Nous songions depuis longtemps à entreprendre des réparations que les exigences d'un service actif avaient pu seules nous conseiller de différer. Le doublage de la corvette était dans un état déplorable. Pas une feuille de cuivre qui ne fût rongée et n'offrît de nombreuses déchirures. Si les vers térébrans, si actifs dans les mers tropicales, se fussent attaqués à la carène de *la Bayonnaise* ainsi mise à découvert, des bordages entiers n'eussent pas tardé à être percés de mille trous. Il était donc arrêté dans notre esprit qu'au premier moment favorable, nous abattrions la corvette en carène pour remplacer une partie de son cuivre. Cette opération se fût faite avec plus d'avantage et de facilité à Manille, on pouvait à la rigueur l'exécuter à Macao; ce fut le prétexte que je choisis pour répondre aux intentions de M. Forth-Rouen sans paraître sortir encore des limites d'une stricte neutralité.

Déjà notre artillerie, nos projectiles, nos vivres, nos approvisionnemens, transportés par des bateaux chinois, avaient été débarqués à terre. La corvette allégée n'attendait qu'une marée favorable pour franchir la barre du port intérieur. Une circonstance imprévue vint ajourner notre appareillage. La mousson de sud-ouest touchait à sa fin, et les vents montraient depuis quelques jours une tendance mar-

quée à souffler du nord-ouest et du nord. La chaleur était accablante; les nuits même étaient sans fraîcheur. Sous un ciel d'une sérénité inaltérable, on respirait je ne sais quel air orageux qui semblait passer sur Macao comme un courant électrique. Tout annonçait l'approche d'une crise violente dans l'atmosphère. Le 12 septembre, je m'étais rendu à terre pour arrêter les dernières dispositions qui devaient précéder l'entrée de la corvette dans le port. Baigné de sueur et haletant sous une température de 33 degrés, j'essayais de rédiger quelques ordres, quand notre intelligent fournisseur entra dans la chambre où je m'étais réfugié. Je crus lire sur son front soucieux comme un avis secret qu'il n'osait pas formuler encore. « Eh bien! Ayo, lui dis-je, que présage cette affreuse chaleur? Est-ce un typhon ou tout simplement un orage? — *Who can say?* répondit le prudent Chinois : *perhaps a tyfoon, perhaps not.* — *Very hot indeed!* A trois heures de l'après-midi, j'étais de retour à bord. Le baromètre commençait à baisser. La nuit vint, et l'apparence du ciel fut loin de confirmer ce fâcheux pronostic. Les milliers de points d'or attachés à la voûte du firmament n'avaient jamais brillé d'une clarté plus vive et plus pure. Vers une heure du matin cependant, la brise, qui avait lentement tourné au nord-nord-ouest, parut un peu fraîchir, et quelques rafales qu'on eût prises pour l'écho d'un lointain mugissement arrivèrent jusqu'à nous. Les premiers rayons du jour éclairèrent à peine la baie de Macao, qu'un changement subit se produisit dans l'atmosphère. Le ciel se marbra de plaques épaisses et noires qui ne tardèrent point à s'unir et à former au-dessus de nos têtes un opaque rideau de brume. La température, malgré ce voile impénétrable aux rayons du soleil, n'en demeura pas moins étouffante. Les signes précurseurs de la tempête se multiplièrent ainsi pendant tout le cours de la journée. Ce furent d'abord les eaux qui se gonflèrent d'une façon inaccoutumée et atteignirent dans le port un niveau qu'on ne les avait jamais vues atteindre; puis, vers deux heures de l'après-midi, de grosses lames venant de l'est annoncèrent que l'ouragan régnait déjà au large. Ces lames s'élevaient soudainement sans qu'on pût en suivre la trace à l'horizon; elles se gonflaient comme le dos d'un sillon, et s'affaissaient tout à coup sur elles-mêmes. Au bout de deux ou trois minutes, on voyait reparaître des lames semblables. La brise avait, comme la mer, ses intermittences : à quelques instans de calme plat succédaient des bouffées de vent qui expiraient brusquement, comme si une main invisible les eût étouffées. Des nuées de sauterelles couvraient les rues et la plage de Macao. A ces signes, les Chinois ne pouvaient méconnaître l'approche d'un typhon. Aussi de tous côtés les *lorchas*, les *fast boats*, s'empressaient-ils de venir chercher un abri dans le port intérieur. Les *tankas* allaient s'échouer sur

la plage avec leur monde en miniature, leurs joyeuses batelières, leur essaim de jeunes magots et leurs dieux domestiques.

Pour nous, dès le matin toutes nos dispositions avaient été prises. Affermis sur trois ancres, n'offrant plus à la brise que nos bas-mâts solidement assujettis, nous pouvions attendre avec confiance la tempête. A huit heures du soir, le vent venant du nord avait acquis déjà la violence d'une tourmente. Le baromètre cependant baissait toujours. La pluie et les embruns des lames qui se brisaient sur l'avant de la corvette passaient en fouettant à travers nos agrès, et mêlaient leurs sifflemens aux hurlemens de la brise. On pouvait à peine faire un pas sur le pont, tant l'obscurité était profonde et les rafales impétueuses; on pouvait encore moins s'y faire entendre. Nous n'avions heureusement aucune manœuvre à exécuter. Il fallait laisser, sur la foi de nos câbles, l'ouragan épuiser sa furie. A onze heures, le vent passa au nord-nord-est, et le typhon parut avoir atteint son apogée. On ne distinguait plus de rafales; un rugissement continu faisait trembler la corvette dans toute sa membrure. Le tourbillon cependant roulait encore vers nous sa gigantesque spirale, et la tempête, variant de direction d'heure en heure, poursuivait lentement son mouvement circulaire. Deux heures enfin avant le jour, le baromètre cessa de descendre; le centre du typhon s'éloignait de Macao (1).

Ce fut un singulier spectacle que celui qui s'offrit à nos yeux quand un jour blafard éclaira l'horizon de ses premières lueurs. La mer n'offrait plus autour de nous qu'un champ de boue liquide au milieu duquel notre fière et gracieuse corvette semblait se débattre avec indignation. Chaque fois que la lame se creusait sous sa proue et l'obligeait à plonger sa poulaine dans ces vagues impures, on la voyait se relever en frémissant et secouer les trois câbles qui l'enchaînaient, comme un coursier qui cherche à se débarrasser de ses entraves. Heureusement les cyclopes qui avaient forgé ces liens de fer sur leurs enclumes en avaient mesuré la force aux épreuves qu'ils les destinaient à subir. La tempête d'ailleurs commençait à s'apaiser. Chacun de nous s'empressa bientôt d'aller demander à sa couche un repos que les agitations de la nuit avaient rendu doublement nécessaire. Pendant quelques minutes, j'entendis encore gronder l'orage qui s'éloignait; ce bruit même s'éteignit insensiblement. Je ne tardai

(1) Ce moment fut pourtant le seul où nous éprouvâmes quelques inquiétudes. Le vent soufflait alors de l'est, et les vagues étaient devenues plus creuses. Mouillés par dix-sept pieds d'eau, nous devions craindre de toucher le fond quand viendrait l'instant de la basse mer : le moindre dommage qui pouvait en résulter pour la corvette, c'était la rupture de son gouvernail; mais l'ouragan avait suspendu l'action de la marée et les eaux que la trombe avait, en s'avançant, chassées devant elle, demeurèrent accumulées dans le fond de la baie pendant près de vingt-quatre heures.

point à m'endormir d'un sommeil si profond, qu'il était trois heures de l'après-midi quand je m'éveillai. Le lendemain, nous entrions dans le port intérieur de Macao.

III.

Nous étions à peine établis dans notre nouveau poste, qu'une alerte très vive vint donner un étrange caractère d'opportunité à l'arrivée de *la Bayonnaise* sous les quais de Macao. Les autorités portugaises furent prévenues qu'un soulèvement devait avoir lieu, cette nuit même, dans la ville, et que les soldats chinois profiteraient de cette circonstance pour tenter d'enlever une des portes de l'enceinte. Toutes les troupes qui n'étaient point détachées dans les forts prirent à l'instant les armes. Des canons furent braqués sur les principales issues du bazar, et l'équipage de *la Bayonnaise* se rangea sur le quai, prêt à se porter partout où son assistance serait jugée nécessaire. L'alarme avait été donnée sans fondement, ou peut-être cette démonstration énergique eut-elle pour effet de décourager les conspirateurs. Après avoir passé quelques heures l'arme au pied, nos marins durent rentrer fort désappointés à bord de la corvette. La reconnaissance du conseil voulut leur tenir compte de leurs bonnes intentions, et je reçus à cette occasion des remerciemens que je m'empressai de leur transmettre. Cette alerte ne fut pas la dernière, plus d'une fois nous nous crûmes à la veille d'entrer en campagne contre les troupes de Séou; mais il était écrit que nous n'emporterions de notre longue station que de pacifiques trophées. Un renfort de troupes, que le gouvernement de Goa s'était empressé d'expédier sur un des paquebots anglais au prix de quelques milliers de piastres, se trouva frustré, comme nous, de ses espérances de gloire. Quand ces nouveaux champions de la cause portugaise débarquèrent sur la *Praya Grande,* tambours et clairons en tête, l'heure du péril était déjà passée pour Macao.

Le vice-roi de Canton n'avait plus qu'une pensée, celle d'étouffer par tous les moyens possibles une malencontreuse affaire. Malheureusement les efforts de Séou, pour atteindre ce but, ne faisaient que trahir, aux yeux des juges les moins prévenus, l'inquiétude qu'il éprouvait de voir apparaître au grand jour la complicité morale dont il se sentait intérieurement coupable. Le 16 septembre, il annonça au conseil la découverte et l'envoi à Macao des restes mortels du gouverneur, l'arrestation et l'exécution d'un des assassins. Ce meurtrier, le vice-roi avait voulu l'interroger lui-même; il lui avait arraché l'aveu de son crime, et, rempli d'indignation, il avait ordonné qu'on le conduisît sur-le-champ au supplice. Le mandarin de Caza-

Branca remettrait au noble conseil la confession écrite et la tête de ce misérable. Le vice-roi espérait qu'à son tour le conseil s'empresserait d'élargir les trois soldats chinois retenus en prison depuis le meurtre du gouverneur.

Le gouverneur général du Kouang-tong avait outrepassé son droit en cette occasion : il ne pouvait prononcer de sentence capitale sans prendre l'avis des autorités dont les lois de l'empire l'obligeaient à subir la censure; mais le crédit dont il jouissait à Pé-king le rassurait contre les conséquences d'une irrégularité qu'excuserait aisément le tribunal des rites. L'échec qu'en devait éprouver sa popularité inquiétait davantage le successeur de Ki-ing. En apprenant l'exécution d'un homme dans lequel elle n'avait vu qu'un vengeur inspiré par le ciel, la populace cantonaise poussa un cri de rage. Le vice-roi fut poursuivi jusqu'en son palais de mille invectives; des bandes armées menacèrent de se porter sur la route de Caza-Branca, et les murs de Canton se couvrirent de placards dans lesquels on déplorait le sort de l'Harmodius chinois.

« La vengeance exercée contre l'ennemi du peuple (disaient ces étranges affiches) a causé la ruine d'un ami du peuple. Tous ceux qui apprennent cette triste nouvelle pleurent et se lamentent. Leur cœur est brisé. Le barbare de Macao ne connaissait d'autre droit que la force. Il abusait de nos femmes, fermait notre douane, renversait nos temples, détruisait nos dieux, accablait les villages d'impôts, nous dépouillait de nos terres et de nos maisons, violait nos tombeaux, jetait au feu les os de nos ancêtres, et était si chargé d'iniquités que les hommes et les dieux étaient également irrités contre lui. Ni le ciel ni la terre ne le pouvaient supporter. Les treize villages prirent le parti de s'adresser aux mandarins. Ils n'obtinrent d'eux aucun soulagement. Le mal augmentait chaque jour. Que fallait-il faire? Personne ne pouvait le dire. Des hommes de cœur furent secrètement choisis. Ils prêtèrent en plein air un serment scellé par le sang, et jurèrent de conduire leur projet à exécution. Tout l'été, ils cherchèrent une occasion de l'accomplir; mais cette occasion, ils ne la trouvèrent qu'à l'automne. Ce fut vers le soir que Sen-chi-liang et Ko-kin-tang, avec cinq autres hommes de Tchin-tcheou, tenant leurs armes cachées sour leurs vêtemens, pénétrèrent dans l'antre des tigres. Ils tuèrent le gouverneur, lui coupèrent la tête et la main, mirent en fuite ses compagnons et retournèrent à leur village. Les enfans mêmes se réjouirent.

« Qui eût pu soupçonner que parmi les Chinois, Paou-tseun et Chaou-ta-shaou (1), êtres à la face humaine, mais au cœur de bêtes, songeraient déjà à trahir ces braves? Avec de douces paroles, ils gagnèrent Sen-chi-liang. Ils lui persuadèrent qu'il serait récompensé et recevrait des titres d'honneur. Sen vint à Canton. Paou-tseun l'engagea à retourner dans son district et à

(1) Paou-tseun était directeur d'un des colléges de Canton, et Chaou-ta-shaou était un des habitans du village de Mong-ha, dans lequel résidait Sen-chi-liang.

remettre la tête du barbare au magistrat de Shon-tak. C'est ainsi que ce brave tomba dans la fosse. Le même jour, il fut envoyé sous bonne garde à Canton. Là il fut interrogé trois fois dans un jour, et en vertu de l'autorité impériale il fut décapité, afin que les cœurs des barbares fussent satisfaits.

« Est-il possible de respecter un magistrat qui égorge l'innocent? Les habitans des treize villages voient cependant cette injustice dans un complet silence. Ils oublient que les Sen sont une famille bien connue qui vint ici du district de Siou, dans le département de Chiang, province du Fo-kien. Ils restent les bras croisés comme si tout était dans l'ordre. Ils doivent en vérité avoir quelque peine à se contenir.

« Le gouverneur général Ki-ing, dans l'affaire de Houang-chou-ki, avait donné un exemple qu'il fallait suivre (1). Comment les barbares auraient-ils pu découvrir la ruse? Chacun répète que son excellence Séou est un homme habile et que son mérite égale son pouvoir; mais voici la vérité : il craint les étrangers comme s'ils étaient des tigres. Les actes des Portugais ont excité une telle haine, qu'il ne nous est plus possible de vivre sous le même ciel qu'eux. Si nous ne ressentions pas leur conduite, il n'y aurait aucune différence entre nous et les bêtes. Maintenant les Anglais et les Portugais s'entendent pour nous dominer. Heureusement, nous, le peuple, nous agissons avec énergie. Ce qui ne semble encore qu'un léger mal deviendrait bientôt un fléau insupportable. Nous n'avons pas oublié l'assemblée de Wi-chin, où se réunirent les braves de plus de cent villages. Ce furent eux qui défirent les étrangers sous les murs de Canton. Ils étaient peu nombreux, et cependant leurs efforts ne furent pas impuissans. A cette époque, les barbares rebelles, fatigués d'un long séjour sur l'Océan, entrèrent dans notre pays. Parmi les officiers de la province, aucun n'avait l'adresse de les vaincre. Ils épuisaient inutilement les forces et le revenu de sept provinces. L'armée impériale était constamment battue. Ses munitions tombaient entre les mains de l'ennemi auquel elle n'osait faire face. Il fallut acheter la paix par le paiement de 16 millions de taëls et l'ouverture de cinq ports.

« Jamais pareil déshonneur n'avait atteint notre pays. Les nations voisines nous méprisent et les étrangers des quatre coins du monde se rient de nous. Pouvons-nous supporter de semblables affronts sans rougir?

« Sen eût dû être mis au rang des héros anciens qui tuaient les tyrans. Il faut que l'on sache quelle a été sa récompense, afin que les braves apprennent par son exemple à se montrer prudens et circonspects. »

La position de Séou, on le voit, devenait difficile. Comblé d'honneurs après ses succès du mois d'avril, il pouvait craindre de payer de sa tête les embarras que l'odieux excès de son zèle menaçait de susciter au Céleste Empire. Heureusement pour lui, le gouverneur chinois unissait la souplesse à l'opiniâtreté; c'est par cette rare alliance qu'il parvint à endormir la colère du peuple de Canton et le juste courroux des compatriotes d'Amaral. Le temps a toujours

(1) En substituant probablement aux véritables meurtriers des criminels tirés des prisons.

été le meilleur allié des Chinois. Séou en cette circonstance n'eut garde de l'oublier.

La junte portugaise n'avait pas cru qu'elle pût se contenter de la réparation qui lui était offerte. Les dépositions des trois soldats chinois qu'elle retenait dans les prisons de Macao, en lui donnant l'espoir d'arriver à la découverte des meurtriers réels, devaient la mettre doublement en garde contre une reproduction du misérable artifice à l'aide duquel on avait satisfait les Anglais dans l'affaire de Houang-chou-ki. Quand bien même d'ailleurs Séou eût immolé, dans ce Sen-chi-liang dont il offrait la tête, un des auteurs de l'horrible attentat, la précipitation avec laquelle on avait fait disparaître un témoin aussi important n'indiquait point, de la part du vice-roi, l'intention de répondre par une enquête sérieuse aux soupçons qu'avait pu inspirer sa conduite antérieure. L'autorité chinoise, — ceci demeurait avéré, — avait eu connaissance des proclamations dans lesquelles on mettait à prix la tête du gouverneur. Au lieu d'arrêter ces odieuses provocations, elle avait secrètement rassemblé ses troupes sous les murs de Macao, se tenant prête à profiter du crime, si elle ne l'avait pas commandé. Le conseil avait le droit et le devoir d'exiger que toutes ces circonstances fussent éclaircies. Il ajourna cependant la protestation qu'il méditait pour n'apporter aucun obstacle à la remise de la tête et de la main du gouverneur; mais à cette remise même le vice-roi avait attaché une condition. Il réclamait l'élargissement simultané des trois Chinois détenus, et cette prétention, qu'on avait affecté à Macao de ne point comprendre, se trouvait implicitement confirmée par les communications plus récentes du mandarin de Caza-Branca. Le conseil ne répondit à ce fonctionnaire d'un ordre inférieur qu'en lui désignant, pour le lendemain, l'heure à laquelle il se tiendrait prêt à recevoir les précieux restes promis par le vice-roi.

Le 27 septembre, dès cinq heures du matin, les troupes portugaises étaient sous les armes. Une commission, composée d'officiers de santé, attendait sous une tente que les restes de l'infortuné gouverneur lui fussent présentés pour en constater l'identité. A six heures, le ministre de France et celui des États-Unis se rendaient à la barrière accompagnés des officiers du *Plymouth*, du *Dolphin* et de *la Bayonnaise*. Aucun mandarin ne parut sur la route de Caza-Branca, et, après deux heures d'attente, le cortége assemblé pour cette triste cérémonie dut se retirer.

L'exaltation des soldats irrités de ce nouvel outrage était si vive, qu'on dut craindre de les voir se porter sur Caza-Branca. On parvint cependant à les contenir. Quant au conseil, il dut espérer que ce désappointement, trop facile à prévoir, réchaufferait les sympathies des auxiliaires dont l'assistance pouvait seule donner quelque

poids à ses réclamations. Les ministres étrangers s'étaient depuis longtemps interdit toute démarche collective. Chacun d'eux cependant s'empressa d'exprimer au vice-roi l'horreur que lui inspirait cette étrange idée de vouloir trafiquer des restes d'un homme si lâchement assassiné. Le gouverneur de Hong-kong ne fut, il faut le dire, ni le moins énergique ni le moins bien inspiré dans l'expression de son indignation. On ne lira point sans quelque intérêt la lettre qu'il écrivit à cette occasion au vice-roi du Kouang-tong.

« Dans la réponse que votre excellence m'a adressée le 17 du mois dernier et dont j'ai eu l'honneur de lui accuser réception, vous m'informiez que vous aviez donné l'ordre à un officier de se rendre à Macao, pour y faire la remise de la tête et de la main du gouverneur portugais.

« Après avoir reçu cette assurance, j'ai été très étonné d'apprendre ce matin, par une communication du sénat portugais de Macao, que l'officier député par votre excellence se refusait à livrer la tête et la main du gouverneur, jusqu'au moment où trois Chinois, détenus par les autorités portugaises pour servir de témoins dans cette affaire, auraient été relâchés.

« J'ai peine à croire qu'un fonctionnaire d'un rang aussi élevé que votre excellence, après s'être avancé comme elle l'a fait, puisse chercher soudainement dans l'addition de conditions mentionnées pour la première fois un prétexte pour manquer à sa parole et à l'exécution de ses engagemens. La promesse contenue dans la lettre que m'a adressée votre excellence était toute spontanée. Je l'ai reçue comme représentant de ma souveraine, et j'ai tout droit d'attendre qu'elle sera fidèlement accomplie.

« Cette affaire n'est point une affaire ordinaire. Votre excellence peut être convaincue que pour exprimer de ce meurtre, quand elles en auront connaissance, une horreur non moins grande que leurs représentans, les puissances de l'Occident n'ont pas besoin que des incidens nouveaux viennent ajouter à la gravité d'un pareil attentat. Ce sont là des circonstances où toutes les nations étrangères n'ont plus qu'un sentiment, — exécration du forfait, compassion pour celui qui en a été la victime. Et certes il serait désirable que ce sentiment ne reçût point une nouvelle impulsion des prétentions étranges contre lesquelles j'ai dû protester. Si quelque chose, songez-y, doit donner plus de poids encore à mes paroles, c'est l'importance que votre nation a toujours attachée aux rites sacrés de la sépulture. »

Le vice-roi, néanmoins, ne fléchit point sous ces protestations véhémentes. Il y répondit, non pas en faisant parvenir à Macao la tête et la main du gouverneur, mais en annonçant au conseil qu'il venait de découvrir encore deux des meurtriers. Ces criminels, poursuivis de près par les satellites, s'étaient réfugiés, disait-il, dans un bateau. Les soldats les avaient attaqués : l'un des malfaiteurs, blessé d'un coup de feu, était tombé à la mer, on n'avait pu retrouver son corps; l'autre avait reçu un coup de sabre en se défendant. On s'occupait de le guérir avant de le juger.

Telle était, vers la fin du mois de novembre 1849, la situation respective des parties intéressées dans le grave débat soulevé par la mort d'Amaral : le vice-roi Séou n'osait point attaquer les Portugais, couverts par la protection de trois pavillons étrangers. Il ne se résignait pas non plus à les désarmer par une satisfaction complète. Le conseil de Macao, satisfait d'avoir réservé les droits de la couronne, attendait, dans une attitude à la fois digne et ferme, les ordres et les secours qu'il avait demandés à Lisbonne. Convaincu de l'impossibilité d'obtenir du vice-roi de Canton une réparation sérieuse du meurtre du gouverneur, il avait mis un terme à des négociations stériles. La tête et la main du malheureux Amaral, après avoir été exposées pendant plusieurs jours au tribunal de Caza-Branca, retournèrent donc à Canton, et le public, dont l'attention ne tarda point à être détournée par d'autres événemens, eut bientôt presque oublié l'intérêt qu'il avait accordé à ce triste litige.

IV.

Les Anglais ne pouvaient rester indifférens aux conséquences que le conflit provoqué par la mort d'Amaral pouvait entraîner pour leur propre considération en Chine. Il leur importait d'imposer de nouveau à la population chinoise le respect des armes européennes. Par un heureux hasard, les événemens de Macao coïncidèrent avec une brillante expédition dirigée par la marine anglaise contre les pirates qui infestent les mers de la Chine.

De tout temps, la piraterie s'est exercée avec impunité sur les côtes du Céleste Empire. Elle y a souvent pris des proportions formidables. Ce fut un chef de pirates qui tenta, au XVIe siècle, la conquête de Luçon; un autre chef de pirates, quatre-vingt-six ans plus tard, enleva l'île de Formose aux Hollandais. En 1808, un mandarin disgracié avait réuni soixante-dix mille hommes et huit cents jonques sous ses ordres. C'est en gagnant quelques-uns de ces chefs de bandes, en les opposant adroitement les uns aux autres, que les autorités chinoises parvenaient à combattre les progrès d'un mal devenu incurable, et suppléaient à l'insuffisance de leurs ressources militaires. Le commerce et les habitans du littoral subissaient d'ailleurs avec une complète résignation les exactions de ces malfaiteurs; ils achetaient par de fortes rançons une sécurité précaire, et plus d'un honnête commerçant était soupçonné de verser annuellement une prime d'assurance entre les mains des ennemis déclarés de l'empereur. Dans le nord de la Chine, cependant, le commerce du Che-kiang et du Leau-tong avait trouvé plus avantageux d'acheter la protection de quelques *lorchas* portugaises, chaloupes canonnières construites sur

le modèle des embarcations chinoises. Les jonques se réunissaient en convois, et, moyennant une assez faible contribution, elles obtenaient l'escorte d'une ou deux *lorchas* qui se chargeaient de faire bonne garde autour du troupeau et d'attaquer les pirates, s'ils se présentaient. L'action de cette maréchaussée portugaise entraînait bien quelques abus, souvent même de regrettables désordres; mais elle déplaisait moins aux mandarins que l'intervention des navires de guerre anglais. Ce ne fut que sur les côtes du Fo-kien, repaire inextricable de la piraterie, que ces derniers parvinrent à faire accepter leur concours. A l'aide des intelligences qu'ils s'étaient ménagées, ils saisirent ou coulèrent un grand nombre de bateaux suspects, jusqu'au jour où le gouvernement de Hong-kong, imparfaitement édifié sur la validité de ces captures, jugea le moment venu d'enchaîner le zèle de ses officiers et de mettre un terme à des poursuites trop exemptes, suivant lui, des scrupules nécessaires. Il déclara donc, à la grande satisfaction des autorités chinoises, que, tant que les navires anglais seraient respectés par les pirates, les croiseurs de la reine n'avaient point à s'inquiéter de ce qui se passait dans les eaux du Céleste Empire.

A la faveur de ce pacte tacite, la piraterie reprit haleine. Ses flottes dispersées se rassemblèrent de nouveau, et une division assez considérable se porta, sous les ordres d'un certain Shap-ng-tsai, dans le golfe de Haï-nan et sur les côtes occidentales de la province de Canton. Le vice-roi Séou fut bientôt informé des déprédations de ces misérables. Il apprit que Shap-ng-tsai commandait une centaine de jonques, qu'il exerçait une autorité absolue sur ses compagnons, et se montrait actif, adroit, impitoyable, tel, en un mot, que doit être un chef de pirates pour réussir. C'était ce qu'attendait Séou. Il lui fallait un pareil homme pour avoir raison de toutes les bandes éparses qui désolaient les côtes. Des négociations s'entamèrent immédiatement. Shap-ng-tsai dut recevoir un rang dans l'armée, et passer avec sa flotte au service du gouvernement. Malheureusement, pendant ces pourparlers, une jonque, partie de Singapore avec un équipage de lascars et commandée par un capitaine anglais, tomba entre les mains des pirates, qui l'avaient prise pour une embarcation chinoise. Le capitaine relâché se rendit à Hong-kong, et son rapport tendit à faire penser que le brick le *Sylph,* de Calcutta, dont on n'avait pas de nouvelles depuis plusieurs mois, pouvait bien avoir été capturé, lui aussi, par la flotte de Shap-ng-tsai. Le *steamer* de 320 chevaux la *Medea* fut expédié sur-le-champ dans le golfe de Haï-nan. L'officier qui commandait ce navire à vapeur rencontra les pirates dans la baie de Tien-pak, leur brûla cinq jonques; mais, arrêté par le trop grand tirant d'eau de son bâtiment, il ne put atta-

quer le gros de la flotte, qui s'était réfugié dans le fond de la baie. On lui reprocha vivement d'être revenu à Hong-kong au lieu d'y avoir envoyé demander des renforts par quelque bateau pêcheur.

Les propriétaires du *Sylph*, de leur côté, avaient nolisé un petit *steamer* appartenant au commerce anglais, le *Canton*, et, avec un détachement de cinquante hommes obtenu de la frégate l'*Amazon*, ils fouillaient tous les replis de la côte dans l'espoir d'y découvrir le navire objet de leurs recherches. Ils firent ainsi la rencontre d'un groupe de pirates, détruisirent six jonques et rentrèrent à Hong-kong sans avoir eu aucune nouvelle du *Sylph*. L'apparition de ces deux navires européens sur la côté avait obligé Shap-ng-tsai à prendre le large pour aller chercher un refuge dans le golfe de Tong-king. Sa flotte fut assaillie par le typhon du 13 septembre, et plusieurs jonques sombrèrent avant d'avoir pu gagner un abri.

On avait perdu la trace de ce chef entreprenant, quand des pêcheurs bloqués par une autre flotte, celle de Chui-a-poo, qui avait établi ses arsenaux et sa croisière sur la côte orientale de la province, détachèrent un bateau à Hong-kong pour y réclamer secours et protection. On n'avait sous la main que le brick le *Columbine*. L'amiral l'expédia sur-le-champ. Contrarié par la brise, le brick arriva malheureusement trop tard; les pirates avaient pris le large. Le *Columbine* les trouva sous voiles et les poursuivit pendant trente-six heures sans pouvoir les approcher. Dès que la brise mollissait, les pirates avaient recours à leurs avirons et prenaient sur le brick une grande avance. Le *steamer* le *Canton*, nolisé cette fois par des négocians américains pour aller à la recherche du *clipper* la *Coquette*, qui avait disparu pendant le dernier typhon, fut attiré sur les lieux par le canon du *Columbine* et s'empressa de donner la remorque au brick anglais; mais quand les jonques, se voyant serrées de près, ouvrirent le feu de leur grosse artillerie, le *Canton* craignit que sa machine ne fût atteinte par quelque projectile et se retira. Le *Columbine* se trouva donc de nouveau livré à ses propres ressources. A quatre heures du soir, essayant toujours de suivre les jonques qui avaient rallié la côte, il s'échoua sur un fond de vase. Le *Canton* vint encore une fois à son aide et le remit à flot. Déjà les jonques avaient disparu derrière une pointe et se trouvaient hors de portée des canons du brick. Le capitaine Hay résolut de les faire attaquer par ses embarcations. Les pirates firent bonne contenance et tinrent pendant près d'une heure les canots en échec. Au moment où les Anglais montaient à bord de celle des jonques qui leur avait opposé la plus vive résistance, les Chinois, se voyant au moment d'être pris, mirent le feu aux poudres, et cette énorme barque vola en mille fragmens dans les airs. Deux matelots européens furent tués

par l'explosion, cinq autres furent blessés; un *midshipman* mourut quelques jours après de ses blessures.

Le *Columbine,* avec l'assistance du *Canton,* suivit alors la côte et apprit des pêcheurs qu'il interrogea que vingt-trois jonques s'étaient réfugiées dans une baie profonde et sinueuse située à cinquante milles environ dans l'est de Hong-kong. Le capitaine Hay, en pénétrant dans l'intérieur de ce golfe, put en effet reconnaître vingt-trois jonques embossées au fond d'une crique à laquelle conduisait un étroit chenal, impraticable pour tout autre navire qu'un *steamer.* Il s'établit à l'entrée de ce chenal et envoya le *Canton* demander du renfort à Hong-kong. Le lendemain, au point du jour, le *Fury, steamer* de 515 chevaux, se trouvait mouillé à ses côtés. Le plan d'attaque fut promptement arrêté. On résolut de ne pas s'embarrasser du *Columbine* dans une passe difficile et de franchir le chenal avec le *Fury,* dont l'artillerie était plus que suffisante pour garantir à l'expédition un succès complet. Le *Fury,* armé de canons à la Paixhans du calibre de 68 et de 86, était le plus magnifique navire à vapeur que possédât alors la marine anglaise. Ce puissant *steamer* fut bientôt à portée de canon des pirates. Ces derniers essayèrent, dit-on, de résister; mais leur feu impuissant n'atteignit qu'un seul homme à bord du *Fury,* et encore la blessure fut-elle des plus légères. L'effet des obus européens fut au contraire terrible. Des témoins oculaires m'ont affirmé que, servies avec une précision remarquable, les lourdes pièces à pivot du *steamer* avaient rarement manqué leur but et qu'il avait souvent suffi d'un obus pour incendier ou couler à fond une de ces jonques, dont la moindre jaugeait plus de 200 tonneaux. Au bout de quarante-cinq minutes, le feu avait cessé complétement. Quatre cents pirates avaient péri dans ce court engagement, et les hauteurs étaient couvertes de fuyards qui, s'étant jetés à la mer dès le commencement de l'action, cherchaient à se retirer dans l'intérieur. Leur chef, Chui-a-poo, blessé grièvement, échappa cette fois encore à la vengeance des Anglais, qui poursuivaient en lui l'assassin de deux de leurs officiers, le lieutenant Dwyer et le capitaine du génie Da Costa, égorgés sur le territoire même de Hong-kong, au mois de mars 1849.

Le succès de cette expédition ne manqua point d'être exploité par le gouverneur de Hong-kong, qui crut y trouver l'occasion de réparer l'échec moral qu'il avait subi au mois d'avril. M. Bonham se flattait d'avoir recouvré par cet acte de vigueur le respect que les Chinois n'accordent qu'à la force; sa correspondance avec le vice-roi de Canton porta l'empreinte de cette confiance.

« Dans plusieurs occasions, lui écrivit-il, j'ai dû entretenir votre excellence des actes de piraterie qui se commettaient sur les côtes de la Chine; mais

aussi longtemps que les pirates se sont tenus éloignés de notre établissement et ont respecté les navires anglais, je ne me suis point cru obligé d'intervenir. Ces déprédations cependant sont devenues plus fréquentes; elles ont eu lieu dans le voisinage même de cette colonie. Récemment, une jonque appartenant à un sujet de sa majesté britannique a été capturée près de Haïnan, et le bruit a couru qu'un autre navire anglais, attendu depuis longtemps à Hong-kong, était également tombé entre les mains des pirates. J'ai dû envoyer un bâtiment de guerre à la recherche de ce dernier navire. Le bâtiment que j'ai expédié a rencontré le 5 septembre, dans la baie de Tien-pak, la flotte de pirates et a détruit cinq de leurs jonques; un autre navire, expédié le 8 septembre pour le même objet, a détruit également cinq jonques. Ces pirates faisaient tous partie de la flotte de Shap-ng-tsai; des bateaux chinois qu'ils avaient inquiétés nous les ont signalés, et les autorités de la côte, applaudissant à nos succès, ont confirmé ces dépositions.

« Il est bien évident que vos autorités maritimes n'ont pas le pouvoir de détruire ou de disperser ces malfaiteurs. Aujourd'hui que ces misérables ont osé s'approcher de notre île, je suis résolu à les faire poursuivre partout où ils se réfugieront. Un de leurs chefs est ce Chui-a-poo qui, au mois de mars dernier, a osé assassiner sur le territoire même de Hong-kong deux officiers anglais. Deux fois déjà j'ai appelé l'attention de votre excellence sur cet outrage commis par un de vos compatriotes, qui s'est empressé de quitter l'île soumise à ma juridiction. Ce malfaiteur est sans doute aujourd'hui réfugié sur votre territoire, vous n'avez rien fait jusqu'ici pour le saisir. J'essaierai donc de le faire arrêter moi-même. Si quelque malentendu de notre part occasionne des accidens regrettables, on n'en pourra jeter le blâme que sur votre excellence, qui eût dû s'être emparée déjà de ce meurtrier. Je sais bien qu'il peut y avoir quelque difficulté à effectuer cette capture; mais je suis convaincu que, si votre excellence voulait prendre les mesures nécessaires, elle serait bientôt en état de m'envoyer l'assassin pour que je pusse le faire juger et punir. Voilà cinq mois que ce meurtre a eu lieu, mais il n'est point effacé de ma mémoire; il ne s'en effacera que lorsque j'aurai obtenu satisfaction d'un aussi abominable outrage. »

Le gouverneur de Hong-kong, en terminant cette lettre, informait le vice-roi qu'il préparait une nouvelle expédition contre les pirates, qu'il accepterait avec joie le concours et l'assistance des autorités chinoises, mais que, dût cette coopération lui manquer comme par le passé, il n'en chercherait pas moins l'occasion de poursuivre jusqu'en leur dernier repaire *ces ennemis du genre humain.*

L'amiral Collier, qui montait le vaisseau de 74 le *Hastings*, secondait avec une juvénile ardeur, malgré son âge avancé, les projets de M. Bonham. Dans les premiers jours d'octobre, il expédia le *Fury*, le *Phlegethon* et le brick le *Columbine* dans le golfe de Haïnan, pour y chercher les débris de la flotte de Shap-ng-tsai. Il attendit en vain des nouvelles de cette expédition; les jours s'écoulèrent, l'approvisionnement de combustible des *steamers* devait être depuis

longtemps consommé, et cependant aucun d'eux n'avait reparu à Hong-kong. Le gros temps qui avait régné depuis le départ de ces bâtimens ajoutait encore à l'anxiété générale. Déjà les bruits les plus sinistres, répandus à dessein par les Chinois, commençaient à circuler à Canton. L'amiral Collier, dont la santé exigeait les plus grands ménagemens, ne put supporter cette pénible anxiété : le 28 octobre, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie à laquelle il ne survécut que quelques heures. Le 1er novembre pourtant, le *Fury* mouillait en rade de Hong-kong. Engagée dans des passages peu connus, l'expédition avait couru quelques dangers; mais le succès était digne des risques qu'il avait fallu affronter pour l'obtenir. Des soixante-quatre jonques dont se composait la flotte de Shap-ng-tsai, cinquante-huit avaient été brûlées ou coulées à fond; les navires anglais n'avaient pas un seul blessé. Le mérite de cette expédition, qui fit le plus grand honneur aux officiers qui la dirigèrent, était tout entier dans l'audace et la persévérance de la poursuite. C'était la première fois que des navires de guerre européens se montraient sur ces côtes, dont on possédait à peine une grossière esquisse, basée sur des renseignemens aussi incomplets qu'incorrects.

Le 8 octobre, à sept heures du matin, la flottille anglaise avait appareillé sous les ordres du capitaine Hay, commandant du brick le *Columbine,* et sous la direction de M. Caldwell, chef de la police indigène à Hong-kong. A peine hors de la rade, le *Phlegethon,* dont on voulait ménager le combustible, fut pris à la remorque par le *Fury*. Le 9 octobre, on mouillait sous l'île San-cian, et M. Caldwell apprenait d'un bateau pêcheur que les pirates avaient quitté ces parages depuis quinze jours et avaient fait route vers l'ouest. Le soir même, la division, serrant de près le continent chinois, vint jeter l'ancre à l'abri d'une autre île, l'île de Mung-chow. On trouva au mouillage une jonque de commerce que les pirates avaient récemment pillée, et de laquelle on obtint de nouveaux renseignemens sur les forces de Shap-ng-tsai et sur la route que son escadre avait prise. Les mandarins de Mami et ceux de Tien-park, constamment exposés aux visites de ces malfaiteurs, intéressés par conséquent à connaître leurs projets, ajoutèrent à ces renseignemens des informations plus précises; ce fut d'eux qu'on apprit que Shap-ng-tsai avait été rallié par un autre chef nommé Pa-tow, et qu'il avait manifesté l'intention de se porter dans le golfe de Tong-king pour déjouer les poursuites des navires de guerre anglais. Le 11 octobre, on mouilla à l'extrémité nord-ouest de l'île de Now-chow, devant une ville assez considérable. Il y avait un mois à peine que cette ville avait été saccagée et rançonnée par Shap-ng-tsai, qui en avait détruit les deux forts, dont les canons lui avaient fourni l'armement de nouvelles jonques. Les

autorités de Now-chow confirmèrent le capitaine Hay dans son projet de visiter la côte septentrionale de la grande île de Haï-nan, et l'engagèrent à pénétrer dans le golfe de Tong-king par le canal qui sépare cette île de la côte de Chine. Ce canal, fréquenté par des jonques dont le tirant d'eau diffère peu de celui du *Fury* et du *Columbine,* avait cependant été considéré jusqu'alors comme impraticable pour les navires européens; on trouva heureusement d'excellens pilotes à Now-chow, et la division anglaise, à laquelle M. Caldwell servait d'interprète, franchit sans difficulté ce dangereux passage. Le 13 octobre, à cinq heures du soir, elle mouilla sur la côte de Haï-nan, à l'entrée du port de Hoi-how. Il n'y a que six milles de Hoi-how à la ville de Ching-king-fou, résidence du gouverneur-général de Haï-nan. Sur les instances des mandarins de Hoi-how, le capitaine Hay consentit à se rendre avec une partie des états-majors anglais auprès du gouverneur-général. La plus grande cordialité ne cessa de présider à cette entrevue, et il fut arrêté qu'un mandarin chinois d'un rang élevé, le major-général Houang, décoré du bouton bleu, monterait à bord du *Fury* et accompagnerait l'expédition avec huit jonques de guerre. Houang s'était déjà mesuré avec Shap-ng-tsai, et avait été blessé en repoussant une attaque dirigée par ce pirate contre la flotte et le port de Hoi-how. Sa présence à bord du *Fury* fut d'une grande utilité au capitaine Hay, qui ne dut qu'à l'activité de cet auxiliaire et à l'intelligence du précieux interprète qu'il avait amené de Hong-kong, M. Caldwell, le succès qui finit par couronner sa longue et persévérante poursuite.

En quittant l'île de Haï-nan, l'expédition fit route au nord nord-ouest, reconnut les îles de Guei-shew, et s'enfonça dans le golfe de Tong-king. Serrant toujours de très près la terre, elle contourna le golfe jusqu'au groupe de Goo-too-shan, et finit par se lancer hardiment au milieu du dédale d'îles qui bordent cette partie de la côte de Cochinchine. Depuis qu'il était entré dans le golfe de Tong-king, Shap-ng-tsai avait marqué son passage par d'horribles dévastations. Les habitans des villages qu'il avait saccagés reçurent les Anglais comme des libérateurs. Ils racontaient ce qu'ils avaient souffert, — leurs femmes et leurs enfans emmenés en esclavage, leurs maisons pillées ou détruites, leurs champs dévastés par l'incendie, — et s'empressaient de fournir des pilotes pour conduire l'expédition dans le labyrinthe où elle se trouvait engagée. Ce fut dans les villages de Pak-hoy et Suechun, dont les débris fumaient encore, que l'on reçut les informations les plus précises. Les navires anglais atteignirent ainsi l'embouchure de la rivière de Tong-king, et le 20 octobre, au point du jour, la flotte de Shap-ng-tsai montra, au-dessus d'une longue pointe basse, son épaisse forêt de mâts. Cette flotte avait remonté

la rivière, et s'était portée sur les villes de Fa-long et de Cho-keum pour les piller; mais, trouvant la population en armes et un corps de troupes cochinchinoises accouru pour le repousser, Shap-ng-stai s'était décidé à aller chercher sur un autre point des dépouilles plus faciles. Trente-sept jonques étaient déjà sous voiles, louvoyant pour sortir de la rivière. A la vue des *steamers* anglais, elles laissèrent arriver et vinrent reprendre leur mouillage en dedans de la barre.

Shap-ng-tsai, en changeant le théâtre de ses déprédations, s'était surtout promis d'échapper à la poursuite des navires européens. Il venait d'être rejoint par un de ses anciens compagnons, Seung-a-ki, qui avait reçu du vice-roi de Canton la mission de lui offrir le bouton de mandarin et d'engager sa flotte au service de l'empereur chinois. Shap-ng-tsai n'avait point encore voulu souscrire à ces propositions, craignant que sous des offres si séduisantes la trahison n'eût caché quelque piége. Dès qu'il aperçut la fumée des *steamers* anglais, il ne douta pas qu'il n'eût été livré par l'envoyé du vice-roi, et fit immédiatement trancher la tête à ce malencontreux émissaire. De sept heures du matin jusqu'au soir, les *steamers* anglais cherchèrent vainement un passage pour pénétrer dans la rivière. Les mandarins cochinchinois avaient rassemblé leurs troupes sur le rivage et assuraient le capitaine Hay qu'ils étaient prêts à massacrer les pirates dès qu'ils mettraient pied à terre. On demanda à ces mandarins des pilotes. Ceux qu'ils fournirent connaissaient mal l'entrée de la rivière : ils assuraient qu'il existait un passage, mais ils ne pouvaient indiquer d'une façon précise sur quel point de cette vaste embouchure on devait le trouver. Il était trois heures de l'après-midi quand le *Phlegethon* reçut enfin d'un village bâti sur une des pointes marécageuses de l'embouchure un pilote plus capable qui, faute de bateau, atteignit le *steamer* anglais à la nage. Le chenal fut balisé par deux embarcations, et le *Fury* remorquant le *Columbine* franchit rapidement la passe dans les eaux du *Phlegethon*. Forcés dans leur repaire, les pirates se débandèrent; quelques jonques seules tinrent ferme, et parmi ces jonques se trouvait celle de Shap-ng-tsai. Exposées au feu redoutable de la division anglaise, qui s'était mouillée hors de la portée de leur misérable artillerie, ces premières jonques furent bientôt détruites. Les embarcations des *steamers* poursuivirent celles qui avaient déjà remonté la rivière. Après avoir obligé les pirates à les abandonner, les Anglais y mirent le feu. Cinquante-huit jonques furent ainsi brûlées ou coulées à fond; six seulement, profitant de l'obscurité de la nuit, parvinrent à s'échapper à la marée haute par une autre branche du fleuve. Shap-ng-tsai, suivant le rapport des prisonniers, s'était jeté, après l'explosion de la jonque qu'il montait, dans un petit bateau à rames. On présuma qu'il avait pu

gagner un des bâtimens qui survécurent au désastre général. Les îles basses et à demi noyées qui encombrent le lit du fleuve à son embouchure étaient couvertes de fuyards, auxquels les soldats cochinchinois et les matelots anglais ne firent aucun quartier. Plus de quinze cents pirates périrent à bord des jonques ou furent massacrés après l'action. Quinze cents prisonniers furent en outre recueillis le second jour par les soins du capitaine Hay, et remis à la disposition du mandarin de Haï-nan.

Le 23 octobre, remorquant à la fois le *Columbine* et le *Phlegethon*, le *Fury* sortit de la rivière, et fit route pour le port de Hoi-how, où la division mouilla dans la soirée du 24. Le 26, le major Houang, accompagné par les capitaines et les officiers des navires anglais, débarqua au milieu d'un immense concours de peuple accouru sur la plage, et fut conduit triomphalement jusqu'à sa demeure au bruit retentissant des gongs. Le capitaine Hay comprenait trop bien l'anxiété que son absence prolongée devait causer à Hong-kong pour céder aux sollicitations du gouverneur-général chinois, qui s'efforçait de le retenir quelques jours à Hoi-how. Le 28 octobre, il quitta ce port, et vint mouiller près des bancs du canal des Jonques; mais il ne put franchir ces hauts-fonds que le 30 au soir. Le vent, très violent les jours précédens, avait cessé de souffler avec force depuis le matin; la mer, que cette tempête avait soulevée, était très grosse encore. Il fallut se confier aux pilotes de Now-chow, et suivre, au milieu des brisans, un chenal où la profondeur de l'eau n'excéda pas quelquefois dix-sept pieds. Ce fut l'épisode le plus critique de l'expédition. A quatre heures du soir enfin, on avait gagné la pleine mer. Le 1er novembre le *Fury* et le *Columbine*, suivis de près par le *Phlegethon*, jetaient l'ancre sur la rade qu'ils avaient quittée depuis le 8 octobre.

Les détails de cette expédition causèrent à Macao presque autant de joie qu'à Hong-kong. On y vit non-seulement un gage de sécurité contre les nouveaux périls qu'on avait appréhendés, mais on se flatta aussi que ce grand succès des armes britanniques allait rendre aux Européens la considération qu'ils semblaient avoir perdue. Il n'en fut rien : le vieux Séou, pour contempler avec un sang-froid imperturbable le déploiement de forces par lequel les Anglais avaient cherché à l'intimider, avait moins puisé son courage dans un ignorant mépris de la puissance de ses adversaires que dans une juste appréciation des graves intérêts qui devaient leur en interdire l'usage. Les succès du *Fury* et du *Columbine* ne pouvaient donc avoir sur les complications à venir toute l'influence que déjà l'opinion publique se plaisait à leur attribuer. M. Bonham ne se refusa point toutefois le plaisir d'annoncer au vice-roi, avec une certaine emphase, les résultats qu'il venait d'obtenir. A ce bulletin pompeux, le vice-roi répondit

par une dépêche plus pompeuse encore. Avec cette rare impudence qui forme le trait distinctif de la diplomatie chinoise, il se hâta de détourner au profit des flottes du Céleste Empire et des armées du royaume annamite la gloire que M. Bonham s'était cru en droit de décerner tout entière à la marine britannique. Les Anglais n'avaient donc remporté qu'une victoire stérile, ou plutôt ils avaient vaincu au profit du vice-roi de Canton, dont la feuille officielle de Péking ne tarda point à célébrer les triomphes.

Cependant les habitans de Macao soupiraient en secret après le retour de leur sécurité et la levée de l'état de siége. Le conseil portugais finit par comprendre qu'il fallait en passer par les conditions de Séou. Il avait entre les mains des témoins dont les dépositions auraient gravement compromis le vice-roi; mais que pouvaient lui servir ces preuves accumulées d'une perfidie dont le Portugal ne serait jamais libre de tirer vengeance? Le 28 décembre 1849, le conseil déclara que les trois soldats chinois détenus dans les prisons de Macao devaient être considérés « comme sérieusement impliqués dans le meurtre du gouverneur, qu'ils étaient prévenus d'avoir eu connaissance du projet des assassins et d'avoir favorisé leur fuite, qu'en conséquence il les livrait au vice-roi pour qu'ils fussent jugés conformément aux traités et selon les lois du Céleste Empire. » Deux jours après l'élargissement des soldats dont il avait pu un instant redouter les aveux, Séou faisait remettre à la junte portugaise les restes sacrés auxquels il devait le succès de sa négociation.

Quand la nouvelle du meurtre d'Amaral fut connue à Lisbonne, elle y produisit la plus vive émotion. Le gouvernement portugais s'occupa immédiatement d'envoyer à Macao un officier énergique investi de toute sa confiance, et une expédition maritime fut armée à la hâte (1). Il suffisait peut-être que le Portugal montrât son pavillon dans le golfe de Pe-king pour que la réparation due à son hon-

(1) Ce fut à cette époque que M. Forth-Rouen reçut la juste récompense de sa conduite. Le conseil de gouvernement de Macao lui adressa la lettre suivante, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire : « C'est avec la plus vive satisfaction, monsieur, que nous portons à votre connaissance les ordres qui nous ont été transmis par sa majesté très fidèle. Non contente de vous avoir déjà témoigné, par une dépêche commune à tous les représentans des puissances étrangères résidant à Macao, le haut prix qu'elle attache aux éminens services que votre excellence a rendus à cet établissement dans la situation critique où l'avait placé l'assassinat du gouverneur Amaral, la reine a voulu que le conseil vous informât en outre d'une manière spéciale qu'elle avait remarqué, avec une distinction toute particulière, la conduite noble et généreuse de votre excellence. Sa majesté s'est plu à reconnaître, par ce témoignage tout exceptionnel, les preuves décisives que vous avez données en cette occasion de l'élévation de votre caractère et de la justice que vous avez su rendre aux mérites du défunt gouverneur, victime d'un attentat inoui, dont vous avez contribué de tout votre pouvoir à poursuivre la réparation. »

neur lui fût accordée. Les indignes délais apportés par Séou à la remise des restes d'Amaral étaient plus que suffisans pour que l'on fût en droit d'exiger sa dégradation. Malheureusement les peuples qui usent leur énergie dans les troubles civils s'interdisent les moyens de faire respecter leur nom au dehors. Le successeur d'Amaral mourut peu de temps après son arrivée à Macao. Une corvette portugaise mouillée dans le port de la Typa sauta en l'air avec tout son équipage par suite d'un accident qui est resté inexplicable; Séou demeura triomphant sur ces ruines, et continua, comme par le passé, à dompter les rebelles et à se railler des barbares.

C'est sans doute un bien triste événement que la mort de cet homme courageux qui, animé du plus touchant des patriotismes, essaya de relever l'honneur d'un pavillon si glorieux autrefois et périt victime de l'état d'abaissement où ce pavillon était tombé; mais cet événement, dont je n'ai point hésité à réveiller le souvenir, ne peut manquer d'avoir un jour ou l'autre de graves conséquences. L'Angleterre sans doute n'a pu, en l'apprenant, se défendre d'un secret remords; elle sera cependant la première à en recueillir les fruits. Il nous a suffi de passer trois années dans les mers de la Chine pour constater un mouvement bien marqué dans l'opinion de l'Europe au sujet des affaires de l'extrême Orient. Aux reproches d'ambition qu'on ne cessait de diriger contre la politique anglaise, nous avons vu succéder tout à coup des reproches contraires. Nous avons entendu des Européens de tous les pays gémir de la faiblesse des autorités britanniques et gourmander leur modération. Il semblait que les intérêts les plus opposés à la domination exclusive de l'Angleterre allaient se trouver compromis, si cette puissance faisait un pas en arrière. Il s'est établi insensiblement en Chine une solidarité européenne qui ne peut manquer d'aplanir le chemin aux envahisseurs. La mollesse peut-être calculée des autorités de Hong-kong, les violences de la populace chinoise et la connivence criminelle des mandarins ont favorisé ce retour de l'opinion publique. Quand les Anglais, à la force matérielle dont ils disposent, joindront cette force morale qu'ils puiseront dans l'assentiment de l'Europe, quand ils pourront traiter le peuple chinois comme un de ces peuples barbares envers lesquels tout est légitime et permis, que deviendra le vaste et débile empire que leurs armes victorieuses ont épargné une première fois?

E. Jurien de La Gravière.

BEAUMARCHAIS

SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

VII.

LE BARBIER DE SÉVILLE. — PROCÈS AVEC LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LES AUTEURS ET LES ACTEURS AU XVIIIe SIÈCLE. [1]

I. — LES TROIS MANUSCRITS DU BARBIER. — LA REPRÉSENTATION ET LE COMPLIMENT DE CLÔTURE.

Avec *le Barbier de Séville* Beaumarchais entre comme auteur dramatique dans la voie des grands succès et en même temps des grandes tribulations. Sa première comédie, avant de pouvoir se produire sur la scène, rencontra presque autant d'obstacles que la seconde, et subit diverses transformations dont il faut rendre compte.

Joué en février 1775, *le Barbier* avait été composé en 1772 : c'était d'abord un opéra-comique dans le goût du temps, que l'auteur destinait aux *comédiens* dits *italiens,* alors en possession de jouer ces sortes d'ouvrages (2). L'échec complet de son second drame des

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1852, 1er janvier et 1er mars 1853.

(2) Ce qu'on appelait alors la Comédie-Italienne ne ressemblait ni à notre Théâtre-Italien ni à notre Opéra-Comique : c'était un théâtre mixte entre la Comédie-Française et le théâtre de Nicolet. On y jouait tantôt des farces tirées du répertoire italien, tantôt des opéras-comiques beaucoup plus simplifiés que les nôtres, et qui en général sont plutôt des vaudevilles avec couplets que des compositions musicales bien compliquées. Voici du reste une affiche que j'extrais d'un numéro du *Journal de Paris* de 1779 qui prou-

Deux Amis et le goût qu'il eut toujours pour les couplets jetaient Beaumarchais d'un extrême à l'autre, du genre larmoyant dans le genre chantant et bouffon. Ce qui faisait l'originalité du *Barbier de Séville* sous cette première forme, c'est que l'auteur des paroles était en même temps, sinon l'auteur, au moins l'arrangeur de la musique. On se rappelle que dans ses lettres de Madrid, à côté d'un dédain assez marqué pour le théâtre espagnol en général, Beaumarchais manifeste un enthousiasme très vif pour la musique espagnole, et particulièrement pour les intermèdes chantés connus sous le nom de *tonadillas* ou *saynètes*. C'est le souvenir de ces tonadillas qui paraît avoir donné naissance au *Barbier de Séville;* il fut d'abord composé pour faire valoir des airs espagnols que Beaumarchais avait apportés de Madrid et qu'il arrangeait à la française. « Je fais, écrit-il à cette époque, des airs sur mes paroles et des paroles sur mes airs. » Soit que les airs espagnols de Beaumarchais n'aient point séduit les oreilles des acteurs de la Comédie-Italienne, soit qu'ils aient trouvé que la pièce sous cette forme ressemblait trop à l'opéra de Sedaine : *On ne s'avise jamais de tout,* joué sur le même théâtre en 1761, toujours est-il que le *Barbier de Séville* opéra-comique fut refusé net par les comédiens italiens en 1772 (1). Gudin, dans ses mémoires inédits, attribue ce refus à l'influence du principal acteur, Clairval, qui avait débuté dans la vie par l'état de barbier, et qui, après avoir représenté Figaro au naturel dans les boutiques de Paris, avait une antipathie invincible pour tout rôle qui lui rappelait sa première profession. Beaumarchais fut donc obligé de renoncer à faire jouer son opéra-comique. Je n'en ai retrouvé dans ses papiers que quelques lambeaux qui me portent à penser que ce n'est pas une grande perte, le talent poétique de l'auteur étant très inégal, produisant rarement deux bons couplets de suite, et son talent de mu-

vera que même à cette époque la Comédie-Italienne alternait encore entre les farces dans le goût italien et l'opéra-comique. L'affiche est ainsi conçue : « Les comédiens italiens donneront aujourd'hui *les Défis d'Arlequin et de Scapin,* comédie italienne; demain *les Événemens imprévus* et *Rose et Colas.* »

(1) Le manuscrit du *Barbier* comédie contient plusieurs allusions à cet échec, allusions qui furent supprimées à la seconde représentation. Ainsi, dans un passage, Figaro disait : « J'ai fait un opéra-comique qui n'a eu qu'un *quart de chute* à Madrid. — Qu'entendez-vous par un *quart de chute?* demandait Almaviva. — Monsieur, répondait Figaro, c'est que je ne suis tombé que devant le sénat comique du *scenario;* ils m'ont épargné la chute entière en refusant de me jouer. » Et il débitait ensuite un des airs du *Barbier* opéra-comique :

J'aime mieux être un bon barbier,
Traînant ma poudreuse mandille.
Tout bon auteur de son métier
Est souvent forcé de piller,
Grapiller,
Houspiller, etc.

sicien ne s'élevant pas non plus au-dessus d'un talent d'amateur. C'était à deux grands maîtres, Mozart et Rossini, qu'il était réservé d'ajouter le charme de la musique aux inspirations de Beaumarchais. Quant à lui, repoussé comme librettiste et arrangeur de musique espagnole, il prit le parti de transformer son opéra en une comédie pour le Théâtre-Français.

Le fait énoncé par Gudin, que l'auteur des paroles du *Barbier* était en même temps l'auteur de la musique, se trouve confirmé par un billet écrit, en date du 21 décembre 1772, par une cousine de Beaumarchais qui tenait sa maison après la mort de sa seconde femme. Elle rend compte à Julie absente de la transformation de l'opéra du *Barbier* en comédie, et nous donne ainsi la date précise de cette transformation : « Nous avons fait samedi, écrit-elle, un joli souper avec Préville (l'acteur de la Comédie-Française). Notre objet, ma Julie, était de lire notre pièce, qui a été trouvée d'un mérite supérieur pour le bon comique. Préville lui répond du plus grand succès. Il prend le rôle de Bartholo, Feuilly Figaro (1), Mlle Doligny Rosine, Bellecourt le comte, don Basile, à notre choix, et *nous allons vendre notre musique; le sacrifice en est fait. Ne nous en parle plus.* » Cette musique *qu'on allait vendre*, et à laquelle Julie semble tenir beaucoup, était évidemment la musique espagnole importée et arrangée par Beaumarchais.

Accueilli au Théâtre-Français après avoir reçu l'approbation du censeur Marin, *le Barbier de Séville* allait être joué en février 1773, lorsque survient la querelle de l'auteur avec le duc de Chaulnes que nous avons déjà racontée (2). Beaumarchais est envoyé au For-l'Évêque, où il reste deux mois et demi, et la représentation du *Barbier* est forcément ajournée. Au sortir de prison l'auteur se préparait de nouveau à faire jouer sa pièce, lorsque tombe sur lui l'accusation criminelle intentée par le juge Goëzman : nouvel ajournement du *Barbier de Séville*. Cependant, l'immense succès de ses mémoires contre Goëzman ayant rendu Beaumarchais très populaire, les comédiens français veulent profiter de cette circonstance. Ils sollicitent la permission de jouer la pièce, ils l'obtiennent; la représentation est annoncée pour le samedi 12 février 1774. « Toutes les loges, dit Grimm, étaient louées jusqu'à la cinquième représentation. » Alors arrive, le jeudi 10 février, un ordre supérieur qui fait cartonner les affiches et défend la représentation de la pièce. Ce jour même, 10 février, Beaumarchais publiait le dernier et le plus brillant de ses mémoires judiciaires. Comme on avait répandu le bruit que sa pièce

(1) La distribution des rôles indiquée ici fut modifiée à la représentation. Le rôle de Figaro fut créé non par Feuilly, mais par Préville, et le rôle de Bartholo, par Desessarts.

(2) Voyez la livraison du 15 novembre 1852.

était pleine d'allusions à son procès, il ajoute à la suite de son dernier mémoire une note où, après avoir annoncé au public la prohibition du *Barbier de Séville*, il dément toutes les allusions qu'on lui prête et termine ainsi :

« Je supplie la cour de vouloir bien ordonner que le manuscrit de ma pièce, telle qu'elle a été consignée au dépôt de la police il y a plus d'un an, et telle qu'on allait la jouer, lui soit représenté, me soumettant à toute la rigueur des ordonnances, si, dans la contexture ou dans le style de l'ouvrage, il se trouve rien qui ait le plus léger rapport au malheureux procès que M. Goëzman m'a suscité, et qui soit contraire au profond respect dont je fais profession pour le parlement.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Le fait est qu'à cette époque la comédie du *Barbier*, composée avant le procès Goëzman, était complétement sevrée d'allusions à ce procès, et très différente sous plusieurs autres rapports du texte définitif. Quoiqu'elle n'eût sous cette première forme qu'un caractère simplement gai et n'offrît aucune généralité satirique, elle porta la peine de la réputation qu'on lui faisait d'avance, et Beaumarchais ne put obtenir qu'elle fût jouée. Bientôt les différentes missions dont nous avons parlé le conduisirent en Angleterre et en Allemagne, et il dut laisser de côté pour un temps sa comédie. Cependant il ne l'oubliait pas; les obstacles mêmes qu'elle rencontrait pour se produire le rendaient comme toujours plus obstiné à les surmonter. A son retour de Vienne, en décembre 1774, après cette captivité d'un mois qui lui donnait quelque droit à un dédommagement, il insista plus que jamais auprès de l'autorité pour la représentation de sa pièce. Les circonstances étaient favorables : le parlement Maupeou était mort depuis un mois, Louis XV n'existait plus; le manuscrit que présentait Beaumarchais était fort inoffensif; il obtint enfin la permission de faire jouer *le Barbier*. Seulement, entre la permission obtenue et la représentation, il se mit à l'aise : on avait prohibé cette comédie pour cause de prétendues allusions qui n'y étaient pas, il se dédommagea de cette injuste prohibition en y insérant précisément toutes les allusions que l'autorité avait craint d'y trouver et qui n'y étaient pas. Il la renforça d'un grand nombre de généralités satiriques, d'une foule de quolibets plus ou moins audacieux. Il y ajouta beaucoup de longueurs, il l'augmenta d'un acte, il la surchargea enfin si complétement, qu'elle tomba à plat le jour de la première représentation.

Avant d'avoir pu comparer au manuscrit de la Comédie-Française le manuscrit du *Barbier* en cinq actes que j'ai entre les mains, et qui a servi à la première représentation, je croyais, comme on le croit généralement d'après la préface imprimée du *Barbier*, que cette pièce

avait été d'abord composée en cinq actes. C'est une erreur, le texte primitif était en quatre actes, comme le texte définitif, dont il diffère d'ailleurs beaucoup à d'autres égards. Le manuscrit du *Barbier* déposé aux archives de la Comédie-Française est précisément ce texte primitif dont la composition remonte à la fin de 1772; il n'est conforme ni à la pièce telle qu'elle a été jouée pour la première fois, ni à la pièce telle qu'elle a été imprimée, mais il est en quatre actes comme la pièce imprimée (1), et la date du manuscrit est fixée par la note suivante, écrite de la main de Beaumarchais sur le dernier feuillet :

« Je déclare que le présent *manuscript* (*sic*) est parfaitement conforme à celui qui a été censuré de nouveau par M. Artaud, après l'avoir été, il y a plus d'un an, par le sieur Marin, et parfaitement conforme à celui qui est entre les mains de M. de Sartines, et sur lequel les comédiens français ont inutilement reçu déjà deux fois la permission de représenter la pièce. Je supplie monseigneur le prince de Conti de vouloir bien le conserver pour l'opposer à tout autre *manuscript* ou imprimé de cette pièce que l'on pourrait faire courir en y ajoutant pour me nuire des choses qui n'ont jamais été ni dans ma tête ni dans ma pièce, protestant que je désavoue tout ce qui ne sera pas exactement conforme au présent *manuscript*.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

« A Paris, le 8 mars 1774. »

Sur la première page du même manuscrit on lit encore ces mots écrits par Beaumarchais :

« *Manuscript* de l'auteur sur lequel seul la pièce sera jouée, si elle doit jamais l'être.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Cette déclaration, en mars 1774, était sincère, mais elle était faite pour le besoin de la cause; en février 1775, les circonstances n'étant plus les mêmes, Beaumarchais ne tient pas plus de compte de sa déclaration que si elle n'avait jamais existé, et il retouche considérablement sa pièce. Il en résulte que le manuscrit du Théâtre-Français n'est conforme, comme nous le disions, ni à la pièce telle qu'elle a été jouée pour la première fois ni à la pièce telle qu'elle a été imprimée. Le texte d'après lequel a eu lieu la première représentation est celui du manuscrit censuré par M. Artaud, en 1774, dont Beaumarchais vient de parler plus haut; il était d'abord le même que celui du manuscrit primitif; mais l'auteur l'a considérablement modifié, en 1775, au

(1) Je dois la communication du manuscrit du Théâtre-Français, qu'il était important pour moi de pouvoir comparer au mien, à l'obligeance d'un des sociétaires de ce théâtre, M. Régnier, qui n'est pas seulement un artiste d'un talent distingué, mais qui est de plus un homme de savoir et de goût très versé dans l'histoire de la littérature dramatique, et prenant un intérêt aimable et complaisant à tous les travaux consciencieux.

moyen d'additions et de retranchemens tous écrits de sa main, et il a été augmenté d'un acte. C'est ce manuscrit de la première représentation que j'ai retrouvé dans les papiers de famille; il diffère également du texte imprimé et définitif, qui a été composé sur les deux manuscrits précédens.

En comparant ces trois textes du *Barbier de Séville*, on peut suivre exactement le travail assez curieux qui s'opère dans l'esprit de Beaumarchais sous l'influence des changemens apportés dans sa situation par le procès Goëzman et sous l'influence de la chute de sa pièce à la première représentation. Dans le manuscrit primitif en quatre actes, celui de la Comédie-Française, daté du 8 mars 1774, dont la composition remonte à la fin de 1772, et qui par conséquent a précédé le procès Goëzman, la pièce est purement et simplement un imbroglio du genre gai, plus mal intriguée que celle du texte imprimé, offrant beaucoup de longueurs, offrant plus de traces de l'ancien opéra-comique, par exemple trois chansons de plus, renfermant aussi un assez grand nombre de quolibets de mauvais goût, avec une nuance générale de grosse gaieté qui la rapproche davantage de la farce. D'un autre côté, les allusions et les généralités satiriques y sont beaucoup plus rares que dans le texte publié, et la pièce n'offre pas encore cette physionomie philosophique et frondeuse qui commence déjà à se dessiner dans *le Barbier*, tel qu'il a été imprimé, et qui se prononcera bien plus encore dans *le Mariage de Figaro*.

Le manuscrit modifié et augmenté d'un acte pour la première représentation est beaucoup plus chargé dans tous les sens que les deux textes dont je viens de parler; Beaumarchais s'y donne carrière. C'est un homme devenu célèbre par un procès éclatant, qui retouche une pièce composée à une époque où il était encore peu connu, et où il n'avait point eu à se défendre contre des ennemis acharnés. Le changement de sa situation se fait sentir dans les changemens de sa pièce. C'est ainsi, par exemple, que la fameuse tirade sur *la calomnie*, que Beaumarchais met dans la bouche de Basile, et qui est un des morceaux les plus brillans et les plus significatifs du *Barbier*, ne se trouve pas dans le manuscrit primitif, dans celui du Théâtre-Français; elle a été ajoutée après coup, en 1775, sur le manuscrit qui a servi à la première représentation, au moyen d'un feuillet collé écrit tout entier et d'un seul jet de la main de Beaumarchais. L'auteur comique éprouvait le besoin de venger le plaideur. Dans le manuscrit primitif, Basile, reprochant à Bartholo de ne pas lui avoir donné assez d'argent, se contentait de lui dire, en style de musicien : « Vous avez lésiné sur les frais, et dans l'harmonie du bon ordre, *un mariage inégal, un passe-droit évident*, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or. » Dans le manuscrit

retouché pour la première représentation, Beaumarchais, entre ces mots, *un mariage inégal, — un passe-droit évident,* ajoute de sa main ceux-ci : *un jugement inique*, qui ont passé dans le texte imprimé. C'est encore le condamné du parlement Maupeou qui proteste et se venge. La phrase d'Almaviva à Figaro : « Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire *ses juges?* » et la réponse de Figaro : « On a vingt-quatre ans au théâtre, » ne se trouvent pas non plus dans le manuscrit de la Comédie-Française. La biographie de Figaro, racontée par lui-même au début de la pièce, a également subi des modifications de détail, entre autres celles-ci. Dans le manuscrit du Théâtre-Français, Figaro disait : « Accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événemens.... » Dans le manuscrit de 1775, le *blâmé* du parlement Maupeou ajoute de sa main : « Loué par ceux-ci, *blâmé* par ceux-là. » Dans la même tirade, Figaro, énumérant les ennemis des gens de lettres, disait : « Les insectes, les moustiques, les critiques, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres. » Dans le manuscrit retouché en 1775, il ajoute un nouvel insecte : « les *maringouins.* » Cette dénomination burlesque, qui a passé dans le texte imprimé, est évidemment un coup de patte qu'il éprouve le besoin de donner à *Marin.*

Dans le même manuscrit retouché en 1775, on voit que Beaumarchais désirerait beaucoup changer le nom de ce type de bassesse, de cupidité et d'astuce qu'avant son procès il a nommé Basile : souvent il rature ce nom et le remplace par le nom de Guzman, allusion à Goëzman; puis enfin, n'osant pas aller jusque-là, il y renonce, rature Guzman et rétablit Basile. Il reprendra plus tard ce nom de Guzman qui lui plaît, rendra l'allusion plus claire en l'appliquant non pas à un musicien, mais à un juge, à un juge non pas astucieux, mais vil, cupide et sot, qu'il appellera *don Guzman Brid'oison.*

Quelquefois les modifications en 1775 portent sur le caractère de Figaro, auquel l'auteur ajoute des traits de sa propre physionomie, comme dans ce passage intercalé à la première représentation, supprimé après, et qui ne figure ni dans le manuscrit du Théâtre-Français, ni dans le texte imprimé. Bartholo, dans sa dispute avec Figaro, lui disait : « Vous vous mêlez de trop de choses, monsieur. » — Figaro répondait : « Que vous en chaut si je m'en démêle, monsieur? — Et tout ceci pourrait mal finir, monsieur, reprend Bartholo. — Oui, pour ceux qui menacent les autres, monsieur, répond Figaro. » Ce Figaro qui *se mêle de trop de choses,* mais qui *s'en démêle toujours,* offrait avec Beaumarchais une parenté qu'il ne voulait sans doute pas rendre si sensible, et c'est probablement ce qui le détermina à supprimer ce passage.

Dans le manuscrit primitif, celui du Théâtre-Français, Bartholo se querellant avec ses domestiques, l'un d'eux, *La Jeunesse,* lui disait : Eh! mais, monsieur, y a-t-il de la *raison?* » Bartholo s'écriait : « C'est bon entre vous autres, misérables, de la *raison;* je suis votre maître pour avoir toujours raison. » — Ici, sur le manuscrit même du Théâtre-Français, Beaumarchais avait remplacé de sa main les deux premiers mots de *raison* par le mot *justice,* ce qui faisait dire à Bartholo : « C'est bon entre vous autres, misérables, de la justice, » et ce qui rendait déjà la phrase un peu plus risquée; mais il s'en était tenu là. Dans le texte définitif, en conservant cette modification, il complète sa pensée par ce passage audacieux, qui est resté dans la pièce imprimée, mais qui manque également au manuscrit du Théâtre-Français. La Jeunesse réplique à Bartholo : « Mais, pardi quand une chose est vraie! » — Bartholo répond : « Quand une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie; je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison; vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité. » Nous verrons tout à l'heure que Beaumarchais tenait particulièrement à ce passage.

Dans le manuscrit primitif, au dénoûment du *Barbier*, Beaumarchais faisait intervenir seulement un notaire; dans le manuscrit retouché, Beaumarchais ajoute au notaire un juge, et, n'osant pas l'appeler par son nom, il l'appelle d'abord *un homme de loi;* puis il rature le mot *homme de loi* et emploie le mot espagnol *alcade*, qui rend son idée avec moins d'inconvéniens. Enfin il établit dans sa dernière scène un dialogue entre Figaro et l'alcade, où le premier berne le second avec une rare effronterie. Cette partie de la scène fut jugée trop forte et contribua à la chute du *Barbier* à la première représentation. Beaumarchais la supprima à la seconde, et elle ne figure pas dans le texte imprimé du *Barbier;* mais comme Beaumarchais n'aimait pas à perdre ce qu'il jugeait bon, il reproduisit ce passage neuf ans plus tard, en l'adoucissant un peu, dans *le Mariage de Figaro.* C'est celui où Figaro, reconnu par Brid'oison, lui demande insolemment des nouvelles de sa femme et de son fils : « Le cadet, qui est, dit-il, un bien joli enfant, je m'en vante. » La scène était d'abord dans *le Barbier de Séville,* à la vérité elle y était plus forte encore, rendue avec une plus grande crudité d'expressions, mais c'était au fond toujours la même scène. Après avoir été sifflée en 1775, elle passa très bien en 1784.

La même observation s'applique à la tirade si connue du *Mariage de Figaro* sur *goddam, le fond de la langue anglaise.* Cette tirade était aussi primitivement dans *le Barbier de Séville*, Beaumarchais l'avait ajoutée, sur son second manuscrit, dans la scène de reconnais-

sance entre Figaro et Almaviva; elle fut également repoussée par le public en 1775, comme trop forcée, trop voisine de la charge. Beaumarchais la retira, mais pour la reporter intrépidement dans *le Mariage,* où elle eut beaucoup de succès, et où elle est encore en possession d'amuser le parterre. Sous l'influence du *Barbier de Séville* même, et par d'autres causes plus générales, le goût public, de 1775 à 1784, s'était modifié; il était devenu de moins en moins difficile sur la distinction des genres et des tons (1).

Pour compléter cette comparaison des trois textes du *Barbier de Séville*, après avoir parlé des passages que Beaumarchais renforçait sur le manuscrit primitif et de ceux qu'il ajournait, il nous faut dire un mot de ceux qu'il fut obligé de retrancher absolument après la première représentation. L'occasion d'étudier un auteur célèbre dans l'intimité de ses procédés de composition, dans ses ratures, dans ses variantes et dans ses brouillons, se présente rarement, et c'est peut-être le moyen le plus sûr de se faire une idée juste des qualités et des défauts de son esprit.

Avec son parti pris de restaurer l'ancienne jovialité gauloise, Beaumarchais ne craint pas d'outrer le comique jusqu'à la farce; mais comme il veut plaire également aux esprits raffinés, et comme d'ailleurs un auteur ne se soustrait jamais complétement aux influences de son époque, il en résulte que cet ennemi déclaré de la recherche et de l'affectation dans les idées et le langage est souvent prétentieux et maniéré. Ces deux défauts en sens contraire, la prétention et la trivialité, dont on trouve encore des traces dans la charmante comédie du *Barbier* telle que nous la possédons, étaient bien plus saillans dans le texte de la première représentation. Pour n'en citer qu'un exemple, au début de la pièce, Almaviva, en se promenant

(1) La tirade sur *goddam* dans *le Barbier de Séville* se liait au reste de la scène de la manière suivante : Figaro racontait qu'il avait voyagé en Angleterre, et il débitait ensuite sa tirade. Almaviva lui répondait : « Avec une telle science, tu pouvais courir l'Europe entière. — FIGARO. Aussi pour m'en revenir ai-je traversé la France avec beaucoup d'agrément, car je sais aussi les mots principaux de ce pays-là. » Le terrain ici devenait scabreux. Beaumarchais, après avoir montré la difficulté, l'esquivait par ces mots d'Almaviva : « Fais-moi grâce de l'érudition, achève ton histoire. — FIGARO. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talens littéraires; j'ai fait deux drames. — ALMAVIVA. Miséricorde! — FIGARO. Est-ce le genre ou l'auteur que votre excellence dédaigne? — ALMAVIVA. J'entends dire trop de mal du genre pour qu'il n'y ait pas quelque bien à en penser. » Cette citation suffit pour que ceux qui ont présent à la mémoire le texte imprimé du *Barbier* reconnaissent que dans le texte de la première représentation Beaumarchais se mettait lui-même en scène plus directement et bravait de plus près l'allusion. Dans un autre passage, le comte rappelant Figaro, Beaumarchais faisait répondre à ce dernier : *Ques-a-co* (qu'est-ce que cela?) Cette allusion à son fameux portrait de Marin fut aussi jugée trop forte en 1775. Beaumarchais retira le *ques-a-co,* mais il le replaça encore dans *le Mariage.*

sous les fenêtres de Rosine, disait d'abord, comme dans le texte imprimé : « Suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles! Eh! c'est cela même que je fuis! » Puis il ajoutait cette phrase métaphorique alambiquée et inégale : « Tous nos vallons sont pleins de myrte, chacun peut en cueillir aisément; un seul croît au loin sur le penchant du roc, il me plaît, non qu'il soit plus beau, mais moins de gens l'atteignent. » Ce *myrte* et ce *roc* n'ayant sans doute pas eu de succès à la première représentation, Beaumarchais y renonça, et le monologue d'Almaviva gagna à cette suppression de devenir beaucoup plus naturel et plus coulant. A côté de ces passages maniérés, le manuscrit de la première représentation du *Barbier* en contient beaucoup d'autres où l'auteur semblait s'être proposé pour but de pousser la grosse plaisanterie aussi loin qu'elle peut aller. C'est ainsi que, dans la scène de reconnaissance entre Almaviva et Figaro, Beaumarchais ajoute d'abord au manuscrit primitif un trait qui n'y était pas : — « Je ne te reconnaissais pas, dit Almaviva à Figaro, te voilà si gros et si gras! — Que voulez-vous, monseigneur? répond Figaro. C'est la misère. » Jusqu'ici la saillie était bonne, mais l'auteur la gâtait tout de suite en la forçant, car Figaro ajoutait ceci : « Sans compter que j'ai perdu tous mes pères et mères; de l'an passé je suis orphelin du dernier. » A une plaisanterie amusante succédait une charge grossière (1). Plus loin, Figaro disait : « J'ai passé la nuit gaiement avec trois ou quatre buveurs de *mes voisines*. »

L'intention de raviver, en même temps que l'ancien comique, l'ancien langage, celui de Rabelais, et aussi un peu celui du théâtre de la foire, est également très marquée dans le manuscrit de la première représentation. On sait que, dans le texte imprimé du *Barbier*, Figaro, faisant à Almaviva le portrait du vieux tuteur qui veut épouser Rosine, le peint ainsi : « C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris-pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette, et furète, et gronde, et geint tout à la fois. » Ce portrait, avec redoublement d'épithètes, où l'imitation de Rabelais est déjà sensible, n'est qu'un fragment du portrait beaucoup plus détaillé que contenait la pièce à la première représentation, et qui est ainsi conçu : « C'est un beau, gros, court,

(1) C'est une chose un peu singulière que Beaumarchais, dont on connaît maintenant les excellentes qualités comme fils et comme frère, et qui se montrera plus tard le meilleur des pères, se soit laissé entraîner, par l'intention systématique de créer un type de *gausseur* universel, jusqu'à mettre dans la bouche de Figaro des railleries sur un ordre de sentimens que la comédie elle-même respecte d'ordinaire. Figaro n'est point méchant, mais il entre dans le plan de l'auteur qu'il ne prendra rien au sérieux, ni la paternité ni même la maternité. De là ces scènes vraiment choquantes de *la Folle Journée* entre Figaro, Marceline et Bartholo, que l'on supprime, je crois, maintenant à la représentation. Si l'on peut dire que Figaro offre des points de ressemblance avec Beaumarchais, ce n'est certainement pas de ce côté-là.

jeune vieillard, gris-pommelé, rasé, rusé, blasé, frisqué et guerdonné comme amoureux en baptême, à la vérité; mais ridé, chassieux, jaloux, sottin, goutteux, marmiteux, qui tousse, et crache, et gronde, et geint tour à tour. Gravelle aux reins, perclus d'un bras et déferré des jambes; le pauvre écuyer! S'il verdoie encore par le chef, vous sentez que c'est comme la mousse ou le gui sur un arbre mort; quel attisement pour un tel feu! » Le portrait de Rosine était dans ce même ton rabelaisien, qui ne se retrouvait plus guère que sur les théâtres du boulevard. Il y avait aussi des scènes où la liberté du langage était poussée fort loin, notamment une scène où Basile, consulté par Bartholo sur son mariage avec Rosine, lui récitait avec des variantes le fameux quatrain de Pibrac sur les vieillards qui épousent de jeunes femmes. Toutes ces additions ayant considérablement allongé le manuscrit primitif déjà trop long, Beaumarchais avait été conduit à y ajouter un acte en coupant le troisième en deux; mais la coupure était des plus malheureuses, et l'on s'explique très bien qu'elle ait contribué à faire tomber sa pièce à la première représentation. Le quatrième acte commençait au milieu du troisième, au moment où Rosine vient de chanter l'ariette qu'on ne chante plus aujourd'hui :

Quand dans la plaine
L'amour ramène
Le printemps, etc.

Almaviva, déguisé en maître de musique, et qui attend Figaro, après avoir dit à Rosine, comme dans la pièce imprimée : « Filons le temps, » ajoutait ceci :

« Et le beau récitatif obligé qui suit le morceau, le dites-vous aussi, madame?

ROSINE. — Oui; mais c'est au clavecin qu'il faut l'accompagner à cause des fréquentes ritournelles.

BARTHOLO. — Ah! passons au clavecin, car il n'y a rien dans le monde d'aussi important que les ritournelles. »

Or le clavecin, par une invention assez pauvre, au lieu de se trouver dans la pièce où l'on venait de chanter, se trouvait dans un cabinet voisin. Les deux amans, après avoir essayé, mais en vain, d'obtenir de Bartholo qu'il les écoutât du salon, passaient avec lui dans le cabinet; la toile tombait sur ce maigre incident, et c'était la fin du troisième acte. Au quatrième acte, Bartholo, Rosine et le comte rentraient comme ils étaient sortis. « Je n'en ai pas perdu une syllabe (du récitatif), disait Bartholo : il est bien beau; mais elle a raison, on étouffe dans ce cabinet. Demain, je fais remettre son clavecin dans le salon. » Et la conversation reprenait en attendant l'arrivée de Figaro. Ce quatrième acte, composé d'une moitié du troisième,

se trouvant trop court, Beaumarchais l'avait farci de quolibets débités par Figaro, qui, non content de chanter l'air inédit cité plus haut, faisait chanter à Almaviva d'autres couplets qui ne valent pas la peine d'être cités, et se livrait à une foule de plaisanteries d'un goût équivoque sur les médecins, sur les femmes, sur la mythologie.

Dans ce malheureux acte supplémentaire, Beaumarchais avait trouvé le secret de gâter la meilleure scène de toute la pièce, celle où Basile voit Bartholo, complice involontaire de la supercherie dont il doit être la victime, s'accorder avec Almaviva, Rosine et Figaro pour lui imposer silence, et s'écrie : « Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? tout le monde est dans le secret. » L'effet de cette scène si neuve, si bien amenée, si bien dialoguée, était compromis par un prolongement inutile, où Beaumarchais continuait et forçait l'imbroglio après le départ de Basile.

C'est avec cette physionomie, chargée, outrée, embrouillée, que *le Barbier de Séville* se présenta pour la première fois devant le public le 23 février 1775. Le retentissement des *Mémoires* contre Goëzman était encore dans toute sa force. Les obstacles qui arrêtaient depuis deux ans la représentation de la pièce avaient redoublé la curiosité. Beaumarchais était déjà en possession du privilége d'exercer sur la foule une puissance d'attraction inouïe; il y eut à sa première comédie une affluence de spectateurs qui ne devait être dépassée qu'à la seconde. « Jamais, dit Grimm au sujet du *Barbier*, jamais première représentation n'attira plus de monde. — On ne pouvait, dit de son côté La Harpe dans sa *Correspondance,* on ne pouvait paraître dans un moment plus marqué de faveur populaire, ni attirer un plus grand concours (1). »

L'effet produit sur ce nombreux auditoire fut un effet de déception très marquée : on s'attendait à un chef-d'œuvre. « Il est toujours difficile, écrit La Harpe à cette époque, de répondre à une grande attente. La pièce a paru un peu *farce*, les longueurs ont ennuyé, les mauvaises plaisanteries ont dégoûté, les mauvaises mœurs ont révolté (2). » Cette première impression de La Harpe, quand on la compare à celle que produit la lecture du manuscrit du *Barbier* tel qu'il fut d'abord représenté, semble assez exacte (3). Beaumarchais avait

(1) Je vois en effet dans les registres de la Comédie-Française que la recette de la première représentation du *Barbier* fut de 3,367 livres, chiffre énorme pour le temps, surtout si l'on considère que ce chiffre fourni par la Comédie dans ses comptes avec Beaumarchais ne comprend guère que la recette de la porte. Il est encore bien inférieur aux recettes fabuleuses du *Mariage de Figaro,* mais il dépasse déjà la recette de plusieurs des plus célèbres tragédies de Voltaire, notamment de *Mérope,* dont la première représentation ne produisit que 3,270 livres.

(2) La Harpe, *Correspondance littéraire,* t. Ier, p. 99.

(3) Grimm, que nous avons vu sévère jusqu'au dédain pour les drames de Beaumar-

trop compté sur sa popularité; il avait abusé en tous sens de sa verve, encombré sa pièce de scènes inutiles, de plaisanteries souvent grossières, qui en gâtaient tout l'agrément, et qui lui donnaient parfois les allures d'une parade. L'échec fut complet. L'auteur s'est plu à constater lui-même ce fait, dans la préface du *Barbier*, avec l'aisance d'un homme qui vient de faire un tour de force, et qui, du jour au lendemain, a transformé une chute en un triomphe. « Vous eussiez vu, dit-il, les faibles amis du *Barbier* se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir; les femmes, toujours si braves quand elles protégent, enfoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches et baissant des yeux confus, les hommes courant se visiter, se faire amende honorable du bien qu'ils avaient dit de ma pièce..... Les uns lorgnaient à gauche en me sentant passer à droite, et ne faisaient plus semblant de me voir. Ah! Dieu! D'autres, plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardait, m'attiraient dans un coin pour me dire : Et comment avez-vous produit en nous cette illusion? car, il faut en convenir, mon ami, votre pièce est la plus grande platitude du monde. »

En écrivant cette spirituelle préface du *Barbier* remanié, qu'il intitule bravement *comédie représentée et tombée*, Beaumarchais s'amuse aux dépens de la critique et un peu aussi aux dépens du public. Comme

chais, apparemment séduit par le talent et le succès des *Mémoires* contre Goëzman, se montre plus indulgent que La Harpe pour *le Barbier*, non pas tel que nous l'avons aujourd'hui, mais avant qu'il eût été expurgé et remanié par l'auteur. Au moment où la pièce fut interdite une première fois, en février 1774, Grimm, en regrettant cette interdiction, annonce qu'il a lu le manuscrit. « Cette pièce, dit-il, est non-seulement pleine de gaieté et de verve, mais le rôle de la petite fille est d'une candeur et d'un intérêt charmant. Il y a des nuances de délicatesse et d'honnêteté dans le rôle du comte et dans celui de Rosine qui sont vraiment précieuses, et que notre parterre est bien loin de pouvoir sentir et apprécier. » Si ce jugement est de Grimm (car dans la *Correspondance* publiée sous son nom on n'est pas toujours bien sûr que ce soit lui qui parle), si ce jugement est de lui, il est un peu bizarre, non pas qu'on ne puisse trouver de la candeur dans le rôle de Rosine, mais il y a certainement d'autres nuances aussi marquées, et ce ne sont pas précisément les nuances de *délicatesse* et d'*honnêteté* qui pouvaient empêcher d'apprécier *le Barbier de Séville*. A la vérité, Grimm parlait ainsi d'après le manuscrit primitif en quatre actes, qui vaut mieux que la pièce en cinq actes; mais le premier comme le second diffèrent notablement de la pièce imprimée, et lui sont de beaucoup inférieurs. Après l'échec de la première représentation, Grimm, toujours bienveillant pour Beaumarchais, s'en prend d'abord à l'auditoire. « Une assemblée si nombreuse et si pressée, dit-il, risque toujours d'être tumultueuse, et le mérite de la pièce, consistant surtout dans la finesse des ressorts qui lient l'intrigue, avait besoin, pour être senti, d'un auditoire plus tranquille. » Il s'en prend ensuite au jeu des acteurs, « qui n'avait pas, dit-il, l'ensemble et la rapidité qu'exige une comédie de ce genre; » enfin il fait assez équitablement la part de Beaumarchais, « qui avait eu, dit-il, la sottise de vouloir faire cinq actes d'un sujet qui n'en pouvait fournir que trois ou quatre. » Et après avoir signalé la suppression d'un acte, le retranchement de scènes inutiles, de mots déplacés et d'un mauvais ton, il constate le succès de la pièce ainsi remaniée.

beaucoup d'autres enfans gâtés de la renommée, c'est surtout là où il s'est trompé qu'il tient à prouver qu'il a eu raison. Au lieu d'avouer la transformation qui est la véritable cause du succès définitif de sa pièce, il affirme avec un aplomb étourdissant qu'il n'y a presque rien changé, et que « *le Barbier enterré,* dit-il, le vendredi est exactement le même qui s'est relevé triomphalement le dimanche. » C'est tout au plus s'il reconnaît que, « ne pouvant se soutenir en cinq actes, il s'est mis en quatre pour ramener le public. » La vérité est que tout ce qui fait aujourd'hui l'agrément du *Barbier*, tel que nous l'avons, se trouvait bien dans la pièce à la première représentation, mais s'y trouvait mélangé à une quantité énorme de défauts qui expliquent parfaitement la sévérité du public. Beaumarchais plaçait mal son amour-propre : il voulait faire passer pour l'effet d'une cabale ou d'un caprice du parterre ce qui n'avait été qu'un acte de justice, et il ne songeait point à faire valoir son véritable mérite, mérite rare et dont il y a, je crois, peu d'exemples au théâtre. Il n'est pas commun, en effet, de voir un auteur dramatique ramasser une pièce justement tombée, et en vingt-quatre heures, du jour au lendemain, lui faire subir une véritable métamorphose, refondre deux actes en un, transposer des scènes, faire disparaître tout ce qui est louche ou confus dans les situations et dans l'intrigue, supprimer toutes les longueurs, élaguer ou relever tout ce qui est trivial ou plat dans le dialogue, et transformer ainsi, presque à la minute, un ouvrage médiocre en une production charmante, pleine de mouvement et de verve, où l'intérêt va toujours croissant, et dont La Harpe dit avec raison, dans son *Cours de littérature,* que c'est le *mieux conçu* et le *mieux fait* des ouvrages dramatiques de Beaumarchais. *Le Barbier* est en effet mieux *composé* que *le Mariage de Figaro,* dont les deux derniers actes renferment beaucoup de longueurs, et ne se soutiennent que par des jeux de scène et des jeux d'esprit.

Dans cette rapide transformation du *Barbier,* Beaumarchais apparaît avec tout ce qui caractérise la période la plus brillante de son talent. Son esprit a toute la force que donne la maturité, et il conserve encore la flexibilité de la jeunesse. Ardent, souple et fécond, les dangers ou les embarras lui font trouver des ressources inattendues; il sait se plier à toutes les circonstances, et il les dompte en les enlaçant. C'est bien le même homme qui, tout à l'heure dramaturge médiocre, devenait du jour au lendemain, sous l'influence du péril, un polémiste redoutable et brillant. C'est le même homme qui, après avoir mis deux ans à composer tout à son aise une comédie pleine de défauts, en faisait presque un chef-d'œuvre en vingt-quatre heures, sous la pression d'un public mécontent et déçu.

Le canevas du *Barbier* n'est pas neuf : c'est le thème si connu du

vieux tuteur amoureux qui veut épouser sa pupille. Beaumarchais, qui, comme Molière, prenait son bien partout où il le trouvait, a peut-être emprunté le fond et une partie des situations de sa pièce à une vieille comédie de Fatouville, jouée aux Italiens en 1692, qui porte pour titre le sous-titre du *Barbier*, *la Précaution inutile*, et présente quelque analogie avec la pièce de Beaumarchais. Probablement aussi l'auteur du *Barbier* a lu avec fruit l'opéra-comique de Sedaine : *On ne s'avise jamais de tout*. Le docteur Tue, de Sedaine, médecin, tuteur et amoureux de Lise, est de la même famille que le docteur Bartholo. Lise, avec une ingénuité plus complète que Rosine, n'est pas sans rapport avec la pupille de Bartholo. Dorval, l'amant de Lise, pourrait bien avoir contribué à donner l'idée d'Almaviva. Tous deux emploient, pour déjouer la jalousie du tuteur, des déguisemens analogues. Si Almaviva se travestit en soldat, puis en musicien, Dorval se déguise en vieux captif venant de Maroc, puis en vieille femme; il chante en s'accompagnant de la guitare, comme Almaviva. Il y a même dans l'opéra de Sedaine une scène où Dorval, parlant à la duègne qui surveille Lise, emploie, pour se faire entendre de celle-ci, des mots habilement détournés qui rappellent la scène entre Almaviva, Rosine et Bartholo, au troisième acte du *Barbier*. Enfin, si *le Barbier* se termine par un mariage et l'intervention d'un alcade, *On ne s'avise jamais de tout* finit également par un mariage et l'intervention d'un commissaire. Mais des tuteurs amoureux et jaloux, des pupilles rebelles, des amans inventifs, des déguisemens, des commissaires ou des alcades, cela se trouve partout, est à la portée de tout le monde, et tout dépend de la manière de s'en servir. Beaumarchais n'avait donc pas tort de répondre à ceux qui lui reprochaient d'avoir copié l'ouvrage de Sedaine par cette saillie spirituelle qui est bien dans son genre d'esprit : « Un amateur, saisissant, dit-il, l'instant qu'il y avait beaucoup de monde au foyer, m'a reproché, du ton le plus sérieux, que ma pièce ressemblait à *On ne s'avise jamais de tout*. — Ressembler, monsieur? je soutiens que ma pièce est *On ne s'avise jamais de tout* lui-même. — Et comment cela? — C'est qu'on ne s'était pas encore avisé de ma pièce. — L'amateur resta court, et l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochait *On ne s'avise jamais de tout* est un homme qui ne s'est jamais *avisé de rien*. »

S'il y a, en effet, quelque vague analogie entre l'opéra de Sedaine et *le Barbier*, ce qui n'est pas dans Sedaine, ce qui n'est nulle part avant *le Barbier*, c'est le personnage capital de la pièce, c'est Figaro, ce valet de comédie qui se détache au milieu de tous les valets de comédie, et qui est bien la propriété exclusive et la création de Beaumarchais. Quoi qu'on puisse dire de ce personnage, il est passé dans l'histoire de l'art à l'état de type, comme Panurge, comme Falstaff,

comme don Juan, comme Gil Blas, et a pris rang parmi les figures impérissables. Quand il aura donné toute sa mesure, après *la Folle Journée,* nous aurons occasion de l'analyser en détail et de l'étudier dans sa généalogie, qui est assez variée; mais ce n'est pas seulement Figaro qui est original dans *le Barbier*. Bartholo, comme le remarque très bien La Harpe, n'est pas un tuteur banal, comme tous les tuteurs de comédie. Il est dupe, il n'est point sot; il est très rusé au contraire, et il faut beaucoup d'adresse pour le tromper. De là, entre lui, Rosine, Almaviva et Figaro une rivalité de précautions et d'inventions qui se croisent, se déjouent, se renouvellent et se poursuivent avec un intérêt qui augmente de scène en scène jusqu'au dénoûment.

Quant au dialogue du *Barbier,* s'il n'est pas plus animé, il est plus tempéré, moins prétentieux et plus coulant que celui du *Mariage de Figaro*. Le défaut de Beaumarchais, on le sait, c'est l'abus d'une chose dont tout le monde ne peut pas abuser comme lui, c'est l'abus de l'esprit. Non-seulement il en donne trop à chacun de ses personnages, mais il leur donne à tous à peu près le même genre d'esprit, qui est le sien; tous sont également féconds en saillies imprévues, en sentences plaisantes. L'auteur n'a pas cette suprême puissance de création qui permet à Molière de donner le jour aux êtres les plus différens, non-seulement par le caractère, mais par la tournure d'esprit. Il parle trop souvent par la bouche de ses personnages, et telle scène, plus ou moins habilement liée à l'action générale, n'a d'autre but que de lui fournir l'occasion de placer avantageusement une série de bons mots. Ces saillies, amenées de trop loin et tirées par les cheveux, sont plus fréquentes dans *le Mariage de Figaro* que dans *le Barbier,* où tout marche et s'enchaîne mieux; cependant elles s'y rencontrent encore. En faisant remarquer que plusieurs de ces bons mots sont déjà connus et se trouvent ailleurs, La Harpe dit : « Apparemment Beaumarchais en tenait registre quand il lisait. » La Harpe ici a deviné juste. L'auteur du *Barbier de Séville* avait l'habitude d'écrire sans ordre sur des feuilles volantes, non-seulement les pensées sérieuses, comiques ou grivoises qui le frappaient dans ses lectures, mais toutes celles qui se présentaient à son esprit, et qu'il mettait en réserve pour en tirer parti plus tard. C'est ainsi que la plupart des traits et des sentences du *Barbier* ou du *Mariage de Figaro,* qu'on croirait au premier abord échappés à la verve de l'auteur dans le feu de la composition, se retrouvent çà et là dans cette sorte de répertoire, mêlés à une foule de réflexions historiques, politiques ou philosophiques, qui prouvent que l'esprit de Beaumarchais se nourrissait des élémens les plus divers.

Quoi qu'il en soit, *le Barbier,* tombé à la première représentation, relevé et rajusté par l'auteur, eut un plein succès à la seconde. On

y reconnut une restauration originale de l'ancienne comédie d'intrigue, rajeunie, agrandie, renouvelée, et les sifflets de la veille se changèrent en applaudissemens. « J'étais hier, écrit le 27 février 1775 Mme Du Deffant, j'étais hier à la comédie de Beaumarchais, qu'on représentait pour la seconde fois; à la première, elle fut sifflée; pour hier, elle eut un succès extravagant; elle fut portée aux nues; elle fut applaudie à tout rompre. » Nous devons avouer que Mme Du Deffant ajoute : « Rien ne peut être plus ridicule; cette pièce est détestable... Ce Beaumarchais, dont les *Mémoires* sont si jolis, est déplorable dans sa pièce du *Barbier de Séville*. » Le jugement de Mme Du Deffant ne fut pas ratifié par le public. Du reste, le goût dédaigneux et blasé de la spirituelle correspondante d'Horace Walpole n'était pas très apte à apprécier un genre de comique aussi franc, aussi dégourdi que celui du *Barbier*. et Beaumarchais pouvait se consoler de n'être point apprécié par elle, car dans la lettre qui suit celle que nous venons de citer, elle ajoute encore ceci : « L'*Orphée* de M. Gluck, *le Barbier de Séville* de M. de Beaumarchais, m'avaient été extrêmement vantés; on m'a forcée à les voir, ils m'ont ennuyée à la mort. » On voit qu'il n'était vraiment pas facile d'intéresser Mme Du Deffant. Le parterre, qui n'avait point, comme elle, la maladie de l'ennui, se montra beaucoup moins rétif, et, à partir de la seconde représentation, *le Barbier* ne cessa d'attirer la foule jusqu'à la clôture de la saison d'hiver, c'est-à-dire jusqu'au 29 mars 1775.

On sait qu'il était d'usage autrefois de fermer chaque année les théâtres et spécialement le Théâtre-Français pendant trois semaines, à partir de la Passion jusqu'après la Quasimodo. Il était d'usage aussi au Théâtre-Français qu'à la dernière représentation qui précédait cette clôture, un des acteurs vînt sur la scène adresser au public un beau discours qu'on appelait le *compliment de clôture* (1). Beaumarchais, amateur de l'innovation en toutes choses, eut l'idée de remplacer ce discours ordinairement majestueux par une sorte de proverbe en un acte qui fut joué, avec les costumes du *Barbier*, aux représentations de clôture de 1775 et de 1776. Ce compliment dialogué ne se trouve plus dans les archives de la Comédie-Française, mais il a été conservé dans les papiers de Beaumarchais, écrit tout entier de sa main et copié en double avec une feuille contenant la distribution des rôles. Je ne m'explique pas comment Gudin n'a pas fait figurer ce travail dans l'édition des œuvres de son ami; il a sans doute échappé à ses recherches, car ce n'est rien moins qu'une petite

(1) Ces discours adressés chaque année au public étaient quelquefois assez étranges. Grimm en cite un où l'acteur Florence disait au parterre : « Messieurs, le goût se conserve parmi vous comme les prêtresses de Vesta conservaient le feu sacré. » Le parterre, qui n'était pas composé de vestales, rit beaucoup de la comparaison. Après 89, les acteurs profitaient quelquefois de l'occasion pour débiter des tirades politiques et patriotiques.

comédie en un acte dont l'idée est assez originale et dont le dialogue offre toutes les qualités de l'auteur du *Barbier de Séville.* Ne pouvant reproduire ici en entier ce petit proverbe, joué, mais resté inédit, nous le ferons du moins connaître par des citations assez nombreuses.

Voici d'abord ce qui me paraît lui avoir donné naissance. En introduisant au Théâtre-Français une pièce d'un comique aussi haut en couleur que *le Barbier,* Beaumarchais avait voulu briser les entraves un peu étroites dans lesquelles on enfermait alors ce théâtre, auquel on interdisait, au nom du *bon ton* et de la *bonne compagnie,* toute pièce rappelant plus ou moins l'ancienne comédie d'intrigue. On permettait bien aux farces ingénieuses de Molière, comme *les Fourberies de Scapin* ou *Pourceaugnac,* de reparaître de temps en temps sur la scène, parce qu'elles étaient de Molière, et qu'après tout, ces farces charmantes ayant amusé Louis XIV et sa cour, on n'osait pas se déclarer plus difficile que le grand roi; mais il était interdit aux auteurs vivans de marcher, même de loin, sur les traces du maître. Et comme le Théâtre-Français avait seul le droit de jouer la comédie proprement dite, il n'y avait presque pas de nuances intermédiaires entre les farces grossières du boulevard et le genre de comédie qui florissait alors, genre un peu froid, guindé et maniéré, sans être plus moral quant au fond des idées et des situations. On a vu avec quelle impétuosité déréglée Beaumarchais avait d'abord tenté d'abolir cette scrupuleuse distinction des genres par une comédie beaucoup trop chargée, dont les défauts avaient justement choqué le public, et comment, après l'avoir considérablement retouchée, il l'avait fait accepter et triompher, bien qu'elle offrît encore des nuances très fortes. Cependant cela ne suffisait pas à l'auteur du *Barbier;* il ne lui suffisait pas de restaurer au Théâtre-Français un peu de la vive gaieté d'autrefois et de faire applaudir à outrance par le parterre les éternuemens de Dugazon dans le rôle du vieux valet La Jeunesse. Il voulait plus encore : il voulait non-seulement qu'on rît à gorge déployée, mais qu'on chantât sur le théâtre de MM. les comédiens ordinaires du roi. Ceci était énorme et essentiellement contraire, disait-on, à la dignité de la Comédie-Française. Néanmoins, comme Beaumarchais ne renonçait pas facilement à ce qu'il voulait, on avait essayé, pour lui plaire, de chanter à la première représentation les airs qu'il avait placés dans *le Barbier;* mais, soit que les acteurs s'acquittassent mal de ce labeur inaccoutumé, soit que le public ne goûtât pas cette innovation, tous les airs avaient été impitoyablement sifflés (1), et il avait fallu les supprimer à la reprise de la pièce. Il en était un cependant auquel Beaumarchais tenait beaucoup, c'était le fameux air de Rosine au troisième acte :

(1) Excepté le couplet grotesque chanté par Bartholo au troisième acte, qui fut conservé.

Quand dans la plaine, etc. L'aimable actrice qui avait créé le rôle de Rosine, Mlle Doligny (1), peu habituée à chanter en public et encore moins habituée à être sifflée, refusait absolument de recommencer l'expérience, et Beaumarchais avait dû se résigner au sacrifice de son air; mais en toutes choses il ne se résignait jamais que provisoirement. Aux approches de la représentation de clôture, il proposa aux comédiens de rédiger pour eux, sous forme de scènes, un compliment de clôture original et amusant, mais à une condition, c'est qu'on chanterait son fameux air intercalé dans le compliment en question, qui devait être joué par tous les acteurs du *Barbier.* Comme Mlle Doligny se refusait toujours à le chanter et comme Beaumarchais aurait craint de la blesser en faisant figurer dans sa petite pièce une autre Rosine, il y supprima le rôle de Rosine et le remplaça par l'intervention en personne d'une autre actrice plus hardie et qui chantait très bien, Mlle Luzzi (2).

Pour comprendre cette petite comédie, qui fait suite au *Barbier,* il faut donc se figurer que nous sommes arrivés à la représentation de clôture du 29 mars 1775. On vient de jouer *le Barbier* pour la treizième fois. Au moment où le public s'attend à voir, suivant l'usage ordinaire, arriver sur la scène en habit de ville un des acteurs chargés de lui dire adieu en termes solennels au nom de la Comédie-Française, la toile se lève, et le gros Desessarts, avec le costume du rôle de Bartholo qu'il vient de jouer, apparaît dans l'attitude du désespoir.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHOLO (*Desessarts*), seul, se promenant un papier à la main. — La toile se lève. Il parle à la coulisse.

Rougeau! Renard (3)! ne levez pas la toile encore, mes amis, je ne suis pas prêt... Diable d'homme aussi, qui nous promet un compliment pour la clô-

(1) C'était la même actrice qui huit ans auparavant avait créé le rôle d'Eugénie. Beaumarchais lui réservait le rôle de la comtesse Almaviva dans *le Mariage de Figaro,* lorsqu'elle se retira du théâtre en 1783, laissant le souvenir d'un talent plein d'agrément et (ce qui était rare alors, sans être devenu très commun aujourd'hui) le souvenir d'une moralité irréprochable, confirmé par tous les témoignages contemporains. On sait que c'est pour avoir opposé un peu brutalement la sagesse de Mlle Doligny aux légèretés de Mlle Clairon que l'austère Fréron fut envoyé en 1765 au For-l'Évêque. Beaumarchais avait beaucoup d'estime et d'affection pour Mlle Doligny, dont j'ai retrouvé quelques lettres. Ces lettres sont d'un ton distingué, et confirment très bien l'idée qui est restée d'elle. Le ton de Beaumarchais est d'un ami affectueux, enjoué et sans aucune nuance de galanterie. Cette charmante actrice épousa un littérateur estimable, M. Dudoyer.

(2) Mlle Luzzi était en 1775 une fort jolie soubrette douée de talens très variés, car en même temps qu'elle jouait la comédie fort agréablement, elle chantait et dansait au besoin. Un jour même qu'on manquait de tragédiennes, elle joua avec Lekain dans *Tancrède* le rôle d'Aménaïde, s'en tira très bien et eut beaucoup de succès.

(3) Ce sont sans doute les deux machinistes du théâtre.

ture, qui nous tient le bec à l'eau jusqu'au dernier jour, et, quand on doit le prononcer, il faut que je le fasse, moi... « Messieurs, si votre indulgence ne rassurait pas un peu mon génie alarmé... » Je ne ferai jamais ce compliment-là... « Messieurs, votre critique et vos applaudissemens nous sont également utiles, en ce que... » La peste soit de l'homme! « Messieurs... pour bien rendre ce que je sens, il faudrait... il faudrait... » Ah! pour bien faire, il faudrait que ce compliment eût quelque rapport à l'habit dans lequel je dois le débiter; voyons : « Messieurs, de même que les médecins entreprennent tous les malades, mais ne guérissent pas toutes les maladies... » Qu'une bonne fièvre putride eût pu te saisir au collet, auteur de chien, perfide auteur!... « entreprennent tous les malades, mais ne guérissent pas toutes les maladies... de même les comédiens hasardent toutes les pièces nouvelles, sans être sûrs que la réussite... » Ah! je sue à grosses gouttes et je ne fais rien qui vaille... « Messieurs... messieurs... »

SCÈNE DEUXIÈME.

BARTHOLO (*Desessarts*), FIGARO (*Préville*), LE COMTE ALMAVIVA (*Bellecourt*).

FIGARO, riant. — Ah! ah! ah! ah! messieurs... Eh bien! messieurs?

BARTHOLO. — Ah ça! venez-vous encore m'impatienter, vous autres?

LE COMTE. — Nous venons vous offrir nos conseils, bon docteur.

BARTHOLO. — Je n'ai pas besoin de précepteurs aussi goguenards. Je vous connais à présent.

LE COMTE. — Nous ne plaisantons point, je vous jure, et nous sommes aussi intéressés que vous à ce que votre compliment soit agréable au public.

FIGARO. — Ou qu'il rie du complimenteur. En vérité, nous ne venons ici qu'à bonne intention.

BARTHOLO. — Oui!... à la bonne heure... C'est que j'ai une singularité fort singulière, moi! Quand je n'ai rien à faire, mon esprit va, va comme le diable, et dès que je veux me mettre à composer...

FIGARO. — Il prend ce temps-là pour se reposer. Je sais ce que c'est, docteur. Il ne faut pas que cela vous étonne; cet accident arrive à beaucoup d'honnêtes gens comme vous qui se mettent à l'œuvre sans idées. Mais savez-vous ce qu'il faut faire? Au lieu de rester en place en composant, ce qui engourdit la conception et rend l'accouchement pénible à une jeune personne de votre corpulence, il faut vous remuer, docteur, aller et venir, vous donner de grands mouvemens.

BARTHOLO. — C'est ce que je fais aussi depuis une heure.

FIGARO. — Et prendre la plume dès que vous sentez que les esprits animaux vous montent à la tête.

BARTHOLO. — Comment! les esprits animaux...

LE COMTE. — Finis donc, Figaro, il est bien temps de plaisanter!

BARTHOLO. — Ingrat barbier pour qui j'eus mille bontés, tu ris de mon embarras, au lieu de m'en tirer.

LE COMTE. — Où en êtes-vous, docteur?

BARTHOLO. — J'en suis à imaginer pour la clôture quelque chose qui me fasse au moins déployer un beau talent devant le public.

FIGARO. — Déployer un beau talent! Eh mais! ne cherchez pas, docteur;

rappelez-vous seulement le plaisir extrême que vous lui avez fait quand vous avez déployé à ses yeux le très beau talent de chanter en dansant comme un ours et claquant vos deux pouces :

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?

BARTHOLO. — Ce drôle se pendrait plutôt que de manquer de désobliger ceux à qui il peut faire plaisir.

LE COMTE. — Réellement, Figaro, tu le désoles, et le temps se passe. Ah çà! dites-moi, docteur, connaissez-vous les choses dont un compliment de clôture doit être composé?

BARTHOLO. — Ah! si je savais aussi bien le faire comme je sais le définir.

FIGARO. — Ah! si je savais courir comme je sais boire, je ferais soixante lieues par heure.

BARTHOLO. — Je sais qu'il faut invoquer l'indulgence du public, parler modestement de nous, et dire un mot obligeant de tous les ouvrages nouveaux représentés dans l'année.

FIGARO. — Voilà le plus difficile. Au gré des auteurs, on n'en dit jamais assez; au gré du public, on en dit souvent trop.

BARTHOLO. — Il faudrait trouver le juste-milieu.

FIGARO. — Ou n'en point parler du tout. Ma foi, c'est le plus sûr.

LE COMTE. — N'en point parler serait dur; mais il suffit de rappeler les ouvrages sans les juger de nouveau. Ce n'est plus à nous à prononcer sur leur mérite. L'adoption que nous en avions faite est la preuve du bien que nous en pensions, et l'œil perçant du public nous dispense ici d'en scruter les défauts. Mais sur les succès même les plus combattus, les plus douteux, nous devons aux auteurs le juste éloge d'un désir ardent de plaire au public que nous partageons avec eux.

BARTHOLO. — Eh morbleu! bachelier, que ne me disiez-vous que vous alliez dire cela! J'aurais pris la plume, et mon ouvrage serait bien avancé... Vous dites donc?

LE COMTE. — Ma foi, je ne m'en souviens plus.

BARTHOLO. — Quel dommage! Et toi, Figaro?

FIGARO. — Moi, cela m'a paru fort plat.

BARTHOLO. — Je le crois, dès qu'il n'y a pas de calembours.

FIGARO. — Il est vrai, je ne fais pas autre chose.

BARTHOLO. — Tâche au moins de te rendre utile une fois en nous rappelant quelles pièces on a données cette année.

FIGARO. — On a donné, on a donné...

Ici Figaro, Bartholo et le comte font à eux trois la revue des pièces données en 1775, avec des appréciations de Figaro d'une réserve diplomatique très bouffonne.

BARTHOLO. — Cela fait pourtant sept nouveautés en dix mois! Et l'on prétend que nous sommes des paresseux.

FIGARO. — Nous en abattrions bien d'autres, si l'on pouvait allier des intérêts inconciliables; mais pendant que l'homme de lettres qui attend son tour

dit sans cesse : Eh! va donc, la Comédie; finis-en une bonne fois; c'est à moi d'engréner, — l'auteur qui est sur le chantier nous crie de son côté : Piano! la Comédie, piano! faites-moi durer encore. Tout cela est assez difficile.

SCÈNE TROISIÈME.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE LUZZI.

Mlle LUZZI. — Eh bien! messieurs, est-ce que le compliment n'est pas dit?

FIGARO. — C'est bien pis, il n'est pas fait.

Mlle LUZZI. — Ce compliment?

BARTHOLO. — Un maudit auteur m'en avait promis un; à l'instant de le prononcer, il nous fait dire de nous pourvoir ailleurs.

Mlle LUZZI. — Je suis dans le secret : il est piqué de ce qu'on a retranché de sa pièce l'air du *Printemps*.

BARTHOLO. — Quel air du *Printemps?* quelle pièce? Vous croyez tout deviner, tout savoir.

Mlle LUZZI. — L'ariette de Rosine dans *le Barbier de Séville*.

BARTHOLO. — On a bien fait, mademoiselle; le public n'aime pas qu'on chante à la Comédie-Française.

Mlle LUZZI. — Oui, docteur, dans les tragédies; mais depuis quand ferait-il ôter d'un sujet gai ce qui peut en augmenter l'agrément? Allez, messieurs, monsieur le public aime tout ce qui l'amuse.

BARTHOLO. — D'ailleurs est-ce notre faute à nous si Rosine a manqué de courage?

Mlle LUZZI, minaudant. — Est-il joli, le morceau?

LE COMTE. — Voulez-vous l'essayer?

BARTHOLO. — N'allez-vous pas la faire chanter? Comment veut-on que j'achève mon compliment?

LE COMTE. — Allez toujours, docteur.

FIGARO, à Mlle Luzzi. — Dans un petit coin, à demi-voix.

Mlle LUZZI. — Mais je suis comme Rosine, moi, je vais trembler.

FIGARO. — Fi donc! trembler! Mauvais calcul, mademoiselle...

Mlle LUZZI. — Eh bien! vous n'achevez pas votre petit calembour : la peur du mal et le mal de la peur (1)?

FIGARO. — Ah! vous appelez cela un calembour?

Mlle LUZZI. — Il est vrai que moi qui ai peur de mal chanter, je ressens déjà beaucoup le mal que me fait cette frayeur-là.

FIGARO, riant. — Oui, je le crois; mais vous ne chanterez pas moins pour cela. Vous êtes si bonne, Luzzi, qu'en toute affaire vous n'opposez jamais que des difficultés engageantes.

Mlle LUZZI. — Il ne tiendrait qu'à moi de prendre cela pour une épigramme.

LE COMTE. — Sur un talent qui lui est peu familier, Rosine est vraiment timide, elle; mais vous qui chantez souvent, avouez, friponne, que vous n'avez ici que l'hypocrisie de la timidité. (Mlle Luzzi prélude gaiement.)

FIGARO. — Elle ne changera jamais, cette Luzzi; chantant, jouant la comé-

(1) Allusion à un jeu de mots du *Barbier de Séville :* « Quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. »

die, toujours gaie, toujours belle : d'honneur, c'est un diamant dans la société.

BARTHOLO. — Maudit bavard!

Mlle LUZZI, riant. — Ah! ah! ah! ah! laissez-le donc se tirer de là, docteur, et nous expliquer comment je suis un diamant.

FIGARO, gaiement. — Ainsi que toutes les jolies femmes. La nature, en se jouant, féconde la mine abondante où nous puisons ces diamans-là. La jeunesse est le lapidaire qui les développe et les taille; la parure élégante est l'alvéole qui les enchâsse; notre imagination, la feuille qui les brillante; enfin l'amour, belle Luzzi, n'est-il pas... le joaillier qui les met en œuvre?

Mlle LUZZI. — Hum! mauvais plaisant! Et l'hymen que vous oubliez?

FIGARO. — C'est, si vous voulez, le marchand qui les met dans le commerce.

BARTHOLO. — Que le diable emporte le metteur en œuvre, le marchand et le diamant; j'ai perdu la plus sublime idée!

LE COMTE, à Mlle Luzzi. — J'espère que son courroux ne nous privera pas du plaisir de vous entendre.

Mlle LUZZI. — Au moins, messieurs, c'est vous qui voulez que je chante?

BARTHOLO. — Ah! point du tout.

FIGARO. — Certainement.

LE COMTE. — Nous jugerons si l'air eût fait plaisir.

Mlle LUZZI chante.

Quand dans la plaine
L'amour ramène, etc. (1).

LE COMTE. — Fort joli, d'honneur.

FIGARO. — C'est un morceau charmant.

BARTHOLO. — Eh! allez au diable avec votre morceau charmant. Je ne sais ce que je fais, moi; voilà que j'ai lardé mon compliment d'agneaux, de chiens et de chalumeaux... Don Basile, à cette heure...

La scène avec Basile n'est qu'une variante de la scène de mystification du *Barbier*. Basile est censé ignorer que c'est le jour de la clôture, et il veut annoncer au public la pièce qu'on jouera demain. Figaro le mystifie de son mieux, et chacun lui répète le fameux mot : *Allez vous coucher* (2). Après que Basile s'est retiré, Bartholo continue à se démener, mais son compliment n'avance guère. Il s'adresse enfin à Figaro et au comte :

(1) On doit supposer naturellement que Mlle Luzzi fut applaudie à outrance par le public.

(2) Cet *allez vous coucher* de la scène de mystification du *Barbier* avait eu un tel succès, que le bruit en était parvenu jusqu'à Voltaire et l'inquiétait. Voici pourquoi : le père d'*Irène*, dans la tragédie de ce nom, qu'il composait alors, se nommait d'abord Basile. Voltaire écrit à ce sujet à M. d'Argental : « M. de Villette prétend que le nom de Basile est très dangereux depuis qu'il y a un Basile dans *le Barbier de Séville*. Il dit que le parterre crie quelquefois : *Basile, allez vous coucher*, et qu'il ne faut avec les welches qu'une pareille plaisanterie pour faire tomber la meilleure pièce du monde. Je crois que M. de Villette a raison; il n'y aura qu'à faire mettre Léonce au lieu de Basile par le copiste de la Comédie. Heureusement le nom de Basile ne se trouve jamais à la fin d'un vers, et Léonce peut suppléer partout. Voilà, je crois, le seul embarras que cette pièce pourrait donner. »

BARTHOLO. — Enfin, puisque vous voilà, si vous étiez que de moi tous les deux, qu'est-ce que vous diriez?

FIGARO. — Si nous étions que de vous, docteur, il est clair que nous ne saurions que dire.

BARTHOLO. — Eh! non, non, si vous étiez moi, c'est-à-dire chargés du compliment.

LE COMTE. — Je me recueillerais un moment, et il me semble que je dirais à peu près : — Est-il besoin, messieurs, que je fasse ici l'apologie de notre empressement, quand je parle au nom de toute la Comédie? et notre existence théâtrale n'appartient-elle pas à chacun de vous, quoique chacun de vous ne se prive, pour en jouir, que de la moindre partie d'un superflu qu'il destine à ses amusemens? Pour être convaincus donc, messieurs, qu'un motif plus noble que l'intérêt nous fait souhaiter constamment de vous plaire, considérez qu'il n'y a pour nous aucun rapport entre la faible utilité du produit de chaque place et l'extrême plaisir que nous cause le plus léger applaudissement de celui qui la remplit. A ce prix, qui nous est si cher, nous supportons les dégoûts de l'étude, la surcharge de la mémoire, l'incertitude du succès, les ennuis de la redite et toutes les fatigues du plus pénible état. Notre seule affaire est de vous donner du plaisir; toujours transportés quand nous y réussissons, nous ne changeons jamais à votre égard, quoique vous changiez quelquefois au nôtre. Et quand, malgré ses soins, quelqu'un de nous a le malheur de vous déplaire, voyez avec quel modeste silence il dévore le chagrin de vos reproches, et vous ne l'attribuerez pas à un défaut de sensibilité chez nous, dont l'unique étude est d'exercer la vôtre. En toute autre querelle, l'agresseur inquiet doit s'attendre au ressentiment qu'il provoque; ici, l'offensé baisse les yeux avec une timidité respectueuse, et la seule arme qu'il oppose au plus dur traitement est un nouvel effort pour vous plaire et reconquérir vos suffrages. Ah! messieurs, pour notre gloire et pour vos plaisirs, croyez que nous désirons tous être des acteurs parfaits; mais, nous sommes forcés de l'avouer, la seule chose que nous voudrions ne jamais invoquer est malheureusement celle dont nous avons le plus souvent besoin, votre indulgence. (Il salue.)

BARTHOLO. — Bon, bon, bon, excellent.

FIGARO. — Fi donc! Gardez-vous bien, docteur, d'écrire tout ce qu'il vient de débiter.

BARTHOLO. — Et pourquoi?

FIGARO. — Cela ne vaut pas le diable.

Mlle LUZZI. — Quoi! son discours? Il m'a paru si bien.

BARTHOLO. — Je parie, moi, qu'il serait fort applaudi.

FIGARO. — Oui, parce que cela claque à l'oreille, et a l'air d'être un compliment... Pas une pensée qui ne soit fausse.

BARTHOLO. — Jalousie d'auteur.

LE COMTE. — Ah! voyons.

FIGARO. — Vous préférez les applaudissemens du public au profit des places qu'il occupe au spectacle?

LE COMTE. — Certainement.

FIGARO. — Fort bien; mais si chacun s'abstenait de vous apporter ici le profit

de sa place, où iriez-vous chercher le plaisir de ses applaudissemens? Passe encore de déraisonner; mais ravaler à nos yeux la douce, l'utile recette, et faire ainsi le dédaigneux d'une chose aussi loyalement profitable! Examinez tous les états, depuis le grave ambassadeur qui chiffre le papier jusqu'à l'auteur badin qui le barbouille, depuis le ministre ingénieux qui invente un nouvel impôt jusqu'à l'obscur filou qui fouille aussi dans les poches, où se fait-il rien qui ne soit au profit de la tant bien-aimée recette? Et le général couvert de gloire qui demande un gouvernement, et l'héritier d'un nom illustre qui recherche une financière, et le pieux abbé qui court un bénéfice, et le grave magistrat qui pâlit sur les affaires, et le légataire assidu qui intrigue autour de son grand-oncle, et la mère honnête qui livre sa fille à l'inutilité nuptiale d'un vieillard amoureux, et celui qui navigue, et celui qui prêche, et celui qui danse, enfin tous jusqu'à moi dont je ne parle point, mais qui ne m'oublie pas plus qu'un autre, y a-t-il un seul homme au monde qui n'agisse pour augmenter la bonne, la douce, la trois, quatre, six, dix fois agréable recette? Avec vos fades complimens, vous sollicitez le public comme un juge austère; moi je l'aime comme ma bonne mère nourrice. Elle me donnait quelquefois sur l'oreille; mais ses caresses étaient douces, et son lait inépuisable. Logomachie, battologie, cliquetis de paroles que tous ces beaux discours! et puis qu'est-ce que l'offensé qui baisse les yeux timidement quand le public a de l'humeur? Quand le public s'élève contre un comédien, n'est-ce pas celui-ci qui est l'agresseur? C'est du plaisir que le public vient chercher, et il mérite bien d'en prendre; il l'a payé d'avance. Est-ce sa faute si on ne lui en donne pas? Galimatias que tout votre compliment! Que de sottises on fait passer dans le monde avec des tournures! Enfin vous le ferez comme vous voudrez; mais, pour moi, je n'emploierais pas toutes ces grandes phrases de respect et de dévouement dont on abuse à la journée et qui ne séduisent personne; je dirais uniment : Messieurs, vous venez tous ici payer le plaisir d'entendre un bon ouvrage, et c'est ma foi bien fait à vous. Quand l'auteur tient parole et que l'acteur s'évertue, vous applaudissez par-dessus le marché, bien généreux de votre part assurément. La toile tombée, vous emportez le plaisir, nous l'éloge et l'argent; chacun s'en va souper gaiement, et tout le monde est satisfait. Charmant commerce, en vérité! Aussi je n'ai qu'un mot, notre intérêt vous répond de notre zèle; pesez-le à cette balance, messieurs, et vous verrez s'il peut jamais être équivoque. Hein, docteur? comment trouvez-vous mon petit calembour?

BARTHOLO. — Ce maraud-là fait si bien, qu'il a toujours raison.

UN ACTEUR DE LA PETITE PIÈCE (1). — Avez-vous donc juré de nous faire coucher ici avec votre compliment, que vous ne ferez point, à force de le faire? Le public s'impatiente.

BARTHOLO. — Dame! un moment, c'est pour lui que nous travaillons.

L'ACTEUR. — Eh mais! allez travailler dans une loge, au foyer, où vous voudrez; pendant ce temps, nous commencerons la petite pièce.

BARTHOLO. — Quel homme! Laissez-nous donc tranquilles.

L'ACTEUR. — Vous ne voulez pas sortir? Jouez, jouez bien fort, messieurs

(1) C'est la pièce qu'on devait jouer pour terminer le spectacle.

de l'orchestre; quand ils verront qu'on ne les écoute pas, je vous jure qu'il n'y en aura pas un qui soit tenté de rester à bavarder sur le théâtre.

FIGARO. — Il a ma foi dévoilé dans un seul mot tout le secret de la comédie.

(L'orchestre joue; ils sortent tous, et l'on baisse la toile.)

Cette petite comédie inédite — faisant suite à la comédie du *Barbier* — nous a paru digne d'être connue du public. Le plan en est ingénieux, et il fallait de l'adresse pour conserver ainsi à chacun des personnages du *Barbier* le caractère qu'il a dans la pièce, tout en le faisant parler comme acteur. On vient de voir comment Beaumarchais a résolu cette difficulté. Il allait bientôt se trouver aux prises avec une difficulté plus grande, celle de mettre à la raison ces mêmes acteurs pour lesquels il écrivait des *compliments de clôture*. Sa destinée voulait qu'il ne sortît d'un procès que pour tomber dans un autre, et que tout dans sa vie, jusqu'au *Barbier de Séville*, le plus gai des imbroglios, devînt matière à procès.

II. — QUERELLE DE BEAUMARCHAIS ET DES ACTEURS DU THÉATRE-FRANÇAIS. — FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS DRAMATIQUES.

Durant les trente premières représentations du *Barbier de Séville*, Beaumarchais vécut dans les meilleurs termes avec les acteurs de la Comédie-Française; c'était entre eux et lui un échange de billets doux :

« Tant qu'il vous plaira, messieurs, leur écrit Beaumarchais, de donner *le Barbier de Séville*, je l'endurerai avec résignation. Et puissiez-vous crever de monde, car je suis l'ami de vos succès et l'amant des miens!... Si le public est content, si vous l'êtes, je le serai aussi. Je voudrais bien pouvoir en dire autant du *Journal de Bouillon* (1); mais vous aurez beau faire valoir la pièce, la jouer comme des anges, il faut vous détacher de ce suffrage; on ne peut pas plaire à tout le monde.

« Je suis, messieurs, avec reconnaissance, votre très humble, etc. »

A ces complimens se mêlent cependant quelquefois des critiques suscitées par l'amour paternel de l'auteur pour sa pièce; c'est ainsi que Beaumarchais écrit au secrétaire de la Comédie-Française :

« M. de Beaumarchais a l'honneur de mander à son ancien ami M. de La Porte qu'il a prié et qu'il prie la Comédie, ou de ne point donner *le Barbier*, ou de retrancher la scène de l'éternuement, ou d'engager M. Dugazon à ne pas abandonner ce petit rôle, qui est gai ou dégoûtant, selon qu'il est bien ou mal rendu. M. Dugazon est prié d'arranger les sublimes saillies de ce rôle, qui sont les éternuemens, de façon qu'on puisse entendre ce que dit le docteur dans cette scène, parce que ce n'est pas les pires choses qu'on lui a mises dans la bouche. »

(1) Allusion aux critiques d'une feuille à laquelle Beaumarchais répond avec détail dans la préface du *Barbier*.

Ce billet a une certaine signification quand on se souvient de la scène à laquelle l'auteur fait ici allusion. Il paraît que Dugazon, en jouant le rôle du vieux valet La Jeunesse, avait une façon d'éternuer qui excitait les rires prolongés du parterre, et comme ce succès l'amusait lui-même, il abusait de l'éternuement, si bien qu'on n'entendait plus les paroles de Bartholo dans la discussion avec son valet, au deuxième acte. Or ces paroles du docteur, auxquelles on voit que Beaumarchais tenait beaucoup, sont précisément les tirades sur la *justice*, la *raison*, l'*autorité*, dans lesquelles Beaumarchais donne carrière à son esprit frondeur; c'était, en un mot, la nuance d'opposition, déjà indiquée dans *le Barbier*, que Beaumarchais ne voulait pas qu'on affaiblît.

Bientôt la sollicitude de l'auteur du *Barbier* porte sur un autre point; il croit s'apercevoir que les comédiens cherchent à faire tomber sa pièce afin de la confisquer à leur profit en vertu d'un règlement dont il sera parlé plus loin, et il leur adresse la lettre suivante :

« Paris, ce mercredi 20 décembre 1775.

« En m'écrivant, messieurs, qu'on vous demandait *le Barbier de Séville* pour samedi prochain, vous avez oublié d'ajouter que ce même jour on donnait à la cour *le Connétable de Bourbon* (1). Comme c'est la seconde fois que pareille demande, accompagnée de pareil oubli, a manqué de faire courir à ce pauvre diable de *Barbier* le danger d'une représentation équivoque, ou de tomber (critique à part) *dans les règles* (2), j'ai l'honneur de vous rappeler que, sur pareille remarque, la première fois, toute la Comédie convint que, sans tirer à conséquence, il était possible que j'eusse raison ce jour-là, et la pièce ne fut pas jouée le jour du *Connétable*. Je vous prie donc, messieurs, qu'il en soit ainsi dans cette seconde occasion. Autant j'aurai de reconnaissance toutes les fois qu'en un bon jour de bonne saison la Comédie fera l'honneur à ma pièce de la glisser au répertoire, autant je croirais avoir à m'en plaindre, si elle ne se souvenait jamais du *Barbier* que pour lui faire boucher un trou, dans lequel il courrait le hasard de s'engloutir tout vivant au grand détriment de son existence et de mes intérêts.

« Tous les bons jours, excepté le samedi 23 décembre 1775, jour du *Connétable* à Versailles, vous me ferez le plus grand plaisir de satisfaire avec *le Barbier* la curiosité du petit nombre de ses amateurs. Pour ce jour seulement, il vous sera bien aisé de leur faire goûter la solidité de mes excuses, reconnue par toute la Comédie elle-même.

« J'ai l'honneur d'être avec considération, estime, amitié, etc.,

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

« En relisant ma lettre, je réfléchis que la Comédie peut se trouver embarrassée pour samedi, parce que tous les tragiques sont à Versailles. Si c'est là

(1) Tragédie de Guibert, l'auteur de *la Tactique*.

(2) Double allusion à une phrase de Beaumarchais dans son mémoire contre Mme Goëzman et à une disposition particulière des anciens règlemens du Théâtre-Français.

la raison qui l'a engagée à me faire écrire, eh! pourquoi ne pas dire uniment les choses? Tel qui paraît strict et rigoureux en discutant ses affaires est souvent l'homme le plus facile à obliger ses amis.

« Que la Comédie me fasse écrire que j'ai deviné juste et qu'elle n'entend pas faire tourner contre moi l'événement de cette représentation, s'il est maigre ou malheureux, et je donne de tout mon cœur mon adhésion au hasard de samedi prochain. Je serais désolé que la Comédie-Française eût la plus légère occasion de se plaindre de moi, qui espère avoir toujours à me louer d'elle.

« Réponse, s'il vous plaît. »

Le but de cette lettre de Beaumarchais est d'empêcher qu'on lui applique un des articles les plus bizarres de la législation un peu étrange qui régissait alors les rapports des auteurs dramatiques et du Théâtre-Français quant au partage du produit des ouvrages représentés. Toute pièce dont la recette descendait une fois seulement au-dessous d'un certain chiffre était qualifiée ouvrage *tombé dans les règles*, et devenait dès lors la propriété exclusive des comédiens, qui pouvaient la jouer de nouveau avec un grand succès et n'en devaient plus aucun compte à l'auteur. A cet abus s'en joignaient plusieurs autres non moins préjudiciables aux auteurs, et qui depuis longtemps entretenaient parmi eux une grande irritation contre les acteurs d'un théâtre seul investi du droit de jouer et la tragédie et la comédie.

Beaumarchais le plus riche des auteurs dramatiques, Beaumarchais pour qui le théâtre n'avait jamais été qu'un délassement et qui avait fait présent aux comédiens de ses deux premiers ouvrages, ne pouvait être taxé de cupidité en prenant en main la cause de ses confrères. C'est ce qui l'y détermina. Nous allons le voir ici, défendant pour la première fois les intérêts d'autrui plus encore que les siens, se lancer dans un nouveau combat contre des adversaires plus difficiles à vaincre que tous ceux qu'il a déjà combattus; il vaincra cependant, mais ce n'est qu'après bien des années et avec l'appui de la révolution qu'il pourra venir à bout des rois et des reines de théâtre, réprimer la cupidité des directeurs et entrepreneurs de spectacle, faire consacrer l'indépendance et le droit des auteurs injustement spoliés. Jusqu'à la fin de sa vie, Beaumarchais ne cessera de plaider avec chaleur pour que la loi entoure de sa protection un genre de propriété non moins inviolable que tous les autres, et avant lui complétement sacrifié.

La société des auteurs dramatiques, aujourd'hui si puissante, si fortement organisée et qu'on accuse quelquefois, à tort ou à raison, d'avoir remplacé l'ancienne tyrannie des directeurs de théâtres et des acteurs par une tyrannie en sens inverse, la société des auteurs

dramatiques ne connaît peut-être pas bien exactement tout ce qu'elle doit à l'homme qui le premier a réuni en corps des écrivains jusque-là isolés, et qui le premier a lutté avec énergie pour leur assurer les droits dont ils jouissent. Pour faire comprendre toutes les résistances que Beaumarchais eut à surmonter, il faut d'abord exposer ce qu'était le droit d'auteur avant la révolution et tracer ensuite le tableau de cette lutte avec des documens nouveaux, qui nous permettront de peindre au naturel les personnes et les choses.

Aux débuts de l'art dramatique en France comme partout, la composition d'une pièce de théâtre n'avait aucune importance; la pièce n'existait en quelque sorte que par la représentation. Au moyen âge, les auteurs des mystères ou sotties travaillaient *gratis* ou pour le plus mince salaire, ou faisaient eux-mêmes partie des acteurs. L'auteur dramatique le plus fécond du commencement du XVIIe siècle, Hardy, est indiqué par plusieurs écrivains comme ayant le premier tiré un produit de ses pièces (1); mais ce produit était bien mince, si l'on en juge par le propos suivant de la comédienne Beaupré, rapporté par Ménage, au sujet du tort que Corneille faisait aux acteurs en introduisant une hausse dans le prix des ouvrages de théâtre. « M. Corneille, dit Mlle Beaupré, nous a fait un grand tort : nous avions ci-devant des pièces de théâtre pour trois écus, que l'on nous faisait en une nuit. On y était accoutumé, et nous gagnions beaucoup; présentement les pièces de M. Corneille nous coûtent beaucoup, et nous gagnons peu de chose. »

Les productions tragiques ou comiques de Hardy se payaient donc trois écus la pièce. Ce n'était pas bien cher, mais il faut dire aussi qu'elles ne valaient guère mieux (2). A dater de Corneille, si les comédiens commencèrent à payer un peu plus cher les ouvrages de théâtre, néanmoins c'était toujours un prix fixe débattu entre l'auteur et les acteurs, prix très minime encore et qui n'empêchait pas le grand Corneille de mourir de faim ou à peu près et d'être obligé de recourir à l'affligeante industrie des dédicaces au plus offrant (3). Qui-

(1) Cette opinion, reproduite par M. Guizot dans son étude sur *Corneille*, n'est peut-être pas d'une exactitude incontestable. Entre autres objections, on en trouverait une dans la première édition des comédies de Pierre Larivey, antérieur de plus de vingt ans à Hardy, et qui, dans un sonnet placé à la suite de la préface, se fait plaindre par un ami de ne pas retirer autant d'argent de ses pièces que *Térence le Carthageois*, ce qui semble indiquer qu'il en retirait un peu.

(2) L'auteur espagnol contemporain de Hardy, Lope de Vega, qui passe pour avoir composé comme lui huit cents pièces de théâtre, recevait pour chacune cinq cents réaux, c'est-à-dire environ cent trente francs. C'était un peu plus de trois écus; mais c'était bien loin encore d'égaler ce que produit aujourd'hui le répertoire d'un vaudevilliste.

(3) C'est ainsi que pour mille pistoles un agioteur de l'époque, le *traitant* Montauron, acheta l'honneur de se voir comparé à Auguste et de passer à la postérité en même

nault fut, à ce qu'il paraît, le premier auteur dramatique dont une pièce fut achetée par les comédiens en 1653, non plus à prix fixe, mais avec le droit de toucher le neuvième de la recette qu'elle produirait. Cette convention, acceptée par Quinault, fut bientôt généralement adoptée pour tous les autres auteurs, et sanctionnée en 1697 par un règlement de l'autorité royale. Ce règlement donnait aux auteurs le neuvième de la recette pour les pièces en cinq actes, le douzième pour les pièces en trois actes, sauf le prélèvement des frais journaliers du théâtre, fixés à 500 livres pendant l'hiver et à 300 livres pendant l'été. Il statuait très équitablement que lorsque, deux fois de suite, ce chiffre de recette de 500 et de 300 livres ne serait pas atteint, les comédiens auraient la faculté de retirer la pièce; mais il n'était pas dit qu'en cas de reprise heureuse, l'auteur perdrait tous ses droits sur son ouvrage.

Ce premier règlement fut en vigueur jusqu'en 1757. A cette époque, les comédiens français, très endettés, obtinrent du roi, non-seulement une somme destinée à payer leurs dettes, mais la faculté de vendre à vie des entrées au spectacle qui ne figuraient point dans le compte fourni à l'auteur. Ils obtinrent de plus la faculté de confisquer une pièce à leur profit aussitôt que la recette en serait tombée une seule fois, non plus au-dessous de 500 livres pendant l'hiver et de 300 livres pendant l'été, mais au-dessous de 1,200 livres l'hiver et de 800 livres l'été. Ils parvinrent enfin à faire passer en habitude de ne plus guère compter aux auteurs que la recette casuelle faite à la porte, de supprimer presque tous les autres élémens de la recette, abonnemens et loges; de leur faire supporter sur ce produit casuel des frais journaliers évalués arbitrairement et une retenue d'un quart pour le quart des pauvres, qu'ils payaient à l'année moyennant une somme fixe trois fois moindre. Grâce à ces ingénieux calculs, quand la pièce était confisquée par eux comme n'ayant pas fait 1,200 livres de recette, elle en avait fait en réalité plus de 2,000, et quand elle dépassait le chiffre de 1,200 liv., le neuvième de l'auteur était rogné de plus de moitié. Quelquefois même les comptes fournis par la Comédie étaient empreints d'une originalité piquante. C'est ainsi qu'en 1776 un auteur du temps, Lonvay de la Saussaye, ayant fait représenter aux Français une comédie en trois actes, intitulée *la Journée lacédémonienne,* et demandant sa part sur la recette, on lui envoya un compte par lequel, après avoir constaté que sa pièce avait produit 12,000 liv. en cinq représentations, sous prétexte qu'il y avait eu des

temps que la tragédie de *Cinna.* C'est triste; mais d'un autre côté ce Montauron faisait grandement les choses : dix mille francs pour une dédicace! Richelieu avait reculé devant ce prix, et il n'y a pas beaucoup de traitans de nos jours qui paieraient dix mille francs l'honneur de passer à la postérité, dont ils ne se soucient guère.

frais extraordinaires, les comédiens concluaient ainsi : « Partant, pour son droit acquis du douzième de la recette des *cinq* représentations de sa pièce, l'auteur *redoit* la somme de 101 livres 8 sous 8 deniers à la Comédie. »

Tel était l'état des choses en 1776. Les auteurs isolés et sans influence se trouvaient complétement à la merci d'une corporation d'acteurs et d'actrices très bien organisée, dirigée en apparence par les quatre premiers gentilshommes de la chambre du roi, mais en réalité se dirigeant elle-même, car parmi ces quatre gentilshommes deux seulement, le duc de Richelieu et le duc de Duras, s'occupaient un peu de leur charge, à cause de certains agrémens qui y étaient attachés et qui les rendaient naturellement fort disposés à donner raison aux acteurs et aux actrices contre les auteurs dramatiques. Il faut ajouter que, le goût des plaisirs du théâtre ayant pris une extension de plus en plus grande, la Comédie-Française, par suite de son monopole, faisait de très belles recettes et se confirmait chaque jour davantage dans la douce habitude de confisquer les pièces ou de réduire de plus de moitié la part des auteurs.

Ces habitudes prises par les comédiens français engendraient des querelles perpétuelles : aussi plusieurs auteurs, comme Piron, Sedaine et Collé, avaient-ils fini par déserter le Théâtre-Français pour se consacrer au genre exploité par le Théâtre-Italien, qui les traitait beaucoup mieux.

Malgré son insouciance, le duc de Richelieu, fatigué de ces conflits, voyant dans Beaumarchais un littérateur riche, plus aimé des comédiens que des gens de lettres, par conséquent disposé à l'impartialité, avait eu la pensée de l'inviter à étudier la question, et à tâcher d'établir des rapports plus satisfaisans entre les deux parties. Il l'avait même autorisé à compulser à cet effet les registres de la Comédie; mais quand il se présenta avec la lettre du maréchal, les comédiens indignés refusèrent la communication demandée, et déclarèrent que M. le maréchal n'avait pas plus de droits que Beaumarchais à examiner leur livre de recettes.

Repoussé dans cette première démarche comme arbitre conciliateur, l'auteur du *Barbier de Séville* hésita quelque temps à profiter de l'occasion toute naturelle que lui donnait son droit sur le produit de sa pièce pour entamer la guerre en son propre nom. Il était content des comédiens; il les avait habitués à l'aimer et à l'honorer comme un auteur qui donnait ses ouvrages *gratis*. Leur demander un compte exact et sévère, c'était se brouiller avec eux, se brouiller avec d'aimables actrices dont il appréciait l'influence, et dont il serait plus difficile d'avoir raison que d'un conseiller au parlement; c'était de plus s'exposer à des débats pénibles en faveur de confrères qui peut-

être se montreraient peu reconnaissans de son zèle, surtout s'il n'était pas couronné de succès. Ajoutons que Beaumarchais avait alors bien d'autres affaires qui devaient le détourner de se mettre celle-ci sur les bras; il organisait son expédition d'Amérique, il plaidait encore à Aix contre M. de La Blache, il sortait à peine de son procès en réhabilitation. Faire à la fois la guerre aux Anglais, à M. de La Blache et aux comédiens, c'était beaucoup, même pour un homme aussi guerroyant que lui.

Cependant, dès qu'on avait su qu'il avait cherché à s'occuper des interminables débats de la Comédie et des auteurs, plusieurs des gens de lettres maltraités par la Comédie lui avaient adressé leurs doléances, et, confians dans son habileté, l'avaient supplié de se charger de la cause commune. C'est ainsi que l'auteur du *Philosophe sans le savoir,* dans un long mémoire adressé à Beaumarchais et retrouvé parmi ses papiers, énumérait ses griefs contre les comédiens avec son style naïf et souvent pittoresque :

« Ce qui a causé, écrit Sedaine, le trouble entre les auteurs et les comédiens jusqu'à présent a été presque toujours la difficulté d'obtenir justice; les supérieurs n'ont presque jamais entendu qu'une des parties; le comédien qui va rapporter une affaire triomphe toujours s'il est raisonneur, beau diseur, si, appuyé de son art, il se sert de toutes les expressions que sait employer la soumission la plus étendue; car, quoique les simagrées qui expriment le profond respect soient en affaire un filet grossier, tous les hommes, quels qu'ils soient, s'y laissent prendre, et une actrice jolie est bien un autre filet.

« Les auteurs sont singulièrement maltraités dans la partie d'intérêt, de ce vil intérêt, comme on l'appelle, afin qu'on n'ose pas en parler. Comment! il y aura chez mon notaire 1,200 francs en dépôt qui m'appartiennent, et je serai un intéressé de vouloir qu'il me donne mes 1,200 francs tout juste, ou, pour que la comparaison soit plus exacte, nous sommes neuf entrepreneurs d'une même chose dont nous devons partager le profit : huit entrepreneurs s'entendent pour frauder le neuvième entrepreneur, et on l'appellera intéressé parce qu'il veut ce qui est à lui! Écoutez les acteurs, ils vont verbiager jusqu'à demain, et vous n'avancerez pas d'un pas. Voici ce qu'ils m'ont fait à moi :

« Après que *le Philosophe sans le savoir* eut eu vingt-huit représentations de suite, je reçus ce qui me revenait. Voici comme ils ont compté :

« De profit net, 60,000 livres, dont, pour le quart des pauvres, 15,000 livres, ainsi reste à 45,000 livres. Comment, pour vingt-huit jours, 15,000 livres de quart des pauvres! Ils en paient 60,000 livres par an, ce qui fait à peu près 170 livres par jour, et doit être réparti comme frais journaliers, lumières, gardes, etc. — Vingt-huit jours à 170 livres font, je crois, 4,790 francs; ainsi, pour ce seul article, ils ont enlevé à l'auteur 1,000 livres sur son neuvième. Passons. Les comédiens n'ayant point fait afficher la dernière représentation de ma pièce, je crus avec raison que les représentations suivantes m'appartenaient; lorsqu'il y en eut un certain nombre, je les demandai au caissier.

Il me dit : J'ai été porter votre bordereau à signer; mais MM. les comédiens m'ont appris que votre pièce était tombée dans les règles et leur appartenait. Je fis alors, par l'autorité de M. le duc de Duras, compulser leur registre, et ils furent obligés de me rendre 5 à 600 livres qui m'étaient dues, et qu'ils voulaient s'approprier.....

« Vous vous ferez, monsieur, beaucoup d'honneur d'accommoder une affaire qui doit être peu agréable à MM. les premiers gentilshommes, et qui présente différentes faces de ridicule et d'infamie.

« J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus distingués, monsieur, etc.

« Ce 19 juin 1775. » « J. SEDAINE. »

Beaumarchais était donc encouragé par l'idée qu'il se ferait honneur en affranchissant les auteurs dramatiques de l'oppression qui pesait sur eux. Peut-être aussi la difficulté de l'entreprise, que presque tout le monde considérait comme chimérique, fut-elle un aiguillon pour un homme qui ne détestait pas les choses difficiles; toujours est-il qu'après quelque hésitation il se décida à entrer en campagne contre les comédiens. Quand *le Barbier de Séville* eut atteint sa trente-deuxième représentation, il demanda un compte exact de ce qui lui revenait. Inquiets de cette demande, les comédiens lui députèrent l'acteur Desessarts, chargé de sonder ses intentions et de lui apporter 4,506 livres, représentant son droit d'auteur pour trente-deux représentations du *Barbier*.

« Aucun compte, dit Beaumarchais, n'étant joint à ces offres, je n'acceptai point l'argent, quoique M. Desessarts m'en pressât le plus poliment du monde, car on le lui avait fort recommandé. — Il y a beaucoup d'objets, me dit-il, sur lesquels nous ne pouvons offrir à MM. les auteurs qu'*une cote mal taillée*. — Ce que je demande à la Comédie beaucoup plus que l'argent, lui répondis-je, est *une cote bien taillée*, un compte exact, qui puisse servir de type et de modèle à tous les décomptes futurs, et ramener la paix entre les acteurs et les auteurs. — Je vois bien, me dit-il en secouant la tête, que vous voulez ouvrir une querelle avec la Comédie. — Au contraire, monsieur, et plaise au dieu des vers que je puisse les terminer toutes à l'avantage égal des parties! Et il remporta son argent. »

Trois jours après, Beaumarchais écrit aux comédiens pour réclamer ce compte écrit. Au bout de quinze jours, la Comédie lui envoie un simple bordereau sans signature. Beaumarchais renvoie le bordereau en demandant que quelqu'un le signe et le certifie *véritable*. « M. Desessarts, écrit-il, qui fut praticien public avant d'être comédien du roi, vous assurera que ma demande est raisonnable. » La Comédie répond que le compte ne peut être certifié véritable que pour le produit de la porte, que quant aux autres élémens de la recette, on ne peut lui donner de compte que par aperçu, et ici la Comédie revient sur son procédé favori : *une cote mal taillée*. Beaumarchais

réplique aux acteurs par une de ses lettres les plus spirituelles dont je ne citerai ici que le début, parce qu'elle a été publiée dans ses œuvres : « En lisant, messieurs, la lettre obligeante dont vous venez de m'honorer, signée de beaucoup d'entre vous, je me suis confirmé dans l'idée que vous êtes tous d'honnêtes gens très disposés à rendre justice aux auteurs, mais qu'il en est de vous comme de tous les hommes plus versés dans les arts agréables qu'exercés sur les sciences exactes, et qui se font des fantômes et des embarras d'objets de calcul que le moindre méthodiste résout sans difficulté. » Et l'auteur du *Barbier* part de là pour donner très complaisamment aux comédiens une leçon de tenue de livres. Puis, après leur avoir enseigné comment ils doivent s'y prendre pour fournir des comptes exacts, il termine ainsi : « Croyez-moi, messieurs, point de cote mal taillée avec les gens de lettres. Trop fiers pour accepter des grâces, ils sont trop malaisés pour essuyer des pertes. Tant que vous n'adopterez pas la méthode du compte exact, ignorée de vous seuls, vous aurez toujours le déplaisir de vous entendre reprocher un prétendu système d'usurpation sur les gens de lettres qui n'est sûrement ni dans l'esprit, ni dans le cœur d'aucun de vous. »

Les acteurs, ne goûtant point cette leçon de *tenue de livres* que Beaumarchais leur donnait avec tant de complaisance et de politesse, répondirent qu'ils allaient assembler les avocats « formant le conseil de la Comédie, » et « nommer quatre comédiens commissaires pour examiner la chose. » — « Assembler, dit Beaumarchais, tout un conseil d'avocats et des commissaires, pour consulter si l'on doit ou non m'envoyer un bordereau, exact et signé, de mes droits d'auteur sur les représentations de ma pièce, me parut un préalable assez étrange. » Cependant le conseil annoncé ne s'assemblait pas, les mois s'écoulaient, on ne jouait plus *le Barbier de Séville*. Beaumarchais, n'entendant plus parler ni de son compte, ni de sa pièce, insiste avec plus de vivacité. Les comédiens, mis au pied du mur, implorent l'appui du duc de Duras, qui intervient et prie le réclamant de discuter la question avec lui. Beaumarchais ne demandait pas mieux, il s'empresse d'aller offrir au duc de Duras la même leçon de *tenue de livres* qu'il avait vainement offerte aux comédiens. Le duc, qui était membre de l'Académie française, se piquait d'aimer la littérature dramatique presque autant que les belles personnes chargées de l'interpréter. Beaumarchais lui écrit :

« Vous vous intéressez trop, monsieur le maréchal, aux progrès du plus beau des arts, pour n'être pas d'avis que si ceux qui jouent les pièces des auteurs y gagnent 20,000 livres de rente, il faut au moins que ceux qui font la fortune des comédiens en arrachent l'exigu nécessaire. Je ne mets, monsieur le maréchal, aucun intérêt personnel à ma demande, l'amour seul de la jus-

tice et des lettres me détermine. Tel homme que l'impulsion d'un beau génie eût porté à renouveler les chefs-d'œuvre dramatiques de nos maîtres, certain qu'il ne vivra pas trois mois du fruit des veilles de trois années, après en avoir perdu cinq à l'attendre, se fait journaliste, libelliste, ou s'abâtardit dans quelque autre métier aussi lucratif que dégradant. »

Après une conversation avec Beaumarchais, le duc de Duras paraît s'enflammer d'une belle ardeur pour la cause de la justice. Il déclare qu'il est temps d'en finir avec ces débats, où les auteurs sont à la discrétion des comédiens. Il propose de substituer à ces comptes arbitraires un règlement nouveau où les droits des deux parties seront stipulés de la manière la plus claire, la plus précise et la plus équitable. Il invite Beaumarchais à consulter quelques auteurs dramatiques et à lui soumettre un plan. Ce dernier répond que dans une question qui les intéresse tous également, tous les auteurs dramatiques qui ont écrit pour le Théâtre-Français sont égaux, et qu'il faut les rassembler tous. Le duc de Duras y consent, et la première société des auteurs dramatiques est fondée par la circulaire suivante, où Beaumarchais les invite tous à dîner chez lui :

« Paris, ce 27 juin 1777.

« Une des choses, monsieur, qui me paraît le plus s'opposer aux progrès des lettres est la multitude de dégoûts dont les auteurs dramatiques sont abreuvés au Théâtre-Français, parmi lesquels celui de voir leur intérêt toujours compromis dans la rédaction des comptes n'est pas le moins grave à mes yeux.

« Frappé longtemps de cette idée, l'amour de la justice et des lettres m'a fait prendre enfin le parti d'exiger personnellement des comédiens un compte exact et rigoureux de ce qui me revient pour *le Barbier de Séville,* la plus légère des productions dramatiques à la vérité; mais le moindre titre est bon quand on ne veut que justice.

« M. le maréchal de Duras, qui veut sincèrement aussi que cette justice soit rendue aux gens de lettres, a eu la bonté de me faire part d'un nouveau plan et d'entrer avec moi dans des détails très intéressans pour le théâtre, qu'il m'a prié de communiquer aux gens de lettres qui s'y consacrent, en m'efforçant de réunir leurs avis à ce sujet.

« Je m'en suis chargé d'autant plus volontiers que je mettrais à la tête de mes plus doux succès d'avoir pu contribuer à dégager le génie d'une seule de ses entraves.

« En conséquence, monsieur, si vous voulez me faire l'honneur d'agréer ma soupe jeudi prochain, j'espère vous convaincre, ainsi que MM. les auteurs dramatiques à la suite desquels je m'honore de marcher, que le moindre des gens de lettres n'en sera pas moins en toute occasion le plus zélé défenseur des intérêts de ceux qui les cultivent.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus grande considération, monsieur, votre, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Réunir des hommes jusque-là habitués à vivre isolés et souvent jaloux les uns des autres n'était pas chose facile, même en invoquant leur intérêt commun. On va juger par diverses lettres inédites des obstacles que Beaumarchais eut à vaincre. Pour donner plus de poids à son entreprise, il tenait d'abord à s'associer les auteurs dramatiques qui faisaient partie de l'Académie française. Il y en avait trois : le vieux Saurin, l'auteur de *Spartacus*, qui accepte sans trop se faire prier; Marmontel, qui consent avec empressement à se ranger sous la bannière arborée par Beaumarchais; puis enfin La Harpe, jeune encore, nouvellement élu, assez difficile à vivre, ayant une foule de querelles (ses ennemis l'appelaient *La Harpie*), et n'ayant point encore appris le pardon des injures qu'il ne put jamais, à vrai dire, pratiquer complétement, même après sa conversion. Voici sa réponse à l'invitation de Beaumarchais. Si la fin annonce un homme assez peu traitable, le début semble indiquer également un peu de dépit de voir un autre que lui se mettre en avant avec l'assentiment du duc de Duras :

« 29 juin.

« M. le maréchal de Duras, écrit La Harpe, m'a déjà fait l'honneur, monsieur, de me communiquer, et même avec beaucoup de détail, les nouveaux arrangemens qu'il projette, et qui tendent tous à la perfection du théâtre et à la satisfaction des auteurs. Je n'en suis pas moins disposé à conférer avec vous et avec ceux qui comme vous, monsieur, ont contribué à enrichir notre théâtre, sur nos communs intérêts et sur les moyens d'améliorer et d'assurer le sort des écrivains dramatiques.

« Il entre dans mon plan de vie, nécessité par des occupations pressantes, de ne jamais dîner hors de chez moi (1); mais j'aurai l'honneur de me rendre chez vous dans l'après-dînée. Je dois vous prévenir que si par hasard M. Sauvigny (2) devait s'y trouver ou bien M. Dorat, je ne m'y trouverais pas. Vous connaissez trop le monde pour m'aboucher avec mes ennemis déclarés.

« J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, monsieur, votre, etc.

« DELAHARPE (*sic*). »

Beaumarchais, un peu embarrassé, car il a invité également Sauvigny et Dorat, répond à La Harpe la lettre suivante :

« Vous m'avez imposé, monsieur, la dure loi de vous prévenir si MM. Dorat et Sauvigny me faisaient l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui. L'un m'a promis de dîner, l'autre de venir l'après-midi; mais dans une cause commune, permettez-moi de vous faire observer que la coutume en tout pays est de faire trève aux querelles particulières, et celles-ci sont-elles assez graves pour brouiller personnellement à ce point les plus honnêtes gens de la littérature?

(1) Le dîner était alors un repas qui se prenait dans l'après-midi.

(2) Le chevalier de Sauvigny, auteur des *Illinois* et de *Gabrielle d'Estrées*.

« Je serais trop heureux si, secondant mes vues pacifiques, vous me faisiez l'honneur de venir oublier, dans la douceur d'une assemblée de gens qui vous honorent tous, de petits ressentimens qui ne sont peut-être nés que faute de s'être bien entendus.

« Ne divisons pas le faisceau, monsieur. Nous n'avons pas trop de nos forces rassemblées contre la grande machine de la Comédie. On ne dîne qu'à trois heures, et je me flatterai de vous posséder même jusqu'à trois heures et un quart, tant j'en ai de désir.

« J'ai l'honneur d'être, etc. « BEAUMARCHAIS. »

Nouvelle réplique de La Harpe, où le célèbre aristarque nous montre que la mansuétude ne fut jamais son caractère distinctif :

« Il m'est absolument impossible, monsieur, de me trouver jamais volontairement avec deux hommes dont je méprise également la personne et les ouvrages; l'un (Dorat) m'a insulté personnellement dans une lettre calomnieuse digne des feuilles de Fréron où elle était insérée; l'autre (Sauvigny) est un fou insociable et féroce que personne ne voit et qui est toujours prêt à se battre pour ses vers : vous sentez, monsieur, que ce serait se battre pour rien! Je ne conçois pas comment vous pouvez placer de pareils hommes parmi *les plus honnêtes gens de la littérature*. Il n'y a, comme vous voyez, *rien de littéraire* dans ce que je leur reproche; il n'y a qu'à lire ce que j'ai écrit quand je me suis défendu; on n'y trouvera rien de pareil, non plus que *chez les honnêtes gens* de la littérature et de tout état avec qui je passe ma vie.

« Je vous prie d'agréer mes excuses et mes regrets très sincères. Je fais très peu de cas des querelles d'amour-propre, mais je n'oublie jamais les offenses réelles.

« J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, monsieur, etc., « DELAHARPE. »

Il fallut se passer de La Harpe, au moins pour cette première séance, car je vois par une autre lettre de lui qu'à la séance suivante, où Beaumarchais lui sacrifia sans doute ce jour-là Dorat et Sauvigny, l'irascible académicien accepte l'invitation pour l'après-dînée et écrit d'un ton plus joyeux :

« Votre nouvelle invitation me faisant présumer que les obstacles qui m'éloignaient ne subsistent plus, je me rendrai chez vous bien volontiers sur les cinq heures. Ce n'est pas que je renonce au plaisir de me trouver le verre à la main (1) avec un homme aussi aimable que vous, monsieur; mais vous êtes de trop bonne compagnie pour ne pas souper, et je vous avoue que c'est mon repas de préférence; ainsi je vous dirai comme Horace :

Arcesse vel imperium fer.

« J'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime que de considération, monsieur, etc., « DELAHARPE. »

(1) Il y a dans le *Cours de Littérature* de La Harpe une certaine physionomie magistrale qui nous fait trouver piquant ce passage un peu bachique représentant La Harpe et Beaumarchais le *verre à la main*.

Si Beaumarchais a fort à faire pour calmer les querelles de quelques auteurs, il n'est pas moins embarrassé pour vaincre l'insouciance de plusieurs autres. C'est ainsi qu'il tiendrait beaucoup à la coopération de Collé. Le spirituel auteur de *Dupuis et Desronais* et de *la Partie de Chasse d'Henri IV* a eu des démêlés assez vifs avec les comédiens français, et il pourrait très utilement servir la cause commune. Malheureusement Collé est devenu vieux, il n'aspire qu'au repos et ne veut plus se mêler de rien; voici sa réponse à Beaumarchais :

« Je n'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 juin que le 9 juillet au soir, à ma campagne, où je suis inamoviblement jusqu'à la fin d'octobre. L'adresse mise au Palais-Royal, où je ne demeure pas, et la maladresse des suisses de Mgr le duc d'Orléans (1) l'ont sans doute empêchée de me parvenir plus tôt, quoique je dusse l'avoir le lendemain. Je ne m'apesantis sur ces détails que pour ne point passer pour un impertinent aux yeux de l'auteur du charmant *Barbier* dont je me suis déclaré le plus zélé partisan. Je n'en manque pas une représentation.

« Quant à l'objet de votre lettre, monsieur, je vous avouerai, avec ma franchise ordinaire, que si j'avais été à Paris, je n'en aurais pas eu davantage l'honneur de me trouver à votre assemblée de MM. les auteurs dramatiques. Je suis vieux et dégoûté jusqu'à la nausée de cette chère troupe royale. Dieu nous en envoie une autre! Depuis trois ans, je ne vois ni comédiens ni comédiennes.

De tous ces gens-là
J'en ai jusque là.

Je n'en souhaite pas moins, monsieur, la réussite de votre projet; mais permettez-moi de me borner aux vœux que je fais pour son succès, dont je douterais si vous n'étiez pas à la tête de cette entreprise, qui a toutes les difficultés que vous pouvez désirer; car vous avez prouvé au public, monsieur, que rien ne vous était impossible! J'ai toujours pensé que vous n'aimiez pas ce qui était aisé. J'en juge par la hardiesse que vous avez eue de faire rire malgré elle au théâtre notre tendre nation, qui ne veut plus que pleurer ou être intéressée vertueusement, parce qu'elle n'a plus de vertus.

« J'ay l'honneur d'être très sincèrement, monsieur, etc. COLLÉ.

« A Grignon, près Choisy-le-Roi, ce 10 juillet 1777. »

C'est en vain qu'après le retour de Collé à Paris, Beaumarchais insiste pour enrôler ce vieux railleur dans la croisade contre les comédiens; il n'en obtient que ce nouveau petit billet qui me semble encore assez plaisant :

« M. Collé remercie M. de Beaumarchais de son souvenir. Il le prie de nouveau de vouloir bien recevoir ses excuses sur l'affaire des comédiens. Il est trop vieux pour s'en embarrasser. Comme le rat de la fable, il s'est retiré dans son fromage d'Hollande; il y a apparence qu'il n'en sortira pas pour

(1) Collé était secrétaire et lecteur du duc d'Orléans.

faire aller le monde autrement qu'il va.— Depuis quinze ans, il a dit, des *calculs* des comédiens, ce vers de Corneille :

Le héros voit la fourbe et s'en moque dans l'âme,

et de *leurs procédés* impolis et désobligeans, ce vers de Piron dans *Callisthène :*

A force de mépris je me trouve paisible.

« M. Collé fait mille et mille complimens à M. de Beaumarchais. »

Le fondateur du drame bourgeois, l'auteur du *Père de Famille,* Diderot, serait également une précieuse recrue pour cette bataille. Beaumarchais invoque son concours; mais, comme Collé, Diderot est vieux et ne demande qu'à vivre en paix.

« Vous voilà donc, monsieur, écrit Diderot, à la tête d'une *insurgence* (1) des poètes dramatiques contre les comédiens. Vous savez quel est votre objet et quelle sera votre marche; vous avez un comité, des syndics, des assemblées et des délibérations. Je n'ai participé à aucune de ces choses, et il me serait impossible de participer à celles qui suivront. Je passe ma vie à la campagne, presque aussi étranger aux affaires de la ville qu'oublié de ses habitans. Permettez que je m'en tienne à faire des vœux pour votre succès. Tandis que vous combattrez, je tiendrai mes bras élevés vers le ciel sur la montagne de Meudon. Puissent les littérateurs qui se livreront au théâtre vous devoir leur indépendance! mais, à vous parler vrai, je crains bien qu'il ne soit plus difficile de venir à bout d'une troupe de comédiens que d'un parlement. Le ridicule n'aura pas ici la même force. N'importe, votre tentative n'en sera ni moins juste ni moins honnête. Je vous salue et vous embrasse. Vous connaissez depuis longtemps les sentimens d'estime avec lesquels je suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, DIDEROT.

« A Sèves (Sèvres), ce 5 août 1777. »

A côté des auteurs dramatiques insoucians, et qui se contentent de faire des vœux pour le succès de l'entreprise, se trouvent les auteurs dramatiques à grands sentimens, ceux dont les pièces n'ont jamais produit qu'une très petite recette, qui sont bien casés d'ailleurs, et qui craignent qu'on ne compromette l'honneur des lettres en paraissant combattre pour des questions d'argent. A la tête de cette catégorie se présente Bret, écrivain estimable, mais dont les pièces produisaient peu, qui est censeur, rédacteur de la *Gazette de France,* qui consent cependant à faire partie de la société, mais avec des réserves. D'autres auteurs sont entravés dans leur bon vouloir pour la nouvelle association par des causes bien différentes, et qui semblent annoncer un assez grand besoin de ce *vil métal* dont Bret

(1) Allusion à ce qu'on appelait alors l'*insurgence* des Américains, dont Beaumarchais se mêlait avec la même vivacité et au même moment que de l'*insurgence* des auteurs.

ne veut pas qu'on s'occupe trop. Par exemple, Poinsinet de Sivry, le cousin du petit Poinsinet, l'auteur de *Briséis* et de quelques autres pièces tombées, ne demanderait pas mieux que de se rendre à la première réunion des auteurs dramatiques, mais il en est empêché par un obstacle qu'il va nous faire connaître lui-même d'une manière assez gaie :

« Un obstacle invincible m'empêche, monsieur, écrit-il à Beaumarchais, de me rendre à votre invitation. Rappelez-vous, je vous prie, que vous avez eu affaire à un juge corrompu; eh bien! monsieur, j'ai eu affaire, moi, à un fripon d'huissier qui m'a soufflé toute assignation, toute signification de procédure, au moyen de quoi je me trouve, contre toute espèce de justice, détenu prisonnier au For-Lévêque (1) pour une dette consulaire que je prouve avoir payée, et j'ai résolu de rester là jusqu'à ce que je sois parvenu à faire pendre cet huissier. Recevant votre lettre ce matin à dix heures, il ne me reste pas assez de temps jusqu'à l'heure du dîner pour faire faire et parfaire le procès à cet honnête homme. Ces huissiers ont la vie dure, et sont, dit-on, très longs à pendre; ainsi, monsieur, trouvez bon que je remette la partie du dîner à une autre fois.

« Eh quoi! monsieur, avez-vous donc entrepris d'être toute votre vie en procès avec de jolies femmes, et comptez-vous avoir aussi bon marché d'une troupe d'actrices que d'une mince conseillère? Je me suis trouvé une fois en ma vie dans cette mêlée-là, et si je suis encore existant, c'est qu'il y a un Dieu pour les pauvres auteurs dramatiques, comme pour les fiacres et les ivrognes. Mais parlons sérieusement, puisqu'il s'agit des intérêts de nos confrères les gens de lettres.

« Rien de plus légitime, monsieur, que la cause que vous entreprenez de défendre, et quoique vous ayez affaire à forte partie, j'augure qu'elle aura une heureuse et prompte issue, puisqu'elle vous a pour avocat, et pour arbitre un seigneur aussi porté pour les intérêts de la littérature, et d'ailleurs un juge aussi irréprochable que M. le maréchal de Duras; ainsi nos intérêts communs ne sauraient être en meilleures mains. J'ai un regret sincère de ne pouvoir coopérer personnellement, et moi présent, à ce que vous désirez; tout ce que je puis faire, monsieur, c'est de vous donner ma voix et ma pleine procuration, en sorte que dans tout le cours de cette affaire vous aurez toujours deux voix à faire valoir, la vôtre et la mienne, sans préjudice des autres. Je suis extrêmement flatté, monsieur, de l'occasion que vous me donnez de vous témoigner toute mon estime et la haute considération avec laquelle je suis, monsieur, etc., POINSINET DE SIVRY.

« Ce 17 juillet 1777. »

Malgré les empêchemens assez variés, on vient de le voir, qui s'opposent au succès des plans de Beaumarchais pour l'affranchissement des auteurs dramatiques, il n'en persiste pas moins; son projet fut d'ailleurs accueilli par la très grande majorité des auteurs avec

(1) Cette prison était à la fois une sorte de prison d'état pour les bourgeois et une maison de détention pour dettes.

un enthousiasme dont la lettre suivante de Chamfort, lettre inédite comme toutes celles qui précèdent, suffira pour donner une idée :

« Je vous prie, monsieur, écrit Chamfort, de vouloir bien ne pas m'imputer le délai de la réponse que je devais à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je ne la reçois que dans l'instant à Chantilli, d'où je pars demain pour me rendre à votre obligeante invitation. Quoi qu'en dise votre modestie, monsieur, c'est un de vos droits les plus incontestables que celui de vous intéresser vivement au sort des écrivains dramatiques, comme c'est à l'auteur des *Mémoires* de s'intéresser au sort des gens de lettres en général. On peut avec raison se flatter que votre esprit, vos lumières, votre activité, trouveront le moyen de remédier aux principaux abus dont la réunion doit nécessairement anéantir l'art dramatique en France. Ce serait rendre un véritable service à la nation et lier encore une fois votre nom à une époque remarquable, gloire à laquelle vous avez sans doute pris goût. Telle pièce de théâtre, qui sera redevable de sa naissance à la réforme que vous amènerez, durera peut-être plus que telle ou telle cour de judicature, et le *Philoctète* de Sophocle a survécu au *parlement* de l'aréopage et des amphyctions.

« Je souhaite, monsieur, que les *états-généraux de l'art dramatique* qui doivent se tenir demain chez vous n'éprouvent pas la destinée des autres états-généraux, celle *de voir tous nos maux sans en soulager un.* Quoi qu'il en soit, je crois fermement que si vous ne réussissez point, on peut hardiment renoncer à l'espérance d'une réforme. Quant à moi personnellement, j'y aurai du moins gagné l'avantage de lier une plus grande connaissance avec un homme d'un mérite aussi reconnu et que les hasards de la société ne m'ont pas fait rencontrer aussi souvent que je l'aurais désiré.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, monsieur, etc.,

CHAMFORT,

« Secrétaire des commandemens de son altesse sérénissime monseigneur le prince de Condé.

« Chantilli, mercredi 2 juillet. »

Les *états-généraux de l'art dramatique,* comme les appelle Chamfort, se tinrent donc pour la première fois le 3 juillet 1777 chez Beaumarchais *inter pocula.* Il était parvenu à réunir et à faire fraterniser ensemble, le verre en main, *vingt-trois* auteurs dramatiques écrivant tous pour le même théâtre. Ce n'était pas peu de chose. Après dîner, on procéda à l'élection de quatre commissaires chargés de défendre les intérêts des auteurs et de travailler en leur nom au nouveau règlement demandé par le duc de Duras. Beaumarchais, moteur de toute l'entreprise, fut naturellement choisi le premier. On lui adjoignit deux académiciens, Saurin et Marmontel, plus Sedaine, qui, sans être encore de l'Académie, jouissait d'une considération très justement acquise. L'on prépara ensuite la déclaration d'indépendance contre les comédiens.

Cette assemblée d'*insurgens,* pour employer les expressions de

Diderot, rappelait un peu, qu'on nous passe ce rapprochement, le groupe de colons qui, juste un an auparavant, venait de proclamer l'indépendance américaine. Seulement il était plus facile de vaincre les Anglais que les comédiens. Ceux-ci, en apprenant la levée de boucliers des auteurs, s'assemblent de leur côté, appellent à leur aide quatre ou cinq avocats, le fameux Gerbier en tête, et se préparent à faire une vigoureuse résistance. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce combat, parce que la plupart de ces détails sont consignés dans un mémoire publié par Beaumarchais, et qui, quoiqu'il soit moins lu que les mémoires contre Goëzman, n'est peut-être pas moins intéressant. On y voit les comédiens, habilement dirigés par Gerbier, traîner l'affaire en longueur pendant trois ans, déjouer et paralyser les manœuvres de Beaumarchais, semer la discorde dans le camp ennemi, circonvenir le duc de Duras, qui, après avoir déclaré qu'il casserait la Comédie si elle résistait, ne sachant plus où donner de la tête, adresse les auteurs à son confrère le duc de Richelieu, lequel, non moins ahuri, les renvoie au duc de Duras. Les comédiens feignent ensuite d'accepter un règlement proposé par les auteurs, sauf quelques modifications; puis leur avocat Gerbier change la minute de ce règlement et obtient par surprise un arrêt du conseil qui sanctionne les prétentions des acteurs. Cet arrêt du conseil est révoqué sur la réclamation de Beaumarchais. Un second arrêt obtenu par lui est révoqué à son tour sous l'influence de Gerbier, jusqu'à ce qu'enfin le roi, fatigué de cette contestation éternelle, fait rendre *proprio motu* un troisième arrêt du conseil qui clôt momentanément la querelle, arrêt dont Beaumarchais ne parle pas dans son mémoire, et dont nous aurons à dire un mot. Ce qui nous intéresse surtout dans ce débat, ce sont les points qui restaient naturellement dans l'ombre à l'époque où la question s'agitait, ce sont les incidens secrets qui caractérisent les personnes et les situations.

Par exemple, le côté faible de cette première association des auteurs dramatiques fut l'esprit de jalousie. Dès les premières séances, les vingt-trois auteurs dramatiques ne s'entendaient plus. La majorité voulait des commissaires inamovibles; la minorité, représentée par Lemierre, Rochon de Chabannes et trois ou quatre autres, s'opposait ardemment à cette inamovibilité, en alléguant un motif assez injurieux pour les commissaires, qui, disaient-ils, « ne manqueraient pas d'exploiter à leur profit le crédit que leur donnerait leur situation. » Au lieu de céder au vœu de la majorité, les opposans déclaraient vouloir se retirer; de là une lettre inédite assez verte de Beaumarchais à Rochon de Chabannes, que nous reproduisons ici avec les apostilles de Marmontel et de Saurin.

« Paris, jeudi 8 janvier 1778.

« Je voudrais beaucoup, monsieur, que nos amis assemblés crussent devoir autant d'égards à vos observations sur le commissariat qu'ils seront certainement affligés de votre retraite; mais, indépendamment d'une double décision donnée à cet égard et du respect que chacun doit à ses engagemens, je crois votre vœu de mutabilité fondé sur des motifs si étranges, qu'au besoin d'argumens pour soutenir le plan actuel, je choisirais précisément ceux que vous employez pour l'ébranler.

« En effet, monsieur, je doute que le corps entier des gens de lettres soit d'avis avec vous qu'il doit changer ses commissaires, afin que tous, jouissant successivement du prétendu crédit que ce choix leur donne, chaque auteur, en approchant les gens en place, ait à son tour l'occasion d'appeler la faveur et les moyens de s'avancer personnellement; ce qui bien compris, sous-entend qu'en cas de débats ces commissaires, plus occupés de leur sort que du nôtre, ne manqueraient pas de glisser politiquement sur les intérêts sacrés qui leur seront confiés.

« Pour moi, monsieur, qui ne puis penser sans rougir qu'on aperçoive, à côté de l'honneur de défendre et de représenter le corps littéraire, quelque avantage d'un autre genre, je déclare bien positivement que, pour échapper à cet indigne soupçon, notre ouvrage actuel une fois consommé, je donnerai sur-le-champ ma démission; mais je déclare aussi que je n'en opinerai pas moins fortement alors pour qu'on nomme à ma place de commissaire perpétuel un homme que la hauteur reconnue de ses principes rende supérieur à ce vague espoir de fortune et d'avancement qui me paraît échauffer trop d'esprits.

« Vous voyez, monsieur, que nous sommes bien loin. Vous cherchez la faveur où je ne vois qu'abnégation et sacrifices. Vous voulez faire passer tout le monde à la filière de la souplesse, lorsque nous demandons quelques hommes assez fermes pour soutenir constamment le poids de la contradiction; car tel est l'institut du commissariat, et la tâche de nos commissaires étant de maintenir avec fermeté les droits des auteurs sans cesse attaqués par les comédiens, mon sentiment est que ceux qui rempliront bien ce pénible emploi, loin de prétendre à la faveur pour eux-mêmes, n'auront peut-être que trop souvent le chagrin de lutter infructueusement pour nous contre celle des comédiens.

« Je ne serais pas même éloigné de conseiller au corps littéraire de regarder les degrés de faveur personnelle qu'obtiendraient ses commissaires comme un thermomètre assez certain du froid ou du chaud de leur zèle pour ses intérêts, et c'est peut-être alors qu'il faudrait parler d'en changer.

« J'espère, monsieur, que vous ne vous offenserez pas si j'excipe avec franchise de la naïveté de votre avis pour vous exposer librement le mien. Animés du même désir de trouver le mieux, l'un de nous deux se trompe, et voilà tout; la société jugera.

« Mon opinion à moi, monsieur, est qu'un ouvrage entrepris pour le bien général du corps ne doit pas souffrir de l'absence ou de l'humeur momentanée de quelques-uns de ses membres, quand tous ont été dûment invités, et que nous devons continuer, avec moins de secours, nos travaux, comme si tous ceux qui doivent en recueillir le fruit montraient encore le même désir d'y

concourir avec nous; mais ceci n'étant pas dit pour vous, je me flatte, au nom de la société, que vous renoncerez à votre affligeant projet de retraite, et que, laissant là les questions oiseuses ou prématurées, un moment de saine réflexion nous rendra bientôt un confrère que nous aimons tous, et sur les lumières duquel nous avons infiniment compté pour assurer nos succès.

« J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, monsieur, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS.

« J. SEDAINE, pour adhésion. »

« Dès aujourd'hui je propose de me démettre, et je serai toujours d'avis que les commissaires soient inamovibles. Du reste, je ne pense pas qu'une ou deux voix contraires aux délibérations d'un corps doivent les infirmer.

« MARMONTEL. »

« Je pense comme M. de Beaumarchais; je suis bien loin de tenir à ma place de commissaire, ayant prié l'assemblée de recevoir ma démission et l'en priant encore, vu mon âge et mon peu de santé; je ne crois pas d'ailleurs que l'avis de M. Rochon doive l'emporter sur la décision générale.

« SAURIN. »

Dans une autre lettre au même Rochon de Chabannes, Beaumarchais se plaint vivement des diverses influences qui tendent à désorganiser la naissante société des auteurs dramatiques. « La liaison des actrices d'un côté, écrit-il, la division des principes de l'autre, et je ne sais quelles prétentions, quels sourds mécontentemens et quels intérêts cachés, ne font plus, d'une compagnie de gens sensés, qu'un corps désuni plein d'animosités, de reproches et d'aigreur; il est temps que cela finisse. »

Les comédiens, au contraire, marchaient au combat parfaitement unis. Non contens de payer des avocats habiles et éloquens, et de tirer parti de l'influence plus puissante encore du personnel féminin de la corporation, que Gudin compare au bataillon de Catherine de Médicis dispersant avec des caresses l'armée de Henri IV, les comédiens se procuraient des défenseurs dans les rangs même des auteurs dramatiques. C'est ainsi qu'ils avaient reçu et joué une très mauvaise tragédie de *Nadir*, par Dubuisson, à la condition que cet auteur se prononcerait contre ses confrères. Ce Dubuisson avait publié sa pièce avec une préface très injurieuse pour la société des auteurs, et, ce qui était plus grave, un homme de goût, mais qui n'avait guère que du goût, ce qui le rendait volontiers un peu jaloux de ceux qui avaient quelque chose de plus, Suard, alors censeur, s'était en quelque sorte associé à l'attaque de Dubuisson en approuvant sa préface et sa pièce. De là grande rumeur parmi les auteurs dramatiques. Les lettres pleuvent chez Beaumarchais. La Harpe demande qu'on délibère sur les moyens de faire justice de l'*incroyable préface* de l'*incroyable tragédie* de *Nadir* et de la malhonnêteté du censeur; Sedaine et Marmontel ne sont pas moins furieux; Gudin, dans sa colère, appelle

Dubuisson, qui est créole, *un caraïbe*, et Suard un ennemi des lettres. Beaumarchais rédige, au nom de la société, une plainte au ministre Amelot, pour demander, soit l'interdiction de l'ouvrage de Dubuisson et le désaveu de Suard, soit la permission pour la société de répondre par un mémoire public. Le ministre Amelot ordonne le silence et promet de joindre l'incident au fond du procès. Marmontel s'indigne :

« J'apprends, mon cher collègue, écrit-il à Beaumarchais, que notre plainte est éludée, et qu'on nous a répondu que cet incident serait jugé avec le fond du procès, ce qui veut dire, en bon français, qu'on se moque de nous. C'est le cas de faire un mémoire où soient mises dans tout leur jour l'insolence de l'auteur de la préface et la malhonnêteté de l'approbateur; c'est le moment de montrer de la vigueur, faites un bon mémoire; votre courage m'est connu, ainsi que votre éloquence; je recommande notre honneur à votre énergie et à votre activité; voyez les ministres, et dites-leur qu'une assemblée de dix-sept personnes (1) qui ont de l'âme ne se laissent pas livrer au mépris et à l'insulte impunément.

« Je vous embrasse de tout mon cœur. « MARMONTEL. »

Quand il s'agit de faire écrire, parler et combattre Beaumarchais, Marmontel est toujours plein d'ardeur; mais lorsque son actif collègue a besoin de lui, il est toujours à la campagne ou retenu par quelque affaire, et si Beaumarchais se plaint de son inaction, il se tire d'affaire assez spirituellement, à en juger par cette lettre :

« La raison, l'exacte justice, appuyées de votre éloquence et de votre excellente judiciaire, n'ont pas besoin de mon secours, et je me rappelle, à ce propos, un conte de mon Limosin (2) : Un curé grand chasseur disait la messe, et comme il en était au *Lavabo*, il entendit l'aboi des chiens qui avaient fait partir le lièvre; il demanda au clerc : Briffaut y est-il? — Oui, monsieur le curé. — En ce cas-là, le lièvre est f.... : *lavabo inter innocentes manus meas*, etc. »

C'est Beaumarchais qui est Briffaut, c'est la Comédie-Française qui est le lièvre; mais ce lièvre n'est pas facile à prendre, et tandis que Marmontel s'en lave les mains, Beaumarchais, qui est cent fois plus occupé que lui, qui court sans cesse d'un bout de la France à l'autre, est obligé de porter seul tout le poids du combat. S'il demande du secours à Saurin, le bonhomme allègue ses infirmités, il ne peut pas

(1) Ils n'étaient plus que dix-sept par la retraite des dissidens.

(2) On sait que Marmontel était Limousin. Je vois dans plusieurs de ses lettres que, non content de mettre toujours Beaumarchais en avant dans les affaires communes, il tire parti de son crédit auprès de M. de Maurepas pour ses affaires personnelles et l'emploie à solliciter pour lui. Je cite ce fait parce que Marmontel a laissé sous le titre de *Mémoires d'un Père* des souvenirs intéressans sur le XVIIIe siècle, bien qu'ils contiennent certains détails que les pères n'ont pas coutume de conter à leurs enfans. Or, dans ses *Mémoires*, Marmontel paraît avoir oublié jusqu'à l'existence de Beaumarchais, je crois qu'il n'en dit pas un mot; cependant je trouve ici la preuve qu'il le connaissait très bien et l'utilisait de son mieux.

sortir, il prend des remèdes. Quant à Sedaine, il est plus actif, mais c'est un peu la mouche du coche. Il trouve toujours qu'on ne va pas assez vite; sa spécialité dans la lutte, c'est de recueillir tous les bruits, tous les commérages, même les plus désagréables pour Beaumarchais, et de lui en faire hommage avec une bonhomie assez divertissante. Je n'en citerai qu'un exemple, parce qu'il produit une explosion de colère assez rare chez l'auteur du *Barbier de Séville* qui se fâchait très difficilement. Ici la patience lui manque tout à fait, et cela se conçoit. Après trois ans de luttes fatigantes et stériles, il y avait eu, en avril 1780, entre les auteurs et les comédiens une apparence de réconciliation; on avait semblé enfin s'entendre sur un règlement. Auteurs, acteurs et actrices avaient dîné tous ensemble chez Beaumarchais, et le lendemain Gerbier, avec l'assentiment du duc de Duras, avait fait transformer en un arrêt du conseil le règlement convenu, mais après l'avoir très notablement altéré au préjudice des auteurs; et tandis que Beaumarchais s'occupait de parer ce coup de Jarnac, on avait dit qu'il s'entendait avec Gerbier et les comédiens pour duper les auteurs. Et Sedaine ne manque pas, comme c'était son habitude, de transmettre charitablement à son ami cette agréable rumeur :

« Je vous écris, mon cher collègue, dit Sedaine, tout en réfléchissant que ce que je vous écris est inutile et que vous êtes certainement aussi pénétré que moi de la conduite de l'*homme aux cordons* (le duc de Duras). Il faut solder et liquider le plus tôt possible cette affaire pour notre repos et l'honneur de la littérature. Il faut que cet homme ait un bien grand mépris pour nous, ou qu'il pense qu'on peut nous jouer bien impunément. Si j'avais eu connaissance de l'arrêt du conseil et de ce qu'il contenait, mon avis n'aurait point été d'aller chez lui, mais d'assembler les hommes de lettres et de prendre leurs résolutions sur ce cas grave, qui porte avec lui le complément de ce que les comédiens ont fait depuis trois ans. Si nous n'en avons pas justice, nous avons l'air, nous commissaires de la littérature, d'avoir coopéré à cette infamie, et le dîner qui l'a suivie avec les comédiens n'est pas fait pour en ôter l'idée. Il est peu de compagnie où se soient trouvés des hommes de lettres où on ne leur ait dit : Prenez-y garde, M. de Beaumarchais est trop fin pour vous tous; il vous trompera, tout en ayant l'air de vous défendre. Moi qui vous crois très honnête homme, moi qui sais qu'un homme de beaucoup d'esprit et chargé de grands intérêts aurait beaucoup de droiture par politique, si ce n'était par inclination ou principe, j'ai ri au nez de ceux qui m'ont tenu ces propos; mais à présent ces propos se tiennent par de nos auteurs dramatiques, et nous y sommes englobés. Il est vrai que vous y faites le beau rôle : vous êtes l'homme d'esprit, et nous les sots.

« Ainsi je vous supplie, mon cher collègue, au nom de nous tous, de faire aller ceci vite. Si nous n'en avons pas justice, je renonce à tout engagement avec les auteurs dramatiques; je ne veux pas être d'un corps méprisé, quoiqu'il s'en faut bien qu'il soit méprisable.

« Ce deuxième mai. »

Pour se fâcher d'une pareille lettre, il n'était pas nécessaire d'être très susceptible. La patience de Beaumarchais n'y tient pas. Voici sa réponse à Sedaine :

« Paris, ce 3 mai 1780.

« Je n'ai pas répondu, mon cher collègue, à votre lettre en la recevant, parce que la chaleur qui m'en a monté à la tête ne m'eût pas permis de le faire avec la sagesse convenable.

« J'ai passé ma vie entière à faire de mon mieux, au doux murmure des reproches et des outrages de ceux que je servais; mais rien ne m'a peut-être autant outré que ce qui m'arrive. En vérité, on ne sait ici qui l'emporte, ou de la bêtise ou de la malhonnêteté. C'est assez pour moi; qu'un autre fasse mieux, je l'applaudirai. J'ai fait de longues et sévères observations sur chaque article de ce ridicule arrêt; j'ai refait ensuite les articles de l'arrêt, et mon travail de lundi a été montré hier à une heure à M. le duc de Duras par moi. Ce matin, je le porte à M. Amelot pour obtenir, d'accord avec M. le maréchal, la refonte de l'arrêt.

« Mais soit qu'on y touche ou non, le reste de cette semaine aura la continuation de mes soins comme commissaire, et nulle autre de ma vie n'y sera employée. — Assemblée sera indiquée à dimanche matin, où je rendrai compte de tout, et nulle considération humaine ne me retiendra plus longtemps à la suite de la très reconnaissante littérature dramatique.

« Au reste, tout ce que la sagesse de mes confrères eût fait sans le dîner de vendredi, elle est à même de le faire après et malgré ce dîner, qui n'a pas apporté d'autre changement à leurs affaires que la mort de quelques bouteilles de vin versées en l'honneur de la réconciliation.

« Il y a une récompense de 25 louis pour l'homme ingénieux qui pourra expliquer à l'assemblée de dimanche quel intérêt peut avoir, pour favoriser les comédiens contre les gens de lettres, le très bêtement accusé Beaumarchais.

« Je vous salue, vous honore et vous aime.

« Je sens, à la lecture de mon griffonnage, que ma tête est encore échauffée; mais je le recommencerais en vain. Je me trouve un peu moins maître de moi que je ne le désirerais. »

A cette lettre *ab irato,* Sedaine, reconnaissant qu'il a eu tort, répond par une lettre affectueuse qui prouve que si l'auteur du *Philosophe sans le savoir* aimait un peu les commérages, il était au fond un excellent homme.

« Oui, mon cher collègue, écrit Sedaine, vous aviez la tête échauffée quand vous m'avez fait réponse. Peut-être cependant m'est-il échappé dans ma lettre quelque chose qui vous a fâché, car je sortais de la Comédie-Italienne, où l'on m'avait tenu des propos qui m'avaient mis en colère. Je ne peux cependant croire que vous ayez pris pour mes sentimens ce que je vous disais de nos ingrats et déraisonnables confrères. Cependant, à l'exception de trois ou quatre, le reste nous rend justice, et c'est à vous que nous la renvoyons. Si je vous ai dit quelque chose qui vous ait fait peine, je vous en demande très sincèrement excuse. C'est à vous à avoir de la sagesse; elle vous fera plus d'honneur qu'à moi qui suis bien plus âgé que vous.

« Continuez votre belle et excellente besogne, achevez votre ouvrage, et rendons-leur service en dépit de leur ingratitude. L'affaire terminée à notre honneur par vous, je les prierai de s'assembler chez moi, et qu'ils m'ordonnent de me joindre à une députation pour vous aller remercier de toutes vos sollicitudes. Nous ne pouvons vous offrir que cela. Ils le feront, ou je me sépare d'eux pour le reste de ma vie, qui n'a plus besoin que de repos et de votre amitié.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, et laissons les mauvaises têtes pour ce qu'elles sont. »

« Ce 3 mai 1780. »

Après deux arrêts du conseil d'état, plus ou moins contradictoires, obtenus successivement le 17 mars et le 12 mai 1780, sous l'influence rivale de Gerbier et de Beaumarchais, un troisième arrêt du 9 décembre 1780 étouffa provisoirement le débat entre les auteurs et les comédiens, en adoptant le procédé favori de ces derniers, une *cote mal taillée*. Cet arrêt statuait au profit des auteurs : 1° que les comédiens seraient obligés de faire entrer dans leur compte de recette non plus seulement le produit casuel de la porte, mais tous les élémens de la recette, loges louées pour la représentation, loges louées à l'année, abonnemens à vie, etc.; 2° le roi accordait aux auteurs plus encore qu'ils n'avaient demandé : il leur donnait, non plus le neuvième, mais le septième de la recette. Seulement cette faveur était annulée par l'article 11 de ce même arrêt du conseil, qui statuait au profit des comédiens que la somme de recette au-dessous de laquelle une pièce tombait dans les règles, et devenait leur propriété, serait portée, de 1,200 livres l'hiver et 800 livres l'été, à la somme de 2,300 livres pour l'hiver et 1,800 livres pour l'été, c'est-à-dire que les comédiens, sacrifiés d'un côté, recevaient de l'autre un avantage exorbitant, qui leur permettait d'échapper au partage du septième, en faisant tomber la pièce au-dessous de 2,300 livres de recette, ce qui n'était pas bien difficile et ce qui leur en donnait la pleine propriété. Il me semble qu'on ne peut rien imaginer de moins judicieux que cet arrêt; c'était pour les acteurs une provocation permanente à s'affranchir d'une condition rigoureuse en faisant tomber la pièce dans les règles pour la relever ensuite et jouir de ses produits sans partage. Cette méthode de compensation était en elle-même si absurde, que des deux parts on renonça à la pratiquer. Les intérêts entre acteurs et auteurs continuèrent à se régler sur l'ancien pied, au milieu des récriminations réciproques et des comptes arbitraires des comédiens, jusqu'à la révolution. Seulement l'association des auteurs dramatiques, fondée si péniblement par Beaumarchais, se maintint tant bien que mal. Chaque année jusqu'à la révolution, on la voit agir de temps en temps, soit pour régler à l'amiable des contestations entre auteurs, soit pour solliciter vai-

nement la création d'un second ThéâtreFrançais, soit pour demander non moins vainement que les directeurs de province soient tenus de payer un droit aux auteurs dont ils exploitent les ouvrages.

Enfin la révolution vint mettre un terme aux priviléges abusifs des acteurs du Théâtre-Français et aux usurpations des directeurs des théâtres de province. A la suite d'une pétition rédigée par La Harpe, Beaumarchais et Sedaine, représentant la société des auteurs dramatiques, et sous l'influence de divers mémoires publiés par Beaumarchais, l'assemblée nationale reconnut le droit de propriété des auteurs, et supprima tous les priviléges de la Comédie-Française en décrétant, le 13 janvier 1791, que les ouvrages des auteurs vivans ne pourraient être représentés sur aucun théâtre public, dans toute l'étendue de la France, sans le consentement formel des auteurs. Ceux-ci se trouvaient dès lors établis, à l'égard du Théâtre-Français et de tous les autres théâtres, sur un pied d'indépendance complète, et en mesure de défendre leurs intérêts et leurs droits. Protéger ces intérêts fut une des grandes occupations de la vieillesse de Beaumarchais. On le voit travaillant sans cesse à régler les rapports des auteurs avec les divers théâtres de Paris, et s'épuisant en efforts pour faire comprendre aux directeurs des théâtres de province qu'ils n'ont pas le droit d'exploiter sans rétribution les ouvrages des auteurs vivans. On ne se doute pas de la difficulté avec laquelle cette idée, qui semble aujourd'hui si simple, s'introduisit dans l'esprit des directeurs des théâtres de province, habitués de toute éternité à ne payer nul droit d'auteur. C'était une tyrannie affreuse contre laquelle protestaient non-seulement les directeurs, mais les municipalités elles-mêmes! Dans une pétition à l'assemblée nationale, Beaumarchais inséra une lettre du directeur d'un théâtre de province, qui lui écrivait tout net: « Nous jouons vos pièces, parce qu'elles nous fournissent de bonnes recettes, et nous les jouerons malgré vous, malgré tous les décrets du monde, et je ne conseille à personne de venir nous en empêcher, il y passerait mal son temps. » Mais Beaumarchais n'était pas homme à se décourager dans la défense d'une cause juste. Jusqu'à la fin de sa vie il se constitua, auprès des ministres de la monarchie ou de la république, le patron des auteurs dramatiques, et une de ses dernières lettres est la suivante, adressée au ministre de l'intérieur sous le directoire, à l'appui d'une pétition de la société :

« Citoyen ministre,

« Vous savez que Voltaire disait souvent : « La littérature est le premier des « beaux-arts, mais elle est le dernier des métiers. » Ce n'était pas le plus méprisable qu'il entendait, mais le plus misérable, et surtout la littérature dramatique, en ce qu'elle est le seul métier qui ne puisse nourrir son maître, par l'insuffisance des lois ou le dédain des magistrats à protéger cette noble propriété, quoiqu'on sache bien qu'aucune autre ne mérite autant qu'elle ce

beau nom de propriété, puisqu'elle n'est le fruit ni d'un honteux trafic ni d'une oiseuse hérédité, puisqu'elle est sortie du cerveau de l'auteur toute formée, comme jadis Minerve sortit de celui du maître des dieux, sublime emblème par lequel les anciens voulaient qu'on saisît la manière dont une conception heureuse est la propriété sacrée de l'homme qui la met au jour.

« Obligés de transmettre à d'autres leurs compositions dramatiques, pour que les autres les débitent, et par là dépendans des spéculateurs ou entrepreneurs de spectacles, les auteurs, depuis cent années, réclament en vain contre eux la justice des tribunaux, pour arracher la plus modique part du fruit de longs travaux qui font vivre dans l'abondance tant d'êtres secondaires qui ne la tiennent que d'eux seuls.

« L'abus est aujourd'hui porté à un tel point, que l'entrepreneur d'un théâtre de Lille a eu l'impudeur d'écrire à l'homme de lettres fondé de pouvoirs des auteurs, dont plusieurs siégent dans les conseils, qu'il ne veut donner que tel prix pour la rétribution des ouvrages qu'il s'approprie, et que si l'on veut empêcher qu'il ne représente nos ouvrages, il aura toute la ville pour lui. Et nous vivons sous l'empire unique des lois protectrices des propriétés!

« Plus étonnant encore, un autre entrepreneur de spectacle à Toulouse, abusant de l'écharpe municipale dont un malheur l'a décoré, suspend avec audace le cours de la justice, et met les auteurs assemblés dans la nécessité de recourir à vous, ministre, comme autorité supérieure.

« Nous ne devons plus espérer que des ouvrages médiocres, si l'on ne pourvoit pas à ce qu'un chef-d'œuvre agréé du public suffise à faire vivre un temps l'homme modeste qui l'a créé.

« Cette impossibilité bien sentie de trouver un moyen de subsister dans un travail si plein d'attraits pour moi est ce qui m'a fait reléguer de tous temps dans la classe de mes amusemens une occupation exigeant l'emploi de toutes les facultés de l'homme qui veut dignement la remplir. D'où il est résulté que, sentant vivement le but, j'ai pu moins l'atteindre que d'autres qui s'y consacraient tout entiers, et suis resté fort en arrière (1).

« C'est donc moins comme auteur dramatique que comme adjudant des auteurs et comme amant d'un si bel art, que j'ose joindre, citoyen ministre, cette lettre à la demande très-instante des littérateurs qui réclament avec tant de droit, près de vous, l'exécution des lois qui les concernent; nous espérons tous que vous engagerez d'un mot les gens de goût de vos bureaux à vous remettre sous les yeux les pièces qui vous sont transmises par le citoyen Framery (2).

« Je partage, citoyen ministre, la gratitude respectueuse des signataires de la pétition. « BEAUMARCHAIS. »

Depuis la date de cette lettre, messidor an 5, les choses sont bien changées; le droit des auteurs dramatiques n'est plus contesté : des règlemens équitables assurent leur participation dans les produits de

(1) Ce ton de modestie sincère est assez rare chez Beaumarchais pour valoir la peine d'être signalé; c'est dans sa vieillesse qu'il parlait ainsi de lui-même, reconnaissant avec une parfaite justesse d'esprit ce qui avait manqué à son talent.

(2) C'était le premier agent de la société des auteurs dramatiques.

leurs ouvrages. Au Théâtre-Français notamment, il n'y a plus ni *cote mal taillée* ni *pièce tombée dans les règles* et confisquée par les comédiens, ni soustractions d'abonnemens, ni dissimulation de recettes, ni prélèvemens de frais variables et arbitrairement fixés; et quoique le tarif du droit des auteurs soit en apparence inférieur à celui de l'ancien régime, il est beaucoup plus considérable en réalité, car il se compose du douzième brut de la recette, sans exception ni déduction, pour les pièces en cinq actes, du dix-huitième pour trois actes, et du vingt-quatrième pour un acte. En province, les droits des auteurs ne sont pas moins respectés qu'à Paris. Une société nombreuse et influente, qui a succédé aux essais d'association tentés et soutenus par Beaumarchais, étend partout son action et sa surveillance. Cette société récolte pour Paris plus de 800,000 francs de droits d'auteurs, et 200,000 francs pour la province, sans préjudice d'autres produits divers qu'on estime à 5 ou 600,000 francs par an; elle défend les droits de ses adhérens, réprime et fait punir toutes les fraudes commises à leur préjudice, vient en aide à leurs veuves ou à leurs enfans, et les soutient dans leur détresse. C'est là le beau côté de la société des auteurs dramatiques; mais la médaille a son revers : on accuse cette corporation d'exercer un pouvoir qui va jusqu'à l'abus, d'usurper sur les théâtres une autorité despotique, de constituer une véritable coalition industrielle qui défend à ses adhérens, sous peine d'une amende de *six mille francs,* de faire avec aucun théâtre des traités particuliers à des conditions inférieures à celles qu'elle impose, — si bien que tout directeur qui refuse de souscrire aux volontés de la commission dirigeante est mis par elle en interdit; on lui retire à la fois et à jour fixe, comme cela est arrivé il n'y a pas longtemps, toutes les pièces des auteurs qui font partie de la société, et on le place ainsi dans la nécessité de fermer son théâtre ou de céder.

Les théâtres ne se trouvent plus aujourd'hui en présence d'un auteur libre dans ses volontés, mais d'une corporation dont la volonté collective est irrésistible et immuable (1). Il est vrai que le monopole des théâtres, c'est-à-dire la suppression de la concurrence des directeurs établie par la législation de 1791, entraînait assez naturellement comme conséquence la coalition des auteurs; mais il faut ajouter que cette coalition, en défendant à ses adhérens de travailler pour les théâtres à des conditions moindres que celles qu'elle a fixées, devrait peut-être joindre à cette prohibition une prohibition corrélative, c'est-à-dire défendre aux auteurs d'abuser parfois de leur situation pour rançonner les théâtres, se faire allouer, indépendamment du tarif convenu, des primes exorbitantes, des billets de faveur ven-

(1) Voyez, entre autres études sur cette question, le travail de M. Vivien publié dans cette *Revue* (livraison du 1er mai 1844), *les Théâtres, leur situation comparée en Angleterre et en France.*

dus par le ministère des chefs de claque, et constituant au profit de l'auteur une recette supplémentaire qui a dépassé quelquefois 50 francs par jour! — En un mot, la société des auteurs, qui interdit à ses membres d'accepter moins que le prix convenu, ne devrait-elle pas leur interdire aussi d'exiger plus et de se livrer à des spéculations qui paraissent peu conformes à la dignité des lettres? — Nous ne pouvons ici qu'indiquer ces questions; si nous les posons, c'est uniquement afin de mettre en présence les faibles et difficiles commencemens de la société des auteurs dramatiques et l'état de prospérité dont elle jouit aujourd'hui. Ce contraste fait ressortir d'autant les services rendus par Beaumarchais, dont les efforts ont eu constamment pour but d'améliorer la situation des écrivains en général.

Resterait à se demander ce qu'il y a de bon et de mauvais dans cette hausse des produits littéraires au début de laquelle on rencontre l'action de Beaumarchais, comme on la rencontre à l'origine de plusieurs autres choses bonnes ou mauvaises de ce temps-ci. On a accusé parfois l'ardent avocat du *droit d'auteur* au XVIIIe siècle d'avoir contribué à développer l'industrialisme en littérature : il faut s'entendre. Beaumarchais n'a pas fait son siècle, il l'a trouvé tout fait, il a trouvé une société où l'amour du bien-être matériel, quoique moins développé qu'aujourd'hui, était déjà très fortement prononcé, où la richesse, qui de nos jours est tout, commençait à égaler et tendait à éclipser toutes les autres influences. Il a vu autour de lui des littérateurs pauvres, non par stoïcisme et par goût comme Rousseau (qui, sous ce rapport, est une exception au milieu de son temps), mais pauvres par ignorance des moyens de devenir plus riches, pauvres par suite d'une habitude invétérée de vivre mesquinement de pensions ministérielles ou de cadeaux obtenus de la munificence des grands, pauvres enfin par l'impossibilité de tirer un produit suffisant de leurs ouvrages, exploités sans habileté par des libraires ignorans ou confisqués par des acteurs rapaces et publiés sans aucune garantie contre tous les genres de spoliation. Dans cet état de choses, Beaumarchais qui, comme Voltaire, avait su devenir riche en dehors de la littérature, mais qui n'admettait pas, comme Voltaire, que l'homme de lettres qui n'est que cela fût nécessairement voué à la misère, Beaumarchais a pensé que sous la protection de lois plus justes, avec plus d'habileté dans les moyens de se mettre en rapport avec le public, la profession littéraire pourrait devenir une profession indépendante, se suffisant à elle-même, comme plusieurs autres, et capable d'assurer, sinon l'opulence, au moins l'aisance à celui qui l'exerce avec probité et talent. Sous ce point de vue, Beaumarchais avait parfaitement raison; il devançait son temps, il émettait une opinion hardie, devenue aujourd'hui une

vérité incontestable, lorsqu'en 1780, il écrivait au duc de Duras ces lignes : « Il vaut mieux, suivant moi, qu'un homme de lettres vive honnêtement du fruit avoué de ses ouvrages que de courir après des places ou des pensions qu'il peut mendier longtemps sans les arracher. » Qui pourrait aujourd'hui méconnaître la justesse de cette opinion de Beaumarchais? Le régime où l'écrivain n'a d'autre maître que le public est en lui-même infiniment préférable à tous les autres, sans en excepter le protectorat si vanté de Louis XIV. Ce protectorat fastueux donnait 3,000 francs de pension à Chapelain, qualifié le *plus grand poète français qui ait jamais été,* et supprimait la maigre pension de Corneille; il payait Benserade un tiers de plus que Molière, et il forçait Mézeray à demander bassement pardon d'avoir écrit suivant sa conscience, et à promettre de *passer l'éponge* sur la vérité, pour obtenir la restitution de ses gages d'historiographe. Très peu d'argent, partagé entre quelques hommes de génie et quelques médiocrités; en dehors de cette distribution, une foule de littérateurs affamés, de Colletets *crottés jusqu'à l'échine.* non moins misérables et aussi peu scrupuleux que les derniers enfans perdus de la littérature contemporaine, — voilà, à tout prendre, ce qu'était la situation des gens de lettres sous Louis XIV.

L'état actuel offre certainement des inconvéniens. Transformée en une profession indépendante et appelée à se suffire à elle-même, la profession d'homme de lettres a rencontré le danger du contact et de l'imitation des industries qui n'ont que le lucre pour objet. L'influence de celles-ci étant devenue malheureusement de jour en jour plus envahissante, il en est résulté que cette influence a déteint trop souvent sur la littérature, et qu'une société où les industriels tiennent le haut du pavé a naturellement produit une littérature industrielle. Que, dans ses luttes ardentes pour la propriété littéraire, Beaumarchais, en insistant trop sur l'idée de profit, ait contribué à préparer le mélange de la littérature et de l'industrie, qu'il ait concouru pour sa part aux inconvéniens que ce mélange entraîne, c'est possible; mais ce qui est certain, c'est qu'il a travaillé de toutes ses forces à amener pour les écrivains un régime où leur existence ne dépendît que d'eux-mêmes. Et s'il est vrai qu'en aucun temps il n'a été aussi facile que de nos jours à un homme laborieux doué de quelque talent, et modéré dans ses désirs, de vivre des produits de sa plume, d'en vivre honnêtement, sans servilité à l'égard de personne, sans bassesse et sans capitulation de conscience, on peut dire que Beaumarchais n'est point étranger à ce résultat, car la recherche des moyens propres à l'obtenir a été une des grandes occupations de sa vie.

LOUIS DE LOMÉNIE.

PROMENADE

EN AMÉRIQUE.

PHILADELPHIE.[1]

RIVALITÉ DE PHILADELPHIE ET DE NEW-YORK. — MASSACRE D'ÉCUREUILS. — THÉATRE. — DÉCLARATION DE L'INDÉPENDANCE. — LES QUAKERS. — LES MORMONS. — TRIBUNAUX. — LOI SUR LES ESCLAVES FUGITIFS. — VISITE DANS LES MAUVAIS QUARTIERS. — ORGANISATION DE LA POLICE DE SURETÉ. — L'ORNITHOLOGIE DANS LES BOIS. — CRANES ET RACES D'AMÉRIQUE ET D'ÉGYPTE. — UN MANUFACTURIER AMÉRICAIN. — OR DE LA CALIFORNIE. — UN PRÉDICATEUR INTOLÉRANT. — LE PÉNITENCIER. — ÉCOLES. — COLLÉGE GIRARD. — Mlle LIND. — BALTIMORE. — Mlle CATHERINE HAYES. — DE LA MUSIQUE AUX ÉTATS-UNIS.

On fait le voyage de New-York à Philadelphie en une demi-journée, moitié par les chemins de fer, moitié par les bateaux à vapeur. D'un bout des États-Unis à l'autre, on ne voyage pas autrement. L'étendue des chemins de fer de l'Union est presque égale à celle de tous les autres chemins de fer du monde. On pense que près de neuf mille lieues de voies ferrées sont maintenant exécutées sur la surface du globe. Placées les unes au bout des autres, ce serait assez pour faire le tour de notre planète. Sur ce total, les États-Unis comptent pour près de quatre mille lieues, deux fois plus environ que la Grande-Bretagne et cinq fois plus que la France. Cette étendue a doublé en quatre ans. En 1825, le voyageur sir Basil Hall affirmait qu'il serait impossible d'établir des chemins de fer aux

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, des 15 mars et 1er avril.

États-Unis à cause des grandes distances. En France, vers la même époque, quelques-uns doutaient que jamais on pût appliquer l'emploi de la vapeur à ces voies de communication dont on s'est servi d'abord pour transporter du charbon (1), et sur lesquelles les chariots que traînaient des chevaux ont été remplacés par des wagons qui ont déjà fait trente lieues à l'heure. Peut-être des progrès semblables sont réservés à l'électro-magnétisme, qu'on tente aujourd'hui de substituer à la vapeur. En attendant, le télégraphe électrique fait un usage merveilleux de cette puissance nouvellement découverte. Il y a maintenant aux États-Unis cinq mille lieues de fils télégraphiques.

J'ai trouvé encore cette fois mes compagnons de route fort sociables et point indiscrets ou importuns. Comme on m'accuse de partialité à cet égard, je vais laisser parler un Anglais dont le voyage a été entrepris surtout pour démontrer les avantages dont jouit le Canada par son union à la mère-patrie, et qui les oppose avec complaisance à la prospérité des États-Unis. Ce voyageur ne peut donc être suspect de complaisance ou d'engouement à leur égard. « Un Américain bien élevé, dit M. Tremenheere, est toujours prêt à déployer la plus grande cordialité et la plus grande bienveillance pour un étranger, sur la moindre recommandation et même sans recommandation, dans les rencontres fortuites de la vie d'hôtel ou en voyage : j'ai constamment trouvé chacun disposé à répondre, si l'on entrait en conversation avec lui, et très empressé, quand l'occasion s'en présentait, à tous les actes de courtoisie et de politesse. » Comment concilier ce témoignage avec les accusations de tant d'autres voyageurs contre le manque de savoir-vivre des Américains? Cette différence a, je crois, deux causes : M. Tremenheere a moins de préventions que la plupart de ses compatriotes contre ce pays, et il y a voyagé plus récemment.

Je m'attendais à trouver Philadelphie entièrement différente de New-York. J'avais rêvé une ville tranquille, à l'air quaker; mais l'activité uniforme des Américains tend à donner à tous les grands centres de population une physionomie semblable. Philadelphie n'est plus guère la ville de Penn. Les quakers du reste avaient cessé d'y être dominans à l'époque de la révolution. Certains quartiers ont cependant un aspect plus paisible et plus *ancien* que New-York. Il n'y a pas une rue aussi dominante que Broadway; nulle part on n'a le spectacle d'un aussi grand mouvement, mais il en règne encore un très grand dans les rues principales. Philadelphie est une ville surtout manufacturière, et New-York une ville surtout commerçante : c'est Birmingham et Liverpool.

(1) Les chemins à *rails* en bois ont été employés à cet objet dès 1649 près de Newcastle.

Longtemps Philadelphie a eu l'avantage sur New-York : le jour où elle a perdu la banque fédérale, immolée par Jackson, lui a été funeste. La supériorité commerciale de New-York s'est établie par le canal Érié, qui lui a livré les produits de l'ouest, vers lequel en outre ses chemins de fer se dirigent aujourd'hui. Philadelphie projette et prépare des communications avec la vallée de l'Ohio plus rapides que celles qu'elle possède, et une ligne de *steamers* transatlantiques, qu'elle établit en ce moment, détournera en partie le flot de l'émigration européenne à son profit. Cette émulation est ardente. La supériorité de New-York est le cauchemar des Pensylvaniens; ils n'accordent pas volontiers qu'elle soit la première ville de l'Union, et chicanent même sur les résultats du dernier dénombrement, qui donne à la cité rivale une population supérieure à celle de Philadelphie.

Je me promène par un temps froid et sous un ciel neigeux à travers les rues de cette ville, où je viens d'arriver. Dans le jardin public, je vois des écureuils gris courir sur les rameaux noirs des arbres dépouillés. Je m'aperçois qu'on leur a bâti de petites maisons au milieu des branches. Il y a dans cette bienveillance pour les animaux quelque chose qui rappelle Penn. Ces pauvres écureuils n'ont pas toujours été aussi bien traités : comme ils étaient funestes au maïs, on mit dans le dernier siècle leurs têtes à prix. Le gouvernement dépensa pour leur extermination 8,000 livres.

J'aime assez à aller au spectacle le jour de mon arrivée dans une ville : tout en écoutant les acteurs, on observe le public. D'ailleurs c'est un délassement. Après la fatigue du voyage, je ne suis pas disposé à supporter cette autre fatigue que produit une conversation en langue étrangère avec des gens que je vois pour la première fois. On jouait au théâtre de Philadelphie la traduction du *Tyran de Padoue*, de M. Victor Hugo. Un reste de pruderie quakeresse ne permettant pas de donner à l'héroïne le nom de *courtisane*, elle est devenue sur l'affiche une *actrice*, ce qui détruit le sens de toute la pièce, et montre en même temps que la condition du théâtre est considérée ici comme quelque chose de profane. L'actrice chargée de représenter Tisbé n'était ni Mlle Rachel ni même Mme Dorval : elle m'a frappé par un jeu violent et aussi très abandonné. Toute la pruderie s'était dépensée sur l'affiche. Une danseuse assez fringante a eu un grand succès. Le spectacle a fini par une scène où j'ai cru trouver quelques traits des mœurs américaines, notamment dans le rôle d'un domestique qui n'en fait qu'à sa tête, qui dit à son maître : « Pourquoi voulez-vous écrire sur cette table plutôt que sur celle-ci ? » Seulement je tremble que cette petite comédie, qui me semble si américaine, ne soit une traduction de quelque vaudeville français.

Si Boston fut témoin des premiers combats livrés pour l'indépendance, c'est à Philadelphie que s'assembla le premier congrès, un an avant que la lutte armée n'éclatât, ce congrès qui faisait dire à lord Chatham : « Quelque admiration que m'inspirent les états libres de l'antiquité, je suis forcé de reconnaître que, pour la solidité du raisonnement, la pénétration de l'esprit, la sagesse de la conduite, l'assemblée américaine ne le cède à aucune de celles dont les hommes ont gardé la mémoire; » ce congrès, dans lequel Christophe Gadsden répondait en Romain à ceux qui exprimaient la crainte que les Anglais pussent facilement détruire toutes les villes maritimes de l'Amérique septentrionale : « Monsieur le président, nos villes maritimes sont faites de bois et de briques. Si elles sont détruites, nous avons de l'argile et des forêts pour les rebâtir; mais si les libertés de notre pays sont anéanties, où trouverons-nous des matériaux pour les refaire? » C'est à Philadelphie que s'assembla aussi le second congrès, celui qui choisit Washington pour commandant en chef et proclama l'indépendance. On montre encore aujourd'hui la salle où se fit cette déclaration et le texte original de ce glorieux manifeste, signé par les fondateurs de la liberté américaine. C'est ici que John Adams, homme du nord, proposa chevaleresquement pour le commandement suprême le Virginien Washington, tandis que l'ambitieux général cherchait à s'échapper par un couloir.

Dans le lieu qui rappelle un si grand événement, on ne peut se défendre d'un retour sur les causes qui l'ont amené. L'affranchissement des colonies anglaises d'Amérique ne fut pas, à vrai dire, une révolution. Ce fut une séparation. Chaque colonie, en cessant de l'être, eut peu à faire pour devenir une république (1). Elle avait un gouverneur et deux assemblées, elle eut encore un gouverneur et deux assemblées; elle continua de s'administrer et de se régir elle-même comme par le passé. Ce ne fut guère qu'un changement de nom, presque rien ne fut changé dans les choses. L'état de Rhode-Island a eu jusqu'en 1826 pour constitution la charte que lui avait autrefois donnée la couronne d'Angleterre. L'Amérique, en se séparant de la métropole, fit comme un vaisseau qui se détache d'un autre, et continue à suivre la même route et à exécuter la même manœuvre. Les colonies affranchies eurent même quelque peine à se soumettre au pouvoir du congrès, qui, à certains égards, pesait plus sur elles que ne l'avait fait l'autorité lointaine et contestée du gouvernement anglais.

Non-seulement les colonies possédaient sous la monarchie des in-

(1) Le Connecticut était, d'après sa charte, dit le chancelier Kent, une république, sauf le nom : *A complete republic in every thing but in name.* La colonie de New-Haven, qui s'était détachée du Massachusetts, se donna une constitution (*Plantations-Covenant*) sans faire mention de l'Angleterre.

stitutions républicaines, mais elles avaient eu, ce qui était plus précieux encore, l'occasion de développer chez elles l'esprit républicain. Sauf quelques guerres contre les sauvages et quelques expéditions contre les Français, qui maintinrent au sein d'une existence toute commerciale et tout agricole une énergie dont devait profiter la lutte pour l'indépendance, l'histoire des colonies anglaises se compose presque uniquement de démêlés avec les ministres et le parlement, ou avec les gouverneurs envoyés d'Angleterre. C'est un combat pied à pied comme celui des communes du moyen âge contre les seigneurs féodaux, ou des républiques italiennes contre les empereurs. Il y eut des insurrections, — celle de la Virginie sous Bacon, qui brûla la nouvelle capitale *Jamestown,* comme les Russes ont brûlé Moscou, le complot de Birkenhead, tenté dans la même province par quelques vétérans de Cromwell : il y eut des démagogues qui soutinrent violemment la cause du peuple, et périrent abandonnés par lui, tels que Leyser à New-York, sous Guillaume III; mais ce qui domina toujours, ce fut la résistance légale, le maintien opiniâtre d'un droit écrit, d'une charte, l'art d'éluder ou de lasser la tyrannie, et, même en s'y soumettant, la résolution de la combattre. Ces contestations, ces réclamations, cette opposition persévérante, qui sans cesse change de forme, et, quand un terrain vient à lui manquer, prend pied sur un autre, qui combat sans emportement, sans faiblesse, protestant toujours, cédant parfois, ne renonçant jamais, furent comme une guerre patiente, un siége lent et sûr, et se terminèrent par la proclamation de l'indépendance, préparée depuis plus d'un siècle.

Ce mémorable affranchissement fut amené graduellement par le développement naturel des principes de liberté qu'avaient apportés en Amérique les colons de la Nouvelle-Angleterre. Rien de théorique, d'abstrait, ne vint s'y mêler : ce fut toujours de la pratique et jamais de la philosophie. Je me trompe, il y eut une tentative de constitution créée de toute pièce par un philosophe : je veux parler de la constitution que Locke avait composée pour la Virginie, et dans laquelle, procédant à la manière du XVIIIe siècle par des combinaisons tirées de son propre esprit et non de l'état réel d'un peuple, il avait imaginé de donner à la Virginie une organisation féodale. Cette constitution, utopie d'un esprit sage, ce jour-là chimérique, après avoir, pendant quelques années, fait le désespoir de ceux à qui on l'avait imposée, disparut bientôt avec ses margraves et ses caciques.

La ville de Penn, qui a eu la gloire de proclamer l'indépendance des États-Unis, a de plus exercé une influence particulière sur la nouvelle république. Les quakers et Penn à leur tête sont les vrais fondateurs de la tolérance religieuse dans un pays dont elle devait

être une des forces et une des gloires, et où elle ne pouvait sortir ni de la Virginie épiscopale ni de la Nouvelle-Angleterre puritaine. La tolérance est née presque à la fois sur trois points dans ce pays, dont la loi était l'intolérance des anglicans au sud et l'intolérance des dissidens au nord. La liberté religieuse fut proclamée dans la colonie de Rhode-Island, au grand scandale des puritains, par Roger Williams, sectaire généreux, mais bizarre, qui enseignait que l'état ne doit pas persécuter les croyances, et en même temps ne voulait point assister au service divin avec sa famille, parce qu'il ne jugeait pas qu'elle fût régénérée, alliant ainsi la plus large tolérance avec le *séparatisme* le plus étroit. Dans le Maryland, un Irlandais catholique, lord Baltimore, établit aussi la liberté de croyance. Le catholicisme, instruit par la persécution et éclairé par l'esprit des temps nouveaux, donnait un noble exemple que le protestantisme aurait dû suivre, au lieu de bannir les catholiques de cet état de Maryland, où la tolérance des catholiques lui avait offert un refuge. On voit par ces deux exemples combien la liberté religieuse avait de peine à se dégager, et chez ceux qui la professaient et chez ceux même qui en goûtaient les bienfaits, des habitudes de l'intolérance et de la persécution.

Une secte qui avait débuté par les emportemens d'un fanatisme insensé, mais qui avait changé de caractère en grandissant, les quakers eurent la gloire de faire prévaloir dans une grande colonie le principe de tolérance qu'on leur avait si peu appliqué à eux-mêmes. Dans l'origine, ils allaient insultant les ministres dans leur chaire, et les quakeresses entraient nues dans l'assemblée des fidèles pour exprimer l'humiliation de l'église; mais le temps de ces folies était passé. Revenus des égaremens où un zèle sans mesure avait précipité leurs premiers apôtres, les quakers, dirigés par Penn, professèrent réellement la tolérance et l'horreur du sang. Ils ne persécutèrent personne, et, entourés de nations sauvages, seuls parmi les colons américains, ne prirent jamais les armes et n'eurent jamais besoin de les prendre. On voit encore dans un faubourg de Philadelphie la place où était l'orme sous lequel Penn eut avec les Indiens cette fameuse entrevue dans laquelle il s'assit à terre, selon leur usage, partagea leur repas, finit par courir, sauter comme eux, et les vaincre dans ces exercices.

La secte pacifique a eu cependant ses dissensions intestines. Elle s'est partagée entre ceux qui sont restés fidèles à l'indépendance de leur église, qui ne reconnaissent d'autre autorité que l'autorité de l'inspiration individuelle, et ceux qui se sont rapprochés de l'église anglicane, dont leurs ancêtres furent les adversaires opiniâtres. Du reste, les quakers n'ont plus d'autre bizarrerie que le tutoiement et la forme de leurs grands chapeaux.

La secte qui aujourd'hui attire l'attention à la fois par ses excentricités et ses progrès, c'est celle des mormons. Accusée des opinions les plus subversives de la famille, elle a pris un développement rapide en quelques années, et jouit d'une prospérité toujours croissante. On sait que la secte des mormons a été fondée de notre temps par un fourbe, nommé J. Smith, qui prétendait avoir découvert des tables d'or sur lesquelles la nouvelle loi était écrite, et qui, dit-on, avait trouvé sa religion toute faite dans un roman manuscrit tombé par hasard entre ses mains. Ce Smith fut assassiné dans un des soulèvemens que les mormons provoquaient contre eux partout où ils s'établissaient. Ces soulèvemens étaient coupables sans doute; mais c'est un mauvais signe pour une religion nouvelle de susciter de pareils troubles dans un pays où les croyances les plus singulières se produisent sans obstacle. Toujours poursuivis et reculant toujours devant l'animadversion des populations déchaînées contre eux, les mormons s'établirent sur le haut Mississipi. Là, ils construisirent un temple de dimensions considérables et d'une architecture très extraordinaire. Assiégés, ils se défendirent jusqu'à ce que le temple fût terminé, et alors ils se retirèrent devant leurs ennemis. Emmenant leurs troupeaux à travers le désert, ils s'arrêtèrent enfin sur les bords du Lac Salé, où ils ont formé une communauté régulière, qui prospère par l'industrie et l'agriculture. Ces sectaires bizarres ont des chemins de fer et des machines perfectionnées; leur population augmente rapidement par le succès du prosélytisme qu'exercent leurs agens à Londres, à Liverpool et même à Paris; ils auront dans peu atteint le chiffre qui fera un état de leur territoire, et seront alors représentés au sénat et dans l'assemblée législative des États-Unis.

Ici se présentera une difficulté. Il paraît que les mormons n'ont pas sur le mariage des idées tout à fait semblables à celles des peuples chrétiens. Les chefs paraissent jouir à cet égard de priviléges qui rappellent trop les anciennes coutumes patriarcales de l'Orient. Il ne se peut guère que dans un pays nouveau, et qui se peuple par l'émigration, le nombre des femmes soit assez grand pour que la polygamie règne généralement. D'autre part, il semble incontestable que, sous un nom ou sous un autre, elle existe à un certain degré chez les mormons. S'il fallait en croire un journal que je lisais l'autre jour, un de leurs principaux fonctionnaires aurait paru suivi d'un cortége de seize femmes, toutes à lui et toutes portant un jeune enfant dans leurs bras. Le privilége de la polygamie est, dit-on, réservé aux saints, c'est-à-dire aux personnages que l'on croit inspirés et qui gouvernent l'esprit des autres mormons.

Utah, le pays qu'habitent les mormons, n'étant encore qu'un *territoire,* leurs magistrats sont nommés par le gouvernement fédéral.

Il paraît qu'ils ont manifesté à cet égard quelque mécontentement, et ont même renvoyé récemment les juges que le congrès leur avait donnés. Les saints ont, à cette occasion, prononcé des discours très aigres contre les gentils; c'est ainsi que les mormons désignent les autres habitans des États-Unis, et en général tout ce qui n'est pas mormon. Ils me semblent tenir beaucoup des Juifs, dont ils se prétendent descendus. C'est la même antipathie pour tout le reste du genre humain, la même activité pour s'enrichir, la même union entre eux. M. Kane, qui les a rencontrés et suivis pendant quelque temps dans leur fuite, a été très touché des sentimens de tendresse qu'ils manifestaient les uns pour les autres au sein de la détresse commune, du soin qu'on prenait des vieillards et des faibles. Il raconte l'histoire d'un jeune mormon malade et près de mourir, qui se faisait conduire dans une charrette à travers le désert pour rejoindre ses coreligionnaires avant d'expirer. Comme il perdait la vue, la femme qui conduisait la charrette l'engageait à s'arrêter. « Non, répondait-il, je ne verrai plus les frères, mais je veux les entendre encore. »

J'ai lu le livre sacré des mormons, et je dois dire que je n'y ai rien trouvé de l'étrange morale qu'on leur impute. C'est une imitation, ou, si l'on veut, une parodie de l'Ancien Testament, un récit en versets et en style biblique très affaibli des migrations de leurs aïeux venus sous différens chefs, dont l'un s'appelle Mormon, de la Palestine en Amérique, où la nouvelle loi devait leur être pleinement révélée par J. Smith. Il y a lieu de croire que ce qui a aidé surtout aux progrès du mormonisme dans les États-Unis, c'est la pensée que l'Amérique devait avoir sa religion et sa révélation à elle, sur ce point même se détacher du vieux monde et ne lui rien devoir.

Le livre des mormons a bien été écrit pour des Américains. La théorie qui fait de la raison l'apanage de la majorité y est placée dans la bouche d'un des chefs de la tribu prédestinée : « Il n'est pas ordinaire que la voix du peuple désire quelque chose de contraire à ce qui est bien; mais il arrive fréquemment que la minorité désire ce qui n'est pas bon. C'est pourquoi vous vous ferez une loi de conduire vos affaires par la volonté du peuple. » On voit combien les mormons, quelle que puisse être la différence de leurs idées à d'autres égards, sont pénétrés de la doctrine américaine sur l'infaillibilité du nombre et l'erreur présumée de la minorité, doctrine qui a moins d'inconvéniens là où la multitude est éclairée comme aux États-Unis, mais qui partout peut avoir pour résultat de mettre la force à la place du droit. Pascal disait, en parlant d'un vote sur des matières ecclésiastiques : « Il est plus aisé de trouver des moines que des raisons. »

Il y a dans ce livre des intentions évidemment polémiques, et qui ne font point honneur à la tolérance des mormons. On place dans

la bouche d'un certain personnage l'opinion des universalistes sur le salut accordé sans exception à tous les hommes, et il est pendu pour avoir prêché cette doctrine. On voit que ce ne sont point les mormons qui, comme les quakers, auraient fondé la tolérance religieuse en Amérique.

Les mormons dépouilleront sans doute avec le temps la disposition haineuse et insociable qui les a fait partout détester et repousser. Les anabaptistes, de sanguinaire mémoire, dont le chef avait douze femmes qu'il faisait danser autour du corps de l'une d'elles décapitée de ses propres mains, les anabaptistes de Leyde sont bien devenus les baptistes, qui se distinguent aujourd'hui entre toutes les autres sectes par l'innocence de leurs mœurs et le zèle pacifique de leur apostolat. Les quakers ont commencé par se livrer aux plus étranges folies, et par soulever contre eux autant de haine que les mormons, et depuis longtemps ils ne font plus ombrage à personne. J'imagine qu'il en sera des nouveaux sectaires comme des anabaptistes et des quakers; dans ce pays, si la liberté individuelle enfante les opinions les plus extraordinaires et les encourage à se produire, le bon sens général et l'intérêt universel les forcent de mitiger ce qu'elles pourraient avoir d'offensif pour la communauté.

On trouve dans le livre des mormons certains passages qui sont évidemment imités de l'Évangile, et Mormon lui-même déclare qu'il est un disciple de Jésus-Christ : « Et voyez, j'ai écrit tout cela sur les tables d'or que j'ai faites de mes propres mains; et voyez, je m'appelle Mormon, d'après le nom du pays où fut établie la première église après la transgression; et voyez, je suis un disciple de Jésus-Christ, fils de Dieu (1). » La religion des mormons semble donc être un christianisme judaïque plutôt que toute autre chose. Les pratiques qui leur sont reprochées ne paraissent pas faire une partie essentielle de leur croyance; probablement le besoin de s'entendre avec les autres états de l'Union les adoucira. Les quakers m'ont conduit aux mormons; je reviens à Philadelphie.

J'ai le bonheur d'avoir pour me diriger dans mes observations M. Gherard, membre distingué du barreau, et auquel je suis recommandé. Dans chaque ville des États-Unis où je me suis arrêté, j'ai rencontré un ou plusieurs hommes d'un vrai mérite qui ont bien voulu me renseigner, me fournir toutes les indications que je pouvais désirer, se charger de moi pour ainsi dire avec une bienveillance et un empressement que je n'aurais osé espérer. M. Gherard est l'un de ces hommes à qui je dois beaucoup : il appartient, comme M. Sedgwick, comme M. Kent, à cette classe de *lawyers* qui forme aux États-Unis

(1) Page 451.

une véritable aristocratie de lumières et de manières. C'est là qu'il faut chercher l'aristocratie, et non dans quelques enrichis qui s'efforcent prétentieusement et gauchement d'imiter en Amérique les manières de l'Europe. Je ne mettrai pas dans cette classe, car son excentricité est tout américaine, un pharmacien de Philadelphie qui a imaginé de bâtir une maison d'une hauteur démesurée, d'une forme bizarre, avec tourelles et tourillons, architecture malencontreuse qui ressemble à l'art véritable comme la rhétorique de Thomas Diafoirus ressemble à l'éloquence.

J'entre avec M. Gherard dans la salle du tribunal où se plaide une cause importante. Il s'agit de l'émeute de Christiania. Un planteur du Maryland, qui poursuivait un esclave fugitif dans un état où il n'y a point d'esclaves, a été tué. Cette loi est en ce moment la pierre d'achoppement contre laquelle le *compromis* est toujours près de se briser. Elle permet au maître de poursuivre son esclave dans l'état où il s'est réfugié et de se faire aider dans cette poursuite par des agens du gouvernement fédéral. Il faut reconnaître que cette loi a son principe dans la constitution, qui est positive à cet égard; seulement le mot esclave n'est pas prononcé; il semble que les législateurs aient reculé devant cette appellation néfaste, qui est remplacée par ces mots : une personne engagée à un service ou travail, *a person held out to service or labour*. Les états, contrairement à l'usage général, souffrent dans cette circonstance que le gouvernement fédéral intervienne chez eux. Du reste, ils ne concourent point par leurs propres agens à la poursuite ou à l'arrestation des fugitifs : ils les laissent arrêter, voilà tout, ce qui semble trop peu aux états à esclaves, et beaucoup trop aux états libres. Sans cette disposition législative, les esclaves, aidés dans leur évasion par les abolitionistes, trouveraient un refuge facile et sûr dans un état voisin, et la garantie donnée par la constitution serait illusoire; mais, d'autre part, la *loi des fugitifs* offre de graves inconvéniens. D'abord il est scandaleux que le juge devant lequel on porte le débat soit plus payé s'il déclare le fugitif de bonne prise que dans le cas contraire, et à part cette clause monstrueuse, on comprend combien, dans les parties de l'Union où l'esclavage n'existe pas, il est dur, pour ceux qui l'abhorrent comme un crime et le réprouvent comme un péché, de voir un inconnu suivi de quelques alguazils, qui n'appartiennent pas à l'état, venir arrêter et garrotter un citoyen paisible parfois établi depuis plusieurs années dans le pays, qu'on est accoutumé à considérer comme un voisin ou un ami. Ces arrestations produisent des scènes déchirantes. On me racontait qu'il y a quelque temps, dans la Nouvelle-Angleterre, un noir échappé se trouvait sur un bateau à vapeur avec sa femme et ses deux enfans. On fit la très mauvaise

plaisanterie de l'effrayer en lui disant que les gens chargés de l'arrêter étaient sur le bateau : soudain il se poignarda, et sa femme se jeta dans l'eau avec ses deux enfans.

De tels spectacles ne sont pas faits pour calmer les esprits. Aussi, bien que la participation des inculpés dans l'affaire de Christiania soit généralement admise, on pense qu'ils seront acquittés, surtout parce que l'accusation est celle de félonie et entraînerait la peine capitale. Elle est rédigée selon l'ancien formulaire de la législation anglaise, et le jury n'accordera jamais que ceux qui sont compromis dans ce tumulte aient *déclaré la guerre* aux États-Unis. J'ai entendu une partie de l'accusation : elle était conçue en termes très convenables, évitant avec soin ce qui pouvait irriter et s'attachant uniquement à l'application de la loi.

Les juges ne m'ont pas paru moins imposans pour n'avoir pas de robes noires et de bonnets carrés. J'en dirai autant des avocats. J'aime à voir un homme en frac expliquer une affaire à d'autres hommes en frac qui l'écoutent, et non un personnage vêtu comme l'avocat Patelin gesticuler en ôtant et mettant sa barrette, retroussant ses manches devant d'autres personnages en robe noire, qui me font involontairement penser par leur costume à Perrin Dandin et à Brid'oison. Les costumes sont des signes aristocratiques qui tendent à séparer les différentes classes en marquant chacune d'elles d'un caractère particulier, et on ne sait ce que c'est aux États-Unis qu'un costume civil. Le principe démocratique tend à supprimer en toutes choses les degrés d'hiérarchie. Ainsi aux États-Unis il n'y a pas de différence entre l'avocat et l'avoué, le même homme remplissant alternativement les fonctions de l'un ou de l'autre; encore bien moins y trouverait-on les degrés qui séparent en Angleterre le *civilian*, le *barrister*, le *sergent at law*. Un Américain est tout cela et encore *proctor, advocate, sollicitor, conveyancer, pleader*, de même qu'il exerce successivement ou simultanément diverses industries. Les États-Unis ne sont pas le pays de la spécialité rigoureuse, et il n'est presque personne qui n'y fasse ou n'y ait fait plusieurs métiers.

Dans une autre cour, où j'assistais à un débat de moindre importance, après l'arrêt rendu, j'ai été étonné de voir un des juges prendre la parole. C'était pour exprimer son dissentiment. Il l'a fait avec beaucoup de calme. C'est pousser loin le respect pour l'opinion individuelle que de permettre ainsi à la minorité des juges de manifester une opinion contraire à la chose jugée, au risque d'en affaiblir le poids. Ici on ne paraît pas y trouver d'inconvéniens.

M. le maire de Philadelphie a bien voulu me proposer ce soir une promenade dans les mauvais quartiers. On me dit qu'il remplit ses importantes fonctions d'une manière très distinguée, et que, grâce à

l'organisation qu'il a établie dans la police de sûreté, la tranquillité et la sécurité publiques ont beaucoup gagné. Comme la police est, ainsi que je l'ai remarqué, le côté faible de plusieurs grandes villes des États-Unis, entre autres de New-York, je suis curieux de voir ce qui s'est accompli dans ce genre à Philadelphie. D'ailleurs c'est pour un voyageur une occasion de faire connaissance avec une partie de la population qu'on n'aurait pas chance de rencontrer dans le monde, et qu'il ne serait pas sûr d'aller visiter chez elle, à moins d'être aussi bien accompagné.

Nous avons commencé notre tournée à huit heures du soir, et ne l'avons terminée qu'à onze heures. Dans l'intervalle, nous avons été dans un bon nombre de *bastrings* suspects, de taudis effroyables, fait visite à plusieurs dames de couleur, et traversé certaines ruelles où il ne serait pas sage de s'aventurer seul. Le magistrat était suivi de deux agens de grande taille qui avaient des pistolets dans les poches de leur redingote et nous servaient de gardes du corps.

Le maire entrait çà et là dans une maison, où nous trouvions une mulâtresse fumant son cigare. Nous étions reçus fort poliment. Il parlait paternellement à la pécheresse. — Eh bien! Jeanne, comment vous trouvez-vous? Vous êtes bien logée ici. — On lui répondait sans impudence et sans embarras. Parfois il était salué dans la rue par un nègre qu'il avait envoyé en prison quelque temps auparavant. — Prenez garde, lui disait-il, de ne pas revenir devant moi; ce sera plus grave la prochaine fois. — Soyez tranquille, monsieur le maire, lui répondait-on, je ne m'y exposerai plus. — M. ..... est beaucoup plus sévère que ses devanciers, mais il n'est point partisan de la sévérité inutile. Sa devise est, me disait-il : *Never harsh, and always ready,* ni rudesse ni mollesse. Ses agens ont l'ordre, quand ils trouvent des ivrognes qui ne sont que légèrement avinés, de les reconduire chez eux.

Rien ne saurait être plus hideux que certaines petites chambres où les nègres se réunissent pour danser, ou plutôt pour se trémousser monotonement l'un devant l'autre en frottant contre le sol la semelle de leurs souliers, dans un espace de quelques pieds, où se trouve un poêle, et qu'encombre une *galerie* au milieu de laquelle d'horribles vieilles négresses fument leur pipe. Cette population noire fournit, comme on doit s'y attendre, le plus grand contingent aux arrestations exécutées par les agens de police; mais la population blanche y contribue aussi pour une notable portion, surtout les Irlandais. Ces arrestations ont monté, en une année, à 7,077 personnes; quelquefois le dépôt (*lock-up*) contient soixante femmes. Les Allemands se gâtent depuis quelque temps; la meilleure population parmi les étrangers est la française.

Nous avons visité la station de police nocturne; elle se compose de cinquante hommes et un capitaine. Le capitaine reçoit 600 dollars (3,000 francs), et chaque homme 300 dollars (1,500 francs); presque tous sont des ouvriers. Le capitaine, homme intelligent, dirige un atelier de carrosserie où il gagne 300 dollars (1,500 francs). Les hommes ont quatorze heures de service l'hiver et dix l'été. Ils font tour à tour le guet. Chacun va seul, armé d'une masse, et porte une crecelle pour avertir au besoin ses compagnons et appeler du secours. En général on respecte la loi, il n'y a que les ivrognes et les bandits qui lui résistent; mais, ce qui m'a étonné, il faut peu compter sur l'aide des citoyens. Outre la force qui est à la disposition du maire, il y a celle qui relève du *marshall*, lequel, en cas d'urgence, peut disposer de toutes les forces municipales. Ce que j'ai vu de cette organisation m'a paru monté à l'américaine, c'est-à-dire avec une précision et une exactitude parfaites.

J'ai terminé cette soirée d'une manière fort agréable chez le maire. La conversation a porté sur cet instinct aventureux qui pousse les Américains à tenter la fortune à tout risque. Pour l'obtenir, on va, par exemple, s'établir à la Nouvelle-Orléans, parce qu'on sait que le climat est dangereux l'été; on meurt ou l'on s'enrichit. Cela ressemble beaucoup, sauf l'instinct de la gloire, au sentiment militaire qui fait désirer une campagne périlleuse dans laquelle il y a un avancement assuré pour ceux qui ne sont pas tués. On a raconté l'histoire d'un homme qui arrivait de Californie; il avait fait tous les métiers : successivement agriculteur, marchand, capitaine de bateau à vapeur, il a fini par devenir très-riche; il est revenu ne sachant que faire de son argent, le prêtant, le donnant à ses parens, auxquels il n'avait pas beaucoup pensé dans sa vie errante. Évidemment la passion de cet homme n'était pas d'avoir de l'argent, mais d'en gagner. On y a parlé aussi du triomphe remporté en Angleterre par un serrurier américain, M. Locke. Le fameux Bramah avait proposé un prix pour celui qui ouvrirait une serrure qu'il avait mis toute son habileté à construire. M. Locke l'a ouverte, puis a placé 100 guinées dans un coffre, l'a fermé et a remis la clé à M. Bramah, en lui donnant les 100 guinées, s'il ouvrait le coffre. Je n'ai pas appris qu'il ait été ouvert. Le triomphe de M. Locke, la victoire du yacht *America* sur les yachts anglais dans une régate près de l'île de Whigt, le succès de la machine à moissonner, sont trois sujets sur lesquels la presse ne tarit pas. Il faut joindre à ces trois exploits industriels la supériorité de vitesse qui a permis aux bateaux à vapeur américains de faire le trajet d'Europe en Amérique plus promptement que les bateaux anglais. Ce sont comme quatre grands faits d'armes. C'est Arcole, Marengo, Austerlitz et Wagram. L'amour-propre national en est tout enivré.

Les Anglais s'honorent par la courtoisie qu'ils conservent dans la défaite. Quand l'*America* a battu leurs yachts à l'île de Whigt, la reine a félicité les vainqueurs. Les vaincus ont applaudi de fort bonne grâce. J'ai entendu des Américains convenir qu'en cas de défaite ils n'en auraient pas fait autant.

Philadelphie passe pour une des villes où il y a le plus de culture scientifique et littéraire, et ce que j'ai vu me porte à le croire. Elle possède un musée d'histoire naturelle remarquable surtout par une belle collection d'oiseaux. Science à part, un plaisir dont je ne me lasse point, c'est de regarder de beaux oiseaux, et je comprends l'enthousiasme de deux ornithologistes qui passèrent leur vie à courir les forêts de l'Amérique pour y étudier les mœurs des oiseaux dont ils ont publié les figures dans deux ouvrages bien connus et appréciés des naturalistes; ces deux hommes sont Wilson et Audubon. Wilson, Écossais de naissance, ami de Burns, et qui avait lui-même essayé de la poésie dans sa jeunesse, arriva sans le sou en Amérique. En traversant les forêts de la Delaware, la vue d'un bel oiseau du pays, le pic à tête rouge, le remplit d'une admiration qui décida de toute sa carrière. Tour à tour colporteur et maître d'école, il entreprit de dessiner et ne réussit que pour les oiseaux; il avait la vocation de l'ornithologie. Sans autre appui qu'une volonté forte, il conçut le projet de colliger et de dessiner tous les oiseaux de l'Amérique du Nord, et il se mit à l'œuvre, seul de sa personne, menant au milieu des forêts, parmi les Indiens, la vie d'un coureur de bois et presque d'un sauvage. Là il était heureux, observant les habitudes des oiseaux et jouissant avec enthousiasme de la solitude; il souffrait au contraire dans les villes, « forcé, disait-il, d'oublier les harmonies des bois pour le fracas incessant des cités, et entouré de livres moisis. » Le seul livre dans lequel il étudiait avec plaisir était le livre de la nature. Dans ses courses errantes, il avait un double but : « Je vais, écrivait-il, à la chasse des oiseaux et des souscripteurs. » Les seconds étaient plus difficiles à saisir que les premiers; mais rien ne rebutait Wilson; sa correspondance, remplie de feu et d'imagination, le montre tantôt au nord dans les forêts du New-Hampshire, où il est pris pour un espion canadien, tantôt à l'ouest, descendant l'Ohio seul dans un petit bateau, et ravi, dit-il, de sentir son cœur se dilater en présence des spectacles nouveaux qui l'entouraient, puis s'en allant à la Nouvelle-Orléans à travers un pays, alors désert, où il fit cinquante lieues sans trouver un endroit habité. Wilson mourut en 1813 après avoir, en surmontant tous les obstacles, publié le septième volume de son ornithologie, à quarante-sept ans.

Wilson aimait et sentait véritablement la nature; il éprouvait, en présence de la création, ces transports que ne connaissent pas tou-

jours les savans de cabinet. Je lis dans une de ses lettres : « Depuis que j'ai essayé de reproduire les merveilles de la nature, je vois une beauté dans chaque plante, fleur, oiseau, que je considère. Je trouve que mes idées sur la cause première et incompréhensible s'élèvent à mesure que j'examine plus minutieusement ses œuvres. Je souris quelquefois en pensant que, tandis que d'autres sont enfoncés dans des plans de spéculation et de fortune, sont occupés à acheter des plantations ou à bâtir des villes, j'observe avec ravissement le plumage d'une alouette, ou contemple de l'air d'un amoureux au désespoir le profil d'un hibou. » L'étude ne le rendait pas cruel. « Un de mes écoliers, ajoute-t-il, prit l'autre jour une souris, et aussitôt m'amena sa prisonnière; le soir même, je me mis à la dessiner; pendant ce temps, les battemens de son petit cœur montraient qu'elle était dans la plus extrême agonie de la peur. J'avais envie de la tuer pour la placer entre les pattes d'un hibou empaillé; mais ayant versé par hasard quelques gouttes d'eau près de l'endroit où elle était attachée, elle se mit à lapper cette eau avec tant d'avidité et à tourner vers moi un tel regard de terreur suppliante, qu'il triompha entièrement de ma résolution; je la détachai aussitôt et lui rendis la liberté. » L'oncle Toby n'eût pas fait mieux, s'il lui avait pris fantaisie d'être naturaliste.

Audubon était Américain de naissance, et sa vie, assez semblable à celle de Wilson, offre de même un remarquable exemple de ce que peut une volonté persévérante unie à une passion indomptable. Cette passion fut la même chez tous deux : l'un et l'autre dévouèrent leur vie à étudier au fond des bois les mœurs des oiseaux, à en reproduire les formes variées. Chez Audubon, les descriptions sont entremêlées des détails les plus intéressans sur les habitudes des oiseaux américains. On voit qu'il a vécu avec eux dans leurs solitudes; il entremêle même ses descriptions de quelques souvenirs personnels, de quelques esquisses de la prairie, des rives de l'Ohio, du Niagara. Ce qui fait de sa publication une œuvre à part, c'est que les planches coloriées représentent les objets avec leurs dimensions vraies. Pour la première fois, dans un atlas zoologique, un oiseau comme l'aigle ou le dindon a été figuré de grandeur naturelle. Les planches d'Audubon montrent à côté de chaque oiseau la fleur ou le rameau près desquels il se plaît à vivre; l'attitude est choisie parmi celles qui le caractérisent le mieux. Ce magnifique ouvrage, qu'un Américain a conçu et terminé, a été publié en Écosse avec l'aide d'un artiste anglais.

Dans une sorte de préface, Audubon a raconté comment s'était développé en lui le goût de l'ornithologie d'après nature. Dès son enfance, il ne se plaisait que dans les bois. Le spectacle des êtres

gracieux qui les animent le remplissait dès lors d'une ineffable joie. Il passait, dit-il, des heures pleines d'un calme ravissement à contempler des œufs logés dans la mousse; puis il désira posséder ces objets de son amour. La mort des oiseaux qu'il avait rassemblés désolait son jeune cœur. L'idée lui vint d'en reproduire les images; mais pendant bien longtemps ses efforts furent infructueux, et chaque année il brûlait une centaine d'ébauches à l'anniversaire de sa naissance. Il vint en France, entra dans l'atelier de David, où il ne dut pas trouver ce sentiment naïf de la nature qu'il cherchait, mais qu'il ne s'applaudit pas moins d'avoir fréquenté. Il retourna dans ses forêts, y vécut; puis, sa passion pour les oiseaux ne l'ayant pas empêché d'en ressentir une autre, il en sortit pour se marier, et pendant vingt ans mena une vie agitée, contrariée, entreprenant divers négoces, et ne réussissant dans aucun, parce que son âme était ailleurs. Enfin il n'y put tenir. Blâmé par ses amis, il quitta tout pour reprendre sa vie errante à travers les bois, au bord des lacs, sur les rivages de l'Atlantique; il allait sans but encore, ne voulant que rassasier ses yeux du spectacle de la nature, et surtout de la création ailée; un jour, dans les forêts vierges du Haut-Hudson, la pensée lui vint de publier le résultat de tant d'observations faites pour son propre plaisir, et une représentation plus complète, plus semblable à la nature, des êtres qu'il aimait. Il rencontra moins de difficultés que Wilson. L'Américain fut plus libéralement aidé en Écosse que l'Écossais ne l'avait été en Amérique; mais, avant de mener à fin son entreprise, il avait eu aussi ses mauvais momens, quand, par exemple, il trouva dans une caisse, où il avait laissé mille dessins, deux rats de Norvége établis avec leur famille au milieu des lambeaux souillés de son œuvre. Il en pensa devenir fou. Audubon, Français d'origine, est mort il y a seulement quelques années.

On voit au musée de Philadelphie la collection de crânes formée par M. Morton, l'auteur de la *Cranologie américaine*. M. Morton avait pris la race américaine pour but particulier de ses recherches; mais le besoin de comparer la configuration des populations du nouveau continent à celle des autres peuples le conduisit à former une collection très remarquable qui après sa mort a été momentanément déposée au musée de Philadelphie. M. Morton est un de ceux qui ont montré qu'il fallait chercher dans une déformation artificielle l'origine de certaines formes de la tête, monstrueusement aplatie chez diverses tribus américaines, et chez d'autres démesurément élargie pour la faire ressembler à la lune, pratiques, du reste, qui ne sont pas étrangères à la France, et dont les résultats ont été étudiés sur des têtes d'aliénés. Quant à la question de race et d'origine, M. Morton est arrivé à cette conclusion, que le nouveau continent tout en-

tier a été peuplé par une race qui n'a point de rapport essentiel avec la race mongole, et en conséquence ne semble pas venue de l'Asie. Pour moi, qui ai aussi ma passion comme Wilson et Audubon, ce qui attirait particulièrement mon attention, c'étaient les crânes égyptiens, qui forment une partie importante de la collection de M. Morton, et auxquels il a consacré un ouvrage spécial. Il reconnaît dans la race égyptienne un type particulier, et a distingué dans ce type égyptien deux variétés, dont l'une est caractérisée par un front bas et étroit, et l'autre présente les principaux traits de la race caucasienne. Des populations noires se sont-elles mêlées à la population égyptienne? La chose n'est peut-être pas impossible. La femme d'Aménophis Ier est de couleur noire sur les monumens; des unions semblables ont pu être formées par des particuliers, surtout à l'époque où l'invasion des pasteurs, entrés en Égypte par le nord, fit refluer vers le sud la population indigène. A ce mélange tiendrait l'aplatissement du front, si frappant dans certaines têtes de la collection. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les crânes provenant de Thèbes m'ont paru beaucoup plus semblables aux crânes nubiens que ceux de Memphis. La configuration des populations noires situées au sud de l'Égypte a-t-elle influé sur celle des habitans de l'Égypte supérieure? C'est ce qui m'a semblé résulter de l'inspection des crânes rassemblés par M. Morton. Si le fait était avéré, on conçoit qu'il faudrait en tenir compte dans l'histoire des origines de l'Égypte. Pardon pour ces digressions égyptiennes, qui n'intéressent pas autant mon lecteur que moi-même; je n'ajouterai rien sur les crânes de momies, et je reprends avec lui notre promenade dans Philadelphie.

Rentrons en Amérique en visitant la Monnaie de cette ville. La Monnaie de Philadelphie présente en ce moment un spectacle extraordinaire, grâce à l'or de la Californie, qui vient s'y transformer en pièces de 5 dollars; l'or à la lettre ruisselle et coule ici comme de l'eau. Les pièces d'or sont versées dans des corbeilles, comme on verse ailleurs les denrées les plus communes. On a été dans ces derniers jours obligé de doubler le travail, et on a frappé, me dit-on, dans l'établissement des pièces pour une valeur de 500,000 dollars (2 millions et demi) en quelques jours. Comme j'exprime des inquiétudes sur la sûreté des mains par lesquelles passent tant de richesses, on me fait cette réponse : Si l'on ne nous prend que quelques pièces d'or, peu importe, mais cela n'arrive guère; celui qui se laisse aller à en dérober en petit nombre sera entraîné à des larcins plus considérables, et alors sera infailliblement découvert. En effet, il est en général plus aisé de s'abstenir que de se contenir.

Philadelphie est célèbre par ses manufactures, elle renferme la population manufacturière la plus considérable des États-Unis. J'ai

eu la bonne fortune de voir un établissement très intéressant, la fabrique de blanc de plomb de M. Wetherel : le carbonate est préparé sous l'eau, de manière à ne pas nuire à la santé des ouvriers. M. Wetherel fait trois tonnes de blanc de plomb par jour et gagne par an 10,000 dollars (50,000 francs). Il a gagné jusqu'à 50,000 dollars (250,000 fr.), mais la concurrence de New-York a réduit ses bénéfices. M. Wetherel produit aussi de l'acide hydrochlorique, du bleu de Prusse, de la morphine, du camphre raffiné et beaucoup d'autres choses : encore un exemple de cette variété d'occupations et d'industries si fréquente aux États-Unis. Outre l'intérêt technique, il y en avait un plus grand pour moi dans les détails caractéristiques que m'offraient cette manufacture américaine et ce manufacturier américain. Ainsi un des ouvriers lisait pendant que le four s'échauffait, comme j'avais vu naguère le batelier de Westpoint, en attendant l'heure du départ, lire un roman de Walter Scott. Le lecteur ne s'est nullement dérangé quand le patron a passé près de lui. Pour M. Wetherel, c'est le type de l'activité scientifique dans un industriel. Après m'avoir tout expliqué avec beaucoup d'empressement et de vivacité, il m'a conduit dans son laboratoire, me disant : C'est ici que je suis heureux, j'essaie ceci ou cela. Puis on porte tout au magasin pour le vendre, et le reste ne me regarde plus. — Il était impossible, en l'entendant parler, de douter de sa sincérité. Évidemment, le plaisir de la recherche l'emporte chez lui sur l'ardeur du gain. M. Wetherel m'a mené voir le gazomètre de Philadelphie, qui est très beau, et celui qu'on construit en ce moment, qui, dit-on, sera le plus grand gazomètre du monde; puis nous sommes allés visiter les *waterworks*, c'est-à-dire les appareils établis sur les bords de la Schuylkyll, pour amener de l'eau à Philadelphie par un ensemble de pompes auxquelles on va joindre une turbine de la force de 40 chevaux, qui a coûté 50,000 francs, et qui augmentera le rendement de l'eau de 4 millions de gallons. Nous sommes entrés, pour nous chauffer, chez un employé qui est Gallois. A ce sujet, M. Wetherel m'a dit qu'il y avait à Philadelphie une société de secours pour les Gallois, elle a un fonds de 10 à 12,000 dollars (50 à 60,000 francs) et prête les intérêts de cette somme aux Gallois nécessiteux. L'argent prêté a toujours été rendu fidèlement. Ce sang breton est bon. M. Wetherel, qui lui-même est Gallois d'origine, offrait un jour du bois à une pauvre femme, qui lui répondit fièrement : « Je puis acheter mon bois. » — Vous êtes Galloise, lui dit-il, et c'était vrai. Il racontait un jour cette anecdote dans un dîner; un gentleman s'écria : « C'était ma mère. »

Ce dernier trait peint bien la société des États-Unis. On aime à voir cette facilité qu'a chacun de s'élever sans rougir de son origine et en réclamant au contraire l'honneur d'un bon sentiment dans une

mère pauvre. On aime aussi à retrouver dans ce pays, au milieu de l'uniformité extérieure des mœurs générales, ces nationalités qui se conservent, perpétuées par un lien de bienfaisance et de charité. C'est ainsi qu'à New-York chaque race a établi une société destinée à venir au secours de ses membres, sous le patronage du saint national, saint George pour les Anglais, saint André pour les Écossais, saint David pour les Gallois, et pour les Hollandais saint Nicolas. Une fois par an, les membres de ces sociétés se réunissent et dînent ensemble : dans celle des Hollandais, on donne à chacun des assistans deux pipes et un pot de grès hollandais plein de tabac, et l'on prononce des discours gais. Gaieté innocente et bienfaisante : c'est comme nos bals de société qui font murmurer quelques esprits austères; pour moi, je n'ai jamais trouvé que le bien ne fût pas le bien parce qu'on le fait en s'amusant.

A Philadelphie, il y a encore assez bon nombre de Suédois. Ce sont les plus anciens habitans de l'état, où ils existaient déjà avant que Penn lui eût donné son nom. Ils ont leurs ministres qui doivent être luthériens, car le luthéranisme a toujours régné sans partage en Suède; mais ils ne prêchent plus en suédois. Toutes les langues étrangères finissent par disparaître avec le temps devant la langue anglaise aux États-Unis, comme toutes les individualités nationales se fondent dans la nationalité anglo-saxonne.

C'est dans la ville née sous l'influence de la tolérance sans bornes de Penn et de la secte des *amis* que je devais entendre le sermon le plus intolérant auquel j'aie encore assisté en Amérique. Du reste, je dois dire que c'est aussi le plus éloquent.

La thèse de l'orateur était celle-ci : la sincérité de la croyance n'est point une excuse pour l'erreur. « La croyance sincère, a-t-il dit, peut être criminelle, car elle peut produire des actes criminels, et on juge l'arbre par son fruit. De plus, la croyance résulte du caractère moral et en reçoit l'empreinte. Dis-moi ce que tu crois, et je te dirai ce que tu es. Celui qui se trompe honnêtement est coupable, car en faussant les preuves de la vérité, il mutile les témoins. Or c'est un crime de mutiler les témoins. Les inquisiteurs étaient-ils innocens quand ils torturaient et mutilaient les témoins? Quoi! le géologue est innocent quand il évoque ses monstres antédiluviens contre la vérité! Quoi! il est innocent celui qui mutile la Bible, et en la mutilant et la torturant la fait mentir! Quoi! les philosophes français du XVIIIe siècle étaient innocens! Napoléon avait-il raison quand il opprimait la liberté sous prétexte d'étouffer la révolution? Et le pauvre Shelley, qui dans une nuit orageuse s'écriait : Non, il n'y a pas de Dieu; pensez-vous qu'il soit avec les élus! Newport croyait qu'il n'y a pas d'enfer; cela suffisait-il pour détruire l'enfer? Celui qui tombe dans

la cataracte l'évite-t-il parce qu'il ferme les yeux en se laissant choir au fond de l'abîme? Le pilote au milieu des écueils durant la nuit tout entière se penche sur sa carte et veille au gouvernail pour éviter ces écueils : lui suffira-t-il, pour échapper au naufrage, de croire qu'il est dans la bonne direction (1)? Faites comme lui, cherchez votre route, assurez-vous que ce qui vous semble la vérité est la vérité et non une apparence d'elle-même. » Le prédicateur a terminé par un morceau d'un effet vraiment formidable : « On croit que la route de l'enfer est sombre, qu'en approchant on doit voir des reflets livides, entendre des voix sinistres; non, mes auditeurs; cette route est charmante, elle est éclairée de la plus douce lumière : on croit entendre les chœurs des anges... on va, on va toujours... on arrive... ces chœurs des anges, c'était le cri des démons, cette clarté si douce, c'était la lueur de l'enfer! »

Rhétorique brillante et sombre, pathétique et féroce, qui charmera les intolérans de toutes les communions, et chacun prononcera avec transport cet anathème sur toutes les autres. Seulement, la bonne foi ne suffisant pas pour éviter la damnation, il serait utile de savoir dans quelle variété du protestantisme se trouve l'église hors de laquelle, suivant mon prédicateur, il n'y a point de salut; malheureusement je ne me rappelle pas à quelle secte appartient la vérité du ministre de Philadelphie.

La plus grande curiosité de Philadelphie est le célèbre pénitencier de Cherry-Hill, dans lequel a été essayé plus en grand que partout ailleurs le système cellulaire appelé philadelphien, et qui est constitué par l'isolement continu avec le travail.

On s'est beaucoup passionné sur la question pénitencière en Europe et encore plus en Amérique. Le système d'Auburn, ou du travail en commun et en silence avec séparation seulement durant la nuit, a eu ses avocats ardens qui se sont élevés violemment contre le système philadelphien comme barbare, propre à causer la folie ou la mort. A ces attaques, les défenseurs du système de Philadelphie répondaient par une glorification sans bornes de leur idole, et les attaques de la société de Boston étaient traitées par eux très vertement. Ils déclaraient cette société éminemment respectable (2), mais ils affirmaient en même temps que c'était une réunion de fanatiques dont les rapports sur le système pensylvanien n'étaient que d'*illicites et préméditées perversions de la vérité*. Les deux méthodes ont encore des partisans; cependant les plus éminens publicistes qui se soient

(1) Cela suffirait au moins pour le faire acquitter devant un tribunal humain.

(2) *Documens officiels sur le Pénitencier de l'est à Philadelphie,* traduits par M. Moreau-Christophe, 1844, p. 33.

occupés de ces matières, à leur tête je place M. de Tocqueville et M. de Beaumont, tout bien considéré, préfèrent le système rigoureux de Philadelphie. C'est aussi l'opinion de M. Lieber, de M. Moreau-Christophe, du roi de Suède, Oscar Ier, dans son traité *des Peines et des Prisons*. D'autre part, les adversaires ne manquent pas, et M. Dickens a fait de la misère morale des détenus de Cherry-Hill une peinture fort vive, mais qu'on dit très chargée. Je suis curieux de savoir quelle sera mon impression sur un point si débattu. Je m'achemine donc vers le pénitencier, muni d'une lettre de recommandation pour le directeur. Elle m'est donnée par deux négocians qui sont au nombre des administrateurs de l'établissement. J'apprends que ces messieurs vont tous les dimanches adresser des exhortations religieuses aux condamnés.

Quand on arrive par un temps froid sur le triste plateau de Cherry-Hill, qu'on se trouve en face de cette vaste enceinte de murailles grises surmontée de tours crénelées comme un donjon du moyen âge, et quand on songe que plusieurs centaines d'êtres humains sont là enfermés, chacun dans une cellule, sans voir jamais la figure d'aucun de ses compagnons de captivité, presque toujours seul en face de la pensée de son isolement, on ne peut se défendre d'un grand serrement de cœur. On entre, et l'on se trouve bientôt dans une chambre placée au centre d'un bâtiment en forme de croix, dont les quatre corridors, parfaitement semblables et bordés de deux étages de cellules, se prolongent immenses et vides; on entend le travail des métiers, le retentissement des marteaux; on a l'idée d'une caserne, d'une manufacture et d'un cloître. Tandis que j'attends le directeur, un quaker, avec son large chapeau, circule dans les corridors, entrant tantôt dans une cellule, tantôt dans une autre, l'air froid et affairé comme un homme qui fait une ronde de surveillance; mais respect à cet homme, il fait une ronde volontaire de charité.

Le directeur (*warden*) m'a promené pendant plusieurs heures dans les diverses parties de la prison. Tout ce qui tient à la tenue de l'établissement, à la nourriture des prisonniers, respire l'ordre et la régularité. Mon guide me semble un homme d'un grand sens et d'une grande modération d'esprit. Il est partisan du système en vigueur dans le pénitencier, il n'en est point engoué. Je l'interroge d'abord sur le temps qu'on passe ordinairement dans la prison. Ce temps est au moins d'un an. Je suis porté à croire, comme je l'ai vu dans les rapports officiels, qu'il faut, pour que le traitement moral auquel la solitude soumet les prisonniers porte des fruits, qu'il ait une certaine durée. D'autre part, une trop grande prolongation de la peine serait terrible. On n'est jamais au pénitencier moins d'une année; le maximum de la condamnation est douze ans. Selon mon

interlocuteur, la peine ne devrait guère dépasser quatre ans. Pour sept prisonniers sur dix, la condamnation à douze ans serait pire que la mort. Le *warden* croit le système pensylvanien salutaire en lui-même, mais il n'en exagère point les avantages. Il admet qu'il peut régénérer le coupable, sans prétendre qu'il le régénère toujours. Ce châtiment a un inconvénient que plusieurs autres partagent avec lui, mais peut-être à un moindre degré : c'est l'inégalité de la peine pour les différens individus auxquels elle est imposée. Il y en a quelques-uns, c'est le petit nombre, qui prennent complétement leur parti de la solitude. L'un d'eux, par exemple, a si bien distribué l'emploi de ses heures, qu'il trouve toujours la journée trop courte; mais il en est pour qui la solitude est intolérable. Cela dépend entièrement du caractère, et ce ne sont pas toujours les plus mauvais qui souffrent davantage. Dans un rapport sur cette prison, on cite l'exemple de deux détestables sujets qui trouvaient ce genre de vie assez de leur goût. Il faut pourtant reconnaître qu'en général il inspire aux mauvais drôles une terreur salutaire qui les porte à aller exercer leur profession dans les lieux où ils n'en sont point menacés. Les femmes en général se résignent plus facilement que les hommes. Ce genre de vie sédentaire est moins différent de leurs habitudes, et quoi qu'aient pu dire les mauvais plaisans, le silence paraît leur coûter moins qu'aux prisonniers du sexe masculin.

Les cellules sont propres, bien tenues, bien chauffées, assez grandes, puisqu'il y a place pour un métier. Chaque prisonnier a un petit jardin. Cela ressemble assez aux cellules des chartreux, qui ont aussi un jardin et un métier, et qui sont, de même que les prisonniers de Cherry-Hill, condamnés, il est vrai par un acte de leur volonté, au silence et même à un silence beaucoup plus rigoureux, car les prisonniers ont tous les jours de dix à quinze minutes de conversation soit avec les gardiens soit avec le directeur, soit avec les personnes charitables qui viennent les visiter, soit avec les curieux qui passent. Le système de l'isolement absolu, tel qu'on l'avait essayé d'abord dans la prison de Pittsburg, est maintenant abandonné. Il a été démontré intolérable et funeste. Les détenus peuvent lire tous les soirs après le thé; le jour ils travaillent. Il y a dans l'établissement une bibliothèque : le bibliothécaire est un prisonnier condamné pour faux. Il était occupé à faire le catalogue, qui m'a paru exécuté avec soin. Enfin les habitans du pénitencier de Philadelphie ont la permission de chanter, de siffler en travaillant, et de fumer, ce que ne font point les chartreux. Ils déjeunent à sept heures avec du thé, qui deux fois par semaine est remplacé par le café. On donnait du café tous les jours; mais il a été reconnu que ce breuvage excitait trop. Le dîner est à midi. Cinq fois par semaine on donne aux prisonniers du bœuf,

deux fois du mouton, et le pain est à discrétion. Le soir, ils prennent encore du thé. Cet ordinaire est sain et suffisant. Ils ne sont jamais frappés : les punitions sont la diminution de nourriture, l'emprisonnement dans les ténèbres et les douches (*shower baths*), châtiment sans danger et qui les trouble beaucoup. Ils sont conduits aux bains tous les quinze jours. Dans cette circonstance, comme quand ils entrent dans l'établissement ou quand ils changent de cellules, on leur met un voile sur la tête, de sorte qu'ils ne voient personne et ne sont vus par personne. Ils sortent de la prison sans connaître le visage d'aucun de leurs compagnons de captivité et sans pouvoir être reconnus par eux.

Je suis entré dans plusieurs cellules, principalement dans celles où se trouvaient des Allemands, qui ont assez rarement l'occasion de converser dans leur langue. Pour ceux qui ne savent pas l'anglais, cette ignorance est une grande aggravation de leur peine. Plusieurs ont appris l'anglais dans la prison. J'ai demandé s'il y avait des Français parmi les détenus; j'ai appris avec un certain plaisir qu'il n'y en avait point. Cela m'a confirmé la vérité de ce que m'avait dit le maire de Philadelphie à l'avantage de cette partie de la population étrangère de la ville. Le premier Allemand que j'ai vu était pâle; il avait l'air inquiet, le regard fébrile. Il n'était là que depuis trois mois. Le commencement est toujours dur. Comme le plus grand nombre, il a appris un métier en prison. Un autre, au contraire, approchait du terme de sa peine. Il paraissait assez jovial. Le travail ne lui plaisait point : *Schlecht Arbeit,* disait-il. Je n'imagine pas qu'il fût bien profondément réformé. Cet Allemand a son père et sa mère à Philadelphie. Les parens ne sont admis que rarement auprès des détenus et seulement sur une permission du directeur. Un troisième, et c'est le seul, m'a assuré de son innocence.

Un Américain était là depuis cinq ans et avait encore deux ans à faire pour avoir volé un cheval, ce qui est le délit d'un grand nombre de détenus. Cette condamnation, après ce que le *warden* m'avait dit qu'on ne devrait laisser personne ici plus de quatre ans, m'a paru exorbitante, surtout quand j'ai appris qu'un Irlandais n'était condamné qu'à quatre années de solitude pour homicide. On m'explique cette inégalité qui m'étonne en me disant que l'un a été condamné au maximum et l'autre au minimum de la peine. Je n'en suis pas moins dans l'impossibilité de comprendre comment on est puni deux fois plus pour avoir volé un cheval que pour avoir tué un homme.

Après avoir visité encore quelques cellules, j'ai suivi mon guide dans toutes les parties de l'établissement. En marchant, je l'interroge sur la question si controversée de la mortalité et de la folie

dans le système pénitentiaire de Philadelphie. La mortalité, selon lui, flotte de 2 à 4 pour 100. C'est le chiffre que donnent les rapports officiels (1). Pour la folie, son témoignage diffère de ces rapports, dont les auteurs me semblent se faire illusion en soutenant que le système n'est point responsable du dérangement mental des prisonniers, lorsqu'il provient de causes que favorise ce système. La folie est beaucoup plus fréquente parmi les noirs. Quand elle se déclare chez les prisonniers, ou quand leur santé décline visiblement, on les associe à d'autres : sage mesure, mais qui montre que la solitude peut être funeste à la raison et à la santé. Un tiers des détenus est composé de gens de couleur, un dixième d'Irlandais et un dixième d'Allemands.

Un problème grave partout et principalement en Amérique, où le côté économique des questions peut moins être négligé qu'ailleurs, c'est le produit du travail des prisonniers. Sur ce point, l'opinion d'un ancien directeur, M. Wood, me paraît très sage. Il n'est pas nécessaire qu'une prison soit une source de revenu pour l'état; mais il est désirable que le travail des détenus indemnise la société de ce qu'ils lui coûtent, et on paraît être arrivé ici à ce résultat, puisque, sinon dans toutes les années, du moins dans plusieurs, le produit du travail a couvert les dépenses. C'est tout ce que l'on doit exiger, et on ne peut affirmer que le système d'Auburn soit meilleur, parce que, dans des circonstances plus favorables au travail, les prisons du nord de l'Angleterre, organisées d'après ce système, rapportent davantage à l'état et sont pour lui la source de véritables bénéfices. Comme le dit très bien M. Wood, ce n'est pas là une affaire de dollars, c'est une affaire d'humanité. Le danger de faire concurrence par le travail des prisonniers au travail libre est aussi une difficulté dont il est naturel de se préoccuper. En général on évite le plus possible cette concurrence. Ainsi l'on fait fabriquer aux détenus de gros souliers qui vont dans le sud, et que ne fabriqueraient pas volontiers les cordonniers de Philadelphie. Ceux-ci ont crié cependant, mais ne crient plus.

Nulle part ne se montre mieux l'activité que l'esprit public imprime en Amérique au progrès des institutions que dans l'organisation et le développement des écoles publiques. Les législatures des différens états sont sans cesse stimulées à cet égard par le zèle des particuliers. L'intervention des associations privées, si énergique en ce qui concerne les prisons, ne l'est pas moins en ce qui touche aux

(1) Le chiffre moyen de la mortalité annuelle déduit des neuf années ci-dessus donne une moyenne générale de 3 pour 100. C'est après tout une mortalité très faible pour une prison. — *Documens officiels* traduits par M. Moreau-Christophe, p. 54.

établissemens destinés à l'instruction, surtout à l'instruction élémentaire. J'ai sous les yeux un rapport fait en 1830 à la société pour le progrès des écoles publiques. Il y est dit que « presque partout la loi sur l'éducation est comme une lettre *morte*, que dans une telle conjoncture le devoir de la société est de redoubler d'efforts, d'exciter la Pensylvanie à manifester son énergie dans cette noble cause, et à montrer par là le degré de sa culture intellectuelle aussi pleinement qu'elle déploie maintenant ses ressources physiques. La société provoquera par tous les moyens possibles une disposition législative qui crée des écoles normales. En attendant, elle déclare qu'elle a déjà fourni un certain nombre d'instituteurs aux différentes parties de l'état, qu'elle a organisé des écoles dans des régions reculées qui en manquaient. » On voit quelle est la double action de ces sociétés particulières : instances auprès de la législature en agitant l'opinion publique, action directe en trouvant des instituteurs et en fondant des écoles. Faire et faire faire, telle pourrait être la devise de ces innombrables associations qui couvrent l'Amérique, et qui appellent l'attention publique sur les institutions destinées à pourvoir aux besoins religieux, moraux, intellectuels du peuple, sur l'état des prisons, des hospices, des écoles. Elles agissent sur le gouvernement par la force de l'opinion, interviennent elles-mêmes pour donner l'exemple et montrer la direction à suivre. Ce mouvement, cette agitation ont amené une rénovation du système des écoles dans la ville de Philadelphie. En 1836, elles ont éprouvé une amélioration radicale en devenant entièrement publiques, en s'ouvrant à toute la communauté, et on a établi une haute école centrale. Depuis cette époque, les progrès ont été considérables. En 1839, il y avait seize écoles, cent quatre-vingt-dix maîtres et un peu moins de dix-neuf mille élèves. Dans l'année scolaire 1850-1851, le nombre des écoles créées à l'aide du fonds public s'est élevé à soixante, le nombre des maîtres à sept cent quatre-vingt-un, et à neuf cent vingt-huit en comptant ceux engagés dans les hautes écoles. Le chiffre des élèves a dépassé quarante-huit mille. La proportion des instituteurs aux élèves était en 1839 de un à cent; maintenant elle est de un à soixante. On voit qu'ici comme à New-York l'instruction s'est accrue dans une plus grande proportion que la population elle-même.

Au lieu de 190,000 dollars, dont au moins un cinquième, dans la première période, était fourni par le trésor de l'état, on a dépensé pour les écoles, dans la seconde, plus de 366,000 dollars provenant surtout des taxes locales (*county taxation*), et dont l'état n'a fourni qu'un onzième (1).

(1) *Annual Report of the controllers of the public schools*. Philadelphie, 1851.

J'ai été curieux de voir ces écoles qu'a créées ainsi le zèle persévérant des citoyens. M. B... m'a conduit dans différentes classes, et a interrogé devant moi les petits garçons et les petites filles. Les réponses ne se faisaient pas attendre et partaient presque toujours de plusieurs côtés à la fois. Une vive émulation semblait animer ces enfans, auxquels j'ai trouvé l'air animé sans pétulance, une grande ardeur et rien du *gamin*. Les petites filles savent les faits principaux de l'histoire des États-Unis, connaissent les noms des hommes politiques importans, M. Clay, M. Webster, et répondent très pertinemment quand on leur demande : Quels sont les principaux partis politiques? — Ce sont les whigs et les démocrates. — Ces réponses m'intéressaient beaucoup, mais moins que M. B..., qui est un des directeurs de l'établissement, et qui prenait un tel plaisir à interroger les élèves, que, le temps s'écoulant sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir, je fus obligé de lui demander la permission de me retirer. Je le laissai parfaitement heureux de cette occupation un peu monotone, et j'admirais en m'en allant ce zèle désintéressé et cette ardeur vraiment respectable d'un homme qui oublie ses affaires pour interroger des enfans sur l'histoire et la géographie, comme s'il y avait pour lui d'autre droit de présence et d'autre indemnité que le plaisir d'être utile.

Le système lancastérien, si célèbre chez nous au temps de la restauration sous le nom d'*enseignement mutuel* et sur le compte duquel on est fort revenu en France, a eu aussi en Amérique une vogue plus grande que celle dont il jouit maintenant. L'usage de cette méthode, encore assez suivie, a cessé d'être exclusif à Philadelphie et ailleurs. On comprend qu'elle ait dû réussir dans ce pays, où l'on vise en toute chose à la rapidité de l'exécution, à la simplification des moyens, et où les procédés mécaniques sont en faveur un peu pour toute chose, où le daguerréotype, par exemple, est d'un emploi universel, au grand détriment de la peinture de portrait. Un homme éminent, Clinton de Witte, gouverneur de l'état de New-York, disait de la méthode lancastérienne : « Elle a pour l'éducation les mêmes avantages qu'ont pour les arts utiles les machines qui épargnent le travail. » Il faut prendre garde de ne pas trop épargner le travail aux enfans, de peur que leur intelligence ne s'émousse, et qu'ils ne deviennent eux-mêmes des machines.

Un établissement d'instruction qui ne ressemble à aucun dans le monde est le collége fondé par Étienne Girard (1) pour trois cents

(1) M. Girard était Suisse et ne possédait rien quand il vint en Amérique. A quarante ans, il commandait encore son propre *sloop*, sur lequel il faisait le cabotage entre New-York et Philadelphie. En mourant, il a laissé 7 ou 8 millions de dollars, environ 40 millions de France.

enfans mâles blancs et pauvres, avec cette clause étrange que nul prêtre ou ministre d'une secte religieuse n'entrerait jamais dans le collége. Cette disposition est plus singulière encore aux États-Unis qu'elle ne le serait partout ailleurs, car dans ce pays presque tous les colléges ont été fondés sous l'influence et par l'entremise d'une secte quelconque. Jefferson, imbu des idées françaises du XVIIIe siècle, avait voulu créer l'université de Virginie en dehors de toute direction religieuse; mais cela n'a pu tenir après lui. Du reste il ne faut pas croire que l'intention de Girard ait été d'exclure l'enseignement religieux du collége qu'il a fondé. Ce qu'il a voulu, c'est soustraire les enfans à ce qu'on appelle ici l'esprit sectairien. Des laïques viennent prêcher et catéchiser les élèves tous les dimanches. Pour ceux qui appartiennent aux diverses sectes protestantes, il n'y a pas d'inconvénient notable : le principal fait la prière deux fois par jour, il officie le dimanche matin, et le préfet des études le dimanche soir; mais pour les enfans catholiques, et il y a un assez grand nombre d'enfans blancs et pauvres qui sont Irlandais et par conséquent catholiques, pour ceux-là, qui forment un tiers du collége, la disposition bizarre du testament de M. Girard est un déni de culte et de religion; les laïques ne peuvent leur dire la messe ni leur donner l'absolution. Les prêtres, et je le conçois, s'opposent à ce que les enfans catholiques entrent au collége Girard; mais beaucoup de parens y consentent. Encore ici le programme est fort étendu. Il embrasse les mathématiques jusqu'à l'application de l'algèbre à la géométrie, la chimie, la physique, l'histoire naturelle, le français, l'espagnol, l'histoire générale et l'histoire des États-Unis. Voilà bien des choses à apprendre, et quand ils les apprendraient toutes, les enfans pauvres pourraient bien ne savoir qu'en faire quand ils sortiront du collége.

Cet établissement a un autre inconvénient, c'est la magnificence. M. Girard ayant laissé pour sa fondation une somme très considérable, on a voulu faire les choses en grand, et au lieu d'un collége, on a bâti un temple de marbre blanc un peu sur le modèle du Parthénon. Cette résolution n'était pas très sage, car, quand le monument a été terminé, il ne restait plus rien du legs énorme de M. Girard, et l'état a dû fournir la somme nécessaire pour faire marcher l'établissement. Tout est en harmonie dans un pareil édifice : l'intérieur est comfortable et soigné; l'on marche sur des nattes; les pupitres des élèves sont couverts de serge verte. Cela est beau; mais ces enfans qui ont l'air si propres, si bien mis, si heureux, que trouveront-ils en sortant d'ici? On est fâché que la froide raison ne permette pas d'écarter ces réflexions sévères, car on aimerait à jouir sans trouble de ce spectacle unique dans le monde, d'un palais ouvert à la démocratie, de cet hommage à l'enfance pauvre souvent trop négligée.

Ceux qui, dans nos villes d'Europe, mendieraient sur le pavé ou joueraient dans le ruisseau dorment ici sous un toit de marbre; mais c'est un excès. Là où le peuple règne, il ne faut pas gâter les enfans du souverain, et Henri IV ne s'est point mal trouvé d'être élevé avec les petits paysans du Béarn.

J'ai visité le collége de Girard le jour où j'avais visité le pénitencier. Les deux édifices sont peu éloignés, et forment un singulier contraste : l'un triste et morne avec ses murailles hautes et grises comme une forteresse féodale; l'autre riant et magnifique, avec ses colonnes de marbre blanc, comme un temple de Délos : et au dedans, là des coupables emprisonnés moins encore entre des murs que dans la solitude et le silence, comptant une à une toutes les heures qui se ressemblent, parce qu'elles n'ont pas de physionomie, comme se ressemblent les visages voilés d'une procession de spectres, ici d'heureux enfans tirés d'une humble demeure pour vivre dans un palais, et tels que je les ai vus pendant leur récréation du soir, remplissant ce magnifique séjour de leurs joyeux rires, de leur gaieté d'oiseau, puis allant dormir d'un frais sommeil dans de petits lits blancs à quelques pas de ces condamnés qui ont été aussi des enfans rieurs et insoucians. Et ces enfans si heureux, mais qu'on prépare peut-être mal à la société dans laquelle ils doivent vivre,... si l'un d'eux allait un jour habiter la cellulle muette et s'étendre sur la rude couche des condamnés de Cherry-Hill!

J'aurais aimé à prolonger mon séjour dans cette ville; mais le temps, qui s'était adouci, a tourné brusquement à un froid très vif. Comme le motif principal, sinon le but unique de mon voyage, est d'échapper à l'hiver, qui est partout mon ennemi, je suis obligé de fuir vers Washington, d'où je ne tarderai pas à gagner la Caroline du Sud et la Louisiane.

Il n'y a pas de pays au monde où les changemens de température soient plus brusques et les contrastes plus extrêmes qu'aux États-Unis. New-York a, l'été, la température de Naples, et l'hiver, celle de Copenhague. Dans tout le nord des États-Unis, on passe presque sans transition d'une journée douce à une journée glacée. A Rome, la distance entre le maximum de chaleur et le maximum de froid est de 24 degrés; à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre, elle est de 51 degrés. Ces alternatives soudaines de chaud et de froid doivent durcir et tendre la fibre des Américains du Nord : c'est ainsi qu'on trempe l'acier. La chaleur des étés s'explique par la latitude : Philadelphie est à peu près sous le même degré que Naples. Les grands froids, entre autres causes, doivent tenir à ce qu'en Amérique les montagnes sont dirigées du nord au sud, et par là n'offrent aucun obstacle aux vents glacés du pôle.

Avant de quitter Philadelphie, j'ai eu un plaisir que je rêvais depuis longtemps et qui m'avait toujours échappé; j'ai enfin entendu Mlle Jenny Lind, le rossignol suédois, comme on dit ici (1), que je suivais à la piste à travers les différentes villes de l'Union, et qui s'envolait toujours avant mon arrivée. Par bonheur, Mlle Lind chantait aujourd'hui à Philadelphie, la veille de mon départ. On sait quel enthousiasme elle a excité dans ce pays; il y avait pour cela plusieurs raisons, d'abord elle a un grand talent, une réputation faite en Europe, de plus son caractère est justement respecté et son âme très charitable. Elle a chanté en Amérique pour toutes sortes d'institutions utiles, d'écoles, d'hôpitaux, etc. A la vogue s'est jointe l'estime. J'ai donc été, dans une salle pleine de beau monde, entendre le rossignol. J'étais bien aise aussi d'observer le goût musical américain; il m'a semblé que les grands airs d'opéra étaient écoutés assez froidement et que les romances étaient beaucoup plus goûtées. Une ballade suédoise a surtout eu beaucoup de succès, et le dernier vers a ravi. Mlle Lind y filait avec une grâce pathétique un son mourant qu'on écoutait encore quand on ne l'entendait plus. Pour ma part, ce souvenir de Suède en Amérique me plaisait : j'aimais à prêter l'oreille encore une fois, après bien des années, aux beaux sons de cette langue, la seule mélodieuse des langues germaniques et qu'on pourrait appeler l'espagnol du Nord. Par un singulier hasard, j'avais rencontré, il y a vingt-cinq ans, Mme Catalani à Stockholm, et je devais rencontrer Mlle Lind à Philadelphie.

17 décembre, Baltimore.

Impossible de m'arrêter ici. Je le regrette : tout ce qu'on m'a dit de la société de Baltimore est bien propre à m'inspirer ce sentiment; mais il fait trop froid pour un *invalid*, comme on dit en anglais, qui court après le sud et qui s'est laissé surprendre par un temps devenu tout à coup très rigoureux. Je n'ai point trouvé du tout, comme le dit Volney, que le climat s'adoucisse brusquement quand on a passé la rivière Patapsco. Bien enveloppé, j'ai parcouru les principales rues de Baltimore. La ville m'a paru plus propre et plus coquette qu'aucune autre ville d'Amérique, surtout dans la partie haute, qui est une sorte de faubourg Saint-Germain. J'ai marché très longtemps sans apercevoir une boutique. Au sommet de la colline sur laquelle Baltimore est assis sont des églises; au bas, des cheminées d'usine et des navires. Mais j'étais trop engourdi pour avoir de rien une impression très distincte. Je partirai donc bien vite pour Washington, où d'ailleurs je veux arriver à temps pour voir

(1) C'est le nom que donnait la reine Ulrique-Éléonore à la belle Aurore de Kœnigsmark.

les premières séances du congrès, qui vient de s'ouvrir, et avant l'interruption des séances qui a lieu dans les premiers jours de janvier. Par bonheur, Mlle Catherine Hayes chante ce soir; le cygne d'Érin, comme on l'appelle, a ses partisans, qui l'opposent même au rossignol de Dalécarlie.

Un hasard assez heureux me procure le plaisir d'entendre ainsi l'une après l'autre les deux voix tant célébrées en prose et en vers dans les vingt-trois états de l'Union, et en même temps me permet d'entrevoir au moins la société de Baltimore, après avoir entrevu la ville par un beau soleil et par... j'allais dire un beau froid, mais je ne conviendrai jamais que le froid puisse être beau. J'ai trouvé la réunion de ce soir plus brillante même que celle de Philadelphie. En approchant vers le sud, une certaine élégance de manières se fait de plus en plus sentir. Je suis entré dans les états à esclaves; pour la première fois, je vois dans la salle du concert une tribune circulaire destinée aux *personnes de couleur;* on a raison de dire ainsi, car il n'y a pas seulement des noirs dans cette catégorie, on y trouve réunies toutes les nuances jusqu'au blanc inclusivement. Pour les connaisseurs, la descendance africaine ne s'en manifeste pas moins dans un coin de l'œil ou à la racine de l'ongle, et quoique d'une blancheur très pure, une quarteronne est obligée de prendre place à côté des nègres.

Mlle Hayes n'est pas une artiste de l'étoffe de Jenny Lind; mais elle est plus nouvelle, elle est Irlandaise, elle chante avec agrément les ballades de son pays, et je crois qu'elle a eu plus de succès ce soir qu'hier n'en a eu... j'allais dire sa rivale, mais vraiment on ne peut les mettre sur la même ligne. Quoique les concerts soient très suivis, qu'on y paie sa place assez cher, qu'on emploie dans les journaux les plus fortes hyperboles, et les mêmes hyperboles, pour célébrer des talens supérieurs et des talens médiocres, je ne crois pas que l'instinct musical soit très développé en Amérique. Les Américains sont trop Anglais pour être musiciens. Ils font cependant beaucoup musique, on fabrique aux États-Unis une énorme quantité de pianos et les concerts de société y sont aussi fréquens et au moins aussi redoutables qu'en Europe; mais je ne vois pas qu'il se produise en ce pays des exécutans célèbres. Les Américains ont des sculpteurs, des peintres même; je n'ai pas encore entendu citer le nom d'un compositeur américain.

On a fait quelques efforts pour cultiver la musique sacrée. Le chant d'église a été perfectionné à Boston par la *Société d'Hændel et d'Haydn;* à Lowell, j'ai trouvé la musique des grands maîtres mise dans des concerts bon marché à la portée du peuple; mais, malgré tous ces louables efforts, l'organisation anglo-saxonne résiste. Il est

plus facile de dételer les chevaux des cantatrices européennes et de payer un billet de concert 1,000 dollars (1) que d'avoir le sens musical. Heureusement on peut être un grand peuple sans cela, les Anglais l'ont prouvé; il est vrai aussi que ce sens peut se développer par l'éducation et l'exercice, nous le prouvons en France aujourd'hui.

Les Allemands sont aux États-Unis la ressource des orchestres et des concerts. La musique des régimens de milice est souvent exécutée par des nègres. La race noire est assez bien organisée pour le chant. C'est un point sur lequel les orgueilleux *Yankees* doivent se reconnaître une infériorité vis-à-vis de ces hommes dans lesquels certains d'entre eux reconnaissent à peine des créatures humaines. Le nègre est condamné par l'esclavage ou le mépris à une condition misérable; mais il a reçu un don qui manque à ceux qui l'oppriment ou le dédaignent, la gaieté. Pour l'aider à supporter l'amertume de son sort, la Providence lui a donné le goût de la danse et du chant :

Le bon Dieu lui dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

Il est naturel de penser aux noirs le jour où j'ai mis le pied dans les états à esclaves. Chose étrange! je pars pour Washington, je vais voir le congrès et le président de la république, saluer le Capitole, et je ne suis plus dans ce qu'on appelle ici les *états libres*.

J.-J. Ampère.

(1) Du reste on a fait plus d'un conte en Europe sur cet enthousiasme excessif des Américains pour des cantatrices ou des danseuses européennes. Mlle Fanny Essler n'a point siégé au congrès, n'a pas été portée en triomphe par les sénateurs, etc.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1853.

Quelle est aujourd'hui la direction morale et politique du monde? Vers quel but marche-t-il? A quelle destination définitive est-il promis? Quelles sont ses impulsions, ses croyances dominantes, ses règles? Il serait peut-être lui-même un peu embarrassé de répondre. Sa règle, c'est justement de n'en point avoir. Il a des pressentimens, des instincts, plutôt qu'une conscience claire et certaine de ce qu'il veut, ou du moins cette conscience change assez périodiquement. Un jour il va dans un sens, un autre jour il est emporté dans un autre sens. Il passe d'une sorte d'ébriété fiévreuse à l'assoupissement; il se repose avec délices au lendemain des plus chimériques et des plus inutiles poursuites; il flotte entre l'autorité et la liberté, impuissant à vivre sans elles, impuissant à les concilier, et se consolant de ne les pouvoir faire vivre ensemble en les adorant l'une après l'autre, ce qui n'est pas toujours le meilleur moyen pour les adorer longtemps. Il se trouve même parfois que ses adorations sont aussi périlleuses que ses haines. Pour vivre, selon la parole du poète, il épuise les sources de la vie. Mystérieuse élaboration d'une destinée que nous ne connaissons pas et vers laquelle nous marchons souvent en aveugles! En attendant cependant que cette vacillante lumière morale se fixe et que le monde s'arrête à une croyance, à une volonté assurée, à un but, il y a un autre mouvement qui ne cesse pas, qui nous presse et nous enveloppe : c'est ce gigantesque mouvement matériel qui s'accomplit par le déplacement des populations, par la multiplication du commerce, par les échanges de l'industrie. Les voyages dans les espaces de l'abstraction, réalisés au coin du feu, la plume à la main, et qui conduisent quelquefois Dieu sait où, pâlissent, on en conviendra, devant cet instinct voyageur d'une autre espèce qui fait du monde matériel le théâtre d'une exploration universelle, la grande route de l'ambition, de l'activité humaine. On rêve l'unité abstraite, et elle se poursuit par le mélange des races, des mœurs, des goûts, des intérêts.

C'est peut-être le fait le plus caractéristique de notre temps, qui se résume dans un fait non moins caractéristique, — les émigrations.

Rien n'est plus remarquable et plus étrange que le progrès de ces tendances des populations à se déplacer, à tenter les fortunes lointaines. Il y a trente ans, l'Angleterre elle-même ne comptait qu'un nombre presque insignifiant d'émigrans, moins de dix mille par année. Le chiffre était monté, en 1841, à cent dix-huit mille; en 1847, il était de deux cent cinquante-huit mille, et dans une des dernières années il s'est élevé à trois cent vingt mille. Dans un intervalle de dix années, de 1841 à 1851, l'émigration irlandaise seule a enlevé près d'un million et demi d'habitans. En Allemagne, l'émigration existait à peine il y a un quart de siècle, et ne méritait point d'être comptée; récemment, elle s'élevait, dans une année, à un chiffre de plus de cent mille individus, envoyés dans les diverses parties du monde. Hambourg, Brême, Rotterdam, Anvers, sont les débouchés par où ce flot incessant s'écoule, — et ne voit-on pas parfois à Paris même passer quelques-unes de ces pauvres troupes d'émigrans allemands se dirigeant vers un de nos ports pour cingler vers les continens nouveaux? L'Alsace, le midi de la France, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, ont leur part croissante dans ce mouvement. Chaque pays a ses lieux préférés d'émigration : l'Allemand et l'Anglais vont aux États-Unis; le Français, l'Italien, l'Espagnol, vont dans l'Amérique du Sud. Tous vont dans l'Australie ou dans la Californie en certains momens. Qu'est-ce qui attire ces populations au loin? C'est l'espoir du bien-être. Quelle cause est assez puissante pour les arracher au sol natal, à leur foyer obscur, et changer à ce point des coutumes séculaires d'immobilité? C'est la misère, c'est la surabondance de la population en certains lieux, ce sont les révolutions, les crises du travail et de l'industrie, c'est l'impossibilité de vivre comme en Irlande, c'est quelquefois même la législation qui, comme en certains pays allemands, soumet le mariage à l'obligation d'un revenu fixe que les pauvres n'ont pas. C'est ainsi que des millions d'hommes s'en vont, désertant leur pays et leur maison, emportant tout avec eux, leur misère et leur esprit d'aventure, leur ardeur d'exploration ou leur amour du travail. Et ce n'est pas seulement de l'Europe que partent les émigrations; elles viennent encore aujourd'hui de l'Asie, de l'Inde, de la Chine. L'affranchissement des nègres a éveillé l'idée d'aller chercher des travailleurs libres chinois ou indiens. Il y a cent mille *coulies* à Maurice. Tout récemment encore, il était question de les introduire sur une vaste échelle dans une colonie française, à Bourbon. Et ce n'est plus maintenant aux archipels de l'Océan Indien que s'arrêtent les émigrans chinois; ils vont au Chili, dans la Californie, sur toutes les côtes de l'Océan Pacifique. L'Europe et l'Asie se rejoignent dans ce mouvement sur le sol du Nouveau-monde. Il y a eu des momens dans la civilisation où le même instinct tourmentait et entraînait la race humaine, au XVIe siècle par exemple; jamais il ne s'est développé dans une telle proportion. Et puis l'esprit de conquête présidait aux explorations d'autrefois. Ce qui mêle les hommes et les races aujourd'hui, ce qui les pousse à se déplacer, ce qui les rapproche, c'est le travail, c'est l'industrie et le commerce, qui font du monde comme un vaste corps battant en quelque sorte des mêmes pulsations et se disciplinant dans la poursuite des mêmes intérêts.

C'est là, sans nul doute, ce qui explique le mieux l'étrange développement de ces grandes voies de communication, de ces rapides systèmes de transport qui mettent l'Europe et l'Amérique à quelques jours de distance à peine. Aussi, depuis un demi-siècle, le génie de l'homme est-il particulièrement tourné vers cet ordre d'inventions. Il dompte les élémens, s'empare de l'air et du feu, multiplie et dirige les forces motrices; il combine et simplifie, comme cet Américain ingénieux et inventif, Suédois d'origine, le capitaine Ericson, qui récemment encore, par un usage mieux entendu de la puissance du calorique, découvrait le moyen de réduire singulièrement la dépense du combustible pour les machines à vapeur, en laissant en même temps sur les navires plus de place au commerce et à l'homme, qu'un économiste appelait « le bagage le plus difficile à transporter. » Ces grands moyens sont le fruit du besoin universel de locomotion qui règne dans notre temps, et d'un autre côté ils lui viennent en aide, ils l'accélèrent, le provoquent, le multiplient, le facilitent. Comment une pauvre famille d'émigrans, qui s'en va aujourd'hui en quelques jours dans l'ouest des États-Unis, eût-elle songé autrefois à tenter un tel voyage avec ses faibles ressources? Les Anglais et les Américains, selon l'habitude, cela se comprend, sont à la tête de ce mouvement. Depuis bien des années déjà, ils poursuivent les plus vastes expériences et rivalisent d'audace. Après avoir lié l'Europe à l'Amérique par les services transatlantiques, l'Angleterre a établi des lignes de navigation à vapeur avec le cap de Bonne-Espérance, avec l'Inde. Ses vaisseaux sillonnent toutes les mers, et sont en quelque sorte l'instrument unique et régulier des relations universelles. La France, malheureusement, ne marche point du même pas. Il serait cependant nécessaire d'y songer. C'est une grande question de savoir quelle doit être véritablement la politique de la France : si elle doit se tenir au niveau de celles des autres nations qui marchent dans la voie des développemens maritimes et commerciaux, ou si elle doit être purement continentale, tout intellectuelle et morale. C'est une grande question; mais il faudrait faire un choix, afin de ne point user des forces inutiles à la recherche d'une double grandeur qu'on verrait fuir tour à tour. Depuis quelques mois déjà, on le sait, il était question de la création de paquebots transatlantiques. La réalisation de cette pensée est aujourd'hui ajournée. Le gouvernement a nommé une commission chargée d'étudier cette grande et multiple question, et cette commission a reconnu qu'il en résulterait pour l'état une dépense annuelle de plus de 15 millions sous forme de subvention, que nos ports n'étaient point, dans leur état actuel, accessibles aux bâtimens d'une assez vaste capacité pour lutter avec succès contre la concurrence étrangère. Il est fâcheux assurément qu'il en soit ainsi. Cela est fâcheux, parce qu'il y avait là un grand intérêt dans le mouvement présent du monde. Nous ne l'imputons point au gouvernement, mais à ce mauvais sort qui depuis treize ans fait périodiquement échouer cette entreprise, et qui ne décèle point, par malheur, une grande persistance, non plus qu'une bien vivace hardiesse dans l'esprit d'industrie. Pour le moment donc, une seule ligne sera créée, celle du Brésil. En attendant, les expériences sur la machine Ericson se compléteront, et nous les étudierons. Nous étudierons surtout comment de simples particuliers, de simples négocians, mettent leur zèle et leur fortune à seconder ces ingénieuses

inventions, à construire ces puissantes machines, pour les jeter dans le monde industriel et commercial. Voyez cependant : à côté de nous, ce que nous ne faisons pas, un petit peuple le tente hardiment et résolument dans la mesure de ce qu'il peut. Le Piémont va avoir ses paquebots transatlantiques. Une loi, en ce moment soumise aux chambres, traite de la concession d'un privilége à une compagnie qui s'engage à organiser deux services mensuels, — l'un de Gênes à New-York, en touchant à Marseille, Barcelone, Malaga, Gibraltar et Madère, l'autre de Gênes à Montevideo et desservant, outre les mêmes points, la côte du Brésil. Le voyage de New-York s'accomplira en vingt-deux jours, celui de Montevideo en trente-huit jours. Le Piémont paie ces avantages d'une subvention annuelle de 624,000 livres. Ce n'est point trop payer pour faire de Gênes une des têtes de ligne des rapports de l'Europe avec le Nouveau-Monde.

Ce que font ces systèmes de communication plus rapide et plus régulière pour les relations transocéaniques, les chemins de fer le font sur le continent. Ils effacent les distances, rapprochent et multiplient les intérêts, transforment les contrées où ils passent. Parmi tous ces travaux, où s'absorbe l'activité contemporaine, il en est, pourrait-on dire, d'un intérêt européen : tel est aujourd'hui le chemin de fer du nord de l'Espagne, dont la pensée, déjà ancienne, est sur le point d'être réalisée. Il en est aussi d'un intérêt plus particulièrement national : tel est le chemin qui vient de prendre dans le monde de l'industrie le nom de *grand-central*. Le chemin de fer du nord de l'Espagne, c'est-à-dire d'Irun à Madrid, paraît être passé maintenant aux mains d'une compagnie puissante, qui a réuni les capitaux espagnols, anglais et français, pour mener à une prompte fin une entreprise sous laquelle l'Espagne seule eût plié sans doute. Il suffit de jeter un regard sur la Péninsule pour voir de quel avantage peut être ce chemin pour les contrées qu'il est appelé à traverser. Ce qui manque aux provinces centrales de l'Espagne, ce n'est point la fertilité, ce sont les moyens d'en faire sortir aisément les fruits de la terre, si bien que souvent l'abondance des récoltes n'est nullement une richesse. A ce point de vue, le chemin de fer d'Irun à Madrid peut contribuer singulièrement au développement intérieur de l'Espagne; mais il est un côté, comme nous le disions, par où il a un caractère en quelque sorte européen. En quelques années et au moyen des lignes qui se continuent de Madrid vers le midi de l'Espagne, on pourra aller ainsi sans interruption de Saint-Pétersbourg à Cadix. Toutes les plus grandes capitales de l'Europe, les principaux centres d'action politique, comme les foyers d'activité industrielle, se trouveront en communication directe, en contact permanent pour ainsi parler. Quant au chemin central de la France, il a un mérite essentiel, c'est de porter la vie et le mouvement dans des régions demeurées jusqu'ici en dehors des systèmes de communication appliqués au reste du pays. Il desservira notamment les bassins houillers de l'Aveyron, les forges et les hauts-fournaux du Limousin et de la Dordogne. Les grands traits de la combinaison nouvelle consistent à relier Bordeaux à Lyon par les provinces centrales, et à créer deux lignes, l'une de Clermont à Montauban, l'autre de Limoges à Agen, comme base ou point de raccord des lignes qui s'étendront plus tard vers les Pyrénées. Ce vaste réseau, décrété en principe, ne comprend pas

moins de 915 kilomètres, sur lesquels 288 seulement sont concédés à une compagnie immédiatement. Pour le reste, l'état se réserve le droit de poursuivre les travaux à son jour, à son heure et selon ses ressources, dans les conditions de la loi du 11 juin 1842 : mesure prudente pour ne point accumuler les dépenses à sa charge et les entreprises alimentées par les capitaux privés. Ces deux chemins, celui du nord de l'Espagne et celui du centre de la France, qui sont le fait industriel le plus saillant de ces derniers jours, ont donc un intérêt de premier ordre, au point de vue politique aussi bien qu'au point de vue du développement matériel. Si la France est lente à entreprendre des travaux qui vont porter au loin son influence, à s'étendre par la navigation, elle agit sur elle-même du moins, et elle agit aussi dans une sphère plus rapprochée, plus dépendante de son action immédiate, — en Afrique.

L'Algérie est un des grands intérêts de la France, après avoir été et en étant encore une de ses gloires. Seulement nous touchons peut-être à la période la plus difficile dans cette œuvre d'assimilation d'un pays comme l'Afrique. Avec de vaillans soldats et des millions versés sans compter, il n'est point impossible de s'emparer d'un pays, de le tenir en respect à la pointe de l'épée; ce qui est moins facile, c'est d'asseoir sur tant d'élémens rebelles et incohérens un état durable par la civilisation réelle. C'est ici la place du travail, de l'activité pratique, de tous les pacifiques efforts. Nous n'en sommes point à signaler les projets de colonisation dont l'Algérie a inspiré la pensée. L'un de ces projets, on le sait, émanait d'une compagnie genevoise qui sollicitait du gouvernement une vaste concession aux environs de Sétif, dans la province de Constantine. Cette concession vient d'être faite dans des conditions qui ne s'éloignent point essentiellement de celles que nous laissions pressentir. Le chiffre des terrains concédés est de 20,000 hectares. Chaque section de 2,000 hectares dont les concessionnaires seront successivement mis en possession entraîne la création d'un village composé de cinquante familles de cultivateurs européens. Le lot de chaque famille est de 20 hectares. Chaque colon apporte une somme de 3,000 francs, dont une portion est préalablement déposée comme garantie entre les mains du gouvernement, qui la restitue à intervalles fixes. Nous ne pousserons pas plus loin les détails. Du reste, la compagnie genevoise agit sans subvention. Là est le fait remarquable de cette concession. C'est pour la première fois que les capitaux privés ne comptent que sur eux-mêmes pour réaliser une entreprise de ce genre. Jusqu'ici, c'était l'administration qui non-seulement faisait exécuter les travaux d'utilité publique nécessaires à la formation de populations nouvelles, mais qui avait encore à pourvoir aux premiers besoins des colons, à la construction de leurs maisons, à l'achat de leurs instrumens de travail. Ici l'état n'intervient que dans les travaux les plus essentiels d'utilité publique. Un autre caractère de la société nouvelle, c'est qu'elle réunit à notre sens les avantages de la grande concession par l'action, par la responsabilité toujours présente de la compagnie, et les avantages de la petite concession par la répartition des lots entre des colons agissant avec des moyens sûrs, dans un intérêt personnel et par les efforts collectifs de la famille. Qu'on le remarque bien en effet : ce n'est point une

compagnie spéculant seulement, exploitant, réunissant au hasard des ouvriers sans lien, sans solidarité; c'est un ensemble de cinq cents familles s'établissant sur le sol algérien et y prenant racine par le travail, par leurs intérêts. Est-ce à dire qu'il ne puisse y avoir des déceptions? Elles peuvent être nombreuses encore; mais c'est là du moins, il nous semble, une des tentatives de colonisation qui s'offrent dans les conditions les plus sérieuses, les plus efficaces et les plus pratiques.

Reprenons un moment cette série de créations, d'entreprises, ce mouvement industriel en un mot où vient se mêler avec son caractère propre et distinct l'essai de colonisation algérienne. Oui, nous reconnaissons la grandeur de ces travaux : le génie de l'industrie et des transformations matérielles se manifeste dans notre siècle sous mille aspects merveilleux; mais il y a en même temps une impression que ce spectacle réveille toujours d'une manière invincible, et ici nous revenons sans peine à notre point de départ. Ce monde matériel que nous décrivions, sans cesse occupé à se transformer, à élargir les sources de la richesse et des jouissances, à élever le niveau du bien-être, — ce monde a besoin de retrouver son assiette morale, de sentir renaître en lui une foi, un sens moral. L'industrie malheureusement n'apporte point toujours avec elle la moralisation. Il n'est personne ayant connu des villes, des localités où de grands travaux se soient accomplis, où des agglomérations d'ouvriers aient vécu, où la condition matérielle des populations se soit même améliorée, si l'on veut, qui n'ait été témoin aussi de ravages d'un autre genre. Là où vous porterez le goût et la facilité des jouissances, l'amour du bien-être sans contre-poids, sans que l'instinct moral redouble de puissance, vous pourrez créer des prospérités factices, des enivremens passagers; mais vous préparerez des réveils terribles, où les âmes seront prêtes pour toutes les luttes, rebelles à tous les freins, et ne se courberont en frémissant que devant le joug de la force, parce que ce sera le seul auquel elles seront façonnées. Ce que peut l'intelligence dans ces conditions, il n'est pas besoin de le dire; mais n'a-t-elle point elle-même à s'épurer et à se moraliser?

Quand nous disions, il y a un instant, que c'était une question de savoir quelle était réellement la politique de la France, si elle devait s'étendre au dehors par l'ascendant commercial, ou si elle ne résultait pas plutôt d'une action tout intellectuelle, ce n'est point, on le comprend, que l'une de ces deux politiques soit absolument exclusive de l'autre; seulement il y a toujours un élément qui domine. Et n'est-ce point en effet par les idées, par l'intelligence appliquée à la philosophie, à l'histoire, à la littérature, que s'exerce depuis longtemps l'influence de la France? Notre pays ne crée point les idées; il les met en état de faire leur chemin dans le monde, il les marque de son empreinte, il extrait des choses tout ce qui est possible et faisable, il est le grand vulgarisateur de l'univers; c'est là sa puissance, et lorsque de tristes esprits mettent sous le nom de l'intelligence française leurs violentes et sinistres théories ou leurs inventions malsaines, ils touchent pour le corrompre à l'instrument même de la grandeur de la France, ils sont les fauteurs ou les complices d'une décadence. C'est ce qui fait aussi qu'il y a en quelque sorte un intérêt politique dans les résistances du goût national, dans les

fidélites du talent, dans la rectitude du jugement ou de l'imagination, dans les applications heureuses, sensées et justes de l'esprit. Une de ces applications les plus sérieuses et les plus utiles de l'intelligence, c'est assurément de s'éclairer au spectacle de la vie de certains hommes ou de certaines périodes de l'histoire. N'est-ce point là le caractère des *Notices historiques* de M. Mignet, et de quelques-uns des fragmens qui composent les *Études historiques* de M. Eugène Forcade? M. Mignet est un talent ferme, correct et ordonné, assis en quelque façon dans certaines doctrines comme dans certaines habitudes de droiture et d'élévation. Comme historien, on sait avec quel mélange d'érudition et de pénétration il recomposait, dans quelques-uns de ses derniers ouvrages, la vie d'un Antonio Perez ou de cette reine de douloureux souvenir, Marie Stuart. Comme secrétaire de l'Académie des Sciences morales, comme successeur de d'Alembert, il a eu à rajeunir et à ranimer ce cadre du portrait académique; il y a réussi en faisant revivre, autour des personnages dont il avait à retracer la figure, la société de leur temps, les intérêts qui s'agitaient autour d'eux, les idées qu'ils professaient, les événemens auxquels ils avaient pris part. Et lorsque ces personnages sont Sieyès, Merlin, Siméon, Talleyrand, Rœderer, Bignon, Daunou, Cabanis, c'est toute l'histoire du commencement de ce siècle, c'est la reconstruction de la société civile, c'est tout un mouvement politique et philosophique auquel M. Mignet lui-même se rattache assurément par plus d'un lien; c'est l'histoire actuelle, toute chaude encore du moins et la plus saisissante, lorsque l'homme qui revit dans quelqu'une de ces biographies est Rossi. M. Mignet met un art plein de force et de nuances dans la peinture de cette existence étrange couronnée d'une si grande fin, de ce caractère si vigoureux, ardent et prudent à la fois, souple et viril, dédaigneux et fier jusque devant la mort. C'est ainsi que ces *Notices* font passer devant vos yeux tout un ensemble de choses et d'hommes, — hommes et choses évanouis! Une des plus remarquables biographies de M. Mignet est celle de Franklin, bien qu'elle ne se rattache pas essentiellement aux *notices* académiques. M. Mignet écrivait cette biographie, si nous ne nous trompons, en 1848, et il y avait certes de l'à-propos à montrer le bonhomme américain dans la rectitude de sa vie, dans la finesse de son bon sens et dans cette intégrité morale qui semble si naturelle, qu'elle donne au devoir toute l'apparence du bonheur. C'est donc une collection d'études savantes et instructives où la fermeté de l'histoire se mêle à l'habileté du pinceau dans la mesure d'un talent qui reste d'autant plus aisément lui-même, qu'il s'est moins jeté dans la lutte active des opinions et des partis, depuis bien des années du moins.

Autant on sent dans les pages de M. Mignet le calme d'un esprit accoutumé à considérer les choses d'une sphère d'observation en quelque sorte philosophique, autant il y a quelque chose de militant dans M. Eugène Forcade, l'auteur des *Études historiques*. Ces *Études* ne sont point nouvelles sans doute; on les a lues ici même en grande partie. Ce sont tous ces essais sur l'*Histoire de la Révolution de* 1848 de M. de Lamartine, sur la révolution anglaise à propos du livre de M. Macaulay, sur les *Cavaliers et les Têtes rondes*, sur M. Mackintosh, que l'auteur appelle un libéral au XIXe siècle. Chacune de ces études a encore son intérêt et sa forte saveur. M. Eugène Forcade est assuré-

ment un des jeunes esprits de notre temps qui ont le plus de ressort et d'éclat, et qui peuvent s'appliquer le plus heureusement aux sujets en apparence les plus divers; il a écrit des pages charmantes sur le roman anglais, et il pénètre avec une sagacité singulière dans certaines époques de l'histoire d'Angleterre, démêlant de la main la plus souple et la plus habile ce tissu d'élémens parfois si compliqués et si obscurs. Dirons-nous que le sentiment des choses actuelles s'y fait encore sentir? Comment en serait-il autrement? Par son talent, M. Forcade est fait pour servir les grandes causes. Il a été, on le sait, l'auxiliaire de toutes les luttes contre les idées révolutionnaires dans ces dernières années; il a fait même parfois des justices exemplaires, sous la dictée en quelque façon de l'opinion publique. Ce sont là les bonnes fortunes de ceux qui se jettent dans le tourbillon des luttes politiques; on peut y perdre bien des choses : quand on y entre avec une intelligence saine et une âme sympathique, il y a des momens où le cri de la conscience éclate et trouve partout un écho. M. Eugène Forcade était du nombre des esprits droits que cette révolution de 1848 froissait et révoltait, non-seulement à cause des humiliations passagères de toutes les traditions conservatrices de la société, mais encore par le péril immense, redoutable, imminent, que cette révolution, faisait courir à la liberté, — la liberté, que l'auteur des *Études historiques* appelle la patrie morale des générations grandies avec elle et par elle, et qui a bien, elle aussi, comme il le dit spirituellement, ses frontières naturelles. Une révolution, c'est l'invasion dans cette patrie morale avec toutes ses conséquences, et le moins qui puisse lui arriver, c'est d'être singulièrement restreinte. Qu'en résulte-t-il? c'est qu'il faut faire de l'histoire et de la littérature. On ne dirige pas les révolutions; elles vont toutes seules à leur but, et quand elles se sont dénouées, comme il était dans leur nature de finir, il ne reste plus pour les esprits justes qu'à chercher un aliment nouveau dans l'étude, à apprendre comment on se garde des découragemens trop profonds et des illusions trop vives. Que M. Forcade multiplie les portraits comme celui de lord Bentinck, ou les essais littéraires comme celui qu'il consacrait récemment à Thomas Moore; il n'a qu'à tracer encore des esquisses comme celle qu'il retraçait un jour de la révolution de 1688 en Angleterre : belle et éloquente leçon que ce spectacle d'une révolution qui trouve en elle-même la force de se modérer, qui n'a pour ainsi dire que l'extérieur d'une révolution, mais où revit partout l'esprit conservateur, le culte du passé, la fidélité aux traditions historiques de l'Angleterre! Une qualité remarquable du talent de M. Forcade, c'est qu'avec bien des saillies de verve, avec le goût et la connaissance des choses anglaises, il est resté très français, élégant et plein d'une vie propre; il a le trait rapide, le récit animé et facile. L'instinct conservateur n'est pas seulement bon en lui-même; nous serions tentés de croire qu'il est un préservatif pour le talent, parce qu'il le ramène aux traditions françaises; il le garantit des boursouflures, des fausses exaltations, des idéalités chimériques, des quintessences humanitaires, de toutes ces maladies de l'esprit, dont il est bon de se garder comme de la fièvre.

Quintessences humanitaires, idéalités creuses, exaltations fausses, phraséologies amphigouriques, ce sont là pourtant les piéges les plus ordinaires de notre temps; ce sont les piéges de la philosophie, de l'histoire, de la littéra-

ture, du roman même et de la poésie. Il arrive qu'on finit par vivre dans cette atmosphère comme dans une atmosphère toute simple. On se crée un naturel d'une espèce particulière, mélangé de lyrisme nébuleux et d'attendrissemens factices. Toute réalité échappe; on écrit comme M. Dargaud, l'auteur d'un livre sur *la Famille* : « Je n'ai retenu que ce dont je voudrais me ressouvenir après ma mort pour en former la conscience de mon être, mon identité immuable, mon moi éternel. » L'auteur de *la Famille* dit quelque part que les premiers livres où il ait commencé à lire sont la Bible, Homère, Hérodote, Tacite, Saint-Simon même, le grand Saint-Simon, celui du XVIIe siècle! Nous osons dire qu'il n'est point le fils de son éducation; il se rattache à des traditions bien autres et un peu moins anciennes, surtout un peu moins solides. M. de Lamartine est à beaucoup d'égards le père de toute une école contemporaine dont est M. Dargaud. Seulement le grand air du maître, le souffle de l'inspiration de *Raphaël* et des *Confidences*, ne passe point dans les disciples. Ce n'est point certainement qu'il n'y ait des intentions excellentes et de l'honnêteté d'âme dans le livre de *la Famille;* ce qui lui manque, ce n'est pas la sincérité, c'est la vérité, chose très différente, — car on peut être fort sincèrement faux, alambiqué et creux. C'est même là à un certain point de vue le plus grand malheur, parce qu'alors il n'y a plus de remède. L'auteur dit que c'est un ouvrage qu'il a écrit pour lui-même. Cela ne prouve rien : les ouvrages qu'on fait pour soi-même sont les meilleurs quand on les écrit simplement, nettement, avec une claire perception des choses et non avec des semblans d'idées et des apparences de sentimens. Que si on mêle à des peintures de famille, à des récits de la jeunesse, des dialogues sur le christianisme progressif opposé au christianisme inflexible de l'église, quand même ces dialogues auraient lieu *dans le verger, sous les saules, sous le néflier, sous le cerisier,* selon les indications de l'auteur, — quel intérêt peut-il y avoir? Quelle impression sympathique et vraiment humaine, si nous osons ainsi parler, cela peut-il éveiller? Quel intérêt peut-il y avoir, disons-nous, et aussi quelle réalité s'y fait sentir? Il arrive qu'involontairement, sans y songer, on tombe dans une sorte de rhétorique verbeuse. Si on y réfléchit bien d'ailleurs, n'est-ce point là la fin dernière des écoles qu'il serait désormais un peu abusif d'appeler modernes? La littérature intime, la poésie pittoresque ou byronienne, même la poésie humoristique, le roman, le drame, tout cela a sa rhétorique connue, notée aujourd'hui, et où les ardeurs factices occupent un des premiers rangs; mais la littérature qui froisse le plus intérieurement peut-être, c'est celle qui s'applique aux intimités du cœur, aux simplicités du foyer, les seules choses où l'on trouve un refuge dans les révolutions qui nous emportent. Quant à la poésie plus particulièrement, c'est là surtout qu'on peut le mieux remarquer cet étrange phénomène. Qu'on ouvre les livres de vers qui paraissent : il y a d'habitude une facilité singulière à manier la langue poétique, le talent n'y manque pas, il y a un certain ensemble d'inspirations et d'images qui fait illusion un moment; mais prenez-les l'un après l'autre : la même physionomie, les mêmes moyens, les mêmes qualités et les mêmes défauts se retrouvent, et c'est ce qui démontre le plus clairement l'absence d'originalité, de sève, de vie propre. Nous ne disons point ceci une fois de plus pour détourner bien des esprits jeunes, dont le

premier amour est toujours la poésie, mais pour leur faire sentir qu'ils ont à se fortifier dans une étude nouvelle, dans une atmosphère plus vraie et plus féconde. Assurément le talent n'est point absent dans les vers que M. Ferdinand Fabre intitule avec une modestie un peu ironique : *Feuilles de Lierre*. Il y a une certaine facture libre et aisée; mais cela dépasse-t-il le niveau des compositions légères et éphémères de ce genre? Oui, on peut le répéter, il y a un travail nécessaire, il y a un ordre d'inspirations nouvelles à rechercher, il y a un mouvement nouveau à poursuivre, et, comme nous le disions, tout ce qui peut se révéler ou s'accomplir dans ce sens touche à l'instrument même de la grandeur politique de la France en Europe et dans le monde.

Sous quel jour apparaît aujourd'hui la situation générale de l'Europe? Les impressions les plus vives de ces derniers temps se sont évidemment calmées. Il y a cependant une chose curieuse, c'est le mystère qui continue à planer sur les négociations du prince Menschikoff à Constantinople. L'envoyé russe n'a point quitté en effet les états du sultan; sa mission semble même prendre un caractère permanent. Seulement, il est permis de le croire, son influence peut être aujourd'hui contrebalancée par la présence des ministres d'Angleterre et de France, lord Strafford Redcliffe et M. de Lacour, qui sont arrivés depuis quelques jours à Constantinople, et ont été déjà reçus par le sultan. Autant qu'on en puisse juger d'ailleurs, il ne s'agit plus d'une question de nature à précipiter la solution de cette redoutable affaire d'Orient. Tel est le sens des explications données récemment dans le parlement anglais par le ministre des affaires étrangères, lord Clarendon, sur les interpellations du marquis de Clanricarde. Après les déclarations de lord Clarendon, il ne peut plus y avoir de doute sur la manière dont le gouvernement britannique continue à envisager la question d'Orient. L'intégrité de l'empire turc est mise hors de contestation. S'il en était besoin, cela suffirait sans doute pour réduire les proportions des derniers incidens. Un autre trait de cette discussion, c'est qu'il en résulte que l'Angleterre et la France n'ont point cessé d'agir en complète intelligence à Constantinople. Quant à la politique intérieure de l'Angleterre, elle est dominée aujourd'hui par toutes les considérations qui se rattachent à l'exposé financier fait récemment par le nouveau chancelier de l'échiquier, M. Gladstone. C'est avec une certaine curiosité que cet exposé était attendu, en raison même des circonstances et en raison de l'importance du chancelier de l'échiquier, qui est un des premiers hommes d'état de l'Angleterre. Comment allait-il se tirer des difficultés de la situation? M. Disraëli, on peut s'en souvenir, était arrivé, non sans d'ingénieux efforts, à combiner, dans son plan financier, le maintien de la législation commerciale inaugurée par sir Robert Peel avec quelques mesures protectrices de dégrèvement à l'égard des intérêts agricoles. Il avait spirituellement résolu un problème assez compliqué d'équilibre. M. Gladstone, lui, va plus avant encore dans la voie des libérales réformes de 1846. Il opère des réductions nouvelles de tarifs sur quelques-uns des principaux objets de consommation tels que le thé, le savon, le beurre, le fromage, etc. La hache, on le voit, est hardiment portée sur le vieil édifice de la protection. Ce sont cependant autant de réductions considérables de recettes laissant un vide qu'il faut bien combler, et ici apparaît le revers de la médaille. M. Gladstone est bien forcé de

chercher quelque part des ressources. Il les trouve, en premier lieu, dans un impôt nouveau sur les successions; la transmission des biens n'a été soumise jusqu'ici en Angleterre à aucun droit. La contribution nouvelle paraît devoir produire 2 millions de livres sterling. Il y a encore une augmentation de la taxe sur les spiritueux d'Écosse; mais ce qui caractérise le plus particulièrement le budget de M. Gladstone, c'est la combinaison nouvelle qu'il a adoptée au sujet de l'*income-tax*, combinaison qui a pour résultat de donner pour le moment au trésor de plus grandes ressources, en offrant la perspective de la suppression de l'impôt sur le revenu à époque fixe : — 1860 est la date où l'*income-tax* doit cesser d'exister. D'ici là, voici les combinaisons de M. Gladstone : en ce moment, les revenus au-dessus de 150 livres sterling sont seuls soumis à la taxe; désormais tous les revenus à partir de 100 livres paieront l'impôt. C'est ainsi que le chancelier de l'échiquier commence par demander plus pour n'arriver que plus tard à un dégrèvement, et cela ne laisse point d'être un procédé assez spécieux. D'un autre côté, la taxe actuelle est de 7 deniers par livre; elle restera à ce taux pendant deux ans, elle descendra en 1856 à 6 deniers, à 5 en 1857, pour disparaître totalement en 1860, ainsi que nous le disions. En considérant dans son ensemble le budget de M. Gladstone, en mettant en parallèle le chiffre des réductions qu'il opère et les augmentations de ressources qu'il demande à des impôts nouveaux ou à des combinaisons particulières, il est impossible de ne point remarquer qu'il reste encore un déficit, même avec l'extension donnée à l'*income-tax;* mais M. Gladstone compte sur le développement de la richesse générale, sur l'impulsion donnée à tous les intérêts, et il trouve dans le mouvement immense accompli depuis 1842 la garantie de l'avenir. C'est certainement un grand spectacle que celui d'un peuple qui peut offrir un tel point d'appui à ses hommes d'état. Dans tous les cas, le budget de M. Gladstone, dans ce qu'il peut avoir de spécieux comme dans ce qu'il a de hardi, semble avoir obtenu un très sérieux succès en Angleterre. Restent maintenant les discussions, qui ne manqueront point de s'ouvrir, et où M. Disraëli viendra probablement relever le drapeau de son parti sur ce champ de bataille financier.

L'Angleterre, on le sait, était intervenue avec la France, plus vivement même que la France, dans une question grave et délicate élevée entre l'Autriche et le Piémont, et elle a peu réussi jusqu'à ce moment dans son intervention diplomatique. Bien loin de s'aplanir en effet, le différend né de la mesure de sequestre appliquée aux biens des émigrés lombards nationalisés sardes n'a fait que se compliquer davantage dans ces derniers temps. Le gouvernement autrichien ne semble point disposé à se départir de ses prétentions et à rien retrancher des rigueurs extrêmes de la mesure dont il a assumé la responsabilité. Qu'on le remarque bien, ce n'est point ici dans un intérêt d'humanité ou de sympathie pour les émigrés lombards que le Piémont réclame, c'est en s'appuyant sur un droit. Ces émigrés dépouillés sont aujourd'hui Piémontais et ont toutes les prérogatives de la nationalité piémontaise. C'est ce qui fait que le gouvernement sarde, tout en restant dans des limites extrêmes de modération, ne pouvait point agir autrement qu'il ne l'a fait, sans manquer à sa dignité. Dès qu'il a été avéré par les réponses de M. de Buol que toute négociation devenait inutile, l'envoyé sarde près le gouvernement au-

trichien, M. de Revel, quittait Vienne par voie de congé, comme on a pu le voir l'autre jour. Ce n'était point une rupture, mais ce n'est point non plus évidemment une situation très normale; elle peut être au contraire pleine de périls. Quoi qu'il en soit, en présence du refus de l'Autriche de faire droit à ses réclamations, le cabinet de Turin vient de publier un *memorandum* qui est l'exposé de toutes les phases, de tous les élémens de ce conflit, et qui discute avec une force remarquable et l'illégalité de la mesure du gouvernement autrichien et le droit du Piémont. Il conclut en ces termes que nous devons citer, parce qu'ils caractérisent le point où en est arrivée cette affaire : « C'est un grave attentat sur lequel nous faisons appel à la conscience mieux informée du cabinet de Vienne, et sur lequel nous invoquons les bons offices des souverains alliés et amis. » Maintenant les chambres piémontaises vont avoir à se prononcer sur ces complications épineuses. L'occasion leur est naturellement offerte. Le gouvernement vient de présenter un projet de loi affectant un crédit de 400,000 livres à des prêts en faveur des émigrés dépouillés par la mesure du sequestre. Il a communiqué à la commission parlementaire toutes les pièces concernant cet incident et les négociations diplomatiques qui ont eu lieu. Le parlement de Turin ne saurait se dissimuler qu'il est dans une situation grave, et que toute discussion violente ou injurieuse pour l'Autriche ne servirait guère le Piémont et moins encore les émigrés lombards devenus Sardes par leur naturalisation. Il y a dans la modération un intérêt de patriotisme que les chambres piémontaises ne méconnaîtront pas sans doute. Quant aux résultats possibles de toute négociation nouvelle, il serait difficile certainement de rien pressentir à ce sujet.

Tel est donc l'état des rapports de l'Autriche avec le Piémont. Quant aux difficultés dans lesquelles la Suisse, de son côté, s'est vue entraînée avec le gouvernement autrichien à la suite des événemens de Milan, si elles n'ont pas été moins graves dans le principe, elles semblent marcher aujourd'hui plus visiblement vers une conclusion régulière. Les relations des gouvernemens dénotent une situation moins tendue. Les *ultimatums* se sont changés en négociations nouvelles. D'ailleurs il est infiniment probable que le gouvernement fédéral se verra obligé de souscrire aux réclamations du cabinet de Vienne, tant au sujet des réfugiés, dont l'éloignement ou l'internement est demandé, que sur les autres questions; déjà même il s'exécute sur bien des points. Mais au moment où s'agitaient ces débats diplomatiques avec l'Autriche, un incident intérieur qui n'est point sans gravité éclatait en Suisse. Le canton de Fribourg était le théâtre d'un mouvement insurrectionnel. Dans la nuit du 21 au 22 avril, quatre cents paysans environ, ayant à leur tête un chef de parti des plus énergiques, nommé Carrart, et un officier de l'armée fédérale, le colonel Périer, entraient dans Fribourg et allaient se barricader dans le collége. D'autres troupes de paysans insurgés devaient, à ce qu'il paraît, arriver de divers points. Ces contingens ont fait défaut, et c'est ce qui a contribué à la prompte défaite des paysans déjà entrés dans Fribourg. Carrart a été tué; le colonel Périer a été grièvement blessé. Le reste de l'insurrection s'est évanoui. Quel est le caractère de ce mouvement? L'histoire de ce petit canton depuis quelques années, depuis la malheureuse guerre du Sonderbund, l'explique suffisamment. C'est l'excès de la lassitude du joug

révolutionnaire qui pèse sur Fribourg. On ne peut approuver sans doute ces prises d'armes, qui n'aboutissent d'ailleurs qu'à faire de nouvelles victimes; mais il est impossible aussi de ne point remarquer que c'est le seul moyen laissé aux populations, qui ont tenté vainement jusqu'ici toutes les voies légales pour obtenir un gouvernement en harmonie avec leurs besoins et leurs instincts. Comment donc se soutient le gouvernement radical de Fribourg? Il se soutient parce qu'il a fait une constitution qui lui donne le pouvoir pour un assez long espace de temps, et qu'il a fait garantir par l'autorité fédérale. Les populations ont inutilement demandé la révision de cette constitution; elles ont eu recours au conseil fédéral. L'an dernier, si l'on s'en souvient, il y avait à Posieux une assemblée populaire qui réunissait l'immense majorité des électeurs, et qui prenait pour symbole la revendication des libertés du canton. Depuis, des élections réitérées, soit pour le conseil fédéral, soit pour les communes, sont venues protester contre le gouvernement fribourgeois. C'est quand les populations voient cette impuissance de tous les moyens légaux, qu'elles succombent à la tentation de recourir à la force. Il faut les en blâmer encore sans doute, mais ne pas s'en étonner. Le gouvernement de Fribourg est sorti victorieux de cet assaut; la question n'en reste pas moins la même, la lutte n'en subsiste pas moins dans le fond entre le radicalisme révolutionnaire qui est au pouvoir et tous les sentimens conservateurs, qui ont leurs racines dans l'immense majorité des populations fribourgeoises.

Ce n'est point le moment sans doute des grandes conflagrations rapidement enflammées, rapidement propagées. Il s'en faut cependant, on le voit, que la vie politique manque d'alimens et d'incidens un peu partout, en dehors même des questions de nature à affecter la situation générale de l'Europe. Chaque pays a sa part d'agitations et de complications intérieures. La Hollande, la paisible Hollande elle-même, d'habitude si peu troublée dans le cours de son existence politique, vient d'avoir sa crise, aggravée par une certaine émotion populaire, et qui a entraîné en peu de jours la chute du ministère, puis la suspension des chambres, bientôt suivie de la dissolution de l'une d'elles. La grande cause de cette crise, c'est le rétablissement de la hiérarchie catholique dans les états néerlandais, opéré par un acte du saint-siége. Le calme ordinaire du caractère national, mieux encore l'esprit traditionnel de tolérance qui domine dans ce pays exclut certainement ce débordement d'âpres et virulentes passions soulevées, il y a quelques années, en Angleterre contre ce qu'on appelait l'*agression papale*, et qui n'était, si l'on s'en souvient, qu'une organisation semblable de l'église catholique dans le royaume-uni. La Hollande cependant est un pays protestant en majorité, et le sentiment protestant s'est ému en présence de l'acte d'autorité du souverain pontife. De là cette série de péripéties d'où est sorti un nouveau ministère, et qui ont eu pour résultat de jeter le pays dans l'incertitude d'un prochain mouvement électoral : tant il est vrai que de nos jours les questions religieuses ne cessent point d'occuper une grande place dans les préoccupations publiques! Au fond, quelle est donc la situation de la Hollande au point de vue de l'organisation des cultes et des conditions respectives des commu-

nions diverses? C'est là ce qui peut le mieux déterminer le caractère de la crise actuelle.

Ce n'est point la première fois que l'organisation du culte catholique en Hollande préoccupe également le gouvernement néerlandais et le saint-siége. Déjà en 1827 un concordat était conclu entre Rome et les Pays-Bas, dont la Belgique faisait encore partie. En réalité, ce concordat n'a jamais été complétement appliqué. Vu d'abord avec défaveur dans les deux parties du royaume, la partie néerlandaise et la partie belge, il devenait d'une application bien plus difficile et plus problématique après la séparation de la Belgique, c'est-à-dire de la portion essentiellement catholique du royaume. En fait, il est resté suspendu pendant dix ans. La question ne s'est réveillée qu'en 1840. Le gouvernement inclinait à maintenir le principe du concordat de 1827, sauf les modifications nécessaires; mais ici commence à se manifester la vive opposition des administrations protestantes, opposition fondée sur les changemens politiques survenus par suite du démembrement du royaume et sur la puissance des traditions historiques dans les sept anciennes provinces-unies. Dans une pensée de paix, le roi régnant alors, Guillaume II, s'arrêtait à un tempérament. Une convention passée en 1841 avec le saint-siége, et qui n'a point été publiée jusqu'ici, maintenait aux anciennes provinces le caractère de *pays de mission*, tandis que l'épiscopat catholique était établi dans le Brabant hollandais et dans le duché de Limbourg. Il en était ainsi lorsque sont survenues les modifications essentielles introduites dans la loi fondamentale de la Hollande en 1848. La constitution nouvelle, c'est là ce qu'il faut remarquer, change sensiblement la situation des divers cultes; elle proclame la liberté religieuse la plus complète; elle laisse à toutes les communions la faculté de s'organiser, de s'administrer elles-mêmes, à la seule condition de respecter les lois et de ne rien faire contre la sûreté de l'état. Le culte protestant s'est organisé sur ces bases, et même le gouvernement, qui avait d'abord fait quelques réserves sur cette organisation, a fini par les retirer. Le culte israélite s'est organisé. Il était assez simple que le culte catholique songeât aussi à se constituer régulièrement. Dès la fin de 1851, le souverain pontife faisait soumettre la question au cabinet de La Haye, et celui-ci répondait, la constitution à la main, que le culte catholique était libre de s'organiser comme les autres et aux mêmes conditions; seulement il demandait, par un désir assez naturel, une communication préalable du jour et du mode d'organisation; il se croyait fondé à l'obtenir, bien qu'à vrai dire le nonce du saint-siége à La Haye déclinât à ce sujet tout engagement. Ceci ressort des discussions mêmes des chambres et des explications ministérielles. Qu'en est-il résulté? C'est que, lorsqu'a eu lieu récemment et d'une manière un peu inopinée le rétablissement de la hiérarchie catholique qui institue en Hollande cinq évêchés, dont un archevêché à Utrecht, l'acte du saint-siége a surpris et froissé à la fois, mais inégalement, le gouvernement et une notable portion de l'opinion publique. Le gouvernement a vu dans l'absence de toute communication préalable un mauvais procédé de la cour de Rome; l'opinion publique, parmi les protestans, s'est irritée contre le fait même de l'organisation catholique. L'agitation s'est rapidement propagée, un pétitionnement

assez considérable a eu lieu dans les villes principales, à La Haye, à Rotterdam, à Amsterdam, à Utrecht, et dans les campagnes. Le chiffre des pétitionnaires s'élève, dit-on, à deux cent mille. Enfin les chambres réunies de nouveau après les vacances de Pâques se sont fait l'organe de l'émotion publique, sur des interpellations adressées au cabinet par M. Van Doorn, député d'Utrecht.

Disons tout de suite le côté vulnérable de la mesure appliquée par le saint siége à la Hollande. Ce n'est point le principe même du rétablissement de la hiérarchie catholique qui est mis en question; ce principe est dans la constitution, qui sanctionne la liberté religieuse. Il n'y a que les ultra-protestans qui l'attaquent, et qui eussent préféré le maintien indéfini des conditions dans lesquelles se trouvait le culte catholique. Ce qui a éveillé de vives susceptibilités, c'est la forme, dans laquelle on a cru voir, comme nous le disions, un manque d'égards envers le gouvernement néerlandais, et il eût été sans doute facile et sage d'éviter ce froissement. Ce qui a blessé davantage peut-être encore, c'est l'allocution papale du 7 mars, dont quelques termes, assurément mal interprétés, semblaient atteindre des traditions historiques chères à la Hollande, parce qu'elles se confondent avec sa nationalité même. Aussi les discussions qui ont eu lieu dans les chambres portent-elles moins en substance sur le droit du saint-siége et sur le fait même du rétablissement de la hiérarchie catholique, considéré à peu près comme consommé, que sur la manière dont s'est accompli cet acte et sur les circonstances qui l'ont accompagné. L'ordre du jour proposé par M. Van Doorn et voté par 40 voix contre 12 dans la seconde chambre n'a point un autre caractère, tout en impliquant des représentations faites à la cour de Rome. L'inconvénient de cet ordre du jour, c'est qu'il réunissait ceux qui approuvaient la marche suivie par le gouvernement et ceux qui le votaient comme un acte d'opposition contre l'organisation catholique elle-même. Dans toutes ces discussions délicates et épineuses d'ailleurs, il faut le dire, le cabinet hollandais ne s'est point départi de ses tendances libérales. Soit par l'organe de son principal membre, M. Thorbecke, soit par l'organe du ministre des affaires étrangères, M. Van Zuylen van Nyevelt, il n'a point caché sa véritable pensée : c'est qu'en principe le gouvernement n'avait point à s'immiscer dans une question religieuse, dans un fait accompli dans les limites de la constitution. Seulement, comme à ses yeux les convenances diplomatiques n'avaient point été observées à son égard, outre les représentations qu'il adressait à la cour de Rome, il rappelait par voie de congé son ministre près le saint-siége. C'est sous l'impression de ces explications que l'ordre du jour de M. Van Doorn était voté. Là est la part des chambres et du cabinet de La Haye. On croyait presque en avoir fini. Ce n'était cependant qu'une illusion, parce que d'abord, comme nous l'avons fait remarquer, l'ordre du jour de la seconde chambre réunissait des pensées assez divergentes, et ensuite parce que, dans l'intervalle, l'opinion publique protestante continuait à s'agiter au point de déplacer singulièrement les influences politiques.

Tandis que le cabinet de La Haye se croyait en effet très rassuré par le vote de la seconde chambre, les choses se précipitaient d'un autre côté dans un sens différent. Le roi était à Amsterdam, où il va tous les printemps, et il se

trouvait en quelque sorte au centre de l'agitation protestante. Le 15 avril, il donnait audience à une commission chargée de lui présenter une pétition dirigée contre l'organisation catholique, et revêtue de nombreuses signatures. Cette députation était accueillie avec une bienveillance particulière par le roi, qui déclarait qu'il sentait toute l'importance d'une telle démarche. D'après certaines versions, Guillaume III aurait même ajouté « qu'il se croyait lié *contre son gré* par la constitution, et qu'en recevant une plainte sur ce qui était arrivé *en vertu* de cette constitution, il considérait comme plus resserré encore le lien qui unit la maison d'Orange et la Néerlande. » C'était cette fois au cabinet de La Haye à s'émouvoir à son tour. Aussi adressait-il immédiatement une lettre au roi pour lui demander si tel était réellement le sens de ses paroles, et, dans le cas affirmatif, pour lui offrir la démission collective du ministère. Cette démission était en effet acceptée. C'est ainsi qu'a fini le cabinet de M. Thorbecke, qui était au pouvoir depuis 1849. Quand nous disons que la démission du cabinet était acceptée, elle ne l'a été en réalité que pour MM. Thorbecke, Van Zuylen van Nyevelt, Van Bosse, Strens, lesquels ont été remplacés par MM. Van Reenen à l'intérieur, Van Hall aux affaires étrangères, Van Doorn, l'auteur de l'ordre du jour de la seconde chambre, aux finances, Donker-Curtius à la justice. Les autres membres de l'ancien cabinet ont conservé provisoirement leurs portefeuilles et paraissent devoir rester dans le nouveau ministère. Peu de jours après, les états-généraux étaient suspendus, et en ce moment même, comme il était facile de le pressentir, la seconde chambre vient d'être dissoute. Les élections sont fixées au 17 mai, et la réunion de la nouvelle chambre doit avoir lieu le 14 juin. Ces divers actes sont accompagnés d'un manifeste politique adressé à la nation sous la forme d'un rapport au roi.

Maintenant, en consultant la situation de la Hollande et ce manifeste lui-même, quel est le sens de ce changement? Au fond, peut-être le roi Guillaume III n'a-t-il fait que saisir une occasion de secouer la direction de M. Thorbecke. On pourrait le conclure d'un passage du programme du nouveau cabinet, où il est dit que l'article de la loi fondamentale qui attribue au roi le pouvoir exécutif ne doit point être une lettre morte, et que « au roi seul appartient le droit de gouverner. » Mais dans l'état actuel de la Hollande, il y a évidemment une autre signification à chercher dans cette crise. Comment le nouveau ministère considérera-t-il l'acte même du rétablissement de la hiérarchie catholique en Hollande? L'acceptera-t-il purement et simplement? Confirmera-t-il les nominations aux nouveaux évêchés? Ouvrira-t-il des négociations nouvelles? Il serait difficile de rien pressentir sur ces divers points. Le résultat des élections peut singulièrement modifier les résolutions du gouvernement. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nouveau cabinet se prononce dès ce moment pour le maintien de la constitution, en ce qui touche particulièrement la liberté religieuse. Or cela implique évidemment, en principe, la reconnaissance du droit du saint-siége, même en réservant, comme le fait le programme, le droit de surveillance de l'état. Sur d'autres points, la politique du nouveau ministère diffère d'une manière assez sensible de celle de l'ancien cabinet, notamment sur quelques lois organiques, sur la centralisation, sur les règlemens de l'administration des pauvres. En d'autres

termes, c'est une lutte nouvelle entre le parti libéral et le parti conservateur appuyé sur le sentiment protestant. Nous n'avons pas besoin de dire ce qu'il y a souvent de périlleux dans les luttes de ce genre, surtout quand les passions populaires viennent s'y mêler, et poussent aisément parfois aux partis extrêmes. Quoi qu'il en soit, il y a pour la Hollande un guide infaillible : c'est l'esprit de tolérance, c'est son bon sens proverbial, qui peut trouver ici une épreuve de plus, mais qui en sortira, nous l'espérons, sans enfreindre les lois de l'équité et de la liberté religieuse.

Chose étrange, qu'en certains momens ces mots de changemens de constitution, de coups d'état, soient dans l'air en quelque sorte et souvent dans les intérêts les plus opposés! En Hollande, on vient de le voir, ils jaillissent d'une situation inopinée; en Espagne, il y a quelques mois que cette question s'agite et ne semble pas approcher beaucoup du dénoûment. L'Espagne est depuis longtemps en proie à une crise politique assez grave, que la décomposition des partis ne fait que rendre plus difficile et plus périlleuse. Quelle en sera l'issue? Rien ne l'indique encore. La réforme constitutionnelle s'accomplira-t-elle? sera-t-elle définitivement écartée? Cette question s'efface devant l'instabilité chronique dont semble frappé en ce moment le pouvoir ministériel en Espagne. Un cabinet nouveau vient de se former à Madrid : il se compose du général Lersundi, qui a la présidence du conseil, de M. Pedro Egaña, de M. Manuel Bermudez de Castro. Ce sont les membres les plus éminens du ministère espagnol actuel. Ce que le cabinet Roncali avait fait en recueillant la succession de M. Bravo Murillo, le ministère nouveau le fait en venant après le cabinet Roncali. Il tempère une situation qui était arrivée à une extrême intensité; il s'efforce d'atténuer les divisions, de concilier par une politique modérée et prudente. Il ne faut point cependant se faire illusion, il est des questions pendantes en Espagne sur lesquelles les cabinets successifs ne différeront guère d'une manière radicale, parce qu'elles touchent à des intérêts trop profonds et trop enracinés, et qui renaîtront infailliblement; mais, en attendant qu'elles se reproduisent, le cabinet espagnol a assez à faire de pacifier, de contraindre tout le monde à suivre la voie de la modération qu'il s'est proposé de suivre lui-même dans l'exposé de sa politique à la reine.

Les États-Unis sont à l'heure présente, comme tous les autres pays du monde, dans un moment d'attente et de transition. La politique du nouveau président ne se dessine pas encore. Est-ce par réserve? est-ce par habileté? Tout reste dans le plus complet *statu quo*, et depuis deux mois le calme le plus profond, interrompu seulement de loin en loin par de petits dissentimens intérieurs qui échappent au jugement des Européens, règne dans les conseils de Washington. Le général Pierce et le sénat procèdent lentement à la nomination des agens des diverses administrations; peu de choix définitifs ont été arrêtés dans les nominations diplomatiques. M. Buchanan, un des candidats démocratiques à la dernière présidence, occupera l'ambassade de Londres; M. Soulé, l'éloquent sénateur de la Louisiane, l'un des chefs de la *jeune Amérique*, occupera l'ambassade de Madrid : symptôme peu rassurant pour les relations futures de l'Espagne et des États-Unis!

Mais si la politique extérieure s'arrête, le progrès intérieur continue toujours. Laissant de côté les dernières querelles, toujours assez vives, entre les États-Unis et l'Angleterre dans l'Amérique centrale, essayons de suivre, non pas sur la superficie immense de l'Union, mais sur un seul point, le travail rapide, incessant qui s'accomplit dans ces nouvelles régions. Prenons pour but de ces investigations le Wisconsin, un des plus jeunes états de l'ouest. En 1840, sa population était de 30,000 habitans; en 1850, elle était de 305,000; l'émigration a accompli ce prodige. Son fonds d'école est peut-être le plus considérable de l'Union. Un million d'acres de terres publiques a été donné à l'état par le congrès, afin de constituer, avec la vente de ce vaste domaine, un fonds permanent, dont le revenu est destiné à l'éducation des enfans encore à naître. Plus de 500,000 acres de terres ont été donnés en outre par le congrès, sans compter une retenue de 5 pour 100 sur toutes les ventes des terres de l'état. Dans la même pensée, on a accordé 46,080 acres de terres de premier choix, toujours avec la même libéralité, pour la fondation d'une université. Ce fonds d'école peut être estimé à une somme de 5 millions de dollars (25 millions de francs) pour le seul état de l'Ohio; c'est à peu près notre budget général de l'instruction publique pour la France entière. Les particuliers, rivalisant avec l'état, ont élevé dans différentes villes, à Milwaukie (une ville qui, en 1840, comptait mille habitans, et qui aujourd'hui en compte plus de vingt-cinq mille), à Appleton, à Waukesha, des colléges, des écoles et des académies qu'ils soutiennent de leurs propres deniers. Les exportations du Wisconsin, qui se composent d'articles spéciaux tels que plomb et bois de charpente (car le commerce et les manufactures y sont encore dans l'enfance), s'élèvent à 10 ou 11 millions de dollars. Voilà quels sont les commencemens d'un état de l'Union américaine, l'un des moins civilisés, des plus sauvages, où les routes manquent encore, où les *railways* et les canaux sont encore à l'état de projets, où la majeure partie de la population est composée d'émigrans pauvres, encore inexpérimentés, et qui n'ont pas été élevés à l'école énergique des Yankees, où d'ailleurs le sol, quoique fertile, n'exerce pas sur l'esprit des nouveaux émigrans les fascinations fiévreuses de la Californie et de l'Australie. Cette heureuse Amérique, qui se peuple du superflu de nos populations, que les gouvernemens européens sont encore trop heureux de pouvoir lui envoyer, ne semble exister que pour réaliser cette vieille prophétie sacrée, « qu'un jour viendra où chaque famille s'asseoira à l'ombre de ses oliviers, et où le désert s'épanouira et fleurira comme un rosier touffu? » Et néanmoins chaque fois que nous dépouillons une de ces arides colonnes de statistique, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse, car, dans leur sécheresse mathématique, ces chiffres ne constatent-ils pas la lente décadence de la vieille Europe? Une chose nous rassure néanmoins, c'est que dans ce pays si énergique, si laborieux, si entreprenant, les superstitions les plus corrompues, la fatigue morale, les hallucinations subversives, règnent aussi puissamment que dans nos vieilles contrées européennes. Chaque arrivée des paquebots à vapeur nous apporte les comptes-rendus de *meetings* extravagans et l'exposition de doctrines absurdes. Nous avons deux de ces comptes-rendus dans les derniers

journaux de New-York : l'un se rapporte à la célébration de l'anniversaire de la naissance de Fourier par les phalanstériens de l'Amérique du Nord; l'autre nous raconte les prodiges de hablerie et de jonglerie qui se sont passés dans la convention des spiritualistes à Springfield, dans le Massachusetts. Si nous sommes inférieurs aux Américans sous le rapport du progrès matériel et industriel, ils sont, on le voit, bien au niveau de l'Europe sous le rapport moral.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

AVERROÈS ET L'AVERROÏSME, par Ernest Renan (1). — Aujourd'hui que l'histoire a été étudiée dans ses détails les plus intimes, et pour ainsi dire interrogée sur tous les secrets de la politique, de la littérature, de la philosophie, le plus grand embarras des esprits investigateurs, c'est de rencontrer un sujet inexploré ou de mettre en lumière une vérité nouvelle. Pour trouver un sujet qui prête aux découvertes, il faut une science très positive, de même que pour trouver une vérité il faut, avec un esprit juste, un sens critique très étendu, et c'est précisément parce que ces deux qualités essentielles sont rarement réunies, qu'on voit si rarement aussi paraître de bons livres. La plupart des érudits et même des historiens se contentent trop souvent de répéter sans examen ce que d'autres avaient déjà répété sans contrôle, et de la sorte l'histoire, falsifiée, n'est en bien des points que l'écho des erreurs traditionnelles. D'éminens esprits se laissent même quelquefois prendre à ces mensonges, et, en les acceptant avec une entière bonne foi, ils leur prêtent par leur autorité une consécration nouvelle. Ainsi en est-il advenu pour le représentant le plus célèbre de la philosophie arabe du moyen âge, pour Averroès, dont la personne, le nom, les œuvres et les idées n'ont jamais cessé, depuis plus de six cents ans, d'être complétement défigurés par les biographes, les érudits, les commentateurs et les traducteurs. Grammairien, théologien, jurisconsulte, astronome, médecin, philosophe, Averroès semble résumer en lui, au moment même où elle va finir, cette brillante civilisation des Arabes d'Espagne, qui jette en Andalousie un si vif éclat sous le calife Hakem II, se continue toujours brillante dans la seconde moitié du XIe siècle, et disparaît dans le siècle suivant pour faire définitivement place à la civilisation chrétienne, à laquelle elle laisse pour unique héritage quelques livres et quelques idées, car c'est toujours là ce qui survit. Parmi ces livres, le premier rang appartient, sans aucun doute, aux *Commentaires* d'Averroès *sur Aristote*. Le philosophe arabe domine, à côté du philosophe grec, le mouvement intellectuel du moyen âge. Attaqué et défendu tour à tour avec cette passion que l'homme apporte à la recherche de la vérité, il règne dans l'école en même temps qu'il est proscrit par l'église, respecté par les uns, maudit par

(1) Paris, librairie de Durand; 1 vol. in-8°.

les autres, en sa double qualité de mécréant et d'interprète du péripatétisme.

Malgré les nombreuses éditions de ses œuvres, malgré les nombreux commentaires dont il a été l'objet, Averroès, ainsi que sa doctrine, étaient restés jusqu'à ce jour à peu près inconnus. Personne encore n'avait établi d'une manière précise ce qu'il y a d'original ou d'emprunté dans son système, personne n'avait songé à débrouiller sa pensée des subtilités du texte; et ce texte lui-même se présentait, dès l'abord, comme un obstacle presque insurmontable, car dans les éditions imprimées des œuvres d'Averroès il n'offre que *la traduction latine d'une traduction hébraïque d'un commentaire fait sur la traduction arabe d'une traduction syriaque d'un texte grec*. On voit tout de suite quelles difficultés présente un semblable sujet, car il faut sans cesse lutter contre un texte obscur et tronqué, deviner Averroès par Aristote, suivre parallèlement la pensée du disciple et du maître, et pour faire comprendre l'influence que tous deux ont exercée sur le moyen âge, les replacer au milieu de ceux qui se rallient à leurs doctrines ou qui les combattent, enfin les comparer de nouveau avec la scolastique. Il est certes peu d'études à la fois plus complexes et plus ténébreuses, et en portant le premier la lumière dans ces obscurités, M. Renan a conquis, comme orientaliste et comme écrivain philosophique, un rang distingué dans l'érudition française. Quoique bien jeune encore, il avait déjà marqué ses titres à ce rang par deux mémoires, dont l'un, intitulé : *Histoire et Système comparés des Langues sémitiques*, a remporté, en 1847, le grand prix de linguistique, et dont l'autre, sous ce titre : *De l'étude de la langue grecque dans l'occident de l'Europe* depuis le Ve siècle jusqu'au XIVe, a été de nouveau couronné l'année suivante. Dans ces temps de travaux rapides et superficiels, ce sont là, on le voit, de solides débuts.

Dans une préface nette et simple, M. Renan indique la pensée de son livre, et contrairement à la méthode généralement adoptée, il ne cherche nullement à surfaire son sujet. Ce qu'il demande aux œuvres d'Averroès, ce ne sont point, il le dit avec raison, des applications pratiques, il sait qu'il ne sortira de cette étude presque rien que la philosophie contemporaine puisse s'assimiler avec avantage; mais comme la philosophie arabe est un fait immense dans les annales de l'esprit humain, un siècle curieux comme le nôtre ne devait point passer sans avoir restitué cet anneau de la tradition, et en supposant même que la philosophie soit condamnée à n'être jamais qu'un vain effort pour définir l'infini, il faut reconnaître néanmoins que l'histoire de l'esprit humain est la plus grande réalité ouverte à nos investigations, et que toute recherche sur ce terrain prend une signification et une valeur. C'est donc avant tout un résultat historique qu'a cherché M. Renan, et quand on a suivi dans tous ses détails son œuvre, à la fois si rapide et si substantielle, on reconnaît qu'il a complétement restitué l'une des pages les plus curieuses et les plus neuves de l'histoire intellectuelle du moyen âge.

L'essai sur Averroès est divisé en trois parties; la première contient la vie de ce philosophe; la seconde, l'analyse de sa doctrine; la troisième, l'histoire de cette doctrine, depuis son apparition au XIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe.

La biographie complétement dégagée des légendes et des faits apocryphes dont l'avaient surchargée la plupart des écrivains du moyen âge, et même les historiens modernes, a été rédigée d'après des documens arabes. Elle contient, sur la civilisation de l'Espagne musulmane, des renseignemens d'un grand intérêt, renseignemens d'autant plus précieux qu'ils ont été puisés aux sources mêmes, et qu'ils sont beaucoup plus exacts que ceux qu'on trouve dans l'histoire de Conde, qui ne savait l'arabe que très imparfaitement, et dans l'histoire plus défectueuse encore de M. de Marlès, qui, tout en compilant Conde, n'a fait qu'enchérir sur ses erreurs. Les rectifications historiques abondent dans cette partie du livre; l'une des plus importantes se rapporte à l'opinion longtemps accréditée et reproduite par les historiens modernes de la philosophie, qu'Averroès avait le premier traduit Aristote du grec en arabe, et que c'était par la version latine de cette traduction que le philosophe de Stagyre avait été révélé au moyen âge. M. Renan établit d'une manière péremptoire, et c'est là, sous le rapport de l'altération de la doctrine primitive, un point essentiel, 1° qu'Aristote avait été traduit en arabe trois siècles avant Averroès, 2° que les traductions d'auteurs grecs en arabe ont été faites du syriaque, 3° que peut-être aucun savant musulman, et très certainement aucun Arabe d'Espagne, n'a su le grec.

Dans la partie analytique de son travail, M. Renan retrace rapidement, comme introduction naturelle du sujet particulier qui l'occupe, l'histoire du développement des sciences métaphysiques dans l'islamisme; puis, quand il arrive aux écrits d'Averroès, il montre d'un côté leurs rapports avec ceux des autres philosophes musulmans, et de l'autre avec la doctrine péripatéticienne, et rapproche ainsi par l'analyse deux grandes civilisations séparées par la distance des siècles, le langage, la religion et les mœurs. Partant de ce principe, qu'il est plus important de savoir ce que l'esprit humain a pensé sur une question que d'avoir un avis sur cette question même, il ne se prononce point sur les problèmes qu'il rencontre, il indique seulement comment ils ont été posés et résolus; il ne dogmatise pas, il expose, et, suivant pas à pas son auteur par une analyse pénétrante et vive, il met à nu tous les secrets de sa pensée, et le dévoile tout entier. De cette étude neuve et approfondie résulte ce fait incontestable, à savoir que le système désigné au moyen âge et à la renaissance sous le nom d'*averroïsme* n'est que l'ensemble des doctrines communes aux péripatéticiens arabes, que l'homme qui a donné son nom à ce système n'a rien inventé, et que cette philosophie, dont on a beaucoup parlé sans la connaître et sans l'étudier, n'a été qu'un emprunt extérieur et sans fécondité, une imitation de la philosophie grecque, qui se rattache au prolongement péripatétique de l'école d'Alexandrie. Quoi qu'il en soit de ce manque absolu d'originalité, la philosophie arabe a su dégager avec hardiesse et pénétration les grands problèmes du péripatétisme, et en poursuivre la solution avec vigueur. M. Renan la regarde même comme supérieure à la philosophie du moyen âge, qui tendait toujours à rapetisser le problème et à le prendre par le côté dialectique et subtil.

La doctrine d'Averroès une fois expliquée aussi clairement que le comporte la profonde obscurité du sujet, M. Renan en suit l'histoire à travers les

différentes écoles du moyen âge, dans les écoles juives d'abord, puis dans la scolastique, et enfin dans l'école de Padoue, son dernier asile. Ici, les difficultés du sujet semblent redoubler; Averroès paraît avec un double rôle : c'est d'une part, comme le dit l'auteur, « le grand interprète d'Aristote, autorisé et respecté comme son maître; c'est de l'autre le fondateur d'une doctrine coupable, le représentant du matérialisme et de l'impiété. » M. Renan suit jusque dans ses moindres détails cette curieuse biographie d'une abstraction qui traverse plusieurs siècles en se partageant en deux affirmations contradictoires. Il touche, en passant, aux problèmes les plus élevés de l'histoire, et nous signalerons, entre autres, comme un morceau remarquable à tous égards, le chapitre intitulé : *De l'Incrédulité au moyen âge*, et les pages dans lesquelles il explique l'influence exercée par la maison des Hohenstaufen sur les croyances religieuses de leur temps.

M. Renan, dont le volume ne contient guère que trois cent cinquante pages, a donné ainsi, sous une forme concise, l'une des monographies les plus complètes qui aient été publiées dans ces dernières années, et nous croyons devoir insister d'autant plus sur le mérite de cette œuvre, qu'elle appartient à cette forte et saine école de l'érudition française dont les représentans sont de jour en jour plus rares. Quand les bonnes traditions s'affaiblissent, c'est un devoir pour la critique de rendre pleine et entière justice à ceux qui se montrent capables de les faire revivre. Des exemples trop nombreux nous ont prouvé d'ailleurs que les livres médiocres sont en général plus vivement recommandés que les bons livres. Pour réussir dans le monde, on l'a dit depuis longtemps, il faut être audacieux et fluet; pour être loué dans les lettres ou dans les sciences, il ne faut faire ombrage ni aux parvenus ni à ceux qui veulent parvenir, et si nous voulions trouver des preuves à l'appui de cette remarque, nous n'aurions qu'à regarder autour de nous. Heureusement les travaux sérieux finissent toujours par devenir, auprès du public éclairé, la plus sûre des recommandations; aussi M. Renan a-t-il conquis, dès le début même, un rang très honorable. Nous ne pouvons, pour notre part, que nous associer complétement à son succès : comme orientaliste, comme écrivain philosophique et comme historien, il a fait ses preuves, et nous l'engagerons vivement à s'appliquer à une grande œuvre. Cette œuvre lui est, en quelque sorte, indiquée d'avance par la supériorité même de ses études : c'est l'histoire de la civilisation musulmane dans ses rapports avec l'Europe chrétienne au moyen âge.

CH. LOUANDRE.

V. DE MARS.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00674 8533